


FONDO PIZZOFALCONE



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

BE—BO.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT.)

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1811.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

B

BEBEL, ou **BEBELIUS** (HENRI), né à Justingen en Souabe, de pauvres cultivateurs, florissait à la fin du 15ᵉ. siècle, et au commencement du 16ᵉ. Il commença ses études dans sa patrie, les continua dans diverses universités, et les termina à Tubingue, vers l'année 1496. Sans négliger de s'instruire dans le droit public, il s'appliqua plus particulièrement à l'histoire, aux langues et à la littérature ancienne, et s'y distingua de bonne heure, puisqu'en 1497, étant encore fort jeune, il fut nommé professeur de belles-lettres à Tubingue même, et passa de la sorte, presque sans intervalle, du rang de disciple à celui de maître. Il consacra ses leçons à expliquer les écrivains de l'antiquité, et remplit cette tâche avec une justesse de goût et de critique avant lui inconnue parmi ses compatriotes. Aussi eut-il de nombreux écoliers, qui portèrent sa réputation dans toutes les parties de l'Allemagne ; et personne ne lui a contesté la gloire d'avoir été l'un des premiers à introduire dans les écoles allemandes le goût de la bonne littérature, et, en particulier, celui de la pure latinité. Le bruit de son mérite ne tarda pas à venir jusqu'à l'empereur Maximilien Iᵉʳ., qui, en 1501, lui décerna la couronne de poète. On a de lui un nombre considérable d'opuscules et de traités détachés, sur des sujets très-divers. Plusieurs ont rapport aux antiquités, à la géographie, à l'histoire et au droit public de l'Allemagne. Entre ceux-là, les plus remarquables portent les titres suivants : I. *De Germanorum antiquitate, imperio*, etc. ; II. *De Suevorum laudibus*; III. *De pagis Suevorum et Neccaro flumine*; IV. *Germanos autochthonas esse*, etc., etc. Il s'exerça aussi sur des questions de théologie, et l'on connaît de lui une dissertation : *De animarum statû post solutionem à corpore*, qui fait partie d'un recueil d'ouvrages sur le même sujet, imprimé à Francfort en 1692 ; mais le plus grand nombre des dissertations de Bebel roule sur des points d'histoire, de philologie et de littérature anciennes. Une des plus connues, est intitulée : *De Romanorum magistratibus et sacerdotibus*. La plupart de ces dissertations, éparses dans des collections plus ou moins considérables, ont été réunies en un volume, sous le titre de : *Opuscula Bebeliana*, Strasbourg, 1513, in-4°. Bebel ne s'occupa pas toujours de sujets graves. En 1506, il publia, sous le titre de *Facetiæ*, un recueil de bons mots, de contes ou d'historiettes plaisantes, où la décence n'est pas toujours respectée, et où l'on trouve quelques bouffonneries qui scandalisèrent les personnes pieuses. Ses *Facéties* ont été réimprimées plusieurs fois avec d'autres pro-

ductions du même genre. On cite surtout les éditions de Tubingue, l'une de 1542, l'autre de 1544, toutes deux in-8°.; et une 3ᵉ. de Strasbourg, 1600, in-8°. Dans sa jeunesse, Bebel aima et cultiva avec passion la poésie latine : nous avons de lui un recueil de vers en cette langue, dans lequel on trouve des odes, des élégies, des épîtres, des satires, etc., et un petit poëme en six livres, intitulé : *Triumphus Veneris.* Sa versification ne manque pas de facilité, ni d'une certaine élégance. Cependant, on a besoin, pour lui rendre justice, de se rappeler qu'avant lui les Allemands les plus lettrés ne cultivaient guère que le latin pauvre, grossier et corrompu du moyen âge. Un autre travail de Bebel, qui n'est peut-être pas le moins curieux des siens, c'est l'interprétation en latin de toutes les locutions proverbiales qui, de son temps, avaient cours dans la langue allemande. Cet ouvrage a été imprimé avec les poésies latines et les facéties de l'auteur. Les bibliographes allemands citent de ce petit recueil une édition in-4°. donnée à Strasbourg en 1512. Il en existe une autre avec ce titre : *Bebeliana opuscula nova et florulenta, necnon et adolescentiæ labores*, etc., 1516, in-4°. Mʳ. le conseiller Zopf, à la suite d'un écrit sur les ouvrages et la vie de Bebel, qui a paru à Augsbourg en 1801, a fait imprimer un discours jusqu'alors inédit : *De necessitate linguæ latinæ*, que Bebel avait prononcé à Tubingue en 1508, quand il y professait les belles-lettres. G—T.

BÉCAN (Jean), plus connu sous le nom de Goropius Becanus, s'appelait *van Gorp*, et naquit, en 1518, dans une bourgade du Brabant. Il fit ses études à Louvain, voyagea en Italie, en France, en Espagne, où il fut le médecin des princesses sœurs de Charles-Quint, et vint enfin pratiquer la médecine à Anvers ; mais bientôt il abandonna cette étude pour celle des belles-lettres et de l'antiquité; et, plein de zèle, de pénétration, versé dans les langues latine, grecque, hébraïque, teutonique, etc., il se laissa trop aller à son imagination et au plaisir d'établir des paradoxes : un des plus singuliers de cet écrivain, est d'avoir prétendu que la langue flamande ou teutonique était celle que parla Adam ; il veut le prouver par beaucoup d'étymologies, qu'il rapprocha dans ses *Indo-Scythica.* Voici ses ouvrages : I. *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum becceselana novem libris complexa, Atvatica, Gigantomachia. Niloscopium, Cronia, Indo-Scythica, Saxonica, Goto-danica, Amazonica, Venetica et Hyperborea*, Antverpiæ, 1569, in-fol. II. *Opera Joannis Goropii Becani hactenùs in lucem non edita, nempè Hermathena, Hieroglyphica, Vertumnus, Gallica, Francica, Hispanica*, ibid., 1580, in-fol. Bécan est mort en 1572, âgé de cinquante-quatre ans. C. et A.

BECAN (Martin), jésuite, né en 1550 à Hahilwarenbec, dans le Brabant, professa la philosophie et la théologie à Mayence, à Wurtzbourg, et à Vienne, en Autriche, où il mourut en 1624, étant confesseur de l'empereur Ferdinand II. Le caractère particulier de son esprit était la clarté et la méthode; ce qui rend ses ouvrages très-faciles à entendre, même sur les matières les plus abstraites. Sa théologie est toute calquée sur les principes de Bellarmin, qui étaient ceux des ultramontains. On a de ce théologien : I. *Manuale controversiarum*, réimprimé à Rome, en 1750, sous le titre de Cologne, avec des corrections et addi-

tions du P. Faure, jésuite; II. *Summa theologiæ*, in-fol.; III. *Analogia Veteris et Novi Testamenti*; IV. Divers *Traités de morale*; V. *De Republicâ ecclesiasticâ*, contre Antoine de Dominis, Mayence, 1618, 1619, in-8°., VI. *Controversia anglicana de potestate regis et pontificis*, contre Lancelot Andrews, ibid., 1612, in-8°., mis à l'*index* à Rome, comme contenant des propositions fausses, scandaleuses et séditieuses. La faculté de théologie de Paris se proposait de censurer l'ouvrage, lorsqu'elle reçut ordre de la cour de s'en abstenir. VII. *Refutatio apologiæ Jacobi regis*, ibid., 1610, in-8°.; VIII. *Refutatio torturæ torti, contra sacellanum regis Angliæ*, ibid., 1610, in-8°.; IX. *Duellum cum G. Tookero de primatu regis Angliæ*, ibid., 1612, in-8°. X. *Tractatus scholasticus de libero arbitrio*, Mayence, 1613, in-8°.; XI. *Quæstiones de fide hæreticis servandâ*, Mayence, 1609, in-8°. Tous les ouvrages de controverse de Bécan furent imprimés à Mayence, en 1633, in-fol., 2 vol. T—D.

BÉCAN (GUILLAUME), naquit en Flandre, au 17e. siècle, et entra dans la compagnie de Jésus, où il se distingua par ses talents oratoires et ses poésies. On a de lui : *Introitus triumphalis Ferdinandi Austriaci in Flandriæ metropolim Gandavum*, Anvers, 1636, in-fol., avec de belles grav., exécutées sur les dessins de Rubens. Il a donné aussi des *Idylles* et des *Élégies*, qui ont été imprimées avec les *OEuvres du P. Hoschius*. Sa vie, du reste, n'offre rien de remarquable; il mourut à Louvain, le 12 décembre 1683. V—E.

BECCADELLI (ANTOINE). *Voy.* PANORMITA.

BECCADELLI (LOUIS), littérateur italien du 16e. siècle, naquit à Bologne, de parents nobles, le 27 janvier 1502. Après y avoir fait ses études, il s'appliqua pendant six ans à la jurisprudence; mais s'étant lié d'amitié avec le célèbre Jean della Casa, qui n'aimait que la poésie et les lettres, il se livra aux mêmes goûts, sans quitter l'étude des lois. Il y fut reçu docteur en 1535. Son mérite lui fit de puissants amis, entre autres les cardinaux Bembo, Polus et Contarini. Le dernier surtout conçut pour lui tant d'amitié, qu'il le voulait pour compagnon dans tous ses voyages, et ne pouvait se passer de lui. Beccadelli voyagea aussi en 1539 avec le cardinal Polus, lorsque celui-ci parcourut les cours de l'Europe pour chercher les moyens de ramener à l'Église le schismatique Henri VIII. Beccadelli vint avec lui à Carpentras, et ne manqua pas d'aller visiter la fontaine de Vaucluse et la Sorgue, petite rivière que les chants de Pétrarque ont rendue si célèbre. Il retourna ensuite auprès du cardinal Contarini; après sa mort, il s'attacha à plusieurs autres cardinaux. Le pape Paul III lui confia l'éducation de son neveu Ranuce Farnèse; et, quand il eut fait de ce jeune homme un cardinal, en 1545, et qu'il l'eut nommé légat dans la Marche d'Ancône, il lui donna Beccadelli pour guide, pour administrateur-général, et pour président de cette province. La légation finie en 1549, Beccadelli fut nommé à l'évêché de Ravello dans le royaume de Naples; mais les grands emplois auxquels il fut ensuite appelé l'empêchèrent toujours d'en aller prendre possession. Après la mort de Paul III, Jules III l'envoya nonce apostolique à Venise; la république en fut si contente, qu'elle demanda et obtint que sa nonciature fût prolongée pendant cinq ans. Il fut ensuite nommé

par le même pape vicaire-général et juge ordinaire des églises, monastères et hôpitaux de Rome. En 1555, il alla, en qualité de légat, à la diète d'Ausbourg, et fut fait archevêque de Raguse le 17 septembre de la même année. Pie IV l'envoya, en 1561, au concile de Trente, où il donna de nouvelles preuves de zèle, de prudence et de capacité. De là, il fut choisi par le grand-duc de Toscane, Cosme Ier., pour diriger l'éducation du prince Ferdinand son fils. La faveur dont il jouit bientôt auprès du grand-duc lui ayant donné l'espérance et presque la certitude d'être nommé à l'archevêché de Pise, il se démit de celui de Raguse; mais il s'éleva des obstacles à Rome qui empêchèrent sa nomination, et il fallut qu'il se contentât de la riche prélature de Prato, qui lui fut conférée vers 1565. Il y mourut le 17 octobre 1572. On voit qu'il occupa dans les emplois ecclésiastiques une place aussi distinguée que dans la littérature. Il eut pour amis la plupart des célèbres littérateurs de ce grand siècle. Ses ouvrages imprimés se réduisent aux quatre Vies de Pétrarque, du cardinal Bembo, du cardinal Polus et du cardinal Gaspard Contarini. La première, imprimée d'abord dans le *Petrarcha redivivus* de Tomasini, l'a été ensuite dans plusieurs éditions de Pétrarque; la seconde le fut dans le tome II des *Historiens de Venise*, publiés par Apostolo Zeno, Venise, 1718, in-4°.; la troisième était écrite en italien comme les deux autres; mais André Dudizio, ami de l'auteur, obtint de lui la permission de la traduire en latin, et elle ne fut d'abord publiée que dans cette langue, Venise, 1563, in-4°. Ce n'est pas une simple traduction; Dudizio avoue lui-même qu'il a fait plusieurs additions à l'ouvrage de Beccadelli. Maucroix, chanoine de Reims, l'a traduite en français, et publiée à Paris, 1679, in-12. La Vie du cardinal Polus, écrite en italien, a été enfin imprimée dans la cinquième partie des lettres de ce cardinal, Brescia, 1757, in-4°. La Vie du cardinal Contarini n'a été imprimée qu'en 1746, in-4°., à Brescia, par les soins du cardinal Quirini, avec une longue préface de l'éditeur et plusieurs additions. De ces quatre Vies, celle de Pétrarque est la plus estimée et la meilleure. Beccadelli avait composé beaucoup d'autres ouvrages. Mazzuchelli en compte jusqu'à vingt-trois, qui sont restés manuscrits à Bologne dans la bibliothèque de sa famille. G—É.

BECCAFUMI (Dominique), dit *Mecherino*, peintre, naquit en 1484, aux environs de Sienne. Son père était un pauvre ouvrier, nommé *Paccio*, ou *Mecherino*, à cause de sa petite taille. Le jeune Dominique annonça, dès son enfance, les mêmes dispositions naturelles pour le dessin que le Giotto et André del Castagna. Comme eux, il était berger, et traçait des figures sur le sable au bord d'un ruisseau, lorsqu'il fut aperçu par un riche particulier de Sienne, nommé *Beccafumi*, qui le demanda à son père, et l'emmena à la ville pour lui faire apprendre le dessin. Dominique y vit des tableaux du Pérugin, les admira, chercha à les imiter, et, ayant entendu parler des peintures que Raphaël et Michel-Ange venaient d'exécuter à Rome, il pria instamment son protecteur de lui permettre de faire le voyage sous le nom de *Beccafumi*, qu'il voulait honorer par ses talents. Il étudia à cet effet les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les peintures du Vatican, et celles de la chapelle Sixtine; il revint ensuite à Sienne; mais, ayant de composer, il s'appli-

qua encore à l'étude de la nature, de l'anatomie et de la perspective. Se croyant alors en état de produire avec quelque succès, il exécuta plusieurs peintures à fresque, en concurrence avec le Sodoma qu'il surpassa, et il acquit bientôt autant de considération par ses talents que par sa conduite sage et réglée. Il enrichit les palais et les églises de sa patrie de nombreuses peintures, dont les compositions, tirées de l'histoire et de la fable, sont fort ingénieuses et mériteraient d'être gravées. Son dessin était hardi, son coloris agréable; il inventait avec facilité, et se plaisait à faire des sujets éclairés par le feu ou les flambeaux. Il entendait bien les raccourcis; mais il tomba un peu dans le maniéré, et, en général, ses têtes manquent de noblesse et de beauté. Il travaillait en détrempe, à l'huile et à fresque, et préférait ces derniers procédés comme plus durables. Studieux, infatigable, il n'avait point d'ambition, et préférait la solitude au grand monde. Appelé à Gênes, par le prince Doria, afin d'exécuter des peintures dans son palais, il se hâta de les terminer afin de retourner dans sa patrie; et il disait, à ce sujet, que, pour produire, il avait besoin de respirer l'air natal. Il acheva et perfectionna la peinture d'incrustation sur marbre du pavé de la cathédrale de Sienne, commencé par Duccio. Ces compositions ont été gravées en bois, par Andréasso; mais étant devenues très-rares, elles l'ont été de nouveau sur cuivre, dans une moindre dimension, par l'abbé Lelio-Cosatti. Beccafumi imagina de faire, pour l'entrée de l'empereur Charles-Quint à Sienne, une statue équestre de ce monarque, qui devait se mouvoir au moyen de ressorts; mais la cérémonie n'ayant pas eu lieu, cet ouvrage ingénieux resta imparfait. Beccafumi grava aussi sur bois et en clair obscur les figures des douze apôtres; enfin, il voulut s'appliquer à la sculpture, et couler lui-même en bronze des statues et des bas-reliefs; mais ce travail forcé détruisit sa santé, et avança le terme de son existence. Il mourut le 18 mai 1549, âgé de soixante-cinq ans, et fut enterré avec pompe dans la cathédrale de Sienne. Les élèves de Beccafumi sont : Giovanni de Sienne, dit *il Giannella*, bon architecte, et Georgio de Sienne, qui peignit dans cette ville *la Loggia de' Mandoli*, et qui exécuta d'autres ouvrages à Rome. C—N.

BECCARI (Augustin), poète italien du 16ᵉ. siècle, a dû sa célébrité à une seule pièce de théâtre, dans un genre où il fut surpassé, mais dont il eut la gloire d'être l'inventeur. Il était né à Ferrare un peu avant 1510; il était savant, non seulement en littérature, mais en philosophie, en jurisprudence civile et canonique, où il avait reçu le doctorat. Il cultivait aussi la poésie, et composa des *Sonetti*, *Canzoni*, *Madrigali*, etc., qui n'ont point été imprimés; mais en 1554, il fit, pour les spectacles que le duc de Ferrare, Hercule II, donnait dans son palais, une comédie pastorale, ou, comme les Italiens l'appellent, *favola pastorale*, intitulée : *Il Sacrifizio*, qui fait époque dans l'histoire du théâtre italien. Les chœurs et l'entrée du grand-prêtre furent mis en musique par Alphonse dalla Viola; et André, frère de ce compositeur alors célèbre, chanta le rôle du grand-prêtre. La pièce fut imprimée l'année suivante, Ferrare, 1555, petit in-4°. Cette date lui assure l'antériorité sur toutes les pastorales italiennes, même sur l'*Aminta* du Tasse, qui ne parut que dix-huit ans après. On tira si peu d'exemplaires du *Sacrifice*, que cette édi-

tion est extrêmement rare. L'auteur en donna une seconde, revue et augmentée, Ferrare, 1587, in-12, qui est aussi très-peu commune. Il n'est pas inutile de prévenir les amateurs de livres que cette dernière édition a été contrefaite, ou plutôt répétée à Brescia en 1720, sous la même date de Ferrare 1587, mais en petit in-8°. (tandis que la véritable est in-12), et ne portant point à la fin le nom des libraires de Ferrare *Giulio Cagnacci e fratelli*, qu'on lit dans la première. Beccari mourut à Ferrare, non pas en 1560, on vient d'en voir la preuve, mais le 2 août 1590. Il avait fait une seconde pastorale intitulée *Dafne*, dont il est parlé dans la préface de la seconde édition du *Sacrifizio*, mais qui n'a point été rendue publique. G—É.

BECCARI (Jacques-Barthélemy), savant médecin, physicien et philosophe italien du 18ᵉ. siècle, naquit à Bologne, le 25 juillet 1682, et y fit ses études sous les jésuites. Il se sentit de bonne heure porté vers les sciences naturelles, et surtout vers la physique expérimentale. Après sa philosophie, il fit son cours de médecine, et fut reçu, en 1704, docteur dans l'une et l'autre faculté. Une académie savante, nommée des *Inquieti*, dont il était membre, et où il avait pour confrères des hommes tels qu'un Morgagni et un Manfredi, avait le défaut d'être trop attachée aux formes scholastiques, et de renfermer ses travaux dans un cercle trop étroit. Il s'y fit une réforme, dont lui et ses deux savants amis furent les principaux auteurs. On élut douze académiciens *ordinaires*, entre lesquels furent partagées l'histoire naturelle, la chimie, l'anatomie, la médecine, la physique et les mathématiques. L'histoire naturelle échut à Beccari, et il justifia ce choix par ses travaux. Cette académie des *Inquieti*, ou plutôt des hommes *sans repos*, dont Fontenelle a dit avec son ingénieuse précision (*Éloge de Marsigli*), que le nom était assez convenable aux philosophes modernes, qui, n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent et chercheront toujours; cette académie, dis-je, fut, en quelque sorte, le berceau de ce célèbre Institut des sciences et des arts, fondé à Bologne en 1711, par le comte Marsigli (*Voy.* Marsigli), et dans lequel Beccari fut nommé professeur de physique. Ce grand établissement, que le même Fontenelle (*ibidem*) compare à l'*Atlantide* du chancelier Bacon, ouvrit ses cours en 1714; Beccari y commença le sien, et fit construire plusieurs machines qui manquaient à la riche collection donnée à l'Institut par Marsigli. Il exerçait cependant avec succès la médecine, et faisait chez lui des cours de cette science et de philosophie, qui étaient aussi suivis que ceux de l'institut même. Une maladie violente et dangereuse qu'il éprouva, en 1718, les interrompit pendant huit mois; mais il les reprit avec une nouvelle ardeur. Il était lié d'amitié avec les savants les plus célèbres, entre autres avec le grand anatomiste Morgagni et le célèbre astronome et poète Eustache Manfredi (qu'un certain dictionnaire, dont on se fatigue à relever les bévues, partage en deux, pour faire de l'un *Eustathius*, nom très-fameux, comme on sait, dans l'histoire littéraire du 18ᵉ. siècle, et de l'autre *Manfred*). Ses liaisons scientifiques s'étendaient hors de l'Italie; et ce fut après avoir correspondu avec des membres de la société royale de Londres, sur des questions de physique transcendante, qu'il y fut reçu en 1728. Il avait été élu en 1723, président, non de l'ins-

titut même, mais de l'académie des sciences de l'institut, ce qui est très-différent, place vacante par la mort du célèbre anatomiste Mario Valsalva. Le président de l'institut, Mathieu Bazzano, étant mort en 1750, cette place honorable fut donnée à Beccari, après un concours qui fut ouvert pendant quatre mois. Dans cette place, il fit adopter des réglemeuts utiles qui ont subsisté jusqu'à ces derniers temps. Il ne discontinua point pour cela ses leçons de chimie, science dont il était alors professeur dans l'institut, et ne cessa d'enseigner que lorsque l'extrême vieillesse lui eut ôté toutes ses forces. Il mourut universellement aimé et regretté, le 30 janvier 1766. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Lettera al cavalier Tommaso Dereham intorno la meteora chiamata foco fatuo*, imprimée d'abord dans les *Transactions de la société royale de Londres*, ensuite dans un recueil traduit de ces mêmes Transactions, depuis l'année 1720 jusqu'à 1730, par le même chevalier Dereham, à qui elle était adressée, tom. V, Naples, 1734, in-4°.; II. *Dissertatio meteorologico - medica, in quâ aëris temperies et morbi Bononiæ grassantes annis* 1729 *et sequenti describuntur*, dans le 3ᵉ. volume des *Actes de l'academie des Curieux de la nature*; III. *Parere intorno al taglio della macchia di Viareggio*, Lucques, 1739, in-4°.; IV. *De longis jejuniis dissertatio.* Le cardinal Lambertini, occupé d'un ouvrage sur les miracles qui peuvent donner à ceux qui les ont faits une place parmi les saints, avait consulté l'académie de l'institut sur la question de savoir s'il fallait regarder comme un miracle la longue abstinence de toute nourriture; Beccari fut chargé de la réponse. Elle est contenue dans cette dissertation, où il prouve, par l'expérience et le raisonnement, qu'un homme peut jeûner entièrement pendant une semaine, même pendant un mois; mais que ces longues abstinences, ou sont des maladies, ou doivent en produire; d'où il conclut que le jeûne le plus prolongé, s'il est accompagné de quelque dérangement de santé, n'est point un miracle. Cet opuscule est imprimé dans l'appendix de la 1ʳᵉ. partie du liv. IV de l'ouvrage du cardinal Prosper Lambertini, *De Servorum Dei beatificatione et Beatorum canonizatione*, Padoue, 1743, in-fol.; V. *De quamplurimis phosphoris nunc primum detectis commentarius*, Bologne, 1744, in-4°.; *De quamplurimis phosphoris commentarius alter*, dans le tom. II, part. 2, des *Commentarii de Bononiensi scientiarum et artium instituto atque academiâ.* VI. Dans le recueil de ces mêmes Commentaires, on trouve plusieurs opuscules de Beccari, tels que, *De motu intestino corporum fluidorum*, tom. I; *De medicatis Recobarii aquis*, tom. III; *De lacte*, tom. V, etc., etc. VII. Des consultations médicales et médico-légales, etc. Il a de plus laissé un grand nombre de dissertations et d'autres opuscules, restés en manuscrit à Bologne, dans la bibliothèque de l'institut. G—É.

BECCARIA, famille qui dirigeait, à Pavie, le parti gibelin, tandis que les comtes de Langusco étaient chefs du parti guelfe. Dans les guerres civiles entre les deux factions, chaque famille acquérait sur ses partisans une autorité qui devenait toujours plus illimitée. Au commencement du 14ᵉ. siècle, ces chefs aspirèrent alternativement à la souveraineté. Philippone, comte de Langusco, était seigneur de Pavie, en 1310, lorsque Henri VII

entra en Lombardie. Cet empereur ayant forcé Languseo à se dépouiller du pouvoir, et à rappeler les gibelins dans Pavie, les Beccaria, vers l'an 1313, obtinrent à leur tour la souveraineté; ils la conservèrent pendant quarante-trois ans. Il est vrai que, pendant ce temps, ils s'étaient mis sous la protection des Visconti, chefs en Lombardie du parti gibelin, en sorte qu'ils étaient plutôt les lieutenants du seigneur de Milan à Pavie, que des princes indépendants. En 1356, ils abandonnèrent le parti des Visconti, pour s'attacher au marquis de Montferrat, et ils attirèrent sur eux une guerre désastreuse. Les habitants de Pavie, animés par un moine républicain, nommé *frère Jacques des Bussolari* (*V.* BUSSOLARI), repoussèrent pendant long-temps les attaques des Visconti; mais ils ne se montrèrent pas moins impatients d'une tyrannie domestique, que d'une domination étrangère. Ils chassèrent les Beccaria en 1357, et ils rasèrent leur palais jusqu'en ses fondements. Ces seigneurs se réfugièrent alors dans l'armée des Visconti, et ils rentrèrent dans leur patrie, en 1359, en vertu de la capitulation qui soumit Pavie au seigneur de Milan. Ils continuèrent dès-lors à y vivre en simples particuliers, sous une domination étrangère, jusqu'après la mort de Jean Galéas, en 1402. Pendant la minorité des deux fils de ce duc de Milan, les Beccaria firent usage du crédit qu'ils conservaient sur leurs partisans, pour s'emparer de l'administration. Philippe-Marie, le plus jeune des princes Visconti, réussit enfin à s'échapper de leurs mains, en 1412; il se fit proclamer duc de Milan, et dès-lors il poursuivit les Beccaria avec une haine implacable. Castellino Beccaria, arrêté à Pavie en 1418, fut massacré dans sa prison par le duc de Milan; Lancelot Beccaria, fait prisonnier dans le château de Serravalle, fut pendu sur la place publique, et dès-lors cette maison fut dépouillée de tous les restes de son ancienne puissance. S. S—I.

BECCARIA (JEAN-BAPTISTE), né le 3 octobre 1716, à Mondovi, alla à Rome en 1732, et y entra dans la congrégation des clercs réguliers des écoles pies. Après son cours d'études, il fut employé à enseigner la grammaire et la rhétorique; mais il s'appliqua en même temps à l'étude des mathématiques, et y fit de grands progrès. Il professa ensuite la philosophie à Palerme et à Rome avec beaucoup de succès. Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, l'appela à Turin, en 1748, pour y être professeur de physique à l'université. Ses leçons furent trouvées dignes de la célébrité qu'il s'était déjà acquise; mais ce fut surtout par ses ouvrages qu'il rendit de grands services à la science. L'électricité commençait alors à faire du bruit par les expériences de Franklin, de Dalibard et de Delor. Le nouveau professeur publia, en 1753, son premier ouvrage, sous le titre : *Dell' elettricismo naturale ed artifiziale*, Turin, in-4°. Il y mit dans un grand jour la théorie de Franklin. Les expériences sur l'électricité atmosphérique, que cet ouvrage renferme, sont si nombreuses et si variées, que Priestley dit, dans son *Histoire de l'électricité*, qu'il a surpassé, par l'étendue de ses travaux en ce genre, tout ce qu'on a fait avant et après lui. Les académies de Londres et de Bologne s'empressèrent de mettre l'auteur au nombre de leurs associés. On trouve de nouvelles recherches sur la même branche de physique, dans ses *Lettere sull' elettricismo*, adressées à Beccari, président de l'Institut de Bologne, et imprimées dans cette

ville, en 1758, in-4°. En 1759, il fut chargé, par le roi, de la mesure d'un degré du méridien en Piémont, et commença à y travailler, en 1760, avec l'abbé Canonica, professeur extraordinaire de physique à l'université, qu'il avait choisi pour collaborateur; mais l'ouvrage où il donne le résultat de cette opération ne parut qu'en 1774, sous le titre de *Gradus Taurinensis*, Turin, in-4°. Le résultat de la mesure ne peut se concilier avec la longueur moyenne du degré à cette latitude, déduite des autres opérations de ce genre, qu'en admettant dans le pendule, par l'attraction des Alpes, une déviation plus forte que celle qui a été observée par Bouguer, près de Chimboraço, en Amérique. Cassini y avait trouvé un motif de jeter quelques doutes sur l'exactitude de la mesure de Beccaria; mais celui-ci fit voir dans une réponse anonyme, publiée à Florence sous le titre de *Lettere d'un Italiano ad un Parigino*, etc., que l'effet indiqué n'a rien que de très-conforme aux faits les mieux constatés à cet égard, vu les circonstances particulières de la masse et de la position des Alpes, par rapport à l'arc mesuré. Au milieu des travaux astronomiques que l'exécution de cette entreprise lui imposait, le P. Beccaria ne laissa pas de s'occuper de sa science chérie, l'électricité. Les expériences de Symmer en Angleterre, et celles de Cigna, compatriote de notre professeur, attirèrent son attention; il en fit de nouvelles dans le même genre, et en fit part à la société royale de Londres, dans des mémoires qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, pour les années 1766 et 1767. En 1769, il communiqua à la même société un mémoire sur les atmosphères électriques, sujet alors encore neuf. Il revint ensuite aux recherches sur l'électricité symmerienne ou *vindex*, comme il l'appelait, et en fit le sujet d'un ouvrage qu'il publia à Turin, sous le titre de: *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur*, 1769, in-4°. Quelque opinion que l'on veuille adopter sur la théorie de Symmer, l'ouvrage de Beccaria sera toujours précieux par les faits de détail qui s'y trouvent consignés. Enfin, il entreprit de donner un cours complet de la science électrique; il publia son travail en 1772, sous le titre: *Dell' elettricismo artifiziale*, in-4°. Il y rassemble toutes les connaissances qu'on avait alors sur l'électricité. Franklin, qui estimait beaucoup l'auteur, fit faire une traduction anglaise de cet ouvrage, qui fut publiée à Londres. Le P. Beccaria n'a pas fait entrer dans ce livre ce qui appartient à l'électricité atmosphérique; mais, en 1775, il publia des recherches originales sur un point particulier de cette branche de connaissances, sous le titre: *Dell' elettricità terrestre atmosferica à cielo sereno:* cet opuscule complète les travaux en ce genre qu'il avait consignés dans son premier ouvrage de 1753; il y détermine plus exactement la période que présente cette électricité du beau temps que Lemonnier avait déjà aperçue en 1752. Tant de travaux, joints à de fréquentes attaques d'une maladie très-douloureuse, abrégèrent les jours de ce zélé physicien: il mourut le 27 mai 1781. Nous n'avons fait mention que de ses principaux ouvrages; il serait trop long de faire connaître une foule de petits écrits sur différents points de physique et d'astronomie qu'il a publiés séparément, et en différents recueils, ou qui sont restés inédits. Beccaria les a légués à l'auteur de cet article. On en peut voir le catalogue à la fin des *Memorie sto-*

riche intorno a gli studi del P. Beccaria, par l'abbé Landi. Le P. Beccaria joignait à la qualité de grand physicien, des connaissances littéraires très-étendues : ses ouvrages, tant en latin qu'en italien, sont écrits avec une élégance peu commune, et l'on a de lui quelques sonnets qui prouvent qu'il aurait pu avoir des succès en poésie. Jouissant d'une grande considération à la cour et auprès des personnes les plus illustres de son temps, il n'en profita que pour se procurer tout ce qui pouvait faire avancer la science qu'il cultivait. Son esprit était au reste si fortement fixé sur l'objet de ses études, qu'il manquait quelquefois aux petites bienséances de la société, sans que ces oublis pussent diminuer l'estime qu'on avait pour lui. B—BE.

BECCARIA (César Bonesana, marquis de), naquit à Milan, en 1735. Il avait de vingt-un à vingt-deux ans, lorsque la lecture des *Lettres Persanes* de Montesquieu développa en lui ses dispositions naturelles pour les études philosophiques. C'est ce que nous lisons dans une de ses lettres confidentielles, dont nous aurons à parler, et c'est encore là qu'il s'est peint lui-même, comme ayant été animé dès-lors par trois sentiments très-vifs : « L'amour de la réputation littéraire, celui de la liberté, et la compassion pour le malheur des hommes, esclaves de tant d'erreurs. » Assurément, rien de plus pur que le premier de ces deux sentiments, de plus noble et de plus touchant que les deux autres ; il fallait seulement que la sagesse vînt régler l'ardeur de tous trois ; il fallait surtout ne pas se méprendre dans les définitions, ne pas appeler du nom d'*erreurs* des vérités salutaires, ne pas traiter d'*esclavage* la soumission à l'ordre nécessaire et aux pouvoirs légitimes : c'était là le danger contre lequel notre jeune philosophe avait à se prémunir, en entrant dans la carrière où l'entraînaient son instinct et son cœur. Il donna, en 1762, son premier ouvrage *Du désordre des monnaies dans l'état de Milan, et des moyens d'y remédier*, qu'il fit réimprimer à Lucques. La liberté de penser, cette liberté dont l'usage est aussi précieux que l'abus en devient funeste, avait pénétré en France, et commençait à se faire jour en Italie. A Naples, Génovési avait créé l'étude des sciences morales et politiques. Beccaria rougissait et souffrait pour sa patrie, pour cette belle capitale du Milanez, où, « sur une population de 120,000 ames, » il y avait, disait-il, à peine vingt » personnes qui aimassent à s'instruire » et qui sacrifiassent à la vérité et à la » vertu. » Ses gémissements patriotiques, et les vœux de son active philanthropie, furent non-seulement accueillis, mais partagés par le comte Firmiani, gouverneur autrichien de la Lombardie, le plus libéral patron qu'eussent dans cette contrée les lettres et les sciences, l'appui et le promoteur le plus généreux de toute réforme salutaire. Encouragé sous de tels auspices, le marquis de Beccaria forma une société d'amis, nourris des mêmes sentiments que lui, et parmi lesquels on distinguait Pierre et Alexandre Verri. En songeant à tout le bien qu'avait produit en Angleterre la publication du *Spectateur*, la société milanaise entreprit un ouvrage périodique du même genre, intitulé *le Café*. Différents traités de littérature et de morale, de physique et de métaphysique, composèrent ce recueil publié pendant les années 1764 et 1765. Parmi les discussions qu'y fit insérer Beccaria, on remarque celle qui a pour titre : *Recherches sur la nature du style*. L'auteur y agitait des ques-

tions plus épineuses que ce titre ne semblait l'annoncer. Il y soutenait, par exemple, que tous les hommes naissent pourvus d'une portion égale de génie pour la poésie, l'éloquence, etc., et que, formés par la même instruction et les mêmes exercices, tous raisonneraient, parleraient, écriraient également bien, soit en prose, soit en vers. Etait-ce une manière exagérée d'exprimer cette vérité très-simple, que tout homme en général a reçu de la nature un degré quelconque d'aptitude à concevoir et à produire? Beccaria voulait-il secouer des esprits paresseux, et leur donner le courage d'entreprendre, en leur présentant la facilité de réussir? Nous aimons à le croire. Toujours est-il vrai que ce paradoxe bizarre était renouvelé d'après Helvétius, et que, s'il faisait briller l'esprit subtil du jeune écrivain qui le reproduisait, il était loin de garantir la solidité de son jugement; mais en 1764, le *Traité des Délits et des Peines* parut, et Beccaria fut marqué du sceau de cette immortalité qui n'appartient qu'aux génies vertueux, nés pour être les bienfaiteurs de l'espèce humaine, *quique suî memores alios fecêre merendo*. Jamais si petit livre ne produisit de si grands effets; jamais tant de vérités consolantes et sacrées ne furent rassemblées dans un espace si étroit. L'innocence et la justice, la liberté humaine et la paix sociale parurent se montrer à la terre, unies entre elles par un lien indissoluble. L'origine, la base et les bornes du droit de punir furent posées de manière à ne pouvoir plus être méconnues. Le législateur sut qu'il ne devait pas prononcer de jugements, et le juge qu'il ne pouvait pas interprêter les lois: celui-là, que tous doivent l'entendre quand il ordonne et quand il défend; celui-ci, que tous doivent savoir pourquoi il accuse, arrête, absout, condamne. Les accusations secrettes, «les emprisonnements arbitraires, les procédures clandestines, les interrogatoires frauduleux; cet art de donner aux présomptions et aux semi-preuves la valeur d'une preuve complète et d'une entière démonstration; cette science des témoins par fraction, douze témoins récusables pouvant en former deux admissibles; celle des délits par fusion, vingt actions, séparément innocentes, pouvant dans leur ensemble composer un crime capital; cette exclusion donnée à toutes les preuves qui justifieraient l'innocence jusqu'après l'épuisement de celles qui peuvent établir un délit; les horreurs de la torture, l'atrocité des peines inutiles, la lâcheté des opprobres gratuits, la frénésie des criminalistes sanguinaires, exposées dans toute leur odieuse turpitude et dans toute leur démence meurtrière, devinrent autant d'objets de cet anathême universel auquel rien ne résiste. La division naturelle des crimes, la juste proportion entre les délits et les peines étaient portées au même degré d'évidence que le genre des formes à suivre, et de celles à éviter dans l'instruction des procès. Eh! comment nier que la gravité du crime doive avoir pour unique mesure la gravité du dommage qu'il cause à la société? Ainsi, le crime de lèze-majesté fut reconnu ce qu'il est réellement, le plus grave, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il attaque la société entière dans son principe; mais, pour cela même, la qualification en fut restreinte, avec d'autant plus de rigueur, aux actes seuls où la raison et la conscience universelles permettent de reconnaître et ne permettent pas de nier ces caractères. Ainsi, « une multitude d'actions indifférentes, appelées crimes par les

mauvaises lois, » et qu'on ne peut flétrir même en les punissant, furent rayées de la liste des délits, qu'il faut bien plutôt chercher à réduire qu'à étendre; ainsi, des péchés qui ne peuvent ressortir qu'au tribunal du juge éternel, cessèrent d'être confondus avec les délits dont la poursuite et la punition appartiennent à la justice des humains. Tout homme sage, tout homme vraiment religieux, sentit retentir au fond de son cœur ces belles paroles : « Quel sera l'insecte assez » hardi pour venir au secours de la » justice divine, et pour entreprendre » d'aider dans ses vengeances l'Être » infini?... Souvent l'homme punirait » quand Dieu pardonne, pardonnerait » quand Dieu punit, et serait, dans » l'un et l'autre cas, en contradiction » avec l'Être suprême... » Enfin, le marquis de Beccaria tenait pour imparfaite toute législation qui, se bornant à punir justement le crime, ne s'occupait pas efficacement de le prévenir; et ce qui, dans notre opinion, était le complément de sa sublime et bienfaisante doctrine, sous le nom d'*assesseurs donnés au juge par le sort* dans chaque procès criminel, il appelait partout cette institution des *jurys*, de laquelle il est permis de dire « qu'on l'admire et la bénit d'autant plus qu'on réunit un cœur plus pur à un esprit plus éclairé. » L'auteur du *Traité des Délits et des Peines*, en voyant le succès de son ouvrage, eut à se reprocher de s'être trop méfié de ses contemporains. Il avait dit, dans son introduction : « Si, en soutenant les » droits des hommes et l'invincible » vérité, je pouvais arracher à la tyrannie ou à l'ignorance quelqu'une » de leurs victimes, les larmes et les » bénédictions d'un seul innocent, » dans les transports de sa joie, me » consoleraient du mépris du genre » humain. » Il vit que les bénédictions du genre humain se joignaient pour lui à celle des innocents. Les éditions de son livre se multiplièrent rapidement; il fut traduit dans toutes les langues; il le fut en français (1766), et sur les instances de Malesherbes, et par Mr. l'abbé Morellet, qui, portant à ce travail, avec son intérêt passionné pour les malheurs de l'humanité, l'exactitude de sa dialectique, crut devoir ranger les différentes parties de ce bel ouvrage dans un ordre qu'il jugea plus régulier, et eut l'honneur de voir presque tous ses changements adoptés par l'auteur original. Bientot Beccaria se vit commenté par Voltaire, ce qui était un peu différent de Farinace commenté par Vouglans. En Prusse, en Russie, en Toscane, les souverains et les peuples honorèrent à l'envi l'homme qui était à la fois le défenseur de la sécurité des sujets et de la stabilité des gouvernements. Catherine II le transcrivit dans ses lois. La société de Berne fit frapper pour lui une médaille, aux applaudissements de la Suisse entière. Enfin, ce vénérable, cet illustre lord Mansfield, l'oracle de la loi dans un pays où rien n'est sacré que par elle, ne prononça plus le nom de Beccaria sans un signe visible de respect. Le triomphe du philosophe milanais ne fut troublé que dans les lieux qui devaient le plus en jouir. L'ami du genre humain ne rencontra d'ennemis que dans sa ville et dans quelques petits états qui l'avoisinaient. Un orage commença même à gronder sur sa tête; mais le comte Firmiani le dissipa, en déclarant qu'il prenait sous sa protection et le livre et l'auteur. Il fit plus : la régence autrichienne, en 1768, créa dans Milan une chaire d'économie publique pour le marquis de Beccaria, et il fut établi pour enseigner ceux qui avaient cabalé

pour le perdre. L'injustice, quoiqu'ainsi confondue, n'en produisit pas moins un effet à jamais déplorable. Beccaria chérissait le repos : il écrivait à ses amis avec une candeur naïve, « qu'en étant l'apôtre de l'humanité, il voulait éviter d'en être le martyr. » Il craignait d'ailleurs de troubler la vie d'une épouse qu'il aimait passionnément, les vieux jours d'un père, « dont je dois, » disait-il, respecter jusqu'aux préjugés. » Rebuté par les persécutions même, dont il avait triomphé, il professa, mais n'imprima plus. Il donna des leçons dans sa ville, mais il brisa sa plume, qui promettait tant à l'Europe. Déjà il avait annoncé sur la législation en général, un grand ouvrage qui n'a jamais vu le jour. Il se contenta de perfectionner ce Traité précieux, qu'heureusement il ne pouvait plus faire rentrer dans son porte-feuille. Pendant l'intervalle d'une édition à l'autre, il examinait sa conscience au tribunal de sa dévotion à l'humanité, comme l'anachorète le plus rigoureux eût examiné la sienne au tribunal de la pénitence religieuse. Ainsi, dans son édition dernière, on le vit s'accuser d'avoir articulé dans les précédentes qu'un banqueroutier non frauduleux pouvait être détenu pour gage des créances à exercer sur lui, et forcé au travail pour le compte de ses créanciers. « Je suis honteux » d'avoir adopté cette opinion cruelle, » disait-il dans une note mise au-dessous de sa correction; puis il ajoutait avec une amertume si pleine de bonté : « J'ai été accusé d'irreligion, et je ne le » méritais pas; j'ai été accusé de sédi» tion, et je ne le méritais pas; j'ai of» fensé les droits de l'humanité, et » personne ne m'en a fait le moindre » reproche.... » Oserons-nous après cela, en faire aujourd'hui quelques-uns à sa mémoire? Oui, avec l'idée qu'il se les ferait à lui-même s'il vivait encore, et si une plus longue expérience soumettait aujourd'hui les élans de son jeune enthousiasme aux règles définitives de sa raison consommée. Nous devons le dire, quoi qu'il nous en coûte : cet ouvrage, parfait sous tous les rapports qui vont à son objet et répondent à son titre, ne nous paraît pas, dans ses digressions, exempt de quelques taches, qui même ne sont pas toutes légères, et dont nous relevons ici quelques-unes (1). Que si nous recher-

(1) A l'époque où Beccaria écrivait son Traité, nous lui aurions démandé de modifier son chapitre XXXIV, sur l'*oisiveté politique*, un de ceux où il a été volontairement obscur, où il ne pouvait être constammeut juste qu'en articulant des exceptions : or, il n'en a présenté aucune. Mais il n'a point nommé alors ceux qu'il accusait ainsi en masse : aujourd'hui leur *oisiveté* exagérée, leurs travaux méconnus, leurs institutions mêlées, comme toutes les institutions humaines, de bien et de mal, enfin jusqu'à leur nom a disparu : il n'y a plus d'intérêt à faire revivre cette question. Voici celles qui nous ont paru commander notre attention et forcer notre censure. — 1°. Beccaria, non content d'avoir dénoncé les vices de la législation moderne, et d'en avoir indiqué les remèdes, ce qui était positif, a voulu remonter jusqu'à leurs causes, ce qui était plus ou moins conjectural, et il a cru voir les erreurs et les injustices de toutes les législations découler de trois sources principales : « Les fausses idées d'utilité, l'esprit de famille, et l'esprit de fisc. » De ces causes, la première et la troisième sont évidentes; mais entre deux principes nécessairement mauvais, fallait-il en placer un qui, salutaire par essence, ne devient funeste que par corruption? L'homme qui écrivait pour instruire et consoler le monde, devait-il conclure d'un point comme Venise ou quelques états aussi rétrécis, pour juger l'origine de toutes les législations, pour prononcer même sur le caractère de l'espèce humaine? Et si ce qu'on appelle *esprit de famille* a produit de mauvaises lois dans certaines aristocraties, quelles législations, bon Dieu! sont sor-

chions les causes du désordre porté çà et là au milieu d'une si noble et si touchante exaltation, nous les trouverions, sans aucun doute, dans la correspondance confidentielle imprimée en tête de sa dernière édition française du *Traité des Délits et des Peines*. Nous avons signalé cette correspondance en

ties de ce qu'on appelait *esprit public*, dans ces démocraties pures où s'exerçait la souveraineté par têtes! Que Beccaria eût accusé tel esprit de famille dans tel état et dans tel siècle, il eût pu nous amener à son avis; mais sans aucune distinction de lieux ni de temps, poser en thèse absolue que l'esprit de famille est nécessairement en contradiction avec l'esprit public, voilà ce que nous ne pouvons nous empêcher d'appeler une grande méprise dans les jugements de ce philosophe. Et ce n'est pas seulement l'esprit de famille qui est flétri par ces jugements; ce sont les *vertus de famille* qui s'y trouvent dégradées. L'auguste puissance des pères, la religieuse soumission des enfants, prennent, dans ce chapitre XXXIX, la teinte d'une tyrannie injuste et d'une servitude craintive. Enfin, l'auteur en vient à dire positivement : « Les vertus de » famille toujours médiocres!... » Beccaria oubliait-il donc les deux grandes époques de la liberté romaine ? L'esprit de famille n'y fut-il pas créateur de l'esprit public ? Rome, soulevée contre ses tyrans par l'amour conjugal et l'amour paternel au désespoir, n'eut-elle pas deux fois pour principe de sa liberté, les sentiments, l'honneur, les vertus de famille, vertus colossales alors bien plutôt que médiocres ? A quelque distance de là, ne fut-ce pas à sa mère et à sa femme, que ce terrible Coriolan accorda le salut de son ingrate patrie ? L'esprit public inspira la mère et l'épouse! oui, sans doute; mais les vertus de famille domptèrent le fils et l'époux, quand le citoyen avait cessé d'exister. Plus fortes que le sénat et les pontifes, les vertus de famille firent entendre leur voix, et l'inexorable vainqueur sacrifia, non pas seulement sa vengeance, mais sa vie; car il dit à sa mère : « Rome » est sauvée, et votre fils est perdu. » Ainsi, au lieu de montrer ces deux esprits toujours en opposition; au lieu d'établir le triomphe des vertus publiques et politiques sur le mépris des vertus domestiques et morales, n'était-il pas et plus sage et plus vrai de les présenter concourant ensemble au bien général et particulier; d'établir comment ces deux principes se donnaient réciproquement la vie, la force, la mesure et l'union désirables; en avertissant le législateur des dangers de leur divergence, s'il les abandonnait à deux directions contraires ? Beccaria les connaissait bien, ces dangers, et dans tous les sens, l'article même que nous censurons en fait foi. Après avoir tant insisté pour que l'état « fût une société d'individus, et non une société de familles »; après avoir tant désiré « qu'une jeunesse vigoureuse, affranchie de la souveraineté des chefs de famille » fût livrée à elle-même sur le théâtre politique, Beccaria sent tout à coup le besoin de resserrer étrangement les limites d'un état ainsi organisé; il frémit à l'idée d'une population qui s'étendrait, d'une activité des individus qui croîtrait en raison de leur nombre. Beccaria voit alors « le bien même que de bonnes lois auraient produit, augmenter pour elles la difficulté de prévenir les crimes. » Beccaria décide que « des hommes pareils seraient trop difficiles à conduire et à contenir. » Il appelle à son secours le fédéralisme et la division d'une république en plusieurs. Ainsi, dans sa proscription de l'esprit de famille et dans sa conception de l'esprit public, dans son dédain pour les vertus de famille et dans son exaltation pour les vertus politiques, Beccaria n'a rien dit qui regardât les monarchies; il n'a même parlé que pour une très-petite république; il nous paraît évidemment avoir écrit ce chapitre sous l'ascendant d'une idée particulière, dont il n'a pas donné le secret à ses lecteurs. Quant à nous, en nous soumettant à la censure de ceux qui trouveraient la nôtre injuste, nous ne craindrons pas de clore celle-ci par ce résumé d'axiomes, qui du moins sont tels dans notre conviction : que, comme l'état est une grande famille, la famille est un petit état; que tout doit commencer par elle et se maintenir avec elle; que l'autorité paternelle fait respecter et chérir l'autorité légale, la devance, l'accompagne et la supplée; que les vertus publiques ont

débutant. Il serait utile, mais trop long de l'analyser. Nous nous bornerons à dire que les lettres écrites par Beccaria, à cette époque de 1766, faisaient aimer singulièrement en lui l'homme, l'ami, le fils, l'époux, le philanthrope; mais qu'on ne dut pas être sans inquiétude pour l'auteur naissant, en le voyant si passionément enthousiaste d'une certaine société de Paris où, si le talent brillait toujours, la sagesse s'éclipsait souvent, et où l'existence paradoxale de plusieurs hommes célèbres se composa des vertus du cœur et des travers de l'esprit, de beaucoup d'actions bienfaisantes et d'autant d'écrits pernicieux. Observons cependant que le compilateur du *Système de la Nature* n'avait pas encore mis au jour cette production monstrueuse, quand l'auteur du *Traité des Délits et des Peines* se disait rempli de vénération pour lui, et que l'ouvrage le plus répréhensible d'Helvétius a été un ouvrage posthume. Ajoutons que tous les genres d'enthousiasme, celui du dévot comme celui du philosophe, ont entraîné au-delà du vrai. Ne soyons même pas sans quelque indulgence pour le jeune homme qui, épris de la gloire littéraire, encensait en secret ceux qu'il en croyait les dispensateurs. Disons, enfin, qu'en retranchant de son ouvrage deux parenthèses, et quelques paragraphes, en y ajoutant une ou deux phrases pour particulariser une ou deux propositions dont la généralité fait l'erreur, Beccaria eût été au-devant de toutes les critiques. Répétons surtout que

leur principe ainsi que leur garant dans les vertus domestiques, et les vertus politiques dans les vertus morales; que là où les unes sont *médiocres*, les autres ne sont pas grandes, parce que c'est l'énergie qui manque; et que, là où l'énergie individuelle paraîtrait redoutable, le fédéralisme de familles est celui qui se présente le premier dans l'ordre naturel et dans l'ordre social. — 2°. Nous reprocherons encore à Beccaria d'avoir voulu priver le souverain du droit de faire grâce. Il est juste d'observer que chez lui cette opinion était inséparable de celle qui proscrivait la peine de mort. Il ne voulait pas que le prince pût pardonner, parce qu'il ne voulait pas que la loi pût tuer. Nous voulons, nous, que la loi tue rarement, et que le souverain puisse toujours sauver. Nous voulons encore que le souverain puisse toujours commuer la peine; et quiconque, d'un côté, aura réfléchi sur les maladies du corps social le mieux constitué, de l'autre aura fixé un œil attentif sur l'établissement de Botany-Bay, félicitera, ainsi que nous, les contrées, où la loi, en mettant la couronne sur la tête du prince, exige de lui le serment de *faire exécuter la justice avec merci*. — 3° Ce même Beccaria, qui, à la vue de l'indigent traîné au crime par la misère, n'a pas été entraîné à tolérer le droit de faire grâce, s'est laissé vraiment entraîner bien plus loin. En parlant de ces mêmes pauvres, de *ces malheureux auxquels le droit de propriété n'a laissé que la simple existence*, il a dit, il a écrit : « Le droit de propriété, droit terrible et » qui n'est peut-être pas nécessaire !!!.. » Que, dans un entretien particulier, au milieu d'une forte émotion, cette phrase échappe à l'égarement de la pitié, on peut le comprendre; mais qu'un instant de réflexion ne l'ait pas effacée du livre où elle se lit encore après tant d'éditions, c'est ce qui ne peut se concevoir. A quel propos un Traité des Délits et des Peines, s'il n'existe pas un état social ? Et comment entendre un état social sans droit de propriété ? Beccaria lui-même, dans son chapitre IV, un de ses plus beaux, nous a dit, « que le but de la » réunion des hommes en société avait été » de jouir de la sûreté de leurs personnes » et de leurs biens. » Pourquoi donc démentir une suite de principes si vrais, et si admirablement développés, par une parenthèse irréfléchie, jetée brusquement au hasard ? Pourquoi lancer dans un édifice d'une si belle et si sage construction, un tison qui pourrait le réduire en cendres ?

les articles critiqués sont des digressions étrangères au *Traité des Délits et des Peines*, au lieu d'en être partie intégrante; et ramenons tous les cœurs sensibles, tous les bons esprits, tous les hommes éclairés et consciencieux à bénir la mémoire de Beccaria, en terminant cet article comme il a terminé son livre, par le théorême qu'il a présenté comme en étant le résultat général: « Pour qu'une peine ne soit » pas une violence d'un seul ou de » plusieurs contre un citoyen, elle » doit être publique, prompte, néces- » saire, la moindre qui soit possible » dans les circonstances données, » proportionnée au délit, et fixée par » la loi. » Le marquis de Beccaria mourut, d'une attaque d'apoplexie, au mois de novembre 1793. Ses observations, ses pensées, ses désirs ou ses regrets, enfin, les affections de son ame et les jugements de sa raison, pendant les cinq dernières années de sa vie, seraient certainement curieuses à connaître. — Les leçons qu'il composa pour remplir les devoirs de sa place de professeur, ont été imprimées en 1804, sous le titre d'*Eléments d'économie publique*, et font partie de la collection des *Economistes italiens*, publiée à Milan. On y a joint le *Traité sur les monnaies de l'état de Milan*, et un *Rapport* intéressant *sur un projet d'uniformité des poids et mesures*, où il est à remarquer qu'il proposait, en 1781, de tirer des mesures célestes le système métrique, et d'y appliquer la méthode décimale, comme on l'a fait depuis en France. On avait publié, en 1770, dans la même ville, une édition in-8°. de la première partie de ses *Recherches sur la nature du style*; traduites en français par Mr. Morellet, 1771, in-12. La seconde partie était restée inédite, ou du moins le premier chapitre de cette seconde partie, dans lequel l'auteur en annonçait le sujet et le plan. Ce chapitre a été joint aux quinze précédents dans l'édition donnée à Milan, 1809, in-8°. M. Didot a donné, en 1781, une édition italienne du *Traité des Délits et des Peines*, tirée à quatorze exemplaires. Mr. Chaillou de Lisy a donné aussi une traduction de cet ouvrage, 1773, in-12. La dernière édition de la traduction de Mr. Morellet, avec des *notes de Diderot*, et *la Théorie des lois pénales, par J. Bertham, traduites par St.-Aubin*, a été publiée par Mr. Rœderer, 1797, in-8°. M. le docteur Coray a fait paraître en grec vulgaire une version de ce Traité, Paris, 1802, in-8°. Il l'a faite d'après l'édition italienne qui parut en 1794, à Venise, sous le nom de Londres. Enfin, Jean-Antoine Comparet a traduit en français le *Discours* de Beccaria *sur le commerce et l'administration publique*, Lausanne, 1769, in-8°. L—T—L.

BECCUTI (François), poète italien, vulgairement nommé *il Coppetta*, naquit, en 1509, à Pérouse, d'une noble et ancienne famille. Les emplois qu'il remplit toute sa vie furent très-graves; mais son esprit était naturellement porté à la plaisanterie, et ce fut aussi le caractère général de son talent. Il était docteur en droit, et fut même long-temps professeur. Il fut chargé, par sa patrie, de quelques missions importantes, et successivement gouverneur de Casa Castalda, de Sasso-Ferrato et de Norcia; on dit même qu'il était nommé gouverneur de Foligno lorsqu'il mourut, en 1553. Comme citoyen, il était marié et père de famille; comme poète, il crut ne pouvoir se dispenser d'être amoureux; mais il fit un très-mauvais choix, et l'on voit, par ses poésies, que les faveurs étaient pour un autre, tandis

que les mauvais traitements et les caprices étaient pour lui. Il s'en plaint quelquefois de la manière la plus originale et la plus plaisante. Son style est vif, naturel, et d'une pureté qui l'a fait mettre, par l'académie de la Crusca, au nombre des autorités pour la langue. Ses *Rime* furent imprimées pour la première fois, Venise, 1580, in-8°. Cette édition, imparfaite et incorrecte, était devenue fort rare; l'abbé Vincent Cavallucci en a donné une beaucoup meilleure, augmentée de plusieurs pièces inédites, avec des notes très-étendues, et précédée du portrait et de la vie de l'auteur; elle est intitulée: *Rime di Francesco Beccuti Perugino detto il Coppetta*, etc., Venise, 1751, in-4°. On trouve beaucoup de morceaux de lui, tant sérieux que plaisants, dans presque tous les recueils de poésies du 16ᵉ. siècle. G—É.

BECELLI (JULES CÉSAR), littérateur et poète italien du 18ᵉ. siècle, naquit à Vérone, en 1683. Ayant fait ses études chez les jésuites, il prit l'habit de cette compagnie; mais il en sortit, en 1710, avec les autorisations requises. Il se maria, et se livra à l'enseignement de la jeunesse; il avait une grande facilité d'écrire en vers et en prose, et il écrivait trop et corrigeait trop peu. Il faisait tout imprimer à ses frais, quoique peu riche, et se faisait même un plaisir de corriger des éditions dans les imprimeries, sans en retirer aucun salaire. Il était de plusieurs académies, à Bologne, à Modène, à Padoue, et, lorsqu'il y avait à Vérone des réunions littéraires et des lectures, il ne manquait jamais d'y assister et d'y obtenir des applaudissements. Il mourut au mois de mars, 1750, et reçut après sa mort les honneurs d'un recueil de vers à sa louange: *Rime e versi in morte di Giulio Cesare Becelli, gentiluomo Veronese*, Vérone, 1750, in-8°. Voici ses principaux ouvrages: I. *Della novella Poesia, cioè del vero genere e particolari bellezze della poesia italiana, lib. III*, Vérone, 1732, in-4°., ouvrage estimé et l'un des meilleurs de l'auteur; II. *Esame della Rettorica antica, ed uso della moderna, lib. VII, in due parti*, Vérone, 1735 et 1736, puis les deux parties ensemble, 1739, in-4°.; III. *Se oggidì scrivendo si debba usare la lingua italiana del buon secolo, dialoghi V*, Vérone, 1737, in-8°.; IV. *Trattato nuovo della divisione degli ingegni e studj, secondo la vita attiva e contemplativa*, etc., Vérone, 1738, in-4°.; V. *De ratione puerilium studiorum dialogi II*, Vérone, 1741, in-4°.; VI. *De bibliothecâ instituendâ ac ordinandâ liber*, Vérone, 1747, in-4°.; VII. *Erodoto Alicarnasseo, dell' imprese de' Greci e de' Barbari, con la vita d' Omero nuovamente tradotto*, etc., Vérone, en deux parties, 1733 et 1734, in-4°.; les cinq premiers livres d'Hérodote sont traduits du latin en italien, par Becelli, et corrigés par le P. Ferrari, de l'oratoire de St.-Philippe de Neri, qui a traduit en entier les quatre derniers livres; VIII. *il Gonnella, canti XII*, poëme badin dans le genre du *Grillo* de Barufaldi; IX. *Stanze di un nuovo poema romanzo, dedicate a' signori della Gazzara*, Vérone, sans date, in-8°. La *Gazzara* était un endroit agréable dans les faubourgs de Vérone, où quelques gentilshommes se retiraient au printemps, pour se livrer au plaisir, loin du bruit et des affaires; l'auteur place dans ce lieu de délices la scène de ce petit poëme; X. l'*Oreste vendicatore*, tragédie, Vérone, 1728, in-8°. Cette tragédie est estimée. XI. Cinq comédies, savoir: 1°. *I falsi letterati*, Vérone, 1740, in-12; 2°. l'*In-*

giusta donazione, Vérone, 1741, in-8°.; cette comédie était d'abord intitulée l'*Avocato*; la profession d'avocat y est tournée en ridicule : on obtint de l'auteur qu'il en changeât au moins le titre; 3°. l'*Agnesa di Faenza*, en vers, Vérone, 1743, in-8°.; 4°. *i Poeti comici*, en vers, Roveredo, 1746, in-8°. Il fit cette pièce, où il se représente lui-même sous le nom de *Forestiere*, pour défendre ses comédies précédentes contre les critiques qui en avaient été faites; 5°. l'*Ariostista e il Tassista*, en vers, Roveredo, 1748, in-8°. XII. Un grand nombre de poésies répandues dans divers recueils, et dont on pourrait former deux gros volumes. G—É.

BÉCERRA (GASPARD), peintre, sculpteur et architecte, né à Baéza en Andalousie, vers l'an 1520. Étant allé à Rome, où les beaux-arts étaient alors au plus haut point de gloire, les leçons du célèbre Michel-Ange (1), jointes à l'étude de l'antique, lui firent acquérir une considération que les artistes étrangers n'obtinrent jamais en ce pays sans avoir donné des preuves du mérite le plus réel. De retour dans sa patrie, il eut une influence très-utile sur le goût de ses compatriotes. Comme peintre, il leur apprit à donner plus de relief à leurs figures, et à mieux colorier; comme statuaire, il surpassa tous ses émules. Au lieu des figures barbares et contrefaites dont les églises d'Espagne avaient été jusque-là surchargées, elles eurent des crucifix, des vierges, des saints dans la grande manière de Michel-Ange. Burgos, Astorga, Zamora et Salamanque s'empressèrent d'employer les talents de Bécerra, et cet artiste s'acquitta parfaitement des travaux dont ces villes le chargèrent. Il ne lui fut pas aussi facile de satisfaire le caprice de la reine Elisabeth, épouse de Philippe II. Elle lui donna ordre de faire une figure de bois de Notre-Dame de la Solidad pour le couvent de St.-François de Paule. Deux fois Bécerra lui présenta des statues travaillées avec le plus grand soin, et n'obtint de la princesse que des preuves de mécontentement, avec la menace de faire exécuter ce travail par un autre. Comme il était dans cette situation pénible, il fit un rêve assez étrange. Une femme, qu'il ne manqua pas de prendre pour la Vierge, lui apparut; elle lui commanda de retirer du feu la bûche qui brûlait dans sa cheminée, et d'en faire une statue. Il obéit, et parvint enfin à exécuter un ouvrage qui plut à la reine. Peut-être cette prétendue vision ne fut-elle qu'un innocent artifice d'un artiste dont on méconnaissait le talent. Quoi qu'il en soit, l'anecdote est authentique, et la statue obtint en Espagne une grande célébrité. Outre les villes qu'on a nommées, Madrid possède plusieurs fresques et sculptures de Bécerra. Cet artiste, dont la réputation eût mérité de s'étendre au-delà de sa patrie, mourut à Madrid en 1570, à l'âge d'environ cinquante ans. D—T.

(1) Et non celles de Raphaël, comme on le dit dans un Dictionnaire; ce peintre étant mort cette même année 1520, vers laquelle on place la naissance de Bécerra.

BECHER (JEAN-JOACHIM), médecin-chimiste, qui concourut avec Stahl à établir la première théorie qu'ait eue la chimie, et même la seule qu'offre l'histoire de cette science, avant celle qui y domine aujourd'hui. Il naquit à Spire, en 1628. Ayant perdu son père fort jeune, il fut contraint de se charger de l'éducation de quelques élèves pour se soutenir et aider sa famille. Son zèle et de grandes dispositions naturelles triomphèrent de

tous les obstacles. Il acquit de grandes connaissances en médecine, en physique, en chimie, et même en politique et en administration; et cela le fit rechercher de plusieurs souverains. Ainsi, il fut successivement professeur à Mayence, conseiller aulique de l'empereur à Vienne, premier médecin de l'électeur de Bavière. Cependant, sa vie fut orageuse; on lui a reproché du charlatanisme, et d'être allé de cour en cour offrir ses services, et s'exposer à beaucoup de rebuts : il paraît en effet avoir eu trop de vanité et d'ambition. Disgracié à Vienne, où il avait été consulté pour l'établissement de quelques manufactures, et où il avait donné le projet d'une compagnie des Indes, il se rendit successivement à Mayence, Munich, Wurtzbourg, Harlem, etc. Dans cette dernière ville, il inventa une machine propre à dévider beaucoup de soie en peu de temps, et avec peu de monde. Partout, un caractère difficile lui fit des ennemis, et il finit par aller mourir à Londres, en 1685; mais ce qui le rend digne aujourd'hui du souvenir de la postérité, est son influence sur la chimie. Jusqu'à lui, les faits de cette science étaient épars, et sans corps de doctrine pour les réunir; on ne les recueillait même que dans des vues de médecine et de matière médicale, et on les exprimait encore dans un style précieux et figuré. Boyle seul en Angleterre, par des expériences certaines, décréditait l'alchimie, fondait la véritable chimie, devinait le phénomène le plus important de cette science, la combustion, touchait presque à la découverte qui, dans ces derniers temps, a fait de cette science une science nouvelle; mais ses travaux ne sortirent pas de l'Angleterre, et ne furent pas continués après lui. Alors aussi Lémery en France, quoique fidèle aux principes de Basile Valentin et d'Isaac le hollandais, donnait le premier ouvrage de chimie débarrassé de ce style énigmatique qui caractérise les Arabes; mais ce n'était pas encore là un véritable corps de doctrine. Becher, le premier, commença à rapprocher la chimie de la physique, et à chercher dans ces deux sciences les causes de tous les phénomènes inorganiques de l'univers : c'est l'objet de son principal ouvrage, *Physica subterranea.* En même temps, il commence à lier, par une théorie, tous les faits anciens de la chimie, et les faits nouveaux dont il a enrichi cette science; il cherche un acide primitif, dont tous les autres ne soient que des modifications; il aborde aussi le grand fait de la combustion; tout métal se compose d'une substance terreuse commune, d'un principe combustible aussi identique, et d'une substance particulière, dite mercurielle. Quand on chauffe un métal, s'il change de forme, c'est qu'on en dégage la substance mercurielle, et qu'il ne reste que la chaux métallique. Voilà le premier germe de cette théorie du phlogistique, tout-à-fait exposée par Stahl, qui a constitué la chimie une véritable science, et qui a dominé jusqu'à ce que la découverte de l'oxigène et les travaux de Lavoisier, etc., soient venus établir une autre philosophie. On peut encore sous ce rapport, en même temps que sous celui des faits, consulter avec intérêt les ouvrages de Becher qui font époque, quoique écrits aussi dans un style trop figuré; en voici la liste : I. *Character pro notitiâ linguarum universali*, Francfort, 1661, in-8°. Les caractères de cette écriture universelle sont trop compliqués : ce livre contient un vocabulaire de plus de dix mille mots, tous numérotés suivant l'ordre alpha-

bétique latin. L'auteur modifia ensuite son système, et le publia, en 1674, sous ce nouveau titre : *Methodus didactica, seu Clavis et praxis super novum organum philologicum.* Les mots, toujours numérotés, y sont rangés méthodiquement. Cet ouvrage est devenu fort rare; mais on en trouve une notice assez détaillée dans la *Pasitélégraphie* publiée à Stuttgard en 1811, par Mr. de Firmas-Périés, ouvrage qui n'est qu'un développement de la *Pasigraphie* inventée par Mr. Demaimieux. Becher tenait de son père cette passion pour l'etude des langues : celui-ci, à vingt-huit ans, parlait et écrivait facilement l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le grec, et plusieurs autres langues anciennes et modernes. II. *Metallurgia*, Francfort, 1661, in-8°.; III. *Institutiones chemicæ, seu Manuductio ad philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-4°., etc.; IV. *Musa, seu Scriptorum suorum index*, Francfort, 1662, in-8°.; V. *Parnassus medicinalis*, Ulm, 1663, in-fol. de près de mille pages, avec 1200 fig. gravées en bois, et 4 planc. en taille-douce. C'est un Traité de matière médicale en vers et en prose : on y a joint les préceptes de l'école de Salerne, les Commentaires d'Arnauld de Ville-Neuve, et les pronostics d'Hippocrate, le tout en allemand. VI. *Aphorismi ex institutionibus Sennerti magnâ diligentiâ collecti*, Francfort, 1663, in-12; VII. *Institutiones chemicæ prodromæ, id est, OEdipus chymicus obscuriorum terminorum et principiorum chymicorum mysteria aperiens et resolvens*, Francfort, 1664, in-12; Amsterdam, 1665, in-12; VIII. *Actorum laboratorii chymici monacensis, seu Physicæ subterraneæ libri duo*, Francfort, 1669, in-8°.; 1675, in-8°.; avec deux suppléments, Francfort, 1681, in-8°.; c'est le meilleur ouvrage de Becher, où la chimie se trouve alliée à la géologie, et réimprimé avec un petit supplément de Stahl, sous le titre de *Specimen Becherium*, Leipzig, 1735, 1742, in-4°.; ibid., 2 vol. in-12, et 1739, in-8°. IX. *Experimentum chymicum novum quo artificialis et instantanea metallorum generatio et transmutatio ad oculum demonstratur*, Francfort, 1671, in-8°.; X. *Epistolæ chymicæ*, Amsterd. et Hambourg, 1673, in-8°.; XI. *Theses chymicæ veritatem et possibilitatem transmutationis metallorum in aurum evincentes*, Francfort, 1675, in-8°.; XII. *Experimentum novum et curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ, seu Prodromus historiæ circà auri extractionem mediante arenâ littorali*, Francfort, 1680, in-8°.; XIII. *Chymischer Glücks-hafen*; c'est-à-dire, l'*Urne de fortune de la chimie*, ou *Recueil de quinze cents procédés chimiques*, Francfort, 1682, in-4°., en haut allemand; XIV. *Tripus hermeticus fatidicus pandens oracula chymica*, Francfort, 1689, in-8°.; XV. *la Folie sage et la Folle sagesse*, en allemand. XVI. *De novâ temporis dimetiendi ratione, et accuratâ horologiorum constructionis theoriâ et experientiâ*, Londres, 1680, in-4°. Rothscholz a recueilli les opuscules de Becher, et les a publiés à Nuremberg, 1719, in-8°.

C. et A. et C. M. P.

BECIUS (Jean), né en Hollande en 1622, devint ministre à Middelbourg dans la Zélande, d'où il se fit chasser à cause de son socinianisme. La singularité de ses opinions le rendait encore fameux en 1686. Oldembourg l'attaqua fortement cette année-là dans sa *Vérité prouvée contre le mensonge*, où, entre autres impiétés, il lui reproche d'avoir enseigné que

le mystère de la Trinité est un dogme anti-chrétien; que les écrivains sacrés sont en contradiction les uns avec les autres; que l'*Ancien-Testament* a été corrompu, et qu'il n'est presque plus nécessaire, etc. Les ouvrages de Becius sont : I. *Apologia modesta et christiana*, 1668, in-4°.; II. *Probatio spiritûs autoris Arii redivivi*, 1669, in-4°. Cet Arius ressuscité est Nicolas Hornius. III. *Institutio christiana*, Amsterd., 1678, in-8°., etc., etc. T—D.

BECK (DOMINIQUE), bénédictin du cloître d'Ochsenhausen, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à Salzbourg, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes, naquit en 1732 dans un village près d'Ulm. La ville de Salzbourg doit beaucoup à ses lumières, à ses talents pour l'enseignement, et à son zèle pour tous les établissements utiles. Il était en correspondance avec les savants de tous les pays, et profitait de ses vacances annuelles pour étendre ses connaissances par des voyages. Il ne bornait pas ses leçons à des cours académiques; il instruisait aussi des artistes et de simples ouvriers. Sa place d'inspecteur du musée physico-mathématique de Salzbourg lui fournissait les moyens de joindre l'expérience à la théorie. Il contribua beaucoup à enrichir ce musée, en inspirant au prince du zèle pour les progrès de la science. Il mourut universellement regretté le 22 février 1791. Ses principaux écrits sont : I. *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus*, Salzbourg, 1768, in-8°.; II. *Prælectiones mathematicæ*, partes II, ibid., 1768, 1770; *Theoria sinuum, tangentium, et resolutiones triangulorum*, ibid., 1771; *Institutiones physicæ*, pars I et II, ibid. 1776 et 1779; *Institutiones mathematicæ*, in-8°. ibid., 1781; *Essai abrégé d'une théorie de l'électricité*, avec fig., Salzbourg, 1787, in-8°.; *Ephemerides physico-astronomicæ*, Salzbourg, in-4°. G—T.

BECK (JEAN-JOSSE), professeur de jurisprudence à Altdorf, né à Nuremberg le 20 décembre 1684, fit ses études à Altdorf, à Jena, à Leipzig, à Halle, exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale, professa la jurisprudence à Altdorf, et mourut à Nuremberg le 2 avril 1744. Il a éclairci beaucoup de matières de droit civil. On a de lui : I. *Tractatus de jure limitum*, 3°. éd. 1739, in-4°.; II. *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii, ed. nov.* 1749, in-4°., etc. — BECK (Jacob-Christophe), né à Bâle le 1er. mars 1711, professeur d'histoire et de théologie dans sa patrie, a écrit un grand nombre de dissertations intéressantes, entre autres : I. *De diluvio noachico universali*, Bâle, 1738, in-4°.; II. *De partibus orbis quas ante diluvium noachicum homines incoluisse videntur*, ibid., 1739, in-4°.; III. *De rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora*, ibid., 1742, in-4°.; IV. *Introductio in historiam patriam Helvetiorum ad annum 1743 usquè*, Zurich, 1744, in-8°. Beck, de concert avec Aug.-J. Buxtorf, publia le supplément en 2 vol. in-fol. (1742-44) au grand *Dictionnaire historique* de Bayle. G—T.

BECKER. Famille de médecins allemands, qui, sur la fin du 16°. siècle, et dans le cours du 17°., servirent par des travaux d'érudition les facultés auxquelles ils appartenaient, et où ils étaient professeurs. — Le premier de tous, BECKER (Daniel), né à Dantzick en 1594, professeur à l'université de Kœnisberg, mourut dans cette ville en 1655. On a

de lui : I. *Medicus microcosmicus, seu Spargiria microcosmi tradens medicinam è corpore hominis tunc vivo, tunc extincto, doctè eruendam, scitè præparandam et dextrè propinandam*, Rostock, 1622, in-12, avec additions et corrections, Leyde, 1633, in-4°.; Londres, 1660, in-12; II. *Anatome infimi ventris, duodecim disputationibus delineata*, Kœnigsberg, 1634, in-4°.; III. *Historia morbi academici Regiomontani*, Kœnigsberg, 1649, in-4°.; IV. *Commentarius de theriacâ*, Kœnigsberg, 1649, in-4°.; V. *De unguento armario*, Nuremberg, 1662, in-4°.; VI. *De cultrivoro Prussiaco, observatio et curatio singularis*, Kœnigsberg, 1636, in-4°., Leyde, 1638, 1640, in-8°. Observation fort curieuse d'un jeune homme qui avait avalé un couteau, dont on fit l'extraction par une ouverture pratiquée à l'estomac, et qui guérit de l'opération. — Becker (Daniel), son fils, né à Kœnisberg, en 1627, reçu docteur à Strasbourg, en 1652, nommé en 1663 médecin de l'électeur de Brandebourg, et mort en 1670. Il voyagea avec beaucoup de fruit à Hambourg, Wittemberg, Leipzig, Jéna, Altorff, Ingolstaldt, Tubingue, etc., et fut deux fois recteur de l'univ rsité de Kœnigsberg, et sept fois doyen de la faculté. — Becker (Daniel-Christophe), fils du précédent, et petit-fils du premier, né à Kœnigsberg en 1658, reçu docteur à Utrecht en 1684, nommé professeur en 1686, et mort prématurément en 1690, n'ayant laissé qu'une thèse *De vulnere capitis*. — Les biographes, Manget entre autres, parlent de deux autres Becker : Nicolas Guillaume, auteur de quelques observations dans les *Mémoires des Curieux de la Nature*; et Jean-Conrad, médecin d'Alsfeld, traducteur latin d'un ouvrage de botanique de Valentin, et auteur des traités suivants : I. *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam*, Jéna, 1629, in-8°., II. *Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine potâ aquâ*, Jéna, 1704, in-8°., Jéna, 1720, in-4°. C. et A.

BECKER (Philippe-Christophe), graveur en pierres fines, et orfèvre, naquit à Coblentz vers 1675. S'étant rendu à Vienne, il y fut successivement graveur de médailles des empereurs Joseph Ier. et Charles VI : ce dernier lui donna des lettres de noblesse. Becker, appelé en Russie par Pierre-le-Grand, pour y graver le sceau de l'empire, et y régénérer la monnaie, jusque-là fort négligée, y obtint les plus grands honneurs. Étant arrivé un jour chez l'empereur comme il allait se mettre à table, ce prince lui fit apporter un couvert et le fit dîner avec lui. Le mérite de cet artiste, un peu faible cependant du côté du dessin, consistait principalement dans une grande finesse d'exécution ; il réussissait particulièrement à rendre avec beaucoup de précision les armoiries de la plus petite dimension, quelque compliquées qu'elles fussent. Il mourut vers le milieu du siècle dernier. P—e.

BECKET (Thomas), évêque anglais, connu sous le nom de Thomas de Cantorbéry, et célèbre par le rôle qu'il a joué sous le règne de Henri II, naquit à Londres le 21 décembre 1119 (quelques personnes disent 1117). Sa naissance fut le fruit d'une aventure romanesque, dont la singularité semblait être le présage d'une vie extraordinaire. Son père, Gilbert Becket, était un commerçant de la cité, et avait été shériff de Londres. Un motif de piété l'engagea à faire un pèlerinage à Jérusalem; il fut pris et fait esclave par un

détachement de Sarrasins ; la fille de son maître prit de l'amour pour lui, lui procura les moyens de briser ses fers, et l'accompagna dans sa fuite. Il l'amena à Londres, et voulut récompenser le service qu'elle lui avait rendu. Après avoir consulté plusieurs évêques, il la fit baptiser sous le nom de *Mathilde*, et l'épousa. C'est de ce mariage qu'est né Thomas Becket. Après avoir été quelque temps à l'université d'Oxford, il vint achever ses études à l'université de Paris, qui, par la réputation de ses professeurs et la supériorité de sa méthode d'enseignement, attirait alors des élèves de toutes les parties de l'Europe. Il alla ensuite étudier la théologie à Bologne, en Italie. Sur la recommandation de Théobald, archevêque de Cantorbéry, Henri II le nomma grand-chancelier, et précepteur de son fils. Il affecta dans cette place un faste extraordinaire; sa maison était entretenue avec la plus grande magnificence. Il avait une espèce de cour, et tenait table ouverte. En même temps qu'il cherchait à se rendre populaire par ses libéralités, il avait soin de cultiver la faveur du roi par un dévouement sans réserve. Il suivit ce prince dans une excursion à Toulouse, en 1159, ayant douze cents chevaux à sa solde, et un cortége de sept cents chevaliers ou gentilshommes. Envoyé à Paris pour proposer le mariage du prince Henri, fils du roi, avec la fille aînée du roi de France, Louis-le-Jeune, il réussit dans sa négociation, et ramena la jeune princesse en Angleterre. L'archevêque de Cantorbéry étant mort en 1162, Henri employa toute son influence sur le chapitre de Cantorbéry pour faire nommer Becket à ce siége important, auquel étaient joints le titre et les droits de primat d'Angleterre. Dès qu'il eut reçu l'institution du pape Alexandre III, qui était alors en France ainsi que Henri II, il envoya au roi sa démission de la place de chancelier. Cette mesure déplut beaucoup à Henri, qui, à son retour à Londres, fit un accueil très-froid au nouvel archevêque. Dès ce moment, Becket se montra sous un aspect tout nouveau, qui annonçait les vues d'ambition et la hauteur de caractère qui ont signalé le reste de sa vie. Ce même homme, qui venait d'étaler un faste exagéré, qui joignait aux manières élégantes d'un courtisan des recherches de luxe et même de propreté dans ses vêtements, fort étrangères à l'état qu'il avait embrassé, prit tout à coup le maintien grave, l'habit modeste, les mœurs régulières et austères du religieux le plus dévôt. Il portait un cilice, et se donnait souvent la discipline; il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Une telle métamorphose ne pouvait avoir pour but que le désir d'acquérir une grande influence sur le clergé et sur le peuple. A la première occasion qui s'en présenta, il s'annonça comme le défenseur ardent des priviléges du clergé, de ces immunités ecclésiastiques que l'ambition des papes, le dévouement des moines, l'ignorance et la superstition des peuples avaient arrachées à la faiblesse des souverains. Alors un ecclésiastique qui avait commis un meurtre ne pouvait être traduit que devant les tribunaux ecclésiastiques, et très-peu de coupables y étaient condamnés. Cet abus était porté à un tel excès que, depuis l'avènement de Henri II au trône, on avait compté plus de cent meurtres commis par des prêtres, et laissés impunis. Un clerc ayant à cette époque séduit la fille d'un gentilhomme du comté de Worcester, assassina ensuite le père. L'indignation publique qu'excita cette atrocité détermina le roi à

ordonner que le coupable fût traduit devant le tribunal civil. Becket s'y opposa, et, réclamant le privilége du clergé, fit juger le meurtrier par l'officialité, qui ne le condamna qu'à être dégradé. Henri, indigné, fit examiner les titres des immunités de l'église, dans la vue de les réduire à un point qui pût s'accorder avec les droits de la souveraineté et l'intérêt public. Il convoqua un conseil général des nobles et des prélats à Clarendon, où, parmi plusieurs restrictions mises aux prétentions de l'église, il fut statué que les clercs accusés d'un crime seraient jugés par les tribunaux civils. Becket, voyant que tous les barons et un grand nombre de prélats avaient adopté les décrets de l'assemblée, fut obligé de s'y soumettre, et fit le serment de les observer; mais sa soumission n'était que l'impuissance de désobéir. Le roi, ayant envoyé les *Constitutions de Clarendon* au pape Alexandre, pour lui demander de les ratifier, ce pontife, qui vit que c'en était fait de l'autorité du Saint-Siége en Angleterre, les rejeta et les condamna de la manière la plus énergique. Becket, fort de cette décision du pape, rétracta hautement le consentement qu'il avait donné aux *Constitutions;* et, pour se punir lui-même de sa criminelle faiblesse, s'imposa des austérités et des macérations proportionnées à l'énormité de l'offense. Il refusa même de faire aucune fonction de la dignité épiscopale, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'absolution du pape, qui ne la lui fit pas attendre longtemps. Dès ce moment, Henri prit la résolution de se venger d'un prêtre ingrat et parjure, et de le poursuivre avec tous les moyens que lui donnait sa puissance. L'archevêque fut dénoncé à un parlement convoqué à Northampton en 1165, comme ayant violé le serment d'allégeance qu'il avait prêté au roi; il fut condamné, tous ses biens personnels furent confisqués, les revenus de l'archevêché furent saisis; lui-même, se voyant abandonné par les siens, ne trouva de sûreté que dans la fuite, et se retira en France, où il trouva secours et protection, malgré les instances de Henri auprès de Louis-le-Jeune, pour engager ce monarque à ne pas donner asylo à un sujet rebelle. Becket, de sa retraite, écrivit aux évêques d'Angleterre que le pape avait annulé les *Constitutions de Clarendon*, et, en conséquence, lança des excommunications contre plusieurs fonctionnaires publics, comme ayant concouru à violer les droits de l'Église. Henri, toujours plus irrité, bannit en France tous les parents de l'archevêque, défendit à tous ses sujets de correspondre avec lui et de lui faire passer de l'argent; il défendit même qu'on priât pour lui dans les Églises. Becket ne se laissa point intimider par la persécution : des évêques et son chapitre eurent beau lui écrire pour l'engager à prendre des moyens de conciliation afin de rentrer en grâce avec le roi. Henri lui-même lui fit faire plusieurs propositions d'accommodement; dans une conférence qu'il eut avec Louis-le-Jeune pour cet objet, il dit à ce monarque : « Il y a eu plusieurs rois » d'Angleterre, quelques-uns plus » puissants, d'autres moins puissants » que moi; il y a eu aussi plusieurs » archevêques de Cantorbéry, aussi » respectables et aussi saints que » Thomas Becket : que celui-ci se » comporte, à mon égard, avec la » soumission que les plus grands de » ses prédécesseurs ont montrée au » moindre des miens; il n'y aura plus » de division entre nous. » Un discours aussi modéré ne put encore

fléchir l'orgueil de Becket. Louis, vaincu par l'offre que lui fit Henri, de prendre pour arbitre le clergé de France, se déclara hautement contre le primat, qui consentit enfin à des conditions d'accommodement, mais telles qu'on ne peut trop s'étonner qu'elles aient été adoptées par un prince aussi fier et aussi irrité que Henri II. Il eut une entrevue avec Becket sur la frontière de Normandie, et il s'abaissa jusqu'à tenir la bride du cheval de ce prélat, lorsqu'il descendit de cheval et qu'il remonta. Becket retourna en Angleterre, où, se montrant aussi indépendant de l'autorité royale qu'auparavant, il refusa d'absoudre les évêques qu'il avait suspendus et excommuniés. Henri, poussé à bout par ce nouveau trait de désobéissance et d'orgueil, dit, au milieu de sa cour : « Je suis entouré de gens que j'ai comblés de biens ; ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de ce brouillon de prêtre? » Ces paroles, prononcées dans un moment d'humeur, furent regardées comme un reproche très-sérieux par une classe d'hommes qui faisaient alors du dévouement aux volontés du souverain, la première règle de leur morale. Quatre gentilshommes de la maison de Henri, dont l'histoire a conservé les noms pour les flétrir, Réginald Fitz-Urse, Guillaume de Traci, Hugues de Morville et Richard Brito, s'engagèrent, par serment, à venger l'injure faite à leur roi. Ce n'était pas l'intention de Henri; car, ayant eu quelque révélation de leur dessein, il leur dépêcha un messager, avec la défense expresse de rien entreprendre contre la personne du primat; mais ils s'étaient déjà embarqués pour l'Angleterre. Ils arrivèrent par des routes différentes à Cantorbéry, où, s'étant réunis, ils se rendirent au palais archiépiscopal. Ils trouvèrent le primat conversant dans sa chambre, avec quelques-uns de ses moines. Ils lui annoncèrent qu'ils venaient lui signifier les ordres du roi, et firent sortir les moines de la chambre; mais Becket les rappela bientôt, lorsqu'aux premiers discours des chevaliers, il démêla leurs intentions hostiles. Réginald, l'un des conjurés, lui parla d'un ton hautain et menaçant; Becket répondit avec fierté. Les chevaliers, qui étaient entrés sans armes, sortirent, en ordonnant aux moines de prendre leur archevêque sous leur garde et d'en répondre. « Je ne suis pas venu ici pour m'enfuir, dit le primat; vos menaces ne m'intimident point. » Les meurtriers allèrent dans la cour du palais, en ouvrirent la porte aux soldats qu'ils avaient amenés avec eux, et, dépouillant le vêtement qui cachait leur armure, ils rentrèrent dans le palais avec une hache dans une main et leur épée nue dans l'autre. Des religieux qui virent tout cet appareil, et le danger qui menaçait leur archevêque, eurent beaucoup de peine à le déterminer à sortir de son appartement, pour se rendre à l'église, où l'on commençait l'office du soir. Becket y marcha lentement, sans montrer aucun symptôme de crainte. Dès qu'il y fut, les moines voulurent en barrer les portes : « Je vous le défends, dit-il; je ne veux faire aucune résistance, et je suis prêt à mourir. » Il se plaça sur les marches du chœur. « Où est l'archevêque, dit Réginald, en s'approchant avec ses complices? — Le voici, dit Becket, d'un ton calme. — Sors d'ici et fuis, reprit l'assassin. — Ni l'un ni l'autre, répliqua Becket; vous voulez mon sang, versez-le : puisse-t-il servir à rendre à l'Église la liberté et la paix! mais je vous défends, au nom de Dieu,

» de faire le moindre mal à aucun de » mes religieux. » Alors Réginald le frappa d'une massue; le primat, les mains jointes, offrit sa tête à un second coup, en disant : « O mon Dieu! » je vous recommande mon ame et » le salut de l'Eglise, » et il tomba sous les coups redoublés des meurtriers, le 29 décembre 1170. Le bruit de cette catastrophe excita un mouvement d'horreur et de consternation dans toute l'Angleterre. Quand la nouvelle en parvint à Henri, qui était alors en Normandie, il donna des marques de la plus profonde affliction. Il envoya sur-le-champ à Rome des ambassadeurs pour désavouer solennellement toute participation à l'attentat qui venait d'être commis. Le pape Alexandre refusa d'abord de recevoir les ambassadeurs, et ce ne fut qu'à force d'instances, de largesses et de soumissions, qu'ils parvinrent à calmer un peu l'indignation du Saint-Père, et à retenir ces foudres ecclésiastiques, si redoutées alors dans toute l'Europe, et qui menaçaient l'Angleterre et son monarque. Henri envoya en même temps à Cantorbéry deux de ses chapelains, chargés d'exprimer aux religieux sa douleur et son innocence, en leur demandant leurs prières pour expier un crime auquel il craignait d'avoir donné lieu par des paroles indiscrètes. Il ordonna de faire enterrer l'archevêque avec une pompe conforme à sa dignité. Dès-lors, tout office cessa dans l'église de Cantorbéry, et ce ne fut qu'au bout d'un an qu'elle fut consacrée de nouveau par ordre du pape, et qu'on y reprit la célébration du service divin. Un concours continuel de zélés catholiques venait honorer la tombe de ce nouveau martyr; chaque jour, on proclamait quelque nouveau miracle qui s'y était opéré, et, deux ans après, Becket fut canonisé. Henri étant revenu en Angleterre, se rendit à Cantorbéry pour y faire une espèce de pénitence publique. Dès qu'il fut à la vue de l'église, il descendit de cheval, et pieds nus, vêtu en pèlerin, il s'approcha de la tombe de Becket, se prosterna et se soumit à recevoir de la main d'un moine une sévère flagellation; enfin, il passa ce jour-là et la nuit entière, à genoux sur la pierre, et sans prendre aucune nourriture. Tous ces détails ont paru importants, parce qu'ils tiennent à un grand événement de l'histoire, et qu'ils peignent l'esprit du siècle où cet événement s'est passé. Quand on pense que Henri II fut un des plus grands princes que l'Angleterre ait produits; qu'il joignait de grandes vues à une sage politique, et un caractère ferme à un esprit très-éclairé, on peut juger, par les humiliations qu'il fut obligé de subir, quel était alors l'état du christianisme, et l'empire que la cour de Rome s'était arrogé sur tous les trônes de l'Europe encore toute catholique. On conçoit que Becket a dû être jugé fort diversement par les historiens. Ses contemporains, et ceux qui ont parlé de lui avant la réformation, ne l'ont guère considéré que comme un saint évêque, martyr de son zèle héroïque pour le maintien de sa religion. La plupart des écrivains protestants l'ont regardé comme un fanatique défenseur de la tyrannie et des usurpations de la cour de Rome. Les politiques n'ont vu en lui qu'un hypocrite factieux et un sujet rebelle, dont le zèle religieux n'était que le masque d'une ambition demesurée. Il est possible de trouver un juste milieu entre ces jugements si divers. L'affectation d'austérité qui se fit remarquer dans la conduite de Becket, au moment même où il fut nommé à l'archevêché de Can-

torbéry, et qui contrastait d'une manière si peu naturelle avec les goûts de faste et de mollesse, et avec la servile dépendance qu'il avait montrée à la cour de Henri, lorsqu'il était chancelier, ne permet pas de douter que son nouveau rôle ne lui fût inspiré par des vues profondes d'ambition, et qu'il ne méditât dès-lors un plan de résistance à l'autorité, fondée sur l'ascendant du clergé et sur l'esprit de superstition qui dominait dans le peuple; mais on peut croire qu'il partageait de bonne foi l'opinion de l'Europe entière sur l'autorité du saint-siége; que l'influence exercée par les papes sur la puissance temporelle de tous les états catholiques lui paraissait essentielle au maintien de la religion, en inspirant à tous les peuples un plus grand respect pour le chef de l'Église; enfin, qu'en défendant les priviléges du clergé, établis par les usages et les lois mêmes de son pays, il pouvait regarder comme légitime sa résistance à une innovation évidemment contraire aux intérêts de la religion, aux droits de la cour de Rome et à la dignité de son ordre. Quelque parti que l'on prenne entre ces vues diverses, on ne peut nier que Becket n'ait montré un esprit supérieur, une ame forte, un caractère ferme et inébranlable dans ses résolutions, et un courage sous le fer des assassins, digne d'un vrai martyr. Il fut d'ailleurs irréprochable dans ses mœurs, attaché à tous ses devoirs d'évêque, et désintéressé dans l'administration d'un immense revenu. Bossuet a fait un grand éloge de cet archevêque; mais en y mettant quelques modifications délicates qui méritent d'être remarquées: « S. Thomas de » Cantorbéry, dit-il, résista aux rois » iniques... Il acheta la liberté glorieuse » de dire la vérité, *comme il la* » *croyait*, par un mépris courageux » de la vie et de toutes ses commodi» tés; il combattit jusqu'au sang *pour* » *les moindres droits de l'église*; et, » en soutenant ses prérogatives, tant » celles que J.-C. lui avait acquises par » son sang, *que celles que les rois* » *pieux lui avaient données*, il dé» fendit *jusqu'aux dehors de cette* » *sainte cité*... Toujours intrépide, et » toujours pieux pendant sa vie, il le » fut encore plus à sa dernière heure... » Sa gloire vivra autant que l'Eglise, » etc. » La postérité n'a pas confirmé tous les traits de cet éloquent panégyrique. Terminons cet article par une observation qui prouve l'instabilité des choses humaines. En 1221, Henri III fit transporter le corps de Becket avec une solennité extraordinaire, dans une chapelle particulière, décorée avec la plus grande magnificence, et qui s'enrichit encore par les dons et les offrandes des personnes pieuses. L'anniversaire de cette translation devint une fête générale, qui attirait un nombreux concours. Tous les cinquante ans, après la translation, on célébrait un jubilé, pour lequel le pape accorda les indulgences plénières à ceux qui venaient visiter la tombe du saint archevêque. On a compté jusqu'à cent mille pèlerins qui ont été inscrits, en une seule année, sur les registres de l'église de Cantorbéry. La dévotion aux reliques de S. Thomas avait effacé, en libéralité, les hommages qu'on rendait à Dieu, et même à la Vierge: on cite, dans une *Biographie anglaise*, une année où il n'y eut aucune offrande sur l'autel consacré à Dieu, où il n'y eut que 4 liv. 1 s. 8 d. sterl. déposés sur l'autel de la Vierge, tandis que la chapelle de S. Thomas reçut 950 liv. 6 s. 3 d. sterl. Le roi de France, Louis VII, fit en personne un pèlerinage au tombeau de Becket, et déposa sur l'autel un joyau estimé le plus riche

de la chrétienté. Cette ferveur de dévotion dura jusqu'au règne de Henri VIII. Ce prince, qui s'était séparé de l'église romaine par humeur plus que par principes, ne pouvait pas souffrir qu'on rendît de tels honneurs à un évêque qui avait voulu dégrader l'autorité des rois pour élever la puissance papale. Il commença par s'emparer du riche trésor amassé pendant plus de deux siècles sur l'autel de Becket, et fit ensuite sommer le saint de comparaître devant sa cour de justice; et le saint n'ayant pas obtempéré à la citation, fut jugé en forme et condamné comme traître; son nom fut rayé du calendrier; l'office de sa fête fut effacé de tous les bréviaires; ses os furent brûlés, et ses cendres jetées au vent. Aujourd'hui, Thomas Becket n'a pas même un tombeau, et sa mémoire est livrée à la justice de l'histoire. Hubert, Guillaume de Cantorbéry, Alain, abbé de Déoche, et Jean de Salisbury, avaient chacun écrit la *Vie de S. Thomas*. Le pape Grégoire II fit faire une compilation de ces quatre auteurs, connue sous le nom de *Quadrilogus*, ou *Histoire quadripartite*. L'ouvrage de Jean de Salisbury, qui fut chapelain de Thomas, et présent lorsqu'on l'assassina, a été imprimé en 1611. Le *Quadrilogus* a été publié à Bruxelles, 1682, in-4°., par le P. Lupus (Wolf), qui y a joint beaucoup de lettres de S. Thomas de Cantorbéry, d'Alexandre III, pape; de Louis VII, roi de France; de Henri VII, roi d'Angleterre, et d'autres personnages illustres. Camboust de Pontchasteau a donné en français (sous le nom de *Beaulieu*) une *Vie de S. Thomas*, 1674, 1679, in-4°. S—D.

BECKINGHAM (Charles), écrivain anglais, né en 1699, était fils d'un marchand de toiles de Londres. Il manifesta de très-bonne heure un talent peu commun pour la poésie. Il n'avait pas vingt ans, lorsqu'il donna au théâtre deux tragédies, *Henri IV, roi de France*, et *Scipion l'Africain*, qui eurent beaucoup de succès. On a aussi de lui quelques autres ouvrages de poésie. Il mourut en 1730, âgé seulement de trente-deux ans. X—s.

BECKINGTON (Thomas), prélat anglais, né vers la fin du 14e. siècle, à Beckington, dans le comté de Sommerset, fut reçu membre du Collége-Neuf d'Oxford, en 1408, prit le degré de docteur en droit, et occupa plusieurs emplois civils et ecclésiastiques. Il fut gouverneur du roi Henri VI; et un livre où il soutenait avec chaleur le droit des rois d'Angleterre à la couronne de France, le mit en grande faveur auprès de ce prince, qui le nomma successivement secrétaire d'état, garde du sceau privé, et enfin évêque de Bath et Wells en 1443. Il mourut à Wells en 1464 ou 1465, laissant une réputation de vertu, de savoir, et surtout d'une grande générosité, qu'il déploya, tant par des édifices et des travaux d'utilité publique exécutés à ses frais, que par des charités particulières, et par les encouragements qu'il donna aux lettres, et qui lui avaient mérité le nom de *Mécène de son siècle*. Ses ouvrages, dont les principaux sont le Livre dont nous avons parlé, et un volume de sermons, sont demeurés manuscrits, et se trouvent dans la *Bibliothèque Cottonienne*. X—s.

BECKMANN (Jean), pendant près de quarante-cinq ans professeur à Gœttingue, naquit à Hoye, dans l'électorat d'Hanovre, en 1739. Son père, qui était percepteur des contributions, et maître de postes dans cette ville, s'occupait de l'exploitation d'un petit fond de terre, et paraît avoir inspiré le goût de l'agriculture à

son fils. Cependant, tout l'honneur de son éducation appartient à sa mère, qui, devenue veuve lorsque Beckmann avait à peine sept ans, l'envoya, dans sa 15e. année, à l'école de Stade, en le plaçant sous la direction du recteur Gehlen. Destiné au ministère ecclésiastique, il se rendit, en 1759, à Gœttingue, pour y achever ses études, mais soit que les conseils de Hollmann, qui lui témoigna beaucoup de bienveillance, opérassent un changement dans ses projets; soit que les leçons des mathématiciens Kaestner et Tobie Mayer eussent plus d'attrait pour lui que la théologie, il abandonna la carrière dans laquelle il était entré, pour se consacrer tout entier aux sciences naturelles, et surtout à l'application usuelle de ces sciences à l'économie, tant privée que publique. Ses premières études ne lui furent pas inutiles; il en retira des fruits précieux, un esprit méthodique, et des connaissances plus qu'ordinaires en philologie, qui, par la suite, l'aidèrent beaucoup dans les travaux auxquels il dut sa célébrité. Ayant, en 1762, perdu sa mère, et avec elle toutes ses ressources, il accepta la proposition de Busching, qui l'invitait à venir occuper la place de professeur de physique et d'histoire naturelle au gymnase luthérien de St.-Pétersbourg, que ce célèbre géographe dirigeait alors; mais Busching quittant peu après cette école, et des dissensions s'y étant élevées entre les administrateurs, Beckmann se démit de sa place, et fit le voyage de Suède pour acquérir une connaissance détaillée des mines de ce pays, et de leur exploitation. Linné l'ayant accueilli à Upsal, il y prolongea son séjour, et profita du commerce ainsi que des leçons de ce naturaliste. En 1766, les curateurs de l'université de Gœttingue le nommèrent, sur la recommandation de Busching, professeur à cette école illustre, dont il devint un des principaux ornements. Son esprit, entièrement tourné vers le côté pratique des connaissances humaines, avait de bonne heure conçu l'idée d'un enseignement académique, destiné uniquement à puiser dans les sciences les moyens de classer en un corps de doctrine ceux des arts et des branches d'administration, tant politique que domestique, qui avaient été jusqu'alors abandonnés à la routine. Il rédigea, pour lui servir de fil dans ses cours, des *Traités d'économie rurale, de police, d'administration financière, de connaissance des marchandises, de science commerciale, de technologie* et de plusieurs autres doctrines usuelles qui, portées depuis à un plus haut degré de développement, durent à Beckmann leurs premiers éléments, et leur première forme scientifique. Ses leçons, qui parurent dans le temps une nouveauté piquante, furent fréquentées par l'élite de la jeunesse studieuse, que les nations les plus civilisées de l'Europe envoyaient à l'université de Gœttingue; et on peut affirmer que les hommes d'état et les administrateurs de l'Allemagne les plus distingués ont été ses auditeurs. Il avait coutume de les conduire lui-même dans les atteliers, pour leur procurer la connaissance des procédés et des manipulations dont il leur avait exposé la théorie. Jamais il n'interrompit ses cours, mais ses études particulières prirent insensiblement une direction toute historique, dont il ne sera pas sans intérêt d'indiquer les motifs. Il est reçu à Gœttingue qu'un professeur ne peut se dispenser de suivre les progrès de sa science chez toutes les nations de l'Europe savante simultanément. Celui qui, deux ans après la publication

d'un ouvrage marquant dans sa partie, et imprimé dans quelque pays de l'Europe que ce soit, ne l'aurait pas lu et analysé pour le réfuter ou en enrichir son enseignement, ne se croirait pas digne de professer dans la chaire des Haller, des Mosheim, des Gessner et des Michaëlis. Beckmann surtout, ayant étudié à Gœttingue, dans un temps où l'exemple de ces grands hommes dictait la loi et donnait le ton, voulait marcher de front avec son siècle, et n'ignorer aucun des pas que faisaient les nombreuses et vastes sciences qui lui fournissaient les principes de ses doctrines d'application; mais ces pas étaient des pas de géant, et quelle que fût son ardeur, son amour du travail, comment aurait-il pu lire et juger tous les ouvrages importants qui parurent depuis 1770, sur la chimie théorique et appliquée, sur la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques? Son découragement tourna en dépit, et lui donna de l'aigreur contre les idées, les méthodes et les richesses nouvelles, qui changeaient la face, agrandissaient le domaine et facilitaient l'étude de ces sciences. Ses cours, ne roulant que sur des connaissances usuelles, souffrirent peu de cette disposition; mais sentant que ses écrits seraient accusés de rester en arrière de l'état des sciences qui en étaient l'objet, il tourna les recherches dont il désirait occuper le public vers l'histoire des arts et des métiers, et y employa les trésors de la bibliothèque de Gœttingue, fécondés par une instruction encyclopédique, par un esprit qui semblait créé pour ce genre de méditation, et par un zèle infatigable. C'est à ces travaux que nous devons les *Notices de Beckmann* sur l'histoire des découvertes dans les arts les plus communs; par exemple, l'histoire de l'horlogerie, de la distillation, des calendriers, des assurances, de l'éclairage des rues, de la patrie primitive et de la migration des fleurs et des fruits de nos jardins; de l'emploi des teintures les plus usitées, des soufflets, des armes à feu, des moulins à grain, des voitures, de plusieurs parties de notre habillement, de quelques ustensiles de ménage, d'une foule de machines et de procédés mécaniques employés dans les métiers, et de la plupart des produits de l'industrie, tels que la récolte du safran, la préparation de l'alun, la presse des imprimeurs, l'art du foulon, les livres de commerce à parties doubles; de l'exploitation des tourbes, des gazettes et des feuilles d'avis, des moulins à scie, du papier timbré, de la pêche des perles, du pavage, des cheminées, des collections d'objets d'histoire naturelle, de l'odomètre, de la pharmacie, de la quarantaine, des papiers peints, des dentelles, du laitage, des volailles exotiques, des lombards, des miroirs et de la verrerie en général, du savon, des joueurs de gobelet, du guet, des glaces comestibles, de l'anatomie des plantes, du change, des plumes à écrire, des instruments aratoires, des pompes à feu, de l'exploitation de l'étain, des travaux relatifs à l'ambre, de l'indigo, de la dorure, de l'anémomètre, des pelisses, de l'acier, du jardinage, des crayons, des fourchettes, des bouchons de liége, du sel ammoniac, du houblon, du tricot, des loteries, des hospices d'orphelins et d'enfants-trouvés, des maisons d'invalides, des hôpitaux, des ambulances et des lazarets, des combats de coqs, du salpêtre, de la poudre et de l'eau forte, etc., etc. On se ferait une bien fausse idée de ces notices, si on y cherchait quelques renseignements généraux sur ces arts, et sur la différente

manière de les exercer, usitée en divers temps et chez les peuples divers. Beckmann en cherche le premier germe jusque dans les temps les plus reculés de l'antiquité; il en suit le développement à travers les ténèbres du moyen âge, et en montre le perfectionnement chez les nations civilisées de l'Europe moderne, avec une patience et une érudition qui ne peuvent être égalées que par la sagacité et la variété des connaissances déployées dans ces recherches. Nous avons cru faire plaisir au lecteur français, en lui offrant une liste des plus marquantes d'entre ces notices, dans l'ordre où elles ont été publiées; elles forment cinq vol. in-8°., imprimés à Leipzig de 1783-1805, et fourniront les plus beaux matériaux au savant ou à la société de gens de lettres qui oseront un jour entreprendre l'histoire générale de l'origine et des progrès des arts usuels, branche si importante de celle de la civilisation. Il est inutile d'ajouter que la bibliographie la plus complète accompagne chaque article, et lui donne un nouveau prix aux yeux de ceux qui n'aiment pas à croire sur parole, ou qui souhaitent de pousser plus loin les recherches de l'auteur. Les mêmes avantages distinguent son *Histoire des plus anciens voyages faits dans les temps modernes*, collection très-piquante, dont il s'occupa pendant ses dernières années, et qu'il a laissée au huitième cahier. Un autre fruit de la direction purement littéraire que prirent les travaux de Beckmann destinés au public, fut un retour vers ses études d'humanités, qui nous valut des éditions du livre *De mirabilibus auscultationibus*, attribué à Aristote (1786), des *Historiæ mirabiles* d'Antigonus Carystius (1791), et de *Marbodi liber lapidum* (1799), éditions qui exigeaient la réunion toujours rare des connaissances positives, au talent et à l'instruction du philologue. La société royale des sciences de Gœttingue l'avait, dès 1772, admis au nombre de ses membres, et, jusqu'en 1783, Beckmann fournit à son Recueil des mémoires intéressants, parmi lesquels on remarque : *De reductione rerum fossilium ad genera naturalia prototyporum*, part. 1re. et 2e.; *De historiâ aluminis; De succis rubiæ tinctoriæ; De spumâ maris, è quâ capitula ad fistulas Nicotianas finguntur; De historiâ sacchari* (Voy. *Novi Commentarii*, Soc. Sc. G. tom. II-VIII, et *Commentat.*, tom. I-V). Mais, à cette époque, il cessa tout à coup de partager les travaux de cette compagnie, vraisemblablement par les mêmes motifs que nous avons assignés au changement de direction arrivé dans ses propres études. Il était d'ailleurs modeste jusqu'à la méfiance, et sa timidité naturelle ne trouvait pas de contrepoids dans la modestie, pour ainsi dire traditionnelle, que l'exemple des fondateurs de la gloire de Gœttingue, des Haller, des Mosheim, et de tant d'autres savants du premier ordre, avait transmise jusqu'à une génération plus sûre de ses forces et plus remplie de son mérite, mais encore retenue par des habitudes difficiles à détruire, lorsque l'imitation de grands modèles les a introduites originairement. Sa candeur, sa bonne foi, sa constance en amitié, son obligeance envers ses disciples, ont été louées d'un commun accord par ses confrères et par ses auditeurs. Schlœtzer, qu'il avait connu dès sa jeunesse en Russie, fut celui de ses collègues avec lequel il entretint les relations les plus suivies; il devait, mieux qu'un autre, apprécier les recherches de Beckmann, lui qui, en traitant l'histoire, insistait avec tant

de force sur la nécessité d'y faire entrer le tableau de l'influence exercée sur les progrès de l'organisation sociale par ceux de l'industrie, et par la naissance ou le perfectionnement des métiers les plus vulgaires (*Voy.* SCHLOETZER). Beckmann mourut le 3 février 1811, après avoir été aggrégé à presque toutes les sociétés savantes de l'Allemagne et du Nord, et avoir imprimé une tendance éminemment pratique à cette foule de jeunes gens distingués qui suivirent ses cours, et que sa renommée attira à l'université de Gœttingue pendant les quarante-cinq ans de son professorat. Son portrait se trouve en tête du 12ᵉ. volume de l'*Encyclopédie économique* de Krünitz, et a été gravé séparément par Haid, par Schwenterley et par Grape. Beckmann avait épousé la fille de Hollmann, son maître et son ami : elle ne lui a survécu que peu de semaines, et il n'est resté de leur mariage que deux enfants jumeaux, un fils et une fille. Voici le catalogue de ses principaux ouvrages : I. *De historiâ naturali veterum libellus primus*, Gœttingue, 1766, in-8°.; II. *Éléments d'Économie rurale à l'usage des Allemands*, ibidem, 1769, in-8°., 1ʳᵉ. édition; 4ᵉ. en 1790; III. *Bibliothèque physico-économique*, in-8°., de 1770-1799, 20 vol.; IV. *les Almanachs de Lauenbourg*, depuis 1771; V. *Introduction à la Technologie ou à la connaissance des arts et métiers, des fabriques et manufactures, particulièrement de celles qui sont en rapport plus direct avec l'agriculture, la police et les sciences d'administration* (que les Allemands appellent *science camerale, cameralistique*, c'est-à-dire, dont on fait usage dans les fonctions remplies par les chambres administratives), Goëttingue, 1777, in-8°.; 5ᵉ. édition, en 1785, in-8°., VI. *Opuscules relatifs à l'économie publique et domestique, à la technologie, à la police et à l'administration*, 12 vol., ibid, 1779-1790; VII. *Fragments d'une Histoire des découvertes dans les arts et les métiers*, 5 vol., chacun de quatre parties, 1780-1805, in-8°. (c'est l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut). VIII. *Collection de lois et de règlements concernant la police et l'administration*, 10 vol., Francfort-sur-le-Mein, 1783-1792, grand in-4°.; IX. *Aristotelis liber de mirabilibus auscultationibus explicatus, additis annotationibus priorum interpretum et J.-N. Niclas; subjectis sub finem notulis C.-G. Heynii*, etc., Goëttingue, 1786, in-4°. (On trouve des suppléments aux notes de Beckmann, sur ce livre attribué à Aristote, dans les deux ouvrages indiqués aux Nᵒˢ. X et XI). X. *Antigoni Carystii historiarum mirabilium collectanea explicata, additis annotationibus Xylandri, Meursii, R. Bentleii, J. G. Schneideri, J. H. Niclas*, etc., Leipzig, 1791, in-4°.; XI. *Marbodi liber lapidum, seu de gemmis, varietate lectionis et perpetuâ annotatione illustr.*, ibid, 1799, in-8°.; XII. *Introduction à la science du commerce, avec l'esquisse d'une bibliothèque de livres de commerce*, ibid., 1789, in-8°.; XIII. *Préparation à la connaissance des produits de l'industrie, et d'autres objets qui entrent dans le commerce*, ibid., 1793-1800, 2 vol. in-8°. (Pour de plus grands détails, voyez l'*Histoire de l'université de Gœttingue*, par Putter, tom. II, §. 125, pag. 171-174, et l'*Allemagne savante*, de Mensel). Beckmann a inséré beaucoup d'articles intéressants dans les *Relations littéraires de Gœttingue*, dans la

Bibliothèque historique de Gatterer, dans la *Bibl. univ. german.* de Nicolaï, etc. Tous ces ouvrages sont en allemand, excepté ceux dont nous donnons le titre en latin. Son éloge a été prononcé par son confrère, l'illustre M. Heyne : il a paru chez Dieterich, à Goëttingue, sous ce titre : *Memoria Joan. Beckmann, Soc. R. Sc. Goetting. sodalis in consessu Soc. publico D. 16 febr. 1811 commendata.* S—R.

BECMANN (JEAN-CHRISTOPHE), historien et géographe, né à Zerbst, en 1641. Il fit ses études à Francfort, voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, fut professeur de grec, d'histoire et de théologie à Francfort, et mourut le 6 mars 1717. Son *Historia orbis terrarum geographica et civilis*, qui parut en 1673, a été réimprimée cinq fois. L'histoire lui a de grandes obligations pour ses savantes recherches sur la maison d'Anhalt : il a publié : I. *Historia Anhaltina*, 7 parties, Zerbst, 1710, in-fol., avec beaucoup de planches ; II. *Accessiones hist. Anhalt.*, avec une continuation de l'*Histoire de la principauté d'Anhalt*, 1709 à 1716 ; ibid, 1716, 3 vol. in-fol. ; III. *Historia Francofurtana*, etc. G—T.

BECMANN (GUSTAVE-BERNARD et OTHON-DAVID-HENRI), nés à Dewitz, dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, en 1720 et 1722. Ces deux frères étudièrent ensemble à Halle, furent ensemble professeurs de droit à Goëttingue, et eurent entre eux, pendant toute leur vie, une ressemblance singulière : leurs opinions, leurs actions étaient les mêmes ; ils travaillaient en commun aux mêmes écrits. Ils moururent à Gœttingue, l'un en 1783, l'autre en 1784. Après la mort de Gustave, Othon publia le recueil de leurs dissertations sous ce titre : *Becmannorum fratrum consultationum et decisionum juris*, tom. I et II, *quas post obitum fratris G. B. Becmanni edidit O. D. H. Becmannus juncto brevi fratris vitæ curriculo*, Gœttingue, 1783-84, in-4°. G—T.

BECOLD. *Voy.* JEAN DE LEYDE.

BECQUET (ANTOINE), célestin, né Paris, en 1654 ; y fut bibliothécaire de la maison de son ordre, et mourut le 20 janvier 1730. On a de lui : I. *Supplément et Remarques critiques sur le vingt-troisième chapitre du sixième tome de l'Histoire des ordres monastiques* (du P. Helyot), *où il est traité des célestins* ; Paris, 1726, in-4°. Cet opuscule avait déjà été imprimé en 1721, dans les *Mémoires de Trévoux*. II. *Gallicæ Cælestinorum congregationis, ordinis sancti Benedicti, monasteriorum fundationes virorumque vitâ aut scriptis illustrium elogia historica, servato ordine chronologico ; opus bipartitum*, Paris, 1719, in-4°. A. B—T.

BECRI-MUSTAPHA, un des favoris et des compagnons de débauche du sulthan Amurath IV, fut le corrupteur de son maître, dut sa fortune à un vice honteux, et, malgré toutes ces apparences qui semblaient condamner son élévation, se montra constamment digne de la confiance et de l'amitié de cet illustre et belliqueux sulthan qui, dans les orgies, dans les conseils et dans les combats, vit toujours son favori à ses côtés. Cependant, c'était dans la fange que le bizarre Amurath avait rencontré Becri-Mustapha, Mustapha l'ivrogne, qui ne se doutait pas lui-même de ce qu'il valait et de ce qu'il devait être. Dans le commencement de son règne, le jeune sulthan, encore étranger à un vice qu'il se fit pardonner depuis à force de gloire, parcourait, déguisé, les

rues de Constantinople, afin de juger lui-même comment il était servi par ses ministres, et obéi par ses sujets: il aperçut un homme qui se roulait dans la fange, et qui excitait la risée de la populace. Il demanda quel était cet insensé; on lui dit que c'était un malheureux pris de vin. Au même moment l'ivrogne se lève, et commande impérieusement à Amurath de se déranger, avec plus de confiance encore que Diogène, quand il disait à Alexandre: « Ote-toi de mon soleil. — Ne sais-tu pas, répond » Amurath, que je suis le sulthan. — » Et moi, dit Bécri-Mustapha, je suis » Mustapha l'ivrogne: si tu veux me » vendre Constantinople, je serai à » mon tour Amurath le sulthan, et tu » seras Bécri-Mustapha. — Et avec » quoi me paierais-tu cette ville, de- » manda le jeune sulthan, en sou- » riant avec mépris? — Que cela ne » t'embarrasse pas, reprit l'homme » ivre; je ferai plus, je t'achèterai toi- » même; car tu n'es que le fils d'une » esclave. » A ces mots, il se recouche, et se remet à dormir. Le prince, étonné de tant d'audace, fait transporter le dormeur dans le sérail. A son réveil, Bécri-Mustapha se trouve dans une chambre magnifique, croit rêver, et sans doute être transporté dans le paradis du prophète. Il interroge ceux qu'on a laissés à dessein autour de lui. On lui raconte son aventure, et l'engagement qu'il a pris. Le caractère connu d'Amurath le frappa à l'instant de la plus juste terreur; il réfléchit, finit par demander un pot de vin pour reprendre ses forces défaillantes, le cache sous sa robe, et paraît devant le terrible sulthan. Celui-ci le sommant de tenir sa promesse: « Où sont, dit- » il, les millions qui doivent payer » Constantinople? » Bécri-Mustapha tire son pot de dessous sa robe, et répond en riant: « Voilà ce qui pou- » vait acheter hier tous les états de ta » hautesse: laisse-moi te faire con- » naître ce trésor; il est préférable à » tous ceux de l'univers. » La gaîté de l'ivrogne amuse le sulthan; il boit, sent une douce chaleur courir dans toutes ses veines, s'endort, et se réveille la tête pesante, le cœur plein de colère. Bécri-Mustapha a l'adresse et le temps de lui persuader que le remède est à côté du mal, et que, pour se guérir, il lui suffira de boire encore. Amurath l'écoute, et prend dès-lors un goût si décidé pour le vin, et une amitié si singulière pour Bécri-Mustapha, qu'il ne peut plus se passer ni de l'un ni de l'autre. Cet obscur et ignoble ivrogne devint un de ses plus sages musabils ou conseillers privés, comme il prouva par sa bravoure aux siéges fameux d'Érivân et de Bagdhâd, qu'il était un de ses meilleurs et de ses plus fidèles soldats. Bécri-Mustapha mourut quelques années avant son maître: Amurath le pleura, et porta son deuil, honneur que les sulthans ont fait rarement aux plus illustres grands-vizyrs. Il ne pouvait entendre parler de son cher Bécri, sans soupirer du fond du cœur; il disait souvent que, depuis qu'il l'avait perdu, il n'avait pas eu un seul jour de bonheur; mais comme la fin de Bécri-Mustapha devait être aussi extraordinaire que sa fortune, Amurath le fit enterrer avec la plus grande pompe dans une taverne, entre deux tonneaux. S—y.

BECTAS, aga des jannissaires, fut le chef de la révolte fameuse qui devait renverser du trône Mahomet IV, presque à son avènement, et qui n'aboutit qu'à la punition des coupables. Ce fut l'an de l'hégire 1059 (1649 de J.-C.) que cette trame fut ourdie par la sulthane Kiasem, dont Bectas n'était que l'instrument. Le

prétexte du soulèvement fut l'altération des monnaies, par laquelle les jannissaires voyaient leur paye diminuée; mais le motif secret était la jalousie et l'ambition de la vieille sulthane, qui, pour s'assurer de Bectas, lui avait promis le vizyriat. Il ne s'agissait de rien moins que de déposer et même de mettre à mort Mahomet IV, sulthan de sept ans, auquel on devait substituer Soliman, son frère, prince également en bas âge, mais qui n'avait plus de mère, et garantissait à Kiasem l'entier exercice de l'autorité souveraine, qu'elle ne pouvait souffrir de partager avec Tourhane, mère du jeune Mahomet, le sulthan régnant. Ce fut dans l'Arta-Djiami, foyer ordinaire des insurrections, que les conjurés se rassemblèrent au milieu de la nuit : c'étaient des jannissaires, quelques membres de l'ubléma, des imans, des effendis, que Bectas avait réunis, et qu'il appelait impudemment la nation othomane. Il força le grand-vizyr Siuus de comparaître au milieu de la nuit devant cette assemblée séditieuse. Ce ministre, qui avait autant de prudence que de courage, dissimula les affronts qu'il reçut de Bectas, jura sur son cimeterre qu'il était prêt à reconnaître Soliman pour son légitime souverain, et que, dès la pointe du jour, il le transporterait lui-même au sérail pour le proclamer. Trompé par l'apparente sincérité du grand-vizyr, l'aga ne crut pas qu'on pût combattre un traître avec ses propres armes; il eut l'imprudence de laisser sortir Sinus de la mosquée, et de compter sur son appui. En moins de deux heures, le grand-vizyr fit prendre les armes à toute la maison militaire du sulthan, aux spahis qui n'étaient pas les complices des jannissaires, enfin à tous les pachas qui se trouvaient à Constantinople, auxquels il envoya ordre de se rendre sur-le-champ au sérail pour y défendre leur souverain. Le muphti avait déjà consacré par un fetfa l'arrêt de la sulthane Kiasem; elle était mise à mort, et la vie et le trône du jeune sulthan Mahomet étaient presque hors de danger, lorsqu'aux premiers rayons du jour, Bectas n'avait pas encore pensé à agir. Il n'était plus temps : la vue de l'étendard sacré déployé sur la porte extérieure du sérail, la contenance des corps nombreux et armés qui remplissaient les cours, et n'attendaient que le signal pour fondre sur les rebelles, jetèrent un tel effroi parmi les amis ou les complices de Bectas, qu'en peu d'instants ce redoutable ennemi se vit presque seul. En vain, dans sa fureur, osa-t-il proposer l'incendie de Constantinople; il fut abandonné à toute sa rage, devenue impuissante, et au juste châtiment qui l'attendait. Il prit la fuite, et alla, déguisé en Albanais, chercher un asyle sous le toit ignoré d'un homme du peuple. Dès le lendemain, il fut découvert, traîné jusqu'au sérail, où le fatal lacet fut le prompt et juste châtiment de son crime, dont sa seule imprudence avait empêché le succès. S—y.

BECTOZ (Claudine de), fille d'un gentilhomme du Dauphiné, naquit près de Grenoble, vers 1480, et entra jeune dans le monastère de St.-Honorat, en Provence, où elle prit le nom de *sœur Scholastique*. Elle se mit sous la direction d'un savant religieux de Lérins, nommé *Denis Faucher*, ou *Fauchier*, qui, lui ayant reconnu de la pénétration et de la facilité à apprendre, résolut de lui enseigner les langues anciennes; elle y fit des progrès surprenants en assez peu de temps : elle écrivait en latin avec tant de grâce, que sa réputation franchit les bornes de sa province, et parvint

à la cour de François Ier. Des auteurs contemporains lui ont donné le nom de *Sapho ;* mais il faut se défier de tous les éloges exagérés ; et les ouvrages de Claudine de Bectoz ne nous étant pas parvenus, nous ne pouvons savoir s'ils justifiaient ceux qu'on leur a donnés. Les biographes qui ont parlé de cette religieuse disent que François Ier. était en correspondance avec elle, et qu'il portait constamment ses lettres, qu'il citait comme des modèles aux dames de sa cour. On ajoute que ce prince, passant en Provence avec la reine Marguerite de Navarre, sa sœur, dont on connaît l'esprit et l'amour pour les sciences, se détourna de sa route pour visiter Claudine de Bectoz. Elle devint abbesse de son couvent, et mourut en 1547. Paradin, Chorier, dans la *Bibliothèque du Dauphiné*, le P. Hilarion de Coste, et deux savants étrangers, Louis Domenichi et August. della Chiesa ont parlé avec éloge des talents de cette dame. W—s.

BEDA (Noel), naquit sur la fin du 15e. siècle, en Picardie, ou plutôt dans le diocèse d'Avranches, selon Duboulay. Il fut principal du collége de Montaigu, à Paris, en 1502, docteur en 1507, et syndic de la faculté de théologie vers 1520. Il porta dans cette place un zèle turbulent, qui éclata par des factions, et dont il fut enfin la victime, après avoir précipité cette compagnie dans plusieurs démarches inconsidérées. Deux sortes de personnes furent en butte à ses persécutions : les théologiens, qui paraissaient vouloir secouer la rouille scholastique, et les gens de lettres, dont il redoutait la critique en matière de religion. Il poursuivit le docteur Merlin, qui avait fait l'*Apologie d'Origène*, Lefevre d'Étaples, qui croyait voir trois Madeleines dans l'*Evangile*, Érasme, dont les *Paraphrases* s'éloignaient de la précision théologique. Il réussit à faire censurer ce dernier par la faculté; mais son crédit échoua contre le *Miroir de l'ame pécheresse* de la reine de Navarre. Il ne fut pas plus heureux dans le procès qu'il intenta au collége royal, contre lequel il avait soulevé l'université, sous prétexte que la religion était en péril, si l'enseignement du grec et de l'hébreu prenait faveur, à moins que les professeurs n'en fussent approuvés par la faculté de théologie. Ce n'est pas qu'il n'y eût des choses à reprendre dans la plupart des auteurs sur lesquels il déchargeait sa bile; mais son emportement et ses intrigues donnaient un air de faction à tous ses procédés : c'est ce qui parut principalement dans l'affaire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, sur lequel la faculté fut consultée. La majeure partie des docteurs gagnés par la cour était disposée à opiner en faveur du tyran contre une reine opprimée. Le tort du syndic ne fut point d'empêcher cette délibération injuste ; mais de se permettre des réflexions indiscrètes sur l'alliance politique du monarque anglais avec François Ier., de porter le désordre dans les assemblées, d'arracher le registre des mains du bedeau, afin que la cour n'en eût point communication ; d'y substituer un acte différent de celui qui avait été délibéré; de prêcher publiquement contre le roi, sous prétexte qu'il ménageait trop les hérétiques. Un premier bannissement ne l'ayant point corrigé, ses extravagances le conduisirent enfin à faire amende honorable dans ce même parvis de Notre-Dame, où plus d'un livre hérétique avait été brûlé sur sa réquisition, et à être enfermé au mont St.-Michel, où il mourut le 8 janvier 1536, suivant son épitaphe.

La faculté de théologie, qui s'était cotisée en sa faveur, lorsqu'il partit pour le lieu de son exil, lui fit faire un service solennel après sa mort, auquel Robert Cenau, évêque d'Avranches, officia pontificalement, et prononça son oraison funèbre. Ses ouvrages, écrits sans goût et d'un style barbare, annoncent quelque connaissance de la théologie scholastique; mais ils sont dépourvus de critique : I. *De unicâ Magdalenâ*, Paris, 1519, in-4°.; II. *Contrà commentarios Fabri in Evangelia libri. II*, etc., *contrà Erasmi paraphrases lib. I*, 1526, in-fol., rares, parce que, n'ayant été imprimés que sur l'approbation de la faculté, sans le privilége du roi, la cour, qui n'approuvait pas l'emportement de l'auteur contre deux savants estimables, les fit supprimer; III. *Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contra Fabrum*, 1520, in-4°.; IV. *Apologia contrà clandestinos lutheranos*, 1529; V. des *Dialogues contre l'apologie d'Origène* du docteur Merlin; un petit *Traité sur le rétablissement de la bénédiction du cierge paschal*; une *Confession de foi* en français. T—D.

BEDDEVOLE (Dominique), docteur en médecine, célèbre naturaliste, médecin de Guillaume III, en 1692, mourut, dit Senebier, pendant la campagne qui se fit en Flandre cette année. En 1686, il avait soutenu, dans un concours pour une chaire de philosophie, que la lune n'avait aucune influence sur les plantes et sur les animaux. On a de lui. I. *Disputatio inauguralis de epilepsiâ*, Bâle, 1681, in-4°. Dans cet ouvrage, il avait commencé d'attaquer l'influence de la lune. II. *Essais d'Anatomie, où l'on explique clairement la construction des organes*, Leyde, 1684, in-12; III. *Dissertatio de hominis generatione in ovo*, in-4°. Beddevole, ajoute Senebier, a encore donné une ample description de la capsule de Clisson; il a fait des remarques sur les ailes des papillons, dont il a montré les plumes, et sur les yeux des oiseaux de proie. — Beddevole (Jean), né à Genève, en 1697, quitta sa patrie, où il plaidait avec distinction, pour venir vivre d'intrigues à Paris. Obligé de sortir de cette ville, il alla à Rome, y abjura le protestantisme, et se fit reconnaître descendant de la famille de Bentivoglio; mais il parut redoutable à cette maison, qui l'obligea de quitter Rome. Il revint vivre et mourir misérablement dans un petit village près de Genève. Il avait publié une traduction de l'*Histoire civile du royaume de Naples*, par Giannone, 1742, 4 vol. in-4°. « Cette traduction, dit » Senebier, renferme bien des choses » qui ne sont pas dans la première » édition italienne de cet ouvrage. » A. B—T.

BEDDOES (Thomas), médecin anglais, né à Shifnal, dans le Shropshire, en 1754, d'un tanneur, qui l'envoya faire ses études à l'université d'Oxford. En 1781, il voyagea en Écosse, y suivit les cours des plus fameux professeurs de médecine, et se lia d'amitié avec le célèbre Brown. Beddoes étudia aussi la chimie avec ardeur, et fut premier professeur de cette science, en 1786, à l'université d'Oxford. En 1787, il vint en France, fit quelque séjour à Dijon, et forma à Paris la connaissance de Lavoisier, avec lequel il entretint un commerce de lettres à son retour en Angleterre. Il s'établit à Bristol en 1792, après avoir résigné sa chaire de chimie, et s'acquit la réputation d'un habile médecin. La politique occupa aussi ses loisirs pendant quelque temps : on le voit, vers 1796, à Bristol, membre

d'une assemblée de négociants qui avaient dessein de faire des représentations sur les bills de M. Pitt. Il mourut en 1808, d'une hydropisie. Ses ouvrages, écrits en anglais, sont : I. *Essais sur les talents de M. Pitt, comme homme d'état*, 1796; II. *Essai sur les causes, les premiers signes et les préservatifs de la consomption*, 1799, in-8°. Cet écrit est destiné aux pères de famille et aux instituteurs. III. *Hygeia*, ou *Essais de morale et de médecine sur les causes qui influent sur l'état des personnes de la classe moyenne et de la classe des riches*, Bristol, 1802, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage contient diverses dissertations sur les remèdes de précaution, sur les remèdes nuisibles à la santé, sur les imprudences, sur le caractère des Anglais, l'usage du thé, l'exercice, l'habillement, les écoles, l'enfance, etc. etc. IV. *Lettre à Sir Joseph Banks sur les causes et la destruction des mécontentements actuels, les imperfections et les abus de la médecine*, 1803. Cet écrit est dirigé contre les médecins inhabiles. V. *Deux cas d'hydrophobie insérés dans le medical and physical journal*, de sept. 1808, et d'autres articles dans le même journal, auquel Beddoes a beaucoup travaillé; VI. *Histoire d'Isaac Jenkins*; VII. *Avis aux personnes de tout état, sur leur santé et celle de leurs enfants*. Cet ouvrage et le précédent ont eu plusieurs éditions. VIII. *Manuel de santé*; IX. *Recherches sur la fièvre*; X. *Vie de Jean Brown*, en tête de la traduction anglaise de ses *Eléments de médecine*. B—a. j°.

BEDE, dit *le Vénérable*, a été revendiqué par l'Angleterre et l'Italie; mais il paraît hors de doute qu'il naquit en 672, près de Weremouth, dans le diocèse de Durham, en Angleterre, et fut élevé au monastère de St.-Paul, à Jarrow, près de l'embouchure de la rivière de Tyne. Il se fit remarquer de bonne heure par sa piété et par son application à l'étude; il fut ordonné diacre à dix-neuf ans, et prêtre à trente. La réputation de son savoir s'étant répandue en Europe, le pape Sergius le fit inviter à venir à Rome pour l'aider de ses lumières; mais Bède ne crut pas devoir se rendre à cette invitation, bornant toute son ambition à cultiver en paix les lettres, et à instruire les jeunes religieux de son couvent. Ce fut en 731, à l'âge de cinquante-neuf ans, qu'il publia son *Histoire ecclésiastique*, qui, malgré un mélange de légendes absurdes, objets alors d'une croyance générale, n'en est pas moins un ouvrage étonnant pour un siècle où il n'existait aucun ouvrage dans ce genre, ni même aucuns matériaux pour un tel ouvrage, en sorte qu'il a exigé des recherches immenses. Les Anglais le regardent comme le fondement de leur histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été imprimé à Anvers en 1550, réimprimé à Heidelberg en 1587, sous ce titre : *Ecclesiasticæ historiæ gentis Anglorum libri quinque, Bedâ anglo-saxone autore*; à Cologne, en 1601; Cambridge, 1644; Paris, 1681, et Cambridge, 1722, in-fol.; mais avant l'invention de l'imprimerie, les anciens historiens anglais avaient tellement puisé dans l'ouvrage de Bède, qu'on le retrouve en grande partie dans les leurs. On en a fait plusieurs continuations et plusieurs traductions, dont la première, en langue saxonne, et qui a été plusieurs fois imprimée avec le texte latin, passe pour être l'ouvrage du roi Alfred-le-Grand. Bède mourut dans son couvent, à l'âge de soixante-trois ans, en 735, estimé et

regretté des hommes les plus recommandables de son temps, et également recommandable lui-même par sa piété, son savoir et sa modestie. Il passait sans interruption, disent ses historiens, de ses prières à l'étude, et de l'étude à ses prières, croyant, comme son maître, l'évêque Beverly, qu'un des premiers devoirs d'un religieux était de rendre sa vie utile. Telle était son ardeur pour le travail, qu'il ne l'interrompit point jusqu'à son dernier moment. La nuit de sa mort, comme il dictait quelques passages qu'il voulait extraire des ouvrages de S. Isidore, le jeune moine qui écrivait sous sa dictée, lui dit qu'il n'y avait plus qu'un chapitre, mais lui fit observer qu'il paraissait avoir une grande difficulté à parler : « Non, dit » Bède, prenez une autre plume, et » écrivez le plus vite que vous pour- » rez. » Lorsqu'il n'y eut plus qu'un passage, Bède lui recommanda encore de se presser, et lorsque le jeune homme lui eut dit : « C'est fait. — » Vous avez dit la vérité, répondit » Bède ; c'est fait. » Et quelques instants après il expira. Il fut enterré dans l'église de son monastère, à Jarrow, où sa réputation de sainteté attira un grand concours de peuple, jusqu'au moment où il fut transféré à Durham et placé dans le même cercueil que S. Cuthbert. Ce changement eut lieu d'après la volonté du saint, qui avait, dit-on, ordonné en songe à un moine nommé *Gamelus* d'aller dans tout le nord de l'Angleterre recueillir les os des saints hommes qui s'y trouvaient ensevelis, et de les réunir à Durham. On a disputé sur l'origine du titre de *vénérable*, constamment attaché au nom de Bède. Quelques-uns prétendent que Bède était de son temps en si grande vénération que, par un honneur singulier et jusqu'alors sans exemple, on ordonna que, de son vivant, ses homélies seraient lues dans les églises, comme faisant partie du service divin ; mais on était embarrassé, en annonçant cette lecture, du titre à donner à l'auteur : celui de *saint* ne pouvait convenir à un homme vivant ; son nom sans titre paraissait trop sec ; on trouva enfin celui de *vénérable*, qui est resté. Cette explication n'a point été généralement adoptée ; on verra si l'on est tenté de regarder les deux suivantes comme vraisemblables. Bède étant, dit-on, devenu aveugle par l'effet de son grand âge (quoiqu'il ne soit pas mort très-âgé, et n'ait jamais été aveugle), un jeune moine le mena, par plaisanterie, auprès d'un tas de pierres, lui disant qu'il était entouré d'une foule de peuple qui se tenait en silence pour recevoir ses exhortations. Le bon vieillard leur fit un long discours, terminé par une prière ; à laquelle les pierres répondirent respectueusement : *Amen, vénérable Bède.* Voici l'autre version. Un moine travaillait à une épitaphe de Bède ; peu exercé sans doute dans l'art de la poésie, il n'avait pu parvenir à trouver de son premier vers que ces mots : *Hâc sunt in fossâ Bedæ . . . . ossa* ; après s'être vainement creusé la tête pour trouver un mot qui pût remplir l'intervalle, il se coucha et s'endormit ; mais le lendemain, en reprenant son travail, il fut fort étonné de trouver son vers écrit tout entier ainsi :

Hâc sunt in fossâ Bedæ *venerabilis* ossa.

Ce qui paraît plus certain, c'est qu'on ne donna jamais à Bède le nom de *Vénérable* durant sa vie, mais très-promptement après sa mort ; expression sans doute du respect qu'il avait inspiré, et qui, répétée par l'assenti-

ment général, s'est attachée à son nom, devenant ainsi un titre particulier, et l'un des plus honorables qui puissent être conférés par les hommes. Leland l'appelle *la gloire et le plus bel ornement de la nation anglaise*. Les contemporains de Bède n'ont pu le considérer que par rapport à son siècle; et en le considérant comme eux, nous comprenons l'exagération de leurs éloges, quoique sans la partager. Quelques modernes, particulièrement des écrivains français, sont tombés dans une exagération contraire, et ont rabaissé les ouvrages de Bède fort au-dessous de leur valeur. Le bénédictin Mabillon, qui a donné une notice étendue sur sa vie et ses écrits, a été plus juste. Le style de Bède n'est ni pur, ni élégant, mais il a de la clarté et du naturel. Outre son *Histoire ecclésiastique*, qui passe pour le meilleur de ses ouvrages, il a écrit, sur des matières religieuses et philosophiques, près de quatre-vingts traités, dont la plupart ont été recueillis ensemble, et imprimés, pour la première fois, à Paris, en 1544, en 3 vol. in-fol.; ils ont été réimprimés dans la même ville, en 1554, en 8 vol.; à Bâle, en 1563; à Cologne, en 1612 et en 1688. Plusieurs de ces traités ont été imprimés séparément, entre autres une lettre adressée par Bède à son ami Egbert, évêque d'York, et où l'on trouve un tableau curieux et unique de l'état de l'église à cette époque. Quelques autres n'ont jamais été publiés, et plusieurs sont perdus. Malgré les nombreuses éditions qui en ont été faites, les ouvrages de Bède sont devenus fort rares.

S—D.

BÉDÉ DE LA GORMANDIERE (JEAN), angevin, avocat au parlement de Paris, a publié: I. *De la Liberté de l'Église gallicane, avec l'échantillon de l'histoire des Templiers*, Saumur, 1646, in-8°.; II. *Consultation sur la question*: « Si le » pape est supérieur du roi en ce qui » est du temporel, » *avec la réplique du peuple chrétien et royal contre le* Dialogisme du cardinal B. (Bellarmin), *fait pour le pape contre le roi, et l'extrait du registre de l'assemblée tenue à Paris sous le nom d'États, en l'an* 1593, *sur la réception du concile de Trente*, Sedan, 1615, in-8°. II. *La Messe en françois, exposée par*, etc., Genève, société caldorienne, 1610, in-8°.; IV. *la Pasque de Charenton et la Cœne apostolique, avec la Messe romaine*, Charenton, L. de Vendosme, 1639, in-8°.; V. *le Droit des roys*, contre le cardinal Bellarmin et autres Jésuites, Frankenthal, 1611, in-8°.; VI. *les Droits de l'Église catholique et de ses prêtres*, Genève, 1613, in-8°. A. B—T.

BEDELL (GUILLAUME), savant évêque anglican, né en 1570 à Black-Notley, dans la province d'Essex, étudia au collége Emmanuel de Cambridge. Après avoir été quelque temps ministre de St.-Edmund'sBury dans le comté de Suffolk, il suivit en 1604, en qualité de chapelain, sir Henri Wotton, envoyé par le roi Jacques en ambassade près de la république de Venise. Ce fut dans cette ville, où il fit un séjour de huit années, qu'il se lia d'amitié avec le fameux Frà Paolo, qui lui apprit l'italien, et à qui il donna en retour des leçons de théologie. Bedell traduisit en italien le livre de prières de l'église d'Angleterre, et composa une grammaire anglaise pour l'usage de son ami. Telle était l'intimité et la confiance de cette amitié, qu'après la tentative faite pour assassiner Frà Paolo, la république lui ayant accordé une garde, avec dé-

fense de laisser approcher de lui personne qui n'eût été soigneusement examiné, Bedell fut seul excepté de cette défense. Il fut également lié à Venise avec le célèbre Antoine de Dominis, évêque de Spalatro, qui disait souvent qu'il ne pouvait rien faire sans lui, et qui lui confia son livre *De Republicâ ecclesiasticâ*, que Bedell corrigea et fit ensuite imprimer à Londres. A son départ, Frà Paolo lui fit plusieurs présents, entre autres des manuscrits de son *Histoire du concile de Trente*, de l'*Histoire de l'interdit* et de celle *de l'inquisition*. De retour en Angleterre, Bedell se rendit à sa cure de St.-Edmund's-Bury, où il aurait peut-être fini ses jours, si son rare mérite n'avait pas attiré sur lui les yeux de quelques hommes puissants. Il était occupé d'une traduction latine des *Histoires de l'interdit*, de *l'inquisition* et des deux derniers livres de l'*Histoire du concile de Trente*, dont les deux premiers avaient été traduits par une autre main, lorsqu'il fut nommé, vers 1615, ministre de Horingsheath, et en 1627 prévôt du collége de la Trinité de Dublin, place qu'il refusa d'abord par modestie, mais qu'un ordre du roi le força d'accepter. Il donna dans cette place une singulière preuve de caractère. Résolu de réformer les abus qui s'étaient introduits dans le collége, il ne voulut rien entreprendre sans connaître les gens à qui il avait affaire, et demeura ainsi quelque temps dans une tranquillité si absolue sur tout ce qui se passait autour de lui, que ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient pour l'homme le plus faible, et que ceux qui le connaissaient mieux ne savaient plus qu'en penser; enfin il se montra, et en peu de temps exécuta les réformes nécessaires avec cette vigueur de caractère qui lui était propre, et qui accompagnée de la plus haute vertu et de la plus parfaite sagesse, lui acquit toute sa vie un empire extraordinaire sur tous ceux qui l'approchaient. En 1629, il obtint les évêchés réunis de Kilmore et d'Ardagh. Ce fut là qu'il exerça puissamment cet empire par la réforme des nombreux abus qui s'étaient introduits dans ces deux diocèses. Il commença par la pluralité des bénéfices; et, pour prêcher d'exemple, il résigna volontairement, en 1633, son évêché d'Ardagh. Il forma le projet de rapprocher les luthériens des calvinistes, et réussit à réunir à la religion dominante plusieurs autres communions. La rebellion d'Irlande vint en 1641 arrêter ses respectables travaux. Les rebelles, qui d'ailleurs se portèrent aux plus grands excès contre tout ce qui portait le nom anglais, lui témoignèrent des égards constants, et déclarèrent qu'il serait le dernier Anglais qu'ils chasseraient de l'Irlande. Sa maison, la seule maison anglaise du comté de Cavan qui fût respectée, devint l'asyle d'une foule de malheureux. Les révoltés, d'après des ordres de leurs chefs, l'invitèrent à faire sortir cette multitude; il s'y refusa, en disant qu'il partagerait leur sort. On se saisit alors de sa personne, et il fut enfermé avec ses enfants dans le château de Cloughboughter. Échangé trois semaines après, il ne put survivre au spectacle des malheurs qu'il avait sous les yeux, et mourut le 7 février 1642. Les rebelles irlandais lui rendirent de grands honneurs, et, précédés de leur chef, accompagnèrent son corps jusqu'au lieu de sa sépulture. Ils déchargèrent leurs fusils sur sa tombe, et crièrent en latin : *Requiescat in pace ultimus Anglorum.* Un prêtre catholique s'écria : *O sit*

anima mea cum Bedello! tant était grande l'idée de sa vertu, que, dans un temps de factions religieuses, elle l'emportait sur les opinions de parti! Il ne persécuta jamais les catholiques, et n'en fut que plus dangereux au catholicisme. Sa force venait d'un attachement inflexible à l'ordre et à la règle; ses moyens de persuasion, de la sévérité scrupuleuse avec laquelle il s'y soumettait lui-même. Il prêchait d'abondance; le style de ses sermons était simple, clair et plein; quoique très-savant, il n'y montrait de science que ce qu'il en fallait pour éclaircir son texte. Il a publié un recueil in-4°. intitulé: *Copies de quelques lettres entre Jacques Wadesworth et Guillaume Bedell, concernant les motifs généraux de soumission au pape*, Londres, 1624. Il avait composé un Traité intitulé: *Où était notre religion avant Luther? Que sont devenus ceux de nos ancêtres qui sont morts dans la foi catholique?* Ce Traité n'a point été imprimé, et le manuscrit en a été perdu dans les troubles d'Irlande, ainsi que plusieurs autres de ses ouvrages. Une traduction qu'il avait fait faire, en langue irlandaise, de l'*Ancien-Testament* a été imprimée ensuite par les soins de Robert Boyle. Sa traduction latine de l'*Histoire de l'interdit de Venise* a été publiée à Cambridge en 1626. On peut remarquer, à la louange de ce prélat, qu'il s'est élevé contre l'usage d'ensevelir les morts dans les églises et même dans les villes. S—D.

BEDENE (VITAL), poète, vivant au commencement du 17ᵉ. siècle, était de Pezenas. On connaît de lui un petit ouvrage en vers, intitulé: *Le secret de ne payer jamais, tiré du trésorier de l'épargne, par le chevalier de l'industrie*, imprimé sans nom de ville ni d'imprimeur, 1610, in-12. C'est une espèce de dialogue entre un grand seigneur et ses créanciers, qui viennent lui demander de l'argent, et qu'un valet intrigant éconduit successivement. On voit bien que l'auteur a voulu être gai; mais, le plus souvent, il n'est que grossier, et sa gaîté n'a rien de franc ni de naturel. La Vallière, dans la *Biblioth. du Théâtre français*, fait mention de cet ouvrage, qui n'a cependant rien de dramatique, que d'être écrit en forme de dialogue. W—s.

BEDERIC (HENRI), moine anglais, de l'ordre de S. Augustin, et surnommé *de Bury*, parce qu'il était né à St.-Edmund'sBury, dans le comté de Suffolk, florissait vers l'année 1380, sous le règne de Richard II. Après avoir étudié dans différentes universités, il fut reçu docteur de Sorbonne dans l'université de Paris; il y fit admirer ses talents pour la prédication, qui, joints à une grande réputation d'habileté et d'intégrité dans les affaires, le firent nommer provincial-général de tous les couvents de son ordre en Angleterre. Il a composé quelques ouvrages, entre autres: I. *Leçons sur le maître des sentences, Pierre Lombard*, en quatre livres; II. *Questions théologiques*; III. *Sermons sur la Ste. Vierge*; IV. *Cours de sermons pour toute l'année*. Un auteur lui a reproché d'avoir soutenu que la Vierge Marie avait été conçue dans le péché originel: cette question avait fort agité les esprits, et divisé d'opinion les dominicains et les franciscains pendant un grand nombre d'années. X—s.

BEDFORD, ou BETHFORD (JEAN PLANTAGENET, duc DE), 3ᵉ. fils de Henri IV, roi d'Angleterre, vint au secours de Harfleur en 1416, à la tête d'une escadre, prit huit vaisseaux aux

assiégeants, en fit échouer trois, et parvint à ravitailler la place. Avec une célérité non moins brillante, il força, en 1418, les Écossais à lever le siége de Bocksburg. Envoyé deux ans après en France, à la tête de trente mille hommes, au moment où son second frère, le duc de Clarence, venait d'être tué, et l'armée anglaise taillée en pièces dans les plaines d'Anjou, par le maréchal de la Fayette (bataille de Baugé, 22 mars 1421), le duc avait déjà remporté une victoire en Picardie, lorsque Henri V son frère vint se mettre à la tête de son armée, et Bedford fut renvoyé à Londres pour y tenir les rênes du gouvernement, comme il les avait déjà tenues pendant les premières expéditions du roi son frère. Le jeune monarque repoussa le dauphin derrière la Loire, puis, rentré dans Paris, écrivit au duc de Bedford de lui amener la reine, qui était accouchée d'un fils dans le château de Windsor, pendant que le roi son époux s'établissait en héritier dans le château de Vincennes et dans le palais du Louvre. Henri avait à peine goûté la douceur de cette réunion, lorsqu'un messager, envoyé des bords de la Loire, vint annoncer que le dauphin avait repassé ce fleuve, s'était emparé de la Charité, et assiégeait Cosne. Le monarque anglais courut au secours de cette place, bravant une infirmité qui ne lui permettait pas de monter à cheval sans des douleurs si vives, qu'il fallut, de Melun, le ramener en litière à Vincennes. Bedford et Warwick, restés commandants de l'armée, allèrent présenter la bataille au dauphin, qui l'évita en se reportant derrière la Loire; et le duc, satisfait d'avoir délivré la ville assiégée, s'empressa de retourner vers son frère. C'était pour recevoir ses derniers adieux: il le vit expirer à la fleur de son âge, et au faîte de sa gloire (31 août 1422). Le fils que laissait après lui Henri V avait à peine huit mois. Le testament de Henri désignait deux régents: en France le duc de Bedford; en Angleterre le duc de Glocester. Le parlement anglais, voulant concilier les désirs d'un prince si digne de ses regrets, avec le droit national, nomma le duc de Bedford protecteur d'Angleterre, défenseur de l'Église, premier conseiller du roi; et par le même acte, commit le duc de Glocester pour suppléer à Londres le duc de Bedford, absent. Charles VI n'ayant survécu que cinquante-trois jours à Henri V, deux rois de France furent proclamés; d'un côté Charles VII, possédant encore plusieurs provinces méridionales, le Berry, quelques contrées ou places dispersées çà et là; et de l'autre, Henri VI, maître de la capitale et des plus belles provinces du nord au midi, sous la régence du duc de Bedford, aidé du duc de Bourgogne, qui mêlait au désir de venger son père, celui d'étendre ses domaines, et du duc de Bretagne, que sa position et sa prudence faisaient l'allié du plus fort. Le régent anglais commença par convoquer dans Paris une assemblée générale de tous les ordres, reçut leur serment de fidélité, entra en campagne, et alla de triomphe en triomphe. La bataille de Crevant (1423), celle de Verneuil (1424), les conquêtes qui suivirent ces victoires, réduisirent Charles VII à une si petite étendue de pays, qu'on l'appelait par dérision le *roi de Bourges*. Heureusement pour la France, et pour l'Angleterre elle-même, la division introduite parmi les vainqueurs, ralentit ce torrent de prospérités, dont la direction devait bientôt changer. Le duc de Bretagne déserta le premier la cause anglaise, pendant un voyage du régent à Londres. Le

duc de Bourgogne, dont Bedford avait cru s'assurer la foi, en devenant son beau-frère, maria une autre de ses sœurs avec Charles du Bourbon, et devint un allié au moins incertain. Le duc de Glocester tantôt se querellait à Londres avec son oncle le cardinal de Winchester, tantôt guerroyait en Flandre avec le duc de Brabant, dont il avait enlevé la femme, et le duc de Bourgogne, cousin du brabançon, qui avait pris fait et cause pour le mari offensé. Au milieu de ces difficultés, le duc de Bedford se multipliait. On le vit à Paris convoquer la noblesse des deux royaumes, pour déclarer nul un cartel proposé et accepté entre les ducs de Bourgogne et de Glocester; à Londres, persuader à son frère de briser ses nœuds illicites avec l'épouse du duc de Brabant, assembler un parlement dont son éloquence obtenait un subside, et armer chevalier ce jeune roi, auquel il cherchait vainement à transmettre son courage. On le vit en Bretagne, à la tête d'une armée victorieuse, forcer le duc de cette contrée, non seulement à redevenir l'allié, mais à se déclarer le vassal de Henri VI, et faire signer par les états bretons cet inconcevable traité de Troies, qui avait transporté à une dynastie anglaise le patrimoine de la maison de France. On le vit, rentré dans l'intérieur du royaume, se hâter de soumettre, par lui-même ou par ses lieutenants, tout le pays qui était encore entre lui et son rival. Bedford dut se croire arrivé au dernier terme de sa conquête, et il touchait au commencement de ses revers. Une capitale, restée indépendante au milieu d'une province subjuguée, bravait encore la puissance anglaise, et devait en être l'écueil. Ce fut au mois d'octobre 1428, que, contre l'avis du régent, qui trouvait la saison trop avancée, le comte de Salisbury fit résoudre, par un conseil de guerre, ce siége d'Orléans, si célèbre par sa durée et son issue. La fortune des Anglais ne parut pas d'abord se démentir. Attaquée aussi courageusement qu'elle était défendue, épuisée par six mois de siége, et sans aucun secours, la ville demandait à capituler, pourvu qu'elle se rendît au duc de Bourgogne, et fût gardée par lui, en séquestre, pour le duc d'Orléans, encore prisonnier à Londres. « Je ne bats pas les buissons pour que » d'autres prennent les oisillons, » répondit fièrement le duc de Bedford. Le duc de Bourgogne offensé quitta le siége, emmenant ses troupes. Les assiégés furieux jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant la ville aux abois touchait au terme de sa résistance; le roi Charles songeait à se retirer dans le Dauphiné; la vertueuse Marie son épouse, et la belle Agnès sa maîtresse, seules arrêtaient ses pas, et soutenaient son courage, lorsqu'une troisième femme se crut marquée du doigt de Dieu pour sauver la France, et, aidée du bras de Dunois, la sauva en effet (*V.* JEANNE D'ARC). Orléans délivré, Charles VII sacré à Reims, marchant sur Paris, et, déjà maître de Compiègne, le duc de Bedford vint au-devant de lui, à la tête d'une nouvelle armée que lui avait amenée son oncle, le cardinal de Winchester. Il la déploya dans les plaines de Montpilloi, et de là envoya proposer à Charles, ou un combat singulier, ou une bataille générale. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas de loi à recevoir de son ennemi, et ferait la guerre qui lui conviendrait. Bedford trouva encore moyen de se rattacher le duc de Bourgogne par un traité plus étroit, et fit assiéger Compiègne par les Bourguignons. La Pucelle se jeta dans la

place pour la défendre, et y fut faite prisonnière dans une sortie. (On peut voir dans l'article JEANNE D'ARC comment cette héroïne fut immolée à la politique anglaise, par le duc de Bedford.) Délivré d'un si redoutable ennemi, le régent anglais se hâta de faire sacrer roi de France, dans la cathédrale de Paris, son neveu Henri VI, âgé de dix ans. Le duc de Bourgogne, premier pair laïc de France, les évêques de Beauvais et de Noyon, pairs ecclésiastiques, et un parlement de Paris, plus nombreux que celui de Poitiers, donnèrent à cette consécration l'appui de leur présence. Bedford rentra aussitôt en campagne, et ne pouvant attirer son adversaire à une bataille, fit une guerre de siéges: en 1434 il avait reconquis presque toute l'Isle-de-France. « Ce fut » le chef-d'œuvre de son génie et de » son courage, dit Hume, de pouvoir » contenir encore dans la soumission » à un sceptre étranger, des peuples » entraînés par l'amour de leurs rois naturels, et de maintenir en campagne » une alternative de succès au moins » balancés. » Toute balance fut enfin détruite pour les Anglais, par la défection du duc de Bourgogne, qui, rejeton de la maison de France, devait finir par se réunir à son chef. Le duc de Bedford reçut la nouvelle de cette défection étant malade; il en fut frappé comme d'un coup de foudre, et mourut peu de jours après (14 septembre 1435), laissant après lui la mémoire du prince le plus accompli de son temps. Son corps, transporté à Rouen, y reposait dans un superbe mausolée, près du grand autel de la cathédrale, lorsque des courtisans de Louis XI, selon les uns, de Charles VIII, selon d'autres, proposèrent de reléguer cet odieux cercueil dans un lieu plus obscur. « Respectons, répondit le roi, la tombe » des héros, et ne déplaçons point un » mort que toutes les forces de la » France n'ont pu faire reculer tant » qu'il a vécu. » L—T—L.

BEDFORD (FRANCIS RUSSEL, duc DE). *Voy.* RUSSEL.

BEDFORD (KILKIAH), fils d'un quaker établi à Londres, naquit dans cette ville en 1663, et étudia au collége de St.-Jean, à Cambridge, dont il devint ensuite associé. Il entra dans les ordres, et obtint, dans le comté de Lincoln, une cure qu'il perdit à l'époque de la révolution, pour n'avoir pas voulu se soumettre au serment. Il fut ensuite maître de pension. Cité en 1714 devant la cour du banc du roi, il fut condamné à une amende de mille marcs et à trois années d'emprisonnement, comme auteur, imprimeur et vendeur d'un livre intitulé: *le Droit héréditaire à la couronne d'Angleterre, maintenu et prouvé*, 1713, in-fol. Ce livre n'était cependant pas son ouvrage, et le véritable auteur, ecclésiastique réfractaire, nommé *George Harbin*, se trouva ainsi à l'abri de toute persécution. Bedford mourut en 1724. On a de lui la traduction d'une *Réponse à l'histoire des Oracles* de Fontenelle, et *la Vie du docteur Barwick*, traduite du latin en anglais. — Son fils, Thomas BEDFORD, ecclésiastique non-conformiste, a publié: I. *Simeonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio atque procursu Dunhelmensis ecclesiæ*, 1732, in-8°; II. *Catéchisme historique*. 1742. Il mourut à Compton, en 1773. X—s.

BEDINELLI (FRANÇOIS DE PAULE), chirurgien italien, né à Fano, dans le duché d'Urbin, et qui pratiquait son art à Rimini, en 1750, est spécialement connu par une observation de prétendu hermaphrodisme: *Nuperæ perfectæ androgynæ structuræ observatio*, Pisaure, 1755, in-8°. On a encore de lui un autre ou-

vrage: *Epicrisis in errores quosdam vulgi, ad veritatis amatores*, Pisaure, 1751, in-8°. C. et A.

BEDMAR (ALPHONSE DE LA CUEVA, marquis DE), cardinal, évêque d'Oviédo, né en 1572, d'une des plus anciennes maisons de la Castille, fut envoyé, en 1607, par Philippe III, en ambassade à Venise, et se rendit fameux par sa conjuration contre cette république. Les historiens, et surtout Saint-Réal, ont représenté le marquis de Bedmar comme un des plus puissants génies et un des esprits les plus dangereux qu'ait produits l'Espagne. D'après le portrait qu'ils en ont tracé, il joignait à une pénétration rare, la plus profonde connaissance des hommes, écrivait et parlait avec facilité, et gardait, au milieu des agitations les plus cruelles, une parfaite tranquillité d'esprit; telle était sa sagacité, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. Ce fut en 1618, qu'il s'unit, dit-on, avec don Pédro de Tolède, gouverneur de Milan, et le duc d'Ossuña, vice-roi de Naples, pour renverser la république auprès de laquelle il était envoyé. Il avait préparé, depuis long-temps, le succès de ce complot, en s'insinuant dans les esprits, en fomentant des divisions, en introduisant à la solde de la république des hommes dévoués à l'Espagne. Tandis que les troupes du Milanez s'avanceraient par la Terre Ferme, que des barques armées, chargées de soldats, entreraient dans les laguues, les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal, se saisir des postes les plus importants, égorger le sénat, et soumettre Venise à l'Espagne. La vigilance du sénat découvrit cet horrible complot, et un grand nombre d'aventuriers, complices de Bedmar, furent jetés dans la mer, ou exécutés en prison. Quoiqu'on respectât en lui le caractère d'ambassadeur, on parut craindre qu'il ne fût mis en pièces par la populace, et le sénat l'ayant fait sortir en secret, il se sauva à Milan. Cette conspiration, devenue célèbre depuis qu'elle a été décrite par Saint-Réal, est généralement regardée aujourd'hui comme un problème historique. Une affaire aussi importante méritait d'être éclaircie aux yeux de toute l'Europe, et cependant tout se passa dans un secret impénétrable. Le désir de rendre le nom espagnol odieux à l'Italie entière n'aurait-il pas porté le sénat de Venise à imaginer lui-même ce noir complot? Telle est du moins l'opinion que le savant Grosley a cherché à établir dans une discussion très-étendue sur cette conjuration. Capriara et Naudé l'avaient déjà soutenue; mais Mallet-du-Pan et d'autres critiques ont prétendu depuis, qu'à l'exception de quelques circonstances imaginées par Saint-Réal, la conspiration était très-réelle, et que, si la république de Venise ne lui donna pas une plus grande publicité, c'est que l'Espagne étant alors redoutable, il fallait, ou lui déclarer la guerre, ou jeter un voile sur les trames de son ambassadeur. D'ailleurs, la politique constante de Philippe III avait été de contredire, par des déclarations publiques, les démarches non moins publiques de ses deux vice-rois. Cette fausseté était si habituelle, qu'elle ne faisait plus d'impression. L'opinion publique était éclairée, mais sans force; et, pour lui dénoncer une perfidie de plus, il ne valait pas la peine de courir le plus léger danger. Aussi le sénat eut-il la politique de faire publier qu'on ne devait élever aucun soupçon à l'égard de l'Espagne ou de son ministre. Quoi qu'il en soit, le marquis de Bedmar, remplacé à Venise par don Louis Bravo ne perdit rien de la faveur de sa cour. Le pape Grégoire XV, le fit cardinal

en 1622, à la sollicitation du roi d'Espagne, qui l'envoya ensuite gouverner les Pays-Bas en qualité de président du conseil; mais sa sévérité lui ayant attiré la haine des Flamands, il fut rappelé, se retira à Rome, obtint successivement l'évêché de Palestrine et celui de Malaga, et mourut le 2 août 1655, dans sa quatre-vingt-troisième année. La haine qu'il avait témoignée contre la république de Venise lui a fait attribuer un Traité italien intitulé: *Squittinio della libertà Veneta*, la Mirandole, 1612, in-4°., composé dans l'intention de dévoiler la politique du sénat, et traduit en français par Amelot de La Houssaye; mais quelques bibliographes pensent, avec assez de fondement, que ce petit ouvrage contre le gouvernement de Venise, est de Marc Velser. B P.

BÉDOS DE CELLES (Dom François), bénédictin de St.-Maur, correspondant de l'académie des sciences de Paris en 1706, né à Caux, diocèse de Béziers, mort le 25 novembre 1779, publia: I. une *Gnomonique*, ou *Art de tracer les cadrans solaires*, 1760; édition augmentée, 1774, in-8°. C'est le traité le plus complet et le plus savant qui ait paru sur cette partie des mathématiques. II. l'*Art du relieur et du doreur de livres;* III. l'*Art du facteur d'orgues*. Ces deux ouvrages font partie de la *Collection des Arts et Métiers*, in-fol.; le dernier, quoique publié sous le nom de Bedos, est attribué, par plusieurs personnes, à son confrère Monniote. N—L.

BEDOUIN (Samson). Cet auteur ne nous est connu que par Lacroix du Maine; mais on peut ajouter foi à ce qu'il nous en rapporte, par la raison que ce savant était de la même province que Bedouin, qu'il avait dû souvent en entendre parler, et que, même dans sa jeunesse, il avait pu le voir. Bedouin était religieux de l'abbaye de la Couture, près du Mans, et il y mourut, en 1563 ou environ. Il composait des *Tragédies*, *Comédies*, *Moralités*, *Coqs-à-l'Ane*, et autres semblables satires, et il les faisait représenter par des jeunes gens, dans les rues et sur les places publiques de la ville du Mans. Lacroix du Maine lui attribue des *Cantiques* et des *Noëls* imprimés plusieurs fois, des *Chansons*, et entre autres, la *Réplique à celles des Nuciens*, ou *Nutois*, *qui autrement sont ceux de Nuz, au bas pays du Maine*. Dans la nouvelle édition d'un *Dictionnaire historique*, le nom des *Nuciens* est transformé en celui de *Mutiens* ou *Untois*. Bedouin est encore auteur d'un petit livre intitulé: *les Ordonnances et Statuts de M. de Laflac*, et du *Jeu de Trois*, au Mans, Hier. Olivier; et d'un *Catalogue des Paroisses de la province du Maine*. Ce dernier ouvrage, quoique imprimé, n'est point cité dans la *Bibliothèque historique de France*. W—s.

BÉDOYÈRE (Marguerite-Hugues-Charles-Marie Huchet de la), né à Rennes, le 4 janvier 1709, d'un procureur-général au parlement de Bretagne, avocat au grand-conseil, devint amoureux de la belle Agathe Sticoti, actrice du théâtre italien (née le 23 novembre 1722), fille de Fabio Sticoti, acteur du même théâtre, et auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. La Bédoyère épousa sa maîtresse, malgré sa famille qui le déshérita, et fit annuller son mariage. Ce ne fut qu'après de longues traverses qu'il parvint à retrouver le repos avec la compagne qu'il s'était choisie; mais il ne rentra jamais que dans une très-faible portion de son héritage. La Bédoyère avait défendu

son mariage, attaqué par un père inflexible, dans des mémoires remplis de chaleur, d'intérêt, et qui ont eu une grande publicité (1745, in-12). Il a aussi travaillé pour le théâtre, et on lui doit l'*Indolente*, comédie en trois actes et en vers, donnée aux Italiens, en 1745. La Bédoyère est mort en 1786, à Rennes. Sa femme, qui fut toute sa vie un modèle de bonté, de douceur et de résignation, ne put survivre à la perte de son mari, et le suivit dans la tombe au bout de quinze jours. Dois-je ajouter que le même homme qui fut poursuivi, déshérité par sa famille, et qui combattit avec tant de force les abus de l'autorité paternelle, fit casser, à son tour, le mariage de son fils, qui s'était engagé sans son aveu? Arnaud Baculard a tiré des aventures de la Bédoyère le sujet d'une rapsodie romanesque qu'il a publiée, pour la première fois, en 1745, in-12, et intitulée: *les Époux malheureux*, ou *l'Histoire du mariage de M. de la Bédoyère*. L'auteur, lors des réimpressions, a fait successivement à son ouvrage des additions qui l'ont porté à quatre petits volumes in-12. D. N—L.

BEDR-AL-DJÉMALY, gouverneur-général de l'Égypte, sous Abou-Tamin-Mostanser, 5e. khalyfe fatimite, était Arménien de naissance; d'abord esclave de Djémal-El-Doulah, fils d'Ammar (d'où lui vint le surnom d'*Al-Djémaly*), il parvint, par ses talents et son courage, à divers emplois, et fut deux fois gouverneur de Damas, en 455 et 458 de l'hég. Dans ce siècle de troubles et d'anarchie, les gouverneurs des places étaient en quelque sorte indépendants, et l'autorité du khalyfe était la plus précaire de toutes. Bedr, forcé de céder aux nombreux ennemis que son ambition lui avait suscités, perdit successivement presque toute la Syrie, et ne garda que les deux places de Seyde et d'Akka (St.-Jean-d'Acre). Ayant pris à sa solde un corps de turkmans, il se rendit encore formidable, au point que Mostanser, dépouillé de ses états par les Turks d'Egypte, se vit contraint d'implorer son secours, lui laissant le choix des moyens qu'il jugerait les plus propres pour en venir à bout. Bedr, voyant que la licence et l'insubordination des milices d'Egypte ne permettaient pas d'en attendre aucun service, choisit, parmi les troupes de Syrie, tous les soldats dont il connaissait la bravoure et la fidélité, s'embarqua avec eux sur cent vaisseaux, et partit d'Akka, au cœur de l'hiver, malgré les instances de ses compagnons, qui lui représentaient que la mer n'était pas tenable en cette saison; mais il voulait arriver sans être attendu, et son audace lui réussit. Heureusement débarqué près de Damiât, il s'avance vers le Kaire; mais n'osant trop se fier au caractère faible et versatile de Mostanser, il lui fait dire qu'il n'entrera dans la capitale que quand il aura appris l'emprisonnement d'Udekour, émyr en chef des Turks. Le khalyfe s'étant déterminé à cet acte de vigueur, Bekr fit son entrée dans la ville, le 29 djoumaly 1er. 467 (19 janvier 1075). Les autres émyrs ne se doutant pas qu'il eût été appelé en Égypte par le khalyfe, cherchaient à l'attirer à leur parti, et l'invitèrent chacun à son tour. Bedr acceptait pour entretenir leur sécurité, et les invita tous ensemble à un festin somptueux, où il les retint fort tard; mais il avait donné ordre à ses officiers de les poignarder à quelque distance de la salle du festin, quand la nuit serait venue, et qu'ils sortiraient l'un après l'autre pour quelque besoin naturel. Avant que le jour parût, on

lui avait apporté les têtes de tous les émyrs, et leurs maisons étaient déjà au pouvoir de ses officiers qu'il avait apostés pour cela : le khalyfe, délivré de ses oppresseurs, donna à son général un collier de pierreries, et réunit en sa personne toute l'autorité, tant civile que judiciaire : celui-ci, revêtu d'un pouvoir sans bornes, s'en servit d'abord pour pacifier la capitale, en faisant arrêter les factieux qui avaient pris part aux troubles passés, et reprit successivement les diverses provinces occupées par les rebelles. Damiât et Alexandrie ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance. L'année suivante, il marcha contre le Saïd, ou la haute Egypte, et défit si complètement les Lewatahs qui s'y étaient fortifiés, qu'il en tua douze mille en trois jours ; vingt mille femmes et quinze mille chevaux étant tombés au pouvoir du vainqueur, il distribua les meilleurs à ses soldats, et envoya le reste au Caire pour y être vendu à l'encan : une femme se donna pour un dinar (environ douze francs), et un cheval pour un dinar et demi. Il restait encore dans le Saïd plusieurs troupes d'Arabes qui se réunirent au nombre de vingt mille cavaliers, et deux fois autant de gens de pied : Bedr marche contre eux, et les joint près d'Akhmim ; mais les voyant si nombreux, il se tient en repos jusqu'au milieu de la nuit; alors il fait allumer à la fois une multitude de feux et de flambeaux, fait battre toutes les tymbales et sonner toutes les trompettes. Les Arabes, réveillés en sursaut, commencent à s'ébranler; mais ils n'aperçoivent que des flammes de tous côtés, le feu ayant gagné une forêt de roseaux qui se trouvait là; saisis d'effroi, presque tous périrent par le fer, dans l'eau, ou dans les flammes. Le butin fut immense : Bedr distribua les chevaux à ses soldats, et envoya l'argent au khalyfe. Ayant enfin défait, détruit, ou chassé le peu d'ennemis qui tenaient encore la campagne, il mit tous ses soins à rendre le peuple heureux, et à réparer, par une bonne administration, les maux inséparables du fléau de la guerre; les cultivateurs furent rappelés, et, pour les engager à ensemencer leurs terres, il les exempta d'impôts pour trois ans. Grâce à la sagesse de son gouvernement, l'Egypte, désolée peu auparavant par tous les fléaux, se repeupla et devint plus florissante que jamais. En effet, ayant fait dresser, en 483, un tableau des revenus de l'Egypte et de la Syrie, il se trouva monter à 3,100,000 dinars (plus de trente-sept millions de francs), tandis qu'avant lui le revenu annuel n'avait jamais excédé 2,800,000, et se trouvait presque nul quand il prit les rênes du gouvernement. Il fit reconnaître l'autorité de khalyfe à la Mekke; mais la fortune lui fut moins favorable en Syrie, où il ne put réussir à reprendre Damas. Enfin, après vingt ans d'une administration glorieuse, quoique souillée par trop de cruautés, il mourut au Caire, âgé de quatre-vingts ans, craint et respecté universellement, l'an 487 (décembre 1094). Il protégeait les gens de lettres, avait toujours des poètes auprès de sa personne, et récompensait leurs talents avec magnificence. Il fit entourer le Caire d'une muraille de briques, avec des portes en pierre de taille. On lui doit aussi la construction ou le rétablissement de trois des plus belles portes de cette capitale, et ce fut lui qui fit bâtir à Alexandrie la mosquée appelée *des Parfumeurs*. Il eut pour successeur son fils Afdal, dont la vie formerait encore un morceau d'histoire assez curieux (*Voyez* la *Des-*

cription de l'Egypte, par Maqrizy). C. M. P.

BEDRASCHI. *V.* JEDRASA APENNINI.

BEEK (DAVID), peintre de portraits, né, le 25 mai 1621, à Delft, ou, selon d'autres, à Arnheim, eut l'avantage d'apprendre les éléments de son art dans l'école de Van Dyck. L'Angleterre, où ce genre de peinture est particulièrement en faveur, fut pendant quelque temps le séjour de Beek. Charles Ier., grand amateur des arts, l'accueillit avec bienveillance, et le chargea d'enseigner le dessin aux princes ses fils, et au prince Robert. Beek passa successivement d'Angleterre en France, en Danemarck et en Suède ; et la reine Christine, qui affectait pour les arts un goût très-vif, le reçut, et le récompensa magnifiquement. On sait que cette princesse tenait beaucoup à la célébrité : elle donna à Beek la singulière mission d'aller porter dans diverses cours de l'Europe les portraits qu'il avait faits d'elle. Les talents de Beek lui rendirent ces voyages très-utiles. On écrivit des lettres flatteuses en son honneur, et on le combla de présents ; il reçut entre autres neuf chaînes d'or, avec autant de médailles : la reine lui en avait donné une avant son départ. Absent de sa patrie depuis long-temps, Beek éprouva le désir de la revoir, et il demanda à la reine Christine un congé, qu'elle lui refusa d'abord; mais lors du voyage qu'elle fit en France, Beek renouvela ses instances, et obtint enfin la permission qu'il désirait. Il partit, déterminé à ne pas retourner; la reine lui manda de venir à Paris, auprès d'elle; au lieu de lui répondre, Beek alla demeurer à la Haye, où peu de temps après il mourut subitement, le 20 décembre 1656, âgé seulement de trente-cinq ans. Les auteurs hollandais pensent que cette mort prématurée ne fut pas naturelle, et l'attribuent au poison : c'est-là une de ces opinions qu'on ne saurait émettre avec trop de circonspection ; cependant on sait que les fureurs de Christine ne connaissaient point de bornes, lorsque son orgueil se croyait offensé. Sans parler de l'affreuse catastrophe de Monaldeschi, le sort du malheureux Beek ne paraît-il pas indiqué dans une lettre de cette même princesse, qui, lorsqu'un musicien, empressé de quitter son service, se mit à celui du duc de Savoie, ne rougit pas d'écrire : « Il n'est plus au » monde pour moi, et, s'il n'y chante » pas pour moi, il n'y chantera pas » long-temps pour qui que ce soit ; il » doit vivre et mourir à mon ser- » vice. » Beek était poli, de mœurs très-douces, et d'une physionomie agréable. La liberté de sa touche, et la beauté de son coloris rappelaient la savante manière de son maître, dont il fut un des plus habiles imitateurs. Sa facilité au travail donna lieu à Charles Ier. de lui adresser ce mot très-connu, mais qui a été quelquefois mal rapporté : « Parbleu, Beek, » je crois que vous peindriez à cheval » et en courant la poste. » Les tableaux de Beek sont répandus dans toute l'Europe, et principalement dans les cabinets des souverains. Pendant ses voyages, il passa quelque temps à Rome, et fut inscrit au nombre des académiciens, sous le nom de *Sceptre d'or*, à cause de la magnificence qu'il déploya en cette occasion. D—T.

BEELDEMAKER (JEAN), peintre, naquit à la Haye, en 1636. S'étant le plus souvent occupé à orner des appartements, il fut peu connu hors de son pays natal ; mais il paraît que ses compatriotes estimèrent beaucoup ses talents. On a aussi de lui des

tableaux de chasse. Descamps, qui lui accorde de la facilité et un bon goût de couleur, ne dit point en quelle année cet artiste mourut. — Jean Béeldemaker, son fils, né aussi à la Haye, en 1669, fut d'abord son élève; mais, désirant ne pas se borner à la peinture de genre, et s'élever jusqu'à l'histoire, il se plaça dans l'école de Guillaume Doudyns, artiste estimé, et y fit assez de progrès pour se mettre en état de faire le voyage de Rome : il y fut reçu dans la bande académique. On prétend que, pour mortifier son amour-propre excessif, elle lui donna le surnom de *Singe*. De retour à la Haye, il y exécuta quelques plafonds et d'autres tableaux; mais ayant été nommé membre de la société des peintres, il s'attira des ennemis par son humeur insociable, comme il s'en était attiré à Rome; et il alla demeurer à la campagne, près de Rotterdam; il y mourut dans un âge avancé, on ignore en quelle année. — A l'article de Jean Béeldemaker, Descamps parle d'un second fils de ce peintre, qui a également été son élève, mais il ne donne sur lui aucun détail. D—t.

BEFFA NEGRINI (Antoine), littérateur et poète italien, naquit, en 1532, à Asola, forteresse célèbre dans la province de Brescia; l'ancien nom de sa famille était *Beffa*, et il était de la branche des comtes Negrini. Il consacra principalement sa plume à l'histoire de quelques familles illustres, et surtout de la maison *Castiglione*. Il joignait au talent d'écrire la douceur du caractère et les bonnes mœurs. Il vécut long-temps à Mantoue, et en fut même nommé citoyen, comme il l'était de Brescia. Il fixa enfin son principal séjour à Piubega dans le Mantouan, où il fut nommé juge vers l'an 1580. Il y mourut le 7 avril 1602. Il était lié avec les hommes et les littérateurs les plus célèbres de son temps, entre autres avec le Tasse et le P. Ange Grillo, intime ami de ce grand poète. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Elogj istorici d'alcuni personaggj della famiglia Castigliona*, Mantoue, 1606, in-4°. Ces Éloges furent rassemblés et publiés, après sa mort, par César Campana, l'un de ses meilleurs amis. II. *Rime*, Venise, 1566, in-4°. Ces poésies sont peu nombreuses; on ferait un volume beaucoup plus considérable de celles qui sont éparses dans différents recueils. Ghilini, dans son *Teatro d' Uomini letterati*, vol. II, et Cozzando, dans la *Libreria Bresciana*, citent de lui, comme imprimés, les ouvrages suivants : 1°. *Istoria de' Conti di Canossa*; 2°. *Istoria de' Conti di Casoldi*; 3°. *la Vita della contessa Matilda*; 4°. *Elogj di tutti i generali della casa Gonzaga*; 5°. *Lettere istoriche intitolate : le Castiglione*; mais ils ne donnent aucun détail sur ces éditions. Les mêmes auteurs assurent qu'il a laissé plusieurs autres ouvrages historiques qui sont restés inédits. G—é.

BÉGA (Corneille), peintre, naquit à Harlem, en 1600, d'un sculpteur nommé *Bégyn*, à qui sa conduite plus que dissipée occasionna des mécontentements assez forts pour qu'il le chassât de sa maison. Par égard pour son père, ou par dépit, le jeune artiste fit à son nom de famille un léger changement, et prit celui de *Béga*, sous lequel il est généralement connu. Il mourut de la peste à Harlem; Descamps assure qu'il s'exposa volontairement à cette mort, en allant voir, malgré les conseils de ses amis, sa maîtresse, attaquée de la contagion. Si le fait est vrai, il prouve que Béga éprouva jusque dans un âge

avancé l'empire des passions qui avaient maîtrisé sa jeunesse ; car on fixe l'époque de sa mort au 27 août 1664. Béga reçut les leçons du fameux Adrien van Ostade, et est regardé en Hollande comme le meilleur de ses élèves. Quoique ses tableaux soient rares en France, le Musée Napoléon en possède trois, qui suffisent pour justifier l'opinion de ses compatriotes. On doit s'attendre qu'un élève d'Ostade n'a peint que des sujets communs : aussi ces tableaux représentent-ils une *Assemblée de buveurs*, *l'Intérieur d'un ménage hollandais*, et un *Chimiste dans son laboratoire*. Il y règne une grande vérité, le pinceau en est ferme, et les figures ont beaucoup d'expression. On pourrait encore louer la vigueur du coloris, s'il ne tirait pas trop sur le violet. D—T.

BÉGARELLI (ANTOINE), l'un des sculpteurs dans l'art plastique les plus distingués du 16e. siècle, naquit à Modène vers 1498. Cette ville était alors l'école la plus renommée de cet art, qui consiste, comme on le sait, à modeler toutes sortes de figures en plâtre, en terre et en stuc. Déjà Guido Mazzoni avait fait quelques progrès dans ce genre de sculpture dès 1484 ; il avait eu pour rival Jean, père de Niccolò dell' Abbate ; mais Bégarelli surpassa bientôt Mazzoni, Jean dell' Abbate et tous leurs élèves. Il fit des figures grandes comme nature, et quelquefois même d'une proportion plus forte. Les pères bénédictins de Modène conservent une grande quantité de ces figures dans leur église et dans leur monastère. Bégarelli vécut à peu près soixante-sept ans, et travailla jusqu'au dernier moment de sa vie. On a aussi de lui des tombeaux, des crèches, où toutes les circonstances de la naissance de J.-C. sont représentées d'une manière ingénieuse, et des statues de grandeurs différentes. Il fut appelé quelque temps à Mantoue et à Parme. Vasari loue *l'air noble de ses têtes*, *ses belles draperies*, *ses formes admirables*, *sa couleur de marbre*, et rapporte que Michel-Ange, en voyant des ouvrages de plastique de cet artiste, s'écria : « Si cette terre devenait du marbre, » malheur aux statues antiques ! » Bégarelli fut aussi maître de dessin, et l'enseigna à Modène. Il mourut en 1565. Ses modèles ont eu une heureuse influence sur la peinture de son temps. Lanzi assure qu'on doit à ce maître la correction, le relief, la hardiesse des raccourcis, et la grâce que l'école de cette ville a montrés depuis dans ses compositions. A—D.

BÉGAT (JEAN), né à Dijon, en 1523, avocat au parlement de cette ville, s'acquit beaucoup de réputation par son savoir et par son éloquence. Devenu conseiller au même parlement, il fut chargé par sa compagnie de plusieurs commissions importantes, et entre autres de solliciter du roi Charles IX la révocation de l'édit du 17 janvier 1562, qui accordait aux calvinistes le libre exercice de leur religion dans toute l'étendue du royaume. Ses remontrances eurent leur effet, et l'édit ne fut point publié. En 1563, Bégat fut de nouveau député par sa compagnie pour s'opposer à l'enregistrement de l'édit du 19 mars de la même année, en faveur des protestants ; mais ses démarches n'eurent pas le même succès que les premières. Il fut ensuite chargé, avec quelques-uns de ses confrères, de travailler à la réforme de la coutume de Bourgogne. La plus grande partie des mémoires qu'il composa à cette occasion sont restés manuscrits. Cependant deux de ses traités, l'un *De retractu gentilitio*; l'autre, *De censu, reditu*

et emphyteusi, ont été imprimés plusieurs fois; mais ils ne l'ont été correctement que dans l'édition de la *Coutume de Bourgogne*, publiée par Bouhier, Dijon, 1717, in-4°. Il cultivait les lettres, et l'un de ses contemporains assure qu'il avait traduit en vers français les *Poésies d'Anacréon*. Quelques savants croient que la traduction de Bégat fut mise en musique par Renvoisy (*V.* Renvoisy), et imprimée à Paris par Rich. Breton. En récompense de ses services, Bégat fut nommé président au parlement en 1571; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité, étant mort le 19 juin 1572, âgé d'environ quarante-neuf ans. Son éloge, par le président Bouhier, a été imprimé dans l'édition de la *Coutume* citée plus haut, et dans le tome VI des *Mémoires de Niceron*. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de France* le nomment mal à propos *Jean-Baptiste Agneau*. Il est certain que Bégat se nommait *Jean*, et qu'il n'a porté que dans son enfance le nom d'*Agneau*, qui était celui de sa mère. On avance, dans un nouveau dictionnaire, qu'on a de Bégat des *Remontrances à Charles IX, sur l'édit de* 1560, qui accordait aux protestants le libre exercice de leur religion. Cet édit n'est point de 1560, comme nous l'avons vu, mais du 17 janvier 1562. Les *Remontrances* de Bégat sur cet édit n'ont point été imprimées, mais bien celles qu'il fit à l'occasion de l'édit du mois de mars 1563; elles furent imprimées à Anvers, la même année, in-4°., sans le consentement de l'auteur: on en donna, l'année suivante, une nouvelle édition plus correcte, in-8°.; elles furent aussi imprimées à Toulouse, 1565, in-4°., et traduites en latin, en italien, en espagnol et en allemand. Un protestant publia alors un petit ouvrage, intitulé: *Apologie de l'édit du roi pour la pacification de son royaume, contre les remontrances des états de Bourgogne*, 1564, in-8°. Bégat lui répliqua par le suivant: *Réponse pour les députés des trois états de Bourgogne contre la calomnieuse accusation publiée sous le titre d'Apologie*, etc., in-12. Ce livre est sans nom d'imprimeur et sans date; mais il doit avoir paru peu de temps après l'ouvrage dont il est la réfutation. On a encore de Bégat: *Commentarii rerum Burgundicarum à primis Burgundiæ regibus, usque ad Carolum ducem qui apud Nanceium occisus est anno* 1476. Ces mémoires ont été imprimés au-devant du *Commentaire de M. de Chevannes sur la coutume de Bourgogne*, Châlons, 1665, in-4°. Cet ouvrage est rempli d'anachronismes et d'inexactitudes; mais Bouhier pense que l'auteur n'a pas eu le loisir de le revoir, ou qu'il n'avait pas le dessein de le publier. W—s.

BEGER (Laurent), naquit à Heidelberg, le 19 avril 1653, d'un tanneur. Par complaisance pour son père, il étudia la théologie; mais, à la mort de celui-ci, il se livra à l'étude du droit. En 1677, n'étant encore âgé que de vingt-quatre ans, il fut choisi par Charles-Louis, électeur palatin, pour être bibliothécaire et garde des antiquités du cabinet de ce prince. Il eut cette double place jusqu'en 1685. Alors Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, s'attacha Beger, et lui donna le titre de conseiller. Beger mourut à Berlin, le 21 avril 1705, à cinquante-deux ans. Sous le nom de *Daphnæus Arcuarius*, Beger publia en allemand des *Considérations sur le Mariage*, in-4°. Cet ouvrage, où il autorise la polygamie, fut composé pour plaire à l'électeur

Charles-Louis, qui, n'aimant plus sa femme, était devenu amoureux de la baronne de Degenfeld. Dans la suite, Beger, pour se justifier dans l'esprit du prince Charles, fils de l'électeur, fit de son livre une réfutation qui n'a pas paru. Ses autres ouvrages sont : I. *Thesaurus ex thesauro Palatino selectus*, Heidelberg, 1685, in-fol.; II. *Observationes in numismata quædam antiqua*, 1691, in-4°.; III. *Spicilegium antiquitatis*, 1692, in-folio; IV. *Thesaurus Brandenburgicus selectus*, Cologne, 1696, in-fol., continué en 1699, et augmenté, en 1701, d'un 3ᵉ. volume; V. *Meleagrides et Ætolia*, etc., 1696, in-4°.; VI. *Cranaë, insula Laconica*, etc., 1696, in-4°.; VII. *Contemplatio gemmarum quarumdam*, etc., 1697, in-4°.; VIII. *Bellum et excidium Trojanum illustratum*, 1699, in-4°.; IX. *Regum et Imperatorum Roman. numismata*, 1700, in-fol.; X. *De nummis Cretensium serpentiferis*, etc., 1702, in-fol.; XI. *Colloquium de tribus primis Thesauri antiq. Græc. voluminibus*, 1702; XII. *Lucernæ veterum sepulchrales iconicæ*, etc., 1702. C'est une édition très-augmentée de l'ouvrage de Bartoli et de Bellori (*Voy.* Pietro Santi Bartoli et Bellori). XIII. *Numismata pontif. Roman., aliorumque rariora*, 1703, in-fol. Beger fut membre de la société de Berlin dès la formation de cette compagnie. K.

BEGGH. *Voy.* Lambert.

BÉGON (Michel), magistrat sous Louis XIV, naquit à Blois, en 1638. Après y avoir fait ses études, il vint à Paris pour y suivre celle du droit, et fréquenta le barreau; ensuite, il retourna dans sa ville natale. En 1662, il eut la charge de garde-des-sceaux du présidial de Blois; et, en 1667, on lui donna celle de président au même siége. Colbert, qui était allié à sa famille, le nomma trésorier de la marine à Toulon, en 1677, et, trois ans après, commissaire de la marine à Brest. En 1681, Bégon passa à l'intendance du Hâvre. Louis XIV le fit, en 1683, intendant des îles françaises en Amérique, et il arriva la même année à St.-Domingue. Cette colonie était alors dans l'anarchie, dominée par une compagnie de flibustiers sans discipline, sans mœurs, et presque sans religion. Il leur remontra avec tant de force et de prudence qu'il était de leur intérêt de se soumettre à ce que le roi exigeait d'eux, qu'ils acceptèrent les règlements qu'il fit pour la justice, la police et la sûreté de la colonie. Il passa ensuite à la Martinique, qui était à peu près dans le même état, et il y établit l'ordre. Le nom de cet habile administrateur a été en vénération dans la mémoire des habitants de ces deux îles, qui ont joui long-temps du bienfait de ses institutions et de ses réglements. Le roi le rappela, en 1685, pour l'envoyer à Marseille, en qualité d'intendant des galères, et le fit, l'année suivante, conseiller d'honneur au parlement de Provence. Il fut le premier qui ait eu cette marque de distinction. En 1688, il fut nommé à l'intendance de la marine à Rochefort. Enfin, en 1694, la Rochelle ayant été érigée en généralité, il en fut le premier intendant, et mourut, dans cette fonction, à Rochefort, le 4 mars 1710, laissant trois fils, dont l'aîné, Michel, a été intendant au Canada; le second, Scipion, a été évêque de Toul; le troisième, lieutenant de vaisseau, et capitaine au Canada. Begon cultiva toujours les sciences et les arts; il avait formé une grande bibliothèque très-bien choisie, et un cabinet d'antiquités égyptiennes, grec-

ques et romaines. On y voyait des suites de médailles choisies, au nombre de cinq à six mille. Il avait aussi une quantité de productions de la nature, rassemblées des quatre parties du monde, par les correspondances qu'il entretenait avec les savants et les voyageurs On y trouvait aussi des recueils fort complets de plantes rares, peintes d'après nature, un grand nombre de portraits de grands hommes peints ou gravés, et plus de vingt mille estampes des meilleurs maîtres, et entre autres toutes celles du cabinet du roi, dont Louis XIV lui avait fait présent. Dans le temps où il était à Marseille, il conçut le noble dessein d'immortaliser la mémoire des Français illustres du 17[e]. siècle, et il fit la recherche de leurs portraits, fit peindre à ses frais ceux qui ne l'avaient pas encore été, recueillit avec soin les mémoires qui ont servi depuis à faire leurs éloges, et fit graver à ses dépens les cent deux portraits qui se trouvent dans les *Hommes illustres* publiés par Perrault en 1696 et 1700. Liron dit que Bégon a laissé un journal de son voyage en Amérique, dans lequel on voit particulièrement l'esprit d'équité, de désintéressement et de piété qui le conduisait. On y trouve tous les réglements de justice, de police, etc., qu'il avait faits. Ce journal n'a pas été imprimé, mais il est conservé dans la famille. Plumier, qui a été à St.-Domingue pendant que Bégon y était intendant, et qui avait reçu des marques particulières de son estime, lui a dédié un genre de plantes d'Amérique, auquel il a donné le nom de *Begonia*. D—P—s.

BÉGON (ÉTIENNE), avocat au parlement de Paris. Aussi mal partagé pour l'extérieur que digne d'estime par les qualités de son esprit, il était petit et contrefait. Sa complexion délicate l'obligeait de se faire porter sur une chaise jusqu'à la chambre où il devait plaider; et, pour être vu des juges, il montait sur un banc. Forcé, par sa mauvaise santé, de ne pas se charger d'un grand nombre de causes, il n'en plaida que de choisies. Parmi les mémoires et plaidoyers qui lui firent le plus d'honneur, on cite ceux qu'il composa pour la duchesse de Gèvres, qui accusait son mari d'impuissance. Ils furent compris dans un recueil de toutes les pièces concernant cette affaire, publié en 1714, 2 vol. in-12. L'étude absorbait tous les moments de Bégon : il ne dormait que quand il était accablé de travail, et souvent dans son fauteuil. Il mourut en 1726. On ignore en quelle année il était né; mais il paraît que, malgré son assiduité aux devoirs de sa profession, et sa faible santé, il poussa sa carrière assez loin, puisqu'il avait été reçu avocat trente-cinq ans auparavant, le 25 avril 1691. K.

BEGUE DE PRESLE (ACHILLE GUILLAUME LE), né à Pithiviers, près Orléans, fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1760, et mourut en cette dernière ville, le 18 mai 1807. Les nombreux ouvrages qui lui sont dus sont, les uns des traductions, les autres de nouvelles éditions, et enfin quelques-uns qui lui sont propres. Parmi les premiers, on remarque: I. *Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë*, traduites du latin de Storck, Paris, 1762, in-12; II. *Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse*, traduites aussi du latin de Storck, Paris, 1763, in-12, avec figures; III. *Les vapeurs et maladies nerveuses, hypocondriaques ou hysteriques*, traduit de l'anglais de Whytt, 1767, 2 vol. in-12, avec une *Exposition anatomique des nerfs*, d'Alexandre

Monro, ornée de fig.; IV. *Médecine d'armée*, traduite de l'anglais de Monro, avec beaucoup d'augmentations, 1768, 2 vol. in-8°.; V. *Avis aux Européens sur les maladies qui règnent dans les climats chauds*, aussi traduit de l'anglais. VI. *Connaissance des médicaments*, traduit de l'anglais de Lewis, avec des additions, 1771, 3 vol. in-8°. Ses travaux, comme éditeur, sont moins nombreux, et se bornent à l'*Avis au peuple* de Tissot, Paris, 1762, in-12; et 1767, 2 vol. in-12. Le Begue de Presle était un de ces médecins qui ont l'espoir louable, sans doute, mais peu réfléchi, de mettre la médecine pratique à la portée des gens du monde; il croyait pouvoir faire des recueils de conseils d'une application assez facile pour diriger toute personne dans le traitement des maladies; c'était dans cette vue qu'il s'était fait le rééditeur de Tissot, et que lui-même composa deux écrits périodiques, *le Conservateur de la santé*, la Haye (Paris), 1763, in-12, et *Étrennes salutaires*, 1763, in-16; mais les phénomènes de l'économie animale embrassent tant de données complexes, offrent tant d'instabilité; il faut, pour les bien juger, un tact si exquis et si rare parmi les médecins eux-mêmes; une longue habitude est tellement nécessaire ici, qu'on doit renoncer à jamais à l'espoir de composer de ces livres médicaux, qui, comme des espèces de Codes immuables, puissent guider toute personne dans le traitement des maladies. Il est bien démontré aujourd'hui que tous les livres de médecine populaire, inutiles pour les médecins de profession, sont en outre dangereux pour les gens du monde qu'ils excitent à de fausses applications. Le Begue de Presle doit être soumis à ce jugement; ce fut à sa direction principale; son intention se reconnaît même dans ses autres écrits, dont voici la liste: I. *Mémoires et Observations sur l'usage interne du mercure sublimé corrosif*, la Haye (Paris), 1763, in-12, II. *Mémoires et Observations sur l'usage interne du colchique commun, les feuilles d'oranger, et le vinaigre distillé*, Paris, 1764, in-12, avec figures; III. *Manuel du Naturaliste pour Paris et ses environs*, Paris, 1766, in-8°., où l'auteur traite en général de tous les objets qu'embrasse une topographie médicale. IV. *Quel temps fera-t-il ce matin, ce soir, demain?* ou *Pronostics utiles au laboureur et au voyageur*, 1770; V. *Économie rurale et civile*, 1789, 2 vol. in-8°.; VI. Il a aussi coopéré à la *Bibliothèque physico-économique*, de 1786 à 1792, 14 vol. in-12. Le Begue de Presle fut l'ami de J.-J. Rousseau, et le décida à accepter l'hospitalité à Ermenonville. Il a donné aussi la *Relation* ou *Notice des derniers jours de mons. Jean-Jacques Rousseau*, etc., Londres, 1778, in-8°. On trouve à la suite une *addition relative au même sujet*, *par T. H. de Magellan*, gentilhomme portugais. Le Begue de Presle dément les bruits que l'on avait répandus dans le temps sur les derniers jours de son ami. C. et A.

BEGUILLET (Edme), successivement avocat et notaire à Dijon, mort en mai 1786, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, écrivit sur l'agriculture et sur l'histoire du duché de Bourgogne. On a de cet auteur: I. *De principiis vegetationis et agriculturæ, et de causis triplicis culturæ in Burgundiâ, disquisitio physica: auctore E. B. D. Divionensi, ex societate œconomicâ Lugdunensi. Divione (et Parisiis)* 1769, in-8°. Ce titre se trouve défiguré dans plusieurs

Catalogues, et notamment dans un certain *Dictionnaire universel historique, critique*, etc., où il est inscrit d'abord en français, ensuite de cette manière: *De Principiis soli et agriculturæ;* ce qui fait deux ouvrages, tandis qu'il n'y en a qu'un. II. *Mémoire sur les avantages de la mouture économique, et du commerce des farines en détail*, 1769, in-8°.; III. *ŒEnologie*, ou *Discours sur la meilleure méthode de faire le vin et de cultiver la vigne*, in-12, 1770; IV. *Dissertation sur l'ergot*, ou *bled cornu*, in-4°., 1771; V. *Traité de la connaissance générale des grains*, 1775, 3 vol. in-8°. Ce traité a été réimprimé en 1780, et réduit à deux volumes. VI. *Manuel du meunier et du charpentier de moulins*, ou *Abrégé classique du Traité de la mouture par économie*, 1775, in-8°., réimprimé en 1785; VII. *Discours sur les moyens de moudre les grains nécessaires à la ville de Lyon*, 1769, in-8°.; VIII. *Traité général des subsistances et des grains qui servent à la nourriture de l'homme*, 1782, 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage des notions satisfaisantes sur la connaissance, la culture, les qualités, les usages des grains, leurs maladies, leur conservation, leur achat, leur commerce; sur la construction des greniers et des moulins, sur la mouture par économie; enfin, sur la conservation et le commerce des farines. IX. *Histoire des guerres des deux Bourgognes, sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1772, 2 vol. in-12; X. *Précis de l'Histoire de Bourgogne*, in-8°.; XI. *Description générale de cette province*, en 6 volumes, faite en société avec l'abbé de Courtépée; XII. l'*Histoire de Paris et de ses monuments*, 1780, 3 vol. in-4°., écrite de concert avec M. Poncelin. XIII. *Considérations générales sur l'éducation*, 1782, in-8°. Beguillet est auteur de plusieurs articles de l'*Encyclopédie*, sur l'économie rurale. D—M—T.

BEGUIN (Jean), chimiste français, qui florissait sous Henri IV et fut aumônier de Louis XIII, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hongrie, et visita avec soin les mines de ces différents pays. Il est un des premiers qui aient mis en ordre les préceptes de la chimie. On a de lui: *Tyrocinium chymicum, è naturæ fonte et manuali experientiâ depromptum*, 1614, 1618, etc., que Conringius cite comme un abrégé élégant et complet de la chimie; mais qui ne pourrait être consulté utilement que par ceux qui écrivent l'histoire de cette science. La meilleure édition est celle que donna Jérémie Barthius avec d'excellentes remarques, Wirtemberg, 1656, in-8°. Le *Tyrocinium* a été traduit en français, et soigneusement revu par Jean Lucas Le Roi, médecin, sous le titre d'*Éléments de chimie de Jean Béguin*, Paris, 1615, 1620, 1624, etc., in-8°. On a, avec le *Tyrocinium chymicum*, réimprimé le *Novum Lumen chymicum* de Sendigovius; de-là l'erreur de quelques personnes qui ont attribué ce dernier ouvrage à Jean Béguin. C. G.

BEHADER-CHAH prit ce nom en montant sur le trône de l'Hindoustân: avant cette époque, il se nommait *Sulthân Moâzem*. C'était le second fils d'Aureng-Zeyb, et l'aîné de ses quatre frères à la mort de leur père. Il gouvernait alors le Kaboul. A la première nouvelle de la maladie du vieux monarque, il se mit à la tête des troupes soumises à ses ordres, rassembla autant de provisions qu'il lui fut possible, et dirigea sa course vers Agrah, pour intercepter toute communication avec

le Dekehan. Pendant cette marche précipitée, on lui annonça la mort de son père, et il fut proclamé empereur de l'Hindoustân, le dernier de moharrem 1119 (le mercredi 4 mai 1707). Il écrivit aussitôt à l'un de ses frères, Aàzem-Châh, à qui il proposa la paisible possession du Dekehan, pourvu que celui-ci ne le troublât pas dans le reste de l'Hindoustân. Il ajoutait que cet arrangement était parfaitement conforme aux dernières volontés de leur père, et contribuerait à entretenir et à affermir la paix dans tout l'empire. L'orgueilleux Aâzem reçut avec hauteur cette sage proposition, et se contenta de répondre par ce distique de Sâdy: « Deux derviches » peuvent vivre en paix dans une chaumière; mais il est impossible que » deux rois vivent ensemble dans le » même royaume. » Behâder-Châh se rendit aussitôt à Lâhor, où il trouva un de ses fils qui venait le joindre avec des troupes et des munitions. Ils marchèrent de concert sur Agrah; un autre de ses fils l'attendait dans cette ville avec des sommes considérables, qui servirent à payer la solde arriérée de l'armée. Le frère et le compétiteur du légitime souverain, ne se fit pas long-temps attendre. Arrivé le 11 de rabyi premier 1119 au fort de Gualior, il y avait laissé ses gros bagages pour aller en avant. Le 18 du même mois, les deux armées étaient en présence, dans la plaine de Djadjon, non loin d'Akber-Abâd. L'empereur Moghol avait sous ses ordres cent cinquante mille chevaux et cent soixante-dix-huit mille fantassins. L'armée d'Aâzem-Châh n'était guère moins considérable. Ce dernier obtint d'abord quelque avantage, mais la fortune se déclara contre lui. Voyant son armée en pleine déroute, il poussa son éléphant au milieu des ennemis victorieux, s'exposant à tous leurs coups, et ne s'occupant que de couvrir de son bouclier son jeune fils, qu'il tenait assis devant lui. Il tomba enfin percé d'une balle. On porta sa tête à son frère. Celui-ci versa des larmes bien sincères sur sa propre victoire, et prit le jeune orphelin sous sa protection. Il le fit élever avec autant de soin que ses enfants. Loin d'être découragé par le triste sort de l'ambitieux Aâzem-Châh, un autre de ses frères crut hériter de ses droits et devoir le venger : il leva l'étendard de la révolte, et attira sur lui les armées impériales. Après une action des plus sanglantes, qui eut lieu le 3 de zoul câdeh 1120 (lundi 14 janv. 1709), dans les environs de Haïder-Abâd, Kambakhche, c'était le nom du rebelle, tomba percé de coups, et fut porté devant le monarque victorieux, qui s'efforça vainement de lui prodiguer des secours et des consolations: l'infortuné avait déjà perdu la connaissance, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Ses enfants n'eurent rien à envier à celui de Aâzem-Châh; ils furent aussi bien traités que lui, et élevés comme ceux de l'empereur. D'autres révoltes, moins importantes que celles dont nous venons de parler, éclatèrent dans différentes contrées de l'Hindoustân, et furent assez heureusement apaisées; mais ces secousses préparaient la grande dislocation qui s'est opérée successivement, et qui a entraîné la ruine totale de l'empire Moghol. En portant cet empire au plus haut degré d'étendue et de splendeur, Aureng-Zeyb en avait préparé la chute, inévitable sous le règne de celui de ses successeurs qui ne serait pas doué d'un génie et d'un caractère égaux aux siens. Behâder-Châh ne lui ressemblait en rien. Étranger aux intrigues des cours, et musulman zélé, il se livrait avec une franche dé-

votion à toutes les pratiques pieuses. Nous avons même tout lieu de conjecturer que son zèle religieux lui coûta la vie. Profondément versé dans la théologie mahométane, et partisan ardent de Aly, il déclara l'intention de faire ajouter à la profession de foi et au prône nommé *Khothbeh*, la proposition suivante: *Aly est le favori de Dieu et l'héritier du prophète*. Pouvait-il ignorer les troubles et les malheurs que cette proposition avait causés dans les commencements de l'islamisme? Que de princes détrônés, massacrés! Que de sang versé! Les mêmes malheurs faillirent se renouveler dans le Lâhor, dont les habitants sont pour la plupart sunnytes, c'est-à-dire partisans de Omar, et surtout très-attachés à leur secte. Le premier Mollah qui essaya de proférer des paroles que ces fanatiques regardaient comme des blasphêmes, paya de sa vie cet acte d'obéissance. A la vérité, les plus mutins furent arrêtés, mais la mort presque subite du souverain termina tous ces débats. Après une légère indisposition qui ne paraissait pas devoir être dangereuse, Béhâder-Châh termina au mois de moharrem 1124 (février 1712), un règne qui avait à peine duré cinq années lunaires. Il eut pour successeur son fils aîné Moëzz ed-Dyn, qui prit le nom de Djihandar-Châh. L—s.

BEHADER-KHAN ou BEHARDUR-KHAN (Ala ed-Dyn Abou-Sayd), fils d'Oldjâïtou, sulthan de la dynastie moghole, fondée dans le nord de la Perse, par les descendants de Djenguyz-Khan, naquit dans la station de Tourkouy, en Azerbaïdjân, le 8 de zoul-cadèh 701 de l'hég. (le jeudi 5 juillet 1302). A l'âge de sept ans, on lui donna pour gouverneur l'émyr Soubakh. Il n'avait pas encore atteint sa douzième année, lorsque son père lui confia le gouvernement du Khoraçan, et le chargea de repousser les Ouzbeks qui avaient fait une irruption dans cette province. Les généraux chargés réellement de cette expédition obtinrent un plein succès, et le jeune prince recueillit toute la gloire d'une expédition à laquelle son âge le rendait incapable de prendre la plus faible part. Il ne tarda pas de quitter ce gouvernement pour succéder à son père. Au mois de sefer 717 (mars-avril 1317), il y eut à Sulthanyèh une espèce de cour plénière, nommée *Couril-Taï*, par les Moghols; l'émyr Djoubân-Seldouz, généralissime de l'empire, et les autres grands, lui rendirent hommage au milieu d'un immense concours de peuple. Le généralissime et le gouverneur du jeune monarque le prirent sous les bras pour le faire asseoir sur le trône; on répandit sur sa tête, suivant l'usage, une grande quantité de perles et de pierres précieuses. Quoique tous les agents du gouvernement eussent obtenu la confirmation des places qui leur avaient été conférées sous le règne précédent, cette sage mesure ne put prévenir les malheurs inséparables de toute espèce de régence. Plusieurs princes voisins voulaient profiter de la jeunesse du monarque pour agrandir leurs états; l'émyr Djoubân abusa de son influence pour écarter ceux qui lui déplaisaient, et on lui reproche, avec raison, le meurtre d'un personnage plus considérable encore par son mérite que par sa place; le médecin et historien Rachyd ed-Dyn, un des ministres de l'empire, périt victime de la haine de l'émyr Djoubân. Le faible Abou-Sâyd souffrait patiemment la tyrannie d'un favori qui lui épargnait la fatigue de régner; mais ce même favori ayant voulu disposer de la main de sa fille, qui avait eu le malheur de plaire au

monarque, sa perte fut résolue, et il fut mis à mort, ainsi qu'un de ses fils. Épouvanté du sort de ces infortunés, l'époux de la belle orpheline s'empressa de l'offrir au sulthan, qui l'accueillit avec transport. La nouvelle favorite jouit d'une influence sans bornes, et s'en servit pour perdre tous ceux qui avaient contribué à la mort de son père et à celle de son frère. Des courtisans, toujours très-officieux, avertirent le souverain que la sulthane n'observait pas très-strictement les lois du divorce envers son premier mari; mais l'invraisemblance d'une pareille accusation et des caresses prodiguées à propos suffirent à la justification de l'accusée. Les supplices les plus atroces furent la récompense d'avis au moins très-maladroits. Pendant que le sulthan encourageait les intrigues de la cour et du harem, par l'importance qu'il y attachait, différents ennemis attaquèrent ses états. Il envoya ses généraux contre les uns, et jugea les Ouzbeks dignes d'être combattus par lui-même. Depuis un an, ces Tatars désolaient le nord de la Perse; Abou-Sayd marcha contre eux en 736. Il traversait le Chyrvan pour les joindre, quand une maladie, aussi subite que cruelle, termina ses jours à Carabagh, le 13 de rabyi, 2e. 736 de l'hég. (jeudi 30 novembre 1335), année trop remarquable, par la naissance de Tamerlan. Abou-Sâyd était âgé de trente-deux années lunaires, et en avait régné dix-neuf; on l'enterra à Sulthanyéh, dans un tombeau qu'il s'était lui-même préparé. On croit que le poison accéléra ses jours, et on soupçonna, avec beaucoup de vraisemblance, la sulthane favorite de l'avoir préparé, d'après l'instigation du khan des Ouzbeks. Ce dernier acte de perfidie coûta la vie à son auteur : le fils d'Abou-Sâyd, Arbah-Khan, sans pitié pour les charmes de la princesse, la fit massacrer. La mort du sulthan Abou-Sâyd entraîna la chute de la dynastie moghole de Perse. Les chefs de hordes refusèrent de reconnaître son fils, et chacun d'eux s'érigea en petit souverain. Ils vécurent alors dans un état de guerre perpétuelle; l'invasion et les conquêtes de Tamerlan mirent fin à cet état d'anarchie. L—s.

BEHAIM (Martin), né à Nuremberg, vers 1430, d'une famille distinguée et originaire de Bohême, suivit d'abord la carrière du commerce, et se livra en même temps à l'étude des sciences mathématiques et nautiques. Dans un voyage qu'il fit à Anvers, en 1479, il eut occasion de connaître quelques Flamands qui demeuraient dans l'île de Fayal ou de Pico; invité par eux à les accompagner en Portugal, Behaim s'y rendit en 1480. Un habile cosmographe devait être parfaitement accueilli dans un pays où l'on ne s'occupait que de découvertes. Aussi Behaim fut-il reçu avec une distinction toute particulière. Placé, en 1484, sur la flotte de Diego Can, qui devait poursuivre les nouvelles découvertes en Afrique, il visita, avec cet amiral, Fayal et Pico, les îles du Prince, de St.-Thomas et de St.-Martin, toute la côte d'Afrique depuis la rivière de Gambie jusqu'au Zaïre. Après un voyage de dix-neuf mois, Behaim, en récompense de ses services, fut créé chevalier du Christ. Il ne paraît pas qu'il se soit trouvé ensuite aux autres expéditions d'Afrique. Il resta à Fayal, où il se maria, en 1486, avec la fille de Job Huerter (Jeanne de Macedo), dont il eut un fils trois ans après. Le désir de voir sa famille le rappela à Nuremberg, en 1492. Il y passa une année, pendant laquelle il acheva le globe ter-

restre qu'il avait entrepris à la demande des magistrats de cette ville. De retour en Portugal, Don Juan l'employa dans quelques négociations diplomatiques ; mais à la mort de ce prince, en 1494, Behaim, retiré des affaires, se rendit à Fayal, au milieu de sa famille. Ayant fait un voyage à Lisbonne, en 1506, il mourut dans cette ville, le 29 juillet de la même année, à l'âge de soixante-seize ans. Behaim doit être regardé comme un des plus savants mathématiciens et astronomes de son siècle. Il est un de ceux qui introduisirent l'usage de l'astrolabe sur les vaisseaux; il rédigea les premières tables des déclinaisons du soleil, et offrit sur son globe terrestre l'ensemble des connaissances géographiques de cette époque ; mais c'est moins à ce qui constitue son véritable mérite qu'il doit sa célébrité, qu'à de prétendues découvertes auxquelles il ne pensa jamais. De tous les savants qui ont cru ou voulu faire croire à ces découvertes imaginaires, Stuvenius est celui qui a le plus contribué à les accréditer. Il assure, dans son traité *De vero novi orbis inventore*, que Behaim a tracé sur son globe terrestre, conservé à Nuremberg, les îles d'Amérique et le détroit de Magellan, ce qui avait fourni à Colomb l'idée du Nouveau-Monde. Le professeur Tozen avait déjà combattu cette assertion en 1761. Depuis, M. Murr a employé un excellent argument pour la réfuter. Il a publié la description et la copie réduite de ce globe, terminé l'année même du départ de Colomb. Il nous apprend que Behaim a écrit sur ce globe, que les lieux y ont été placés avec beaucoup de soin, d'après Ptolémée, Pline, Strabon, et les dernières découvertes de Marc Paul. On voit effectivement que ses connaissances géographiques ne s'étendaient pas vers l'orient au-delà du Japon, que Marc Paul appelle *Cipangu*; du côté de l'occident, elles n'allaient pas plus loin que les îles du cap Verd. Comme la position des lieux était alors mal connue, l'île de Cipangu se trouve sur le globe de Behaim par 280° de longitude orientale, ou par 78° de longitude, si l'on compte du côté de l'ouest, c'est-à-dire à la véritable place où devrait se trouver l'Amérique : ceci prouve que Behaim n'en avait aucune connaissance. On remarque, sur le même globe, deux îles entre Cipangu et les îles du cap Verd; l'une est Saint-Brandon, qui est regardée comme fabuleuse par tous les géographes; l'autre, située au nord du tropique, est appelée *Antilia*. M^r. Buache, dont l'opinion est d'un grand poids, croit que ce doit être une des Açores. Tous les géographes contemporains de Behaim ont commis des erreurs de ce genre, et celles-ci ne doivent pas lui être imputées; mais il ne faudrait pas en conclure, avec quelques-uns de ses compatriotes, qu'il avait connaissance de l'Amérique avant Christophe Colomb. On doit les mettre dans le nombre de ces méprises heureuses qui souvent ont conduit à la connaissance de la vérité. En effet, dès qu'on s'est cru forcé de placer les dernières découvertes qui avaient été faites en allant par l'est, si près de celles qui appartiennent à la côte occidentale d'Afrique, il était naturel d'aller les chercher par le chemin le plus court, c'est-à-dire, en se dirigeant droit à l'ouest. Cette idée très-simple est peut-être la première qu'ait eue Christophe Colomb; mais son génie seul pouvait lui donner l'audace de la mettre à exécution, et c'est à juste titre qu'elle a rendu son nom immortel. L'*Histoire de la Vie de Behaim*, donnée par M. Murr, a été publiée en

allemand; la traduction de H. J. Jansen se trouve à la suite du *Premier Voyage autour du monde*, par Antoine Pigafetta. Cet ouvrage, imprimé avec soin, contient une carte qui est la copie fidèle de la partie la plus intéressante du *Globe terrestre* de Martin Behaim, Paris, an IX (1802), in-8°. (*V.* Bianchi.) L. R—e. et R—l.

BEHAM, ou BOEHEM (Hans, ou Jean Sebald), naquit à Nuremberg en 1500. Il fut élève de Beham son oncle, peintre et graveur au burin, qu'il chercha à imiter; il a gravé un assez grand nombre de petites estampes au burin: on a aussi de lui quelques planches en taille de bois. Poursuivi à cause des sujets licencieux qu'il exécutait habituellement, Beham se vit forcé de quitter sa ville natale, et de se réfugier à Francfort-sur-le-Mein, où il continua d'exercer son art; mais la dissolution de ses mœurs lui fit bientôt quitter l'attelier du peintre et du graveur pour le cabaret. Il mourut marchand de vin à Francfort, en 1550. Il est un des graveurs qu'on appelle *petits-maîtres*, à cause de la petite dimension des sujets qu'ils exécutaient. Il a laissé le manuscrit d'un ouvrage imprimé après sa mort, en 1552, et souvent réimprimé depuis, dont le titre est: *Traité de la manière d'apprendre à dessiner, d'après les proportions, la mesure et la division du cercle.* — Beham (Barthélemi), son compatriote et son contemporain, a laissé des gravures médiocres. P—e.

BEHM (Jean), né en 1578, publia un livre, estimé de son temps, intitulé: *Chronologie depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par Titus.* Il y explique divers endroits de l'Écriture. Jean Behm mourut, en 1648, à soixante-dix ans. — Un autre Behm (Michel), né en 1612, et mort en 1650, enseigna la théologie à Konigsberg, et écrivit sur le libre arbitre, sur le baptême, et sur d'autres sujets théologiques. K.

BEHMER (Frédéric Ehrenreich), jurisconsulte, né à Berlin, en 1721, fut employé par Frédéric II à écrire d'importantes pièces diplomatiques; ses *Vindiciæ suprematûs in Silesiam Borussici* sont déposées dans les archives royales. Son plus grand ouvrage est *Novum Jus controversum*, etc., Lemgo, 1771, 2 volumes in-4°. Cet ouvrage contient cent cinquante-un articles, relatifs à toutes les parties de la jurisprudence, mais surtout au droit civil. Behmer prit en considération, dans ses décisions, les lois les plus récentes, et c'est ce qui rend son travail utile aux jurisconsultes. Il mourut le 16 avril 1776. G—t.

BEHN (Aphara), née à Cantorbéry sous le règne de Charles Ier., était fille d'un anglais, nommé *Johnson*, qui, s'étant embarqué pour Surinam, dont il venait d'être nommé lieutenant-général, mourut dans la traversée. Sa famille, qu'il avait emmenée avec lui, fut débarquée à Surinam; et ce fut là que la jeune et belle Aphara fit connaissance du prince africain Oronoko, dont la vie lui a fourni le sujet d'une espèce de roman historique très-intéressant. Elle avait acquis, par son esprit et ses connaissances, beaucoup d'ascendant sur ce prince, qui l'appelait *sa grande maîtresse.* De retour en Angleterre, elle épousa Behn, négociant hollandais, établi à Londres, qui mourut peu de temps après. Charles II, à qui elle avait présenté une *Description de la colonie de Surinam*, jeta les yeux sur elle pour lui servir, en quelque sorte, d'espion sur le continent, pendant la guerre de Hollande. Ayant

passé à Anvers, en 1666, elle parvint, dit-on, par le moyen des amis qu'elle avait su se faire, à découvrir un projet formé par l'amiral Ruyter et de Witt, pour remonter la Tamise et brûler les bâtiments anglais; mais l'avis qu'elle en donna à la cour d'Angleterre ayant été méprisé, mistriss Behn se borna dès-lors à un genre d'intrigue beaucoup moins dangereux; elle chercha les moyens de subsister par un talent littéraire assez médiocre, qui, cependant, joint à l'agrément de sa conversation, lui procura cette espèce de célébrité qu'acquiert facilement une femme belle et jeune, dont les goûts divers attirent autour d'elle les hommes d'esprit et les hommes de plaisir. Ses romans et ses poésies, qui sont en assez grand nombre, n'ont guère de mérite qu'une certaine facilité abondante et quelques peintures de l'amour assez passionnées. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès; aussi mistriss Behn s'est-elle conformée au goût de son temps : elles sont de la plus grossière indécence. C'est d'elle que Pope a parlé sous le nom d'*Astrée*, qui était son nom poétique, dans ces vers :

The stage how loosely does Astrea tread
Who fairly puts all characters to bed.

« Voyez avec quelle licence traite le » théâtre Astrée, qui conduit franche- » ment tous ses personnages au lit. » Mistriss Behn fut liée avec Dryden, Southern, Charles Cotton, Charles Gildon, etc. Elle mourut le 15 avril 1689, âgée d'environ quarante-cinq ans, et fut enterrée dans le cloître de l'abbaye de Westminster. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Poésies diverses*, en 3 vol., publiés successivement en 1684, 1685 et 1688. On y a inséré quelques productions légères du comte de Rochester et de quelques autres écrivains anglais, et une traduction des *Réflexions morales de la Rochefoucault*, sous le titre de *Sénèque démasqué*. II. Dix-sept pièces de théâtre, la plupart imitées de l'espagnol et du français, imprimées ensemble, d'abord en 2 vol. in-8°., et en 1724, en 4 vol. in-12. La 8e. édition est de 1735, 4 vol. in-8°. Quatre de ses pièces sont traduites en français dans le *Théâtre des femmes anglaises*, Paris, 1773, 4 vol. in-8°. III. *Histoires et Nouvelles*, en 2 vol. in-12, imprimées pour la huitième fois à Londres, en 1735, avec une *Notice biographique sur l'auteur*, écrite par une femme. Ce qu'on trouve de plus moral et de plus intéressant dans ce recueil, est l'histoire d'*Oronoko*, ou *le Royal Esclave*, qui a été traduite en français par Laplace, et qui a fourni au poète Soutern le sujet d'une des meilleures tragédies du théâtre anglais. IV. La traduction de l'*Histoire des Oracles*, et celle de la *Pluralité des Mondes*, précédées d'un *Essai sur l'art de traduire*; V. *Lettres d'un gentilhomme et de sa sœur*, 1684. On a conservé quelques *Lettres de mistriss Behn*, où l'on trouve le récit de certaines aventures galantes qui font peu d'honneur à son caractère et à ses mœurs. Ses ouvrages, en général, ne sont plus guère lus aujourd'hui en Angleterre, et sa réputation y est bien déchue. S—D.

BEHR (GEORGE-HENRI), médecin distingué, né à Strasbourg, le 16 octobre 1708. Après avoir pratiqué quelque temps la chirurgie dans un régiment suisse au service de France, il voyagea pour étendre ses connaissances, et suivit à Leyde les cours d'Albinus et de Boerhaave. Sa réputation le fit nommer membre de l'académie des Curieux de la Nature, et, en 1743, il fut élu président de la société allemande fondée à Strasbourg,

où il mourut le 9 mai 1761. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : I. *Physiologia medica*, Strasbourg, 1736, in-4°. ; II. *Lexicon physico-chimico-medicum reale*, ibid., 1738, in-4°.; III. *Fundamenta medicinæ anatomico-physiologica*, ibid., in-4°. ; IV. *Medicina consultatoria*, Augsbourg, 1751, in-4°. Il a inséré beaucoup de Dissertations dans les *Actes de la Société des Curieux de la nature*. G—T.

BEHRAM ou BAHRAM, surnommé Chahinder (*le bienfaisant*), 3°. roi de la dynastie des Saçanydes, succéda à Hormouz son père, vers l'an 272 de l'ère chrétienne. Son premier acte d'autorité, en montant sur le trône, fut d'assembler les grands et les notables, pour leur annoncer l'emploi qu'il prétendait faire des contributions : « Elles ne sont, » leur dit-il, qu'un dépôt entre nos » mains, et ne doivent servir qu'au » soulagement de nos sujets indigents, » à l'entretien des troupes destinées à » protéger nos états contre les enva- » hissements de nos voisins, et aux » véritables besoins de l'empire. » Behrâm ne se borna pas à énoncer ces sages et vertueux projets, il s'y conforma strictement, et cette conduite lui valut l'amour de ses sujets, et un surnom préférable à tous les éloges des flatteurs à gages. La bonté naturelle de Behrâm ne nuisait pas à cette sage fermeté qui convient aux hommes destinés à gouverner leurs semblables. Un sectaire fameux, sous le nom de *Mány*, ou *Manes*, que sa doctrine et son caractère turbulent avaient fait exiler sous le règne précédent, revint de l'Inde, où il s'était réfugié (suivant les auteurs orientaux), et reparut avec une nouvelle audace. Il s'annonçait pour être le paraclet prédit dans l'Évangile. Les mages, alarmés pour leur culte, et surtout pour leur considération et pour leur fortune, réclamèrent l'appui du souverain, et trouvèrent en lui un défenseur peut-être trop ardent. Mány fut traité avec la dernière cruauté; on l'écorcha vif, et cet acte de rigueur et d'imprudence coûta la vie à Behrâm. Il périt de la main d'un sectateur de la religion opprimée, la 4°. année de son règne, vers l'an 276. Des historiens grecs du Bas-Empire ont changé le nom de *Behrâm* en celui de *Vararanes*. M. Visconti a publié une belle médaille de ce prince dans son *Iconographie grecque*, pag. 356. L—s.

BEHRAM II, fils du précédent, hérita du nom et du royaume de son père, et non pas de ses vertus. Son caractère hautain et son humeur sanguinaire lui ayant aliéné le cœur des grands de sa cour, et même celui de ses simples sujets, les Romains profitèrent de ces discordes intestines pour pénétrer jusqu'au cœur de la Perse. Le monarque tremblant dans Ctésiphon, sa capitale, se rendit plus accessible aux conseils; il écouta même avec confiance et docilité les énergiques remontrances que lui adressa le chef des Mobed (des mages). La mort de l'empereur Carus, qui avait conduit l'armée romaine dans la Perse et menaçait la capitale, donna une nouvelle énergie aux représentations adressées à Behrâm; il fut trop heureux de se voir délivré des cruelles inquiétudes que lui causaient ses redoutables ennemis; il rentra dans le sentier de la justice, et le reste de son règne fut paisible et heureux. Il mourut en 293, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de *Behrâm III*, surnommé *Sedjestân-Châh*, ou *Souverain du Sedjestân*, parce qu'il avait gouverné cette province du vivant de son père; les écrivains grecs le nom-

ment *Vararanes Segansaa*. Il régna quatre ans, selon eux, neuf, suivant quelques historiens orientaux, et quatre mois seulement, si l'on s'en rapporte au *Châh-Nâmeh*, ou *Histoire poétique des rois de Perse de Ferdoùcy*. L—s.

BEHRAM IV, fils de Châpour Zoùl-Aktaf, succéda, sur le trône des Parthes, à Ardchyr II, son frère, en 383 ou 384. L'excessive bonté de son caractère, qui dégénérait en faiblesse, causa sa ruine; les factieux et les mutins abusèrent de sa douceur pour faire soulever les soldats. Au milieu d'une sédition, une flèche égarée ou dirigée à dessein, termina la carrière de ce souverain, digne d'un meilleur sort. Quelques historiens prétendent qu'il périt de la main d'un de ses parents, qui n'avait pourtant aucun motif de se plaindre de lui. Il régna environ dix ans : il porta le surnom de *Kermân-Châh*, souverain du Kermân, parce qu'il avait gouverné cette province pendant les règnes de son père et de son frère, Châpour II et Châpour III, et il fonda la capitale qui porte le nom de la province. Les historiens byzantins ont changé ce nom en celui de *Carmasat*. L—s.

BEHRAM-GOUR, c'est-à-dire, l'*Onagre*, le 5e. de ce nom, et le 12e. roi Saçânyde, était fils d'Yezdedjerd-le-Tyran. Ce monarque, désespéré de ne pouvoir élever aucun des enfants qui lui naissaient, imagina d'envoyer celui-ci en Arabie pour l'y faire élever, et le confia au gouverneur du Djézyréh (la Mésopotamie), province dépendante de l'empire des Parthes. Behrâm reçut une excellente éducation physique et morale. Ayant appris que son père était mort, et que les grands avaient décerné la couronne à un de ses parents, nommé *Khosrou*, il résolut de chasser l'usurpateur. Il rassembla donc une armée d'Arabes, qu'il conduisit contre lui. Les événements de cette guerre et les aventures de Behrâm sont rapportés au long par le poète Kâtéby. Quelques-unes de ces fictions ont passé dans les *Histoires de Perse*, où nous lisons : « Qu'il défia Khosrou d'arracher d'entre deux lions affamés le diadême » qu'il y avait placé. Il tua les deux » lions et prit le diadême; il voyagea » ensuite, comme simple particulier, » dans l'Inde, où il épousa la fille du » roi, dont il avait gagné la faveur » en tuant un éléphant furieux, et en » triomphant d'un prince indien qui » avait fait une irruption dans le » royaume. » Cette histoire a tout l'air d'un conte persan. Cependant, nous pouvons assurer qu'il repoussa les Tatars orientaux, qui, selon leur usage, avaient passé l'Oxus sous son règne, et qu'il soutint aussi d'une manière glorieuse la guerre contre les Romains, pendant plus de trois ans. Il éprouva cependant quelques revers qu'il sut très-bien réparer. Enfin, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il passa le reste de sa vie à chasser. Sa proie favorite était un animal nommé *goùr*, qui semble être l'onagros ou l'âne sauvage. On dit qu'il fut tué dans une chasse par un de ces animaux. Behrâm régna environ vingt ans. Il mourut vers l'an 440. On a fait tant de contes sur l'avènement de ce prince au trône, sur ses aventures et sur ses exploits, qu'il appartient autant au roman qu'à l'histoire. A une force presque surnaturelle, à un courage à toute épreuve, il joignait de grands talents militaires et littéraires. Il faisait très-bien des vers arabes et persans, et en fit en effet beaucoup, suivant Al-Maçoûdy. On trouve quelques-uns des premiers dans l'intéressant recueil in-

titulé : *Monumenta vetustiora Arabiæ*, publié par Alb. Schultens, pag. 49-57. L—s.

BEHRAM-TCHOUBYN, un des généraux d'Hormouz, ou Hormisdas, monta sur le trône de Perse par une de ces circonstances si communes dans les états sujets aux révolutions. Il descendait d'une famille distinguée de la Perse, qui avait possédé autrefois la ville de Rey, et lui-même était gouverneur de l'Azerbaïdjân et de l'Arménie, et surtout très-célèbre par son courage et ses talents militaires. Hormouz, d'après l'avis des grands du royaume, le choisit pour commander l'armée envoyée contre le souverain du Turkestân, qui avait fait une invasion dans le nord de la Perse. Behrâm ne choisit, dans l'immense armée qu'on avait mise à sa disposition, que douze mille hommes d'une valeur éprouvée. Il connaissait tous les inconvénients d'une armée trop nombreuse. Ces 12,000 hommes lui suffirent en effet pour repousser les Tatars. Leur monarque périt dans l'action, d'une flèche lancée par Behrâm. Le fils du vaincu voulut faire de nouvelles tentatives; il fut pris et envoyé à Madaïn avec 250 chameaux chargés d'argent monnayé, d'armes, de vases d'or et d'argent. Hormouz, ravi de se voir délivré d'un ennemi redoutable, et admirant cet immense butin, allait en témoigner toute sa reconnaissance au vainqueur, lorsqu'un de ces hommes envieux et perfides, si communs dans toutes les cours, dit en souriant : « Nous voyons au moins l'oreille de » la vache. » Cette observation eut tout son effet. L'avide et pusillanime Hormouz envoya au général victorieux des chaînes, du coton et un fuseau. Behrâm se chargea de chaînes, passa le coton autour de son cou, prit les fuseaux dans sa main, et se présenta ainsi à l'armée. Un cri d'indignation éclata de tous côtés, les officiers et les soldats jurèrent fidélité à leur général, haine et mépris au plus ingrat et au plus avide des souverains. Behrâm exerça l'autorité suprême dans une partie de la Perse, et n'osa pas cependant l'exercer en son nom. Il se servit de celui de Khosrou Pervyz, fils d'Hormouz. Celui-ci, non seulement le désavoua, mais encore marcha contre lui. Après une guerre d'assez longue durée, les anciens soldats, compagnons de gloire de Behrâm, étant morts, ses nouvelles recrues ne virent en lui qu'un rebelle, et rougirent bientôt d'être les instruments de son ambition. Behrâm, abandonné par ses soldats, s'enfuit dans le Turkestân. Il y trouva les esprits encore tous remplis du souvenir de ses grands exploits. Le souverain le combla de caresses et de faveurs ; mais toutes ces faveurs ne préservèrent pas Behrâm du sort qui lui était réservé : il périt du fer d'un assassin, vers l'an 590. Il n'avait exercé que peu de temps l'autorité suprême, et, quoique plusieurs écrivains le placent entre Hormouz, fils de Nouchyrvân, et Khosrou Pervyz, fils d'Hormouz, je n'ai pas cru devoir l'admettre dans le *Précis chronologique de la Perse*, que j'ai ajouté à la nouvelle édition du *Voyage de Chardin*. Son surnom de *Tchoûbyn*, dérivé de *Tchoub* (bâton), lui fut donné à cause de sa haute stature, de sa maigreur et de sa force. L—s.

BEHRENS (CONRAD BARTHOLD), médecin et historien, né le 26 août 1660, à Hildesheim, mort en 1736, après avoir obtenu le titre de médecin de l'électeur de Brunswick-Lunebourg. Il a consacré presque tous ses travaux à l'histoire de la maison de Brunswick, et à la généalogie des familles illustres, soit éteintes soit en-

core florissantes. Son cousin, le pasteur Behm, a publié, dans les *Annal. acad. Jul. sem.* 3, la liste de plus de six cents généalogies, dressées par Behrens. Il s'occupait aussi de théologie. Il a inséré beaucoup d'observations dans les *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*, dont il était membre, sous le nom d'*Eudoxe*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Selecta diætetica*, Francfort, 1710, in-4°., ouvrage d'hygiène, où il prescrit le meilleur régime pour se conserver en santé. II. *De constitutione artis medicæ*, Helmstadt, 1691, in-8°.; III. *Medicus legalis*, 1696, in-8°., en allemand, ouvrage de médecine légale. IV. *Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine*, Francfort et Leipzig, 1708, in-8°., ouvrage sur la philosophie de la médecine. V. *Fasti Carolini, in quibus vita Caroli Magni ex Henr. Turkii annalibus excerpta est*, Francfort, 1707, in-4°. VI. *Arbre généalogique des seigneurs d'Assebourg* (en allemand), et plusieurs Dissertations insérées dans les *Acta eruditorum*. — Son fils (Rodolphe-Auguste), mort en 1747, a publié : I. *Examen aquarum mineralium Furstenau et Wechteldensium*, Helmstædt, 1724, in-4°.; II. *Triga casuum memorabilium*, Wolfenbuttel, 1727; III. *De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo ejusque spontaneâ atque fortuitâ sanatione*, Brunswick, 1734, in-4°.; c'est l'histoire d'une maladie dont on voulut faire un miracle, qu'on attribuait au diacre Pâris; IV. *De cerebri vulnere non semper et absolutè lethali*, Francf., 1733, in-4°. — Behrens (George-Henning), médecin de Nordhausen, né en 1662, mort en 1712, a donné, en allemand, une *Description particulière et détaillée des montagnes, cavernes, fontaines, productions naturelles, et de toutes les choses curieuses qui se trouvent dans l'ancienne forêt Hercynie*, nommée aujourd'hui *le Hartz*, Nordhausen, 1703, in-4°., traduit en anglais, en 1730. G—t.

BEICH (Joachim-François), peintre, naquit en 1665, à Ravensbourg, en Suabe, d'un géomètre, qui peignait pour son amusement, et qui lui donna les premiers principes de l'art. Beich, devenu un artiste habile, fut chargé, par l'électeur Maximilien Emmanuel, de peindre les batailles livrées en Hongrie par ce prince. Il alla ensuite en Italie, où il fit plusieurs ouvrages qui méritèrent d'être distingués même dans ce pays, riche de tant de chefs-d'œuvre. Solimène copia d'après lui plusieurs paysages. De retour à Munich, Beich y mourut le 16 oct. 1748, à quatre-vingt-trois ans. La manière de ce peintre tient de celles du Guaspre et de Salvator Rosa; c'est-à-dire que ses paysages offrent souvent des sites sauvages et singuliers. Il a aussi gravé le paysage à l'eau forte. D—t.

BÉIDHAWY (Abdallah Ben Omar, surnommé), était, ainsi que l'indique son surnom, natif de Beïdhâ, ville de la province de Farès, et mourut en 685 de l'hég. (1286-7 de J. C.) Il s'adonna au droit musulman, devint cadhy de Chyrâz, et composa sur le Coran le plus célèbre commentaire arabe que nous connaissions. Cet ouvrage, intitulé : *Anwâr eltanzyl, wa ésrar altawyl*, c'est-à-dire, *les lumières du Coran et les mystères de son interprétation*, a été lui-même commenté par plusieurs savants, et a servi de texte à un grand nombre de gloses. Il existe manuscrit dans les principales bibliothèques de

l'Europe. Beïdhawy, outre ce *Commentaire*, et plusieurs autres ouvrages sur le droit et la logique, dont on trouve la nomenclature dans le *Menhel el Sâfy*, a écrit en persan, sous le titre de *Nizam el-téwarykh*, une chronologie que M. Sylvestre de Sacy a fait connaître dans le tom. IV des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*. Reiske observe, dans ses *Suppléments à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot*, qu'une partie de cette histoire a été traduite en latin par Muller, et publiée avec le texte à Berlin, en 1689; mais cette assertion hasardée nous fera entrer ici dans quelques détails. D'après l'exacte notice de M. de Sacy, cet ouvrage de Beïdhawy se divise en quatre livres; le 1er. contient l'histoire des prophètes et des patriarches, depuis Adam jusqu'à Noë; le 2e., celle des rois de Perse, depuis l'origine de cette monarchie jusqu'à son extinction par les musulmans; dans le 3e. livre est renfermée l'histoire de Mahomet et de ses successeurs, jusqu'à leur ruine entière par les Tatars; et dans le 4e., l'histoire des dynasties qui se sont élevées en Perse sous les khalyfes Abbaçydes, jusqu'au temps de Beïdhawy. Nous observerons que M. de Sacy s'est servi, pour rédiger sa notice, de deux manuscrits possédés par la Bibliothèque impériale. Voici maintenant un résumé de ce que dit Muller sur l'ouvrage qu'il a publié. Cette histoire, dont il a traduit le titre par *Lineæ historiarum margaritæ*, se divise en dix livres; le contenu des quatre premiers est absolument semblable à celui indiqué par M. de Sacy; l'objet des six livres suivants, à l'exception cependant du huitième, nous est inconnu; car Muller n'avait en sa possession que les quatre premiers livres, le huitième et une partie du neuvième. Ce savant observe, comme M. de Sacy, qu'il est dit dans la préface que Beïdhawy commença son ouvrage le 21 de moharrem 674 (17 juillet 1275 de J.-C.) Ce huitième livre, dont nous lui devons la publication, est consacré à l'histoire du Khataï. Il se compose d'une préface et de deux chapitres, dont le premier, subdivisé en deux sections, traite de la chronologie du Khataï, et donne la description de ce pays; et le second est consacré à l'histoire de ses rois, rangés sous trente-six classes. Ce livre, imprimé à Jéna, en 1677, accompagné d'une traduction latine et de savantes notes, fut publié, avec des suppléments par le fils de Muller, sous ce titre: *Beïdhavai historia Sinensis, persicè et latinè ab Andr. Muller, accedunt ejusdem notæ marginales*, etc., Berlin, 1689, in-4°. De tout ce que nous venons de dire, il résulte, ou que les manuscrits de la Bibliothèque impériale sont incomplets, ou que Muller a été induit en erreur en attribuant à Beïdhawy ce qui ne lui appartenait pas; mais si l'on considère que l'indication de M. de Sacy est parfaitement d'accord avec celle de Hadjy Khalfa; que ce célèbre bibliographe oriental n'attribue à Beïdhawy aucun ouvrage historique autre que le *Nizam el-téwarykh*, et qu'enfin Muller dit positivement qu'il n'avait sous les yeux que ces quatre premiers livres, dont le contenu est le même que celui de nos manuscrits, et seulement le huitième et un fragment du neuvième, on sera bien porté à croire que le huitième livre a été ajouté par un copiste, qui, pour lui donner plus de prix, l'aura mis sous le nom de Beïdhawy; autrement il faudrait supposer que Hadjy Khalfa n'a eu sous les yeux que des manuscrits aussi incomplets que les nôtres. J—n.

BEIER (Adrien), jurisconsulte,

qui s'est particulièrement distingué par ses recherches sur les lois qui doivent régler l'industrie et les professions des artisans, naquit à Jéna, le 20 janvier 1634, et fit ses études à Jéna, Leipzig, Witteuberg, Rostock et Leyde : il était professeur de droit à Jéna, lorsqu'il mourut en 1712. Bien que les principes qui réglaient l'industrie en Europe, et l'organisation des corporations d'artisans aient subi de grands changements depuis la mort de Beier, ce qu'il a écrit sur ce sujet est encore utile et estimé en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : I. *Tyro, prudentiæ juris opificiarii præcursorum emissarius*, Jéna, 1683, in-4°., augmenté par Fréd. Gott. Struve, Jéna, 1717, in-4°. ; II. *Tractatus de jure prohibendi, quod competit opificibus et in opifices*, Jéna, 1683, in-4°., enrichi par Struve, Jéna, 1721, in-4°. ; III. *Boëthus peregrè redux conspectibus et judice conspicuus*, Jéna, 1685, in-4°., augmenté par Struve, Jéna, 1717, in-4°.; IV. *De collegiis opificum*, Jéna, 1688, in-4°., réimprimé avec des notes de Struve et de Gœbel, à Helmstædt, 1727, in-4°.; V. *Opus de eo quod circa carnifices et excoriatores justum est*, 1702, in-4°., etc. G—T.

BEIER (HARTMANN), ministre luthérien, né à Francfort-sur-le-Mein, le 29 septembre 1516, est mort le 11 août 1577. Il fut élevé à Wittemberg dans les sentiments de Luther, qu'il connut particulièrement. On a de lui : I. des commentaires sur la *Bible*; II. *Quæstiones in libellum de spherá Joannis de Sacro busto* (Jean de Sacrobosco), Wittemberg, 1573, in-8°.; III. Quelques autres ouvrages. On lui attribue le livre intitulé : *Pro fictitio missæ sacrificio argumenta erronea sophistarum pontificiorum cum refutationibus*, publié sous le nom d'*Andreas Epicimus*, Magdebourg, 1551, in-8°., dont il existe une trad. française, Lyon, 1563, in-8°. A. B—T.

BEIER. *Voy.* BEYER.

BEIERLING. *Voy.* BEYERLING.

BEIL (JEAN-DAVID), acteur distingué, né à Chemnitz, en 1754, joua avec succès les rôles de valets sur plusieurs théâtres d'Allemagne. Il a composé dix comédies où ses compatriotes trouvent de la verve, de l'invention, un dialogue rapide, mais peu de travail et de sagesse; les principales sont : I. les *Joueurs*, Manheim, 1785, in-8°.; II. L'*École des Comédiens*, ibid., 1785, in-8°.; III. *Amour et Caprice*, etc. Elles ont été recueillies en 2 volumes, et publiées à Zurich et à Leipzig, 1794. Beil mourut le 15 août 1794. On imprima, après sa mort, une comédie intitulée : l'*Orgueil du mendiant*, Zurich, 1797, in-8°. G—T.

BEINVILLE (CHARLES-BARTHÉLEMI DE), gentilhomme picard, mort en 1641, est auteur des *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, ou *Réfutation de la déclaration du cardinal infant* (Ferdinand d'Autriche, archevêque de Tolède, et gouverneur des Pays-Bas pour Philippe IV, son frère), Beauvais, 1637-39, 3 vol. in-8°., Paris, 1643, in-4°. C'est une apologie du cardinal de Richelieu, où l'on découvre toutes les ruses, les vues ambitieuses et le peu de bonne foi des Espagnols. L'ouvrage est divisé en trois parties; la première comprend ce qui s'est passé depuis la paix de Vervins, en 1598, jusqu'à la mort de Henri IV (1610); la seconde, depuis cette époque jusqu'au ministère du cardinal, en 1624; la troisième embrasse tout ce qui s'est passé sous son administration. A. B—T.

BEIREIS (Godefroy-Christophe), professeur de chimie et de médecine à l'université de Helmstædt, dans le ci-devant pays de Brunswick, à qui plusieurs singularités et une sorte d'existence mystérieuse avaient procuré en Allemagne une fort grande célébrité. Il est mort à Helmstædt, en septembre 1809, âgé de près de quatre-vingts ans, étant né à Mühlhausen, en 1730. Sa famille était ancienne dans cette ville, jadis libre; et son père, qui y était revêtu d'un emploi de magistrature, y exerçait aussi la pharmacie. Beireis avait plusieurs bonnes qualités, et, à ses forfanteries près, était un fort honnête homme. Il soignait avec zèle ses malades, visitait sans rétribution ceux qui étaient pauvres, et leur fournissait même gratuitement les remèdes nécessaires. Il avait du savoir, et beaucoup d'esprit naturel; ses cours étaient intéressants et fort suivis, et quantité de savants ou d'étrangers allaient à Helmstædt pour le visiter. Il s'y était acquis une maison spacieuse, qu'il avait remplie de toute sorte de curiosités et de choses rares et précieuses, ou du moins qu'il savait, avec beaucoup d'adresse, faire passer pour telles quand elles ne l'étaient pas en effet. Il montrait tour à tour dix-sept collections diverses d'objets d'arts, de sciences, d'histoire naturelle, de mécanique, etc. Il avait passé toute sa vie et employé tous ses moyens à les recueillir, ce qui dénote en lui beaucoup d'énergie et de constance de caractère, jointes à un ardent amour pour les sciences, et à un désintéressement fort louable. Parmi ses tableaux, il en était de fort bons; mais il prétendait posséder des ouvrages fameux, dont il n'avait que des copies, comme par exemple de la *Nuit du Corrège*. Il avait aussi trois automates connus, parmi lesquels se trouvait le *Canard qui digère*, et qu'il soutenait être de Vaucanson, quoiqu'on sache que ceux-ci font partie des collections impériales de St.-Pétersbourg. Il possédait de très-belles injections anatomiques, à la façon de Liberkuhn, et qui paraissaient être de ce célèbre physiologue. Il avait en outre quelques antiques, des manuscrits, des livres rares, et un beau cabinet de médailles, composé en grande partie d'anciennes monnoies d'or. Il montrait surtout, mais rarement, et avec précaution, une masse transparente, plus grosse qu'un œuf de poule, qu'il affirmait être un diamant, du poids de 6400 karats, et que tous les souverains de la terre ensemble n'auraient pu payer. Des gens de l'art ont cru que cette pierre, qui ne s'est plus retrouvée après la mort du possesseur, était un beau caillou de Ceylan ou de Madagascar. Il devait paraître étrange qu'un professeur et un simple médecin, dans une petite ville telle que Helmstædt, eût pu se procurer tant d'objets précieux, dont l'acquisition semblait exiger d'immenses richesses. Beireis donnait à entendre, et avouait même quelquefois sans détour qu'il faisait de l'or. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans sa jeunesse, il avait trouvé le secret d'une belle couleur rouge, propre à peindre sur la porcelaine, et qui lui avait valu assez d'argent. Il assurait avoir, dans toutes les grandes villes du monde, des agents à ses ordres, chargés de lui acheter, à quelque prix que ce fût, les objets curieux qu'il désirait. Il racontait aussi plusieurs voyages qu'il avait faits à Paris, à Rome, et ailleurs; bien que des gens qui l'ont connu de près assurent qu'il n'était jamais sorti de Helmstædt, que pour aller tout au plus à Berlin et autres lieux peu éloignés. Beireis, à force de répéter ces histoires, était par-

venu, à ce qu'il paraît, à se les persuader, et ne croyait plus mentir en les débitant. On n'a d'autres écrits de lui que quelques dissertations physiologiques en latin, parmi lesquelles il en est à peine une ou deux qui offrent de l'intérêt. Elles se trouvent, reliées en un seul volume in-4°., à la bibliothèque de l'université de Goëttingue.

V—s.

BEISSIER (JACQUES), chirurgien, né en Dauphiné, se distingua tellement dans le service des armées, et particulièrement dans le traitement des plaies d'armes à feu, que Louis XIV se fit accompagner par lui dans toutes ses campagnes, lui confia constamment la direction de toute la chirurgie militaire, et même voulut qu'il fût présent à l'opération de la fistule à l'anus qui lui fut faite par son 1er. chirurgien Félix, et qu'il donnât son conseil. Il est mort en 1712, âgé de quatre-vingt-onze ans, n'ayant rien écrit.

C. et A.

BEITHAR. *Voy.* ABEN-BITAR.

BÉJART, comédien, qui, après avoir été camarade de Molière, dans la province, revint avec lui à Paris, en 1658, et joua dans presque toutes les pièces de cet auteur. Son emploi était les pères, les seconds valets et les confidents tragiques. Ce comédien, ayant voulu séparer deux de ses amis qui se battaient sur la place du Palais-Royal, fut blessé au pied, et resta boiteux. Cet accident, qui aurait forcé un acteur moins aimé du public d'abandonner sa profession, ne l'empêcha pas de créer plusieurs rôles. C'est à lui que Molière donna celui de la Flèche dans l'*Avare*, et lorsque Harpagon dit : « Je ne me plais point à » voir ce chien de boiteux-là, » des applaudissements réitérés indiquaient assez qu'on le voyait toujours avec le même plaisir, malgré son accident. Son succès dans les divers rôles de valets fut tel, que les acteurs qui, à cette époque, jouèrent en province non seulement la Flèche, mais encore d'autres rôles de Béjart, affectèrent de boiter comme lui. Ce comédien avait beaucoup de bravoure et de présence d'esprit; il apaisa seul un grand nombre de militaires de la maison du roi, qui, se croyant outragés de ce que Molière avait obtenu de Louis XIV qu'ils n'entreraient plus *gratis* au spectacle, forcèrent les portes, et tuèrent les gagistes qui en défendaient l'entrée : ils se portaient vers le théâtre, pour se venger sur la troupe entière de l'insulte qu'ils prétendaient avoir reçue, lorsque Béjart, vêtu en vieillard, vint au-devant d'eux, et leur dit : « Eh! messieurs, » épargnez du moins un pauvre vieil- » lard de soixante-quinze ans, qui n'a » plus que quelques jours à vivre. » Cette prière, dans la bouche d'un jeune comédien, calma les séditieux, dont la rage se changea en gaîté : le spectacle eut lieu le jour même, et depuis cette époque la maison du roi ne fit aucune difficulté de payer. Béjart se retira du théâtre en 1670, et mourut le 29 septembre 1678. P—x.

BÉJART (ÉLISABETH-ARMANDE-CRESINDE-CLAIRE), sœur du précédent, épousa Molière en premières nôces, malgré sa mère, et en secondes nôces, Guérin d'Estriche. Elle était très-aimable, jouait agréablement dans le comique, et chantait avec beaucoup de goût. Molière ne fut pas long-temps à se repentir de son mariage (*Voy.* MOLIÈRE). Sa femme quitta le théâtre en 1694, et mourut le 3 octobre 1700. Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français*, t. III, p. 24, rapporte sur la Béjart une anecdote assez piquante, mais trop longue pour être transcrite ici. — BÉJART (Geneviève), sœur de

la précédente, épousa Villeaubrun, puis Aubry, qui, de maître paveur, était devenu auteur tragique. Elle jouait les rôles de soubrettes, et mourut en 1675. — Béjart, leur mère, fut mariée secrètement à M. de Modène, gentilhomme du comtat Vénaissain, et mourut en 1670. A. B—t.

BÉJOT (François), né à Montpellier, le 14 septembre 1718, y commença ses études, qu'il vint achever à Paris; il fit sa rhétorique sous le célèbre Gibert. De retour à Montpellier, ses parents le destinaient, malgré lui, à l'état ecclésiastique. Béjot, revenu à Paris, y renonça, et s'adonna aux lettres, contre le gré de ses parents. A l'âge de vingt ans, il professa le grec, et eut pour écolier Goguet (*Voy.* Goguet). En 1741, il obtint une place à la bibliothèque du roi, et eut beaucoup de part à la composition des volumes du catalogue qui parurent en 1744. Béjot fut, en 1761, nommé garde des manuscrits de cette bibliothèque; et, en 1762, reçu à l'académie des Inscriptions, et presque aussitôt coadjuteur de l'abbé de la Bleterie, à la chaire d'éloquence latine au collége de France. Il ne lut que deux mémoires à l'académie; l'un sur quelques endroits du texte de la *Cyropédie* de Xénophon; l'autre, sur les Éparites, ou Éparoëtes, souvent cités pour des actions d'éclat dans l'*Histoire grecque* de Xénophon, et qui étaient, non un peuple comme on l'a cru, mais une troupe choisie dans toute l'armée arcadienne. Béjot est mort le 31 août 1787, laissant quelques ouvrages manuscrits. A. B—t.

BEKKER (Balthazar), né en 1634 à Metselawier en Frise, où son père était pasteur. Il n'eut que lui pour maître jusqu'à l'âge de seize ans, et étudia ensuite à Groningue et à Franeker. Dans la première de ces deux villes, Alting fut son maître d'hébreu, et le prit tellement en affection, qu'il le soutint dans la suite contre ses nombreux ennemis. Bekker, par reconnaissance pour un maître aussi respectable, recueillit et publia après la mort d'Alting toutes ses œuvres. Après avoir achevé ses études à Franeker, Bekker fut nommé recteur d'une école latine, et ensuite pasteur à Oosterlittens. Il se signala dans cet emploi par son zèle pour l'éducation des enfants; zèle qui lui attira plusieurs ennemis parmi ses collègues. Ils trouvèrent mauvais que Bekker voulût accoutumer le peuple à demander aux pasteurs autre chose que des sermons. Ce fut le premier dégoût qu'il essuya dans sa carrière. Bientôt après, il s'en attira de plus grands. Ayant obtenu en 1666, à Franeker, le titre de docteur en théologie et la place de pasteur, il prit parti pour la philosophie de Descartes, qu'il avait étudiée lorsqu'il était à l'université, et il essaya d'en répandre le goût par une brochure (*De philosophiâ cartesianâ admonitio sincera*, 1668, in-12), dans laquelle il cherchait à prouver que cette philosophie pouvait fort bien s'allier avec la théologie. Loin que ses preuves fussent regardées comme convaincantes, elles lui attirèrent beaucoup d'adversaires; on le trouva trop entêté de ses opinions, s'en rapportant trop à son propre jugement, et plus habile à créer des difficultés qu'à les résoudre. Bekker publia encore à cette époque deux espèces de catéchismes sous des titres assez bizarres; l'un s'appelait *Gesneden Brood* (pain coupé), et l'autre *Vaste spyze* (mets de carême). Ces deux ouvrages augmentèrent les clameurs contre lui. Dans le second, il avançait quelques sentiments particuliers sur l'état

d'Adam avant son péché; sur la nature des peines de l'enfer, qu'il réduisait au désespoir des damnés; sur leur durée, insinuant que leur éternité était contraire à la bonté de Dieu; sur la hiérarchie ecclésiastique, où il admettait une gradation de titres et de pouvoirs subordonnés les uns aux autres, assez semblable à celle de l'histoire romaine; sur le droit des assemblées ecclésiastiques, qu'il regardait comme indépendantes du magistrat politique dans le choix des pasteurs. Ses collègues jaloux l'accusèrent de socinianisme et de cartésianisme. Ce fut en vain que Bekker écrivit une apologie de ses opinions, et se montra disposé à changer dans ses ouvrages tout ce qui serait contraire à la foi; l'impression de son *Vaste spyze* fut défendue par le synode, sous peine d'une amende pécuniaire. Fatigué de toutes les contrariétés qu'il éprouvait à Franeker, il quitta cette ville, et fut successivement pasteur dans les deux villages de Loenen et de Wesop, puis ministre de camp d'un régiment. Le repos ne semblait pas lui convenir. En 1679, il s'établit à Amsterdam, et réveilla bientôt par de nouveaux écrits l'animosité de ses confrères. Il combattit les préjugés du vulgaire par une brochure qu'il publia à l'occasion de l'apparition d'une comète en 1680 et 1681. Dans ses *Recherches sur les comètes* (imprim. en flamand, Lewarde, 1683, in-8°.; Amsterd., 1692, in-4°.), Bekker s'attache à prouver, comme le fit Bayle, que les comètes ne sont ni des présages ni des avant-coureurs de malheurs, comme on se l'était alors imaginé. Ce petit ouvrage, rempli d'idées saines et justes, fut assez bien reçu; mais il n'en fut pas de même d'un autre qu'il publia peu de temps après, et dans lequel il combattit des préjugés d'une autre nature. Ce livre est intitulé: *De Betooverde wereld* (le monde enchanté). Il fut d'abord imprimé à Franeker, ensuite réimprimé plusieurs fois à Amsterdam, et on en donna une nouvelle édition à Deventer en 1737. Une traduction française fut donnée à Amsterdam, 1694, 4 tom. in-12. C'est de tous les ouvrages de Bekker celui qui a le plus contribué à rendre son nom fameux. L'auteur y attaque l'opinion du peuple sur le pouvoir des démons; il cherche à prouver que les esprits n'ont point d'influence sur l'homme; que tout ce que l'on dit sur le diable, les sorciers, les malins esprits, n'est que superstition, et qu'il ne faut point prendre à la lettre les passages de la *Bible* où il est question du diable. « C'est pour détruire cette » vaine idole de la crédulité populaire que j'ai écrit mon livre, dit-il; » si le démon s'en fâche, qu'il emploie sa puissance pour m'en punir; s'il est Dieu, qu'il se défende » lui-même, et qu'il s'en prenne à » moi qui ai renversé ses autels. » Cet ouvrage eut le malheur de paraître trop tôt. Les pensées éclairées dont il est plein ne firent point pardonner quelques idées obscures ou bizarres qui s'y trouvent mêlées. Si auparavant on avait traité Bekker de cartésien et de socinien, on le traita cette fois-ci de saducéen. Toutes les plumes furent en mouvement contre lui. Bekker eut à peine le temps de répondre à toutes les objections, à toutes les injures et à toutes les calomnies qui lui furent adressées; son livre fut soumis à la censure du conseil ecclésiastique. L'auteur publia une apologie *Schriftelyke satisfactie*, dans laquelle il protesta contre toutes les interprétations malignes du *Monde ensorcelé*, et avoua qu'il croyait à l'existence du diable; mais qu'il le croyait enchaîné

au fond de l'enfer. Le conseil se contenta de ses explications; mais cette indulgence irrita tout le clergé de Hollande; il fut inondé de réclamations, et forcé, par le cri public, d'examiner cette affaire plus sérieusement. Bekker demanda qu'elle fût portée devant le synode, et présenta une nouvelle apologie de ses opinions. Le synode rejeta l'ouvrage, et priva l'auteur de sa charge de prédicateur. Ce jugement, reçu avec une sorte de triomphe par le clergé, fut attaqué par quelques amis de l'auteur. L'un d'eux eut le courage de publier le *Diable triomphant, parlant sur le mont Parnasse;* mais le synode ne révoqua point sa sentence, et Bekker mourut le 11 juin 1698, d'une pleurésie, à l'âge de soixante-quatre ans, sans avoir été réintégré dans sa charge. Bekker est encore auteur d'une *Explication du prophète Daniel* (en flamand), 1688, in-4°. Il avait épousé la fille de Fullenius, professeur à Franeker. On a frappé des médailles en son honneur. Ses ennemis en firent frapper une sur laquelle le diable est représenté en prédicateur, assis sur un âne. Bekker avait une figure très-laide; ses joues étaient très-saillantes, et son nez et son menton étaient tellement allongés qu'ils se joignaient presque. Lamonnoye a fait sur lui l'épigramme suivante, qu'on trouve à la tête de la traduction française du *Monde ensorcelé :*

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
Bekker, supprime ton portrait.

Quoique profond théologien, Bekker faisait de mauvais sermons; il y mêlait quelquefois même la bouffonnerie, et en société il faisait souvent des applications singulières des passages de la *Bible*. Son fils, Jean-Henri Bekker, a écrit un petit livre sur ses derniers moments. Swager a publié en allemand un ouvrage sur la vie, les aventures et les opinions de ce fameux pasteur, Leipzig, 1780, in-8°. D—G.

BEKTACH. *Voy*. BEYGTACH.

BEL, ou BELIUS (MATHIAS), théologien et historien, né en 1684 à Orsova en Hongrie. Ayant fait de très-bonnes études à l'université de Halle, il retourna dans son pays, et fut placé comme recteur des écoles protestantes et ministre du culte de la même religion à Neusohl. Lorsque le temple de cette ville eut été enlevé aux protestants, Bel exerça les fonctions du ministère à Presbourg, où il fut en même temps mis à la tête d'un collége. Il mourut en 1749. Les académies de Berlin et de Pétersbourg et la société royale de Londres lui avaient donné une place parmi leurs associés étrangers. On a de lui une traduction de la *Bible* en bohémien, une édition de Thomas à Kempis, plusieurs ouvrages de dévotion, et des ouvrages historiques très-estimés des savants par leur exactitude : I. *Prodromus Hungariæ antiquæ et hodiernæ*, Nuremberg, 1723, in-folio; II. *Notitia Hungariæ novæ historico-geographica*, 4 vol. in-folio, Vienne, 1735-42; cet ouvrage valut à l'auteur le titre d'historiographe de l'empereur Charles VI, et des lettres de noblesse; III. *De vetere litteraturâ Hunno-Scythicâ exercitatio*, Leipzig, 1718, in-4°.; IV. *Apparatus ad historiam Hungariæ, sive Collectio monumentorum ineditorum partim, partim editorum*, Presbourg, 3 volumes in-fol., 1735-46; V. *Amplissimæ historico-criticæ præfationes in scriptores rerum Hungaricarum*, 3 vol. in-8°. — BEL (Charles-André), son fils, était conseiller de l'électeur de Saxe, professeur et bibliothécaire de

l'université de Leipzig. Né en 1717 à Presbourg, il fit ses études à Altorf et à Jéna. Une thèse *De pædobaptismi historiâ* lui fit obtenir dans la dernière de ces villes le degré de maître-ès-arts. Après avoir voyagé avec plusieurs gentilshommes hongrois, il se fixa en Saxe vers l'année 1750. Sa réputation se répandit en Allemagne et ailleurs, et l'académie de Munich, la société d'histoire de Goëttingue, ainsi que d'autres compagnies littéraires, lui envoyèrent des diplômes d'associé. Il mourut subitement le 5 avril 1782, laissant plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : I. *De verâ origine et epochâ Hunnorum et rerum Hungararum*, Leipzig, 1757; II. *Bonfinii decades rerum Hungaricarum edit. VII*, Leipzig, 1771, in-fol.; III. une traduction allemande de l'*Histoire de Suisse*, par Abraham-Louis de Wattewille, Lemgo, 1762; IV. des Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature. Après la mort d'Othon Menk, Bel continua, de 1754 à 1780, les *Acta eruditorum* et le journal littéraire allemand de Leipzig. C—AU.

BEL (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Bordeaux, membre de l'académie de cette ville, y naquit le 21 mars 1693, et mourut à Paris le 15 août 1738. On a de lui : I. *Sur le* Romans *de La Motte*, 1722, in-8°.; II. *Apologie de M. Houdar de La Motte*, 1724, in-8°. C'est la satire la plus ingénieuse et la plus maligne de toutes celles qui parurent sur la tragédie d'*Inès*. III. *Lettres critiques sur la* Mariamne *de Voltaire*, 1726, in-12; IV. *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux-esprits du siècle, avec l'éloge historique de Pantalon-Phœbus*, etc., 1726, 1727, 1728, 1750, in-12; 7e. édition, 1756, in-12. L'abbé Desfontaines a eu part à cet ouvrage, ou tout au moins à quelques éditions. Le *Dictionnaire néologique* est le relevé, par ordre alphabétique, des expressions vicieuses, ridicules, ou néologiques, employées par La Motte, le P. Berruyer, les journalistes de Trévoux, Crébillon père, Moncrif, Fontenelle, Rollin, Voltaire, etc. Dans l'*Éloge de Pantalon-Phœbus*, l'auteur a employé les mots et phrases qu'il critique dans le *Dictionnaire*. La *Relation de ce qui s'est passé au sujet de la réception de messire Christophe Mathanasius à l'académie française*, et la *Réponse du doyen*, portent sur le *Recueil des Harangues de l'académie française*. Le *Pantalo-Phœbeana* est dirigé principalement contre La Motte, Fontenelle et l'abbé de Pons. Les deux *Lettres d'un Rat Calotin à Citron Barbet*, qui terminent le volume, sont une critique de l'*Histoire des chats*, de Moncrif. On a remarqué que, de tous ses critiques, La Motte ne nomme que Bel, encore ne le désigne-t-il que par la lettre initiale de son nom. A. B—T.

BEL. *Voy.* Bell et Lebel.

BELA Ier., roi de Hongrie, fit valoir ses prétentions à la couronne du vivant de son frère André, qu'on avait proclamé roi. Forcé de fuir en Pologne, il revint bientôt avec une armée, et livra bataille à son compétiteur, qui périt dans l'action, en 1059. Bela monta aussitôt sur le trône, pardonna à tous ceux qui avaient pris le parti de son frère, modéra les taxes, fit battre monnaie, établit des foires et l'uniformité des poids et mesures. L'introduction de la religion chrétienne ayant occasionné de grands troubles en Hongrie, Bela était sur le point de régler dans une assemblée nationale les affaires du culte, lorsque le peuple

se souleva pour qu'on lui rendît son ancienne religion. Bela rassembla aussitôt une armée, et fondit sur les rebelles qu'il tailla en pièces. Il mourut peu de temps après, ayant été blessé dangereusement sous les ruines d'une maison, en 1062, la 3ᵉ. année de son règne. B—P.

BELA II, roi de Hongrie, surnommé l'*Aveugle*, parce qu'à la suite d'une guerre civile, on lui creva les yeux par ordre du roi Coloman son oncle, monta sur le trône à la mort d'Étienne, fils de Coloman, vers 1131, du consentement unanime des États. Ce prince se fit d'abord aimer de ses sujets, auxquels il montra des sentiments de modération et de justice; mais la reine l'ayant engagé à punir ses anciens ennemis, cette sévérité occasionna plusieurs révoltes qu'il étouffa, et dont il fit punir les chefs. Se voyant affermi sur le trône, Bela se livra à l'intempérance, et mourut d'une hydropisie en 1141, après un règne de dix ans. B—P.

BELA III, roi de Hongrie, frère d'Étienne III, lui succéda en 1173. Il se signala par son intégrité et sa justice, réprima la licence et le brigandage qui s'étaient introduits pendant les troubles des règnes précédents, divisa le royaume en comtés, et y établit des gouverneurs. Il soutint la guerre contre les Bohêmes et les Polonais, arrêta les incursions des Autrichiens, reprit les villes de la Dalmatie dont les Vénitiens s'étaient emparés, et signa, par la médiation du pape, en 1189, un traité avec Venise. Ce prince mourut d'une maladie de langueur, en 1196, la 23ᵉ. année de son règne. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France, dont il eut deux fils : Emeric qui lui succéda, et André qui monta également sur le trône. B—P.

BELA IV, roi de Hongrie, fils d'André II, lui succéda en 1235, et reçut dans ses états quarante mille Cumanes, ou Sarmates, qui fuyaient la fureur des Tatars, ce qui excita le mécontentement de ses sujets. La Hongrie ayant été envahie peu de temps après par les Tatars, Bela rassembla une armée pour s'opposer à leurs ravages; mais il fut totalement défait et obligé de fuir en Autriche. On l'y retint prisonnier, et il ne recouvra sa liberté qu'après avoir payé une forte rançon. Les Tatars ravageant toujours ses états, ce prince se réfugia en Dalmatie, et ne fut rétabli sur le trône qu'en 1244, par le secours des chevaliers de Rhodes. Il porta aussitôt la guerre en Autriche, et livra bataille au duc Frédéric, qui fut vaincu et tué. Bela fut moins heureux contre Ottocare, roi de Bohême, qui le défit et lui dicta une paix honteuse. Ce prince employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tatars : il mourut en 1270, après avoir régné trente-six ans. Son fils Étienne lui succéda. B—P.

BELAIR. *Voy.* LAVAL.

BELCARI (FEO, ou MAFFEO DE'), noble florentin et poète italien, florissait vers le milieu du 15ᵉ. siècle. Il occupa plusieurs fois les premières magistratures dans sa patrie, et mourut vieux, le 16 août 1484. Il était très-pieux, et n'a traité dans ses poésies que des sujets de dévotion. Il a laissé, I. *Vita del B. Giovanni Colombini, institutor dell' ordine de' Padri Gesuati*, en italien, et non en latin, comme la citent Vossius, *De histor. latin.*, liv. III, et le P. Negri, *Stor. degli scrittor. fior.* La première édition est de Florence et sans date; elle fut réimprimée à Brescia, 1505, in-4°., et l'a été plusieurs fois depuis. II. *Rappresentazione d'Abraamo e d'I-*

saac, petit poëme en octaves, imprimé plusieurs fois à Florence et à Venise, et entre autres, à Florence, sans nom d'imprimeur, 1490, in-4°.; III. *Annunziazione di Maria, rappresentazione in versi*, Florence, 1568, in-4°.; IV. *Rappresentazione di san Gio. Batista quando andò nel Deserto, in versi*, Florence, 1558 et 1560, in-4°.; V. *Laudi spirituali*, espèces de cantiques, dont il se trouve vingt dans la *Scelta di Laudi spirituali*, etc., Florence, 1578, in-4°., et, plus anciennement, quatre-vingt-neuf dans les *Laude facte et composte da più persone spirituali*, etc., Florence, 1485, in-4°. Il traduisit aussi en prose plusieurs livres de piété. Il est un des anciens auteurs que les académiciens de la Crusca citent dans leur vocabulaire, comme *testi di lingua*, ou faisant autorité pour la langue. G—É.

BELCHIER (JEAN), chirurgien, né en 1706, à Kingston, dans le comté de Surrey. Il étudia à Éton, et fut élève de Cheselden, le plus célèbre chirurgien de l'Angleterre. Sous un tel maître, Belchier devint très-habile dans l'anatomie. La réputation qu'il ne tarda pas à acquérir le fit nommer, en 1736, chirurgien de l'hôpital de Guy, et il ne s'y distingua pas moins par son humanité que par ses talents. Devenu membre de la société royale, il lui communiqua plusieurs *Mémoires* sur des matières de sa profession. Après avoir résigné sa place à l'hôpital de Guy, il fut créé directeur de cet établissement, ainsi que de l'hôpital de St.-Thomas. On cite, comme une preuve de son courage et de son bon naturel, le trait suivant. Un homme s'était introduit chez lui, et, le pistolet à la main, avait voulu le voler. Belchier, qui lui avait résisté, et s'était saisi de sa personne, lui envoya chaque jour de la nourriture pendant tout le temps de sa réclusion. Il ne pouvait parler de Guy, fondateur de l'hôpital qui porte son nom, sans une sorte de transport, et sans le considérer comme une espèce de saint. Quelqu'un lui disant un jour qu'il n'avait jamais entendu parler de S. Guy : « Non, monsieur, répondit » Belchier avec chaleur, peut-être » son nom n'est-il pas dans le calen» drier; mais permettez-moi de vous » dire qu'il a plus de droit d'être ca» nonisé que les neuf dixièmes de ceux » dont les noms s'y trouvent. Quel» ques-uns d'entre eux, peut-être, ont » rendu la vue aux aveugles, et fait » marcher les boiteux; mais pour» riez-vous m'en citer un seul qui ait » donné 150,000 liv. sterl. pour le » soulagement de ses semblables? » Son enthousiasme ne lui permettait pas de considérer que beaucoup de saints avaient fait encore plus, en donnant aux indigents tout ce qu'ils possédaient. Belchier était grand amateur des beaux-arts, et fut lié avec les principaux artistes de son pays. Il jouit d'une bonne santé jusque dans un âge très-avancé. Il avait souvent désiré de mourir subitement : son vœu fut à peu près exaucé. Le lendemain d'un jour où il avait eu un accès de fièvre, comme il essayait de sortir, il s'écria : « Tout est fini ! » tomba et mourut. C'était en 1785 : Belchier avait alors soixante-dix-neuf ans. Ce savant chirurgien est un des premiers qui aient éveillé l'attention sur le mode de nutrition des os. D—T.

BELENVEI (AIMERY DE), ou BELVEZEN, troubadour, qui florissait vers le milieu du 13e. siècle, naquit au château de l'Esparre, dans le Bordelais. L'amour lui ayant inspiré ses premières chansons, il quitta la cléricature qu'il avait d'abord em-

brassée, et célébra les charmes de Gentille de Ruis. Sa passion pour cette dame, qui était de la maison de la Valette, excita de tels murmures dans le pays, qu'il fut contraint de s'éloigner. Accueilli à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, il chanta les qualités de ce prince, les vertus de Béatrix de Savoie, sa femme, et surtout la beauté, la sagesse et les vastes connaissances de Barbossa, princesse de cette cour, que d'autres nomment Sobiras. Aimery voyagea aussi en Espagne, et eut pour protecteur Nuño-Sanchez, dont il déplora la perte dans une de ses pièces de vers. Ce troubadour, qu'on a aussi nommé *Belenoi*, *Beauvoir* et *Belvéser*, mourut en 1264. P—x.

BELESIS. *Voy.* ARBACE.

BELESTAT (PIERRE-LANGLOIS DE), médecin, né à Loudun, dans le 16e. siècle, sortait d'une famille noble et ancienne. Il parvint à l'emploi de premier médecin du duc d'Anjou, depuis Henri III. Cependant son état ne l'occupait pas entièrement, puisque les ouvrages qu'il a publiés n'y ont aucun rapport. Dreux du Radier conjecture que Belestat était protestant. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : I. *Discours des hiéroglyphes des Égyptiens, emblèmes, devises et armoiries*, Paris, 1583, in-4°. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage, et la lecture pourrait en être utile aux personnes qui travaillent sur le même sujet. II. *Tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Égyptiens, par figures et images des choses, au lieu de lettres*, Paris, 1583, in-4°. On y trouve des recherches curieuses, des idées singulières présentées avec assez d'agrément. On peut consulter sur Belestat la *Bibl. du Poitou*, tom. II, pag. 385. W—s.

BELFREDOTTI (BOCCHINO DEI) souverain de Volterra, d'une famille qui possédait la souveraineté de cette ville depuis le commencement du 14e. siècle, s'attira, par sa tyrannie, la haine de ses concitoyens. Un de ses parents, qui possédait la forteresse de Montefeltrano, se mit à la tête des mécontents. Les républiques voisines, Florence, Pise et Sienne, voulurent, en 1361, intervenir dans les querelles de cette famille. Bocchino songeait à vendre Volterra aux Pisans, et déjà il se préparait à leur ouvrir les portes de sa patrie, lorsque les Florentins devancèrent leurs rivaux. Ils furent admis le 10 octobre 1361 par les Volterrans, moyennant un traité qui réservait à Volterra son gouvernement municipal et sa liberté, sous la protection de la république. Bocchino, qui, pendant le tumulte, avait été arrêté par ses sujets révoltés, perdit la vie sur un échafaud. S. S—i.

BELGIUS, ou, selon Pausanias, BOLGIUS, chef de Gaulois, qui, vers l'an 279 av. J.-C., fit une irruption en Macédoine et en Illyrie, à la tête d'une armée considérable. Il offrit d'abord la paix à Ptolémée-Céraunus, roi de Macédoine, à condition que ce prince lui paierait un tribut; mais ayant reçu de lui une réponse méprisante, il l'attaqua et le défit complètement. Ptolémée tomba entre les mains des vainqueurs, qui lui tranchèrent la tête et l'attachèrent au haut d'une pique. Ce spectacle effrayant acheva la déroute des Macédoniens, dont un très petit nombre parvinrent à se sauver. Depuis cette action, l'histoire ne fait plus mention de Belgius. Il paraît qu'il ne sut pas profiter de ses avantages, et que, retournant dans son pays, il renonça volontairement au butin immense qu'il aurait pu faire chez une nation enrichie des dépouilles de l'Orient.

Brennus, un de ses collègues, fut plus audacieux : il marcha sur la Macédoine et la Grèce; mais lui et les siens y trouvèrent leurs tombeaux. (*V.* le second art. BRENNUS). D—T.

BELGRADO (JACQUES), savant jésuite italien du 18e. siècle, naquit à Udine, le 16 décembre 1704. Il fit ses humanités dans l'université de Padoue, entra, en 1723, dans la compagnie de Jésus, et alla faire sa philosophie et son cours de mathématiques à Bologne. Il y eut pour maître Louis Marchetti, qui avait puisé sa méthode dans les leçons de Varignon, avec qui il avait été intimement lié pendant plusieurs années à Paris. De là, Belgrado fut envoyé professeur de belles-lettres à Venise. Il y acquit l'amitié de plusieurs savants et gens de lettres, et entre autres de l'abbé Conti et d'Apostolo Zeno. De Venise, il passa à Parme, et professa dans cette université les mathématiques et la physique. Il y fit ses vœux en 1742, devint confesseur de la duchesse; bientôt après, du duc lui-même, et fut nommé mathématicien de cette cour. En 1757, il fit disposer en observatoire astronomique l'une des deux tours du collége de Parme, et le fournit, à ses frais, des instruments les plus nécessaires. Dans un voyage qu'il fit en France, avec la duchesse de Parme, lorsqu'elle y vint voir Louis XV son père, il se lia avec nos savants les plus distingués, qui le connaissaient déjà par ses ouvrages, et, de retour à Parme, il fut nommé, en 1762, associé correspondant de l'académie des sciences; il était de l'institut de Bologne, de la plupart des académies savantes d'Italie, et fut un des fondateurs de la colonie arcadienne de Parme. La destruction de l'ordre des jésuites lui fit perdre ses emplois à la cour; il crut pouvoir s'en consoler en se livrant tout entier à ses études, qui auparavant étaient souvent interrompues par ses devoirs; mais obligé de quitter Parme, et ensuite Bologne, où il s'était retiré, il ne trouva de repos qu'à Modène, pendant quelque temps, et enfin à Udine, dans le sein de sa famille. Il y reprit ses travaux, qu'il n'avait même jamais entièrement abandonnés pendant toutes ces agitations, puisque deux de ses dissertations métaphysiques, publiées alors, sont datées de Bologne. Dans le cours d'une vie longue et toujours laborieuse, il publia beaucoup d'ouvrages et d'opuscules scientifiques, dont les principaux sont : en latin, I. *Ad disciplinam mechanicam, nauticam et geographicam acroasis critica et historica*, Parme, 1741, in-4°., en tête d'un recueil de cent vingt propositions ou thèses, sur ces mêmes parties de la science, soutenues publiquement par un de ses disciples; II. *De liquorum æquilibrio acroasis*, etc., Parme, 1742, in-4°., à la suite de quelques propositions sur l'hydrostatique soutenues de même par un autre de ses disciples; III. *De phialis vitreis ex minimi silicis casu dissilientibus acroasis, experimentis et animadversionibus illustrata*, Padoue, 1743, in-4°.; IV. *De altitudine atmosphæræ æstimandâ critica disquisitio*, Parme, 1743, in-4°.; V. *De gravitatis legibus acroasis physico-mathematica*, Parme, 1744, in-4°.; VI. *De corporibus elasticis disquisitio physico-mathematica*, Parme, 1747, in-4°.; VII. *De utriusque analyseos usu in re physicâ*, Parme, 1761, 2 vol. in-4°.; VIII. *Theoria cochleæ Archimedis*, Parme, 1767, in-4°.; IX. *De telluris viriditate dissertatio*, Udine, 1777. En italien, X. *I fenomeni elettrici con i corollarj da lor dedotti*, etc.,

Parme, 1749, in-4°.; XI. deux dissertations imprimées ensemble : *Della riflessione de' corpi dall' acqua, e della diminuzione della mole de' sassi ne' torrenti e ne' fiumi*, Parme, 1753, in-4°.; XII. deux autres, imprimées de même : *Dell' azione del caso nelle invenzioni, e dell' influsso degli astri ne' corpi terrestri*, Padoue, 1757, in-4°.; XIII. *Del trono di Nettuno illustrato*, Césène, 1766, petit ouvrage rempli d'érudition, qu'il fit à Ravenne, où il était allé se délasser de ses travaux. Parmi plusieurs antiquités curieuses, il y vit deux bas-reliefs en marbre de Paros, représentant Neptune sous la forme d'un monstre marin, assis sur un trône, et entouré, des deux côtés, de génies qui portaient les atributs de ce dieu. On n'avait point encore pu expliquer ce monument. Belgrado l'expliqua dans cette dissertation qu'il adressa à l'académie de cette ville. XIV. *Della rapidità delle idee, dissertazione*, Modène, 1770; XV. *Della proporzione tra i talenti dell' uomo e i loro usi, dissertazione*, Padoue, 1773; XVI. *Della esistenza di Dio da' teoremi geometrici dimostrata, dissertazione*, Udine, 1777; XVII. une seconde dissertation où il tire de l'existence d'une seule espèce d'êtres raisonnables et libres, une autre preuve de l'existence de Dieu, Udine, 1782; XVIII. une autre dissertation physique et mathématique, pour prouver que le soleil a besoin d'aliment, et que la mer est propre à lui en fournir, Ferrare, 1783; XIX. autre dissertation, remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne, Parme, 1786, in-fol. Il avait alors quatre-vingt-un ans, et jouissait de toute la force de sa tête. Il mourut trois ans après, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, le 7 avril 1789. G—É.

BELIARD. *Voy.* BELLIARD.

BELIDOR (BERNARD FOREST DE), fils d'un officier, naquit en Catalogne en 1697. Orphelin en bas âge, il fut élevé par un ingénieur mathématicien, et le devint lui-même. Professeur à l'école de la Fère, et commissaire provincial d'artillerie, il s'occupa d'expériences sur la poudre à canon, dont le résultat fut la possibilité d'économiser cette substance, en n'employant que huit livres, au lieu de douze, sans diminuer l'effet obtenu. Il fit hommage de cette découverte au cardinal de Fleury : mais le prince de Dombes, grand-maître d'artillerie, sous les ordres duquel Belidor était employé, piqué de cette conduite, le priva de ses emplois. Le prince de Conti l'emmena en Italie avec lui : le maréchal de Bellisle se l'attacha, le nomma, dès qu'il fut ministre, inspecteur de l'artillerie, et le logea à l'Arsenal, à Paris, où il mourut le 8 sept. 1761. Il était de l'académie des sciences depuis 1756. M. de Vallière, lieutenant-général d'artillerie, attaqua la découverte par laquelle Belidor prétendait économiser la poudre. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont encore estimés : I. *Sommaire d'un cours d'architecture militaire, civile et hydraulique*, 1720, in-12; II. *le Bombardier français*, in-4°., 1731; III. *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°., 1735; IV. *la Science des ingénieurs dans la conduite des travaux des fortifications*, 1749, in-4°.; V. *Architecture hydraulique*, 1re. part., 2 vol. in-4°., Paris, 1737-39, avec 45 et 55 pl.; idem, 2e. part., 2 vol. in-4°., Paris, 1750-53, avec 60 et 61 pl., ouvrage très-recherché, et qui n'a point été effacé par ceux qu'on a faits depuis. Il en a paru une traduc-

tion allemande à Augsbourg, 1764-66, 2 vol. in-fol.; VI. *Nouveau Cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 1757, in-4°.; VII. deux *Traités sur le toisé et l'arpentage*; VIII. *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1755, in-8°.; nouvelle édition augmentée par Jombert, 1768, in-8°.

D—M—T.

BELIN (Dom Albert), religieux bénédictin, né à Besançon, vers l'année 1610, d'une famille distinguée dans la robe, prononça ses vœux dans l'abbaye de Faverney, le 19 décembre 1630. Il visita successivement les principales maisons de son ordre, où, s'étant fait remarquer par son talent pour la prédication, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Sa réputation lui donnant quelque influence sur l'esprit de ses confrères; il s'en servit pour faire élire prieur de la Charité un des fils de Colbert; ce ministre, par reconnaissance, lui procura l'évêché de Bellay, qui vint à vaquer en 1666. Il mourut dans son diocèse, en 1677. Il a laissé plusieurs ouvrages: I. *les Emblêmes eucharistiques*, Paris, 1647, in-8°.; II. *les Solides pensées de l'ame*, Paris, 1648, in-12; III. *les Avantures du philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire, que jamais on n'en a parlé avec tant de candeur*, Paris, 1664, in-12; 1674, in-12. Cet ouvrage contre les alchymistes est curieux. IV. *Preuves convaincantes des vérités du christianisme*, Paris, 1666, in-4°.; V. *Traité des talismans*, ou *Figures astrales dans lequel est montré que leurs effets et vertus admirables sont naturelles; ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit*, Paris, 1671, in-12. Cette édition est la troisième. Il y en a une nouvelle, augmentée d'un *Traité de la poudre de sympathie justifiée*, Paris, 1709, in-12.

W—s.

BELIN, ou plutôt BELLIN (François), né à Marseille en 1672, vint de bonne heure à Paris, et y fut bibliothécaire de la duchesse de Bouillon. Il travailla pour le théâtre, et ne fut pas toujours heureux. Accablé d'infirmités, il se retira dans sa patrie, vers 1729, et y mourut trois ans après. On a de lui: *Mustapha et Zéangir*, tragédie en cinq actes, représentée et imprimée en 1705, qu'on trouve aussi dans la *Petite Bibliothèque des théâtres*. « Cette pièce, dit La Harpe, est » faiblement écrite; mais on y trouve » des traits de ce naturel heureux » qu'on étudiait alors dans Racine. » Champfort a depuis traité le même sujet. Les autres tragédies de Belin (*Othon*, *Volonès*, et *la Mort de Néron*), furent jouées avant *Mustapha et Zéangir*, et n'ont pas été imprimées.

A. B—T.

BELING (Richard), écrivain irlandais, naquit d'une ancienne famille à Belingstown, dans le comté de Dublin, en 1613. Après lui avoir fait faire de bonnes études, son père, qui le destinait à la carrière du barreau, l'envoya à Lincoln's-Inn (l'un des colléges de jurisprudence dans Londres), pour s'y former à la connaissance des lois; mais, entraîné par son goût pour l'état militaire, et d'ailleurs zélé catholique, il s'engagea dans la rébellion d'Irlande, en 1641, et occupa, dès l'âge de vingt-huit ans, un grade supérieur dans l'armée. Devenu l'un des membres les plus influents du conseil suprême des catholiques réunis à Kilkenny, dont il était principal secrétaire en 1645, il fut envoyé, par ce conseil, en ambassade au-

près du pape et de plusieurs princes italiens, pour demander assistance. Il ramena avec lui le nonce Rinuccini, dont les intrigues augmentèrent les troubles et empêchèrent la paix. Beling, mécontent du nonce, rentra dans le parti du roi, auquel il demeura fidèlement attaché, et le marquis, depuis duc d'Ormond, l'employa, avant et après la restauration, dans plusieurs négociations importantes, où il montra autant de zèle que d'habileté. L'armée royale ayant été défaite par les troupes du parlement, Beling passa en France, où il demeura plusieurs années, et où il écrivit quelques ouvrages sur les événements dont il avait été le témoin. De retour en Angleterre, après la restauration, il rentra dans ses biens, par le crédit du duc d'Ormond, et mourut à Dublin, en 1677. On a de lui: I. un 6e. livre ajouté à l'*Arcadie* de sir Philippe Sidney, et imprimé avec ce roman politique, Londres, 1633, in-fol.; II. *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo*, publié sous le nom supposé de *Philopater Irenæus*; le premier livre, qui contient le précis historique des affaires d'Irlande de 1641 à 1649, est estimé même des protestants, et regardé comme le récit le plus fidèle qui soit sorti du parti catholique. III. *Annotationes in Johannis Poncii librum, cui titulus Vindiciæ eversæ: accesserunt Belingi Vindiciæ*, Paris, 1654. On cite de lui d'autres ouvrages de peu d'intérêt aujourd'hui, mais tous écrits d'un style élégant et facile. X—s.

BÉLISAIRE, l'un des plus habiles généraux dont l'histoire ait parlé, vivait sous l'empire de Justinien, qui dut aux talents, à la fidélité et aux victoires de ce grand homme, une partie de l'éclat de son règne. Né dans la Thrace, d'une famille obscure, Bélisaire servit d'abord dans la garde de Justinien. Ce prince lui donna, en 529, un commandement sur les frontières de Perse menacées alors d'une invasion. Bélisaire, trop faible pour prendre l'offensive, se retrancha sous les murs de Dara en Arménie; quarante mille Perses, commandés par Feyrouz (Pérose), vinrent lui livrer bataille en 530. Bélisaire, qui n'avait que vingt-cinq mille hommes, intimida l'ennemi un jour entier par sa contenance redoutable, et, le lendemain, il eut encore l'art de retarder le commencement de l'action jusque vers le soir, heure à laquelle les Perses avaient coutume de prendre leur repas: de cette manière, il les trouva affaiblis par la faim; et, après un combat terrible et long-temps balancé, les Romains remportèrent une victoire complète. L'année suivante, Bélisaire fut moins heureux dans la Syrie, où les Perses s'étaient portés pour surprendre Antioche; il cherchait à les ruiner par d'habiles manœuvres, lorsque l'impatience de ses officiers et les cris séditieux de ses soldats le forcèrent à combattre. Il fut battu; mais cette défaite, qu'il avait prévue, et qui fut la seule qu'il éprouva dans toute sa carrière militaire, augmenta la confiance que les soldats avaient en lui; on se servit néanmoins de cet événement pour lui nuire auprès de Justinien, qui le rappela à Constantinople. Bélisaire y fut encore l'appui de son prince; car, en 532, une sédition, excitée par la haine que se portaient deux factions, dites des *Verts* et des *Bleus*, dont la faiblesse de Justinien tolérait les excès, prit tout à coup un caractère si grave, que, pendant trois jours, la capitale fut livrée aux plus affreux désordres, et que Justinien se vit sur le point d'être détrôné. Il aurait pris le parti de la fuite, sans la fermeté de l'impé-

ratrice Théodora. Cependant les séditieux avaient déjà proclamé Hypace, empereur, lorsque Bélisaire, entouré de quelques sujets fidèles, et suivi des soldats qu'il avait pu rassembler, chargea les factieux sans aucun ménagement, en fit un grand carnage, et, en peu d'heures, rendit le calme à Constantinople et le sceptre à Justinien. L'empereur reconnaissant le choisit pour commander l'armement immense qui se préparait contre Gélimer, roi des Vandales en Afrique. Ce prince avait usurpé le trône d'Hildéric, auquel il avait fait crever les yeux, et, sous prétexte de punir ce crime, Justinien méditait de recouvrer l'Afrique. Les Romains, après une relâche en Sicile, au bout de trois mois d'embarquement, débarquèrent le 15 septembre 533, à cinq journées de Carthage. Bélisaire s'était fait suivre par sa femme Antonina, trop fameuse par ses intrigues et ses débauches, et dont le pouvoir sans bornes sur l'esprit de son mari a marqué d'une tache honteuse la vie de ce héros; il était accompagné aussi par Procope, l'*historien*, qui lui servait alors de secrétaire, et qu'il éleva depuis à de hautes dignités. Le premier soin de Bélisaire, dans cette guerre dangereuse sur une terre étrangère, fut d'introduire une exacte discipline dans son armée, afin de gagner le cœur des Africains; le second fut d'avancer rapidement vers Carthage, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Gélimer, étonné d'une attaque aussi prompte, et privé d'une partie de ses forces qu'il avait envoyées à la conquête de la Sardaigne, marcha néanmoins à la rencontre des Romains : il projetait de tourner leur armée, tandis qu'Amatas son frère les attaquerait en face; mais ce dernier commença trop tôt son attaque : il fut défait et tué; Bélisaire vainqueur poursuivit les fuyards, et, lorsque Gélimer arriva sur le champ de bataille, il le trouva jonché des cadavres des siens, parmi lesquels il reconnut celui d'Amatas. Déjà cependant les Vandales avaient atteint les Romains victorieux, et remporté quelques avantages sur leurs corps dispersés; mais Gélimer perdit un temps précieux à déplorer la mort de son frère, et à lui rendre les derniers devoirs; Bélisaire remit ses troupes en bon ordre, et la victoire se déclara pour lui. Gélimer s'enfuit en Numidie, après avoir fait tuer Hildéric. C'était à la fois servir les projets de Justinien, en le délivrant d'un prince dont il feignait de soutenir la cause, et livrer Carthage, sans défense, à Bélisaire. Le vainqueur y fut reçu comme un dieu tutélaire, surtout par le parti catholique, qui penchait pour Hildéric, tandis que Gélimer soutenait les ariens. Calonyme, commandant de la flotte romaine, était arrivé la veille dans le port, et avait commencé à piller les magasins et les maisons voisines; Bélisaire le fit venir, et le força à restituer ce qu'il avait pris. Il partagea à ses soldats les richesses que renfermait le palais de Gélimer, et se contenta de se faire servir un grand festin que le prince vandale avait commandé. La fortune réservait de plus cruels revers à Gélimer. Son frère Zazon ou Tzazon, qui revenait de conquérir la Sardaigne, se joignit à lui; leur réunion rendit le courage aux Vandales, qui, se trouvant dix fois plus nombreux que les Romains, leur livrèrent bataille à Tricamare. Le génie de Bélisaire triompha du nombre; Zazon fut tué; les Africains, défaits et repoussés dans leur camp, l'abandonnèrent bientôt dans le plus grand désordre, en apprenant la fuite de Gélimer. Bélisaire retrouva dans cette occasion, sous les

tentes de ce prince, une partie des richesses que les barbares avaient enlevées de la Grèce, de l'Italie et des autres parties de l'Europe pillées par Genseric. Cependant les provinces d'Afrique et les îles de Sardaigne, de Corse, de Majorque, de Minorque et d'Ebuse tombaient au pouvoir des Romains; Bélisaire se hâte d'instruire Justinien de ses succès, et poursuit sans relâche Gélimer, qui, privé de toute ressource, et dégoûté des vicissitudes du sort, se remet dans les mains de son ennemi, et montre même, en se rendant, une gaîté inexplicable qui paraît aux uns du délire, aux autres de la philosophie. Déjà la calomnie, toujours prête à venger l'inutilité des courtisans, des succès du mérite, noircissait Bélisaire aux yeux de Justinien, et lui imputait le projet de se rendre indépendant en Afrique. Le héros apprit ces bruits injurieux : il connaissait la faiblesse et l'esprit soupçonneux de l'empereur; il résolut de confondre ses ennemis par sa présence, et de rassurer son prince par sa soumission. Cependant, la tranquillité de l'Afrique réclamait encore ses soins et son activité; mais il se décida à partir, et bientôt Constantinople le vit débarquer, suivi de Gélimer et des trésors dont il venait payer l'ingratitude des Romains. Cette conduite toucha Justinien. Il décerna à Bélisaire les honneurs du triomphe. C'était le premier qu'on eut vu à Constantinople. Gélimer captif en orna la pompe; Justinien reçut le vainqueur dans le Cirque, et fit frapper une médaille qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et sur le revers de laquelle on lit : *Bélisaire, la gloire des Romains.* Toute l'histoire de cette guerre, ainsi que la pompe du triomphe, furent représentées en mosaïques dans le palais. Bélisaire fit accorder à Gélimer de vastes domaines, et reçut le titre de consul. Les divisions des Goths, en Italie, préparaient à ce grand homme de nouveaux trophées, et ouvraient un vaste champ à l'ambition de Justinien. La fille de Théodoric, Amalasonte, reine des Goths, aussi célèbre par son courage que par sa beauté, venait de périr sous les coups de ses ennemis, par la perfidie de Théodat son parent, dont elle avait voulu se faire un appui en l'épousant. Justinien saisit cette occasion de porter la guerre en Italie. Théodat effrayé, essaya d'abord la voie des négociations; un léger succès les lui fit rompre; mais déjà Bélisaire était débarqué en Sicile, et sa renommée suppléait au petit nombre des troupes qu'on lui avait confiées : Palerme seule lui opposa quelque résistance. Cependant, une révolte arrivée en Afrique (quelques historiens ne la placent qu'après le siége de Rome) retarda ses projets sur l'Italie. Bélisaire courut sauver Carthage, revint en Sicile, où des troubles s'étaient élevés, et débarqua enfin à Reggio, d'où il s'avança rapidement vers Naples, sans rencontrer d'obstacles. Huit mille barbares défendaient cette ville; après vingt jours de siége, Bélisaire désespérait de la prendre, lorsqu'un Isaurien découvrit un aqueduc abandonné, par lequel on pouvait s'introduire dans la place. Bélisaire fit sommer les assiégés de se rendre, en leur annonçant leur ruine prochaine. Sur leur refus, il pénétra par le passage secret; mais, malgré ses efforts, il ne put empêcher le sac de cette ville florissante. La prise de Naples mit les Goths en fureur; ils massacrèrent Théodat, et mirent Vitigès à leur tête. Cependant, Bélisaire victorieux s'avance vers Rome, qui lui ouvre ses portes le 9 décembre 537; il s'occupe aussitôt de l'approvisionner et de la

fortifier, malgré les plaintes des habitants, qui redoutaient un siége. En effet, au printemps suivant, Vitigès parut sur la voie Flaminienne, à la tête de cent mille combattants. Bélisaire fut enveloppé dans une reconnaissance, et faillit être tué; à force de valeur, il parvint à se dégager et à rentrer dans Rome. Le siége dura un an et neuf jours, avec des changements de fortune multipliés; tantôt, il dégénérait en blocus; tantôt, les assauts se succédaient avec rapidité. Bélisaire, peu rassuré sur les dispositions des Romains, se crut obligé de sévir contre le pape Silvère, contre lequel il était excité par les intrigues de sa femme Antonina, et de Vigile, qui convoitait la tiare. Silvère fut déposé et banni, et mourut de misère; Vigile lui succéda. Cependant, la famine et les maladies désolaient Rome; Antonina et Procope coururent chercher des vivres et des secours. Justinien, qui craignit de perdre le fruit des premières conquêtes de Bélisaire en Italie, y fit passer des renforts sous le commandement de Narsès. Vitigès, menacé de tous côtés, fut enfin obligé de lever le siége, et de se retirer à Ravenne. La gloire de Bélisaire, dans ce siége, fut souillée par la mort de Constantin, l'un de ses officiers, contre lequel Antonina excita des soupçons injustes et flétrissants. Constantin outré s'oublia jusqu'à menacer la vie de Bélisaire, qui le fit tuer à l'instigation d'Antonina. Cet acte de violence indisposa une partie de ses officiers, et lui causa de fâcheux embarras dans les différends qui survinrent entre lui et l'eunuque Narsès. Ce dernier, non moins habile général, et plus courtisan que Bélisaire, entraîna une partie des troupes, et empêcha son rival de recueillir le fruit de la retraite de Vitigès; le roi goth eut le temps de respirer, et d'appeler à son secours une armée de Francs, commandée par Théodebert, roi d'Austrasie. Milan fut pris et saccagé; mais Bélisaire, par une adroite négociation, persuada aux Francs de se retirer. A peine remis d'une blessure très-grave qu'il avait reçue au siége d'Osimo, il investit Vitigès dans Ravenne: ce dernier fit des propositions de paix à Justinien, qui les signa; mais Bélisaire refusa d'exécuter le traité. Les Goths, étonnés de sa fermeté, lui offrirent la couronne; Bélisaire, sans accepter cette offre éblouissante, en profita pour se faire ouvrir les portes de Ravenne, et pour faire Vitigès prisonnier. Justinien, toujours jaloux des succès et toujours incertain de la fidélité de son général, le rappela à Constantinople, où cette fois l'empressement du public fut son seul triomphe. Les désordres et les intrigues d'Antonina lui causèrent des chagrins domestiques, et augmentèrent la malveillance de Justinien. En 541 et en 543, Chosroës (Khosrou Nouchyrvân), roi de Perse, étant entré sur les terres de l'empire, on lui opposa Bélisaire, qui, deux fois, arrêta les progrès des Perses. Cependant, l'Italie n'était déjà plus sous la puissance romaine; Totila, jeune prince que les Goths avaient couronné, renversait tout devant lui; Rome et Naples étaient en son pouvoir. La nouvelle de l'approche de Bélisaire déconcerta Totila, qui médita de ruiner Rome de fond en comble; mais, à force de représentations, Bélisaire le détourna de ce projet, et lui-même entra bientôt dans cette ville, qu'il venait de sauver. Il en répara les murailles à la hâte, et en remplit les magasins; Totila, qui revint l'attaquer, fut repoussé trois fois. Cependant, le dénûment où se trouvaient l'armée romaine et l'Italie, paralysait les efforts

de Bélisaire; il demanda son rappel, qui lui fut accordé. Après dix années de repos, il reprit encore les armes pour arrêter une irruption des Bulgares, et la victoire lui fut fidèle. Constantinople retentissait de ses louanges; mais Justinien et sa cour ne partageaient pas les sentiments des Romains; on accusa Bélisaire d'avoir trempé dans une conjuration. Il se vit, avec indignation, réduit à se justifier; Justinien, dit-on, reconnut son innocence, et lui rendit ses biens et ses honneurs dont il l'avait d'abord dépouillé; mais cette persécution abrégea les jours du vieux général, qui mourut, quelque temps après, en 565. L'imagination des poètes, des artistes, et surtout le roman de Marmontel, ont rendu presque historique une tradition apocryphe, suivant laquelle Bélisaire, privé de la vue et réduit à une extrême pauvreté, aurait été forcé de mendier dans les rues de Constantinople. Aucun historien contemporain n'a rapporté cette fable, qui doit son origine à Tzetzès, auteur peu estimé du 12e. siècle: on l'a répétée depuis sans examen; mais tous les écrivains sont d'accord sur les grandes qualités de Bélisaire; sa fidélité pour son prince, sa douceur, sa générosité envers les vaincus ne se démentirent jamais. Il paraît que sa faiblesse pour sa femme lui fit commettre quelques exactions. On lui reproche aussi une complaisance servile pour l'infâme Théodora, femme de Justinien (*Voy.* ANTONINA, GÉLIMER, TOTILA, JUSTINIEN, NARSÈS et THÉODORA). L—S—E.

BELIUS. *Voy.* BEL.

BELL (JEAN), médecin et auteur anglais, mort en 1780, accompagna, en 1715, 1716, 1717 et 1718, en qualité de médecin et chirurgien, l'ambassade de Pierre le-Grand en Perse; et, dans les trois années suivantes, l'ambassade à la Chine, dont il a publié une relation en 2 vol. in-4°., Glascow, 1762, réimprimée depuis en 2 vol. in-12. Elle a été traduite en français par Eidous, 1766, 3 vol. in-12. Cette relation est remarquable par un caractère de naïveté et de simplicité qui inspire de la confiance. La traduction est d'un style fort négligé. X—s.

BELLA (STEFANO DELLA), dit la *Belle*. Cet artiste, fils d'un sculpteur de Florence, naquit dans cette ville le 18 mai 1610. Orphelin dès l'âge de deux ans et demi, il éprouva toutes les contrariétés que l'infortune peut opposer au talent naissant; mais sa persévérance et son assiduité au travail lui firent surmonter tous les obstacles. Placé d'abord chez un orfèvre, il s'occupait, dans ses moments de loisir, à copier les estampes de Callot, et déjà il y réussissait au point de tromper les connaisseurs. L'aménité de son caractère lui ayant procuré de nombreux amis, il inspira l'intérêt le plus vif à Canta-gallina, peintre florentin, ainsi qu'à Vanni, qui s'empressèrent de lui donner des leçons utiles. Il avait pris la singulière habitude, qu'il conserva toute sa vie, de commencer ses figures par les pieds, et de remonter ensuite jusqu'à la tête. Quoiqu'il eût fait d'assez grands progrès dans la peinture, son goût naturel le porta à se consacrer entièrement à la gravure, et surtout à la gravure à l'eau forte, plus expéditive, et par conséquent plus conforme à sa vivacité, ainsi qu'à la fécondité de son génie. Les progrès de della Bella dans cet art, et dans la composition des petites figures, auxquelles il donnait un style noble et large, ayant étendu sa réputation dans toute l'Europe, il fut accueilli, dans un voyage qu'il fit en France, par tout ce qu'il y avait de plus distingué. Le car-

dinal de Richelieu le chargea de graver *la Prise d'Arras* et les autres conquêtes de Louis XIII. Après la mort de ce ministre, della Bella exécuta un grand nombre de sujets pour le compte des principaux marchands d'estampes de la capitale. Au bout de dix ans de séjour à Paris, cet artiste craignant, avec raison, à l'époque des guerres de la fronde, de devenir, comme italien, victime de la haine que le peuple portait au cardinal Mazarin, résolut de retourner à Florence. Cette crainte était d'autant mieux fondée, que, dans une émeute populaire, se trouvant assailli dans les rues de Paris par une troupe de furieux qui l'environnaient pour le tuer, il n'échappa à ce danger que par la simplicité d'une femme qui le connaissait (simplicité qui aurait pu lui devenir funeste) et par l'ignorance du peuple. « Que faites-vous, mes amis, dit-elle! » cet homme n'est pas Italien; c'est » un Florentin. » Alors ces furieux s'arrêtèrent, et della Bella, un peu revenu de sa frayeur, s'étant nommé, la grande estime qu'on avait pour ses talents, et la haute considération dont il jouissait, lui sauvèrent la vie. De retour dans sa patrie, le grand-duc l'accueillit avec distinction, le gratifia d'une pension, et le choisit pour enseigner le dessin à son fils, depuis Cosme II. La modestie, la sévère probité de della Bella, jointes à la supériorité de ses talents et à l'agrément de son esprit, lui méritèrent, non seulement la bienveillance et la protection de la maison de Médicis, mais encore l'estime et l'amitié des principaux seigneurs de Florence. Il jouissait ainsi de tous les avantages de sa célébrité, et surtout de ceux que lui procuraient ses qualités personnelles et sa générosité à secourir les artistes qui n'étaient pas favorisés par la fortune, lorsqu'il se vit atteint d'une longue et cruelle maladie, qui, non seulement affaiblit ses facultés physiques, mais affecta même ses facultés intellectuelles. Il mourut des suites de cette maladie, dans sa ville natale, le 22 juillet 1664, à l'âge de cinquante-quatre ans. Le grand-duc, pour honorer sa mémoire, plaça son portrait dans la galerie de son palais, et fit rassembler avec le plus grand soin une collection de tout ce qu'on put réunir des ouvrages de cet artiste célèbre. Della Bella peut être regardé comme un modèle pour les sujets en petit : sa touche savante et spirituelle, le caractère de ses figures, la noblesse de leurs attitudes, ses effets pittoresques, rendent ses productions uniques dans leur genre, et y mettent une variété d'autant plus rare, qu'il a traité avec un égal succès différentes compositions d'une nature fort opposée, telles que, sujets d'histoire, de batailles, de marines, de paysages, de chasses, d'animaux et d'ornements. Son œuvre monte à quatorze cents pièces, y compris les différences, dont on peut voir le catalogue dans l'*Essai* publié par Ch.-Ant. Jombert, précédé d'une *Vie* de cet artiste, 1772, in-8°. Parmi tous ses ouvrages, on distingue particulièrement une *Vue du Pont-Neuf*, assez rare, avant le coq placé sur le clocher de St.-Germain-l'Auxerrois; les estampes de *S. Prosper* et du *Parnasse;* celles du *Reposoir*, du *Rocher* et du *Vase de Médicis :* la collection des jeux de cartes qu'il composa en France, pour faciliter à Louis XIV l'étude de l'histoire, de la géographie et de quelques autres sciences, méritent aussi d'être distinguées. P—e.

BELLA (Giano de la), Florentin, issu d'une famille dont la noblesse était déjà fort ancienne au 13e. siècle. Il renonça aux priviléges de sa naissance pour s'associer au peuple contre les

gentilshommes. Son amour ardent pour la liberté et l'impatience de son caractère ne pouvaient tolérer davantage l'insolence des grands, le mépris qu'ils affectaient pour les lois, et les désordres de leur vie. A la fin du 13e. siècle, la puissance de la noblesse consistait en partie dans le nombre et la vaillance des soldats que chaque famille pouvait mettre sur pied. Tous les membres de ces familles se faisaient un point d'honneur et une religion de se défendre mutuellement devant les tribunaux. De quelque crime que se fût souillé un gentilhomme, dès qu'il était poursuivi en justice, ses parents prenaient les armes, forçaient les prisons, mettaient les archers en fuite, chassaient les témoins, et épouvantaient les juges. Aux yeux de Giano de la Bella, le but principal d'un gouvernement républicain devait être de prêter main forte à la justice. Il réussit en effet, en 1292, à organiser le peuple de Florence, de manière que ses compagnies de milice fussent toujours prêtes à défendre les tribunaux et les lois, et que le gonfalonier de justice, premier magistrat de l'état institué à cette époque, fût le garant de l'ordre contre l'anarchie. A la demande de Giano della Bella, tous les nobles furent assujétis à une espèce de loi martiale, qu'on nomma *ordinamento di giustizia*; les gentilshommes soumis à cette législation sévère furent inscrits sur une liste séparée, et dès-lors ce fut une peine usitée à Florence, que d'anoblir un homme, pour le soustraire à la protection des lois communes, l'exclure de tout emploi public, et l'assujétir à tous les priviléges onéreux attachés alors à la noblesse. D'après l'ordonnance de justice, les plébéiens pouvaient être anoblis pour leurs crimes, tandis que ceux qui étaient déjà nobles pouvaient être déclarés grands de la première classe (*supra magnates*). Cependant l'impatience avec laquelle Giano della Bella voulait réformer tous les désordres, et sa haine pour tous les abus, lui firent offenser ensuite les autres classes du peuple, comme il avait offensé la noblesse. Ses ennemis l'excitaient à entreprendre tour à tour les réformes les plus hasardeuses, et ils lui firent ainsi perdre toute sa popularité. Enfin, le 5 mars 1294, les magistrats le sommèrent de comparaître, pour rendre compte de sa conduite, devant le tribunal même qu'il avait revêtu de tant de puissance. Giano della Bella renvoya ses amis, qui se pressaient en foule autour de lui pour le défendre; il sortit de la ville, et mourut peu après exilé de sa patrie. S. S—I.

BELLA (Jérôme), né à Carru en Piémont, prieur de St.-André de Mondovi, archi-prêtre de Coni, docteur en théologie et en droit civil et canonique, vicaire-général de l'évêque de Saluces, vivait en 1660, et a laissé I. *il Genio regale appagato, dramma pastorale*, etc. (c'est une pièce allégorique pour l'entrée de l'évêque de Mondovi), Mondovi et Coni, 1646; II. *il Sole benefico, pastorale*, ibid., 1647; III. *l'Aurora opportuna, dramma pastorale*, Coni; 1653; IV. *le Palme del Giacinto*, autre drame pastoral adressé à Hyacinthe Solari, évêque de Mondovi. Ces titres, et le genre amphigourique de ces ouvrages, sont tout-à-fait dans l'esprit du temps. V. quelques *Panégyriques* en prose, écrits du même goût que les vers. G—É.

BELLAGATTA (Ange-Antoine), né à Milan en 1704, reçu docteur en médecine à Pavie, prit et quitta tour-à-tour l'état ecclésiastique pour l'art de guérir, et mourut enfin, dans le pre-

mier de ces états, en 1742. De tout ce qu'il a écrit, il ne reste d'important que deux lettres en italien à un de ses amis, imprimées à Milan en 1730, relatives à un rhume épidémique qui régna en Europe dans cette année. Peut-être n'est-il pas inutile de noter les époques de ces maladies qui parurent par intervales sur une grande contrée, afin de savoir s'il n'y a pas quelque périodicité dans leur retour, et si la cause de cette périodicité réside dans l'espèce humaine générale, ou dans l'ordre des mouvements planétaires. Ce n'est guères que pour conserver cette date de 1730, que nous inscrivons ici Bellagatta, qui a encore donné un *Entretien sur les malheurs de la médecine*, en italien, Milan, 1733, in-8°.; une Observation sur un miracle dit opéré par l'intercession de S. François de Paule, 1735, et une note sur un météore observé en 1737. Il a laissé aussi un manuscrit sur la métaphysique et l'organisation des animaux : *Dialoghi di fisica animastica moderna, speculativa, mecanica esperimentale.*

C. et A.

BELLAISE. *Voy.* Belsin.

BELLAMY (Jacques), naquit à Flessingue en 1757. Dans sa jeunesse, la lecture de l'histoire ancienne enflamma son imagination, et lui inspira un goût passionné pour les héros et les grandes actions. On le vit souvent représenter avec ses camarades les rôles des héros de l'antiquité, et imiter en petit leurs combats et leurs prouesses. Dans la suite, il brûla du désir de se signaler au service de sa patrie; mais sa mère, n'ayant point d'autres enfants, s'opposa à son dessein, et lui fit prendre le métier de boulanger. Jusque-là, Bellamy n'avait point encore donné de preuves de talents : mais, à l'occasion de la seconde fête séculaire de la république de Hollande, en 1772, le patriotisme éveilla tout à coup son génie et le fit poète. Son premier essai fut donc à l'honneur de sa patrie. Quelques amis des lettres y reconnurent du talent, et l'encouragèrent : ils lui fournirent les moyens d'étudier et de se vouer entièrement aux lettres. Bellamy commença à apprendre le latin, et composa d'autres pièces qui eurent l'approbation du public, et furent insérées dans les recueils de poésie de la société des arts à la Haye. Il se perfectionna ensuite à l'académie d'Utrecht. Ce fut dans cette ville, à l'occasion de la guerre dans laquelle la Hollande fut enveloppée, qu'il fit ses Chants patriotiques (*Vaderlandse gezangen*), remplis de verve, de naturel et d'harmonie. Ils furent reçus par la nation avec une approbation unanime : aucun autre poète hollandais n'avait fait éclater avant lui, dans des vers harmonieux, des sentiments aussi grands, aussi généreux. Bellamy fut justement regardé comme un poète vraiment national. Un cœur aussi sensible que le sien ne pouvait méconnaître les charmes de l'amour. Bellamy les chanta avec autant de succès que la gloire militaire : les Hollandais estiment surtout sa romance intitulée *Roosje*. L'auteur, en publiant ses essais érotiques, les intitula *Gezangen mijner jeugd* (Poésies de ma jeunesse). Vers la fin de sa vie, ses poésies prirent une teinte un peu mélancolique : le poète semble avoir pressenti la mort long-temps d'avance, et, dans plusieurs passages, il y prépare ses amis d'une manière extrêmement touchante. Il mourut en 1786. La nation hollandaise lui a assigné, dans sa littérature poétique, le premier rang après Cats et Antonides. Outre ses pièces en vers, Bellamy

a laissé deux discours en prose qui ont été publiés par G. Kniper, avec une notice biographique sur ce poète.

D—G.

BELLARMIN (Robert), cardinal-archevêque de Capoue, né le 4 octobre 1542 à Montepulciano en Toscane, entra chez les jésuites en 1560. Les talents que ses supérieurs reconnurent en lui les engagèrent à le faire prêcher avant même qu'il eût l'âge pour la prêtrise. Les chaires sacrées de Mondovi, de Florence, de Padoue, de Louvain, retentirent de ses sermons. Les protestants même, attirés par sa réputation, accouraient pour l'entendre. Il fut le premier jésuite qui professa la théologie dans l'université de Louvain; il joignit à l'étude de la scholastique, celle de l'hébreu, des conciles, des Saints Pères, de l'histoire et du droit canon. Revenu à Rome en 1576, Grégoire XIII le chargea d'enseigner la controverse dans le nouveau collége que ce pontife avait fondé. Sixte V voulut qu'il accompagnât le cardinal Cajetan, légat en France, afin qu'il disputât avec les protestants, si l'occasion s'en présentait. Clément VIII le fit cardinal en 1598, et archevêque de Capoue en 1601; mais il se démit de ce siége quatre ans après, lorsque Paul V le fixa à Rome par la place de bibliothécaire du Vatican. Il aurait succédé, dans la papauté, à Léon XI, ou à Paul V, si les cardinaux n'eussent redouté la domination des jésuites sous un pape de leur société. Bellarmin mourut le 17 septembre 1621, avec la réputation d'un des plus vertueux membres du conclave, et des plus savants controversistes de l'Église. Il était naturellement pacifique, et avait coutume de répéter ces paroles, si édifiantes dans la bouche d'un controversiste de profession : « qu'une once de paix valait mieux qu'une livre de victoire. » Sa canonisation a souvent été sollicitée par les jésuites. Benoît XIV y était assez disposé; mais il en fut détourné par un mémoire du cardinal Passionei, et par l'intervention de la cour de France, à cause de ses principes peu favorables à l'indépendance des rois. Ce cardinal s'est surtout rendu célèbre par un *Corps de Controverses*, imprimé pour la première fois à Ingolstadt, en 1587, 1588 et 1590, 3 vol. in-fol., par les soins de son confrère Valentia, qui s'y permit quelques changements désapprouvés par l'auteur. Celui-ci revit et corrigea tout l'ouvrage, et en donna une nouvelle édition à Venise; mais, par la négligence de l'imprimeur vénitien, cette édition, qui devait servir de modèle à toutes celles qu'on pourrait faire par la suite, se trouva encore plus défectueuse que la précédente. Alors il publia à Rome, en 1607, un *correctorium* intitulé : *Recognitio libror. omnium R. B. ab ipso edita*, etc. C'est d'après ce mémoire que fut faite la belle édition de Paris, en 1688, 4 vol. in-fol., qu'on appelle des *Triadelphes*. C'est sur celle-là qu'a été faite celle de Prague en 1721. C'est un des meilleurs ouvrages qui aient été composés en ce genre. Il se distingue par la méthode, la netteté, la précision, et même le style qui, sans être élégant, n'a pas la sécheresse et la barbarie qu'on rencontre souvent dans les autres scholastiques du même temps. Bellarmin y expose fidèlement les opinions de ses adversaires, sans en déguiser la force, et sans se permettre les invectives d'usage entre les controversistes (c'est la justice que lui rend Heiddeger). « Sa candeur et sa » bonne foi, dit Mosheim, l'exposè- » rent aux reproches de plusieurs » théologiens de sa communion; car » il a pris soin de rassembler les preu-

» ves et les objections de ses adver-» saires, et, pour l'ordinaire, de les » exposer fidèlement et dans toute » leur force. » Aussi, pendant plus de cinquante ans, les théologiens protestants choisirent-ils cet ouvrage pour le sujet de leurs controverses. On dit même que les universités d'Oxford et de Cambridge avaient fondé chacune une chaire uniquement destinée à le combattre. Un grand reproche qu'il s'est justement attiré, c'est de n'avoir pas assez distingué la doctrine de l'Église des opinions ultramontaines. Voilà pourquoi ses controverses n'ont jamais pu être approuvées en France, et le traité *De Romano pontifice*, qui en fait partie, y a même été flétri. Ses opinions, à cet égard, se reproduisent d'une manière encore plus répréhensible dans celui *De potestate summi pontificis in rebus temporalibus*, contre Barclay, condamné, en 1610, par arrêt du parlement; dans celui *De translatione imperii* contre Flaccius Illyricus, où il prétend que c'est par l'autorité du pape que l'empire a été transféré des Grecs aux Français, et ensuite de la famille de Charlemagne à celle des Othons; dans ses divers écrits contre Marsille de Naples, à l'occasion de la querelle survenue entre Paul V et la république de Venise, où il enseigne, comme la doctrine commune des catholiques, 1°. que les princes tiennent leur puissance du choix des peuples, et que les peuples ne peuvent exercer ce droit que sous l'influence du pape; d'où il conclut que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle; 2°. que le pape, monarque absolu dans l'Église, est supérieur aux conciles généraux; qu'il est la source d'où découle toute la juridiction ecclésiastique, et que celle des évêques n'est qu'une émanation de la sienne. Il n'est donc pas étonnant, d'après ces principes, qu'il ait fait mettre à *l'index* l'arrêt du parlement de Paris contre le régicide Jean Châtel; qu'il ait cherché à détourner les catholiques anglais du serment d'*allégeance*, dans une lettre fameuse qui provoqua, de la part de Jacques Ier., l'*Admonitio regis M. Britan. ad principes christianos*; que, dans la discussion entre les ultramontains et le clergé de France, ses ouvrages, comme s'en plaint Bossuet, tinssent à Rome lieu de toute la tradition. Indépendamment de ces traités particuliers, qui font partie des *Œuvres diverses* de ce cardinal, publiées à Cologne en 1617, 3 vol. in-fol., on a encore de lui : I. *Institutiones linguæ hebraïcæ*, 1622, in-8°., dont il y a en plusieurs éditions; II. *Comment. in Psalmos*; III. *De scriptoribus ecclesiasticis*; IV. *De editione latinâ vulgatâ, quo sensu à conc. Trid. definitum sit, ut ea pro authenticâ habeatur*, publié en 1709 par le P. Widenhosten, sur le manuscrit autographe de l'auteur; V. *Traité du devoir des évêques*, ouvrage excellent que le cardinal Passionei a fait réimprimer, en 1749, à Wurtzbourg, in-4°.; VI. un *Catéchisme*, ou *Doctrine chrétienne*, supprimé à Vienne, en 1775, par ordre de l'impératrice-reine, comme contenant des maximes contraires aux droits de la puissance temporelle. Aucun livre n'a peut-être été traduit en autant de langues, si on en excepte la *Bible* et l'*Imitation de J.-C.* Le P. Nicéron donne le détail de quinze éditions de ce Catéchisme en douze langues différentes. M. Guadagnini, dans son *Examen* de ce Catéchisme, Pavie, 1786, in-8°., prouve que nous ne l'avons pas tel qu'il est sorti de la plume de son auteur : chose aisée à vérifier par l'exemplaire manuscrit qui se trouve aux archives impériales,

et qui nous paraît être l'autographe. VII. Quelques ouvrages ascétiques estimés, entre autres, *De ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum*, ouvrage estimé, qui a été traduit dans toutes les langues, dont le P. Brignon a donné une traduction française sous le titre de *Degré pour élever son ame à Dieu*, Paris, 1701, in-12; *Gemitus Colombæ*, où il relevait le relâchement des moines, de manière à exciter leurs plaintes; VIII. l'*Histoire de sa vie*, écrite par lui-même, adressée au fameux Eudémon-Jean, a essuyé bien des critiques, sur ce qu'il y parle trop avantageusement de sa personne, de ses talents, de ses vertus, etc., et qu'il y relève des minuties avec autant d'emphase que les actions les plus éclatantes. Ce fut une des pièces qu'on fit le plus valoir contre sa canonisation. Les protestants publièrent de son vivant une histoire calomnieuse de ce cardinal, sous ce titre : *la Fidèle et véritable histoire de la mort désespérée de Robert Bellarmin, jésuite*. Son confrère Gretser prit la peine de réfuter sérieusement cet infâme libelle. On lui a attribué une réfutation de l'*Apologie catholique* de Pierre de Belloy, intitulée, *Responsio ad præcipua capita apologiæ, quæ falsò catholica inscribitur pro successione Henrici Navarreni in Francor. regnum, autore Francisco Romulo*, Rome, 1586, in-8°., traduit en français, 1588, in-8°. Le but en est de prouver que la cause des prétendants à la couronne doit être jugée par le pape, ce qui est très-conforme aux principes établis par l'auteur dans ses autres ouvrages. Le cardinal Bellarmin, quoique très-opposé d'opinion à Frà-Paolo, le fit avertir, par un ami, de se tenir en garde, parce qu'on en voulait à sa vie. Il avait été membre de la congrégation du S. Office, chargée par Paul V d'examiner les ouvrages de Galilée. Le bruit s'étant répandu que ce célèbre philosophe y avait été soumis à une pénitence exemplaire, Bellarmin lui délivra le certificat suivant, qui n'a jamais été connu du public, et que nous traduisons sur l'original italien, écrit de la propre main du cardinal. « Nous, Robert cardinal Bellarmin, » ayant appris que le sieur Galilée a » été calomnié, et qu'on lui a imputé » d'avoir fait une abjuration entre nos » mains, et d'avoir été condamné à » une pénitence salutaire; sur la réquisition qui nous en a été faite, nous » affirmons, conformément à la vérité, que le susdit sieur Galilée n'a » fait abjuration, ni entre nos mains, » ni entre celles d'autres personnes » que nous sachions, soit à Rome, » soit ailleurs, d'aucune de ses opinions et doctrines; qu'il n'a été sou- » mis à aucune pénitence salutaire, de » quelque sorte que ce puisse être; » qu'on lui a seulement signifié la déclaration de N. S. P., et publiée par » la congrégation de l'*index*, savoir » que la doctrine attribuée à Copernic, » que la terre se meut autour du so- » leil, et que le soleil occupe le centre » du monde, sans se mouvoir d'orient » en occident, est contraire à l'Écriture Sainte, et qu'en conséquence » on ne peut la défendre ni la soutenir. » En foi de quoi nous avons écrit et » signé la présente de notre propre » main; ce 26 mai 1616. Robert, » cardinal Bellarmin. » La Vie de ce célèbre cardinal a été donnée au public par le P. Frizon, jésuite, Nancy, 1709, in-4°. Il fallut y mettre quinze cartons pour qu'elle pût circuler en France. On y trouve encore beaucoup de faits minutieux, beaucoup qui sont hasardés pour relever la sainteté du

cardinal, et en faire un thaumaturge et un prophète. T—D.

BELLATI (Antoine-François), jésuite et célèbre prédicateur italien, naquit le 2 novembre 1665, à Ferrare, où il fit ses premières études. Ayant pris l'habit à seize ans, il fit son noviciat à Bologne, y continua ses études jusqu'en 1688, professa ensuite, selon l'usage de la compagnie, et fit enfin ses vœux en 1699. Alors, il se livra à la prédication, et eut, pendant plusieurs années, le plus grand succès dans les principales chaires d'Italie. Sa faible santé l'obligea d'y renoncer de bonne heure. Il passa le reste de ses jours à Plaisance, où il fut élu, en 1712, recteur du collége, et d'où il accompagna, en 1714, jusqu'aux frontières d'Espagne, la nouvelle reine, Elisabeth Farnèse, épouse de Philippe V. Il mourut le 1er. mars 1742. Plusieurs de ses ouvrages parurent d'abord séparément, depuis 1705 jusqu'en 1731. Ils furent recueillis après sa mort, Venise, 1742, en un seul vol. in-4°., qui devait être suivi d'un second, rempli d'ouvrages inédits : ce second volume n'a point paru; mais le recueil complet de ses OEuvres a été publié depuis, à Ferrare, en 4 vol. gr. in-4°.; le 1er. contenant les sermons *Prediche*, 1744; le 2e., *Orazioni e Discorsi*, 1745; le 3e., *Trattati sacri e morali*, 1746; le 4e. enfin, *altri Trattati*, *Esortazioni domestiche*, *altre Prediche*, *Lettere*, *e la Vita dell' Autore*, 1748. Le P. Bellati est, dans son genre, un des meilleurs écrivains italiens du 18e. siècle. G—É.

BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, plus connu sous ce dernier nom, naquit au château de Glatigny, près de Montmirail, en 1491. Il était fils aîné de Louis du Bellay et de Marguerite de Latour-Landry. Il signala son courage en diverses occasions, et se fit admirer par sa conduite et sa valeur. Chevalier de l'ordre de St.-Michel, la régente l'envoya, en 1525, auprès du roi François Ier., prisonnier en Espagne. Gouverneur de Turin en 1537, il fut ensuite vice-roi du Piémont; il y reprit diverses places sur les impériaux, et le marquis du Guast avouait que le seigneur de Langey était le plus excellent capitaine qu'il eût connu. « Entre » grands points de capitaine, qu'avoit » M. de Langey, dit Brantôme, c'est » qu'il dépensoit fort en espions... En » quoi j'ay ouï conter, qu'estant en » Piémont, il mandoit et envoyoit au » roy avertissement de ce qui se fesoit » ou devoit faire vers la Picardie ou la » Flandres; si que le roy qui en étoit » voisin et plus près n'en savoit rien; » et puis après en venant savoir le » vray s'ébahissoit, comment il pou- » voit découvrir ces secrets. » Langey avait le corps tout cassé, et les membres perclus, par suite de ses fatigues à l'armée. Il avait été aussi utile à son souverain dans des ambassades en Italie auprès de Clément VII, en Angleterre, en Allemagne. L'an 1542, il partit du Piémont, en litière, pour venir donner quelques avis importants au roi; mais, entre Lyon et Roanne, il se trouva si mal, qu'il fut obligé de s'arrêter au bourg de Saint-Saphorin (aujourd'hui Saint-Symphorien), et y mourut, le 9 janvier 1543. Ce fut un des plus braves capitaines, et l'un des plus mauvais courtisans de son siècle. « Il ne sçait, dit un auteur, ni » quand le roy se lève, ni quand il se » couche; mais il sçait bien où sont les » ennemis : il se couvre et s'assied » devant François Ier.; quand il a » chaud, il oste sa fraise et se met en » veste. » Guillaume du Bellay ne s'est pas moins illustré dans la république

des lettres que dans les armes. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque chartraine* de D. Liron, et dans celles de Lacroix-du-Maine et Duverdier; les principaux sont : I. *Epitome de l'antiquité des Gaules et de France*, suivi de quelques opuscules du même auteur, 1556, in-4°., réimprimé en 1587. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Il fait descendre les Gaulois de Samothès, fils aîné de Japhet; et les Français, du mélange des Troyens échappés de la ruine de Troie, et des Gaulois qui avaient été au secours de cette ville. II. *Mémoires* sur les affaires de son temps, réimprimés avec ceux de Martin du Bellay, son frère, et du maréchal de Fleuranges, et le *Journal de Louise de Savoie*, Paris, 1753, 7 vol. in-12. L'abbé Lambert, éditeur, a fait des notes historiques et critiques, et des corrections dans le style, et quelques altérations. Les mémoires de Martin et Guillaume avaient été imprimés plusieurs fois dans le 16e. siècle, en 1569, 72, 82, 88, in-fol.; 1570, 1586, in-8°., etc. Langey avait intitulé son ouvrage les *Ogdoades*; il l'avait d'abord composé en latin, puis le traduisit en français, par ordre du roi. Il avait fait ses divisions de huit en huit livres; de là le nom d'*Ogdoades*. Une très-petite partie de cet ouvrage a été publiée (*Voy.* à cet égard la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong, N°. 17621-23). Langey a pris naturellement le parti de François Ier. contre Charles Quint; et, à l'occasion de cette partialité, Montaigne dit : « Je ne veux pas » croire qu'il ayt rien changé quant au » gros du fait; mais de contourner le » jugement des évènements, souvent » contre raison à notre avantage, et » d'omettre tout ce qu'il y a de cha- » touilleux en la vie de son maistre, il » en fait métier : témoins les disgrâces » de Montmorency et de Biron, qui » y sont oubliées : voire le seul nom » de Mme. d'Étampes ne s'y trouve » point. On peut couvrir les actions » secrètes; mais de taire ce que tout » le monde sçait, et les choses qui ont » eu des effets publics et de telles con- » séquences, c'est un défaut inexcusa- » ble. » Le style de Langey est naïf. En parlant de la magnificence qu'étalèrent les courtisans à l'entrevue du drap d'or, en 1520, entre François Ier. et Henri VIII, il dit, « que leur dépense fut telle, que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur les épaules. » On lui fit cette épitaphe :

> Ci gît Langey, dont la plume et l'épée
> Ont surmonté Cicéron et Pompée.

La suivante est de Joachim du Bellay :

> Hic situs est Langeus : ultra nil quære, viator;
> Nil majus dici, nil potuit brevius.

Jean et Martin du Bellay, ses frères, lui firent élever un beau mausolée dans l'église cathédrale du Mans. A. B—T.

BELLAY (Jean du), frère puîné du précédent, né en 1492, montra dès sa jeunesse de si grandes qualités, que François Ier. l'éleva aux plus hautes dignités, et lui confia ses plus grandes affaires. Il fut d'abord évêque de Bayonne, puis de Paris, en 1532. Il avait été, en 1527, ambassadeur auprès de Henri VIII, et il y retourna en 1533. Ce prince alors menaçait d'un schisme; il promit cependant à du Bellay de ne pas rompre avec la cour de Rome, pourvu qu'elle lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay se rendit sur-le-champ à Rome pour demander un délai au pape Clément VI; il l'obtint, et envoya au roi d'Angleterre un courrier pour avoir la procuration qu'il avait promise; mais le courrier n'ayant pu être de retour auprès du

pape le jour qu'on lui avait fixé, les agents de l'empereur Charles-Quint firent tant de bruit qu'on fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses états, malgré les protestations de l'évêque de Paris. Le courrier arriva en effet deux jours après; mais la bulle avait été lancée; ce qui décida le schisme de l'Angleterre. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France auprès de Paul III, successeur de Clément, et qui le fit cardinal, le 21 mai 1535. L'année suivante, il assista à un consistoire, où l'empereur Charles-Quint s'emporta tellement contre François Ier., que du Bellay crut devoir se rendre en diligence auprès de ce monarque pour l'en prévenir. Charles-Quint ayant bientôt après débarqué en Provence avec une armée nombreuse, François Ier. marcha à sa rencontre, laissant à Paris le cardinal du Bellay, avec le titre de lieutenant-général, et le commandement de la Picardie et de la Champagne. Les impériaux ayant, au mois d'août, assiégé Péronne, dont le maréchal de Fleuranges était commandant, pour calmer la fermentation des habitants de Paris, du Bellay leur persuada d'abord de défendre leur ville par l'élévation d'un rempart, qui forme aujourd'hui boulevart, puis d'envoyer des secours aux assiégés. Ses services lui méritèrent de nouveaux bienfaits de François Ier., qui le nomma, en 1541, évêque de Limoges; en 1544, archevêque de Bordeaux; en 1546, évêque du Mans. Il se servit de sa faveur pour l'avancement des lettres, et se joignit au savant Budé, pour décider le roi à fonder le collége Royal; mais après la mort du *Père des lettres*, en 1547, le cardinal du Bellay fut privé de son rang et de son crédit, par les intrigues de ceux qui lui succédèrent, et particulièrement par celles du cardinal de Lorraine. Il se retira à Rome, où, par le privilége de son âge, il fut fait évêque d'Ostie, et tint rang de doyen des cardinaux, pendant l'absence de ceux de Tournon et de Bourbon, ses anciens. Il s'était démis de l'évêché de Paris, en faveur d'Eustache du Bellay, son cousin, et de l'archevêché de Bordeaux. Il fit construire un superbe palais à Rome, où il était si estimé, qu'on parla de le faire pape, après la mort de Marcel II. Il mourut dans cette ville, le 16 février 1560. Brantôme dit, « que le » cardinal du Bellay fut un des plus » savants, éloquents, sages et avisés » de son temps; qu'il était pour tout, » et un des plus grands personnages » en tout et de lettres et d'armes qui » fût. » Nous avons de du Bellay, I. *trois livres de Poésies latines*, imprimées à la suite de trois livres d'odes de Salmon Macrin, Paris, Robert Étienne, 1546, in-8°.; II. *Francisci (primi) Francorum regis epistola apologetica*, imprimée avec d'autres pièces, en 1542, in-8°.; trad. en français, 1543, in-8°.; III. *Joannis cardinalis Bellaii, Francisci Olivarii et Africani Malleii, Francisci I legatorum orationes duæ, nec-non pro eodem rege defensio adversùs Jacobi Omphalii maledicta*, imprimés en latin et en français, Paris, Rob. Étienne, 1544, in-4°. La traduction française de la *Défense du roi*, imprimée à part la même année, est de Pierre Bunel. IV. Un grand nombre de lettres, qui sont la plupart restées manuscrites (*Voy.* la *Bibliothèque historique* du P. Lelong). L'abbé Legrand en a publié environ cinquante-cinq dans son *Histoire du divorce de Henri VIII*. Elles sont presque toutes adressées au connétable de Montmorency. On en trouve aussi un grand nombre dans les *Mé-*

moires de Guillaume Ribier (*Voy.* Ribier). C'est au cardinal du Bellay que Rabelais fut attaché ; les uns disent en qualité de domestique (nom qu'on donnait alors à tous ceux qui faisaient partie de la maison d'un grand); les autres, en celle de médecin. A. B—t.

BELLAY (Martin du), frère des précédents, mort en 1559, à Glatigny dans le Perche, lieutenant-général en Normandie, et prince d'Yvetot, par son mariage avec Elisabeth Chenu, propriétaire de cette principauté, fut, comme ses frères, un bon négociateur, un grand capitaine et un protecteur des lettres. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1515 jusqu'en 1547, en dix livres, dont les 5e., 6e. et 7e. sont tirés de la 5e. *Ogdoade*, de Guillaume du Bellay, depuis 1536 jusqu'en 1540. Ces mémoires curieux s'étendent un peu trop longuement sur les descriptions des batailles et des siéges où l'auteur s'était trouvé. On en doit la publication à René du Bellay, baron de la Lande, gendre de Guillaume du Bellay. La dernière édition est celle de l'abbé Lambert, Paris, 1753, 7 vol. in-12, avec ceux de Fleuranges, et le *Journal de Louise de Savoye*, le tout mis en nouveau style, et accompagné de notes critiques, historiques ; et de pièces justificatives, pour servir à l'histoire du règne de François Ier. — René du Bellay, mort évêque du Mans en 1546, était le quatrième de ces illustres frères ; il se distingua par son goût pour la physique, et par son zèle pour le soulagement des pauvres. — Eustache du Bellay, leur neveu, et successeur de Jean à l'évêché de Paris, gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, montra un grand zèle au concile de Trente pour soutenir les droits de l'épiscopat, s'opposa à l'introduction des jésuites en France, fit de bons statuts, et mourut en 1565, à Bellay en Anjou, après s'être démis de son évêché. T—d.

BELLAY (Joachim du), naquit vers 1524, à Liré en Anjou, d'une famille noble et illustre de la province. Abandonné, dès l'enfance, aux soins d'un frère, son éducation fut fort négligée, même pour le temps. A peine affranchi de la tutelle de ce frère, il fut chargé lui-même de celle d'un neveu, qui mourut jeune, et dont les biens embarrassés lui donnèrent à suivre des procès longs et difficiles. Il perdit entièrement sa santé; mais il dut au loisir d'une maladie de deux ans, de faire connaissance avec les auteurs de l'antiquité et ceux que notre nation possédait alors, et d'essayer lui-même le talent dont ce commerce avait développé en lui le germe. Ses premières productions lui procurèrent un accueil flatteur de la part de François Ier., et de sa sœur Marguerite, reine de Navarre. Appelé à Rome par son parent le cardinal Jean du Bellay, qui s'y était retiré après la mort de François Ier., il y fit un séjour de trois ans, sur l'agrément duquel il s'est expliqué fort diversement. De retour en France, il fut desservi auprès du cardinal; on lui supposa des torts dans sa conduite et même dans ses écrits. Ces tracasseries portèrent un nouveau coup à sa santé, qui était restée très-faible, et il mourut d'apoplexie le 1er. janvier 1560, âgé d'environ trente-six ans, au moment où son parent le cardinal, apparemment revenu de ses préventions, allait se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux; il n'était encore que chanoine de l'église de Paris. Ses *Poésies* ont été imprimées en 1568, in-8°., par Morel. Elles consistent en sonnets, odes, chansons, imitations du latin (dont le 4e. et le 6e. livres de

l'*Énéide*), etc. Il y a plus de naturel que dans celles de Ronsard et des autres poètes de la même époque; plusieurs de ses sonnets sur les antiquités de Rome, peuvent encore être lus avec quelque plaisir. Il en fit cent quinze, à la louange de sa maîtresse, nommée *Viole*, dont il retourna le nom en celui d'*Olive*. Il cultiva aussi les muses latines, mais avec moins de succès que les muses françaises. Jaloux de la gloire littéraire de son pays, il composa un traité intitulé : *Défense et illustration de la Langue françoise*, Paris, 1549, in-8°. On y trouve de l'érudition et une sorte d'éloquence. Les ouvrages de du Bellay ont été recueillis par G. Aubert de Poitiers, et c'est à ses soins qu'on en doit l'édition de Paris, Fréd. Morel, 1569 ou 1573, 2 vol. in-8°. C'est sur cette édition qu'ont été faites les suivantes, Paris, Langelier, 1584, in-16; Rouen, 1592, in-12; idem, 1597, in-12. Ces éditions ne contiennent que les poésies françaises de du Bellay. Ses poésies latines ont été imprimées en 1569, in-4°., Fréd. Morel, sous le titre de *Xenia et alia carmina*. On peut voir le détail des différentes pièces qui composent ces recueils, dans les *Bibl. Franc.* de la Croix-du-Maine et de Duverdier, dans Goujet et dans le P. Niceron. A—G—R.

BELLE (LA). *Voy.* BELLA (Stefano della).

BELLE (CLÉMENT-LOUIS-MARIE-ANNE), peintre d'histoire, naquit à Paris le 16 novembre 1722, d'Alexis-Simon Belle, peintre, membre de l'académie royale de peinture, et de Marie Horthemels, peintre et graveur. Entouré, dès le berceau, des productions des arts, le jeune Belle manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour les cultiver. Ayant perdu son père à l'époque où il commençait à donner les plus grandes espérances, il fut placé par sa mère sous la direction de Le Moyne, et, à l'âge de vingt-trois ans, envoyé par elle en Italie pour se perfectionner. Les études sérieuses qu'il fit dans cette contrée le mirent bientôt à portée de repasser en France, pour y jouir des talents qu'il avait acquis, et se faire agréer à l'académie, qui le reçut au nombre de ses membres, deux ans après, en 1761. Ayant été nommé successivement adjoint au professorat et professeur, les succès qu'obtinrent ses ouvrages lui valurent, dans la même année 1785, sa nomination à la place d'adjoint à recteur, et à celle de recteur. Quoique les fonctions d'inspecteur de la manufacture des Gobelins pour la partie des arts, auxquelles il avait été appelé en 1755, lui aient dérobé une partie des instants qu'il aurait désiré consacrer à la peinture, il n'a pas laissé de produire beaucoup de tableaux de mérite, entre autres, la *Réparation des saintes hosties*, *Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ*, destiné à orner l'une des salles du parlement de Dijon. Cet artiste estimable, autant par ses qualités morales que par ses talents, est mort le 29 sept. 1806, laissant un fils, son élève, qui lui a succédé dans la place d'inspecteur de la manufacture des Gobelins. P—E.

BELLEAU (REMI), né à Nogent-le-Rotrou, au commencement de 1528, fut attaché de bonne heure au marquis d'Elbeuf, général des galères de France, qui l'emmena en Italie lorsqu'il alla faire, en 1557, son expédition de Naples, et lui confia l'éducation de son fils. Il fut un des sept poètes de la *Pléiade française*. Ronsard l'appelait le *peintre de la nature*. Ce qui pourrait justifier ce titre, ce sont ses *Bergeries*, divisées en journées, et

une suite de pièces où il décrit les couleurs et les propriétés de toutes les pierres précieuses. Ses autres ouvrages sont des traductions en vers de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des Cantiques*, des *Odes* d'Anacréon et des *Phénomènes* d'Aratus, qu'il appelle *Apparences célestes*. Acteur dans les pièces de son ami Jodelle, il fit lui-même une comédie intitulée la *Reconnue*, 1577, in-8°. La dernière édition de ses *Œuvres poétiques* est de 1604. Rouen, 2 vol. in-12. Celle que Mamert Patisson avait publiée à Paris, 1578, 2 vol. in-12, est la plus estimée. La plus curieuse production de cet écrivain, est un poëme macaronique, imprimé séparément, in-8°., sans date, et in-4°., et réimprimé plusieurs fois dans des recueils. Il est intitulé : *Dictamen metrificum de bello huguenotico*. Belleau a moins de bizarrerie et de mauvais goût que Ronsard; mais il n'a pas son imagination. Il mourut à Paris, le 6 mars 1577, commençant sa 50e. année. A—G—R.

BELLEBUONI (Mathieu), auteur italien peu célèbre, traduisit, en 1333, l'*Histoire de la guerre de Troie*, écrite en latin, dans le 13e. siècle, par Gui des Colonnes, et non pas Gui Colonne (*Guido delle Colonne*), juge de Messine. On ne connaît, au reste, cette traduction que parce que le Vocabulaire de la Crusca en parle dans son dernier volume (Table des auteurs cités, note 138), et que la Bibliothèque des Traducteurs (*Biblioteca de' Volgarizzatori*), en cite une copie manuscrite, conservée à Florence, dans *la Riccardiana*, ou *Bibliothèque Riccardi*, réunie à la Laurentienne. G—É.

BELLECOUR (Gilles Colson, dit), comédien célèbre, avait d'abord appris à peindre, et fut élève de Carle Vanloo. Son goût pour le théâtre l'emporta, et il débuta à la Comédie-Française, le 31 décembre 1750, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*. Cette époque était celle des débuts de Lekain, à qui Bellecour céda bientôt les rôles tragiques, pour s'adonner entièrement à la comédie. Il excellait dans les premiers rôles du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, du *Joueur*, de *l'Homme à bonnes fortunes*, etc. Les rôles de marquis ivres étaient son triomphe. Il attrapait parfaitement l'air et le ton d'un mauvais sujet de bonne compagnie. Bellecour est mort le 19 novembre 1778 (et non en 1786). Il avait donné, en 1761, *les Fausses Apparences*, comédie en un acte et en prose, non imprimée. — Le Roi-Beaumenard, sa femme, débuta en 1743, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, avec beaucoup de succès. Elle s'engagea successivement dans plusieurs troupes de province, et fit partie de celle que le maréchal de Saxe entretenait à la suite de son armée. En 1749, elle parut sur la scène française, à Versailles, le 11 mars; à Paris, le 17 avril, et fut reçue au mois d'octobre. Elle se retira en 1756, et reparut en 1761. Elle remplit pendant trente ans l'emploi des soubrettes, avec un talent admirable, et qui lui méritait des applaudissements, même à côté de Mlle. Dangeville. Sa figure était charmante, ses traits vifs et animés, son organe franc. Elle suivait le costume de ses rôles avec la plus scrupuleuse exactitude. C'était surtout dans les pièces de Molière et de Regnard qu'elle excellait. Appelée la *Rieuse*, et surnommée *Gogo*, elle fut la plus parfaite Nicole, et personne n'a possédé comme elle le talent de rire à gorge déployée. En 1791, elle se retira du théâtre. Elle était sans ressources en 1799, et voulut remonter sur la scène. Elle

reprit le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle mourut la même année, au mois d'août, dans un âge très-avancé. A. B—T.

BELLÉE (Théodore), docteur en médecine, né à Raguse, dans le 16e. siècle, d'une famille distinguée, enseigna la médecine à Padoue, avec beaucoup de succès, pendant un grand nombre d'années. Une aussi longue absence et le bruit de sa mort portèrent sa femme à se remarier. Bellée, de retour dans son pays natal, et s'inférmant aux portes de Raguse de la santé de sa femme et de ses enfants, apprit cet événement. Le chagrin qu'il en conçut, fit qu'il n'entra point dans la ville, et reprit le chemin de Padoue, où il mourut vers l'an 1600. Il est auteur d'un commentaire latin sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, imprimé en 1571, in-4°. K.

BELLEFONT (Bernardin-Gigault, marquis de), maréchal de France, se signala de bonne heure par ses talents militaires, et se fit estimer à la cour par ses vertus religieuses. Il fut envoyé en ambassade à Madrid, en 1665; et à Londres, en 1673. Il avait été fait maréchal de France en 1668. Il commanda l'armée de Hollande en 1673, et celle de Catalogne en 1684. Il battit les Espagnols; mais sa faveur fut altérée par deux disgrâces qu'il supporta avec autant de courage que de résignation; la première, lorsque, commandant en second sous Mr. de Créqui, il voulut, contre les ordres de son général, profiter d'une mauvaise position des ennemis pour les attaquer, ce qui engagea une bataille, où, heureusement, nous fûmes vainqueurs; la dernière, lorsqu'il s'opiniâtra à défendre des places qu'on lui avait ordonné d'évacuer, et qu'il réussit à conserver. Cette seconde disgrâce fut plus longue que la première. Il fut question de le rappeler après la mort de Turenne; mais les ennemis qu'il avait à la cour firent avorter ce projet. Il mourut en 1699, à l'âge de soixante-quatre ans, au château de Vincennes, dont il était gouverneur. T—D.

BELLEFOREST (François de), né à Sarzan, dans le pays de Comminges, en novembre 1530, mourut à Paris, le 1er. janvier 1583. La reine de Navarre, sœur de François Ier, prit soin de son enfance. Destiné au barreau, il étudia à Bordeaux et à Toulouse sous les plus fameux professeurs en droit, se dégoûta de leurs leçons, fit de très-mauvais vers, chanta les seigneurs et les dames, qui le payèrent en soupers, et l'enivrèrent de louanges. Trouvant que la province était un théâtre indigne de son talent, il se rendit à Paris, y fréquenta les savants, fit la cour aux personnes de qualité, sans en devenir ni plus docte, ni plus riche. Il se lia surtout avec Ronsard, Baïf et Duverdier, qui, dans sa *Bibliothèque française*, consacre quinze pages à l'éloge de son ami. Forcé d'écrire pour vivre, et doué d'une malheureuse fécondité, il s'exerça dans tous les genres sans réussir dans aucun. L'étrange fortune poétique de Ronsard, gâté par des rois qui le comblèrent d'éloges et de présents, devint pour Belleforest un objet d'envie. Il rima, n'eut pas plus de goût que son modèle, eut moins de bonheur, et, fatigué de publier des vers qu'on ne lisait point, il écrivit en prose, et se mit à la solde des libraires. Toujours prêt, il expédiait promptement, et, comme l'a dit Duhaillan, « il avait des moules auxquels il jetait des livres nouveaux. » Quelquefois, il travaillait pour plusieurs à la fois. Fidèle aux engagements qu'il contractait, il ne manquait jamais de faire

paraître son livre au moment convenu. Cette exactitude, qui fut son seul mérite, le fit employer souvent, et Duverdier rapporte qu'il faisait vivre sa famille avec ses nombreux ouvrages, qui s'élevèrent jusqu'au nombre de cinquante, la plupart in-folio, et dont on peut voir la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. XI et XX. A force d'importuner le public, il acquit une réputation éphémère. Le goût de l'histoire commençait à naître; mais l'amour du merveilleux faisait mêler à la vérité, des fables puériles que les hommes les plus sensés de ce temps présentaient comme *des faits douteux*. Ce fut alors que parurent de Serres et Duhaillan, qu'on lit moins qu'on ne les consulte. A leur imitation, Belleforest publia l'*Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*, 1 vol. in-fol. Charles IX venait de régner : il avait rendu ce nom assez odieux pour qu'aucun de ses successeurs ne fût tenté de le prendre. C'est ce que Belleforest se garda bien de dire. Son ouvrage lui valut la place d'historiographe de France. Justement étonné de ce succès, il crut que ce qu'il avait de mieux à faire pour fixer sa fortune, était d'écrire l'Histoire; mais ne voulant point se livrer aux recherches nécessaires, ni se donner la peine de distinguer le faux du vrai, il dénatura les faits, y joignit des contes absurdes, et perdit bientôt une place qui demandait de la bonne foi, de l'exactitude et du talent. Remis à la disposition des libraires, il continua d'écrire, et mourut sans biens et sans considération. Voici le langage que tient sur Belleforest un de ses contemporains (La Popelinière, dans son *Histoire des histoires*): « Il étoit fourni de hardiesse à mal interpréter et pirement escrire ce qu'il n'entendit jamais. Il se licencia tellement à chafourrer le papier, que tous les imprimeurs de Paris s'employoient comme à l'envie à les acheter. Il n'y a langue ni science qu'il n'ait profané. Il a même barbouillé l'Histoire particulière, générale et universelle à sa sotte fantaisie. Si que je me suis souvent fasché, voyant gens qui voulussent perdre le temps à la lecture de ses ravauderies. Interprêtant au rebours de bien infinis passages, corrompant et falsifiant les matières : supposant choses qu'il s'étoit ridiculement fantaisié en son mal conditionné cerveau, sans parler d'un million d'autres inepties, dont il a rapetassé ses foibles escrits. » D'après ce jugement, confirmé par la postérité, il serait inutile d'offrir la longue énumération des livres de Belleforest; contentons-nous d'indiquer : I. *la Cosmographie*, qui n'est qu'une compilation. Dans son *Éloge des hommes illustres*, Thevet dit « que Belleforest a voulu assez indiscrètement rabobliner la *Cosmographie de Munster;* étronçonnant de petits lopins de la suite des discours qu'il a châtrés, si bien que son gros bouquin n'est composé que de pièces rapportées. » II. *Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue française ; les six premières par Boaistuau, et les suivantes par Belleforest*, 1580, 7 vol. in-16.; III. *Histoires prodigieuses, extraites de plusieurs fameux auteurs grecs et latins, par Boaistuau, C. de Tesserant, R. Hoyer, J. D. M.* (*Jean de Marconvelle*), et *Belleforest*, 1598, six tomes en 2 ou 3 vol. in-16. IV. *Secrets de la vraie agriculture*, traduits de l'italien d'Augustin Gallo, 1 vol. in-4°., 1571 ; V. *les Vingt Journées d'agriculture*, du même Augustin Gallo, 1571. Ces deux ouvrages offrent des remarques judicieuses dans

le texte original, et se font lire avec intérêt : il n'en est pas de même de la traduction, qui ne supporte point la lecture. VI. *Annales*, ou *Histoire générale de France*, 2 vol. in-fol. Cette histoire, quelquefois fabuleuse, souvent inexacte et toujours fastidieuse, va jusqu'en 1574. Elle a été continuée jusqu'à l'an 1590, par Gabriel Chapuis, et cette continuation ne vaut pas mieux. D—M—T.

BELLEGARDE (ROGER DE SAINT-LARY DE), petit neveu du maréchal de Termes, fut destiné, dans sa jeunesse, à l'état ecclésiastique. Son inclination le portait au métier des armes ; il alla joindre le maréchal son oncle, le suivit en Piémont, et s'y distingua à la tête d'une compagnie de chevau-légers, sous le nom du *capitaine Bellegarde;* il devint bientôt après enseigne et lieutenant de De Termes. Après la mort de ce guerrier illustre, Bellegarde s'attacha à l'un de ces Italiens venus à la cour de France avec Catherine de Médicis, et qui avaient envahi tous les honneurs et toutes les grâces. Le comte de Retz le prit en amitié, et le fit lieutenant de sa compagnie d'ordonnance; il obtint par lui la bienveillance de la reine, qui demanda pour Bellegarde, à la cour d'Espagne, la seule commanderie de l'ordre de Calatrava qui fût en France. Cette commanderie était située en Gascogne, et valait quinze cents ducats de rente. Il paraît que Bellegarde joignait à l'instruction et à la dextérité une grande bravoure, un noble extérieur, une haute taille, une politesse de courtisan, enfin, toutes les qualités brillantes qui mènent à la fortune et à la faveur. Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, le mit au nombre de ses favoris et le fit colonel de son infanterie. Bellegarde accompagna ce prince en Pologne ; il ne tarda pas à quitter ce pays pour repasser en Piémont. Il eut assez d'adresse pour se concilier la confiance du duc de Savoie, des princes d'Italie et des Vénitiens, et mena les traités secrets assez loin, sur sa seule garantie, pour pouvoir offrir à Henri III, à son retour en France, l'amitié et l'alliance de ces puissances, si utiles à ménager à cette époque. Le nouveau roi de France aima Bellegarde plus que jamais, le combla de dons et de faveur ; il le fit maréchal de France, en 1574, en même temps que Blaise de Montluc ; enfin, sa fortune fut si rapide et si brillante, qu'on ne l'appelait à la cour que *le torrent de la faveur*. Aussi reconnaissant que fidèle à son roi, Bellegarde combattit les huguenots avec vigueur, et fut opposé, dans le Dauphiné, à Montbrun, un de leurs chefs les plus redoutés ; mais auprès d'un monarque du caractère d'Henri III, le torrent de la faveur devait s'écouler rapidement. Dugua, jaloux de Bellegarde, parvint à refroidir ce prince à son égard, et le favori fut disgracié. Dans le dessein de l'éloigner de la cour, on le chargea de commissions lointaines et insignifiantes : le roi lui ordonna d'aller en Pologne pour y entretenir des intelligences avec les Polonais, dont il avait perdu toute l'affection par son départ furtif et précipité ; mais Bellegarde n'alla pas plus loin que le Piémont. Aigri par l'injustice et poussé par le mécontentement, il se lia avec le duc de Savoie, et, de concert avec lui, il chassa Birague du marquisat de Saluces et s'en empara. Henri III envoya auprès de lui des négociateurs qui ne réussirent point à le ramener, et fit marcher des troupes avec aussi peu de succès. Enfin, la reine-mère, au retour du voyage politique qu'elle fit à cette époque dans les provinces méridionales de la France, intrigua si bien auprès du duc de

Savoie, que, pendant un séjour qu'elle fit à Lyon, elle eut une entrevue avec lui à Montluel. Le duc soutenait et favorisait Bellegarde qui couchait même dans sa chambre : « La reine-mère, » dit Brantôme, fit au maréchal tout » plein de remontrances. Lui, ores » planant, ores continuant, ores con- » nillant et amusant la reine de belles » paroles, se trouva atteint de maladie » par belle poison, de laquelle il mou- » rut en 1579. » Sa vie a été écrite par Secousse, 1764, in-12. S—Y.

BELLEGARDE (JEAN-BAPTISTE MORVAN DE), connu sous le nom de l'*abbé de Bellegarde*, né dans le diocèse de Nantes, le 30 août 1648, a traduit : I. *Lettres de S. Basile-le-Grand*, 1693, in-8°.; II. *Sermons de S. Basile-le-Grand, avec les Sermons de S. Astère*, 1691, in-8°.; III. *la Morale de S. Ambroise* (*Voy*. AMBROISE); IV. des ouvrages de S. Léon, pape, de S. Grégoire de Nazianze, de S. Chrysostôme : il portait lui-même à dix-huit volumes les traductions qu'il a faites de ce dernier Père; mais Mr. Barbier (*Dict. des ouvrages anon. et pseud.*, tom. IV, p. 96) réduit ce nombre à six. V. *Les Psaumes de D. Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés*, 1718, in-12. L'ouvrage de D. Antoine est intitulé : *Psalmi confessionales inventi in scrinio D. Antonii I, Portug. regis, propriâ manu scripti*, 1609, in-12. Ce n'est donc pas, comme on l'a prétendu, une paraphrase des sept psaumes pénitentiaux. VI. *L'Imitation de J. C.*, 1698, in-12, plusieurs fois réimprimée; VII. *Suite de l'Imitation de J. C.*, ou *les Opuscules de Thomas à Kempis*, 1700, in-18; VIII, IX, X, XI. *les Livres moraux de l'Ancien-Testament; Épictète; les Métamorphoses et quelques Épîtres choisies d'Ovide*; l'ouvrage de Las-Casas sur *les Voyages et Découvertes des Espagnols aux Indes occidentales*, 1698, in-12. On doit encore à cet infatigable auteur un *Apparat de la Bible*, in-8°.; *Réflexions sur la Genèse*, 1699, in-8°.; *Histoire romaine*, 2 vol. in-12; *Histoire d'Espagne*, tirée de Mariana et des autres historiens espagnols, 1726, 9 vol. in-12; différentes productions de morale qui ont pour titre : *Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le monde; Réflexions sur le ridicule; Modèles de Conversations*, etc., recueillies en 1723, 4 vol. in-12, et aujourd'hui tout-à-fait oubliées. Quelques biographes lui attribuent aussi une *Histoire générale des Voyages* (1707, in-12), quoiqu'elle ne porte pas son nom. On remarque dans tous ses ouvrages de la facilité, mais beaucoup de négligences. Bellegarde était entré chez les jésuites, et fut disciple du père Bouhours; il quitta leur institution au bout de dix-sept ans, et sa retraite eut, dit-on, pour cause son attachement au cartésianisme, qui n'était pas encore de mode. Les théologiens proscrivaient alors, sans savoir pourquoi, le système de Descartes qu'ils défendirent plus tard. L'abbé de Bellegarde mourut à Paris, le 26 avril 1734, dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, âgé de quatre-vingt-six ans. Le Père Tournemine a fait son éloge. D. N—L.

BELLEGARDE (GABRIEL DU PAC DE), et non DU PARC (comme l'écrivent quelques Belges, quelques Hollandais, et certain *Dictionnaire universel, historique, critique*), chanoine, comte de Lyon, né le 17 octobre 1717, au château de Bellegarde, diocèse de Carcassone, montra, dès son enfance, une grande piété et une incli-

nation décidée pour l'étude. La régularité de ses mœurs, ses talents, sa naissance lui frayaient la carrière des dignités ecclésiastiques; mais son attachement aux disciples de Port-Royal, la profession ouverte qu'il fit de leur doctrine, et la sévérité de ses principes lui en fermèrent la porte. Il ne garda même que deux ans son canonicat de Lyon, et se retira, en 1751, au séminaire de Rhynswik, près d'Utrecht. Ce fut dans cette retraite qu'il rassembla les *Mémoires sur l'Histoire de la Bulle* Unigenitus *dans les Pays-Bas*, depuis 1713 jusqu'en 1730, qui parurent en 1755, 4 vol. in-12. Il publia l'année suivante une seconde édition du *Journal de l'abbé d'Orsanne*, auquel il ajouta des anecdotes curieuses sur les personnages qui ont joué un rôle dans les affaires de la bulle *Unigenitus*, et une préface propre à fixer le jugement des lecteurs sur le résultat des faits contenus dans ce journal; il l'augmenta d'un sixième volume contenant les instructions secrètes du cardinal de Noailles, envoyées à Rome sous le pontificat de Benoît XIII. Bellegarde fut un des membres les plus actifs du concile d'Utrecht, en 1763, et composa la préface qui est à la tête des actes de ce concile. Ce travail fut suivi de l'*Histoire abrégée de l'Église d'Utrecht*, 1765, in-12. Les auteurs de l'*Histoire générale de Hollande* lui ayant demandé des Mémoires sur celle de cette contrée, il en résulta un volume qu'il fit imprimer séparément, en 1765. Quelques années après, il fit paraître le *Recueil des témoignages rendus à l'Église d'Utrecht*, avec une préface où se trouvent exposés l'origine et les progrès du schisme entre les catholiques des Pays-Bas. Étant devenu dépositaire des manuscrits de van Espen, il en fit un choix, composa la vie de l'auteur, et forma du tout le 5e. volume in-fol. de l'édition des œuvres de ce célèbre canoniste, imprimées à Lyon, en 1778. La *Vie de van Espen* a été donnée séparément en français, Louvain, 1767, in-8°. Bellegarde, encouragé par le cardinal Passionei, avait entrepris, depuis 1760, une édition générale des *Œuvres d'Arnauld*. Ce travail l'obligea d'entretenir des relations très-multipliées, et de faire des voyages dans les pays étrangers: du fruit de ses recherches, résulta l'édition complète des œuvres de ce célèbre docteur, qui parut à Lausanne, depuis 1775 jusqu'en 1782, 45 vol. in-4°., y compris les 6 vol. de la *Perpétuité de la Foi*. Elle est accompagnée de préfaces, de notes, qui supposent un travail immense, une lecture prodigieuse et une attention scrupuleuse à recueillir tout ce qui peut donner quelque éclaircissement, soit sur les ouvrages de l'auteur, soit sur l'histoire ecclésiastique et littéraire de son temps. La vie de ce grand homme, qui fait partie de la collection, a été imprimée séparément, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. Bellegarde préparait un semblable travail sur Nicole, que la mort l'a empêché d'exécuter. Il a composé divers autres ouvrages, dont le dernier a été la traduction des actes du concile diocésain de Pistoie, 2 volumes in-12, 1789. Ce laborieux écrivain mourut à Utrecht, le 13 décembre 1789. Ses relations et ses voyages dans les pays étrangers, surtout à Vienne et à Rome, lui avaient fait concevoir l'idée d'éteindre le schisme qui divise les catholiques de Hollande; mais cette belle espérance ne fut point réalisée. Ses rapports avec van Swieten lui procurèrent le moyen de faire passer, dans les états de la maison d'Autriche, les livres français, qui y opérèrent une révolution sur les opinions ultramontaines. Il fit la même chose en

Portugal, où il entretenait une correspondance très-active. Il résulta encore de ses relations, des *Mémoires sur l'état des Églises étrangères*, qui furent publiés successivement dans les *Feuilles ecclésiastiques*. T—D.

BELLE-ISLE (CHARLES-LOUIS-AUGUSTE FOUQUET, comte DE), maréchal de France, naquit le 22 sept. 1684 à Villefranche, en Rouergue, où le marquis de Belle-Isle son père s'était retiré depuis la disgrâce du surintendant Fouquet, dont il était fils. Aux yeux d'un monarque comme Louis XIV, les fautes étaient personnelles, et le marquis de Belle-Isle ne douta pas que son fils ne suivît avec éclat la carrière militaire, si l'éducation en faisait un sujet utile. En effet, l'étude et l'application ne développèrent point en vain les heureuses dispositions que le petit-fils du malheureux surintendant avait reçues de la nature. Il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Louis XIV lui donna un régiment de dragons, à la tête duquel il servit avec distinction: il reçut une blessure au siége de Lille, et fut fait brigadier des armées du roi. Après la guerre de la succession d'Espagne, où il acheva de se faire la plus brillante réputation, il accompagna le maréchal de Villars à Rastadt, ayant d'avance la conscience qu'il figurerait un jour avec éclat dans les négociations. Le gouvernement de Huningue fut un nouveau prix accordé à ses services, et, à cette époque, il parut à la cour. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans régent fut amené, par des considérations politiques, à déclarer la guerre à Philippe V. Le comte de Belle-Isle obtint le grade de maréchal de camp. Il partit pour l'Espagne, et contribua à la prise de Fontarabie et de Saint-Sébastien, en 1719. Revenu en France à la paix, et le duc de Bourbon ayant succédé au régent dans le ministère principal, le comte de Belle-Isle se trouva enveloppé dans la disgrâce de M. Leblanc, et fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit que pour être exilé dans ses terres. Les jansénistes et les jésuites cherchèrent à s'attacher un homme aussi considéré. Il ne figura dans leurs querelles que par le zèle avec lequel il servit le célèbre chevalier Folard, devenu, par une des bizarreries de l'esprit humain, un des enthousiastes du diacre Pâris. Le comte de Belle-Isle obtint du cardinal de Fleury la liberté de ce vieux guerrier. En 1729, M. de Belle-Isle épousa une dame de la maison de Béthune, femme respectable, qui, jusqu'à sa mort, fut le conseil et l'amie de son mari, et il en eut pour fils le comte de Gisors. En 1732, M. de Belle-Isle fut élevé au grade de lieutenant-général; il était alors âgé de quarante-sept ans; il commanda un des quatre camps de plaisance qui furent formés la même année. Dans la campagne de 1734, il servit sous les ordres du maréchal de Berwik, fut ensuite le chef d'un corps sur la Moselle, et s'empara de Trèves et de Traërbach. S'étant trouvé au siége de Philipsbourg, où il fut chargé d'une des principales attaques, il reçut le cordon bleu, en récompense de ses services. Il eut ensuite la gloire de tenir tête au prince Eugène, et de déconcerter tous ses projets pour la délivrance de Philipsbourg. Le comte de Belle-Isle alliait l'esprit de détail aux conceptions les plus vastes, et sa prévoyance s'étendait sur tout; il s'occupait des parties comme de l'ensemble, et du soldat comme de l'armée réunie, écoutant tout le monde, sachant tout, voyant tout, pourvoyant à tout. La paix de 1736 assura la Lorraine

à la couronne de France, et cette cession fut l'ouvrage du comte de Belle-Isle, que le cardinal de Fleury consultait avec une entière confiance. Le roi lui donna le gouvernement de Metz et des trois évêchés, qu'il conserva toute sa vie. Il employa les loisirs de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus et sur les diverses parties du gouvernement. Il s'appliqua dans le même temps à réformer des abus qui s'étaient glissés dans le militaire. Depuis soixante ans, Louis XIV avait introduit les uniformes dans l'armée; cependant, les officiers étalaient un luxe aussi ruineux que déplacé, et, *doré comme un officier de milice*, était devenu un proverbe. Le comte de Belle-Isle dressa lui-même l'ordonnance qui réglait qu'à l'avenir les officiers ne porteraient dans leurs garnisons d'autres habits que leur uniforme. C'est à lui qu'on a dû toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. Après la disgrâce de M. de Chauvelin, ministre des affaires étrangères, la voix publique appela le comte de Belle-Isle à lui succéder; mais le cardinal de Fleury voulait employer ses services d'une manière plus active; il fut envoyé, en 1737, avec le maréchal d'Asfeld, pour reconnaître l'état de toutes les places de la Meuse. L'année suivante, il fournit un plan d'arrangement qui concilia les intérêts des différents princes prétendants à l'importante succession de Berg et de Juliers. Vainement désira-t-il d'être nommé à une des premières ambassades de l'Europe : « Je me » garderai bien de vous éloigner, lui » dit le cardinal de Fleury; j'ai besoin » de vous pour vous confier mes in» quiétudes; d'ailleurs, si ce malheur » arrive, qui est-ce qui fera la guerre? » Le comte de Belle-Isle eut le bâton de maréchal de France à cette époque, et la guerre de 1741 éclata. Quelques mois avant cette explosion, qui fut le signal d'un incendie universel, le maréchal de Belle-Isle fut envoyé à Francfort, et dans les principales cours d'Allemagne, telles que Dresde et Berlin, afin d'y négocier en secret la nomination de l'électeur de Bavière au trône impérial, devenu vacant par la mort de Charles VI. Il se conduisit avec tant de dignité, d'adresse et de bonheur auprès de toutes ces cours, que le roi de Prusse disait avec admiration : « Il faut convenir que ce ma» réchal de Belle-Isle est le législateur » de l'Allemagne. » Peut-être le héros du Nord cachait-il déjà sous ce compliment son arrière-pensée; il est certain que M. de Belle-Isle lui en avait, à Berlin même, fait un au moins aussi vrai. Frédéric II l'ayant reçu à la tête de son armée, le maréchal, après avoir examiné le camp du roi, lui avait dit : « Sire, je viens d'apprendre » enfin l'art de camper. » Aux premiers bruits de cette fameuse guerre, le maréchal de Belle-Isle retourna en Allemagne pour y commander l'armée qui devait combattre Marie-Thérèse. Il avait demandé cent mille hommes « pour aller conclure, dans trois mois, la paix sous les murs de Vienne. » Peu de semaines après, il parut devant Prague, qu'il prit d'assaut. A la suite de cette conquête, le cardinal de Fleury l'envoya à Francfort, à la diète d'élection, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi de France. Dans ce conseil de rois, le général français parut avec tout l'appareil d'un souverain, il commanda à tous les suffrages, et le protégé de Louis XV fut élu empereur sous le nom de *Charles VII*. La prise de Prague fut suivie de disgrâces, causées par des fautes dont le prince Charles de Lorraine sut profiter. Le

maréchal de Belle-Isle revint en toute diligence à l'armée de Bohême, à l'époque de la victoire de Frédéric sur les Autrichiens à Czaslau. Belle-Isle, de concert avec le maréchal de Broglie, battit le prince Lobkowitz à Sahai, et le poursuivit jusqu'à Budweiss; mais il apprit le lendemain la défection du roi de Prusse et le traité de paix qu'il avait concln, à l'insçu de ses alliés, avec Marie-Thérèse. Abandonné par la Saxe et la Prusse, le maréchal se jeta dans Prague, où il ne tarda pas à être obligé de combattre toutes les forces de l'Autriche qui vinrent l'assiéger. Soixante mille impériaux pressaient, dans l'enceinte de Prague, vingt-huit mille Français, que leur nombre même et la quantité de bouches inutiles qui suivaient leur armée empêchaient de faire une longue défense. Belle-Isle offrit au prince Charles d'évacuer Prague, pourvu qu'il eût la permission de se retirer avec l'armée; mais Marie-Thérèse exigeait que l'armée française se rendît à discrétion : Belle-Isle rejeta des conditions si dures, et, placé entre les horreurs de la disette et la honte de se rendre, il conçut le projet de cette noble et difficile retraite, considérée comme une victoire. Il conduisit en dix jours de marche, à travers des défilés, des neiges et des glaces, quatorze mille Français de Prague à Egra, continuellement harcelé, attaqué, mais jamais entamé par le prince Lobkowitz et ses nuées de hussards. Ce qui fait peut-être le plus d'honneur au caractère de Belle-Isle dans cette circonstance difficile, c'est la constance avec laquelle il supporta jusqu'à l'injustice. Le vieux cardinal de Fleury l'avait sacrifié auprès des ministres de Marie-Thérèse, en l'accusant d'être le seul auteur de la guerre: il se contenta de répondre : « On peut bien » manquer de mémoire à quatre-vingt-» neuf ans. » Pendant que l'Europe admirait la retraite de Prague, et la comparait à celle des *dix mille*, la légèreté française s'égayait en pasquinades et en vandevilles. Elle appelait l'armée de Maillebois, qui marchait au secours de celle de Bohême, l'*armée des Trinitaires*, parce qu'elle allait retirer les captifs. Le maréchal reçut, après la retraite de Prague, l'ordre de la Toison-d'or dont l'honora Charles VII. Ce fut à cette époque, qu'allant de Cassel à Berlin avec le comte de Belle-Isle son frère, il fut arrêté à une poste hanovrienne qui se trouvait sur la route, et conduit en Angleterre. La France, l'empereur Charles VII les réclamèrent vainement; vainement la France offrit-elle de payer leurs rançons, suivant le cartel de 1743; les Anglais ne les relâchèrent qu'après un an. Le maréchal fut, en 1746, chargé de la défense des frontières dn Dauphiné et de la Provence, menacées par les Autrichiens, maîtres de Gênes, et par le roi de Sardaigne, qui songeait moins à attaquer qu'à ne pas être insulté sur son territoire. Il protégea les provinces qu'il était chargé de défendre, en forçant les ennemis à s'occuper de leur propre sûreté; mais il eut à regretter le chevalier de Belle-Isle, tué à la malheureuse affaire de l'Assiette. Louis XV récompensa les services du maréchal, en le créant duc et pair en 1748. L'académie française le reçut dans son sein en 1756 : il y prononça un discours remarquable par l'éloquence noble qui y régnait, et surtout par la manière dont il loua le cardinal de Richelieu, obligation de rigueur, difficile à remplir d'une manière neuve. Le maréchal de Belle-Isle visita, en 1756, toutes les places du royaume par l'ordre du roi, et

donna le projet du siége de Minorque, dont l'exécution fit tant d'honneur au duc de Richelieu. En 1757, il fut nommé au ministère, et chargé du département de la guerre. Les trois années de son administration furent marquées par les ordonnances les plus sages et les plus utiles; entre autres, par celle qui régla les nominations aux régiments, et arrêta l'abus qui mettait à la tête d'un corps le fils d'un duc et pair, et même d'un homme de la cour un peu favorisé, lorsqu'il n'avait encore que douze ans: le maréchal de Belle-Isle empêcha, pour l'avenir, ces nominations de *colonels à la bavette*. Le duc de Broglie ayant demandé au maréchal de Belle-Isle un régiment pour un très-jeune aide-de-camp, de ses parents, qui s'était distingué à la bataille de Berghen, il lui répondit: « Les batailles aguerrissent » les jeunes gens, mais elles ne les forment pas. » L'école militaire dut au maréchal de Belle-Isle son accroissement et ses embellissements; les officiers protestants lui dûrent l'institution de l'ordre du Mérite, qui fut fondé sous ses auspices, en 1759; enfin, la ville de Metz lui dut une académie, qu'il y établit en 1760, avec une rente annuelle de mille écus. Usé par l'âge et le travail, il mourut, le 26 janv. 1761, âgé de soixante-dix-sept ans. Il était arrivé au faîte de toutes les grandeurs humaines: il en mourut détrompé, et les quitta sans regrets. Il fut le fondateur d'une maison nouvelle qui tomba avec lui, et ses enfants le précédèrent au tombeau. Comme général, comme ministre, comme père de famille, il réunit sur sa mémoire la gloire, l'estime et le respect: il eut, ainsi que tous les grands-hommes, des calomniateurs et des envieux. S—y.

BELLE-ISLE (Louis-Charles-Armand Fouquet, comte de), frère du précédent, lieutenant-général des armées du roi, naquit à Agde, en 1693. Successivement mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom, et brigadier des armées du roi, il fut connu d'abord sous le nom de *chevalier de Belle-Isle*. Employé, en 1734, à l'armée d'Allemagne, il emporta de vive force, le 8 avril de la même année, la ville de Traerbach. En 1741, il fut chargé par le maréchal de Belle-Isle, son frère, alors ministre plénipotentiaire à Francfort, de plusieurs missions politiques, soit auprès de l'électeur de Bavière, soit pour engager le cercle de Souabe à rassembler ses troupes, et à les opposer aux Autrichiens. Pendant la campagne de 1742, il contribua puissamment à la défense de Prague, et porta lui-même à Louis XV la capitulation de cette ville par Chevert. Depuis, il servit comme lieutenant-général en Alsace, fut détaché, en 1743, à la poursuite de l'ennemi, se distingua à l'attaque de Suffoltzheim, se porta en avant au-delà du Rhin, pour précipiter la retraite du prince Charles de Lorraine, se rendit maître de Villingen, et s'empara du fort de Bourgtett. Lorsqu'en 1746, le maréchal, son frère, eut le commandement en chef de l'armée d'Italie, le comte de Belle-Isle, qui servait sous ses ordres, ambitionna de franchir les Alpes, et de pénétrer dans le cœur du Piémont, avec l'armée du Dauphiné, par Embrun, Briançon, et le mont Genèvre. Cinquante bataillons furent mis à sa disposition pour cette grande entreprise. Belle-Isle avait la promesse du bâton de maréchal de France, s'il réussissait: il n'en fallait pas davantage pour exalter son ame, déjà trop ardente. Il divisa son armée en trois colonnes, pour atta-

quer, de trois côtés différents, le Col-de-l'Assiette, où était posté le comte de Briquerasque, avec quatorze bataillons piémontais. Ce général avait reçu du comte St.-Sébastien, commandant en chef des troupes du roi de Sardaigne, l'ordre verbal d'évacuer ce poste, et de se replier sur Exiles; mais il refusa de se retirer sans un ordre par écrit. Le 18 juillet, l'armée du comte de Belle-Isle se trouva aux pieds du Col-de-l'Assiette, qui couvrait à la fois Exiles et Fénestrelles; et le 19, à la pointe du jour, elle commença cette attaque mémorable et sanglante, où tous les prodiges de la valeur française furent vains, et où le chef de l'entreprise paya de sa vie son ambitieuse témérité. Désespéré du mauvais succès d'une attaque désapprouvée par les généraux les plus expérimentés, le comte de Belle-Isle se mit à la tête des officiers de l'armée, dont il forma une colonne, et qui, presque tous, vinrent se faire tuer aux pieds des retranchements. Blessé aux deux mains, Belle-Isle tâchait d'arracher les palissades avec les dents, lorsqu'un grenadier du régiment de Montferrat lui porta le coup mortel. Les Français, repoussés et sans chef, firent leur retraite sous Briançon. Le porte-feuille trouvé sur le comte de Belle-Isle fut envoyé à la cour de Turin: il contenait plusieurs papiers qui prouvaient à la fois son ambition et son penchant immodéré pour les femmes. B—P.

BELLELLI (FULGENCE), pieux et savant théologien de l'ordre des Augustins, que son mérite éleva au généralat de son ordre, était né dans le diocèse de Conza, au royaume de Naples, et mourut à Rome en 1742. Il avait publié, en 1713, un ouvrage intitulé: *Mens Augustini de statu creaturæ rationalis antè peccatum*, in-4°., qui fut dénoncé l'année suivante à l'inquisition de Rome; mais, après deux examens consécutifs, il en sortit sans qu'on y eut rien trouvé qui fût susceptible de censure. Il avait donné en même temps: *Mens Augustini de modo reparationis creaturæ post lapsum adversùs Baianam et Jansenianam hæresim*, etc., dont le but est de concilier la bulle *Unigenitus* avec la doctrine de S. Augustin. (*Voy.* BERTI). T—D.

BELLENDEN, ou BALLANTINE (GUILLAUME), écrivain écossais qui florissait au commencement du 17e. siècle, était, suivant un de ses biographes, professeur d'humanités dans l'université de Paris, en 1602, et jouit d'une grande faveur auprès du roi d'Angleterre Jacques Ier., qui le nomma maître des requêtes, et le combla de bienfaits. Il passa une grande partie de sa vie à Paris, et ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1608, son *Cicero princeps*, livre singulier, composé de passages détachés des écrits de l'orateur latin, contenant les règles du gouvernement monarchique. A cette première édition se trouvait joint un petit écrit, intitulé: *Tractatus de processu et scriptoribus rei politicæ*. En 1612, parut, également à Paris, son *Cicero consul, senator, senatusque romanus*. Ces deux ouvrages eurent un grand succès; et, en 1616, Bellenden en donna une seconde édition, à laquelle il ajouta le traité *De statu prisci orbis*. Il avait conçu le plan d'un autre ouvrage: *De tribus luminibus Romanorum*; il en a paru seize livres, Paris, Dubray, 1634, in-fol. Lenglet-Dufresnoy, d'après qui nous citons cette édition, dit que c'est une histoire romaine tirée des termes propres de Cicéron. Les principaux traités de Bellenden étaient devenus extrêmement rares, lorsqu'un écrivain politique anglais entreprit d'en donner

une nouvelle édition, qui parut à Londres, en 1787, accompagnée d'une préface, et dédiée à Ed. Burke, lord North, et M. Fox, dont les portraits respectifs sont au bas de chaque dédicace. Il en parut une autre edition en 1788. L'éditeur accuse Middleton d'avoir, dans sa *Vie de Cicéron*, profité des écrits de Bellenden sans en faire aucune mention. S—D.

BELLENGER (François), docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Lisieux, mourut à Paris, le 12 avril 1749, à soixante-un ans. C'était un homme très-versé dans l'étude des langues. On a de lui : I. les *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse traduites en français*, 1723, 2 vol. in-4°., réimpr. depuis en 6 vol. in-8°. Cette traduction est très-estimée. II. *Essais de critique*, 1°. *sur les écrits de M. Rollin ;* 2°. *sur les traductions d'Hérodote;* 3°. *sur le Dictionnaire géographique de la Martinière*, 1740, in-12; *Supplément aux Essais de critique sur les écrits de M. Rollin*, 1741, in-12. D'après cet ouvrage, Rollin ne savait que faiblement le grec, et s'appropriait souvent les traducteurs français sans les citer. Pour vérifier l'injustice de ce dernier reproche, il suffit de lire la préface de l'*Histoire ancienne*. III. *Lettre critique au P. Catrou, sur sa traduction française de Virgile*, 1721, in-12. Cette lettre fut publiée sous le nom de *Balthazar Blanchard ;* le *Supplément aux Essais de critique* l'avait été sous le nom de *Vander Meusen*. IV. Une édition des *Psaumes*, en latin, avec notes, 1729, in-4°. V. *Théologie astronomique*, traduite de l'anglais, de Derham, 1729, in-8°. VI. *Vies des hommes illustres*, faisant suite à celles par Plutarque, trad. de l'anglais de Rowe ; réimpr. dans le *Plutarque* de Brottier et Vanvilliers. Il a laissé une traduction inédite d'*Hérodote*. A. B—T.

BELLEROSE (Pierre le Messier, dit), comédien français, que l'on regarde comme le premier acteur qui ait joué avec quelque dignité la tragédie et la comédie. Il avait cependant été camarade des farceurs qui s'établirent à l'hôtel de Bourgogne, dans la troupe desquels il était entré en 1629; mais en peu de temps, il se distingua par ses talents et son esprit, ce qui le fit nommer chef et orateur de la troupe : il eut surtout de brillants succès dans cette dernière fonction, qui suppose l'art de s'énoncer avec facilité. Corneille, en épurant le goût, créa en quelque sorte des comédiens pour ses ouvrages, et Bellerose fut regardé comme l'un des acteurs les plus parfaits de son temps. Ce fut lui qui joua d'original le rôle du *Menteur*, pour lequel le cardinal de Richelieu lui fit présent d'un habit magnifique; on croit aussi qu'il créa le rôle de *Cinna*. Scarron, dans son *Roman comique*, et le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, font mention de ce comédien, de manière à prouver qu'il avait de l'affectation dans son jeu : ce jugement n'est peut-être que la suite de la comparaison qu'on établissait entre lui et la plupart de ses anciens camarades, dont le débit était commun et le jeu ignoble. Bellerose mourut en 1670, vingt-cinq ans après sa retraite du théâtre. P—X.

BELLET (Isaac), médecin, membre de l'académie de Bordeaux, a publié : I. *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, 1745, in-12 ; II. *Histoire de la Conjuration de Catilina*, 1752, in-12, contenant une traduction des *Catilinaires* de Cicéron; III. *Exposition des effets d'un nouveau remède*,

nommé Sirop mercuriel, 1768, in-12. Bellet fut inspecteur des eaux minérales de France, et mourut à Paris en 1778. K.

BELLET (Charles), bénéficier de la cathédrale, et membre de l'académie de Montauban, était né dans le Querci, en 1702, et mourut à Paris le 20 novembre 1771. Il avait débuté par le ministère de la prédication, où il eut des succès; mais comme il prêchait sur des principes différents de ceux des jésuites, ils le firent interdire en 1734, et, dès-lors, il se livra à la composition de divers ouvrages. Il publia, de 1746 à 1750, diverses pièces d'éloquence qui furent couronnées dans les académies de Corse, de Bordeaux, de Pau, de Rouen, de Marseille et de Soissons; on trouve, dans le recueil de celle de Montauban, les éloges de plusieurs de ses confrères. Il est auteur de l'*Adoration chrétienne dans la dévotion du rosaire*, 1754, in-12. Son ouvrage le plus estimé a pour titre : *Des droits de la Religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, 1764, 2 volumes in-12. Le but en est de prouver la vérité de la révélation contre les incrédules, et celle de la religion catholique contre les protestants. Il remplit ce double objet avec autant de modération que de simplicité et de clarté. — Il ne faut pas confondre cet auteur avec l'abbé Bellet, chanoine de Cadillac, et membre de l'académie de Bordeaux, dont les recueils de cette académie renferment de bonnes observations sur quelques parties de l'histoire naturelle, et dont il y a dans le *Mercure* deux *Lettres sur des monnaies de Philippe-Auguste et de S. Louis;* ni avec Bellet-Verrier, auteur d'un *Mémorial alphabétique* des choses concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714, in-8°. T—d.

BELLETESTE (B.), né à Orléans en 1778, et mort près de Paris le 17 mai 1808, suivit l'étude des langues orientales, et partit, en 1798, en qualité d'interprète, pour l'expédition d'Égypte avec M. Venture, son professeur. Il déploya autant de zèle et d'intelligence dans les emplois qui lui furent confiés, que de bravoure dans plusieurs combats où il se trouva, et où, de son propre mouvement, il exposa souvent ses jours. Il reçut même deux graves blessures à la tête. A son retour, il fut attaché au ministère des relations extérieures, comme secrétaire-interprète, et cultiva la littérature orientale avec une nouvelle ardeur. Les fruits de ses travaux sont: I. une traduction française d'un recueil moral et politique, écrit en turk, et intitulé les *Quarante vizyrs*. Les premières feuilles du texte et de la traduction de cet ouvrage ont été imprimées à l'imprimerie impériale, format in-4°. Ce texte est très-fautif, et ne peut servir à exercer les élèves, pour qui il était cependant destiné. II. Une autre traduction, restée manuscrite, du *Traité des pierres précieuses*, composé en arabe, par Teïfachy (*Voy.* ce nom). La mort prématurée de Belleteste l'a empêché de mettre la dernière main à ces deux ouvrages. Ce jeune savant a, en outre, rendu des services à la commission d'Égypte, dont il était membre, par la correction des cartes géographiques, et la composition de quelques mémoires qui doivent paraître dans le grand ouvrage que prépare cette commission. Ce fut aussi Belleteste que le gouvernement chargea de traduire en turk, conjointement avec M. Kieffer, les bulletins de la grande armée pour les campagnes de 1805, 1806 et 1807.

On sait que cette traduction, sortie des presses de l'imprimerie impériale, forme 3 vol. in-4°. J—N.

BELLEVAL (Pierre Richer de), médecin et célèbre botaniste, né à Châlons-sur-Marne, en 1558, mort à Montpellier en 1623, doit être regardé comme l'un des fondateurs de la botanique en France, et le premier qui l'ait enseignée spécialement, la considérant comme une science distincte de la médecine, et qui devait en être séparée. Jusqu'alors, il n'y avait eu à Montpellier et à Paris, ni professeur, ni jardin public de botanique. On n'en faisait mention que dans les leçons de matière médicale, et celui qui était chargé de l'enseignement de cette partie, ne traitait des végétaux que sous le rapport de leurs propriétés. Henri IV ayant été instruit que les étudiants étaient obligés d'aller en Italie pour apprendre la botanique, qui y était devenue très-florissante depuis la fondation des jardins de Padoue, de Pise et de Bologne, résolut d'établir un jardin à Montpellier, et de créer une cinquième régence, dont le professeur enseignerait l'anatomie en hiver, et la botanique le printemps et l'été. Richer de Belleval fut nommé, sur la recommandation d'André du Laurens et sur celle du duc de Montmorenci, qui fit valoir les services qu'il avait rendus pendant la dernière épidémie de Pezenas. L'édit de création fut donné à Vernon, au mois de décembre 1593, et il fut enregistré au parlement de Languedoc en 1595. Belleval avait étudié la médecine à Montpellier, et il avait pris ses degrés à Avignon; mais pour exercer les fonctions auxquelles il était nommé, il fallait être membre de la faculté de Montpellier. Il s'y présenta, et fut reçu docteur le 20 avril 1596. Son installation, comme professeur, se fit peu de temps après; il fut chargé de faire construire et disposer ce jardin suivant qu'il le jugerait convenable. On peut regarder la forme qu'il lui donna et ses distributions, comme un modèle en ce genre; mais depuis on a changé le plan d'une partie, pour des objets d'agréments. On peut juger du zèle et de l'activité qu'il déploya, en voyant que, deux ans après, en 1598, il publia *Onomatologia, seu Nomenclatura stirpium quæ in horto regio Monspellii recens constructo coluntur*, Montpellier, 1598, in-12, avec cinquante-deux planches, qui sont mauvaises. Cet ouvrage donne la liste de deux mille plantes; il a été réimprimé par les soins de Broussonet, sous ce titre: *Opuscules de P. R. de Belleval*, Paris, 1785, in-8°., avec cinq planches. Belleval publia successivement: I. *Recherche des plantes du Languedoc*, Montpellier, 1603, in-4°., avec cinq planches; III. *Remontrance et supplication au roi Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier*, in-4°., sans indication d'année; IV. *Dessein touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc, dédié à MM. les gens des trois estatz dudit pays*, Montpellier, 1605, in-8°., avec cinq planches. L'auteur y réclame la protection et des secours pécuniaires des États, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sur l'histoire des végétaux de cette province; les cinq figures qu'il donne, sont des échantillons de celles qu'il devait y joindre. Il mourut en 1623, avant d'avoir publié son grand ouvrage, laissant quelques manuscrits et quatre cents planches de format in-4°., gravées sur cuivre, au simple trait, et d'une belle exécution, par Gouarin,

habile artiste. Le résultat de tant de travaux a été presque entièrement perdu pour sa gloire et pour les sciences, par l'incurie de ses descendants, qui vendirent les cuivres. On n'en a pu retrouver qu'un petit nombre. Tournefort exprime ses regrets de cette perte, et rend un hommage éclatant à la mémoire de Belleval. Linné loue ces figures dans sa *Philosophia botanica*. M. Gilibert en a publié seize qui étaient inédites, dans la 4ᵉ. édition des *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 1796, in-4°., tom. 1ᵉʳ. Il avait imaginé un système particulier de nomenclature, qui consistait à donner à chaque plante un nom grec composé, qui exprimait son caractère. Richer de Belleval, entièrement occupé de la botanique, négligea de démontrer l'anatomie, quoiqu'il en fût expressément chargé. La faculté l'exigeait; ses sommations ayant été sans effet, elle le priva de ses émoluments et de la présidence. André du Laurens, devenu premier médecin du roi, et chancelier de la faculté, lui écrivit pour l'engager à remplir les fonctions de ses deux chaires; la chambre des comptes ordonna la suppression de son traitement, et un arrêt du parlement lui enjoignit de faire les démonstrations anatomiques. On ne put rien obtenir de Belleval. Il se disait trop occupé par la botanique, qui réclamait tout son temps. Ces altercations durèrent plusieurs années. Enfin, la faculté chargea un de ses professeurs de le suppléer pour l'anatomie. Par égard pour ses profondes connaissances en botanique et pour le nouveau lustre qu'il donnait, sous ce rapport; à cette école fameuse, on le laissa tranquille, et cet état de choses dura jusqu'à sa mort. Dorthes a fait l'éloge historique de Belleval à l'académie des sciences de Montpellier, en 1788; il est inséré dans les Mémoires de cette compagnie; on l'a aussi imprimé séparément, in-4°. Villars, dans sa *Flore du Dauphiné*, a consacré à sa mémoire un genre de plantes de la famille des Cynarocéphales, sous le nom de *Richeria*. La seule espèce qui le compose habite le département des Basses-Alpes. — Martin-Richer DE BELLEVAL, neveu de Pierre, lui succéda dans les fonctions de professeur de botanique et d'anatomie. Il lui en avait fait obtenir la survivance; il devint chancelier de l'université en 1641, après Ranchin, et mourut en 1644. D—P—s.

BELLEVILLE, ou TURLUPIN (HENRI LEGRAND, dit), comédien français du 17ᵉ. siècle, jouit d'une grande réputation, d'abord comme farceur, sous le nom de *Turlupin*, sur des tréteaux, ensuite au théâtre du Marais, et sur celui de l'hôtel de Bourgogne. Les auteurs de ce temps font le plus grand éloge de l'esprit, de la vivacité, et même du jugement de Turlupin, qualités essentielles dans un acteur chargé d'improviser la plupart de ses rôles, et que l'on retrouvait en lui dans la conversation. Cet acteur était fort bel homme, mais il était roux; sa figure et ses saillies excitaient le rire, et l'on dit que le cardinal de Richelieu, qui le fit jouer dans son palais, avec ses deux camarades Gros-Guillaume et Gautier-Garguille, non moins célèbres que lui dans la farce, en fut si satisfait, qu'il ordonna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne de les recevoir. Belleville mourut en 1634, dans la même semaine où il apprit la mort de son camarade Gros-Guillaume, qui avait été décrété de prise de corps pour avoir poussé trop loin la licence de la farce. On a gravé le portrait de Turlupin, et il est le héros d'une petite pièce représentée

aux Variétés en 1808 (*Voy.* Gros-Guillaume). P—x.

BELLEVUE (Jacques de), savant jurisconsulte du 14e. siècle, était d'Aix en Provence, et professa le droit à Pérouse, en 1314. Il est auteur des ouvrages suivants: *De usu feudorum; in Novellas Justin. aliasque legum partes commentaria; De excommunicatione; Disputationes variæ; Practica juris in sexto; De foro competenti curiæ Rom.; Praxis judiciaria in criminalibus*, Cologne, 1580. — Bellevue (Armand de), dominicain du même pays, et peut-être son parent, eut, dans le même temps, la faveur de Jean XXII. Il a composé: I. un *Dictionnaire des mots les plus difficiles de la philosophie et de la théologie*, dont il y a eu plusieurs éditions; II. sous le titre de *Sermones per totum fere annum declamabiles*, Lyon, 1515, in-8°., des *Conférences sur les Psaumes*, dont Jean de Ver a changé les expressions ridicules qu'il employait en parlant de la Ste.-Vierge, Paris, 1519; Bresce, 1610; III. des *Prières et des Méditations sur la vie de J.-C.*, Mayence, 1503. Il avait fait, aux dix-neuf articles de Jean XXII, sur la vision béatifique, une *Réponse* dont le manuscrit est en Angleterre, où l'on ne sera pas curieux d'aller le chercher. T—d.

BELLI. Plusieurs auteurs italiens de ce nom se sont fait connaître en différents temps: Belli (Ottonello), de Capo d'Istria, dans le 16e. siècle, publia: I. *li Scolari, satira*, etc.; Padoue, 1588, in-8°.; II. *il Seleno, dialogo in prosa di Girolamo Vida, etc., con le conclusioni amorose, e con l'interpretazione d'Ottonello Belli*, etc., Vicence, 1589, in-8°. — 2°. Belli (Valère), poète et orateur, né à Vicence, florissait à la fin du 16e. siècle, et au commencement du 17e. On a imprimé de lui: I. *Madrigali*, Venise, 1599, in-12; II. *Testamento amoroso*, Vicence, 1612, in-12. Ce fut lui qui composa et prononça, en 1580, à Vicence, l'Oraison funèbre du célèbre architecte André Palladio; on ne ne croit pas qu'elle ait été imprimée. G—é.

BELLI (Chérubin), moine sicilien, qui vivait vers le milieu du 17e. siècle, savant canoniste et profond théologien, était aussi poète. Il a publié: I. *Ergasto, idillio*, Palerme, 1616, in-12; II. *la Clori, favola pastorale*, Palerme, 1618, in-12; Coni, idem; III. *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario*, Palerme, 1635, in-12. L'auteur donna ces trois ouvrages dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore séculier, sous le nom de *Jérôme (Girolamo) Belli*. Le 1er. et le 3e. sont en langage sicilien. Les trois suivants parurent sous son nom de religion, *Chérubino Belli*. IV. *l'Agnèse, tragedia sacra*, Palerme, 1646, in-12; V. *il Martirio di sant' Agata, tragedia*, Palerme, 1646, in-12; VI. *il Nascimento del Bambino Gesù; azione drammatica*, Palerme, 1652, in-8°.; 1663, in-12. G—é.

BELLI (François), naquit en 1577, à Arzignano, dans le Vicentin, et c'est à tort que le savant Maffei, dans sa *Verona illustrata*, l'a mis au nombre des auteurs véronais. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut de plusieurs académies, voyagea en France et en Hollande, et, de retour dans sa patrie, y mourut à soixante-sept ans, en 1644. On a de lui: I. *la Caterina d'Alessandria, tragedia in versi*, Vérone, 1621, 1622 et 1660, in-12; II. des Poésies lyriques, ou *rime*, citées par Crescimbeni, *Istor. della volgar poesia*, vol. V, p. 152; III.

l'*Esequie del Redentore, sacra representazione, in prosa*, Venise, 1633, in-12; IV. *le Osservazioni di Fr. Belli ne' suoi viaggi d'Olanda et di Francia*, Venise, 1632, in-4°.; V. un roman intitulé : *Gli Accidenti di Cloramindo*, Venise, 1635, in-4°., des nouvelles, des discours académiques, etc. G—É.

BELLI (JULES), de Capo d'Istria, secrétaire du cardinal de Dietrichstein, en Moravie, a publié : I. *Hermes politicus, sive de peregrinatoriâ prudentiâ libri III*, Francfort, 1608, in-12. On lui attribue aussi des commentaires en douze livres sur la guerre qui eut lieu de son temps en Allemagne, intitulés : *Laurea Austriaca*. Ce titre seul annonce que le reproche qu'on lui a fait d'avoir montré de la partialité pour l'empereur n'était pas injuste; mais d'autres pensent que cet ouvrage est de Nicolas Belli, et la traduction allemande porte le nom de ce dernier. Il y en eut deux de ce nom, l'un écrivain politique, l'autre orateur, que l'on n'a pas manqué de confondre sous le nom de Nicolas Bello, dans un Dictionnaire où ces sortes de confusions sont si communes, qu'on cesse de s'en étonner. — Nicolas BELLI, l'écrivain politique, dont on ignore la patrie, vivait vers le commencement du 17ᵉ. siècle. On a de lui : I. une traduction latine de *la Piazza universale*, de Garzoni, sous le titre de *Emporium universale*, Francfort, 1614, in-4°.; II. *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., tom. IV, Cologne, 1610, in-8°., et Francfort, 1615, in-4°. — Nicolas BELLI, l'orateur, était de Mazzara, en Sicile, et d'un ordre religieux de prêtres hospitaliers (*dell' Ordine de' chierici regolari amministratori degl' infermi*); il vivait dans la seconde moitié du 17ᵉ. siècle. Il prêcha avec un grand succès pendant le carême, dans la cathédrale de Palerme, et dans plusieurs autres endroits. Il fut supérieur dans différentes maisons de son ordre, et spécialement à Rome, où il fut aussi de la congrégation de l'index. On a de lui deux volumes de Panégyriques, le 1ᵉʳ imprimé à Rome, 1669, in-12, le 2ᵉ. ibidem, 1672, in-4°. G—É.

BELLI (PAUL), né à Messine, en 1588, entra, en 1603, chez les jésuites, remplit divers emplois dans cette compagnie, et fut en faveur auprès du pape Innocent X, dont il était parent. Il mourut à Messine, le 15 janvier 1658. Il a laissé en latin quelques ouvrages de piété, tels que l'*Histoire de la Passion, tirée des quatre évangélistes*, un Recueil de mille éloges ou de mille traits à la louange de la Vierge Marie, en 2 vol. in-fol., etc., et en italien : *il Sacrifizio d'Abraamo, rappresentazione tragicomica*, Rome, 1648, sous le nom de *Lelio Palombo*. Si ce nom est anagrammatique, comme on le dit, c'est une raison de croire qu'il ne s'appelait pas *Paolo Belli*, mais *Ombelli*, comme l'ont voulu quelques auteurs. C—É.

BELLI, ou BELLIUS (HONORIUS), médecin et savant botaniste italien, né à Vicence, vers le milieu du 16ᵉ. siècle. Après avoir exercé quelque temps la médecine dans sa ville natale, il passa dans l'île de Crète, qui était alors au pouvoir des Vénitiens, et y continua la pratique de son art. Fixé dans cette île, ayant une grande connaissance de la langue grecque, et beaucoup d'érudition, Belli tâcha de reconnaître les plantes dont les anciens ont parlé; et il en retrouva même les noms dans le grec moderne, quoique plus ou moins altérés. C'est de tous les botanistes, celui qui, sous ce rapport, a rendu le plus de services à la science.

Il était en correspondance avec plusieurs botanistes de son temps; avec les deux frères Bauhin, auxquels il envoyait des plantes et des notes (tous les deux le citent fréquemment dans leurs ouvrages); avec Clusius, qui publia, à la suite de son *Histoire des Plantes*, les lettres que Belli lui avait écrites de Candie, et dans lesquelles il discute et éclaircit plusieurs passages des auteurs anciens. Pona, son contemporain, fit aussi connaître une partie de ses travaux, à la suite de sa description du mont Baldo, près de Vérone. Anguillara, Odonis, Belon et Rauwolf avaient précédé Belli dans la recherche des plantes de l'île de Crète; il relève quelques erreurs que ces deux derniers voyageurs ont commises. Tournefort a ajouté depuis de nouvelles connaissances à celles que l'on avait déjà sur les végétaux de cette île. Belli n'a rien publié par lui-même. On ignore les détails de sa vie et l'époque de sa mort. Ses dernières lettres à Clusius sont de 1597. D—P—s.

BELLIARD (Guillaume), né à Blois, dans le 16e. siècle. Durant le séjour que Marguerite de Valois fit à Blois, il lui présenta quelques pièces de vers qui lui valurent la place de son secrétaire. Il fit imprimer, en 1578, le premier livre des ses poëmes, contenant les *Délicieuses Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*, *les Triomphes d'Amour et de la Mort*, *et autres imitations d'Ovide, de Pétrarque et de l'Arioste*, Paris, 1578, in-4°. La tragédie de *Marc-Antoine et de Cléopâtre*, a paru si mauvaise aux auteurs de l'*Histoire du Théâtre Français*, qu'ils n'ont pas daigné en donner un extrait; et ses traductions, suivant Goujet, ne valent pas mieux que ses autres ouvrages. Il vivait encore en 1584. W—s.

BELLIARD (Simon). *V.* Belyard.

BELLICARD (Jérôme-Charles), architecte, né à Paris, en 1726, alla en Italie, après avoir remporté le grand prix. De retour en France, il fut nommé professeur de l'Académie d'architecture et contrôleur des bâtiments du roi. Possédant bien son art, il eût pu se procurer une existence honorable; mais la passion du jeu détruisit sa fortune, et il mourut dans la misère, vers l'an 1786. Il fit imprimer, en 1754, avec Cochin fils, un petit ouvrage in-12, intitulé: *Observations sur les Antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la Peinture et la Sculpture des Anciens, et une courte description des environs de Naples.* On trouve, dans ce livre, 33 planches gravées par Bellicard: ce ne sont que de légers croquis à l'eau forte. D—t.

BELLIÈVRE (Pomponne de), fils d'un premier président du parlement de Grenoble, naquit à Lyon, en 1529. Il fit ses études à Toulouse et à Padoue, et fut fait, à son retour, conseiller au parlement de Chambéri, en Savoie, alors au pouvoir des Français. Il fut chargé, dans sa longue carrière, des missions les plus importantes. Le roi Charles IX l'envoya deux fois en ambassade auprès des Suisses et Grisons, et notamment en 1572. Il suivit en Pologne le duc d'Anjou, en 1573, et fut fait par ce prince, devenu roi de France, surintendant des finances en 1575. Henri III l'envoya en Angleterre en 1586 pour obtenir de la reine Élizabeth la liberté et la vie de l'infortunée Marie Stuard, démarche généreuse, qu'on pouvait d'avance juger inutile, mais qui ne fit pas moins d'honneur à Bellièvre qu'à son souverain. Il était destiné aux négociations difficiles; car ce fut encore lui que le roi envoya à Soissons, en 1588, au devant du duc de

Guise, pour lui enjoindre de ne pas entrer dans Paris. Bellièvre, voulant être agréable à Catherine de Médicis, qui favorisait les princes lorrains, n'intima pas au duc un ordre absolu, et le quitta en lui promettant, sous trois jours, un sauf-conduit, signé du roi; mais, dans ce moment de désordre, au lieu de l'apporter, il se contenta d'écrire. Il est remarquable que le commis de l'épargne refusa de donner vingt-cinq écus nécessaires pour faire partir les deux courriers chargés de la double dépêche : elle fut mise à la poste, et arriva trop tard. Le duc, qui ne demandait qu'un prétexte, partit au bout des trois jours, et la journée des barricades fut le déplorable résultat d'une négligence qui fait soupçonner justement la fidélité de Bellièvre. Henri III, la même année, l'exila, à son arrivée, à Blois, ainsi que le chancelier de Chiverny, Villeroi et Brulart. Cependant, en 1598, le roi Henri IV le nomma plénipotentiaire au congrès de Vervins, où Bellièvre sut conserver à la France la prééminence et les avantages qu'elle a toujours eus sur l'Espagne. En 1599, le roi Henri-le-Grand le récompensa de ses longs services, en le nommant chancelier de France à la mort d'Huraut-de-Chiverny; mais en 1605, le même prince lui retira les sceaux pour les donner à Sillery, son concurrent et son émule en talents et en réputation. Bellièvre ne resta pas moins chef du conseil, faible consolation pour une telle disgrâce, et qui ne l'empêcha pas de dire « qu'un chancelier sans sceaux était un corps sans âme. » Quoique l'auteur de la *Confession de Sanci* n'appelle le chancelier de Bellièvre que le bon homme, il n'en fut pas moins un homme d'état plein de capacité, et digne d'être le chef de la magistrature par sa grande expérience, sa prudence et son intégrité. Il aimait les belles-lettres et ceux qui les cultivaient. Ses souverains rendirent hommage à ses profondes connaissances, en l'appelant aux conférences de Surène et à celles de Fontainebleau : il fit même, par ordre du roi, la relation de cette dernière dispute théologique, qui eut lieu entre Jacques Davy-du-Perron, depuis cardinal, et Philippe du Plessis-Mornay. Le chancelier de Bellièvre mourut à Paris, le 5 septembre 1607, âgé de soixante-dix-huit ans. Le P. Lallemant, génovéfain, a donné son *Éloge funèbre*, in-4°. On a plusieurs pièces de Bellièvre, sur les affaires du temps, répandues dans divers recueils, et dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque historique de la France*, entre autres, un discours latin et français, pour prouver que les évêques avaient pu absoudre Henri IV; une remontrance aux cantons suisses pour justifier le massacre de la St.-Barthélemi, sous prétexte que les projets ambitieux de l'amiral de Coligni tendaient à renverser l'état (on trouve cette remontrance dans le tom. IV des *Mémoires de Villeroi*).—Albert et Claude de Bellièvre, ses fils, furent successivement archevêques de Lyon. — Nicolas de Bellièvre, son 5e. fils, était président à mortier, lorsque Richelieu engagea, par importunité ou par surprise, Louis XIII à prendre place parmi les juges appelés pour faire le procès au duc de la Valette. Le président, sans être intimidé des regards menaçants du terrible ministre, représenta au roi « qu'il voyait dans cette affaire une chose étrange, un prince opiner dans le procès d'un de ses sujets; que les rois s'étaient réservé les grâces, et qu'ils renvoyaient les condamnations à leurs juges; que ce jugement était sans exemple, voire contre les

exemples du passé. »—Cette illustre famille s'éteignit dans la personne de Pompone de Bellièvre, fils de Nicolas, mort sans postérité, en 1657, premier président du parlement de Paris, après avoir déployé de grands talents dans ses ambassades, en Italie, en Angleterre et en Hollande. Ce digne magistrat, riche du côté de sa femme, fille du surintendant Bullion, vivait dans une grande magnificence; ce qui ne l'empêcha pas d'établir l'Hôpital-général de Paris. Auparavant, la plupart des pauvres vivaient et mouraient privés des secours spirituels et temporels. Ils trouvèrent les uns et les autres dans ce nouvel asyle. S—r et T—d.

BELLIN (Jacques), peintre d'histoire et de portrait, natif de Venise, mort en 1740, se fit une réputation, moins encore par les portraits de Cornaro et de la reine de Chypre, que par la bonne éducation qu'il donna à ses fils, Gentile et Jean, auxquels il communiqua le secret de la peinture à l'huile. N—l.

BELLIN (Gentile), fils du précédent, peintre, naquit à Venise en 1421. Gentile et Jean son frère furent tous deux employés, par la république, à peindre à fresque la salle du grand-conseil. Mahomet II, empereur des Turks, ayant demandé au gouvernement vénitien un peintre distingué, Gentile Bellin fut nommé pour se rendre à Constantinople, et y aller prendre les ordres du grand-seigneur. Étrange destinée des arts! Les premiers artistes qui avaient ramené en Italie le goût de la peinture, étaient venus de Constantinople: il est vrai qu'alors les barbares n'y régnaient pas encore. Gentile Bellin fit plusieurs tableaux pour Mahomet II, et lui présenta aussi un grand médaillon, où était le portrait de ce prince, avec trois couronnes au revers. On a encore à Venise des empreintes de ce médaillon. Il résulterait de ce travail, que Gentile Bellin fut aussi graveur sur métaux, ce qu'on n'a dit encore nulle part. Lanzi l'indique seulement dans son ouvrage. Gentile fut inférieur à son frère dans l'art de peindre. Il a toujours de la dureté et de la sécheresse. Quelques-unes de ses compositions annoncent cependant du talent. Il était copiste fidèle, quand il avait à retracer une grande foule de peuple; il exagérait même cette fidélité; il n'oubliait rien; il peignait servilement toutes les figures qu'on rencontre sur une place publique; il n'en exceptait pas les difformités les plus révoltantes; il donnait indifféremment à ses personnages des habits turks et vénitiens; il excellait surtout dans les costumes turks. Gentile Bellin mourut à Venise en 1501. A—d.

BELLIN (Jean), frère du précédent, né à Venise en 1426, fut un des artistes qui honorèrent le plus le commencement de l'école vénitienne. Il a travaillé plus de cinquante-deux ans; on suit facilement ses progrès, depuis ses tableaux peints en détrempe, jusqu'à ceux qu'il a peints à l'huile. On lit dans Borghini et dans Ridolfi, que Jean Bellin, voulant connaître le procédé de la peinture à l'huile, apporté en Italie par Antonello (Antoine) de Messine, s'introduisit chez cet artiste, sous l'habit d'un noble vénitien, pour avoir le loisir de le voir préparer ses couleurs. Cette anecdote, qui n'est pas citée par d'autres auteurs, pourrait être révoquée en doute; toujours est-il certain que Bellin ne tarda pas à devenir célèbre. Ce qu'il y a de mieux entendu dans les peintures de la salle du grand conseil à Venise, qui sont l'ouvrage de Jean et de Gentile, lui appartient. La famille Corner l'employa, et lui com-

manda des tableaux d'une grande dimension. On distingue, dans la galerie de cette maison, un *S. François au milieu d'un taillis*. Le paysage est fait avec talent. En 1488, il composa un beau tableau pour l'église des franciscains. Quelques années plus tard, Bellin, quoique très-âgé, fit encore mieux, d'après le Giorgion qui avait été cependant son élève, et il commença à raisonner davantage ses inventions, à donner de la rondeur à ses figures, à réchauffer ses teintes, à passer de l'une à l'autre avec une dégradation de couleurs plus insensible. Il choisit mieux ses nuds; il éleva son style dans les draperies; son dernier ouvrage important est une *Scène de Bacchanales*, que l'âge l'empêcha de terminer, et qui se voit au palais Aldobrandini à Rome. Il composa cependant encore une *Ste.-Famille* en 1516, l'année de sa mort. On raconte qu'Albert Durer vint à Venise la même année, et qu'en parlant de Jean Bellin, il dit publiquement : « Il est » bien vieux : c'est cependant le meil» leur des peintres actuels. » Nous finissons en transcrivant ici le jugement que Mr. Hagedorn porte de Jean Bellin : « Jean Bellin ouvre les yeux; il » voit la nature, et, armé d'une pa» tience à toute épreuve, il la copie » fidèlement. Depuis le tour des che» veux de ses figures, jusqu'à la tige » d'une herbe qui borde le chemin, il » veut tout exprimer, et il manque de » donner à ces compositions ce velouté » apparent, ce poudreux qui couvre » la superficie de tous les corps, et » qui laisse aux contours un moël» leux fait pour nous charmer. Il veut » montrer plus que la nature ne per» met d'apercevoir à une grande dis» tance, et ses travaux peinés le font » tomber dans la dureté. Avec les » avantages essentiels qu'il possédait » dans la partie du coloris, un plus » haut degré de perfection lui aurait » coûté moins de peine, et aurait pré» servé ses tableaux de cette séche» resse qui les dépare. » Le musée Napoléon a deux tableaux de ce maître. Dans l'un, Jean Bellin s'est représenté avec Gentile son frère; tous deux sont coiffés d'une toque; les cheveux de Jean sont noirs : ceux de Gentile sont roux. L'autre tableau offre la *Vierge et l'Enfant-Jésus accompagnés de S. Pierre, de Ste. Catherine d'Alexandrie, de Ste. Agathe et de S. Jérôme*. Jean Bellin a fait ce tableau à l'âge de soixante-dix-neuf ans. A—D.

BELLIN (Jacques-Nicolas), né à Paris, en 1703, y est mort le 21 novembre 1772. Il fut chargé, en sa qualité d'ingénieur de la marine, de dresser, pour le service des vaisseaux, les cartes de toutes les côtes des mers connues, et s'en acquitta avec beaucoup de zèle. Nous avons un très-grand nombre de cartes construites sous sa direction, au dépôt général des cartes et plans de la marine. Elles forment plusieurs recueils; le premier, sous le nom de *Neptune français*, comprend les côtes de France; le second, appelé *Hydrographie française*, contient les cartes de toutes les côtes connues de notre globe. On a aussi de lui, sous la dénomination de *Petit Atlas maritime*, un troisième recueil en 5 vol. in-4°., contenant des cartes générales des mêmes côtes, construites sur une très-petite échelle, ainsi que les plans des ports et des principales villes maritimes. On lui doit aussi toutes les cartes qui accompagnent l'*Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prévost, et plusieurs autres ouvrages de ce genre. Bellin a écrit plusieurs mémoires, entre autres sur ses cartes des côtes de l'Amérique septentrionale, de la

Guiane et de l'île de Corse. Sa *Description du golfe de Venise* forme un volume in-4°., 1771, assez considérable, dans lequel on trouve des cartes de toutes les côtes de cette mer, qui alors étaient mal connues en France; elles sont, par cette raison, très-imparfaites. Les ouvrages de Bellin contiennent la majeure partie des connaissances que l'on avait à l'époque où ils ont été faits. Quoiqu'ils aient été pendant long-temps d'une utilité générale, on pourrait reprocher à leur auteur de n'avoir pas assez discuté les divers mémoires qu'il a consultés et les matériaux dont il s'est servi. Les hommes éclairés qui ont été à la tête du dépôt général des cartes et plans de la marine, et les hydrographes savants qui ont remplacé Bellin, se sont occupés constamment, et s'occupent tous les jours, de suppléer aux connaissances dont on était privé de son temps, et à corriger les erreurs qui lui sont échappées. On a substitué, dans l'*Hydrographie française*, de nouvelles cartes à celles des pays qui sont devenus mieux connus, et l'on n'a rien négligé pour entretenir cet ouvrage au niveau des connaissances acquises.
R—L.

BELLINCIONI (Bernard), célèbre poète florentin, florissait vers la fin du 15e. siècle. Louis Sforce, surnommé *le Maure*, duc de Milan, l'appela à sa cour, l'admit dans son intimité, et le combla de bienfaits: il lui décerna publiquement la couronne poétique, en 1489, aux fêtes du mariage de Jean Galéas Sforce et d'Isabelle d'Aragon. Bellincioni vécut honoré, et mourut riche, en 1491, laissant son bien aux pauvres, et à un jeune homme, son élève, qu'il aimait comme un fils, et qui consacra, dans l'épitaphe suivante, le don qu'il en avait reçu:

Bernardi Bellincioni Florentini animam cœlum,
Corpus saxum, famam mundus,
Opesque quas Ludovicus Sfortia, ingeniis favens, dedit,
Pauperes, amicus et alumnus tenent.

Ses poésies, ou *rime*, composées de sonnets, *canzoni*, élégies, églogues, stances, etc., furent imprimées, après sa mort, à Milan, 1493, in-4°. La plus grande partie des sonnets est dans le genre burlesque et satirique. Malgré les défauts de ces poésies, qu'il faut attribuer surtout à son siècle, elles sont estimées, et le Vocabulaire de la Crusca les cite souvent. Il est le premier qui ait donné, en italien, à quelques pièces de vers le caractère et le titre d'élégies. G—É.

BELLING (Guillaume-Sébastien de), lieutenant-général prussien, qui servit avec distinction dans les armées de Frédéric II. Il était cornette dans le régiment de hussards de Werner, en Silésie. En 1758, le prince Henri lui ayant donné un escadron de hussards, nouvellement formé, il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres, et, parvenu rapidement à des grades supérieurs, il sut, avec quelques bataillons de recrues, et dix escadrons de cavalerie, tenir en observation l'armée suédoise, empêcher ses mouvements, et la harceler avec succès. Comme il était facile à reconnaître, à cause de sa petite taille et du cheval qu'il montait habituellement, les ennemis tiraient toujours sur lui; mais on ne put jamais l'engager à changer de cheval. Dans la guerre de sept ans, les hussards de Belling étaient redoutés. Son affabilité, ses manières vives et simples le faisaient chérir de ses troupes, et Frédéric le considérait beaucoup. Il mourut à Stolpe, en 1799. G—T.

BELLINI (Laurent), médecin et célèbre anatomiste italien, naquit à Florence, le 3 septembre 1643, d'une famille honnête, mais peu riche, qui était originaire de Prato. Dès son en-

fance, le grand-duc Ferdinand II le prit sous sa protection, et le soutint par ses libéralités à l'université de Pise, où Bellini fit d'excellentes études. Il eut ensuite pour maître, en philosophie et en mathématiques, Alexandre Marchetti, et en médecine, François Redi, aussi célèbres l'un et l'autre dans les lettres que dans les sciences; le premier, grand géomètre, le second, fameux anatomiste, et tous deux poètes excellents (*Voy.* MARCHETTI (Alexandre) et REDI (François). Leur exemple l'engagea peut-être, ou du moins l'autorisa à joindre aux études abstraites la culture de la poésie et des lettres. Son génie le portait presque également aux unes et aux autres. Dès l'âge de dix-neuf ans, il publia, dans une dissertation écrite en latin très-élégant, sa découverte sur la structure des reins et sur leur usage. Un an après, c'est-à-dire en 1663, il fut nommé professeur de médecine théorique à Pise, et ensuite d'anatomie dans la même université. Le grand-duc se plaisait à l'entendre, et assistait souvent à ses démonstrations anatomiques. Ayant rempli honorablement cette chaire pendant trente ans, Bellini obtint une pension de retraite, et fut appelé à Florence, où il eut la confiance de toute la cour. Il fut nommé premier médecin du grand-duc Cosme III. Le docteur Lancisi, qui l'était du pape Clément XI, fit aussi donner à Bellini le titre de premier consultant pour les cas relatifs à la santé de ce pontife. Il mourut à Florence, le 8 janvier 1704. Cet anatomiste, qui était en même temps médecin, mathématicien, mécanicien, philosophe et poète, s'est surtout illustré par ses découvertes anatomiques; elles l'ont mis au premier rang parmi les savants, qui est celui des inventeurs. Ses talents poétiques lui donnent aussi une place distinguée sur le parnasse italien. Il a laissé : I. *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, Florence, 1662, in-4°.; Strasbourg, 1664, in-8°.; Amsterdam, 1665, in-12; II. *Gustûs organum novissime deprehensum*, etc., Bologne, 1665, in-12, inséré depuis dans la *Bibliotheca anatomica* de Leclerc et de Manget, volume II : l'auteur y prétend que l'organe du goût n'est ni dans les chairs, ni dans les membranes, ni dans les nerfs de la langue, ni dans les glandules appelées *amygdalinæ*, comme l'a cru Warton, mais dans ces petites éminences qui se trouvent sur la langue de tous les animaux. III. *De urinis et pulsibus, de missione sanguinis, de febribus, de morbis capitis et pectoris*, Bologne, 1683, in-4°., Francfort et Leipzig, 1685, in-4°. On peut voir un bel extrait de ces traités dans les *Actes de Leipzig*, 1688, pag. 42. Ces ouvrages et plusieurs autres sur le mouvement du cœur, sur celui de la bile, etc., ont été recueillis en deux volumes in-4°., à Venise, chez Michel Hertz, 1708, avec une savante préface de Bohonius, et réimprimés, ibid., 1732. Quoique ce recueil ait pour titre *Laurentii Bellini opera omnia*, on n'y trouve cependant pas ses deux lettres italiennes au savant Antoine Vallisniéri; la première où il explique comment l'air pénètre dans les œufs, et la seconde qui a pour objet l'introduction de l'air dans notre sang : elles sont dans les volumes II et IV du journal *De' litterati d'Italia*. IV. *La Buccheréide*, Florence, 1729, in-8°. Ce poëme original et bizarre, ne fut, comme on le voit, imprimé qu'après la mort de l'auteur. Il est divisé en deux parties, dont la première est une espèce de dithyrambe, et la seconde est subdivisée en quatre

autres; le tout précédé d'un discours en prose, non moins original que le poëme. Dans celui-ci, le ton est tantôt badin, et tantôt sérieux, et l'on y trouve souvent, au milieu des plaisanteries, des traits de philosophie, de morale, ou relatifs aux connaissances les plus relevées. C'est, si l'on veut, un poëme à demi-burlesque, mais il ne faut pas être médiocrement instruit pour le goûter et même pour l'entendre. V. Ses sonnets et autres poésies sont répandues dans plusieurs recueils, et l'on trouve, dans le volume Ier., part. 3, des *Prose fiorentine*, trois lettres de lui, pour la défense d'un de ses sonnets, accusé au tribunal de l'académie de la Crusca, dont il était membre. Il y montre une grande connaissance des finesses de la langue et de la poésie toscane; exemple commun dans la littérature italienne, d'une réunion des sciences et des talents militaires, qui place à un rang inférieur les savants qui ne sont que savants. G—É.

BELLMANN (GUSTAVE), poète suédois, mort à la fin du dernier siècle. Il excellait dans le genre burlesque, et ses poésies ont souvent de la verve et de l'originalité. On en a publié le recueil à Stockholm. La pièce la plus considérable est intitulée : *Temple de Bacchus*. C—AU.

BELLOC (JEAN-LOUIS), chirurgien, né près d'Agen en 1730, commença ses études sous son père, alla les continuer à Montpellier, à Paris; fut reçu maître-ès-arts à l'âge de vingt-quatre ans, et s'établit ensuite à Agen, où il est mort en 1807. Il eut une grande réputation, mais bornée à sa province; et les ouvrages qu'il a laissés, quoique recommandables sous certains rapports, ne suffisent pas pour la lui conserver. Ce sont : I. des *Mémoires* insérés parmi ceux de l'académie royale de chirurgie, et dont deux furent couronnés en 1762 et 1771; II. un *Traité de médecine légale*, où l'on désirerait plus de justesse dans les expressions; III. un Mémoire envoyé à la société de médecine de Paris, en 1806, *Topographie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne*, couronné aussi. Il préparait une 2de. édition de son *Cours de médecine légale*, et laisse inédit un *Mémoire sur les hydropisies*. C. et A.

BELLOCQ (PIERRE), né à Paris en 1645, valet-de-chambre de Louis XIV, s'était concilié, par son esprit, l'amitié de Molière et de Racine. Il composa une *Lettre de Mme. de N... à la marquise de....., sur la satire de Despréaux contre les femmes*, 1694, in-12. Boileau, pour s'en venger, le nomma dans son Épître X; mais s'étant ensuite raccommodé avec lui, il substitua le nom de *Perrin* à celui de Bellocq qui a encore publié : I. *Satyre contre les petits-maîtres et les nouvellistes*; II. *l'Église des Invalides*, poëme, 1702, in-fol.; III. traduction en vers français, de l'*Ode latine de Fr. Boutard, sur la statue équestre du roi* (Louis XIV), 1700, in-4°. Bellocq mourut en 1704. On trouve plusieurs de ses pièces dans le *Nouveau Choix de pièces de poésie*, 1715, 2 parties in-8°. A. B—T.

BELLONI (JEAN), vénitien, ou du moins citoyen de Venise, docteur en droit et chanoine de Padoue, nommé, en 1594, professeur de la philosophie morale d'Aristote dans cette célèbre université, remplit honorablement cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1623. Il était savant dans les lois, en théologie, et aussi instruit de la philosophie de Platon que de celle d'Aristote. Il était de l'académie des Ricovrati de Padoue, qui avait

honnête, en 1615. Il fut élevé par François Angeloni, son oncle maternel, qui était lui-même antiquaire, et son éducation fut principalement dirigée vers l'étude des antiquités. Il montra de bonne heure qu'elle n'avait fait que développer en lui des dispositions naturelles. Les ouvrages qu'il publia dès sa jeunesse lui firent une réputation qu'il soutint et augmenta pendant tout le cours de sa longue et laborieuse carrière. La reine Christine de Suède le nomma son antiquaire et son bibliothécaire; le pape Clément X lui donna le titre d'antiquaire de la ville de Rome: *Antiquario di Roma.* Il aimait aussi passionnément la poésie et la peinture. A sa mort, arrivée en 1696, il laissa une belle collection d'antiquités, de dessins, d'estampes, qui passa depuis en Allemagne, dans le musée de l'électeur de Brandebourg, et qui est restée dans celui du roi de Prusse. Ses principaux ouvrages, car il serait trop long de les nommer tous, sont: I. *Notæ ad arcum Titi*: c'est la première production de Bellori. Elle fut insérée dans un volume intitulé: *Icones et segmenta illustrium è marmore tabularum quæ Romæ extant*, 1645, gr. in-fol. L'auteur n'avait alors que ving-cinq ans, et ses notes ne furent sans doute pas imprimées à Paris, aussitôt qu'il les eut écrites en Italie. Elles se trouvent dans un de ses grands ouvrages, dont il sera parlé plus bas. II. *Notæ in numismata tum Ephesia, tum aliarum Urbium apibus insignita*, Rome, 1658, in-4°.; III. *le Gemme antiche figurate di Leonardo Agostini, con l'annotazioni del Bellori*, Rome, part. Ire, 1657, part. II, 1670, in-4°.; IV. *le Vite di Pittori, Scultori, ed Architetti moderni*, Rome, 1672, in-4°. Ce n'est que la première partie de l'ouvrage; l'édition est soignée, ornée de portraits gravés, et devenue rare. Les Vies sont précédées d'un discours intitulé: l'*Idea del Pittore, Scultore ed Architetto*, prononcé par l'auteur, en 1664, dans l'académie de S. Luc. Il laissa la seconde partie manuscrite; on ne croit pas qu'elle ait été imprimée; la première a été réimprimée à Naples, sous la fausse date de Rome, 1728, in-4°. Cette édition contient une Vie de plus, celle du peintre Luca Giordano; mais il s'en faut beaucoup qu'elle soit aussi belle et aussi soignée que celle de Rome. V. *Fragmenta vestigii veteris Romæ ex lapidibus Farnesianis, nunc primùm in lucem edita, cum notis Jo. P. Bellorii*, Rome, 1673, in-fol. (édition très-rare); ibid., 1680, in-fol.; VI. *Veterum illustrium philosophorum, poëtarum, rhetorum, et oratorum imagines, ex vetustis nummis, gemmis, hermis, marmoribus aliisque antiquis monumentis desumptæ; à Jo. P. Bellorio expositionibus illustratæ*, Rome, 1685, in-fol.; VII. *l'Istoria Augusta da Giulio Cesare a Constantino il magno illustrata da francesco Angeloni*, etc., Rome, 1685, in-fol. Cette seconde édition d'un ouvrage estimé de l'oncle de Bellori est enrichie des corrections posthumes de l'auteur, et d'un *Supplément des revers de médailles*, qui manquaient dans la première édition, tirés du cabinet de la reine Christine, et décrits par Bellori. VIII. *Expositio symbolici Deæ Syriæ simulacri*, Rome, 1688, in-fol.; IX. *Veteres Arcus Augustorum triumphis insignes*, etc., *notis Jo. P. Bellorii illustrati, et nunc primum æneis typis vulgati*, Rome, 1690, in-fol. gr.: l'auteur y a réimprimé ses *Notæ ad arcum Titi* (*Voy.* ci-dessus, N°. 1); X. *Admiranda Romanarum antiquitatum ac veteris sculpturæ vestigia à Petro Santi*

Bartoli delineata, cum notis Jo. P. Bellorii, Rome, 1693, in-fol.; XI. *Descrizione delle imagini dipinte da Raffaello d'Urbino nelle camere del palazzo apostolico Vaticano*, di *Gio. Pietro Bellori*, Rome, 1695, in-fol. On en a donné une seconde édition, considérablement augmentée, Rome, 1751, in-fol. et in-12. XII. *Gli Antichi Sepolcri, ovvero Mausolei Romani ed Etruschi trovati in Roma*, etc., *raccolti e disegnati da Pietro Santi Bartoli, colle Spiegazioni di Gio. P. Bellori*, Rome, in-fol., sans date, réimprimés en 1704. XIII. *le Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro de' Nasoni, disegnate ed intagliate da P. Santi Bartoli ed illustrate da Gio. P. Bellori*, etc., Rome, 1706, in-fol. Cette édition, donnée douze ans après la mort de Bellori, est très-rare, parce qu'il n'en fut tiré que trente-cinq exemplaires, comme on l'apprend dans la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tom. III, pag. 76, note 59. Ce qui regarde le tombeau des Nasons avait été publié par l'auteur, Rome, 1680, in-fol., et cette édition est aussi fort rare; on en fit une seconde, ibid., 1691, in-fol. XIV. *Selecti nummi duo Antoniniani, quorum primus anni novi auspicia, alter Commodum et Antoninum Cœsares exhibet*, Rome, 1672 et 1676, in-8°. La dédicace porte le nom de Bellori, qui n'est pas au frontispice de l'ouvrage. XV. *Columna Antoniniana notis illustrata*, Rome, in-fol., sans date, réimprimée en 1704; mais la première édition est sûrement antérieure à 1679, puisque Bellori publia cette année-là en italien, à Rome, in-4°. XVI. son *Choix des médailles les plus rares de la bibliothèque du cardinal Carpegna* (et non pas *Campègne*), ouvrage auquel il ne mit pas son nom; et, dans l'explication de la neuvième médaille, il dit avoir précédemment donné au public *la Colonne d'Antonin*. XVII. *le Antiche lucerne sepolcrali figurate, raccolte dalle cave sotterranee e grotte di Roma*, etc., *intagliate da P. Santi Bartoli, con le osservazioni di Gio. P. Bellori*, Rome, 1691, in-fol. XVIII. Il ajouta des médailles, des inscriptions et des trophées, à l'édition de la *Colonna Trajana*, gravée par P. Santi Bartoli, Rome, 1673, in-fol., et, entre autres, quarante revers de médailles relatifs à l'expédition dans le pays des Daces. Ceux de ces ouvrages qui sont écrits en latin ont été, pour la plupart, insérés dans le *Thesaurus antiquitatum Græc. et Roman.* de Grævius et de Gronovius; plusieurs de ceux qui le sont en italien ont été traduits en latin, et se trouvent dans le même recueil. G—É.

BELLOSTE (Augustin), chirurgien de Paris, qui a joui d'une grande réputation, né en 1654, et qui pratiqua surtout dans les armées, soit de France, soit de Sardaigne. Il est mort à Turin, le 15 juillet 1730. Ses services dans les armées lui firent composer, en 1695, le *Chirurgien d'hôpital*, ou *Manière de guérir promptement les plaies*, ouvrage dont il y a eu diverses éditions en diverses langues, Paris, 1696, 1698, 1705, 1715, in-8°.; Amsterdam, 1707, in-8°.; Dresde, 1703, 1710, 1724, in-8°., et auquel il publia une suite, sous le titre de *Suite du Chirurgien d'hôpital*, Paris, 1725, 1734, 1728, in-12. Mais ce qui fit sa réputation, est l'emploi de pilules mercurielles qui portent son nom, et dont il établit l'usage : elles présentent une association de purgatifs, d'anti-spasmodiques et de mercure. Leur combinaison n'est pas son ou-

vrage, quoi qu'on en ait dit; on en retrouve la formule dans la *Pharmacopée* de Renou, dit *Renaudot;* mais c'est lui qui en répandit l'usage. Il en parle dans un *Traité sur les effets du mercure*, qu'il a joint au dernier ouvrage dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui a été réimprimé séparément en 1738, et par le fils de l'auteur en 1757, Paris, in-12. Belloste, en général, fut un praticien fort heureux; et dans ses ouvrages on retrouve d'anciens procédés chirurgicaux qu'il employait avec succès, et à la pratique desquels il est souvent bon de revenir: tel est, par exemple, celui qui consiste à établir un véritable cautère derrière l'oreille, à l'aide de la potasse caustique, et duquel résulte une suppuration utile dans un très-grand nombre de cas. C. et A.

BELLOVÈSE, fut le premier chef gaulois qui franchit les Alpes. « Son » oncle Ambigatus, dit Tite-Live, » avait tout l'ascendant que peuvent » donner à un souverain, ses quali» tés personnelles, et la prospérité de » son pays. Sous son règne, la Gaule, » naturellement fertile, accrut telle» ment sa population, qu'il devenait » difficile de la gouverner. Désirant » soulager ses états de cet excès de » population, il annonça que ses ne» veux, Bellovèse et Sigovèse, jeunes » princes remplis de valeur, iraient » chercher le pays qui leur serait indi» qué par les augures, et qu'ils em» mèneraient avec eux tous ceux qui » voudraient aller s'établir dans de » nouvelles contrées. Les augures dé» signèrent à Sigovèse la forêt Hercy» nienne, et à Bellovèse la route d'I» talie. Celui-ci rassembla toute la sura» bondance de la jeunesse; et, à la tête » d'une armée formidable, arriva dans » le pays des Tricastins, où il trouva » devant lui la barrière des Alpes jus» qu'alors insurmontable. Pendant » qu'il s'occupait des moyens de la » franchir, il apprit que des étran» gers (les Phocéens), qui, comme » lui, cherchaient un établissement, » avaient été attaqués par les Saliens. » Envisageant, dans le succès de ces » nouveaux venus, le présage de sa » propre destinée, il marcha à leur » secours; et, grâce à sa protection, » on vit s'élever sur le terrain que ces » étrangers avaient occupé à leur dé» barquement une ville puissante sous » le nom de *Marseille*. » Bellovèse franchit ensuite les Alpes par la gorge de Turin, défit les Toscans sur les bords du Tésin, remporta plusieurs autres victoires sur différents peuples, et alla fonder la ville de Milan, dans un marais, appelé le *Champ des Insubriens*, d'où la multitude qu'il avait amenée se répandit dans le pays des Libuens, où sont maintenant les villes de Brescia et de Vérone. De nouvelles émigrations de Gaulois étant accourues au bruit des succès de Bellovèse, elles allèrent successivement, sous sa protection, s'établir dans l'Étrurie, dans la Ligurie, et jusqu'aux pieds des Apennins. Bellovèse régna long-temps en paix sur ces fertiles contrées, que dès-lors on appela la *Gaule cisalpine;* et ce ne fut qu'environ deux siècles après cette invasion que Brennus, l'un de ses successeurs, pénétra jusqu'à Rome. On place l'établissement de Bellovèse dans la Gaule cisalpine, à l'an 164 de Rome (590 av. J.-C.). K.

BELLOY (PIERRE DE), sorti d'une très-ancienne maison de Bretagne, transplantée en Languedoc et ailleurs, naquit à Montauban vers 1540. Ses trois frères aînés furent tués au service du roi contre les huguenots. A l'âge de vingt-un ans, il fut fait professeur public à Toulouse. Il y acquit beaucoup de

réputation en qualité de jurisconsulte, et devint conseiller en la sénéchaussée de cette ville. Ses confrères l'ayant député à la cour pour les affaires de leur compagnie, il déplut fort aux ligueurs de la capitale, par son zèle pour les droits de Henri IV, quoiqu'il fût zélé catholique. Ce fut dans ce temps-là qu'il publia l'*Apologie catholique* contre les libelles des ligueurs, 1585 et 86, in-8°., ouvrage aussi profond que lumineux, où il démontrait que les droits du roi de Navarre au trône étaient indépendans de sa catholicité, et que le tribunal du pape n'était pas compétant pour le juger (*Voy.* R. Benoit). Un jésuite, qu'on croit être Bellarmin, l'attaqua sous le nom de *Franciscus Romulus*, et le présenta comme un hérétique et même comme un athée. Les Guises, que l'écrit de Belloy chagrinait, le firent enfermer à la Conciergerie, de-là à la Bastille, d'où il ne s'échappa qu'après deux ans de détention. Henri IV, pour le dédommager, lui donna la charge d'avocat-général au parlement de Toulouse. Il composa, sur les matières du temps, plusieurs autres ouvrages qui annoncent un excellent citoyen. Les principaux sont : I. *De l'autorité du roi et des crimes qui se commettent par les ligués*, 1588, in-8°.; II. *Examen du discours publié contre la maison royale de France*, la Rochelle, 1587, in-8°., où il soutient que le roi ne peut priver son héritier légitime du royaume, et fait voir que le zèle apparent de la maison de Lorraine pour la religion catholique, n'est qu'un prétexte pour s'emparer du trône. On ne trouve dans cet écrit ni fiel, ni injure, mais beaucoup d'ordre, un style clair et élevé sans enflure, une érudition immense; et il y avoue, que, lorsque la haine des Guises contre l'amiral fut assouvie, ils sauvèrent beaucoup de calvinistes, et s'employèrent de bonne foi à calmer la fureur du peuple. III. *Moyens d'abus et nullités de la bulle de Pie V contre le roi de Navarre*, Cologne, 1586, in-8°. Il y traite à fond la question de l'autorité du pape, et réduit cette autorité à ses justes bornes. IV. *De l'origine et institution des divers ordres de chevalerie*, Montauban, 1604, in-8°.; Paris, 1655, ouvrage curieux et intéressant; V. *Recueil de pièces pour les universités contre les jésuites*, depuis 1552 jusqu'en 1624, in-8°. Cet auteur a composé beaucoup d'autres ouvrages, soit sur les mêmes matières et toujours dans les mêmes principes, soit sur des points de jurisprudence et même d'autres sujets : ils offrent tous des recherches immenses. T—d.

BELLOY (Pierre-Laurent Buirette de), né à St.-Flour, en Auvergne, le 17 novembre 1727, fut amené à Paris à l'âge de cinq ans, perdit son père un an après, et dès-lors n'eut d'autre appui que son oncle, célèbre avocat au parlement de Paris, qui le destinait à la même profession. Ses études achevées, il se partagea secrètement entre la jurisprudence qu'il avait en aversion, et les lettres qu'il aimait passionnément. Le matin, suivant le barreau, le soir il fréquentait le théâtre, et montrait à la fois l'instinct, l'amour et la connaissance de l'art dramatique. Désespérant de vaincre la résistance que son oncle opposait à à ses goûts, il disparut, et alla jouer la comédie dans les cours du Nord, sous le nom de *Dormont de Belloy*. Partout il fit estimer son caractère. Il passa plusieurs années à la cour de Pétersbourg, sous le règne d'Élizabeth, qui lui témoignait beaucoup de bonté; mais la France était toujours l'objet de son amour, de ses

regrets et de ses vœux, et ce sont ses propres sentiments qu'il a depuis exprimés dans ces deux vers du *Siége de Calais :*

Ah! de ses fils absents la France est plus chérie:
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

En 1758, il revint à Paris pour faire jouer sa tragédie de *Titus*. Son oncle, qui était devenu son ennemi implacable, surprit un ordre du roi pour le faire arrêter. Cet ordre fut promptement suspendu, mais laissé entre les mains de M. Buirette l'oncle, pour être exécuté dans le cas où le neveu jouerait la comédie en France. De Belloy, qui avait compté sur le succès de *Titus* pour fléchir sa famille et reprendre son rang dans la société, vit son espoir renversé par la chute de cet ouvrage, et il repartit pour la Russie. Son oncle étant mort peu après, il revint en France, pour n'en plus sortir, et bientôt donna sa tragédie de *Zelmire*, qui obtint un grand succès. Elle fut suivie du *Siége de Calais*, dont la représentation, qui eut lieu le 13 février 1765, fit époque et presque révolution. L'enthousiasme fut au comble: louer ou critiquer le *Siége de Calais* ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'état. Louis XV dit au duc d'Ayen, qui passait pour n'être pas partisan de l'ouvrage: « Je vous croyais meilleur Français. » — Sire, répondit le duc, je voudrais que les vers de la pièce fussent » aussi français que moi. » Le *Siége de Calais* fut joué dans toutes les garnisons de France, représenté, et imprimé à St-Domingue, avec cette inscription: *Première pièce de théâtre imprimée dans l'Amérique française*. Il fut compté à l'auteur pour deux succès, et lui valut, avec *Zelmire*, la médaille promise par le roi aux auteurs qui réussiraient trois fois au théâtre, médaille qui ne fut donnée que cette seule fois. La ville de Calais envoya au poète des lettres de citoyen, dans une boîte d'or portant cette inscription: *Lauream tulit, civicam recipit.* Par un retour trop ordinaire, la pièce imprimée fut critiquée outre mesure; par ceux-là mêmes qui l'avaient louée avec exagération: il devint de mode de la dénigrer, comme il l'avait été de l'exalter. Chamfort avait dit aux enthousiastes: « Quelque jour nous la défendrons contre vous », et sa prédiction s'accomplit. Désormais, voué aux sujets nationaux, par goût et par reconnaissance, de Belloy composa *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, et enfin *Pierre-le-Cruel.* La première de ces tragédies eut un succès brillant, et lui fit ouvrir les portes de l'académie française; la seconde ne fut jouée qu'après sa mort, et elle réussit; la troisième essuya une chute complète, dont elle se releva par la suite; mais l'auteur n'eut pas la satisfaction d'en être témoin. Trop sensible à sa disgrâce, il mourut, après deux années de langueur, le 5 mars, 1775, dans sa 48ᵉ. année. Pendant sa dernière maladie, Louis XVI, informé de son état de souffrance et de gêne, lui avait envoyé un secours de cinquante louis. De Belloy était doué d'une mémoire prodigieuse; il lui avait suffi de voir jouer trois ou quatre fois l'*Oreste* de Voltaire, pour le savoir tout entier, à deux vers près. A l'aide de cette faculté, il avait acquis une grande instruction en histoire de France et en littérature dramatique. Naturellement calme et réservé, il demeura étranger à tout esprit de parti, et ne porta dans la société ni humeur ni despotisme. Modeste en propos, il laissa pourtant échapper dans ses écrits quelques mouvements de vanité. Son amitié, peu active était du moins égale et indulgente : en tout,

son caractère était digne d'estime. Son talent, répréhensible à plusieurs égards, est bien loin toutefois d'être méprisable. *Titus*, imité de Métastase, est rempli de défauts et d'emprunts mal déguisés; mais on y remarque une belle scène, celle où l'empereur veut savoir de Sextus quel motif a pu le porter à conspirer contre lui. Dans *Zelmire*, imitée du même poète italien, on a justement blâmé l'invraisemblance, et quelquefois l'absurdité des moyens échafaudés pour produire les deux situations auxquelles l'ouvrage a dû son succès. Dans *Gaston et Bayard*, l'intérêt est divisé et affaibli par la duplicité de héros, ainsi que par le défaut de liaison des deux actions successives qui partagent la pièce en deux; savoir: la rivalité des deux principaux personnages et la conspiration d'Avogare (*V.* Avogadro); le caractère noble et simple de Bayard a paru défiguré par quelques traits de forfanterie. *Gabrielle de Vergy*, conduite avec art, et semée de beautés véritables, est terminée par une catastrophe dont l'atrocité dégoûtante révolte les sens encore plus qu'elle ne déchire le cœur. Dans *Pierre-le-Cruel*, la basse férocité du roi de Castille a semblé indigne de la scène, et l'on a trouvé que les personnages fameux qui figurent à côté de ce monstre, montraient moins de véritable héroïsme que d'exaltation fausse et romanesque. La plus célèbre, la plus heureuse des tragédies de l'auteur, le *Siége de Calais*, est aussi son meilleur ouvrage : le dévouement des six bourgeois de Calais, et les remords d'Harcourt, traître à son pays, donnent lieu à plusieurs scènes vraiment tragiques; mais l'action languit pendant deux actes, et Édouard se laisse trop souvent et trop patiemment humilier. En général, de Belloy entendait bien la scène; mais ses situations les plus frappantes consistent en coups de théâtre presque toujours amenés par des invraisemblances. Son style sent l'effort et la recherche; sentencieux, déclamatoire et hyperbolique, il offre cependant quelquefois de grandes pensées et de nobles sentiments exprimés en beaux vers. Depuis que notre scène est perfectionnée, de Belloy a le premier la gloire d'y avoir mis des sujets nationaux; car Voltaire, avant lui, n'avait guère fait que donner des noms français à des personnages d'invention. Gaillard, ami de Belloy, a recueilli ses œuvres, en 6 vol., Paris, 1779, et a mis en tête une vie de l'auteur. Les tragédies sont précédées et accompagnées de dissertations historiques ou littéraires, tant du poète que de l'éditeur; le sixième volume contient des *Observations sur la langue et sur la Poésie française*, et des *Poésies diverses*, presque toutes composées en pays étranger; ces productions n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur. A—G—R.

BELLOY (Jean-Baptiste de), cardinal, archevêque de Paris, était né le 9 octobre 1709, à Morangles, au diocèse de Beauvais, d'une ancienne famille qui avait fourni à l'état des militaires d'un mérite distingué, et même des officiers-généraux. Dès son début dans la carrière ecclésiastique, il fut fait vicaire-général, official et archidiacre de Beauvais, sous le cardinal de Gèvres: il annonça dans toutes ces places l'esprit de douceur et de modération qui n'a cessé de le distinguer dans tout le reste de sa longue vie. Devenu évêque de Glandèves, en 1751, il fut député à la fameuse assemblée du clergé de 1755, et s'y rangea du côté des prélats modérés qu'on appelait les *feuillants*, parce qu'ils avaient à leur tête le cardinal de

la Rochefoucault, ministre de la feuille des bénéfices, par opposition aux prélats d'un zèle trop exalté, qu'on nommait *théatins*, par allusion à l'ancien évêque de Mirepoix, qui avait été de cet ordre, et dont ils suivaient les principes. M. de Belsunce, évêque de Marseille, justement révéré pour sa conduite admirable durant la peste de cette ville, mais dont le zèle outré pour la bulle *Unigenitus*, avait rendu l'épiscopat très-orageux, étant mort pendant l'assemblée, la cour jeta les yeux sur M. de Belloy, pour le remplacer, comme sur le prélat le plus propre, par sa prudence et sa modération, à ramener la paix dans ce diocèse. Elle ne fut point trompée dans ses espérances. Le nouveau pasteur sut tenir d'une main ferme la balance entre les deux partis, les contenir dans le devoir par cet esprit de sagesse qui le dirigeait dans toute son administration, et se faire aimer de tout le monde par son caractère de douceur et par l'aménité de ses mœurs, de sorte qu'on ne tarda pas à voir le calme succéder aux orages qui avaient désolé ce diocèse sous le régime précédent. La révolution arracha M. de Belloy à son troupeau; il se retira à Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance. Ce fut dans cet asyle qu'il traversa la révolution, sans éprouver aucun danger trop imminent. A l'époque du concordat, il fut le premier à faire le sacrifice de son titre pour en faciliter la conclusion. Cet exemple du doyen des évêques, par son âge et par son ancienneté dans l'épiscopat, eut une grande influence, attira tous les yeux sur sa personne, et, en rappelant le souvenir de ses précieuses qualités, le fit regarder comme le prélat de France qui, dans ces circonstances, convenait le mieux au siége de la capitale: il y fut élevé en 1802, et, l'année suivante, à la dignité de cardinal. Les mœurs patriarcales qu'il conserva dans cette place éminente, la sagesse de son gouvernement, sa dignité dans l'exercice de son ministère, justifièrent un tel choix. M. de Belloy avait reçu de la nature une santé robuste; il sut l'entretenir par une vie très-réglée, et parvint ainsi presque à son année séculaire, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse. Sa premiere maladie fut un rhume catarrhal, qui ne l'empêcha pas de conserver toute sa connaissance jusqu'à deux heures avant sa mort, arrivée le 10 juin 1808. L'Empereur, en permettant, par un privilége spécial, qu'il fût enterré dans le caveau de ses prédécesseurs, ordonna qu'il lui fût élevé un monument, « pour attester la singulière » considération qu'il avait pour ses » vertus épiscopales. » T—D.

BELLUCCI (Antoine), peintre né à Soligo dans le Trévisan, en 1654 y mourut en 1726. Cet artiste aimait les ombres fortement marquées, et distribuait savamment la lumière dans toutes ses compositions. On voit un de ses ouvrages dans l'église du St.-Esprit à Venise. Il recherchait avec soin l'occasion de faire les petites figures des paysages, et il passa pour être l'auteur de celles des plus beaux tableaux du célèbre Tempesta. Joseph Ier. et Charles VI appelèrent Bellucci à Vienne, et l'y retinrent par de grandes récompenses. Il reçut aussi le titre de peintre de plusieurs princes d'Allemagne. — Son fils (Jean-Baptiste), dont on trouve une assez belle composition à Soligo, serait devenu un artiste distingué, si la fortune que lui avait laissée son père, ne l'eût détourné de l'étude. Le P. Federici en parle avec éloge dans ses *Memorie Trevigiane su le opere di disegno*, Venise, 1803. A—D.

BELLUCCI (Thomas), botaniste italien, né à Pistoie, était directeur du jardin de l'université de Pise, et professeur de botanique, vers le milieu du 17e. siècle. Il a publié le catalogue des plantes qui y étaient cultivées à cette époque, sous ce titre : *Plantarum index horti Pisani, cum appendice Angeli Donninii Florentini*, Florence, 1662, in-16 de 64 pages. D—P—s.

BELLUTI (Bonaventure), né à Catane en Sicile, et de l'ordre des frères mineurs conventuels, naquit vers l'an 1599. Il se fit une grande réputation dans son temps, comme théologien et comme philosophe. Mongitore (*Bibliotheca sicula*), entre dans de grands détails, aujourd'hui peu intéressants, sur les grands emplois qu'il remplit dans son ordre, sur ses voyages et sur les chaires de philosophie et de théologie qu'il occupa, tant dans différentes villes d'Italie qu'à l'étranger, et jusqu'en Pologne. De retour dans sa patrie, il y mourut le 18 mai 1676. Ses œuvres philosophiques, écrites en latin, d'abord publiées séparément, ont été réimprimées en deux vol. in-fol., sous ce titre : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*, Venise, 1678, et ibid., 1727. Ce sont principalement une Logique (*Logica parva*) qui avait eu plusieurs éditions, et des Commentaires ou Argumentations (*Disputationes*) sur plusieurs traités d'Aristote, *in octo libros physicorum, in organum, in libros de generatione et corruptione, in libros de cœlo et mundo et meteoris, in libros de animâ*. C'est particulièrement dans ses *Disputationes in organum* qu'il se montre philosophe scotiste, comme l'annonce le titre du recueil; il y défend la logique de Scot contre tous les traits, tant anciens que nouveaux, dont elle avait été l'objet, *quibus ab adversantibus tum veterum tum recentiorum jaculis Scoti logica vindicatur*. Il laissa des opuscules de morale qui furent imprimés après sa mort : *Moralium opusculorum miscellanea apparatu digestorum atque resolutionum liber posthumus*, Catane, 1679, in-fol. G—é.

BELMISSERO, ou plutôt BELMESSERE (Paul), savant médecin italien, et poète latin du 16e. siècle, enseignait, dès 1519, à Bologne, la médecine et la philosophie. Mazzuchelli (*Scrittor. ital.*), et Gessner, dans sa *Bibliothèque*, citent de lui des élégies *De animalibus*. Elles sont au nombre de trente-six. Il y a rendu en assez beaux vers ce qu'Aristote a écrit dans ses deux premiers livres *Des animaux*. Elles furent imprimées à Rome, et l'impression en fut terminée le 3 novembre 1539, jour du couronnement de Paul III. Il fut premier médecin de ce pape, à qui l'ouvrage est dédié. On avait précédemment imprimé un recueil de ses poésies latines, 1534, in-4°., sans nom de lieu. Elles sont divisées en sept classes; 1°. huit églogues; 2°. deux livres sur le nombre septennaire; 3°. quinze pièces diverses, sous le titre de *Sylvæ*; 4°. trente-une élégies; 5°. épigrammes; 6°. distiques; 7°. conclusions soutenues à Bologne, en 1532, devant le pape Clément VII. Au frontispice de ce volume, qui est rare et dont Mazzuchelli n'a point parlé, Paul III est représenté entre Clément VII et le roi de France François Ier. qui lui met la couronne sur la tête. Le livre est dédié à ce roi, auquel sont de plus adressées, ainsi qu'au pape, plusieurs des pièces qu'il contient. L'auteur était alors à Paris, où il expliquait publiquement les livres d'Aristote, comme on le voit dans sa sixième élégie. Il

nous apprend dans sa première *Sylva*, adressée au roi, qu'il était de Luni, où sa famille était ancienne, et avait été distinguée par le rang, les richesses et la probité. On se trompe donc quand on le fait natif de Pontremoli. Dans une de ses élégies, adressée au comte Lambertini, il déplore la mort de l'Arioste, leur ami commun. On ignore l'année de la sienne. G—É.

BELMONT (Aimery de), troubadour, contemporain d'Aimery de Belenvei, chanta, ainsi que ce dernier, les charmes et le savoir de la comtesse de Sobiras, et, sans doute, vécut comme lui à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence. La seule pièce de vers qui nous reste de lui, dans le recueil de Ste.-Palaye, est pleine de sentiment, et on serait tenté de la distinguer de la plupart de celles que le désir de plaire enfantait alors, si l'on n'y trouvait beaucoup de réminiscences qui prouvent que ce poëte avait encore plus de mémoire que d'imagination. P—x.

BELMONTI (Pierre), chevalier de St.-George, né à Rimini, en 1537, est connu comme écrivain moraliste et comme poëte. Il composa l'ouvrage de morale qu'on a de lui, à l'occasion du mariage de sa fille; il est intitulé : *Instituzione della sposa*, et ne fut publié que plusieurs années après, par son fils Trojan, Rome, 1587, in-4°. Ses poésies sont éparses dans différents recueils du temps. G—É.

BELON (Pierre), botaniste et médecin, naquit à la Souletière, hameau de la paroisse d'Oisé, dans le Maine, vers l'an 1518. On n'a point de détail sur sa famille, ce qui fait croire qu'elle était obscure. Dès ses jeunes années, il se livra à l'étude de la médecine, et particulièrement à celle de la botanique. Il eut successivement pour protecteurs René du Bellay, évêque du Mans; Guillaume Duprat, évêque de Clermont; enfin, le cardinal de Tournon et celui de Lorraine. Il dut à leurs bienfaits son éducation, les moyens de voyager avec fruit, et la facilité de publier ses ouvrages. Il reçut les leçons de Valérius Cordus, professeur à Wirtemberg, qui, l'ayant distingué parmi ses élèves, s'en fit accompagner dans les excursions qu'il fit en Allemagne et dans la Bohême, pour les progrès de l'histoire naturelle. Ce fut au retour de l'une de ces courses que Belon fut arrêté à Thionville. On mettait à sa liberté un prix qu'il était hors d'état de payer. Un gentilhomme, nommé *Dehamme*, en fit l'avance, parce que Belon était compatriote de Ronsard. Si cette anecdote, bonne à rappeler, prouve combien la réputation de ce poëte était colossale, elle montre encore le respect pour les lettres dans un siècle où elles étaient si loin de la perfection. Belon parcourut l'Italie, les états du grand-seigneur, la Grèce, l'Égypte, la Palestine, l'Asie mineure. L'amour de la vérité, un désir avide d'acquérir des connaissances, un courage infatigable, l'art d'observer et l'esprit d'analyse, en firent un savant distingué, et on le place au nombre de ceux qui contribuèrent puissamment au progrès des sciences dans le 16e. siècle. Possesseur d'une collection précieuse, il revint à Paris, en 1550, après trois ans d'absence, mit ses matériaux en ordre, et publia différents ouvrages. Malgré leur succès et leur mérite, il eut de la peine à se faire admettre dans la faculté de médecine de Paris. En 1557, il entreprit un dernier voyage, et parcourut l'Italie, la Savoie, le Dauphiné, l'Auvergne. Charles IX lui donna un logement au petit château de Madrid. Il s'y occupait à traduire Dioscoride,

Théophraste, et préparait un ouvrage important sur l'agriculture, lorsqu'en 1564, il fut assassiné dans le bois de Boulogne, en revenant de Paris. Il était âgé d'environ quarante-cinq ans. Cette fin tragique et prématurée n'apaisa pas encore l'envie sur le compte de Belon, puisqu'elle a cherché à flétrir sa mémoire, en l'accusant de plagiat; et ce sont des hommes graves qui ont propagé cette calomnie. Le premier fut Scévole de Ste.-Marthe, qui, dans son *Éloge de Pierre Gillius*, ou *Gilly*, d'Alby, assure que Belon suivit ce savant dans son voyage du Levant, comme son domestique, et qu'à sa mort, arrivée à Rome en 1555, il avait soustrait une partie de ses écrits, et les avait publiés sous son nom. De Thou a adopté cette opinion dans son *Histoire*. Ce fait est pourtant faux. On s'étonne que des auteurs graves et instruits, qui ont écrit peu d'années après sa mort, et dans le même pays, dont le nom fait aujourd'hui autorité, aient pu faire aussi légèrement une pareille accusation. D'après eux, plusieurs biographes ont répété cette calomnie, sans se donner la peine de l'examiner. Il était cependant bien facile d'en voir la fausseté; car il suffisait de remarquer que Belon avait publié quatre ouvrages, du nombre de ceux qui ont le plus contribué à sa réputation, avant la mort de Gillins, et que celui-ci ne l'a pas accusé de plagiat. Tournefort, qui avait fait ce rapprochement, n'en a pas tiré tout le parti qu'il pouvait pour la justification de Belon : l'ambiguïté de la phrase où il l'expose a été cause d'une autre méprise au sujet de Belon, et ce sont encore deux auteurs justement accrédités pour leur exactitude qui l'ont commise (Seguier et Haller), en disant, l'un après l'autre, que Belon était mort à Rome, en 1555, appliquant à celui-ci ce qu'on disait de Gillius. Niceron et Liron, ont pleinement vengé la mémoire de cet estimable naturaliste. Voici le catalogue de ses ouvrages : I. l'*Histoire naturelle des étranges poissons marins, avec leurs portraits gravés en bois : plus, la Vraie Peinture et description du dauphin et de plusieurs autres rares de son espèce*, Paris, 1551, in-4°.; II. *Petri Bellonii Cenomani, de aquatilibus libri duo, cum eiconibus ad vivam ipsorum effigiem quoad ejus fieri potuit; ad amplissimum cardinalem Castilioneum*, Paris, Ch. Etienne, 1553, in-8°. oblong. Cet ouvrage fut réimprimé dans l'*Historia animalium* de Gessner, à Zurich, par Froschover, en 1558, et ensuite à Francfort. III. *La Nature et Diversités des poissons, avec leurs pourtraicts représentés au plus près du naturel*, Paris, 1555, in-8°., figures. C'est une traduction que l'auteur a faite de son traité *De aquatilibus*. IV. *De la nature et diversité des poissons, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts, en sept livres*, Paris, 1555, in-fol.; V. *l'Histoire des poissons, traitant de leur nature et propriété, avec les pourtraicts d'iceux*, Paris, 1555, in-4°., en latin et en français. Quoique ces trois derniers ouvrages, publiés dans la même année, soient en quelque sorte la traduction du traité *De aquatilibus*, nous les rapportons séparément par leurs titres particuliers, parce qu'on les a souvent confondus, quoiqu'ils offrent tous des changements et des additions. VI. *De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque sempiternâ fronde virentibus, cum earumdem iconibus ad vivum expressis; item de melle cedrino, cedriâ, agarico, resinis et iis quæ ex coniferis proficiscuntur*, Paris, 1553, in-4°., fig.; VII. *De admirabili operum antiquorum et rerum*

suspiciendarum præstantiâ liber, quo de Ægyptiis pyramidibus, de obeliscis, de labyrinthis sepulchralibus, et de antiquorum sepulturis agitur, etc., Paris, 1553, in-4°., inséré dans le 8e. tome des *Antiquités grecques*, de Gronovius; VIII. *les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étranges, rédigées en trois livres*, Paris, 1553 1554, 1555 et 1588; Anvers, Plantin, 1555, in-8°. Ces observations furent traduites en latin par Lécluse ou Clusius, Anvers, 1559, in-8°., et réimprimées dans le recueil *De exoticis*, Anvers, 1605, in-fol. On trouve dans ce livre des détails curieux sur la géographie et sur les mœurs et les coutumes des peuples. Il y a peu de voyageurs qui aient réuni une aussi grande variété de connaissances, et qui soient entrés dans un si grand détail sur la géographie ancienne et moderne, les mœurs et les usages des peuples orientaux. On peut se fier à l'exactitude de ses observations et à la véracité de ses récits. De tous les écrivains français du 16e. siècle, Belon est l'un des plus remarquables par son style: il a l'énergie et la naïveté que l'on admire dans Amyot, son contemporain, et avec lequel il était en relation. IX. *L'Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts, retirez du naturel, écrite en sept livres*, Paris, 1555, in-fol. Cet ouvrage, d'une grande érudition, est fréquemment cité par Buffon; l'auteur y rapporte des faits peu vraisemblables, mais il les présente comme douteux, et bons à vérifier : il note tout ce qui lui paraît extraordinaire, avec l'intention d'en faire un sérieux examen. On voit qu'il a voulu étudier, sur les lieux mêmes, les phénomènes dont avaient parlé les anciens, faire des recherches pour reconnaître les productions désignées par des noms dont le peuple ne se servait plus depuis longtemps, et dont les érudits faisaient le plus souvent de fausses applications. Il s'élève contre les charlatans, qui sont de tous les temps et de tous les pays, et « promettent, dit-il, des royaumes à ceux desquels ils empruntent un escu. » X. *Pourtraicts d'oiseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte*, avec une carte du mont Athos et du mont Sinaï, Paris, 1557, 1618, in-4°. XI. *Remontrances sur le défaut du labour et culture des plantes, et de la connoissance d'icelles, contenant la manière d'affranchir les arbres sauvages*, Paris, 1558, in-8°. Cet ouvrage, qui traite de l'agriculture, fut traduit en latin, par Clusius, sous le titre de *Neglecta stirpium cultura*, etc., Anvers, Plantin, 1589, in-8°., et il le réunit aux *Observations*, dont il publia aussi une édition latine à Anvers, 1605, in-fol. Ces *Remontrances* offrent un grand nombre d'observations utiles. Il y provoque l'établissement d'une pépinière d'arbres étrangers dont il donne la liste; il engage le collége des médecins de Paris à cultiver dans un lieu public, « tant pour leur délectation que pour l'augmentation du savoir des doctes, » diverses espèces de plantes; idée adoptée ensuite par Richer de Belleval, qui fonda, à Montpellier, le jardin des Plantes, antérieur à celui de la capitale. Belon a encore traduit l'*Histoire des plantes*, de Théophraste, et celle de Dioscoride, dont il fait mention dans l'épître dédicatoire de ses *Observations*, et qui n'ont pas été imprimées, non plus que

l'*Histoire des serpents*, dont il parle dans ses *Remontrances*. Gessner et Belon doivent être considérés comme les fondateurs de l'Histoire naturelle, et Belon plus particulièrement comme inventeur de l'Anatomie comparée, à l'époque de la renaissance des lettres. Plumier a consacré à sa mémoire un genre de plantes d'Amérique, auquel il a donné le nom de *Bellonia*; il fait partie de la famille des rubiacées.

D—m—t et D—P—s.

BÉLOSELSKY (prince), né à Pétersbourg en 1757, mort dans la même ville à la fin de 1809, fut le protecteur des arts de l'esprit, dans une cour accoutumée à ne favoriser que les arts du luxe, et parut croire que l'éclat d'une naissance illustre s'augmente quelquefois par des succès littéraires autant que par des dignités politiques. Nous croyons, à notre tour, qu'après avoir dirigé toute sa vie d'après cette opinion, le prince Béloselsky n'est pas moins digne des souvenirs de la postérité, que cette foule de grands seigneurs sans gloire et d'écrivains sans génie, dont les noms remplissent nos dictionnaires biographiques. Il avait été, dans sa première jeunesse, envoyé de l'impératrice Catherine II à la cour de Turin. Le comte Pànin, ministre des affaires étrangères, n'avait ni le goût ni le sentiment des lettres : on assure qu'il rappela le prince Béloselsky, parce que celui-ci écrivait ses dépêches avec une élégance un peu recherchée, qu'il faisait des vers français, qu'il avait même composé une tragédie, et qu'il voulait entreprendre les éloges historiques des grands hommes que la Russie a produits. Le prince se consola de cette disgrâce, d'ailleurs très-adoucie, en consacrant une grande fortune à protéger les arts, et ses loisirs studieux à les cultiver lui-même. On a de lui : I. *Dianyologie*, ou *Tableau de l'entendement*, in-8°. de 40 pag., rare; II. *De la Musique en Italie*, 1778, in 8°.; III. *Poésies françaises d'un prince étranger*, ou *Epîtres aux Français, aux Anglais et aux républicains de St.-Marin* (publiées par Marmontel), 1789, in-8°. Il y a dans tout cela de l'esprit, des connaissances variées, et le talent de la poésie française autant que les étrangers peuvent l'avoir : la reconnaissance et la politesse leur doivent des compliments; la critique est forcée de leur refuser des éloges. Voltaire, dans une lettre flatteuse adressée au prince Béloselsky, l'a mis à côté du comte Schouvalow, auteur de l'*Épître à Ninon;* Voltaire savait bien ce qu'il faisait; et si les vers du prince Béloselsky avaient été revus comme ceux du comte par la Harpe, ou comme ceux du Grand-Frédéric par Voltaire lui-même, il y aurait à peu près le même mérite poétique dans ces différentes productions. Au reste, la mémoire du prince Béloselsky sera long-temps chère aux Français reconnaissants, qui, s'étant réfugiés à Pétersbourg dans un temps d'exil et d'orage, ont trouvé sa maison constamment ouverte aux muses et au malheur.

E—d.

BELOT (Jean), curé de Mil-Monts, né à la fin du 16e. siècle, s'adonna, dès son enfance, à l'étude des sciences occultes. La lecture des ouvrages de Raymond Lulle et de Corneille Agrippa lui remplit la tête d'idées chimériques. Il se persuada qu'au moyen de quelques oraisons composées de mots bizarres, on pouvait acquérir toutes les connaissances, parler en public avec méthode, et faire des progrès rapides dans l'éloquence. Il développa ses idées dans un livre intitulé: *l'OEuvre des OEuvres*, ou *le Plus Parfait des*

sciences stéganographiques, paulines, armadelles et lullistes, Paris, 1623; Rouen, 1640, in-8°. Il dit sérieusement dans ce livre, qu'ayant atteint la *perfection* dans les sciences divines et humaines, il se croirait coupable de tenir cachés les secrets admirables qu'il avait découverts. Celui qu'il indique pour acquérir de la mémoire, ou pour la fortifier, a beaucoup de rapport avec la méthode enseignée publiquement à Paris, il y a quelques années, et qui trouva des admirateurs, même parmi des hommes justement célèbres; ce qui prouve que le cercle des erreurs de l'esprit humain a été parcouru dans tous les sens, et qu'on ne peut plus rien y ajouter. Belot publia encore, à la sollicitation, dit-il, de ses amis et de ses élèves, des *Instructions pour apprendre les sciences de chiromancie et physionomie*. Ses différents ouvrages furent recueillis en 1 vol. in-8°., à Rouen, 1647, 1669, et Lyon, 1654. Cette collection est recherchée d'une certaine classe de curieux; et les personnes qui connaissent la manie des amateurs de livres, n'en seront que médiocrement surprises. W—s.

BELOT (Jean), né à Blois à la fin du 16e. siècle, et avocat au conseil privé du roi Louis XIII, était lié avec de Lachambre et d'autres membres de l'académie française, établie depuis peu de temps. Belot prétendait que les ouvrages de sciences ne devaient point être écrits dans la langue vulgaire; de Lachambre était d'une opinion contraire; et lorsqu'il eut donné les raisons de son sentiment dans la préface de son *Traité de la digestion*, Belot lui répondit par une *Apologie de la langue latine*. Il dit, dans cet ouvrage, qu'il est important de tenir cachés les secrets de chaque science, ou au moins de ne les déclarer qu'à des personnes capables; qu'il y va du bien de l'état et de la religion; que les Romains ont été cruellement punis d'en avoir agi autrement, et que leur exemple doit servir de leçon. L'ouvrage de Belot, imprimé à Paris en 1637, est un petit volume in-8°. d'environ 60 pages. Il était devenu si rare peu de temps après sa publication, que Pelisson ne put pas en découvrir un exemplaire lorsqu'il travaillait à l'*Histoire de l'académie*. Les plaisanteries attirées par ce livre à l'auteur avaient bien pu l'engager à le supprimer. Ménage ne l'épargna pas dans la *Requête des dictionnaires*. La langue latine, dit-il, était pour jamais perdue,

Si le bel avocat Belot,
Du barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence,
En quoi, certes, et sa bonté,
Et son zèle, et sa charité,
Se firent d'autant plus paraître,
Qu'il n'a l'honneur de la connaître.

Belot annonçait un autre ouvrage qui devait avoir pour titre : *La France ou la Monarchie parfaite*, et dans lequel il se proposait de donner à ses idées tout le développement que leur importance lui semblait mériter. Quelques biographes pensent que l'avocat Belot est le même que Michel Belot, qui fit imprimer à Blois, 2 vol. in-fol., en 1666, les *Mémoires de Guillaume Ribier*, son oncle, précédés de la *Vie de Ribier*, composée par l'éditeur, ainsi que *celle du cardinal Sadolet*, qu'on trouve dans le second volume. W—s.

BELOT (Mme.), était déjà veuve d'un avocat au parlement, quand elle publia les *Réflexions d'une provinciale sur le discours de J.-J. Rousseau, touchant l'inégalité des conditions*, 1756, in-8°., ouvrage qui fait honneur à la plume de l'auteur, dit l'abbé Sabbatier. Elle donna suc-

cessivement : I. *Observations sur la noblesse et le tiers-état*, 1758, in-12 ; II. *Mélanges de littérature anglaise*, 1759, 2 part. in-12. C'est dans ce recueil qu'on trouve la traduction de la *Pharmacie*, poëme en six chants. III. *Ophélie*, roman, traduit de l'anglais, 1763, 2 vol. in-12 ; IV. *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie, traduite de l'anglais de Johnson*, 1768, in-12 ; V. *Histoire de la maison de Tudor sur le trône d'Angleterre*, trad. de l'anglais de Hume, 1763, 2 vol. in-4°. ; réimprimée en 6 vol. in-12. L'abbé Prévost était mort après avoir donné la traduction de l'*Histoire de la maison de Stuart*, 1760, 3 vol. in-4°. On croit que Mme. Belot a retouché les réimpressions faites en 1766, 2 vol. in-4°. et 6 vol. in-12. VI. *Histoire de la maison de Plantagenet sur le trône d'Angleterre*, traduite de l'anglais de Hume, 1765, 2 vol. in-4°., réimprimée en 6 vol. in-12. Quoique l'auteur des *Trois Siècles* appelle excellentes les traductions de Hume faites par Mme. Belot, nous croyons que c'est au peu de mérite de ces traductions qu'il faut attribuer le peu de goût que l'on a en France pour cet historien tant vanté par les Anglais, mais si décrié par l'abbé Mably. Mme. Belot avait épousé le président Durey de Meynières, mort à Chaillot, le 27 septembre 1785. Elle est morte au même endroit, en 1805, dans un âge très-avancé. Elle avait, en 1767, composé sur une anecdote du temps, une Nouvelle intitulée : *Le Triomphe de l'amitié*, ou *Jacqueline et Jeaneton*. Nous croyons que cet opuscule n'a pas vu le jour.

A. B—T.

BELOW (Jacob-Frédéric), médecin et naturaliste, naquit à Stockholm en 1669. Après avoir fait ses premières études en cette ville, il alla achever son cours de médecine à Utrecht, où il fut reçu docteur en 1691. Il retourna ensuite à Stockholm, où il exerça son état jusqu'en 1695, qu'il fut nommé professeur de médecine à Dorpat. Le discours qu'il prononça en prenant possession de sa chaire est intitulé : *De naturæ, artis et remediorum in curando necessitate*. Il passa, en 1697, à l'université de Lund dans la même qualité, et il y a publié deux thèses ou dissertations, dont l'une est sur les genres des végétaux, et l'autre est intitulée : *De generatione animalium æquivocâ*, 1706, in-4°. En 1705, Charles XII l'appela en Saxe pour le faire médecin de son armée. Après la bataille de Pultawa, il fut fait prisonnier, et conduit à Moscou, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. Il mourut en 1716. — Son père (Bernard), naturaliste et médecin distingué comme lui, avait été président du conseil de médecine de Stockholm et premier médecin du roi. Il a publié quelques observations dans les *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*. D—P—s.

BELPRATO (Jean-Vincent), chevalier napolitain et comte d'Averse, dans le 16e. siècle, étudia les belles-lettres, la philosophie et les lois civiles à Naples, où sa famille, qui était d'une noblesse ancienne dans le royaume de Valence, avait passé avec le roi Alphonse Ier. d'Aragon. Ses études finies, il retourna s'établir à Averse, et continua d'y cultiver les langues anciennes et modernes. Il y passait pour maître, et plusieurs auteurs contemporains ont rendu hommage à son savoir. Il cultiva aussi la poésie ; mais ses principaux ouvrages sont des traductions du latin en italien : I. *Libro di Messala Corvino oratore e cavaliere romano ad Ottaviano*

Augusto della progenie sua, Florence, 1549, in-8°.; II. l'*Istoria de' Romani di Sesto Ruffo uomo consolare a Valentiniano Augusto*, Florence, 1550, in-8°. On trouve à la fin du volume : l'*Assioco, ovvero Dialogo del dispregio della morte, di Platone*, traduit par le même. III. *Solino, delle cose maravigliose del mondo*, Venise, 1557, 1559, 1684, in-8°.; IV. ses poésies sont éparses dans plusieurs recueils; V. il publia aussi un dialogue sur la nature et les règles du sonnet: *la Veronica, o del sonetto, dialogo*, Gênes, 1589, in-8°. G—É.

BELSUNCE DE CASTEL-MORON (HENRI-FRANÇOIS-XAVIER DE), né le 4 décembre 1671 au château de la Force en Périgord, d'une ancienne famille originaire de la Navarre, entra chez les jésuites en 1691, d'où il sortit, quelques années après, pour être fait grand-vicaire d'Agen. Devenu évêque de Marseille en 1709, il retraça, durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, le zèle et la charité dont S. Charles Borromée lui avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On le voyait, au plus fort de la contagion, allant de rue en rue, portant les secours spirituels et temporels aux malades, encourageant par son exemple, encore plus que par ses discours, et ses coopérateurs, et les magistrats, et les militaires dévoués à cette œuvre héroïque, à s'y consacrer sans réserve; c'est ainsi qu'en faisant chaque jour le sacrifice de sa propre vie, il sauva les tristes restes de ses diocésains, sans avoir été jamais atteint lui-même du cruel fléau qui les précipitait au tombeau par centaines. Sa conduite généreuse en cette occasion fait le sujet d'un petit poëme de M. Millevoye, intitulé *Belsunce, ou la Peste de Marseille*. Tout le monde connaît ces vers de Pope :

Pourquoi, près des mourants qui lui tendaient les bras,
Belsunce respira-t-il, entouré du trépas,
Un air pur à travers la vapeur empestée
Que les vents secouaient sur Marseille infectée?

(*Trad. de* M. FONTANES.)

La cour, pour le récompenser de son zèle, lui offrit, en 1723, l'évêché de Laon, duché-pairie, et, en 1729, l'archevêché de Bordeaux; mais n'ayant pas voulu abandonner l'église de Marseille, que tant de sacrifices lui avaient rendue si chère, il en fut dédommagé par deux riches abbayes, et par le *pallium*, dont Clément XII l'honora en 1731. L'influence que ses anciens confrères eurent dans l'administration de son diocèse le précipita dans des démarches sur les affaires du jansénisme qui le mirent perpétuellement en guerre avec le parlement d'Aix. Il eut de vives disputes avec Colbert, évêque de Montpellier, prit parti en faveur du fameux P. Girard, approuva le livre du P. Pichon, condamné par ses collègues, et fut ensuite obligé de révoquer son approbation; accusa, dans des écrits publics qui furent pleinement réfutés, les PP. de l'Oratoire de Marseille de s'être retirés de cette ville pendant la peste. Il fut le premier des évêques qui imagina de faire interroger les malades sur leur soumission à la bulle *Unigenitus*, et de faire refuser les sacrements aux opposants. Le régent, n'ayant jamais pu le ramener à des mesures plus pacifiques, disait un jour, en sortant d'une conférence avec lui : « Voilà un saint qui a bien de » la rancune! » Tous ces actes d'un zèle exagéré mirent le trouble dans son diocèse, qu'il édifiait d'ailleurs par ses vertus, et où il termina sa longue carrière le 4 juin 1755

(*Voyez* Belloy). Belsunce avait fondé pour les jésuites le collége qui portait son nom. Il avait composé, étant grand-vicaire d'Agen, l'*Abrégé de la vie de Susanne-Henriette de Foix* (sa tante), Agen, 1707, in-12. Pendant son épiscopat, il publia un grand nombre d'instructions pastorales, la plupart sur le jansénisme, et un ouvrage intitulé : *L'Antiquité de l'église de Marseille et la succession de ses évêques*, Marseille, 1747-51, 3 vol. in-4°. On les croit d'un jésuite auquel Belsunce voulut bien permettre de les annoncer sous son nom. L'auteur y donne pour très-authentique la tradition du voyage de Lazare, de Ste. Madeleine en Provence, etc., ce qui ne donne pas une haute idée de sa critique. T—d.

BELSUNCE (le comte de), de la même famille que le précédent, était, en 1790, major en second au régiment de Bourbon infanterie, en garnison à Caen, où il avait contribué à maintenir la tranquillité, lorsque des soldats de son corps ameutèrent le peuple contre lui. Son logement étant entouré, il se réfugia à l'hôtel-de-ville; mais les magistrats ne lui accordèrent point le secours sur lequel il devait compter. La populace furieuse le massacra, et porta en triomphe son cœur sanglant. On a dit que Charlotte Corday était sa maîtresse, et qu'elle conçut alors contre Marat, dont les déclamations fougueuses avaient allumé la rage populaire, la haine qui dans la suite la porta à donner la mort à ce monstre; mais cette assertion est sans aucun fondement. K.

BELTRAMI (Fabrice), de Cétone, dans l'état de Sienne, écrivait en Italie vers la fin du 16e. siècle, et au commencement du 17e. Il remplit quelques emplois publics dans sa patrie, et fut secrétaire du prince de la Mirandole. Il passait pour avoir autant de philosophie que d'érudition, ce qui n'était pas commun de son temps, et ne l'est même pas assez du nôtre. On dit qu'il écrivit plusieurs ouvrages sur l'art poétique, sur les allégories, et un examen du *Pastor fido;* mais on ne croit pas qu'ils aient été imprimés; le seul, à ce qu'il paraît, qui l'ait été, a pour titre: *Discorso intorno alle imprese comuni accademiche,* Pérouse, 1612, in-4°. en trois parties. Un académicien, nommé *Jérôme Titi*, avait changé dans un écrit son propre nom, sa devise, et même celle de l'académie dont il était membre; Beltrami soutint par de bonnes raisons, dans ce discours, et particulièrement dans la dernière partie, que ces sortes de changements n'étaient pas permis à des académiciens en particulier, et moins encore à des académies entières. Ce n'était point du tout, comme on l'a écrit, l'usage des écrivains du temps; c'était un abus, un délit particulier de lèze-loyauté académique, qui scandalisa la littérature entière, et contre lequel l'honnête Beltrami s'éleva. Aujourd'hui, il faudrait bien qu'il prît patience, et qu'il se bornât à faire, en se nommant toujours, la censure des anonymes, et, qui pis est, des pseudonymes, dont il se verrait entouré. G—é.

BELTRAND (Hermand-Dominique), sculpteur et architecte, naquit à Vittoria, en Biscaye, dans le 16e. siècle, alla étudier en Italie, et devint si habile, que Palomino Velasco n'hésite point à le placer au-dessus des plus fameux artistes de son temps. Il s'était surtout formé par l'étude de Michel-Ange; et plusieurs statues de Christ, de grandeur naturelle, exécutées par Beltrand, parurent dignes d'être attribuées au maître illustre qu'il avait choisi. L'Escurial, le collége impérial

de Madrid (qui avait autrefois appartenu à la société des jésuites, dont Beltrand était membre); la chapelle de la même ville, et le maître-autel du collége de Alcala de Hénarez, furent décorés de ces statues. Beltrand mourut en 1590, dans un âge très-avancé. D—T.

BELTRANO (OCTAVE), de Terranova, dans la Calabre citérieure (et non pas *extérieure*, ce qui voudrait dire qu'il y aurait une Calabre hors de la Calabre), exerçait en 1640, à Naples, les professions d'homme de lettres, de libraire et d'imprimeur. Il a publié : I. *la Breve descrizione del regno di Napoli*, imprimée par lui à Naples, 1640, in-4°., et réimprimée, par lui et par d'autres, plusieurs fois depuis; II. une espèce de refonte et de division en cinq parties de l'*Almanach perpétuel* de Benincasa, avec des additions de traités et de chapitres entiers, Venise, 1662 et 1688, in-8°.; III. le Quadrio lui attribue une espèce de centon intitulé: *Il Vesuvio, poema, in ottava rima*, composé d'octaves prises de différents auteurs; mais il ne dit point où ce centon est imprimé, et nous n'en connaissons non plus aucune édition. Il nous serait aussi très-facile de citer de lui, comme ouvrages existants: IV. une *Introduction à l'astrologie, que tout le monde peut apprendre facilement;* V. l'*Extrait de diverses sciences, très-utile aux astrologues, médecins, barbiers, alchimistes, marins, agriculteurs et autres* (car il faut faire l'énumération entière); VI. *Annuaire*, ou *Journal de tous les Saints, dont la fête arrive jour par jour, avec les figures de chaque saint et son martyre;* mais le fait est que Mazzuchelli, qui nous donne les titres italiens de ces prétendus ouvrages, n'en cite aucune édition connue. G—É.

BÉLUS, nom de plusieurs rois de l'Orient, dont l'existence paraît douteuse. — Le plus ancien est BÉLUS, roi d'Assyrie, père de Ninus, dont l'époque est impossible à déterminer. — Un autre BÉLUS, fils de Libye, et père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait dans la Phénicie, vers l'an 1500 av. J.-C. — Hérodote parle encore d'un autre BÉLUS, fils d'Alcée et père de Ninus, l'un des ancêtres des Héraclides, qui devinrent rois de la Lydie. BEL ou BAAL était le nom d'une des principales divinités des Chaldéens et des Syriens; mais on peut douter qu'il ait été celui d'un roi. C—R.

BELYARD (SIMON), poète français, peu connu, vivant à la fin du 16e. siècle. Tout ce qu'on sait, à l'égard du lieu de sa naissance, se réduit à de simples conjectures. Il signait *Belyard Vallegeois*, ce qui fait croire qu'il était du Vallage, partie de la Champagne. On a de lui une tragédie en 5 actes, intitulée : *le Guysien*, ou *Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois, ès-personnes des princes Louis de Lorraine, cardinal, et Henry de Lorraine, duc de Guyse*. Cette pièce fut imprimée à Troyes, en 1592, in-8°., et dédiée au maire de cette ville. C'est un véritable libelle, et un des plus injurieux à la mémoire de Henri III. La conduite de cette pièce se ressent de l'enfance de l'art, et le style en est très-médiocre; elle est cependant recherchée, par la raison qu'elle est fort rare. On trouve ordinairement à la suite une pastorale qui a pour titre : *Charlot, églogue à onze personnages sur les misères de la France, et la miraculeuse délivrance du duc de Guyse*, Troies, 1592, in-8°. « Cette » pastorale, dit Mr. le duc de la Val» lière, est une heureuse imitation des » *Eglogues de Virgile*. Elle est très- » bien écrite pour ce temps, et très-

» intéressante par son sujet et par la » manière dont elle est dialoguée. Les » vers sont d'une aisance singulière ; » il est étonnant que le même auteur » ait fait dans le même temps une tra- » gédie très-mauvaise et une pastorale » charmante. » W—s.

BEMBO (JEAN), doge de Venise, succéda, au mois de novembre 1615, à Marc-Antoine Memmo, à une époque où la république de Venise était engagée dans des hostilités avec l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui avait pris sous sa protection les pirates Uscoques et Dalmates. Pendant le règne de Bembo, les Vénitiens poussèrent cette guerre avec vigueur; en même temps, ils donnèrent des secours à Charles Emmanuel, duc de Savoie, vivement pressé par les Espagnols, et ils défendirent leur souveraineté sur le golfe Adriatique, contre les attaques du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples. Les Vénitiens, presque seuls en Italie, osaient résister à la puissance espagnole; ce fut pour se venger de leurs hostilités, que, malgré la paix signée à Paris, le 6 septembre 1617, le marquis de Bedmar, ambassadeur de Philippe III, à Venise, ourdit contre l'état près duquel il résidait, une effroyable conjuration; mais le doge Bembo mourut avant qu'elle éclatât. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans, lorsqu'il expira, au mois de mars 1618. On lui donna pour successeur Nicolas Donato, qui ne vécut que trois semaines, et auquel on substitua Antoine Priuli. S. S—i.

BEMBO (BERNARD), sénateur de Venise, père du célèbre cardinal Pierre Bembo, n'est pas lui-même sans célébrité. Né à Venise, le 19 octobre 1433, d'une famille patricienne, il accompagna, à l'âge de vingt-deux ans, à Rome, une ambassade envoyée par la république au pape Callixte III, pour le féliciter de son avènement au trône pontifical. Il fut lui-même ensuite chargé de plusieurs ambassades. Pendant celle qu'il remplit à Florence, en 1478 et 1480, il se concilia l'estime des littérateurs et des philosophes platoniciens qui y florissaient alors. En 1481, il fut nommé par sa république podestat, ou magistrat suprême de Ravenne. Dante y avait été enterré sans honneurs dans l'église de St.-François; Bernard Bembo lui fit élever, à ses frais, un beau mausolée en marbre, surmonté d'un buste du poète, et sur lequel il fit graver six vers latins, qui contenaient la dédicace du monument. Cet acte de munificence et d'amour des lettres suffirait pour illustrer son nom. Après avoir exercé honorablement plusieurs autres emplois publics, il mourut vers la fin de mai 1519. Il ne se bornait pas à aimer les lettres et à les protéger; il les cultivait lui-même, et avait écrit plusieurs ouvrages, dont on n'a imprimé qu'un petit nombre. On trouve une de ses lettres latines parmi celles de Sabellicus, liv. IX, et deux autres parmi celles du cardinal son fils, Nos. 15 et 16 du liv. II. Tomasini a publié, dans son *Petrarcha redivivus*, chap. VII, une préface que Bernard Bembo avait faite pour le traité de Pétrarque, intitulé : *De vitâ solitariâ*. On cite de lui plusieurs harangues latines prononcées dans ses ambassades et dans d'autres occasions solennelles; mais elles sont restées inédites. G—É.

BEMBO (PIERRE), fils du précédent, et l'un des plus célèbres parmi les auteurs italiens qui illustrèrent le 16e. siècle, naquit à Venise, le 20 mai 1470. Il n'avait que huit ans, lorsque son père, nommé ambassadeur à Florence, l'y conduisit avec lui. Les auteurs florentins ont attribué au sé-

jour de deux ans qu'il fit dans cette ville, la connaissance parfaite de la langue toscane qui brille dans tous ses écrits; et on l'a répété machinalement d'après eux; mais l'âge seul qu'il avait alors suffit pour prouver qu'il dut ensuite y ajouter d'autres études. De retour à Venise, il acheva, sous un excellent maître, celle de la langue latine, qu'il avait commencée à Florence. Lorsqu'il fut parvenu à l'écrire avec élégance, le désir d'apprendre le grec le conduisit, en 1492, à Messine, où résidait alors le célèbre Constantin (et non pas Augustin) Lascaris. Pendant deux ans, il suivit avec ardeur les leçons de cet habile maître, et revint ensuite dans sa patrie, où, se voyant sans cesse assiégé de questions sur l'Ætna, il écrivit, pour répondre à toutes à la fois, son traité sur cette montagne, et le publia bientôt après. Il alla faire à Padoue son cours de philosophie, et voulut ensuite, pour obéir à son père, entrer dans la carrière des emplois publics; mais il s'en dégoûta bientôt, et se consacra entièrement à la culture des lettres. Il prit alors l'habit ecclésiastique, et s'ouvrit une carrière plus paisible que celle des affaires, et qui le mena plus loin. A Ferrare, où il acheva ses études philosophiques, il se lia intimement avec Hercule Strozzi, Tibaldeo, et surtout Sadolet, qui resta pour toujours un de ses plus chers amis. Il acquit aussi la faveur du jeune prince Alphonse d'Este, et quand ce prince eut épousé, en 1502, la fameuse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, l'une des femmes les plus belles, les plus aimables, et que l'on dit aussi l'une des plus vicieuses de son siècle, mais dont on exagère peut-être les vices, et non l'amabilité, Bembo s'avança dans ses bonnes grâces, autant et d'une autre manière que dans la faveur d'Alphonse. Selon Mazzuchelli, cette liaison, quoique fort tendre, ne passa point les bornes du devoir; d'autres auteurs en pensent autrement; on peut consulter sur cette question, dans le nouveau recueil d'opuscules du P. Calogerà, tom. IV, une grave dissertation du docteur Balthazar Oltrocchi, *Sopra i primi amori di Monsig. Pietro Bembo*. De Ferrare, il revint à Venise; une savante académie s'y était formée dans la maison d'Alde Manuce; il en devint un des principaux membres, et se fit, pendant quelque temps, un plaisir de corriger les belles éditions qui sortaient de cette imprimerie célèbre. Après un voyage à Rome, où rien n'était encore mûr pour sa fortune, il se rendit en 1506 à la cour d'Urbin, qui était alors une de celles d'Italie où les lettres étaient le plus honorées. Il y passa environ six ans, et s'y fit de puissants amis. Il avait suivi en 1512, à Rome, Julien de Médicis (frère du cardinal Jean, qui fut bientôt après Léon X), lorsqu'on envoya de la Dacie, au pape Jules II, un ancien livre écrit en notes ou en abréviations, que personne ne pouvait expliquer. Bembo parvint à le déchiffrer et à l'entendre; le pape en fut si satisfait, qu'il lui donna, dit-on, la riche commanderie de Bologne, de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Jules mourut peu de temps après. Léon X, son successeur, avant de sortir du conclave, nomma Bembo son secrétaire, avec trois mille écus d'appointements, et lui donna son ami Sadolet pour confrère. Outre les fonctions de cet emploi, il lui confia encore quelques missions particulières et de confiance intime. L'ayant envoyé à Ravenne, en 1516, chargé d'une commission de cette espèce, il fut si content de son zèle, quoiqu'il n'y eût pas réussi, qu'il augmenta son revenu de trois mille florins d'or. Tous les genres de bon-

heur lui arrivaient à la fois. Il venait d'être nommé secrétaire du souverain pontife, lorsqu'il fit la connaissance d'une jeune et jolie fille, appelée *Morosina*, qui vécut avec lui pendant vingt-deux ans, dans la plus douce intelligence, « et dont il eut deux garçons et une fille, qu'il éleva avec le » plus grand soin, dans les bonnes » mœurs et dans les lettres. » Je me sers ici des propres mots du grave et pieux Mazzuchelli, sans en rien ôter ni y rien mettre (*Scritt. d'Ital.*, tom. IV, p. 740). « Il avait eu précédemment, » ajoute le même auteur, trois autres » maîtresses; on ignore quelles furent » les deux premières; la troisième fut » Lucrèce Borgia, duchesse d'Este. » Les fonctions laborieuses de sa charge, ses travaux littéraires, qu'il n'avait point interrompus, et peut-être aussi trop d'assiduité auprès de Morosina, ayant affaibli sa santé, il était allé prendre les eaux à Padoue, lorsqu'il y apprit la mort de Leon X (1er. décembre 1521). Se trouvant déjà suffisamment pourvu de biens ecclésiastiques (et en effet, il possédait, outre la commanderie dont on a parlé, une seconde commanderie du même ordre, trois abbayes, deux doyenués, plusieurs canonicats, et d'autres simples bénéfices), il résolut de renoncer entièrement aux affaires, de passer le reste de sa vie à Padoue, dont l'air lui convenait admirablement, partagé entre la culture des lettres et le commerce de ses amis. Sa maison devint le temple des muses. Les gens de lettres dont cette savante université de Padoue était remplie, la fréquentaient assidument, les étrangers y affluaient. Il y forma une abondante bibliothèque, une collection de médailles et de monuments antiques, regardée alors comme l'une des plus belles de l'Italie, et un jardin de botanique riche en plantes de toute espèce. Il passait le printemps et l'automne à la campagne, dans une *villa*, nommée Bozza, qui appartenait de tout temps à sa famille; et c'était-là surtout qu'il travaillait, soit en vers, soit en prose. Il ne quitta que pour peu de temps cette vie délicieuse, à la nomination de Clément VII. Ce second pape Médicis aurait fait, comme le premier, tout ce que le Bembo eût désiré pour sa fortune; mais il ne voulait plus que le repos, et après avoir baisé les pieds du St.-Père, il retourna sagement à Padoue. En 1529, il fut choisi par la république de Venise pour en continuer l'histoire, mission honorable que laissait vacante la mort d'André Navagero. Il accepta, quoique avec quelque répugnance; à cause du sacrifice qu'il lui faudrait faire de travaux qui lui plaisaient davantage; il refusa les honoraires attachés ordinairement à cette place, quoique plusieurs procès relatifs à ses bénéfices, des retards de paiement, et des charges considérables missent en ce moment du désordre et de l'embarras dans ses affaires; il n'accepta que le logement aux frais du public, à Venise, où il n'avait point de maison. Il fut en même temps nommé bibliothécaire de la bibliothèque St.-Marc. Paul III, qui remplaça, en 1534, Clément VII sur la chaire de St.-Pierre, ayant résolu de nommer plusieurs cardinaux choisis parmi les hommes du premier mérite, jeta les yeux sur le Bembo, qui n'y pensait pas; mais il ne manqua point d'ennemis qui représentèrent au pontife la nature de ses écrits, et surtout de ses poésies, et la liberté de ses opinions sur certains points, et sa vie plus digne d'un payen ou d'un hérétique que d'un chrétien, et sa concubine, et leurs enfants, et, enfin, tout ce qu'ils purent pour lui enlever cette faveur.

Ils réussirent à la faire suspendre: il se fit en 1538 une promotion où il ne fut pas compris; mais après y avoir mieux pensé, le pape le nomma enfin, le 24 mars 1539. Morosina était morte le 13 août 1535, et le Bembo en avait près de soixante. Il était alors à Venise, où il reçut le chapeau. Il se rendit aussitôt à Rome, et se fit ordonner prêtre le jour de Noël de la même année. Ce fut alors (et non pas vingt-six ans auparavant, lorsqu'il fut nommé secrétaire des brefs) qu'il revêtit avec sa nouvelle dignité un nouvel esprit; il renonça à la poésie, aux belles-lettres, fit sa principale étude des Pères et des livres saints, qu'il apprit même à lire dans ce qu'on nomme la *langue sacrée*, et ne conserva de ses anciens travaux que la composition de son *Histoire de Venise*. Paul III lui conféra deux ans après l'évêché de Gubbio. Avant de se rendre dans son diocèse, il s'occupa sérieusement du soin de marier sa fille. Il y parvint à Venise, où elle épousa Pierre Gradenigo; il la dota richement, au point de se gêner dans sa fortune, et partit très-satisfait pour Gubbio, où il comptait faire désormais son séjour. Le pape s'y opposa, et voulut le garder à Rome auprès de lui. Pour lui donner les moyens de payer ses dettes, et de tenir à Rome l'état qu'y tenait alors un cardinal, il lui donna le riche évêché de Bergame. Il vécut encore trois ans, comblé d'honneurs, et mourut des suites d'un accident, qui aurait pu tuer un jeune homme. Étant à la campagne, il voulut passer à cheval par une porte qui se trouva trop étroite; il se froissa violemment un des flancs, négligea de se faire saigner, fut pris d'une petite fièvre qui l'emporta le 18 janvier 1547, dans sa 77e. année. Il laissa, par son testament, tous ses biens à son fils Torquato, et fut enterré à Ste.-Marie de la Minerve, derrière le grand autel, entre Léon X et Clément VII. Son fils et son légataire fit graver sur son tombeau cette simple inscription :

PETRO BEMBO PATRITIO VENETO
OB EJUS SINGULARES VIRTUTES
A PAULO III PONTIF. MAX.
IN SACRUM COLLEGIUM COOPTATO
TORQUATUS BEMBUS P.

On lui fit plusieurs autres épitaphes. Varchi et Speron Speroni composèrent pour lui deux oraisons funèbres, qu'ils firent imprimer; on frappa en son honneur plusieurs médailles, de son vivant et après sa mort. Sa vie fut écrite par la Casa, par Gualteruzzi et par Beccadelli. La douleur de ses amis fut profonde, et ne fut pas muette : elle s'exprima dans un grand nombre de pièces de vers. Il avait dans sa personne, dans son caractère, dans les grâces de sa conversation et de son esprit, tout ce qui fait aimer. Quant à son mérite littéraire, il était universellement reconnu, même pendant sa vie, et n'a été contesté depuis que par des critiques de mauvaise humeur. En effet, il fut à la fois le restaurateur du bon style dans la langue latine, où il prit constamment pour modèles Cicéron, Virgile et Jules-César; et, dans la langue italienne, où, après l'oubli qu'on en avait fait pendant le 15e. siècle, il se proposa surtout d'imiter Pétrarque. L'une et l'autre de ces imitations eurent en lui l'effet qu'elles devaient avoir, et les défauts qui en résultèrent et qu'on lui reproche sont réels; mais ils sont compensés par des qualités incontestables, et ne sont même, en quelque sorte, que l'excès du bien. En répétant sans cesse, d'après le P. Niceron, les critiques de ses expressions cicéroniennes, on prouve seulement qu'on est hors d'état

d'en juger soi-même. Il travailla à fixer, par des règles et par des traités exprès, l'idiôme italien, en même-temps qu'il l'enrichissait de nouveaux exemples. Il était si scrupuleux sur la pureté de son style, que l'on assure qu'il avait jusqu'à quarante cartons ou tiroirs, dans lesquels il faisait passer successivement ses écrits à mesure qu'il les avait corrigés, et qu'il ne les publiait que lorsqu'ils avaient subi ces quarante épreuves épuratoires. Ses ouvrages, dans les deux langues, d'abord imprimés séparément, ont été publiés ensemble à Venise, 1729, en 4 vol. in-fol. Nous noterons ici tous ceux qui y sont compris, en ajoutant les éditions séparées qui en ont été faites, et ce que chacun peut avoir de remarquable. Premier vol. : *Rerum Venetarum historiæ libri XII.* La 1re. édition parut quatre ans après la mort de l'auteur, Venise, chez les fils d'Alde, 1551, in-fol., avec une préface, en forme de dédicace, qui est de monsig. della Casa, quoiqu'il n'y soit pas nommé; cette histoire, réimprimée à Paris, Vascosan, 1551, in-4°.; Bâle, 1556; Strasbourg, 1611, in-8°.; et dans le grand recueil des historiens de Venise, tom. II, 1718, embrasse les événements d'à peu près vingt-sept années, depuis 1487, jusqu'à la mort de Jules II, en 1513; elle fut traduite en italien, et imprimée à Venise, 1552, in-4°. Quelques auteurs, et entre autres Apostolo Zeno, ont attribué cette traduction à Gualteruzzi; mais on sait, à n'en plus douter, qu'elle est du Bembo lui-même : elle est réimprimée, dans ce 1er. volume, avec le texte latin. Second vol. *Le Prose, nelle quali si ragiona della volgar lingua, divise in tre libri.* C'est cet ouvrage qui a fait regarder le Bembo comme le premier, ou l'un des premiers qui ait enseigné avec méthode les règles de la langue toscane. Il est écrit en dialogues, dont les interlocuteurs sont Julien de Médicis, Frédéric Fregose, Hercule Strozzi, et Charles Bembo, frère de l'auteur. Il n'y mit point d'autre titre que *le Prose*, et elles continuèrent, dans toutes les éditions, d'être intitulées ainsi : la 1re. est de Venise, 1525, in-fol.; il y en eut deux ou trois autres dans la même ville, in-8°. et in-4°. La meilleure et la plus rare est celle de Florence, 1548, in-4°., augmentée d'après un manuscrit de l'auteur. Il serait trop long de citer les autres éditions qui en ont été faites, les critiques dont elles ont été l'objet, les réponses faites à ces critiques, etc.; la meilleure de ces réponses est le succès constant de l'ouvrage, qui est resté classique. II. *Gli Asolani*, lib. III; ce sont aussi des dialogues, qui sont censés tenus à Asolo, dans le Trévisan, entre six jeunes gens des deux sexes, sur la nature de l'amour. Ils furent long-temps la lecture favorite des cercles galants d'Italie, et l'on n'était regardé ni comme lettré ni comme bien élevé, si on ne les avait point lus. La première édition parut à Venise, Alde, 1505, gr. in-8°.; la 2e., la même année, à Florence, chez les Juntes, in-8°. Il en a été fait un grand nombre d'autres éditions. Nous en avons une traduction française sous ce titre : *Les Asolains de Monseigr. Pierre Bembo, de la nature d'amour, traduits d'italien en français, par Jehan Martin, secrétaire de M. le cardinal de Lenoncourt*, Paris, 1545, 1547, in-8°.; 1553, in-16; 1556, 1557, in-8°.; 1572, in-16; Lyon, 1552, in-16. Il en existe aussi une traduction espagnole, Salamanque, 1551, in-12. Enfin, les *Asolains* ont été abrégés et traduits en vers italiens (*sciolti*), par le P. Marc-Antoine Martinengo, sous son nom arcadique

de *Lamiaco*, Venise, 1743, in-8°. III. *Le Rime.* Ce recueil de sonnets et de canzoni est mis, pour l'élégance et la pureté de la langue, au premier rang, après l'inimitable Pétrarque. Il a eu plus de cinquante éditions ; la 1re. de Venise, est de 1530, in-4°.; la 1re. de Rome, est de 1548, in-8°. Nous renvoyons, pour les autres, à toutes les bibliographies italiennes. Troisième vol. *Lettere volgari.* C'est une des parties les plus estimées des œuvres du Bembo. Elles ne furent imprimées qu'après sa mort, et successivement en 4 volumes ; le 1er. divisé en douze livres, Rome, 1548, gr. in-8°.; le 2d., divisé de même, Venise, chez les fils d'Alde, 1550, in-8°.; réimprimés ensemble, à Venise, avec le 3e. volume, en onze livres, et le 4e. en deux parties seulement, dont la 1re. contient les lettres écrites *A principesse, signore ed altre gentili donne;* la 2e., les *Lettere giovanili ed amorose.* Les 4 volumes des lettres ont eu un grand nombre d'éditions. On y a joint, dans ce troisième volume des *Œuvres*, plusieurs lettres, ou restées inédites, ou éparses dans divers recueils. Quatrième volume. I. *Epistolarum, Leonis X. P. M. nomine scriptarum, libri XVI.* La 1re. édition de ces Brefs de Léon X, rédigés par P. Bembo, fut donnée à Venise, 1535 et 1536, in-fol. Ils reparurent à Lyon, 1538, in-8°.; à Bâle, 1539, in-8°.; à Lyon, 1540, in-8°., etc. II. *Epistolarum familiarium libri VI*, imprimés d'abord à Venise, 1552, in-8°.; Cologne, 1582, in-8°. III. *De Guido Ubaldo Feretrio deque Elizabethâ Gonzagâ Urbini ducibus liber;* dialogue sur la mort et à la louange de ce duc, terminé par l'éloge de la duchesse, imprimé pour la 1re. fois, Venise, 1530, in-4°.; IV. *De Virgilii Culice et Terentii fabulis liber*, dialogue philologique entre Ermolao Barbaro et Pomponio Leto; 1re. édition, Venise, 1530, in-4°.; réimprimé à Lyon, 1532, in-8°.; Florence, 1564, in-4°.; V. *De Ætnâ liber*, dialogue entre le Bembo et son père, ouvrage de sa jeunesse, dont nous avons déjà parlé dans cet article. La 1re. édition, donnée à Venise, par Alde, en 1495, in-4°., et répétée par lui en 1504, est fort belle. Il a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Amsterdam, 1703, in-8°., avec le poëme de l'*Ætna*, de Cornelius Severus, et des notes et interprétations de Jos. Scaliger, etc. VI. *De Imitatione.* C'est une longue lettre, adressée à J.-F. Pic de la Mirandole, dans laquelle le Bembo défend son système de l'imitation de Cicéron, en réponse à celle que Pic lui avait écrite pour montrer les inconvénients de cette imitation : la lettre de ce dernier précède la réponse du Bembo. VII. *Carmina.* Cette dernière partie de la collection est une des plus estimables; ces poésies latines sont, pour la plupart, aussi ingénieuses qu'élégantes. Elles parurent, la 1re. fois, à Venise, 1552, in-8°., et ont été réunies à ses poésies italiennes dans les éditions de Bergame, 1745, et de Vérone, 1750, in-8°. Quelques-unes de ces pièces sont trop libres pour l'état que l'auteur eut dans le monde ; mais elles sont presque toutes des ouvrages de sa jeunesse. On assure que, dans un âge avancé, il fit son possible pour en supprimer les copies, et pour en détruire jusqu'au souvenir. Il est peut-être heureux, pour son salut, qu'il en ait eu le dessein ; il l'est sûrement, pour sa réputation littéraire, qu'il n'ait pu y réussir. G—É.

BEMBO (DARDI), noble vénitien, florissait vers le commencement du

16e. siècle. Il exerça pour la république plusieurs emplois supérieurs, fut capitaine à Vicence, podestat et capitaine à Trévise, etc., et sut partout, ce qui est le plus difficile, satisfaire à la fois le gouvernement et les gouvernés. Il mourut encore jeune, le 27 mai 1633; il joignit l'amour des lettres à l'esprit des affaires, et fut un des membres les plus distingués de l'académie des *Incogniti*. La langue grecque fut l'objet de sa principale étude; il en fit une particulière de Platon, qu'il citait sans cesse dans les conversations académiques, et dont il a fait une élégante traduction complète; il la fit imprimer, ainsi que les autres traductions ci-après : I. *Tutte le opere di Platone tradotte in lingua volgare*, Venise, 1601, 5 vol. in-12, réimprimé à Venise, 1742, 3 vol. in-4°.; II. *Commento di Ierocle filosofo sopra i versi di Pitagora detti d'oro volgarmente tradotti*, Venise, 1603, in-4°.; III. *Trattato di Timeo da Locri intorno all'anima del mondo, e i dialoghi detti spurj, tradotti*, etc., Venise, 1607, in-12; IV. *Discorsi di Teodoreto vescovo di Cirene*, etc., Venise, 1617, in-4°. G—É.

BEME ou BEHME. *Voy.* BOEHM.

BÊME, ou BESME, ainsi surnommé, parce qu'il était Bohémien de naissance, et dont le véritable nom était *Dianowitz*, fut élevé dans la maison du duc de Guise, et eut la principale part au meurtre de l'amiral de Coligni, dont il jeta ensuite le corps par la fenêtre. Le récit de ce meurtre est un des beaux passages du second chant de la *Henriade :*

Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligni l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.

Bême fut pris par les protestants, en Saintonge, l'an 1575, et les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler sur la place publique de leur ville; mais ils proposèrent ensuite son échange contre Montbrun, chef des protestants du Dauphiné, dont le parlement de Grenoble instruisait le procès. Cet échange n'eut pas lieu : Montbrun fut mis à mort, et Bême, ayant corrompu un soldat, s'enfuit avec lui. Bertauville, gouverneur de la place où Bême avait été détenu, courut après eux. Le soldat ne l'attendit point; mais Bême lui tira un coup de pistolet, en lui disant : « Tu sais que je » suis un mauvais garçon. — Je ne » veux plus que tu le sois, répondit » Bertauville. » — « Et, dit d'Aubigné, » il mit l'épée jusqu'aux gardes dans » le ventre de son prisonnier. » Beze est d'accord avec d'Aubigné dans le récit de ce fait, auquel de Thou joint quelques autres circonstances qui, au fond, n'y changent rien. Selon l'auteur du livre *De furoribus Gallicis*, cité par Bayle, on disait que le cardinal de Lorraine avait fait épouser à Bême une de ses bâtardes. D—T.

BEMMEL (GUILLAUME VAN), peintre, naquit à Utrecht, le 10 juin 1630, et eut pour maître Zaft Leven. Il voyagea de bonne heure pour se perfectionner dans le paysage, et travailla principalement aux environs de Rome, étudiant tout d'après nature. Riche d'une grande collection de dessins, il partit d'Italie pour aller en Allemagne, et se fixa à Nuremberg, où sont la plupart de ses tableaux. Descamps loue cet artiste d'avoir observé avec soin dans ses ouvrages la distribution exacte des lumières et des

ombres ; mérite qui, bien qu'indispensable aux paysagistes, ne se trouve cependant pas toujours dans les compositions de plusieurs maîtres, d'ailleurs habiles. Bemmel mourut à Nuremberg, le 10 novembre 1708. — Son fils, Jean-George Bemmel, né dans cette ville en 1669, et mort en 1723, acquit de la réputation comme peintre de batailles. D—t.

BENADAD. L'Écriture-Sainte parle de trois rois de Syrie de ce nom. Sur le premier, *v.* Asa. — Le second, fils et successeur du précédent, se rendit redoutable à tous ses voisins. Il mit deux fois le siége devant Samarie, et fut deux fois défait par Achab, roi d'Israël (*Voy.* Achab). Il perdit cent mille hommes dans la seconde défaite, tomba entre les mains du vainqueur, qui lui rendit la liberté à des conditions que Benadad ne tint point. Après la mort d'Achab, il continua la guerre contre Joram, son successeur. Instruit qu'Élisée découvrait tous ses mouvements au roi d'Israël, il voulut se saisir du prophète qui alla au-devant de lui sans en être reconnu, lui troubla la vue, et, sous prétexte de le remettre dans son vrai chemin, le conduisit au milieu de Samarie, et le renvoya ensuite sain et sauf. Étant revenu quelque temps après mettre de nouveau le siége devant Samarie, son armée, frappée d'une terreur panique, se retira avec précipitation, abandonnant aux assiégés toutes ses munitions de guerre et de bouche. Benadad tomba malade à Damas. Il envoya Hazaël, l'un de ses principaux officiers, pour savoir d'Élisée si sa maladie était mortelle. Le prophète répondit qu'elle ne l'était pas, mais qu'il en mourrait. Soit qu'Hazaël eût déjà conçu des projets d'ambition, soit que cette réponse lui en fît naître l'idée, il étouffa Benadad le lendemain, et s'empara du trône. — Le troisième Benadad était fils d'Hazaël. Il fit la guerre, avec de grands succès, contre les rois de Juda et d'Israël, et commit d'affreux ravages dans le royaume de Juda, sous les règnes de Joathan et d'Achas; mais enfin, Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël, remporta trois victoires sur lui, et le força de rendre les villes qu'Hazaël avait conquises sur son père. Comme il avait décoré la ville de Damas de temples superbes, les Syriens lui rendirent les honneurs divins après sa mort. T—d.

BÉNAI, poëte persan, né à Herat, était fils d'un architecte. Il fit, dès sa jeunesse, de rapides progrès dans les sciences, et acquit une grande célébrité. S'étant permis quelques plaisanteries sur le compte de l'émyr Aly-Chyr, il fut obligé de quitter sa patrie, et il passa en Irac, où il s'attacha à l'émyr Yacoub-Bey, à qui il dédia son poëme intitulé : *Béhram et Béhroûz.* A la mort de ce prince et de son frère, Bénaï revint dans sa patrie. Les voyages et l'expérience n'avaient apporté aucun changement à la causticité de son caractère. L'émyr Aly-Chyr témoignait peu d'inclination pour le mariage, ce qui le fit soupçonner d'impuissance. Bénaï lui adressa une ode que le prince ne paya pas aussi libéralement que le poëte l'avait espéré. Ce dernier, pour s'en venger, mit une autre dédicace à cette ode, et l'adressa à un autre prince. Aly-Chyr lui fit des reproches sur sa conduite. Bénaï, pour s'excuser, lui adressa quelques vers persans, dont voici la traduction : « Je suis prêt à » donner mes filles, les fruits de mes » pensées, à celui qui veut les épou- » ser; mais je les ôte à celui qui n'a » point de dot, et ne peut les rendre » mères. » Aly-Chyr saisit l'allusion, et en fut si irrité qu'il jura de le faire

périr. Bénaï, forcé de fuir loin de sa patrie, passa dans le Mawaralnahr (la Transoxane), et trouva un asyle à la cour de Aly-Myrza, petit-fils d'Abou-Saïd. Il fut admis à la familiarité de ce prince, et mit alors en vers persans le poëme intitulé : *Medjma-Algharyb*, attribué à Hérawy. Lorsque Mohammed-Khan se fut emparé du Mawaralnahr, Bénaï obtint sa faveur, occupa le premier rang parmi les poètes de sa cour, et le suivit en Khoraçan ; mais on l'y accusa de dissiper les deniers destinés à récompenser les poètes. Il paraît que Bénaï retourna dans le Mawaralnahr, où il périt en 918 de l'hég. (1512-13 de J.-C.), lorsque cette province fut conquise par Schah-Ismaël, qui ordonna à son vizyr de faire main-basse sur tous les ennemis. Outre les deux poëmes que nous avons indiqués, on a de Bénaï un recueil de ghazeles ou chansons, et quelques autres poésies de cette espèce, qu'il a composées sous le nom d'*Aly*, à l'imitation de celles de Hafèz. Il est encore auteur de quelques odes estimées.

J—N.

BENALCAZAR (Sébastien), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, en 1532, fut ensuite envoyé pour commander à St.-Michel, et se mit en marche, en 1533, pour aller conquérir le royaume de Quito. Après avoir battu et dispersé une armée d'Indiens, il s'empara de la ville de Quito, en assura la conquête à l'Espagne, et en devint gouverneur. Il marcha ensuite au secours d'Almagro, défit un corps de Péruviens, et retourna dans son gouvernement, dont Pizarre le dépouilla, en 1539, en faveur de son frère Gonzale. Fidèle au parti du roi, Benalcazar se réunit au gouverneur Vaca de Castro, en 1542, et contribua au gain de la bataille de Chupas, où fut défait le jeune Almagro. Il passa, en 1544, au commandement de la province de Popayan, et combattit l'année suivante sous les drapeaux du vice-roi Nuñez-Vela contre Gonzale-Pizarre. Blessé et fait prisonnier par ce dernier, à la bataille de Quito, le 18 janvier 1546, il en fut épargné, parut s'attacher à lui, et se jeta de nouveau dans le parti royaliste, lorsque le président la Gasca, envoyé par Charles-Quint, arriva au Pérou pour soumettre les rebelles. Benalcazar fut confirmé, en 1548, dans son gouvernement du Popayan, et y mourut, peu de temps après, avec la réputation d'un des plus braves conquérants espagnols. B—P.

BEN-AL-OUARDY. *Voy.* Ibn-al-Ouardy.

BENAMATI (Guidubalde), poète italien, né à Gubbio, florissait vers le commencement du 17e. siècle. Il composa beaucoup d'ouvrages, et eut en son temps beaucoup de réputation ; mais ayant été oublié dans les dictionnaires italiens, il a été omis dans les Dictionnaires français, où l'on ne fait que les traduire. Benamati fit ses études à Parme, où son père était attaché à la cour ; ses progrès furent si rapides, qu'il faisait des vers à treize ans, et qu'à dix-sept, il avait déjà composé deux comédies pastorales. Le duc Ranuce-Farnèse lui donna le titre de son poète. Le duc d'Urbin, et le prince son fils, eurent aussi pour lui une bienveillance particulière. Il fut de plusieurs académies, eut pour amis les poètes alors les plus célèbres, dont il suivait la manière, et dont il partageait les défauts brillants, tels que le Marini, l'Achillini, le Preti, etc. Il mourut dans sa patrie, en 1653. Il a laissé, entre autres poésies : I. l'*Alvida*, *favola Boschereccia*, Parme, 1614, in-8°. ; II. *la Pastorella d'Etna*, idem, Venise, 1627, in-4°. ; III. *il*

Canzoniero, (ou *Recueil de poésies lyriques*) en trois parties, Venise, 1616, in-12; IV. *la Faretra di Pindo, poesie*, 2d. recueil, Venise, 1628, in-8°.; V. *la Selva del sole, poesie varie*, 3e. recueil, Pérouse, 1640, in-12; VI. *la Penna lirica, poesie*, 4e. recueil en deux parties, Venise, 1646 et 1648, in-12; VII. *il Colosso, panegirico*, en octaves, pour la statue du duc Rannce, Parme, 1621, in-12; VIII. *i Mondi Eterei, commedia eroica*, pour le mariage du duc Odoard-Farnèse et de la duchesse Marguerite de Médicis, Parme, 1628, in-12. Ce n'est point une comédie, mais un poëme dans le genre lyrique, divisé en cinq parties; le poète s'excuse très-sérieusement de l'avoir intitulé comédie, comme le Dante avait intitulé le sien. IX. *La Vittoria navale, poema eroico in canti* 32, Bologne, 1646. Il en avait précédemment publié les trois premiers chants, avec les trois premiers d'un autre poëme, *il Mondo nuovo*, sous ce titre: *Delle due trombe i primi fiati*, Parme, 1622, in-12; mais il n'a point fini le second poëme; X. *il Trivisano, poema eroicivico, canti XX*, Francfort (Venise), 1630, in-12; XI. *il Principe Nigello, libri VIII*, roman en prose, mêlé de vers, Venise, 1640, in-4°. Ce roman fut inscrit sur l'*index* des livres prohibés par l'inquisition romaine. XII. *Il Prodigo ricreduto*, comédie en prose, Bologne, 1652, in-12. G—É.

BENAVIDÈS (Vincent de), peintre, naquit à Oran en Afrique, et vint à Madrid, où il reçut les leçons de Rici. Palomino Velasco, qui lui accorde une grande manière, du talent pour la perspective et l'architecture, assure qu'il réussissait moins à peindre la figure; elle offre en effet de plus grandes difficultés. Benavidès peignait bien à la détrempe et à fresque; il a peint, dans ce dernier genre, une chapelle de l'église de la Victoire à Madrid, et la façade de l'hôtel de *los Balbases*. Il fut aidé, dans ce dernier travail, par Denis Mantuano. D—T.

BENBOW (John), amiral anglais, né vers 1650, descendait d'une ancienne famille du Shropshire, ruinée par son attachement à Charles Ier. Jeune encore, Benbow entra dans la marine marchande. En 1686, commandant un vaisseau, et commerçant pour son propre compte dans la Méditerranée, il battit un pirate qui l'avait attaqué. La nouvelle de cette action brillante parvint à la cour d'Espagne, et, sur sa recommandation, Benbow fut promu par Jacques II au commandement d'un vaisseau de la marine royale. Sous le règne de Guillaume III, il fut fréquemment employé à des croisières dans la Manche, pour protéger le commerce anglais, et inquiéter celui des Français. Lors du bombardement de St.-Malo, en 1693, Benbow y prit part, en qualité de commodore. Smollet rapporte que la *machine infernale* qu'il dirigea causa de grands ravages; c'était la seconde fois que l'on se servait de cette machine meurtrière, inventée par l'italien Jambelli au siége d'Anvers. Benbow fut ensuite chargé de bloquer Dunkerque, où Jean Barth se trouvait avec son escadre. Le défaut de coopération de l'amiral hollandais fut, selon les écrivains anglais, la cause de la sortie de Jean Barth. Quoi qu'il en soit, Benbow protégea avec assez de succès le commerce anglais, tandis que celui de la Hollande souffrait beaucoup de l'audace des marins français. A cette époque, l'une des moins glorieuses pour le pavillon britannique, Benbow, sans autres protecteurs que son mérite et sa bra-

voure, ne perdit jamais la confiance de sa nation. En 1698, étant contre-amiral, il mit à la voile avec une petite escadre pour les Indes occidentales, afin d'y protéger le commerce, et de surveiller les Espagnols, auxquels on soupçonnait des intentions hostiles. Il fut encore alors du petit nombre des officiers dont on ne se plaignit pas. A son retour, on le nomma vice-amiral de l'escadre bleue, et il croisa devant Dunkerque, d'où on craignait qu'une armée d'invasion ne sortît. Peu de temps après, la guerre avec la France paraissant encore inévitable, on résolut d'envoyer une escadre aux Indes occidentales; et, sur le refus de plusieurs officiers, le commandement en fut offert à Benbow, qui l'accepta, malgré la supériorité présumée des forces ennemies dans ces parages. Arrivé en novembre 1701 à la Barbade, il rencontra une escadre française, commandée par Ducasse. Un engagement terrible eut lieu, et se prolongea pendant cinq jours. Vers la fin, Benbow eut la jambe cassée par un boulet ramé. A peine eut-on pansé sa blessure, qu'il se fit porter sur le tillac, et continua de commander. Quoique sa flotte fût très-supérieure à celle de l'ennemi, il fut lâchement abandonné par le plus grand nombre de ses capitaines, qui même déclarèrent par écrit « qu'il n'y avait plus rien à faire. » La flotte française sortit donc sans désavantage de ce combat inégal, à la grande mortification de Benbow. Aussitôt qu'il fut arrivé à la Jamaïque, il fit juger, par un conseil de guerre, ses officiers, dont deux furent condamnés, et, à leur retour en Angleterre, fusillés. Benbow avait souffert l'amputation de sa jambe: cette affaire en l'accablant de chagrin, accrut son mal; il tomba en langueur, et mourut le 4 nov. 1702. D—T.

BENBOW (John), fils du précédent, fut destiné par son père à la profession de marin, et fit naufrage sur l'île de Madagascar. Il était alors quatrième contre-maître à bord du *Degrave*, vaisseau de la compagnie orientale, qui, revenant du Bengale, en 1701, échoua sur la côte de Madagascar. L'équipage fut fait prisonnier par le roi de cette partie de l'île, et conduit dans l'intérieur des terres, où se trouvaient déjà quelques marins anglais avec les capitaines Drummond et Stewart. Comme ils désespéraient qu'on leur rendît volontairement la liberté, ils formèrent le projet audacieux de faire prisonnier le roi lui-même, et de marcher vers la côte, où ils se flattaient de trouver quelque vaisseau. Leur entreprise s'effectua; ils se rendirent maîtres du roi et de son fils, et, au nombre d'environ cinquante ou soixante, dont plus de la moitié n'avaient pas d'armes, ils se mirent en marche avec leurs otages, à la vue de plusieurs milliers de sujets du prince captif, mieux armés qu'eux. La crainte qu'avaient ces peuples que leur roi ne fût mis à mort, les empêcha d'attaquer les Anglais. Ils se contentèrent de les suivre, et leur proposèrent de négocier pour la rançon de ce roi. Les Européens, malgré les vives remontrances de Benbow, le rendirent pour six fusils. Alors, les noirs firent feu sur eux, et leur demandèrent leurs armes, en leur promettant de ne pas les inquiéter. Benbow et un petit nombre d'autres furent les seuls qui eurent assez de raison pour ne pas consentir à une aussi étrange proposition: ils marchèrent tout armés vers le fort Dauphin, y arrivèrent sans accident, et y restèrent plusieurs années avant de trouver l'occasion de s'embarquer. Enfin, un capitaine hollandais, en

considération du père de Benbow, ramena ce marin en Angleterre. Ses compagnons y retournèrent aussi; mais tous ceux qui s'étaient fiés à la parole des sauvages furent massacrés, à l'exception d'un mousse. Benbow avait composé une *Description de la partie méridionale de Madagascar*, qui fut brûlée par accident en 1714. Robert Drury, ce même mousse dont on vient de parler, ayant vécu quatorze ans dans l'île, fournit des matériaux qui suppléèrent cette perte, et sur lesquels on composa un vol. in-8°., que des critiques anglais regardent comme fort intéressant. D—T.

BENCI (FRANÇOIS), jésuite italien, naquit à Acquapendente, en 1542. Il étudia pendant sept ans à Rome, sous le célèbre Antoine Muret. Il entra dans la compagnie en 1562, et enseigna, pendant la plus grande partie de sa vie, la rhétorique dans le collége romain. Il cultiva particulièrement la poésie latine et l'éloquence, et se fit remarquer par l'élégance et le bon goût de ses compositions. Bayle, qui lui a consacré un article dans son dictionnaire, l'appelle *un des plus excellents orateurs de ce temps-là, et un très-bon poète latin*. Il mourut le 6 mai 1594. On a de lui: I. *Annuarum litterarum de rebus societatis tomi quatuor*, pour les années 1586 à 1591, Rome, 1589 et suiv., in-8°.; II. *Quinque Martyres è Societate Jesu in Indiâ, poema heroicum*, Venise, 1591; Rome, 1592, in-8°.; Cologne, 1594, in-12; Anvers, 1602, in-12; III. *Carminum libri quatuor, ejusdem Ergastus* (drame pour la distribution des prix), *et orationes viginti-duæ*, Rome, 1590, in-8°. On doit aussi au P. Benci, l'édition du poëme latin de Jules-César Stella, sur la navigation de Christophe Colomb, qu'il donna, avec une préface de lui, en 1589. G—É.

BENCIUS, ou DE BENCIIS (HUGUES), dit *Hugues de Sienne*, médecin du 15e. siècle, mort à Rome en 1438, se distingua principalement à Ferrare et à Parme. Selon l'usage de son temps, il s'occupa surtout de commenter et de traduire les classiques grecs et arabes, c'est-à-dire Hippocrate et Avicenne; et nous avons de lui de nombreux commentaires sur ces deux grands médecins, ainsi que sur Galien: I. *In Aphorismos Hippocratis et commentaria Galeni, resolutissima expositio*, Venise, 1498, in-fol.; ibid., 1517, 1523, in-fol., avec la plupart des ouvrages suivants: II. *Super quartam fen primi canonis Avicennæ præclara expositio*, Venise, 1517, in-fol.; III. *Consilia saluberrima ad omnes ægritudines*, ibid., 1518, in-fol.; IV. *In tres libros Microtechni Galeni luculentissima expositio*, ibid., 1523, in-fol.; V. *In primi canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, Venise, 1523, in-fol.; VI. *In quarti canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, ibid, 1523, in-fol.—Bencius eut un fils (François BENCIUS), qui professa la médecine à Padoue avec distinction, et qui est mort en 1487. C. et A.

BENCIVENNI (JOSEPH), mort à Florence, le 31 juillet 1808, à soixante-dix-sept ans. Il était généralement estimé, tant pour ses vertus que pour ses talents et ses lumières. Il a publié plusieurs ouvrages, et en a écrit beaucoup d'autres qui n'ont pas vu le jour; parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque: I. *la Vita di Dante*, ouvrage estimé; II. *Nuovi dialoghi de' morti*; III. *gli Elogj degli uomini illustri Toscani*; IV. *la Descrizione della galeria di Firenze*; V. *l'Epoche di storia fiorentina, fino al 1292*. A. B—T.

BENDA (François), violon célèbre, maître des concerts du roi de Prusse, Frédéric II, né à Altbenatka, en Bohême, en 1709, mort à Potsdam, le 7 mars 1786. Il eut plusieurs maîtres, entre autres un juif aveugle, nommé Lœbel, Konyczek, Franciscello, Quanz, etc., et ne prit la manière d'aucun d'eux. « Il rendait sur » son violon, dit Hiller, les sons les » plus beaux, les plus purs, les plus » agréables que l'on pût entendre. » Nul ne l'égalait pour la prestesse du » jeu et l'exécution des traits à l'aigu. » De ses compositions, on n'a publié que douze solos pour le violon. G—T.

BENDA (George), frère du précédent, né à Altbenatka, en 1721 ou 1722, fut l'un des plus habiles musiciens de l'Allemagne. Appelé à Gotha, en 1748, comme maître de chapelle du duc, il y composa un grand nombre de morceaux de musique sacrée qui lui acquirent une grande réputation. Ses six *sonates* pour le clavecin, publiées à Berlin en 1757, sont encore considérées comme classiques, et, de son vivant, ses *symphonies* étaient aussi estimées que celles de Haydn et de Mozart. En 1760, il fit un voyage en Italie, et son talent s'en accrut beaucoup; on put en juger, à son retour, par son opéra de *Ciro riconosciuto*, et par son intermède, *il Buon marito*, exécuté à Gotha en 1766. Lorsque la troupe des comédiens de Seyler vint à Gotha, il composa son *Ariane à Naxos*, dont Wieland avait fait les paroles : ce duo-drame, où il n'y a point de chant, et où l'orchestre seul accompagne les sentiments des personnages, excita un vif enthousiasme, par la variété et la vérité de l'expression musicale. Il fut appelé à Paris pour en diriger la représentation. *Ariane* fut jouée sur le théâtre italien; mais le succès n'en fut pas complet. Cependant sa *Médée*, 1778, son *Roméo et Juliette*, 1778, grand in-4°. ; son *Pygmalion*, 1780, son *Orphée*, 1787, et plusieurs autres ouvrages soutinrent et étendirent sa réputation. On y admire un chant original, des accompagnements heureux, et une grande richesse de motifs. En 1791, il publia la cantate intitulée *Plaintes de Benda*, et ce fut son dernier ouvrage : il parut oublier entièrement son art. « La moindre fleur des prés, disait-il » souvent, me fait plus de plaisir que » toutes les musiques du monde. » Naturellement mélancolique, insouciant, dissipé, il ne sut être ni sage ni heureux. Il avait de l'esprit et du penchant à la méditation. Il mourut le 6 novembre 1795. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités, beaucoup de musique de clavecin et d'autres opéras. — Son frère, Joseph Benda, était aussi un violon distingué. G—T.

BENDELER (Salomon), basse-contre de la chambre et de la chapelle du duc de Brunswick, né à Quedlinbourg en 1683, mort en 1724. Il avait une voix de basse-taille si étendue, si belle et si forte, que, dans un concert à Londres, elle couvrit le son de cinquante instruments, et, dans l'église de St.-Paul, domina sur celui de l'orgue. On raconte qu'à Dantzig, après avoir préludé quelque temps sur l'orgue, il déploya toute sa voix, et saisit tellement les auditeurs, qu'une femme accoucha tout à coup dans l'église même. Le mari de cette femme, ajoute-t-on, qui était sujet à la goutte, fut si frappé de cette nouvelle inattendue, que la goutte le quitta brusquement ; charmé d'avoir ainsi, plutôt qu'il ne l'avait espéré, un fils de plus et la goutte de moins, il invita Bendeler à un grand repas, et mit 300 ducats sous sa serviette. Le duc de Brunswick voulut l'entendre chanter sur

son théâtre; mais il ne put l'y engager qu'en lui donnant le droit de chasser dans la forêt voisine. G—T.

BENDER (Blaise Colombau, baron de), général autrichien, naquit dans une petite ville du Brisgaw, en 1713, et dut le jour à un artisan. Il entra fort jeune au service, en qualité de cadet, et fit les campagnes de 1741 à 1756, contre les Prussiens; cependant, il n'était encore que capitaine d'infanterie, lorsqu'en 1763, il fit la connaissance d'une demoiselle de la maison souveraine d'Isembourg, qu'il épousa secrètement. Le comte d'Isembourg voulut, en vain, employer son autorité pour rompre ce mariage; Marie-Thérèse déclara qu'elle s'y intéressait, et, pour rapprocher un peu les distances, elle créa Bender baron du St.-Empire, et lui envoya le brevet de major. La paix dont jouit la maison d'Autriche ne fournit à Bender aucune occasion de se signaler; néanmoins, il était parvenu au grade de général-major en 1789, et il exerçait les fonctions de commandant d'armes dans la forteresse de Luxembourg. Cette place étant pour lors menacée par les insurgés brabançons, il fallait y nommer un gouverneur, et le choix tomba sur Bender, qui ne tarda point à obtenir les grades de lieutenant-général et feldzeugmeister. La mésintelligence qui régnait entre les généraux Latour, Beaulieu et Corty fit donner le commandement en chef de l'armée au baron de Bender; mais il ne put assister à aucune des victoires remportées sur les insurgés, et il ne quitta Luxembourg que pour faire son entrée à Bruxelles, à la suite des troupes autrichiennes, en décembre 1790: il y reçut le bâton de feld-maréchal et le grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse. Son âge et ses infirmités ne lui permirent pas, en 1792, de prendre part à la guerre contre la France. Il retourna dans son gouvernement de Luxembourg, en 1793, y fut attaqué en août 1794, et, après un blocus de treize mois, fut obligé de capituler. Il se retira à Vienne, et, peu de temps après, l'empereur François II le nomma gouverneur-général de la Bohême. Il mourut à Prague, le 20 novembre 1798, âgé de quatre-vingt-cinq ans. St—t.

BENDISH (Brigitte), petite-fille d'Olivier Cromwel, et fille du général Ireton, ressemblait autant à son grand-père par le caractère que par la figure. Elle joignait à des manières et à une contenance pleine de dignité, un courage mâle et une persévérance infatigable dans ses résolutions. Accoutumée aux travaux les plus durs, passant la plus grande partie de la journée parmi des ouvriers, dont le plus misérable était mieux vêtu qu'elle, après avoir bu et mangé presque toujours avec excès des aliments les plus grossiers, elle dormait quelques heures, se levait, pour ainsi dire, avec une nouvelle vie et de nouvelles forces, se parait de ses plus riches vêtements, et, vers le soir, se rendait dans sa voiture à Yarmouth, pour y briller dans la société la plus choisie, rendre des visites, s'occuper d'actes de charité et de générosité, et expédier les affaires les plus importantes. Elle affectait une rigide piété, mais peut-être n'était-il point d'impiétés et de cruautés dont elle n'eût été capable, si les circonstances les lui eussent rendues nécessaires. Elle prétendait avoir des révélations, d'après lesquelles elle réglait invariablement sa conduite: c'était une ressource qu'elle se réservait pour les grandes occasions. Ces rapports singuliers avec le protecteur, dont les talents, le génie et les vices se retrouvaient en elle plus qu'en aucun

autre des descendants de cet homme extraordinaire, ont seuls attiré l'attention sur sa vie, dont les événements n'eurent d'ailleurs rien de remarquable. S—D.

BENEDETTE (JEAN-BENOIT CASTIGLIONE), dit en Italie *il Grechetto*, et en France *le Benédette*, peintre, naquit à Gênes, en 1616. Il commença par dessiner de lui-même à la plume, sur la marge des livres qu'on lui donnait à son école, des arbres, des animaux et de petites maisons. Son père, voyant ces dispositions, le fit étudier chez Paggi; après la mort de cet artiste, il passa dans l'atelier de Jean-Antoine de' Ferrari, et, peu de temps après, reçut des leçons de van Dick lui-même, qui voyageait en Italie. Il composa bientôt des ouvrages qui lui firent honneur. Ses sujets les plus favoris étaient: *Dieu qui crée les animaux*, *Noé dans l'Arche*, *Abraham prêt à sacrifier son fils*, *Jacob près de son père aveugle*, *J.-C. qui chasse les vendeurs du Temple*; enfin, des *Marchés d'animaux*, des *Campagnes remplies d'ouvriers*, des *Vendanges*, des *Bergers et leurs troupeaux*. Il alla à Florence, où il fit pour le palais Pitti deux tableaux, dont l'un représentait *Circé entourée de différents animaux*, et l'autre un *Paysage accompagné de brebis et d'agneaux*. Il alla ensuite à Rome et à Naples, de là à Bologne et à Venise. Dans cette dernière ville, il étudia le Titien, Tintoret, Paul Véronèse, et mérita la protection du sénateur Sagredo, qui se déclara son Mécène. Il revint à Gênes; il travailla à St.-Luc, dans l'oratoire dédié à S. Jacques-le-Majeur, qui est près de l'église de Notre-Dame delle Grazie, aux dominicains *di Castello*, et à St.-Martin. Le Benedette peignit le portrait avec goût; il eut encore le talent de graver à l'eau-forte, dans le genre de Rembrandt. Ses plus belles gravures sont un *Diogène qui cherche un homme*, l'*Entrée des animaux dans l'Arche*, *S. Joseph dormant*, la *Fuite en Egypte*, *Circé*, *un flambeau à la main, cherchant les armes d'Achille*, *la Vierge dans l'étable* (cette dernière gravure est très-rare; elle a été tirée sur papier très-fin), la *Résurrection de Lazare*, le *Portrait d'Augustin Mascardi*, littérateur, natif de Sarzane. Les originaux de ces gravures sont du Castiglione lui-même, et d'autres auteurs italiens. Ce maître, à son tour, a été gravé par Michel Lasne, Châtillon, Corneille Coëlmans, et Antoine-Marie Zannetti de Venise. On l'appela *le Grechetto*, à cause de son style élégant, noble, et de sa couleur vive et brillante. Il alla, sur la fin de sa vie, à Mantoue, et s'attacha au duc Charles Ier., qui lui assigna une forte pension, et le fit travailler dans ses palais. Depuis long-temps, Castiglione était tourmenté de violentes attaques de goutte. Il y succomba en 1670. — Il laissa deux élèves qui se firent quelque honneur: SALVATORE son frère, et FRANÇOIS son fils. Ce dernier se borna à imiter le style de son père. Le Musée a deux tableaux du Benedette. Ce maître, dans beaucoup de ses compositions, a rappelé Jacques Bassan (*Voy.* BASSAN), qu'il a égalé quelquefois. Le Bassan était plus vrai et plus simple; Castiglione, plus savant et plus fleuri. Il faut prendre garde de confondre le Grechetto avec Antoine-Marie Vassallo, qui a aussi peint des paysages, des fleurs et des animaux. A—D.

BENEDETTI, ou BENEDICTI (ALEXANDRE), médecin du 15e. siècle, qui ne se borna pas à commenter les Grecs et les Arabes, comme les médecins de son temps, mais qui pré-

féra les premiers aux seconds, qui souvent n'en étaient que les copistes infidèles, et manifesta déjà quelque retour vers la méthode d'observation. Il naquit à Legnano, dans le territoire de Vérone, pratiqua son art dans la Grèce et l'île de Candie, le professa vers 1495 à Padoue, s'établit ensuite à Venise, et servit dans les armées de cette république. On ignore l'époque de sa mort, qui, certainement, est postérieure à 1511, puisqu'on trouve dans ses ouvrages des notions sur le tremblement de terre qui arriva cette année-là en Italie. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Traité général des maladies*, qu'on peut regarder comme un précis de la médecine grecque; car l'auteur, à quelques observations qui lui sont propres, ajoute tout ce qu'ont dit Gallien, Paul d'Ægine, Oribaze, Athenée, etc.; II. *De omnium à vertice ad plantam morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, tam simplicibus, quàm compositis, lib. XXX*, Venise, 1500, 1533, in-fol.; Bâle, 1539, in-4°., 1549, 1572, in-fol.; ouvrage de médecine-pratique, où l'auteur rappelle plutôt les préceptes de la médecine grecque que ceux des Arabes. III. *De observatione in pestilentiâ*, Venise, 1493, in-4°.; Pavie, 1516, in-fol.; Bâle, 1531, in-12; 1538, in-8°., avec les ouvrages d'autres médecins. IV. *Anatomiæ, sive de historiâ corporis humani libri V*, Venise, 1497, in-8°.; 1502, in-4°.; 1527, in-12; Paris, 1514, in-4°.; Strasbourg, 1528, in-8°. V. *De medici atque ægri officio, libellus*, Lyon, 1505, in-8°., avec le *De medicinæ claris scriptoribus*, de Champier; VI. des *Aphorismes*, réimprimés par Henri Étienne en 1514; VII. *Opera omnia in unum collecta*, Venise, 1533, in-fol.; Bâle, 1539, in-4°.; 1549, 1572, in-fol. On dit qu'il a aussi concouru à corriger le texte de Pline. — Les biographes citent un autre BENEDETTI (Jules-César) d'Aquila, médecin à Rome, auquel on doit: I. *De Pepasmo, seu coctione quæstiones ad mentem Hippocratis*, Aquila, 1636, in-8°.; II. *De loco in pleuritide*, Rome, 1644, 1693, in-8°.; III. *Epistolarum medicinalium libri decem*, Rome, 1649, in-4°.; IV. *Consultationum medicinalium opus utile, jucundum necessarium*, etc., Venise, 1650, in-4°. C. et A.

BENEDETTI (PIERRE DE'), poète italien, au commencement du 17e. siècle, était Génois. Il habita plusieurs années à Anvers, et y publia une tragicomédie pastorale, intitulée: *il Magico legato*, 1607, in-12, qui fut aussi imprimée à Venise la même année. Il aida Othon Vænius à publier son travail sur Horace, où l'on trouve les odes traduites en différentes langues; huit de ces odes sont traduites en stances italiennes par notre Benedetti. Ce livre, dédié à l'archiduc Albert, est intitulé: *Quinti Horatii Flacci emblemata, imaginibus in æs incisis, notisque illustrata, studio Othonis Vænii Batavo-Lugdunensis*, Anvers, 1612, in-4°. Vænius avoue, dans son épître dédicatoire, les secours qu'il a reçus de Benedetti. G—É.

BENEDETTI (ANTOINE), jésuite italien, né le 9 mars 1715, d'une famille noble de Fermo (*Fermano*, disent les Dictionnaires italiens; ce que les savants rédacteurs d'un Dictionnaire français rendent par: de *Fermano*, en Italie), entra dans l'ordre en 1735, et fit ses vœux en 1749. Il professa, pendant plusieurs années, la rhétorique dans le collége romain. Le désir de faire entrer les meilleures comédies de Plaute dans l'éducation de la jeunesse, l'engagea à en vouloir

publier quatre, purgées de ce qui pouvait les rendre dangereuses pour les mœurs, et accompagnées de notes explicatives; la première des quatre parut sous ce titre : *Marci Plauti Aulularia emendatiùs edita et commentariis illustrata*, etc., Rome, 1754, in-8°.; mais, soit que cet essai n'eût point réussi, soit pour tout autre motif, il ne publia point les trois autres; et voilà ce que le Dictionnaire dont on vient de parler, appelle *une édition de Plaute avec des commentaires et des notes*. Après la suppression des jésuites, Benedetti se retira dans sa patrie. Il possédait un cabinet très-riche d'antiquités et de médailles; il choisit les plus belles médailles grecques encore inédites, y en ajouta plusieurs tirées des cabinets de quelques-uns de ses amis, les expliqua par de savantes notes, y joignit celles de l'abbé Oderic, noble gênois qui avait, comme lui, été jésuite, et donna au public un volume estimé des antiquaires, intitulé : *Numismata græca non antè vulgata, quæ Antonius Benedictus è suo maximè et ex amicorum museis selegit*, etc., Rome, 1777. Il mourut à Fermo, en 1788, âgé de soixante-treize ans. G—É.

BENEDETTO. *Voy.* MARCELLO.

BENEDETTO DA ROVEZZANO, nommé ainsi parce qu'il était né à Rovezzano, aux environs de Florence. On a peu de détails sur sa vie privée; on sait néanmoins qu'il existait en 1500, et qu'après avoir exécuté le tombeau en marbre du gonfalonier Pierre Sodérini, dans l'église del Carmine de Florence, et celui de Oddo Altoviti, il concourut, avec le Sansovino et Baccio Bandinelli, aux ouvrages de sculpture de la cathédrale, et fut chargé de la statue en marbre de S. Jean. En 1515, il entreprit un superbe monument composé de statues et de bas-reliefs, que les religieux de Vall'ombrosa érigeaient à la mémoire de S. Jean Gualbert, leur fondateur. Cet ouvrage, auquel Benedetto travailla pendant dix ans, fut fini dans une maison située hors les portes de la ville, et qui servait ordinairement d'habitation au général de l'ordre. On négligea de faire transporter ces belles sculptures à leur destination; elles restèrent exposées, pendant la guerre de 1530, aux effets de l'ignorante barbarie des soldats, et furent entièrement mutilées. Benedetto fut appelé au service du roi d'Angleterre (sans doute Henri VIII), et exécuta dans ce pays beaucoup de sculptures en marbre et en bronze, et particulièrement le tombeau du roi : il fut richement récompensé. Etant ensuite revenu dans sa patrie, il éprouva l'accident le plus affreux pour un artiste; il devint aveugle; mais il supporta cette infirmité avec résignation, remerciant même la Providence de ce qu'elle lui avait permis d'amasser par ses travaux assez de fortune pour être à l'abri du besoin dans sa vieillesse. Benedetto da Rovezzano, mourut vers l'an 1550. C—N.

BENEDICTIS (JEAN-BAPTISTE DE'), jésuite célèbre dans les écoles de philosophie péripatéticienne, au 17ᵉ. siècle, naquit à Ostuni, petite ville de la province de Lecce, terre d'Otrante, le 20 janvier 1622. Entré dans la compagnie en 1659, le jour anniversaire de sa naissance, il fit profession en 1677. Il enseigna la philosophie et la théologie, d'abord à Lupia, et ensuite à Naples. Son opiniâtreté à soutenir la philosophie péripatéticienne et la théologie scolastique contre les partisans de la naissante philosophie de Descartes, et contre ceux des nouvelles doctrines de Baius et de Jansénius, l'entraîna dans des querelles très-vives

qui l'obligèrent à la fin de quitter Naples. Il fit quelque séjour en Sicile, et se rendit ensuite à Rome en 1703; de là, malgré son grand âge, il continua de combattre pour la même cause, et ne quitta, pour ainsi dire, la plume qu'avec la vie. Il mourut subitement, en observant une éclipse, le 15 mai 1706. On doit à ce laborieux écrivain : I. *Analecta poëtica ex iis quæ sparsim ab aliis aliàs in colleg. soc. Jesu Neapoli scripta sunt collecta et in quatuor tomis digesta*, ouvrage qui n'est point de lui, mais qu'il eut le mérite de rassembler, et dont il ne publia que les deux premiers volumes; le premier contenant les poésies lyriques, Naples, 1686, in-12, et le deuxième, où sont les épigrammes, avec un petit traité *De fontibus argutiarum et earum recto usu*, ibid., 1689, in-12. II. *Philosophia peripatetica tomis quinque comprehensa*, Naples, 1687-92, 4 vol. in-8°. A la fin du quatrième volume, qui contient la métaphysique, il avertit que, pour de très-justes causes, il remet à un autre temps la publication du cinquième; mais il ne l'a pas publié. Ces quatre volumes ont été réimprimés ensemble, Venise, 1723, in-12. III. *Lettere apologetiche in difesa della teologia scolastica e della filosofia peripatetica di Benedetto Aletino*, Naples, 1694, in-12. Selon Mazzuchelli, *Aletino* ne signifie point ici, comme quelques-uns l'ont cru, la patrie de l'auteur, du mot *Aletium*, qui est le nom latin de Lecce, mais c'est le mot grec ἀληθινός (vrai, véridique); et par-là le P. de' Benedictis voulait indiquer son attachement intrépide à ce qu'il croyait la vérité. Ce furent surtout ces lettres, où quelques auteurs napolitains n'étaient pas ménagés, qui excitèrent à Naples de si violents orages contre l'auteur. IV. une traduction italienne des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres provinciales*, écrits en français par le P. Daniel (et non point par le P. Bouhours), Naples, 1695, in-8°. Il joignit à sa traduction une préface où il lançait de nouveaux traits sur ses adversaires : ce fut apparemment ce qui fit mettre ce livre à l'index. V. Une autre traduction italienne du *Monde* de Descartes, ouvrage français du même jésuite, Gênes, 1703, in-4°. VI. Des *Défenses* et des *Apologies*, qu'il publia à Rome, en 1703 et 1705, pour soutenir ses premières lettres sur la philosophie péripatéticienne, etc. G—É.

BENEDICTUS (JEAN), médecin allemand du 16e. siecle, dont le nom véritable est inconnu, par suite de l'usage de ces temps, de latiniser tous les noms propres, exerça sa profession à Rome, Venise, Bologne, et florissait vers 1548. Nous ne l'indiquons ici que pour conserver le souvenir d'une épidémie de suette qui affligea l'Allemagne vers 1530, et dont Benedictus a indiqué les moyens curatifs et préservatifs. On a de lui : I. *Regimen de novo et priùs Germaniæ inaudito morbo, quem passim Anglicum sudorem, alii gurgeationem appellant, præservativum et curativum hujus et cujusvis epidemiæ utilissimum*, Cracovie, 1530, in-8°.; II. *Libellus novus de causis et curatione pestilentiæ*, Cracovie, 1521, in-4°.; 1552, in-8°. C. et A.

BENETON DE MORANGE DE PEYRINS (ÉTIENNE-CLAUDE), mort à Paris en 1752, après avoir été gendarme de la garde du roi, a laissé : I. *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre*, 1735, in-12; II. *Commentaires sur les enseignes de guerre*, 1742, in-8°.; III. *Traité des marques nationales*, 1739, in-12; IV. *Histoire de la guerre*, 1741,

in-12; V. *Éloge historique de la chasse*, 1735, in-12. A. B—T.

BENETTI (Jean-Dominique), médecin, né à Ferrare le 5 fév. 1658, reçu docteur en 1680, d'abord professeur à l'université de Ferrare, et médecin de l'hôpital de cette ville, puis médecin du duc de Mantoue, ne mérite le souvenir de la postérité que pour un ouvrage de médecine canonique, c'est-à-dire, où sont rapportés tous les préceptes médicaux qui peuvent être appliqués aux cérémonies du culte : *Corpus medico-morale divisum in duas partes; prima continet adnotationes in Joannis Bascarini, medici Ferrariensis, dispensationum medico-moralium canones duodecim, totidem explanationes de jejunio quadragesimali; secunda continet appendicem de missâ et de horis canonicis, additionem ad parochos, monialium confessores et medicos, ubi de confessione, viatico ac extremâ unctione, quantùm ad medicos attinet. Corollaria, additiones et complementum de pœnitentiis ac de oratione*, Mantoue, 1718, in-4°. C. et A.

BÉNÉVENT (Jérôme de), conseiller du roi, et trésorier de France, en la généralité de Berri, a traduit du latin de Claudien, en vers héroïques, la pièce intitulée *le Phénix*. On a encore de cet auteur : I. *Plaintes funèbres sur le décès de François de Bénévent, son père*, Paris, Cl. Morel, 1608, in-8°. de 29 p. On apprend, dans cette pièce, que son père, à l'âge de soixante-sept ans, avait été écrasé par la chute d'une maison. II. *Discours des faits héroïques de Henri-le-Grand, en forme de Panégyrique*, Paris, 1611, in-8°.; III. *Discours sur la Mort de Mme. de Lionne Isabeau de Servient*, Paris, 1612, in-4°.; IV. *Oraison funèbre de François, cardinal de Joyeuse*, Paris, 1616, in-8°.; V. *Harangue funèbre de Pierre, cardinal de Gondy*, Paris, 1616, in-8°. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de France* distinguent Jérôme de Bénévent, trésorier de l'église de Bourges, de Jérôme, qu'ils nomment mal, de *Benivent*, trésorier de France; mais c'est une erreur. W—s.

BENEVOLI (Antoine), chirurgien italien distingué, né dans le duché de Spolete, en 1685, et mort, le 7 mai 1756, à Florence, où il pratiqua son art avec de grands succès. Compagnon des Valsalva, des Morgagni, il concourut à porter dans la chirurgie et l'anatomie les grandes vues qui signalent l'époque où ils vécurent. On a de lui : I. *Lettera sopra la cataratta glaucomatosa*, Florence, 1722, in-8°., adressée à Valsalva; II. *Nuova proposizione intorno alla caruncula dell' uretra detta carnosità; Aggiunta sopra la cataratta glaucomatosa*, Florence, 1724, in-12. Dans cet ouvrage, Benevoli s'élève contre l'usage des bougies corrosives, dont la chirurgie de nos jours a reconnu le dangereux abus. III. *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo purere del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1730, in-4°., ouvrage polémique sur le siége de la cataracte, qu'il soutient, contre Lupi, résider dans le crystallin. IV. *Giustificazione delle replicate accuse del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1734, in-4°., ouvrage du même genre; V. *Dissertazioni sopra l'origine dell' ernia intestinale: intorno alla più frequente cagione dell' ischuria : sopra il leucoma : aggiuntevi quaranta osservazioni*, Florence, 1747, in-4°., ouvrage pratique qui a le mérite de tous les bons recueils d'observations. C. et A.

BÉNEZECH (Pierre), né à Montpellier, en 1745, fut d'abord directeur d'un bureau de correspondance, ou d'agence d'affaires, et propriétaire des *Petites Affiches de Paris*. Il fut ensuite chef de la commission des armes, pendant la révolution, et ministre de l'intérieur, lors de l'installation du directoire. En 1797, il alla organiser dans la Belgique les parties de l'administration de son ministère. Il avait été désigné pour être continué dans ses fonctions, dans le plan de conspiration royaliste de Lavilleheurnois, et protesta, dans cette circonstance, de son attachement à la république. Il fut remplacé, avant le 18 fructidor (2 septembre 1797), par M. François de Neufchâteau, aujourd'hui sénateur, etc. Après la révolution du 18 brumaire, Bénezech fut nommé conseiller d'état, et il eut l'inspection du palais des Tuileries. Lors de l'expédition du général Leclerc à St.-Domingue, Bénezech l'accompagna avec le titre de préfet colonial, et mourut dans cette île, en 1802. Le gouvernement consulaire accorda une pension à ses deux filles. K.

BENEZET (S.) reçut, dit-on, ce nom, auquel on donne la signification de *petit Benoît*, à cause de sa petite taille. Né dans le 12e. siècle, à Hermillion, près de St.-Jean de Maurienne, il n'était qu'un simple berger, lorsque, touché du danger que présentait le passage du Rhône à Avignon, il forma le projet de faire construire un pont sur ce fleuve. Il en obtint la permission de l'évêque, et on dit qu'il dirigea lui-même ce monument. Les écrivains qui affirment ce fait ne disent pas comment le saint acquit les connaissances nécessaires pour exécuter une telle entreprise; mais, selon eux, des miracles attestèrent que Dieu lui avait inspiré ce projet. Ils assurent même que ces miracles se prolongèrent jusqu'après sa mort, qui eut lieu en 1184. Le pont d'Avignon, commencé en 1177, ne fut achevé qu'en 1188, et on construisit sur ce pont une chapelle où le corps du saint fut déposé. Lorsqu'en 1669 une partie du pont s'écroula, ce corps fut retiré, et après cinq cents ans de sépulture, ne parut pas avoir subi aucune altération; en 1674, il fut porté dans l'église des célestins. L'église honore S. Benezet le 14 avril. D—t.

BENEZET (Antoine), l'un des premiers défenseurs de la liberté des nègres, naquit en 1713, d'une bonne famille, à St.-Quentin en Picardie. Son père, qui se trouvait au nombre des protestants que la révocation de l'édit de Nantes chassa de leur patrie, vint s'établir à Londres en 1715. Là, Antoine, après avoir fait de bonnes études, fut mis en apprentissage chez un riche marchand. Il abandonna bientôt de lui-même cette carrière, pour apprendre la profession de tonnelier; mais ayant, en 1731, suivi sa famille à Philadelphie, tandis que ses frères prospéraient dans le commerce, il résolut de consacrer sa vie à l'instruction d'un peuple encore plongé dans l'ignorance. Il adopta les principes religieux des quakers, et plus ardemment encore leur enthousiasme pour l'affranchissement des noirs. Il publia sur ce sujet plusieurs écrits, dont l'un a pour titre : *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies*, ou *Tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves dans les dominations anglaises*, 1767, in-8°. Sa *Relation historique de la Guinée*, *avec une recherche sur l'origine et les progrès de la traite des Nègres*, *sur sa nature et ses déplorables effets*, parut, pour la première fois,

en 1762, et a été réimprimée pour la quatrième en 1788, Londres, in-8°. Ses talents, son activité, la loyauté de ses intentions, sa bienfaisance lui procurèrent une grande popularité. Son extérieur était très-modeste; il ne portait que des habits de panne, parce que, disait-il, après les avoir usés pendant plusieurs années, ils pouvaient encore servir à vêtir des indigents. Il avait coutume de dire que l'acte de charité le plus difficile était de supporter la déraison des hommes. Vers la fin de sa vie, il disait à un jeune ami qu'il perdait peu à peu la mémoire; « mais, ajoutait-il, cela » me donne un grand avantage sur » vous; car la lecture d'un bon livre » ne vous donne du plaisir que la » première fois, et moi, en le reli» sant, j'ai toujours le plaisir de la nou» veauté. » Lorsque, vers 1756, un nombre considérable de familles françaises furent, sur quelques soupçons politiques, transportées de l'Acadie dans la Pensylvanie, Benezet s'empressa de voler au secours de ses infortunés compatriotes, et provoqua, en leur faveur, une contribution volontaire dont il fut nommé l'agent. C'est à ses efforts surtout qu'on doit l'établissement d'une école à Philadelphie, pour l'instruction des noirs; il y sacrifia sa fortune et sa santé, et continua de la diriger jusqu'à sa mort, arrivée en 1784. Il laissa, par son testament, le peu de bien qu'il possédait, à cette école qu'il avait créée. Dans sa dernière maladie, il se leva de son lit pour aller tirer de son secrétaire six dollars destinés à assister une pauvre femme veuve, qu'il soutenait depuis long-temps; et ce fut la dernière action de sa vie. Son convoi funéraire fut suivi par une foule de personnes de tous les rangs, de tous les partis, et par quelques centaines de nègres, dont il avait été le bienfaiteur particulier. On rapporte qu'un officier qui avait servi dans l'armée américaine pendant la guerre de l'indépendance, dit publiquement en cette occasion, « qu'il aimerait mieux être Antoine Benezet dans ce cercueil, que George Washington avec toute sa renommée. » Des écrivains anglais, qui ont beaucoup loué ce philanthrope, semblent avoir évité de dire qu'il était né français. S—D.

BENGEL (Jean-Albert), théologien luthérien, naquit en 1687 à Winneden dans le Wurtemberg, d'un père ecclésiastique. Il fit ses études à Stuttgard et à Tubingen, fut ensuite pasteur et professeur à Denkendorf. La langue grecque était un des principaux objets de son enseignement, et il s'occupa surtout des Pères de l'Église et du *Nouveau-Testament*. Ses connaissances et ses travaux le firent successivement élever à différentes dignités ecclésiastiques. En 1751, la faculté de théologie de Tubingen lui conféra le titre de docteur. Il mourut à la fin de l'année 1752. Bengel est le premier théologien luthérien qui ait traité en totalité la critique des écrits du Nouveau-Testament avec la sagacité, la patience et la sagesse de jugement que requiert un pareil travail. La partie qui consiste à rectifier le texte est surtout celle où il s'est montré supérieur. On fait moins de cas de la partie des réflexions où l'auteur s'est quelquefois laissé égarer par son penchant au mysticisme. Son explication de l'Apocalypse l'a fait regarder par quelques personnes comme un prophète inspiré, et, par le plus grand nombre, comme un enthousiaste. Il avait des idées particulières sur la fin du monde qu'il se plaisait à développer. On estimait ses mœurs et son carac-

tère, et les gens même qui ne partageaient pas ses sentiments en matière de théologie ont toujours rendu justice à son érudition et à l'utilité de ses travaux critiques. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, et principalement : I. *Novum Testamentum græcum, ita adornatum ut textus probatarum editionum medullam exhibeat*, etc., Tubingen, 1734, in-4°.; réimprimé en 1790, in-8°., par les soins d'Ernest Bengel, fils de Jean Albert. II. *Harmonie exacte des quatre Évangélistes*, etc. Tubingen, 1736, 1747, 1766, in-8°.; III. *Explication des révélations de S. Jean, ou plutôt de J.-C.*, etc., Stuttgardt, 1740, 1746, in-8°.; IV. *Ordo temporum à principio per periodos œconomiæ divinæ*, etc., Stuttgardt, 1753; V. *Cyclus, sive de anno magno solis*, etc., *ad incrementum doctrinæ propheticæ*, Ulm, 1745, in-8°. G—T.

BENGI (Antoine), jurisconsulte et seigneur de Puis-Vallée, né en 1569. Ses progrès dans le droit le mirent en état, lorsqu'il n'avait encore que vingt-six ans, de succéder au fameux Cujas, qui professait cette science dans l'université de Bourges. Il eut souvent jusqu'à deux mille écoliers, et professa depuis 1595 jusqu'en 1616, époque où il mourut, âgé de quarante-sept ans, laissant un fils qui exerça aussi plusieurs charges dans la magistrature, et une fille qui fut mariée à François Pinsson, professeur distingué dans la même université. Antoine Bengi avait composé un *Traité des Bénéfices*, qu'il ne put achever. Son petit fils, François Pinsson, avocat au parlement de Paris, le termina et le publia en 1659, à Paris, 1654, in-fol. K.

BEN GORION. *Voy.* Gorionides (Joseph).

BENGTSON (Jean), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1417. Christophe de Bavière qui, en vertu du traité de Calmar, avait régné sur les trois peuples scandinaves, étant mort en 1448, plusieurs familles de Suède aspirèrent au trône de ce pays. Celle des Oxenstiern avait des partisans nombreux; mais celle des Bonde l'emporta, et Charles Canutson Bonde fut proclamé roi sous le nom de *Charles VIII*. Les Danois élurent Christian d'Oldenbourg. L'archevêque d'Upsal, qui était de la maison des Oxenstiern, entra en négociation avec Christian, et entreprit de précipiter Charles du trône. Il protesta contre le serment prêté à ce roi, et rassembla des troupes. Charles se hâta de marcher contre lui, et lui livra bataille; mais ayant été mis en fuite, et les habitants de Stockholm, où il se retira, se montrant irrésolus, il quitta le royaume pour chercher un asyle à Dantzick. L'archevêque obtint une bulle du pape qui l'autorisait à diriger le gouvernement, parce que Charles s'était rendu coupable de plusieurs injustices, et qu'il avait empiété sur les droits de l'église. Peu après, le roi de Danemarck fut appelé, et obtint la couronne de Suède. Pendant le séjour qu'il fit dans la province de Finlande, il y eut, dans le diocèse d'Upsal, une insurrection de paysans, qui se plaignaient de l'augmentation des impôts. L'archevêque entra en négociation avec eux, et leur accorda une amnistie. Christian, de retour à Stockholm, accusa le prélat de trahison, et le fit arrêter. Le clergé présenta des réclamations, et la cour de Rome menaça des foudres ecclésiastiques; mais le roi ne rendit point la liberté à l'archevêque, et le fit conduire prisonnier à Copenhague,

où il était retourné lui-même après avoir pris ces mesures pour l'administration du royaume de Suède. Cependant, de nouveaux troubles éclatèrent. Kettil, évêque de Linkoping, et parent de Bengtson, se mit à la tête des paysans, et demanda que l'archevêque fût remis en liberté. Charles Canutson, instruit de ce qui se passait en Suède, retourna dans ce pays pour tirer parti des circonstances. Les amis qu'il avait conservés parvinrent à lui faire rendre le pouvoir suprême, et il fut proclamé roi une seconde fois, en 1464. Christian, pour abattre ce rival, eut recours à l'archevêque, et lui rendit la liberté. Secondé par Kettil, Bengtson souleva les Suédois contre Charles, qui fut de nouveau réduit à renoncer au trône; mais les deux prélats s'emparèrent eux-mêmes du gouvernement, et Kettil étant mort, Bengtson l'exerça seul sous le nom d'administrateur. Son orgueil et sa dureté diminuèrent cependant le nombre de ses partisans, et il était menacé d'une chute prochaine. Avant de succomber, il ralluma la guerre civile, et la nation fut partagée en factions que la haine et la vengeance entraînèrent aux plus affreux excès. Enfin on rappela Charles, qui pour la troisième fois remonta sur le trône, et s'y maintint jusqu'à sa mort. L'archevêque, abandonné de tous ses amis, prit la fuite, et se rendit à l'île d'OEland, où il mourut en 1467. C—AU.

BENI (PAUL), littérateur et critique célèbre aux 16e. et 17e. siècles, naquit vers l'an 1552, non pas à Gubbio, comme l'ont dit Tomasini, Lorenzo Crasso, Ghilini, etc., mais dans l'île de Candie, comme il le dit lui-même dans sa comparaison d'Homère, de Virgile et du Tasse; mais transporté dès son enfance, et élevé à Gubbio, il adopta en quelque sorte cette ville pour patrie, et prit, dans son épitaphe qu'il fit lui-même, le titre d'*Eugubinus*. C'est ce qui a trompé les auteurs qu'on vient de nommer. Il entra dans la compagnie de Jésus, et y continua ses études avec beaucoup d'ardeur; mais ayant voulu publier un *Commentaire sur le Banquet de Platon*, où il ne traitait pas avec assez de réserve certaines questions, cette publication lui fut interdite. Il en conçut du dépit, quitta l'habit de jésuite, et ne garda que celui de prêtre. Il fut successivement secrétaire du cardinal Madrucci, et du duc d'Urbin, François-Marie II, professeur de théologie à Pérouse, de philosophie au collége de la Sapience à Rome, et enfin de belles-lettres dans l'université de Padoue. Il y professa pendant vingt-trois ans, avec six cents florins d'honoraires, et, ayant obtenu sa retraite, en 1623, il conserva la moitié de ce traitement. Il mourut à Padoue, le 12 février 1625, laissant pour héritiers de sa bibliothèque et du reste de son mobilier les théatins de cette ville. Il avait fait construire à ses frais, dès 1611, dans l'église des religieuses de Ste-Claire, et il avait doté d'une rente annuelle un tombeau pour lui et pour tous les professeurs étrangers de l'université de Padoue: il y fut en effet enterré le premier. C'était un homme d'un grand savoir, mais trop porté à ces combats littéraires qui se maintiennent rarement dans les bornes de la modération et de la décence. Tomasini a fort bien dit de lui, dans son éloge: « C'était plutôt un » controversiste ou un soldat, qu'un » philosophe et un orateur. » Il eut des querelles à Rome, pour son livre sur la *grâce efficace* et sur le *libre arbitre*; il en eut ensuite pour défendre le *Pastor fido*, du Guarini, con-

tre les attaques d'un critique, et la *Jérusalem* du Tasse, contre les censures des académiciens de la Crusca. Il s'en fit de bien plus graves en attaquant, censurant et tâchant de discréditer le Vocabulaire de ces académiciens. Il ne respectait dans ses critiques ni les anciens, ni les modernes, ni Tite-Live, ni Dante, ni Boccace. Il en fallait moins pour lui faire beaucoup d'ennemis; et la plupart des opinions, littéraires ou autres, ne valent pas la peine d'être soutenues à ce prix. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : I. *In Timæum Platonis, sive in naturalem atque divinam Platonis et Aristotelis philosophiam decades tres, cum disputatione de affectibus movendis ab oratore*, Rome, 1594 et 1605, in-4°.; Padoue, 1624; II. *De ecclesiasticis Baronii annalibus disputatio*, Rome, 1596, in-4°. et in-12 : c'est une apologie de ces annales et un panégyrique de l'auteur. III. *Quâ tandem ratione dirimi possit controversia quæ in præsens de efficaci Dei auxilio et libero arbitrio inter nonnullos catholicos agitatur*, Padoue, 1603, in-4°. En cherchant des moyens de pacification, il s'attira, par cet ouvrage, une guerre des plus violentes; son livre fut mis à l'index, et supprimé. IV. *Disputatio in quâ ostenditur præstare comœdiam atque tragœdiam metrorum vinculis solvere*, etc., Padoue, 1600, in-4°. A cette dissertation latine, où il soutenait que les tragédies et les comédies devraient être écrites en prose, Faustino Summo, littérateur de Padoue, répondit avec force, en italien : il défendit la poésie et les vers, et Beni ne répliqua pas. V. Deux écrits en faveur du *Pastor fido* de Guarini, publiés d'abord, l'un à Padoue et l'autre à Venise, 1600, in-4°., et que l'on trouve avec d'autres écrits sur le même sujet, dans le tom. IV, des Œuvres du Guarini, imprimés à Vérone, en 1739, in-4°. VI. *Comparazione di Omero, Virgilio, e Tasso*, etc., Padoue, 1607, 1612, in-4°. Cet ouvrage était d'abord divisé en sept discours; l'auteur y en ajouta ensuite trois autres : il ne s'y borne pas à défendre le Tasse, il examine à qui de ces trois poètes la palme de l'épopée est due, et il n'hésite pas à la donner à l'auteur de la *Jérusalem*. VII. *L'Anti-Crusca, ovvero il paragone dell' italiana lingua*, etc., Padoue, 1612, in-4°. Il y soutient que l'ancienne langue italienne (celle du 14e. siècle, prise et donnée pour modèle par les académiciens de la Crusca, dans leur *Vocabulaire*), était grossière et inculte, et que la moderne (celle du 16e. siècle), est seule noble et régulière. Orlando Pescetti répondit à l'*Anti-Crusca*; Béni répliqua sous le faux nom de *Michel Angelo Fonte*, Padoue, 1614, in-4°. Le grand-duc de Toscane, Cosme II, prit fait et cause pour l'académie, refusa la dédicace que Béni avait osé lui faire de l'*Anti-Crusca*, lui renvoya son exemplaire, et même écrivit à la république de Venise pour qu'elle défendît la publication de ce livre. La prohibition fut prononcée, et l'édition saisie. Béni voulut alors faire prohiber à son tour la réponse de Pescetti; mais il ne put l'obtenir : il ne se découragea point, et se mit à écrire un nouvel ouvrage, divisé en trois parties, sur le même sujet. Il l'acheva, le mit en état d'être imprimé, et même en obtint la permission de l'inquisiteur de Padoue; mais il mourut avant cette publication, et l'ouvrage est resté manuscrit à Venise, dans une bibliothèque particulière. VIII. *Rime diverse*, Padoue, 1614, in-4°.; IX. *Orationes quinquaginta*, Padoue, 1613, in-4°.; X.

Commentarii in Aristotelis Poëticam, Padoue, 1613, in-fol.; Venise, 1628, in-fol. Le P. Rapin parle avec estime de ces commentaires, dans ses *Réflexions sur la Poëtique*. XI. *De historiâ conscribendâ libri IV*, Venise, 1614, in-4°.; 1618, in-4°.; 1622, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'il critique vivement Tite-Live, qui, surtout à Padoue, ne pouvait pas manquer de défenseur. XII. *Il Goffredo, ovvero Gerusalemme liberata del Tasso, col commento di Paolo Beni*, Padoue, 1616, in-4°. Ce commentaire, volumineux et rempli de choses inutiles, ne s'étend que jusqu'au 10e. chant. On cite encore de lui un assez grand nombre d'autres ouvrages, mais dont les uns n'ont point été imprimés; les autres sont aussi peu connus que s'ils ne l'avaient jamais été. G—É.

BENIGNE (S.), martyr et apôtre de Bourgogne. On croit qu'il fut disciple de S. Polycarpe, et qu'il vint dans les Gaules, pour y prêcher la foi, avec S. Andoche et S. Thyrse. Après avoir obtenu des succès à Autun, S. Benigne passa à Langres et à Dijon, où son zèle lui coûta la vie. On raconte des particularités effrayantes de son martyre, et qu'entre autres supplices, on lui scella les pieds avec du plomb fondu, dans une pierre qu'on voyait encore du temps de S. Grégoire de Tours; qu'en cet état, on l'enferma avec des chiens furieux, on le battit sur le cou avec des barres de fer, et enfin on le perça d'une lance. S. Grégoire, évêque de Langres, fit bâtir sur son tombeau une église qui fut l'origine de l'abbaye de St.-Benigne de Dijon. L'Église honore ce martyr le 1er. novembre. D—T.

BENINI (VINCENT), médecin, né à Bologne en 1713, finit ses études à Padoue, et y fut reçu docteur. En exerçant la médecine, il ne cessa point de cultiver les lettres, et surtout la poésie italienne. Il traduisit en vers libres (*sciolti*) la *Syphilis* de Fracastor. L'imprimeur Comino préféra cette traduction à plusieurs autres qui avaient été faites du même poëme, et l'inséra à la fin du second volume de son édition des poésies latines de Fracastor, de Fumano, et du comte Nicolas d'Arco, 1739, 2 vol. in-4°. Une autre traduction italienne de la *Syphilis* parut à Bologne en même temps; l'auteur, nommé *Sébastien degli Antonj*, qui était aussi médecin, critiqua celle de son concurrent; mais l'avantage est resté à la traduction de Benini. Il a aussi publié des notes sur le poëme de *la Coltivazione* de Louis Alamanni, Padoue, 1745, in-8°.; et des notes latines sur les œuvres de Celse, insérées dans le vol. 2 de l'édition de cet auteur et de Sammonicus, Padoue, Comino, 1750, in-8°. G—É.

BENIOWSKI (MAURICE-AUGUSTE, comte DE), l'un des chefs de la confédération formée en Pologne vers la fin du 18e. siècle, naquit, en 1741, à Werbwna, en Hongrie, embrassa de bonne heure la profession des armes, servit dans l'armée impériale, et se trouva aux batailles de Prague et de Schweidnitz. Appelé en Pologne par un de ses oncles, staroste en Lithuanie, il quitta le service de l'empire, et revint peu après en Hongrie, pour chasser à main armée ses beaux-frères, qui avaient envahi son patrimoine; mais la chancellerie de Vienne l'ayant considéré comme un sujet rebelle, il fut dépouillé par un décret, et se vit forcé de se retirer de nouveau en Pologne. Son activité naturelle le porta à voyager en Allemagne, en Hollande, et enfin en Angleterre, où il s'instruisit dans l'art de la navigation. Les républicains polo-

nais ayant formé différents partis pour s'opposer aux Russes, qui les menaçaient de leur joug, vers 1768, Beniowski se joignit aux confédérés de Cracovie, signa l'acte d'union, et fut nommé successivement colonel, commandant de la cavalerie, et quartier-maître-général. Il défit à Kumenka un détachement de l'armée russe, s'empara de Landscroen; mais vaincu dans un combat, fait prisonnier et délivré presque aussitôt, il retomba ensuite au pouvoir des Russes, qui le traitèrent avec beaucoup de rigueur. Échappé de ses fers en Russie même, il se cacha à Pétersbourg, où il fut reconnu et arrêté. Ayant refusé de retourner parmi les confédérés pour y servir les intérêts de la Russie, on l'exila au Kamtzchatka, en 1770, pour être employé, avec les plus vils malfaiteurs, à faire du charbon de terre. Mais Beniowski était d'une audace peu commune; il forma une conjuration, réunit cent cinquante exilés, escalada la forteresse russe, s'en empara, et fit prêter serment, par les habitants, à la confédération de Pologne. Malgré ce succès, voyant l'impossibilité de se soutenir dans une province russe, la lecture d'un vieux exemplaire des *Voyages d'Anson* lui donna l'idée de s'embarquer sur une corvette avec sa troupe; et, emportant avec lui les archives russes du Kamtzchatka, il mit à la voile en 1771, découvrit quelques îles, aborda au Japon, à l'île Formose, à la Chine, parvint aux établissements européens dans les Indes, et, ramené en Europe sur un vaisseau français, fut accueilli par le ministère de France, auquel il remit les manuscrits et les archives du Kamtzchatka. Il s'y trouvait un projet d'invasion de la Chine par les Russes, dont une copie fut envoyée par le cabinet de Versailles à l'empereur de la Chine. Le caractère entreprenant de Beniowski ne lui permettant pas de vivre paisible, il projeta de former, à Madagascar, un établissement, sous la protection de la France: il partit du port de l'Orient avec quatre à cinq cents aventuriers, et arriva à Madagascar en 1774. Beniowski fit un établissement à la baie d'Anton-Gil, s'allia à quelques peuplades de l'île, entreprit des guerres, et, ayant réclamé l'assistance de l'équipage des bâtiments que M. de Kerguelen avait menés à la découverte des terres australes, il porta le fer et le feu sur cette terre hospitalière, incendia plusieurs villages, et rendit pour long-temps le nom français odieux sur cette côte. M. de Kerguelen ayant remis à la voile, les insulaires, revenus en plus grand nombre, chassèrent Beniowski de Madagascar, détruisirent son établissement, et le forcèrent à se réfugier dans la petite île Marosse, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'un bâtiment pour le ramener à l'Isle de-France; mais, tourmenté par l'ardeur de son esprit, il revint en Europe, fit des propositions au cabinet de Saint-James, embrassa les intérêts de l'Angleterre, et, mettant une seconde fois à la voile pour Madagascar, il y arriva en juillet 1785, avec quelques aventuriers anglais, dans l'intention de se saisir du comptoir de Foulpointe, et de le livrer au gouvernement britannique; mais l'arrivée imprévue d'une frégate française l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Attaqué lui-même, l'année suivante, par des troupes réglées venues de l'Isle-de-France, il fut tué d'une balle dans la poitrine, le 23 mai 1786, après s'être défendu avec beaucoup de courage, dans une redoute où il s'était retranché. *Les Voyages et Mémoires du comte de Beniowski sur la Pologne*, rédi-



gés par J. H. de Magellan, ont été publiées par M. Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8°. B—P.

BENIVIENI (DOMINIQUE) florentin, aîné de trois frères qui se distinguèrent, vers la fin du 15e. siècle, dans les sciences, la philosophie et les belles-lettres, s'appliqua principalement à la philosophie, où il suivit à la fois les écoles d'Aristote et de Platon. Il était aussi très-savant en théologie, et y porta tant de subtilité, qu'on l'appelait *lo Scotino*, le petit Scot. Après avoir professé la dialectique dans l'université de Pise, il eut la direction de l'hôpital de Pescia; il obtint un canonicat à Florence, dans la basilique de St.-Laurent. Il était intimement lié avec Marsile Ficin, qui l'appelait son confrère en platonisme, *suo complatonico*; mais il le fut aussi avec le fameux dominicain Jérôme Savonarole. Il écrivit pour sa défense, et montra, dans ses écrits, plus de crédulité que de philosophie. Ce sont: I. *Trattato in difensione e probazione della dottrina predicata da frate Jeronimo* (Savonarola), etc., Florence, 1496, in-4°.; II. *Dialogo della verità della dottrina predicata*, etc., Florence, in-4°., sans date. Ces deux ouvrages contiennent quelques particularités curieuses pour l'histoire de ce temps. L'auteur était très-pieux; il publia un livre, intitulé: *Trionfo della Croce*, etc., Florence, 1497, in-4°., et ne put se dispenser encore d'y mettre une préface en forme de lettre, qui contient une troisième défense de Savonarole. La vanité de certaines études, ou le peu de secours dont elles sont contre certaines superstitions, ne pouvaient être mieux démontrées. G—É.

BENIVIENI (ANTOINE), le second de ces trois frères, cultiva les lettres, la langue grecque, la médecine, et fut médecin de profession. Il fut, comme son frère, très-lié avec Marsile Ficin, Politien, et les autres savants qui florissaient alors dans sa patrie. Il mourut le 11 novembre 1502, et ne fut point par conséquent un des commissaires nommés par Cosme Ier. pour corriger le *Décaméron* de Boccace, comme on le dit très-expressément dans un Dictionnaire tant de fois cité pour de pareils traits, attendu que Cosme Ier., qui ne fut mis à la tête des affaires de Florence qu'en 1537, et qui n'avait que dix-huit ans lorsqu'il y fut mis, ne naquit que seize ou dix-sept ans après la mort de Benivieni, et que le *Décaméron* ne fut corrigé qu'en 1573. Une élégie latine de Politien, à la louange de la famille Benivieni, est adressée à Antoine; il a laissé un traité *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, Florence, 1506 et 1507, in-4°., réimprimé plusieurs fois à Paris, à Bâle et à Leyde, avec d'autres traités de médecine. G--É.

BENIVIENI (JÉRÔME), le dernier des trois, et le plus célèbre, naquit à Florence vers l'an 1453. C'est comme poète italien qu'il s'est distingué; il fut du petit nombre de ceux qui soutinrent, à la fin du 15e. siècle, la gloire de la langue italienne, entièrement obscurcie par les études grecques et latines. Il aida dans ce projet Laurent de Médicis, Politien, et les frères Pulci. Il joignait au goût pour la poésie celui de la philosophie de Platon, qui était alors à Florence dans la plus haute faveur, et il avait pour amis Marsile Ficin, Politien, et surtout Pic de la Mirandole. Il reçut de ce dernier une marque honorable de confiance. Ce prince philosophe était très-pieux et très-charitable; secourir les pauvres, doter de jeunes filles sages et sans

fortune, était un des emplois qu'il faisait de ses richesses; et ce fut à notre Benivieni qu'il confia l'administration de ces aumônes. Il lui donna une preuve d'amitié d'un autre genre, dans le long commentaire qu'il écrivit sur une de ses odes, ou *canzoni*. On trouve aussi parmi ses œuvres latines une élégie italienne à la louange de notre poète. Benivieni l'aimait à son tour si tendrement qu'il voulut être enterré dans le même tombeau que lui. Lorsque Florence eut passé, en 1530, sous la puissance des Médicis, il eut seul le courage d'écrire au pape Clément VII, en faveur de sa malheureuse patrie, se confiant, selon l'expression de Varchi (*Histoire de Florence*, livre IX), ou dans sa vieillesse, ou dans la bonté de sa cause, ou dans l'amitié qui l'avait autrefois lié avec ce pape. Il y joignit une défense de ce fameux Savonarole, dont il n'était pas moins chaud partisan que son frère le chanoine, et qui venait d'être condamné à mort; mais il n'obtint rien ni pour le moine, ni pour Florence. Il mourut à près de quatre-vingt-dix ans, en 1542, et fut enterré, comme il l'avait voulu, dans l'église de St.-Marc, et dans le tombeau de Jean Pic de la Mirandole. Au-dessous de deux vers latins qu'il avait composés en l'honneur de son ami, il fit graver cette inscription: *Hieronymus Benivienus ne disjunctus post mortem locus ossa teneret, quorum in vita animos conjunxit amor, hac humo supposita, P. C.* (*poni curavit.*) Ses ouvrages imprimés sont: I. une traduction italienne du traité de Savonarole, *De simplicitate vitæ christianæ*, Florence, 1496, in-4°., réimprimée à Venise, 1533, in-8°.; II. *Il commento di Hieronymo Benivieni cittadino Fiorentino sopra a più sue canzone e sonetti de lo amore e della bellezza divina*, etc., Florence, 1500, in-fol. Toutes ces poésies sont sur des sujets de piété; elles sont accompagnées d'un commentaire de l'auteur, divisé en trois parties, où il se montre profondément versé dans la philosophie platonicienne et dans la théologie. Ce volume, qui n'a point été réimprimé, est fort rare. III. *Opere di Hieronymo Benivieni*, Florence, 1519, in-8°.; Venise, 1522 et 1524, in-8°. Ce recueil, entièrement différent du précédent, contient la *Canzone dell' amore celeste e divino*, avec le commentaire de Pic de la Mirandole. Cette ode a été réimprimée à Lucques, 1732, gr. in-8°. Elle a été traduite en français, ainsi que le commentaire de Jean Pic de la Mirandole, par Gabriel Chappuis, et imprimée avec une traduction du *Discours de l'honnête amour*, de Marsile Ficin, Paris, 1588, in-8°. Des églogues, des chants ou *capitoli*, des *canzoni* ou odes, des sonnets, et autres poésies de différents genres. Elles sont justement estimées, et, quoiqu'elles tiennent un peu de la dureté et des autres vices des poésies de ce siècle, elles approchent souvent de l'élégance et de la force de celles des meilleurs temps. G—É.

BENJAMIN, le douzième et dernier des enfants de Jacob, naquit près de Bethléem, vers l'an 2297 av. J.-C.; sa mère Rachel, dont sa naissance causa la mort, l'appela, en le mettant au monde, *Ben-Oni* (*enfant de douleurs*), nom que Jacob changea en celui de *Ben-Imin* (*enfant des jours*), pour marquer qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Lorsque les fils de Jacob allèrent acheter du blé en Egypte, Benjamin resta auprès de son père; mais Joseph, en les renvoyant, exigea, qu'à leur retour, ils l'amenassent avec eux, et il retint Siméon en otage, promettant de lui rendre la liberté à

l'arrivée de leur jeune frère. Jacob, affligé d'une pareille demande, alarmé, par diverses circonstances propres à l'inquiéter sur le sort d'un fils qui faisait la consolation de ses vieux jours, ne se détermina à le laisser partir que lorsque, pressé par la famine qui désolait la terre de Canaan, et par les vives sollicitations de ses autres enfants, résolus à ne point se mettre en chemin sans leur jeune frère, il le leur confia à regret. A leur arrivée, Joseph, au comble de sa joie de le revoir, leur fit un grand festin, et l'on remarqua qu'en faisant passer à chacun d'eux des mets de sa table particulière, la portion de Benjamin était cinq fois plus forte que celle des autres. A leur départ, Joseph fit mettre secrètement sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin, et à peine furent-ils en route, que l'intendant de sa maison, étant accouru à eux, les accabla de reproches, fouilla dans leurs sacs, et trouva le vase dans celui de Benjamin, que Joseph feignit de vouloir retenir en esclavage (*V.* Joseph). Touché de leurs larmes, il laissa enfin échapper son secret, se découvrit à ses frères, se jeta au cou du plus jeune, et l'arrosa de ses pleurs; il les combla de présents pour leur père, et leur ordonna de revenir promptement en Égypte, avec Jacob. Depuis cet événement, l'Écriture ne nous apprend plus rien de particulier sur Benjamin, qui ne reparaît qu'à la mort de Jacob, pour recevoir sa bénédiction. « Benjamin, lui dit ce patriarche en » le bénissant, est un loup ravissant; » le matin, il répandra le sang de ses » ennemis; et le soir, il partagera leurs » dépouilles. » On entend cette bénédiction prophétique de l'esprit belliqueux et de la valeur intrépide de ceux de la tribu de Benjamin, lors de l'insulte faite à la femme du lévite d'Éphraïm, dans la ville de Gabaa : elle soutint seule la guerre contre toutes les autres tribus armées pour venger cette insulte. Après avoir remporté des victoires éclatantes, elle finit par être taillée en pièces, ses villes furent détruites, les femmes, les vieillards et les enfants passés au fil de l'épée. Jamais elle ne put se relever de cette destruction presque complète, et ses restes finirent par se fondre dans celle de Juda. T—d.

BENJAMIN (S.). Une persécution s'étant élevée en Perse contre les chrétiens, dans le 5e. siècle, sous Varane V, par suite du zèle inconsidéré de l'évêque Abdas (*V.* Abdas), le diacre Benjamin fut un des martyrs. On le mit d'abord en prison; mais, après y avoir été détenu une année, il en sortit à la prière de l'ambassadeur romain. Cet envoyé, persuadé que Benjamin ne le dédirait pas, avait promis que le diacre ne chercherait à convertir au christianisme aucun sectateur de la religion des mages; mais Benjamin ne se crut pas lié par cette promesse; il prêcha, fut arrêté par ordre du prince, et, après avoir souffert de grands tourments, mourut empâlé, l'an 424. L'Église l'honore le 31 mars. D—t.

BENJAMIN, ou RABBI BENJAMIN, naquit à Tudela, en Navarre, dans le 12e. siècle. Les détails de sa vie sont peu connus. Il voyagea dans le dessein de visiter les synagogues de l'Europe. Si l'on en croyait le titre de son itinéraire, il aurait parcouru le midi de l'Europe, la Grèce, la Palestine, la Mésopotamie, les Indes, l'Éthiopie et l'Égypte; mais il n'écrit pas toujours comme témoin oculaire; il ne dit pas positivement qu'il ait visité tant de contrées diverses. Ce sont quelques-uns de ses anciens traducteurs qui lui font tenir ce langage. Pour lui,

il cite souvent ses autorités. D'ailleurs, ses erreurs et ses bévues en géographie prouvent qu'en général il ne parle que d'après des ouï-dire. Benjamin écrivit la relation de ses voyages en 1160, selon Sprengel (*Histoire des découv. géograph.*, en all.). Bergeron prétend que, de retour en Castille, il en fit le récit aux principaux de sa nation, en 1173. Quoi qu'il en soit, cet itinéraire, écrit en hébreu, ne fut imprimé à Constantinople qu'en 1543. Si l'on en croit Renaudot, cette première édition n'offre point les erreurs géographiques dont sont remplies les traductions qui en ont été faites, et qui défigurent la version latine d'Arias Montanus (*Voy.* ARIAS), imprimée à Anvers, en 1575. Cette version a été mise en mauvais français, et insérée, par Bergeron, en tête de son *Recueil de voyages*. C'est dans la seule traduction de Baratier (*V.* BARATIER), qu'on peut lire les voyages de Benjamin. Le commentaire du jeune et savant éditeur est plein d'érudition et de saine critique. Dans une des dissertations historiques qui l'accompagnent, Baratier cherche à établir que Benjamin ne voyagea point, et qu'il ne fit que compiler les relations de ses contemporains.

L. R—E.

BEN-JOHNSON. *Voy.* JOHNSON (Benjamin).

BENKENDORF (ERNEST-LOUIS DE), général de cavalerie au service de Saxe, chef des gardes-du-corps, né à Anspach, le 5 juin 1711, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse pendant la guerre de sept ans. Il était destiné à la carrière diplomatique, mais un penchant naturel lui fit préférer celle des armes, et il entra comme sous-lieutenant dans la garde-du-corps de l'électeur-roi de Pologne, Auguste III. Après avoir fait la première guerre de Silésie, où la Saxe et la Prusse étaient alliées, il ne cessa de combattre contre le roi de Prusse Frédéric II, jusqu'à la paix de Hubertsbourg; il contribua au gain de la bataille de Kollin, en chargeant brusquement l'infanterie prussienne lorsque l'armée autrichienne commençait déjà à battre en retraite; il eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et à la plupart des batailles de cette guerre, où sa bravoure et la bonne tenue de son régiment lui acquirent l'estime de Daun et de Laudon, tandis que son affabilité et sa franchise lui valaient l'affection et le dévouement de ses soldats. Chargé plusieurs fois de solliciter à Vienne le paiement des troupes saxonnes, il y reçut du prince de Kaunitz, et de l'impératrice même d'honorables témoignages de considération. Après la guerre, son attachement à la maison de Saxe, et entre autres au prince Charles, depuis duc de Courlande, lui assura une existence agréable, et hâta son avancement. Ce prince était né le jour même où Benkendorf était arrivé à Dresde pour entrer au service (le 13 juillet 1733); le canon annonçait sa naissance: « Ou le prince est venu au » monde pour moi, dit en riant Benkendorf, ou je suis venu à Dresde » pour lui. » Et une tendre amitié les unit toute leur vie; celle de Benkendorf fut longue et heureuse, malgré quelques mécontentements passagers que lui donna sa cour, ou dont il crut du moins avoir à se plaindre. Après avoir servi pendant plus de soixante ans, après avoir eu des succès comme militaire et comme homme du monde; après avoir dépensé, selon son dire, cent mille écus en vins, qu'il aimait beaucoup, et plus encore en chevaux et en plaisirs de tout genre, il mourut

le 5 mai 1801, sans que sa vieillesse se fût ressentie des fatigues de la guerre. G—T.

BENKENDORFF (Charles Frédéric de), habile économiste, passa la plus grande partie de sa vie dans sa terre de Blumenfeld, où il mourut en 1788. L'économie rurale, agricole et domestique doit beaucoup, en Allemagne, à ses recherches, au soin et à l'étendue qu'il y a apportés : il a écrit, en allemand, un grand nombre d'ouvrages plus intéressants par les faits qu'ils contiennent que par le talent de l'auteur. Les principaux sont : I. *Matériaux pour servir à l'économie rurale*, 7 vol. in-8°., Berlin, 1771-85 ; II. *Œconomia forensis*, Berlin, in-4°., 1775-84. Le 1er. volume de chacun de ces deux ouvrages a été réimprimé en 1781 et en 1789. III. *Catéchisme universel d'agriculture, pour les valets de ferme et les paysans*, Breslau, 1776, in-8°.; 2e. vol. ibid., 1785; IV. *Petits Voyages économiques, contenant les observations les plus propres à faire prospérer l'Economie rurale, à détruire les préjugés*, etc., Zullichau, 2 vol., 1785-86, in-8°.; V. *Œconomia controversa*, ou *Réponses aux questions les plus importantes de l'économie rurale*, Berlin, 2 vol., 1787-88, in-4°., Benkendorf passe aussi pour l'auteur du livre intitulé : *Traits de caractère du roi de Prusse, Frédéric Guillaume Ier., avec diverses anecdotes sur les événements de son règne et les personnes de sa cour*, 6 parties, Berlin, 1787-89, in-8°. G—T.

BENNET (Henri), comte d'Arlington, né en 1618, d'une famille ancienne, à Arlington, dans le comté de Middlesex, reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et vint achever ses études au collége de Christ-Church, à Oxford, où il se fit remarquer par quelque talent pour la poésie anglaise. Lorsqu'après le premier éclat de la guerre civile, Charles Ier. se retira à Oxford, Henri Bennet s'engagea dans l'armée royale. Bientôt après, le secrétaire d'état George lord Digby l'ayant choisi pour son secrétaire, cette place eût pu le dispenser du service militaire; mais naturellement brave, il eût rougi de ne point partager les périls de son roi ; il se distingua en différentes rencontres, notamment à Andover, dans le comté de Hamp, où il reçut plusieurs blessures. Après la fin de la guerre civile, il passa en France, et de là en Italie. En 1649, le duc d'York, alors en France, le nomma son secrétaire ; en 1658, Charles II le créa chevalier à Bruges, l'envoya comme ministre près la cour de Madrid, et, après son rétablissement sur le trône, le nomma son trésorier, et premier secrétaire d'état en 1662. Il fut créé baron d'Arlington l'année suivante ; il était, en 1670, un des membres du conseil désigné en anglais par le nom de *Cabal*, mot formé des lettres initiales du nom des cinq membres qui composaient ce conseil, savoir : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale. Il se vit élevé, en 1672, aux dignités de comte d'Arlington, de vicomte Thetford en Norfolk, et fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. En 1673, il fut un des trois plénipotentiaires envoyés par la cour d'Angleterre à Utrecht, pour ménager une paix entre l'empereur d'Autriche et le roi de France; cette négociation n'eut point le résultat qu'on en avait espéré, et la chambre des communes présenta contre les plénipotentiaires, regardés comme les promoteurs de la guerre, plusieurs articles d'accusation. Le comte d'Arlington, sur qui on avait voulu rejeter tout l'odieux de

cette affaire, se défendit avec beaucoup d'habileté, et fut absous. Ayant résigné sa place de secrétaire d'état, il fut fait, en 1674, lord-chambellan, « en considération de ses longs et » fidèles services, particulièrement » pendant les douze années qu'il » avait rempli les fonctions de pre» mier secrétaire d'état; » mais la faveur du roi avait cessé pour lui, et bientôt son crédit déclina, au point qu'en 1675, à son retour d'un inutile voyage en Hollande, dont il s'était promis les plus grands résultats, les courtisans s'étudiaient, pour amuser le roi, à contrefaire ses manières et ses habitudes. Il conserva néanmoins sa place de chambellan sous le règne du roi Jacques, et jusqu'à sa mort, arrivée le 28 août 1685. Sa fille unique, Isabelle, avait épousé, en 1672, Henri comte d'Euston, fils de Charles II par la duchesse de Cléveland, et qui fut ensuite créé duc de Grafton. Sans avoir des qualités brillantes, le comte d'Arlington possédait des talents solides et réels; ce fut à l'époque de sa plus grande faveur que les affaires de son maître furent sur le meilleur pied, et elles commencèrent à décliner en même temps que son influence dans le conseil; mais un orgueil insupportable lui avait suscité beaucoup d'ennemis puissants, et lui fit perdre ses meilleurs amis : c'est ainsi qu'il se brouilla avec le célèbre sir William Temple, dont il avait le premier fait connaître et produit les talents sur la scène politique. Son air superbe et son ton suffisant faisaient dire au duc d'Ormond : « Ce » lord, qui voudrait qu'on le traitât » comme s'il était venu au monde avec » un cordon bleu, ne se souvient plus » de Henri Bennet, qui n'était qu'un » très-petit gentilhomme. » En affectant de sévir contre les catholiques, tandis qu'il était regardé lui-même comme catholique dans le cœur, ayant autrefois professé cette religion, à laquelle, si l'on en croit l'évêque Burnet, il revint à l'heure de la mort, il se rendit également odieux aux catholiques et aux protestants. Cette conduite, tellement en contradiction avec ses sentiments connus ou généralement supposés, fut, dit-on, la principale cause du refroidissement du roi à son égard. Les lettres qu'il a écrites pendant le période de son ministère, ont été publiées en 2 vol. in-8°., en 1701. Nous ignorons si c'est la même chose que ses *Lettres à sir William Temple*, qui sont estimées, et dont on a publié une traduction française à Utrecht, 1701. X—s.

BENNET (THOMAS), théologien anglican, né en 1673, à Salisbury, dans le comté de Wilt, reçut sa première éducation dans une école de sa ville natale, d'où il passa, en 1688, à l'université de Cambridge. Il y prit le degré de maître-ès-arts en 1694, n'ayant encore que vingt-un ans. Déjà connu par une pièce de vers hébreux, composée en 1695, sur la mort de la reine Marie, il publia, en 1699, un vol. in-8°., intitulé : *Réponse aux motifs de séparation allégués par les dissidents*, etc. Nommé, l'année suivante, recteur de l'église de St.-Jacques, à Colchester, il se fit une grande réputation comme prédicateur, et plus encore par ses écrits de controverse, dirigés contre la doctrine catholique et contre les communions séparées de l'église anglicane, les dissidents, quakers, etc. Il prit, en 1711, le degré de docteur en théologie, quitta, vers 1715, sa cure de Colchester pour la place de chapelain en second de l'hôpital de Chelsea, et obtint ensuite le riche vicariat de la paroisse de St.-Giles, à Londres. Il mourut dans cette ville, en 1728, âgé d'environ cinquante-six

ans. C'était un homme d'un caractère violent et hautain, mais plein de droiture; ses antagonistes n'ont pu s'empêcher de rendre justice à ses talents et à ses excellentes qualités; et l'estime qu'avait pour lui l'évêque Hoadly, qui, bien qu'il professât des principes religieux différents des siens, contribua à son avancement dans l'église, est une circonstance qui fait également honneur à l'un et à l'autre. Thomas Bennet était versé dans la littérature grecque et latine, et dans la littérature orientale. Il passait, de son temps, pour un excellent controversiste; mais la plupart de ses ouvrages, écrits sur des matières négligées aujourd'hui, ne sont plus guère admirés que sur parole, même en Angleterre; les principaux sont : I. *Réfutation du papisme*, Cambridge, in-8°., 1701; II. *Traité du schisme*, suivi d'une réponse à un livre intitulé : *Thomas contre Bennet*, Cambridge, 1702, in-8°.; III. *Réfutation du quakérisme*, en réponse à l'*Apologie* de Barclay, Cambridge, 1705, in-8°.; IV. *Paraphrase, avec des notes, sur le Livre des Prières communes*, Londres, in-8°., 1708; V. *Essai sur les trente-neuf articles de religion*, etc., *arrêtés en* 1562, *et revus en* 1571, Londres, in-8°., 1715; VI. les *Droits du clergé de l'église chrétienne*, Londres, in-8°., 1711. Il a laissé une *Grammaire hébraïque*, qui a été publiée à Londres, en 1726, in-8°., et qui est encore très-estimée. X—s.

BENNET (CHRISTOPHE), savant médecin anglais, né dans le comté de Sommerset, vers l'année 1617, étudia à Oxford, où il prit ses degrés; il exerça avec succès la médecine à Londres, et fut membre du collége des médecins de cette ville. Il y mourut, le 1er. mai 1655, de consomption, maladie dont il s'était principalement occupé, et qui fait l'objet de son meilleur ouvrage. On a de lui : I. *Theatri tabidorum vestibulum*, etc., Londres, 1654, in-8°.; II. *Exercitationes diagnosticæ, cum historiis demonstrativis, quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in plerisque morbis*. Il a aussi corrigé et augmenté un Traité du docteur Moufet, intitulé : l'*Art d'améliorer la santé*, etc., Londres, 1655, in-4°. X—s.

BENNING (JEAN BODECHER), né au village de Loosdrecht, en Hollande, vers l'année 1606, n'ayant encore que vingt-trois ans, fut professeur de philosophie dans l'académie de Leyde, et mourut, en 1642, âgé de trente-six ans. Ses Opuscules, imprimés à Leyde, en 1631, petit in-12, contiennent, 1°. une Satire contre les mœurs des jeunes gens, où il se montre quelquefois trop libre dans ses peintures; 2°. quelques Discours en vers latins, adressés à des savants, ses compatriotes; 3°. différentes pièces de poésies latines, réimprimées à Leyde, en 1637, petit in-12, sous le titre de *Joan. Bodecheri Benningii poëmata*; 4°. et un écrit en prose intitulé : *Dissertatio epistolica de philosophiæ et poëtices studiis conjungendis*. — Un autre BENNING, ou BENNINGIUS (Jean), président de la cour provinciale de Luxembourg, dans le 16e. siècle, mort le 30 janvier 1638, a composé une *Histoire du Duché de Luxembourg*, qui n'a point été imprimée. K.

BENNON (S.), évêque de Meissen, qui, au 11e. siècle, prit part aux querelles de l'empereur Henri IV avec les papes. Il se réconcilia ensuite avec Grégoire VII, et assista au concile où Henri IV fut excommunié. Il passait, de son vivant, pour maître de la pluie et du beau temps, et on avait coutume, en Allemagne, de dire d'un sol fertile :

« L'évêque Bennon a passé par-là. » Il mourut, en 1107, âgé de quatre-vingt-seize ans, et fut canonisé en 1523. Cette canonisation irrita tellement Luther, qu'il écrivit un *Traité contre la nouvelle idole qu'on va élever à Meissen*. Jérôme Emser, qui avait déjà écrit la *Vie de Bennon* (Leipzig, 1512, in-fol., et 1728, in-fol.), défendit, contre Luther, la canonisation de l'évêque. On prétend que ce dernier avait composé l'hymne latine : *Dies est lætitiæ*. G—T.

BENNON, ou BENNO, écrivain allemand du 11ᵉ. siècle, fut créé cardinal par l'anti-pape Guibert, qui se fit nommer *Clément III*; zélé partisan de Guibert, il multiplia les attaques contre plusieurs papes, accusant Sylvestre II de magie, Grégoire VI de simonie, et publiant, sous le titre de *Vie de Grégoire VII*, une satire contre ce pontife. Ces écrits, dictés par l'animosité, lui ont valu les éloges des protestants. Il mourut dans les dernières années du 11ᵉ. siècle. K.

BENOIT (S.), chef de l'ordre nombreux qui a porté son nom pendant plus de douze cents ans, et regardé comme le fondateur des ordres monastiques en Occident, ainsi que S. Antoine le fut en Orient, deux siècles auparavant. Il naquit l'an 480, au territoire de Norcia, dans le duché de Spolete, d'une famille riche et illustrée. Il était frère jumeau de Ste. Scholastique. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome, où il fit ses premières études : il s'y distingua par son esprit, ses succès et surtout sa bonne conduite, chose assez difficile dans la capitale de l'univers, qui, malgré l'éloignement de ses maîtres, avait conservé ses fêtes, ses spectacles, le goût des arts et celui des plaisirs. Dès l'âge de dix-sept ans, Benoît était dégoûté du monde et désabusé de ses plaisirs. Il avait néanmoins devant lui une magnifique perspective, et il pouvait croire qu'aucune place et aucun genre de gloire n'étaient au-dessus de sa naissance ou de son ambition. Rien ne put le tenter; il abandonna parents, amis, fortune, espérances, pour aller méditer les vérités éternelles, loin de Rome, dans une caverne affreuse, au milieu du désert de Subiaco, à quarante milles de Rome. Il y demeura pendant trois ans, seul, inconnu à l'univers entier, excepté à un moine des environs, nommé *Romain*, qui l'avait instruit des devoirs de la vie cénobitique, et qui lui apportait, tous les huit jours, la modique subsistance nécessaire au soutien de sa vie : il la lui descendait au moyen d'une corde à laquelle était attachée une sonnette pour l'avertir de son arrivée. Un secret si extrordinaire ne pouvait rester long-temps caché, et l'étrange vie que menait le jeune Benoît finit par exciter la curiosité et ensuite l'admiration de tous ceux qui entendirent parler de lui. On voulut voir et examiner de plus près ce prodige d'abstinence et d'humilité. La foule des curieux augmentait chaque jour; le désert de Subiaco devint un point de réunion et un objet de pèlerinage pour un grand nombre d'habitants des environs qui, attirés, les uns par l'ascendant d'une grande vertu, les autres par un simple mouvement de curiosité, voulaient voir un saint et entendre un apôtre : l'apôtre leur prêchait les vérités de la religion avec une onction qui les touchait; et le saint achevait de les convertir par l'exemple de ses vertus. Ses auditeurs devinrent ses disciples, et voulurent rester et vivre avec lui; il y consentit, et il bâtit avec eux des cellules pour les loger; il ensemença des grains et des légumes pour les nourrir; la terre se

vivifiait sous leurs mains; et la petite colonie s'augmentait tous les jours. Dans un temps où le paganisme n'était pas encore abattu, de si grands triomphes de la religion chrétienne devaient exciter et les sarcasmes des esprits forts, et le zèle envieux des esprits faibles : Benoît fut calomnié, persécuté, et menacé de périr par le poison. Il résista quelque temps à l'orage; mais s'apercevant que rien ne pouvait adoucir ni changer l'humeur de ses ennemis, il leur abandonna le champ de bataille, et conduisit sa petite colonie au mont Cassin : il y trouva d'autres idolâtres, mais non pas d'autres persécuteurs. Il eut peu de peine à les convertir par ses éloquentes prédications. Leur temple était consacré au culte d'Apollon; il en fit un oratoire, consacré au culte du vrai Dieu. Ces mêmes idolâtres, devenus chrétiens, l'aidèrent à construire un vaste monastère, qui est devenu depuis le chef-lieu et le berceau de presque tous les ordres religieux de l'Europe. Le nom du fondateur devint célèbre en Italie. Totila, roi des Goths, ne fut point insensible au désir de voir un homme dont la renommée disait tant de bien; mais, en même temps, il voulut s'amuser à tromper la pénétration miraculeuse dont on assurait qu'il était doué. Il se mit à la suite d'un de ses écuyers qu'il avait fait revêtir d'habits royaux : dans cet équipage, il se présenta devant le modeste abbé du mont Cassin; mais celui-ci eut peu de peine à démêler la supercherie : l'habitude du commandement avait imprimé sans doute, dans les yeux et sur le front du conquérant, des caractères de fierté qui n'échappèrent point à la sagacité du religieux. Sans s'arrêter aux apparences, il alla droit au-devant de celui qui voulait le tromper, et il osa lui parler en homme que ses vertus mettaient au-dessus de tous les rangs; il lui reprocha ses cruautés, ses injustices et ses conquêtes : il alla plus loin, il osa lui prédire sa fin prochaine, en l'invitant à profiter du peu de temps qui lui restait à vivre pour réparer une partie des maux qu'il avait faits au monde. Soit conviction, soit étonnement, le fier barbare ne s'offensa point de cette noble hardiesse; et l'on dit même que, depuis ce moment, il fut plus humain. Benoît mourut un an après cette singulière entrevue, le 21 mars 543; son corps resta déposé au mont Cassin, jusqu'au temps où les Lombards, ayant fait une irruption dans ce pays, y pillèrent et détruisirent le monastère. On ignore si les restes du saint fondateur périrent dans l'incendie; mais ils devinrent par la suite un sujet de contestation entre les bénédictins d'Italie et ceux de France : ceux-ci prétendaient qu'ayant été découverts dans les débris du monastère, par Aigulfe, moine de Fleury-sur-Loire, ils avaient été transportés en France, en 660; et, en effet, les bénédictins de France célébraient cette translation par une fête solennelle; mais ceux d'Italie ne reconnaissaient ni la fête, ni la cause qui l'avait fait instituer; ils assuraient que le corps du saint avait été retrouvé intact dans son propre tombeau, et n'en était jamais sorti. Quoi qu'il en soit de cette contestation, aujourd'hui de peu d'importance, S. Benoît laissa à ses disciples, dans l'exemple de sa vie, une succession plus riche et plus précieuse que celle de ses dépouilles mortelles. Ce qu'il avait constamment pratiqué dans le cours de sa longue pénitence, il en fit la règle de leur conduite. « Voulez-» vous, disait S. Grégoire, avoir un » abrégé de la règle de S. Benoît? » lisez sa vie. Voulez-vous avoir un

» abrégé de sa vie? lisez sa règle. » Cette règle, adoptée par la plus grande partie des ordres religieux de l'Europe, est, suivant l'expression du même pontife, aussi remarquable par le style que par l'esprit de sagesse qui l'a dictée : *Discretione præcipua, sermone luculenta.* « S. Benoît, dit Linguet, ne prétendait pas, comme » S. Pacôme, l'avoir reçue des mains » d'un ange; mais il faut avouer qu'elle » était plus douce, plus humaine, et, » s'il est permis de le dire, plus raisonnable qu'aucune de celles qui » l'avaient précédée dans les autres » parties du monde. » Elle n'ordonnait rien qui surpassât les forces de l'homme; elle n'exigeait ni macérations extraordinaires, ni efforts surnaturels; elle renfermait les principes de conduite les plus propres à contenir en paix une multitude d'hommes rassemblés et vivant en commun; elle tendait surtout à les détourner de cette contemplation oisive et dangereuse qui avait produit tant de maux dans les monastères d'Orient. Le travail des mains, prescrit par ce saint législateur, fut à la fois un principe de santé pour ses disciples, la cause de la plus grande tranquillité dans son ordre qui était très-étendu, et les sources d'une véritable prospérité dans les états qui eurent le bon esprit de le recevoir et de le protéger. Ces religieux, qui passaient une partie de la journée à défricher les landes, à dessécher les marais, à fertiliser les terres, rentraient modestement dans leurs cellules pour se livrer à d'autres travaux non moins utiles et plus relevés : ils étudiaient les livres saints; ils enseignaient le dogme et la morale; ils copiaient les anciens manuscrits; ils nous conservaient les trésors des sciences et des lettres que les Grecs et les Romains nous avaient légués, mais qui auraient péri avec leur puissance, si de pieux cénobites n'en avaient senti le prix et n'en avaient multiplié les copies, tandis que les Goths et les Vandales, les soldats, les barbares de toutes nations pillaient et ensanglantaient la terre. Pendant que ces barbares achevaient d'anéantir l'empire romain, ce fut au fond des monastères, que l'opinion rendait sacrés, que furent conservés les précieux restes de l'antiquité. Les guerres continuelles et la licence effrénée du soldat exposaient chaque jour au pillage le hameau du paysan et le château du baron; mais l'Église et les monastères furent respectés; c'est là qu'Homère et Aristote se réfugièrent, poursuivis par l'ignorance des Goths et des Vandales; c'est là que furent déposés les manuscrits de Virgile, d'Horace, de Tacite, d'Hérodote, de Tite-Live et de Platon. A la renaissance des lettres, on les retira de leur retraite. On découvrit, dans un monastère d'Amalfi, une copie des *Pandectes de Justinien*, ce monument des lois romaines, qui donna à l'Europe l'idée d'une jurisprudence plus parfaite. Les *Institutions de Quintilien* furent trouvées, en 1415, par le Pogge, dans une tour de l'abbaye de St.-Gall; on retrouva de la même manière la plupart des auteurs classiques. Sans les monastères, que notre orgueil dédaigne aujourd'hui, nous aurions été forcés de recommencer tout ce qui avait été fait, et de créer une seconde fois les sciences, les lettres et les arts. Voltaire lui-même a rendu justice à ces utiles travaux : « Ce fut, dit-il en » parlant de l'ordre de S. Benoît, une » consolation qu'il y eût de ces asyles » ouverts à tous ceux qui voulaient » fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale. Presque tout » ce qui n'était pas seigneur de château » était esclave : on échappait, dans la

» douceur des cloîtres, à la tyrannie et » à la guerre..... Le peu de connaissances qui restait chez les barbares » fut perpétué dans les cloîtres; les » bénédictins transcrivaient quelques » livres; peu à peu il sortit des cloîtres » quelques inventions utiles. D'ailleurs » ces religieux cultivaient la terre, » chantaient les louanges de Dieu, » vivaient sobrement, étaient hospitaliers, et leurs exemples pouvaient » servir à mitiger la férocité de ces » temps de barbarie. » Il est encore une justice qu'il faut rendre aux bénédictins; c'est que, dans tous les temps de troubles et de guerre civile, on ne vit aucun d'eux porter les armes contre sa patrie, ou prêcher la désobéissance aux lois. Ces titres à la reconnaissance des hommes valent mieux aux yeux de la saine raison, et même à ceux de la religion, que l'honneur singulier, réclamé par quelques biographes de cet ordre illustre, et consigné dans la *Chronique de S. Benoît*, d'avoir produit quarante papes, deux cents cardinaux, cinquante patriarches, seize cents archevêques, quatre mille six cents évêques, et trois mille six cents saints canonisés. L'ordre de S. Benoît, répandu dans tous les états catholiques, prospéra long-temps, à l'abri des sages institutions qui entretenaient et garantissaient la pieuse ferveur de ses membres : il déclina, dès que l'esprit des institutions s'affaiblit; les réformes devinrent nécessaires; et celles qu'on y introduisit en différents temps ont détaché du tronc principal différentes branches, connues depuis sous le nom de *congrégations*, dont les plus célèbres sont celle de Cluni, qui doit sa naissance à S. Bernon, abbé de Cluni en 910; celle du mont Cassin, qui fut établie en 1408, et renouvelée en 1504; celle de S. Vannes et de S. Hidulphe, établie en Lorraine, dans le 17e. siècle, par dom Didier de la Cour; celle de St.-Maur, fondée, en 1621, par les soins du même dom Didier, et qui s'est soutenue avec honneur dans l'Église et dans les sciences jusqu'à l'époque du grand bouleversement du trône et de l'autel. Dans les dernières années de leur existence, les religieux de cette congrégation s'étaient voués spécialement à l'éducation de la jeunesse. Louis XVI leur avait confié plusieurs écoles militaires qu'ils conduisaient avec succès. Leur vêtement consistait dans un habit long de couleur noire, un capuchon et un scapulaire; l'habit de chœur était une ample robe, comme celle des avocats, surmontée d'un capuchon. Ils prononçaient trois vœux, savoir : de *chasteté*, de *stabilité* et de *conversion de mœurs*. Leur général faisait sa résidence à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés; et, tous les trois ans, ils tenaient un chapitre dans celle de Marmoutier, près de Tours. La règle de S. Benoît a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1734, en 2 vol. in-4°., avec des Commentaires de D. Calmet. La Vie du même saint a été écrite et publiée par dom Mege, en 1690, 1 vol. in-4°. (Voy. les *Annales Bénédictines*, par dom Mabillon; l'*Histoire* de cet ordre, par Bulteau, 1684, in-4°.; la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet-Dufresnoy, et la *Dissertation* curieuse de Claude Lancelot *sur l'hemine de vin et la livre de pain de S. Benoît*, Paris, 1688, in-8°., où l'on trouve des recherches particulières sur le jour et l'heure de la mort du saint cénobite.) G—s.

BENOIT (S.), Biscop, naquit en Angleterre, en 628, d'une famille anglo-saxonne. La noblesse de sa naissance lui fit obtenir une place distinguée parmi les officiers d'Oswin, roi de Northumberland, qui le combla de

biens et d'honneurs. Benoît ne se laissa point éblouir par tant de faveurs. Il quitta la cour à l'âge de vingt-cinq ans, et se rendit à Rome pour se perfectionner dans la science du salut. A son retour, il se livra entièrement à l'étude des Saintes-Écritures et aux exercices de piété. Dans un second voyage, il s'arrêta deux ans au célèbre monastère de Lérins, où il fit profession de la vie monastique, et revint ensuite de la capitale du monde chrétien avec S. Théodore, élu archevêque de Cantorbéry. Il fut fait abbé du monastère de St.-Augustin, près de cette ville, qui portait alors le nom de St.-Pierre et de St.-Paul. Il se démit de son abbaye, en 671, pour aller acquérir à Rome, et dans divers monastères d'Italie, des lumières sur la discipline de l'Église et sur les constitutions monastiques de cette contrée. A son retour, il fonda, des libéralités du roi Egfrid, les deux monastères de Werermouth et de Jarrow, dans le diocèse de Durham, à six milles l'un de l'autre, dont il se réserva le gouvernement, quoiqu'il y eût un abbé à la tête de chacun. Il vécut, les trois dernières années de sa vie, dans un état d'infirmité continuelle, causée par une paralysie qui le mit au tombeau, le 12 janv. 690. Benoît était savant et s'occupa d'entretenir le goût des lettres parmi ses moines. Il rapporta de ses divers voyages une collection précieuse des meilleurs auteurs grecs et latins. Il s'appliqua à mettre de l'ordre et de la pompe dans la célébration de l'office divin dans les églises d'Angleterre. Il y introduisit le chant grégorien. Il amena de Rome, pour cela, l'abbé Jean, précenteur de St.-Pierre de Rome, pour former ses moines à ce chant, et les instruire des cérémonies de l'Église romaine. Il avait composé lui-même un *Traité de la célébration des fêtes*, et quelques autres ouvrages liturgiques qui sont perdus. Avant lui, les bâtiments de pierre étaient extrêmement rares en Angleterre; il fit venir de France des architectes et des maçons, pour construire une église de pierre à Werermouth, dans le goût de celles qu'il avait vues à Rome. L'usage des vitres était absolument inconnu dans le pays. Il attira encore des vitriers de France, pour en placer aux églises et aux bâtiments de ses monastères. Le protestant Bale dit gravement que les arts utiles dont il enrichit son pays « font voir jusqu'à quel point ces saints pères avaient, dès leur origine, porté le luxe et la mollesse. » Bède, qui avait été le disciple de S. Benoît, a écrit sa Vie dans l'*Histoire des premiers abbés de Werermouth*, que Ware a publiée à Dublin, en 1664. T—D.

BENOIT d'Aniane (S.), célèbre restaurateur de la discipline monastique en France, était fils d'Aigulfe, comte de Maguelone, et naquit en Languedoc. Il fut échanson de Pépin et de Charlemagne, qui le comblèrent de faveurs. A l'âge de vingt ans, il échappa au danger de se noyer dans le Tésin, en voulant sauver son frère. Il alla, en 774, prendre l'habit religieux à l'abbaye de St.-Seine, en Bourgogne. Aux pratiques austères de la règle de S. Benoît, il ajouta ce que celles de S. Pacôme et de S. Basile avaient de plus rigoureux. Les moines lui proposèrent d'être leur abbé; mais il refusa cette offre, parce qu'il ne les voyait pas disposés à embrasser la réforme qu'il méditait, et il se retira, dès 780, dans une terre de sa famille en Languedoc, sur le bord du ruisseau d'Aniane. Plus de trois cents disciples vinrent en peu de temps se mettre sous sa direction. Reconnu ensuite par tous les monastères de Provence, de

Languedoc et de Gascogne, comme leur père, il fit usage de cette confiance pour y rétablir la vie régulière. Louis-le-Débonnaire l'ayant, par la suite, chargé de l'inspection de toutes les abbayes de son empire, il profita de cette éminente dignité et de la haute considération dont il jouissait pour introduire la même réforme dans un grand nombre de monastères qu'il soumit à la règle de S. Benoît. Les exercices de piété qui formaient la principale occupation des moines, ne l'empêchèrent pas de favoriser le goût des bonnes études. Il rassembla à Aniane une nombreuse bibliothèque et encouragea ses religieux à copier les bons livres. Beaucoup d'ecclésiastiques séculiers, attirés par le désir de s'instruire dans les devoirs de leur état, y trouvèrent d'excellents maîtres. C'est ainsi que ce monastère célèbre devint insensiblement le séminaire de divers diocèses. La vie ascétique à laquelle Benoît était voué, ne l'empêcha pas de prendre intérêt aux affaires générales de l'église. Charlemagne l'avait envoyé, en 779 et 780, avec Leydrade de Lyon, et Nefride de Narbonne, à Urgel, pour travailler à la conversion de Félix, évêque de cette ville, contre lequel ils tinrent plusieurs conciles. Benoît réfuta son hérésie dans plusieurs traités remplis d'une saine théologie. Louis-le-Débonnaire, qui ne pouvait se passer de ses conseils, fit bâtir le monastère d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Il présida, en 817, à une assemblée d'abbés, pour le rétablissement de la discipline monastique, et fut le principal auteur des canons du concile d'Aix-la-Chapelle, sur le même objet. Il passa les dernières années de sa vie dans un état d'infirmité habituelle, et mourut dans son monastère d'Inde, le 11 février 821, à soixante-onze ans. On a de S. Benoît d'Aniane : I. *Codex regularum*, qu'il avait composé n'étant encore que simple moine de St.-Seine, publié à Rome, en 1661, par les soins de Lucas Holstenius, et réimprimé à Paris, en 1663; II. *Concordantia regularum*. C'est une suite du précédent, pour montrer que la règle de S. Benoît est parfaitement d'accord avec celles des anciens Pères de la vie monastique; Dom Ménard la fit imprimer en 1638, à Paris, avec de savantes notes; III. quatre *Opuscules* contre Félix d'Urgel, que Baluze a insérés dans le 5e. vol. de ses *Miscellanea*.

T—D.

BENOIT Ier., surnommé BONOSE, élu pape en 574, plusieurs mois après la mort de Jean III. Cette époque est remarquable par les progrès que les Lombards commençaient à faire en Italie. Ils succédaient aux Goths, dont la puissance avait été détruite par Narsès. Mais ce grand homme était mort depuis six ans. L'empire d'Orient avait joui bien peu de temps du recouvrement de sa domination en Italie. Des barbares remplaçaient d'autres barbares, et les pontifes de Rome allaient se trouver de nouveau froissés entre deux puissances ennemies d'intérêts et de religion. A cette époque aussi commence un gouvernement établi au nom de l'empire d'Orient, connu sous le nom d'*exarchat*, et dont le siége est à Ravenne. Il s'ensuivit pendant long-temps un partage de domination dans toute l'Italie, et même quelquefois dans Rome, entre les empereurs Grecs et les rois des Lombards. Quoi qu'il en soit, ce furent les premières irruptions de ces derniers peuples du Nord, qui retardèrent l'élection de Benoît Ier., et sa consécration fut différée jusqu'à l'arrivée du consentement de l'empereur.

On ne sait rien de ce pontife, sinon qu'il fut très-utile aux Romains dans des moments de famine et de peste. Il mourut le 30 juillet 578. D—s.

BENOIT II (S.), romain de naissance, fils de Jean, fut élu pape le 26 juin 684, onze mois et quelques jours après la mort de son prédécesseur, Léon II. Benoît, élevé dans l'amour de la pauvreté, patient, doux, libéral, instruit des saintes écritures, dit Fleury, et du chant ecclésiastique, fut nommé et consacré aussitôt, parce que l'empereur Constantin-Pogonat ordonna qu'on n'attendît point son consentement. Il est probable que ce fut l'exarque de Ravenne qui le donna au nom de l'empereur. Benoît s'occupa sur-le-champ d'ordonner la convocation du quatorzième concile de Tolède, pour y faire recevoir la définition du sixième concile œcuménique, tenu à C.P. Il tenta, mais inutilement, de convertir Macaire d'Antioche. Il répara les églises de St.-Pierre, de St.-Valentin et de Ste.-Marie. Il mourut le 7 mai 685. L'église l'a mis au nombre des saints. D—s.

BENOIT III, né romain, fils de Pierre, fut élu pape le 1er. sept. 855. Sa nomination ne fut pas exempte de troubles. Anastase, cardinal-prêtre du titre de St.-Marcel, protégé par les empereurs Lothaire et Louis, lui disputa la tiare. Ce cardinal avait été excommunié par le pape Léon IV, prédécesseur de Benoît, et déposé dans un concile. Benoît ayant été élu par le clergé, les grands et le peuple, aussitôt après la mort de Léon, des députés furent envoyés auprès des empereurs pour obtenir le consentement accoutumé; mais ils rencontrèrent en chemin Astène, évêque d'Eugubio, qui venait dans l'intention de protéger Anastase. Ces députés, intimidés ou séduits, rendirent le décret d'élection de Benoît. Ce pape envoya d'autres députés qu'Anastase fit lier et jeter en prison. Une troisième députation n'eut pas plus de succès. Les envoyés de l'empereur, accompagnés d'Anastase, entrèrent dans Rome à main armée, et l'intrus s'assit sur le trône pontifical, après en avoir fait ôter Benoît avec violence. Benoît, dépouillé de ses habits, chargé d'injures et de coups, fut donné en garde à deux prêtres déposés par le pape Léon pour leurs crimes. Ces violences jetèrent la consternation dans Rome. Le clergé, le sénat et le peuple s'assemblèrent dans l'église, et les députés de l'empereur y vinrent aussi. Ils présentaient aux évêques la pointe de leurs dards et de leurs épées, en disant avec fureur : « Rendez-vous et reconnaissez Anastase. » Ces menaces n'intimidèrent point les évêques, qui refusèrent constamment et de reconnaître et de sacrer Anastase. Tant de fermeté étonna les gens de l'empereur. Ils cédèrent à la résistance des évêques, aux vœux de tous les Romains ; Anastase fut chassé à son tour, et Benoît, tiré de l'église où on le gardait prisonnier, fut ramené en triomphe au palais de Latran, au milieu des larmes de joie universelle et des cantiques de bénédictions. Benoît III n'occupa le St.-Siége que deux ans et demi, et mourut le 10 mars 858, laissant des souvenirs respectables de ses vertus religieuses. C'est entre Benoît III et son prédécesseur, Léon IV, que d'anciens chroniqueurs, aussi simples que peu instruits, ont placé la fable de la prétendue papesse Jeanne. Ils ont cru ou voulu faire croire à l'existence d'une jeune fille, qui serait parvenue au siége pontifical, sous le nom de *Jean VIII*, et qui serait accouchée au milieu d'une procession, révélant

ainsi le mystère de son sexe et l'audace de son imposture. Ce conte ridicule, qu'il suffit d'indiquer seulement dans un ouvrage sérieux, est détaillé fort au long, soit dans un sens, soit dans un autre, dans des ouvrages que les curieux peuvent consulter, et dont voici les principaux : I. *Éclaircissements de la question si une femme a été assise au siége de Rome entre Léon IV et Benoît III*, par David Blondel, ministre protestant, et traduit en latin par Courcelles, sous ce titre : *De Joanná Papissá*, 1657, in-8°.; II. *Amœnitates Litterariæ*, où l'on trouve, au tom. Ier., une Dissertation de Wagenseil, tendante à établir la vérité du fait; III. *Confutatio fabulæ de Joanná Papissá, ex monumentis græcis*, ouvrage d'Allatius ou Allacci, imprimé à part en 1630, et inséré aussi dans le *Symmicta* du même auteur, en 1653, in-8°. C'est la 19e. pièce de ce recueil. IV. *Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, par Lenfant, in-12; la seconde édition de 1720, en 2 vol. in-12, avec des additions que l'on prétend être de Desvignoles, réimp. en 1758; V. un ouvrage de Leibnitz, intitulé : *Flores sparsi in tumulum Papissæ*, ouvrage manuscrit; VI. la dissertation de Joseph Garampi, Rome, 1749, in-4°., intitulée : *De nummo argenteo Benedicti III*, où il est prouvé sans réplique qu'entre la mort de Léon IV et la nomination de Benoît II, il n'y a pas eu l'intervalle nécessaire pour placer le pontificat de cette papesse prétendue. Quoi qu'il en soit, cette absurdité scandaleuse, qui a servi long-temps la haine des ennemis du St.-Siége, ne mérite plus aujourd'hui aucune créance, puisque les protestants eux-mêmes ont pris soin de la démentir. D—s.

BENOIT IV, romain, fils de Mammole, d'une race noble, élu pape en 900, après la mort de Jean IX. Il fut consacré sans le consentement de l'empereur. On regardait en ce moment l'empire comme vacant, attendu qu'il était disputé par deux compétiteurs, Bérenger et Louis. Ce dernier l'emporta, et vint se faire reconnaître et couronner à Rome, en 901, où il tint un plaid solennel, assisté du pape et de tous les grands du royaume d'Italie. Benoît occupa le St.-Siége pendant quatre ans et demi. Il mourut au mois d'août 904. Ce fut, dit Fleury, un grand pape; on loue son amour pour le bien public, et sa libéralité envers les pauvres. D—s.

BENOIT V, romain, élu pape en mai 964, avec des circonstances qui ne peuvent être bien connues qu'en rappelant quelques faits antérieurs. Jean XII, son prédécesseur, protégé par l'empereur Othon-le-Grand, contre la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert, s'était depuis montré ingrat envers son bienfaiteur, en se jetant dans le parti de ses ennemis. Othon, irrité contre Jean XII, avait convoqué à Rome un concile où ce pape avait été déposé, et où on lui avait donné pour successeur Léon VIII. L'empereur s'étant absenté de Rome, Jean XII y rentra, au moyen des intelligences qu'il avait conservées avec les Romains, et tint à son tour un concile, où il déposa Léon VIII; mais bientôt après Jean XII mourut, et sa faction se hâta de lui donner Benoît V pour successeur. Othon revint alors sur ses pas, mit le siége devant Rome, qui fut pressée par la famine, et se rendit en recevant Léon et en abandonnant Benoît. Un nouveau concile remit Léon sur le siége pontifical, et Benoît y parut pour s'humilier et demander grâce à son rival victorieux. Il partit avec l'empe-

reur qui retournait en Allemagne, et le remit à la garde d'Adaldague, archevêque de Brême et de Hambourg. Benoît V mourut dans cette dernière ville le 5 juillet 965. Mais Léon VIII était mort à Rome trois mois auparavant. L'élection de Jean XIII, successeur de ces deux concurrents, ne s'étant faite que le 2 octobre, il en résulte que l'on paraît avoir attendu le décès de Benoît pour faire une autre élection, et qu'en ce moment, on le regardait comme pape légitime. L'empereur lui-même était prêt à le rendre aux Romains, qui le redemandaient après la mort de Léon VIII. Benoît était en effet savant, vertueux et digne d'être pape, si son élection eût été plus régulière. On n'en a point prononcé la nullité absolue, parce qu'il a paru très-difficile de décider si les différents conciles, assemblés pour terminer ces querelles presque entièrement politiques, avaient une autorité suffisante pour faire loi. De grandes dissertations ont été publiées sur ce point. On peut en voir le résumé assez exact dans l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, par S. Marc, tom. II, pag. 781 et suiv. Il nous suffira de dire ici que l'usage a prévalu de compter également Léon VIII et Benoît V dans la ligne des papes légitimes. D—s.

BENOIT VI, romain de naissance, fils d'Hildebrand, élu pape, à ce qu'on croit, le 22 septembre 972, après la mort de Jean XIII. Il n'occupa le St.-Siége que dix-huit mois. Son pontificat n'en fut pas moins marqué par des malheurs et des crimes. L'absence de l'empereur Othon en Allemagne, et sa mort arrivée vers cette époque, rallumèrent dans Rome des factions funestes. Benoît VI fut pris et enfermé au château St.-Ange par Centius ou Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et, suivant quelques écrivains, du pape Jean X. On élut aussitôt Francon, qui prit le nom de *Boniface VII*. Cependant Benoît fut étranglé, d'autres disent empoisonné, dans sa prison, en 974. L'anti-pape Francon fut chassé lui-même aussitôt après la mort de Benoît VI. Les troubles de ce temps semblent avoir jeté du désordre dans les écrits des historiens. Quelques-uns donnent pour successeur à Benoît VI Donus II; d'autres le placent auparavant. Les dates des événements ne sont pas moins incertaines. La papauté, dans ce temps-là, est avilie et profanée au point de devenir une espèce d'emploi purement temporel et précaire, livré au caprice de la multitude, comme l'empire romain le fut à la vénalité des gardes prétoriennes. Ces souverains de quelques moments passent et tombent sans qu'on ait eu le temps de les connaître. L'histoire ne dit rien des qualités morales de l'infortuné Benoît VI. D—s.

BENOIT VII, élu pape le 28 décembre 975, succéda à Donus II. Il était parent d'Albéric, seigneur de Rome. Les dissensions qui régnaient encore dans cette ville, l'éloignement de l'empereur Othon II, occupé d'une guerre intestine en Allemagne, et contre Lothaire, roi de France, rendaient, comme nous l'avons déjà vu, la papauté le poste le plus dangereux à la fois et le plus insignifiant. Il paraît que le choix de Benoît VII déplaisait à l'empereur. Il offrit la tiare à S. Mayeul, abbé de Cluni, qui la refusa. On ne connaît aucun acte remarquable de Benoît VII, si ce n'est un concile, où l'on prétend que l'anti-pape Boniface VII fut de nouveau déclaré schismatique. Nous verrons cet intrus figurer encore sous le successeur de

Benoît VII. L'histoire ecclésiastique, dans ces temps-là, n'est encore remplie que d'incertitudes et de discussions sur les dates, sur les faits et sur les individus On est cependant d'accord sur l'époque de la mort de Benoît VII, que l'on place au 6 juillet 984, après huit ans et demi de pontificat. D-s.

BENOIT VIII, nommé JEAN, évêque de Porto, fils de Grégoire, né, suivant Platina, à Tusculum, succéda à Sergius IV; il fut élu pape au mois de juillet 1012, en concurrence d'un autre Grégoire, dont la faction eut le dessous. Mais elle se releva bientôt, et Benoît, chassé de Rome, fut obligé de venir en Saxe implorer le secours de Henri, roi d'Italie, depuis empereur, et mis au nombre des saints. L'année suivante, le monarque passa en Italie, où il reçut, le jour de Noël 1013, la couronne impériale des mains de Benoît VIII, qu'il avait rétabli dans sa dignité. Henri promit au pape d'être le protecteur et le défenseur de l'église, et fidèle en tout à lui et à ses successeurs. Quelques écrivains disent qu'il ajouta cependant la réserve de ses droits sur la souveraineté de Rome. Il fit du moins cette réserve dans une circonstance ultérieure, c'est-à-dire, lorsqu'il renouvela au pape la donation de Pepin, de Charlemagne et d'Othon Ier. En 1016, les Sarrasins ayant fait une irruption en Toscane, s'emparèrent de la ville de Lune ou Luni, chassèrent l'évêque, et se rendirent maîtres du pays. Benoît VIII assembla aussitôt les évêques et les défenseurs des églises, et leur ordonna de marcher avec lui contre les ennemis. En même temps il envoya une multitude de barques pour leur couper la retraite. Le succès répondit aux efforts de Benoît. Les Sarrasins furent taillés en pièces; leur roi se sauva avec peine; la reine fut prise et eut la tête coupée. Le pape partagea ses riches dépouilles avec l'empereur. Le monarque sarrasin irrité, envoya au pape un sac rempli de châtaignes, en lui signifiant que, l'année suivante, il reviendrait avec autant de soldats; Benoît répondit à ce défi par une allégorie du même genre, en envoyant au Sarrasin un petit sac plein de grains de millet. La même année, l'Italie eut une autre guerre à soutenir contre les Grecs qui avaient subjugué une partie de la province de Bénévent. Un seigneur normand, nommé *Raoul*, vint à Rome offrir le secours de son bras et de ses compagnons pour en chasser les ennemis. Benoît accepta cet appui, et le succès répondit aux espérances. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les commencements de la gloire qui devait accompagner le nom des Normands dans cette partie de l'Italie. En 1020, le pape retourna encore en Allemagne, pour presser l'envoi de nouveaux secours contre les Grecs qui menaçaient Rome même. Henri y vint en personne avec son armée, et, appuyé par de nouveaux renforts de Normands, il obtint des victoires complètes. Le pape avait tenu précédemment un concile à Pavie, pour la réforme des mœurs des ecclésiastiques, à qui le mariage même fut défendu, suivant les décrétales de S. Sirice et de S. Léon. Le 10 juillet 1024, Benoît VIII mourut, au bout de douze ans de pontificat. Il ne paraît pas qu'il ait laissé d'ouvrages. Les historiens n'ont point fait son éloge; mais, d'après les traits de sa vie, on peut juger qu'il eut des qualités et des vertus, et que sa mémoire est digne de quelque estime, comme politique, comme guerrier et comme ministre de la religion. D—s.

BENOIT IX, élu pape vers le mois de juin 1033, à l'âge de douze ans. Il se nommait *Théophylacte*, était neveu du pape Jean XIX, à qui il succédait, et fils d'Albéric, comte de Tusculum. Cette famille, habituée à disposer de la tiare, l'acheta cette fois pour la placer sur la tête d'un enfant. Benoît IX la garda une première fois pendant douze ans; mais l'infamie de ses mœurs, ses rapines et ses cruautés le rendirent odieux aux Romains; ils le chassèrent en 1045, pour élever à sa place Silvestre III, qui ne tint le St.-Siége que trois mois. Benoît IX réussit alors à rentrer dans Rome avec le secours puissant de sa famille. Mais les mêmes causes de haine s'étant de nouveau élevées contre lui, il fut obligé de céder; il se retira pour se livrer tranquillement à ses plaisirs, et les Romains lui donnèrent pour successeur Jean Gratien, qui prit le nom de *Grégoire VI*, et fut installé pape le 8 avril 104[illegible] Les désordres qui régnaient à Rome excitèrent le zèle du nouveau pontife; mais les moyens de répression qu'il employa firent naître les clameurs du peuple, accoutumé à la licence. On prétendit que Grégoire VI n'était monté au siége pontifical que par des voies simoniaques. On élevait des doutes sur la légitimité de ses pouvoirs, attendu que Benoît IX et Silvestre III existaient encore, et qu'ils n'avaient pas été légalement dépossédés. Enfin, on implora l'assistance de Henri-le-Noir, roi de Germanie, pour remédier à ces désordres. Henri vint en Italie, et tint un concile à Sutri, près de Rome, où l'élection de Grégoire VI fut déclarée irrégulière. Grégoire obéit sur-le-champ à cette décision, se dépouilla de ses ornements, et remit le bâton pastoral à Suidger, qui fut installé à sa place le jour de Noël 1046, et prit le nom de *Clément II*. Ce nouveau pape étant mort au bout de neuf mois, c'est-à-dire, le 9 octobre 1047, Benoît IX rentra pour la troisième fois dans Rome le 8 novembre 1047, et s'y maintint jusqu'au 10 juillet 1048. Enfin, touché de repentir, il fit appeler Barthélemy, abbé de Grotta-Ferrata, lui confessa ses péchés, et lui en demanda le remède. Le saint directeur ne lui dissimula point qu'il était indigne du sacerdoce, et qu'il devait se réconcilier avec Dieu par la pénitence. Benoît suivit ce conseil, et renonça aussitôt à sa dignité. Dès ce moment, l'histoire semble le perdre de vue, et la fin de sa vie politique contribue à jeter de l'obscurité sur sa fin naturelle. On croit cependant qu'il mourut en 1054, dans ce même monastère de Grotta-Ferrata, où il expiait la honte et les erreurs de sa vie licencieuse, auprès du consolateur que les remords de sa conscience lui avaient indiqué. D—s.

BENOIT X, anti-pape, nommé Jean, évêque de Velétri, élevé au St.-Siége par une faction tumultueuse, composée en grande partie de gens armés. Cette élection s'était faite nuitamment, au mois de mars 1058, au moment où le pape Étienne IX venait de fermer les yeux, et au mépris du conseil qu'il avait donné de ne rien terminer avant le retour d'Hildebrand, qu'il avait envoyé négocier en Allemagne. L'intrus qui avait été nommé était si ignorant, qu'il n'aurait pu expliquer un seul verset des psaumes. Les Italiens lui donnèrent le surnom de *Mincio* ou *Minchione*, qui signifie stupide. L'évêque d'Ostie se refusa à sacrer Benoît. On s'adressa à l'archiprêtre, qu'on amena de force et qu'on sut y contraindre. Hildebrand, étant revenu de son ambassade, fit

procéder à une autre élection à Sienne. On nomma, au commencement de 1059, Gérard, qui prit le nom de *Nicolas II*. Benoît, ayant appris qu'il était question de le déposer dans un concile, fut touché de remords, vint se jeter aux pieds du pape, qui lui pardonna, et leva l'excommunication prononcée contre lui, à condition qu'il demeurerait à Ste.-Marie-Majeure, déposé de l'épiscopat et de la prêtrise. Le schisme fut ainsi terminé. L'usurpateur mourut dans le cours de l'année 1059. Il est compté cependant, comme Benoît X, dans la liste des papes légitimes. D—s.

BENOIT XI (S.), élu pape le 27 octobre 1303, après la mort de Boniface VIII. Il était fils d'un notaire de Trévise, nommé *Boccasio Boccasini*. Il fut élevé à Venise, où, étant très-jeune encore, il gagnait sa vie à instruire des enfants. Il se retira ensuite chez les frères prêcheurs, où il se distingua tellement par sa science et sa vertu, qu'il passa rapidement par toutes les charges, et fut sous-prieur, prieur, provincial, et enfin neuvième général de l'ordre. Ce fut Boniface VIII qui le fit cardinal. Il était connu sous le nom de *Nicolas* de Trévise; il était en outre évêque d'Ostie au moment de son exaltation. Elle se fit en peu de moments, et d'une voix unanime. Pendant la durée de son pontificat, qui ne fut que de huit mois, Benoît XI répara quelques-uns des maux que l'on reprochait à la mémoire de son prédécesseur. Il reçut les envoyés de Philippe-le-Bel, qu'il releva des censures lancées par Boniface VIII. Il est à remarquer cependant que le roi de France n'avait pas demandé cette absolution, mais avait permis simplement à ses envoyés de la recevoir en son nom. Philippe faisait la demande d'un concile, qui fut éludée, les avis s'étant trouvés partagés dans le sacré collége. Benoît XI ne laissa subsister que treize excommunications de toutes celles prononcées par Boniface VIII (*Voy.* ce nom), parmi lesquelles demeurèrent celles de Nogaret et de Sciarra Colonne. Les autres membres de cette dernière famille furent rétablis dans leurs biens et dans leurs dignités. Benoît envoya à Florence le cardinal de Prato, pour tâcher de réconcilier les deux factions ennemies des Guelfes et des Gibelins. Cette négociation infructueuse fut encore troublée par un événement sinistre, la chute du pont sur l'Arno, qui était chargé d'une multitude de spectateurs. Benoît, porté par reconnaissance en faveur des frères prêcheurs, les autorisa, sous certaines restrictions, à exercer la prédication et la confession sans avoir recours à leur évêque. Il fit trois cardinaux, et tous trois furent pris dans cet ordre. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, âgé de 63 ans. On fit courir le bruit qu'il avait été empoisonné dans des figues que lui apporta un jeune garçon habillé en fille, et dont il mangea beaucoup. On ne connaît aucun fondement raisonnable à un tel soupçon. Benoît XI n'était pas sans mérite. La courte histoire de sa vie prouve qu'il avait de la douceur dans le caractère, de la reconnaissance dans le cœur, et que sa politique était fondée sur l'amour de la paix. On a de lui des sermons, des commentaires sur l'Écriture-Sainte, et une lettre circulaire qu'il écrivit aux frères prêcheurs lorsqu'il fut élu général de l'ordre : cette lettre se trouve dans le tome IV du *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène. D—s.

BENOIT XII, élu pape à Avignon, le 20 décembre 1334. Il s'appelait *Jacques-de-Nouveau*, surnommé

Fournier. Il était né à Saverdun, dans le comté de Foix; son père était boulanger, et c'est de-là sans doute que lui venait le surnom de *Fournier*. Étant jeune, il avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Boulbonne, de l'ordre de Cîteaux. Il vint étudier à Paris, où il était bachelier quand il fut élu abbé de Fontfroide du même ordre. Parvenu au doctorat, il fut fait évêque de Pamiers en 1317, puis évêque de Mirepoix; enfin cardinal par le pape Jean XXII, auquel il succéda huit ans après. Benoît XII fut nommé au refus du cardinal de Comminge, à qui la faction française voulait imposer pour condition de ne point aller à Rome, ce qu'il rejeta, en disant qu'il renoncerait plutôt au cardinalat, parce qu'il croyait que la papauté était en danger. Tous les suffrages s'étant trouvés réunis, par une espèce de prodige, en faveur de Benoît, celui-ci dit aux électeurs: « Vous » avez choisi un âne, » ce qui signifiait sans doute qu'il s'avouait très-ignorant dans le manége de cour; car il était d'ailleurs habile jurisconsulte et savant théologien. A peine élevé au siége pontifical, il reçut une députation des Romains, qui le pressaient de revenir en Italie. Il n'en était pas éloigné, et voulait établir sa résidence à Bologne. Mais l'esprit de faction et de révolte qui troublait cette ville, le fit renoncer à son dessein. Il s'occupa donc de gouverner l'Église au lieu où la Providence l'avait placé. Son premier soin fut d'ordonner la résidence aux évêques, et de leur défendre de paraître à la cour sans y être appelés pour affaires. Il écrivit au clergé de Castille pour exhorter les ecclésiastiques à réformer leurs mœurs scandaleuses, afin de ne pas exposer la religion chrétienne aux mépris des musulmans. Il révoqua ensuite toutes les expectatives dont son prédécesseur avait surchargé les églises, abolit la pluralité des bénéfices, et tâcha de bannir la faveur et la simonie dans la dispense des emplois ecclésiastiques. Les hérésies qui infestaient alors plusieurs pays, telles que celles des Vaudois en Lyonnais et en Dauphiné, celles des Fraticelles en Italie, et d'autres encore en Irlande et en Allemagne, fixèrent son attention, l'engagèrent à établir des inquisitions en plusieurs endroits, ou à invoquer le secours de la puissance séculière dans les états où l'inquisition n'était pas admise. Philippe de Valois, qui régnait alors en France, envoya proposer à Benoît XII de faire Jean, son fils aîné, roi de Vienne, de le faire lui-même vicaire de l'empire en Italie, de lui donner les décimes des dîmes pendant dix ans, et tout le trésor de l'Église pour le secours de la Terre-Sainte. Le pape et les cardinaux, effrayés de ces prétentions, cherchèrent alors à négocier avec l'empereur Louis de Bavière, qu'il s'agissait de relever des censures dont l'avait frappé Jean XXII. Mais l'accommodement ne put pas avoir lieu (Voy. l'*Hist. Ecclésiast.* de Fleury). Les rois de France et de Naples, d'un côté, le roi de Bohême et le duc de Bavière son gendre, de l'autre, s'y opposèrent par divers motifs; et de plus, Philippe avait saisi, dans tous ses états, les revenus des cardinaux. Les dispositions favorables de Benoît XII pour l'empereur Louis, se trouvant ainsi paralysées par la crainte du roi de France, l'empereur convoqua une diète à Francfort, où il fut décrété en principe que la puissance impériale ne venait point du pape, et établi en fait que les procédures de Jean XXII étaient nulles, attendu qu'elles avaient été faites au préjudice de l'appel, que

l'empereur avait interjeté un futur concile dans le cours de l'année 1337. Le roi Philippe de Valois vint visiter Benoît XII à Avignon, et lui faire part du dessein qu'il avait d'entreprendre une nouvelle croisade. Ce prétexte fournit ensuite à ce même monarque, ainsi qu'au roi d'Angleterre, un moyen pour lever sur le clergé de leurs états des décimes, dont ils employaient les deniers à la guerre qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Benoît écrivit à Philippe pour se plaindre de cette infidélité. Cette lettre est du 4 avril 1337. Le pape articulait les mêmes griefs contre le roi de Portugal. Il formait encore d'autres plaintes contre le roi de France, au sujet de l'extension et de l'abus du droit de régale, à la faveur duquel les officiers royaux pillaient ou dégradaient les bénéfices vacants, ou bien dépouillaient les bénéficiers titulaires, avant que leur dépossession eût été légalement prononcée. L'extension du droit de régale, résultant de l'ordonnance appelée *Philippine*, excita la réclamation du pape. « Mais, » le roi y ayant persisté, Benoît ne » crut pas, dit Bossuet, qu'il fût de » la prudence d'un pape de pousser » les choses à bout, ni qu'il fallût tou- » jours, dans les affaires ecclésiasti- » ques, s'arrêter si scrupuleusement » aux moindres minuties, et la *Phi- » lippine* subsista dans toute sa » vigueur. » Benoît XII s'occupa aussi de la situation du roi d'Arménie, qui avait été obligé de se soumettre au soudan d'Égypte, et de lui prêter serment de fidélité. Il lui écrivit pour lui représenter que ce serment, extorqué par la violence, était contraire à la volonté de Dieu, à la justice et à la dignité royale. En conséquence, il l'en décharge par l'autorité apostolique, dans sa lettre du 1er. mai 1338. « Mais, après de telles » dispenses, observe judicieusement » Fleury, quel fond pouvaient faire » les infidèles sur les serments des » chrétiens? » Vers ce même temps, Benoît XII reçut à Avignon une ambassade du grand khan des Tatars, et des lettres de quatre princes de la nation des Alains, qui demandaient à renouveler plus intimement leur alliance religieuse avec le pape. Benoît reçut avec honneur ces ouvertures, fit des présents aux députés, répondit d'une manière affectueuse à leurs princes, et envoya quatre frères mineurs, en qualité de nonces, en Tatarie. L'affaire de Sicile occupa également ses soins. Ce royaume, occupé par Pierre d'Arragon, lui était disputé par Robert, roi de Naples. Le pape se déclara pour celui-ci, 1°. attendu son droit de disposer de la Sicile, comme fief de l'Église; 2°. à cause de l'injuste invasion de Pierre Ier. en 1282; et 3°. enfin, parce que Frédéric avait fait couronner de son vivant Pierre II, son fils, au mépris du traité qu'il avait fait avec Charles-le-Boiteux; traité confirmé par Boniface VIII en 1303. Pour régler cette contestation, Benoît envoya deux nonces en Sicile, d'où ils furent écartés, et qui se virent forcés de borner tous leurs efforts à lancer des sentences d'excommunication contre Pierre et ses adhérents. Le clergé de Hongrie formait des plaintes contre les vexations des officiers du roi et des seigneurs. Ces plaintes supposaient au pape un droit sur le temporel des souverains, suivant les prétentions de Boniface VIII et la doctrine d'Augustin *Triomfe*. Benoît XII se contenta d'écrire au roi de Hongrie une lettre d'exhortation, en date du 20 septembre 1338. Au nord de l'Europe, d'autres affaires attirèrent aussi son attention. L'ordre Teutonique avait envahi quelques domaines appartenant

au roi de Pologne, entres autres, Culm et la Poméranie. Benoît envoya deux nonces pour informer sur cette invasion qui intéressait l'Église, dont le roi de Pologne était regardé comme tributaire. L'ordre fut condamné par contumace à restitution, à une indemnité de 194,500 marcs, et à 1600 marcs de dépens, avec excommunication contre les auteurs du délit. Le roi de Suède, Magnus, après l'expulsion de Christophe, roi de Danemarck, s'était emparé de la Scanie, et demandait au pape de lui confirmer la possession de cette province. Benoît XII lui répondit qu'il ne pouvait faire ce qu'il désirait, attendu que l'usage de tous ses prédécesseurs était de ne faire aucune concession de ces sortes de biens temporels, sans avoir cité ceux qui peuvent y être intéressés. Les objets de discipline et de dogme, occupèrent pareillement les soins de Benoît XII. Il réforma les moines noirs et les frères mineurs. Il fut question de son temps de la réunion des églises grecque et latine; mais cette tentative n'eut point de succès. Le pontificat de Benoît XII, qui dura sept ans et quatre mois, fut dénué de grands événements, mais rempli de travaux utiles à la religion. Benoît différait de son prédécesseur, et dans l'extérieur et dans la conduite morale. Jean XXII avait le visage pâle; la taille petite, la voix faible; Benoît était fort grand, avait le visage sanguin et la voix sonore. Jean s'appliqua à enrichir ses parents; Benoît disait au contraire: « A Dieu ne plaise que le roi de France » m'asservisse tellement par mes pa» rents, qu'il me porte à faire tout ce » qu'il désire, comme mon prédéces» seur. » Benoît XII mourut le 25 avril 1342, et fut inhumé à Avignon. La statue de ce pape, que l'on voit au Vatican, porte deux couronnes à la tiare. Quelques auteurs pensent que ce fut Clément V, ou Jean XXII qui ajouta la seconde. Ce fut Boniface VIII (*Voy.* ce nom), ainsi qu'il résulte du petit ouvrage de Jos. Garampi, intitulé : *Illustrazione di un antico Sigillo della Garfagnana*, Rome, 1762, in-4°. Benoît laissa plusieurs écrits qui ne sont pas imprimés; mais on conservait à Rome son *Traité de la vision béatifique*, qui paraît avoir été son principal ouvrage. D—s.

BENOIT XIII, élu pape le 29 mai 1724, succéda à Innocent XIII. Il était de l'illustre famille des *Ursins* ou *Orsini*. Il était né à Rome le 2 février 1649. Ses prénoms étaient *Pierre-François*; il prit ceux de *Vincent-Marie* en entrant dans l'ordre des dominicains de Venise, fut nommé cardinal en 1672, et fut successivement évêque de Manfredonia, de Césène, et enfin archevêque de Bénévent. Ce fut dans cette dernière ville que, le 5 juin 1688, un tremblement de terre pensa lui coûter la vie : la secousse renversa une partie du palais archiépiscopal. Un gentilhomme, qui était à ses côtés, fut écrasé. Le prélat fut précipité de l'appartement du second jusque sur la voûte de la cave, où quelques roseaux (ce sont les expressions de l'historien) se croisèrent en tombant et formèrent une espèce de cintre qui le mirent à l'abri. Au bout d'une heure et demie, on parvint à le retirer des décombres, et le jour même il prêcha, le St.-Sacrement à la main. Bénévent fut réparé et embelli par ses soins. Benoît XIII porta sur le siége pontifical des vertus qui ont fait honorer sa mémoire. Il voulait sincèrement mettre fin aux troubles que la constitution avait causés. Par un bref du 6 novembre 1724, adressé à tous les professeurs de l'ordre de St.-Dominique, où il approuvait hautement

la doctrine des thomistes sur la grâce et la prédestination, il prend à cœur de justifier la bulle de Clément XI du reproche qu'on lui faisait, de donner atteinte à la doctrine de S. Thomas et de S. Augustin. Un an après, en 1725, il tint à Rome un concile, dans la 5e. section duquel on traita de la constitution *Unigenitus*. On en fit la lecture, et elle fut insérée dans les actes du concile. On forma un décret sur ce sujet. Depuis, Benoît XIII revint encore sur ces matières, et, tout en défendant la doctrine des dominicains sur la prédestination gratuite et sur la grâce efficace, dans sa bulle *Pretiosus*, il en rendit une autre où il se déclare ouvertement pour la constitution. Cette dernière bulle occasionna par la suite, en France surtout, beaucoup de persécutions; et cependant rien n'était plus contraire à ses intentions pacifiques. Benoît XIII était lié avec le cardinal de Noailles, et lui avait promis un bref approbatif de douze articles expliqués dans une lettre de ce prélat, et qui devaient mettre fin à toutes les disputes; mais il paraît qu'une secrète opposition de la part des constitutionnaires empêcha l'effet de cette bonne intention. La conduite incertaine, énigmatique de Benoît XIII dans ces circonstances, ne tenait point à un défaut de sincérité, mais à une confiance aveugle en des gens qui ne la méritaient pas. Le cardinal Coscia en abusa d'une manière scandaleuse. A la mort de Benoît, le peuple voulait mettre en pièces cet indigne ministre. Clément XII lui fit faire son procès. Il fut enfermé au château de St.-Ange. Il n'en sortit que sous Benoît XIV, qui l'exila à Naples, où il mourut gorgé d'or et couvert de mépris. Benoît XIII, en 1729, donna un bref pour autoriser la légende de Grégoire VII, dans laquelle les entreprises de ce pape, sur les droits temporels des souverains, étaient préconisées avec affectation. Ce bref, qui se trouve dans le *Bullarium Romanum*, édition de Luxembourg, tome X, éprouva de grandes contradictions, et fut rejeté par la plupart des églises de l'Europe. Benoît XIII, après avoir vécu en assez bonne intelligence avec la cour de Vienne, qui lui avait rendu Comachio, se brouilla de nouveau avec elle, au sujet des duchés de Parme et de Plaisance, qu'il prétendait devoir relever du St.-Siége, tandis que le cabinet de Vienne en disposait comme fiefs de l'Empire. Cette contestation, qui durait depuis long-temps, resta encore indécise pour le moment. Benoît XIII mourut le 21 février 1730, âgé de quatre-vingt-un ans, après un pontificat de cinq ans et huit mois. On ne peut que louer sa piété, sa vertu, son zèle pour la religion et sa libéralité envers les pauvres. Il manqua d'un juste discernement dans le choix de ses ministres, et de fermeté dans l'exécution de ses desseins. Rien n'égalait sa douceur et son humilité. « J'aime, disait Benoît XIV, j'aime » la bonhomie de Benoît XIII, qui » fit reculer son carrosse dans Rome » même, pour ne pas avoir d'affaire » avec un gentilhomme romain. » On a de Benoît XIII des *Homélies sur l'Exode*, qu'il avait prononcées étant archevêque de Bénévent, 2 vol. in-4°., Rome, 1724. Le 3e. vol., publié en 1725, est d'un dominicain, que le pape avait chargé de compléter l'ouvrage. Sa vie a été écrite en latin par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, et dédiée à Benoît XIV, Rome, 1741, in-4°. D—s.

BENOIT XIV, élu pape le 17 août 1740, succéda à Clément XII. Il s'appelait *Prosper Lambertini*, et

sortait d'une famille illustre de Bologne, où il était né le 13 mars 1675. Son éducation fut remarquable par ses rapides progrès dans toutes les sciences, qui le firent bientôt distinguer parmi tous les élèves de son âge. Les études les plus sérieuses suffisaient à peine à son ardeur pour le travail, et n'ôtaient rien à la prodigieuse vivacité de son esprit. S. Thomas fut son auteur de prédilection pour la théologie. Il s'appliqua également au droit canonique et civil, devint clerc du fameux avocat Justiniani, et ne tarda pas à être fait lui-même avocat consistorial. On le fit ensuite promoteur de la foi, ce qui lui donna lieu de s'appliquer aux procédures usitées pour la béatification, et de faire, par la suite, un excellent ouvrage sur cette matière. Passionné pour les sciences, pour les recherches historiques, pour les monuments des arts, Lambertini se lia avec tous les hommes célèbres de son temps. Il avait la plus haute estime pour le père Montfaucon qu'il connut à Rome. Ce savant bénédictin disait de Lambertini: « Tout jeune qu'il est, il a deux » ames, l'une pour les sciences, l'au- » tre pour la société. » Ses occupations sérieuses ne l'empêchaient pas d'orner sa mémoire de tout ce qu'il y avait de plus recherché dans la littérature: « On me gronde quelquefois, » disait-il, de ce qu'il m'arrive d'a- » voir quelque léger entretien avec le » Tasse, le Dante et l'Arioste: mais » j'ai souvent besoin de me les rappe- » ler, pour avoir l'expression plus » vive et la pensée plus énergique. » On peut remarquer, dans sa lettre à Voltaire (en réponse à la dédicace de la tragédie de *Mahomet*), qu'il fait plusieurs citations de Virgile, dont il n'avait pas lu un mot depuis douze ans. Clément XI le nomma chanoine de St.-Pierre, et ensuite prélat. On le vit bientôt consulteur du Saint-Office, associé à la congrégation des rites, et enfin Innocent XIII ajouta la place de canoniste de la Pénitencerie. « On me suppose un homme » à trois têtes, écrivait-il à un de ses » amis, à raison des charges dont on » m'accable; il me faudrait une ame » pour chaque place, et la mienne » peut à peine me gouverner. » Bientôt il fut appelé aux emplois du premier ordre. Benoît XIII lui donna l'évêché d'Ancône en 1727. Ce fut là qu'il développa des talents supérieurs et de grandes vertus. Visites, synodes, prières, instructions, il ne négligea rien dans l'accomplissement de ses devoirs. Il fut l'ami de ses curés, et ne leur donna pour successeurs que leurs meilleurs vicaires. Sa conduite fut la même à l'archevêché de Bologne, dont il fut revêtu en 1732, et où ses compatriotes le virent arriver avec transport. Obligé de destituer un curé pour des motifs assez graves, il alla lui annoncer lui-même cette affligeante nouvelle, et lui donna un bénéfice simple, meilleur que sa cure. Il ne souffrait point les actes de fanatisme, et s'y opposait même au risque de sa propre sûreté. Un étranger ayant été arrêté pour avoir tourné en ridicule quelques pratiques religieuses, il le prit sous sa protection, et le fit évader secrètement. Il protégeait la faiblesse opprimée avec toute la fermeté de la puissance. Une jeune postulante éprouvait de la part des religieuses du couvent une résistance, fondée sur des imputations injurieuses à ses mœurs. Elle s'adressa à Lambertini, qui accueillit ses plaintes, et écrivit du ton le plus sévère à la communauté pour ramener ces religieuses à des sentiments d'indulgence et de charité plus dignes de leur état. Lambertini

ne mettait pas moins de chaleur et de courage à défendre la vertu persécutée, surtout quand il était pénétré lui-même du sentiment de l'injustice. Un de ses grands-vicaires fut accusé auprès de Clément XII. Lambertini écrivit au pape que sa Sainteté était trompée, et que cet honnête ecclésiastique était victime d'une insigne calomnie. Il terminait ainsi sa lettre : « Je prie » tous les jours notre divin Sauveur, » pour qu'il soit aussi content de son » vicaire que je le suis du mien. » Ce trait un peu malin ne déplut point à Clément XII, qui lui sut gré de sa franchise. Les plus hautes destinées attendaient Lambertini après la mort de ce pontife. Il les avait prévues, et ne faisait pas difficulté d'en convenir, lorsque l'occasion s'en présentait. Étant jeune avocat, il fit un voyage d'agrément à Gênes avec quelques-uns de ses confrères, qui voulurent retourner à Rome par mer. « Prenez cette route, » vous autres, leur dit-il, qui n'avez » rien à risquer ; mais moi qui dois » être pape, il ne me convient pas de » mettre à la merci des flots César et » sa fortune. » Le chapeau de cardinal que Lambertini avait reçu de Benoît XIII, en 1728, lui donnait entrée au conclave de 1740, où les intrigues du cardinal de Tencin surtout retardaient l'élection au-delà du terme accoutumé. Les cardinaux, excédés de fatigue, divisés par des factions à peu près égales, ne savaient à quel choix s'arrêter, lorsque Lambertini s'avisa de leur dire avec son enjouement ordinaire : « Si vous voulez un saint, nommez » Gotti ; un politique, Aldovrandi ; » un bonhomme, prenez-moi. » Ces mots, comme jetés au hasard, furent une illumination soudaine pour tout le conclave ; les projets de Tencin furent déjoués, et Lambertini fut élu. Il prit le nom de *Benoît XIV* ; mais on le désigne souvent sous celui de sa famille, qui a commencé sa célébrité. On connaît un souverain aux ministres, aux amis dont il s'environne. Les choix de Benoît XIV honorèrent tous son discernement. Il fit son principal ministre le cardinal Valenti, dont la perte lui causa ensuite les plus vifs regrets. C'était un homme du plus grand mérite, ainsi que les cardinaux Passionei et Quirini, que Benoît XIV admit également dans son intimité. On sait aussi qu'il faisait un cas particulier de l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*. L'état de l'Église et la position de la cour de Rome n'avaient pas échappé à la pénétration et à la prudence de Lambertini. Depuis la réforme, les foudres du Vatican ne faisaient plus trembler les souverains sur leurs trônes. Les pontifes avaient abdiqué de fait leurs prétentions à la suprématie temporelle. A ces grandes discussions, avaient succédé des contestations quelquefois ridicules, des controverses polémiques sur des points de théologie indifférents dans leur essence aux articles essentiels de la foi. La cour de Rome y avait pris parti, plutôt par condescendance que par intérêt personnel. Le foyer de ces disputes était principalement en France, où deux partis acharnés s'étaient divisés pendant le 17e. siècle sur la doctrine de Molina et de Jansénius, et se déchiraient dans le 18e. sur les articles de la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Le formulaire et cette bulle n'en avaient pas moins compromis l'autorité des pontifes romains, en revêtant de leur sanction des excès qui se commettaient en leur nom. Les quatre articles de l'assemblée du clergé de 1682 dormaient dans un oubli apparent, et subsistaient toujours comme principe héréditaire dans le cœur des Français. Benoît XIV était digne de se

mesurer avec toutes ces difficultés, qu'il avait su prévoir. Il ne lui convenait pas de briser avec éclat les constitutions de ses prédécesseurs, dont la plupart avaient laissé d'honorables souvenirs. Il savait que les institutions humaines, celles même qui ont paru les plus utiles, s'altèrent à la longue, et finissent par n'être plus en harmonie avec les mœurs, les opinions, ni avec les lois des générations nouvelles; que la main du temps opère en silence ces grands changements, et sauve les états de ces secousses violentes, qui les ébranlent jusque dans leurs bases. Enfin, à l'époque où vivait Benoît XIV, une main habile traçait cette maxime mémorable dans un ouvrage qui a immortalisé son auteur. « Il faut quelquefois bien des » siècles pour préparer les change- » ments; les événements mûrissent, » et voilà les révolutions. » (*Esprit des Lois*, liv. XXVIII, chap. 10.) Telle était la grande pensée de Montesquieu; tel fut le système de conduite de Lambertini. Ces deux hommes illustres s'étaient devinés, et le souverain mettait en pratique ce que le philosophe mettait en lumière pour le maintien et le bonheur de l'ordre social. Benoît XIV, dès ses premières années, avait annoncé ce plan de sagesse et de modération. Dans une discussion avec le P. Montfaucon, sur les droits des papes, il lui avait dit avec sa franchise et sa gaîté ordinaires : « Moins de libertés de l'é- » glise gallicane de votre part, moins » de prétentions ultramontaines de » la nôtre, et nous mettrons les choses » au niveau qu'elles doivent avoir. » Cet esprit pacifique et conciliateur lui suggérait toujours des mesures sages et adroites dans les circonstances les plus délicates. Il fut consulté par la cour de France, et invité à s'expliquer sur ces refus de sacrements, qui tourmentaient des malheureux jusque sur leur lit de mort, et, presque toujours, d'après des délations obscures, qui servaient souvent des haines et des vengeances privées, sous le voile imposteur d'un zèle religieux. Benoît XIV, par sa lettre encyclique de 1756, décida qu'on ne pouvait refuser les secours spirituels qu'à ceux qui seraient *notoirement* convaincus d'être réfractaires ou désobéissants à la bulle *Unigenitus*. On trouve ces expressions rapportées dans la *Vie de Benoît XIV*, par Cinque et Fabrino, Rome, 1787, in-fol. « In eâ autem epistolâ decrevit » constitutionem *Unigenitus* tantum » obsequium et tantam venerationem » ubique sibi vindicare ut nemo fide » lium possit absque salutis æternæ » discrimine eidem ullo modo refraga- » ri : quare sacro-sanctum Christi » corpus iis morituris esse denegan- » dum, qui publici ac noti sint adver- » sùs constitutionem contumaces, non » autem iis qui incertis tantùm rumo- » ribus hujusmodi labe infecti conji- » ciebantur. » Louis XV remercia le pape dans les termes les plus affectueux, et fit enregistrer au parlement une déclaration absolument conforme à la pensée de Benoît XIV. En forçant les accusateurs à se montrer au grand jour, et à s'appuyer de preuves évidentes, on éteignit peu à peu les persécutions, et la constitution elle-même tomba bientôt dans l'oubli. Un seul événement politique, en contact avec les anciennes prétentions de la cour de Rome, signala le pontificat de Benoît XIV; ce fut la guerre entreprise par la France et la Prusse coalisées, pour exclure la nouvelle maison d'Autriche de la dignité impériale. Trois siècles plus tôt, le pape eût pris une part active à cette querelle, et les censures de l'Église eussent été prodiguées pour son-

tenir le candidat favorisé par elle. La majorité des électeurs s'étant déclarée pour le duc de Bavière, Benoît XIV lui envoya seulement un nonce pour le complimenter; mais la contestation une fois remise au sort des armes, le pape garda la plus stricte neutralité; il se contenta, comme Moïse sur le mont Oreb, de tenir ses mains élevées au ciel, et de prier pour le parti le plus juste. Les troupes autrichiennes, espagnoles, napolitaines, s'établirent indistinctement dans les états ecclésiastiques. Les officiers qui passaient dans Rome se faisaient un devoir de respecter le trône de la religion et l'asyle de la paix. Les armées de Charles et de Lobkowitz se battaient aux portes de la ville, sans que le sommeil des Romains en fût troublé. Lorsque la tranquillité fut rétablie, le pape obtint de justes indemnités pour le séjour des troupes dans ses domaines, et les puissances de l'Europe, en s'acquittant de leurs obligations, s'empressèrent de fortifier leur alliance respective de ce lien sacré de la concorde universelle. Benoît XIV chercha à la maintenir par tous les moyens que les occasions pouvaient lui suggérer. Son attachement pour la France fut inaltérable. Il chercha également à obliger Marie-Thérèse, qui croyait, mais à tort, avoir à s'en plaindre, pour avoir marqué quelque prédilection à l'électeur de Bavière. Il accorda à cette princesse la suppression du patriarcat d'Aquilée, malgré l'opposition des Vénitiens; il lui permit de tolérer le culte des protestants dans ses états. « C'est un très-grand bien, » écrivait-il à cette princesse, de chercher à rapprocher les protestants » du St.-Siége. On ne les convertira » jamais que par la persuasion et la » douceur. » Frédéric, possesseur de la Silésie, devait pourvoir à des évêchés catholiques faisant partie de ses conquêtes. Il présentait, pour succéder au célèbre cardinal de Zinzindorf dans l'évêché de Breslau, un sujet dont Benoît XIV ne voulait pas, à cause de son inhabileté. Le roi insista, le pape déféra à sa volonté, et la suite prouva à Frédéric que Lambertini avait raison. L'impératrice de Russie, Élisabeth, le nommait *le sage par excellence*. Les souverains de la Sardaigne et du Portugal lui étaient particulièrement attachés. On l'estimait même à Constantinople. « Le » bon Turc, écrivait-il à un de ses » amis, m'a fait dire les choses du » monde les plus agréables par le » marquis Maio, etc. » En recevant le roi de Naples qui venait lui rendre hommage, il lui dit : « Comme chef » de la religion, je vous vois à mes » pieds; comme particulier, je suis » aux vôtres. » La margrave de Bareith, sœur du roi de Prusse, princesse du mérite le plus distingué, vint à Rome visiter Benoît XIV; les étrangers de tous les pays, de toutes les sectes, se pressaient autour de lui. « Ce pape, écrivait-il au cardinal » de Tencin, ce pape que leur patriarche Luther regardait comme la » bête à dix cornes, ce pape ne leur » paraît plus si redoutable;.... ils ne » voyent plus en lui l'Ante-Christ, » etc. » Benoît XIV aimait trop les sciences et les lettres, pour ne pas en faire l'objet particulier de ses soins (*Voy.* MURATORI et NORIS). Il fonda des académies à Rome; il envoya des gratifications à celle de Bologne; il fit mesurer un degré du méridien (*Voy.* BOSCOVICH), relever l'obélisque du *champ de Mars*, bâtir l'église de St.-Marcellin, dont il traça lui-même le plan; exécuter en mosaïque les beaux tableaux de St.-Pierre; traduire en italien les bons

livres anglais et français ; enfin, on avait commencé à imprimer, par son ordre, une Notice des manuscrits presque innombrables qui enrichissaient la bibliothèque du Vatican, et dont il avait augmenté lui-même le nombre jusqu'à 3,300. Benoît XIV protégeait les savants et les récompensait. L'abbé Galiani, savant naturaliste, dit, en lui présentant une collection de laves : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Le pape entendit fort bien le sens de ces paroles, et les expliqua au gré de l'écrivain, en lui accordant une pension. Son administration intérieure ne fait pas moins d'honneur à sa sagesse; il sévit contre les usuriers et les faux nobles; il favorisa la liberté du commerce; il diminua le nombre des fêtes. La piété de Benoît XIV était sincère, mais éclairée et tolérante. Il s'appliqua à conserver le dogme et les bonnes mœurs, dont il donnait lui-même le plus louable exemple. Il réforma les Jésuites en Portugal. Il confirma la bulle de Clément XI contre les cérémonies chinoises. Benoît XIV mourut le 3 mai 1758, après une maladie assez douloureuse, pendant laquelle il ne perdit pas un seul instant la sérénité de son ame, ni la vivacité de son esprit. Il avait chargé le cardinal Archinto du gouvernement de l'état. Ses derniers soins furent consacrés à consoler ceux qui pleuraient autour de lui, et à remplir avec ferveur les devoirs de la religion. La conversation de Lambertini était brillante; ses reparties étaient vives et remplies de finesse, de grâce, de sel et de gaîté. Son expression était originale, et souvent animée par des images neuves, hardies et piquantes. Carraccioli, qui a écrit une *Vie de Benoît XIV* (1784, in-12), a rapporté, sur la foi de quelques témoignages vagues et indirects, une foule de ces traits spirituels et légers qui échappent dans l'abandon d'une aimable familiarité; mais on sait que cet écrivain ne se piquait point d'exactitude ni de discernement. Quelques personnes, un peu sévères, ont reproché à Benoît XIV certaines saillies qui semblaient lui faire perdre quelque chose de sa dignité. Les idées que l'on se forme à cet égard sont relatives aux mœurs, aux habitudes, au langage. La dignité d'un Français n'est pas celle d'un Allemand, ni d'un Italien. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Benoît XIV ne s'oublia au point de se compromettre en aucune manière. « Il fallait que les mœurs de Lambertini fussent bien pures, disait le cardinal Spinelli, puisque la liberté qu'il mit dans ses propos ne jeta jamais le moindre nuage sur ses vertus. » On lui reprocherait peut-être, avec plus de justice, un peu d'ambition qu'il ne cherchait pas du moins à déguiser. Il avait une aversion décidée pour les affaires de détail, qu'il abandonnait à ses ministres. Les Romains disaient qu'il écrivait trop, et ne gouvernait pas assez. Benoît XIV avait la taille médiocre, le corps replet, l'œil enjoué, le sourire fin, et des yeux qui annonçaient toute la vivacité de son esprit. L'éloge de Benoît XIV se trouve partout; l'un des plus célèbres, est ce distique si connu de Voltaire, qui lui avait dédié sa tragédie de *Mahomet :*

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis;
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

Mais le plus flatteur de tous, peut-être, est le monument que le fils du ministre Walpole lui fit ériger en Angleterre, et où on lit, entre autres, ces mots déjà consacrés par les suffrages de la postérité : « Aimé des catholiques, estimé des protestants, humble, désintéressé ; monarque sans

» favori, pape sans népotisme, et, » malgré son esprit et son savoir, docteur sans orgueil, censeur sans sévérité, etc. » Cet éloge est très-beau, sans doute; mais il n'y en a peut-être pas qu'on puisse moins accuser de flatterie. L'édition la plus complète des œuvres de Benoît XIV est celle de Venise, en 16 volumes in-fol., précédée de la vie de l'auteur. Elle est composée : I. du *Traité de la Béatification et de la Canonisation*, dont Baudeau a donné une analyse en français (*Voy*. BAUDEAU); II. du *Sacrifice de la Messe*, écrit d'abord en italien, et traduit en latin par l'abbé Giacomelli, Bologne, 1740; III. *De festis in honorem Christi et B. Mariæ*, traduit par le même de l'italien en latin; IV. *Institutiones ecclesiasticæ*; V. *De Synodo diœcesanâ*; VI. *Bullarium*, imprimé séparément à Venise, 1760, 4 vol. in-fol.; VII. *Quæstionum canonicar. et moralium in materiis ad sacram congregationem spectantibus ab ipso propositarum et discussarum*; VIII. *Opera Miscellanea*. Outre les ouvrages compris dans cette grande collection, et qui tous avaient paru d'abord séparément, on a encore de Benoît XIV une édition du *Martyrologe* de Grégoire XIII, Rome, 1748, et quelques autres pièces. De tous ces ouvrages, le plus remarquable est celui qui traite des synodes. On y aperçoit le grand canoniste, et c'est le meilleur que l'on connaisse pour former des ecclésiastiques et diriger des évêques. D—s.

BENOIT, anti-pape, connu sous le nom de BENOIT XIII. Il s'appelait *Pierre de Lune*, et était né en Aragon d'une famille illustre. Il avait d'abord étudié la jurisprudence et le droit canonique. Il prit depuis le parti des armes, revint ensuite à ses premières études, et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Il paraît qu'il fit des progrès assez rapides dans la carrière ecclésiastique. Grégoire IX le fit cardinal en 1375. Un caractère ambitieux, l'esprit d'intrigue, de l'audace dans les desseins, de la ténacité dans l'exécution donnaient à Pierre de Lune de grands avantages pour briller alors sur la scène politique. Le retour des papes à Rome avait commencé dans l'Église une dissension qui fut d'une trop longue durée, et qui est connue dans l'histoire sous le nom de *schisme d'Occident*. Le clergé s'était séparé en deux factions, dont l'une élisait le pape à Rome, et l'autre dans Avignon. Urbain VI et Clément VII, nommés en même temps au siége pontifical, avaient déjà donné le spectacle d'une funeste division. Pierre de Lune s'était attaché au parti de Clément VII, siégeant à Avignon; il fut son légat en Espagne, où il le fit reconnaître dans le concile de Salamanque, en 1387. Après la mort de Clément VII, Pierre de Lune fut choisi pour lui succéder, le 28 septembre 1394, par la faction avignonaise des cardinaux. L'université de Paris, dont les opinions étaient une autorité dans ces sortes d'affaires, avait proposé, dès le vivant de Clément VII et d'Urbain VI, une réunion des deux pontifes, pour soumettre leur droit respectif à l'arbitrage d'un concile général. Clément VII avait rejeté cet acte conciliatoire. Ce refus avait mis la France surtout en garde contre les intentions du nouveau pape; elle eût désiré retarder du moins l'élection; mais les cardinaux avignonais assurèrent Charles VI que celui qu'ils allaient élire consentirait à l'union et même à la cession, si elle était jugée nécessaire. Pierre de Lune ratifia lui-même cette convention;

mais il ne tarda pas à manifester le dessein de l'éluder. Les ambassadeurs de Charles VI, qui étaient les premiers princes de son sang, accompagnés de quelques membres de l'université, ne purent engager Benoît à exécuter fidèlement sa promesse, relative à l'union. Il ne restait plus à tenter que la voie de la cession. Tous les princes chrétiens s'y déterminèrent, à l'exception du roi d'Aragon; mais les tentatives qu'ils firent auprès de Benoît et de Boniface IX, qui siégeait à Rome, furent également inutiles. Benoît surtout fulminait contre l'université de Paris, qui interjetait appel de ce pape à un autre pape reconnu par l'Eglise universelle. Cet état de choses nécessita un concile national en France, où il fut résolu de se soustraire à l'obéissance de Benoît. Le roi ratifia la décision du concile, et l'édit de soustraction fut enregistré au parlement le 19 août 1398. Cet édit ordonne qu'il sera pourvu à la collation des bénéfices, suivant le droit commun, par l'élection des chapitres, ou par la collation des ordinaires. Cet exemple ayant été suivi dans toute l'Europe, dix-huit des cardinaux du parti de Benoît l'abandonnèrent; deux seuls lui restèrent fidèles. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique dangereux et turbulent, et il fut résolu de s'emparer de sa personne. Le maréchal de Boucicault fut chargé de cette expédition. Il se rendit sans peine maître d'Avignon. Benoît ne fut point déconcerté par ces succès. Il se retira dans le château avec les troupes aragonaises, que lui avait amenées son frère Rodrigue de Lune, et il y fut assiégé pendant tout l'hiver, et pressé par les rigueurs de la famine. Le maréchal cependant reçut ordre de convertir le siége en blocus, et de laisser entrer des provisions dans le château, sans néanmoins en rien laisser sortir. Benoît, ainsi resserré, ne perdit point courage. Il concerta, avec un gentilhomme normand, appelé *Robinet*, ou *Robert de Braquemont*, les moyens de s'évader. Il y parvint, et une escorte de 500 hommes qui l'attendait hors de la ville, lui aida à se réfugier à Château-Raynard, petite ville peu distante d'Avignon. Cet événement changea la fortune de Benoît. Les cardinaux qui l'avaient abandonné vinrent lui demander pardon en se jetant à ses pieds, et rentrèrent en grâce. La France, en proie aux factions des princes qui se disputaient et s'enlevaient tour à tour la tutelle du malheureux monarque, était en ce moment gouvernée par le duc d'Orléans, qui la remit sous l'obédience de Benoît. Ce pontife vint aussi à bout de rengager le roi de Castille dans ses intérêts, et de faire donner à son neveu, Pierre de Lune, l'archevêché de Tolède, le plus riche de la chrétienté. Cependant il ne négligeait point de pourvoir à sa sûreté personnelle; une forte garde l'accompagnait à l'église, et l'environnait même à l'autel. Il témoignait en même temps le désir extrême d'accomplir l'acte d'union, et envoya pour cet effet des députés à Boniface IX, qui se refusa à ses propositions. Innocent VII, successeur de Boniface, fit les mêmes réponses aux mêmes instances; et enfin Grégoire XII, qui avait témoigné tant d'ardeur pour des mesures conciliatoires, rejeta toute espèce d'arrangement. Benoît n'était pas fâché au fond de ces résistances des papes romains, qui autorisaient ses propres refus; mais l'université ne se laissa point tromper par ces défaites astucieuses. Elle provoqua une seconde fois la soustraction à l'obédience de Benoît. Charles VI en fit

suspendre pour un moment l'exécution, et envoya une ambassade solennelle aux deux papes. Benoît répondit à tous ces actes par une excommunication furieuse, et du monarque, et de l'université, et de tous ceux qui auraient gardé la neutralité. Cette bulle fut déchirée dans le conseil du roi, et ceux qui l'avaient apportée furent punis. Le pape de Rome, Grégoire XII, ne se conduisait pas mieux. Tant d'excès fatiguaient et révoltèrent enfin tous les esprits, et le malheur commun rapprocha toutes les opinions. Les cardinaux des deux obédiences, réunis à Livourne, s'adressèrent au roi de France pour le prier de concourir avec eux à l'extirpation du schisme. Le seul moyen raisonnable était l'assemblée d'un concile œcuménique. Une difficulté se présentait: c'était de savoir au nom de qui il serait convoqué. Il fut décidé que, dans le cas présent, les deux colléges de cardinaux étant réunis, ils avaient le droit de faire cette convocation, du consentement de la plupart des princes chrétiens, des prélats et des fidèles, qui, étant eux-mêmes l'Église ou l'assemblée des chrétiens, avaient le pouvoir d'*habiliter* les cardinaux à cet effet. Benoît et Grégoire refusèrent, chacun de leur côté, de comparaître au concile, qui fut indiqué à Pise, et s'ouvrit le 25 mars 1409. Après les procédures préliminaires, les deux contendants, Benoît et Grégoire, furent déclarés schismatiques, et remplacés par Alexandre V. (*V.* ce nom). L'un et l'autre pontife méprisèrent le décret du concile. Benoît, qui conservait dans son obédience les royaumes d'Aragon, de Castille et d'Écosse, abandonna le séjour d'Avignon, et se retira d'abord à Collioure, et ensuite à Peniscola, petit château dans le royaume de Valence, où il conserva un fantôme de puissance. Le schisme n'étant pas entièrement éteint, il fallut recourir de nouveau à l'autorité d'un concile œcuménique, auquel consentirent enfin les puissances qui tenaient encore pour le parti de Benoît. Ce concile fut celui de Constance, qui eut lieu en 1414, et l'un de ses principaux actes fut d'élire pour pape Othon Colonne, qui prit le nom de *Martin V*. Il déclara ensuite Benoît hérétique, parjure, schismatique, et, comme tel, déposé et dégradé de toutes ses dignités. L'obstiné vieillard n'obéit pas davantage à cet irrévocable décret. Il ne se rendit pas non plus aux instances d'une ambassade solennelle qui lui fut envoyée pour l'inviter à céder. Il comptait sur la versatilité d'Alphonse, roi d'Aragon, qui en effet revint à son parti, après s'être brouillé avec Martin V. Ce nouveau retour de faveur endurcit de plus en plus Benoît dans sa rebellion, jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Peniscola, le 17 novembre 1424, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sans avoir cédé sur un seul point de ses prétentions: il prit même des précautions pour continuer le schisme après lui; il fit promettre avec serment aux deux cardinaux qui lui restaient, d'élire un autre pape en sa place, ce qu'ils exécutèrent, ainsi qu'on le verra à l'art. de Clément VIII, anti-pape. D—s.

BENOIT, auteur anglais du 12e. siècle, étudia à Oxford, fut d'abord moine bénédictin, et ensuite prieur du monastère de Cantorbéry. Henri II, qui l'estimait beaucoup, lui fit obtenir, en 1177, l'abbaye de Peterborough; il assista au couronnement de Richard Ier., en 1189, et fut élu garde du grand sceau en 1191; il mourut en 1193, ou, suivant l'évêque Nicholson, en l'an 1200. Il a écrit *la Vie de l'archevêque Thomas Becket*,

dont il avait été l'ami, et une *Histoire de Henri II et de Richard Ier.*, de 1170 à 1192, que les Anglais regardent comme une des meilleures relations historiques de cette époque, et dont Hearne a publié une belle édition en deux volumes, imprimée à Oxford en 1735. X—s.

BENOIT (René), curé de St.-Eustache à Paris, né à Savenières, près d'Angers en 1521, commença à faire du bruit dans le monde, par une traduction française de la *Bible*, Paris, 1566, in-fol.; 1588, 2 vol. in-4°. Cette dernière, aussi belle que bien soignée, est augmentée de l'Apologie de l'auteur. Les notes marginales étaient tirées, pour la plupart, de celles de Vatable. Benoît prétendait que les reproches qu'on lui faisait avaient leur source dans le préjugé généralement répandu alors, contre les traductions destinées à mettre l'Écriture Sainte entre les mains des simples fidèles. « La langue française, disait-» il, est-elle donc plus excommuniée, » pour parler chrétien, que la latine » ou autre langue quelconque? » Mais Richard Simon lui reproche d'avoir annoncé sa traduction comme faite sur l'hébreu et le grec, quoique, de son aveu, il ne sût aucune de ces deux langues, et de s'être servi de la version de Genève, en y changeant seulement quelques mots. Aussi, quoiqu'elle fût revêtue de l'approbation des docteurs et du privilége du roi, quoiqu'il protestât d'un sincère attachement à la foi catholique, quoiqu'il donnât des preuves de son attention à contredire les hérétiques dans ses notes, on en revint toujours à lui opposer la conformité de sa version avec celle de Genève. Les docteurs firent de longues listes des endroits qu'il en avait empruntés ou imités, et ils le flétrirent par une censure du 15 juillet 1567. Il fut exclu de la faculté par un décret du 1er. octobre 1572, et la censure fut ratifiée par Grégoire XIII. L'auteur, après plusieurs protestations successives contre sa condamnation, fut obligé de s'y soumettre en 1598, lorsqu'il voulut rentrer dans la faculté, pour y occuper la place de doyen. Benoît avait été confesseur de l'infortunée Marie Stuart, et l'avait accompagnée en Écosse. Il fut nommé curé de St.-Eustache, en 1569, professeur royal en théologie au collége de Navarre, en 1587. René Benoît fut surnommé *le pape des halles*, parce qu'il avait la plus grande influence sur ses paroissiens. Lorsque la faction des *seize* se fut rendue maîtresse de Paris, René Benoît alla, en 1591, chercher un asyle contre ses fureurs, dans le camp de Henri IV, où ses exhortations et ses soins contribuèrent beaucoup à la conversion de ce prince, qui l'honora de toute sa confiance, le choisit ensuite pour son confesseur, et fit sous sa direction, en 1593, le premier pas qui le ramena décidément à l'église. Il assista à l'assemblée de St.-Denis, où il fut décidé que Henri avait donné des preuves suffisantes de catholicité pour être absous, sans attendre le consentement du pape. Ce prince le nomma l'année suivante à l'évêché de Troyes; les ligueurs lui firent refuser ses bulles. On mit en avant l'hétérodoxie de sa *Bible*; mais son vrai crime était le rôle qu'il avait joué dans la réconciliation du roi, et les maximes gallicanes répandues dans ses ouvrages. Le cardinal d'Ossat eut beau protester que les endroits répréhensibles venaient de l'infidélité de deux ouvriers d'imprimerie qui avaient altéré son manuscrit, le pape fut inexorable; de sorte qu'après avoir joui onze ans des revenus de son évêché, il fut obligé de s'en démettre, en 1604, et mourut

à Paris le 7 mars 1608. Le docteur Cayet prononça son oraison funèbre, imprimée la même année. Lacroix-du-Maine, son contemporain, dit que Benoît « fut estimé homme très-éloquent et des plus célèbres entre tous ceux de sa profession, tant pour les prédications ordinaires que pour les livres en nombre infini, lesquels il a mis en lumière. » La plupart de ces livres, dont on trouve une longue liste dans la *Bibliothèque historique de la France*, et dans le tome XLI des *Mémoires* de Nicéron, roulent sur les matières du temps. Ils sont écrits d'un style sec, et la construction de ses phrases est toujours obscure et embrouillée. Le plus curieux est celui qu'il composa en faveur de son ami de Belloy, sous ce titre : *Examen pacifique de la doctrine des huguenots, où l'on montre, contre les catholiques rigides, que nous ne devons point condamner les huguenots comme des hérétiques avant que l'on l'ait prouvé de nouveau*, Caen, 1590. Il y prétendait que le concile de Trente ne suffisait pas pour les condamner, parceque ce concile n'était pas reçu en France. T—D.

BENOIT (le P.), savant maronite, dont le nom de famille était *Ambarach*, naquit en 1663 à Gusta, dans la Phénicie, de parents nobles. Son père avait fondé le monastère de Riphon, où il se retira après la mort de sa femme, en devint abbé, et y passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Deux de ses frères, moines de l'ordre de St. Antoine, furent, l'un après l'autre, archevêques du Mont-Liban. Benoît, envoyé à Rome à l'âge de neuf ans, y fit, pendant un séjour de treize ans, des progrès extraordinaires dans l'étude des belles-lettres, des langues orientales, de la théologie, et retourna en Orient pour prêcher la doctrine catholique. Le patriarche Adoensis le chargea de revoir et de corriger quelques ouvrages qu'il avait composés sur la liturgie et sur l'origine des maronites. Benoît s'en acquitta à la satisfaction d'Adoensis, et les traduisit même en latin. L'église maronite d'Antioche le renvoya en députation à Rome pour y terminer quelques procès d'importance. Il remplit cette mission avec succès, et se disposait à retourner dans son pays, lorsque Côme III, duc de Florence, l'attira auprès de lui pour arranger les caractères que Ferdinand de Médicis avait fait fondre pour l'impression des livres écrits en langues orientales, et pour diriger l'impression de plusieurs livres inédits qui se trouvaient dans la bibliothèque palatine et dans celle de Laurent de Médicis, écrits en ces langues. Tous ces travaux furent récompensés par une chaire d'hébreu dans l'université de Pise. Le goût de se faire jésuite lui étant venu à l'âge de quarante-quatre ans, il entra dans la société, et s'y concilia l'estime de ses nouveaux confrères, autant par la douceur de son caractère que par ses profondes connaissances. Clément XI le fit venir à Rome, et l'associa aux savants qui étaient chargés de revoir et de corriger le texte grec des livres sacrés. Le P. Benoît, quoique très-avancé en âge, entreprit, à la prière du cardinal Quirini, une édition de S. Ephrem, dont il fit paraître les deux premiers volumes en 1742. Il était à la moitié du second, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave qui le mit au tombeau le 22 septembre de la même année. Benoît avait traduit une partie du *Ménologe* des Grecs, qui a été imprimé à Urbin par les soins du cardinal Albani. Il est auteur de deux Disser-

tations contre Kholius, le P. Lebrun et l'abbé Renaudot. Elles se trouvent dans le second volume de son édition de S. Ephrem. T—D.

BENOIT (Élie), naquit à Paris en 1640, d'un père calviniste, qui était concierge de l'hôtel de la Tremouille. Sa jeunesse offrit une alternative d'ardeur pour l'étude et de goût pour la dissipation ; mais enfin, la première passion ayant pris le dessus, il fut choisi pour être ministre d'Alençon. Il eut, dans cette ville, une dispute avec le P. Larue, qui y prêchait le carême, sur des falsifications reprochées par celui-ci à la version de la *Bible* de Genève. Huet se mit de la partie, et il ne put s'empêcher de blâmer le jésuite d'y avoir mis trop d'aigreur. On en trouve les pièces dans le premier volume du recueil de l'abbé de Tilladet. A la révocation de l'édit de Nantes, Benoît se réfugia à Delft, où il devint ministre de l'église walonne. Ce fut là qu'il passa tout le reste de sa vie jusqu'en 1728, qu'il y mourut à près de quatre-vingt-neuf ans. Il avait eu le malheur d'épouser à Alençon une femme acariâtre qui ne cessa de lui causer des chagrins domestiques. Il eut des disputes très-vives avec Jacquelot, qu'on supposait partisan des projets de réunion entre les deux communions; avec le fameux Leclerc, sur l'interprétation du premier chapitre de l'*Evangile de S. Jean* ; avec van den Honert, sur le style du *Nouveau-Testament*. Toutes ces disputes produisirent divers écrits oubliés aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de l'édit de Nantes*, etc., Delft, 1693-95, in-4°., 5 vol. Cette histoire est écrite avec beaucoup d'aigreur; elle est souvent infidèle; mais, parmi les pièces justificatives, il y en a de fort intéressantes. II. *Histoire et Apologie de la retraite des pasteurs à cause de la persécution*, Francfort, 1687, in-12; III. *Défense* de cette apologie contre le ministre d'Artis, ibid., 1688, in-12; IV. *Mélanges de remarques critiques, historiques, philosophiques et théologiques* contre deux écrits de Toland (l'*Homme sans superstition*, et les *Origines judaïques*), Delft, 1712, in-8°.; V. des *Sermons* et des *Lettres*. T—D.

BENOIT (Michel), jésuite français de la mission de Pékin, naquit à Autun le 8 octobre 1715. Il fit ses études à Dijon, son cours de théologie au séminaire de St.-Sulpice de Paris, et, déjà promu à l'ordre du sous-diaconat, il entra au noviciat des jésuites de Nancy, le 18 mars 1737. Il apporta dans cette société des dispositions heureuses pour les sciences, et elles y furent cultivées avec soin : les mathématiques, l'astronomie, et quelques parties de la physique, furent l'objet de ses principales études. Les missions de la Chine devaient en recueillir les fruits. La persécution y éclatait alors avec violence; mais le P. Benoît n'en montra que plus d'ardeur pour solliciter la permission de s'y consacrer, et il l'obtint après trois ans de prières et d'instances. Le jeune missionnaire se rendit à Paris, et y fit quelque séjour, pour se préparer à son départ. MM. Delisle, de la Caille et Le Monnier, se partagèrent entre eux le soin de perfectionner ses connaissances astronomiques ; et l'importance que ces savants académiciens attachaient à la correspondance future de leur élève, annonce l'idée avantageuse qu'ils avaient conçue de ses talents. Le P. Benoît arriva en 1744 à Macao, et l'année suivante à Pékin, très-contrarié par cette destination flatteuse, à laquelle il eût préféré

l'emploi de missionnaire obscur dans les provinces. Peu de jésuites, attachés à la cour, furent plus constamment occupés que le P. Benoît. L'empereur Kien-long, qu'il servit pendant trente ans, l'employait indistinctement à tout, souvent même à des travaux étrangers à ses anciennes études, et sur la théorie et la pratique desquels il n'avait que des aperçus superficiels. A peine fut-il arrivé à Pékin, que l'astronome se vit transformé en fontainier. L'empereur avait vu la représentation d'un jet d'eau dans une peinture, et en avait demandé l'explication. Il voulut que les Européens de son palais exécutassent une semblable pièce d'hydraulique. Les missionnaires, embarrassés, jetèrent les yeux sur le P. Benoît, à qui les procédés mécaniques de cette sorte d'ouvrage n'étaient pas plus familiers. Cependant l'essai réussit, et cette eau jaillissante, dont l'art n'était pas encore connu à la Chine, excita les applaudissements du monarque et de sa cour. Ce prince, quelque temps après, fit bâtir, dans l'immense enceinte de ses jardins de *Yuen-ming-yuen*, quelques palais et maisons à l'européenne. Il désira qu'on y prodiguât les décorations hydrauliques, et chargea le P. Benoît de leur direction. Ces travaux occupèrent le missionnaire français pendant plusieurs années, et il finit par déployer dans leur exécution les plus rares talents. Tout ce que l'hydraulique a de plus ingénieux dans ses combinaisons, de plus varié et de plus agréable dans ses formes, fut réuni pour l'embellissement de ces maisons européennes. Parmi les nombreuses scènes d'eaux jaillissantes qu'on y voit, on distingue celles de *la Guerre des Animaux*, du *Cerf aux abois*, poursuivi par des chiens, et l'*Horloge d'eau*. Les mantchous caractérisent les douze heures du jour, qui, chez eux, sont doubles des nôtres, par douze animaux d'espèce différente. Le P. Benoît imagina de réunir ces douze animaux en face de la maison bâtie à l'italienne, sur les deux côtés d'un vaste bassin triangulaire, et d'en composer une horloge perpétuelle. Ces animaux marquent la division du jour entier, en lançant chacun par la gueule, successivement et pendant deux heures, des gerbes d'eau qui retombent paraboliquement au centre du bassin. Le plus grand ouvrage du P. Benoît, fut la machine immense qu'il construisit pour former un château d'eau ou réservoir capable de fournir des eaux abondantes à toute cette partie des jardins de l'empereur. Toutes les conduites d'eau de cette machine sont en cuivre, et les principales sont de la grosseur du corps d'un homme. Ce magnifique ouvrage, au rapport de ceux qui l'ont vu, aurait suffi en Europe pour procurer une réputation brillante à son auteur. Quelque continuels que fussent les travaux du P. Benoît, il trouvait encore le temps de s'occuper d'astronomie, de physique et de géographie. Il est le premier qui ait fait connaître à l'empereur Kieu-long les usages du télescope à réflexion, et ceux de la machine pneumatique. Ce prince éclairé sentit tout le prix de ces deux instruments, et il avait si bien étudié le dernier, qu'il se plaisait à en répéter lui-même les nombreuses expériences, en présence de ses courtisans, auxquels il les expliquait. Le P. Benoît, pour mieux satisfaire la curiosité de ce prince, qui lui faisait un grand nombre de questions relatives à la géographie, entreprit de lui dessiner une mappemonde, qui avait douze pieds et demi de longueur sur six et demi de hauteur. Dans cette

carte, il marqua les pays récemment découverts, retrancha ceux que nos modernes géographes ont retranchés, et rétablit la véritable position de beaucoup de lieux, d'après les nouvelles observations. Il joignit à ce dessin un mémoire, dans lequel, après avoir donné les explications nécessaires sur les globes terrestre et céleste, il exposait les systèmes modernes sur le mouvement de la terre, sur ceux des planètes, et en particulier sur celui des comètes, dont on espérait pouvoir un jour fixer le temps des révolutions; il y faisait mention de tout ce qui s'est exécuté en France pour perfectionner l'astronomie et la géographie, des observateurs envoyés dans tous les lieux du monde, des voyages faits au pôle et à l'équateur, pour la mesure d'un degré du méridien, etc. L'empereur, pour l'examen de cette carte, nomma une commission, composée de lettrés et des principaux membres du tribunal des mathématiques, commission où, pendant près de deux ans, elle fut l'objet de vives discussions. Lorsqu'elle eut enfin réuni les suffrages de ses juges, le monarque ordonna : 1°. qu'on tracerait un second exemplaire de cette mappemonde; qu'un des deux exemplaires serait conservé dans son palais, et l'autre mis au dépôt des cartes de l'empire; 2°. que, sur les différents globes qui se trouvent dans les maisons impériales, on ajouterait les nouvelles découvertes, telles que l'auteur les avait tracées dans sa carte. D'autres travaux succédèrent bientôt. L'empereur venait de faire dresser une nouvelle carte générale de l'empire, où tous les pays qui lui sont limitrophes étaient tracés, et, quoique la gravure sur cuivre ne soit pas en usage à la Chine, il voulut que cette carte fût gravée sur des planches de ce métal, et chargea le P. Benoît de la direction de ce travail. Le missionnaire eut beau protester qu'il n'avait aucune connaissance de la pratique de cet art; l'empereur avait parlé, il fallut obéir. Il se vit réduit, comme il l'avoue lui-même, à recourir aux livres d'Europe, pour y étudier la manière de graver au burin et à l'eau forte. Il lui fallut ensuite former des graveurs, les exercer à manier le burin et à couper le cuivre; imaginer des presses propres à la taille-douce, et accoutumer des imprimeurs en bois à en faire usage. La carte générale qu'il s'agissait de graver sur cuivre contenait cent quatre feuilles, chacune de deux pieds deux pouces de large, sur la hauteur d'un pied deux pouces et demi, mesure chinoise. Le P. Benoît, après avoir choisi les plus habiles graveurs en bois, et les avoir formés à ce nouveau genre de gravure, leur distribua ces cent quatre planches. Ce travail fut suivi sans interruption, et les planches furent gravées avec plus de succès, de netteté et de promptitude, que le missionnaire ne s'y était attendu. Les soins pour l'impression succédèrent à ceux de la gravure, et, après quelque temps d'exercice accordé aux ouvriers qu'on avait formés, on parvint à imprimer un exemplaire de cette carte générale, composée de cent quatre feuilles. Elle fut présentée à l'empereur, qui, après l'avoir soigneusement examinée, l'honora de son suffrage, et donna l'ordre d'en tirer cent exemplaires, pour lesquels il fallut obtenir dix mille quatre cents feuilles. A peine cette tâche fut-elle achevée, que le P. Benoît se vit chargé de donner ses soins à un autre tirage d'une bien plus difficile exécution. On sait que seize magnifiques dessins des batailles de l'empereur Kien-long avaient été envoyés

en France, où ils furent gravés, aux frais de Louis XV, sous la direction de Cochin. Ces planches, accompagnées de leurs dessins originaux et de deux cents exemplaires tirés, repassèrent d'Europe à la Chine, en deux envois : les sept premières arrivèrent à Pekin au mois de décembre 1772; le reste y parvint un ou deux ans après. L'empereur admira la perfection de ces gravures, et la beauté des épreuves qu'on y avait jointes; mais il voulut que ses ouvriers, toujours dirigés par le P. Benoît, tirassent de nouveaux exemplaires de ces sept premières planches. Il ne s'agissait plus de l'impression d'une simple gravure au trait, comme était celle de la carte générale. Le travail fini et délicat des planches françaises, exigeait des précautions particulières, sans lesquelles on pouvait s'exposer à les rompre ou à les altérer. Il fallut inventer une nouvelle presse, combiner des procédés nouveaux et plus perfectionnés, soit pour préparer et tremper le papier, soit pour composer l'encre, l'appliquer sur les planches et les essuyer, au moment où elles passent sous la presse. Les soins, l'activité, l'esprit fécond en ressources du P. Benoît suffirent à tout. Ce tirage fut exécuté avec succès, et donna des épreuves, qui ne furent pas sans doute aussi belles que celles venues de Paris, mais qui annonçaient du moins autant d'adresse que d'intelligence dans les ouvriers chinois. Ce premier essai de l'impression en taille-douce à la Chine fut le dernier des travaux du P. Benoît, qu'un coup de sang enleva subitement à la mission de Pékin, le 23 octobre 1774. Nous n'avons fait connaître en lui que l'homme à talents : le récit de ses vertus religieuses et de ses travaux apostoliques demanderait un autre article beaucoup plus long. Il fut pleuré par tous les chrétiens de la capitale, et vivement regretté de l'empereur Kien-loung, qui l'avait constamment honoré de la plus indulgente familiarité. Ce prince, qui voulut contribuer aux frais de ses funérailles, ne put s'empêcher de dire devant toute sa cour : « C'était un homme de bien et » très-zélé pour mon service; » paroles, observe un missionnaire, qui auraient illustré une longue suite de générations, si elles fussent sorties de la bouche de ce monarque en faveur d'un Tatar ou d'un Chinois. » G—R.

BENOIT (Alexandre). *Voy.* Benedetti.

BENOIT (Jean). *Voy.* Benedictus.

BENOIT (Gentien). *V.* Gentien.

BENOIT (Françoise-Albine Puzin de la Martinière, femme), née à Lyon en 1724, morte depuis quelques années, a publié les ouvrages suivants : I. *Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et d'anecdotes*, 1757, in-12. « Pourvu, dit » Mme. Benoît en parlant des femmes » de lettres, pourvu que l'état ni leurs » maris n'en souffrent point, qu'elles » donnent des citoyens à la patrie, je » crois qu'elles peuvent aussi se livrer à » la gloire de donner des enfants à la » république des lettres. » II. *Mes principes*, ou *la Vertu raisonnée*, 1759, 2 part. in-12; III. *Élizabeth*, 1766, 4 part. in-12; IV. *Céliane*, ou *les Amants séduits par leurs vertus*, 1766, in-12; V. *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 part. in-12; c'est, dit-on, le meilleur ouvrage de l'auteur. VI. *Agathe et Isidore*, 1768, 2 part. in-12; VII. *l'Erreur des désirs*, 1769, 2 vol. in-12; VIII. *Sophronie*, ou *Leçons d'une mère à sa fille*, 1769, in-12, 1770, in-8°.; IX. *Folie de la prudence humaine*,

1771, in-12; X. *les Aveux d'une jolie femme*, 1782, in-12; XI. *le Triomphe de la probité*, comédie en deux actes et en prose, imitée de *l'Avocat* de Goldoni, 1768, in-8°.; XII. *la Supercherie réciproque*, comédie en un acte et en prose, 1768, in-8°. Ces comédies n'ont pas été représentées. Plusieurs personnes lui attribuent *l'Officieux*, sans expliquer si c'est un roman ou une comédie. Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage. A. B—T.

BENOZZO GOZZOLI, peintre, né en 1400. Élève de Frà Giovanni da Fiesole, et imitateur de Masaccio, cet artiste s'éleva au-dessus de tous les maîtres de son temps. Il excella dans la représentation de beaux et vastes édifices, du paysage, des animaux, et dans l'expression d'idées joyeuses, d'objets agréables et pittoresques. Il peignit dans la chapelle du palais Ricardi, à Florence, une *Gloire*, une *Nativité* et une *Epiphanie*, où l'or est employé avec profusion dans les vêtements des figures. L'artiste a mis une telle vérité dans ces compositions, qu'on croit voir revivre son siècle et ses contemporains qu'il y a représentés, ainsi que les objets les plus minutieux relatifs au costume et aux usages. Benozzo fit le voyage de Rome et laissa de ses tableaux à l'Ara-Cœli, à Ste.-Marie-Majeure, etc. A son retour, il se fixa à Pise où l'on voit ses meilleurs ouvrages. Son tableau, placé à la cathédrale, et représentant *la Dispute des docteurs*, est fort loué par Vasari et par Richardson; mais les immenses peintures à fresque qu'il exécuta au Campo-Santo sont bien plus remarquables : *Opera terribilissima*, dit Vasari, *e da mettere paura a una legione di pittori.* «Terrible ouvrage, » propre à mettre en déroute une lé» gion de peintres. » Benozzo termina entièrement ces peintures dans l'espace de deux ans; elles offrent la création du monde jour par jour : il y déploya un rare talent pour la composition et l'imitation vraie de la nature, une variété étonnante de têtes et d'attitudes, un coloris nourri et brillant, et une expression qui le met au dessus de Masaccio. Lanzi a peine à croire qu'il ne se soit pas fait aider dans cette grande entreprise, et il y a remarqué des figures exécutées avec sécheresse et de pratique, qu'il est tenté d'attribuer à quelque élève. Quoi qu'il en soit, ces peintures, admirées au 15e. siècle, ont été depuis l'objet des études des plus célèbres artistes; Raphaël lui-même n'a pas dédaigné d'y puiser l'idée de quelques figures. Benozzo Gozzoli termina sa carrière honorable à l'âge de soixante-dix-huit ans, estimé et regretté de ses compatriotes. La ville de Pise, reconnaissante, lui fit élever, aux frais du public, un tombeau dans ce même Campo-Santo qu'il avait orné de ses ouvrages. Ces tableaux ont été gravés par Lasinio, de 1805 à 1807. Plusieurs auteurs ont confondu Benozzo avec Melozzo, son contemporain, qui travailla aussi à Rome, et fut, dit-on, le premier qui imagina des figures en raccourci dans les plafonds. Vasari donne à Benozzo un seul élève, nommé *Zanobi Machiavelli*, dont on ne connaît point les ouvrages. C—N.

BENSERADE (ISAAC DE), naquit, en 1612, à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Suivant l'opinion commune, son père était maître des eaux et forêts, et il abjura le calvinisme peu de temps après la naissance de son fils, qui fut confirmé à l'âge de sept ou huit ans. L'évêque qui lui conférait ce sacrement, lui ayant proposé de changer son nom juif d'*Isaac* pour un nom du *Nouveau*

Testament: « Voluntiers, répondit-il, » pourvu qu'on me donne du retour. » — Il faut le lui laisser, dit l'évêque; » il a la mine de le faire bien valoir. » Observons en passant que ce nom qui, en hébreu, signifie *Ris*, convenait assez bien à un homme qui devait se rendre célèbre par l'enjouement de son esprit. Comme sa mère se nommait *Laporte*, il se prétendit allié au cardinal Richelieu, qui, sans trop approfondir la chose, lui fit une pension assez considérable, et lui aurait peut-être fait faire un grand chemin dans l'église, s'il n'eût trop souvent déserté la Sorbonne pour l'hôtel de Bourgogne, où il allait faire sa cour à la Bellerose, fameuse comédienne du temps. Ce fut par suite de cette liaison qu'il composa plusieurs pièces de théâtre, *Cléopâtre, la Mort d'Achille et la Dispute de ses armes, Iphis et Iante, Gustave* ou *l'Heureuse Ambition*, et *Méléagre* : ces pièces ont été imprimées à Paris, de 1636 à 1641, in-4°. Quelques personnes lui attribuent la *Pucelle d'Orléans*, que d'autres donnent à la Mesnadière. Après la mort du cardinal de Richelieu, un méchant quatrain sur cette mort lui fit perdre sa pension que la famille était disposée à lui continuer. L'amiral de Brezé, autre allié maternel qu'il s'était donné, l'emmena avec lui sur sa flotte, et fut tué sous ses yeux. De retour à la cour, il obtint du cardinal de Mazarin plusieurs pensions sur des bénéfices ecclésiastiques, ce qui, joint aux bienfaits de la reine-mère et de quelques dames riches et libérales, lui composa un revenu d'environ 12,000 livres, et le mit en état d'avoir un carrosse, sorte de luxe alors très-inusité parmi les poètes. La source de sa fortune et de sa réputation à la fois, fut l'ingénieuse facilité avec laquelle il composait des vers pour le roi et les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. On aura une idée de l'adresse et de la grâce qu'il mettait dans ces petites compositions, en lisant celles où il parlait, devant toute la cour, des amours encore secrètes, ou du moins non déclarées, de Louis XIV et de Mme. de la Vallière. Le monarque fut si sensible à ce genre de mérite, qu'il fit insérer dans le privilége des *Œuvres de Benserade*, après sa mort, des éloges qu'on est tout étonné de trouver dans un acte de chancellerie. « La manière, » y est-il dit, dont il confondait, dans » les vers qu'il faisait pour les ballets, » au commencement de notre règne, » le caractère des personnages qui dan- » saient avec le caractère des personna- » ges qu'ils représentaient, était une es- » pèce de secret personnel qu'il n'avait » imité de personne, et que personne » n'imitera peut-être jamais de lui. » Le même privilége parle encore, en termes magnifiques, de ses ouvrages de dévotion, de ses chansons et de son sonnet de *Job*; mais il garde prudemment le silence sur ses *Métamorphoses* en rondeaux. On sait que ce sonnet de *Job* et celui de Voiture à *Uranie* divisèrent la cour en deux partis, nommés *Jobelins* et *Uranins*, et ayant à leur tête, l'un le prince de Conti, l'autre la duchesse de Longueville, sa sœur. Ce petit schisme littéraire enfanta beaucoup de pièces de vers. La plus raisonnable est celle qui finit ainsi :

Comme Roche du Maine a dit,
Je me déclare pour Tobie.

Ce mot, que Mlle. Roche du Maine, l'une des filles d'honneur de la reine-mère, avait dit par étourderie ou par bêtise, parut un jugement très-sensé sur deux productions qui ne méritaient pas de faire tant de bruit, et eut pendant long-temps les honneurs du proverbe. Il n'y eut point de débat pour *les Métamorphoses d'Ovide* en

rondeaux, Paris, 1676, in-4°. Cet ouvrage, orné de figures, pour lequel le roi avait donné 10,000 liv., tomba aussitôt qu'il parut, et tout le monde fut de l'avis du rondeau si connu, dont voici les derniers vers :

Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Il était juste que la critique fût un rondeau; car tout est rondeau dans l'ouvrage, jusqu'à la préface, au privilége et à l'*errata*. Ce dernier est le meilleur de beaucoup; on ne peut rien de plus vrai que la fin :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considerables,
Et dont je fais ma déclaration,
C'est l'entreprise et l'exécution;
A mon avis fautes irréparables
Dans ce volume.

Cependant d'Olivet observe, avec raison, que l'exécution n'en était pas plus mauvaise que celle des autres ouvrages de l'auteur, mais que le règne des pointes était passé lorsque les rondeaux parurent; et que, quant à l'entreprise, elle était folle en tout temps, puisqu'un livre entier de rondeaux, fussent-ils les meilleurs du monde, assommerait par son trop d'uniformité. Benserade commit encore la même faute, en mettant en quatrains environ deux cents fables, dont trente-neuf ont été gravées dans le labyrinthe de Versailles. Ce fut son dernier ouvrage; dégoûté du monde, où il commençait à plaire moins, il se retira à Gentilly, dans une maison qu'il orna d'inscriptions; on lisait celle-ci à l'entrée:

Adieu, fortune, honneurs, adieu, vous et les vôtres,
Je viens ici vous oublier;
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

Il en vint pourtant à bout; la religion remplaça l'amour, et ce fut à elle qu'il consacra ses derniers vers. Tourmenté de la pierre, il résolut de se faire tailler; mais un chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère, et, au lieu de travailler à arrêter le sang, prit la fuite. Il mourut quelques heures après, le 19 oct. 1691, âgé de près de quatre-vingts ans. Il était de l'Académie française depuis 1674. Sénecé a fait de lui ce portrait assez ressemblant, quoiqu'un peu flatté :

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

Peu s'en fallut que ce talent pour les vers ne le conduisît aussi aux honneurs; on fut à l'instant de l'envoyer en Suède comme résident et même comme ambassadeur, pour complaire à la reine Christine qui était charmée de ses ouvrages; mais l'affaire manqua, ce qui donna lieu à Scarron de dater ainsi une de ses lettres :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point en son ambassade.

Il était homme à bons mots, ou plutôt à jeux de mots et à turlupinades. On a cité avec éloge plusieurs de ses reparties qui sont de fort mauvais goût. En voici quelques-unes des plus ingénieuses. Un homme de la cour, soupçonné d'impuissance, et que Benserade avait souvent raillé à ce sujet, lui dit un jour d'un air triomphant : « Eh bien ! » monsieur, malgré toutes vos mau- » vaises plaisanteries, voilà ma femme » accouchée. — Vous changez l'état de » la question, répondit-il; on n'a jamais » rien reproché à madame votre fem- » me. » Une femme le priait de lui expliquer cette inscription qu'elle voyait au dessus d'une porte : *In fundulo, sed avito.* « Madame, dit-il, cela signi- » fie: Je suis gueux, mais c'est de race. » Quelqu'un se disait auteur d'un ouvrage de Benserade; on demandait à ce dernier de qui il était réellement : « Je l'ai fait, répondit-il; mais il est à » son service. » Boileau, lorsque les

Rondeaux parurent, fut fâché d'avoir parlé de lui favorablement dans son *Art poétique ;* et il se rétracta dans sa satire de *l'Équivoque*, où il lui reproche ses quolibets frivoles. Ses OEuvres, comprenant ses vers pour les ballets, ses chansons, ses sonnets et un choix de ses rondeaux tirés d'Ovide, ont été imprimées en 2 vol. in-12, Paris, 1697. A—G—R.

BENSI (BERNARD), né à Venise, le 16 juillet 1688, d'une famille originaire du Piémont, jésuite en 1705, professa long-temps la théologie morale dans son pays natal, et publia quelques ouvrages en cette partie, rédigés sur les principes relâchés qu'on a souvent reprochés à la plupart des théologiens de sa société : I. *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742 ; II. *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Il fut accusé d'avoir enseigné dans cette dissertation, que certaines actions criminelles et contraires à la pudeur ne sont que des péchés véniels, et que le blasphême qui serait l'effet d'une forte habitude, ne pourrait pas être mis au rang des péchés mortels, parce qu'il ne serait pas censé parfaitement libre. Ces deux propositions firent beaucoup de bruit en Italie. Le P. Concina, dominicain, les attaqua vivement dans deux lettres, qui ont été traduites en français. Plusieurs jésuites prirent la défense de leur confrère; mais sa dissertation et les écrits de ses apologistes furent condamnés par un décret du saint office. L'auteur fut obligé de donner une rétractation, que la congrégation, qui la trouvait insuffisante et équivoque, ne reçut que par l'ordre de Benoît XIV. Ses supérieurs l'envoyèrent à Padoue, où il mourut en 1760, après avoir composé d'autres ouvrages. T—N.

BENSON (GEORGE), théologien anglais, non conformiste, né en 1699 à Great Salkeld, montra de bonne heure une application si heureuse à l'étude, qu'à l'âge de onze ans il lisait, dit-on, le *Nouveau Testament* en grec. Après avoir reçu sa première instruction dans des écoles particulières, il passa à l'université de Glascow, vint à Londres en 1721, prêcha quelque temps dans cette ville et à Chertsey, et fut ensuite nommé pasteur d'une congrégation de non conformistes à Abingdon, dans le comté de Berk, où il résida pendant sept années. Ce fut dans cet intervalle qu'il commença à se faire connaître par une *Défense de l'utilité de la prière*, avec la traduction d'un *Discours* de Maxime de Tyr sur ce sujet. Cet ouvrage fut réimprimé en 1737, sous le titre de *Deux Lettres à un ami*. En 1729, Benson devint ministre d'une congrégation dans le faubourg de Londres. Il publia en 1731, in-4°., une paraphrase, avec des notes, sur l'*Épître de S. Paul à Philémon, avec un appendix, où l'on démontre que S. Paul ne pouvait être ni un enthousiaste ni un imposteur, et que, par conséquent, la religion chrétienne est* (ainsi qu'il l'a représentée) *céleste et toute divine.* Lord Littleton a depuis traité ce sujet avec plus d'étendue. Le succès qu'obtint cet ouvrage de Benson l'encouragea à donner des paraphrases, également accompagnées de notes, sur les deux *Épîtres aux Thessaloniciens*, sur la première et la seconde *Épîtres à Timothée*, et sur l'*Épître à Tite*, avec des dissertations sur divers sujets importants, particulièrement sur l'inspiration. En 1735, parut son *Histoire du premier établissement de la religion chrétienne, tirée des Actes et des Épîtres des apôtres, avec les événements remarquables que fournissent, relativement aux chrétiens, l'Histoire*

des Juifs et l'Histoire romaine de cette époque, 2 vol. in-4°., réimprimée en 1756. Il fut choisi, en 1740, pour diriger une congrégation de non conformistes de Londres, où il eut pour collègue le docteur Gardner. Il publia, en 1743, in-8°., son *Traité de l'excellence de la religion chrétienne, telle qu'elle est exposée dans les saintes écritures*, traité qui fut réimprimé en 1746, et pour la troisième fois en 1759, en 2 vol. in-8°. L'université d'Aberdéen lui conféra, en 1744, le degré de docteur en théologie. Il mourut, en 1762, âgé de soixante-trois ans. On a de lui, outre les ouvrages cités, beaucoup d'autres écrits théologiques et un recueil de sermons. Il avait peu d'imagination et de vivacité dans l'esprit. Ses camarades de collége le regardaient comme un imbécille; mais il suppléa par le travail au défaut de dispositions naturelles; et il est un exemple de ce que peuvent l'amour de l'étude et une application constante à un même objet. Ses ouvrages sont très-estimés dans son pays, et plusieurs ont mérité d'être traduits en latin et en allemand. Non moins recommandable par son esprit de tolérance et ses qualités sociales, que par son savoir et sa piété, il eut pour amis les hommes les plus éminents, non seulement de son parti, mais même du parti anglican. X—s.

BENT (JEAN VAN DER), peintre, né à Amsterdam, en 1650, eut pour maîtres, d'abord Pierre Wouwermans, et ensuite van den Velde. On assure qu'il réussit à s'approprier la manière de composer, la touche et la couleur de ces deux artistes, ce qui est faire de lui un grand éloge, surtout s'il étudia de préférence van den Velde. Van der Bent passa toute sa vie dans le célibat. Cet artiste laborieux eut une mort malheureuse. L'hôte chez lequel il demeurait lui vola 4000 florins. Avec tous les moyens de réparer cette perte, il n'eut pas assez de force d'ame pour y résister, et il mourut de douleur, en 1690, âgé seulement de quarante ans. D—T.

BENTABOLLE (PIERRE), avocat et fils d'un homme qui avait été entrepreneur des vivres pendant la guerre de sept ans. Dès le commencement de la révolution, il en embrassa les principes avec ardeur, et fut nommé d'abord procureur-général du département du Bas-Rhin, puis député de ce même département à la convention nationale : il y vota pour toutes les mesures violentes, et fut un des antagonistes les plus ardents des *girondins*. Quand Dumouriez eut perdu la bataille de Nerwinde, Bentabolle demanda l'établissement d'une commission pour juger les généraux. Lors des progrès des Vendéens, il proposa de former une armée de quarante mille hommes, de tirer le canon d'alarme dans Paris et dans tous les départements voisins. Après le 31 mai, il fit mettre hors de la loi Félix Wimpfen, commandant des troupes du Calvados, et fut ensuite envoyé à l'armée du Nord. Lorsque les *girondins* furent décrétés d'accusation, il s'opposa à ce que Ducos, Boyer-Fonfrède et Vigée, parlassent à la tribune. Le 8 thermidor (juillet 1794), il se déclara contre Robespierre, et entra le 5 octobre suivant au comité de sûreté générale. Depuis cette époque, il parut flotter entre les divers partis : tantôt s'opposant à ce qu'on s'emparât du bien des parents d'émigrés, et dénonçant les jacobins; tantôt combattant les mesures proposées pour le jugement des *terroristes*. Au 13 vendémiaire an IV (10 octobre 1795), il fit décréter la permanence

de la convention, et la nomination de Barras au commandement de la force armée. Membre du conseil des cinq-cents, il demanda l'exclusion de J.-J. Aimé, et se permit contre le nouveau tiers des expressions offensantes. Lorsqu'au mois de mai 1796, le directoire annonça, par un message, la clôture des clubs et sociétés populaires, Bentabolle s'éleva contre cette mesure. En janvier 1797, il se battit avec son collègue, Goupilleau de Fontenai, et lui donna un coup d'épée. Il mourut à Paris le 22 avril 1798. C'était un homme violent, qui, ayant une forte voix, faisait souvent retentir de ses cris les voûtes de la salle. On croit qu'il était du parti de Danton, et on explique ainsi sa haine contre Robespierre. Il paraît que son principal but était de se faire remarquer, et que la fougue de son caractère ne l'empêcha pas de composer, jusqu'à un certain point, avec les circonstances. K.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poète arabe de Cordoue, se rendit aussi célèbre par ses vertus que par ses vers. Les brillantes académies de Cordoue, fréquentées alors par les Arabes les plus célèbres de l'Espagne, retentirent souvent des acclamations qu'excitaient ses poésies gracieuses et ses éloquents discours. Cette muse espagnole eut, dit-on, la chasteté des *neuf sœurs* qu'elle cultivait, et conserva sa virginité jusqu'à sa mort, arrivée en 400 de l'hég. (1009 de J.-C.). Elle laissa une riche bibliothèque. J—n.

BENTHAM (Thomas), théologien anglais, né vers 1515 dans le comté d'York, fit ses études dans l'université d'Oxford. Quoique protestant au fond du cœur, il avait, sous le règne de Henri VIII, contenu son zèle et ses sentiments religieux; mais il s'en repentit ensuite, leva le masque sous le règne d'Édouard VI, renonça à toute modération sous le règne de la reine Marie. Déjà accusé de plusieurs actes de violence, notamment d'avoir arraché l'encensoir des mains des chantres pendant le service divin, il aggrava ses torts, aux yeux de la reine, par la conduite qu'il tint avec les commissaires envoyés par S. M. pour visiter et réformer l'université d'Oxford. Un des commissaires lui ayant commandé de punir les écoliers qui n'allaient pas à la messe, il répondit qu'il regardait comme injuste de punir dans les autres ce qu'il ferait lui-même d'après sa conscience. Ayant été destitué de sa place, il se retira à Zurich, et ensuite à Bâle, où il se mit à prêcher parmi les Anglais réfugiés. Il revint à Londres sous le même règne, et y vécut caché, comme directeur d'une réunion de protestants, jusqu'à l'avènement d'Élisabeth. Dans la 2e. année de ce règne, il fut élevé au siége épiscopal de Lichtfield et Coventry. Il fut nommé professeur de théologie à Londres, en 1556, par une députation de l'université d'Oxford, et fut créé docteur en théologie en 1568. Il mourut à Eccleshal, dans le comté de Stafford, en 1578, âgé de soixante-cinq ans. Il était regardé comme un bon théologien, versé dans toutes les parties de la littérature, et particulièrement dans la connaissance des langues grecque, latine et hébraïque. Ses ouvrages sont: I. *Exposition des Actes des Apôtres* (inédite); II. *Sermon sur la tentation de J.-C.*, Londres, in-8°.; III. *Epître à M. Parker* (inédite); IV. *les Psaumes, et les Livres d'Ezéchiel et Daniel*, traduits en anglais dans la *Bible* de la reine Élisabeth. X—s.

BENTHAM (Jacques), antiquaire anglais, né à Ély en 1708, étudia au

collége de la Trinité à Cambridge. Après avoir occupé différentes cures dans les comtés de Cambridge et de Norfolk, il obtint, en 1779, une prébende dans le chapitre d'Ély. On a de lui l'*Histoire et les Antiquités de l'église cathédrale d'Ély, depuis la fondation du monastère, en 675 jusqu'à l'an* 1771, avec des planches, Cambridge, 1771, in-4°. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et il est précédé d'une introduction qui renferme des vues neuves et ingénieuses sur les architectures saxone, normande et gothique. Bentham avait formé le plan d'une Histoire générale de l'architecture ancienne en Angleterre, mais il ne l'a point exécuté. Après une carrière remplie par des projets d'utilité publique, dont plusieurs ont été mis à exécution, il mourut en 1794, âgé de 86 ans. — Son frère (Edouard), professeur de théologie, a laissé quelques *Sermons*, et des ouvrages de théologie de peu d'importance. X—s.

BENTINCK (Guillaume). *Voy.* Portland (comte de).

BENTIVOGLIO (Jean), premier des princes d'une famille souveraine de Bologne, qui prétendait descendre d'un fils naturel de Hensius, lui-même fils naturel de l'empereur Frédéric II. Hensius avait été fait prisonnier, en 1249, par les Bolonais, dans une bataille, et il mourut dans leur ville après vingt-deux ans de captivité; mais l'histoire de Bentivoglio son fils paraît apocryphe, et les premières chroniques de Bologne, loin de nous représenter cette famille comme noble, nous apprennent qu'elle était attachée à la corporation des bouchers. Cependant, à la fin du 14e. siècle, son illustration était déjà reconnue, et l'attachement qu'elle avait montré pour le parti de l'échiquier lui avait fait atteindre les premières places, et procuré une haute influence dans la république. Jean Bentivoglio, qui est l'objet de cet article, s'éleva, vers la fin du 14e. siècle, par son activité, ses talents, et surtout son ambition; il se fit reconnaître comme chef par le parti de l'échiquier. Il supplanta Manne Gozzadini, qui lui disputait le premier rang dans l'État, et le 28 mars 1401, il se fit proclamer, par le peuple, seigneur de Bologne. Le règne de Jean Bentivoglio fut très court; attaqué par Jean Galéas Visconti, au mois de décembre de la même année, son armée fut défaite à Casalecchio, le 26 juin 1402, et, le lendemain, il fut tué à Bologne par le peuple qui s'était révolté contre lui. Cependant, cette première usurpation d'un Bentivoglio devint, pour tous ses descendants, un titre à la souveraineté; et comme, dès cette époque, Bologne fut presque toujours en lutte avec l'Église pour défendre ou recouvrer son indépendance, le parti de Bentivoglio, par son opposition au parti des papes, se confondit enfin, aux yeux du peuple lui-même, avec le parti de la liberté. S. S—i.

BENTIVOGLIO (Antoine), fils du précédent, après avoir été retenu pendant quinze ans en exil loin de sa patrie, obtint enfin, en 1435, la permission d'y rentrer; mais la faveur populaire dont il paraissait jouir, excitant la défiance du pape Eugène IV, il fut arrêté, comme il sortait du palais, le 23 décembre de la même année, et, à l'heure même, il eut la tête tranchée sans jugement. Thomas Zambeccari, qui, après lui, était l'homme le plus considéré de Bologne, fut en même temps pendu aux fenêtres du palais. S. S—i.

BENTIVOGLIO (Annibal). Nicolas Piccinino, général du duc de

Milan, s'étant emparé de Bologne en 1438, il y rappela la famille Bentivoglio; Annibal, fils d'Antoine, fut mis à la tête du gouvernement, et, pour s'assurer mieux la protection du duc de Milan, il épousa une de ses filles naturelles. Cependant, en 1442, il fut arrêté par ordre de Nicolas Piccinino, et enfermé dans la citadelle de Varrani. Ses amis réussirent l'année suivante à le faire évader de sa prison; dès qu'il fut rentré à Bologne, le peuple prit les armes, chassa le gouverneur et la garnison du duc de Milan, et se remit en liberté; mais Bentivoglio demeura à la tête du gouvernement sans titre ni dignité publique, quoiqu'il fût le vrai chef de l'état. Les Canedoli et les Ghisilieri, gentilshommes de Bologne, qui ne pouvaient pardonner cette influence d'un simple citoyen sur la république, conjurèrent contre lui: ils le tuèrent le 24 juin 1445, comme il sortait de l'église de St.-Jean-Baptiste. A cette nouvelle, le peuple qu'ils avaient prétendu remettre en liberté, entra en fureur contre les conjurés; il rasa leurs maisons, il fit confisquer leurs biens par un décret public; plusieurs d'entre eux furent massacrés dans les rues, d'autres périrent du dernier supplice; d'autres, enfin, se réfugièrent dans l'armée du duc de Milan, qui avait eu part à la conjuration. S. S—I.

BENTIVOGLIO (SANCHE, ou SANTI). Annibal Bentivoglio n'avait laissé à sa mort qu'un fils âgé de six ans, qui fut ensuite Jean II. Cette famille et le gouvernement de Bologne demeuraient donc sans chef, lorsqu'un comte de Poppi indiqua aux magistrats de Bologne un fils naturel d'Hercule Bentivoglio, nommé *Santi*, qui passait pour fils d'Ange Cascèse de Poppi: ce jeune homme, âgé de vingt-deux ans, était alors manufacturier en laine à Florence. Cosme de Médicis, à qui la seigneurie de Bologne s'adressa pour en prendre des informations, fit venir Santi auprès de lui; il lui dit qu'appelé à choisir entre le repos et l'aisance d'une vie privée, ou la gloire et les dangers du gouvernement d'un grand peuple, il ferait voir, par sa détermination, s'il était fils de Cascèse ou de Bentivoglio. Santi accepta les offres des Bolonais; il fut reçu avec pompe dans leur ville le 13 novembre 1446; et, dès-lors, pendant seize ans, il continua de gouverner la république avec autant de vigueur que de modération, de prudence que de désintéressement. Il n'essaya jamais de s'attribuer plus d'autorité que le peuple ou le pape protecteur de Bologne n'avaient voulu lui en accorder; il éleva Jean II, fils d'Annibal, qu'il destinait à lui succéder, avec la tendresse d'un père; il mourut enfin, en 1462, regretté de tous ses concitoyens. S. S—I.

BENTIVOGLIO (JEAN II), fils d'Annibal, fut mis à la tête de la république de Bologne, en 1462, après la mort de Santi. L'autorité qui lui était confiée était à peu près la même que celle dont Laurent de Médicis était alors revêtu à Florence; il jouissait d'une considération presque égale dans toute l'Italie, et il alliait successivement sa famille, par des mariages, à toutes les maisons souveraines. Les Bolonais avaient perdu à cette époque l'énergie et l'esprit jaloux et indépendant qui maintient la liberté dans les républiques; aussi, pendant le long règne de Jean II, leurs annales ne sont-elles pleines que des particularités relatives à ce prince, comme s'il comprenait seul tout l'état. Cependant les Malvezzi, que leur richesse, leur crédit et l'antiquité de leur illustration appelaient à disputer aux Bentivoglio

la première place dans Bologne, essayèrent, en 1488, de retirer leur patrie de l'espèce de servage où elle était réduite. Ils avaient intention de tuer Jean Bentivoglio; mais leur complot fut découvert : quelques-uns d'entre eux réussirent à s'échapper; tous les autres furent punis avec une sévérité excessive. Il y en eut plus de vingt qui périrent par la main du bourreau : ceux mêmes qui portaient le nom de Malvezzi, sans avoir participé à la conjuration, furent exilés, et leurs biens furent confisqués. Comme Laurent de Médicis, Jean Bentivoglio était le protecteur des arts et des lettres. Il orna Bologne d'édifices somptueux; il appela auprès de lui les peintres, les sculpteurs, les poëtes, les savants qui honoraient alors l'Italie, et il les récompensa magnifiquement; il enrichit sa patrie des plus brillantes collections de statues, de tableaux, de manuscrits et de livres; mais, en même temps, ennemi implacable et tyran soupçonneux, il tenait toujours des assassins à ses ordres, et il faisait poursuivre dans toute l'Italie ceux qui l'avaient une fois offensé, ainsi que leurs fils et leurs frères. Jean Bentivoglio avait déjà gouverné Bologne quarante-quatre ans, et il avait échappé, contre toute espérance, aux embûches de César Borgia, lorsque l'ambitieux et fougueux Jules II résolut de ramener à la directe du St.-Siége toutes les villes qui relevaient de lui. Ce pape conduisit, dans l'automne de 1506, une forte armée devant Bologne, et il somma Jean Bentivoglio de lui rendre cette ville. Celui-ci, voyant que les Français, dont il attendait des secours, s'étaient unis à ses adversaires, se retira le 2 novembre dans l'état de Milan, avec ses enfants et ses effets les plus précieux, tandis que les Bolonais ouvrirent leurs portes au pape. Jean Bentivoglio mourut en 1508, âgé de près de 70 ans. S. S—I.

BENTIVOGLIO (ANNIBAL et HERMES), fils de Jean II. Ils furent rétablis le 21 mai 1511, dans la souveraineté de Bologne, par les mêmes Français qui les en avaient chassés cinq ans auparavant. L'année suivante, la bataille de Ravenne, gagnée par les Français sur les troupes pontificales, paraissait affermir leur autorité; cependant, à peine avaient-ils remporté cette victoire, qu'ils furent contraints d'abandonner l'Italie. Bologne se rendit au pape par capitulation, le 10 juin 1512, et les Bentivoglio, réfugiés à Mantoue et Ferrare, renoncèrent pour jamais à leur souveraineté. S. S—I.

BENTIVOGLIO (HERCULE), l'un des meilleurs poëtes italiens du 16e. siècle, naquit à Bologne, en 1506, d'une des plus illustres familles de cette ville et de toute l'Italie. Son père, Annibal II, forcé, dans cette même année, par Jules II, de quitter sa patrie, dont ses aïeux avaient été maîtres depuis le commencement du 15e. siècle, et de se retirer à Milan, y emmena son fils qui ne venait que de naître. Sept ans après, il alla s'établir à Ferrare avec toute sa famille, sous la protection des princes de la maison d'Este, dont il était proche parent. Le jeune Bentivoglio, neveu du duc Alphonse Ier., ne tarda pas à se faire distinguer dans sa cour. Il avait fait de très-bonnes études; il savait la musique, avait une voix charmante, jouait de plusieurs instruments, et excellait dans tous les exercices du corps : c'était enfin ce qu'on appelait alors un chevalier accompli. A ces qualités brillantes, il en joignait de solides, et fut plusieurs fois employé par les ducs de Ferrare dans des affaires et des négociations délicates. Il en traitait une de cette

nature, lorsqu'il y mourut le 6 novembre 1573. Ses œuvres, d'abord publiées ou séparément ou dans divers recueils, l'ont été ensemble dans un seul volume, sous ce titre : *Opere poetiche del sig. Ercole Bentivoglio*, etc., Paris, Fr. Fournier, 1719, in-12. Cette édition, justement estimée, contient : 1°. des sonnets, des stances, des églogues; 2°. six satires, mises, pour l'élégance et la facilité du style, immédiatement après celles de l'Arioste; et cinq épîtres ou *capitoli*, dans le genre de ceux du Berni, souvent réimprimés aves ses satires; 3°. deux comédies, *il Geloso*, et *i Fantasmi*, en vers libres (*sciolti*); elles approchent aussi de celles de l'Arioste, qu'il parait en général s'être proposé pour modèle. Ces deux pièces ont été traduites en français par Jean Fabre, Oxford, 1731, in-8°. G—É.

BENTIVOGLIO (Gui), célèbre dans l'église, ou plutôt dans la politique romaine, comme cardinal, et dans les lettres comme historien, de la même famille que le précédent, naquit à Ferrare en 1579. Après avoir fait d'excellentes études dans l'université de sa patrie, il les continuait dans celle de Padoue, lorsqu'il eut une occasion de donner déjà des preuves de prudence et d'adresse d'esprit. Quand le pape Clément VIII eut tout disposé pour usurper le domaine de Ferrare, sous prétexte que César d'Este, qui succédait au duc Alphonse mort sans enfants, était d'une branche illégitime, le marquis Hippolyte Bentivoglio, frère aîné de Gui, officier-général au service d'Alphonse, et attaché de même à César, excita contre lui la colère du cardinal Aldobrandini, qui, sous le titre de général de la sainte Église, était chargé de cette expédition. Gui n'avait alors que dix-neuf ans; il se rendit auprès du cardinal, négocia pour son frère, par l'entremise du cardinal Bandini, ami de leur famille, et contribua beaucoup à faire sa paix d'après celle qui fut conclue entre le pape et le duc, en janvier 1598, si l'on peut donner le nom de paix à un acte de spoliation arraché par la force et signé par la faiblesse; le pape étant allé en personne prendre possession de Ferrare, se fit présenter le jeune Bentivoglio, et lui donna le titre de son camerier secret. Lorsqu'il eut passé quelques années à Rome, où il se fit beaucoup d'amis, Paul V le nomma son référendaire, et l'envoya, avec le titre d'archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre, où il arriva en 1607. Il y demeura neuf ans, et passa, vers le commencement de 1617, à la nonciature de France. Il sut si bien y concilier les intérêts de sa cour avec le talent de plaire à celle où il était employé, que, lorsqu'il fut nommé cardinal, le 11 janvier 1621, Louis XIII le choisit pour protecteur de la France à Rome. Bientôt il devint le confident le plus intime d'Urbain VIII, qui lui donna l'évêché de Palestrina en 1641. Ce pape étant mort en 1644, on crut assez généralement que le cardinal Bentivoglio serait son successeur; mais, à peine entré au conclave, il mourut lui-même d'une fièvre causée, dit-on, par l'excès des chaleurs, le 7 septembre de cette même année. Il fut enterré, sans aucune pompe, dans l'église des Théatins de St.-Silvestre : il avait lui-même prescrit cette simplicité pour ses funérailles, à cause du désordre où étaient ses affaires. Il mourait chargé de dettes, et, pour en acquitter une partie, il avait été forcé, peu de temps auparavant, de vendre à Rome son propre palais. La magnificence était alors un des moyens de parvenir à l'humble titre de serviteur des serviteurs de

Dieu, et il n'avait négligé ni celui-là ni aucun des autres. C'était un ambitieux très-adroit; et son esprit délié savait servir à la fois les intérêts les plus opposés, et se plier à toutes les formes. Les mémoires qu'il a laissés sur ses nonciatures sont curieux, non par la connaissance qu'ils donnent des ressorts cachés des événements auxquels il eut part; mais plutôt parce qu'ils n'en donnent à peu près aucune, et qu'il se peint, lui et les autres, comme il était réellement, tout en superficie. Ses manières ouvertes et polies invitaient à la confiance; mais ses yeux et son teint, dont on peut juger par le beau portrait de van Dyck, que possède notre Musée impérial, devaient avertir de se tenir en garde. Il y a plus que de la naïveté à lui reprocher des opinions ultramontaines. Son métier était de les avoir et d'y conformer sa conduite; celui des cours à qui il avait affaire était de s'en défier : elles percent, ou plutôt elles sont à découvert dans ses ouvrages. Une fois de retour à Rome, il avait plus d'intérêt à les faire voir qu'à les cacher. Ses relations et son histoire sont de bons modèles du genre historique, à la profondeur près; il réfléchit cependant beaucoup, peut-être même trop; mais il creuse peu, plus par prudence sans doute, comme l'a observé Gravina (dans un écrit intitulé : *Regolamento degli studj di nobil donna*), et par réserve, que par ignorance. On a de lui : I. *Relazioni del card. Bentivoglio in tempo delle sue nunziature di Fiandra e di Francia, date in luce da Ericio Puteano* (Henri Dupuy), Anvers, 1629, in-4°.; Cologne, 1630, in-4°.; Paris, 1631, in-4°., etc.; traduites en anglais par le duc de Monmouth, Londres, 1652, in-fol., et en français par le P. Pierre Gaffardi, Paris, 1642, in-4°. II. *Della guerra di Fiandra*, 1re. partie, en huit livres, Cologne, 1632, in-4°.; la même en dix livres, ibid., 1633, in-4°.; 2e. partie, en six livres, Cologne, 1636, in-4°.; 3e. partie en huit livres, Cologne, 1639, in-4°. Cette édition, datée de Cologne, mais que l'on croit faite à Rome, est regardée comme la meilleure. Il en fut fait une autre sous la même date, en 3 vol. in-8°., 1635, 1636 et 1640; réimprimée ensuite plusieurs fois, traduite en anglais par le duc de Monmouth, Londres, 1654, in-fol.; en espagnol par le P. Basile Varen, Madrid, 1643, in-fol.; et en français par Antoine Oudin, Paris, 1634, in-4°., et par l'abbé Loiseau, chanoine d'Orléans Paris, 1769, 4 vol. in-12. III. *Raccolta di lettere scritte in tempo delle sue nunziature di Fiandra et di Francia*, Cologne, 1631, in-4°.; Paris, 1635, ibid.; Venise, 1636, etc.; traduites en français par Veneroni, et souvent réimprimées en France avec le texte italien. M. Biagioli nous a donné récemment une bonne édition du texte seul, avec des notes grammaticales et philosophiques en français, Paris, P. Didot aîné, 1807, in-12. IV. *Memorie, ovvero diario del cardinal Bentivoglio*. Il écrivit ces mémoires en 1642, et seulement pour son plaisir, comme il le dit dans sa préface; il y raconte ce qu'il voulait que la postérité sût de sa vie : ils ne furent imprimés qu'après sa mort, Amsterdam, 1648, in-8°.; Venise, même année, in-4°. Valdory en avait fait une traduction française qui n'a point été imprimée; l'abbé de Vayrac s'en servit pour faire la sienne, publiée à Paris, 1713, 2 vol. in-12. Tous ses ouvrages, à l'exception des *Mémoires*, ont été imprimés ensemble, Paris, 1645, in-fol., et réimprimés en apparence, ibidem, 1648,

in-fol.; mais ce n'est que la même édition, avec un nouveau frontispice: ils l'ont été de nouveau, avec les *Mémoires*, Venise, 1668, in-4°. G—É.

BENTIVOGLIO (HIPPOLYTE), d'Aragon, de cette même famille des Bentivoglio de Bologne, mais d'une branche collatérale de celle du cardinal, naquit à Ferrare, dans la 2°. moitié du 16°. siècle: il portait les titres de noble ferrarois, vénitien et bolonais, de marquis de Magliano et de comte d'Antignato. Après ses premières études, il vint faire à Paris ses exercices. Il entra ensuite au service, et était capitaine en Flandre en 1588. De retour en Italie, il en parcourut toutes les cours. Il était à celle de Modène quand le duc François alla assiéger Pavie. Bentivoglio l'y suivit avec le grade de colonel de cavalerie, et s'y distingua. Il joignait la culture des lettres et des arts à la science des armes; il savait le grec, le latin, et plusieurs langues vivantes, la musique, l'architecture civile, militaire et théâtrale; il passe même pour avoir inventé, dans ce dernier genre, de belles et ingénieuses machines. Il cultivait aussi la poésie italienne, particulièrement la poésie dramatique, et fut de plusieurs académies. Il mourut à Ferrare, le 1er. de février 1685. Il avait publié et fait représenter, sur le théâtre de Ferrare, les trois drames suivants: *l'Annibale in Capoa; la Filli di Tracia; l'Achille in Sciro;* ce dernier imprimé à Ferrare, 1663, in-12. Il fut aussi représenté et réimprimé à Venise, 1664, in-12. On a encore de lui: I. *Il Tiridate*, représenté et imprimé à Venise, 1668, in-12; II. une comédie en prose, intitulée: *Impegni per disgrazia*, qui ne fut imprimée qu'après sa mort, Modène, 1687, in-12. Ses poésies lyriques sont éparses dans divers recueils, et principalement dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi*. G—É.

BENTIVOGLIO (CORNELIO), d'Aragon, cardinal et poète, l'un des fils du précédent, né à Ferrare, le 27 mars 1668, se distingua de bonne heure par ses progrès dans les belles-lettres, la philosophie, la théologie et la science du droit. Il soutint, ou ranima dans sa patrie tous les établissements favorables aux lettres. S'étant ensuite établi à Rome, il fut fait successivement, par Clément XI, prélat domestique, clerc de la chambre apostolique, et envoyé en 1712, avec le titre d'archevêque de Carthage, nonce apostolique à Paris. Il y montra beaucoup de zèle dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*, zèle qui n'était pas trop selon la science, mais conforme à sa mission et à son titre. Il en résulta pour lui beaucoup de faveur à la cour pendant le reste de la vie de Louis XIV, mais qu'il ne conserva pas après la mort de ce monarque. Le pape le retira de Paris, et il alla attendre à Ferrare la pourpre qui lui était promise. Il fut en effet nommé cardinal, le 29 novembre 1719. Alors il retourna s'établir à Rome, où il fut revêtu de plusieurs dignités; légat *à latere* dans la Romagne; ministre d'Espagne en cour de Rome, etc. Il y mourut le 30 décembre 1732. Il ne cessa jamais, parmi ses fonctions ecclésiastiques et politiques, de cultiver la poésie et les lettres. On a de lui, entre autres harangues ou discours prononcés en différentes occasions, celui qu'il prononça à Rome, dans l'académie du dessin, et dans lequel il examine l'utilité, non seulement extérieure, mais intérieure et morale de la peinture, de la sculpture et de l'architecture; il est imprimé sous ce titre: *l'Utile delle belle arti riconosciuto per l'accademia del disegno, orazione*, etc., Rome, 1707, et réim-

primé dans le tome II des *Prose degli Arcadi.* L'ouvrage auquel il doit un rang dans la poésie italienne, est sa belle traduction de la *Thébaïde* de Stace : *La Tebaide di Stazio tradotta in verso sciolto da Selvaggio Porpora* (nom sous lequel il se déguisa sans se cacher), Rome, 1729, gr. in-4°., réimprimée à Milan, 1731, 2 vol. in-4°., qui sont les premiers de la collection intitulée : *Raccolta di tutti gli Antichi poeti latini con la loro versione*, etc. On trouve quelques sonnets de lui dans la collection du Gobbi, tome III, et dans d'autres recueils. — Il eut un frère, Louis Bentivoglio, qui fut grand d'Espagne, et de plus théologien, philosophe, orateur et poète. Il fut de plusieurs académies à Ferrare, sa patrie, et à Venise. On lit dans l'*Histoire de l'université de Ferrare*, par Borsetti, qu'il laissa : *Orazioni*, *Discorsi academici*, *Lettere*, *Poesie liriche*, et d'autres ouvrages, mais qui n'ont point été imprimés. — Louis et Corneille Bentivoglio avaient une sœur, nommée *Matilde* (et non pas *Batilde*), qui fut mariée avec le marquis Mario Calcagnini. Elle cultivait aussi la poésie, fut de l'académie que nous appelons fort mal *des Arcades*, et qu'il faut appeler *des Arcadiens de Rome*, et s'y fit souvent applaudir en récitant ses vers. Elle mourut en 1711. Crescimbeni en parle avec éloge dans l'histoire de cette académie. G—É.

BENTLEY (Richard), le plus célèbre critique de l'Angleterre, et peut-être de son temps, naquit, en 1661, à Oulton, près de Wakefield, dans le comté d'York, d'un artisan, les uns disent d'un tanneur, d'autres d'un forgeron. Il fit ses premières études à l'école de Wakefield, et de là passa à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés; il en sortit en 1681, âgé de vingt-un ans, pour être maître d'école à Spalding, puis précepteur du fils du doyen de St.-Paul, ensuite chapelain de l'évêque de Worcester. Il s'était fait remarquer de bonne heure par ses progrès dans les langues savantes, et par son goût et son talent pour l'érudition critique; avant l'âge de vingt-quatre ans, il avait composé pour son usage une table alphabétique de tous les mots hébreux contenus dans la *Bible*, avec leurs diverses interprétations en chaldéen, en syriaque, en latin, etc., ainsi qu'un recueil des diverses leçons et corrections du texte hébreu. En 1691, il se fit connaître par une épître latine à John Mill, contenant des *Observations critiques sur le Chronicon de Johannes Malala*, auteur grec, publiées à la fin de l'édition de cet auteur, Oxford, 1691, in-8°. Robert Boyle, l'un des fils du comte de Cork, mort cette même année, 1691, ayant institué, par son testament, une fondation pour un certain nombre de sermons qui devaient être prêchés chaque année en défense de la religion naturelle et révélée, Bentley fut le premier choisi, en 1692, pour remplir les intentions du fondateur. Il prit pour sujet l'absurdité de l'athéisme, et composa à cette occasion huit sermons, où il s'appuie des idées philosophiques de Newton, et où il en adopte même quelques-unes de Locke. Ces sermons ont eu plusieurs éditions en anglais, et ont été traduits en plusieurs langues. Cette même année, il fut nommé chanoine de Worcester, et, en 1693, bibliothécaire de St.-James. En 1697, Grævius ayant publié une édition de *Callimaque*, Bentley lui envoya un recueil très ample de fragments de cet auteur avec ses remarques; et, la même année, à la suite des *Réflexions de*

Wotton sur l'érudition ancienne et moderne, il publia sa *Dissertation sur les Épîtres de Thémistocle*, *de Socrate*, *d'Euripide*, *de Phalaris*, *et sur les Fables d'Ésope*, où il prouve que ces ouvrages ne sont pas des auteurs dont ils portent le nom. Ce dernier ouvrage fut ou l'origine ou la suite d'une des querelles qu'attira au docteur Bentley son caractère, à ce qu'il paraît, peu obligeant et peu traitable. Boyle, comte d'Orrery, alors très-jeune, ayant publié, deux années auparavant, une édition des *Épîtres de Phalaris*, avait eu besoin du manuscrit de ces Épîtres, qui se trouvait à la bibliothèque de St.-James. Après se l'être fait demander long-temps, Bentley avait refusé de le lui laisser le temps nécessaire, et s'était même expliqué à son égard d'une façon assez désobligeante. Boyle s'en étant plaint dans sa préface, Bentley, pour se venger, attaqua l'authenticité des *Épîtres de Phalaris*, et l'érudition de son éditeur; celui-ci se défendit, en attaquant la science et même le caractère de Bentley. Les meilleurs esprits de l'Angleterre, Swift, Pope, Garth, Middleton, se soulevèrent en faveur de Boyle, et, soit que, dans une dispute de ce genre, entre un docteur et un homme du monde, âgé de dix-neuf ans, on ne fût pas disposé à donner raison au docteur, soit que Bentley ne se fût pas fait aimer, l'opinion publique favorisa son jeune adversaire. Cependant, après beaucoup d'esprit, d'érudition et d'injures, prodigués des deux côtés, la victoire est, pour le fond de la question, demeurée au docteur Bentley, qui, outre sa réponse à Boyle (*Bentley contre Boyle*), publiée en 1699, a réimprimé à part sa *Dissertation sur les Épîtres de Phalaris*, avec plusieurs additions en réponse à Boyle : le tout a été réimprimé à Londres, 1777, in-8°. En 1700, Bentley fut nommé maître du collége de la Trinité à Cambridge. Il résigna son canonicat de Worcester, et, l'année d'après, fut nommé archidiacre d'Ély. Ses nouvelles fonctions furent pour lui l'occasion de s'attirer de nouveaux ennemis. Comme Bentley s'était montré sévère dans la réforme des abus qui s'étaient introduits dans la disposition des fonds du collége, et qu'on l'accusait d'avoir fait tourner ces réformes à son profit, il s'éleva contre lui, dans cette société, un parti considérable, qui s'adressa à l'évêque d'Ély pour obtenir la déposition de l'archidiacre. Celui-ci refusa de reconnaître la juridiction de l'évêque, prétendant ne dépendre que de la couronne. Cette affaire dura plus de vingt ans, pendant lesquels les choses s'aigrissant toujours, et Bentley ne craignant pas d'ajouter de nouveaux griefs à ceux qu'on avait déjà contre lui, une assemblée de l'université de Cambridge, à la requête du collége, le dépouilla, en 1718, de tous ses degrés : il n'y fut rétabli que dix ans après, par un jugement de la cour du banc du roi, qui déclara les procédés de l'université arbitraires et illégaux. Quant au fond de l'affaire, il paraît qu'il ne fut jamais jugé. Pendant ce temps, Bentley n'avait pas interrompu ses travaux. En 1710, parurent à Amsterdam ses *Observations critiques sur les deux premières comédies d'Aristophane*. Il publia à Utrecht, la même année, sous le nom de *Phileleutherus Lipsiensis*, ses corrections des fragments de Ménandre et de Philemon, réimprimées à Cambridge, 1713, in-8°. Ce fut sous le même nom, mais en anglais, qu'il imprima, en 1713, quelques remarques très estimées sur le discours de Collins, *De la liberté de penser*. Ces remarques ont

été traduites en français par un anonyme (Armand de la Chapelle), sous le titre singulier de *la Friponnerie laïque des prétendus esprits forts d'Angleterre*, ou *Remarques de Phileleuthère de Leipzik sur le discours de la liberté de penser*, Amst., Wetstein, 1738, in-12. Bentley avait donné, en 1711, son édition d'*Horace*, avec des commentaires qui sont l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; la meilleure édition est la 3e., Amsterd., 1728, 2 vol. in-4°. Un sermon qu'il prononça en 1715 contre le papisme, des propositions de souscription qu'il fit en 1716 pour une nouvelle édition de la *Bible* en grec, lui attirèrent de nouvelles attaques de ses ennemis, et en particulier du docteur Middleton, et donnèrent lieu de sa part à plusieurs répliques qui ne purent empêcher que son projet d'édition, accueilli d'abord très-favorablement, ne fût tellement décrédité par les critiques qu'il fut obligé de l'abandonner. En 1726, il publia une édition de *Térence* et de *Phèdre*, réimprimée en 1727 : on préfère cette réimpression. En 1732, parut son édition du *Paradis perdu* de Milton. On lui doit enfin une édition du poëme de Manilius, avec des notes estimées, 1739, in-4°. Il mourut en 1742, âgé de quatre-vingt-un ans. On a publié, après sa mort, une édition de Lucain avec ses notes, Strawberry-Hill, 1760, in-4°. Ce qu'on a pu savoir de la vie du docteur Bentley ne donne pas de son caractère une idée très avantageuse, et ce caractère paraît avoir nui, parmi ses compatriotes et surtout ses contemporains, à l'opinion de ses talents. Les étrangers lui ont rendu plus de justice; les Anglais, d'ailleurs, ne lui ont que difficilement pardonné son édition de *Milton*, où, sous prétexte de corriger les fautes d'impression qui auront pu, dit-il, échapper à un poète aveugle, il relève, avec la crudité de style d'un commentateur, toutes les expressions impropres, incorrectes, de mauvais goût ou peu poétiques, et les corrige avec la liberté qu'il était accoutumé à prendre avec les auteurs anciens, et cette liberté allait fort loin. Aucun critique ne s'est montré plus hardi; aucun commentateur n'a plus suppléé, par l'esprit et par une sagacité rare, au défaut de preuves positives; c'est lui que Pope a eu en vue dans sa *Vie de Martin Scriblerus*. La plupart de ses corrections sur les auteurs anciens sont heureuses. On lui en reproche de hasardées, quoique toujours probables et spirituelles. On a prétendu que, dans ses *Commentaires sur les auteurs anciens*, comme dans son édition de *Milton*, il avait quelquefois donné la faute qui appartenait au poète pour une faute d'impression. Quoi qu'il en soit, la réputation de Bentley s'étendit promptement dans tout le monde savant. Il ne se fit en Europe, durant sa vie, presque aucune édition nouvelle d'auteurs anciens, que les éditeurs ne s'adressassent à lui; et il leur faisait part de ses recherches et de ses travaux avec une libéralité qui paraîtrait en contradiction avec son caractère connu, si l'on ne songeait que Bentley, qui pouvait être avide d'argent, parce qu'il n'en avait pas toujours eu beaucoup, était trop riche de science et d'esprit pour en être avare. S—D.

BENTLEY (Thomas), neveu du précédent, est auteur d'une comédie des *Souhaits*, représentée sur le théâtre de Drury-Lane en 1761, et remise au théâtre en 1782; mais cette pièce, qui n'était, dit-on, qu'une satire de parti, fut désapprouvée par le public, et l'auteur, après cette seconde apparition, la retira. On cite aussi de

lui une tragédie intitulée *Philodamus*, 1767, et *le Patriotisme*, poëme satirique inséré dans *le Repository* de Dilly. Th. Bentley mourut vers l'année 1782. X—s.

BENVENUTI (Charles), jésuite italien, physicien et mathématicien assez célèbre, naquit à Livourne le 8 février 1716. Il entra au noviciat dès l'âge de seize ans, et ne fit que dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1750, les quatre vœux prescrits par les statuts de l'ordre. Il avait déjà publié une *Oraison funèbre de Louis Ancajani*, évêque de Spolète, 1743, et une espèce d'oratorio, pour être mis en musique, intitulé: *Cristo presentato al tempio;* mais ce n'était ni au talent oratoire, ni à la carrière poétique qu'il était appelé. Il professait la philosophie à Fermo, lorsque le P. Boscovich, qui remplissait la chaire de mathématiques dans le collége romain, ayant dû s'absenter de Rome pour des opérations relatives à la grande carte chorographique de l'état du pape, qu'il publia quelques années après, Benvenuti fut choisi pour le remplacer. Il reprit ensuite, dans ce même collége, ses leçons de philosophie. Son premier ouvrage scientifique avait été une traduction italienne de la *Géométrie* de Clairaut, Rome, 1751, in-8°; il publia ensuite, dans une seule année, deux ouvrages qui lui firent beaucoup d'honneur: I. *Synopsis physicæ generalis*, thèse soutenue par un de ses disciples, le marquis de Castagnaga, suivant ses principes, qui étaient ceux du newtonianisme, Rome, 1754, gr. in-4°.; II. *De lumine dissertatio physica*, autre thèse soutenue par le même disciple, ibid., 1754, in-4°.; c'étaient les principes de Newton sur la physique générale et sur la lumière, substitués, dans le collége romain, aux faux systêmes qu'on y avait professés si long-temps; mais il faut observer qu'une bonne partie de cette dernière dissertation est du P. Boscovich, Benvenuti étant tombé malade au moment où elle n'était pas finie, quoique l'impression en fût commencée. Mazzuchelli, qui nous apprend ce fait, (*Scritt. d'Ital.*, tom. IV), le tenait du savant P. Zaccharie, qui en avait été témoin. Après la destruction des jésuites, il parut contre eux, à Rome, un écrit, intitulé: *Riflessioni sul Gesuitismo*, 1772; Benvenuti y fit une réponse vive et piquante, sous ce titre: *Irriflessioni sul Gesuitismo*. C'est apparemment ce qu'on appelle ses *Réflexions sur le jansénisme*, 1772, dans le recueil le plus complet de quiproquo bibliographiques que l'on ait jamais donné (1). Le bruit que fit cette réponse l'obligea de quitter Rome, et de se retirer en Pologne. Il fut accueilli, comme il l'avait espéré, à Varsovie, par le roi Stanislas Poniatowski: il avait déjà obtenu, depuis quelques années, le titre de son théologien; il se fit généralement aimer dans cette cour, et mourut à Varsovie, en septembre 1789, âgé d'environ soixante-quatorze ans. G—é.

BENVENUTI (Joseph), chirurgien italien, naquit dans l'état de Lucques, vers l'an 1728. Malgré ce titre de chirurgien que les auteurs italiens lui donnent, ses études et sa pratique même furent celles d'un médecin; il fut reçu docteur en médecine, médecin à Sarzane, en 1755, associé comme tel, en 1756, à la société impériale des sciences en Allemagne, et en 1758 à la société royale de Gottingue; il reçut cette dernière nomination lorsqu'il exerçait sa profession aux bains de Lucques. Se trouvant, en 1755,

(1) La septième édition du *Dictionnaire historique*, donnée par M. Prudhomme.

dans un endroit du territoire de cette république, appelé *Brandeglio*, où régnaient des fièvres épidémiques d'un caractère particulier, il avait employé avec succès, pour les combattre, un traitement extraordinaire. Il décrivit les symptômes de ces fièvres, et soutint la vertu de son remède dans une dissertation latine, dont les journaux italiens de ce temps firent de grands éloges; elle est intitulée : *Dissertatio historico-epistolaris..... quâ epidemicæ febres in Lucensis dominii quibusdam pagis grassantes describuntur, necnon mercurii atque corticis peruviani usus in earum curatione recto rationis examini subjicitur; physicorum tentaminum ope, remedii utriusque viribus exploratis, à Josepho Benvenuto Lucense........ conscripta*, etc., Lucques, 1754, in-8°. Il y préfère le mercure au quinquina pour le traitement de ces fièvres, et défend le docteur Bertini, de qui il avait pris cette méthode, contre quelques écrits où on l'avait attaqué (*Voy.* Joseph-Marie-Xavier BERTINI). C'est à Benvenuti que l'on dut la publication du tom. Ier. des *Dissertationes et Quæstiones medicæ magis celebres*, etc., Lucques, 1757, in-8°.; il y inséra, en forme d'appendice, une dissertation où il traite de l'hydrophobie et de l'usage du vinaigre pour la guérir. On lui doit de plus les ouvrages suivants : I. *De Lucensium Thermarum sale tractatus*, Lucques, 1758, in-8°. Il traduisit lui-même ce traité en italien, et joignit à la traduction et au texte une lettre où il décrit les propriétés efficaces de ces eaux thermales. II. *Riflessioni sopra gli effetti del moto a cavallo*, Lucques, 1760, in-4°.; III. *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1761, in-4°.; IV. *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, Lucques, 1762; V. *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt, collectio prima*, Lucques, 1764, in-12. On voit, par les seuls titres de ses différents ouvrages, et par ce que nous avons pu recueillir des circonstances de sa vie, que c'était un médecin, plutôt qu'un chirurgien, et peut-être l'un des médecins les plus laborieux et les plus instruits de son temps. G—É.

BENZEL DE STERNAU (ANSELME-FRANÇOIS DE), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né le 28 août 1738, avait déjà obtenu à dix-neuf ans la dignité de conseiller. Appelé à Vienne par l'empereur, il refusa par patriotisme un honneur qui l'aurait éloigné de son pays, et resta à Mayence, où, parvenu au rang de chancelier d'état, il s'appliqua à réformer les écoles, à régler et à diminuer les couvents. Il fut un des principaux moteurs de l'union des évêques d'Allemagne contre la cour de Rome. La mort de l'électeur Emmerich Joseph le força de quitter les affaires en 1774; mais il ne tarda pas à y être rappelé, et, en 1782, on lui confia la haute curatelle des universités de l'électorat. Il continua à déployer dans cette place le zèle d'un ami de l'humanité et de grandes lumières. Il mourut le 7 mai 1784. La brochure remarquable intitulée : *Nouvelle organisation de l'université de Mayence*, 1784, in-8°., est son ouvrage. G—T.

BENZELIUS (ERIC), archevêque d'Upsal, né en Suède l'année 1642, de parents obscurs, dans un village nommé *Benzeby*, d'où il prit son nom. Ayant fait de bonnes études à Upsal sous les auspices d'un de ses oncles, il fut chargé de l'éducation des enfants du comte de la Gardie, grand-chancelier du royaume. Il entreprit ensuite un voyage en Allema-

gne, en France, en Angleterre, et, de retour dans son pays, il obtint une chaire d'histoire et de morale. S'étant appliqué aux études théologiques, il fut nommé professeur et docteur en théologie. En 1677, on lui conféra l'évêché de Strengnes, et, en 1700, il parvint à l'archevêché d'Upsal. Il mourut le 17 février 1709; marié deux fois, il avait eu de sa première femme treize enfants. Trois de ses fils devinrent archevêques d'Upsal. Benzelius instruisit Charles XII dans la théologie, et ce prince eut toujours pour lui une estime particulière. On a de ce savant archevêque un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, plusieurs Dissertations sur des sujets de théologie et d'histoire ecclésiastique, et une traduction latine, avec des notes, de plusieurs homélies de S. Chrysostôme, qu'il avait tirées des manuscrits de la Bibliothèque d'Oxford. (Voy. *Journ. des Savants*, 1708, suppl.) Ce fut lui qui dirigea l'édition de la *Bible* en suédois que Charles XII fit publier en 1703, avec des estampes, et qui porte encore en Suède le nom de ce roi. La traduction fut peu changée, et l'on remit à un autre temps d'en faire une nouvelle, les théologiens du pays n'ayant pu s'accorder sur l'interprétation de plusieurs passages difficiles. La nouvelle traduction fut commencée sous le règne de Gustave III, qui nomma des théologiens et des hommes de lettres pour y travailler de concert. Ce qui en a paru jusqu'ici a répondu pleinement à l'attente du public. C—AU.

BENZELIUS (ERIC), archevêque d'Upsal, fils du précédent, né en 1675 à Upsal. Lorsqu'il eut achevé ses études, son père le fit voyager dans les principaux pays de l'Europe; et, quand il fut de retour en Suède, il obtint la place de bibliothécaire de l'université d'Upsal. Il professa ensuite la théologie pendant plusieurs années avec un grand succès, et il devint successivement évêque de Gothenbourg, de Linkœping, et archevêque d'Upsal, où il mourut en 1743. Benzelius était versé, non seulement dans la théologie, mais dans les langues, les antiquités et l'histoire; il écrivit sur ces divers objets, avec autant d'érudition que de critique. Ses *Monumenta sueco-gothica*, son *Ulphilas illustratus*, son ouvrage sur l'histoire de Suède, les éditions qu'il donna de plusieurs chroniques du Nord, et sa traduction latine du *Siclus judaicus* de Moïse Maimonides, lui donnèrent une grande réputation, et les savants les plus distingués de son temps entrèrent en correspondance avec lui. En 1720, étant bibliothécaire, il fonda, de concert avec quelques professeurs, la société des sciences d'Upsal, qui fut peu après confirmée par le gouvernement, et qui est la plus ancienne académie du Nord. Lorsque d'autres savants de Suède eurent fondé, en 1739, l'académie de Stockholm, Benzelius fut un des premiers qu'ils associèrent à leurs travaux. C—AU.

BENZELIUS (HENRI), archevêque d'Upsal, frère du précédent. Il était né à Strengnes en 1689, et fit ses études à Upsal. Les voyages qu'il entreprit le conduisirent à Bender, où était alors Charles XII. Ce prince, qui avait plus de goût pour les sciences et les arts qu'on ne croit d'ordinaire, s'occupait du projet de faire voyager des savants dans les contrées de l'Orient. Benzelius fut du nombre de ceux que le roi désigna, et il commença son voyage en 1714. Après avoir parcouru l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, il retourna en Suède par l'Italie, l'Alle-

magne et la Hollande. Le journal qu'il avait rédigé est conservé à Upsal en manuscrit. Une grande partie des observations du voyageur se trouve cependant insérée dans un recueil de dissertations latines qu'il fit paraître sous le titre de *Syntagma dissertationum in academiâ Lundensi habitarum*, Leipzig, 1745, in-4°. Henri Benzelius, après son retour en Suède, devint successivement professeur en théologie, évêque de Lund et archevêque d'Upsal, où il mourut en 1758. Il avait remplacé, dans l'archevêché, son frère Jacob Benzelius, mort en 1747, et connu par un *Abrégé de théologie*; une *Description de la Palestine*, et quelques autres ouvrages, tous écrits en latin. — H. Jesper Benzelius, de la même famille, et mort vers la fin du 18e. siècle, évêque de Strengnes, avait fait ses études sous le fameux Mosheim, et publia en 1744, à Helmstædt, une *Dissertation latine sur Jean Duræus*, écossais, qui, dans le dix-septième siècle, parcourut une partie de l'Europe pour prêcher la réunion des luthériens et des calvinistes, mais qui échoua dans son entreprise, et fut même persécuté. C—au.

BENZIO (Tryphon), bon poète latin et italien, natif d'Assise, florissait vers l'an 1530, et vivait encore en 1571. Il fut, à Rome, secrétaire de plusieurs papes, et en particulier, de Jules III. Il excellait dans l'art de chiffrer les dépêches; mais ce n'était pas son seul talent, et il montra dans plusieurs affaires beaucoup de capacité. Il fut envoyé, pour les affaires du Saint-Siége, à Cambrai, en 1537, à Ratisbonne, en 1541; à Trente, en 1546. La nature lui avait refusé tous les avantages extérieurs; il était contrefait, velu, et avait de longues dents, qui le firent comparer aux loups et aux sangliers, par Marc-Antoine Flaminio, dans une pièce de vers, où il le nomme cependant les *Délices des Neuf-Sœurs*, et le *Favori d'Apollon*:

O detetior et lupis et apris,
O setosior hirco olente, et idem
Tamen deliciæ novem dearum
Quæ sylvam aoniam colunt, et idem
Amores boni Apollinis, etc.

Il joignait à cette difformité une malpropreté habituelle. La surprise qu'on témoignait en le voyant ne lui faisait aucune peine; même il aimait que son nom passât en proverbe, pour exprimer quelque chose d'étrange et d'extraordinaire. On le souffrait, on le chérissait même, malgré toutes ces bizarreries: on était convenu de le regarder comme un ancien philosophe. On lui trouvait des rapports avec Socrate. Un poète latin, nommé *Pompée Arnolfini*, lui disait même en vers hendécasyllabes, qu'il ne savait pas si Tryphon était émule de Socrate, ou si Socrate l'était de Tryphon:

An Tryphon mage Socratem æmuletur,
Socrates magis an suum Tryphonem.

Du reste, il était bon vivant, bon convive, et d'une conversation enjouée, ce qui, joint à ses talents littéraires, lui procura beaucoup d'amis, et, parmi eux, les littérateurs les plus distingués de son temps. On ignore l'année précise de sa mort; mais la preuve qu'il vivait encore, comme nous l'avons dit, en 1571, se trouve dans une de ses épigrammes latines sur la bataille de Lépante, remportée cette année-là par les chrétiens contre les Turks. On dit qu'il avait composé beaucoup de poésies, tant latines qu'italiennes: elles n'ont point été rassemblées, et sont éparses dans différents recueils, entre autres, dans celui des *Rime di diversi nobili poeti toscani*, donné par Atanagi, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Giammatteo Toscano, etc. G—é.

BENZONI (Venturino), souve-

rain de la ville de Crême, où sa famille exerçait, depuis l'an 1258, la plus grande influence, fut obligé, en 1310, par l'empereur Henri VII, d'abdiquer son pouvoir; il le recouvra peu après la mort de ce monarque; mais sa patrie, trop faible pour maintenir son indépendance, fut obligée, vers le milieu du 14e. siècle, de se soumettre à un Visconti, seigneur de Milan. Les Benzoni ne perdirent point pour cela leur rang dans Crême; ils y furent considérés pendant le reste du siècle comme les lieutenants du souverain. — BENZONI (Georges), de la même famille, profita des révolutions de la Lombardie pour recouvrer, en 1403, la souveraineté de Crême. Il chassa de la ville les restes du parti des Visconti, et conserva jusqu'en 1410 cette petite principauté, dont il fut alors dépouillé par le duc de Milan. Dès-lors il s'engagea au service des Vénitiens pour faire la guerre au duc; et sa famille, qui ne recouvra plus la souveraineté de Crême, fut inscrite au livre d'or de la noblesse vénitienne.

S. S—I.

BENZONI (JÉRÔME), milanais, naquit vers l'an 1519. Son père, qui n'était pas riche, ayant été totalement ruiné par la guerre, l'envoya, dès qu'il fut en état de voyager, chercher fortune en plusieurs villes d'Italie, et ensuite en France, en Espagne et en Allemagne. Il n'y trouva point ce qu'il cherchait; mais les récits qu'il entendit faire des découvertes récentes dans le Nouveau-Monde lui donnèrent le désir d'y passer. Il se rendit, en 1541, en Espagne, et s'embarqua pour l'Amérique, où il séjourna pendant quatorze ans. Il revint en 1556 dans sa patrie, à peu près dans le même état de fortune, et riche seulement de faits et d'observations. Il publia en italien et en trois livres l'*Histoire du Nouveau-Monde, contenant la description des îles, des mers nouvellement découvertes et des nouvelles cités qu'il avait parcourues et visitées pendant l'espace de quatorze ans*, Venise, 1565, in-4°., avec le portrait de l'auteur. Il en fut fait une seconde édition, ibid., 1572, in-8°. Cette histoire fut traduite en latin, et parut avec des notes et avec un autre ouvrage intitulé: *Descriptio expeditionis Gallorum in Floridam*, Genève, 1578, 1581 et 1586, in-8°. Urbain Chauveton en publia une traduction française, Genève, 1579 et 1600, in-8°. Il y en a aussi une traduction allemande, Bâle, 1579 et 1583, in-fol., Helmstadt, 1590, in-4°., et une flamande, par Charles Vormander, Amsterdam, 1650, in-4°. G—É.

BEOLCO, ou BIOLCO (ANGE), citoyen de Padoue, né vers l'an 1502, est plus connu dans la littérature italienne sous le nom du *Ruzzante*, dont on va voir plus bas la signification. S'étant senti, dès sa jeunesse, du talent pour la poésie, il reconnut bientôt qu'il y prendrait difficilement sa place parmi les Bembo, les Speroni, et tant d'autres qui florissaient alors, et, pour fuir toute concurrence, il résolut de n'écrire que dans le patois de son pays, ou dans le dialecte padouan. Il fit de longs séjours dans les campagnes des environs de Padoue; et y apprit si bien le langage des paysans, que, revêtu de leur costume, il était pris par eux-mêmes pour l'un d'entre eux. Il se mit alors à composer de petites pièces dans cette langue; et, lorsqu'il allait masqué les réciter dans les villages, il était suivi et entouré par le peuple, qui était ravi de l'entendre. Sa petite troupe était composée de jeunes gens

bien nés, comme lui, dont l'un s'appelait, dans ses rôles, *Il Menato*; l'autre, *Il Vezzo*, etc.; son nom à lui était *Il Ruzzante* (le badin, le folâtre): c'était dans toutes ses pièces le rôle principal, et il le jouait avec tant de naturel et de vérité, qu'identifié pour ainsi dire avec ce personnage, on ne l'appela et il ne s'appela plus lui-même autrement que le *Ruzzante*. En composant pour le théâtre, il mit sur la scène les autres patois de la Lombardie, et Riccoboni, dans son *Histoire du Théâtre italien*, lui attribue l'introduction des rôles du *Pantalon vénitien*, du *Docteur bolonais*, et de l'*Arlequin de Bergame*. Il mourut à quarante ans, le 17 mars 1542. Ses comédies et ses autres ouvrages, publiés d'abord séparément à Venise, depuis 1548 jusqu'en 1556, furent recueillis en un seul volume, sous ce titre: *Tutte l'opere del famosissimo Ruzzante, di nuovo e con somma diligenza rivedute e corrette*, etc., Vicence, 1584, in-12; réimprimé ibid., 1598, in-12; et 1617, in-8°. Ce recueil contient, 1°. cinq comédies: *la Piovana*, *l'Anconitana*, *la Moschetta*, *la Fiorina*, *la Vaccaria*, et de plus *la Rodiana*, qu'on lui attribue, mais qui lui a été disputée avec vraisemblance par André Calmo, de Bergame (*V.* CALMO); 2°. deux dialogues en patois, ou langue rustique du padouan; 3°. trois discours, ou *orazioni*, dans la même langue, et quelques autres morceaux, remplis de facéties et d'originalité. G—É.

BÉRARD (PIERRE), apothicaire à Grenoble vers le milieu du 17ᵉ. siècle, suivant M. Villars, son compatriote, a beaucoup travaillé sur les plantes du Dauphiné, et a laissé un manuscrit de 7 vol. in-fol., en très-bon état, que l'on voit à la bibliothèque de Grenoble, et dont cette ville fit l'acquisition en 1780. Il est intitulé: *Theatrum botanicum*, 1655, et distribué suivant la méthode du *Pinax* de Gaspard Bauhin, par ordres, par chapitres, par numéros, avec les tables, et contient non seulement la description des six mille plantes du *Pinax*, mais encore un très-grand nombre d'autres, découvertes par Hernandez, Robin, Cornutus, J. Bauhin, et par des botanistes avec lesquels Bérard était en correspondance, en Espagne, en France, en Italie et en Allemagne, dont il recevait des plantes, et auxquels il communiquait celles de sa patrie. Denis Jonquet, médecin de Paris, le cite souvent dans son ouvrage sur les plantes. Il est à regretter, pour l'intérêt de la science, que l'ouvrage de Bérard, qui était l'un des plus complets de ce temps-là, n'ait pas été imprimé. Villars a tiré son nom de l'oubli où on l'avait injustement laissé, et a consacré à sa mémoire, sous le nom de *Berardia*, un genre de plantes de la famille des cynarocéphales, qui ne renferme qu'une seule espèce, indigène du Dauphiné. Cette plante, qui avait été désignée par Dalechamp et par d'autres botanistes, au commencement du 17ᵉ. siècle, a été depuis confondue avec d'autres, oubliée ou mal connue jusqu'à ces derniers temps. D—P—s.

BERARDIER DE BATAUT (FRANÇOIS-JOSEPH), ancien professeur d'éloquence, puis grand-maître du collége de Louis-le-Grand, était né à Paris, en 1720. Il fut député du clergé de Paris, à l'assemblée constituante, et mourut en 1794, à soixante-quatorze ans; il s'était acquis une réputation honorable dans l'université, qu'il soutint parfaitement dans cette assemblée, où il signa la protestation du 12 septembre 1791. Camille-Desmoulins, qui avait été son élève, le célébra dans une pièce de vers intitulée: *Mes adieux*

au collége. Par une bizarrerie assez singulière, ce révolutionnaire voulut recevoir de lui la bénédiction nuptiale, quoique Berardier fût un prêtre insermenté. St.-Just et Robespierre lui servirent de témoins. Camille-Desmoulins mit le dernier sceau à sa reconnaissance, en le préservant des massacres du 2 septembre 1792. Les ouvrages de Bérardier sont : I. *Précis de l'Histoire universelle*, excellente introduction à l'étude de l'histoire, et qui a eu plusieurs éditions ; II. *Essai sur le récit*, 1776, in-12 ; qui eut un succès mérité, mais où l'on désirerait plus de précision. III. *l'Anti-Lucrèce en vers français*, 1786, 2 vol. in-12 ; IV. *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Eglise, en opposition à la constitution civile du clergé*, ou *Réfutation de l'opinion de M. Camus*, in-8°., qui eut quatorze éditions en six mois, et a été aussi imprimé sous le titre de *Vrais Principes de la Constitution du Clergé*. T—D.

BERARDO (Jérôme), noble Ferrarais, florissait en 1530 à la cour de Ferrare, et fut en faveur auprès des ducs Hercule et Alphonse Ier. Il publia deux traductions italiennes, en terzets ou *terza rima*, des deux comédies de Plaute, la *Casina* et la *Mostellaria*, toutes deux séparément, mais la même année 1530, à Venise, in-8°. Le Quadrio lui attribue aussi une traduction des *Menechmes*, imprimée *ibidem*, la même année ; mais c'est sans aucun fondement. G—é.

BERAUD (Laurent), né à Lyon le 5 mars 1703, entra chez les jésuites, professa les humanités à Vienne et à Avignon, les mathématiques et la philosophie à Aix. Il fut appelé à Lyon, en 1740, pour y être en même temps professeur de mathématiques, directeur de l'observatoire et garde du médailler. L'académie de cette ville le reçut la même année en qualité d'astronome. Parmi le grand nombre d'observations qu'il a consignées dans les mémoires de cette académie, on distingue celle du passage de Mercure sur le soleil, le 6 mai 1753, pendant lequel il eut la satisfaction de voir et de montrer l'anneau lumineux autour de cette planète, que tous les astronomes avaient cherché inutilement dix ans auparavant. Il détermina alors l'inclinaison de Mercure, son diamètre, son nœud descendant. Il se trouva, dans tous ses résultats, parfaitement d'accord avec Lalande, qui avait fait, à Paris, les mêmes observations ; et avec le grand Cassini, qui avait suivi autrefois de semblables passages. La méridienne du collége de Lyon lui coûta dix ans de travail. Toutes ses observations, où le calcul marche toujours à leur suite, offrent des résultats intéressants, des théories perfectionnées, des systêmes combattus par des faits, des raisonnements solides, d'autres appuyés sur ce que la géométrie a de plus sublime. Comme physicien, il a déposé dans les mémoires de la même académie, des dissertations sur la végétation, sur l'évaporation des liquides et l'ascension des vapeurs, des recherches savantes sur la lumière, une théorie physique de la rotation de la terre, de l'inclinaison de son axe, etc. En s'occupant des observations météorologiques, il observa que la différence dans le calibre des tubes du thermomètre en apportait dans les effets de la dilatation. Il proposa, pour remédier à cet inconvénient, de construire les thermomètres de manière que les surfaces soient en raison des masses. Ce fut le sujet de trois mémoires, lus en 1747 à l'académie de Lyon. Il voulut expliquer comment la plupart des matières métalliques, réduites sous

une forme terreuse par la calcination, ont plus de poids que la matière dont cette espèce de poussière est formée. Il soutint d'abord, contre Boyle, que la matière du feu est incapable de produire cette augmentation de poids; il réfuta ceux qui avaient recours à l'air, et crut trouver cette cause dans les corps étrangers que l'air soutient, et que l'action du feu oblige de s'unir aux métaux en fusion. Son mémoire fut couronné à l'académie de Bordeaux, en 1747. Il contenait des idées neuves qu'il était difficile de contredire solidement avant les expériences des Priestley, des Lavoisier, des Morveau. La physique et la géométrie s'y appuient mutuellement. En 1748, il obtint une nouvelle couronne à la même académie, sur la question neuve alors, de savoir s'il y a quelque rapport entre le magnétisme et l'électricité. Il fut pour l'affirmative, et assigna une même matière pour cause de l'un et de l'autre. En 1760, il remporta un troisième prix à la même académie, par une dissertation touchant les influences de la lune sur la végétation et sur l'économie animale. Celle d'Angers avait couronné, en 1749, un de ses mémoires sur cette question : « Pourquoi les corps électriques par » eux-mêmes ne reçoivent pas l'élec- » tricité par communication. » Le P. Béraud était correspondant de l'académie des sciences de Paris; plusieurs de ses mémoires se trouvent dans la partie des *savants étrangers*. Comme antiquaire, il enrichit ceux de l'académie de Lyon de plusieurs dissertations savantes, qui, à la justesse de la critique, joignent des connaissances très étendues. En 1764, il communiqua à la même académie, un mémoire sur l'éclipse annulaire du 1er. avril de cette année, dans lequel, en distinguant l'éclipse annulaire astronomique de l'éclipse annulaire optique, il donna une idée nette de la première, annonça dans quelles circonstances elle doit arriver, et prouva que l'anneau qu'on observe dans la seconde, est uniquement produit par la matière fluide qui environne son globe, et non par la lumière zodiacale à laquelle Cassini avait eu recours en 1706. La destruction de sa société obligea le P. Béraud de s'expatrier, parce que la délicatesse de sa conscience ne lui permit pas de prêter le serment qu'on exigeait. De retour dans sa patrie, il y mena une vie fort retirée. La profonde impression qu'avaient faite sur lui les événements par lesquels il s'était vu arraché à son état, le portait à éloigner ses pas, à détourner ses regards du gymnase qui fut le théâtre de sa gloire, et ne lui permit pas d'accepter les offres pressantes de celui qui l'y avait remplacé, pour y venir reprendre le cours de ses utiles travaux. Il persista dans cet état de douleur et de regrets jusqu'à sa mort, arrivée le 26 juin 1777, âgé de soixante-quinze ans. On estimait ses connaissances, on respectait sa vertu. Il était communicatif, d'un caractère doux et égal. Sa conduite comme ses discours exprimaient la candeur de son ame. Montucla, Lalande et Mr. Bossu ont été ses disciples. Le P. Lefèvre de l'Oratoire, son successeur à l'observatoire de Lyon, prononça son éloge à l'académie de cette ville. Ce discours, bien écrit et plein de sentiment, a été imprimé, Lyon, 1780, in-12. T—D.

BERAUDIÈRE (François de la), évêque de Périgueux, né vers la fin du 16e. siècle, à Poitiers, de l'ancienne famille de Rouet, fut, de 1587 à 1605, conseiller au parlement de Paris. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique; il devint, en 1612,

grand doyen de Poitiers, abbé de Novaillé, où il introduisit la réforme de S. Maur, et évêque de Périgueux en 1614. Il gouverna ce diocèse avec autant de zèle que d'édification, rétablit plusieurs églises qui avaient été dégradées ou détruites dans les guerres civiles, ramena un grand nombre d'hérétiques à la foi, fit plusieurs fondations utiles, entre autres celle d'un séminaire, et mourut saintement dans son diocèse, en 1646. Quoique ses opuscules soient tous en français, il les intitula *Otium episcopale*, Périgueux, 1635, in-4°. Ce sont des pièces de vers qui n'annoncent guère en lui le talent de la poésie, des discours où l'on trouve tout le mauvais goût du temps; des ouvrages de controverse qui supposent plus de zèle que de talent, et où l'on trouve plus d'invectives que de raisonnement. Il fut bon magistrat, excellent évêque, et mauvais écrivain. T—D.

BERAULD (NICOLAS), naquit à Orléans, en 1473, et mourut en 1550. Selon l'usage du temps, il avait latinisé son nom, et s'appelait *Beraldus Aurelius*. C'est sous ce nom que son ami Nicolas Bourbon, poète latin, le désigne dans sa pièce de vers. Bérauld, dit Moréri, fut précepteur d'Odet de Coligni, cardinal, de l'amiral de Coligni son frère, et de Châtillon. Erasme, en plusieurs endroits de ses ouvrages, reconnaît, par des éloges, l'hospitalité qu'il reçut de Bérauld, lorsqu'il passa, en 1500, par Orléans, pour aller en Italie. Il vante l'agrément et l'abondance de son style, etc. En 1522, il lui dédia son ouvrage *De conscribendis epistolis*. Bérauld publia plusieurs ouvrages en latin, dont les principaux sont : I. *Oratio de pace restitutâ et de fœdere sancito apud Cameracum*, Paris, 1528, in-8°.; II. *Metaphrasis in OEconomicon Aristotelis*, Paris, in-4°., sans date. En 1516, il fit paraître une édition des *OEuvres de Guillaume*, évêque de Paris, imprimée dans la même ville, in-fol. La même année il en publia une de l'*Histoire naturelle de Pline*, et fit au texte de nombreuses corrections; cependant, Hardouin n'a point placé Bérauld au nombre des éditeurs de Pline. On a encore de lui des notes sur le *Rusticus de Politien*, une édition d'un *Dictionnaire grec et latin*, Paris, 1521 (c'est le dictionnaire de Jean Crafton, avec des additions de différents auteurs, une préface et des notes de l'éditeur); *Syderalis Abyssus*, Paris, 1514; *Dialogus quo rationes explicantur quibus dicendi ex tempore facultas parari potest*, etc., Lyon, 1534; *De jurisprudentiâ vetere ac novitiâ oratio*, etc., Lyon, 1533; *Enarratio in psalmos LXXI et CXXX*, Paris, 1529, in-4°. Bérauld fut très estimé d'Étienne Poncher, évêque de Paris, et, depuis, archevêque de Sens, grand ami des lettres et de ceux qui les cultivaient. — Son fils (François), né à Orléans, embrassa la religion calviniste. Il composa des poésies en grec et en latin. Très-versé dans la langue grecque, il l'enseigna successivement à Montbelliard, à Lausanne, à Genève, à Montargis, où il fut principal en 1571, et enfin à la Rochelle. Il fut choisi par Henri Estienne pour traduire les deux livres d'Appien, qui contiennent les guerres d'Annibal et celles d'Espagne. D—T.

BÉRAULT (MICHEL), pasteur et professeur de théologie à Montauban, vers le commencement du 17e. siècle, fut choisi pour entrer en conférence à Mantes, en 1593, avec le cardinal du Perron, et écrivit contre lui, en 1598, une *Briève et claire Défense de la vocation des ministres de l'E.*

vangile, in-8°., etc. Son affection pour les intérêts du duc de Rohan, dans le temps des guerres civiles, le porta à publier plusieurs écrits qui, pendant quelque temps, le firent exclure du synode. — Un autre Bérault (Claude), succéda à d'Herbelot dans la place de professeur en langue syriaque au collége royal de Paris; il mourut en 1705 : on a de lui une édition de *Stace, ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4°. — Bérault (Christophe), avocat au parlement de Rouen, publia, en 1625, 1 vol. in-8°., *sur les Droits de tiers et danger.* — Bérault (Josias), avocat au parlement de Rouen sous Henri III, né en 1563, mort vers 1640, a publié un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, 1650 et 1660, in-fol. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1626, les *Commentaires* de Bérault, de Godefroi et d'Aviron en 2 vol. in-fol., qui ont été réimprimés en 1684 et 1776. — Bérault (Jean), donna une traduction de l'*Euphormion* de Barclay, avec des notes estimées, 1640, in-8°. K.

BERAULT - BERCASTEL (Antoine-Henri), né au commencement du 18e. siècle, dans le pays Messin, fut d'abord jésuite, puis curé d'Omerville, au diocèse de Rouen; enfin, chanoine de Noyon. Il est mort pendant la révolution. Il débuta, en 1754, dans la république des lettres, par un petit poëme sur *le Serin des Canaries*, qui fut suivi, en 1756, de la traduction d'un roman espagnol, intitulé : *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, et d'un recueil d'*Idylles.* Il publia ensuite, en 2 vol. in-12, un poëme en douze chants sur *la Terre promise*, qui eut peu de succès, et essuya des critiques sous le rapport religieux. On fut choqué d'un mélange grotesque de la fable et de l'Histoire sainte, d'y voir quelquefois disparaître le merveilleux de l'historien sacré, sous l'invention de l'auteur profane. Le dieu des Israélites y est souvent calqué sur le Jupiter d'Homère, les anges, sur le modèle des dieux du paganisme; on y remarqua même quelques descriptions galantes, peu convenables à l'état du poète. Ses talents trouvèrent un sujet plus digne de sa profession, dans la composition d'une *Histoire ecclésiastique*, en 24 volumes in-12, 1778, et années suivantes. Elle n'a point la gravité de celle de Fleuri, que l'auteur copie quelquefois sans le citer; on n'y trouve point ce développement des faits, ces extraits instructifs sur lesquels la philosophie chrétienne de son prédécesseur a su répandre tant d'intérêt; on lui reproche d'ailleurs des maximes contraires aux maximes de l'église gallicane : mais comme le style en est rapide, qu'il y a du mouvement dans les tableaux, et surtout qu'elle renferme des opinions qui devaient plaire à un grand nombre de lecteurs, elle a eu du succès. On en a donné une seconde édition, Toulouse, 1811. L'auteur avait laissé en manuscrit un abrégé de son histoire, en 5 vol. in-8°. Il travailla aussi au *Journal étranger.* T—D.

BERCH (Charles-Reinhold), conseiller de la chancellerie en Suède, et chevalier de l'Étoile polaire, né au commencement du dernier siècle, mort en 1777. Il était versé dans l'histoire, dans la numismatique et dans l'économie politique. La reine Louise Ulrique estimait beaucoup ses talents et ses connaissances, et l'admettait souvent à sa cour. Il a publié divers ouvrages en suédois, parmi lesquels on distingue *la Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et *l'Histoire des rois de Suède et des Personnages remarquables de ce*

pays, d'après les médailles. — Un autre Berch (André), professeur d'économie à Upsal, membre de l'académie de Stockholm, chevalier de l'ordre de Vasa, né en 1711, mort en 1774, a contribué aux progrès de diverses parties de l'économie rurale et domestique en Suède, et a donné en suédois: I. *Économie rurale de l'Angermanie*, Upsal, 1747, in-8°.; II. *Observations sur la chasse en Jemtland*, Upsal, 1749, in-4°., III. *Observations sur l'état économique de la Westmanie*, Upsal, 1750, in-4°.; VI. *Traité sur la culture du Lin*, Upsal, 1753, in-4°.

C—au et D—P—s.

BERCHENY, nom d'une famille originaire de Transylvanie. L'an 1633, elle s'établit en Hongrie, où elle fut connue sous le nom de *Berc'seny*, et, dans la suite, passa en France. Le personnage le plus remarquable de cette famille fut Nicolas Bercheny, né en 1664. Son père, nommé aussi Nicolas, avait embrassé le parti du fameux comte Tékéli; mais il l'abandonna dans la suite, et recouvra les bonnes grâces de l'empereur Léopold. Ce prince accorda aussi de grandes faveurs à Bercheny, second du nom de *Nicolas*. Il les avait méritées par sa conduite brillante pendant la guerre contre les Turks. Cependant, en 1700, Bercheny concerta le soulèvement de la Hongrie avec son parent, le prince Ragotzky. La cour impériale donna ordre de les arrêter, ainsi que leurs principaux partisans; mais Bercheny s'enfuit en Pologne, où il reçut du roi l'accueil le plus favorable. Ragotzky vint le rejoindre, et tous deux, ayant reçu un subside de la France, alors en guerre avec l'Autriche, rassemblèrent un corps de troupes à la tête duquel ils se présentèrent, en 1703, sur les frontières de Hongrie. Un grand nombre de mécontents se joignirent à eux; Bercheny fut nommé grand général du royaume de Hongrie et des armées de la confédération. Il se vit alors à la tête d'une armée de cinquante à soixante mille hommes, et fit des courses en Moravie, sur les frontières de la Silésie, en Autriche, et jusqu'aux portes de Vienne. Pendant cette année, et les deux suivantes, il s'empara de plusieurs places. Plus fidèle au parti des confédérés que son père, il fut sourd aux offres brillantes que lui fit l'empereur Joseph Ier., et refusa, entre autres dignités, celle de prince de l'Empire. Les Hongrois, pour se l'attacher de plus en plus, en 1707, lui donnèrent le titre de lieutenant-ducal, de sorte qu'en l'absence du prince, il était considéré comme leur chef. On le nomma ambassadeur en Pologne et en Russie; il y fut bien reçu, et le czar offrit à la cour de Vienne de se rendre médiateur dans les troubles de Hongrie; mais l'empereur d'Allemagne, dont les troupes venaient de battre les confédérés, se contenta de leur faire parvenir, par le ministre du czar, des conditions qu'ils refusèrent d'accepter, insistant toujours sur le rétablissement des privilèges de la nation, et surtout de celui d'élire le souverain. Cependant leurs revers se multiplièrent, et peu à peu la confédération se dissipa. Bercheny passa en Pologne, dans l'hiver de 1711, et de là en Turquie, où il mourut, à Radosto, le 6 novembre 1725, âgé de soixante-un ans. Il avait été marié deux fois, et eut de sa première femme, Ladislas-Ignace Bercheny, né le 3 août 1689, à Épériès, en Hongrie. Ce dernier servit en 1708, 1709 et 1710 dans la compagnie des gentilshommes hongrois qui faisaient partie de la maison du prince Ragotzky. En 1712, il vint

en France, où il obtint de grandes dignités, et même le bâton de maréchal, et où un régiment de hussards porta son nom jusqu'en 1790. D—T.

BERCHEURE, ou BERCHOIRE (PIERRE), nom qui a été défiguré en diverses manières par les copistes, et que l'auteur latinisa en celui de *Berchorius*, d'où lui est venu le nom de *Berchoire*, sous lequel il est connu aujourd'hui. Il était né à St.-Pierre-du-Chemin, près de Maillezais, en Poitou; il entra dans l'ordre de S. Benoît, et s'y rendit célèbre pour son savoir. Il s'attacha au cardinal Duprat, archevêque d'Aix, dont les conseils lui furent très-utiles pour la composition de ses ouvrages. Berchoire avait fait une telle étude des livres saints, qu'il était en état d'en citer les textes sur toutes sortes de sujets, sans aucun secours étranger. Il mourut à Paris, en 1362, prieur du monastère de St.-Eloy, occupé depuis par les Barnabites, ce qui a fait croire à quelques biographes qu'il avait été de cet ordre, dont l'institution lui est postérieure de plus d'un siècle. Berchoire avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus; ceux qui nous restent de lui forment 3 vol. in-fol., sous le titre de *Reductorium, repertorium et Dictionarium morale utriusque Testamenti*, etc., Strasbourg, 1474; Nuremberg, 1499; Cologne, 1631-1692. C'est une espèce d'*Encyclopédie*, qui suppose de vastes connaissances, et une grande fécondité d'imagination. Il y est théologien, physicien, médecin, anatomiste, géographe, astronome. Le 45e. chapitre du 14e. livre, contient des choses assez curieuses sur l'histoire naturelle du Bas-Poitou, quoique l'auteur y paraisse fort crédule. On trouve, en divers endroits de l'ouvrage, des satires fort vives sur les mœurs du temps; l'ordre dont il était membre n'y est pas plus épargné que les autres. On lit dans la souscription de l'édition de 1474, que l'ouvrage a été composé à Avignon et corrigé à Paris. Nous savons de lui-même qu'il mit cinq ans à le composer, et plusieurs autres années à le revoir et à le corriger. Il y en a une traduction en français, par Richard Leblanc, Paris, 1584, in-8°. Berchoire avait traduit en français, par ordre du roi Jean, l'*Histoire de Tite-Live*, dont il y avait un superbe manuscrit dans la bibliothèque du collége de l'oratoire de Troyes. On remarquait, à la tête d'un autre exemplaire qui était chez les minimes de Tonnerre, une vignette où l'auteur était peint présentant son ouvrage au roi, vêtu de noir, avec la lettre T sur son habit. Il en existe aussi plusieurs beaux manuscrits à la bibliothèque impériale de Paris. Cette traduction est imprimée sous ce titre: *Les grandes Décades de Titus-Livius, translatées de latin en français*, etc., Paris, Guill. Eustace, 1514, et F. Regnault, 1515, 3 vol. in-fol. T—D.

BERCKMANS (HENRI), peintre, naquit à Klundert, près de Willemstadt, en 1629. Ayant commencé par recevoir les leçons de Philippe Wouwermans, de Thomas Willeborts et de Jacques Jordaens, il ne prit ensuite d'autre maître que la nature. Il avait déjà fait des progrès dans le genre de l'histoire, lorsqu'il peignit plusieurs portraits qui, dit Descamps, malheureusement lui réussirent; de sorte qu'il ne fit presque plus d'autres tableaux. Toutefois, ce malheur n'empêcha point Berckmans d'acquérir une grande réputation et une fortune considérable, deux avantages que les plus grands artistes n'ont pas toujours obtenus. Il s'attacha au

comte Henri de Nassau, gouverneur de Hulst, et, jusqu'à la mort de ce seigneur, ne travailla guère que pour lui. A cette époque, l'artiste alla résider à Middelbourg. Le portrait de Jean Evertsen et celui du célèbre Ruyter accrurent encore la renommée de Berckmans. Il peignit entre autres les compagnies des archers et des arquebusiers de Middelbourg et de Flessingue. Cet artiste, qui sut se faire distinguer dans un temps où la Hollande possédait un grand nombre d'habiles peintres, dessinait bien, avait un bon coloris et le talent de saisir les ressemblances. On ignore l'année et le lieu de sa mort. D—T.

BERCKRINGER (DANIEL), né, selon Vossius, dans le Palatinat, fit ses études à Groningue. Il était instituteur des enfants du roi de Bohême, lorsqu'il fut, sur la recommandation de la reine, nommé, en 1640, par l'académie d'Utrecht, professeur de philosophie; en 1648, il devint professeur d'éloquence. Il réussissait aussi en poésie, mais on l'accusa de néologisme et d'affectation dans son style. Il mourut le 24 juillet 1667, laissant quelques ouvrages, dont les principaux sont : I. *Exercitationes ethicæ, œconomicæ, politicæ*, Utrecht, 1664; II. *Dissertatio de cometis, utrùm sint signa, an causæ, an utrumque an neutrum*, Utrecht, 1665, in-12, etc. On assure qu'il avait fini, et qu'il devait publier contre Hobbes, un ouvrage intitulé : *Examen elementorum philosophicorum de bono cive;* mais cet ouvrage n'a point paru. Berckringer craignit probablement d'entrer en lice avec un aussi redoutable adversaire. K.

BÈRE (OSWALD), médecin allemand, né en 1472, habita long-temps Francfort, et mourut à Bâle, en 1567, à quatre vingt-quinze ans. Il partageait les opinions des protestants, et écrivit dans ce sens des *Commentaires sur l'Apocalypse*, un traité *De veteri et novâ fide*, un *Catechisme pour la foi et pour les mœurs*, qu'il avait, dit-on, tiré des écrits de Cicéron, de Quintilien et de Plutarque; idée qui doit paraître simple pour ce qui concerne les mœurs, mais assez originale, quant à la foi. — Un autre BÈRE (Louis), naquit à Bâle, vers la fin du 15ᵉ. siècle, fit ses études à Paris, et, de retour dans sa patrie, y exerça plusieurs charges à l'université. En 1526, il fut un des quatre présidents dans les conférences de Bade sur la religion; et, lorsque la secte protestante eut le dessus à Bâle, il se retira à Fribourg, où il mourut, le 14 avril 1554. Il publia, en 1551, à Bâle : *De christianâ præparatione ad mortem, quorumdam psalmorum expositio*, et l'examen, en latin, de cette question assez singulière : *Si un chrétien peut fuir en temps de peste?* K.

BEREGANI (Le comte NICOLAS), auteur italien dans le 17ᵉ. siècle, naquit à Vicence le 21 février 1627. Il reçut à dix-neuf ans, du roi de France Louis XIII, le cordon de St.-Michel et le titre de chevalier. Sa famille fut agrégée en 1649 à la noblesse vénitienne. Il se livra dans cette république aux exercices du barreau, où il acquit une grande réputation, surtout lorsqu'il fut revenu à Venise, d'où il s'était éloigné en 1656, pour une faute que les auteurs du *Giornale de' letterati d'Italia* (tome XVIII) appellent faute de jeunesse, quoiqu'il eût alors près de trente ans, qu'il fût marié depuis 1647, et qu'il eût plusieurs enfants. Il joignait des travaux littéraires à ceux de son état, et cultivait surtout la poésie et l'histoire. Ses poésies, quoiqu'elles se ressentent

trop du goût corrompu de son siècle, et qu'elles abondent, non pas en jeux de mots, mais en pensées peu naturelles, en figures outrées et en exagérations, ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Il mourut à Venise le 17 décembre 1713, et conserva jusqu'au dernier moment son ardeur pour l'étude et sa vivacité d'esprit. Il a laissé : I. *Annibale in Capua*, drame, représenté à Venise, avec la musique de Pierre-André Ziani, vénitien, et imprimé *ibidem*, 1661, in-12; joué de nouveau à Bologne, et réimprimé de même, 1668; II. *Tito*, mis en musique par Marc-Antoine Cesti d'Arezzo, Venise, 1666, in-12; III. *Genserico*, musique du même et de Jean-Dominique Partenio, Venise, 1669, in-12; IV. *Eraclio*, musique de Ziani, Venise, 1671, in-12; V. *Ottaviano Cesare Augusto*, musique de D. Jean Legrenzi de Bergame, Venise, 1682, in-12; VI. *Giustino*, musique de Legrenzi, Venise, 1683, in-12. C'est celui de tous ses drames qui eut le plus grand succès. Il fut remis au théâtre, et réimprimé à Gênes, à Brescia, à Bologne, à Vérone, et de rechef à Bologne en 1711, avec une nouvelle musique de Thomas Albinoni. VII. *Istoria delle guerre d'Europa dalla comparsa delle armi Ottomâne nell' Ungheria l'anno* 1683, Venise, 2 vol. in-4°. Ces deux parties devaient être suivies de quatre autres, dont on sait même que deux étaient sous presse en 1700; mais elles n'ont jamais paru. VIII. *Composizioni poetiche consistenti in rime sacre, eroiche, morali ed amorose*, Venise, 1702, in-12; IX. *Opere di Claudio Claudiano tradotte ed arrichite di erudite annotazioni*, Venise, 1716, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui ne parut que trois ans après la mort de l'auteur, est le plus estimé des siens. Il y avait plus d'un rapport entre Claudien et son traducteur, aussi trouve-t-on dans cette traduction beaucoup de fidélité et une facilité singulière à se plier aux formes du style et aux tours de l'original. Les notes, sans être aussi érudites que le titre l'annonce, prouvent cependant des connaissances, et sont utiles pour l'intelligence du texte. La traduction et les notes ont été insérées, en 1736, dans les volumes XI, XII et XIII de la grande Collection des traductions italiennes de tous les anciens poètes latins, imprimées avec le texte à Milan, in-4°. G—É.

BÉRENGER Ier., roi d'Italie. Après la déposition de Charles-le-Gros, comme l'empire fondé par Charlemagne tombait de toutes parts en dissolution, et que chaque prince, chaque prélat, chaque ville prétendait rejeter le joug d'une autorité supérieure, Bérenger, fils d'Eberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire, prétendit à la couronne, que la race avilie des Carlovingiens ne pouvait plus porter. Une assemblée des états du royaume le reconnut pour roi d'Italie. Une autre assemblée lui donna pour compétiteur Guido, duc de Spolète, et tous les grands se déclarèrent alternativement pour l'un ou pour l'autre, afin de les contenir l'un par l'autre, et de leur arracher alternativement, par la crainte ou l'espérance, de plus amples concessions. L'extrême briéveté des histoires barbares de cette époque n'a transmis à notre connaissance que ces guerres civiles, tandis que le caractère du monarque, les motifs de sa conduite et l'esprit de son administration sont à peine indiqués par eux. Guido mourut en 894, et

son fils, Lambert, qui portait comme lui le titre d'empereur, mourut en 898. Mais après eux de nouveaux rivaux disputèrent la couronne à Bérenger. Arnolphe, roi de Germanie, qui, dès l'an 893, l'avait secouru contre Guido, garda pour lui-même les conquêtes qu'il avait faites, et fit couronner roi d'Italie et empereur. Il mourut, en 899, d'une maladie contractée en Italie, et il délivra ainsi Bérenger de son troisième compétiteur. Les grands appelèrent ensuite Louis, fils de Boson, roi d'Arles ou de Provence; mais Louis se trouvant enveloppé en 899, par Bérenger et une armée considérable, s'engagea par serment à ne jamais rentrer en Italie, s'il lui était permis d'en sortir sain et sauf. Dès l'année suivante il viola cet engagement solennel; il profita de ce que les Hongrois avaient remporté sur Bérenger une grande victoire, pour se faire couronner en Italie, sous le nom de *Louis III*, comme roi et comme empereur; mais Bérenger, qui avait passé quelque temps pour mort, reparut tout à coup avec une armée. Il surprit son adversaire à Vérone; et, après lui avoir reproché son manque de foi, il lui fit arracher les yeux, en 904. Cependant, il lui rendit ensuite la liberté, et le laissa retourner en Provence. Bérenger, appelé en 915 par le pape Jean X à réprimer les Sarrasins qui infestaient l'Italie méridionale, reçut de lui la couronne et le titre d'empereur. Il remporta divers avantages sur les infidèles arabes et hongrois qui avaient envahi ses états. Ses sujets paraissaient heureux; mais les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un cinquième compétiteur: c'était Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, qui, en 921, envahit l'Italie. Bérenger lui en disputa vaillamment la possession; il remporta même sur lui une grande victoire à Firenzuola, le 29 juillet 923; mais comme l'armée de Rodolphe était déjà en pleine déroute, le comte Boniface son beau-frère lui amena un puissant renfort, avec lequel il tomba sur les vainqueurs, les battit à leur tour, et força Bérenger à se réfugier à Vérone. C'est là qu'il fut poursuivi par la rage de ses ennemis, et assassiné au mois de mars 924, par un nommé *Flambert*, dont il avait tenu le fils sur les fonts du baptême, et auquel il avait pardonné le complot même dont il fut victime; car il lui avait été révélé la veille de son exécution. Les trente-six ans du règne de Bérenger Ier. forment une époque désastreuse pour l'Italie; elle fut en proie à des guerres civiles toujours renaissantes, et aux dévastations des Hongrois et des Sarrasins. Cependant, Bérenger réunissait presque toutes les qualités d'un grand roi. Dans les guerres les plus difficiles, il signala de mille manières et sa valeur et les ressources de son esprit; sa justice et sa générosité le rendaient cher à tous ceux qui pouvaient approcher de sa personne, et sa clémence, dont il finit par être victime, n'avait pas de bornes. Mais l'esprit des temps et les circonstances ont plus d'influence encore que le talent sur les événements, et le même homme qui aurait été un grand roi dans un siècle peut, dans un autre, n'être qu'un chef de parti malheureux.

S. S—I.

BÉRENGER II, roi d'Italie, était fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, et de Gisèle, fille de Bérenger Ier. Sa belle-mère, Ermengarde, avait mis sur le trône d'Italie Hugues, comte de Provence, son frère, qui, pour affermir sa tyrannie, avait successive-

ment dépouillé tous les grands feudataires. Bérenger, alors marquis d'Ivrée, fut le dernier que Hugues consentit à ménager. Il voulut enfin l'accabler à son tour, et il donna des ordres en 940 pour l'enlever avec son épouse, et lui arracher les yeux. Bérenger, averti à temps du danger qu'il courait, par Lothaire, propre fils de Hugues, s'échappa, malgré les rigueurs de l'hiver, par les passages du St.-Bernard, et se réfugia en Allemagne auprès d'Othon-le-Grand. De là, il commença, en 943, à soulever les Italiens contre Hugues. Un gentilhomme lombard nommé *Amédée* parcourut, déguisé en pèlerin, les cours de tous les grands feudataires. Il leur promit les secours de Bérenger, et leur inspira la résolution de secouer un joug insupportable. Amédée osa même se présenter devant le roi, et observer les dispositions de ses courtisans. Il revint ensuite en Allemagne, et excita Bérenger à tout entreprendre. Celui-ci entra en Italie en 945, par l'évêché de Trente. Milon, comte de Vérone, se déclara pour lui; presque tous les prélats d'Italie en firent autant, et Bérenger, invité à venir à Milan, y fut accueilli avec enthousiasme par une diète des grands feudataires d'Italie. Hugues, désespérant de pouvoir se défendre, offrit de renoncer à la couronne en faveur de son fils Lothaire, qui n'avait point mérité comme lui la haine du peuple. Cette proposition fut acceptée, et Lothaire parut quelque temps régner, tandis qu'en réalité toute l'autorité était dévolue à Bérenger; mais ce n'était pas à un rang secondaire que le marquis d'Ivrée bornait son ambition. Lothaire mourut en 950, et l'on ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné. Bérenger se fit couronner le 15 déc. de la même année, avec Adalbert son fils. Il voulut faire épouser à celui-ci Adélaïde, veuve de Lothaire (*Voy.* ADÉLAÏDE, impératrice); mais en persécutant cette reine illustre, qui se mit sous la protection d'Othon-le-Grand, il s'attira un rival plus dangereux que celui qu'il avait vaincu. Othon entra en Italie en 951; il pénétra sans résistance jusqu'à Pavie, capitale de Bérenger, et il y épousa la reine Adélaïde. Obligé cependant de retourner l'année suivante en Allemagne, il y fut bientôt suivi par Bérenger, qui, se confiant en la magnanimité de son vainqueur, venait lui demander son amitié et la restitution de sa couronne aux conditions que lui-même voudrait y mettre. Othon, en effet, rendit l'Italie à Bérenger, mais comme un fief qui relevait de l'Allemagne, et il se réserva la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée de ce pays. Bérenger, en voulant punir les feudataires qui s'étaient déclarés contre lui, provoqua de nouveau la colère d'Othon. Un fils de celui-ci, nommé *Ludolphe*, conquit, en 956, presque toute la Lombardie, et il aurait dépouillé Bérenger de tous ses états, s'il n'avait été arrêté par la mort, en 957, au milieu de ses succès. Quatre ans après, Othon-le-Grand entra lui-même en Lombardie, et Bérenger, n'ayant point d'armée à lui opposer, s'enferma dans la forteresse de St.-Léo, au comté de Montefeltro. Il y fut assiégé long-temps par les Allemands: enfin, la famine le contraignit à se rendre en 964. Il fut envoyé avec sa femme Willa dans les prisons de Bamberg, où il mourut en 966. Son fils Adalbert (*Voy.* ADALBERT) continua quelque temps encore à inquiéter les Allemands. Il fut enfin forcé de se réfugier à la cour de Constantinople. S. S—I.

BÉRENGER, fameux archidiacre d'Angers, né à Tours au commencement du 11e. siècle, d'une famille riche et distinguée, fut disciple du célèbre Fulbert de Chartres, sous lequel il fit de grands progrès dans la grammaire, l'éloquence, la dialectique et tous les arts libéraux. De retour dans sa patrie, en 1030, il y fut nommé *scholastique*, c'est-à-dire, maître de l'école de St.-Martin. Sa réputation s'étant répandue, en peu de temps, jusque dans les pays étrangers, il lui vint une foule d'écoliers, dont plusieurs furent par la suite des personnages éminents dans l'Église. La dignité d'archidiacre d'Angers, dont il fut revêtu en 1039, ne lui fit point abandonner son école. Piqué d'avoir été vaincu par Lanfranc, sur une question peu importante, outré de voir qu'on désertait son école pour se rendre à celle de son rival, il imagina de se distinguer par des opinions singulières; et, prenant Scot Erigène pour son guide, il attaqua le mystère de l'Eucharistie. Brunon, évêque d'Angers, Hugues de Langres, Adelman de Bresse, cherchèrent inutilement à le ramener de ses erreurs. Ses écrits, portés à Rome, y furent condamnés dans deux conciles tenus par le pape Léon IX, en 1050, à Rome et à Verceil, et sa personne excommuniée. Il se retira à l'abbaye de Préaux en Normandie, espérant d'être soutenu par Guillaume-le-Bâtard; mais, ce jeune prince ayant convoqué à Brionne les évêques et les plus habiles théologiens de ses états, Bérenger y fut confondu et condamné de nouveau. Le concile de Paris, en octobre 1050, ne le traita pas mieux, et le priva même de ses bénéfices. Cette perte lui fut plus sensible que les peines spirituelles, et le disposa à donner la rétractation de ses erreurs dans celui de Tours, en 1055, qui le reçut à la communion de l'Église; mais il n'en continua pas moins de dogmatiser en secret. Cité au concile de Rome en 1059, par le pape Nicolas II, il fut confondu par Abbon et par Lanfranc, abjura ses erreurs, brûla ses livres, et, ne fut pas plutôt rentré en France, qu'il protesta contre sa rétractation, comme lui ayant été arrachée par la crainte, et recommença à dogmatiser. Mais enfin Grégoire VII ayant convoqué un nouveau concile à Rome, en 1078, Bérenger y condamna de bonne foi ses erreurs, revint en France, et alla passer les huit dernières années de sa vie dans la petite île de St.-Côme, près de Tours, livré aux exercices de la plus rigoureuse pénitence, jusqu'à sa mort, arrivée le 6 janvier 1088, âgé de 90 ans, mais après avoir rendu encore raison de sa foi dans le concile de Bordeaux, tenu par deux légats, en octobre 1087. Oudin, Cave, et d'autres auteurs protestants, ont révoqué en doute la conversion de Bérenger; mais ce doute est détruit par le témoignage de tous ses contemporains, par la tradition du chapitre de S. Martin de Tours, qui, tant que l'église de St.-Côme a subsisté, allait tous les ans, le jour de son anniversaire, chanter un *De profundis* sur son tombeau, et par celle de la cathédrale d'Angers, qui avait placé le nom de Bérenger dans son ménologe. Les mêmes auteurs exagèrent le nombre de ses disciples, que ses contemporains ne font pas monter au-delà de trois cents, qui attestent qu'il n'était suivi que par des ignorants, et qu'il n'eut jamais une seule bourgade pour lui. Ils prétendent qu'il n'eut que des moines pour adversaires, et, sur cette liste, nous trouvons les plus grands évêques et les plus savants théolo-

giens de son siècle. D. Mabillon a cru qu'il s'était borné à attaquer le dogme de la transsubstantiation, sans toucher à celui de la présence réelle; mais il nous semble que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* prouvent très-bien, par ses écrits et par ceux de ses adversaires, qu'il ne respecta pas plus le dernier dogme que le premier. Du reste, tous les historiens témoignent que son opinion, quelle qu'elle pût être, fut regardée comme nouvelle dès qu'elle parut; nous l'avons vue effectivement condamnée par tous les conciles, tant d'Italie que de France. Bérenger fut entraîné dans des variations que ses disciples multiplièrent. Les uns enseignèrent que le corps de J.-C. n'était qu'en figure dans l'Eucharistie; les autres, qu'il y était confondu avec le pain; quelques-uns, que le pain et le vin étaient réellement changés, mais qu'ils reprenaient leur nature lorsqu'ils étaient reçus par des indignes. Ce fut le scandale causé par l'erreur de Bérenger qui donna lieu à la cérémonie de l'élévation de l'hostie et du calice, au moment de la consécration, afin de rendre un hommage plus éclatant à la vérité du corps et du sang de J.-C. dans l'Eucharistie. La plupart de ses ouvrages sont perdus. Ceux qui nous restent, parmi les *OEuvres de Lanfranc*, dans les collections des PP. d'Acheri et Martenne, ne justifient point la grande réputation qu'il eut de son vivant. Le style en est sec et dur, et ils offrent plus de sophismes que de raisonnements. Lessing a découvert à Wolfenbuttel, et publié à Brunswick, en 1770, sous le titre de *Berengarius Turonensis*, etc., sa réponse au traité de Lanfranc, *De corpore et sanguine Jesu Christi*. — BÉRENGER (Pierre), de Poitiers, dit le *scholastique*, disciple d'Abailard, est auteur d'une *Apologie d'Abailard*, au sujet de la condamnation de ce dernier au concile de Sens, imprimée d'abord parmi les œuvres de son maître, puis par Rawlinson, dans l'édition qu'il a donnée des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard* (*V.* ABAILARD). Cet écrit excita de vives réclamations, et on croit que l'auteur fut obligé de se retirer dans les Cévennes. C'était un homme d'une imagination fougueuse, et d'une littérature assez étendue. T—D.

BÉRENGER (RAIMOND), 34e. grand-maître de St.-Jean-de-Jérusalem, en 1365, issu de l'ancienne maison de ce nom en Dauphiné, que quelques historiens font descendre des Bérengers, rois d'Italie; et d'autres, de ceux qui avaient régné en Catalogne. Les corsaires égyptiens qui infestaient la mer des îles de Rhodes et de Chypre, l'obligèrent de réunir ses forces à celles du roi de cette dernière île, pour aller détruire ces pirates dans leur propre repaire. Bérenger, à la tête de l'armée combinée, alla mettre le siége devant Alexandrie, s'en empara après deux assauts très-meurtriers, brûla tous les bâtiments qui étaient dans le port, pilla la ville, en rapporta un riche butin, et termina son expédition par le sac de Tripoli de Syrie. Urbain V l'envoya, en 1371, en Chypre, pour pacifier les troubles de cette île, causés par la mort du roi Pierre, que ses frères avaient assassiné. Il tint deux chapitres généraux pour rétablir la discipline dans son ordre: dans l'un, il fut réglé que, pour l'élection du grand-maître, on nommerait deux chevaliers de chaque langue; et, dans l'autre, que chaque chevalier ne pourrait posséder qu'une grande commanderie, ou deux petites. Auparavant, beaucoup de chevaliers réunissaient sur leur tête plusieurs commanderies

grandes et petites, négligeaient de payer leurs responsions à l'ordre, et en employaient les reveuus à acheter la protection des princes, pour s'y rendre indépendants, ou à enrichir leurs familles. Cette réforme éprouva de grandes difficultés, qui furent terminées dans une assemblée, convoquée à Avignon, par Urbain V, à laquelle Bérenger ne put assister, à cause de son grand âge. Cet illustre chevalier, aussi recommandable par ses vertus que par sa valeur, mourut a Rhodes en 1373. T—D.

BÉRENGER DE LA TOUR, poète français du 16e. siècle, né à Albenas, ou Aubenas dans le Vivarais. On apprend, dans la préface d'un de ses ouvrages, qu'il avait étudié le droit, et qu'il était destiné par sa famille à remplir une place dans la magistrature; mais qu'il avait trouvé assez de loisir dans ses études pour se livrer encore à la poésie. Il n'y réussissait pas mal; ses vers sont faciles et naturels, la plupart sont adressés à des poètes de son temps aujourd'hui inconnus, ou à des personnes de distinction. On voit, par une de ses pièces, qu'il a vécu sous François Ier.; par une autre, qu'il vivait encore sous Henri II, et l'on peut conjecturer qu'il est mort vers 1559, dans un âge peu avancé. On a de cet auteur: I. le *Siècle d'or* et autres vers divers, Lyon, J. de Tournes et Gazan, 1551, in-8°.; II. *Choréide*, ou autrement *Louange du Bal aux Dames*, Lyon, J. de Tournes, 1556, in-8°. III. l'*Amie des Amies*, imitation d'Arioste, divisée en quatre livres, Lyon, Robert Granjon, 1558, in-8°. On trouve dans ce recueil le premier livre de la *Moschéide*, imitée de la *Moschea*, ou le *Combat des Mouches et des Fourmis*, poëme macaronique de Merlin Coccaie. IV. L'*Amie rustique* et autres vers divers, Lyon, Robert Granjon, 1558, in-8°. L'*Amie rustique* est un poëme divisé en cinq églogues. On trouve, à la suite, des chansons, des épitaphes et la *Nazéide d'Alcofibras, indien, roi de Nazée, restituée en son entier.* Ce poëme burlesque mérite d'être lu. Bérenger avait composé d'autres ouvrages, que la mort, vraisemblablement, l'a empêché de publier. C'est ce qu'on apprend par le passage suivant, extrait de la préface déjà citée plus haut : « Ce recueil (celui de » l'*Amie rustique*) donnera appetit » à viandes plus solides jà prépa» rées en mon *Siècle des Siècles* en » poésie, et *Orient de Grèce*, his» toire en prose, non moins désirée » pour son antiquité de ceux qui en » ont vu des fragments, que de moi » tenue secrète, attendant le loisir » pour vous la faire voir. » Les deux derniers ouvrages de Bérenger sont imprimés en caractère dit vulgairement *civilité*, et on y trouve des abréviations qui en rendent la lecture difficile. Le dernier est si rare, qu'il n'a été vu par aucun bibliographe moderne. W—s.

BÉRENGER (Jacques), médecin et anatomiste du 16e. siècle, un de ceux qui ont commencé les grands progrès que l'anatomie fit à cette époque, entre les mains de Vesale, d'Eustachi et de Fallope. Il était de Carpi, dans le Modenais, ce qui le fait appeler de ce nom par beaucoup de biographes. Il fut reçu docteur en médecine à Bologne, enseigna d'abord l'anatomie et la chirurgie à Pavie, puis revint à Bologne, en 1520, se livrer de même à l'enseignement. On l'accusa d'avoir destiné à la dissection deux Espagnols attaqués du mal vénérien, qui étaient tombés entre ses mains. On l'accusa de vouloir les anatomiser tout vifs, au-

tant par la haine qu'il portait à cette nation que pour son instruction particulière. Il fut banni de Bologne, et se retira à Ferrare, où il mourut en 1550. Les principaux services qu'il a rendus à l'art de guérir, sont surtout relatifs à l'anatomie et à la chirurgie. La première de ces sciences venait de naître, en quelque sorte, par les travaux de Mundinus; jusqu'alors, dans les écoles, on n'avait cherché des documents en cette science que dans les écrits de Galien, qui, n'ayant particulièrement disséqué que des animaux, ne contenaient que des notions incomplètes: mais Mundinus venait de rappeler les travaux d'Érasistrate et d'Hérophide, qui avaient cherché, dans des cadavres humains, des connaissances sur l'anatomie de l'homme. Bérenger suivit les mêmes travaux, et prépara aussi les grandes découvertes que peu d'années après devaient faire les trois plus grands anatomistes dont s'honore l'art de guérir, et contemporains l'un de l'autre, Vesale, Eustachi et Fallope. Il disséqua beaucoup de cadavres, et même le préjugé du temps lui fit adresser la même accusation qu'aux anatomistes grecs, d'avoir disséqué des hommes vivants. On conçoit qu'il commença à rectifier plusieurs des erreurs échappées à Galien; on lui doit la découverte de l'appendice du cœcum, des cartilages aryténoïdes du larynx, des détails premiers sur la structure des reins; de la moëlle épinière; l'observation que ce réseau admirable que forment les vaisseaux en arrivant au cerveau des animaux, et qu'on croit propre à amoindrir le choc du sang sur ce viscère, n'existe pas chez l'homme, dont la station bipède suffit pour obtenir le même effet; celle que l'utérus dans l'espèce humaine n'a qu'une seule cavité, etc. Cependant, il est spécialement copiste de Mundinus, et l'ouvrage d'anatomie qu'on lui doit n'en est qu'un commentaire: *Commentaria, cum amplissimis additionibus, super anatomiâ Mundini*, Bologne, 1521, 1552, in-4°.; en anglais, Londres, 1664, in-12. *Isagogæ breves in anatomiam corporis humani, cum aliquot figuris anatomicis*, Bologne, 1522, 1525, in-4°.; Venise, 1523, 1535, in-4°., Cologne, 1529, in-8°.; Strasbourg, 1530, in-8°. On conçoit que, d'après les grands progrès de l'anatomie, science presque parfaite de nos jours, ces livres ne peuvent avoir d'intérêt que pour l'histoire de l'art: Bérenger est le troisième qui les enrichit de figures. Bérenger servit aussi beaucoup la science chirurgicale, il opérait avec la plus grande dextérité; on a de lui, sous ce rapport: *De cranii fracturâ tractatus*, Bologne, 1518, in-4°.; Venise, 1535, in-4°.; la Haye, 1629, 1651, 1715, in-8°.; où il se montre à la vérité, plus partisan des Arabes que des Grecs. A la gloire qu'eut Bérenger d'être un fondateur de l'anatomie, il faut ajouter encore celle d'avoir, l'un des premiers, employé le mercure pour la guérison de la maladie vénérienne, maladie qui commençait alors à s'étendre en Europe, et qui, cédant plus facilement à cette substance que les chimistes eux-mêmes avaient négligée, assure à jamais à Bérenger l'honneur d'avoir trouvé le moyen qui en est le plus souvent le spécifique (*Voy.* AQUILANO). C. et A.

BÉRENGER DE PALASOL, troubadour du 12e. siècle, né dans le comté de Roussillon. Aussi distingué par la noblesse des manières que par ses talents comme poète, il fut également cher à la gloire et aux dames. Ermesine, femme d'Arnaud d'Avignon, fut particulièrement l'objet de ses vœux, et lui inspira plusieurs

chansons pleines de sentiment et de naturel. Dans une pièce, semblable pour le fond à une de celles que l'on attribue à Pierre de Barjac, il exhale sa jalousie et fait le portrait de sa maîtresse, qu'il peint comme une franche coquette. Nostradamus, qui, à défaut de faits et de dates, invente souvent les uns et les autres, cite un Bérenger de Palasol, de Sisteron en Provence, qu'il fait auteur de cinq tragédies sur la vie de la reine Jeanne. L'abbé Millot remarque que ce dernier n'a jamais existé, ou qu'il y avait deux Bérengers de Palasol; il fait d'ailleurs observer que, dans quatre mille pièces provençales qu'il a rassemblées, il ne se trouve aucun indice de l'existence de ce genre de composition, ce qui prouve qu'à cette époque le théâtre n'existait pas. P—x.

BÉRENGER (Jean-Pierre), né à Genève, en 1740, abandonna la profession mécanique à laquelle il avait été destiné par ses parents, pour des études auxquelles les troubles politiques de sa patrie donnaient alors beaucoup d'intérêt. Rangé, par sa naissance, dans la classe de ceux qu'on nommait à Genève *natifs*, qui, pour être issus de familles étrangères, n'acquéraient jamais le rang de citoyens, il réclama pour eux, par quelques écrits, l'égalité des droits politiques. Cette querelle fut décidée par les armes; et Bérenger, après la défaite de son parti, fut exilé, avec plusieurs autres, par édit du conseil souverain, le 10 février 1770; il se retira à Lausanne, et s'y livra à des travaux littéraires, qu'il continua encore lorsqu'il revint à Genève: il y est mort en juin 1807. On a de lui: I. une édition des *Œuvres d'Abauzit* (*Voy.* Abauzit); II. *Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1772-73, 6 vol. in-12. Bérenger traite sommairement l'histoire des temps reculés, que Spon avait suffisamment éclaircie; mais il donne les plus grands détails sur les dissensions politiques du dernier siècle. On a dit qu'il avait cherché, par cet ouvrage, à se concilier le parti *représentant*, qui l'avait fait exiler: en effet, abandonnant la querelle des natifs, qui alors était décidée, il s'est étudié à faire valoir les droits des citoyens par opposition à ceux du gouvernement; aussi l'ouvrage fut-il brûlé à Genève. Cette histoire, au surplus, ne vient que jusqu'à l'année 1761. Le *Tableau historique et politique des révolutions de Genève dans le 18e. siècle*, par Francis d'Yvernois, 1782, in-12, fait suite à l'ouvrage de Bérenger. III. *Géographie de Busching, abrégée dans les objets les moins intéressants, augmentée dans ceux qui ont paru l'être, retouchée partout, et ornée d'un précis de l'histoire de chaque état*, Lausanne, 1776-79, 12 vol. in-8°.; IV. *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, 1788-90, 9 volumes in-8°., réimprimés en 1795; V. les *Amants républicains*, ou *Lettres de Nicias et Cynire*, 1782, 2 vol. in-8°. C'est un roman politique relatif aux troubles de Genève. VI. Deux éditions du *Cours de géographie historique, ancienne et moderne de feu Ostervald*, 1803, 2 vol. in-12; 1805, 2 vol. in-12; VII. une édition du *Dictionnaire géographique* de Vosgien (Ladvocat), 1805, in-8°.; VIII. *Laure et Auguste*, trad. de l'anglais, 1798, 2 vol. in-12; IX. *Histoire des trois voyages autour du monde par Cook, mise à la portée de tout le monde*, 1795, 3 vol. in-8°.; X. *J.-J. Rousseau justifié envers sa patrie*; XI. quelques opuscules sur lesquels on peut consulter la *France littéraire* de M. Ersch.

M. Bourrit lui attribue la traduction de l'ouvrage de Howard, intitulé : *État des prisons de l'Europe*, 1788, 2 vol. in-8°.; mais nous croyons que cette traduction est due à Mlle. Kéralio, la même à qui l'on attribue les *Crimes des Reines*. S. S—1.

BÉRENGÈRE, fille de Raymond IV, comte de Barcelone, fut célèbre par son esprit et par sa beauté. Recherchée par plusieurs souverains, et notamment par Alphonse VIII, roi de Castille, elle épousa ce prince à Saldaña, en 1128, avec beaucoup de pompe, fit l'ornement de sa cour, et donna plusieurs fois des preuves d'un mérite rare et d'une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, en 1139, pour défendre cette ville contre les Maures, elle parut sur les remparts, et traita de lâches des hommes qui venaient ainsi assiéger une femme, tandis que la gloire les appelait sous les murs d'Oreja, dont le roi de Castille, en personne, faisait le siége. Les chevaliers maures, par un esprit de galanterie qui donne une idée des mœurs de ce temps-là, ordonnèrent la retraite, et l'armée musulmane défila devant la reine, en célébrant ses vertus et sa beauté. Les Castillans ayant ensuite décapité, par représailles, deux généraux mahométans, et placé leurs têtes sur le sommet du palais des rois à Tolède, la reine ne put souffrir ces odieux trophées; après les avoir fait enlever et déposer sur deux chars funèbres, elle les fit porter aux veuves des deux généraux maures. Cette princesse, aimée de ses sujets, estimée des ennemis même, ne fut pas toujours heureuse, ayant eu la douleur de se voir préférer une indigne rivale, nommée *Gontrade*, qui captiva long-temps le cœur d'Alphonse VIII; elle mourut le 3 février 1149, laissant deux fils, Sanche et Ferdinand, et une fille qui épousa le roi de Navarre. B—P.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse III, roi de Castille, épousa, en 1201, Alphonse IX, roi de Léon. Répudiée en 1209, par les instigations du pape Innocent III, sous prétexte de parenté avec son époux, elle revint en Castille, dont elle fut déclarée régente en 1214, pendant la minorité de son frère Henri Ier. L'ambition des chefs de la maison de Lara ne leur permit pas de voir sans peine le pouvoir et la personne du roi entre les mains d'une femme; et ils intriguèrent pour lui ôter l'un et l'autre. Cette vertueuse princesse, qui ne désirait que la retraite, quoiqu'elle ne manquât ni de fermeté ni de talents pour gouverner, convoqua les états à Burgos, et, moins par faiblesse que par amour du bien public, elle abdiqua la régence en faveur du comte Alvar de Lara. Bientôt la tyrannie du nouveau régent fit regretter l'administration de la reine; la plupart des grands l'engagèrent à reprendre la régence; mais la crainte de causer une guerre civile arrêta Bérengère. Elle se contenta de rappeler à Don Alvar qu'il avait juré solennellement de gouverner le royaume avec justice. Cet avis aigrit le régent; il osa accuser la reine d'avoir voulu empoisonner le roi son frère, confisqua ses biens, et la bannit du royaume. Quoique cette révoltante calomnie n'eût persuadé personne, Bérengère céda à l'orage, et se retira, en 1217, au château d'Otella, place très-forte près de Palencia. Un grand nombre de seigneurs la suivirent, et se déclarèrent ses chevaliers; elle y fut jointe également par Don Lopez de Haro, seigneur castillan, qui, à la tête de ses vassaux, venait se ranger du parti de la reine; mais le régent avait pour lui la présence et le nom

du roi. Bérengère allait être assiégée dans son château, lorsqu'un événement imprévu vint la soustraire aux dangers qui la menaçaient pour la replacer sur le trône : ce fut la mort du jeune Henri, arrivée à Palencia, par la chute d'une tuile qui lui fracassa la tête. Bérengère, devenue reine sans contradiction, abdiqua sur-le-champ la couronne en faveur de son fils aîné Ferdinand, issu de son mariage avec le roi de Léon. Elle jouit à la cour de ce prince de toute la considération que lui méritait sa vertu, eut toujours la régence du royaume pendant les expéditions du jeune roi, et fut en Castille ce que sa sœur Blanche était en France. Elle mourut en 1244, vivement regrettée. B—P.

BÉRÉNICE, petite-fille de Cassandre frère d'Antipater, par Antigone sa mère, épousa en premières noces, Philippe Macédonien, qui était sans doute l'un des officiers d'Alexandre, et en eut plusieurs enfants, entre autres Magas, roi de Cyrène, et Antigone, qu'elle maria à Pyrrhus, roi d'Épire. Elle suivit en Égypte Eurydice, fille d'Antipater, qui allait rejoindre Ptolémée, son époux, et elle sut inspirer une telle passion à ce prince, que, quoiqu'il eût des enfants d'Eurydice, il l'abandonna pour épouser Bérénice. Il lui érigea un temple de son vivant, la fit représenter sur ses médailles, et plaça sur le trône Ptolémée, son fils, au préjudice des enfants qu'il avait eus de plusieurs mariages précédents. C—R.

BÉRÉNICE II, était fille de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, fille de Lysimaque; elle suivit, à ce qu'il paraît, sa mère dans son exil, et se retira avec elle auprès de Magas, roi de Cyrène, qui épousa Arsinoé, et adopta Bérénice; ce qui explique comment Polybe et Justin disent qu'elle était fille de Magas, tandis que, suivant Callimaque, qui vivait à sa cour, elle était fille de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé. Magas ayant fait la paix avec Ptolémée Philadelphe, on convint, pour la cimenter, d'un mariage entre Bérénice et Ptolémée, son frère de père et de mère, mais qui avait été adopté par Arsinoé, sœur et seconde épouse de son père. Magas étant mort sur ces entrefaites, Arsinoé, sa veuve, rompit ce mariage, qui lui déplaisait, et fit venir, de la Macédoine, Démétrius, fils de Démétrius Poliocertes, pour lui faire épouser sa fille. Ce jeune homme étant arrivé, elle le prit elle-même pour amant, et, comme il se conduisait avec beaucoup d'insolence, il se forma contre lui une conspiration à la tête de laquelle était Bérénice, qui le fit tuer dans le lit même de sa mère, en recommandant qu'on ne fît aucun mal à celle-ci. C'est sans doute à cette action que Callimaque faisait allusion dans le vers ainsi traduit par Catulle :

Cognoram à parvâ virgine magnanimam.

Elle épousa ensuite Ptolémée Évergète, son frère. Elle était à peine mariée, que Ptolémée fut obligé de partir pour une expédition dans l'Assyrie ; elle fit vœu de couper sa chevelure, et de la consacrer à Vénus, s'il revenait victorieux ; et, à son retour, elle la déposa effectivement dans le temple de Vénus Arsinoé Zéphyritis. Ptolémée paraissant fâché qu'elle se fût privée d'un si bel ornement, Conon de Samos, célèbre astronome, annonça à Ptolémée qu'il avait découvert au ciel une nouvelle constellation, qui était la chevelure de Bérénice que les dieux avaient enlevée, et Callimaque fit, à ce sujet, un charmant petit poëme, que nous avons perdu, mais dont il nous reste la traduction latine par Catulle. Béré-

nice fut tuée par les ordres de Ptolémée Philopator, son fils, l'an 216 av. J.-C. C—R.

BÉRÉNICE III, était aussi fille de Ptolémée Philadelphe, qui, pour sceller la paix qu'il venait de conclure avec Antiochus Théos, la lui donna en mariage, avec une dot très-considérable, l'an 252 av. J.-C. Il l'aimait beaucoup, et eut soin, tant qu'il vécut, de lui envoyer de l'eau du Nil pour sa boisson; mais à peine fut-il mort (*Voy.* ANTIOCHUS II), qu'Antiochus la renvoya, et rappela Laodicé, sa première épouse, qui, l'ayant empoisonné lui-même, chercha à faire périr Bérénice et son fils. Elle avait chargé de ce crime un certain Cænée, qui s'empara d'abord de l'enfant par surprise; Bérénice en ayant été instruite, s'arma, monta sur son char et alla à sa poursuite; l'ayant atteint, elle le tua d'un coup de pierre, et, ayant fait passer son char sur son corps, elle se rendit dans l'endroit où elle croyait qu'on gardait son fils. Ceux qui l'avaient tué firent paraître en public un enfant entouré de gardes, comme étant le fils de Bérénice, et offrirent à celle-ci de le lui rendre si elle voulait faire la paix avec eux; elle y consentit, et, au moment où elle ne se doutait de rien, ils se jetèrent sur elle et la massacrèrent, l'an 246 av. J.-C. Ses femmes cachèrent sa mort, et dirent qu'elle n'avait été que blessée, ce qui contint le peuple dans le devoir, jusqu'à ce que Ptolémée son frère fût arrivé pour venger sa mort (*V.* LAODICÉ). C—R.

BÉRÉNICE, que quelques auteurs nomment *Cléopâtre*, était l'unique enfant légitime de Ptolémée Lathure; elle monta sur le trône après la mort de son père, l'an 81 av. J.-C. Sylla, qui était alors dictateur, l'obligea d'épouser et d'associer au trône Alexandre, son cousin, qui prit le nom de *Ptolémée Alexandre*. Il n'y avait pas plus de dix-neuf jours qu'ils étaient mariés, lorsque ce monstre la fit mourir pour régner seul. C—R.

BÉRÉNICE, était fille de Ptolémée Aulétès. Le peuple d'Alexandrie s'étant révolté contre ce prince, l'an 58 av. J.-C., le chassa, et plaça sur le trône Tryphena et Bérénice, ses deux filles. L'aînée mourut peu de temps après; on maria Bérénice avec Séleucus, surnommé *Cybiosactès*. La difformité de son corps, et son caractère vicieux le rendirent bientôt si odieux à la reine, qu'elle le fit étrangler. Elle épousa ensuite Archélaüs, mais Ptolémée Aulétès ayant été rétabli dans ses états par Gabinius, le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de faire tuer sa fille, l'an 55 av. J.-C. C—R.

BÉRÉNICE, l'une des femmes de Mithridate. *Voy.* MITHRIDATE.

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa Ier., roi de la Judée, et de Cypre son épouse, naquit l'an 28 de J.-C. Elle fut d'abord fiancée à Marc, fils d'Alexandre, mais ce jeune homme étant mort, Agrippa la donna en mariage à Hérode, son frère, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils, Bérénicien et Hyrcan. Ayant perdu son époux à l'âge de vingt ans, elle alla demeurer avec Agrippa son frère, ce qui donna lieu à des bruits injurieux sur sa conduite et sur ses mœurs. Pour les faire cesser, elle fit proposer à Polémon, roi de la Cilicie, de se faire juif pour se marier avec elle; il y consentit; mais elle le quitta bientôt, et retourna probablement avec son frère; car elle était avec lui lorsque S. Paul fut arrêté à Jérusalem, l'an 63 de J.-C.; leur commerce fut si public, qu'il fit du bruit jusqu'à Rome; et Juvénal en parle dans sa sixième satire. Après avoir fait de vains efforts pour engager Florus, gouverneur de la Judée, à employer les voies

de la douceur pour contenir les Juifs, et pour empêcher ceux-ci de se révolter, elle suivit Agrippa lorsqu'il alla se joindre à Vespasien, que Néron avait chargé de faire rentrer les Juifs dans le devoir. Elle joua alors un grand rôle, si toutefois c'est d'elle qu'il faut entendre ce que les historiens romains racontent des amours de Titus et de Bérénice, qui sont devenus célèbres par la tragédie de Racine. Tacite dit que, lorsque Vespasien quitta la Judée pour aller prendre l'empire, Titus son fils, après s'être mis en marche pour le rejoindre, retourna sur ses pas. On supposa, ajoute Tacite, qu'il était rappelé dans la Judée par les charmes de la reine Bérénice, qui était alors, selon le même historien, florissante de jeunesse et de beauté. Lorsque Vespasien fut établi sur le trône, et que Titus fut de retour à Rome, après avoir terminé la guerre de Judée, elle s'y rendit avec Agrippa son frère, l'an 75 de J.-C, y vécut publiquement avec Titus, et logea dans le palais des empereurs; ce que nous apprend Xiphilin, qui dit également qu'elle était à la fleur de l'âge. Il paraît qu'on la traitait en reine; car Quintilien nous apprend qu'il plaida devant elle. On la regardait effectivement comme l'épouse de Titus, qui lui avait promis de faire approuver son mariage; mais le peuple romain ayant trouvé mauvais qu'il épousât une femme barbare, il fut obligé de la renvoyer; ce qu'il fit malgré lui, suivant les expressions de Suétone, *Berenicen statim ab urbe dimisit, invitus invitam.* Il dit positivement que ce fut peu après son avènement au trône. Suétone est plus croyable que Xiphilin, qui prétend qu'il la renvoya sous le règne de Vespasien, et qu'elle revint à Rome lorsqu'il fut empereur, mais ne put rien obtenir. Il faut convenir que toute cette histoire est bien difficile à concilier avec l'âge de notre Bérénice, qui avait au moins quarante-deux ans lorsqu'elle put connaître Titus, et cinquante-un ans à l'époque de la célèbre scène qui est le sujet de la tragédie de Racine. Je crois donc que la Bérénice dont Titus fut amoureux, était la fille de Marianne, sœur de notre Bérénice; elle pouvait avoir vingt-cinq ans lorsque Titus vint dans la Judée : elle était dans l'âge d'inspirer une passion. Elle avait également un frère nommé *Agrippinus* ou *Agrippa*; et il est probable qu'Agrippa II leur oncle, qui n'avait jamais été marié, les avait adoptés tous deux : ce qui expliquerait comment on donna le titre de reine à Bérénice. C—R.

BERG (MATHIEU VAN DEN), peintre, naquit à Ypres, en 1615, d'un maître d'école, qui, s'étant appliqué à la peinture, reçut des leçons de H. Goltzius, et, dans la suite, inspira assez de confiance à Rubens pour que ce grand artiste lui confiât la direction de ses biens. Dès que le jeune Mathieu fut en âge d'étudier, il entra dans l'école de Rubens, où il se fit bientôt distinguer comme un des meilleurs élèves, surtout pour le dessin; mais, dénué du génie qui invente, il ne put parvenir qu'à être un copiste habile; cependant sa correction rendit ses dessins précieux pour les connaisseurs. Van den Berg fut reçu, en 1646, dans la confrairie des peintres, à Alcmaër, où il mourut en 1647, âgé seulement de trente-deux ans. D—T.

BERG (JEAN-PIERRE), né à Brême, le 3 septembre 1737, mort à Duisbourg, le 3 mars 1800, philologue et théologien distingué, possédait une vaste érudition, avait étudié à fond les langues orientales, surtout l'arabe, et passe pour avoir beaucoup

contribué à établir dans l'université de Duisbourg une saine explication des livres sacrés; on ne connaît de lui qu'un recueil d'explications de plusieurs passages de la *Bible*, intitulé : *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta Veteris Testamenti loca*, Leyde, 1761, in-8°. Il a publié quelques autres ouvrages auxquels il avait pris part, entre autres : *Symbolæ litterariæ Duisburgenses ad incrementum scientiarum à variis amicis amicè collatæ, ex Haganis factæ Duisburgenses*, t. I, p. 1, la Haye et Duisbourg, 1783; t. I, p. 2, 1783; t. II, p. 1, 1784; p. 2, 1786, in-8°. G—T.

BERGALLI (Charles), moine italien de l'ordre des mineurs conventuels, était né à Palerme, et avait de la réputation comme prédicateur en 1650. Il prêcha cette année-là le carême à Bologne. Il fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvents de son ordre, provincial en Sicile, et gardien du grand couvent à Palerme, où il mourut le 17 novembre 1679. Il publia un ouvrage philosophique, ou du moins de philosophie, sous ce titre : *De objecto philosophiæ*, Pérouse, 1649, in-4°. On assure qu'il avait écrit : I. un poëme épique italien intitulé *Davidiade*; II. des mélanges de poésie latine, *Poësis miscellanea*; III. un livre élémentaire de médecine, *Tyrocinium medicæ facultatis*; mais ces ouvrages n'ont jamais été imprimés. G—É.

BERGALLI (Louise), femme poète italienne, née le 15 avril 1703, parut, dès son enfance, destinée aux arts et aux lettres. Son père, quoique d'une famille honnête du Piémont, ruiné par des malheurs, après avoir vainement essayé d'autres ressources, prit une boutique de cordonnier à Vicence, la transporta ensuite à Venise, où il fit une sorte de fortune. Entre un assez grand nombre d'enfants des deux sexes, il eut notre Louise, qui montra d'abord une disposition rare pour la broderie; ensuite pour le dessin et la peinture, où elle eût pour maîtresse la célèbre Rosalba; elle n'en montra pas moins pour la littérature, la philosophie, les langues. Elle apprit le français de son père, le latin, d'un excellent maître, et ce fut en l'étudiant qu'elle traduisit les comédies de Térence. Ayant senti un goût particulier pour la poésie dramatique, elle reçut les conseils et les leçons d'Apostolo Zeno, qui était alors *Poeta cesareo* (poète impérial), attaché à la cour de Vienne. Quand les premiers ouvrages de Louise Bergalli l'eurent fait connaître, on voulut lui procurer des places honorables et lucratives à Rome, en Pologne, en Espagne, à Milan : elle ne voulut point quitter Venise, sa patrie, et continua de s'y livrer à ses travaux littéraires, et d'y jouir de sa liberté jusqu'au moment où, âgée de trente-cinq ans, elle épousa le comte Gaspard Gozzi, noble vénitien, connu dans la littérature italienne par des comédies d'un genre singulier, et par d'autres ouvrages (*V*. Gaspard Gozzi). Elle vécut avec lui dans la meilleure intelligence, et lui donna cinq enfants, dont l'éducation fut dès ce moment son premier soin. Elle a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *Agide re di Sparta*, drame en musique, Venise, 1725, in-12; II. *la Teba*, tragédie, Venise, 1758, in-8°.; III. *l'Elenia*, drame en musique, Venise, 1730, in-12; IV. *le Avventure del poeta*, comédie, Venise, 1730, in-8°.; V. *Elettra*, tragédie, Venise, 1743, in-12; VI. *la Bradamante*, drame

en musique, Venise, 1747, in-12 (Mme. du Boccage donna un extrait de cette pièce dans le *Journal étranger*, mars, 1757); VII. *le Commedie di Terenzio tradotte in versi sciolti*, Venise, 1733, in-8°.; VIII et IX. des traductions en prose italienne des *tragédies de Racine*, Venise, 1736 et 1737, 2 vol. in-12; du *Jonathas*, de l'*Absalon* de Duché, et des *Machabées* de Lamothe, Venise, 1751, in-8°.; X. une traduction, en vers martelliens, des *Amazones* de Mme. du Boccage, avec le texte français, Venise, 1756, in-8°., édition ornée du portrait de Mme. du Boccage et de celui de la comtesse Bergalli; XI. on lui doit de plus un recueil intéressant, intitulé: *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti da Luiza Bergalli*, etc., Venise, 1726, in-12, et un grand nombre de ces recueils pour des mariages, pour des élections ou promotions à différentes charges, pour des prises de voile, etc., qui étaient en grand usage de son temps, et dans lesquels, quoiqu'elle parût ne faire que publier des morceaux de différents poètes, on sait que la plus grande partie était de sa composition. XII. Enfin, on trouve beaucoup de ses sonnets, *canzoni*, et autres poésies dans plusieurs recueils publiés de son temps. G—É.

BERGAMASCO (Jean-Baptiste), peintre du 16e. siècle, ainsi nommé de la ville de Bergame, sa patrie. Après avoir reçu des leçons de Michel-Ange, il vint en Espagne avec son condisciple Becerra (*Voy.* Becerra), sous le règne de Charles-Quint, et peignit au palais de Madrid, que l'on construisait alors, deux pans de muraille. On regarde cet artiste comme un de ceux qui contribuèrent alors le plus à naturaliser en Espagne le goût mâle et fier de Michel-Ange. Bergamasco mourut en 1570, à Madrid, dans un âge fort avancé. — Ses deux fils, Granelo et Fabrice, furent ses élèves; mais ils prirent un vol moins élevé que le sien; car ils excellèrent principalement dans le genre *grotesque*. Selon Palomino Velasco, on trouve dans leurs ouvrages, et surtout dans les peintures de la salle du chapitre de St.-Laurent, à l'Escurial, du goût, de la fécondité, et une belle ordonnance. D—T.

BERGAMINI (Antoine), poète italien, qui fit assez de bruit dans le 17e. siècle, et dont la renommée s'est tellement amortie qu'on ne trouve son nom dans aucun de ces Dictionnaires où l'on prétend rassembler tous les hommes célèbres, et où il en est tant qui sont admis à meilleur marché que lui. Il naquit à Vicence, en 1666; il était instruit dans les langues anciennes, les mathématiques et l'astronomie. L'extrême honnêteté de ses mœurs lui inspira du dégoût pour le monde; il se retira dans un bien de campagne qu'il possédait dans le Vicentin, et consacra son temps et sa fortune à instruire la jeunesse et à faire du bien. Il avait pour intime ami un autre poète, son compatriote, nommé *André Marano;* il le perdit âgé de quatre-vingt-deux ans, en 1744: il en avait lui-même soixante-dix-huit. Il crut soulager sa douleur en composant une ode sur la perte qu'il avait faite; mais sa mélancolie ne fit ensuite qu'augmenter, et l'on attribua généralement à ce sentiment sa mort arrivée quelques mois après. On a de lui: I. ses *Poésies*, imprimées avec celles de son ami Marano, Padoue, 1701, in-12. Ce petit volume est précédé d'une préface où les deux amis, poètes au reste fort médiocres, se vantaient un peu trop eux-mêmes, et dépréciaient trop

légèrement des talents célèbres. Apostolo Zeno en écrivit avec beaucoup d'amertume et de dédain à Muratori; celui-ci, qui faisait alors imprimer son traité *della Perfetta Poesia*, y censura durement les deux Vicentins. Ils répondirent à Muratori par un dialogue intitulé *Eufrasio*, Mantoue, 1708, in-4°. Le poète napolitain, Nicolas Amenta, prit la défense de Muratori dans une lettre adressée au P. Sébastien Paoli, clerc régulier. Le P. Paoli écrivit à son tour contre l'*Eufrasio* et ses auteurs. Cette querelle s'amortit et s'oublia comme toutes celles de cette espèce. Bergamini lui-même parut ne s'en plus souvenir dans sa vieillesse. Il corrigea ses poésies, les recopia de sa main, et en laissa le manuscrit, sans annoncer l'édition qu'il en avait compté faire autrement que comme une édition corrigée. L'âge lui avait sans doute ouvert les yeux, et sur les défauts de ses poésies, et sur les torts qu'il avait eus dans sa préface. Qui sait même si ce ne fut pas le sentiment de ces torts et le chagrin de s'être fait une mauvaise querelle, autant que la régularité de ses mœurs, qui le dégoûta du monde? Ce qu'on ne peut observer sans intérêt, c'est que les deux amis, dont l'un, en mourant dans une extrême vieillesse, entraîna en 1744, son vieil ami dans la tombe, étaient déjà intimement unis en 1701, et mettaient dès-lors en commun les attaques et les défenses, les bons et les mauvais succès.
G—É.

BERGANTINI (Jean-Pierre), clerc régulier, littérateur italien au 18e. siècle, naquit à Venise, le 4 octobre 1685. Il étudia pendant huit ans à Bologne chez les jésuites; de retour dans sa patrie, il fit son cours de droit civil et canonique, et y fut reçu docteur en 1706; il commençait même à suivre avec succès le barreau, lorsqu'âgé de vingt-quatre ans, il changea tout-à-coup de vocation, et entra chez les théatins, où il fit profession le 12 janvier 1711. Il se livra alors à la prédication, et fut appelé à Rome, quelques années après, par le père général, pour exercer l'emploi de secrétaire de l'ordre. Il y obtint, par une dispense qui n'avait jamais été accordée dans cette société, la permission de confesser les femmes, six ans avant le temps prescrit. Il se livra ensuite de nouveau à l'éloquence de la chaire, et parcourut les principales villes d'Italie. Revenu à Venise, en 1726, il s'y fixa définitivement, et ne partagea plus son temps qu'entre les devoirs de son état et une étude approfondie des bons auteurs anciens et de ceux de sa propre langue. Il n'avait guère cultivé jusqu'alors que l'éloquence oratoire; il s'exerça aussi depuis ce temps à l'art des vers, et il résulta de ses différents travaux des ouvrages utiles sur la langue, et des traductions en vers italiens d'ouvrages latins tant anciens qu'étrangers. Les premiers écrits qu'il publia sont des harangues, des panégyriques, des oraisons funèbres, dont la réputation ne lui eût sans doute pas survécu; il a donné dans la seconde époque, avec un succès plus durable : I. *Il Falconiere di Jacopo Augusto Tuano*, etc. *Coll' uccellatura a vischio di Pietro Angelio Bargeo*, etc., deux poëmes traduits, l'un du *De re Accipitraria* du président de Thou, et l'autre de l'*Ixeuticon* de Pierre Angelio Bargeo ou da Barga, imprimés avec le texte latin et accompagnés de savantes notes, Venise, 1735, in-4°. Certain *Dictionnaire universel, historique*, etc., prétend que ce sont les *Cynégétiques* d'Angelio (qu'il nomme *Angeli*) que Bergantini traduisit : Angelio fit un poëme intitulé

Cynegeticon, mais il fit aussi un *Ixeuticon* ou *Aucupium* (chasse aux oiseaux), en italien *Uccellatura a vischio*. Ce serait une traduction curieuse que celle qui rendrait un poëme sur la chasse aux chiens et à la bête, par un poëme italien sur la chasse aux oiseaux et à la glu. II. *Della Possessione di Campagna, del Padre Jacopo Vaniero*, etc., Venise, 1748, in-8°. Malheureusement cette traduction du *Prœdium rusticum* du P. Vanière est faite d'après l'edition de Toulouse, 1706, le traducteur n'ayant pas connu celle de 1730, où le poëme, qui n'était d'abord qu'en dix chants, est en seize. III. Plusieurs autres poëmes traduits dans le même genre, et entr'autres l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, Vérone, 1752, in-8°., traduction qui parut en concurrence avec celle du P. Ricci. IV. Différents ouvrages sur la langue toscane, dont le plus considérable lui avait coûté vingt ans de travail : ce n'était rien moins qu'un nouveau *Dictionnaire*, dans lequel l'auteur ajoutait, aux mots et aux locutions contenus dans celui de la Crusca, un grand nombre d'autres, appuyé de l'autorité des meilleurs écrivains, et des citations de ces auteurs. Le premier volume parut sous ce titre : *Della volgare elocuzione, illustrata, ampliata e facilitata, volume I contenente A. B.*, Venise, 1740, in-fol. Le libraire qui avait commencé à grands frais cette entreprise ne put la soutenir, et la publication se borna à ce seul volume. L'auteur refondit par la suite tout l'ouvrage, et le réduisit de douze volumes à six; il annonça cette réduction par une espèce de prospectus intitulé : *Idea d'opera del tutto eseguita e divisa in sei tomi che ha per titolo Dizionario italiano*, etc., Venise, 1753, dix-huit pages in-4°.; mais ce prospectus ne tenta ni libraire, ni souscripteurs, et l'ouvrage est resté inédit, ainsi qu'un grand nombre d'autres du même auteur. G—É.

BERGEDAN (GUILLAUME DE), troubadour, de l'ancienne maison de ce nom, en Catalogne, était, selon les vies manuscrites, un bon chevalier; mais, d'après les ouvrages licencieux et satiriques qui nous sont parvenus de ce poëte, on doit croire que ce titre lui est accordé un peu légèrement, et qu'il ne possédait sans doute des qualités des chevaliers que la bravoure, encore devrait-on refuser le vrai courage à un homme reconnu pour avoir assassiné par trahison un de ses ennemis. Cet attentat, qui le fit dépouiller de ses biens par sentence du roi d'Aragon, le rendit d'autant plus odieux, que, par ses excès et ses emportements, il était déjà la terreur des époux et des pères de famille. La plupart de ses pièces roulent sur ses bonnes fortunes; il fait parade de ses turpitudes avec une effronterie qui étonne même dans les temps désastreux où il écrivait. Dans cet amas d'obscénités, on trouve cependant une pièce qui semble dictée par l'estime qu'il avait pour un de ses anciens ennemis; mais dans cette complainte sur la mort du preux Mataplana, il mêle des idées religieuses à des peintures qui rappellent le tableau que les mahométans se font de leur paradis. Après avoir eu beaucoup d'aventures en guerre et en amour, Bergedan fut tué par un simple fantassin, vers le milieu du 13°. siècle. P—X.

BERGEN (.... VAN), peintre né à Bréda, vers 1670, mourut fort jeune. Descamps avoue n'avoir vu aucun de ses ouvrages, mais il dit, d'après les autorités qu'il a consultées, que cet artiste donnait les plus belles espérances. On n'en avait point vu dans l'école

hollandaise, qui, avant l'âge de vingt ans, eût aussi bien peint et aussi bien dessiné que lui. Il parle d'une *Ste.-Famille* de ce peintre, dans le genre de Rembrandt, et qu'on ne distinguait des ouvrages de ce maître que parce qu'elle était d'un meilleur goût de dessin : c'est un avantage que van Bergen avait pu facilement obtenir ; mais il mériterait de grands éloges, si, de plus, il avait atteint à la vigueur de coloris qui rend si précieux les tableaux de Rembrandt. — Un autre BERGEN (Dirck ou Thierry van), né à Harlem, fut le meilleur élève d'Adrien van den Velde, et peignit, comme lui, des paysages avec des animaux. Ce peintre passa quelque temps en Angleterre, d'où il revint dans sa patrie. Les galeries de Dresde et de Vienne possèdent des tableaux de van Bergen ; on en voit trois au musée Napoléon ; ils sont bien composés, et d'une assez bonne couleur, mais la touche en est un peu molle. D—T.

BERGEN (CHARLES-AUGUSTE DE), anatomiste et botaniste allemand, naquit le 11 août 1704 (et non 1714), à Francfort-sur-l'Oder, de Jean George, professeur d'anatomie et de botanique à l'université de cette ville. Lorsqu'il eut fait ses premières études, son père lui enseigna les principes de la médecine, puis l'envoya à Leyde, où il suivit les leçons de Boerhaave et d'Albinus. De là il se rendit à Paris, pour augmenter ses connaissances en anatomie. La réputation de Saltzman et de Nicolaï l'attira ensuite à Strasbourg, et, après avoir encore visité les plus célèbres universités de l'Allemagne, il retourna à Francfort-sur-l'Oder, où il prit le bonnet de docteur, en 1731. L'année suivante, il y fut nommé professeur extraordinaire; et, en 1738, il obtint la chaire d'anatomie et de botanique, devenue vacante par la mort de son père. En 1744, il succéda à Goëlicke, dans celle de thérapeutique et de pathologie, et il en remplit les devoirs avec beaucoup de distinction, jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1760. On a donné son éloge historique dans les *Commentaires de Médecine* de Leipzig, vol. IX. Bergen a publié plusieurs ouvrages sur la botanique et diverses parties de l'histoire naturelle. En 1742, il fit paraître une dissertation pour démontrer que le système de Linné était préférable à la méthode de Tournefort; mais depuis, il changea d'idée; car sa *Flore de Francfort*, qu'il donna en 1750, est disposée suivant cette méthode, à laquelle il fit des changements avantageux, en faisant disparaître la première division en arbres et en herbes. En donnant les caractères classiques et génériques, il y a fait entrer la considération des étamines, qui avait été négligée par Tournefort. Cette *Flore* n'était qu'une nouvelle édition du *Vade mecum* de Johrenius, l'un de ses prédécesseurs dans la chaire de botanique ; mais les améliorations qu'il a faites à la méthode lui appartiennent, ainsi que les préceptes élémentaires qui la précèdent, et qui sont remarquables par leur précision et leur vérité. L'auteur les regarde comme suffisants pour apprendre la botanique sans maître. Quoique cette *Flore* soit peu considérable, ainsi que ses autres ouvrages sur les plantes, Bergen occupe une place parmi les botanistes du second ordre. Il a aussi donné une classification des coquillages ; des observations sur l'anatomie des grenouilles, et plusieurs dissertations ou mémoires sur des plantes et des animaux. Dans tous ses ouvrages, Bergen a donné des preuves d'un esprit pénétrant et observateur ; mais ce sont ceux qu'il a com-

posés sur l'anatomie qui ont le plus contribué à sa réputation. Il a donné un grand nombre de dissertations académiques sur l'anatomie; Haller les a recueillies et insérées dans la collection de thèses anatomiques. Sa dissertation *De nervo intercostali*, qui parut en 1731, lui a mérité de grands éloges; elle est remplie de recherches intéressantes. Celle *De membranâ cellulosâ*, qui fut imprimée en 1732, n'est pas moins savante. Nous ne citerons de ses écrits que ceux qui ne sont pas compris dans le nombre de ses dissertations, qui ont été rassemblées par Haller: I. *Icon nova ventriculorum cerebri*, Francfort, 1734. Il y donne une figure nouvelle et plus exacte des ventricules du cerveau. II. *Programma de pid matre*, Nuremberg, 1736, in-4°.; III. *Programma de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenùs non relatis*, Francfort, 1738; IV. *Methodus cranii ossa dissuendi, et machinæ hunc in finem constructæ per figuras ligno incisas delineatio*, 1741, in-4°.; V. *Pentas observationum anatomico-physiologicarum*, 1743, in-4°.; VI. *Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta*, Genève, 1749, in-8°. Cet ouvrage est dans le genre des *Institutes* de Boerhaave, que l'auteur suit presque d'un bout à l'autre; VII. *Anatomes experimentalis, pars prima et secunda*, Francfort, 1755, 1758, in-8°.; VIII. plusieurs *Dissertations* ou *Thèses*, dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature*, et autres collections; IX. *Programma: Utri systematum Tournefortiano an Linneano potiores partes deferendæ sint*, Francfort, 1742, in-4°.; Leipzig, 1742, in-4°. X. *Dissertatio de Aloide*, Francfort, 1753, in-4°. On trouve, dans les *Nova Act. acad. nat. curiosor.*, t. II, un supplément à ce mémoire, sous le titre de: *Rectificatio characteris Aloidis*. XI. *Catalogus stirpium quas hortus academiæ Viadrinæ complectitur*, Francfort, 1744, in-8°.; XII. *Flora Francofurtana*, etc., Francfort, 1750, in-8°.; XIII. *Classes conchyliorum*, Nuremberg, 1760, in-4°. Adanson avait consacré un genre à la mémoire de ce savant, sous le nom de *Bergena*; mais Linné ne l'a pas adopté. D—P—s.

BERGENHIELM (Jean, baron de), chancelier de la cour de Suède, était né en 1629, dans la province d'Ostrogothie. Il professa d'abord l'histoire à l'université d'Upsal. Étant entré ensuite au département de la chancellerie, il devint successivement conseiller, secrétaire d'état et chancelier de la cour. On lui donna des lettres de noblesse et le titre de baron. En 1699, sa capacité reconnue le fit nommer ambassadeur à la cour de Russie. Il mourut en 1704; au milieu des travaux d'une carrière importante et souvent difficile, il était resté fidèle aux lettres, cultivant surtout la poésie latine. On a de lui: I. *Poëmata et Epigrammata*, 1693; II. *Cento satyricus in hodiernos motus septentrionis*, 1700. Ce dernier ouvrage était dirigé contre les projets des puissances qui menaçaient Charles XII de la guerre, et qui voulaient profiter de la grande jeunesse de ce prince pour accabler la Suède. C—au.

BERGER (Jean-Henri de), savant jurisconsulte, né à Géra le 27 janvier 1657, fit ses études à Halle, Leipzig et Jéna, fut professeur de droit à Wittenberg, et conseiller à Dresde. En 1713, Charles VI l'appela à Vienne en qualité de conseiller aulique d'empire, et il y mourut le 25 novembre 1732. Il excellait

surtout dans le droit criminel et dans la procédure : ses nombreux ouvrages ont été souvent réimprimés; les principaux sont : I. *Electa processûs executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis*, Leipzig, 1705, in-4°.; II. *Electa disceptationum forensium*. La meilleure édition de cet ouvrage, est celle que Th. Hayme en a donnée en 1758, 3 vol. in-4°.; III. *Electa jurisprudentiæ criminalis*, Leipzig, 1706, in-4°.; IV. *Responsa ex omni jure*, 1708, in-fol.; V. *OEconomia juris*, 1731, in-fol., etc. — Berger laissa trois fils, Christophe Henri, Frédéric-Louis et Jean-Auguste, qui se sont distingués dans la même carrière. G—T.

BERGER (Jean-Guillaume de), frère de Jean Henri, professeur d'éloquence à Wittenberg, conseiller aulique de l'électeur de Saxe, Auguste II, roi de Pologne, mort en 1751. On a de lui un grand nombre de dissertations intéressantes, dont la plupart roulent sur des points d'histoire et de littérature ancienne : — *Dissert. sex de Libanio*, Wittenberg, 1696, 1698, in-4°. — *De antiquâ poëtarum sapientiâ*, 1699, in-4°. — *De Virgilio oratore*, 1703, in-4°. — *Dissert. tres de Lino*, 1707, 1708, in-4°. — *Disciplina Longini selecta*, 1712, in-4°. — *De mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, in-4°. — *De Trajano non optimo*, 1725, in-4°. — *De stephanophoris veterum*, 1725, in-4°., etc., etc. G—T.

BERGER (Jean-Godefroi de), médecin allemand, autre frère de Jean Henri, né à Hall en Saxe, le 11 novembre 1659. Il étudia successivement à Iéna, Erfurt, fut reçu docteur à Iéna en 1682, et soutint alors avec honneur une thèse *De chylo*. Après divers voyages aux universités de Hollande, de France et d'Italie, il alla à Wittenberg, où il fut professeur, et où il mourut le 3 oct. 1736. On lui doit une assez bonne physiologie sous ce titre : *Physiologia medica, sive de naturâ humanâ liber bipartitus*, Wittenberg, 1701, in-4°.; Francfort, 1737, in-4°., avec addition d'une histoire succincte de l'anatomie par Frédéric-Christian Gregut. On a encore de lui : *De thermis Carolinis commentatio, quâ omnium origo fontium calidorum, itemque acidorum, ex pyrite ostenditur*, Wittenberg, 1709, in-4°.; en allemand, à Dresde, en 1709, in-8°.; 1711, in-4°. — La faculté de Paris s'honore aussi de deux médecins de ce nom : Berger (Marc-Claude), de Paris, reçu docteur en 1669, élu doyen en 1692, continué jusqu'en 1696, nommé censeur en 1696, et mort en 1702; Berger (Claude), son fils, qui, reçu bachelier en 1698, soutint une thèse sur l'usage du tabac, fut successivement élève de Tournefort et de Homberg; fut reçu docteur en 1700, succéda à la confiance qu'avait obtenue son père, en 1709, fut nommé professeur de chimie au collége de France, en remplacement de Fagon son parent et son ami, et mourut prématurément en 1712. Fontenelle a fait son éloge. C. et A.

BERGER (Théodore), professeur de droit et d'histoire à Cobourg, né en 1683 à Unterlantern, fit ses études à Halle, accompagna plusieurs jeunes gentilshommes dans leurs voyages, et mourut le 20 novembre 1773. Sa grande histoire universelle, intitulée : *Histoire universelle synchronistique des principaux états de l'Europe, depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, Cobourg, 1729, in-fol. (en allemand), est un ouvrage estimé, qui a eu cinq édi-

tions, et a été continué par Wolfgang Jæger, professeur à Altdorf, Cobourg, 1781, in-fol. On a de Berger plusieurs dissertations. G—T.

BERGER (Jean-Godefroi-Emmanuel), théologien distingué, né à Ruhland dans la haute Lusace, le 27 juillet 1773, mort le 20 mai 1803. Ses écrits, tous en allemand, sont remarquables par la pureté de sa morale et la liberté de ses opinions. Les principaux sont : I. *Histoire de la philosophie des religions*, ou *Tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et la Religion*, Berlin, 1800, in-8°.; II. *Introduction pratique au Nouveau-Testament*, 2 vol. in-8°., Leipzig, 1798-99; III. *Essai d'une introduction morale au Nouveau-Testament pour les professeurs et les chrétiens qui réfléchissent*, 4 parties, Lemgo, 1797-1801, in-8°. G—T.

BERGERAC (Savinien Cyrano de), né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, après d'assez mauvaises études faites chez un pauvre prêtre de campagne, vint à Paris, et s'y livra tout entier à la débauche. Il entra ensuite comme cadet dans le régiment des Gardes, et s'y fit une grande réputation de bravoure; il servait de second à tous ceux qui avaient des duels, sans compter qu'il se battait souvent pour son propre compte; il ne se passait pas de jour qu'il n'eût quelque affaire pareille : quiconque s'arrêtait à considérer son nez, qui était étrangement difforme, était sûr d'être provoqué. On raconte qu'une fois il tua, blessa ou mit en fuite à lui seul, cent hommes qui avaient attaqué un de ses amis. Ayant eu querelle avec le comédien Montfleury, il lui défendit de paraître sur le théâtre : « Je t'interdis pour un mois, lui dit-il. » Montfleury n'en ayant tenu compte, il lui cria du milieu du parterre de se retirer, s'il ne voulait être assommé, et il fallut que l'acteur se retirât. Il disait de ce même Montfleury : « A cause que ce » coquin est si gros qu'on ne peut le » bâtonner tout entier en un jour, il » fait le fier. » Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se mit à cultiver les lettres. Jaloux de son indépendance, il refusa des offres avantageuses que lui faisait le maréchal de Gassion, et cependant finit par s'attacher au duc d'Arpajon. Il mourut en 1655, à trente-cinq ans, des suites d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Il fut soupçonné d'impiété, et ce soupçon n'avait peut-être pas d'autre fondement que sa tragédie d'*Agrippine*. A la vérité, il y a des passages d'une excessive hardiesse, mais ils sont dans la bouche d'un scélérat, dans celle de Séjan. En voici un qui donnera une idée du talent poétique de Bergerac :

TÉRENTIUS.

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS.

Qui les craint....?

SÉJANUS.

Ne craint rien. Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait l'homme,
Des plus fermes états ce burlesque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint, ne craint rien.

TÉRENTIUS.

Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde....

SÉJANUS.

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?

Un jour qu'on jouait *Agrippine*, de bonnes gens, prévenus qu'il y avait des endroits dangereux, les laissèrent tous passer sans s'en apercevoir; mais au moment où Séjan, décidé à immoler Tibère, dit : « Frappons, voilà » l'hostie, » ils s'écrièrent : « Ah ! » le méchant ! ah ! l'athée ! comme » il parle du Saint-Sacrement ! » Le

Pédant joué eut beaucoup de succès; c'est la première comédie qui soit écrite en prose, et où un paysan parle son jargon. Ce paysan, nommé Gareau, passe pour être le modèle des Lubin et des Pierrot que Molière a mis sur la scène. Ce grand homme a pris beaucoup mieux à Bergerac; il lui a pris deux des meilleures scènes des *Fourberies de Scapin*, le conte de la galère turke, le récit fait ensuite à Géronte lui-même, du bon tour qu'on lui a joué. La plaisante répétition de *qu'allait-il faire dans cette maudite galère?* est toute dans la pièce de Bergerac. Fontenelle dans ses *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas*, et Swift dans les *Voyages de Gulliver*, se sont appropriés plusieurs idées du *Voyage dans la Lune* et de l'*Histoire comique des états et empires du Soleil*. A travers toutes les extravagances dont ces ouvrages sont pleins, on voit qu'à une imagination singulière l'auteur joignait une connaissance parfaite des principes de Descartes. Boileau n'était pas sans quelque estime, ou du moins sans quelque goût pour lui; il a dit :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Ses ouvrages, imprimés à Paris en 1677; à Amsterdam, Paris, Trévoux, 1699, 2 vol. in-12, l'ont été, pour la dernière fois, à Paris, 1741, 5 vol. in-12. A—G—R.

BERGHE (Henri, comte de), général des troupes espagnoles, était issu d'une des plus illustres familles de la Flandre. Il servit contre les Hollandais, porta la consternation dans la Gueldre en 1624, se rendit maître de Mundbergx, de Clèves, et, poursuivant ses succès, fit sa jonction avec Spinola, devant Breda. Après la prise de cette place, le comte de Berghe défit les Hollandais en plusieurs rencontres. Repoussé devant Bois-le-Duc, en 1629, et mécontent du gouvernement espagnol, il résigna son commandement, après avoir fidèlement servi l'Espagne pendant un grand nombre d'années, quoiqu'il fût allié du prince d'Orange. S'étant retiré à Liége, on crut qu'il avait concerté sa retraite avec ce prince, qui chercha à l'attirer dans son parti. La défection d'un personnage si important alarma la cour de Bruxelles, et l'archiduchesse, craignant qu'un exemple si dangereux ne fût imité par la noblesse mécontente, invita le comte de Berghe à revenir dans le pays, lui promettant de réparer toutes les injustices dont il se plaignait; mais ce seigneur ayant résisté à toutes ces instances, la cour de Bruxelles le déclara traître à la patrie, et le condamna à perdre la tête sur un échafaud. Il se retira auprès du prince d'Orange, auquel il fut utile par ses conseils, et mourut en Hollande. B—P.

BERGHE. La médecine conserve le souvenir de deux médecins flamands de ce nom : Berghe, ou Montanus (Robert van den), né au 16e. siècle, à Dixmude, auteur de l'ouvrage intitulé : *Diætema, sive salubris victûs ratio; accessit nutritio fœtûs in utero matris*, Louvain, 1637, 1640, in-12. — Berghe (Thomas van den), son fils, né à Dixmude, en 1615, qui pratiqua la médecine à Bruges, et est auteur de l'ouvrage suivant : *Qualitas Loimodea, sive pestis Brugana anni* 1666; *opus hac præsenti peste anni* 1669 *cavendâ et curandâ utilissimum*, Brugis Flandrorum, 1669, in-4°. Nous ne le rappelons que pour conserver l'époque de cette maladie pestilentielle qui affligea Bruges en 1666. C. et A.

BERGHEM (Nicolas), naquit à Harlem, en 1624. Il reçut les premières leçons de peinture de son père, Pierre van Haerlem, artiste médio-

cre; il passa ensuite sous des maîtres plus habiles, entre autres van Goyen et Weninx. On rapporte qu'un jour, poursuivi par son père, il se réfugia dans l'atelier de van Goyen, qui tâcha de le garantir, en criant, *Berg-hem*, c'est-à-dire, *cachez-le*, et que ce fut l'origine du nouveau nom qui lui resta. Les heureuses dispositions de Berghem pour la peinture se développèrent rapidement, et il acquit de bonne heure une grande réputation. L'amour de son art et l'empressement du public à rechercher ses ouvrages le rendaient très-assidu au travail; mais cette assiduité fut encore augmentée par l'avarice de sa femme : aussi méchante que son mari était doux, elle le dominait au point de le retenir chez lui du matin au soir, de ne lui permettre aucun moment de repos, et de s'emparer de tout l'argent qu'il gagnait; logée au-dessous de son atelier, elle l'excitait à travailler en frappant d'un bâton au plancher, lorsqu'elle ne l'entendait ni chanter, ni agir. Berghem se consolait de ces persécutions en reprenant ses pinceaux : son seul plaisir était de peindre; en été, il se mettait à l'ouvrage dès quatre heures du matin, et ne le quittait que le soir. Une facilité extrême lui rendait le travail toujours agréable, et c'est en chantant qu'il composait d'ordinaire et qu'il exécutait ses tableaux. Il n'éprouvait d'autre contrariété que celle de ne pouvoir librement satisfaire son goût pour les estampes. Ce goût louable, puisqu'il tenait à son art, l'obligeait d'emprunter de l'argent de ses élèves, qu'il ne leur remboursait qu'en trompant sa femme sur le produit de ses tableaux. Il parvint de cette manière à se former une riche collection qui fut chèrement vendue après sa mort. Les ouvrages de cet artiste sont aussi nombreux qu'estimés; ils font l'ornement des plus belles galeries, et ils ont un caractère de grâce et d'originalité qui les fait reconnaître au premier coup-d'œil : leur charme distinctif résulte principalement d'une touche brillante et facile, d'un coloris séduisant, et de compositions à la fois naturelles et ingénieuses. Berghem, sans sortir presque de son atelier, observa beaucoup la nature; long-temps retiré au château de Benthem, il jouissait à toute heure de l'aspect de la campagne, trouvait à son gré des modèles parmi les troupeaux du voisinage, et n'avait qu'à contempler les groupes et les jeux des villageois pour obtenir le sujet des scènes les plus intéressantes : aussi réussit-il à peindre également bien le paysage, les animaux et les figures; et, si quelques peintres ont traité ces parties isolément avec plus de perfection, aucun n'a su les réunir avec plus de goût et de variété. La critique sévère pourrait quelquefois lui faire un reproche de sa trop grande facilité; désirer plus de naïveté et moins d'art dans ses imitations de la nature; un dessin plus étudié, plus correct dans ses figures d'animaux; enfin, une couleur plus vraie sans cesser d'être riche et vigoureuse, et dont l'éclat ne nuise jamais à l'harmonie; mais les légers défauts de cet artiste sont rachetés par de si brillantes qualités, qu'on s'accordera toujours à le ranger parmi les paysagistes les plus célèbres. Il mourut à Harlem, en 1683, âgé de cinquante-neuf ans. Carle Dujardin et Glauber furent ses élèves. Berghem a gravé à l'eau forte des études d'animaux dessinées d'après nature; l'esprit et la finesse de leur exécution les rendent précieuses aux yeux des connaisseurs. On voit au Musée Napoléon neuf tableaux de ce maître; les plus remarquables sont un grand paysage entrecoupé de masses d'arbres et de

rochers; une *Vue des Côtes de Nice*; une *Vente d'Animaux dans les ruines du Colisée*, et un *Abreuvoir*.

V—T.

BERGHEN (Gérard van), médecin d'Anvers, mort le 15 septembre 1583, auteur de quelques ouvrages où brille un assez bon esprit d'observation, et dont voici les titres : I. *De pestis præservatione*, Anvers, 1565, 1586, in-8°.; 1587, in-16, avec le *De herbâ panaceâ*, de Gilles Éverard; II. *De præservatione et curatione morbi articularis et calculi, libellus*, ibid., 1584, in-8°.; III. *De consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione; item de dolore penis*, Anvers, 1586, in-8°.

C. et A.

BERGIER (Nicolas), naquit à Reims, le 1er. mars 1567, et non 1557, comme l'ont dit Bayle, Moréri et Nicéron. Après avoir achevé ses études à l'université de cette ville, il fut précepteur des enfants du comte de Saint-Souplet, grand-bailly de Vermandois, qui lui témoigna toujours sa reconnaissance des soins qu'il leur avait donnés. Il se fit ensuite recevoir avocat, fut nommé professeur en droit, puis syndic de la ville, place dans laquelle il fut continué pendant plusieurs élections. Ses talents et ses qualités personnelles le firent chérir de ses concitoyens, qui lui donnèrent une preuve de leur confiance, en le chargeant de leurs intérêts à Paris. Dans les différents séjours qu'il y fit, il eut l'occasion de se lier d'une étroite amitié avec Dupuy et Peiresc; il sut aussi mériter l'estime et l'amitié du président de Bellièvre, qui lui fit obtenir le brevet d'historiographe, et une pension de deux cents écus. Bergier était allé passer quelque temps à Grignon, maison de campagne de cet illustre magistrat, lorsqu'il y fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau, le 18 août 1623, dans sa 57e. année. Le président de Bellièvre honora sa mémoire d'une épitaphe que l'on trouve en tête des deux principaux ouvrages de Bergier. Le nom de Nicolas Bergier est particulièrement connu des savants par son *Histoire des grands Chemins de l'Empire romain*: il l'entreprit, encouragé par son ami Peiresc, qui lui fournit même plusieurs pièces nécessaires à son travail. Il parut pour la première fois en 1622, gr. in-4°. Cet ouvrage fut généralement estimé et recherché; mais étant devenu rare, Jean Léonard, libraire-imprimeur de Bruxelles, en donna une édition sur un exemplaire corrigé par l'auteur, et la publia à Bruxelles, 1728, 2 vol. in-4°., à laquelle il joignit la *Carte itinéraire de Peutinger*, réduite par Georges Hornius, et qui marque les distances des villes et places de l'empire romain. Cette édition fut bientôt suivie d'une troisième plus ample, Bruxelles, 1736, 2 vol. in-4°. Toutes deux sont également recherchées, quoique la première soit plus belle et mieux imprimée. Cet ouvrage, nécessaire à toutes les personnes qui font une étude sérieuse de l'histoire romaine, renferme une foule de choses curieuses, mais disposées avec trop peu de soin et de méthode; ces défauts, et celui de diffusion qu'on lui a reproché dans ces derniers temps, sont ceux du siècle où écrivait Bergier. Il a été traduit en latin par Henri Chrétien Henninius, professeur à l'université de Duisbourg, qui y a fait de savantes notes. On y a joint les remarques de l'abbé Dubos. Cette traduction a été insérée dans le tom. X. des *Antiquités* de Grævius; mais il est faux que le livre de Bergier ait été traduit en latin et en italien par

le Père Benoît Bacchini, comme l'a avancé Bayle. Ce qui peut l'avoir induit en erreur, c'est que le P. Bacchini avait effectivement travaillé à un ouvrage intitulé *De viis antiquorum romanorum per Italiam*, et qui, s'il eût été achevé, aurait pu servir à éclaircir plusieurs endroits du livre de Bergier, dont il doit être bien distingué. Bergier avait beaucoup travaillé à l'histoire de sa patrie; mais il n'eut pas le temps de terminer son ouvrage. Le président de Bellièvre et Charles Dulys, avocat-général de la cour des aides, dépositaire de son manuscrit, et intime ami de l'auteur, avaient disposé André Duchesne à l'achever; déjà l'hôtel-de-ville de Reims lui avait ouvert ses archives; mais le chapitre ayant refusé à Duchesne l'entrée de son cartulaire, l'ouvrage fut abandonné, et la ville de Reims fut privée d'une histoire civile écrite sur un plan étendu, qui n'a été qu'imparfaitement remplacée par celles qui ont été données depuis. Jean Bergier, fils de l'auteur, ne voulant pas que l'ouvrage de son père fût entièrement perdu, publia les deux livres qui étaient achevés, avec les sommaires des quatorze autres livres, qui donnent une idée du plan vaste de Bergier, et les fit imprimer sous le titre de *Dessein de l'Histoire de Reims*, Reims, 1635, in-4°. On a encore de Bergier: I. un ouvrage peu commun, intitulé: *Le Point du Jour*, ou *Traité du Commencement des Jours et de l'endroit où il est établi sur la terre*, Reims, 1629, in-12. La première édition est de Paris, 1617, in-8°., sous le titre d'*Archemeron*, ou *Traité*..... Le but de l'auteur est de prouver l'importance de déterminer un point sur la terre où commencerait le jour civil, afin d'éviter toute contestation sur le moment de la célébration des fêtes dans le monde catholique. II. *Le Bouquet royal*, Paris, 1610, in-8., Reims, 1637, in-4°., augmenté. C'est la description des devises et inscriptions pour l'entrée de Louis XIII dans Reims, et la dernière édition renferme de plus la description du sacre du même roi, par Pierre de la Salle. III. La *Nouvelle Bibliothèque historique de France* lui donne encore un ouvrage intitulé: *Police générale de la France*, Paris, 1617: je n'en ai aucune connaissance. IV. Des *Poésies* latines et françaises, insérées dans plusieurs recueils, notamment dans celui de plusieurs inscriptions pour les statues de Charles VII et de la Pucelle d'Orléans, donné par Charles Dulys, Paris, 1628, in-4°. On ne peut pas dire qu'il eut du talent pour la poésie. Bergier composa encore, en 1612, une *Vie de Saint Albert*, sur l'invitation de l'archiduc Albert d'Autriche; mais cet ouvrage, que le prince récompensa par le don d'une chaîne d'or, n'a point été imprimé, non plus que d'autres de peu d'importance que ses descendants conservent en manuscrit, ainsi que le portrait de leur auteur, peint lorsqu'il était âgé de cinquante-deux ans.

J—B.

BERGIER (Nicolas-Sylvestre), né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, curé de Flangebouche, petit village de Franche-Comté, professeur en théologie, et ensuite principal du collège de Besançon, chanoine de l'église de Paris et confesseur du roi, fut un des adversaires les plus redoutables de la philosophie moderne. Il se fit d'abord connaître par des discours sur différents points d'érudition, couronnés à l'académie de Besançon: ses *Éléments primitifs des Langues, découverts par la comparaison des racines de*

l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français, Paris, 1764, in-12, étendirent sa réputation; il publia ensuite l'*Origine des Dieux du Paganisme et le sens des Fables découvert, par une explication suivie des Poésies d'Hésiode*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut bien accueilli des savants. Sa traduction d'*Hésiode* est fort estimée, et beaucoup de personnes la préfèrent encore à celles qui ont paru depuis. Son zèle pour la religion, alors attaquée de toutes parts, le détermina à consacrer ses talents à la défendre; il fit paraître en 1768, Paris, in-12, *la Certitude des Preuves du Christianisme*. Cet ouvrage est particulièrement dirigé contre *l'Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne*, faussement attribué à Fréret; il est écrit avec beaucoup de sagesse et de modération; l'auteur s'y montre très habile logicien, et, en le lisant, on est surpris qu'ayant presque constamment habité une province éloignée de la capitale, il connaisse cependant si bien toutes les ressources de la langue et toutes les finesses de l'art d'écrire. Cet ouvrage est celui de Bergier qui a trouvé le plus d'adversaires et le plus de partisans; on en fit trois éditions dans la même année, et il fut traduit en italien et en espagnol. Voltaire répondit à cet ouvrage par les *Conseils raisonnables*, etc., brochure écrite avec assez de ménagement, mais où l'on trouve moins de raisons que de plaisanteries. Bergier répondit à son tour aux *Conseils raisonnables*; mais c'est la seule fois qu'il soit descendu dans la lice avec ses adversaires. Un homme, devenu trop célèbre dans ces derniers temps, Anacharsis Cloots, opposa à l'ouvrage de Bergier, la *Certitude des Preuves du Mahométisme*. A cette époque, le clergé de France accorda à Bergier une pension de 2000 liv., et on lui offrit des bénéfices; mais il ne voulut accepter qu'un canonicat à Notre-Dame de Paris, et ce fut malgré lui que, dans la suite, il devint confesseur de Mesdames, tantes de Louis XVI. Ennemi de toute espèce d'intrigues, naturellement modeste et simple, son caractère lui faisait aimer sa retraite; et à Paris, il vécut, comme dans sa province, au milieu de ses livres. Il publia successivement: I. *le Déisme réfuté par lui-même*, Paris, 1765, 1766, 1768, 2 vol. in-12: c'est l'examen des principes religieux de J.-J. Rousseau. II. *Apologie de la Religion chrétienne contre l'auteur du Christianisme dévoilé* (le baron d'Holbach), Paris, 1769, 2 volumes in-12; III. *Examen du matérialisme*, ou *Réfutation du Système de la nature*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; IV. *Traité historique et dogmatique de la vraie Religion, avec la Réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différents siècles*, Paris, 1780, 12 vol. in-12. L'auteur a refondu dans cet ouvrage ceux qu'il avait précédemment publiés contre les incrédules. V. *Discours sur le Mariage des Protestants*, 1787, in-8°.; VI. *Observations sur le Divorce*, Paris, 1790, in-8°. de 72 pages, réimprimé à Besançon dans la même année. Bergier est encore auteur du *Dictionnaire théologique*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4°., réimprimé à Liége, 1789, 8 vol. in-8°. M. Barbier lui attribue *les Principes de Métaphysique*, imprimés dans le *Cours d'étude à l'usage de l'École militaire*. On remarque dans tous les ouvrages de Bergier une grande logique, de l'ordre, de la netteté dans les idées, quoique son style soit un peu

diffus. Il est mort à Paris le 9 avril 1790; il était membre de l'académie de Besançon, et associé de celle des inscriptions et belles-lettres. — BERGIER (Antoine), né en Franche-Comté, en 1704, a traduit du latin, de M. Geoffroy, en français, *le Traité de la matière médicale*, Paris, 1743.
W—s.

BERGIUS (JEAN-HENRI-LOUIS), né à Laasphe, en 1718, mort en 1781. On lui doit, en allemand : I. *Cameralisten Bibliothek*, c'est-à-dire *la Bibliothèque des administrateurs*, ou *Catalogue complet des livres, dissertations*, etc., *qui traitent de l'économie politique, de la police, des finances et de l'administration, ainsi que de la jurisprudence qui s'y rapporte*, Nuremberg, 1765, in-8°.; II. *Magasin de police et d'administration, par ordre alphabétique*, Francfort-sur-le-Mein, 1767, 1773, 8 vol. in-4°.; III. *Nouveau Magasin de police*, etc., Leipzig, 1775-80, 6 vol. in-4°.; IV. *Collection des principales lois allemandes, relatives à la police et à l'administration*, 4 vol., Francfort, 1780-81. Cet ouvrage a été continué par M. Beckmann, professeur à Göttingue.
G—T.

BERGIUS (PIERRE-JONAS), médecin et professeur d'histoire naturelle à Stockholm, membre de l'académie des sciences de cette ville, mort en 1791, est connu par plusieurs bons écrits. Ayant reçu de Grubb, directeur de la compagnie des Indes de Suède, un herbier considérable de plantes du Cap de Bonne-Espérance, qui avaient été recueillies par Auge, jardinier-collecteur, entretenu dans cette colonie par les Hollandais, il donna la description de ces plantes, sous le titre de : *Descriptiones plantarum ex Capite Bonæ Spei*, Stockholm, 1767, in-8°. Cet ouvrage est plus souvent cité sous le titre de : *Flora Capensis*. Bergius fit connaître beaucoup de végétaux de cette colonie, qui avaient échappé jusqu'alors aux recherches des botanistes. Il établit plusieurs genres, dont il dédia l'un à Grubb; mais qui n'a pas été généralement adopté. Il a aussi publié un grand nombre de mémoires sur les plantes, insérés parmi ceux des différentes sociétés dont il était membre, telles que l'académie des sciences de Stockholm, la société royale de Londres, etc. Sans sortir de Suède, il a trouvé le moyen de faire connaître un assez grand nombre de plantes exotiques. Il a mérité par-là que Linné lui consacrât un nouveau genre de plantes, sous le nom de *Bergia*. Il est aussi l'auteur d'une matière médicale du règne végétal, contenant les simples officinales, et celles qui sont alimentaires ou qui sont d'usage dans la cuisine : *Materia medica è regno vegetabili, sistens simplicia officinalia pariter atque culinaria*, Stockholm, 1778, in-8°.; 1782, 2 vol. in-8°. Ensuite, un traité en suédois, sur les arbres fruitiers, Stockholm, 1780; et un ouvrage plein de recherches sur l'état de la ville de Stockholm, dans le 15°. et le 16°. siècle. — BERGIUS (Bengts ou Benoît), son frère, qui demeurait avec lui, prit part à ses travaux. Les deux frères Bergius avaient, aux portes de Stockholm, un grand jardin où ils élevaient des plantes rares, et qu'ils ont légué à l'académie de Stockholm, avec un capital considérable, pour établir une chaire de jardinage ou d'agriculture. Cette chaire est occupée actuellement par le célèbre botaniste-voyageur Olaüs Swartz. Benoît était commissaire à la banque de Stockholm, et membre de l'académie; né en 1723,

il est mort en 1784. Il est l'auteur de plusieurs mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle et d'économie, qui sont insérés parmi ceux de l'académie: *Sur la couleur et le changement de couleur des animaux*, Hendling, 1761; sur le *Lycoperdon bovista*, ibid., 1762; sur le *Raphanus sativus gongylodes*, ibid., 1767; sur le *Sphæræ brassicæ*, de Dickson, ibid., 1765. *Lettre sur l'histoire naturelle et la translation des poissons. Beschæftig. des Berlin. Gesellschaft*, 2 *band.*; sur une *graminée, utile pour les pâturages*, Stockholm, 1769, in-8°. Un *Traité sur les friandises de tous les peuples*, Stockholm, 1785, in-8°., et 1787, in-8. Cet ouvrage singulier, écrit en suédois, n'a paru qu'un an après la mort de l'auteur; il renferme beaucoup de recherches curieuses et une vaste érudition; il a été traduit en allemand, sous ce titre: *Bengt Bergius, Ueber die leckereyen, mit anmerkungen von Johannes Reinhold Forster und Curt Sprengel*, Halle, 1792, in-8°. D—P—s.

BERGKLINT (OLAÜS), ecclésiastique suédois, né au commencement du dernier siècle, et mort depuis peu. Il était pasteur à la campagne, et remplissait avec beaucoup de zèle les devoirs de sa place; mais tous ses loisirs étaient consacrés à l'étude. Il cultivait l'histoire, la philosophie et la poésie. On a de lui quelques ouvrages de morale et de littérature à l'usage de la jeunesse, et des poésies entre lesquelles il faut distinguer l'*Ode sur le revers*, que la plupart des Suédois savent par cœur. C—AU.

BERGLER (ÉTIENNE), né à Hermanstadt, capitale de la Transylvanie, quitta sa patrie pour aller chercher fortune ailleurs, et entra chez un riche libraire de Leipzig, Thomas Fritsch, en qualité de correcteur d'imprimerie. Son caractère inquiet et peu sociable l'ayant brouillé avec Fritsch, il se rendit à Amsterdam, et, comme il savait parfaitement le grec, il y dirigea la jolie édition d'Homère, que les Wetstein donnèrent en 1707, en 2 petits vol. in-12, ainsi que la magnifique édition de l'*Onomasticon de Pollux*, (1706, 2 vol. in-fol.) Bergler se rendit peu après à Hambourg, et y fut d'un grand secours au savant Albert Fabricius, pour la composition de sa *Bibliotheca Græca*, le plus important de ses ouvrages; il veilla aussi sur l'édition que Fabricius donna de *Sextus Empyricus* (Leipzig, 1718, in-fol.). Retourné ensuite à Leipzig auprès du libraire Fortsch, Bergler mit sur le métier un grand nombre d'ouvrages tous considérables; il transcrivit un ancien scholiaste d'Homère, donna une nouvelle édition grecque et latine des *Lettres d'Alciphron*, avec d'excellentes notes, 1715, in-8°.; travailla sur Hérodote, dont il se proposait de publier une édition; entreprit une version d'Hérodien, plus littérale que celle de Politien, et s'occupait dans le même temps de son édition d'Aristophane, qui était déjà prête dès 1725, et que Pierre Burmann second a fait paraître à Leyde, 1760, 2 vol. in-4°. Au milieu de ces divers travaux, il fournissait quantité d'excellents articles aux *Acta eruditorum* de Leipzig. C'est encore lui qui est l'auteur de la traduction latine des quatre livres de Génésius sur l'histoire byzantine, qu'on trouve imprimée avec ses notes à la tête du 23e. tome de la *Byzantine de Venise*, 1733, in-fol. Cette portion de l'histoire byzantine manque dans la belle édition du Louvre, et mériterait bien d'y être réunie. Bergler, toujours au service de Fritsch, fut employé à traduire un ouvrage grec d'Alexandre Maurocordato, hos-

podar de Valachie, et joignit sa traduction à l'original, sous ce titre : *Liber de Officiis*, Leipzig, 1722, in-4°.; réimpr. à Londres, 1724, in-12. Il en fut si bien récompensé par Jean-Nicolas, prince de Valachie, fils de l'auteur, qu'il résolut de quitter Leipzig et de s'attacher à ce prince. Il passa donc en Valachie, où le prince Jean-Nicolas possédait une nombreuse bibliothèque de manuscrits, qu'il faisait rassembler à grands frais. Bergler en tira l'introduction et les trois premiers chapitres, qui avaient manqué jusqu'alors, à la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe, et les envoya à Fabricius, qui les publia à la tête de son *Delectus Argumentorum*, Hambourg, 1725, in-4°. Le prince de Valachie étant mort, Bergler se trouva sans appui, et passa à Constantinople, où il mourut, après avoir, dit-on, embrassé le mahométisme. C'était un homme très-savant dans le grec et le latin; mais son caractère brusque et peu sociable nuisit également à sa réputation et à sa fortune, et contribua à la vie errante à laquelle il se condamna, et peut-être aux bruits injurieux dont on a noirci sa mémoire. C. T—Y.

BERGMAN (TORBERN), professeur de chimie à Upsal, membre de la société royale des sciences de la même ville, associé étranger de l'académie des sciences et de la société royale de médecine de Paris, membre des sociétés royales de Londres, de Berlin, de Stockholm, de Göttingue, de Turin, etc., naquit le 20 mars 1735, à Catharineberg, dans la province de Westrogothie en Suède. Il fit ses premières humanités à Skara, ville de la même province, et termina ses études à Upsal. Son père, receveur des finances du domaine, le destinait à lui succéder un jour dans cet emploi; mais le génie du jeune Bergman trompa la prudence de ses intentions; après bien des oppositions, qui ne firent qu'enflammer ses goûts et prouver sa vocation pour les sciences, il obtint de sa famille la liberté de s'y livrer entièrement. A cette époque, Linné attirait sur lui les regards de la Suède et de toute l'Europe savante. Une foule de disciples de tous pays, de disciples déjà fameux, se pressait sur ses pas, et l'éclat de sa renommée donnait à l'étude de l'histoire naturelle une prééminence qui augmentait tous les jours leur nombre. Bergman se joignit au cortége de cet homme célèbre; il chercha à s'en faire distinguer par ses travaux, et il y parvint. Ses premières observations eurent pour objet les insectes, et l'on y reconnut déjà cette heureuse alliance de la géométrie et de la physique, qui fut depuis la cause de ses plus belles découvertes. Il fit aussi des recherches curieuses sur les sangsues; il fixa plusieurs points encore douteux de leur anatomie, découvrit qu'elles sont ovipares, et que leurs œufs ne sont autre chose que le *coccus aquaticus*, production dont la nature n'avait pas encore été determinée. Linné, qui avait d'abord nié ce fait, fut frappé d'étonnement quand il en eut examiné les preuves. *Vidi et obstupui*, tels furent les mots qu'il écrivit au bas du mémoire; espèce de justice éclatante, aussi honorable à faire qu'à recevoir. En même temps que le jeune Bergman se distinguait ainsi dans l'histoire naturelle, il étendait son esprit par l'étude de la physique et des mathématiques; il publiait dans les volumes de l'académie des sciences de Stockholm plusieurs Mémoires sur des objets de physique expérimentale; il suppléait souvent les astronomes à l'observatoire royal de Suède, et faisait les leçons publiques d'algèbre dans l'université d'Upsal, à la place du profes-

seur Meldercreutz. Enfin, en 1761, il fut nommé professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle, emploi qu'il remplit avec distinction pendant cinq années. Alors Wallérius, célèbre professeur de chimie et de minéralogie, ayant demandé et obtenu sa retraite, Bergman se mit au nombre des concurrents qui se présentaient pour lui succéder; et, comme ses compétiteurs faisaient valoir, avec quelque apparence de raison, qu'il ne devait point savoir la chimie, parce qu'il n'avait jamais rien publié sur cette science, il se renferma pendant quelque temps dans un laboratoire, et en sortit avec une dissertation sur la fabrication de l'alun, qui est encore regardée aujourd'hui comme un chef-d'œuvre. Ce travail fut vivement attaqué dans les journaux du temps; et il faut avouer qu'il le fut sans ménagement comme sans justice par Wallérius lui-même. Mais la protection éclairée du prince royal, depuis Gustave III, qui était alors chancelier de l'université, maintint heureusement les droits du mérite, et l'auteur de la dissertation fut nommé. Bergman se vengea bien, dans la suite du procédé de Wallérius; il prononça l'éloge public de cet habile minéralogiste dans une séance de l'académie de Stockholm. Devenu professeur de chimie, il consacra toutes ses recherches à la théorie et aux applications de cette science féconde. Le nombre de ses travaux est si grand, qu'il nous est impossible d'en donner ici même un extrait succinct; mais nous indiquerons du moins ses plus importantes découvertes. C'est lui qui a le premier découvert que la substance aériforme, appelée alors *air fixe*, et maintenant *acide carbonique*, est en effet un acide particulier. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique, que l'on extrait du sucre, de la gomme et de plusieurs autres substances végétales, et qui a une telle affinité avec la chaux, qu'il est devenu le plus puissant réactif pour découvrir la présence de cette terre dans un liquide. Il assigna presque, en même temps que Black, les caractères particuliers de la magnésie, que plusieurs chimistes confondaient encore avec la chaux; il imagina le premier les eaux minérales artificielles, et donna les moyens de les fabriquer. Il découvrit le gaz hydrogène sulfuré dans les eaux minérales, et l'appela *gaz hépatique*. On lui doit la connaissance des caractères qui distinguent le nickel des autres métaux. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales, et porta dans cette opération une exactitude et une précision nouvelles alors, et qui depuis ont servi de modèles; il fit sentir la nécessité de prendre la composition chimique pour base fondamentale de la minéralogie, et publia une classification des minéraux, dans laquelle les grandes divisions sont fondées sur la nature chimique des substances, et les divisions secondaires sont établies d'après les variétés des formes extérieures. Pour ce dernier objet, Bergman devait tirer beaucoup de lumière de la découverte qu'il avait faite auparavant sur les relations géométriques qui existent entre les divers crystaux d'une même substance, lesquels peuvent tous se déduire d'une même forme primitive, par une suite d'appositions de molécules semblables, exécutées suivant des lois régulières et calculables. Cette importante découverte, étendue depuis par M. Haüy, et portée au plus haut point de généralité par les secours combinés du calcul et de l'expérience, est devenue l'un des éléments les plus essentiels de la miné-

ralogie. Une foule d'autres recherches importantes ont placé Bergman au premier rang parmi les chimistes; et il ne dut pas seulement cette place à la nature, mais aussi à l'étendue des études diverses par lesquelles il développa le génie que la nature lui avait donné. Nul autre qu'un homme habitué aux considérations mathématiques ne pouvait arriver à la découverte de la structure des crystaux. Il est cependant une autre découverte de Bergman, que l'on doit considérer comme étant au moins aussi importante : c'est celle qu'il fit par hasard dans la boutique d'un apothicaire d'Upsal. Il y trouva l'illustre Scheele, alors simple garçon apothicaire, mais déjà en possession de ses observations les plus neuves et les plus importantes sur l'air, le feu, la barite, qui étaient encore, ainsi que lui-même, ignorées de toute la terre. Bergman, ravi de ce prodige, s'empare de Scheele, le présente à l'université, à l'académie, proclame ses découvertes, emploie toute son influence pour le servir, l'établir enfin, et le marie d'une manière riche et honorable. C'était indiquer d'une manière un peu dure aux anciens partisans de Wallérius ce qu'ils auraient dû faire autrefois. Bergman, en possession de l'estime de toute l'Europe, n'était pas moins honoré dans sa patrie; son zèle ardent pour les sciences, autant que l'étendue de ses travaux et le nombre de ses élèves, entourait sa personne de la plus haute considération : ainsi que Linné, il attirait à Upsal des étrangers de toutes les nations. Le prince qui l'avait autrefois si heureusement protégé, l'avait décoré de l'ordre de Gustave Wasa, et ce fut par reconnaissance pour ce prince qu'il refusa de se fixer à Berlin, où l'appela Frédéric-le-Grand. Marié, en 1771, à une femme qui faisait le charme de sa vie, et qui partageait ses goûts pour trouver des moyens de plus de lui plaire, il réunissait au plus haut degré tout ce qui compose l'idée du bonheur sur la terre, le génie, la considération, l'amitié et la vertu; mais ses forces physiques, consumées par le travail, ne lui restèrent plus pour jouir de tant d'avantages; il mourut d'épuisement en 1784, à l'âge de quarante-neuf ans. L'université d'Upsal rendit les plus grands honneurs à sa mémoire, et Vicq-d'Azir fit à Paris son éloge public dans une séance de la société de médecine. C'est de-là que nous avons tiré une partie des traits dont nous l'avons peint. On a de Bergman : I. *Description physique de la terre*, 1770-74, 2 vol. in-8°., traduite en danois, en allemand, en italien, et très estimée pour l'ordre, la méthode, et les aperçus géologiques sur plusieurs pays. II. Les *Éloges* de plusieurs membres de l'académie des sciences de Stockholm; III. une édition de la *Physique* de Théophile Scheffer; IV. un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils des académies de Stockholm, de Berlin, de Montpellier, et dans les *Transactions* de la société royale de Londres. Les opuscules de Bergman forment six volumes in-8°., sous le titre de *Opuscula physica et chimica*, 1779-90. Une partie a été traduite en français par M. Guyton-Morveau, 1780-85, 2 vol. in-8°. Les autres ouvrages de Bergmann, traduits en français, sont : I. *Analyse du fer*, traduite par Grignon, avec des notes et un appendice, suivie de quatre *Mémoires* sur la métallurgie, 1783, in-8°. II. *Manuel du minéralogiste*, traduit et augmenté par M. Mongez, 1784, in-8°.; nouvelle édition, augmentée par J. C. de la Métherie, 1792, 2 vol. in-8°. III. *Mémoire sur les gaz*, à la suite des

Mémoires sur les gaz, et principalement sur le gaz méphytique, traduit du latin de Corvinus par Vicat, Lausanne, 1782, in-8°.; IV. *Traité des affinités*, Paris, 1788, in-8°.

B—t et C—au.

BERIGARD, ou BEAUREGARD (Claude Guillermet, seigneur de), naquit à Moulins, le 15 août 1578, suivant le P. Nicéron; car, d'après l'inscription de son portrait, mis en tête du *Circulus Pisanus*, et les additions du *Naudeana*, il faudrait reporter sa naissance à l'an 1591. Berigard cultiva avec succès les lettres, les mathématiques, la langue grecque, et termina ses études à l'académie d'Aix en Provence, où il s'adonna particulièrement à la médecine et à la philosophie. Il revint ensuite se fixer à Paris, d'où, en 1628, il fut appelé à Pise, pour y professer la philosophie. En 1640, le sénat de Venise lui donna la chaire de Padoue, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1663. On a de cet auteur: I. *Dubitationes in dialogos Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4°., publié sous le nom de *Galilæus Lynceus*; II. *Circulus Pisanus*, en six parties, Udine, 1643; Padoue, 1661, in-4°. C'est une espèce de commentaire sur la physique d'Aristote. Berigard, dit l'auteur du *Naudeana*, ne croit qu'en Aristote, et se moque de toute la religion des Italiens (*V.* les *Mémoires du P. Nicéron*, tom. XXXI, pag. 123). — Un de ses neveux, Pierre Berigard, natif de Florence, mit les *Aphorismes* d'Hippocrate en vers léonins. — Un autre Berigard a donné, en 1684, le *Docteur extravagant*, comédie en cinq actes, non imprimée. K.

BERING, ou BEERING (Vitus), né à Horsens, dans le Jutland, commença à naviguer pour sa patrie dans les Indes orientales, où il acquit la réputation d'un excellent marin, ce qui le fit rechercher par Pierre-le-Grand, à l'époque où la marine de Cronstadt était encore au berceau. Il se distingua comme lieutenant et comme capitaine dans toutes les expéditions navales contre la Suède. Son intrépidité et ses talents lui méritèrent l'honneur d'être choisi pour commander l'expédition de découvertes que la Russie envoya dans les mers de Kamtzchatka. La reconnaissance de toutes les côtes septentrionales de cette grande presque île, jusqu'au 67° 18', et les premières notions de la séparation des deux continents d'Asie et d'Amérique, fut le résultat de ce voyage terminé en 1728; mais la question de savoir si les terres dont on avait une connaissance vague, à l'opposé de la côte du Kamtzchatka, faisaient partie de l'Amérique, ou si elles n'étaient que des îles intermédiaires entre les deux continents, n'était point encore résolue: Bering fut chargé de la décider. Il partit le 4 juin 1741, avec deux vaisseaux. Après avoir abordé là côte nord-ouest de l'Amérique, entre le 55 et le 60 degré de longitude nord, les tempêtes et le scorbut l'empêchèrent de poursuivre ses découvertes. Il fut jeté loin de sa route sur une île déserte qui porte aujourd'hui son nom. La neige couvrait alors cette terre stérile et sans abri. Bering était dangereusement malade; il fut porté à terre, et placé dans une fosse creusée entre deux monticules de sable, et couverte d'une voile. C'est dans cette espèce de tombeau que mourut l'infortuné commandant, le 8 décembre 1741. La postérité a donné le nom de Bering au détroit qui sépare les deux continents, et dont Cook a achevé la reconnaissance. Si, dans son dernier voyage, Bering n'a pas entièrement rempli la

mission dont il était chargé, il a cependant mis sur la voie de toutes les découvertes qui ont été tentées depuis à la côte N. O. d'Amérique. On trouve d'excellents extraits de ses voyages dans l'ouvrage intitulé : *Nachrichten von see reisen*, inséré dans le 3e. vol. de la collection historico-géographique de Muller. Cet ouvrage a été traduit en français, sous le titre de *Voyage et découvertes faites par les Russes*, etc., 2 vol. in-12, Amsterd., 1766. L. R—e.

BERING (Vitus), poète latin, né en Danemarck, dans le milieu du 17e. siècle. Son goût pour les lettres ne nuisit point à sa fortune, puisqu'il fut nommé membre du conseil des finances du roi et historiographe. Ce fut pour justifier ce dernier titre qu'il publia : *Florus Danicus, sive Danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani I. Oldenburgici Breviarium.* Cet ouvrage fut imprimé en 1698, in-fol., à Odensée, capitale de la Fionie, dans l'imprimerie particulière de Thomas Kingorius, évêque de cette île, qui n'épargna ni soins, ni dépenses pour en faire un chef-d'œuvre de typographie. Le libraire chargé de la vente, voulant procurer un débit plus prompt aux exemplaires restés dans son magasin, les décora d'un second frontispice, en 1700, et d'un troisième en 1709. C'est donc à tort qu'on a dit que l'édition de 1709 est préférable à celle de 1698. On donna réellement une seconde édition de cet ouvrage, en 1716, in-8°., à Tirnaro, sous la direction des jésuites de cette ville. Les poésies de Bering, imprimées séparément, ont été réunies en partie dans le tome II des *Deliciæ quorumdam Danorum collectæ à Frid. Rostgnard*, Leyde, 1693, in-12. Suivant Borrichius, notre auteur a principalement réussi dans l'épigramme et dans l'élégie ; ses poésies lyriques ne manquent ni de douceur, ni de force ; mais il ne se soutenait pas dans un ouvrage de longue haleine ; et ses pièces, dans le genre épique, à quelques morceaux près, sont froides et languissantes. Bering cependant versifiait avec tant de facilité qu'il lui échappait des vers, même sans qu'il y songeât, de manière que sa prose en est semée. W—s.

BERINGHEN (Jacques-Louis, marquis de), premier écuyer de la petite écurie sous Louis XIV, né à Paris, le 20 octobre 1651, fut l'héritier de la faveur et de l'élévation singulière de sa maison, dont son bisaïeul avait été le fondateur. Cet étranger, nommé *Pierre Beringhen*, né dans le duché de Gueldre, servait un gentilhomme de Normandie chez lequel s'arrêta un jour Henri IV, au milieu de la guerre civile. Ce prince loua beaucoup la manière dont les armes de ce gentilhomme étaient tenues, et dit qu'il s'estimerait heureux d'avoir un pareil serviteur pour avoir soin des siennes. Pierre Béringhen passa ainsi de la maison d'un simple gentilhomme dans celle du bon roi Henri, qui lui donna une charge de premier valet-de-chambre. Pierre Béringhen la transmit à son fils, nommé aussi *Pierre*, qui fut, de plus, grand-bailli et gouverneur d'Étaples. Henri Beringhen, fils de ce dernier, eut part, dès sa jeunesse, à la faveur de Louis XIII. Il se montra dans la suite fidèle à la régente Anne d'Autriche, et obtint une récompense aussi étonnante que distinguée. Il prétendit à la charge de premier écuyer, sous la régence, pour prix des dangers qu'il avait courus sous le ministère du cardinal de Richelieu, à cause de son attachement à la reine. Le cardinal Mazarin favo-

risa sa protection, et l'éminente charge de premier écuyer fut donnée à un homme nouveau. Les plus brillantes alliances avaient achevé d'illustrer cette famille, lorsque l'héritage de la charge de premier écuyer arriva à Jacques-Louis de Béringhen. D'abord chevalier de Malte, il quitta l'ordre à la mort de son frère Henri, tué devant Besançon en 1674, à la tête du régiment Dauphin, infanterie, et le roi lui donna la survivance de premier écuyer. Il obtint successivement un régiment de cavalerie, le guidon des gendarmes de Bourgogne; enfin, le cordon bleu en 1688. En 1708, après la bataille d'Oudenarde et la prise de Lille, la France, sans barrières, resta ouverte aux incursions des ennemis, qui vinrent braver Louis XIV jusqu'aux portes de Versailles. Un parti hollandais, composé de réfugiés français que la révocation de l'édit de Nantes avait forcés de chercher une nouvelle patrie, pénétra par les Ardennes et la forêt de Compiègne, jusqu'au pont de Sèvre, entre Paris et Versailles. Ils espéraient enlever le dauphin, et prirent pour sa voiture celle du marquis de Béringhen, qui, comme premier écuyer, avait l'écusson de France. « L'ayant » enlevé, dit l'auteur du *Siècle de* » *Louis XIV*, ils le firent monter à » cheval; mais comme il était âgé et » infirme, ils eurent la politesse en » chemin de lui chercher eux-mêmes » une chaise de poste. Les pages du » roi, qui couraient après eux, eurent » le temps de les atteindre : le pre- » mier écuyer fut délivré, et ceux » qui l'avaient enlevé furent prison- » niers eux-mêmes. Quelques minutes » plus tard, ils auraient pris le dauphin, » qui arrivait après le marquis de Bé- » ringhen avec un seul garde. » Béringhen, qui avait à se louer des bons procédés de ses ravisseurs, leur fit donner des présents, et leur fit rendre la liberté. Béringhen épousa une fille du duc d'Aumont, dont il eut, entre autres enfants, un fils qui continua la filiation des premiers écuyers, devenus comme la charge héréditaire de sa maison; mais il ne l'obtint qu'en 1725, après la mort du duc d'Orléans régent, qui ne la lui aurait pas donnée, Béringhen ayant été le rival heureux de ce prince, auquel il avait enlevé sa maîtresse, la comtesse de Parabère. Le marquis de Béringhen mourut le 1er. mai 1723, dans sa 72e. année. Il avait été conseiller du roi pour l'intérieur, et il avait donné de bons avis à Louis XIV pour les embellissements de Versailles. Il s'était montré constamment le protecteur des arts, et l'académie des inscriptions l'avait reçu au nombre de ses membres honoraires. Il avait formé le plus précieux recueil de gravures que l'on connût alors, et qui, encore aujourd'hui, forme une des plus considérables parties du cabinet des estampes à la Bibliothèque impériale. S—y.

BERKELEY ou BERKLEY, (George), évêque irlandais, né en 1684 à Kilerin, reçut sa première éducation dans l'école de Kilkenny, et entra ensuite au collége de la Trinité de l'université de Dublin, dont il devint associé en 1707. Ce fut à cette époque qu'il commença à se faire connaître dans le monde savant, par la publication d'un traité intitulé : *Arithmetica absque algebrâ aut Euclide demonstrata*. Cet ouvrage, qu'il avait composé avant l'âge de vingt ans, fut suivi, en 1708, de sa *Théorie de la Vision*, celui de tous qui fait le plus d'honneur à sa sagacité, et le premier où l'on ait entrepris de distinguer les opérations immédiates des sens, des inductions que

nous tirons habituellement de nos sensations. En 1710, parurent ses *Principes des connaissances humaines*, ouvrage fameux dans le système des idéalistes, où il essaye de prouver que ce qu'on appelle matière n'existe point, et que les impressions que nous croyons en recevoir ne viennent point d'objets hors de nous, mais sont produites en nous par une disposition de notre esprit, ouvrage immédiat de la Divinité. Hume a regardé ses ouvrages comme ceux de tous les ouvrages philosophiques, sans en excepter ceux de Bayle, qui sont les plus propres à porter au septicisme; car, dit-il, ses arguments n'admettent point de réponse, et ne produisent cependant pas la conviction. Berkeley, lorsqu'il publia ses *Principes des connaissances humaines*, n'avait que vingt-six ans. Trois ans après, en 1713, parurent, à l'appui de son système, ses *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, traduits en français par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12. La hardiesse de ses idées, la force de tête qui se manifestait à travers ses erreurs, son talent comme écrivain, la douceur de ses mœurs et la grâce de son esprit, le firent rechercher de ceux même qui ne partageaient pas ses opinions. Les premiers hommes de la nation recherchèrent son amitié, et des hommes de différents partis, tels que Stèele et Swift, concoururent à son avancement. Swift le présenta au comte de Péterborough, qui, étant nommé ambassadeur auprès du roi de Sicile et des autres états d'Italie, l'emmena avec lui en qualité de chapelain et de secrétaire. Il revint en Angleterre en 1714. La chute du ministère de la reine Anne ayant détruit ses espérances d'avancement, il accepta l'offre qu'on lui fit d'accompagner un jeune anglais dans ses voyages sur le continent. En passant à Paris, il alla rendre visite au père Mallebranche, qu'il trouva dans sa cellule, occupé à préparer un remède pour se guérir d'une fluxion de poitrine. La conversation se tourna sur le système de Berkeley, dont Mallebranche avait acquis quelques notions au moyen d'une traduction qui venait d'être publiée. Cette visite devint funeste au métaphysicien français; car il s'échauffa, dit-on, tellement dans la dispute, que sa maladie en ayant pris un caractère plus grave, il mourut quelques jours après. Berkeley parcourut ensuite la Pouille, la Calabre, et toute l'île de Sicile. Il avait recueilli, pour une histoire naturelle de cette île, des matériaux qui se perdirent dans son passage à Naples. Il composa à Lyon un traité sur le mouvement (*De motu*), qu'il envoya à l'académie des sciences de Paris, et qu'il fit imprimer à Londres à son retour, en 1721. Les funestes résultats du projet connu sous le nom de *Projet de la mer du Sud*, répandaient alors la consternation dans le public; Berkeley écrivit à ce sujet son *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*. Ses connaissances en architecture le lièrent avec lord Burlington, qui le recommanda au duc de Grafton, alors lieutenant d'Irlande, dont il devint le chapelain. L'université de Dublin lui conféra, dans cette même année 1721, les degrés de bachelier et de docteur en théologie. Sa fortune reçut l'année suivante un accroissement considérable, par une circonstance bien inattendue. Pendant son premier séjour à Londres, en 1713, le docteur Swift lui avait fait faire connaissance, dans un dîner, avec mistriss Vanhomrigh (la célèbre *Vanessa*, si connue par son attachement pour le docteur). Quelques années avant sa mort, cette dame, sans doute

pour se rapprocher de l'homme qu'elle aimait si tendrement, vint fixer sa résidence dans un joli hameau des environs de Dublin; mais ayant été instruite du mariage du doyen avec mistriss Johnson, connue sous le nom de *Stella*, elle révoqua l'intention où elle était de le faire son héritier, et partagea tout son bien entre un de ses parents et Berkeley, qu'elle n'avait jamais revu depuis son retour en Irlande. Le duc de Grafton lui procura, en 1724, le riche doyenné de Derry. Ce fut vers cette époque qu'il résolut de tenter l'exécution d'un projet qui lui tenait depuis long-temps au cœur, et qu'il rendit public en 1725, dans un écrit intitulé : *Propositions pour convertir au christianisme les sauvages américains, par la fondation d'un collége dans les îles Bermudes.* Le gouvernement parut accueillir le projet, et il lui fut accordé une somme de 10,000 liv. sterl., à laquelle les grands et les riches s'empressèrent d'ajouter par des souscriptions particulières. Plein de confiance et de joie, Berkeley, qui s'était marié en 1728, résigne son bénéfice, valant 1100 liv. de revenu, stipulant seulement que la résignation n'aurait son effet qu'un an après le paiement des fonds accordés par le gouvernement. Emportant une partie de son bien et de celui de sa femme, qui l'accompagnait, ainsi que plusieurs autres personnes à qui il avait fait partager son enthousiasme, il s'embarque et se rend à Rhod'Island, dans le dessein d'acheter des terres pour l'entretien de son collége, qui devait être appelé le *collége de St.-Paul;* mais il attendit en vain les fonds qu'on lui avait promis, et, au bout de deux ans, il eut la douleur d'apprendre que sir Robert Walpole avait répondu à l'évêque de Londres, Gibson, qui en sollicitait le paiement, « que, comme ministre, il pouvait l'assurer que la somme serait indubitablement payée aussitôt que les affaires publiques le permettraient; mais que, s'il lui demandait comme à un ami, si le doyen Berkeley devait rester en Amérique dans l'espoir d'être payé, il fallait lui conseiller de revenir en Europe et de ne pas se bercer d'une chimère. » Ainsi s'évanouit un projet auquel il avait sacrifié sept ans de sa vie et une partie de sa fortune, et pour lequel il avait refusé un évêché que la reine lui avait offert, en disant qu'il préférerait la direction du collége de St.-Paul à la primatie de toute l'Angleterre. Cette direction devait lui valoir 100 liv. st. par an. De retour en Angleterre, Berkeley publia, en 1732, en 2 vol. in-8°., *Alciphron*, ou *le Petit Philosophe*, écrit en forme de dialogue, sur le modèle de ceux de Platon, son auteur favori; traduit en français par de Joncourt, 1734, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, dont l'objet est de réfuter les divers systêmes de l'athéisme, du fatalisme et du scepticisme, lui mérita la protection de la reine Caroline, qui le fit nommer au doyenné de Down en Irlande. Le lord lieutenant de ce royaume s'étant opposé à cette promotion, S. M. déclara que, puisqu'on ne voulait pas de Berkeley pour doyen, il serait évêque, et, en 1734, il fut en effet élevé au siége épiscopal de Cloyne en Irlande. Quelque temps après, Berkeley provoqua une controverse qui fit beaucoup de bruit dans le monde littéraire, et voici la circonstance qui y donna lieu. Le poëte Garth étant presque à l'agonie, Addison essaya de diriger son attention vers une autre vie : « J'ai bien » sujet, lui dit le docteur Garth, de ne » pas croire à toutes ces sottises, depuis » que mon ami le docteur Halley, ce » grand faiseur de démonstrations, m'a

» assuré que les doctrines du christianisme sont incompréhensibles, et que » la religion même est une imposture. » Addison ayant rapporté ces paroles à l'évêque de Cloyne, celui-ci prit la plume, et adressa au docteur Halley, désigné sous le nom du *Mathématicien incrédule*, son ouvrage intitulé l'*Analyste*, où il s'était proposé de démontrer que les mathématiciens admettaient des mystères plus incompréhensibles que ceux de la foi, tels que la doctrine de Newton sur les fluxions. Cet ouvrage donna lieu à plusieurs réponses, entre autres à un écrit attribué au docteur Jurin, et intitulé : *La géométrie ne protège pas l'incrédulité* ; l'auteur y expose la méthode de Newton d'une manière rigoureuse et incontestable. Berkeley y répondit en 1735 par une *Défense de l'esprit-fort en mathématiques*. Une excellente réplique, également attribuée au docteur Jurin, sous le nom de *Philalethes Cantabrigiensis*, mit fin à cette controverse, où l'évêque de Cloyne eut le dessous, et à laquelle on doit l'excellent *Traité* de Maclaurin sur les fluxions. En 1735, Berkeley publia *le Questionneur*, où les intérêts de l'Irlande étaient présentés sous leur vrai point de vue. Il fit paraître la même année un *Discours adressé aux magistrats*, qui avait pour objet de signaler une société impie connue sous le nom de *blasters*, et qui fut en conséquence aussitôt supprimée. Ces ouvrages, et quelques autres qui font également honneur à ses sentiments patriotiques et religieux, lui attirèrent la reconnaissance du gouvernement, et le lord Chesterfield, récemment élevé au ministère, lui écrivit pour lui offrir d'échanger son évêché contre celui de Glogher, qui était d'un revenu double et qui se trouvait vacant; mais Berkeley le refusa, ne voulant pas laisser croire qu'il n'avait écrit en faveur du gouvernement que par l'espoir d'une récompense. Vers l'âge de soixante ans, étant tourmenté par une espèce de colique nerveuse, il trouva un grand soulagement dans l'usage de l'eau de goudron ; c'est ce qui l'engagea à composer son livre intitulé : *Siris*, ou *Série de réflexions philosophiques et de recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, publié en 1744, en anglais, réimprimé en 1747 (traduit en français par Boullier, en 1745, 1748, in-12), et suivi, en 1752, des *Nouvelles réflexions sur l'eau de goudron*. Ce fut la dernière production de sa plume. Une année avant sa mort, il vint résider à l'université d'Oxford pour surveiller l'éducation d'un de ses fils ; il y publia le recueil de ses opuscules en 1 vol. in-8°., sous le titre de *Traités divers*, et y mourut en 1753, presque subitement, à ce que l'on croit, d'un polype au cœur. Berkeley joignait à une belle figure, une force de corps extraordinaire, et les mœurs les plus douces, quoique sa conversation participât souvent de l'esprit d'enthousiasme qui se fait sentir dans ses écrits. Plusieurs écrivains ont regardé ses ouvrages comme tendant à corrompre la simplicité de la religion, par le mélange d'une métaphysique obscure ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître dans tous un esprit plein de finesse et de sagacité, et, dans ses paradoxes mêmes, des intentions toujours pures. Il avait porté son esprit sur presque tous les objets de sciences, et l'on dit qu'à la fin de sa vie, il commençait à douter que la métaphysique fût la plus solide de toutes. Il se fit tout à la fois aimer et respecter par son caractère ; et Pope, son ami constant, a dit de lui qu'il possédait toutes les vertus qu'on trouve

sous le ciel (*every virtue under heaven*). Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : I. quelques *Essais* insérés dans le *Guardian ;* II. trois *Discours en faveur de l'obéissance passive et de la non-résistance*, 1712, réimprimés plusieurs fois ; III. des *Maximes touchant le patriotisme*, publiées en 1750 ; IV. des *Lettres curieuses et instructives*, insérées en partie dans le recueil des *Œuvres de Pope ;* V. quelques *Poésies anglaises* assez estimées. On lui a attribué une espèce de roman, intitulé : les *Aventures de Gaudence de Lucques ;* mais l'auteur d'une *Vie* de Berkeley affirme qu'il n'est pas l'auteur de ce livre, qu'il présume avoir été écrit par un prêtre catholique renfermé dans la tour de Londres.

S—D.

BERKELEY (George), second fils de l'évêque de Cloyne, naquit à Londres en 1733. Son père l'emmena de bonne heure en Irlande, et prit soin de son éducation jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, qu'il fut envoyé à Oxford, où il fit d'excellentes études, et où il prit ses degrés. Il entra dans les ordres, et devint chanoine de la cathédrale de Cantorbéry. Héritier des vertus de son père et de ses qualités aimables, il était de plus bon prédicateur. On ne connaît de lui que quelques sermons, dont l'un, prononcé en 1785, pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier., et intitulé le *Danger des innovations violentes dans l'état, quelque spécieux qu'en soit le prétexte, démontré par l'exemple des règnes des deux premiers Stuarts*, a été imprimé pour la sixième fois en 1794. L'auteur mourut en 1795.

X—s.

BERKELEY. *Voy.* Berkley.

BERKEN. *Voy.* Berquen.

BERKENHOUT (Jean), médecin et littérateur anglais, né vers 1730 à Leeds, dans le comté de Suffolk, reçut sa première éducation dans une école de son pays natal. Son père, négociant d'origine hollandaise, le destinant au commerce, l'envoya de bonne heure en Allemagne pour y apprendre les langues étrangères. Après quelques années de séjour dans ce pays, Berkenhout fit le tour de l'Europe, et vint demeurer à Berlin, auprès de son parent le baron de Bielfeldt, l'un des fondateurs de l'académie royale des sciences de cette ville. Abandonnant l'état auquel son père le destinait, il prit du service dans un régiment d'infanterie prussienne, et parvint en peu de temps au grade de capitaine. Il passa au service de son pays avec le même grade en 1756, et, après la paix conclue en 1763 entre l'Angleterre et la France, il se rendit à l'université d'Edimbourg pour y étudier la médecine. Il y publia, sous le titre de *Clavis anglica linguæ botanicæ Linnæi*, 1764, in-8°., le premier lexique de botanique qui ait été publié dans la langue anglaise. Il passa quelques années après à l'université de Leyde, qui lui conféra le degré de docteur en médecine en 1765. De retour en Angleterre, il vint s'établir à Isleworth dans le comté de Middlessex, et ce fut vers ce temps qu'il publia la *Pharmacopea medici*, réimprimée pour la troisième fois en 1782. Envoyé en 1778 à Philadelphie par le gouvernement anglais, pour y négocier avec le congrès américain, il y fut arrêté sur le soupçon de quelques intrigues politiques, et mis en prison ; mais il obtint bientôt sa liberté, et revint dans sa patrie, où le gouvernement, pour le dédommager de ce qu'il avait

souffert, lui accorda une pension. Il mourut en 1791, âgé de soixante ans. Peu d'hommes ont réuni une plus grande variété de lumières et de talents. Versé dans la science du commerce et de l'économie politique, dans l'art de la guerre qu'il avait appris à l'école de Frédéric II, dans les langues anciennes et modernes, les mathématiques, la médecine, l'histoire naturelle, il avait de plus quelque talent pour la poésie, la musique et la peinture. Outre les ouvrages ci-dessus, on connaît de lui, en anglais, les suivants : I. *Out-lines*, etc., c'est-à-dire *Esquisses de l'histoire naturelle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1769 ou 1770, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, estimé des Anglais, a été réimprimé depuis; II. *Essai sur la morsure du chien enragé*, 1773; III. *Symptomatologie*, 1774; IV. *Eléments de la théorie et de la pratique de la chimie philosophique*, 1788; V. *Biographia litteraria*, publiée par Dodsley; VI. *Lucubrations on ways and means;* VII. une traduction du suédois en anglais des *Lettres du comte de Tessin au roi de Suède*, et quelques écrits de peu d'étendue. X—s.

BERKEY ou BERCKHEY (Jean Lefrancq van), botaniste hollandais, a publié : I. *Expositio characteristica structuræ florum qui dicuntur compositi*, Leyde, 1761, in-4°. Il exprime dans cet ouvrage, par des figures et par des descriptions exactes et détaillées, toutes les différences que présentent les fleurs *composées* dans leurs calices, leurs corolles, leurs graines et leurs aigrettes, suivant la nomenclature de Linné; mais il ne descend pas jusqu'à faire la distinction des genres. Jamais il ne s'écarte de la manière de voir et du sentiment de Linné, et il se borne à l'examen des plantes les plus communes; mais comme les huit planches qui ornent son livre sont très-bien exécutées, elles peuvent servir de clef aux commençants pour étudier cette classe, qui est très-difficile. II. *Lettre sur la génération des testacées* (dans les *Mémoires de la société de Flessingue*, tom. III); III. un Mémoire, également en hollandais, sur les arbres et les herbes qui peuvent être plantés sur les dunes, et sur l'utilité de la culture et de l'usage du roseau des sables, nommé vulgairement *helm* (*arundo arenaria*), pour retenir le sable mobile des Dunes, et en empêcher l'enlèvement et le transport par le vent (*Acad. de Harlem*, 19 *deele* 2). IV. Quelques autres Mémoires. Schreber lui a dédié un genre, sous le nom de *berkeya*, qui avait été confondu précédemment avec d'autres ; mais plusieurs auteurs ayant senti la nécessité de ce changement, lui ont donné chacun un nom différent; en sorte qu'il est l'*apuleia* de Gaertner, le *bastera* d'Houtteuyn, le *rohria* de Vahl. D—P—s.

BERKHEYDEN (Job), peintre, né à Harlem en 1628, fut d'abord placé chez un relieur; mais son goût pour la peinture s'étant déclaré, il entra dans l'école d'un artiste que les écrivains ne nomment pas. En peu d'années, il fut en état de composer des tableaux estimés, et ses succès furent tels qu'ils donnèrent à Guérard Berkheyden, son frère, une louable émulation. Job Berkheyden, très-laborieux, et consultant toujours la nature, acquit une grande facilité en peignant le paysage sur les bords du Rhin, et en faisant les portraits de tous ceux qui les lui demandèrent. Il composa ensuite des fêtes de village dans le goût de Téniers. Les deux frères allèrent à Co-

logne, et de là à Heidelberg, où ils gagnèrent la faveur de l'électeur, en faisant ensemble un tableau qui le représentait chassant et entouré de sa cour. La simplicité des mœurs de ces deux artistes ne les rendait pas propres à résister aux intrigants et aux envieux qui cherchèrent à leur nuire : ils demandèrent à l'électeur la permission de partir, et il ne la leur accorda qu'avec peine. Comblés de ses dons, ils revinrent dans leur ville natale, continuant à faire des ouvrages dont ils trouvaient à Amsterdam un débit facile. Job Berkheyden se noya dans un canal, au mois de juin 1698, à l'âge de soixante-dix ans. Le musée Napoléon possède de ce maître un seul tableau, composé d'un grand nombre de figures. Il représente *Diogène cherchant un homme*. Le peintre, aussi peu observateur du costume que la plupart des artistes ses compatriotes, a placé le cynique au milieu d'une place de Harlem. Le clair obscur est assez mal entendu dans ce tableau, d'ailleurs d'un dessin lourd et commun ; mais le pinceau en est soigné, et toutes les parties en sont rendues avec une patience vraiment hollandaise. — Son frère (Guérard), plus jeune que lui, et suivant la même carrière, sut se défendre de tout sentiment de jalousie ; de sorte que tous deux offrirent le spectacle, aussi intéressant que rare, de deux artistes, de deux frères unis par la plus parfaite amitié, jusqu'à la mort de Guérard, qui eut lieu le 23 novembre 1693. De deux tableaux composés par ce dernier, et que possède le musée Napoléon, l'un, représentant une *Vue de la colonne Trajane et de l'église de Sainte-Marie de Lorette à Rome*, a dû être fait d'après quelque dessin ou quelque estampe, puisque l'auteur n'alla jamais en Italie ; le second représente une *Porte de ville, sous laquelle un berger fait passer des moutons*. Tous deux sont d'un bon style et composés avec soin ; mais ils manquent de chaleur. D—T.

BERKLEY (GUILLAUME), gouverneur de la Virginie, fit la paix avec les Sauvages, fut fait gouverneur une seconde fois, envoya faire des découvertes, se signala pendant la rébellion de Bacon, par une conduite ferme et prudente, et mourut en Angleterre, en 1667. Il a donné une *Description de la Virginie* : c'est un ouvrage peu recherché aujourd'hui ; et un *Recueil des lois en usage dans la Virginie*. D—P—S.

BERKLEY. *Voy.* BERKELEY.

BERLICHINGEN (GOETZ, ou GODEFROI DE), dit *Main-de-fer*, brave chevalier, né à Jaxthausen, fut élevé par son cousin Conrad de Berlichingen, qu'il accompagna, en 1495, à la diète de Worms. Gœtz entra dans l'armée du margrave Frédéric de Brandebourg, servit l'électeur de Bavière dans la guerre contre le Palatinat, et, ayant eu la main emportée, se fit mettre une main de fer, d'où il tira son surnom. Retiré dans son château, il eut plusieurs querelles avec ses voisins ; et comme, dans le moyen âge, toutes les querelles amenaient des guerres, Gœtz se rendit bientôt redoutable par sa bravoure, en se faisant estimer pour sa loyauté. Ayant fourni des secours au duc Ulrich de Wurtemberg contre la ligue de Souabe, il fut fait prisonnier en 1522, lorsque le duc eut été chassé de ses états, et ne put se racheter que moyennant une rançon de 2000 florins : la guerre dite *guerre des paysans* vint à éclater, les révoltés s'emparèrent de Gœtz, qu'ils considéraient, et le forcèrent de leur servir de chef pendant quatre

semaines. Pris de nouveau par les confédérés de Souabe, et retenu à Augsbourg, il ne put obtenir sa liberté qu'en prêtant le serment de rester inactif, et en donnant seize cautions de sa fidélité. Il mourut le 23 juillet 1562. Il a raconté lui-même son histoire: *Vie de Gœtz de Berlichingen, dit Main-de-fer*, avec des notes, seconde édition, Nuremberg, 1775, in-8°. C'est un tableau très-intéressant de l'état social et des mœurs au moyen âge. Le célèbre Gœthe en a fait le sujet d'un drame tragique intitulé: *Gœtz de Berlichingen*, où la destinée du héros, ses actions successives en divers lieux, l'état de l'Allemagne entière, le château de Gœtz et son siége, la cour de l'évêque de Bamberg, la guerre des paysans et ses ravages, sont mis sur la scène avec une fidelité qui produit beaucoup d'effet, malgré la bizarrerie et le défaut de goût qui se joignent nécessairement à un tableau pareil. — Un autre BERLICHINGEN (Jean-Frédéric de), général au service de l'empereur d'Allemagne, se distingua par sa valeur dans la guerre de la succession d'Espagne: après avoir fait plusieurs campagnes en Hongrie et en Italie, il fut fait, en 1737, feld-maréchal-général; et, dans la guerre de la succession d'Autriche, il eut un commandement contre les troupes prussiennes. Fait prisonnier, en 1745, près de Striegau, il obtint à la paix, de l'impératrice Marie-Thérèse, un fief dans le Bas-Palatinat, où il mourut en 1751. G—T.

BERLIN (JEAN-DANIEL), musicien distingué, inventeur du monochorde moderne, né à Memel en 1710, organiste à Drontheim, en Norwège, mort en 1775. On a de lui: I. *Éléments de musique à l'usage des commençants*, 1744; II. *Instruction pour la Tonométrie..... avec des détails sur le monochorde, inventé et exécuté en 1752*, Leipzig, 1767. Le monochorde a l'avantage de ne presque pas varier de ton avec la température. Berlin avait su se construire un clavecin qui avait le même mérite. III. *Sonates pour le clavecin*, Augsbourg, 1751. G—T.

BERLINGHIERI (FRANÇOIS), noble florentin et poète italien, florissait vers le milieu du 15ᵉ. siècle. Il eut pour maîtres Christophe Landino et Marsile Ficin. Il est plus d'une fois question de lui dans les lettres de ce dernier, et il y en a même trois qui lui sont adressées. Plusieurs autres écrivains ont parlé de lui avec beaucoup d'éloges. Il publia un ouvrage de géographie en vers et en tercets ou *terza rima*, sous ce titre: *Geografia di Francesco Berlinghieri fiorentino*, etc. *con sue tavole in varj siti e provincie, secondo la Geografia e distinctione delle tavole di Tolomeo*, à Florence, par Nicolas Todesco, grand in-folio, sans date; mais ce livre étant dédié à Frédéric d'Urbin, qui mourut en 1482, l'impression en dut être faite quelques années auparavant. L'auteur dit lui-même, dans sa dédicace, qu'il avait composé cet ouvrage sous le pontificat de Sixte IV (créé pape en 1471), et qu'il n'avait alors que vingt-cinq ans. Ce livre est rare. L'impression en est assez belle, mais pleine de fautes. Il est divisé en sept journées ou sept livres, à la fin de chacun desquels sont des cartes assez bien gravées pour le temps, *e con opportune e belle tavole*, dit Mazzuchelli, *in fine d'ogni libro*. Haym dit aussi que ces cartes sont gravées *à maraviglia bene*. Il paraît que la dernière page du livre, où sont indiqués le lieu de l'édition et l'imprimeur, manque dans plusieurs exemplaires;

car l'ouvrage est souvent cité comme privé de ces deux indications. G—É.

BERMUDE, ou VEREMOND Ier., surnommé *le Diacre*, frère d'Aurelio, roi des Asturies, fut tiré du cloître et élu roi en 788, par les grands, au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila. A peine monté sur le trône, il attira Alphonse près de lui, l'introduisit dans le conseil, dissipa les préventions qui existaient contre lui, et lui confia le commandement de l'armée. Alphonse, accompagné de Bermude, marcha contre les Maures et les défit. Le généreux Bermude saisit ce moment pour résigner sa couronne, et faire élire Alphonse à sa place en 791, après deux ans et deux mois de règne. Alphonse, autant par affection que par reconnaissance, ne voulut pas souffrir que Bermude retournât dans sa retraite; il lui donna un appartement dans le palais, et lui témoigna jusqu'à sa mort la même déférence et les mêmes marques de respect que s'il eût encore été roi. B—P.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et des Asturies, disputa la couronne qui lui appartenait légitimement, à son cousin Ramire III, et, l'ayant vaincu en 982, resta seul possesseur du trône. Il tenta vainement de rétablir l'ordre dans ses états épuisés par la guerre civile; l'invasion des Maures, commandés par Almanzor, le contraignit à ne plus songer qu'à la guerre. Bermude livra bataille à ce conquérant, en 992, sur les rives de l'Elza, fut défait, et vit bientôt sa capitale tomber au pouvoir du vainqueur; mais trouvant un asyle dans les Asturies, il s'y défendit comme Pélage s'y était autrefois défendu, et en rendit l'entrée impraticable. Les dangers communs des chrétiens les ayant enfin réunis, Bermude joignit ses forces à celles du roi de Navarre et du comte de Castille; et, quoique malade, contribua puissamment à la victoire mémorable remportée sur Almanzor dans les plaines d'Osma, en 998. Bermude mourut l'année suivante, après un règne de dix-sept ans. B—P.

BERMUDE III, fils d'Alphonse V, auquel il succéda en 1027. Son règne, qui dura dix ans, est remarquable par une révolution qui se fit alors en Espagne, et qui dut son origine à l'ambition de Sanche-le-Grand, roi de Navarre. Dès 1034, Bermude prit les armes pour arrêter les progrès de Sanche, qui s'était rendu maître de la Castille, et menaçait le royaume de Léon. Forcé de céder à l'impétuosité de ce monarque, déjà maître d'Astorga, Bermude s'enfuit en Galice, y rassembla des troupes, et vint pour combattre son ennemi. Ces deux princes, pleins d'ardeur et d'ambition, brûlaient de décider leur querelle par la force des armes; déjà même les deux armées, rangées en bataille, n'attendaient que le signal, lorsque les évêques qui avaient suivi les rois de Léon et de Navarre les déterminèrent à épargner le sang des chrétiens et à se lier par un traité. Bermude n'ayant point d'enfants, consentit à abandonner, pour dot à sa sœur, la partie de ses états dont il venait d'être dépouillé, à condition que cette princesse épouserait Ferdinand, fils de Sanche, en faveur duquel on érigerait la Castille en royaume. Ce traité, avantageux à la maison de Navarre, lui assurait la possession des trois royaumes de l'Espagne chrétienne. Cependant, cette réconciliation, opérée par la nécessité, ne dura que jusqu'en 1034. La mort de Sanche-le-Grand brisa tous les liens, et fit disparaître cette puissance formidable, qui avait contenu jusqu'alors le roi de Léon. Les enfants de Sanche partagèrent entre

eux les états de leur père, et Bermude, croyant l'instant favorable pour recouvrer ce que la nécessité l'avait forcé de céder, rassembla une armée nombreuse. Les rois de Navarre et de Castille se réunirent pour le combattre, et lui livrèrent bataille sous les murs de Carion, en 1037. Emporté par sa jeunesse et par une valeur téméraire, Bermude pénétra dans les escadrons ennemis, et fut tué d'un coup de lance qui lui perça le sein. Il était le dernier des descendants mâles de Pélage, et avec lui s'éteignit la postérité des anciens rois Goths, descendue de Recarède, laquelle avait régné durant trois siècles en Espagne. Ferdinand Ier., roi de Castille, hérita du royaume de Léon, du chef de sa femme, sœur de Bermude, et la maison de Bigorre, française d'origine, occupa tous les trônes chrétiens de l'Espagne. B—P.

BERMUDEZ (JEAN), patriarche d'Éthiopie, né en Portugal, suivit, l'an 1520, en Abissinie, avec la qualité de médecin, Rodrigue de Linca, ambassadeur d'Emmanuel, roi de Portugal. Il s'insinua dans la faveur du roi des Abissins, qui, menacé par les Maures, l'envoya à Rome et en Portugal, avec le titre d'ambassadeur et de patriarche d'Éthiopie. Bermudez, qui s'était fait ordonner prêtre, arriva à Rome en 1538, fut reçu par Paul III avec les honneurs dus au double caractère dont il était revêtu, fut sacré patriarche, passa à Lisbonne, où Jean III l'accueillit avec distinction. Ce prince ordonna au vice-roi des Indes d'envoyer des secours au roi d'Abissinie; et d'en confier la direction au patriarche. Celui-ci arriva à Goa, en 1539, et y resta jusqu'en 1541. Alors il s'embarqua pour repasser en Abissinie. Tout y avait changé de face depuis son départ; le roi était mort, son successeur avait renoncé à la foi catholique, et le parti des Maures avait prévalu. Cependant, les troupes portugaises, ayant le patriarche à leur côté, obtinrent plusieurs avantages; mais le nouveau roi se défiant de ces étrangers, les dispersa, et exila Bermudez dans le pays des Caffates, résolu de l'y faire périr. Ce ne fut pas sans peine que le patriarche parvint à s'échapper avec quelques domestiques fidèles. Il gagna l'île de Mazua dans la mer Rouge, s'y embarqua pour Goa, où il arriva en 1556. De là, après avoir couru de nouveaux dangers, il se rendit heureusement à Lisbonne, où il fut reçu favorablement par Don Sébastien, qui avait succédé à Jean III. Ce prince lui accorda un traitement honorable. Ainsi finit le patriarcat de Bermudez, après un séjour, ou pour mieux dire un exil de 30 ans en Abissinie, où il essuya toutes les vicissitudes de la fortune, et où il montra du talent, du courage et de la fermeté. Il mourut à Lisbonne vers 1575, et laissa sur l'Abissinie une *Relation* écrite d'un style simple et digne de foi, qu'il dédia au roi Don Sébastien. B—P.

BERMUDEZ (frère JÉRÔME), de l'ordre de St.-Dominique, professeur de théologie en l'université de Salamanque, fut un des poëtes espagnols qui illustrèrent au 16e. siècle la littérature de cette nation. On voit, par des passages de ses ouvrages, qu'il naquit en Galice; mais le lieu et l'époque de sa naissance, et même de sa mort, sont restés inconnus. On ne sait rien non plus de ses parents. L'opinion commune est qu'il sortait de l'illustre race de Don Diégo Bermudez, neveu du Cid, Ruy Diaz. On présume, en rassemblant diverses circonstances indiquées par ses œuvres, qu'il a dû naître vers l'an 1530. Ce qui est certain, c'est qu'il résida quelque temps

en Portugal, qu'il professa la théologie à Salamanque; et, qu'adonné à l'étude et à la retraite, il se distingua par une vie sage et exemplaire, non moins que par son érudition. Grand théologien, excellent humaniste, il passe pour avoir écrit avec autant de facilité et de supériorité en latin qu'en castillan. Des traductions, des sentences tirées des poëtes grecs, prouvent que leur langue lui était familière; il avait aussi étudié l'hébreu et l'arabe. Les premiers ouvrages qu'il ait publiés, sont les deux tragédies dont la touchante aventure d'Inès de Castro lui a fourni le sujet. Il les intitula: l'une, *Nise lastimosa*, et l'autre *Nise laureada*; c'est-à-dire, *Nise malheureuse* et *Nise triomphante*, ou *couronnée*. Par une bizarrerie qui tient sans doute à l'esprit scientifique du siècle, Bermudez trouva très-poétique de donner à ces tragédies le titre de *Nise*, qui est l'anagramme d'*Inès*; et cependant, ce personnage reprend et garde dans les deux pièces son véritable nom. Elles furent imprimées à Madrid en 1577. L'auteur, que sa piété n'avait pas empêché de les composer, se fit un scrupule de les publier sous son nom; et elles parurent sous celui d'Antonio de Silva, qu'on croit avoir été un ami de Bermudez, et l'un des favoris de son Mécène, Don Fernand Ruyz de Castro y Andrade, l'aîné de la famille des comtes de Lemos, à qui les deux pièces furent dédiées. Nicolas Antonio y fut trompé, et il attribua ces pièces à ce prétendu Silva, dans sa *Bibliothèque espagnole*. Cette erreur vient de ce qu'il ne fit pas attention à un sonnet de Diego Gonzalès Duran, qui précède ces tragédies, et qui prouve que leur auteur est Jérôme Bermudez. La qualification de *premières tragédies espagnoles* qui leur a été donnée, a aussi fait naître quelques commentaires. L'auteur ignorait-il qu'il avait été précédé dans cette carrière? On voit, en effet, dans l'*Essai sur la littérature espagnole*, de Lampillas, que des poëtes de sa nation disputent à l'Italie la gloire d'avoir réveillé les premiers la muse tragique en Europe. Quoi qu'il en soit, il pourrait se faire que, dans sa retraite, Bermudez n'eût pas connu ces premiers essais de la Melpomène de ces temps-là, ou, plus probablement encore, ses tragédies auraient pris et retenu le titre de *premières tragédies espagnoles*, parce qu'elles sont, en effet, les premières dont le sujet appartienne à l'histoire de la nation. Elles ont été publiées, avec un assez bon examen critique, dans la collection intitulée: *Parnasse espagnol*. On y loue Bermudez de la sagesse et de la régularité de son action, de la vérité de ses sentiments, mais surtout de la pureté et de la pompe de son style, en observant d'ailleurs que ces qualités ne se trouvent plus dans la seconde pièce qu'à un degré bien inférieur. On ne dissimule pas non plus que, quant au plan, et à ce qu'on appelle aujourd'hui l'*intrigue*, les deux pièces attestent encore l'enfance de l'art. En effet, ce ne sont, à proprement parler, que des dialogues, ou une suite de conversations. Point de nœud, pas le moindre artifice dans la manière de faire agir ou paraître les divers personnages. Dans la première tragédie, par exemple, l'infant, époux secret d'Inès, qui ouvre la scène par l'exposition de sa situation et le refus de céder aux conseils d'un confident qui le presse de sacrifier sa passion aux lois de l'état, l'infant, dis-je, ne reparait plus qu'à la dernière scène, pour gémir sur la mort de son amante et jurer de la venger. Après que ce prince s'est retiré, le roi et ses conseillers dé-

libèrent sur le sort d'Inès; les conseillers établissent que sa mort est nécessaire au bien public, que les rois sont les ministres de la justice de Dieu, qu'ils ne peuvent se tromper, et qu'il vaut encore mieux, enfin, qu'un innocent périsse que de laisser fléchir le pouvoir et les lois. On est quelquefois tenté, en lisant cette scène, de penser qu'elle n'a pas été inconnue à Corneille, quand il fait résondre la mort de Pompée par les conseillers de Ptolémée. La scène de l'infant, que son confident exhorte à sacrifier l'amour à l'honneur et au devoir, n'est pas non plus sans une certaine ressemblance avec celle de Titus et de Paulin dans Bérénice. Quand le roi a consenti à la mort d'Inès, celle-ci, qui a été avertie en songe de son malheur, est mandée pour apprendre son sort. Elle défend sa vie par les plus touchantes supplications. Ses assassins ouvrent une discussion pour lui prouver qu'elle doit subir tranquillement son arrêt, et que sa mort est juste et nécessaire. Parmi les raisonnements qu'ils lui adressent, et qui rendent cette scène passablement ridicule, ils lui représentent qu'en mourant innocente, comme elle le dit, elle n'en aura que plus de droits à les appeler au tribunal de Dieu devant qui elle va paraître; ils lui citent aussi les Grecs et les Romains, qui, en pareille circonstance, se sont couverts de gloire par le courage avec lequel ils ont supporté leur destinée. Cependant le roi se laisse attendrir, Inès obtient sa grâce; ses ennemis reprochent au roi sa faiblesse; ils prennent sur eux la responsabilité du coup qu'ils vont porter. Le roi fatigué, et qui croit alors, sans doute, sa conscience à l'abri, leur abandonne le sort d'Inès : ils courent l'assassiner. L'infant, à qui on fait le récit de ce meurtre, passe du désespoir à la fureur, et la pièce est finie. La seconde offre bien plus d'inconvenances; c'est aussi, du reste, le détail dialogué de la vengeance que Don Pèdre, parvenu au trône, exerça contre les meurtriers d'Inès, auxquels on ouvre le ventre sur la scène pour lui arracher le cœur. Ces tragédies, dont la première paraît avoir été inconnue à l'auteur de l'*Inès* française, sont calquées absolument sur les formes simples des tragiques grecs. Elles ont des chœurs, dont la poésie est fort estimée des littérateurs espagnols. D'ailleurs, on peut voir par ce peu de détails, dans lesquels j'ai cru devoir entrer, que le mérite tragique et trop vanté de Bermudez se réduit à s'être traîné sans art et sans génie, mais non sans quelque goût naturel, sur les traces que lui avaient frayées les anciens, et que ce titre, que ses deux *Nise* retiennent, de *premières tragédies espagnoles*, signifie aujourd'hui bien peu de chose. Bermudez avait choisi le fameux duc d'Albe pour son héros. Il célèbre, dans un poëme de cinq chants en octaves, son voyage d'Italie en Flandre. Cet ouvrage, entrepris, dit-il, à la prière d'un de ses parents qui servait sous le duc d'Albe, et qui lui en fournit les matériaux, ne coûta à notre auteur que peu de jours de travail. Son plus grand ouvrage, terminé en 1589, est le poëme intitulé *la Espérodia*, ou l'*Hesperoïda*. C'est encore le duc d'Albe qui en est le héros. Ce poëme fut d'abord composé en vers latins, puis traduit par l'auteur lui-même, en vers blancs espagnols. Il y ajouta des notes. On trouve à la suite différentes pièces de poésies, dont on estime l'élégance et le naturel. Il paraît constant que Bermudez, nourri de l'étude des anciens, y puisa ce goût pur et ce sentiment délicat du beau, dont il transporta heureusement le secret dans le mécanisme et le maniement de la

langue castillanne, qu'il contribua pour sa part à polir et perfectionner, bien que quelquefois il ait plaisanté sur son origine gallicienne, comme si elle l'eût rendu étranger, et presque barbare pour l'Espagne. G—D.

BERNACCHI, chanteur, né à Bologne, vers 1700, était élève du célèbre Pistocchi, qui lui ordonna de ne chanter en public que lorsqu'il l'en jugerait digne. Bernacchi étant parvenu, avec une voix médiocre, à vaincre les plus grandes difficultés, se fit entendre dans sa patrie, qui lui donna le titre de *roi des chanteurs*. Il paraît cependant qu'il abusait de sa facilité, et sacrifiait l'expression au désir d'exécuter les passages difficiles. J.-J. Rousseau prétend que Pistocchi, mécontent de son élève, lui dit un jour, après l'avoir entendu chanter : « Ah ! » malheureux que je suis ! je t'ai appris à chanter, et tu veux jouer ! » Bernacchi, après avoir été successivement attaché à la musique de l'électeur de Bavière et de l'empereur d'Allemagne, passa, en 1730, à Londres, avec Hændel. Il revint dans sa patrie, vers l'année 1736, pour y établir une école de chant, d'où sont sortis plusieurs élèves qui ont eu de la réputation. P—x.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin, roi d'Italie. Celui-ci mourut avant son père Charlemagne, le 8 juillet 810, et l'empereur, qui avait donné à Pepin le royaume d'Italie, ne le transmit à son fils Bernard que deux ans plus tard, lorsqu'il vit ce royaume menacé par une invasion des Sarrasins. Il donna en même temps pour conseillers au jeune roi, Walla et son frère Adelard, ses parents, et les plus sages de ses ministres ; mais Charlemagne étant mort le 28 janvier 814, Louis, qui lui succéda, conçut des soupçons contre Bernard son neveu, et plus encore contre les deux conseillers, qui inspiraient à ce jeune homme, dans son administration, la fermeté et la prudence d'un vieux roi. Il fit venir Bernard à Aix-la-Chapelle pour le réprimander ; en même temps, il relégua Adélard dans les îles d'Hières; il contraignit Walla à se faire moine, et il persécuta jusqu'aux deux sœurs de ces hommes célèbres, pour les punir d'avoir été trop fidèles conseillers. Bernard, de retour en Italie sans ses ministres, s'y trouvait exposé à la malveillance de Louis et de sa femme Ermengarde; il avait éprouvé déjà plusieurs fois leur injustice, lorsqu'en 817, Louis associa son fils aîné, Lothaire, à l'empire, et lui donna ainsi un rang supérieur à celui de Bernard. Ce dernier, comme fils du fils aîné de Charlemagne, et comme roi d'Italie, avait plus de droit à l'empire qu'aucun autre prince français; aussi ne put-il voir sans défiance et sans jalousie la nouvelle dignité accordée à son cousin. Il rassembla une armée pour faire valoir ses droits; mais à l'approche de Louis, il se vit abandonné par presque tous ses partisans. Il résolut alors d'avoir recours à la clémence de l'empereur, au-devant duquel il s'avança jusqu'à Châlons; mais, quoique muni d'un sauf-conduit que lui avait envoyé Ermengarde, il fut arrêté avec toute sa cour. Il fut jugé, avec ses partisans, en 818, et condamné à mort. Louis commua cette sentence, et ordonna qu'on lui arrachât les yeux, ainsi qu'à tous ses complices. Cet ordre cruel fut exécuté d'une manière si violente, que le malheureux Bernard et un de ses conseillers moururent trois jours après dans des douleurs affreuses. S. S—i.

BERNARD, duc de Septimanie et de Toulouse. La Septimanie compre-

nait une grande partie du Languedoc, et était ainsi nommée à cause des sept grandes cités qui s'y trouvaient. Charlemagne l'unit au royaume d'Aquitaine, et Louis-le-Débonnaire l'en sépara en 817, ainsi que la Marche d'Espagne: il fit de ces deux provinces un duché dont Barcelone devint la capitale. En 820, Bernard Ier., fils de S. Guillaume, duc de Toulouse, fut substitué à Béra, d'origine gothique, dans le duché de Septimanie. Le jeune Bernard signala d'abord sa valeur contre Aizon, qui, soutenu par Abdérame II, roi Maure de Cordoue, venait de faire soulever la Marche d'Espagne. Bernard fut appelé, en 828, à la cour de Louis-le-Débonnaire, par l'impératrice Judith, qui voulait l'opposer à la confédération des enfants du premier lit. Il jouit à la cour impériale de la plus haute faveur, fut déclaré successivement premier ministre, grand-chambellan et gouverneur du jeune Charles-le-Chauve, fils de l'empereur et de Judith. Bernard entra dans toutes les vues de l'impératrice pour l'établissement de ce prince, et détermina l'empereur à lui assigner un royaume, au préjudice du traité de partage fait entre ses frères du premier lit. Cette disposition, et la fermeté de Bernard, dont l'autorité était sans bornes à la cour, irritèrent la plupart des grands de l'état, qu'il avait d'ailleurs dépouillés pour revêtir de leurs charges ses propres partisans. Dans leur haine, les adversaires de Bernard, formant une ligue puissante, l'accusent de tyrannie, de commerce criminel avec l'impératrice, de sacrilége, même de magie, et d'avoir usé de prestige pour fasciner l'empereur; Bernard succombe, ainsi que l'impératrice, à la confédération des fils de l'empereur, et se retire à Barcelone, capitale de son gouvernement. L'année suivante, il vient se présenter à la diète de Thionville, offrant d'abord le duel, suivant les lois des Francs, à quiconque voudrait se porter pour son accusateur, et se purge ensuite par serment, aucun champion n'ayant osé accepter le défi; mais cette démarche ne l'ayant pas rétabli dans sa première faveur, il se lia avec Pepin, roi d'Aquitaine, contre les intérêts de l'empereur, qui le dépouilla de la Septimanie, en 832, dans la diète de Joac, en Limousin. Bernard, retiré en Bourgogne, se déclara contre les enfants révoltés de Louis-le-Débonnaire, et, de concert avec Pepin, fit rétab'ir l'empereur, que son fils Lothaire avoit déposé. Par cette conduite adroite, il recouvra, en 835, son duché de Septimanie, et succéda, deux ans après, à Béranger, dans le duché de Toulouse. Se voyant ainsi à la tête de deux grandes provinces, il usurpa les biens ecclésiastiques, opprima les peuples, et travailla en secret à se rendre indépendant. Charles-le-Chauve lui retira le duché de Toulouse, en 840, à cause de ses liaisons avec Pepin II, roi d'Aquitaine. L'année suivante, Bernard, réconcilié en apparence avec Charles, marcha sous ses drapeaux, à la tête des milices de son gouvernement, jusqu'à trois lieues de Fontenai; mais flottant toujours entre Pepin et Charles-le-Chauve, il ne se trouva point à la bataille, se contenta d'en être spectateur, et, se tenant ainsi entre les deux partis, crut se maintenir dans le gouvernement de Toulouse, qui relevait de Pepin, et dans celui de Septimanie, qui relevait de Charles; mais sa conduite équivoque ne fit que le rendre encore plus suspect à l'empereur. L'annaliste de S. Bertin rapporte que Bernard méditait de grands desseins, entre autres de secouer le joug

de l'autorité royale, lorsqu'il fut jugé dans une diète que Charles-le-Chauve convoqua en Aquitaine, en 844, et condamné comme coupable du crime de lèze-majesté : il subit le dernier supplice. D'autres annalistes prétendent que Charles-le-Chauve le tua de sa main, circonstance qui est confirmée par un fragment tiré de la vieille chronique manuscrite d'*Odo Ariberti*, publiée par Baluze. Suivant le récit de cet auteur, Bernard ayant conclu la paix avec Charles-le-Chauve, et l'un et l'autre l'ayant signée séparément avec le *sang de J.-C.*, afin de la rendre inviolable, le duc de Septimanie se rendit à Toulouse pour faire sa soumission au roi, dans le monastère de St.-Sernin. Charles, alors sur son trône, se lève pour l'embrasser; mais, tandis qu'il le soutient de la main gauche, il lui enfonce de la droite le poignard dans le cœur, et, descendant tout ensanglanté de son trône, dit, en mettant le pied sur le corps du duc : « Malheur à toi, qui as osé » souiller le lit de mon père et de mon » seigneur ! » D'après le même auteur, Charles commit en même temps un assassinat et un parricide; car ses traits de ressemblance avec Bernard étaient si frappants, qu'ils prouvaient en quelque sorte le commerce criminel de ce duc avec l'impératrice Judith, mère de Charles. Quoique dom Vaissette, historien du Languedoc, ait élevé quelques doutes sur l'exactitude de la chronique d'*Odo Ariberti*, les plus habiles historiens n'ont pas fait difficulté d'admettre les circonstances de la mort de Bernard, comme tirées d'un auteur contemporain. Le fameux duc de Septimanie méritait la haine publique, d'après la peinture que les historiens nous en ont laissée. Il avait épousé Dodane, que quelques auteurs ont crue faussement sœur de Louis-le-Débonnaire, et dont il eut deux fils, Guillaume et Bernard : le premier, âgé alors de dix-sept ans, se réfugia en Espagne, et succéda ensuite à son père, dans le duché de Septimanie et d'Aquitaine, dont il fut redevable à Pepin II; prince auquel il s'était également attaché. B—P.

BERNARD DEL CARPIO, héros fameux de l'Espagne, auquel les romanciers et même les historiens espagnols ont attribué des actions évidemment fabuleuses, naquit dans le 9e. siècle, d'un mariage secret entre Chimène, sœur d'Alphonse-le-Chaste, et don Sanche, seigneur de Saldagna. Alphonse, irrité de ce mariage inégal, fit crever les yeux à don Sanche, supplice alors en usage, et le retint prisonnier dans un château; mais il épargna le jeune Bernard, fruit de cette union malheureuse, et, l'ayant fait élever avec soin, le traita comme son neveu. Don Bernard s'attacha depuis à son oncle, et combattit avec succès les Sarrasins, dans l'espérance que ses services pourraient fléchir le roi, et l'engager à lui rendre son père; mais Alphonse fut inflexible. Don Bernard se retira mécontent de la cour, et se maintint à Saldagna contre le roi. Il était soutenu en secret par d'autres seigneurs opposés à la cour. Alphonse l'exclut du trône, et déclara pour son successeur Ramire, fils de Bermude-le-Diacre. Bernard ne revint à la cour qu'à l'avènement d'Alphonse-le-Grand, auquel il s'attacha. Il eut part à toutes les victoires que remporta ce prince contre les Maures, espérant toujours que la liberté de son père serait enfin la récompense des services qu'il rendait à l'état; mais ayant éprouvé un nouveau refus de la part d'Alphonse, il se retira dans ses terres, près de Salamanque, avec ses amis,

s'y fortifia, invita les Maures à se joindre à lui, et donna au roi de telles inquiétudes, que ce prince promit de lui rendre son père, à condition qu'il livrerait la forteresse de Carpio. Bernard s'empressa de remettre cette place; mais quelle fut son indignation, lorsqu'il apprit que son malheureux père était mort, et qu'il était lui-même victime de sa piété filiale et de la déloyauté du roi! Il abandonna aussitôt l'Espagne, et passa en France, où il finit ses jours en chevalier errant, vers la fin du même siècle. Quelques chroniques espagnoles assurent au contraire qu'il soutint avec une fermeté héroïque tous les revers de la fortune, et que, toujours fidèle à son roi, il mourut en Espagne, à Aguilar del Campo. Voilà ce qu'on raconte de plus vraisemblable sur le héros espagnol que les romanciers ont mis en parallèle avec le fameux Roland, neveu de Charlemagne, et auquel ils prétendent que Bernard del Carpio donna la mort dans les plaines de Roncevaux.

B—P.

BERNARD DE MENTHON, né en 923, dans le voisinage d'Annecy, d'une des plus illustres maisons de Savoie, s'est rendu recommandable dans les fastes de la religion, par son zèle apostolique, et dans ceux de l'humanité, par deux établissements hospitaliers, où, depuis neuf cents ans, les voyageurs trouvent un asyle assuré contre les dangers que leur offre le passage des Alpes dans la saison la plus rigoureuse de l'année. Bernard, porté par inclination à la piété, et par goût à l'étude, se refusa à un mariage avantageux auquel ses parents attachaient la plus grande importance; il embrassa l'état ecclésiastique, et devint archidiacre d'Aoste, dignité à laquelle étaient jointes celles d'official et de grand-vicaire, ce qui lui donnait beaucoup de part au gouvernement du diocèse. Les habitants des montagnes voisines, livrés à toutes sortes de superstitions, offraient une plus vaste carrière à son zèle expansif: quarante ans de sa vie furent employés à des missions dans les diocèses de Sion, de Genève, de Tarentaise, de Milan, de Novarre, etc., et partout il opéra une réforme utile dans la religion et dans les mœurs. Touché des maux qu'avaient à souffrir les pèlerins français et allemands, en allant visiter à Rome les tombeaux des saints Apôtres, il imagina d'établir sur le sommet des Alpes, deux hospices pour les recueillir; l'un sur le mont Joux (*mons Jovis*), ainsi nommé, d'un temple de Jupiter qui attirait encore des adorateurs; l'autre, au passage des Alpes grecques, à l'endroit nommé *Colonne Jou*, à cause d'une colonne de pierres élevée pour indiquer le chemin, malgré la hauteur de la neige qui le couvre quelquefois à plusieurs mètres de hauteur. Des historiens crédules mettent sur cette colonne un escarboucle qui éclairait pendant la nuit; d'autres disent qu'elle était creuse, et que les prêtres de l'idole s'y cachaient pour lui faire rendre des oracles : mais les restes de la colonne existaient encore, sous le nom de *Colona Jou*, à la fin du 18e. siècle, et on n'y voyait rien de pareil; il est certain, du moins, qu'au temps de S. Bernard de Menthon, elle était l'objet d'un culte superstitieux. Ce zélé missionnaire ramena de leurs superstitions les habitants de ces lieux sauvages, renversa la colonne et le temple, et établit sur leurs débris les deux hospices, appelés de son nom le *Grand* et le *Petit St.-Bernard*. Il confia le soin de ces deux établissements à des chanoines réguliers de l'ordre de St.-Augustin, qui ont rem-

pli sans interruption jusqu'à nos jours, avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, les vues de leur saint fondateur. Ces pieux solitaires habitent les sommets des montagnes, où, au milieu même de l'été, le froid est extrême; on n'y trouve point d'arbres, ni même d'arbustes; des neiges, des glaces amoncelées, le silence de la mort, des nuages qui tantôt flottent au-dessous des voyageurs, et tantôt les enveloppent, tel est le séjour qu'ont choisi les disciples de Bernard de Menthon, pour y exercer envers les voyageurs la plus généreuse hospitalité. Leur monastère est principalement placé sur le Grand-St.-Bernard, à plus de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer; on croit que c'est l'habitation la plus élevée qui soit en Europe; ils s'estiment heureux lorsqu'ils y ont un été de trois mois, et trois heures de beau temps chaque jour de cet été si rapide. Matin et soir, les chiens de ces religieux vont à la découverte, et, quand ils ont entendu les cris de quelque infortuné près de périr, ils reviennent au couvent : alors, on leur suspend au cou un panier rempli d'aliments, et souvent le zèle, la charité des religieux parvient à arracher quelques victimes à la mort. M. Delille a consacré plusieurs vers de ses *Trois Règnes de la Nature*, à célébrer l'admirable instinct de ces animaux :

Vous donc, soyez bénis, animaux courageux,
Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus courez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris, il enlève ces corps
Dont le froid homicide engourdit les ressorts.
. . . .
Salut! des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants; trop soumise à ses lois,
Votre race aida l'homme à dépeupler les bois;
Votre instinct dépravé seconde sa furie;
Elle donna la mort, vous conservez la vie.

Pour Bernard, il reprit le cours de ses missions, et termina saintement sa carrière à Novarre, le 28 mai 1008. On célèbre sa fête le 15 juin, jour auquel il fut enterré. Les Bollandistes ont publié, avec de bonnes notes, deux Vies authentiques de St.-Bernard de Menthon, dont l'une a été écrite par Richard, son successeur dans l'archidiaconat d'Aoste. On y voit qu'il ne fut ni de l'ordre de Cîteaux, ni de celui des chanoines réguliers, comme certains auteurs le prétendent. Ses deux hôpitaux possédaient des biens assez considérables en Savoie. Une dispute s'étant élevée entre les cantons suisses et les ducs de Savoie, pour la nomination du prévôt, ou supérieur, Benoît XIV donna aux hospitaliers le droit de nommer eux-mêmes leur prévôt. Le roi de Sardaigne, Charles Emmanuel III, les dépouilla de leurs biens pour les donner à l'ordre de St.-Maurice et de St.-Lazare, et il fit réunir les hospitaliers au chapitre d'Aoste. Les deux hospices furent alors desservis par des prêtres séculiers, qui ne le cédèrent en rien à leurs prédécesseurs, dans le soin des voyageurs. T—D.

BERNARD DE THURINGE, ermite fanatique de la fin du 10e. siècle, qui annonçait la fin du monde, appuyant cette prophétie sur ces mots de l'Evangile : *mille ans et plus*, que l'ermite et ses disciples expliquaient à leur manière. Elle jeta toute l'Europe dans les plus vives alarmes. Une éclipse de soleil étant arrivée au milieu de cette disposition des esprits, tout le monde courut se cacher dans le creux des rochers et dans le fond des cavernes, parce qu'il est écrit, *Apocalypse*, chap. 6, verset 15, 16, 17 : « Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre, les riches, les puissants, et tous les hommes esclaves ou libres, se cachèrent » dans les cavernes et les rochers des

» montagnes, et diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur » nous, et cachez-nous de devant la » face de celui qui est assis sur le trône, » et de la colère de l'agneau, parce » que le grand jour de leur colère est » arrivé. Eh! qui pourra subsister en » leur présence? » Les prédications de Bernard de Thuringe avaient tellement persuadé ses contemporains, qu'un grand nombre d'entre eux renoncèrent à l'agriculture, au commerce, et à toutes les choses qui pouvaient les détourner de la pensée du Ciel et du jugement dernier; elles augmentèrent beaucoup le nombre des pèlerins qui quittaient l'occident pour se rendre à Jérusalem, où l'on croyait que Jésus-Christ allait descendre pour juger les vivants et les morts. Des théologiens furent chargés par Gerberge, femme de Louis d'Outre-Mer, de rassurer les peuples sur la fin du monde; ils entreprirent de prouver que le temps où l'Antechrist devait paraître était encore éloigné; les hommes les plus éclairés du temps se laissèrent convaincre; mais la terreur répandue par les prophéties de Bernard, resta long-temps dans l'esprit des faibles, et ne fut tout-à-fait calmée que vers la fin du 11e. siècle.
M—D.

BERNARD (S.), fondateur d'un ordre illustre dans l'Église, et répandu dans toute l'Europe, naquit en 1091, dans le village de Fontaine, en Bourgogne, de parents nobles, et dont les ancêtres avaient rendu de grands services à l'état. Il pouvait prétendre à la même gloire et aux places qui en sont le prix; il leur préféra les douceurs de la retraite et les plaisirs de l'étude. Après avoir paru avec éclat dans l'université de Paris, qui réunissait alors les plus célèbres professeurs de l'Europe, et de nombreux élèves de tous les pays du monde, le jeune Bernard alla s'ensevelir dans le cloître de Cîteaux, où, par l'empire qu'il exerçait déjà sur les esprits, il entraîna avec lui trente de ses compagnons d'étude : il y prononça ses vœux; et, bientôt après, fut nommé abbé de Clairvaux, abbaye nouvellement fondée près de la rivière d'Aube, dans un désert affreux, qui passait pour une retraite de voleurs, et qu'on n'avait connu jusqu'alors que sous le nom de *Vallée d'Absynthe*. Ce désert, qu'il défricha de ses propres mains, ne tarda pas à devenir célèbre dans le monde chrétien. Le nom de Bernard se répandit au loin avec le bruit de ses vertus et l'éclat de ses lumières. De toutes parts on s'adressait à lui, soit pour terminer des différends politiques, soit pour éclaircir des doutes dans les controverses religieuses, soit pour prévenir des schismes dans l'Église, soit enfin pour réparer des scandales dans la société. En 1128, il fut chargé, par le grand-maître des Templiers, de rédiger les statuts de l'ordre. En 1130, le roi Louis-le-Gros le nomma arbitre pour décider lequel des deux papes, Innocent II et Anaclet, était le légitime successeur de S. Pierre. Le jeune Bernard décida la question en faveur d'Innocent II; et l'Église se rangea de son avis. Quelque temps après, ayant été envoyé à Milan pour réconcilier le clergé de cette ville avec celui de Rome, les moyens qu'il employa obtinrent un tel succès, que le peuple et le clergé, pleins de reconnaissance et d'enthousiasme pour le saint arbitre, se réunirent pour l'élever sur le trône épiscopal qu'avait illustré S. Ambroise; Bernard se refusa à leur empressement et à tous les honneurs qu'on voulut lui rendre. Il revint modestement en France, et rentra dans son cloître avec la même simplicité qu'il

en était sorti. En 1140, il assista au concile de Sens, où il fut un des prélats qui provoquèrent avec le plus de chaleur la condamnation du malheureux Abailard. Cette chaleur lui a été reprochée, comme on a reproché depuis au grand Bossuet celle qu'il mit à poursuivre la condamnation de l'archevêque de Cambray; mais, pour apprécier la valeur de ces deux imputations, il ne faut pas oublier d'abord que Bossuet et Bernard furent, chacun dans son temps, regardés comme les colonnes de l'Église et les dépositaires de la foi; en second lieu, que l'intérêt qu'ont inspiré Abailard et Fénélon se rattache principalement à l'effet même de leur condamnation, et doit être écarté, quand il s'agit d'en juger la cause. Une preuve que Bernard n'y mit point d'animosité personnelle, et sut bien distinguer Abailard de ses opinions, c'est qu'il se réconcilia de bonne foi avec lui, dès qu'il les eût abjurées. Nous arrivons à une grande époque de notre histoire, et à un des événements les plus importants de la vie de S. Bernard. Il fut chargé de prêcher une croisade, par Eugène III, un de ses anciens religieux, devenu souverain pontife, et il s'acquitta de cette commission avec son zèle ordinaire et un succès prodigieux. Il échauffa tellement les esprits, que, suivant une de ses propres expressions, les *villes et les châteaux* furent changés en deserts, et qu'on ne voyait partout que des veuves, *dont les maris n'étaient pas encore morts.* Louis VII voulut se croiser; Bernard l'en pressait. Suger, au contraire, fit tous ses efforts pour le détourner d'un voyage, où il y avait tout à craindre et rien à espérer. L'estime que le roi avait conçue pour ces deux grands hommes, balança quelque temps sa résolution; tous deux, en effet, étaient recommandables par un rare mérite, quoique d'un genre différent; le premier, moins encore par le brillant de l'esprit que par une grande réputation de sainteté, s'était attiré une considération personnelle, bien au-dessus de l'autorité même; le second, par un génie supérieur, soutenu par une vaste capacité et une probité reconnue, s'était acquis dans le public et dans le cœur du roi une confiance qui les honorait l'un et l'autre; l'abbé de Clairvaux, avec l'air et l'enthousiasme d'un prophète, en avait toute l'inflexibilité; l'abbé de S. Denis, avec plus de connaissance du monde, était plus retenu, plus insinuant, mieux fait pour tenir le gouvernail de l'état. L'un et l'autre agissaient par de nobles vues; Bernard ne songeait qu'aux intérêts de la religion. Suger cherchait à concilier le bien de la religion et celui de l'état; mais il ne fut point écouté; le prophète l'emporta sur le politique; le roi se croisa, la France et l'Europe *s'ébranlèrent jusque dans leurs fondements*, pour se précipiter sur l'Asie. Il semblait que les Français, dégoûtés du riche pays que leurs ancêtres avaient conquis, allaient chercher un autre établissement dans une nouvelle terre. On envoyait une quenouille et un fuseau à quiconque pouvait se croiser, et ne le faisait pas. Un bruit se répandit que l'abbé de Clairvaux avait des révélations, et faisait des miracles; un de ses disciples publia, dans un écrit, qu'à sa parole, les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, et les malades avaient été guéris. Toute la France fut convaincue que le ciel ordonnait la croisade, et si fort prévenue que le succès de cette expédition dépendait du saint homme, que, dans une asemblée tenue la même année à Chartres, on lui offrit le commandement général de l'armée; mais l'exem-

ple de Pierre l'ermite était trop récent pour être suivi, et Bernard avait trop d'esprit pour s'exposer au même ridicule. Il refusa donc un emploi qui ne convenait point à un homme de son état; et, tandis que tant de braves gens allaient aveuglément chercher en Orient la gloire ou la mort, Bernard, content de son rôle de prédicateur et de thaumaturge, s'occupa à réfuter les erreurs du moine Raoul, fanatique furieux qui engageait les chrétiens, au nom d'un Dieu de paix, à égorger tous les juifs. Il réfuta les erreurs de Pierre de Bruys, de Gilbert de la Porée; il confondit Éon de l'Étoile et les partisans d'Arnaud de Brescia. Le mauvais succès de la croisade excita de violentes réclamations contre celui qu'on en regardait généralement comme l'auteur. Il se crut obligé de publier son *apologie*, dans laquelle il rejeta ce mauvais succès sur ses véritables causes. Des généraux sans expérience, et presque sans vues conduisaient à l'aventure, dans des régions inconnues, des multitudes de soldats sans discipline et sans subordination. Ils furent trompés, trahis, surpris et battus: ils devaient l'être. La loi générale de la Providence est de laisser agir les causes secondes; la conduite des croisés ne méritait pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Telle fut en substance la réponse et en même temps la justification de S. Bernard (1). Au milieu des agitations que lui causèrent tant de voyages, de missions et de contradictions, il se plaignait souvent de la vie mondaine qu'il menait malgré lui. « Je ne sais plus, disait-il, ce que » je suis; je ne vis ni en religieux ni » en mondain. » Résolu de mettre un terme à cette dissipation, il rentra dans son abbaye de Clairvaux, où il se livra jusqu'à la fin de sa vie à l'étude des livres saints, et aux exercices de la plus rigoureuse pénitence. Son corps, déjà affaibli par ses travaux apostoliques, succomba aux austérités ascétiques. Il mourut le 20 avril 1153, dans la 63[e]. année de son âge, après avoir fondé, tant en France qu'en Allemagne et en Italie, cent soixante maisons de son ordre. On lui fit l'épitaphe que voici, et qui mérite d'être rapportée, à cause de sa singularité:

Claræ sunt valles, sed claris vallibus abbas
  Clarior his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
  Clarus et ingenio, religione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulchrum;
  Clarior exultat spiritus ante deum.

Il fut canonisé avec une solennité sans exemple, vingt ans après sa mort, par le pape Alexandre III. L'Église célèbre sa fête le 20 août. L'habillement des Bernardins, ses disciples, consistait en une robe blanche, avec un scapulaire et un capuchon noir. La robe était serrée d'une ceinture de laine noire: au chœur, ils mettaient une grande robe blanche, et par dessus un capuchon et une mozette. Nous ne résisterons point au plaisir de déposer dans cet article le portrait qu'a tracé de cet homme célèbre un de nos orateurs modernes, qu'on ne peut accuser de prévention en faveur des héros de la religion (M. Garat, *Éloge de Suger*). « Nul homme, a-t-il dit, n'a » peut-être exercé sur son siècle une

(1) « N'apercevoir dans les croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très-bornée en histoire; il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et abolir la servitude. » (M. DE CHATEAUBRIAND, *Itinéraire* etc.)

» influence aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse » par un de ces sentiments impérieux » qui n'en laissent pas d'autres dans » l'ame, il alla prendre sur l'autel toute » la puissance de la religion. Lorsque, » sortant de son désert, il paraissait au » milieu des peuples et des cours, les » austérités de sa vie, empreintes sur des » traits où la nature avait répandu la » grâce et la force, remplissaient toutes » les ames d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où la pensée et » les charmes de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de » toutes les hérésies dans les conciles: » il frappait de terreur les courtisans » jusqu'au pied du trône, il faisait » fondre en larmes les peuples au milieu » des places publiques. Son éloquence » paraissait un de ces miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église, » dont il était la lumière, dans ces temps » barbares, semblait recevoir les volontés divines par son entremise: les » rois et les ministres, à qui son inflexible sévérité ne pardonna jamais un » vice, et ne fit grâce d'un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes, comme sous la main de Dieu » même. Les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, » comme ils vont se jeter au pied des » autels. Égaré par l'enthousiasme de » son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et la puissance de » son caractère, et il entraîna l'Europe » dans de grands malheurs; mais il ne » faut pas croire qu'il ait jamais voulu » tromper, ni qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de la » religion. C'est parce qu'il était toujours » trompé lui-même, qu'il était toujours » si puissant: il eût perdu son ascendant avec la bonne foi. L'Église, malgré ses erreurs, l'a mis au rang des » saints; la philosophie, malgré les reproches qu'elle lui fait, doit l'élever au » rang des grands hommes. » M. de Choiseuil-d'Aillecourt a fait aussi de S. Bernard un portrait très-élégant qui se trouve dans son *Mémoire sur l'influence des croisades*, couronné par la troisième classe de l'Institut. » S. Bernard a été regardé *comme le dernier des pères de l'Église*. De toutes les éditions de ses ouvrages, la seule qui soit consultée aujourd'hui par les savants, est celle de D. Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol., dont le premier renferme tous les ouvrages qui sont véritablement de lui; savoir: 1°. des *Lettres*; 2°. des *Traités*; 3°. des *Sermons*; 4°. un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Ses *Lettres* sont au nombre de plus de quatre cents; elles ont pour objet différentes questions de discipline, de dogme ou de morale, et les affaires de son temps. Une des plus remarquables est celle qu'il écrivit à l'abbé Suger, à l'occasion de la réforme que celui-ci introduisit dans l'abbaye de St.-Denis. « Cette maison, » dit-il, servit aux affaires de la cour » et aux armées des rois; le cloître » était souvent environné de gens de » guerre, et on y a vu souvent des » femmes s'y promener avec immodestie; à présent, on y fait de saintes » lectures; on y chante les louanges » de Dieu; on y étudie les livres pieux; » on y garde un éternel silence. » Dans ses traités nombreux, on distingue: 1°. celui qui a pour titre: *De la Considération*, adressé au pape Eugène III, son disciple, et dans lequel il enseigne aux papes l'importance et l'étendue de leurs devoirs; 2°. un autre, adressé aux premiers pasteurs de l'Église, sous le titre: *Des Mœurs et des devoirs des évêques*; 3°. un autre, intitulé: *De la Conversion*, dans lequel il s'élève de toutes ses forces contre le luxe, l'ambition et

l'incontinence de quelques ecclésiastiques de son temps; 4°. un autre, intitulé : *De la grâce et du libre arbitre*, et adressé à Guillaume, abbé de St.-Thierry. Dans cet ouvrage, l'auteur dit, que là où il n'y a point de liberté, il n'y a point de mérite; qu'il y a trois sortes de libertés, savoir : la liberté naturelle, que nous avons reçue de la nature; la liberté de la grâce, que nous avons reçue de la foi, et la liberté de la gloire qui nous est réservée dans le ciel. S. Bernard a composé quatre-vingt-six sermons sur le *Cantique des Cantiques*, dont il cherche à expliquer les deux premiers chapitres, et le premier verset du troisième. Le saint abbé prononçait ces discours le matin avant la messe, ou pendant le travail des mains, et quelquefois aussi le soir, en présence de ses religieux. Il parlait d'abondance, et puis il écrivait ce qu'il avait dit, ou ce qui avait paru toucher davantage ses auditeurs. Quelques savants critiques ont prétendu qu'il avait écrit ses ouvrages en langue vulgaire, ou *romance*; mais cette opinion n'est fondée sur aucune autorité respectable. S. Bernard, comme Abailard, comme tous les hommes instruits de son temps, a pu, dans ses conversations familières, et même dans les harangues improvisées au milieu de la foule, parler la *langue romance*, qui n'était que la langue française au berceau; mais dans ses lettres, dans ses discours d'appareil, dans les traités qu'il adressait à ses savants contemporains, ou qu'il destinait à la postérité, il n'écrivit qu'en latin, qui était encore la langue des hommes lettrés. Les ouvrages que renferme ce premier volume sont tels qu'il les a composés, écrits ou fait écrire sous ses yeux. Le second volume contient ceux qui lui ont été attribués, quoiqu'ils ne soient pas de lui. Le P. Mabillon a cru devoir y ajouter les cinq livres de la vie de S. Bernard, et l'histoire de ses miracles. L'édition est enrichie de préfaces très-instructives, de notes curieuses au bas des pages, et de notes plus étendues, qui ont été rejetées à la fin du premier volume. Malgré le dédain qu'on affecte aujourd'hui pour les ouvrages des saints pères, on peut encore lire ceux de S. Bernard avec fruit et même avec plaisir : le style en est clair, agréable, plein de douceur et souvent de vivacité. L'auteur sait donner des éloges sans flatterie, et dire des vérités sans offenser. Son imagination féconde lui fournissait sans effort des allégories et des antithèses fréquentes, mais qui ne sont pas toujours avouées par le goût. Quoique né dans le siècle des scholastiques, il n'en prit ni la méthode, ni la sécheresse. Ses sermons respirent l'éloquence du genre, cette éloquence qui pénètre le cœur et plaît à l'esprit. Les sentences morales qu'on a recueillies de ses lettres et de ses traités sont pleines de sens. Sa vie a été écrite par Lemaistre, Paris, 1649, in-8°.; par Villefore, 1704, in-4°.; enfin, D. Clémencet a donné l'*Histoire littéraire de S. Bernard et de Pierre-le-Vénérable*, 1773, in-4°., volume que l'on regarde comme le 13°. de l'*Histoire littéraire de la France*. L'ouvrage de Villefore est le plus estimé. Les ouvrages de S. Bernard traduits en français, sont : I. *l'Eschelle des cloistriers*, ou *de la manière de prier*, par Julien Warnier, Paris, 1617, in-12; II. *Sermons choisis*, par Villefore, 1737, in-8°.; III. *Lettres*, par le même, 1714, 2 vol. in-8°. Guillaume Leroy en avait donné une traduction, 1702, in-8°. IV. *Traités de la conversion des mœurs de la vie solitaire des commandements*, par Lemaistre, 1656, in-12; V. *Traité sur la grâce*

et le libre arbitre, par le P. Gerberon, Toulouse, 1698, in-8°.; VI. *Sermons sur la Vierge*, par Fr. Morel, Paris, 1612, in-12; VII. *Sentences tirées de ses ouvrages*, par le duc de Luynes, sous le nom de *Laval*, Paris, 1734, in-12. G—s.

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour du 12°. siècle, naquit au château de Ventadour, en Limousin, et, quoiqu'il fût fils d'un domestique, Èbles, son seigneur, enchanté de son esprit et de sa figure, prit un soin particulier de son éducation. Né sensible, il ne sut pas assez se tenir en garde contre les charmes d'Agnès de Montluçon, femme de son protecteur, et son aveu n'excita que le mépris; mais toujours tendre et respectueux, il ne chanta pas moins l'objet qui le rendait malheureux. « Amour, » disait-il, si tes peines ont pour moi » tant de charmes, que dirais-je de tes » plaisirs?... Ah! fais que j'aime tou- » jours, même sans être aimé! » Tant de persévérance obtint une récompense bien douce pour un troubadour. Un jour la vicomtesse, assise près de lui, à l'ombre d'un pin, vivement émue de ses souffrances, lui donna un baiser, et dès cet instant la nature prit à ses yeux un nouvel aspect. Dans son délire, il eut l'imprudence de désigner dans ses chants celle qu'il adorait; l'époux irrité chassa le troubadour, et fit garder étroitement son épouse. Bernard partit « laissant son » cœur en otage, » et chercha un asyle à la cour de la duchesse Eléonore de Guyenne, connue par ses galanteries. On pense bien qu'il l'aima; mais il avait appris à garder le voile de l'allégorie. « J'aimerais mieux mourir du » tourment que j'endure, que de sou- » lager mon cœur par un aveu témé- » raire. » Eléonore ayant suivi son époux, Henri II, en Angleterre, le poète ne cessa de la chanter, et l'on peut croire, par quelques passages, que la princesse n'avait pas dédaigné ses vœux; cependant, au lieu d'exécuter le projet qu'il avait formé de passer en Angleterre, il se fixa à la cour de Raymond V, comte de Toulouse, célèbre par la protection qu'il accordait aux troubadours: là, il chanta successivement plusieurs maîtresses moins illustres, et souvent se plaignit d'avoir été sacrifié à d'heureux rivaux. Il nous reste de lui une cinquantaine de chansons et deux tensons. Après la mort de Raymond V, Bernard, dégoûté du monde, se retira dans l'abbaye de Dalon en Limousin. Tout porte à croire que c'est à tort que l'on attribue à ce troubadour une pièce de vers datée de Syrie; du moins, il paraît certain que Bernard n'alla jamais dans cette contrée. P—x.

BERNARD D'AURIAC, troubadour du 13°. siècle. Les manuscrits lui donnent le surnom de *Maître*, ce qui annonce qu'il n'était point gentilhomme. Il ne nous est parvenu que trois pièces de ce poète; l'une contient des équivoques peu décentes, sur le jeu des échecs qu'il désire jouer avec sa maîtresse; l'autre est un éloge fort commun d'un troubadour contemporain; mais la principale et la seule qui mérite quelque attention, sous le rapport historique, c'est un *sirventé*, dont l'objet est la croisade publiée par le pape Martin IV, pour tirer vengeance des vêpres siciliennes. Dans cette pièce, Bernard d'Auriac prédit le succès de cette croisade, qui causa beaucoup de maux, et n'eut aucun résultat. P—x.

BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, doit être compté au nombre des troubadours du 13°. siècle, puisqu'on a de lui un *sirventé*, dans lequel il célèbre les bienfaits d'une paix qu'il regarde comme prochaine:

cette pièce est empreinte d'un esprit de modération assez rare dans ces temps, et contraire aux desseins de la cour de Rome, qui le fit déposer pendant la guerre des Albigeois, sous prétexte que la discipline de son diocèse était relâchée, et que sa conduite était peu régulière : ces accusations sont peu d'accord avec les principes que le poète professe dans le *sirvente* que nous avons cité. P—x.

BERNARD PTOLOMEI (S.), né en 1272, d'une des premières maisons de Sienne, y remplit avec distinction la chaire de professeur de droit, et occupa les premières charges de sa patrie. Se voyant menacé de perdre la vue par un grand mal d'yeux, il fit vœu, s'il en guérissait, de quitter le monde, et de se consacrer pour toujours au service de Dieu. Il guérit effectivement, et, en exécution de son vœu, il vendit ses biens, en distribua le produit en aumônes, et se retira, avec deux autres nobles siennois, Patrice et Ambroise Picolomini, dans un désert d'un accès difficile, à dix milles de Sienne. Il changea alors son nom de *Jean* en celui de *Bernard*, et bâtit, avec ses deux compagnons de retraite, un oratoire et des cellules. Sa réputation lui attira des disciples. Ils furent déférés à Jean XII, comme des hérétiques. Ce pape, après s'être informé de leur manière de vivre, autorisa Bernard à établir un ordre religieux sous la règle de S. Benoît. Cet ordre fut érigé en 1319, sous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du mont Olivet*, nom du lieu de sa retraite. Il donna l'habit blanc à ses religieux, pratiqua avec eux de grandes austérités, et mourut le 20 août 1348. La congrégation des olivétans était très-nombreuse en Italie. Leur principale maison était celle de *Ste. Françoise* à Rome. Il y avait aussi des religieuses du même ordre qui portaient le même habit et suivaient la même règle. T—d.

BERNARD DE BADE. *Voy.* Bade (maison de).

BERNARD-LE-TREVISAN, fameux alchimiste du 15e. siècle, né à Padoue en 1406. Son surnom vient du titre qu'il se donnait de comte de la Marche-Trévisane. Il a beaucoup travaillé sur le *grand-œuvre*, et ses ouvrages ont été fort recherchés. Ils sont aujourd'hui inintelligibles. Ce sont : I. *De philosophiâ hermeticâ lib. IV*, Strasbourg, 1567, 1574, 1586, 1597, 1682; Nuremberg, 1593, 1643; Bâle, 1583. II. *Opus historico-dogmaticum* περὶ χυμείας *cum J. F. Pici libris tribus de auro*, Ursellis, 1598, in-8°.; III. *Tractatus de secretissimo philosophorum opere chemico, et responsio ad Thomam de Bononiâ*, Bâle, 1600; Lips., 1605; IV. *Opuscula chemica de lapide philosophorum*, en français, Anvers, 1567; en allemand, Leipzig, 1605; Helmstad, 1717; V. *Bernardus redivivus, vel opus de chymiâ historico-dogmaticum è gallico in latinum versum*, Francfort, 1625. C. G.

BERNARD (Claude-Barthélemy), né à Riom, dans le 16e. siècle, a traduit du latin en français, l'Histoire de cette ville, Lyon, 1559, in-16. Duverdier a négligé de nous faire connaître l'auteur original de cette histoire; il se contente de nous apprendre que Bernard avait fait sa traduction sur un livre écrit à la main; mais les auteurs de la *Bibl. hist. de France*, qui n'ont fait aucune recherche à cet égard, et qui n'ont pas même donné le titre exact de cet ouvrage, sont bien moins excusables, puisque le principal objet de leur compilation était de

donner des renseignements positifs sur les écrivains qui ont traité de notre histoire en général ou en particulier. Bernard faisait des vers français, et il a fait imprimer, à la suite de son *Histoire de Riom*, une pièce intitulée *le Sympose*; des Odes et des Épigrammes. Il a, de plus, traduit en rime française, par forme de paraphrase, dit Duverdier, l'*Épître de St. Paul aux Romains*, l'*Hymne de Prime*, et le *Psaume* 106e., Lyon, 1560, in 16. Il avait achevé la traduction des *Épîtres* du même apôtre; et le manuscrit de cet ouvrage, terminé seulement huit jours avant sa mort, se trouvait entre les mains de son imprimeur, suivant notre bibliothécaire; ainsi, on doit placer la mort de Bernard avant 1586. W—s.

BERNARD (Étienne), avocat, né à Dijon en 1553, plaida, pendant plusieurs années, avec distinction, au parlement de cette ville, et fut député, en 1588, aux états-généraux de Blois, par le tiers-état de Bourgogne. Il prononça dans cette assemblée une harangue remarquable par le courage qui y règne, et qui n'en exclut ni la décence ni la modération. Au rapport de Pasquier, le roi n'en témoigna aucun mécontentement à Bernard, mais au contraire le loua d'avoir parlé en homme de bien « qui lui avait dit ses vérités, sans l'offenser, toutefois. » Nommé maire de Dijon, et ensuite conseiller au parlement, Bernard fut entraîné dans le parti de la ligue, et servit aveuglement les projets du duc de Mayenne. C'est sans doute une tache à sa mémoire; mais dès qu'il eut reconnu ses torts, il ne négligea rien pour les réparer; et dès qu'il eut prêté serment à Henri IV, ce prince n'eut pas un sujet plus zélé et plus fidèle. Bernard, chargé de faire rentrer la ville de Marseille sous l'obéissance de son roi légitime, s'acquitta de cette négociation difficile avec autant de dextérité que de prudence. Henri IV l'en récompensa en le nommant lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône. Il en remplit les fonctions d'une manière satisfaisante, et mourut subitement en cette ville, le 28 mars 1609, âgé de cinquante-six ans. Son fils lui fit élever, dans l'église des Minimes, un mausolée qu'on voyait encore il y a peu d'années. La harangue que Bernard prononça aux états de Blois, a été imprimée plusieurs fois séparément, in-4°. et in-8°., et dans les recueils du temps. On a encore de lui : I. un *Discours de ce qui advint à Blois jusqu'à la mort des Guises*, imprimé séparément et dans les *Mémoires de la ligue*, ainsi que dans quelques éditions de la *Satyre Ménippée*; II. un *Avis à la noblesse sur ce qui s'est passé aux états de Blois, en* 1588 (sans nom de ville), 1590, in-8°. C'est un libelle très-violent. Il en parut plusieurs réfutations. III. Une *Traduction en latin de la Conférence de Suresne*, écrite en français, par Honoré Dulaurent. L'abbé Papillon, dans sa *Bibliothèque de Bourgogne*, dit que l'original était latin, et que Bernard l'a traduit en français; c'est une erreur qu'il n'est pas inutile de relever. IV. Un *Discours de la réduction de Marseille*, et quelques autres ouvrages manuscrits. — Son fils aîné (Jean), né à Dijon en 1576, fit son cours de droit à Toulouse, revint ensuite dans sa patrie et s'y maria; ce qui ne l'empêcha pas de satisfaire son goût pour les voyages. Il fit un assez long séjour à Rome, puis à Naples, et ne revint à Châlons qu'après la mort de son père, auquel il succéda dans la place de lieutenant-général du bailliage. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1651, et le

roi lui accorda le titre de conseiller d'état, en le nommant vicomte mayeur de Châlons. On a de lui des *Harangues* et des poésies latines qui prouvent qu'il n'était ni orateur ni poète. On trouvera la liste de ses productions dans l'ouvrage du P. Jacob, *De claris scriptor. Cabillon.*, et dans la *Bibliothèque de Bourgogne.* W—s.

BERNARD (CLAUDE), dit le *Pauvre prêtre*, et vulgairement le *Père Bernard*, autre fils d'Étienne Bernard, naquit à Dijon, le 26 déc. 1588. La vivacité de son imagination, l'enjouement de son caractère, les saillies de son esprit, le firent accueillir dans les meilleures sociétés, dont il aimait à partager les plaisirs. Il avait surtout le talent de contrefaire au naturel, de la voix, des gestes et des manières, les personnes même qu'il n'avait vues qu'une seule fois. M. Camus, évêque de Bellay, lui ayant proposé d'entrer dans l'état ecclésiastique, où il lui eût été facile d'obtenir de l'avancement : « Il n'y a presque point de bénéfices » dans notre province à nomination » royale, répondit-il au prélat; pauvre » pour pauvre, j'aime mieux être » pauvre gentilhomme que pauvre » prêtre. » Il s'attacha à M. de Bellegarde, commandant en Bourgogne et gouverneur de Dijon, qui réussit mieux que l'évêque de Bellay à lui faire prendre l'état ecclésiastique, en promettant de lui procurer des bénéfices, et l'emmena à la cour, où Bernard se fit bientôt rechercher par les mêmes qualités qui l'avaient rendu l'homme à la mode de sa province. Pendant qu'il partageait son temps entre l'étude de la théologie et la représentation des pièces de société, le P. de Condren, général de l'Oratoire, lui fit sentir la bizarrerie de cette vie, moitié profane, moitié sacrée. Il consentit à recevoir la prêtrise, et voulut célébrer sa première messe dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, entouré des pauvres qu'il y avait invités, au lieu de ses parents. Dès ce moment, il se fit appeler le *Pauvre prêtre*, et se consacra entièrement au service des pauvres et des malades dans cet établissement. Après avoir passé vingt ans dans cet exercice, il alla le continuer à l'hôpital de la Charité; s'établit sur les places publiques, où il prêchait avec un zèle à toute épreuve, et une éloquence vive et naturelle qui lui attirait de nombreux auditeurs de la classe du peuple. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesquelles il trouva des ressources dans le produit d'un héritage de 400,000 livres qui lui survint, et qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans le produit des quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville : son zèle, au soin des pauvres et des malades, s'étendit à celui des malheureux détenus dans les prisons. Plusieurs criminels qu'il conduisit sur l'échafaud ou à la potence, touchés de ses exhortations, subirent leur supplice dans de grands sentiments de pénitence. Au milieu de tous ces exercices si pénibles et si dégoûtants en apparence, le P. Bernard avait conservé son humeur enjouée qui attirait chez lui des personnes du plus haut rang. Il savait mettre ce concours à profit pour en tirer des contributions destinées à ses charités. Le cardinal de Richelieu le pressant un jour de lui demander quelque grâce : « Monseigneur, lui dit-il, je prie votre » éminence d'ordonner que l'on mette » de meilleures planches au tombereau » dans lequel je conduis les criminels » au lieu du supplice, afin que la » crainte de tomber dans la rue ne les » empêche pas de se recommander à » Dieu avec attention. » Ce fut au milieu de tous ces exercices de charité

que ce pieux et digne émule de S. Vincent-de-Paul, son contemporain et son ami, mourut en odeur de sainteté, le 23 mars 1641. Le clergé de France a plusieurs fois sollicité sa béatification. Il avait fondé, en 1638, le séminaire des *Trente-Trois*, ainsi nommé des trente-trois années que J.-C. a passées sur la terre. Ce séminaire, placé sur la montagne de Ste.-Geneviève, était un de ceux de Paris où se faisaient les meilleures études. On a imprimé le *Testament du révérend père Bernard, et ses pensées pieuses*, Paris, 1641, in-8°.; et le *Récit des choses arrivées à la mort du révérend père Bernard*, ibid., même année. L'abbé Papillon cite encore de lui ses *Entretiens pendant sa dernière maladie*. La vie du P. Bernard a été écrite par Th. Legauffre, par le P. Giry, par Pujet de la Serre, par Fr. Gerson, et par le P. Lempereur, jésuite. Cette dernière, publiée à Paris, en 1708, in-12, est, suivant Prosper Marchand, complètement ridicule par les visions, les révélations, et les miracles dont elle est remplie. T-D.

BERNARD (Charles), conseiller du roi, son lecteur ordinaire, historiographe de France, né à Paris, le 25 décembre 1571, mort en 1640, consacra la plus grande partie de ses travaux à l'histoire de France. On a de lui, sur ce sujet : I. *la Conjonction des mers*, ou *Discours pour la communication de l'Océan avec la Méditerranée, par le moyen d'un canal en Bourgogne*, 1613, in-4°.; II. *Discours sur l'état des finances*, Paris, 1614, in-4°.; III *Histoire des guerres de Louis XIII contre les religionnaires rebelles*, Paris, impr. royale, 1633, in-fol. « Cette édi- » tion, dit Charles Sorel, parent de Ber- » nard, ne fut tirée qu'à deux ou trois » douzaines d'exemplaires ; » mais l'ouvrage se retrouve tout entier dans l'*Histoire de Louis XIII*. » IV. *Carte généalogique de la royale maison de Bourbon, avec les Éloges des princes, contenant des remarques sommaires*, Paris, 1634, in-folio; ibid., 1646, in-folio, sous le titre de *Généalogie de la maison de Bourbon*. V. *Histoire de Louis XIII, jusqu'à la guerre déclarée contre les Espagnols, avec un Discours sur la vie de l'auteur* (par Ch. Sorel), Paris, 1646, in-folio. Dans cette histoire, se trouve un Sommaire de celle des hérétiques de France, appelés *Calvinistes*, depuis François Ier., pour servir d'intelligence de ce qu'ils ont fait sous Louis XIII. « Bernard, » dit le Gendre, a aussi peu de style » que de goût; il ramasse avec soin des » bagatelles, donne trop de louanges, » et fait abus de digressions. » On peut consulter, sur cet auteur, les *Mémoires de Nicéron*, tom. XXVIII, pag. 326. D. L.

BERNARD (Édouard), astronome, philologue et critique anglais, né en 1638 à Perry-St.-Paul, près de Towcester, dans le comté de Northampton, commença ses études dans l'école des Marchands-Tailleurs, à Londres, et passa ensuite à l'université d'Oxford, où il fit des progrès rapides, particulièrement dans les langues anciennes et orientales. Il apprit ensuite les mathématiques sous le docteur Wallis, et se montra digne d'un tel maître. Il fit, en 1668, un voyage à Leyde pour y consulter quelques manuscrits orientaux, que Scaliger et Warner y avaient possédés, particulièrement la version arabe des 5e., 6e. et 7e. livres des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, dont le texte grec se trouve perdu, et dont il s'était proposé de donner une traduction latine; mais il abandonna ce projet. En

1673, l'évêque de Bath et Wells le choisit pour son chapelain, et il fut nommé, la même année, professeur d'astronomie à Oxford. Le comte d'Arlington l'envoya en France en 1676, en qualité de gouverneur des jeunes ducs de Grâfton et de Northumberland, fils naturels de Charles II et de la duchesse de Cleveland, qui étaient alors à Paris avec leur mère; mais ses habitudes et la simplicité de ses manières se trouvant peu d'accord avec sa situation, il revint un an après à Oxford pour se livrer uniquement à ses études chéries. Il fit, en 1683, un nouveau voyage en Hollande, revint en 1684 prendre à Oxford le degré de docteur en théologie, et fut nommé recteur de Brightwell, dans le comté de Berk. Il résigna, peu de temps après, sa place de professeur d'astronomie. Il était depuis long-temps dégoûté de cette étude, qui ne rendait, disait-il, la vie ni meilleure ni plus heureuse; il ne cessa cependant point de résider dans l'université. Il épousa, en 1693, une très-jeune femme, et fit avec elle, en 1696, un troisième voyage en Hollande. Il mourut peu de temps après son retour, le 22 janvier 1697, âgé de cinquante-neuf ans. Voici le portrait que fait de lui le célèbre Huet, évêque d'Avranche, dans son livre *De rebus ad se pertinentibus* : « *Eduardus Bernardus, Anglus, quem pauci hac ætate æquiparabant eruditionis laude, modestiâ vero pene nulli.* » Ses principales productions sont : I. *Traité sur les anciens poids et mesures*, imprimé pour la première fois à la fin du *Commentaire* du docteur Pocock sur Osée, et ensuite, avec beaucoup d'augmentations, en latin, Oxford, 1688, in-8°.; II. *Dévotions privées*, etc., 1689, in-12; III. *Orbis eruditi litteratura à charactere Samaritico deducta*, Londres, 1689, tableau gravé, où l'on voit représentés les alphabets de différents peuples, ainsi que les abréviations usitées dans les sciences, réimprimé en 1759, par les soins et avec des augmentations de Morton; IV. *Etymologicum britannicum*, imprimé à la suite de la *Grammatica anglo-saxonica* de Hickes, Oxford, 1689, in-4°.; V. *Chronologiæ Samaritanæ synopsis*, publiée dans les *Acta eruditorum Lipsiensia*, 1691; VI. *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, Leyde, 1699, in-8°., avec des notes de Th. Smith. VII. Quelques écrits sur l'astronomie, insérés dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, des notes et commentaires sur divers ouvrages scientifiques. Il a laissé, en outre, les manuscrits de plusieurs ouvrages qui n'ont point été imprimés, et différentes collections qui ont été achetées après sa mort pour la bibliothèque bodléienne. Il avait formé le projet de donner des éditions de tous les anciens mathématiciens, et, après avoir appelé à son secours tous les savants qui pouvaient l'aider, il avait déjà réuni beaucoup de matériaux pour cet ouvrage. Il en publia, comme essai, quelques feuillets d'Euclide, avec une traduction latine et un commentaire; mais il renonça à son entreprise, lorsque Charles II l'envoya en France. La *Vie* d'Édouard Bernard, écrite en latin par Th. Smith, a été imprimée à Oxford, 1704, in-8°. — Un ecclésiastique anglais, du même nom, a donné, dans le 17e. siècle, un *Abrégé de la Bible*, et le *Guide des jurés*, concernant les sorciers. X—s.

BERNARD (Jacques), né à Nions, en Dauphiné, le 1er. septembre 1658. Son père, ministre de la religion réformée, lui fit faire ses premières études au collége protestant de Die,

et l'envoya ensuite à Genève faire ses cours de rhétorique et de philosophie. Il étudia en même temps la théologie, et l'hébreu, dont la connaissance lui facilita, dans la suite, la critique des textes sacrés. De retour dans sa patrie, il fut promu au ministère, à l'âge de vingt-quatre ans; mais ayant prêché publiquement contre le prescrit des ordonnances, il s'enfuit, dans la crainte d'être arrêté, se réfugia à Genève, et, ne s'y trouvant pas encore en sûreté, à Lausanne, où il demeura jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira alors en Hollande, où Jean Leclerc, son parent et son compagnon d'études, lui procura une pension de la ville de Tergow, en qualité de prédicateur. Quelque temps après, il s'établit à la Haye, où il ouvrit une école pour la philosophie, les belles-lettres et les mathématiques. En 1691, Leclerc étant forcé d'interrompre le journal qu'il publiait depuis plusieurs années, sous le titre de *Bibliothèque universelle*, Bernard se chargea de le continuer; mais on s'aperçut bientôt qu'il n'avait ni l'érudition, ni l'esprit de critique de son prédécesseur. Il montra bien davantage encore le peu de talent qu'il avait pour écrire, quand il osa se charger de continuer la *République des lettres*, journal auquel Bayle avait donné une juste célébrité. Il y travailla cependant depuis 1693 jusqu'en 1710; et, après une interruption, l'ayant repris en 1716, il ne l'abandonna plus qu'à la mort. Bernard était très-laborieux; mais son style est incorrect, diffus, plein de locutions basses et d'expressions triviales. Il mourut d'une inflammation de poitrine, occasionnée par un excès de travail, le 27 avril 1718, dans sa 60e. année. On a de lui: I. *Recueil des traités de paix depuis l'an de J.-C. 536*, etc., la Haye, 1700, 4 vol. in-fol.; II. *le Théâtre des états du duc de Savoie, traduit du latin de Blaeu*, la Haye, 1700, 2 vol. in-fol., bien imprimé et orné de belles gravures; III. *Traité de la répentance tardive*, Amsterdam, 1712, in-12; IV. *De l'excellence de la religion chrétienne*, Amsterd., 1714, 2 vol. in-8°. En outre, il a eu part au *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, Amsterd., 1716, 2 vol. in-fol. W—s.

BERNARD (CATHERINE), née à Rouen, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, se distingua par quelque talent pour la poésie, vers la fin du 17e. siècle et le commencement du 18e. Après avoir été couronnée plusieurs fois par l'académie française et par celle des jeux floraux, elle fit représenter deux tragédies, *Laodamie*, en 1689, et *Brutus*, en 1990. Elle était parente des deux Corneille et de Fontenelle, à qui on ne manqua pas d'attribuer ce qu'il y avait de bon dans les tragédies qu'on vient de citer: on fit surtout honneur à Fontenelle de l'interrogatoire que Brutus fait subir à son fils, et que Voltaire n'a pas dédaigné d'imiter:

BRUTUS.

N'achève pas: dans l'horreur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point, etc.

Voici le même passage dans Voltaire:

Arrête, téméraire,
De deux fils que j'aimai le ciel m'avait fait père,
J'ai perdu l'un; que dis-je! ah! malheureux Titus!
Parle, ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

Beauchamps attribue encore à Mlle. Bernard la tragédie de *Bradamante*, représentée en 1695, et qui, sans doute, est la même que celle qui se trouve dans les œuvres de Thomas Corneille. Elle renonça à la carrière du théâtre, à la prière de Mme. de

Pontchartrain, qui lui faisait une pension. On a d'elle plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles on remarque son placet à Louis XIV, pour lui demander les deux cents écus qu'il lui faisait payer tous les ans. Elle a aussi publié trois romans, les *Malheurs de l'Amour*, 1684, in-12; le *Comte d'Amboise*, Paris, 1689, 2 vol. in-12; *Inès de Cordoue*, 1696, in-12: ces trois ouvrages sont oubliés aujourd'hui. Quelques biographes attribuent à Mlle. Bernard la *Relation de l'île de Bornéo*, ouvrage qui nous a paru être de Fontenelle : c'est une brochure allégorique, dans laquelle on fait allusion aux querelles religieuses qui occupaient alors les esprits. L'éloge de Mlle. Bernard se trouve dans l'*Histoire du Théâtre français*. Elle mourut à Paris en 1712. M—D.

BERNARD (SALOMON), plus connu sous le nom du *Petit Bernard*, graveur, né à Lyon, au commencement du 16e. siècle, peignait et gravait en bois. Il était élève de Jean Cousin. On remarque, parmi ses ouvrages, ses figures de la *Bible* et ses *Métamorphoses d'Ovide*, auxquelles on reproche une égalité de ton qui nuit à leur effet. On pense que le surnom de *Petit* lui fut donné à cause de la petitesse de sa taille. P—E.

BERNARD (SAMUEL), peintre et graveur, né à Paris, en 1615, fut le père de Samuel Bernard, riche financier. Il a fait plusieurs tableaux à la gouache et en miniature, et divers sujets d'histoire; sa gravure d'*Attila*, d'après Raphaël, a du mérite. Il fut professeur de l'académie de peinture et mourut en 1687. P—E.

BERNARD (SAMUEL), fils du précédent, fut un des plus célèbres traitants enrichis sous le ministère de Chamillard. Sa fortune s'élevait à 33,000,000 de capital; il en fit, dit-on, un très noble usage. Louis XIV eut besoin d'avances, et Bernard les accorda, après s'en être fait toutefois prier par le roi lui-même (*Voy.* les *Mémoires de Duclos*). On eut encore recours à lui, pour le même service, sous le règne de Louis XV. Bernard répondit au tiers chargé de cette négociation : « Quand on a besoin des » gens, c'est bien le moins qu'on en » fasse la demande soi-même. » Il fut donc aussi présenté à Louis XV, qui lui dit des choses flatteuses, et chargea un des seigneurs de sa cour de lui faire les honneurs de la demeure royale. Bernard fut appelé le *Sauveur de l'état*. Tous les courtisans lui firent fête; il dîna chez le maréchal de Noailles, soupa chez la duchesse de Tallard, joua et perdit tout ce qu'on voulut. On se moqua de ses manières un peu *bourgeoises;* et il prêta les millions qu'on lui demandait. Cette anecdote, contée très-agréablement par cette même Mme. de Tallard, et accompagnée de détails très-piquants, a été recueillie par un homme de l'ancienne cour et de beaucoup d'esprit, le comte de Lauraguais, qui a bien voulu communiquer son manuscrit à l'auteur de cet article. Bernard était d'ailleurs très-bienfaisant. De pauvres militaires avaient recours à lui, et n'en éprouvaient presque jamais de refus. A sa mort, on a trouvé pour plus de 10,000,000 d'argent prêté, dont il n'a jamais été rien remboursé. Bernard était hardi et heureux dans ses opérations. Il invita un jour à dîner chez lui une personne très-distinguée, à qui il avait promis du vin de Malaga, dont il ne croyait pas que sa provision fût finie. Au dessert, le maître d'hôtel annonça qu'il n'y en avait plus. Bernard, plus piqué encore que confus de cette petite disgrâce, fait partir sur-le-champ, en poste, un de ses commis

pour la Hollande, avec ordre d'acheter pour son compte tout le vin de Malaga qui serait dans le port d'Amsterdam. Il y fit un gain immense. Plusieurs personnes le croyaient de race juive, ce qui n'a jamais été prouvé. Il en plaisantait lui-même assez agréablement. « Qu'on me fasse chevalier, » disait-il, et alors mon nom ne cho- » quera plus personne. » En effet, il fut anobli. Il acheta plusieurs terres titrées, entre autres le comté de Coubert; et, pendant les dernières années de sa vie, on ne le nomma plus que le *Chevalier Bernard.* Un de ses fils, président à l'une des chambres des enquêtes du parlement, portait le nom de *Rieux;* l'autre s'appela le *comte de Coubert;* son petit-fils, Anne-Gabriel-Henri Bernard, prévôt de de Paris, se faisait appeler le marquis *de Boulainvillers.* Samuel Bernard maria sa fille au premier président Molé, et fut ainsi le grand-père de la duchesse de Cossé-Brissac. Sa famille se trouva par la suite alliée à de très grands noms, tels que les *Biron*, les *Duroure*, et les *Boulainvilliers.* Bernard fut l'ami du garde des sceaux Chauvelin, et lui resta fidèle dans sa disgrâce. On prétend qu'il était superstitieux, et qu'il croyait son existence attachée à celle d'une poule noire, dont la mort fut l'époque de la sienne. Il ne mourut, au reste, qu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, en 1739. D—s.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH), né à Grenoble, en 1710, était fils d'un sculpteur. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites de Lyon, qui voulurent vainement l'enrôler dans leur société, il vint à Paris, et fut, pendant deux ans, clerc de procureur. Il charmait les ennuis du métier, en faisant des vers à la dérobée : c'est de ce temps que datent son *Épître à Claudine*, et sa chanson de la *Rose*, deux de ses plus jolies pièces. On a répété, de dictionnaire en dictionnaire, que ces chansons le firent connaître du marquis de Pezay, qui, en 1733, le détermina à le suivre à l'armée d'Italie, commandée par les maréchaux de Maillebois et de Coigny. Nous remarquerons que Pezay, né en 1741, ne pouvait, en 1733, être le protecteur de Bernard. Il paraît que ce dernier se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et s'y comporta mieux qu'Horace à celle de Philippes. Le maréchal de Coigny, homme dur et impérieux, le prit pour secrétaire, sans daigner l'admettre à sa table, et en lui défendant expressément de faire des vers. Il obéit, du moins en apparence; sa soumission et sa complaisance à toute épreuve finirent par toucher le maréchal, qui, en mourant, se reprocha sa rigueur envers lui, et le recommanda vivement à son fils. Celui-ci acquitta noblement la dette, en donnant à Bernard la place de secrétaire-général des dragons, dont il était le colonel-général : cette place valait vingt mille livres de rente. Bernard, entièrement libre alors de faire des vers et de les répandre, en fit pour Mme. de Pompadour, qui l'en récompensa par la place de bibliothécaire de Choisy, et de garde des médailles et des marbres, etc. Son opéra de *Castor et Pollux*, dont Rameau fit la musique, obtint un succès prodigieux, et il passe pour un des meilleurs poëmes lyriques du siècle; mais ce qui lui procura encore plus de gloire et de jouissances de toute espèce, ce fut son *Art d'aimer*, qu'il garda prudemment dans son portefeuille pendant trente ans, se bornant à en faire des lectures aux soupers de la grande ou de la bonne compagnie. C'était une faveur que de l'entendre, et, pour la faire envier aux autres, on ne manquait point d'exa-

gérer son plaisir et le mérite de l'ouvrage. Beaucoup de femmes crurent que le talent du poète ne se bornait point à décrire la volupté, et elles eurent la curiosité de s'en assurer. Cependant, Voltaire mettait le sceau à sa célébrité, en lui donnant le nom de *Gentil Bernard*, et en lui adressant les plus jolis vers. Chargé par M[me]. de la Vallière de l'inviter à souper, il lui écrivait :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Tout ce bonheur, toute cette gloire, devaient s'évanouir à la fois. En 1771, Bernard, âgé de plus de soixante ans, voulut, en certaine occasion, se comporter comme s'il n'en avait eu que trente. Le lendemain matin, il alla faire sa cour à M[me]. d'Egmont, qui le pria de répondre pour elle à un billet d'invitation, et il ne put venir à bout d'écrire un seul mot. Dès ce moment, Bernard, comme le dit son ami Saurin, Bernard,

Victime de l'amour, dont il chanta l'empire,
Ne fut plus qu'un fantôme errant,
Qu'une ombre vaine qui respire.

Il avait totalement perdu la raison et la mémoire; il ne se souvenait pas même de ses ouvrages. Un jour qu'il voyait jouer *Castor*, il demanda quelle était la pièce, et l'actrice qui représentait Télaïre. On lui répondit : *Castor* et M[lle]. *Arnould*. « Ah ! oui, » dit-il, ma gloire et mes amours. » Ce fut presque le seul éclair que laissa échapper son esprit durant sa longue démence. Il mourut cinq ans après son accident, le 1[er]. novembre 1775, âgé de soixante-cinq ans. Il avait été un des membres du *Caveau*. Marmontel, qui le vit dans une société formée des débris de cette joyeuse association, nous apprend qu'alors il n'était rien moins que *gentil*, qu'il n'avait avec les femmes qu'une galanterie usée; qu'avec les hommes il était froidement poli, lorsqu'ils s'abandonnaient à toute leur gaîté ; et maussadement stérile, lorsqu'ils se livraient à des entretiens sérieux et philosophiques; que, du reste, on avait pour lui autant de ménagements qu'il avait de réserve envers les autres. La Harpe le représente comme un homme dont la politesse tenait à une longue contrainte et à un grand usage du monde, et dont la complaisance n'était au fond qu'une grande indifférence sur tout ; qui ne contrariait personne, ne disait du mal de quoi que ce fût, parlait peu, et se faisait à peine apercevoir dans la société. Sans ambition littéraire, il n'avait jamais songé à se présenter à l'académie, où il aurait été reçu. Il lisait peu, jouait volontiers, et mangeait beaucoup. Sentant que cette dernière faculté commençait à s'affaiblir en lui, il disait assez plaisamment: « Je suis tombé d'un dindon. » La perte de sa raison eut une suite fâcheuse pour sa réputation littéraire elle-même. Son *Art d'aimer* fut imprimé sans son aveu, et ne répondit point à l'attente du public ; il fut trouvé froid, ce qui est un défaut capital dans tout poëme, et principalement dans un poëme qui a l'amour pour objet. La Harpe remarque que d'ailleurs le sujet n'en est pas rempli ; que ce serait plutôt l'*Art de jouir* que l'*Art d'aimer;* que les vers, faits avec soin, et, pour ainsi dire, un à un, sont remplis d'esprit, mais dénués de sentiment; qu'il y règne une affectation pénible d'élégance et de précision; que l'ouvrage est plus joli que gracieux ; que, quoiqu'il ne soit pas sans goût, il n'est pas non plus sans manière, et qu'enfin, ce qu'il y a de mieux, ce sont des tableaux de volupté faits avec une adresse et une délica-

tesse d'expressions, qui ne voilent pas toujours suffisamment l'extrême indécence du fond. Une partie de ces défauts, avec moins de talent sans doute, se retrouve dans le poëme de *Phrosine et Mélidore*, où l'aventure de Héro et Léandre est retracée sous d'autres noms. On a donné, en 1803, en 2 vol. in-8°., et 4 vol. in-18, une nouvelle édition des œuvres de Bernard, qui comprend un grand nombre de pièces inédites, entre autres, une imitation du *Cantique des Cantiques*, sous le titre de *Dialogues orientaux; Aminte et Médor, tableau nuptial*, qui est, pour l'indécence, un véritable tableau de Clinchetel; quelques opéra-ballets, et une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *Elmire*, qui, présentée anonyme aux comédiens, en 1801, fut refusée par eux, avec quelques encouragements donnés à l'auteur, qu'ils soupçonnaient être un jeune débutant. On a rafraîchi le titre de cette édition en 1810. Le *Nouvel Almanach des Muses* de 1811 contient deux odes de Bernard qui ne se trouvent pas dans ses œuvres.

A—G—R.

BERNARD (JEAN-ETIENNE), naquit en 1718, à Berlin, où son père, Gabriel Bernard, était pasteur d'une église réformée. Il vint en Hollande pour apprendre la médecine, et s'y fixa. Passionné pour la littérature grecque, Bernard voulut concilier ce goût avec les études de sa profession, et il entreprit de réimprimer les *Petits médecins grecs*, dont les exemplaires devenaient très rares et très chers. Il commença par publier à Leyde, en 1743, le traité de Démétrius Pépagoménus *de podagrá*. L'année suivante, parurent réunies dans un même volume, l'*Introduction anatomique* d'un auteur anonyme, et la *Nomenclature des parties du corps*, par Hypatus. En 1745, il donna Palladius *de febribus*, et y joignit un *Glossaire chimique* inédit, et des extraits, également inédits, de différents poètes chimistes. Psellus, *de lapidum virtutibus*, est de la même date. Nous ne trouvons rien de lui jusqu'en 1749, qu'il mit au jour l'ouvrage, jusqu'alors inédit, de Synésius, *de febribus*, et inséra dans le tom. IX des *Miscellaneæ observationes novæ* de Dorville, les variantes d'un manuscrit des lexiques d'Erotien et de Galien. En 1754, Néaulme, libraire hollandais, fit imprimer, avec beaucoup de luxe, le roman de Longus. Bernard se chargea d'en revoir les épreuves, et il fit au texte plusieurs bonnes corrections. Comme il n'avait pas voulu se nommer, on ne sut long-temps à qui les attribuer, et MM. Boden, Dutens et Villoison, qui travaillèrent après lui sur Longus, n'ayant pu découvrir son nom, le désignèrent sous le titre d'*Editor Parisiensis*, trompés par la fausse date de Paris, que Néaulme avait mise à son édition, réellement imprimée à Amsterdam. Bernard fut encore l'éditeur du Thomas Magister, de 1757; mais il paraît que les devoirs de sa profession, ou d'autres circonstances, ne lui permirent pas d'y mettre la dernière main; et ce fut Oudendorp qui fit la préface. Depuis cette époque, Bernard ayant cessé d'écrire, et s'étant retiré à Arnheim, se fit si complètement oublier, que sa mort fut annoncée, en 1790, dans le septième volume de l'*Onomasticon* de Saxius. Pour donner un signe d'existence, il fit imprimer à Arnheim, en 1791, un fragment grec *de hydrophobiá*. Il songea ensuite à publier Théophanes Nonnus *de curatione morborum*. Cette édition, à laquelle il avait travaillé pendant de longues années, et qu'on peut

regarder comme son chef-d'œuvre, parut, en 1794, à Gotha; mais il ne la vit pas : il mourut au mois d'août 1793. Peu de temps avant sa mort, il avait envoyé à la société des arts et des sciences d'Utrecht des remarques sur quelques auteurs grecs. Elles ont été imprimées dans le premier volume des *Acta literaria* de cette société. En 1795, le docteur Gruner a donné, sous le titre de *Bernardi reliquiæ medico-criticæ*, des lettres et différents petits morceaux de critique qui lui avaient été adressés par Bernard, dont il était l'ami. Nous ajouterons encore que, dans la seconde partie des Mémoires de Reiske (*Reiskens von ihm selbst aufgesetzte Lebensbeschreibung*, Leipzig, 1783), on trouve plusieurs lettres de Bernard, très savantes et très dignes d'être lues. B—ss.

BERNARD (Jean-Frédéric), laborieux et savant libraire d'Amsterdam, s'est fait connaître vers le commencement du 18ᵉ. siècle, soit comme auteur, soit comme éditeur de différents ouvrages, qui tous présentent de l'intérêt, et dont quelques-uns, assez considérables, ont eu du succès. Bernard écrivait avec plus de profondeur que d'élégance; malgré cela, ses ouvrages plaisent à la lecture, parce qu'on remarque dans son style un caractère de naïveté, d'impartialité, et un naturel qui inspirent la confiance. Cependant quelques passages de ses écrits doivent être lus avec circonspection. Voici la liste des principales productions dont il est auteur ou éditeur : I. *Recueil de voyages au Nord, contenant divers mémoires très-utiles au commerce et à la navigation*, Amst., 1715-27-37-38, 10 vol. in-12. Les quatre premiers tomes ont été réimprimés en 1731 et 1732. Bernard est auteur du Discours préliminaire, de deux dissertations sur les moyens de voyager utilement, et de la relation de la grande Tartarie. II. *Mémoires du comte de Brienne, ministre d'état sous Louis XIV, avec des notes*, Amsterd., 1719, 3 vol. in-12; III. *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde, représentées par des figures dessinées par B. Picart*, Amst., 1723-43, huit tomes en 9 vol. in-fol. *Superstitions anciennes et modernes*, 1733-36, 2 vol. in-fol., fig. La seconde édition d'Amsterdam est de 1739-43, 11 vol. in-fol. Les abbés Banier et Le Mascrier ont donné une édition de cet ouvrage avec des explications et un ordre différent de celui qui est adopté dans l'édition de Hollande, mais avec les mêmes dessins de Picart, Paris, 1741, 7 vol. in-fol. M. Poncelin a publié une extrait des *Cérémonies religieuses*, avec un nouveau texte qu'il a rédigé, mais toujours avec les mêmes planches, Paris, 1783, 4 vol. in-fol. Enfin, M. Prudhomme a donné une réimpression du texte de Hollande, auquel on a fait des additions considérables, surtout pour ce qui regarde l'histoire de la religion en Europe, depuis le commencement du 18ᵉ. siècle. Cette dernière édition, qui a les gravures de B. Picart, outre plusieurs nouvelles qu'on y a ajoutées (trois cent vingt-cinq en tout), est en 13 vol. in-fol., non compris un volume de nouvelles additions. IV. *Dialogues critiques et philosophiques, par D. Charte-Livry* (J.-F. Bernard), Amst., 1730, in-12. V. *Réflexions morales, satyriques et comiques*, Liège, 1733, in-12. On attribuait cet ouvrage à D. Durand, mais celui-ci l'a fortement nié, et Desfontaines assure qu'il est de Bernard. VI. *Histoire critique des Journaux, par Camusat*, Amsterd.,

1734, 2 vol. in-12. Bernard n'est qu'éditeur de cette histoire, ainsi que de l'ouvrage suivant : VII. *Dissertations mêlées sur divers sujets importants et curieux*, Amsterd., 1740, 2 vol. in-12; VIII. *Œuvres de Rabelais*, nouvelle édition, Amsterd., 1741, 3 vol. in-4°., avec fig. de B. Picart, très-belle et très-bonne édition. J.-F. Bernard, qui a exercé la librairie à Amsterdam depuis 1711, est mort vers 1752.—BERNARD (Jean-Baptiste), né à Marseille en 1747, libraire à Paris, où il est mort le 16 octobre 1808, a été éditeur des *Œuvres posthumes de Montesquieu*, Paris, Plassan, 1798, in-12, avec des notes. Il est auteur de l'*Abrégé de l'histoire de la Grèce*, 1799, 2 vol. in-8°. P—T.

BERNARD DE MONTGAILLARD (DOM). *Voy.* MONTGAILLARD.

BERNARD DE BRUXELLES. *Voy.* ORLAY (Bernard Van).

BERNARD DE MARIGNY. *Voy.* MARIGNY.

BERNARDI DEL CASTEL BOLOGNÈSE (JEAN), né à Castel Bolognèse, dans la Romagne, vers 1495, excella dans la gravure des pierres fines. Après plusieurs années de séjour auprès d'Alphonse, duc de Ferrare, où il se fit connaître par la perfection de ses ouvrages, il se rendit à Rome, et s'y attacha au cardinal Hippolyte de Médicis, attachement qui lui fit refuser les brillantes propositions de Charles-Quint, qui désirait le fixer en Espagne. Bernardi exécuta à Rome, en l'honneur de Clément VII, plusieurs médailles d'une telle beauté qu'il força ses rivaux mêmes à applaudir à ses talents. Parmi les chefs-d'œuvre qu'il a laissés, on distingue deux objets considérables par leur dimension, qu'il a gravés sur des crystaux, d'après les dessins de Michel-Ange, représentant, l'un, *la Chute de Phaëton*, et l'autre, *Tityus*, auquel un vautour ronge le cœur. Il fit une véritable révolution dans son art, et fut le premier de son genre qui marcha sur les pas des anciens, et qui put en approcher. Comblé des bienfaits du cardinal de Médicis, estimé et chéri de tous ceux qui l'avaient connu, il termina sa carrière à Faënza en 1555, dans une charmante retraite, qu'il avait encore embellie par une riche collection de tableaux. P—E.

BERNARDIN (S.) de Sienne, de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne, naquit le 8 sept. 1380, à Massa-Carrara, d'un père qui était premier magistrat de cette ville. Dès sa plus tendre enfance, il montra une grande ferveur pour les pratiques de la religion. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrairie de la Scala, consacrée au service de l'hôpital de Sienne, et se voua entièrement, avec douze de ses compatriotes auxquels il avait inspiré son zèle, au service des pestiférés, pendant une affreuse contagion, qui, durant quatre mois, fit, en 1400, de grands ravages dans la ville de Sienne. En 1404, le désir d'une vie plus retirée le conduisit dans la solitude de la Colombière, à quelques milles de Sienne, où il fit profession chez les franciscains de l'Étroite Observance. Digne enfant de François d'Assise, ce fut aux pieds du crucifix qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des ames, auquel il donna un libre essor dans le ministère de la prédication, qu'il exerça d'abord pendant quatorze ans dans le pays de sa naissance; mais, enfin, l'éclat de ses succès trahissant son humilité, plusieurs villes d'Italie se disputèrent l'honneur de l'entendre.

Partout ses sermons produisirent des effets merveilleux. Quelques personnes mal intentionnées prirent occasion de certaines singularités qu'il se permettait en chaire pour le dénoncer à Martin V, comme suspect dans sa doctrine. Ce pape, qui d'abord conçut des impressions fâcheuses, ayant mûrement examiné sa personne et ses discours, rendit hommage à son innocence et à son orthodoxie. Il le pressa, mais inutilement, d'accepter l'évêché de Sienne. Eugène IV ne réussit pas mieux dans l'offre qu'il lui fit successivement de ceux de Ferrare et d'Urbin. Des différentes places qui lui furent proposées, il n'accepta que celle de vicaire-général de son ordre, parce qu'elle lui fournit les moyens d'y établir la réforme, en y rappelant l'observance primitive, d'où vint, à ceux qui l'embrassèrent, le nom d'*Observantins*. Ce fut au milieu de ses travaux apostoliques que Bernardin, épuisé de fatigues, termina sa carrière, le 20 mai 1444, à Aquila dans l'Abruzze. Par la divine onction de son éloquence, par son habileté à manier les esprits, il renouvela, dans la meilleure partie de l'Italie, toute la face du christianisme et de la société. On lui dut principalement la réconciliation des deux factions des Guelphes et des Gibelins. L'empereur Sigismond avait conçu pour lui une si grande vénération, qu'il voulut l'emmener à Rome pour qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement. Nicolas V le canonisa soixante ans après sa mort, et Louis XI fit présent aux franciscains d'Aquila d'une châsse d'argent où son corps était encore renfermé dans ces derniers temps. Pierre Rodolphe, évêque de Sinigaglia, publia ses œuvres en 1591, à Venise, 4 vol. in-4°. Le P. de Lahaye en donna une nouvelle édition à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. Enfin, il en a paru une plus récente à Venise, en 1745, également en 5 vol. in-fol. Ce sont des sermons, sur l'authenticité desquels on a élevé des doutes; des traités de spiritualité, où l'on trouve quelques mysticités mêlées avec des pensées solides et d'excellents préceptes, plusieurs pièces relatives à sa vie. C'est à lui que l'on doit l'institution de la fête du Saint-Nom-de-Jésus. T—D.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (HENRI-ANDRÉ, dit le Père), naquit en cette ville, en 1649, et quitta ses nom et prénom en entrant dans l'ordre des carmes, en 1664. Il fut successivement professeur de philosophie et de théologie, et mourut à Orange, en 1714. On a de lui: *Antiqua priscorum hominum philosophia*, Lyon, 1698, 3 vol. in-8°. « Il assure dans » sa préface, dit Cl. Fr. Achard, qu'il » a secoué le joug de l'école, et qu'il » ne s'est point assujéti à jurer *in verba magistri*. Sa physique est d'un » mérite particulier, vu le temps au- » quel il écrivait. » A. B—T.

BERNARDIN DE TOME, surnommé *le Petit*, pieux et savant religieux de l'ordre des frères mineurs, né à Feltri dans l'état de Venise, au commencement du 15°. siècle, mort à Pavie en 1494. Les énormes usures dont les juifs accablaient les habitants de Padoue lui firent imaginer l'établissement d'un mont-de-piété, au moyen duquel il déjoua la cruelle avidité des usuriers. Son zèle, excité par les ravages qu'ils faisaient dans plusieurs autres contrées de l'Italie, l'emporta jusqu'à invectiver contre eux dans ses sermons, et à les faire chasser des villes et des villages où il prêchait. On a imprimé de lui à Brescia, en 1542, des sermons italiens, un petit traité sur la ma-

nière de se confesser, et un ouvrage sur la perfection chrétienne. T—D.

BERNARDIN DE PÉQUIGNY, capucin, né à Péquigny en Picardie, en 1663, s'acquit une grande réputation dans son ordre par le succès avec lequel il y professa long-temps la théologie. Le fruit de ses travaux fut un commentaire latin sur les épîtres de S. Paul, sous le titre de *Triple exposition*, etc., 1703, in-fol. Cet ouvrage, l'un des meilleurs que l'on ait en ce genre, a été traduit en français par le Père d'Abbeville, confrère de l'auteur, 4 vol. in-12, 1714. Cette traduction est peu recherchée, et elle est loin de valoir l'original, qui est un commentaire court, dégagé des recherches grammaticales et des questions purement curieuses. Clément XI, satisfait du travail du P. Bernardin sur S. Paul, l'engagea à en faire un semblable sur les quatre Évangiles. Il achevait de le composer, lorsqu'il mourut à Paris en 1709. On l'a publié à Paris, 1726, in-fol. Ce religieux n'était pas moins estimable par sa piété que par son savoir. T—D.

BERNARDONI (PIERRE-ANTOINE), poète italien, naquit à Vignola, dans le duché de Modène, le 30 juin 1672. Il annonça dès sa première jeunesse les plus heureuses dispositions, et fut admis, à dix-neuf ans, dans l'académie arcadienne. Il habita long-temps Bologne, et contribua beaucoup à y établir une colonie de cette académie; c'est pourquoi l'on voit en tête de quelques-uns de ses ouvrages le titre de *Bolognese* joint à son nom, quoiqu'il ne fût ni natif ni originaire de Bologne. Il fut nommé, en 1701, *poeta cesareo*, ou poète impérial à la cour de Vienne. Il voulait faire passer cet emploi à Apostolo Zeno, qui, étant nouvellement marié et heureux dans son ménage, ne voulut pas se déplacer. Bernardoni prit donc possession de sa place, et la remplit sous les deux empereurs Léopold et Joseph Ier. Il mourut à Bologne, le 19 janvier 1714, n'étant âgé que de quarante-deux ans. Il avait donné au public : I. deux recueils de poésies, *I Fiori, primizie poetiche, divise in rime amorose, sacre, morali e funebri*, Bologne, 1694, in-12; *Rime varie*, dédiées à l'empereur Joseph II, Vienne, 1705, in-4°.; II. deux tragédies, *Irene*, Milan, 1695, in-12; *Aspasia*, Bologne, 1697, in-12, 1706, in-8°.; III. deux drames en musique, et un oratorio, *il Meleagro*, Vienne, 1706, in-8°.; *il Tigrane, re d'Armenia*, Vienne, 1710, in-8°.; *Gesù flagellato*, oratorio, Vienne, 1709, in-8°.; IV. d'autres drames en musique et d'autres oratorio, qui ont été réunis aux premiers dans l'édition de ses œuvres donnée à Bologne, 1706 et 1707, en 3 vol. in-8°., et dont on peut voir les titres dans la *Dramaturgie* de l'Allacci et dans l'*Histoire de la Poésie* du Quadrio, vol. III, part. 2; V. des poésies diverses, éparses dans plusieurs recueils. G—É.

BERNAY (ALEXANDRE DE). *Voy.* ALEXANDRE.

BERNAZZANO, peintre milanais, florissait en 1536. On ne connaît pas ses prénoms. Orlandi, qui parle de ce maître, l'appelle seulement *Bernazzano de Milan*. Il était ami de César da Sesto, élève de Léonard de Vinci dans l'école milanaise. César, peintre de figures, avait peu d'aptitude pour le *paysage* et le *genre*, partie dans laquelle Bernazzano avait toujours montré beaucoup de talent; aussi les deux artistes s'associaient-ils souvent pour entreprendre ensemble des compositions assez compliquées, dont les figures apparte-

naient à César da Sesto, et les fonds ornés de paysages à Bernazzano. Du nombre de ces compositions est un *Baptême de Notre-Seigneur*, où Bernazzano plaça des plantes et des oiseaux d'une si vive couleur, que, le tableau ayant été exposé dans une cour, de vrais oiseaux, dit Lanzi, s'en approchèrent pour le béqueter. Il faut être en garde cependant contre de semblables anecdotes, trop communes dans l'histoire de la peinture. Lomazzo, dans son *Trattato dell' arte della pittura*, Milan, 1584, in-4°., ne donne pas la date de la mort de Bernazzano. A—D.

BERNEGGER (MATHIAS), né le 8 février 1582 à Hallstadt, en Autriche, recteur du collége et professeur en histoire à Strasbourg, mourut le 3 février 1640. Il a écrit en latin un grand nombre d'ouvrages sur diverses matières, et dont on trouve la liste dans le tome XXVII des *Mémoires de Nicéron*. Les principaux sont: I. *Hypobolimæa D. Mariæ Deiparæ Camera, seu idolum Lauretanum*, etc. *dejectum*, Strasbourg, 1619, in-4°.; II. *De jure eligendi reges et principes*, Strasbourg, 1627, in-4°. Il a donné une édition de Tacite, 1638, in-4°., et de Pline le jeune, avec des notes choisies de divers auteurs, 1635, in-4°. Il a traduit de l'italien le *Traité du Système du monde de Galilée*. Bernegger était en correspondance avec Kepler et Grotius. Leurs lettres ont été recueillies sous ces titres: *Epistolæ mutuæ Hugonis Grotii et Matt. Berneggeri*, Strasbourg, 1667, in-12, et *Epistolæ Joannis Kepleri et Matt. Berneggeri mutuæ*, Strasbourg, 1672, in-12. Freinshémius, auteur des *Suppléments de Tite-Live*, était gendre de Bernegger. A. B—T.

BERNHARD (JEAN-ADAM), compilateur laborieux, né à Hanau en 1688, pasteur et archiviste dans sa patrie, mort en 1771. Il a recueilli des matériaux nombreux et utiles pour l'histoire de Hanau, de la Wettéravie et des districts environnants. Ses principaux ouvrages sont: I. *Francisci Irenici, Ettlingiacensis, Exegesis historiæ Germanicæ, sive totius Germaniæ descriptio, in vol. duodecim divisa nunc denuò recognita notisque illustrata*, Hanovre, 1728, in-fol.; II. *Antiquitates Wetteraviæ*, Hanau, 1731, in-4°.; Francfort, 1745, in-4°. Ce recueil, où l'histoire, les usages et les différents états successifs de la Wettéravie sont racontés et étayés de documents, dont la plupart étaient inédits avant Bernhard, contient aussi une description de ce pays par Érasme, Alber et Marquard Freher, sous le nom de Weyrich Wettermann. G—T.

BERNHOLD (JEAN-BALTHASAR), professeur de théologie à Altdorf, né à Burg-Salach le 3 mai 1687, était fort versé dans la langue grecque, et faisait bien les vers latins: la plupart de ses écrits sont des dissertations et des programmes (*V.* Meusel, *Dictionnaire des Écrivains morts de 1750 à 1800*, tom. I, p. 354). — Son fils, Jean-Godefroi, professeur d'histoire à Altdorf, est connu par plusieurs tragédies, entre autres *Jeanne d'Arc*, Nuremberg, 1752, et *Irène*, ibid., 1752; et par sa *Table des Matières*, en 2 vol., Nuremberg, 1764-65, pour les 22 volumes des *Récréations numismatiques*, de Kœhler.—BERNHOLD (Jean-Michel), médecin à Uffenheim, né en 1736, mort en 1797, avait la réputation d'un excellent praticien, et s'est fait connaître dans le monde savant par les éditions suivantes: I. *Dionysii Catonis Distichorum de moribus ad filium lib. IV*,

recensuit, varias lectiones, alia opuscula, indicemque adjecit, 1784, in-8°.; II. *Scribonii Largi compositiones medicamentorum*, 1786, in-8°.; III. une édition de l'ouvrage d'Apicius: *De arte coquinariâ* (*V.* Apicius); IV. *Theodori Prisciani archiatri quæ extant*, tome I, Nuremberg, 1791, in-8°. G—T.

BERNI (François), que quelques auteurs ont aussi appelé *Berna* et *Bernia*, est un des poètes italiens les plus célèbres du 16e. siècle. Il naquit vers la fin du 15e., à Lamporecchio, dans cette partie de la Toscane, appelée *Val-di-Nievole*, d'une famille noble, mais pauvre de Florence. Envoyé très-jeune dans cette ville, il se rendit, à dix-neuf ans, à Rome, auprès du cardinal de Bibbiena, son parent, qui ne lui fit, comme il le dit lui-même, ni bien ni mal. Il fut enfin obligé de se placer, en qualité de secrétaire, chez Giberti, évêque de Vérone, qui était dataire du pape Léon X. Il prit l'habit ecclésiastique pour être en état de tirer parti des bontés de cet évêque, s'il les obtenait; mais l'ennui que lui inspiraient les fonctions subalternes qu'il remplissait, et dont il était mal payé, le forçait de chercher ailleurs des distractions qui mécontentaient le prélat. Il trouvait Berni trop gai pour s'intéresser à sa fortune. Il s'était formé à Rome une société ou académie de jeunes ecclésiastiques aussi gais que lui, poètes plaisants et facétieux comme lui, qui, pour marquer sans doute leur goût pour le vin, et leur insouciance, s'étaient appelés *i Vignajuoli* (les Vignerons); c'étaient le Mauro, le Casa, Firenzuola, Capilupi, et plusieurs autres (*Voy.* Giovan. Mauro d'Arcano, etc.). Ils riaient de tout dans leurs réunions, faisaient sur les objets les plus graves, et même les plus tristes, des plaisanteries et des vers. Ceux du Berni étaient les meilleurs, les plus piquants, et avaient un tour si particulier que son nom est resté au genre dans lequel il les composait. Il était à Rome en 1527, lorsqu'elle fut saccagée par l'armée du connétable de Bourbon, et il y perdit tout ce qu'il pouvait avoir. Il fit depuis plusieurs voyages avec son patron Giberti, à Vérone, à Venise et à Padoue. Enfin, las de servir, et n'espérant plus rien ajouter pour sa fortune à un canonicat de la cathédrale de Florence, qu'il possédait depuis quelques années, il se retira dans cette ville, pour y vivre dans une indépendante et honnête médiocrité; mais la faveur des grands, qu'il eut la faiblesse de rechercher, ou qu'il n'eut pas le bonheur d'éviter, le mit dans une position difficile, dans laquelle on assure qu'un crime lui fut proposé, et qu'il paya de sa vie le refus de le commettre. Alexandre de Médicis, alors duc de Florence, était en inimitié ouverte avec le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Le Berni plut également à l'un et à l'autre, et se trouva en même temps assez avancé dans leur confiance pour que l'on ait douté lequel des deux lui avait fait la proposition d'empoisonner l'autre. Le fait est que le cardinal mourut en 1535, et que, selon tous les historiens, il mourut empoisonné. On place la mort du Berni au 26 juillet 1536, et, si ce fut de poison qu'il mourut, comme on l'assure, c'est le duc Alexandre que l'on peut en accuser, et non le cardinal Hippolyte. Il n'y a lieu d'être surpris ni d'un crime de plus dans cet Alexandre, ni du refus que le Berni avait fait d'y prêter son ministère; mais on peut l'être de ce que l'ennemi d'Hippolyte eût choisi pour confident un chanoine, il est vrai, peu canonique, et plus que libre dans ses écrits ainsi que dans ses mœurs, mais

un homme si insouciant, si gai, un poète si jovial. Il excella dans le genre burlesque, mot que nous ne prenons guère que dans une acception défavorable, mais qui ne signifie, en italien, que plaisant, enjoué, badin. Il le perfectionna, lui donna plus de naturel, de vivacité, d'élégance; il en fut, et en est encore regardé comme le meilleur modèle; et ce genre, ainsi perfectionné, prit dès-lors le titre de *bernesque* ou *berniesque*, qu'il a toujours conservé. Il y devient quelquefois très amer; ses satires joignent trop souvent à l'enjouement d'Horace le sel âcre de Juvénal; et même Boccalini, dans ses *Ragguagli di Parnaso*, feint que ce dernier satirique, défié par le Berni, refuse d'entrer en lice. Dans tout ce qu'il a écrit, l'extrême licence est son défaut le plus grave, et ce n'est pas seulement à un ecclésiastique, mais à tout homme bien élevé qu'il sied mal d'écrire ainsi. Il est vrai qu'il ne communiquait ses vers qu'à ses amis, qu'il n'avait jamais pensé à les publier, et qu'ils ne furent recueillis et imprimés qu'après sa mort. On peut aussi alléguer pour son excuse la dépravation excessive des mœurs de son temps, et l'exemple de plusieurs poètes, ses contemporains, couverts du même habit, et non moins licencieux que lui. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la facilité prodigieuse qui brille dans son style, était le fruit d'un grand travail, et que presque tous ses vers étaient corrigés, effacés, et recorrigés plusieurs fois. On dit la même chose de l'Arioste; et ce sont les deux poètes italiens dont les vers sont les plus coulants et les plus faciles. Il écrivait aussi très purement en vers latins, et savait fort bien le grec. On a de lui : I. *Rime burlesche*, réimprimées plusieurs fois avec celles d'autres poètes du même genre, le Casa, le Mauro, le Molza, etc. La 1re. édition est celle de Venise, 1538, in-8°. Dans l'espace de dix ans, il en parut plusieurs autres aussi incomplètes; elles furent ensuite augmentées et publiées en deux parties par Grazzini, dit le *Lasca*, qui excellait lui-même dans ce genre; mais ces deux parties parurent séparément, et à sept années de distance; savoir : *Il primo libro dell' opere burlesche di Francesco Berni, di Giov. della Casa*, etc., Florence, Bernard Junte, 1548, in-8°.; *Il secondo libro*, etc., Florence, par les héritiers de Junte, 1555, in-8°. Ce volume est plus rare que le premier, qui fut réimprimé deux fois par les Junte, 1550 et 1552, tandis qu'ils n'imprimèrent le second qu'une seule fois. Les deux parties furent ensuite réunies, et portées depuis à trois dans plusieurs éditions, qu'il serait trop long de citer. II. *Orlando inamorato, compostogià dal sig. Matteo Maria Bojardo conte di Scandiano, ed ora rifatto tutto di nuovo da M. Francesco Berni*, Venise, 1541, in-4°.; Milan, 1542, in-8°.; Venise, avec des additions, 1545, in-4°. Cette dernière édition est la plus recherchée et la plus rare. Molini en a donné une très-jolie et très-correcte, Paris, 1768, 4 vol. in-12. Il ne faut pas croire que ce poëme, écrit très-sérieusement par le Bojardo, ne soit que travesti, et mis en style burlesque par le Berni. En le refaisant tout entier, il y plaisante quelquefois, quand le sujet le comporte, mais il s'élève assez souvent au ton de l'épopée; il ajoute des détails heureux, dans l'un et dans l'autre style; ses débuts de chants sont souvent comparables à ceux mêmes de l'Arioste. Le *Roland amoureux* du Bojardo, admirable pour l'invention, n'a dans le style aucun attrait; celui du Berni en a, au contraire, un très-grand, et se relit

avec plaisir, même après le *Roland furieux*. III. *La Catrina, atto scenico rusticale*, Florence, 1567, in-8°. C'est un ouvrage de la première jeunesse de l'auteur ; il est écrit dans le langage des paysans de la Toscane, comme la *Nencia* da Barberino, le *Cecco* da Varlougo, etc. Cette petite pièce se retrouve dans le tom. I du *Recueil de comédies du 16e. siècle*, Naples, 1731, in-8°. IV. *Carmina*. Ces poésies latines sont insérées dans le recueil intitulé : *Carmina quinque etruscorum poëtarum*, Florence, 1562, in-8°. ; et dans celui qui a pour titre : *Carmina illustrium poëtarum italorum*, Florence, 1719, in-8°.
G—É.

BERNI (Le comte François), jurisconsulte, philosophe, orateur, et poète ferrarois, naquit en 1610. Après avoir fait d'excellentes études, et pris ses degrés dans la faculté de droit, à l'université de sa patrie, il y fut nommé professeur de belles-lettres, ensuite premier secrétaire, et, en cette qualité, envoyé pour complimenter le pape Innocent X, sur son élection au souverain pontificat. Il obtint les bonnes grâces de ce pape, ainsi que d'Alexandre VII et de Clément IX, ses successeurs, et des ducs de Mantoue, Charles Ier. et Charles II, de qui il reçut le titre de *comte*. Son talent pour la poésie s'exerça surtout dans le genre dramatique. Un de ses drames, intitulé : *Gli Sforzi del Desiderio*, qui fut représenté à Ferrare, en 1652, y eut un succès dont l'archiduc Ferdinand-Charles, qui assistait à cette représentation, fut si frappé, que, retourné dans ses états, il fit venir l'auteur avec des architectes et des artistes de Ferrare, qui construisirent deux théâtres pour des représentations pareilles. Berni fut marié jusqu'à sept fois, et eut un grand nombre d'enfants, dont neuf, de l'un et de l'autre sexe, lui survécurent. Il mourut le 13 octobre 1673. Onze de ses *drames*, d'abord publiés séparément, ont été réunis en un seul volume, sous ce titre : *I drami del sig. conte Francesco Berni da varie impressioni qui raccolti e ristampati*, Ferrare, 1666, in-12. Ce sont : *la Palma d'amore, il Ratto di Cefalo, l'Esiglio d'amore, Gli Sforzi del Desiderio, l'Antiopa, le Nozze di Fauno, la Filo ovvero Giunone rappacificata con Ercole, i sei Gigli Torneo, l'Ali d'amore, la Gara degli elementi*, et *il Lisalbo*. Il donna encore depuis l'*Atalanta* et *il Telefo in Misia*, drame, 1696. De plus, on a de lui un recueil de discours, de problèmes, de caprices, etc., intitulé : *Accademia*, Ferrare, 2 vol. in-4°., sans date. Une autre édition porte la date de 1658. On trouve de ses poésies lyriques dans quelques recueils.
G—É.

BERNIA (Mario). *V.* Tellucini.

BERNIER (Jean), né à Blois, exerça la médecine dans cette ville pendant vingt-huit ans, et vint à Paris vers l'an 1674. Quoiqu'il eut le titre de conseiller et médecin ordinaire de Madame, douairière d'Orléans, il demeura toujours dans un état voisin de la pauvreté, ce qui lui inspira une humeur chagrine et une envie de critiquer qu'on remarque dans tous ses ouvrages : il était très-babillard. Aussi Ménage a-t-il dit de lui : « Bernier de » Blois devrait bien savoir parler; car » il ne fait autre chose..... mais il est » *vir levis armaturæ*. » On a de lui : I. *Histoire de Blois*, 1682, in-4°., où l'on trouve des fautes considérables, au jugement de D. Liron ; II. *Essais de médecine*, 1689, in 4°., 2de. édition, abrégée en quelques endroits, 1695, in-4°., sous ce titre : *Histoire chronologique de la médecine et des*

médecins. Cet ouvrage est plein d'anecdotes piquantes, mais qui ne sont pas toujours exactes. III. *Anti-Menagiana*, 1693, in-12. Bernier décharge ici sa mauvaise humeur, tant sur le *Menagiana*, qui avait paru la même année, que sur ceux qu'il croyait y avoir contribué. IV. *Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont pas encore été donnés, par le sieur de Popincourt*, 1696, in-12. Ce recueil est peu de chose. V. *Jugement et nouvelles observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de M. Fr. Rabelais*, ou *le Véritable Rabelais réformé, avec la Carte du Chinonois, pour l'intelligence de quelques endroits du roman de cet auteur, par le S. Saint-Honoré*, 1697, in-12, ouvrage rempli de verbiage, où l'on trouve cependant quelques bonnes remarques. Bernier mourut le 18 mai 1698, âgé de soixante-seize ans. A. B—T.

BERNIER (NICOLAS), né à Mantes en 1664, mort à Paris en 1734, fut successivement maître de la Sainte-Chapelle, et de la chapelle du roi. L'amour de son art l'ayant engagé dans sa jeunesse à faire le voyage d'Italie, il ne trouva d'autre moyen pour connaître les partitions de Caldara, fameux compositeur qui jouissait à Rome d'une grande réputation, que de se faire recevoir chez lui en qualité de domestique. Ayant un jour trouvé sur le bureau de ce maître un morceau de musique qui n'était point terminé, il l'acheva. Cette aventure le lia intimement avec Caldara, et contribua à lui faciliter les moyens de se perfectionner dans son art. Bernier fut un des musiciens les plus versés dans la science du contrepoint, et l'école qu'il fonda en France jouit long-temps d'une grande réputation. Parmi ses compositions, on distingue plusieurs motets, et surtout son *Miserere*, et six livres de cantates, dont les paroles sont en partie de J.-B. Rousseau (*Voy. l'Europe illustre*, tom. VI). P—x.

BERNIER (FRANÇOIS), dans le siècle brillant de Louis XIV, se distingua également comme philosophe et comme voyageur. Son mérite, sous ce double rapport, était encore rehaussé par les grâces de son esprit et de sa personne. Tant d'avantages lui procurèrent de son vivant une grande célébrité qui lui a en partie survécu. On ne lit plus ses Traités de philosophie ; c'est une suite naturelle du progrès des sciences depuis le 17e. siècle; mais, par la même raison, ses Voyages sont mieux appréciés et plus estimés qu'ils ne l'ont jamais été. Ils font connaître des contrées qu'aucun Européen n'avait visitées avant lui, et qu'on n'a pas mieux décrites depuis, comme, par exemple, le pays de Kachemyr. Ils jettent une vive lumière sur les révolutions de l'Inde à une époque intéressante, celle d'Aureng-Zeyb. Georges Forster place Bernier au premier rang des historiens de l'Inde; il loue son style simple et intéressant, son jugement exquis, l'exactitude de ses recherches ; et la lettre où Forster porte ce jugement sur le voyageur français est datée de Kachemyr même. Bernier fut recherché par les personnages les plus illustres et les plus distingués de son temps. Il eut des liaisons particulières avec Ninon de Lenclos, Mme. de la Sablière, Chapelle, dont il a composé l'éloge, et St.-Evremont, qui nous le représente comme digne, par sa figure, sa taille, ses manières, sa conversation, d'être appelé le *joli Philosophe*. Il contribua, avec Boileau, à la composition de cet arrêt burlesque qui empêcha le grave président de Lamoignon de

faire rendre par le parlement de Paris un arrêt véritable qui eût été plus sérieusement burlesque. Bernier naquit à Angers ; on ne dit point en quelle année. Il étudia la médecine ; et, après s'être fait recevoir docteur à Montpellier, il se livra à son goût pour les voyages. Il passa en Syrie en 1654 ; et de là il se rendit en Égypte. Il demeura plus d'une année au Caire, où il fut attaqué de la peste. Il s'embarqua peu de temps après à Suez, pour aller dans l'Inde, et y résida douze ans, dont huit en qualité de médecin de l'empereur Aureng-Zeyb. Le favori de ce prince, l'émyr Danichmend, ami des sciences et des lettres, protégea Bernier, et l'emmena avec lui dans le Kachemyr. De retour en France, Bernier publia ses voyages et ses ouvrages philosophiques. Il visita l'Angleterre en 1685, et mourut à Paris le 22 septembre 1688. Voici la liste de ses écrits : I. *Histoire de la dernière révolution des états du Grand-Mogol*, etc., tomes I et II, Paris, 1670, in-12 ; avec une carte ; *Suite des Mémoires du sieur Bernier sur l'empire du Grand-Mogol*, tomes III et IV, Paris, 1671. Ces divers écrits firent distinguer Bernier de ses homonymes par le surnom de *Mogol*. Ils ont été plusieurs fois réimprimés sous le titre suivant : *Voyages de François Bernier, contenant la description des états du Grand-Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Kachemire*, etc., Amsterdam, 1699 et 1710 ou 1724, 2 vol. ; et traduit en anglais, Londres, 1671, 1675, in-8°. ; II. *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*. La première édition a été imprimée à Lyon en 1678, en 8 vol. in-12 ; la seconde, en 1684, est en 7 vol. On trouve, dans cette dernière, les *Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, qui avaient été imprimés séparément, Paris, 1682, in-12. C'est dans cet écrit, adressé à Mme. de la Sablière, qu'il dit : « Il y a trente à quarante » ans que je philosophe, fort per- » suadé de certaines choses, et voilà » que je commence à en douter. C'est » bien pis : il y en a dont je ne doute » plus, désespéré de pouvoir jamais » y rien comprendre. » La philosophie de Bernier était celle d'Épicure ; on peut en juger par ce passage d'une lettre de St.-Évremond à Mlle. Lenclos. « M. Bernier, en parlant de la » mortification des sens, me dit un » jour : Je vais vous faire une confi- » dence que je ne ferais pas à Mme. de » la Sablière, à Mlle. Lenclos, et » même que je tiens d'un ordre su- » périeur ; je vous dirai *que l'absti-* » *nence des plaisirs me paraît un* » *grand péché*. Je fus surpris de la » nouveauté du système. » Ce système certainement n'avait rien de bien neuf pour Mlle. Lenclos. III. *Mémoire sur le quiétisme des Indes*, inséré dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, septembre 1688, pag. 47 ; IV. *Extrait de diverses pièces envoyées pour étrennes par M. Bernier à Mme. de la Sablière*, inséré dans le *Journal des savants*, du 7 et du 14 juin 1688 ; V. *Éloge de Claude-Emmanuel Luillier-Chapelle*, dans le *Journal des savants* de juin 1688 ; VI. *Arrêt donné en la grand'chambre du Parnasse pour le maintien de la philosophie d'Aristote*. On trouve ce morceau dans le tome IV, pag. 278, du *Ménagiana* de l'édition de 1715 ; VII. *Éclaircissement sur le livre du P. le Valois, jésuite*, intitulé : *Sentiments de M. Descartes touchant la*

propriété des corps. Ce morceau se trouve dans le *Recueil des pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes* (publié par Bayle), Amsterdam, 1684, petit in-12. VIII. *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. W—R.

BERNIER (ÉTIENNE-ALEXANDRE-JEAN-BAPTISTE-MARIE), abbé, né dans une classe inférieure, à Daon, en Anjou, le 31 décemb. 1764. Il avait eu des succès dans ses études au collége d'Angers : ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint, encore assez jeune, curé de la paroisse de St.-Laud à Angers, où il jouissait d'une assez grande considération, quand la révolution arriva ; il ne voulut point prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé, et parvint cependant, ainsi que beaucoup de prêtres des diocèses de l'ouest, à éviter la déportation, exercée à la fin de 1792 contre les ecclésiastiques insermentés. Dès que la guerre de la Vendée eut éclaté au mois de mars 1793, il se rendit à l'armée d'Anjou, où il était précédé par quelque réputation de zèle et de capacité. Lorsqu'après les premiers succès des Vendéens, ils formèrent un conseil supérieur pour établir dans le pays révolté une apparence d'ordre et d'administration, Bernier fit partie de ce conseil. L'abbé de Folleville, qui passait alors pour évêque d'Agra, était le président ; le rang qu'on lui supposait dans l'église, lui donna d'abord une grande prééminence sur le conseil et sur tous les prêtres de l'armée; mais, dans des circonstances si difficiles, la première place n'est pas long-temps occupée par ceux qui ne la doivent pas à leur caractère et à leur talent ; l'abbé de Folleville, dès qu'il se fut montré faible et médiocre, perdit toute son influence, et l'abbé Bernier devint l'apôtre de la Vendée. Parmi tant de circonstances qui rapprochent la guerre de la Vendée des mœurs antiques et des temps chevaleresques, on remarquera encore celle-là : les braves entendant mal les affaires, ne connaissant que leur épée, et se reposant sur les ecclésiastiques de tout ce qui est prudence et savoir, l'abbé Bernier acquit bientôt un ascendant universel, et il n'était plus question que de lui dans l'armée; il avait une grande facilité à écrire et à parler ; il prêchait d'abondance, avec une force et un éclat qui entraînaient tout le monde ; il y avait toujours de l'à-propos dans ce qu'il disait ; ses textes étaient bien choisis et ramenés heureusement; jamais il n'hésitait ; et, bien que son éloquence fût abondante et fleurie, plutôt que fougueuse, il paraissait inspiré. Ce qu'on retrouve de lui ne saurait maintenant donner une si grande idée des effets qu'il produisait. On aimerait à y trouver un ton moins déclamatoire ; mais il est si facile d'exercer, par la parole, de l'action sur les hommes déjà persuadés et animés, que l'on doit être peu surpris de la renommée qu'avait acquise l'abbé Bernier. D'ailleurs, son extérieur aidait à ses paroles ; le son de sa voix était pénétrant, ses gestes avaient de la grâce, ses manières étaient simples et même un peu rustiques. Il était infatigable; son zèle était toujours renaissant, et jamais il ne perdait courage ; il donnait de bons conseils aux généraux, et savait se prêter à l'esprit militaire sans trop déroger à son caractère ecclésiastique ; il lui est même arrivé de guider de ses avis les officiers inférieurs, un jour de bataille où les chefs étaient absents ; il dominait au conseil supérieur par la promptitude de son esprit et de ses rédactions ; il était plus cher encore aux soldats par ses prédications et son

zèle pour la religion. Quand l'abbé Bernier fut devenu de la sorte un des premiers personnages de l'armée, on commença à le juger autrement; on entrevit un but d'ambition dans toute sa conduite; on aperçut combien il jouissait de la domination qu'il avait acquise, combien il cherchait à la rendre absolue. On découvrit qu'il semait la discorde partout, flattant les uns aux dépens des autres, pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Souvent les généraux furent obligés de réprimer les prétentions du conseil supérieur qui cherchait à s'ériger en gouvernement. Le respect qu'on avait pour l'abbé Bernier allait toujours en s'affaiblissant; mais on conservait toutefois une haute idée de son esprit et de ses talents. Bientôt les désastres de l'armée firent trève à tout projet d'ambition; on fut chassé au-delà de la Loire. Au milieu de ces circonstances malheureuses, l'abbé Bernier montra toujours beaucoup de constance et de fermeté. Sans cesse il employa tous ses efforts pour ranimer le courage des soldats; cependant, après la défaite de Granville, il fut accusé d'avoir voulu, avec M. de Talmont, quitter l'armée et passer en Angleterre; et, bien qu'on puisse hésiter à lui supposer ce projet, les chefs vendéens en demeurèrent la plupart persuadés. Lorsque la déroute de Savenay eut tout-à-fait dispersé l'armée fugitive, l'abbé Bernier demeura caché en Bretagne. Il ne perdit pas courage, il composait des sermons, il essayait d'émouvoir les paysans, de soulever le pays; mais voyant qu'il ne réussissait pas, il traversa périlleusement la Loire, revint en Poitou, et arriva à l'armée de Charette, d'où il passa bientôt dans l'armée d'Anjou que commandait Stofflet. Ce fut le lendemain de son arrivée que Marigny fut exécuté par les ordres de Stofflet, qui avait souvent assuré qu'il ne songeait pas à accomplir cette condamnation (*Voy.* MARIGNY). Cette horrible mort fut généralement attribuée à l'influence du curé de St.-Laud. De ce moment, l'abbé Bernier devint le vrai chef de l'armée d'Anjou; Stofflet, homme grossier et sans lumières, ne se conduisait que par ses conseils; les proclamations étaient rédigées par l'abbé Bernier; c'était lui qui correspondait avec les émigrés et les puissances étrangères; il avait même la jouissance de ne pas être contraint à employer l'adresse pour dominer; car Stofflet, insolent vis-à-vis de tout autre, était humble envers lui. Lorsque les chefs vendéens crurent à propos de conclure avec les républicains une paix qui ne pouvait être ni durable, ni sincère, ce fut l'abbé Bernier qui négocia, qui fit les conditions; et dès lors on s'accoutuma à le regarder comme l'âme de la Vendée. Lorsque Charette reprit les armes et rompit la paix, Stofflet affecta au contraire d'y paraître fidèle; le général Hoche eut même une conférence avec lui; l'abbé Bernier porta la parole, et sut si bien captiver le général républicain, que celui-ci proposa au gouvernement d'employer Stofflet et le curé de St.-Laud pour travailler à pacifier le pays. Cependant, au bout de quelques mois, les promesses flatteuses des princes de la maison de Bourbon et de l'Angleterre, les instances des émigrés, et plus encore la crainte qu'il pouvait avoir d'être dupe de la politique du général Hoche, déterminèrent l'abbé Bernier à ranimer la guerre en Anjou; elle ne fut pas longue; les mesures étaient si bien prises, que Stofflet ne put pas même rassembler son armée; et bientôt il erra en fugitif, ainsi que le curé de St.-Laud, qu'on recherchait avec plus d'empres-

sement encore. Le 25 février 1796, l'abbé Bernier fit dire à Stofflet de venir le trouver dans une métairie où il était caché. Pendant le message, il apprend que cette retraite était peu sûre; il la quitte. Stofflet arrive; et comme le curé de St.-Laud, ne songeant qu'à sa propre sûreté, ne lui avait fait donner aucun avis, il passe la nuit dans cet asyle. On investit la maison, croyant s'emparer de l'abbé Bernier; et l'on prend Stofflet, qui, peu de jours après, alla au supplice. Les Vendéens trouvèrent encore que ce malheur devait être un nouveau sujet de reproche pour l'abbé Bernier : cependant, il conserva son influence sur les chefs, et on le vit presqu'aussi important auprès de M. d'Autichamp qu'auprès de Stofflet son prédécesseur; ce fut même à ce moment qu'il fut nommé agent-général des armées catholiques près les puissances étrangères. Il refusa de se rendre à Londres, et continua à soutenir le courage de son parti, cherchant dans ses lettres à faire illusion aux princes et aux Anglais sur la faiblesse de ces débris qu'aucun secours ne pouvait ranimer. Enfin, sa constance se lassa; il désespéra de sa cause; il demanda au général Hoche un passeport pour se rendre en Suisse : on le lui accorda; mais il avait voulu seulement faire semblant de quitter le pays; il y resta caché. Il entretenait beaucoup de correspondances au dedans et au dehors, faisait sans cesse des plans d'insurrection; tantôt, il cherchait à se donner de l'importance et à mettre à la tête du parti des hommes inférieurs par leur position et leur caractère, et qu'il eût pu gouverner; tantôt, il essayait de se rapprocher des chefs plus considérables; mais son influence était usée; il n'inspirait aucune confiance : on reprit les armes en 1799, et il ne put jouer aucun rôle. Peu de temps après, l'empereur Napoléon, ayant pris en main les rênes de l'état, s'occupa de soumettre et de pacifier la Vendée. L'abbé Bernier saisit sur-le-champ cette occasion de devenir un grand personnage. Pendant que les chefs vendéens hésitaient encore dans la conduite qu'ils devaient tenir, le curé de St.-Laud s'établit auprès du gouvernement consulaire comme le représentant des Vendéens; il parvint à donner, de son importance et de son pouvoir dans les départements de l'ouest, une idée assez exagérée; on écoutait ses conseils, on lui demandait des renseignements. Cependant, on s'aperçut assez vite que, s'il était utile, il était loin d'être nécessaire. En même temps, il s'en fallait beaucoup qu'il produisît à Paris un effet proportionné à sa renommée; on lui trouvait de la finesse et de l'esprit de conduite, tandis qu'on eût désiré lui voir de la chaleur et de l'enthousiasme; et même cet esprit n'avait pas cette espèce de grâce et d'élégance avec lesquelles on peut conquérir la mode au défaut de la gloire. Il s'oubliait parfois, au point de chercher à se faire plus d'honneur de son habileté que de son zèle; et ceux qui ne lui en savaient pas mauvais gré par principe de conscience, l'en blâmaient comme d'un manque de goût. Il eut à prêcher le jour anniversaire du 2 septembre à l'église des Carmes. L'orateur, le sujet, le lieu, c'étaient bien des motifs pour exciter la curiosité. L'abbé Bernier se montra inférieur à une si belle occasion, et l'apôtre de la Vendée, prêchant sur le massacre des prêtres, fut trouvé froid et affecté. Cependant il inspirait encore assez de confiance pour être nommé parmi les plénipotentiaires chargés de traiter du concordat avec l'envoyé du pape. Cette négociation, qu'il ne dirigea point, mais

où il montra un fort bon esprit, aurait pu le placer au premier rang du clergé que le retour de la religion allait ramener en France. Cependant, il ne se donna pas une assez haute considération et n'inspira pas assez de confiance pour obtenir tout ce que probablement il avait convoité. Il fut fait évêque d'Orléans, et se flatta qu'une nomination de cardinal *in petto* lui était réservée. Dès qu'il fut dans son diocèse, on le retrouva, tel qu'il s'était montré aux premiers jours de la Vendée, pieux, simple, régulier dans ses mœurs, remplissant tous les devoirs de son saint ministère, aimé et vénéré des fidèles, dans un diocèse fort religieux. Lorsque le pape vint à Paris, en 1804, on crut démêler que l'évêque d'Orléans cherchait à s'établir avec le Saint-Père dans des relations immédiates, et à gagner sa faveur sans la devoir à aucune protection. S'il en a été ainsi, c'est un grand manque de tact; c'était risquer de perdre le crédit qu'il avait acquis, pour ne rien obtenir. Il revint dans son diocèse plutôt qu'il n'y était attendu; depuis, il y parut toujours soucieux, et on lui supposait quelque chagrin secret. En 1806, il revint à Paris, où il n'était point venu depuis plus de deux ans, tandis qu'auparavant ses voyages étaient fréquents; il y tomba malade, et mourut d'une fièvre bilieuse, le 1er. octobre. Quelques personnes pensèrent que les ennuis de l'ambition trompée avaient abrégé sa vie. Bernier, dit le *Dict. hist. des Musiciens*, est auteur des paroles et de la musique du *Réveil des Vendéens*, qu'on trouve dans la 38e. année du *Journal hebdomadaire*, N°. 52. On a dit que l'abbé Bernier avait écrit quelques notes sur l'histoire de la Vendée, et qu'il les avait fait brûler avant sa mort; elles sont regrettables, bien qu'on ne pût pas être assuré d'une sincérité complète. Lorsque le livre de M. de Beauchamp parut, on inséra dans la *Gazette de France* des observations de l'abbé Bernier sur cette histoire, pour rectifier quelques faits et combattre quelques opinions; ces articles contiennent peu de détails et ont cependant de l'intérêt (*Voy.* FOLLEVILLE, MARIGNY et STOFFLET). A.

BERNIER (PIERRE-FRANÇOIS), né à la Rochelle le 19 novembre 1779, annonça de bonne heure des dispositions pour les sciences, et y fit de grands progrès. Sans fortune, il trouva des ressources dans M. Duc-la-Chapelle, de Montauban, qui lui offrit et sa bibliothèque et son observatoire. Candidat à l'école polytechnique, il vint à Paris en janvier 1800, et, à l'école de Lalande, il prit bientôt un goût passionné pour l'astronomie. L'expédition de Baudin pour la Nouvelle-Hollande se préparait; Bernier demanda à en faire partie, et, le 5 août 1800, il fut nommé, avec Bissy, astronome de l'expédition. La conduite de Baudin ayant réduit quinze de ses compagnons de voyage, et Bissy entre autres, à le quitter, Bernier resta seul chargé des travaux et observations astronomiques. Depuis la fin de novembre 1801, sa santé s'altéra; on lui proposa de le ramener en France; il refusa, et succomba, victime de son zèle, sur le bâtiment de l'expédition, alors près de Timor, au mois de juin 1803. Ses notes ont été remises à l'institut. A—B—T.

BERNIER DE LA BROUSSE. *V.* BROUSSE (de la).

BERNINI (GIOVANNI-LORENZO), dit le *Cavalier Bernin*. Cet artiste célèbre, qui remplit le 17e. siècle de sa renommée, et Rome de ses ouvrages, reçut de ses contemporains le titre de

Michel-Ange moderne, parce qu'il réunissait à un degré supérieur les trois parties de l'art. Peintre, statuaire et architecte, c'est surtout en cette dernière qualité qu'il mérita sa réputation. Aussi riche des dons de la nature que favorisé par les circonstances, il s'éleva au-dessus des règles, se créa une manière facile, dont il sut couvrir les défauts par un vernis si brillant, que la multitude en fut éblouie, et que son nom, répété avec orgueil, par l'Italie, et, avec une sorte de respect d'habitude, par les autres nations, impose encore aux artistes et à la critique les égards qu'elle doit aux grands talents. Pietro Bernini, son père, quitta de bonne heure la Toscane, sa patrie, pour aller à Rome, étudier la peinture et la sculpture. Il devint habile dans ces deux arts, et passa à Naples, où il les exerça avec distinction, et où il se maria. En 1598, il eut un fils, qu'il nomma *Giovanni Lorenzo*, et qui devait ajouter au nom de son père une illustration nouvelle. Dès son enfance, le Bernin annonça la plus étonnante facilité pour l'étude de tous les arts du dessin, et à l'âge de huit ans il exécuta en marbre une tête d'enfant, qui fut considérée comme une merveille. Pietro Bernini, voulant cultiver de si heureuses dispositions, amena son fils à Rome, et il lui inspira pour les grands maîtres un respect qui ne se démentit jamais, quoique par la suite le Bernin ait abandonné leurs traces. Le pape voulut voir cet enfant extraordinaire, qui, à dix ans, étonnait les artistes; et il lui demanda s'il saurait dessiner sur-le-champ une tête à la plume: « Laquelle? répondit le Ber» nin. — Tu sais donc les faire toutes, » s'écria le pape, avec surprise, » et il ajouta: « Fais un S. Paul. » Le jeune artiste termina cette tête en une demi-heure; et le pape, enchanté, le recommanda vivement au cardinal Maffeo Barberini, amateur très-éclairé des arts: « Dirigez, dit-il, dans ses études » cet enfant, qui deviendra le Michel-» Ange du siècle. » Vers le même temps, le Bernin se trouvait dans l'église de St.-Pierre, avec Annibal Carrache, et quelques autres artistes célèbres; celui-ci, se tournant vers la coupole, dit: « Il serait bien à désirer » qu'il parût un homme d'un génie » assez vaste pour concevoir et ériger » au milieu et au fond de ce temple » deux objets qui répondissent à son » étendue. » Le jeune enthousiaste s'écria aussitôt: « Que ne suis-je cet » homme-là! » ne pensant guère qu'un jour il serait appelé à réaliser le vœu de Carrache. L'un des premiers ouvrages du Bernin fut le portrait en marbre du prélat Montajo, d'une telle ressemblance, qu'en le voyant, quelqu'un dit: « C'est Montajo pétrifié. » Il fit ensuite les bustes du pape, de quelques cardinaux, et plusieurs figures grandes comme nature; un *St.-Laurent*; le *David s'apprêtant à lancer une pierre*; son groupe d'*Énée et Anchise*. Il était encore dans sa 18ᵉ. année, lorsqu'il fit celui d'*Apollon et Daphné*, chef-d'œuvre de grâce et d'exécution. Ayant revu ce groupe vers la fin de sa vie, il avoua que, depuis cette époque, il avait fait bien peu de progrès. En effet, son style était plus pur et moins maniéré qu'il ne le devint par la suite. Les succès du Bernin dans la statuaire allaient toujours croissant. Grégoire XV, qui avait succédé à Paul V, reconnut également son mérite, en le créant chevalier; mais le cardinal Maffeo Barberini devait mettre le comble à sa fortune. A peine fut-il parvenu au siége pontifical qu'il fit appeller son protégé « Si le Bernin, lui dit-il, s'estim

» heureux de me voir son souverain, » je me glorifie bien plus de ce qu'il » existe lui-même sous mon pontifi- » cat. » Dès-lors, il le chargea de faire des projets pour l'embellissement de la basilique de St.-Pierre, et il lui assura une pension de trois cents écus par mois. Sans abandonner la statuaire, le génie du Bernin se tourna vers l'architecture, et, se rappelant le vœu exprimé par le Carrache, il conçut les projets du baldaquin, de la chaire de St.-Pierre et de la place circulaire qui devait précéder le temple. Il commença par le baldaquin, espèce de dais qui couronne l'autel principal, et ce qu'on appelle *la Confession de St.-Pierre*; il est supporté par quatre colonnes torses, enrichies de figures et d'ornements tout en bronze, et d'une délicatesse remarquable, quant à l'exécution. On a comparé la hauteur de ce baldaquin à celle du fronton de la colonnade du Louvre, et elle le surpasse de vingt-quatre pieds; cependant, cette masse énorme est calculée de manière à produire un grand effet sans nuire aux proportions de l'édifice. Au reste, tout en louant cette belle conception du Bernin, les artistes gémiront long-temps de ce qu'on n'a pu la réaliser qu'en dépouillant le Panthéon de tous ses ornements antiques de bronze. Le pape fit compter dix mille écus à l'artiste, augmenta ses pensions, et répandit des grâces sur ses frères. Nous ne parlerons pas de la fontaine de la *Barcaccia*, dont l'idée bizarre a été plus louée qu'elle ne le mérite; celle de la place Barberine est mieux composée. Ne pouvant entrer dans le détail des nombreux ouvrages que le Bernin exécuta à cette époque, citons-en quelques-uns : le Palais Barberini, qui est d'une belle ordonnance ; le Campanile de St.-Pierre ; le modèle du tombeau de la comtesse Mathilde, qui fut travaillé par ses élèves; et enfin, celui de son bienfaiteur, le pape Urbain VIII. Le rapport n'y est pas parfaitement établi entre l'action de la statue du pape et celle des figures qui l'environnent. Néanmoins l'idée est grande, les poses bien imaginées, l'exécution soignée, et l'artiste a su mélanger avec adresse le marbre, le bronze et la dorure. La réputation du Bernin s'étendait de plus en plus, et Charles Ier., roi d'Angleterre, voulut avoir sa statue de la main de l'artiste italien. Il lui envoya trois portraits, dans lesquels van Dyck l'avait représenté sous différents aspects; par ce moyen ingénieux, la figure fut très-ressemblante; et en la recevant, le roi, tira de son doigt un diamant qui valait six mille écus, le remit à l'envoyé du Bernin : « Ornez, dit-il, cette main, qui exécute » de si belles choses. » A la même époque, un Anglais fit le voyage d'Italie, pour avoir sa statue de la main de cet artiste, et il la paya, comme le roi Charles, six mille écus. En 1644, le cardinal Mazarin, qui avait connu le Bernin à Rome, essaya vainement de l'attirer en France, et lui offrit, de la part de Louis XIV, 12,000 écus d'appointements. Aussitôt que son protecteur, Urbain VIII, eut fermé les yeux, et qu'Innocent X lui eût succédé, l'envie que l'artiste en faveur avait jusque-là comprimée, se déchaîna contre lui, et le campanile qu'il avait construit à l'angle de la façade de St.-Pierre sur de mauvaises fondations, menaçant ruine, l'on ne manqua pas de publier que le poids de cette construction allait entraîner dans sa chute le portique entier, et peut-être même le dôme, qui s'était lézardé depuis que le Bernin avait creusé des niches dans les piliers. Quoique ces craintes fussent exagérées, elles nécessitèrent la démolition du campanile, et les ennemis du Bernin

triomphèrent. Le pape, indisposé contre cet artiste, le priva d'une partie de ses travaux, et laissa languir les autres. Cependant le Bernin, restreint à des ouvrages particuliers, exécuta pour l'église de Ste.-Marie de la Victoire ce fameux groupe de *Ste. Thérèse avec l'Ange*, où l'expression extatique de l'amour divin est si vivement rendue, qu'elle prend le caractère délirant de la volupté mondaine. Innocent X voulait faire construire une belle fontaine dans la place Navone; il consulta à ce sujet tous les artistes de Rome, affectant d'oublier le Bernin, qui n'en fit pas moins un modèle, que le prince Ludovisi mit par surprise sous les yeux du pontife. Ce projet magnifique, et qui écrasait ceux des rivaux du Bernin, fut admiré par le pape, qui convint de ses torts avec cet homme supérieur, et fit construire la fontaine d'après son dessin. Le pontife étant venu voir ce monument avant qu'il fût découvert, demanda à l'architecte si les eaux y arriveraient bientôt; l'adroit courtisan répondit qu'il ferait en sorte que l'époque n'en fût pas très-éloignée; et le pape, après lui avoir donné sa bénédiction, sortait de l'enceinte, lorsqu'un bruit soudain, produit par la chute des eaux, le fit revenir sur ses pas; enchanté de la beauté de ce spectacle, il dit à l'artiste: « Par cette jouissance imprévue, vous » prolongez ma vie de dix ans. » Le Bernin exécuta à la même époque le palais de Monte Citorio. Alexandre VII, successeur d'Innocent X, montra autant de goût pour les arts que de bienveillance pour le Bernin, et lui demanda un projet pour la décoration de la place de St.-Pierre; ce fut alors que s'éleva cette célèbre colonnade circulaire qui est dans une proportion si juste, et se raccorde si bien avec l'immense basilique, qu'elle semble être le résultat d'une même pensée. L'artiste n'a pas aussi bien réussi dans la composition de la chaire de St.-Pierre, soutenue par les figures colossales des quatre docteurs de l'Église. Le premier modèle de cette grande machine ayant paru trop mesquin, Bernin eut le courage de le recommencer, et il aurait dû avoir celui de renoncer à cette composition pour en adopter une moins maniérée. Citons encore le palais Odescalchi, place des SS. Apôtres, la rotonde de la Riccia, le noviciat des jésuites à Monte-Cavallo, etc. Louis XIV voulut honorer le mérite du Bernin, en le consultant sur la restauration du palais du Louvre. Colbert lui envoya les plans de ce palais, en l'engageant à jeter sur le papier quelqu'une de ces *admirables pensées qui lui étaient si familières*. Le Bernin fit l'esquisse d'un nouveau projet de restauration, qui plut tant à Louis XIV, que ce monarque écrivit à l'artiste: « qu'il avait le plus grand désir de voir et de connaître une personne aussi illustre, pourvu que ce vœu s'accordât avec le service de sa sainteté, et avec sa propre commodité. » Le Bernin ne put résister à de telles instances, et il partit de Rome en 1665, à l'âge de soixante-huit ans, avec l'un de ses fils, deux de ses élèves, et une nombreuse suite. Jamais artiste ne voyagea avec tant de pompe et d'agrément. Tous les princes dont il traversait les états le comblaient de présents. En France, il fut reçu et complimenté à la porte de toutes les villes par les magistrats, et à Lyon même, qui ne rendait cet honneur qu'aux seuls princes du sang. Quand il approcha de Paris, on envoya à sa rencontre de Chantelou, maître d'hôtel du roi, qui devait le recevoir, lui tenir compagnie, le mener partout, et qui a laissé un journal du voyage et du séjour du Bernin en

France (manuscrit inédit très curieux, il nous a servi pour rectifier quelques faits). Le Bernin fut installé dans un hôtel qu'on lui avait préparé, et où Colbert vint lui rendre visite de la part du roi, qui l'attendait à St.-Germain; il y fut reçu honorablement, causa long-temps avec le roi, et fut ensuite admis, ainsi que son fils, à la table des ministres. Le Bernin s'occupa d'abord des projets de restauration du Louvre; mais il ne vit pas, comme on l'a prétendu, la célèbre colonnade de Perrault, dont les dessins ne furent présentés au roi qu'après le départ de l'artiste italien, et qui ne fut terminée que cinq ans après. La surprise que lui inspira ce monument, et les éloges généreux qu'on lui attribue, et que Voltaire a consacrés par ses vers, ne sont donc qu'une méprise. Pendant les cinq mois que le Bernin resta à Paris, on jeta, d'après ses dessins, les fondements de la colonnade du Louvre, qu'il avait projeté de réunir aux Tuileries par une galerie parallèle à l'ancienne; mais comme son plan de distribution de ce palais ne tendait à rien moins qu'à détruire tout ce qui existait déjà, l'on n'eut pas de peine à y renoncer, pour adopter celui de Perrault. Le Bernin fit aussi le buste de Louis XIV, qui lui donnait de fréquentes séances, et se plaisait à le faire causer. Un jour, S. M. posa pendant une heure entière; l'artiste, fier d'une si grande faveur, s'écria, en jetant ses outils: « Miracle! un grand » roi, jeune et français, a pu rester une » heure tranquille. » Une autre fois, ayant écarté de dessus le front de son royal modèle une boucle de cheveux qui le recouvrait: « Votre majesté, » dit-il, peut montrer son front à toute » la terre. » Et la cour ne tarda pas à imiter cet ajustement de cheveux, qu'on appela la *coëffure à la Bernin.* Néanmoins, cet artiste ayant éprouvé quelques dégoûts, ils lui firent désirer de retourner à Rome; et, sous le prétexte que le pape le demandait, il prit congé du roi, qui lui donna 10,000 écus, lui fit une pension de 2000 écus, et une de 400 à son fils. Le retour du Bernin se fit également aux frais du roi, qui, voulant immortaliser ce voyage, fit frapper une médaille avec le portrait de l'artiste, au revers les muses de l'art, et cet exergue: *Singularis in singulis, in omnibus unicus.* Le Bernin s'était engagé à faire la figure équestre de Louis XIV en marbre, et d'une proportion colossale, il la termina en quatre ans; mais soit qu'on ne trouvât pas la tête ressemblante, soit qu'on ne fût pas content du motif de la figure, l'on en a fait depuis un Curtius, qui se voit encore à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. A son retour à Rome, le Bernin avait été reçu avec de grandes démonstrations de joie; le pape nomma son fils chanoine de Ste.-Marie-Majeure, et le pourvut de plusieurs bénéfices. Le cardinal Rospigliosi, que le Bernin avait beaucoup connu, étant devenu pape, sous le nom de *Clément IX*, Bernin fut admis dans sa familiarité, et chargé de divers ouvrages, entre autres de l'embellissement du pont St.-Ange. Cet artiste infatigable exécuta à l'âge de soixante-dix ans l'un de ses plus beaux ouvrages, le tombeau d'Alexandre VII. Arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, et avant de poser le ciseau, le Bernin sculpta, pour la reine Christine, une demi-figure en bas-relief, représentant le Sauveur du monde. S'étant ensuite occupé de quelques ouvrages d'architecture, et, entre autres, de la réparation du vieux palais de la chancellerie, qui tombait en ruines, il se livra, malgré son grand âge, avec tant

d'ardeur à ces travaux pénibles, qu'il perdit le sommeil, ses forces, et, bientôt après, il arriva au terme de son existence, le 28 novembre 1680, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Par son testament, il légua au pape un grand tableau de sa main, représentant un Christ; et à la reine de Suède, la figure du Sauveur, son dernier ouvrage de sculpture, que cette princesse avait d'abord refusé, ne croyant pas pouvoir assez le payer. Il laissa à ses enfants une statue de *la Vérité*, et une fortune qui s'élevait à 400,000 écus romains (environ 3,300,000 fr.). Il fut enterré avec la plus grande pompe, à Ste.-Marie-Majeure. Le Bernin était d'une taille ordinaire, très brun; son visage avait quelque chose de l'aigle; son regard, ordinairement vif et spirituel, devenait terrible, lorsqu'il était animé par la colère. D'un tempérament tout de feu, il ne pouvait cependant souffrir les rayons du soleil sans en être incommodé. Sa santé fut faible jusqu'à l'âge de quarante ans; depuis, elle devint parfaite; il supporta les plus grandes fatigues de corps et d'esprit, et n'eut aucune infirmité jusqu'à la fin de sa vie. Il était sobre, et mangeait néanmoins beaucoup de fruits. Il parlait avec discrétion des ouvrages d'autrui, et des siens avec modestie. Parmi les statues antiques, il donnait la préférence au Laocoon et au torse, dit le *Pasquin*, et il classait ainsi les peintres: Raphaël, le Corrège, le Titien, Annibal Carrache, etc. Il savait tirer un parti ingénieux des moindres choses. N'ayant à sa disposition qu'un filet d'eau pour une fontaine, il figura une femme qui, après s'être lavé la tête, exprimait l'eau de ses cheveux. Son esprit était vif, et ses réparties promptes. La reine de France donnait beaucoup de louanges au portrait de son auguste époux: « V. M. ne loue tant la copie, » dit le Bernin, que parce qu'elle est » amoureuse de l'original. » Dans une compagnie de dames, on lui demandait quelles étaient les plus belles des italiennes ou des françaises: « Elles sont » également belles, dit-il, avec la dif» férence que le sang circule sous la » peau des premières, et le lait sous celle » des autres. » Son principe favori, et qu'il répétait souvent, était: *Chi non esce talvolta della regola, non la passa mai.* Il en résulte qu'il pensait que, pour marquer dans les arts, il fallait se mettre au-dessus des règles, et se créer un genre original: c'est ce que le Bernin a fait avec un rare bonheur, mais avec un succès passager. L'aveu de cet artiste, lorsque, vers la fin de sa carrière, il revit ses premiers ouvrages, est le cri de la vérité et de l'amour-propre désabusé; il reconnut alors qu'en s'écartant des vrais principes, de l'imitation de l'antique et de la nature, il était tombé dans le maniéré; qu'il avait pris la facilité d'exécution pour l'inspiration du génie; qu'en voulant exagérer la grâce, il avait rencontré l'afféterie, et avait étouffé la beauté sous le luxe de vains ornements. L'opinion d'un Italien, grand connaisseur, ne sera pas suspecte; écoutons Lanzi à ce sujet: « Le » cavalier Bernin, grand architecte, » mais moins habile sculpteur, fut » l'arbitre et le dispensateur de tous » les travaux de Rome, sous Ur» bain VIII et Innocent X. Son style » influait nécessairement sur celui de » tous les artistes, ses contemporains; » il était séduisant, mais maniéré, » particulièrement dans les draperies. » Il ouvrit la carrière au caprice; les » vrais principes commencèrent à » s'altérer, et l'on y en substitua bien» tôt de faux. En quelques années, » l'étude de la peinture prit une direc-

» tion vicieuse, surtout parmi les imitateurs de Pierre de Cortone; quelques-uns allèrent jusqu'à blâmer l'étude des ouvrages de Raphaël, et d'autres, à décrier comme inutile l'imitation de la nature. » Ce tableau déplorable de l'influence d'un homme sur tout un siècle doit enlever au Bernin une partie de sa gloire, mais n'empêchera pas son nom de vivre avec les grandes choses auxquelles il l'a attaché. S'il pèche du côté de la pureté du goût, il sera toujours recommandable par l'élévation des idées, et l'on reconnaîtra qu'il ne s'est égaré que pour avoir voulu étendre, ou plutôt dépasser les limites de l'art. Le Bernin eut beaucoup d'élèves, parmi lesquels on cite Pierre Bernin, son frère, sculpteur, architecte et mathématicien, qui inventa cette charpente légère et mobile de la hauteur de soixante pieds, dont on se sert dans l'intérieur de l'église de St.-Pierre, pour placer les ornements dans les jours d'apparat. Ceux de ses élèves que le Bernin chérissait le plus, étaient Mattia Rossi, romain, qui travailla avec lui jusqu'à la fin de sa vie; François Duquesnoi, dit le *Flamand*, si célèbre par ses figures d'enfants; enfin, le Borromini, qui, pour ne point ressembler à son maître en architecture, s'est livré aux écarts de l'imagination la plus bizarre. Les autres élèves du Bernin sont Francesco Mochi, Carlo Fontana, Gio-Battista Contini, architectes; Giuliano Sinelli, Lazzaro Morelli, sculpteurs; et Giulio Cezare, qui l'accompagna à Paris. Les *Mémoires de Charles Perrault*, publiés pour la première fois par M. Patte, 1759, in-12, contiennent beaucoup de particularités curieuses sur le Bernin. C—n.

BERNINI (Joseph-Marie), capucin missionnaire, né à Carignan, ville du Piémont, voyagea dans l'Hindostan, et surtout dans la province de Neïpal, où il mourut, en 1753, sur la route de Patnâ. On a de lui : I. une *Description de la province de Neïpal*, traduite en anglais, et insérée dans le tom. II des *Asiatick researches*. Cette description existe beaucoup plus ample et plus correcte parmi les manuscrits de la Propagande, à Rome, sous le titre de : *Notizie laconiche di alcuni usi, sacrifizi ed idoli nel regno di Nepal, raccolte nel anno* 1747, et dans le beau manuscrit du P. Marcus à Tomba, qui se trouve dans le musée du cardinal Borgia. II. Des *Dialogues*, en langue indienne, qui font partie des manuscrits de la Propagande. III. Enfin, le P. Bernini, selon quelques bibliographes, a traduit plusieurs ouvrages concernant la religion des Brahmes, entre autres, le livre intitulé : *Adhiâtma-Râmâyana*, qui contient une ample histoire de Râmâ, et le *Djnâ-Sâgara* (1), *mer de science*, où se trouvent les principes de *Cabir*, fameux tisserand, fondateur de la nouvelle secte, appelée *Cabir-prand*. Les *Mémoires historiques* de ce religieux ont été publiés à Vérone, en 1767, in-8°. Nous n'avons pu nous les procurer. J—n.

BERNIS (François-Joachim de Pierres, comte de Lyon et cardinal de), naquit à St.-Marcel de l'Ardèche, le 22 mai 1715. Issu d'une famille noble et très-ancienne, mais peu favorisée de la fortune, ses parents jugèrent que l'état ecclésiastique lui offrait une carrière où il pourrait facilement réparer le désavantage de sa position;

(1) C'est ainsi que M. Chézy a rectifié les noms Samskrits qui se trouvent dans le Dictionnaire de M. Prudhomme, noms tellement défigurés, que nous avons presque été dans l'impossibilité de les rectifier.

leurs espérances furent surpassées, et le jeune abbé de Bernis arriva par degrés aux plus éminentes dignités de son ordre. Sa naissance le fit entrer d'abord dans le chapitre noble de Brioude, d'où il passa bientôt dans celui de Lyon, plus illustre encore, et surtout mieux connu à Paris, où, pour faire une grande fortune, il est si essentiel de l'être, soit par sa personne, soit par un titre incontestable. L'abbé de Bernis vint jeune dans cette capitale où l'appelaient des projets encore vagues et non arrêtés, et des espérances qui, d'après son caractère plein de sagesse, devaient être fort modérées. Après avoir passé quelques années dans le séminaire de St.-Sulpice, il entra dans le monde, où une figure heureuse, des manières pleines de grâces et de politesse, un esprit enjoué, et le talent de faire des vers faciles et agréables, lui procurèrent des succès flatteurs auprès des hommes les plus distingués, des femmes les plus aimables, et dans un monde choisi, au milieu duquel se trouvaient plusieurs de ses parents. Bientôt l'expérience d'un caractère sûr et solide en amitié lui acquit, parmi les personnages les plus recommandables par leur esprit ou par leur caractère, plusieurs amis zélés dont les sentiments ne se démentirent jamais à son égard. Tant d'heureuses circonstances qui, aux agréments d'une existence douce et semée de plaisirs, semblaient devoir ajouter ceux d'une fortune rapide, retardèrent néanmoins celle de l'abbé de Bernis. Cette vie un peu mondaine déplut au cardinal de Fleury, alors premier ministre et dispensateur de toutes les grâces; le prélat sévère fit venir le jeune abbé, dont il connaissait particulièrement le père, et dont il s'était d'abord déclaré le protecteur; et, après lui avoir reproché sa dissipation : « Vous n'avez rien à espérer, lui dit-» il, tant que je vivrai. — Monsei-» seigneur, j'attendrai, répondit l'abbé » de Bernis, » et il se retira en faisant une profonde révérence. D'autres disent que cette réponse fut faite à l'évêque de Mirepoix, Boyer, qui avait, à cette époque, la feuille des bénéfices; et je serais assez porté à le croire, parce qu'alors, également spirituelle et piquante, elle blesserait moins certaines convenances que l'abbé de Bernis devait sûrement beaucoup respecter. Quoi qu'il en soit, ce mot circula dans le public, et y fut fort applaudi. A la vérité, il était plaisant; « mais pour le rendre tout-à-fait bon, » dit Duclos, il fallait ne pas se trom-» per dans son attente, » et celle de l'abbé de Bernis tardait du moins beaucoup à se réaliser. Il paraissait s'occuper fort peu lui-même d'avancer sa fortune, et jouissait des plaisirs d'une société qui lui offrait tant d'agréments et où il portait tant d'avantages : on le voyait supporter avec dignité, et même avec gaîté, un état de médiocrité, voisin même de la pauvreté, qui devait lui rendre plus sensible l'opulence et le faste des maisons où il vivait habituellement. Sénac de Meilhan rapporte à ce sujet les anecdotes suivantes. « M. de Fer-» riol, dit-il, retiré de l'ambassade de » Constantinople, lui prêtait les hous-» ses de ses mulets pour lui servir de » couvertures. Quand l'abbé de Bernis » allait souper en ville, on lui donnait » 3 livres en sortant pour payer son » fiacre. On avait d'abord imaginé ce » don comme une plaisanterie, lors-» que l'abbé de Bernis refusait de res-» ter à souper, et objectait qu'il n'avait » pas de voiture; et cette plaisanterie » se perpétua quelque temps. » Mme. de Pompadour, à qui l'abbé de Bernis avait plu, et dans la maison de laquelle

l'avait été admis, dans le temps où, sous le nom de Mme. d'Étioles, elle était déja célèbre par ses charmes, le présenta à Louis XV, qui le goûta; mais l'intérêt du roi et de la favorite ne lui valut qu'un appartement aux Tuileries, que Mme. de Pompadour voulut meubler, et une pension de 1500 liv. que Louis XV accorda sur sa cassette. Toutes ses prétentions se réduisaient alors à élever ses revenus jusqu'à 6000 liv. Ne pouvant réussir à faire cette petite fortune, il résolut d'en faire une grande, et il y trouva plus de facilités : on en vit peu d'aussi rapides. Nommé à l'ambassade de Venise, il fit estimer et apprécier son esprit et son caractère chez cette nation assez difficile, parce qu'elle est un bon juge. La considération qu'il s'y acquit subsistait encore assez long-temps après son départ; et le pape Benoît XIV, ayant eu avec cette république une discussion très-vive, et dont les suites pouvaient être très-importantes, choisit pour médiateur l'abbé de Bernis, qui fut aussitôt avoué par la république; et il ménagea tellement les intérêts de part et d'autre, que tout fut conclu à la satisfaction des deux parties. Cette circonstance ne nuisit point dans la suite à son élévation dans l'état ecclésiastique; mais alors, il avait déja fait une grande fortune politique. Au retour de son ambassade de Venise, il jouit de la plus grande faveur à la cour. Il n'entrait point encore au conseil, mais il y avait déjà la plus grande influence : bientôt il y entra, et ne tarda pas à être chargé du ministère des affaires étrangères. Cette époque de son crédit et de sa grandeur, fut aussi celle des grandes contradictions qu'il a essuyées, et des graves reproches que sa mémoire a, sinon mérités, du moins encourus. Alors changea le système politique de l'Europe; la France et l'Autriche, jusque-là rivales et ennemies, s'unirent par un traité défensif et offensif. Ce traité fut suivi de la guerre désastreuse de sept ans, terminée par la paix honteuse de 1763. La France, accablée par tant de revers, indignée de l'humiliation qui en rejaillissait sur elle, dut s'en prendre au ministère et à ceux qu'elle regardait comme les négociateurs du traité. Plusieurs écrivains ont nommé l'abbé de Bernis au nombre des premiers, et même comme le principal agent de cette alliance, dont les suites furent si funestes. Duclos l'en disculpe, et Duclos paraît bien instruit; il affirme que l'abbé de Bernis voulait maintenir l'ancien système, qui, depuis Henri IV, et surtout Richelieu, rendait la France protectrice des états germaniques, et rivale de l'Autriche; il nomme les ministres et les conseillers d'état partisans de cet ancien système, et ceux qui voulaient faire prévaloir le nouveau; il cite les discours et les raisons allégués par les deux partis, et assure que quelques-unes des conférences tenues à ce sujet, eurent lieu dans son propre appartement. Comment ne pas croire à un homme naturellement véridique, franc et loyal, qui raconte d'un ton affirmatif ce qu'il a été si bien à portée de connaître? La correspondance de l'abbé de Bernis avec M. Pâris-du-Verney, imprimée en 1790 avec des notes ridicules, dont l'éditeur a cru devoir l'orner, ne donne aucunes lumières sur cet objet : on y voit un ministre fort occupé de l'exécution et du succès du traité, ce qui ne prouve point qu'il en fut l'auteur ou le partisan. Au reste, quand il y aurait applaudi, il n'eût fait que partager les sentiments de la France entière, qui en reçut la nouvelle avec une sorte d'enthousiasme. Ce ne fut qu'après la

bataille de Rosbach qu'il fut attaqué de toutes parts, même par ceux qui, jusque-là, l'avaient le plus approuvé. Le traité pouvait être fort bon en lui-même : ce furent les moyens d'exécution qui furent mauvais ; et les moyens d'exécution dépendaient, non de l'abbé de Bernis, mais des généraux, qui, sans talent et sans patriotisme, n'étaient pas de son choix. Quelques écrivains, qui trouvaient sans doute piquant d'attribuer de grands effets à de petites causes, ont prétendu que l'abbé de Bernis avait insisté dans le conseil pour faire déclarer la guerre à la Prusse, par ressentiment contre Frédéric, et pour venger sa vanité poétique humiliée par le vers du monarque bel-esprit et poète :

· Évitez de Bernis la stérile abondance.

Je ne m'amuserai point à réfuter cette opinion ridicule ; elle tombe par le fait, si l'abbé de Bernis, comme le dit Duclos, se déclara au contraire, dans le conseil, constamment pour l'alliance avec la Prusse, contre le sentiment même de Louis XV et de Mme. de Pompadour ; et. s'il prit un autre parti, la noblesse de son caractère démontrerait assez qu'il n'y fut point déterminé par d'aussi misérables raisons. Cependant, accablé des désastres de sa patrie, qu'il ne se dissimulait pas qu'on lui attribuait en partie, ou comme auteur du funeste traité, ou comme celui qui, par les devoirs de sa place, était plus particulièrement chargé de son exécution, le cardinal de Bernis (il venait alors de recevoir le chapeau) remit le porte-feuille des affaires étrangères. Sa démission fut acceptée ; bientôt après, il fut exilé, et sa disgrâce fut complète. Il la soutint avec dignité : elle dura six ans environ, jusqu'à l'année 1764. Le roi le nomma alors à l'archevêché d'Alby, et l'envoya cinq ans après à Rome, en qualité d'ambassadeur ; il joignit quelques années après, à ce titre, celui de protecteur des églises de France, et il fixa sa résidence à Rome, où il demeura, en effet, jusqu'à la fin de ses jours. Deux occasions le mirent à même de développer son habileté dans les négociations ; les conclaves de 1769 et de 1774. Il poursuivit aussi, au nom de sa cour, et contre son opinion particulière, la destruction des jésuites. Le cardinal de Bernis se distingua à Rome par la politesse et l'élégance de ses manières, l'agrément de son esprit, la magnificence de sa maison, l'accueil honorable qu'il fit à tous les étrangers, mais surtout par l'accueil plein de grâces qu'il fit à tous les Français. « Sa maison, dit l'auteur d'un voyage » en Italie, est ouverte à tous les voya- » geurs de toutes les parties du monde ; » il tient, comme il le dit lui-même, » l'auberge de France dans un carre- » four de l'Europe. » En 1791, les tantes de Louis XVI ayant quitté la France, le cardinal de Bernis les reçut chez lui. Elles y demeurèrent pendant tout le temps de leur séjour à Rome. La révolution vint interrompre le cours de ses prospérités et du noble usage qu'il en faisait. Dépouillé de ses abbayes par les décrets, et de son archevêché par le refus de prêter un serment exigé, il perdit 400,000 livres de rente, et fut réduit à une sorte de dénûment ; la cour d'Espagne l'en tira, en lui assurant une forte pension, à la sollicitation du chevalier d'Azara. Il ne survécut que trois ans à cette faveur, et mourut à Rome le 2 novembre 1794, âgé de soixante-dix-neuf ans et six mois. Des poésies légères avaient fait l'agrément de la jeunesse du cardinal de Bernis, et avaient commencé sa réputation ; elles l'avaient fait recevoir de l'académie française, long-temps

avant sa faveur et sa grande fortune; ce qui prouve que c'était pour leur seul mérite, et par l'estime qu'on en faisait; depuis, cette estime a un peu décru. Personne ne les jugeait plus sévèrement que le cardinal lui-même, dont l'esprit était, en effet, fort supérieur à ses poésies. Il n'aimait point qu'on lui en parlât; elles flattaient peu son amour-propre comme poète, et ne lui paraissaient pas exemptes de tous reproches, comme évêque et prince de l'Église. Après sa mort, on a publié un poëme de sa composition, plus analogue à son état : c'est son poëme de la *Religion vengée*. Azara en fut l'éditeur (*Voy.* Azara). On y rencontre de beaux vers et de nobles pensées; mais en général, il est dépourvu de chaleur, de mouvement et de poésie, et trop philosophique dans sa forme, trop didactique dans sa marche; il est bien inférieur, pour l'exécution, à celui de L. Racine. On a reproché à ses autres poésies plus de luxe que de véritables richesses, de l'affectation, des négligences, et une trop grande prodigalité d'images mythologiques, et de fleurs. On sait que Voltaire l'appela *Babet-la-Bouquetière* (c'était le nom d'une grosse bouquetière qui se tenait à la porte de l'Opéra, et qui avait beaucoup de vogue); mais si Voltaire ne témoignait pas une haute estime pour ses poésies, il en avait une très grande pour l'esprit, le jugement, la saine critique et la personne de leur auteur : on en voit une preuve évidente dans la correspondance de ces deux hommes célèbres, publiée en 1799, par Bourgoing, 1 vol. in-8°. Cette *Correspondance* fait infiniment d'honneur au cardinal de Bernis. Ses Lettres se font lire avec plaisir à côté de celles de Voltaire, et soutiennent fort bien une comparaison si dangereuse. La gaîté quelquefois trop peu mesurée de Voltaire, la liberté de ses pensées et de ses expressions, quoiqu'un peu tempérée par la gravité du personnage auquel il écrit, eût encore été trop légère pour un cardinal; celui-ci répand sur cette correspondance des agréments d'un autre genre, et plus convenables à son caractère. Ses Lettres sont toujours dignes d'un homme d'esprit, d'un homme qui avait occupé ou qui occupait encore les plus importantes places dans l'état et dans l'Église, et d'un véritable philosophe : elles ont toute la grâce et toute la politesse d'un homme du monde, la réserve et la discrétion d'un ancien ministre que la faveur publique pouvait encore rappeler au ministère, la dignité et la décence d'un archevêque et d'un cardinal, la pureté et le goût d'un excellent littérateur. Égal à Voltaire dans les qualités qui peuvent leur être communes, il lui est supérieur par une bien meilleure et plus véritable philosophie, qui lui fait apprécier avec plus de justesse les hommes, les honneurs, les dignités, les richesses, l'opinion publique, la réputation littéraire. J'ai déjà eu occasion de parler d'une autre correspondance du cardinal de Bernis, celle qu'il entretint pendant son ambassade à Venise, et son ministère avec M. Pâris du Verney. Toutes les lettres ne sont pas d'un grand intérêt, mais toutes attestent et l'esprit agréable, et surtout le cœur excellent du cardinal de Bernis. Elles ont paru en 1790, 1 vol. in-8°.; les ouvrages en prose et en vers du même auteur ont été très souvent imprimés, et forment 2 volumes in-8°. ou in-18. Parmi les éditions de ce dernier format on distingue l'édition stéréotype. Le poëme de la Religion a été imprimé dans les formats in-fol., in-4°., par Bodoni; in-8°. et in-18. Les *Œuvres com-*

plètes ont été publiées, Paris, Didot l'aîné, 1797, in-8°. Les neveux et petits-neveux du cardinal de Bernis, aidés de la légation française à Rome, composée de MM. Cacault et Artaud, ont fait exécuter, par un habile artiste de Rome, un beau mausolée, où ils ont déposé le corps de leur oncle. Ce monument a été ensuite transporté en France, et placé dans la cathédrale de Nîmes. Il est remarquable par sa noblesse et sa simplicité, et fait sur le modèle de celui du pape Corsini (Clément XII), qui est un ancien monument connu sous le nom de *Sarcophage d'Agrippa*. Dans un autre mausolée, placé à l'église de St.-Louis des Français à Rome, sont déposés le cœur et les entrailles du cardinal de Bernis. F—z.

BERNITZ (MARTIN-BERNARD DE), chirurgien du roi de Pologne, a publié : *Catalogus plantarum tam exoticarum quam indigenarum, quæ anno* 1651, *in hortis regiis Warsaviæ, et circa eamdem in locis silvaticis, pratensibus, arenosis, et paludosis nascuntur*, Dantzig, 1652, in-12, et Copenhague, 1653, in-16, avec le *Viridarium*, de Simon Pauli. Cet ouvrage renferme l'énumération de toutes les plantes qui étaient cultivées au jardin royal du faubourg de Varsovie, au palais du roi, et de celles qui sont indigènes aux environs de cette ville. Il ne contient que les noms ; il ne donne pas de synonymes, et ne fait aucune mention des variétés. La plupart des plantes rares de ce jardin avaient été apportées de la Hongrie, en 1650. Bernitz a fait une erreur en inscrivant au nombre des végétaux indigènes des environs de la capitale de la Pologne plusieurs espèces du midi de l'Europe et des pays chauds ; telles sont l'*asclepias nigra*, le *momordica*, etc., qui certainement n'ont jamais pu naître, croître et se perpétuer spontanément sous un climat aussi froid. Il a donné, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, plusieurs mémoires. D—P—s.

BERNOULLI. Ce nom, illustré par quatre grands géomètres, est celui d'une famille qui offre une succession d'hommes instruits, jusqu'à présent unique dans les fastes de la science. Huit de ses membres, dans l'espace d'un siècle, ont cultivé, au moins avec distinction, diverses branches des mathématiques. Cette famille, établie originairement à Anvers, fut obligée de s'expatrier pour cause de religion, sous le gouvernement du duc d'Albe ; elle se réfugia d'abord à Francfort, et passa ensuite à Bâle, où elle parvint aux premières places de la république. Voici, d'après des renseignements consignés dans le tome II des *Commentarii academiæ Petropolitanæ*, et le tome VII des *Nova Acta*, la filiation des mathématiciens du nom de BERNOULLI : 1°. JACQUES ; 2°. JEAN, frère du précédent ; 3°. NICOLAS, neveu des précédents (et non pas frère, comme on l'a dit quelquefois) ; 4°. NICOLAS fils de Jean ; 5°. DANIEL, second fils de Jean ; 6°. JEAN, troisième fils de Jean ; 7°. JEAN, fils du précédent ; 8°. JACQUES, frère du précédent.

— BERNOULLI (JACQUES), naquit à Bâle le 25 décembre 1654. Il ne fit point pressentir, pendant ses premières études, les succès qu'il devait obtenir dans la suite ; mais des figures de géométrie, qui tombèrent par hasard sous ses yeux, firent naître en lui, pour cette science, un goût que l'opposition de son père, qui le destinait à être ministre, ne put vaincre, quoiqu'elle l'eût contraint à ne s'y livrer qu'en secret. S'occupant d'abord d'astronomie, il avait pris pour emblème Phaéton conduisant le char du Soleil,

avec cette devise : *Invito patre sydera verso.* Il voyagea en France, en Hollande, en Angleterre, et n'y perdit pas de vue ses études favorites. Pendant un séjour qu'il fit à Genève, en commençant ses voyages, il apprit à écrire à une demoiselle aveugle. Le premier ouvrage qu'il publia eut pour objet l'astronomie ; il tâchait d'établir cette vérité, annoncée depuis longtemps par plusieurs astronomes, et que Newton et Halley devaient bientôt mettre hors de doute, que les comètes ne sont pas des météores, mais des astres permanents qui ont un cours réglé. On lui opposa, comme une objection solide, que, si les comètes étaient en effet assujéties à des retours périodiques, elles ne pouvaient plus être le signe du courroux céleste, ou le présage des calamités publiques et des malheurs des princes. Au lieu d'avouer cette conséquence, Bernoulli tâcha de l'éluder par une distinction entre le corps de la comète et sa queue ; il dit que celle-ci, étant accidentelle, pouvait être le signe dont on voulait soutenir l'existence. Ce respect, vrai ou simulé, qu'un esprit aussi solide conservait pour un préjugé accrédité, montre le peu d'autorité qu'on doit accorder à l'assentiment que des hommes illustres ont pu donner à des opinions démenties par la raison ou contraires à des lois de la nature bien constatées. Bernoulli donna ensuite *Cogitationes de gravitate ætheris ;* mais cette physique était celle du temps, et mérite peu qu'on s'y arrête. Il s'exerça d'abord sur la physique, la logique, sur l'analyse de Descartes, et se plaça dès-lors au rang des géomètres distingués ; mais il prit un vol bien plus élevé, lorsqu'il saisit, avec autant de sagacité que de bonheur, les premiers linéaments du calcul différentiel et du calcul intégral, indiqués plutôt qu'exposés par Leibnitz dans les *Actes de Leipzig.* Il vit plus tôt, et il vit mieux que les autres géomètres de ce temps, où pouvaient conduire ces nouveaux calculs, et commença la révolution qu'ils devaient produire dans les mathématiques ; il mérita, ainsi que son frère Jean, de partager l'honneur de la découverte. C'était ainsi que s'exprimait sur leur compte Leibnitz, qui avait essayé, en 1687, de piquer la curiosité des géomètres, en leur proposant le problème de la courbe isochrone. Jacques Bernoulli fut le premier qui répondit à l'appel fait par Leibnitz ; il donna, en 1690, la solution de son problème, et proposa en retour celui de la *chaînette.* Il y avait tant à faire après les faibles ouvertures données par Leibnitz, que les premiers pas des Bernoulli furent des succès éclatants. Jean, naguère le disciple de son frère, travaillait alors de concert avec lui. Ce fut Jacques Bernoulli qui eut l'honneur de publier la première intégration d'une équation différentielle, genre de recherches qui forme le caractère essentiel de l'invention de Leibnitz, et qui a été la source des belles découvertes dues à l'application de l'analyse transcendante. Il serait déplacé de faire ici l'énumération des recherches de Jacques Bernoulli ; mais il convient de citer sa solution du problème des isopérimètres, qui depuis donna lieu à la découverte du calcul des variations par M. Lagrange. Ce problème, que Jacques Bernoulli avait proposé à son frère, et contre lequel celui-ci échoua, fut la source d'un démêlé dans lequel Jean montra beaucoup d'aigreur : il en sera parlé à son article ; il suffit de dire ici que Jacques eut raison sur tous les points, et que ce succès est un de ceux qui lui font le plus d'honneur, puisqu'il l'obtint sur un

géomètre qui était incontestablement un des plus forts de son siècle. Pourquoi faut-il qu'il ait été l'écueil de l'amitié fraternelle! La justesse d'esprit et la finesse d'aperçus qui avaient porté Jacques Bernoulli à cultiver le calcul différentiel, lui firent concevoir tout ce qu'on pouvait attendre du calcul des probabilités, que Pascal et Huygens n'avaient encore considéré que par rapport aux jeux; il reconnut que ce calcul pouvait s'appliquer à des questions intéressant la morale et la politique, et, dans diverses thèses qu'il fit soutenir par ses élèves (car il était professeur), il en étendit beaucoup les principes et les applications. Son neveu, Nicolas Bernoulli, réunit ses thèses dans un traité spécial, sous le titre d'*Ars conjectandi*, qu'il publia en 1713, et il y joignit un *Traité des Séries*, qui fut également composé par Jacques Bernoulli, sous la forme de thèses; on a réimprimé ces dernières dans la collection de ses OEuvres, publiée en 1744. On y trouve aussi les notes rapides qu'il composa en revoyant les épreuves d'une édition de la *Géométrie de Descartes*, imprimée à Bâle, en 1695. La vie de Jacques Bernoulli paraît avoir été semée de peu d'évènements. De retour dans sa patrie, il y obtint, en 1687, la chaire de mathématiques de l'université. Lorsque l'académie des sciences de Paris, à son renouvellement, en 1699, eut reçu la permission de s'agréger, sous le nom d'*associés étrangers*, huit des plus célèbres savants de l'Europe, Jacques Bernoulli et son frère furent du premier choix. Leibnitz, qui sut apprécier de bonne heure les talents de ces deux grands géomètres, s'empressa de les associer à l'académie de Berlin, à la formation de laquelle il avait présidé. Un tempérament bilieux et mélancolique donnait à Jacques Bernoulli une grande ardeur et une grande tenacité dans ses travaux; sa marche était lente, mais sûre; il conservait toujours une modeste défiance de lui-même, et sa douceur fut bien prouvée par le ton de ses lettres dans la dispute qu'il eut avec son frère. On dit qu'il réunissait au talent des mathématiques celui de la poésie; qu'il faisait des vers latins, allemands et français. La facilité de composer des vers latins, au moins passables, pour le goût et les oreilles modernes, a été commune à tant d'auteurs, qu'il y a peu de gloire à en tirer; quant aux vers français, il ne paraît point qu'il en soit resté de Jacques Bernoulli. Il mourut le 16 août 1705, âgé de cinquante-un ans. Il avait demandé que, pour faire allusion à ses espérances d'une vie future, on gravât sur son tombeau une spirale logarithmique, courbe qui se reproduit sans cesse dans ses développées, et qu'on y joignît cette devise : ***Eadem mutata resurgo.*** Il s'était marié à l'âge de trente ans, et il a laissé un fils et une fille. Son éloge a été fait par Fontenelle. Ses ouvrages sont : I. ***Jacobi Bernoulli, Basileensis, opera***, Genève, 1744, in-4°., 2 vol. II. ***Jacobi Bernoulli Ars conjectandi, opus posthumum, accedit tractatus de seriebus infinitis***, Bâle, 1713, in-4°., 1 vol. La première partie de cet ouvrage a été traduite en français par L. G. F. Vastel, Caen, 1801, in-4°., 1 vol. M. Bossut a fait réimprimer, dans le ***Journal de Physique***, du mois de septembre 1792, une lettre de Jacques Bernoulli, qui n'a point été insérée dans les OEuvres indiquées ci-dessus. L—x.

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, naquit à Bâle, le 27 juillet 1667. Lorsqu'il eut terminé ses études, on l'envoya à Neuf-

châtel pour y apprendre la langue française et le commerce; mais, entraîné, comme son frère, par le goût des sciences, il négligea tout ce qui leur était étranger, et, après avoir appris de lui les mathématiques, il le suivit de près dans la carrière des découvertes. Les problêmes où il s'agit de trouver la courbe que forme par son poids une chaîne suspendue par ses deux extrémités, et la courbe le long de laquelle un corps descend d'un point à un autre dans le moins de temps possible, problêmes imaginés, mais non résolus par Galilée, furent les premiers essais de Jean Bernoulli dans l'application des nouveaux calculs. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer tous les succès de ce genre qu'il obtint dans sa longue carrière; nous citerons seulement deux de ses découvertes les plus remarquables : le calcul exponentiel, c'est-à-dire les procédés pour différencier et intégrer les fonctions à exposants variables, et la méthode pour intégrer les fractions rationnelles, dont cependant il me semble que Leibnitz doit partager l'honneur. Ardent promoteur des nouvelles méthodes, il fut en correspondance, et souvent en discussion avec la plupart des savants de son temps. Il donna et reçut des défis qui contribuèrent beaucoup à l'avancement de la science. Dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1690, il alla passer quelque temps à la campagne du marquis de l'Hôpital, pour l'initier dans ces méthodes. Ce géomètre, le premier en France qui se soit occupé du calcul différentiel et intégral, en tenait donc immédiatement les principes de Jean Bernoulli; mais les questions difficiles qu'il a incontestablement résolues par lui-même prouvent l'injustice des réclamations tardives par lesquelles on essaya, après son décès, d'attribuer à Bernoulli le *Traité des infiniment petits*; et Jean Bernoulli, si riche de son propre fond, a manqué à la délicatesse en favorisant, ou en ne faisant pas taire des bruits qui attaquaient la mémoire d'un ami auquel il devait de la reconnaissance. Il faut avouer qu'il est impossible de ne pas remarquer, dans la conduite de Jean Bernoulli, quelques excès d'amour-propre, et de la dureté dans son caractère; sa querelle avec son frère, sur le problême des isopérimètres, dans laquelle il n'avait raison ni pour le fond ni pour la forme; les diatribes qu'il se permit contre le géomètre anglais Taylor, sont des torts dont il est difficile de l'absoudre; on n'est pas moins blessé de l'extrême sévérité des critiques qu'il faisait des écrits des autres géomètres, quand on la compare avec la susceptibilité qu'il montrait lorsqu'on reprenait quelque chose dans les siens. On sait aussi qu'il accueillait d'une manière bien peu encourageante les succès de l'un de ses fils même (Daniel), qui, dans la suite, se rendit très célèbre. Celui-ci, étant venu à bout d'un problême difficile dont il avait un peu cherché la solution, et, comptant sur quelques applaudissements lorsqu'il la présenterait à son père, il n'en reçut d'autre réponse que celle-ci : « Ne devais-tu » pas l'avoir résolu sur-le-champ? » Ces mots furent dits d'un ton et accompagnés d'un geste qui consternèrent le jeune homme et ne sortirent jamais de sa mémoire; enfin, loin de se réjouir d'avoir un digne successeur, quand ce fils, en 1734, eut partagé avec lui le prix proposé par l'académie des sciences sur la théorie des inclinaisons des planètes : « Jean ne » vit, dit Condorcet (*Éloge de Daniel » Bernoulli*), dans ce fils qu'un rival, » et, dans son succès, qu'un manque de » respect qu'il lui reprocha long-temps

» avec amertume. » On pourrait peut-être excuser l'emportement de Jean Bernoulli à l'égard de Taylor, en le rejetant sur la juste impatience que devait lui causer l'espèce de guerre que les géomètres anglais faisaient à Leibnitz, pour le dépouiller de ses droits à la découverte des nouveaux calculs, et dans laquelle il tint tête à tous les adversaires de cet illustre géomètre; mais il se montra évidemment injuste dans le dédain qu'il affecta pour les travaux de Côtes et de Taylor. Son ressentiment fut plus légitime envers Keil, qui suscita la querelle, et se compromit ensuite jusqu'à proposer à Jean Bernoulli un problème que lui-même ne savait pas résoudre. Nous n'entreprendrons pas de justifier la conduite de Jean Bernoulli envers son frère : ses torts évidents, même à l'époque du démêlé, ont paru encore plus graves par une lettre de Jacques Bernoulli que M. Bossut a fait connaître en entier (*Journal de Physique*, septembre 1792), et dont Jean Bernoulli avait eu le crédit de faire supprimer la plus grande partie, lorsqu'on l'imprima dans les *Actes de Leipzig*. Se trouvant importuné de l'espèce d'ascendant que le titre de maître donnait à son frère sur lui, Jean Bernoulli le provoqua plusieurs fois par des défis qui le fatiguèrent, et, pour les faire cesser, ou pour prendre sa revanche, Jacques lui proposa le problème des isopérimètres. Jean se trompa d'abord, peut-être par trop de précipitation; son frère l'invita plusieurs fois à revoir ses calculs, et s'engagea, non seulement à lui prouver son erreur, mais à deviner l'analyse qui l'avait conduit à ce faux résultat, et qu'il tenait soigneusement cachée. Jacques, comme nous l'avons dit dans son article, eut raison sur tous ces points. Jean, néanmoins, ne se rendit pas; il adressa, par la voie des journaux, des lettres pleines d'aigreur à son frère, qui ne lui répondit jamais qu'avec modération; et ce ne fut qu'après la mort de celui-ci, qu'il parvint à une solution exacte, la même, au fond, que celle de Jacques Bernoulli, mais moins élégante dans les détails. En scrutant avec impartialité toutes ces disputes, on y trouve des torts de chaque côté, et l'on n'y peut méconnaître l'influence de ce triste désir de dominer, si fatal à la société, qui entre dans le cœur de tous les hommes, et s'y déguise sous mille formes diverses, sans jamais disparaître tout-à-fait. Forcés de montrer ici quelques faiblesses du savant dont nous donnons la notice, nous nous empressons de faire remarquer qu'on aurait tort d'en conclure qu'il repoussa toujours le mérite. Sa constante amitié pour Leibnitz, placé encore plus haut que lui dans l'opinion, et l'accueil public qu'il fit aux premiers essais d'Euler, dont il fut le maître, éloignent entièrement cette idée; il prouva qu'il savait mettre de la politesse dans la discussion, lorsqu'il releva les principes erronés que le chevalier Renau proposait pour fonder la théorie de la manœuvre des vaisseaux. Il eut aussi des débats avec les théologiens : une dissertation sur la nutrition, qu'il publia à Groningue, où il était alors professeur, et dans laquelle il prouvait que les corps perdent journellement de leurs parties, et en reçoivent de nouvelles, le fit accuser d'impiété, en soutenant une opinion contraire au dogme de la résurrection des morts. Il repoussa ces chicanes théologiques avec la vigueur et la causticité qu'il mettait dans la dispute; mais il ne voulut pas que sa réponse fût insérée dans ses œuvres. La dissertation dont nous venons de parler n'est pas le seul écrit physiologique qu'il ait mis

au jour ; il s'était d'abord destiné à la médecine, comme à une profession qui l'approchait des sciences qu'il désirait cultiver ; il composa aussi une dissertation sur le mouvement des muscles, dans laquelle il essaya d'évaluer leurs forces par des considérations mathématiques. La physique ne lui fut point étrangère ; il nous a laissé un traité de la fermentation, d'après les idées de ce temps, où l'on expliquait les propriétés des acides et des alkalis par la figure de leurs molécules. Il est aussi l'auteur d'une *Physique céleste* dans les principes de Descartes, qu'il soutint jusqu'à la fin de sa vie, peut-être parce que Newton et les géomètres anglais s'étaient montrés les antagonistes de Leibnitz et les siens. Il eut avec Hartsœker une longue contestation sur les baromètres lumineux ; ses écrits sur la communication du mouvement et la mesure des forces touchent de près à la métaphysique, et, comme son frère, il composa des thèses sur la logique. Il termina sa carrière mathématique par un traité d'hydraulique, qu'il composa pour l'opposer à un traité sur le même sujet, publié par son fils Daniel. Enfin, il cultiva la poésie latine, et même la poésie grecque. A dix-huit ans, il soutint, sur cette question : *Que le prince est pour les sujets*, une thèse écrite en vers grecs. Sa vie, bien plus longue que celle de Jacques Bernoulli, le mit à même d'acquérir plus de connaissances, et d'accumuler une plus grande masse de travaux ; mais pour cela, on ne doit pas le regarder comme supérieur à son frère, dans les ouvrages duquel les grands géomètres de notre temps trouvent plus de profondeur et de finesse. Il fut appelé à Groningue en 1695 pour y professer les mathématiques ; en 1705, il vint remplacer son frère dans l'université de Bâle, et mourut dans cette ville à l'âge de quatre-vingts ans, le 1er. janv. 1748. Nous avons déjà dit qu'il fut membre des académies de Paris et de Berlin ; il le fut aussi de celle de Pétersbourg, de la société royale de Londres, et de l'institut de Bologne : on trouve son éloge dans les Mémoires de la première de ces académies, et c'est aussi par un éloge de Jean Bernoulli que d'Alembert s'essaya pour la première fois, dans cette branche de la littérature. On lit au bas de son portrait, placé à la tête de ses œuvres, les vers suivants, faits par Voltaire :

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice ;
Il a fait l'honneur de la Suisse
Et celui de l'humanité.

Il eut trois fils : Nicolas, qui mourut jeune à Pétersbourg ; Daniel et Jean, qui lui survécurent. Il a publié peu d'écrits séparés : la plupart de ses productions sont des Mémoires insérés dans les journaux littéraires, principalement dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et dans les collections académiques de Paris et de Pétersbourg. Ils furent recueillis sous ses yeux, en 1744, par les soins de Cramer, professeur de mathématiques à Genève. Cette collection a pour titre : *Johannis Bernoulli opera omnia*, Lausanne et Genève, 1742, in-4°., 4 vol. On doit y joindre sa correspondance avec Leibnitz, publiée sous le titre de : *Got. Gul. Leibnitii et Johan. Bernoullii commercium philosophicum et mathematicum*, Lausanne et Genève, 1745, in-4°., 2 vol. L—x.

BERNOULLI (Nicolas). Nous avons présenté sous ce nom (pag. 320) deux savants ; nous ajouterons ici que le premier, né à Bâle le 10 octobre 1687, mort le 29 novembre 1759, fils d'un frère des précédents, fut l'éditeur de l'*Ars conjectandi* de son oncle Jacques ; qu'il résolut plu-

sieurs des problèmes proposés aux géomètres par Jean Bernoulli, et que la solution de l'un de ces problèmes contient le germe de la théorie des conditions d'intégrabilité des fonctions différentielles. Il a été professeur de mathématiques à Padoue, ensuite professeur en logique, et enfin en droit à Bâle, membre de l'académie de Berlin, de la société royale de Londres, et de l'institut de Bologne. Il n'a point publié d'écrits séparés; on trouve quelques morceaux de lui dans les œuvres de Jean Bernoulli, dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*. — Le second, Nicolas Bernoulli, né à Bâle le 27 janvier 1695, fils aîné de Jean, annonça de bonne heure de grandes dispositions, et fut, à ce qu'il paraît, l'objet des prédilections de son père, qui le lança lui-même dans les mathématiques, après qu'il eut étudié en droit et pris le grade de licencié. Dès l'âge de seize ans, il soulageait Jean Bernoulli dans sa correspondance avec les géomètres; il voyagea en Italie et en France; il fut appelé à Pétersbourg, pour y professer les mathématiques avec son frère Daniel, en 1725, et y mourut le 26 juillet 1726. Avant d'aller à Pétersbourg, il fut professeur de droit à Berne, et fut aussi membre de l'institut de Bologne. Son éloge se trouve dans le t. II des *Commentarii acad. Petrop.* Le 1er. volume, ainsi que les *Acta eruditorum*, contiennent quelques-uns de ses mémoires. Plusieurs de ces derniers sont insérés dans les œuvres de son père. L—x.

BERNOULLI (Daniel), second fils de Jean Bernoulli, né à Groningue, le 9 février 1700, et destiné d'abord, comme son père, au commerce, ne se sentit pas plus de goût que lui pour cette profession : il préféra la médecine, dans laquelle il prit le grade de docteur; mais pendant ce temps, il cultiva toujours les mathématiques, dont son père lui avait donné des leçons. Il alla en Italie pour étudier à fond les diverses branches de l'art de guérir, sous Michelotti et Morgagni; le premier, qui était un mathématicien distingué, fut défendu par son disciple dans quelques discussions qu'il eut avec des géomètres, ses compatriotes; et, en paraissant ainsi sur la scène, Daniel Bernoulli s'acquit déjà beaucoup d'honneurs littéraires. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, et on lui proposa la présidence d'une académie qu'on venait de fonder à Gênes; il la refusa, et fut bientôt appelé à Pétersbourg, avec son frère, pour y professer les mathématiques. En 1733, il revint se fixer dans sa patrie, où il obtint d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique, à laquelle on réunit une chaire de philosophie spéculative. Il porta d'abord son attention sur les principes fondamentaux de la mécanique, dont il essaya de donner des démonstrations plus rigoureuses que celles qu'on avait eues jusque-là. Son *Traité d'hydrodynamique*, à la vérité, fondé sur un principe indirect, celui de la conservation des forces vives, fut le premier qui ait été publié sur ce sujet si important, mais si difficile. De nombreux mémoires, répandus dans les collections académiques de Pétersbourg, de Berlin et de Paris, attestent à la fois son assiduité au travail, et sa grande sagacité; tous roulent sur des sujets remarquables, ou parce qu'ils tiennent à des applications utiles, ou parce qu'ils offrent des résultats piquants par leur singularité. Pour en citer quelques-uns, nous indiquerons ses recherches sur l'inoculation, sur la durée des mariages, sur le milieu

pris entre des observations, sur la détermination de l'heure à la mer, lorsqu'on ne voit pas l'horizon; sur la manière de suppléer à l'action du vent pour mouvoir les grands vaisseaux, sur le roulis et le tangage. Il n'a traité que deux questions d'astronomie physique; la première, concurremment avec son père, sur l'inclinaison des orbites planétaires, et il partagea le prix de l'académie des sciences de 1734; la seconde, sur le flux et reflux de la mer; et il partagea encore le prix de 1740, cette fois avec Euler, Maclaurin, et l'auteur d'une quatrième pièce, qui n'avait que le mérite d'être dans les principes de Descartes, comme l'était celle de Jean Bernoulli, en 1734; car il faut dire que Daniel adopta de bonne heure la théorie de Newton. Il eut avec Euler une discussion sur les cordes vibrantes, et s'occupa, à diverses reprises, de la théorie du son; il proposa une explication très ingénieuse de la production des sons harmoniques; mais M. Lagrange a fait voir que malheureusement elle n'était pas fondée. Le caractère du talent de Daniel Bernoulli était la finesse; il saisissait avec une grande adresse le point fondamental d'une question, et les hypothèses qui pouvaient simplifier le calcul sans trop altérer l'exactitude du résultat. On aurait presque cru qu'il semblait craindre les longs calculs, et n'estimer, dans les mathématiques, que leur application, tandis que d'autres géomètres comme Euler, par exemple, paraissent quelquefois ne chercher dans la physique que les occasions de se livrer à leur goût pour l'analyse pure. La nature des travaux de Daniel Bernoulli et la marche de son esprit sont exposées, avec beaucoup d'élégance et de précision, par Condorcet, dans l'éloge qu'il a fait de ce savant, qui était associé étranger de l'académie des sciences de Paris. Nous remarquerons à cette occasion que Daniel avait succédé dans cette place à son père, en 1748, que son frère Jean lui succéda, et que, depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, pendant quatre-vingt-onze ans, la liste si peu nombreuse des associés étrangers de l'académie des sciences contint toujours le nom de Bernoulli. Daniel s'était fait une sorte de revenu des prix décernés par cette académie; il les remporta ou les partagea dix fois. Il fut aussi membre des académies de St.-Pétersbourg, de Berlin, et de la société royale de Londres. Beaucoup de calme dans l'esprit et de prudence dans la conduite lui procurèrent une vie très-heureuse jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il avait conservé toute sa force de tête jusqu'à soixante-dix-sept ans; et ce ne fut qu'alors qu'il se fit remplacer par son neveu dans les fonctions du professorat. Il mourut à Bâle, le 17 mars, 1782. Ses ouvrages, imprimés séparément, sont : I. *Dan. Bernoulli Dissertatio inaugur. phys. med. de respiratione*, Bâle, 1721, in-4°. Il y évalue la quantité d'air qui pénètre les poumons à chaque inspiration. Haller la publia de nouveau, tome IV de ses *Select. dissert. anatom.* II. *Positiones anatomico-botanicæ*, Bâle, 1721, in-4°. Il traite de l'usage des feuilles, et combat l'existence des vaisseaux aériens dans les plantes. III. *Danielis Bernoullii exercitationes quædam mathematicæ*, Venetiis, 1724, in-4°., 1 vol.; IV. *Danielis Bernoulli hydrodynamica, seu de viribus et motibus fluidorum commentarii, opus academicum ab auctore dum Petropoli ageret, congestum*, Argentorati, 1738, in-4°., 1 vol. L—x.

BERNOULLI (Jean), frère des deux précédents, né à Bâle, le 18 mai 1710, y mourut le 17 juillet 1790. Il étudia le droit et les mathématiques, voyagea en France, et fut nommé professeur d'éloquence à Bâle, en 1743; cinq années après, il y obtint la chaire de mathématiques. C'est dans sa maison que Maupertuis est mort, en 1759. Il a concouru, comme son frère Daniel, pour les prix de l'académie des sciences de Paris; son Mémoire sur le cabestan, celui sur la propagation de la lumière, et celui sur l'aimant (auquel son frère avait eu part), ont été couronnés. Il fut membre de cette académie et de celle de Berlin. U—i.

BERNOULLI (Jean), fils du précédent, licencié en droit, astronome royal de Berlin, naquit à Bâle le 4 novembre 1744, et mourut à Berlin le 13 juillet 1807. Il fit ses études à Bâle et à Neufchâtel, et se voua particulièrement à la philosophie, aux mathématiques et à l'astronomie. A dix-neuf ans, il fut appelé, comme astronome, à l'académie de Berlin. Quelques années après, il obtint la permission de voyager; il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France; et, dans plusieurs voyages subséquents, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Pologne, etc. Depuis 1779, il vécut à Berlin, où il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'académie. Il fut aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, et de la société royale de Londres. A l'exemple de tant de membres de sa famille, ce fut un écrivain très laborieux. On ne citera ici que les plus remarquables de ses ouvrages. Le discours qu'il a prononcé à treize ans, pour être reçu docteur en philosophie : *De historiâ inoculationis variolarum*, qui se trouve inséré dans le tome IV des *Épîtres latines écrites à Haller*. Il fit paraître ensuite à Berlin : I. *Recueil pour les astronomes*, 1772-76, 3 vol. in-8°.; II. *Lettres sur différents sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775*, 3 vol. in-8°., 1777-79; III. *Description d'un voyage en Prusse, en Russie et en Pologne, en 1777 et 1778*, 6 vol., 1779, en allemand; idem, traduite en français, Varsovie, 1782; IV. *Lettres astronomiques*, 1781; V. *Recueil de voyages*, 16 vol., 1781 à 1785, en allem.; VI. *Archives pour l'histoire et pour la géographie*, 8 vol., 1783 à 1788, en allemand; VII. *de la réforme politique des juifs*, trad. de l'allemand de Dohm, Dessau, 1782, in-12. VIII. *Éléments d'algèbre d'Euler*, traduits de l'allemand, Lyon, 1785, 2 vol. in-8°. IX. *Nouvelles littéraires de divers pays*, Berlin, 1776-79, in-8°., 6 parties. Il a publié, avec le professeur Hindenburg, trois années du *Magasin pour les sciences mathématiques*. Les *Mémoires de l'académie de Berlin*, ainsi que les *Éphémérides astronomiques* de cette ville, renferment un grand nombre de ses observations. Il a publié, avec des remarques et des additions, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Inde*, les travaux de Thieffenthaler, d'Anquetil-du-Perron et de J. Reussel, Berlin, 1786, in-4°., 3 vol. U—i.

BERNOULLI (Jacques), frère du précédent, et licencié en droit, né à Bâle, le 17 octobre 1759, fut disciple de son oncle Daniel, qu'il remplaça dans la chaire de physique de l'université de Bâle, pendant le cours de ses infirmités; mais il ne put lui succéder, quoiqu'il se fût mis sur les rangs, parce que les

places de l'académie, comme celles des magistrats de la république de Bâle, se tiraient au sort. Il paraît avoir eu un esprit inquiet, qui le porta à voyager; cependant il se fixa à Pétersbourg, où il occupa une place de professeur de mathématiques, et se maria avec une petite-fille d'Euler. Il fut membre de l'académie de cette ville, de la société de physique de Bâle, correspondant de la société royale de Turin. Les mémoires qu'il a donnés, dans les *Nova Acta academ. Petropol.*, indiquent assez qu'il se proposait de marcher sur les traces de son oncle Daniel; mais il périt à l'âge de trente ans, par un coup d'apoplexie, en se baignant dans la Néva, le 3 juillet 1789. Son éloge est dans le tome VII des *Nova Acta acad. Petrop.*: il est suivi de la liste de ses écrits. I—x.

BERNSTORF (Jean-Hartwig-Ernest, comte de), ministre d'état en Danemarck, né à Hanovre, le 13 mai 1712. Les relations qu'il avait en Danemarck l'engagèrent à se rendre dans ce pays, où ses talents fixèrent l'attention du gouvernement. Après avoir été employé dans diverses ambassades, il fut placé par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Pendant la guerre de sept ans, il suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité intérieure des états danois. Lorsqu'en 1761, l'empereur de Russie, Pierre III, menaça le Danemarck de la guerre, et fit marcher des troupes vers le Holstein, Bernstorf déploya une grande activité, et proposa les moyens les plus efficaces pour la défense du pays. La mort de Pierre ayant détourné cet orage, le ministre profita des circonstances pour rapprocher la cour de Copenhague de celle de Pétersbourg. En 1767, il parvint à conclure un traité provisoire, en vertu duquel le Holstein ducal, dont Paul, grand-duc de Russie, avait hérité à la mort de Pierre III, devait être échangé contre le pays d'Oldenbourg, appartenant au roi de Danemark. Cet échange eut lieu en 1773, et fit gagner aux états danois un territoire important. Peu après, Bernstorf termina les longues discussions qui avaient eu lieu au sujet du droit de suzeraineté de la maison de Holstein sur la ville de Hambourg. Cette ville fut déclarée indépendante, sous la condition qu'elle se désisterait du remboursement des sommes qu'elle avait prêtées au roi de Danemarck et aux ducs de Holstein. Le comte de Bernstorf avait acquis aux environs de Copenhague un domaine étendu, dont les paysans, comme la plupart de ceux du Danemarck, étaient attachés à la glèbe; il les fit affranchir, et leur accorda des baux à longs termes, équivalents à la propriété usufruitière. Pour exprimer leur reconnaissance, les vassaux du comte lui firent élever un obélisque à côté de la grande route conduisant à Copenhague. Bernstorf encourageait en même temps les manufactures, le commerce, les sciences et les arts. Ce fut lui qui engagea Frédéric V à accorder au poète Klopstock une pension viagère. Frédéric étant mort, Bernstorf fut maintenu dans sa place pendant les premières années du nouveau règne; mais en 1770, lorsque Struensée eut été mis à la tête du conseil, Bernstorf eut sa démission avec une pension de retraite. Il se retira à Hambourg. Après la chute de Struensée, il fut rappelé, et il allait se rendre à Copenhague, lorsque la mort termina sa carrière, le 19 février 1772. C—au.

BERNSTORF (André-Pierre, comte de), neveu du précédent, et comme lui ministre-d'état en Danemarck, né à Hanovre, le 28 août

1735. Il devint conseiller du roi de Danemarck, en 1769; mais il eut sa démission sous le ministère de Struensée. Rentré au conseil après la chute de ce ministre, il se distingua par les mesures sages qu'il proposa pour l'administration du pays, et ce fut lui qui fit accéder le Danemarck, en 1778, à la neutralité armée. Cependant, il survint de nouveaux incidents qui engagèrent André Bernstorf à se retirer. Rappelé en 1784, lorsque le prince royal se fut mis à la tête du gouvernement, il devint l'ame du conseil, et ses grands talents eurent occasion de se déployer. Pendant qu'il dirigeait les affaires étrangères, il portait une attention suivie sur les autres branches de l'administration. Joignant à une sagesse profonde une fermeté courageuse, il sut maintenir la paix dans les circonstances les plus critiques, et il parvint à introduire des réformes importantes sans que le repos intérieur en souffrît jamais. Ni les sollicitations, ni les menaces ne purent l'engager à prendre part aux coalitions contre la France; il proclama, avec autant d'éloquence que de franchise, les droits des neutres, et ne negligea rien pour en assurer la jouissance au Danemarck. Ce pays fit des progrès rapides dans le commerce, et ses vaisseaux parcoururent toutes les mers. Pour exécuter les réformes dans l'intérieur, Bernstorf s'entoura des conseils et des lumières de tons les hommes éclairés; il fit nommer des comités pour discuter les grandes questions relatives à l'amélioration de l'ordre social, et ce fut à la suite de ces discussions que les laboureurs obtinrent la liberté personnelle, que le code criminel fut réformé, que les monopoles disparurent, et qu'un nouveau système de finances vint ranimer le crédit public. Le comte de Bernstorf était parvenu à ce degré de considération et de gloire où conduisent les grands talents accompagnés de grandes vertus, lorsque les infirmités entravèrent son zèle : il s'occupa cependant des intérêts de l'état jusqu'à ses derniers moments. Ce ministre, respecté du Danemarck et de l'Europe, mourut le 21 janvier 1797. On a de lui plusieurs pièces diplomatiques, dont *l'Exposé des Principes de la cour de Danemarck touchant la neutralité*, remis aux puissances belligérantes en 1780, et la *Déclaration aux cours de Vienne et de Berlin*, remise en 1792, sont les plus remarquables. C—AU.

BEROALD, ou BEROALDE (MATHIEU), naquit à St.-Denis, près Paris. Il fit ses études au collége du cardinal Lemoine, et s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il eut bientôt appris le grec, le latin, l'hébreu; il était théologien, mathématicien, philosophe, historien. Il se trouvait en 1550 à Agen, précepteur d'Hector Frégose, depuis évêque de cette ville, lorsqu'il y embrassa la réformation avec Jules César Scaliger et d'autres savants. Venu à Paris en 1558, il y fut précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné. Persécuté pour ses opinions religieuses et arrêté à Coutances, on le condamna à être brûlé; un officier favorisa son évasion, et l'envoya à Montargis, d'où il alla à Orléans. Il y fut attaqué de la peste; après son rétablissement, il alla à la Rochelle, puis à Sancerre; il se distingua lors du siége de cette ville par le maréchal de Lachâtre. Après avoir séjourné quelque temps à Sédan, Béroalde vint en 1574 à Genève, où il fut ministre et professeur de philosophie. Il paraît qu'il mourut en 1576. On a de lui : *Chronicon, sacræ Scripturæ autoritate constitutum*, Genève, 1575, in-fol. Vossius et Joseph Scaliger ont fait l'éloge de cet ouvrage

qui contient cependant des bizarreries incroyables. L'auteur s'était persuadé que l'Écriture sainte renfermait tous les matériaux de la chronologie, de sorte qu'il effaçait de l'histoire tous les noms qu'il ne trouvait pas dans l'*Ancien Testament*. Draudius, dans sa *Bibliotheca classica*, fait mention du livre suivant : *G. Mercatoris et Matthei Beroaldi chronologia, ab initio mundi ex eclipsis et observationibus astronomicis demonstrata*, qu'il dit avoir été imprimé à Bâle, 1577, et Cologne, 1568, in-fol.

A. B—T.

BEROALDE DE VERVILLE (François), fils du précédent, naquit à Paris, le 28 avril 1558. Son père, qui était protestant, l'éleva dans ses principes; mais, après la mort de son père, il rentra dans la religion romaine, et même il embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint un canonicat à St.-Gatien de Tours, le 5 novembre 1593. Il avait montré fort jeune des dispositions pour les sciences, et il était à peine âgé de vingt ans, quand il publia, en latin et en français, *le Théâtre des Instruments mathématiques et mécaniques de Jacques Besson, dauphinois*, avec des interprétations de sa façon. Si on l'en croit, à cette époque il avait déjà fait des découvertes en mathématiques, il avait appris l'horlogerie et l'orfèvrerie, et ses connaissances dans les langues anciennes lui avaient mérité d'être chargé de l'éducation du fils d'un grand seigneur; mais Béroalde était extrêmement vain; il ne parle jamais de lui qu'avec un très-grand contentement; et, pour exalter le succès de ses études, qu'il avait étendues à toutes les sciences exactes, il se flattait de posséder plusieurs rares secrets, d'avoir découvert la pierre philosophale, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle. En lisant ses ouvrages, on reconnaît à la vérité qu'il avait des connaissances étendues et variées, mais on s'aperçoit qu'il manquait de jugement. Son style est diffus, et si embrouillé que la lecture même de ses poëmes est très pénible; aussi ses ouvrages ne sont-ils recherchés que des curieux. La plupart ont été réunis sous le titre d'*Appréhensions spirituelles*, Paris, Timoth. Jouan., 1583, in-12. On trouve dans ce recueil un poëme intitulé l'*Idée de la république*, mauvaise imitation de l'*Utopie* de Thomas Morus. Sa traduction du *Songe de Polyphile* de Fr. Columna ne vaut pas mieux; il n'a fait que changer et défigurer celle que Jean Martin avait donnée de cet ouvrage. On trouvera une liste assez exacte des autres écrits de Béroalde dans le tome XXXIV des *Mémoires de Nicéron*; nous indiquerons seulement ici : I. l'*Histoire véritable*, ou *le Voyage des Princes fortunés*, œuvre stéganographique, Paris, 1610, in-8°., ouvrage ennuyeux suivant Nicéron, mais recherché; II. *le Cabinet de Minerve, auquel sont plusieurs singularités*, etc., Rouen, 1601, in-12, plein d'une érudition mal digérée. Le plus curieux des ouvrages de Béroalde est son *Moyen de parvenir*, imprimé sous le titre de *Salmigondis*, qui lui convenait davantage, et sous celui de *Coupe-cu de la Mélancolie*, ou *Vénus en belle humeur*. Il y a des contes agréables dans ce livre; mais on y en trouve un plus grand nombre d'obscènes et de bouffons; on y remarque aussi une grande liberté en matière de religion, et cela a donné lieu de penser que Béroalde n'était pas catholique de bonne foi. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont : 1°. celle, sans date, in-24, de 439 pages, édition originale; que Nicéron croit des

Elzévirs; 2°. celle, sans date, in-12 de 347 pages : suivant M. Brunet, c'est celle-ci que les curieux ajoutent à la collection des Elzévirs, et il y en a des exemplaires sous le titre de *Salmigondis*, à Chinon, de l'imprimerie de Rabelais, l'année pantagruéline, in-12, 2 vol. de 544 pages, avec la dissertation de Lamonnoye sur l'auteur de cet ouvrage. Cette dissertation a été réimprimée dans les éditions suivantes et elle mérite d'être lue; 3°. les éditions de 1000 700 32 (1732), 2 vol., in-16.—1000 700 57 (Paris, Grangé, 1757), 2 vol. in-12, jolie édition. On présume que Béroalde est mort vers 1612, son dernier ouvrage portant la date de cette année. Lacroix du Maine lui attribue deux tragédies françaises sans en indiquer le sujet; elles n'ont point paru.

W—s.

BEROALDO (Philippe), l'ancien, l'un des plus célèbres littérateurs du 15e. siècle, était d'une ancienne et noble famille de Bologne. Il y naquit le 7 décembre 1453. Ayant perdu son père en bas-âge, il fut élevé par sa mère avec la plus grande tendresse. Des maîtres habiles furent chargés de son éducation. Il annonçait les plus heureuses dispositions, et surtout une mémoire prodigieuse. Outre les leçons qu'il recevait, il travaillait en particulier avec tant d'ardeur qu'étant né avec un tempérament faible, il eut à dix-huit ans une maladie grave, et dont il eut peine à guérir. Dès qu'il reconnut qu'il n'apprenait plus rien de ses maîtres, il jugea que le meilleur moyen pour pousser plus loin son instruction était d'instruire les autres. Il ouvrit à dix-neuf ans une école, d'abord à Bologne, ensuite à Parme et à Milan. La réputation dont jouissait l'université de Paris lui inspira le désir de la visiter. Il vint donc à Paris, et y enseigna publiquement pendant plusieurs mois, avec un grand concours d'auditeurs. Il y serait resté plus long-temps, si sa patrie ne l'eût rappelé. Son retour à Bologne fut le sujet d'une espèce de réjouissance publique. Le célèbre Baptiste de Mantoue, ou le Mantouan, qui y était alors, lui adressa à ce sujet une longue élégie, qui commence par ce vers :

Musæ olim comites Beroaldo ivere Philippo.

Elle est imprimée dans le 3e. livre des *Sylves* de ce poète trop fécond. L'université de Bologne conféra à Beroaldo la chaire de professeur de belles-lettres, qu'il remplit le reste de sa vie avec autant d'assiduité que d'éclat. Quoique son inclination le portât à se renfermer dans ses fonctions littéraires et dans ses travaux, les honneurs publics vinrent au-devant de lui. Il fut nommé en 1489 l'un des anciens de Bologne, et quelques années après député, par le sénat, avec Galéas Bentivoglio, auprès du pape Alexandre VI. Il fut aussi, pendant plusieurs années, secrétaire de la république. Parmi tant d'occupations, il savait se ménager des distractions et des loisirs. Il aimait la table, le jeu, les femmes. Il évita long-temps les liens du mariage; il s'y soumit enfin en 1498, à l'âge de quarante-quatre ans; le bonheur qu'il trouva dans son ménage l'y fixa entièrement, et le fit renoncer à la vie dissipée qu'il avait menée jusqu'alors. Il ne cultiva plus d'autres liaisons que celles qu'il avait avec les gens de lettres les plus distingués de son temps. Il en était généralement aimé. Son caractère modeste, sociable, égal, exempt de jalousie et d'aigreur lui faisait des amis de tous ceux qui entraient en relation avec lui. On assure qu'il n'eut jamais d'autre en-

nemi que Georges Mérula, qui avait le malheur de l'être à peu près de tout le monde, et qui ne se mit à haïr Beroaldo que parce qu'il le savait intimement lié avec Politien, auquel il avait déclaré la guerre. La faiblesse habituelle de sa santé augmentant avec l'âge, il fut saisi d'une petite fièvre qui parut d'abord de peu de conséquence, et à laquelle on s'efforça ensuite inutilement de porter remède; il en mourut le 17 juillet 1505. On lui fit des funérailles magnifiques. Il fut porté au tombeau vêtu de soie, couronné de laurier, et suivi de tout ce que Bologne avait de plus distingué dans toutes les parties des sciences et dans les emplois publics. Son principal mérite littéraire est d'avoir donné de bonnes éditions des anciens auteurs latins, et de les avoir éclaircis par ses commentaires. On lui a reproché cependant, et non sans raison, une latinité affectée et vicieuse, tenant plus du style d'Apulée que de celui de Cicéron. Il n'avait pas non plus une critique aussi saine ni un aussi bon jugement que son érudition était étendue; les objets étaient un peu confus dans sa tête et quelquefois dans ses écrits. C'est lui, je crois, que l'on a comparé le premier à une bonne boutique mal rangée, comparaison, cependant, dont bien d'autres érudits ont pu, comme lui, fournir l'idée. Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Caii Plinii Secundi historiæ naturalis libri XXVII, cum brevibus notis*, Parme, 1476, in-fol.; Trévise, 1479, in-fol.; Paris, 1516, in-fol. Il venait d'arriver à Parme, et n'avait que dix-neuf ans, quand il rédigea les notes qui accompagnent cette édition. Il avait repris cet auteur, et y avait fait d'amples commentaires; mais l'exemplaire de Pline sur lequel il les avait écrits, lui fut volé à Bologne, et il mourut avec le regret de n'avoir jamais pu le retrouver. II. *Annotationes in commentarios Servii Virgilianos*, Bologne, 1482, in-4°.; III. *Propertii opera cum commentariis*; Bologne, 1487, in-fol.; Venise, 1493, in-fol.; Paris, 1604, in-fol.; IV. *Annotationes in varios authores antiquos*, Bologne, 1488, in-fol.; Venise, 1489, idem; Brescia, 1496, idem; V. *Orationes*, Paris, 1490; Lyon, id. et 1492; Bologne, 1491, etc. VI. Un second Recueil intitulé *Orationes, præfationes, prælectiones*, etc., Paris, 1505, 1507, 1509, 1515, in-4°., où se trouvent plusieurs opuscules d'autres auteurs; mais il y en a près de trente de Beroaldo, tant en prose qu'en vers. Outre ces trois éditions, il en fut fait au moins six autres, et cependant cet ouvrage est rare. VII. *Declamatio ebriosi, scortatoris, et aleatoris*, Bologne, 1499, in-4°.; Paris, 1505, in-4°., etc. Cette dissertation singulière a été traduite, ou plutôt paraphrasée en français, et imprimée sous ce titre: *Trois déclamations esquelles l'yvrogne, le putier et le joueur de dez, frères, débattent lequel d'eux trois, comme le plus vicieux, sera privé de la succession de leur père. Invention latine de Philippe Beroalde, poursuivie et amplifiée par Calvi de la Fontaine*, Paris, 1556, in-16. Il y en a aussi une traduction en vers, sous le titre de *Procès des trois frères*, par Gilbert Damalis, Lyon, 1558, in-8°. VIII. Il faut ajouter plusieurs éditions d'auteurs latins, avec des notes et des préfaces, tels que Suétone, Apulée, Aulu-Gelle, Lucain, et beaucoup d'autres, dont parle Niceron dans le tome XXV de ses Mémoires.

G—É.

BEROALDO (PHILIPPE), le jeune,

noble bolonais, naquit à Bologne le 1er. octobre 1472. Parent de Beroalde l'ancien, il fut un de ses disciples favoris et l'un des plus illustres. Il devint lui-même professeur de belles-lettres à vingt-six ans, et alla professer à Rome, où il fut fait, en 1514, préfet ou président de l'académie romaine. On a, pour s'assurer qu'il y était avant 1511, la certitude qu'il était un des amants de la belle Impériali, fameuse courtisanne, qui mourut cette année-là. Il avait pour rival, auprès d'elle, et pour rival heureux, Sadolet, qui devint ensuite cardinal. Ces particularités sont consignées dans une de ses odes latines. Il eut pour amis, à Rome, Pierre Bembo, Divizio da Bibiena, Molza, Flaminio, et plusieurs autres célèbres littérateurs. Le cardinal Jean de Médicis conçut pour lui une estime particulière, se l'attacha en qualité de secrétaire, et, lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de *Léon X*, lui donna, en 1516, la place de bibliothécaire du Vatican, vacante par la mort de Phedro Inghirami; mais il faut que Léon X ait ensuite cessé de s'intéresser à lui, car Beroaldo éprouva dans cet emploi même, des dégoûts et des refus de certains avantages qui y étaient ordinairement attachés; et il en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut, en 1518. Le Bembo, alors secrétaire du pape, fit en huit vers latins élégiaques, l'épitaphe de Beroaldo, où il dit que ses amis, et Léon X lui-même, l'ont pleuré :

Unanimi raptum ante diem flevere sodales,
Nec Decimo sanctæ non madnere genæ.

Il n'était pas moins savant que le premier Beroaldo, et il écrivait avec plus de goût, surtout en vers; mais il était ou moins laborieux, ou moins fécond, et il n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages : I. *C. Taciti annalium libri V priores*, Rome, 1515, in-fol.; Lyon, 1542; Paris, 1608, in-fol. Beroaldo dédia cette belle édition à Léon X, par qui il avait été chargé de la faire. On dit que ce pontife libéral avait payé 500 sequins le manuscrit de ces cinq livres. II. *Odarum libri tres, et epigrammatum liber unus*, Rome, 1530, in-4°.; c'est ce que l'auteur a laissé de meilleur; et, quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main, on y voit cependant briller beaucoup de génie, de vivacité, d'élégance. Ces poésies eurent un grand succès, surtout en France, où elles furent traduites jusqu'à cinq fois (*Voy.* Goujet, *Bibliothèque française*). Le plus célèbre de ces traducteurs est Clément Marot. On trouve une partie des mêmes poésies dans la première partie des *Deliciæ Italor. poëtar.* de Giammateo Toscano. Plusieurs de ses épîtres latines sont imprimées dans différents recueils. G—É.

BEROALDO (Vincent), fils de Béroaldo l'ancien, n'est mis au nombre des écrivains bolonais, que pour avoir fait une explication de tous les mots employés par le Bolognetti, dans son poëme intitulé : *Il Costante*. Bolognetti était frère utérin de Beroaldo. Celui-ci écrivit son explication sur un manuscrit original du poëme, qui était en vingt chants. Il mourut en 1557, et laissa ce manuscrit entre les mains d'un de ses amis, nommé *Jean-Baptiste Maltacheti;* mais le *Costante*, qui ne fut imprimé qu'en huit chants, en 1565, ne l'ayant encore été qu'en seize, en 1566, Maltacheti ne jugea à propos de publier de l'explication que son ami lui avait laissée, que ce qui regardait ces seize premiers chants. Il la fit paraître sous ce titre : *Dichiarazione di tutte le voci proprie del Costante, poema di Francesco Bolognetti*, Bologne, 1570, in-4°. Ni

les quatre derniers chants du poëme, ni leur explication, n'ont jamais été imprimés. (*V.* Fr. BOLOGNETTI.) G—É.

BEROLDINGEN (FRANÇOIS DE), minéralogiste distingué, né à St.-Gall, le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798, chanoine d'Hildesheim et d'Osnabruck, fut membre de plusieurs sociétés savantes, parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes et leurs produits minéraux : il acquit ainsi une grande masse de connaissances, qui donnent beaucoup de prix à ses ouvrages, malgré la disposition aux hypothèses, et les préventions qui s'y font souvent remarquer. Les principaux sont : I. *Observations, Doutes et Questions sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier.* Le 1er. volume parut, sans nom d'auteur, à Hanovre, 1778, in-8°., et fort augmenté, sous son nom, à Hanovre et à Osnabruck, 1792, in-8°.; 2e. vol., ibid., 1793. Il voulait parcourir ainsi tout le règne minéral, et indiquer les rapports qui lient entre eux les minéraux. II. *Observations faites pendant un voyage dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts*, avec une carte pétrographique, Berlin, 1788, in-8°.; III. *les Volcans des temps anciens et des temps modernes considérés physiquement et minéralogiquement*, Manheim, 1791, in-8°.; IV. *Nouvelle Théorie sur le basalte*, dans les *Suppléments* de Crell aux *Annales de la chimie*, t. IV, cah. 2, p. 131-145; V. *Description de la fontaine de Dribourg*, Hildesheim, 1782, in-8°., etc. Tous ces ouvrages sont en allemand. G—T.

BÉROSE, astronome chaldéen, dont Pline parle comme d'un homme très-distingué, et à qui les Athéniens avaient élevé une statue dont la langue était dorée, en reconnaissance de ses belles prédictions. Vitruve dit qu'il quitta la Chaldée pour ouvrir une école à Cos, patrie d'Hippocrate. Il y enseigna l'astronomie, et forma plusieurs élèves qui acquirent de la célébrité. Il imagina une nouvelle espèce de cadran solaire qui était sémicirculaire, et qu'il désigna par le nom d'ἔγκλιμα (inclinaison), parce qu'elle pouvait recevoir la position convenable à diverses latitudes. Plutarque et Vitruve lui attribuent une opinion singulière sur la nature de la lune et la cause des éclipses. Il disait que la lune est un globe moitié lumineux, comme s'il était chauffé à blanc, et moitié de couleur d'azur. La partie lumineuse avait une espèce de sympathie qui la tournait vers le soleil, la partie obscure, par une autre sympathie, se tournait vers l'air et la terre; et c'est-là, selon lui, ce qui produisait les éclipses et les phases de la lune. Sénèque, au livre III de ses *Questions naturelles*, le qualifie d'interprête de Bélus, et lui attribue, sur les tremblements et les révolutions de la terre, des idées qui ne sont pas plus saines que ses théories astronomiques. La terre, suivant Bérose, devait éprouver d'abord un déluge, et puis un embrasement universel, dont l'époque serait déterminée par la conjonction de toutes les planètes (prédiction ridicule, renouvelée plus d'une fois depuis). Bailly se sert de toutes ces absurdités pour prouver l'antiquité de ce Bérose, qu'il ne faudrait pas confondre avec l'historien; mais c'est une question qui n'est pas bien décidée. Saumaise prétend que l'astrologue et l'historien ne sont qu'un seul et même personnage qui vivait vers le temps d'Alexandre-le-Grand; Riccioli soutient qu'ils sont deux. Justin-le-Martyr lui donne une

fille, qu'on a nommée la *Sibylle babyloniene*, et qu'il prétend la même que celle qui vint offrir ses livres à Tarquin. Fabricius a réuni, dans le tome XIV de la *Bibliothèque grecque*, les fragments des écrits de Bérose, qu'on peut regarder comme les plus authentiques, ou, pour mieux dire, les moins suspects; et notamment des passages de l'*Histoire du royaume de Babylone*, ouvrage qui existait du temps de Josèphe, et dont cet historien a beaucoup profité pour la composition de ses *Antiquités*. Annius de Viterbe publia, en 1545, sous le nom de *Bérose*, une histoire en cinq livres, dont la fausseté fut bientôt découverte (*Voy.* ANNIUS). D—L—E.

BERQUEN (LOUIS DE), né à Bruges, dans le 15e. siècle, d'une famille noble. Le hasard lui fit découvrir, en 1476, le moyen de tailler le diamant. Il était jeune, et ignorait entièrement les secrets de l'art du lapidaire. Remarquant que deux diamants s'entamaient lorsqu'on les frottait l'un contre l'autre, il prit deux diamants bruts, et, les aiguisant, y forma des facettes assez régulières. Ensuite, au moyen d'une roue qu'il avait imaginée, et de la poudre de ces mêmes diamants, il acheva de leur donner un poli complet. Ce procédé fut perfectionné dans la suite; mais Berquen n'en a pas moins droit à la célébrité due aux auteurs d'inventions utiles. — Son petit-fils, Robert de BERQUEN, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Merveilles des Indes orientales*, Paris, 1661, in-4°., et d'une *Liste des gardes de l'orphévrerie de Paris, avec plusieurs pièces sur cet art*, Paris, 1615, in-4°. K.

BERQUIN (LOUIS), gentilhomme artésien, conseiller du roi François Ier., que Badius appelait le plus savant de la noblesse, et que son zèle de prédicant pour le luthéranisme naissant conduisit au bûcher, dans un temps où l'on croyait que le crime d'hérésie ne pouvait être expié que par le feu. Il commença par déclamer contre les moines et les scholastiques, par blâmer l'usage où étaient les prédicateurs d'invoquer la Ste.-Vierge dans leurs sermons, au lieu du St.-Esprit, et par trouver mauvais qu'on l'appelât *fontaine de grâce, notre espérance, notre vie*, etc., expressions qui, dans le fond, ne devraient s'adresser qu'à J.-C. Il fut dénoncé, en 1523, au parlement, comme fauteur du luthéranisme. On saisit, dans sa bibliothèque, divers ouvrages de Luther et de Mélanchthon, plusieurs traités de sa composition en faveur des nouvelles erreurs, des traductions françaises d'écrits latins tendant au même but, et surtout de quelques-uns de ceux d'Érasme, dans lesquels il avait inséré, de son chef, des choses encore plus libres que celles qu'ils contenaient. Sur l'avis motivé de la faculté de théologie, le parlement condamna les livres au feu, l'auteur à faire abjuration publique. Il refusa de se soumettre, fut détenu en prison, et mis en liberté par l'autorité de François Ier., qui le protégeait comme homme de lettres. Berquin, retiré à Amiens, au lieu de tenir la parole qu'il avait donnée de ne plus dogmatiser, recommença à publier de nouveaux livres, non moins répréhensibles que les premiers, et à débiter ses erreurs, de manière à causer beaucoup de scandale. Ses indiscrétions provoquèrent, en 1526, une seconde censure de la faculté de théologie, un second arrêt du parlement. La protection du roi lui procura encore sa liberté; mais il n'en devint pas plus sage, malgré les avis d'Érasme, qui lui conseillait de rester dans le silence, ou, s'il ne pouvait se contenir, de sortir du royaume.

Il attaqua et dénonça hautement ses juges, fut arrêté pour la troisième fois, condamné à faire abjuration, puis à avoir la langue percée, et à être enfermé pour le reste de ses jours. Il en appela au pape et au roi. François Ier. le livra à son mauvais sort, et il fut condamné à être brûlé en place de Grève. Le savant Budé, qui avait été un de ses juges, ne put jamais l'engager à se rétracter pour sauver sa vie, et la sentence fut exécutée le 17 avril 1529. Parmi ses ouvrages, nous ne citerons que les deux suivants : I. *Le Vrai Moyen de bien et catholiquement se confesser, opuscule fait premièrement en latin par Erasme, et depuis traduit en français*, Lyon, 1542, in-16; II. *le Chevalier chrétien*, 1542, in-16 : c'est aussi une traduction du latin d'Erasme. T—D.

BERQUIN (Arnaud), né à Bordeaux, vers l'an 1749, débuta, en 1774, par des idylles pleines de grâces et de sensibilité. La Harpe fit l'éloge de celle qui est imitée de l'*Orgoglioso fiumicello* de Métastase. Il mit en vers le *Pygmalion* de Rousseau, la même année; et après avoir donné, en 1775, in-8°., les *Tableaux anglais*, traduction de plusieurs fragments anglais, il publia des romances, parmi lesquelles on distingua *Geneviève de Brabant*, et surtout celle qui a pour refrein ce vers :

Dors, mon enfant, clos ta paupière.

Il publia successivement les ouvrages suivants, consacrés à l'instruction de la jeunesse : l'*Ami des enfants*, *Lectures pour les enfants*, *l'Ami de l'adolescence*, *l'Introduction familière à la connaissance de la nature* (trad. libre de l'anglais de miss Trimmer), *Sandfort et Merton*, *le Petit Grandisson*, *Bibliothèque des villages*, *le Livre de famille*; ces ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres complètes*. La meilleure édition est celle qu'a donnée M. Renouard, Paris, an XI-1803, en 20 vol. in-18, ou seulement 17 vol. in-12, parce que l'éditeur n'a pas compris, dans ce dernier format, les historiettes pour les petits enfants. Les *Tableaux anglais* ne se trouvent ni dans cette édition, ni dans aucune autre. L'*Ami des Enfants*, le plus célèbre des ouvrages de Berquin, obtint, en 1784, le prix décerné par l'académie française à l'ouvrage le plus utile qui eût paru dans l'année. Ce livre, publié d'abord par cahiers qui paraissaient tous les mois, contient de petits contes et de petits dialogues à la portée des enfants, composés de manière à leur tracer leurs devoirs, et à leur inspirer le goût de la vertu et l'horreur du vice dont les tableaux passent successivement sous leurs yeux. Le plan est bien suivi; il y a de l'intérêt dans le choix des sujets, de la douceur et de la naïveté dans le style. De tous les livres qui paraissaient alors sur l'éducation, l'*Ami des enfants* est presque le seul qui ait surnagé. Berquin en a imité une grande partie des ouvrages allemands de M. Weiss; mais on peut dire qu'il se les est appropriés par les charmes de son style et la candeur de ses sentiments. Il aimait beaucoup les enfants, et se plaisait à leurs jeux. Berquin fut pendant quelque temps le rédacteur du *Moniteur*; il travailla, avec MM. Ginguené et Grouvelle, à la *Feuille villageoise*. Il fut, en 1791, un des candidats proposés pour être instituteur du prince royal, et mourut la même année à Paris, le 21 décembre. A. B—T.

BERRETINI. *Voyez* CORTONE (Pierre de).

BERRI (JEAN, duc DE), 3e. fils du roi Jean et de Bonne de Luxem-

bourg, naquit au château de Vincennes, le 30 novembre 1340, et fut d'abord appelé comte de Poitou. Il se trouva à la bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier, et, par le traité de Bretigny, fut donné en otage aux Anglais, avec plusieurs autres princes et seigneurs du royaume. Le duc de Berri demeura neuf ans en Angleterre, et n'en sortit qu'après avoir obtenu un congé d'Edouard III, pour venir *moyenner sa rançon*. Froissard dit que le congé n'était que d'un an, mais que le duc « se dissimula et se » porta si sagement, qu'oncques puis » n'y retourna, et print tant d'excu» sation et d'autres moyens, que la » guerre fut toute ouverte. » En effet, ce prince jugeant que les hostilités allaient recommencer, différa de retourner à Londres pour attendre l'événement. Il eut, en 1372, le commandement de l'armée royale en Guienne, contre le prince de Galles, sur lequel il emporta les villes de Limoges, de Poitiers, de la Rochelle et de Thouars. Son caractère inconsidéré, dissipateur, et modéré par indolence, détermina d'abord Charles V à l'écarter du conseil de régence; mais à sa mort, en 1380, il lui confia une partie de l'autorité, conjointement avec le duc de Bourgogne, afin de balancer le pouvoir de son frère, le duc d'Anjou, nommé régent du royaume. Immédiatement après la mort du roi, les ducs de Berri et de Bourgogne s'assurèrent, à Melun, de la personne de Charles VI. Le duc de Berri, qui jusqu'alors n'avait témoigné aucune ambition, demanda et obtint le gouvernement du Languedoc; mais avec un pouvoir si étendu, qu'il en était plutôt le souverain que le gouverneur. Les Parisiens s'étant soulevés en 1382, il détourna le roi d'user de clémence. La dureté de son commandement en Languedoc excita des révoltes qu'il étouffa par des exécutions sanglantes, de même qu'en Auvergne et en Berri. Lorsque Charles VI prit les rênes du gouvernement, il l'éloigna des conseils, et le duc, se voyant sans autorité, se retira dans ses domaines. Le roi, pendant son voyage dans le midi de la France, indigné de ses vexations en Languedoc, lui ôta le gouvernement de cette province, et fit exécuter Bethisac son favori (*Voy.* BETHISAC). La maladie de Charles VI remit le duc de Berri à la tête du gouvernement, avec le duc de Bourgogne, qui, plus habile, disposa bientôt à son gré de l'autorité principale. Il se rendit médiateur dans les différents du duc d'Orléans, son neveu, avec le duc de Bourgogne; mais lorsque Jean-sans-Peur, fils de ce dernier, se fut rendu maître du gouvernement, le duc de Berri, honteux de n'avoir plus aucun crédit, se retira de nouveau dans les terres de son apanage. Il se ligua ensuite à Gien, avec les princes du sang, contre le duc de Bourgogne, et prit part à la guerre civile. Quand Henri V, roi d'Angleterre, profitant des déchirements de la France, passa la Somme avec une armée, le duc de Berri ne fut point d'avis de livrer la bataille d'Azincourt; mais, étant presque le seul qui combattît cette résolution, il insista au moins pour que le roi ne se trouvât point à la bataille, ainsi qu'il en témoignait le désir : « J'ai vu celle de » Poitiers, dit ce prince, où mon » père le roi Jean fut prins, et mieux » vaut perdre la bataille que le roi et la » bataille. » Le duc de Berri mourut à l'âge de soixante-seize ans, dans son hôtel de Nesle à Paris, le 15 juin 1416. Sa devise était : *Oursine le tems venra.* Sa vie fut un tissu d'inconséquences, de profusions et d'injustices. Il ruina le roi et l'état qu'il fit

ses héritiers, et, après avoir pillé les provinces, il mourut si pauvre, que l'on fut contraint d'abandonner sa succession à ses créanciers. Il avait une sorte de passion pour les bâtiments, les bijoux et les reliques, et fit bâtir des églises et de somptueux édifices à Poitiers et à Bourges. Il avait épousé Jeanne d'Armagnac, et, en secondes noces, Jeanne de Boulogne, dont il eut deux fils, Charles et Jean, qui moururent sans postérité. B—P.

BERRI (CHARLES, duc DE), 3ᵉ. fils de Louis, dauphin de France, appelé *le Grand-Dauphin*, et de Marie-Christine de Bavière, naquit le 31 août 1686. Il fut appelé, en 1700, à la succession de la monarchie espagnole, par Charles IV, dans le cas où le duc d'Anjou, que ce roi reconnaissait pour son héritier et son successeur, monterait sur le trône de France. Ce prince, frère de Philippe V, et du duc de Bourgogne, avait su gagner tous les cœurs. Il était compatissant, accessible et plein d'aménité, aimant la vérité et la justice; mais il avait un sens plus droit qu'étendu; son esprit n'avait rien de brillant, quoiqu'il ne manquât pas de saillies piquantes. En prenant congé de ses frères, le nouveau roi dit au duc de Bourgogne : « Je » suis roi d'Espagne; vous serez roi » de France; il n'y a que ce pauvre » Berri qui ne sera rien. » Le jeune prince, dit-on, répondit gaîment : « Moi, je serai prince d'Orange, et je » vous ferai enrager tous les deux. » Il paraît qu'il ne sut jamais guère que lire et écrire, et n'apprit rien depuis qu'il fut délivré de la nécessité d'apprendre. Sa défiance de lui-même et sa timidité étaient telles, qu'il n'osait souvent ni parler ni répondre, dans la crainte de mal dire. La présence de Louis XIV, surtout, lui imposait au point qu'il n'approchait de lui qu'en tremblant. Tel était le doux et aimable duc de Berri, lorsqu'il fut marié, en 1710, avec mademoiselle d'Orléans, fille du neveu de Louis XIV, depuis régent de France. Cette princesse, altière, emportée, méprisa son mari et le lui fit sentir, parce qu'elle joignait un mauvais cœur à beaucoup d'esprit. Le duc de Berri, d'abord éperdument amoureux d'elle, eut long-temps les yeux fascinés sur les égarements scandaleux qu'elle se permettait; mais ses désordres vinrent au point qu'à Rambouillet, il la surprit et lui donna un coup de pied, la menaçant de la faire enfermer dans un couvent le reste de sa vie. Ce jeune et intéressant prince était au moment de déclarer toutes ses peines au roi son aïeul, et de le prier de le délivrer de sa femme, lorsqu'il fut attaqué, en 1714, de la maladie dont il mourut. Le malheur semblait attaché à sa destinée : en 1704, étant à la chasse au loup, il tomba de cheval, et se démit une épaule; en 1712, au milieu du deuil qui enveloppait les derniers jours de Louis XIV, par la perte successive de sa nombreuse et florissante postérité, le duc de Berri, encore à la chasse, croyant tirer sur un lièvre, creva, d'un coup de fusil, un œil au duc de Bourbon, qu'il ne voyait pas; enfin, en 1714, la crainte que Louis XIV lui inspirait contribua à sa mort, dont un accident fut la cause : le duc de Berri fit une chute de cheval, et dissimula les incommodités qu'il en ressentit, pour ne pas augmenter les afflictions dont son aïeul était accablé. Ce silence aggrava le mal, la poitrine s'affecta, et il mourut au château de Marly, le 4 mai, à l'âge de vingt-huit ans. Plusieurs rois de France (entre autres Louis XVI) ont porté le titre de duc de Berri avant de monter sur le trône. S—Y.

BERRIAT. *Voy.* Berryat.

BERRIAYS. *Voy.* Leberriays.

BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, a joui au palais d'une grande considération, quoiqu'il se soit plus occupé à publier ou à commenter les ouvrages d'autrui qu'à produire de son propre fond. Il donna, en 1690, les arrêts recueillis par P. Bardet, son ami, avec des notes et des dissertations de sa façon. Une nouvelle édition, avec de nouvelles notes, a été donnée par Lalaure, avocat, Avignon, 1773, 2 vol. in-fol. Il publia encore avec Laurière le *Traité de Duplessis, sur la Coutume de Paris*, 1709, in-fol.; et la *Bibliothèque des Coutumes*, 1699, in-4°. C'est le meilleur des ouvrages auxquels Berroyer ait coopéré; mais il a perdu presque tout son prix par les changements arrivés dans la jurisprudence. Il a concouru, avec Laurière et Loger, à la *Table chronologique des ordonnances des rois de la troisième race*, Paris, 1706, in-4°. Berroyer est mort le 7 mars 1735. B—i.

BERRUGUETE (Alonzo), peintre, sculpteur et architecte espagnol, naquit à Paredes de Nava, près Valladolid. Il alla dans sa jeunesse en Italie, étudia dans l'école de Michel-Ange, et se lia d'amitié avec André del Sarte, Baccio Baudinelli, et d'autres artistes célèbres. Après avoir acquis de vastes connaissances, il revint en Espagne. Le *Prado* de Madrid et l'*Alhambra* de Grenade offrirent bientôt des monuments de sa supériorité. L'empereur Charles-Quint, qui rendait justice à l'étendue et à la variété de ses talents, le fit chevalier, et le nomma gentilhomme de sa chambre. Après avoir acquis une haute réputation et une grande fortune, Berruguete mourut à Madrid en 1545, dans un âge très avancé. Le chœur de la cathédrale de Tolède possède de cet artiste un morceau de sculpture, représentant la *Transfiguration*. Il fit aussi, pour la même ville, la *Ste. Leucadie* de la porte *del Cambion*, et le *S. Eugène* de la *Visagra*. Le chœur de l'église de Sillas possède de lui plusieurs bas-reliefs. Le goût de dessin de Berruguete tenait de la fierté et de la manière savante de son maître, et cet artiste a acquis des droits incontestables à la reconnaissance de ses compatriotes, pour avoir été le premier qui ait porté en Espagne les vrais principes des beaux-arts. D—t.

BERRUYER (Joseph-Isaac), né le 7 novembre 1681 à Rouen, d'une famille distinguée de cette ville, professa long-temps avec distinction les humanités chez les jésuites, et se retira dans la maison professe de Paris, où il mourut, le 18 février 1758, après avoir fait beaucoup de bruit dans le monde par son *Histoire du peuple de Dieu*. La première partie, qui comprend l'*Ancien-Testament*, parut en 1728, 7 tomes in-4°. Dans cet ouvrage, écrit avec élégance, mais avec plus d'affectation que de chaleur, composé avec un art qui contraste avec la simplicité du sujet, semé de réflexions quelquefois heureuses, plus souvent déplacées, le texte sacré est revêtu de toutes les couleurs des romans, les patriarches sont travestis en Céladons, leurs femmes en Astrées, et leurs aventures offrent souvent des peintures indécentes. On est choqué, par exemple, de la facilité avec laquelle Rachel cède Lia à Jacob pour une nuit, de la passion effrénée de la femme de Putiphar, de la coquetterie de Judith, des propositions brusques que lui fait Holopherne, etc. Ces tableaux sont mêlés de traits

non moins inconvenants à d'autres égards. Il y est dit qu'après une éternité toute entière Dieu créa le monde; qu'à l'air aisé dont il faisait les miracles, on voyait bien qu'ils coulaient de source; que le mal allait toujours croissant à la honte du Seigneur, etc. Le général des jésuites, effrayé du scandale que causa l'ouvrage, ordonna à l'auteur d'en faire une seconde édition, d'où serait banni tout ce qui avait choqué dans la première. Elle parut en 1733, 8 vol. in-4°. et 10 in-12. Les corrections furent jugées insuffisantes. L'auteur y laissa subsister tous les défauts d'une imagination vive et romanesque qui veut briller partout, même dans les endroits où les livres saints ont le plus de simplicité. C'était toujours la même prolixité, le même affranchissement de toute règle, qui, du sujet le plus grave, avait fait un ouvrage profane. La seconde partie, qui renferme l'histoire du Nouveau-Testament, fut publiée en 1753, à Paris, sous la rubrique de la Haye, 4 vol. in-4°. et 8 vol. in-12. L'auteur ne mit son nom qu'à un petit nombre d'exemplaires. On y retrouva le même plan, le même système, le même esprit que dans la première; mais ce n'étaient plus les mêmes grâces. Le texte y parut noyé dans un fatras de réflexions communes, dans un verbiage froid et entortillé. Par exemple, la Ste.-Vierge y dit que c'est bien de l'honneur à elle d'être désignée mère d'un Dieu. Le Seigneur y fait assaut d'esprit avec la Samaritaine. On voit que, malgré l'envie qu'a l'auteur de donner carrière à son imagination, le sujet ne s'y prête pas autant que dans l'*Ancien-Testament*; mais l'*hardouinisme*, dont il était zélé partisan, y est répandu avec plus de profusion. La première partie avait été condamnée dès 1731, par M. de Colbert, évêque de Montpellier, et par quelques évêques appelants comme lui, ou liés avec eux; circonstance dont l'auteur et ses apologistes surent tirer parti. A la publication de la seconde partie, il se tint à Conflans une assemblée de vingt-deux prélats et des deux agents généraux du clergé, dans laquelle on nomma des commissaires pour faire un examen de l'ouvrage, et l'on chargea l'archevêque de Paris d'en défendre provisoirement la lecture aux fidèles, ce qui fut approuvé par les autres membres dans une seconde assemblée, et envoyé à tous les évêques, avec invitation d'en faire autant dans leurs diocèses respectifs. Le provincial et les supérieurs des trois maisons de Paris, pour calmer l'orage, s'empressèrent de donner une déclaration portant que l'ouvrage avait été imprimé à leur insu, et mis en circulation malgré leurs précautions pour en arrêter le débit; et ils obligèrent l'auteur à signer un acte de soumission au mandement. Ce mandement fut suivi d'une censure raisonnée de la faculté de théologie, d'un bref, puis d'une bulle de Benoît XIV, qui le proscrivit, en quelque langue qu'il parût; enfin, d'un arrêt du parlement qui le supprima, et cita le P. Berruyer à comparaître. Celui-ci étant gravement malade, remit une déclaration, en forme de rétractation, au commissaire qui lui fut envoyé; mais toutes ces rétractations et soumissions ne l'empêchèrent pas; lui ou ses confrères, après avoir publié qu'on leur en avait volé le manuscrit, de faire paraître en 1758, à Lyon, chez leur libraire affidé, sous la rubrique de la Haye, la troisième partie, qu'ils avaient pris l'engagement de supprimer. Ce n'est

qu'une paraphrase des *Épîtres des Apôtres*, d'après le commentaire du P. Hardouin, remplie, comme les autres parties, d'erreurs et d'idées singulières. Clément XIII la condamna par ses lettres apostoliques du 2 décembre 1758, où l'on remarque ces mots : *Impleverunt mensuram scandali*, par lesquels les ennemis des jésuites prétendirent qu'il avait voulu les désigner. Il ordonna en même temps de dire tous les dimanches à la messe la préface consacrée à la célébration du mystère de la Trinité, pour rendre hommage à ce grand mystère, outragé dans cette troisième partie. L'assemblée du clergé de 1760 joignit sa condamnation à celles des deux papes qui l'avaient précédée ; les évêques de Soissons, d'Angers, d'Alais, l'archevêque de Lyon en développèrent les erreurs dans des instructions pastorales ; enfin, la faculté de théologie rendit, en 1762, un jugement doctrinal contenant la censure de quatre-vingt-treize propositions extraites des trois parties de l'*Histoire du peuple de Dieu*. On ne peut nier que la publication de cette histoire n'ait causé une véritable crise chez les jésuites. Le parti *hardouiniste*, qui jusque-là avait été le plus faible, commença à montrer de l'audace, à la faveur des protecteurs accrédités de Berruyer. Il fut cependant contenu quelque temps par le P. Tournemine, chef du parti de l'opposition, qui dénonça l'ouvrage aux supérieurs dans un mémoire écrit avec force; l'autre parti y répondit avec aigreur par la plume d'un P. Dupré. La dispute s'envenima, et produisit une correspondance satirique dont il existe une relation curieuse dans les *Observations* manuscrites du P. Tournemine sur cette affaire. Il y dit, entre autres choses, que le système d'Hardouin et de Berruyer contient une doctrine bien plus dangereuse que le *jansénisme ;* que la religion y est sapée par les fondements; qu'il porte une atteinte funeste à l'accomplissement des prophéties qui ont J.-C. pour objet, etc. Ce redoutable adversaire menaça, si on laissait paraître la seconde partie, de l'attaquer publiquement, et de faire imprimer sa réfutation de la première. On n'osa passer outre, et la seconde partie ne vit le jour qu'après sa mort. Alors, le parti de Berruyer prit décidément le dessus, et le P. Laugier, prédicateur en réputation, s'étant montré trop ouvertement contre le nouveau système, fut relégué en province, à la fin d'une station prêchée devant le roi; le P. Berthier ne put avoir la liberté de publier la réfutation qu'il en avait faite; la minorité intimidée n'osa plus parler ni écrire : tout trembla et se tut devant le P. Forestier, successivement recteur du collége de Louis-le-Grand, provincial, assistant du général, et le chef du parti *hardouino-berruyeriste*. Ce parti, devenu maître du terrain, inonda le public d'apologies, de défenses, de satires et de brochures de toute espèce. On multiplia les éditions et les traductions d'un ouvrage qui faisait alors tant de bruit, et qui ne laisse pas d'avoir encore des lecteurs. T—D.

BERRUYER (Jean-François), général français, né à Lyon le 6 janv. 1737, entra dans la carrière militaire comme simple soldat, en 1753, se trouva ensuite au siége de Mahon, fit la guerre de sept ans contre la Prusse, puis celle de Corse, et fut nommé capitaine après s'être distingué en plusieurs occasions. Nommé colonel des carabiniers dès le commencement de la révolution, il devint bientôt lieute-

nant-général, et commanda, en 1793, les troupes rassemblées près de Paris, puis celles dirigées contre la Vendée, où il éprouva divers échecs, notamment à Saumur, où il fut blessé, et aussitôt après suspendu de ses fonctions. Le directoire le nomma, en 1796, commandant des invalides, et il a occupé cet emploi jusqu'au 27 avril 1804, époque de sa mort. K.

BERRYAT (JEAN), médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, et membre de celle d'Auxerre, mort en 1754, est connu principalement pour avoir commencé la *Collection académique*, recueil de toutes les observations importantes prises dans les mémoires des diverses sociétés savantes. Il en a publié les deux premiers volumes en 1754, in-4°., Dijon. L'idée d'extraire d'une quantité énorme de volumes ce qu'ils peuvent contenir d'utile, était bonne; mais l'exécution n'y répondit pas, et la *Collection académique* elle-même aurait aujourd'hui besoin d'un pareil abrégé. Elle a été continuée par MM. Guéneau de Montbeillard, Buffon, Daubenton, Larcher, etc., et elle forme 33 vol. in-4°., y compris les tables de l'abbé Rozier. On doit aussi à Berryat des *Observations physiques et médicinales sur les eaux minérales d'Époigny*, aux environs d'Auxerre, Auxerre, 1752, in-12. C. et A.

BERRYER (NICOLAS-RENÉ), fils d'un procureur-général du grand-conseil, devint conseiller au parlement, puis maître des requêtes. Il épousa, en 1738, Mlle. Fribois, fille d'un sous-fermier, qui lui apporta une grande fortune. Il dut à la figure, à l'amabilité et à l'esprit de sa femme une grande partie des places éminentes où il fut porté. Intendant de Poitou en 1743, il fut fait lieutenant de police en 1747. Il exerça cette charge pendant six ans, et il eût peut-être été au-dessous de sa place, si la manière savante dont la police avait été organisée d'abord par de la Reynie, et ensuite par d'Argenson n'en avait pas rendu les fonctions très aisées à remplir, même par un homme médiocre. Il s'en acquitta aussi bien que le permettait le seul moyen dont il se servit constamment, celui d'encourager la délation et l'espionnage. On prétend que ce fut ainsi qu'il contribua à la disgrâce de Mr. d'Argenson, par la révélation d'une lettre écrite à la comtesse d'Estrade, où Mme. de Pompadour était maltraitée, et le roi peu ménagé. C'est ainsi que, dans sa place, il se rendit agréable à la maîtresse de Louis XV, et réussit auprès d'elle autant par les choses qu'il lui cachait sur elle-même, que par celles qu'il lui confiait sur tout le monde. La fortune de Mme. de Pompadour fut, dès le principe, troublée par beaucoup d'intrigues, auxquelles les hommes de la cour les plus marquants, et notamment le comte de Maurepas, n'étaient pas étrangers. Berryer mit beaucoup de zèle et d'activité à déjouer les manœuvres employées contre la favorite, à découvrir et à punir les auteurs des libelles qu'on faisait contre elle. La Bastille fut, par ses soins, peuplée des nombreux ennemis de Mme. de Pompadour; et celle-ci se piqua, dans toutes les occasions, de lui marquer sa reconnaissance. Le gouvernement s'étant occupé, en 1755, d'arrêter la mendicité, et voulant peupler les Colonies, s'avisa d'établir une espèce de presse, et fit ramasser les vagabonds, et surtout les enfants qu'on rencontrait errants dans les rues de Paris, pour les envoyer à la Louisiane. Cette mesure, exécutée maladroitement, ex-

cita une grande rumeur parmi le peuple, et il se répandit que les enfants qu'on enlevait ainsi, étaient secrètement égorgés pour faire un bain de sang au dauphin, tombé, disait-on, dans une espèce de paralysie. Ce bruit, aussi absurde qu'atroce, forma un attroupement considérable à la porte de l'hôtel de la police, situé alors rue St.-Honoré, près de St.-Roch. Toutes les vitres furent cassées; un exempt de police déguisé fut reconnu dans la foule, et massacré sur les marches de l'église: Berryer, effrayé du danger, s'évada par une porte de derrière. Sa femme, au contraire, fit ouvrir les grandes portes de l'hôtel, et parut, en peignoir, sur son balcon. Sa figure et son courage imposèrent aux séditieux, qui se retirèrent; mais le parlement sévit contre le lieutenant de police, et lui enjoignit d'être plus circonspect. La cour fut obligée de sacrifier Berryer. Mme. de Pompadour le fit nommer conseiller d'état; en 1757, conseiller au conseil des dépêches: il avait paru utile à sa protectrice d'avoir dans ce conseil un homme à elle, qui l'instruisit de ce qui pouvait s'y passer de plus secret. Aidée du duc de Choiseul, elle le porta ensuite au ministère de la marine, en 1758. Moins propre encore à ce ministère qu'à la police, Berryer ne fit rien pour relever la marine de l'oubli où elle était tombée; enfin, en 1761, il fut nommé garde des sceaux, et mourut le 15 août 1762, après avoir, dans ses divers emplois, ainsi que le dit Duclos, mieux fait les affaires de Mme. de Pompadour, que celles de l'état. S—Y.

BERSMANN (George), né le 11 mars 1536, à Annaberg dans la Misnie, fit ses études à Meissen, s'appliqua surtout à la médecine, voyagea en France, en Italie, et passa pour un des meilleurs poètes de son temps. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de poésie et de grec à Wittenberg et à Leipzig; n'ayant pas voulu signer la *Formule de concorde*, il fut exilé en 1580, et passa dans les états du prince d'Anhalt-Zerbst, où il mourut le 5 octobre 1611. On a de lui: *Poëmata, orationes; rhetorica, dialectica*, etc. Il a commenté Horace, Virgile, Ovide, Lucain, etc., et traduit les psaumes en vers latins. G—T.

BERTAIRE (S.), était issu des rois français de la seconde race, et naquit au commencement du 9e. siècle. Le désir d'opérer son salut lui ayant fait entreprendre des voyages de dévotion, il vint au mont Cassin, et y embrassa la vie monastique; renonçant ainsi aux avantages qu'il pouvait se promettre de sa naissance. En 856, il fut élu abbé de ce monastère, qu'il gouverna très-pieusement. Les Sarrasins désolaient alors l'Italie par leurs courses: le saint abbé prit longtemps des mesures efficaces contre leurs surprises; mais enfin ils parvinrent à se rendre maîtres du mont Cassin, brûlèrent le couvent, et tuèrent S. Bertaire, tandis qu'il faisait sa prière à l'autel de S. Martin. Il était abbé depuis vingt-sept ans et sept mois. Le monastère célébra dans la suite sa fête annuelle, le 22 octobre, jour où il était mort, l'an 884. L'*Histoire littéraire de la France* (tome V) donne la notice de quelques écrits composés par ce saint. D—T.

BERTANI (Lucie), femme-poète italienne, qui eut dans son temps beaucoup de réputation, florissait au 16e. siècle, et principalement vers 1550. Elle naquit à Bologne, et épousa Gorone ou Gurone Bertani de Modène, frère du cardinal Bertani. Plusieurs auteurs italiens qui lui ont donné pour patrie Modène, et pour nom

de famille *Bertani*, se sont donc trompés. On peut croire, d'après un mot d'Atanagi, son contemporain, que ce nom de famille était *Dell' Oro*. Dans la table de la seconde partie de ses *Rime di diversi*, au mot *Gherardo Spini*, il la nomme *Lucia dell' Oro Bertana*. Elle n'était pas moins distinguée par la sagesse de sa conduite et par sa beauté que par son talent poétique. Elle eut pour amis les plus célèbres littérateurs de ce temps, entr'autres Vincenzo Martelli, qui lui adressait souvent de ses sonnets pour en obtenir d'elle en échange, Domenichi, Annibal Caro, Castelvetro, et plusieurs autres. Son amitié pour ces deux derniers, la porta à vouloir les réconcilier lors de la trop célèbre querelle qui éclata entr'eux (*Voy.* ces deux noms); mais les choses étaient trop avancées de part et d'autre, et toute réconciliation fut impossible. L'attachement que le Domenichi avait pour notre Lucie est attesté par quelques dédicaces qu'il lui adressa, entr'autres par celles d'une harangue de Guidiccioni à la république de Lucques, Florence, 1558, et du recueil de cinquante nouvelles de *Ser Giovanni*, de Florence, intitulé *Il Pecorone*, qu'il fit imprimer à Milan la même année. Deux lettres qu'elle écrivit à Annibal Caro, dans l'occasion dont nous avons parlé, et que l'on trouve à la suite de celles de cet illustre écrivain, prouvent qu'elle écrivait elle-même fort bien en prose. Ses poésies sont éparses dans plusieurs recueils : on doit penser qu'elles ne sont pas oubliées dans celui de Louise Bergalli, que nous avons déjà cité plusieurs fois (*V.* Louise Bergalli). — Barbara (que nous nommons *Barbe*) Bertani, autre dame poète, florissait dans le même siècle. Elle était de Reggio. Le Quadrio la nomme parmi les muses italiennes qui adressèrent à Alexandre Miari de Reggio, des sonnets imprimés dans les œuvres de ce poète en 1591. A entendre dire, comme le fait certain *Dictionnaire historique*, etc., que « Guasco parle » d'elle dans son *Histoire littérai-* » *re*, » on croirait qu'il existe de ce Guasco une histoire littéraire générale, ou au moins une histoire littéraire d'Italie; mais cet auteur, qui était lui-même de Reggio, s'est borné à donner une *Storia letteraria del principio e progresso dell' accademia di belle lettere in Reggio*, etc., 1711, in-4°. Il était naturel qu'il y parlât de Barbara Bertani, qui était de cette académie. G—É.

BERTANO (Jean-Baptiste), peintre et architecte, né à Mantoue, vivait, suivant Vasari et Lanzi, en 1568. Il avait été élève de Jules Romain, qu'il avait accompagné dans ses voyages de Mantoue à Rome. Il se recommandait par un dessin hardi et élégant. Il a laissé peu de tableaux : mais beaucoup d'artistes ont peint d'après ses cartons. Il eut occasion de donner quelques conseils à Paul Véronèse, et de lui apprendre à mieux raisonner la perspective. Guillaume III, de Gonzague, duc de Mantoue, estimait les talents de Bertano comme architecte. Il le créa chevalier, le nomma surintendant de toutes les fabriques de l'état, et lui fit construire, en 1565, l'église de Ste.-Barbe, qui est ornée d'un beau *campanile*, où on lit une inscription en l'honneur de l'architecte. Bertano a été aussi écrivain distingué; il a laissé : I. une *Lettre* à Martin Bassi, architecte de Milan, relative aux querelles qui s'étaient élevées entre plusieurs artistes sur les proportions du dôme de cette ville; II. des *Observations* sur quelques passages obscurs de Vitruve, et particulièrement sur l'ordre ionique.

Ce dernier ouvrage, imprimé à Mantoue, 1558, in-fol, est enrichi d'excellentes planches gravées en bois par une très habile main. Bertano développe dans l'introduction le système de Vitruve sur le rapport des proportions de l'homme, de la tête aux pieds, avec celles de l'ordre ionique; et il donne un plan du périptère. L'examen des passages de Vitruve, est très savant et très instructif. A—D.

BERTANO (Jean-Baptiste), poète italien du 17e. siècle, naquit à Venise vers l'an 1595. Il fut ami et imitateur du Marini. Sa santé était faible, et l'empêcha de se rendre à la cour impériale, où il était appelé. L'empereur Mathias faisait si grand cas de lui, qu'il ne lui en donna pas moins le titre de *chevalier*, titre qui n'empêche nullement que le style de son ami Marini et le sien ne soient détestables. Il habita cinq ans le petit village d'Arquà, qui avait été la dernière habitation de Pétrarque. Cet air ne devait pas être bon pour lui. D'Arquà, il alla demeurer à Padoue, et y fonda une académie, qu'il nomma *de' Disuniti*. On ignore l'année de sa mort. Ses ouvrages imprimés les plus connus sont: I. *I Tormenti amorosi, favola pastorale*, représentée à Padoue, par les académiciens *Désunis*, et imprimée ibid., 1641, in-12. Le malin Boccalini, dans sa *Segretaria d'Apollo*, a mis une lettre adressée au chevalier Bertano, par ordre d'Apollon, pour le charger de publier une explication de cette pastorale. II. *Il Marino Araldo, favola marittima*, représentée de même, et imprimée ibid. la même année, in-12; III. *la Ninfa Spensierata, favola pastorale*, idem, 1642, in-12; IV. *la Gerusalemme assicurata, tragedia*, idem, ibid.; V. *Epistole amorose historiate*, Padoue, 1645, in-12. Ce sont vingt-une épîtres dans le genre des idylles du Marini. On peut voir le titre de plusieurs autres de ses ouvrages dans un recueil publié à la gloire d'une autre académie dont il était membre, et qui s'appelait *degli Incogniti* (des Inconnus). Ce recueil porte ce singulier titre de *Glorie degl' Incogniti*. On pourrait appeler ainsi bien des petites gloires qui rayonnent incognito dans ce bas-monde. G—É.

BERTAUT (Jean), né à Caen, en 1552, dut à des poésies galantes la grande fortune qu'il fit dans l'Église et dans les affaires. Il fut successivement secrétaire et lecteur du roi, conseiller au parlement de Grenoble, abbé d'Aunay, évêque de Séez, et premier aumônier de la reine Marie de Médicis. Il était auprès de Henri III, lorsque ce prince fut assassiné par Jacques Clément. Promu aux dignités ecclésiastiques, il s'occupa d'ouvrages moins mondains, conservant toujours néanmoins un souvenir complaisant de ses compositions amoureuses. Il mourut à Séez le 6 ou 8 juin 1611, dans sa 59e. année. Il était oncle de cette Mme. de Motteville qui nous a laissé des *Mémoires sur la reine Anne d'Autriche*. Admirateur de Ronsard, il évita pourtant ses défauts; c'est ce que dit Boileau dans son *Art poétique :*

> Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il y a du sentiment, de la douceur et de l'élégance dans sa poésie, mais aussi quelquefois un peu trop de recherche. On a souvent cité de lui ce couplet :

> Félicité passée,
> Qui ne peux revenir,
> Tourment de ma pensée,
> Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Le reste de la chanson n'est pas inférieur. Les *Œuvres poétiques* de

Bertaut ont été imprimées à Paris, en 1602, in-8°.; réimprimées avec des augmentations en 1605 : les éditions données dans la même ville en 1620 et 1623, in-8°., sont les plus complètes. Il a laissé aussi une traduction du 2e. Livre de l'*Enéide*, de quelques livres de St.-Ambroise, des traités de controverse, des Sermons et une *Oraison funèbre de Henri IV*, à la conversion duquel il avait contribué.

A—G—R.

BERTEL (JEAN), ou BERTELS (en latin *Bertelius*), né à Louvain, embrassa à dix-sept ans l'état monastique à Luxembourg, en 1576, dans le monastère de St.-Benoît, dont il fut abbé pendant dix-neuf ans. Il passa ensuite à l'abbaye d'Echternach; fait prisonnier par les Hollandais en 1596, il ne se racheta que moyennant une grosse somme d'argent (*magno litro*, dit Foppens). Il mourut dans son abbaye, le 19 juin 1607. On a de lui : I. *In regulam D. Benedicti, dialogi viginti sex; Catalogus et series abbatum Externacensium* (d'Echternach), Cologne, 1581, in-8°.; II. *Historia Luxemburgensis, seu Commentarius quo ducum Luxemburgensium ortus, progressus ac res gestæ accuratè describuntur*, Cologne, 1605, in-4°. On trouve à la fin une dissertation sur les dieux et les sacrifices des anciens habitants du pays de Luxembourg; c'est un extrait de l'*Histoire du Luxembourg*, qui a été imprimé sous le titre de *Respublica Luxemburgica*, Amsterd., Blaeu, 1635, in-24, faisant partie de la collection des républiques. A. B.—T.

BERTERA (BARTHÉLEMI-ANTOINE), né en Italie, devint interprète du roi et maître de langues à Paris, et mourut le 10 novembre 1782. Il a publié : I. *Nouvelle Méthode contenant en abrégé les principes de la langue italienne*, 1746, in-12. C'est le meilleur des ouvrages de l'auteur; II. *Nouvelle Méthode contenant en abrégé les principes de la langue espagnole*, 1764, in-12; III. *Nouvelle Méthode contenant en abrégé les principes de la langue française*, 1773, 1782, in-12. A. B—T.

BERTHAULD (PIERRE), né à Sens, vers 1600, entra de bonne heure dans la congrégation l'Oratoire, où il enseignait la rhétorique, à Marseille, lors de la fondation du collége, en 1625. En 1659, il devint titulaire de l'archidiaconé de Dunois dans l'église de Chartres. L'année suivante, on lui donna un canonicat dans la même église, dont il fut doyen en 1666. On a de lui le *Florus Gallicus* et le *Florus Francicus*, qu'on a vus long-temps dans les colléges. Le dernier, au jugement du P. Le Long, qui loue l'élégance du style, passe pour un des meilleurs abrégés de notre histoire; mais sa production la plus considérable est son traité *De arâ*, ouvrage plein d'érudition et de recherches, imprimé à Nantes, en 1655. Le P. Berthauld n'était pas sans talent pour la poésie latine. Il publia plusieurs pièces sur des sujets de circonstances; les principales sont un *Éloge de la ville de Troyes*, où il avait enseigné dans sa jeunesse, 1651, in-8°., et la *Délivrance de Casal* (*Casallum bis liberatum*). Le cardinal de Richelieu, connaissant son mérite, eut dessein de l'élever à l'épiscopat, mais il en fut dissuadé par le P. Sancy de Harlay, qui ne reconnaissait point, parmi les talents du P. Berthauld, celui de conduire un diocèse. Il mourut dans un âge fort avancé, le 19 octobre 1681. D. N—L.

BERTHE. *Voy.* ÉTHELBERT.

BERTHE, ou BERTRADE, fille de Caribert, comte de Laon, fut

surnommée *Berthe au grand pied*, parce qu'elle en avait un plus grand que l'autre. Elle épousa Pepin-le-Bref. Lorsque ce prince reçut à Soissons la couronne, en 751, Berthe fut élevée avec lui sur le trône, nouveauté imaginée sans doute pour rendre cette inauguration plus mémorable, ou pour inspirer aux peuples plus de respect envers les enfants qu'il avait eus de cette princesse avant d'être proclamé roi. Berthe avait un caractère doux et affable; compagne de son époux dans ses voyages et ses expéditions, elle lui servit souvent de conseil. Personne ne tenait avec plus de dignité une cour splendide, et ne savait mieux y attirer les grands et les attacher à un gouvernement nouveau. Quelques écrivains reprochent à Pepin d'avoir eu le dessein de répudier cette estimable princesse, et de n'avoir été arrêté que par les remontrances du pape Étienne III. Berthe fut mère de six enfants: Charles et Carloman, à qui leur père, avant de mourir, assura une monarchie indépendante; Gilles, qui se fit moine dans le monastère où on l'avait envoyé pour être élevé; enfin, trois filles, dont deux furent religieuses; et la dernière, mariée à Milan, comte d'Angers, fut mère de Roland, si célèbre dans les romans de chevalerie. Après la mort de Pepin, en 769, Berthe conserva une grande influence sous les rois d'Austrasie et de Neustrie, ses enfants. Il ne fallut pas moins que son adresse et l'attachement qu'ils lui portaient pour empêcher leur mésintelligence d'éclater; il est fâcheux que la preuve de son ascendant sur eux et de son habileté, offre un scandale de plus à l'histoire des nations. Didier, roi de Lombardie, redoutant le jeune roi Charles, déjà vainqueur de l'Aquitaine, forma le projet de lui faire épouser une de ses filles : ce prince était déjà marié à Hemiltrude, et en avait un fils. Berthe sut décider Charles à répudier sa femme, et partit pour l'Italie : elle fut reçue à Rome avec des honneurs extraordinaires; parvint à persuader ou du moins à désarmer le pape Étienne, à qui elle fit rendre par Didier plusieurs places dont il s'était emparé; amena en France la fille du roi de Lombardie, et parvint ainsi à réunir tous les esprits et à assurer la paix entre ses enfants, du moins pour un temps. Depuis cette époque de 770, l'histoire ne fait plus mention de la reine Berthe, jusqu'en 783 qu'elle mourut à Choisy, dans un âge avancé; elle fut enterrée à St.-Denis, auprès de son époux. — Une fille de Charlemagne, une de Pepin Ier., roi d'Aquitaine, et quelques autres princesses, portèrent aussi le nom de *Berthe*. S—Y.

BERTHE, marquise de Toscane; fille de Lothaire, roi de Lorraine; femme de Théobald II, comte de Provence, et ensuite d'Adalbert II; mère enfin de Hugues, qui fut, en 926, roi d'Italie, d'Ermengarde, marquise d'Ivrée, et de Gui, duc de Toscane. Berthe fut une des femmes les plus ambitieuses et les plus intrigantes qui fussent montées sur un trône en Italie. Elle entraîna son mari, le marquis de Toscane, dans un grand nombre de guerres, avec les concurrents au trône qu'elle favorisait pour les abandonner ensuite. Luitprand assure que Berthe dut le prodigieux crédit dont elle jouit en Italie, à ses galanteries, qui l'avaient liée avec tous les hommes les plus puissants du royaume. Sa beauté, qui était très-remarquable, la mit, au moins plus d'une fois, à l'abri du courroux des princes qu'elle avait offensés. La cour de Toscane ne fut jamais plus brillante que pendant son règne. Son

nom est demeuré l'indication du bon vieux temps, et l'on dit en Italie : *Al tempo che Berta filava* (au temps que Berthe filait), pour renvoyer à l'époque de la simplicité, de la franchise et des bonnes mœurs ; mais quand on se rappelle les intrigues de Berthe, et son inconstance dans ses affections, on est disposé à prendre cette expression proverbiale pour une ironie. Berthe mourut en 925, à Lucques, où l'on voit encore son tombeau.

S. S—I.

BERTHELEMY (Jean-Simon), peintre d'histoire, né à Laon, le 5 mars 1743, étudia la peinture chez Noël Hallé. Né avec beaucoup de facilité, il ne tarda pas à remporter le grand prix de peinture. A son retour de Rome, il fut agréé à l'académie, sur un tableau représentant le *Siége de Calais*, depuis gravé avec succès par Anselin. Berthelemy y fut reçu quelques années après, en 1780, sur le sujet d'*Apollon qui ordonne au Sommeil et à la Mort de rendre le corps de Sarpédon à sa famille*. Cet artiste réussissait surtout dans le genre des plafonds ; il en a exécuté plusieurs à Fontainebleau, au Muséum et au Luxembourg. Il possédait très bien les connaissances de perspective nécessaires pour produire l'illusion convenable à ces sortes d'ouvrages. Il est mort à Paris, le 1er. mars 1811, étant professeur de l'école spéciale de dessin.

P—E.

BERTHELET (Grégoire), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né à Beraiu, dans le Barrois, le 20 janvier 1680, mort le 31 mars 1754, avait été, en 1744, compris dans une affaire de religion, qui obligea ses supérieurs à se conformer aux intentions du roi Stanislas, en le faisant sortir de l'abbaye de Nancy, dont il était bibliothécaire. On a de lui un *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes, et des révolutions qu'elle a eues depuis le commencement du monde jusqu'à présent, tant parmi les hébreux que parmi les païens, les chrétiens et les religieux anciens et modernes*, Rouen, 1731, in-4°. Cet ouvrage, divisé en quatre parties, est estimé.

A. B—T.

BERTHELIER (Philibert), né à Genève, vers 1470, d'une famille considérée, était membre du conseil suprême de sa patrie, au commencement du 16e. siècle, lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de la soumettre à son autorité. Genève, alors ville libre et impériale, était située presqu'au centre des états de Savoie ; car le pays de Vaud, celui de Gex, la Bresse et le Bugey, appartenaient au duc ; la ville était ouverte ; de longs faubourgs, qui contenaient la moitié de ses habitants, n'étaient pas enfermés dans son enceinte, et cette enceinte même n'était fermée, en plus d'un endroit, que par les murs des maisons extérieures. Genève, cependant avait jusqu'alors maintenu sa liberté, en opposant les droits de l'évêque, qui portait le titre de prince, aux usurpations du duc de Savoie, qui possédait, au milieu de la ville, un château fort, qui y exerçait une juridiction par son *vidomne*, et qui souvent y établissait sa résidence ; mais depuis 1513, Jean-François de Savoie, bâtard de cette maison, ayant été pourvu de l'évêché de Genève, s'était vendu lâchement au duc son cousin, et s'efforçait de soumettre sa principauté à l'usurpateur. Berthelier sollicita et obtint des lettres de bourgeoisie à Fribourg, afin d'obliger le duc de Savoie à respecter en lui la sauve-garde des ligues Suisses. Bientôt, il eut besoin de cette protection. Il fut com-

promis, en 1517, dans la querelle privée d'André Malvenda, avec Claude de Grossi, juge des excès cléricaux. Berthelier, dans cette occasion, se montra dans quelques rassemblements nocturnes qui ne semblaient pas dignes de son âge et de son caractère. Le duc et l'évêque, se prétendant offensés dans la personne d'un juge nommé par eux, voulurent punir l'insulte qu'ils avaient reçue comme un crime d'état. Les autres en furent quittes pour une légère amende; mais Berthelier fut poursuivi avec plus d'acharnement. Il fut obligé de se cacher, et ensuite de s'enfuir à Fribourg. Les Fribourgeois ayant réclamé en sa faveur, pour que son jugement fût renvoyé aux syndics de Genève, ses juges naturels, il revint à Genève, et fut absous par eux, le 24 janvier 1519, de l'accusation de lèze-majesté; mais il avait profité de son séjour à Fribourg pour négocier une alliance entre sa patrie et cette république. Cette alliance, qui constatait et protégeait l'indépendance de Genève, fut acceptée avec enthousiasme par le peuple, assemblé en conseil général, le 6 février 1519; les Genevois et les Fribourgeois s'y reconnurent pour *combourgeois*, de sorte que chaque citoyen de l'une de ces villes le devenait aussi de l'autre, et ils mirent en commun tous leurs intérêts. Le duc, en apprenant que l'homme qu'il avait long-temps persécuté venait de faire reconnaître en même temps son innocence et la liberté de sa patrie, essaya de gagner ce dangereux adversaire par les offres les plus séduisantes. Berthelier savait à quels dangers sa résistance l'exposait: Pécollat, dans l'année qui venait de s'écouler, n'avait mis un terme aux plus atroces tortures, qu'en tranchant lui-même sa langue au milieu des bourreaux; Navis et Vittermann, arrêtés en Piémont, y avaient été décapités, et leurs têtes, envoyées à Genève, étaient exposées aux yeux du peuple, au bout du pont d'Arve; une armée de sept mille Savoyards, sous les ordres du baron de Coudrée, se rassemblait aux portes de la ville; les Fribourgeois, enfin, avaient envoyé un député à Genève, déclarer que le duc de Savoie, les Bernois, et toutes les ligues suisses les pressaient de renoncer à l'alliance qu'ils venaient de conclure; que cependant ils se regardaient comme liés par leurs serments, et qu'ils observeraient le traité négocié par Berthelier, si les Genevois ne les en dispensaient eux-mêmes. Berthelier, sans moyen de salut, sans espoir de résistance, rejeta cependant avec mépris les propositions du duc de Savoie; il communiqua son courage au conseil-général, et l'alliance avec Fribourg fut confirmée au milieu des dangers qui menaçaient tous les citoyens. Les préparatifs du duc de Savoie étaient achevés. Le 1er. avril 1519, un hérant d'armes entra au conseil, il s'assit au-dessus des syndics, et leur annonça, au nom du duc de Savoie, qu'il appelait *mon maître et le vôtre*, que celui-ci tenait la ville de Genève pour rebelle, et qu'il lui déclarait la guerre. Les Genevois prirent les armes, ils tendirent des chaînes à l'entrée des rues, et ils se préparaient à se défendre; mais un héraut d'armes de Fribourg leur ayant annoncé que l'armée de ses maîtres ne pouvait arriver à temps pour les sauver, ils ouvrirent, le 15 avril, leurs portes au duc de Savoie, qui entra dans Genève avec toute son armée. Les Fribourgeois, cependant, saisirent des otages; ils s'avancèrent dans le pays de Vaud, et ils contraignirent bientôt le duc à sortir de Genève,

sans avoir pu y exercer de violence. Charles III, pour éviter désormais leur intervention, changea de conduite : au lieu de paraître lui-même, il fit agir l'évêque, qui, comme prince de Genève, avait des droits que les Genevois et les Fribourgeois ne pouvaient point contester. L'évêque, après avoir levé une armée dans le Faussigny, fit son entrée à Genève, le 20 août 1519. Les amis de Berthelier lui conseillaient de se dérober par la fuite aux vengeances des princes; mais ce vertueux citoyen, persuadé que les Fribourgeois n'agiraient point avec vigueur jusqu'à ce qu'un outrage sanglant provoquât leur ressentiment, résolut de se dévouer, comme première victime, pour sa patrie. Il ne se cacha point, chaque jour on le vit se promener dans un jardin qu'il possédait aux portes de la ville. Le troisième jour après l'arrivée de l'évêque, Berthelier rencontra sur son chemin le vidomne, entouré de soldats, qui le cherchait pour l'arrêter. Berthelier s'avança de sang-froid vers lui ; le vidomne lui demanda son épée : « Gardez-la bien, lui dit Berthe» lier en la livrant, car vous en ren» drez compte. » Il ne parut plus ensuite donner aucune attention à tout ce qui l'entourait; il se mit à jouer avec une belette privée qu'il portait dans son sein, tandis qu'on le conduisait à la prison de l'Isle. Ses gardes le pressèrent de demander grâce à monseigneur de Savoie, son prince : « Il n'est pas mon prince, dit-il, et » quand il le serait, un innocent n'a » pas de grâce à demander. — Il faut » donc vous résoudre à la mort, ré» partirent-ils. » Sans leur répondre, Berthelier écrivit sur les murs de sa prison, ces mots de Job : *Non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.* Les syndics le réclamèrent comme justiciable d'eux seuls; l'évêque qui, avec ses soldats, était maître de la ville, rejeta leur demande, et donna une commission de prévôt à un arracheur de dents de sa suite, pour procéder contre lui. Ce juge ayant voulu, le 24 août, interroger Berthelier, celui-ci répondit : « Quand MM. » les syndics, qui sont mes juges, » m'interrogeront, je serai prêt à leur » répondre; mais toi, je ne te con» nais pas. — Je te le commande ce» pendant, sous peine de la vie, re» prit le prévôt. » Berthelier demeura muet; le confesseur et le bourreau s'avancèrent alors, et Berthelier continuant à ne pas répondre, le prévôt le condamna à avoir la tête tranchée, et le corps pendu au gibet de Champel. Aussitôt des gardes l'entraînèrent hors de sa prison, sur la place de l'Isle. Berthelier, après une courte prière, se retourna vers le peuple, et s'écria : « Ah! Messieurs de Genève!.. » et sa tête tomba sur le billot. Le bourreau la soulevant par les cheveux, la montra au peuple, en disant : « Voici » la tête du traître Berthelier; qu'il » vous serve d'exemple. » Des Fribourgeois enlevèrent ensuite son corps du gibet, et lui donnèrent la sépulture. Un inconnu écrivit ces deux vers sur son tombeau :

Quid mihi mors nocuit? virtus post fata virescit;
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa tyranni.

S. S—I.

BERTHELOT (....), poète satirique du 17ᵉ. siècle, était ami de Regnier, et l'avait pris pour modèle. La plupart de ses pièces sont remarquables par leur tournure épigrammatique, et par beaucoup de naturel et de facilité, deux qualités alors assez rares, même parmi les poètes le plus en réputation. On doit donc regretter qu'il n'ait pas su faire de ses talents un usage qui lui aurait assuré l'estime de

ses contemporains et celle de la postérité. Berthelot ne rendit pas assez de justice à Malherbe, et il ne lui pardonnait pas plus que son ami Regnier d'avoir introduit dans la poésie française des règles dont l'observation ne laissait pas de gêner ces aimables paresseux, qui voulaient bien faire de l'art des vers un amusement, mais non pas une étude. Malherbe venait d'adresser à Mme. de Bellegarde une pièce où il nommait cette dame *merveille des merveilles*. Berthelot la parodia d'une manière assez piquante, comme on en jugera par cette strophe :

Être six ans à faire une ode,
Et faire des lois à sa mode,
Cela se peut facilement;
Mais de nous charmer les oreilles
Par la *merveille des merveilles*,
Cela ne se peut nullement.

Ménage, dans son *Commentaire sur Malherbe*, rapporte que ce poète, pour se venger de l'insulte qu'il croyait avoir reçue, fit donner des coups de bâton à Berthelot, par un gentilhomme de Caen, nommé *la Boulardière*. Les vers de Berthelot ont été recueillis, en partie, avec ceux de Sigognes, Regnier, Motin, Maynard et autres, dans le *Cabinet satirique*, au mont Parnasse (Hollande), 1666, 2 vol. petit in-12. Cette édition est la plus recherchée des curieux; mais elle est moins ample que la première, imprimée à Paris, avec privilége du roi, 1618, in-12. Il en existe plusieurs autres qui ont encore quelque valeur dans le commerce. On ne connaît, sous son nom, qu'un recueil intitulé: *les Soupirs amoureux*, Paris, 1646, in-8°. W—s.

BERTHEMIN (Dominique), né à Vezelise, en 1580, fameux pour avoir le premier établi l'usage intérieur des eaux minérales de Plombières. Il est auteur d'un *Discours des eaux chaudes et bains de Plombières*, Nanci, 1609, 1615, in-8°., réimprimé à Mirecourt, en 1738, où l'on trouve quelques détails sur les antiquités de ces eaux. Berthemin mourut en 1633. C. et A.

BERTHEREAU (George-François), né à Bélesme, le 29 mai 1732, entra fort jeune dans la congrégation de St.-Maur, et annonça de bonne heure l'amour du travail et le goût des recherches scientifiques. Dès l'âge de vingt ans, il joignait à la connaissance de la langue grecque, celle des langues orientales. Devenu professeur de grec, d'hébreu, et des dialectes de cette dernière langue, d'abord à l'abbaye de St.-Lucien de Beauvais, et ensuite à celle de St.-Denis, il ne quitta la carrière de l'enseignement que pour être associé aux travaux des religieux de sa congrégation, chargés de la collection des historiens de France. Ces savants, parvenus à l'époque des croisades, sentirent que, pour dissiper les ténèbres qui la couvraient, il fallait compiler les écrivains orientaux, et rapprocher leurs récits des relations qui nous sont restées. Ils choisirent dom Berthereau pour remplir cette tâche pénible. Celui-ci quitta l'abbaye de St.-Denis, et vint à Paris, où il se livra à l'étude de l'arabe, langue dans laquelle avaient écrit tous les auteurs qu'il devait extraire ; dès qu'il en eut une connaissance suffisante, il se mit à feuilleter tous les manuscrits de la Bibliothèque du roi, et de celle de St.-Germain-des-Prés. Surmontant avec un zèle toujours nouveau les difficultés toujours naissantes qu'il rencontrait, bravant les dégoûts que lui causaient les vices crapuleux et la paresse de Joseph Chahin, syrien, qui parlait et écrivait l'arabe, et dont il achetait les services à force de patience, d'adresse et d'argent, il parvint à recueillir les nombreux extraits qui forment la col-

lection de ses manuscrits. Ces extraits, puisés dans les ouvrages des plus célèbres historiens orientaux, tels que Makrizy, Aboûl-Mahaçan, Ibn el-Atsyr, Chébab-Eddyn, Kémal-Eddyn, etc., peuvent se diviser en deux classes, dont la première comprend ceux qui sont relatifs aux croisades, et la seconde, ceux d'après lesquels dom Berthereau devait tracer, en forme de *prolégomènes*, l'histoire des khalyfes fathémytes et des sulthans ayoubytes, deux dynasties célèbres, qui ont eu beaucoup de rapports avec les croisés. Tous les extraits de la première classe sont doubles, paraissent avoir été soigneusement collationnés, et sont accompagnés d'une traduction latine. Les textes originaux forment environ 1100 pages in-fol. Les extraits de la seconde classe, ceux qui avaient principalement fixé l'attention de dom Berthereau, vers la fin de ses jours, sont traduits en français, sans être accompagnés du texte. On pensera naturellement que dom Berthereau n'ayant pu mettre la dernière main à cette collection, ses traductions ne doivent être qu'ébauchées. Après plus de trente années consacrées à ce travail, le savant bénédictin eut la douleur de voir que ses matériaux ne pourraient être employés utilement. On ignorait alors que l'imprimerie royale possédât des caractères arabes, et le gouvernement n'était point disposé à faire les dépenses nécessaires pour la gravure des poinçons. Lorsque ces caractères furent retrouvés sous le ministère de Mr. de Breteuil, trop de troubles agitaient l'état, pour qu'on s'occupât d'entreprises littéraires. La révolution vint bientôt priver dom Berthereau de tout espoir, et l'arracher à la vie paisible du cloître. Tourmenté par les infirmités, par des alarmes continuelles sur l'avenir, même par les besoins de la vie, il succomba sous le fardeau des peines du corps et de l'esprit, le 26 mai 1794. Ses manuscrits sont encore en la possession de sa famille. Mr. Silvestre de Sacy a donné, sur D. Berthereau, une notice curieuse et très étendue dans le *Magasin Encyclopédique* (VIIe. année, tome second, pag. 7). J—N.

BERTHET (Jean), jésuite, né à Tarascon en Provence, le 24 fév. 1622, d'un père auteur de divers ouvrages, entre autres d'un *Traité sur l'Éloquence*. Doué de la mémoire la plus heureuse, il se rendit habile dans la plupart des langues anciennes et modernes, enseigna d'une manière distinguée les humanités, la philosophie et la théologie, dans différents colléges de sa société; eut des conférences publiques à Lyon avec des ministres de Genève et de Grenoble; fut renvoyé de chez les jésuites, par ordre de Louis XIV, pour avoir eu la curiosité ou la faiblesse d'aller consulter une devineresse (la Voisin), qui faisait beaucoup de bruit à Paris. Il entra chez les bénédictins, et mourut dans leur maison d'Oulx, en 1692, d'une fluxion de poitrine. Ses ouvrages sont : I. *Traité de la présence réelle*, suivi d'une concorde de tous les anciens Pères avec les controversistes modernes; II. *Traité historique de la charge de grand aumônier de France*, où l'on trouve des recherches curieuses; III. *Traité sur la chapelle des ducs de Bourgogne*, fondée à Dijon, en 1172, sur celle des rois d'Espagne et de Portugal, fondée en 1515. Cet auteur a composé encore divers écrits sur l'ordre Teutonique, sur l'abbaye de Cluni, sur les droits du roi au comté d'Avignon et au comtat Venaissin, sur les Indes orientales, sur la langue italienne et la chronologie. Quelques-uns de ces

Traités sont restés manuscrits. Il est de plus auteur de plusieurs pièces de vers latins, français, italiens et provençaux. Il termina sa carrière littéraire par la traduction de l'opéra d'*Armide*, en vers italiens. Berthet était en correspondance avec un grand nombre de personnages distingués de France et des pays étrangers. — Un de ses frères se fit capucin, sous le nom du *P. Théodore de Tarascon*, et s'acquit de la réputation par ses sermons, dont plusieurs sont imprimés. T—D.

BERTHIER (Guillaume-François), célèbre jésuite, né à Issoudun, en Berri, le 7 avril 1704, professa les humanités à Blois; la philosophie, à Rennes et à Rouen; et la théologie, à Paris. Les talents qu'il avait annoncés dans ces différents emplois le firent choisir, en 1742, pour remplacer le P. Brumoy, dans la continuation de l'*Histoire de l'Église gallicane*. Il en publia 6 volumes, dont le dernier, qui est le 18e., va jusqu'en 1529. Il les a enrichis de discours et de dissertations sur divers points de la discipline de nos Églises. Les faits y sont bien discutés, la critique saine, le ton modéré, le style simple et grave. On y désirerait peut-être plus de vivacité et de rapidité. Ses supérieurs lui confièrent, en 1745, la direction du *Journal de Trévoux*, qu'il rédigea jusqu'à la destruction de sa société. Cette carrière pénible et délicate lui suscita des démêlés qui ne servirent qu'à donner un plus grand lustre à son mérite, par la modération qu'il mit dans ses défenses. Une censure un peu sévère du *Panégyrique de Louis XV*, par Voltaire, lui attira une réponse piquante dans la préface de la seconde édition de ce Panégyrique. L'affectation de ne point reconnaître les titres de Voltaire aux suffrages de son siècle, irrita l'amour-propre du poète. Le ressentiment de Voltaire s'accrut à l'occasion de l'*Essai sur l'histoire générale*, dont le journaliste se permit de relever les traits répréhensibles; et, dès ce moment, le P. Berthier devint, en toute occasion, l'objet des boutades du poète, de l'historien et du philosophe. La liberté avec laquelle il critiqua le prospectus de l'*Encyclopédie*, releva les nombreuses erreurs et les autres défauts de cet immense ouvrage, lui attira des sarcasmes de plus d'une espèce; mais ni les épigrammes de Diderot, ni les aigreurs de d'Alembert, ni les bouffonneries de Voltaire, dans sa facétie sur *la maladie, la confession, la mort et l'apparition du jésuite Berthier*, ne le portèrent jamais à démentir le ton de sagesse qui distingua toutes ses critiques. Sa réputation personnelle et le succès de son journal n'en acquirent que plus d'éclat. Helvétius ayant osé se prévaloir de son prétendu suffrage pour le fameux livre *De l'esprit*, le P. Berthier s'empressa de dissiper l'illusion, et développa, dans plusieurs articles, les principes faux et dangereux que ce livre contient en métaphysique, en morale, en religion et en politique. Fidèle disciple du savant Tournemine, il se déclara sans détour contre les opinions erronées des pères Hardouin et Berruyer. Il en avait même composé, en 1753, une refutation que des ordres supérieurs l'empêchèrent de rendre publique, comme il le déclara depuis dans son journal de décembre 1761. Après la dissolution de sa société, le P. Berthier avait formé le projet d'aller finir ses jours à la Trappe; mais le P. abbé lui représenta que ses talents n'étaient point faits pour être enfouis dans un désert, et que la religion en réclamait l'emploi. Le chancelier de Lamoignon lui fit offrir un traitement de 1500 livres et un logement à la Bibliothèque

du roi, pour continuer le *Journal de Trévoux*, ce qu'il refusa. Le dauphin, père de Louis XVI, l'attacha à l'éducation des princes, ses enfants, en lui faisant assigner une pension de 4000 livres sur l'abbaye de Molesme, et en lui procurant une place de garde de la bibliothèque du roi, avec 1200 livres d'appointement. Les événements de 1764, qui firent bannir les ex-jésuites de la cour, l'obligèrent de se retirer au-delà du Rhin : il se fixa à Offenbourg. L'impératrice-reine voulut l'attirer à Vienne ; on lui offrit la place de bibliothécaire à Milan ; il préféra sa retraite à toutes ces offres. Après dix ans de séjour dans ce lieu d'exil, le P. Berthier obtint la permission d'aller demeurer à Bourges, où il avait un frère et un neveu chanoines. Ce fut dans cette ville qu'il passa ses dernières années, partageant tout son temps entre l'étude et la prière. Il y mourut des suites d'une chute, le 15 décembre 1782, deux jours après avoir été informé que le clergé de France venait de lui accorder une pension de 1000 livres. Dans sa retraite au-delà du Rhin, le P. Berthier s'était appliqué d'une manière toute particulière à l'étude des livres saints dans les textes originaux. Il continua cette même étude à Bourges. Ce travail nous a valu un excellent *Commentaire sur les Psaumes et sur Isaïe*, dont la première édition, donnée par le P. Querbœuf, était très incorrecte, défaut qui a été corrigé dans les éditions suivantes, 15 vol. in-12. La méthode de l'auteur est d'exposer le sujet du psaume ou du chapitre, de traduire exactement chaque verset, et de discuter le texte dans des notes remplies d'érudition. On y voit un homme qui avait bien approfondi les grandes vérités de la religion, et qui possédait parfaitement la connaissance du cœur humain. Il y en a une édition moins volumineuse, dégagée des notes littérales, et plus commode pour le commun des lecteurs. On a encore du P. Berthier des *Œuvres spirituelles*, en 5 vol. in-12, dont la meilleure édition a paru à Paris en 1811, purgée des incorrections qui défiguraient celle de 1790 ; et une *Réfutation du Contrat social*, 1789, 1 vol. in-12. On a imprimé à Liége, en 1801, et réimprimé à Paris, en 1809, un *Examen* du 4e. article de la déclaration du clergé de France de 1682, suivi des rescrits de Rome, et d'autres pièces relatives à la même matière, avec des notes, le tout attribué au savant jésuite ; mais cet ouvrage, dont le but est de décrier ce *palladium* des libertés de l'église gallicane, paraît être du fameux abbé Feller. On peut du moins assurer que le ton, le style, le fond de la doctrine le rendent absolument indigne du P. Berthier. T—D.

BERTHIER (VICTOR-LÉOPOLD), général de division, commandant de la Légion d'honneur, et grand'croix de l'ordre de Bavière, naquit à Versailles le 12 mai 1770, dans une famille consacrée à la profession des armes, et illustrée depuis par d'éclatants services. Léopold entra dans la même carrière dès sa jeunesse, et, après avoir servi pendant quatre ans dans les gardes de la Porte, il fut nommé, en 1785, sous-lieutenant au régiment de la Fère, ingénieur-géographe et chef de bataillon en 1794, adjudant-général en 1795, puis chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, et enfin général de brigade sur le champ de bataille de la Trébia. Il reçut une armure et un sabre d'honneur pour sa conduite distinguée en différentes occasions et aux journées des 18 et 19 brumaire. En 1801, il alla recevoir à Toulon l'armée qui revenait d'Égypte, et se rendit ensuite à l'armée de Hanovre dont

il devint, en 1803, le chef d'état-major avec le grade de général de division. Il fit en cette qualité les campagnes de 1805 et 1806 contre les Autrichiens et les Prussiens, et se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz et à la prise de Lubeck. Il est mort à Paris le 21 mars 1807. M. Eckard a publié sur sa vie, dans la même année, une *Notice historique*, in-4°. — Léopold, digne frère de S. A. le prince de Neufchâtel, était fils de M. J.-B. Berthier, chevalier de St.-Louis, lieutenant-colonel commandant le corps des ingénieurs-géographes, et qui, en 1789 fut électeur de l'ordre de la noblesse. M—D j.

BERTHOD (CLAUDE), bénédictin, membre des académies de Besançon, de Bruxelles, et de la société littéraire de Dunkerque, naquit à Rupt, village de Franche-Comté, le 21 février 1733. Chargé par le gouvernement français de faire le dépouillement des archives de Bruxelles, et d'en extraire les pièces qui pouvaient servir à répandre plus de jour sur les points contestés de l'histoire de France, il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle et de succès; mais il n'eut pas le loisir de donner au public le résultat de son travail. Après la suppression de l'ordre des jésuites dans les états autrichiens, une réunion de savants fut autorisée par l'empereur à continuer le recueil des *Acta sanctorum*, commencé par Bollandus. D. Berthod leur fut associé en 1784, et il eut part à la publication du 51e. volume de cette importante collection. Des chagrins qu'il ne méritait pas, et des soupçons que des personnes jalouses de ses talents jetèrent sur ses principes religieux, empoisonnèrent la fin de sa vie. Il mourut à Bruxelles, le 19 mars 1788, âgé seulement de cinquante-cinq ans. D. Berthod avait remporté des prix à l'académie de Besançon, sur des questions concernant l'histoire de Franche-Comté, et il avait formé le projet de publier une Histoire générale de cette province. Ces ouvrages, restés manuscrits, sont conservés dans les registres de l'académie de Besançon. On en trouve les titres dans l'éloge historique de ce savant religieux, par M. Grappin, son confrère, imprimé dans le 2e. vol. des *Mémoires de la société littéraire de Vésoul*. W—s.

BERTHOLDE. *Voy.* BERTOLDUS.

BERTHOLET (JEAN), jésuite, né à Salm, dans le duché de Luxembourg, mort à Liége en 1755, a laissé: I. *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746, in-4°.; II. *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chini*, Luxembourg, 1743, 8 vol. in-4°., « ouvrage peu estimé, dit la *Bibl. » hist. de la France*. La partie la plus » intéressante est le recueil des pièces » justificatives, pour servir de preu» ves. » — « L'auteur, dit M. Dewez, a » entassé sans goût comme sans mé» thode tous les miracles ridicules dont » sont remplies les vieilles légendes.. » III. *L'Ancienne tradition d'Arlon* (sur Arlon, ville du Luxembourg) *injustement attaquée*, Luxembourg, 1744, in-8°. A. B—T.

BERTHOLET-FLEMAEL, peintre, naquit à Liége, en 1614, dans une condition misérable. Pour l'y soustraire, ses parents avaient d'abord eu l'intention d'en faire un musicien; mais, quoiqu'il fît de rapides progrès dans cet art, il témoigna un penchant si fort pour la peinture qu'ils lui permirent de la cultiver. Deux artistes peu connus, dont l'un cependant arrivait de Rome, lui donnèrent des leçons. Il en profita bientôt assez pour être en état de tirer parti de son

talent. Il voyagea à l'âge de vingt-quatre ans, et parcourut l'Italie; Rome surtout, et les chefs-d'œuvre qu'elle renferme fixèrent son attention; et; quoique ses talents lui eussent ouvert plusieurs maisons où il trouvait de nombreux sujets de dissipation, il sut, par un bonheur très rare, accorder l'étude et les plaisirs. Sa réputation s'étendit, et, malgré la prévention des Italiens contre tout talent ultramontain, on lui rendit justice, tant à Rome qu'à Florence, où le grand-duc l'appela, lui confia plusieurs travaux, et le récompensa magnifiquement. De Florence, il alla à Paris, où son talent plut, surtout au chancelier Séguier. Il peignit plusieurs tableaux, et entre autres, le *Prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu*, à la coupole des Carmes déchaussés; une *Adoration des rois*, aux Grands-Augustins; un *Plafond*, aux Tuileries, etc. Malgré les instances qu'on lui faisait pour le retenir à Paris, Bertholet-Flemaël sentit le désir de revoir sa patrie, dont il était absent depuis neuf ans. Il y revint vers la fin de 1647, et y peignit un *Crucifiement* en petit, composé d'un très grand nombre de figures. La ville de Liége ayant à cette époque été menacée d'un siége, Bertholet se retira à Bruxelles, où il peignit la *Pénitence d'Ézéchias* pour le roi de Suède. Quand la tranquillité fut rétablie à Liége, Bertholet y revint, et, entre autres ouvrages, y peignit une *Épiphanie*, que l'on regarde comme un morceau capital. Il retourna ensuite en France, où il fut reçu à l'académie de peinture, et nommé professeur. Cette fois encore, on fit pour le retenir des efforts inutiles. Il retourna dans les Pays-Bas, où le grand nombre de ses ouvrages, et les prix élevés qu'il en retirait le mirent en état de faire bâtir, à St.-Remi, sur les bords de la Meuse, une maison qui lui coûta plus de 50,000 florins. Voué au célibat par goût, il embrassa alors l'état ecclésiastique. Quoiqu'il ne sût pas le latin, il fut reçu chanoine de la cathédrale de St.-Paul, et obtint, pour être tonsuré, une dispense du pape. Tout à coup cet artiste, dont le caractère avait toujours été très gai, et qui se trouvait dans une situation si heureuse, tomba dans une profonde mélancolie; la peinture même n'eût plus de charmes pour lui, et il mourut bientôt à soixante ans, en 1675. Cette singularité dans sa conduite a été expliquée de deux manières. On dit que M[me]. de Brinvilliers, alors réfugiée à Liége, exerça sur Bertholet-Flemaël, avec qui elle s'était liée, l'art funeste des empoisonnements, qui lui était si connu. Comme on n'a de cette affaire aucune preuve, l'humeur sombre de Bertholet-Flemaël s'explique mieux par le fait suivant. Un de ses élèves, nommé *Carlier*, annonçait tant de talents, que son maître voulut le dégoûter de l'art, et arrêter ses progrès, en le bornant au métier de broyeur de couleurs. Carlier qui avait la conscience de ses forces, peignit secrètement un *Martyre de S. Denis*, qui fut placé dans l'église de ce nom. La vue de ce tableau, remarquable, dit-on, par une excellente couleur, affligea tellement Bertholet, qu'il jeta ses pinceaux au feu, et ne travailla plus. Ce peintre avait l'esprit orné, et de l'élévation dans les idées; son dessin tient, pour la correction, de celui des grands maîtres d'Italie, qu'il avait choisis pour modèles. Son coloris est vigoureux, et sa manière de peindre fort belle. Versé dans la connaissance de l'architecture, il fit bâtir à Liége, sur ses dessins, l'église des Chartreux, et celle des Dominicains, qui est une rotonde de fort bon goût. D—T.

BERTHOLON (.....), né à Lyon, où il mourut en 1799, entra jeune dans la communauté de St-Lazare, fut professeur de physique à Montpellier, et professeur d'histoire à Lyon. Ami de Franklin, il fit élever à Paris et à Lyon un grand nombre de paratonnerres; chaque année, il remportait deux ou trois prix aux concours académiques, sans avoir néanmoins laissé rien de remarquable. Ses principaux ouvrages sont : I. *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4°., couronné à Montpellier; II. *De l'électricité du corps humain en état de santé et de maladie*, 1781, in-8°.; III. *De l'électricité des végétaux*, 1783, in-8°.; IV. *Preuves de l'efficacité des paratonnerres*, 1783, in-4°.; V. *Des avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, 1784, in-8°.; VI. *Mémoires sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon*, etc., 1782, in-8°.; VII. *De l'électricité des météores*, 1787, 2 vol. in-8°.; VIII. *Théorie des incendies, de leurs causes, des moyens de les prévenir et de les éteindre*, 1787, in-4°. Bertholon fut aussi, pendant quelques années, l'éditeur d'un journal d'histoire naturelle, commencé en 1787, et du *Journal des sciences utiles*, commencé en 1791. K.

BERTHONIE. *V.* LABERTHONIE.

BERTHOUD (FERDINAND), horloger-mécanicien de la marine, pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, membre de l'institut, de la société royale de Londres, et de la Légion d'honneur, naquit le 19 mars 1727, à Plancemont, dans le comté de Neufchâtel. Son père, qui était architecte et justicier du Val-de-Travers, l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais le jeune Berthoud, ayant eu occasion d'examiner, à l'âge de seize ans, le mécanisme d'une horloge, devint passionné pour la mécanique, et s'y livra entièrement. Son père favorisa un goût si louable; et, dans le dessein de développer de telles dispositions, attira chez lui un ouvrier habile qui enseigna à son fils les premiers éléments de l'horlogerie : il consentit ensuite à l'envoyer à Paris pour étendre et perfectionner ses connaissances. C'est dans cette ville, où il s'était fixé depuis 1745, que Ferdinand Berthoud fit les premières horloges marines, dont on a fait tant d'usage, et avec lesquelles les marins français ont travaillé si utilement à perfectionner la géographie. Les horloges marines de Berthoud ont été éprouvées par MM. de Fleurieu et Borda, qui vérifièrent qu'elles faisaient connaître la longitude en mer à un quart de degré ou cinq lieues au plus, après une traversée de six semaines. On remarqua aussi que l'explosion des canons ne troublait pas la régularité de leurs mouvements. Berthoud et Pierre Leroi firent tous deux en France des horloges à longitude. Quoiqu'ils aient employé des moyens différents, les machines qu'ils avaient construites eurent un succès à peu près égal; mais une plus longue expérience a fait donner la préférence aux horloges de Berthoud, et ce sont les seules dont on a fait usage par la suite. Ces deux célèbres artistes avaient déposé la description de leurs machines au secrétariat de l'académie des sciences, dans des mémoires cachetés, plus de dix ans avant l'épreuve des horloges de Harrison. Berthoud fit deux fois le voyage de Londres, en qualité d'adjoint au commissaire qui devait assister aux explications que Harisson devait donner des principes de construction de ses

horloges, et revint deux fois sans avoir pu satisfaire sa curiosité; ainsi il ne doit rien à cet artiste anglais. Il nous a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il a donné les véritables principes de son art : I. *Essai sur l'Horlogerie*, 1763; 2e. édition, 1786, 2 vol. in-4°.; II. *Eclaircissements sur l'invention des nouvelles machines proposées pour la détermination des longitudes en mer, par la mesure du temps*, Paris, 1773, in-4°.; III. *Traité des horloges marines*, 1773, in-4°.; IV. *De la mesure du temps*, ou *Supplément au Traité des horloges marines*, 1787, in-4°.; V. *les Longitudes par la mesure du temps*, 1775, in-4°.; VI. *la Mesure du temps appliquée à la navigation*, ou *Principe des horloges à longitude*, Paris, 1782, in-4°.; VII. *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, Paris, 1802, 2 vol in-4°.; VIII. *l'Art de conduire et de régler les pendules et les montres*; 1760, in-12, figures; brochure estimée, et souvent réimprimée; IX. quelques autres opuscules. Berthoud mena une vie réglée et uniforme; il conserva jusqu'au dernier moment l'usage de ses facultés. Il mourut le 20 juin 1807, d'une hydropisie de poitrine, en sa maison de Groslay, canton de Montmorency. — Son neveu, M. Louis Berthoud, héritier de ses talents et son élève, a, comme lui, reculé les limites de l'art. Ses montres marines sont entre les mains de tous les navigateurs, et sont plus portatives que celles de Ferdinand Berthoud. Les effets produits par les changements de température s'y trouvent compensés si exactement qu'elles conservent la même régularité de mouvement dans toutes les saisons. Elles n'exigent par conséquent pas l'emploi des corrections qui compliquaient les calculs et avaient en outre l'inconvénient d'être quelquefois incertaines. R—L.

BERTI (Alexandre-Pompée), clerc régulier de la congrégation dite de *la Mère de Dieu*, naquit à Lucques, le 23 décembre 1686. Ce fut pour l'accomplissement d'un vœu, fait sans doute par ses parents, qu'il entra à seize ans, à Naples, dans cette congrégation. Il y fit profession deux ans après. De retour à Lucques, il y étudia pendant sept ans la philosophie de l'école et la théologie. Quand il eut été ordonné prêtre, il fit succéder à ces études celles de l'histoire sacrée et profane, des belles-lettres, et particulièrement de la poésie. Il s'adonna aussi pendant plusieurs années à l'éloquence de la chaire, et se fit une grande réputation d'orateur dans les principales villes d'Italie. Il fut envoyé, en 1717, à Naples, pour enseigner la rhétorique aux jeunes novices, fonction qu'il remplit avec honneur pendant trois ans. Le marquis del Vasto le choisit ensuite pour son bibliothécaire. Le père Berti augmenta la bibliothèque de ce prince d'un grand nombre de bons livres. Il prit le même soin de celle de son couvent. Il introduisit dans cette maison le goût des lettres, y institua une colonie Arcadienne, enseigna publiquement dans le collège de sa congrégation, la rhétorique, la philosophie moderne (c'est-à-dire *cartésienne*) et la théologie morale. Après avoir été pendant six ans recteur de ce collège, et ensuite maître des novices à Lucques, il alla s'établir à Rome, en 1739, et y resta jusqu'à sa mort. Il y fut nommé successivement vice-recteur, assistant-général, et enfin, dans un chapitre-général tenu en 1748, historien de son ordre; il fut associé à plusieurs académies; et l'un des membres les plus distingués de l'Arcadie romaine. Il était en même temps

conseiller de la congrégation de l'index, dont ces sortes d'académies n'ont rien à craindre. Il mourut à Rome, d'une attaque d'apoplexie, le 23 mars 1752. Mazzuchelli donne une liste de vingt-quatre de ses ouvrages imprimés, et de vingt-un inédits. Nous réduirons la première aux ouvrages suivants : I. *la Caduta de' decemviri della romana repubblica per la funzione della serenissima repubblica di Lucca*, Lucques, 1717 ; II. *Canzone per le vittorie contro il Turco del principe Eugenio*, Lucques, sans date, in-4°. ; III. une lettre au savant Muratori, sur la découverte des reliques de S. Pantaléon, martyr, dans la ville de Lucques, en 1714, imprimée dans le tom. XXVII du journal *de' Letterati d'Italia* ; IV. des Vies de plusieurs académiciens de l'Arcadie, imprimées dans les recueils des ouvrages en prose de cette académie, entre autres celles de Giuseppe Valletta, napolitain, de D. Carlo Caraffa, et de D. Francesco Maria Caraffa, de D. Antonio Gellio, de Francesco Muscettola, de Domenico Bartoli, de Lorenzo Adriani, du cardinal Francesco Buoncisi, et de Bernardino Moschini : elles y sont sous son nom académique de *Nicasio Poriniano* ; V. plusieurs traductions en italien d'ouvrages français, d'un M. de Chanterêne, pour qui il avait, à ce qu'il paraît, une grande prédilection. Cet auteur, que ceux mêmes qui le nomment dans un article très incomplet sur le P. Berti, semblent n'avoir pas reconnu, est le célèbre Nicole, dont le P. Zaccaria, auteur d'une *Histoire littéraire d'Italie*, lui reproche (tome VI), d'avoir répandu en Italie, par ces traductions, la doctrine janséniste, et les dangereuses erreurs. Nicole avait fait paraître son traité *De l'éducation d'un prince*, sous le nom de *M. de Chanterêne* (et non pas *Chanteresme*) : c'est pourquoi le traducteur italien met le nom de *Chanterêne* à tous les ouvrages de lui, qu'il a fait passer dans sa langue. Ces ouvrages traduits sont : les *Essais de morale*, Venise, 1729, 4 vol. in-12 ; les *Lettres*, Venise, 1733, 2 vol. in-12 ; *Traité de la prière*, Venise, 1736, 2 vol. in-12 ; *De l'unité de l'Église*, ou *Réfutation du système du ministre Jurieu*, Venise, 1742, in 12 ; *Traité de la Comédie*, Rome, 1752. VI. Il traduisit aussi du français l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, Venise, 1737, 2 vol. in-4°., dont il donna en même temps une *Continuation*, depuis 1610 jusqu'en 1715, formant un 3°. vol. in-4°. ; et le livre intitulé : *la Science des Médailles*, Venise, 1756, 2 vol. in-12. VII. C'est de lui qu'est en plus grande partie un livre estimé des bibliographes, intitulé : *Catalogo della libreria Capponi*, etc., *con annotazioni in diversi luoghi*, Rome, 1747, in-4°. Monsignor Giorgi, éditeur de ce livre, et qui n'y a que peu ajouté du sien, n'a même pas daigné y nommer le Père Berti. Ce fait, dénoncé par le Père Zaccaria, *loco citato*, en est d'autant plus essentiel à relever. VIII. Ses poésies sont imprimées dans plusieurs recueils, surtout dans ceux de l'académie arcadienne. IX. Parmi ses ouvrages restés inédits, on doit surtout distinguer ses *Memorie degli scrittori Lucchesi*, rendus célèbres par les citations que plusieurs auteurs en ont faites. Ils étaient prêts, dès 1716, à être livrés à l'impression, et l'auteur s'était engagé, dans le journal *de' Letterati d'Italia*, tom. XXVII, à les publier incessamment. Mazzuchelli, ne les voyant point paraître, en 1739, fit demander au P. Berti, par un ami commun, les raisons de ce délai ; il lui fut répondu que des difficultés que

l'auteur avait éprouvées, l'obligeaient à refondre son ouvrage, et à le disposer dans un autre ordre. Les noms y étaient rangés par familles ; les familles les plus anciennes avaient été remplacées par de nouvelles dans les dignités de cette petite république, et les nouveaux gouvernants et tout ce qui leur appartenait ne voulaient pas qu'il parût qu'ils eussent eu parmi leurs parents et leurs aïeux des médecins, des savants, et d'autres gens de cette espèce. Il nous a paru bon de ne pas oublier ce petit trait d'impertinence aristocratique, naïvement rapporté par Mazzuchelli lui-même, et auquel est due la suppression d'un ouvrage dont il eût sans doute enrichi le sien. G—É.

BERTI (Jean-Laurent), savant théologien de l'ordre des augustins, naquit le 28 mai 1696, au village de Sarravezza en Toscane, et fut appelé, par ses supérieurs, à Rome, où il devint assistant de son général et garde de la bibliothèque Angélique. Le grand-duc de Toscane l'ayant fixé à Pise par une pension considérable et une chaire de théologie dans l'université, avec le titre de *théologien impérial*, il termina ses jours dans cette ville, le 26 mai 1766. On trouve sa Vie dans le 11ᵉ. volume des *Écrivains d'Italie*, par Mazzuchelli. Son principal ouvrage est un Cours de théologie, imprimé à Rome depuis 1739 jusqu'en 1745, en 8 vol. in-4°., sous le titre de: *De theologicis disciplinis*, réimprimé quelques années après à Venise, en 6 vol. in-fol. Il y suit, à peu de chose près, les principes de son confrère Bellelli (*Voy.* Bellelli). Saleon, évêque de Rhodez, publia, en 1745, contre ces deux théologiens, deux ouvrages intitulés: *Baianismus redivivus; Jansenismus redivivus in scriptis PP. Bellelli et Berti*. Ce prélat y disait que, si leurs sentiments sont orthodoxes, le jansénisme n'est plus qu'un vain fantôme; et il envoya ses deux écrits à Benoît XIV, avec une lettre très pressante, pour l'engager à condamner la doctrine des deux religieux. Ce pontife nomma des théologiens pour examiner la dénonciation, qui fut rejetée d'une voix unanime. Une autre dénonciation, faite par le même prélat à l'assemblée du clergé de 1747, n'eut pas plus de succès. Étant devenu, l'année suivante, archevêque de Vienne en Dauphiné, Saleon adressa une troisième dénonciation à l'université de Vienne en Autriche, qui ne lui fut pas plus favorable que le pape et le clergé de France. Ce fut alors que le P. Berti opposa aux attaques de Saleon, par ordre de Benoît XIV, une apologie, imprimée en 1749 au Vatican, sous ce titre: *Augustinianum systema de gratiâ, de iniquâ Baianismi et Jansenismi erroris insimulatione vindicatum*, 2 vol. in-4°. M. Languet, archevêque de Sens, vint au secours de son collègue, par une censure qu'il lança, en 1750, contre les ouvrages des deux théologiens italiens. Il l'envoya à Benoît XIV, accompagnée de deux lettres consécutives, qui restèrent sans réponse, quoique le prélat français l'eût menacé, dans la dernière, de porter témoignage au tribunal de J.-C., contre ceux qui le détourneraient de condamner un poison aussi manifeste. Berti termina toute cette controverse par une seconde apologie, où il exposait l'accord de sa doctrine avec la tradition, et faisait un relevé des contradictions de M. Languet, dans ses écrits et dans sa conduite. Ce savant religieux a composé plusieurs autres ouvrages, dont le principal est une *Histoire ecclésiastique*, en 7 vol. in-4°., qui n'eut point de succès en France, à cause de sa sécheresse et de ses opinions ultramontaines. Il

l'abrégea ensuite en 2 tomes, reliés en un volume, à l'usage des étudiants. Ce fut dans la 2ᵉ. édition de cet abrégé, en 1748, qu'il rétracta quelques-unes des opinions qu'il avait manifestées dans la première, et qu'il rendit hommage aux écrivains de Port-Royal. On a réuni dans un volume in-fol., imprimé à Venise, ses autres écrits, qui consistent en des dissertations, des dialogues, des panégyriques, des discours académiques, et de mauvaises poésies italiennes. T—D.

BERTIER. *Voy.* BILLAUT.

BERTIER (JOSEPH-ÉTIENNE), né à Aix en Provence, en 1710, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire. Il se consacra à l'étude de la philosophie, qu'il professa avec distinction dans plusieurs colléges; la physique surtout fixa son attention. Il s'y livra avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 15 novembre 1783. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société royale de Londres, et de plusieurs académies de province. D'Alembert disait que le P. Bertier était fanatique pour les sciences. Il avait en effet un zèle très ardent pour exciter dans les autres le goût de l'étude, et pour leur en fournir tous les moyens qui étaient à sa disposition. Il passait pour le savant de Paris le plus obligeant et le plus rempli de complaisance. Aussi les étrangers lui étaient-ils souvent adressés, pour les produire chez les gens de lettres les plus célèbres, avec lesquels il était lié. Généreux, libéral, compatissant, quoique la faillite de l'hôpital de Toulouse eût fait une brèche considérable à sa modique fortune, il employait le peu qui lui restait à soulager les malheureux. Lors de la destruction des jésuites, il courut chez le P. Berthier, son ami, lui prodigua toutes les consolations, et lui offrit tout ce qui pouvait adoucir son affliction; le jésuite et l'oratorien s'embrassèrent les larmes aux yeux. Sa naïveté lui fit quelquefois commettre des indiscrétions qui obligeaient ses amis et ses confrères d'être très circonspects avec lui. Il avait vécu assez familièrement avec J.-J. Rousseau, à Montmorenci. Après la publication et la condamnation d'*Émile*, il crut devoir lui faire une dernière visite, dans laquelle il lui dit que ses confrères lui avaient représenté qu'il ne lui convenait plus de le voir si fréquemment. Le P. Bertier s'était attaché à la philosophie de Descartes, après que cette philosophie était passée de mode. Louis XV l'appelait le *père aux tourbillons*. Les plus estimés de ses ouvrages sont: I. une *Dissertation*, où il examine si l'air passe dans le sang: cet écrit a été réfuté, et Bertier a répondu à la réfutation par une lettre que l'on trouve dans le *Journal des savants* de 1740. II. des *Lettres sur l'électricité*; III. la *Physique des comètes*, 1760, in-12, où il soutient que les comètes ne sont point des planètes, mais des corps produits par le choc des tourbillons, et qui disparaissent quelquefois tout à coup; IV. *Principes de physique*, dont le 1ᵉʳ. vol. parut en 1763. Il y rapporte, avec impartialité, les preuves du newtonianisme et les objections qu'on peut faire contre le système physique du ciel, où l'on trouve exposés, avec une fidélité toujours louable parmi les savants, les systèmes de l'attraction et du vide, de l'impulsion et du plein. Il ne prend aucun parti; son objet est uniquement de mettre sous les yeux du public tout ce qui est nécessaire pour bien entendre l'un et l'autre système. V. *Physique des corps*

animés, 1755, in-12. Il établit que la chaleur du corps animal est le principal agent qui met la machine en mouvement, et non les esprits animaux. Ce livre est plein d'expériences et d'observations délicates, dont plusieurs appartiennent à l'auteur, surtout celles par lesquelles il fait voir que le mouvement péristaltique des intestins n'existe point dans l'animal vivant, et qu'il ne commence qu'après la mort. Cet ouvrage, rempli de faits intéressants et curieux, a pu jeter du jour sur l'économie animale. VI. *Histoire des premiers temps du monde, d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*, 1777 ou 1784, in-12; c'est la même édition. Cet ouvrage, dans lequel on prétend que, pour bien saisir le sens de la *Genèse*, il faut la lire à rebours, se ressent un peu de la vieillesse de l'auteur; cependant, au jugement d'Adanson, il fait également l'éloge de son esprit et de ses connaissances. T—D.

BERTIER (N.), intendant de Paris, conseiller d'état, signalé à la haine du peuple, au mois de juillet 1789, fut accusé, par les premiers moteurs de la révolution, d'avoir la direction du camp de St.-Denis, où la cour rassemblait des troupes, de faire distribuer des cartouches aux soldats, et de pratiquer des manœuvres pour faire enchérir les grains. Poursuivi par le peuple, il fut arrêté à Compiègne après la prise de la Bastille, et conduit à Paris le 23 juillet, jour même du massacre de Foulon, son beau-père. Des forcenés, se précipitant en foule sur le malheureux Bertier, lui présentèrent la tête de son beau-père, qu'ils voulurent le forcer à baiser, l'arrachèrent des mains de ses gardes, le percèrent de plusieurs coups de baïonnettes, et le mirent en pièces. Son cœur et sa tête, placés au bout d'une pique, furent promenés ensuite dans les rues. B—P.

BERTIN (S.), né à Constance en Suisse, d'une famille noble, vers la fin du 6ᵉ. siècle, se consacra à la vie monastique dans un couvent de la règle de St.-Colomban à Luxeuil en Franche-Comté ou dans le comté de Bourgogne. Vers l'an 637, il fut choisi pour aider dans la conversion des peuples de l'Artois, S. Omer, son parent, évêque de Térouanne. Il bâtit, avec deux de ses compagnons, un monastère à une lieue de Sithiu (aujourd'hui St.-Omer); le nombre des religieux s'accrut, et ils se transportèrent à Sithiu même, qui n'était alors qu'une île formée par les eaux d'un marais. Sur le refus de S. Bertin, qui se croyait trop jeune pour être à la tête du monastère, S. Mommolin en fut le premier abbé, et, quand il devint évêque, S. Bertin lui succéda. De riches donations furent offertes aux saints solitaires; mais S. Bertin n'en continua pas moins à assujétir les moines à une discipline très rigoureuse. Adroald, un des seigneurs du pays, avait donné Sithiu à S. Omer; celui-ci céda l'île au monastère de S. Bertin. Parmi les donations qu'il reçut encore, on compte la fameuse abbaye, connue si long-temps sous le nom de *Berg-St.-Winnoqs*. En 700, S. Bertin se trouvant accablé par l'âge, choisit pour successeur Rejobert, un de ses disciples, et alla se confiner dans un petit ermitage. On prétend qu'il vécut jusqu'à cent douze ans, et qu'il mourut le 9 septembre 709. Les reliques de S. Bertin furent transportées à St.-Omer, et on les vit long-temps dans la châsse de l'église qui porte son nom. Les catholiques célèbrent la mémoire de ce saint le 5 septembre. D—T.

BERTIN (NICOLAS), peintre, né à Paris en 1667, fut un de ces ar-

tistes estimables, qui, s'ils ne reculent pas les bornes de l'art, ne contribuent pas du moins à sa décadence, et dont les ouvrages ne déparent aucune collection. Son père était sculpteur, et lui donna les premières leçons du dessin. Bertin étudia ensuite sous d'autres maîtres, dont les plus distingués furent Jouvenet et Bon-Boullongne. Il obtint le prix à dix-huit ans, fut protégé par Louvois, et envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Une passion qui a souvent arrêté plus d'un artiste dans sa carrière, l'amour, séduisit un instant Bertin, et eut dans la suite sur son sort une influence remarquable. Sa figure et l'agrément de ses manières plurent à une princesse romaine, dont les parents firent craindre à Bertin les effets de leur vengeance. Il ne put éviter que par la fuite la mort dont ils le menaçaient. En passant à Lyon, il y fit quelques tableaux pour plusieurs amateurs, et revint ensuite à Paris. Il était âgé de trente-six ans, lorsque, en 1703, il fut reçu à l'académie, sur un tableau représentant *Hercule qui délivre Prométhée*. Professeur en 1716, et ensuite adjoint à recteur, il fut nommé, par le duc d'Antin, directeur de l'académie de Rome; mais le souvenir de son intrigue, et les motifs toujours subsistants de ses craintes, lui firent refuser cette place honorable et recherchée. Bertin travaillait avec facilité, et fit beaucoup de tableaux pour les églises de Paris, le château de Trianon, la ménagerie, etc. Les étrangers, et particulièrement les électeurs de Mayence et de Bavière, estimèrent aussi les productions de son pinceau. Ce dernier voulut l'attirer à Munich, où il refusa de se rendre. Il mourut célibataire dans sa ville natale, en 1736, à l'âge de soixante-neuf ans. Bertin a un goût de dessin ferme et correct, qui tient de celui des Carraches; ses compositions sont sages et bien entendues; l'expression, cette partie de l'art si précieuse et si difficile, est portée dans ses figures à un degré très satisfaisant. On trouve peu de ses tableaux dans les collections publiques. Un des meilleurs est celui qu'il fit pour l'église de St.-Germain-des-Prés, et qui représente *S. Philippe baptisant l'eunuque de la reine de Candace*. Bertin était d'un caractère réservé, très religieux, et avait la faiblesse de ne souffrir qu'avec peine les avis de la critique. D—T.

BERTIN (EXUPÈRE-JOSEPH), médecin, né à Tremblay, en Bretagne, le 21 septembre 1712, se fit une grande réputation, par ses travaux en anatomie et en physiologie. Orphelin à l'âge de trois ans, il apprit le latin presque sans maître, et fut envoyé à Rennes pour continuer ses études. Après les avoir achevées, il alla à Paris étudier la médecine; se fit remarquer de ses maîtres par ses progrès dans cette science, puis se fit recevoir médecin à Reims, en 1737, et docteur régent de la faculté de médecine de Paris, en 1741. Il accepta, vers la fin de cette année, la place de médecin du prince de Moldavie, qu'il remplit auprès de ce prince pendant deux ans, et revint en France, en 1744. Condorcet rapporte qu'on avait forcé Bertin d'assister, en Moldavie, au supplice de son prédécesseur. Les manuscrits de Bertin contredisent cette particularité. L'académie des sciences qui, pendant son absence, l'avait nommé son correspondant, le nomma en 1744 son associé, sans l'avoir fait passer par le grade d'adjoint. Les fatigues qu'il avait essuyées dans son voyage, celles qui résultaient de ses travaux anatomiques, avaient altéré sa santé; le caractère timoré qu'il avait

regn de la nature, en avait été augmenté, et en 1747, il fut attaqué d'une maladie cruelle qui interrompit ses travaux pendant trois ans. Elle commença par un accès de délire, suivi d'une longue et profonde léthargie. Il en sortait pour reprendre sa tranquillité, sa raison, sans aucun autre symptôme de sa maladie, que la mélancolie et la faiblesse. Lorsque ses léthargies ne furent plus que de quelques heures, ses médecins lui conseillèrent un voyage dans son pays. Il partit, et ce ne fut qu'en 1750 qu'il recouvra sa santé. Son esprit reprit en même temps toutes ses forces; il se remit à ses travaux, et les continua dans la retraite qu'il s'était choisie à Gahard, près de Rennes. Il s'y livrait aussi à l'éducation de ses enfants. Sa réputation, ses lumières, son désintéressement lui avaient acquis la confiance générale; et de tous les points de la Bretagne il était consulté sur les maladies rares et extraordinaires. Au milieu de ses occupations, il fut, le 21 février 1781, attaqué d'une fluxion de poitrine, et mourut le quatrième jour de sa maladie. Il a fourni beaucoup de mémoires, soit avant, soit depuis sa première maladie, insérés dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Les plus importants sont les trois qui traitent de la circulation du sang dans le foie du fœtus. On a aussi de lui: I. *Traité d'ostéologie*, 4 vol. in-12, 1754, qui fit une grande sensation dans son temps et mérite d'être consulté encore dans le nôtre. C'est la première partie d'un *Traité général d'anatomie* qu'avait médité Bertin; la seconde partie, restée inédite, et contenant un traité des vaisseaux, fut présentée à l'académie des sciences et à la faculté; et on a trouvé dans les papiers de l'auteur les matériaux de quelques autres traités. II. *Lettre au D..... sur le nouveau système de la voix*, la Haye, 1745, in-8°. Il regarde, ainsi que Ferrein, le larynx comme un instrument à cordes, par opposition avec Dodart, qui en faisait un instrument à vent; mais il fait dépendre les sons aigus du resserrement des ligaments de la glotte, et les graves de son relâchement, ce qui est l'opposé de ce que croyait Ferrein. Ce dernier, ou son élève Montagnat, répondit; ce qui inspira à Bertin de nouvelles *Lettres sur le nouveau système de la voix et sur les artères lymphatiques*, 1748, où notre auteur, sous le voile de l'anonyme, défendit son opinion, et revendiqua avec force ses droits. III. *Consultation sur la légitimité des naissances tardives*, in-8°, 1764 et 1765. Elle est fondée sur le seul motif que, s'il y a des naissances précoces, il doit y en avoir aussi de tardives. IV. *Mémoire sur les conséquences relatives à la pratique, déduites de la structure des os pariétaux* (*Journ. de Médec.*, 1756). Il a laissé inédits des Mémoires sur la Moldavie, que son fils aîné (René Joseph), médecin en chef de plusieurs hôpitaux de Paris, et connu par plusieurs ouvrages de littérature médicale et de médecine, se propose de publier. Condorcet a fait son éloge. D. N—L.

BERTIN (Antoine), poète érotique français, né à l'île Bourbon, le 10 octobre 1752, mort à St.-Domingue à la fin de juin 1790. Il fut amené en France dès l'âge de neuf ans, et fit de très brillantes études au collége du Plessis; il entra au service, et devint bientôt capitaine de cavalerie et chevalier de St.-Louis. Aussi spirituel que brave et galant, dès l'âge de vingt ans, il manifesta sa vive passion pour la poésie. Une foule de jolis vers de sa composition circulait dans les sociétés, et il en fut imprimé un petit

recueil en 1773. Bertin n'avait alors que vingt-un ans ; mais ce ne fut qu'en 1782 que sa réputation fut fixée par la publication de ses quatre livres d'élégies, intitulés *les Amours*. Cet ouvrage eut le plus grand succès. L'imagination la plus brillante y est animée par une poésie gracieuse et pleine d'abandon ; les images voluptueuses y sont voilées avec délicatesse, et elles n'en sont que plus séduisantes. Bertin fut lié de l'amitié la plus intime avec M. le chevalier de Parny, auteur de poésies érotiques, qui sont, comme les siennes, au nombre des plus aimables productions en ce genre. Tous deux étaient nés à l'île Bourbon ; le même âge, les mêmes affections les unissaient. L'analogie qui existait entre leurs talents entretenait en eux une émulation qui ne fut jamais altérée par les petites jalousies d'auteur. Une foule de lettres contenues dans les *OEuvres de Bertin* constatent cette intimité si honorable pour la littérature. On a dit que Bertin s'était formé à l'école de Dorat. L'affectation, le papillotage et le faux coloris qui forment la manière dominante de ce dernier, ne se trouvent que bien rarement dans les ouvrages du chantre d'*Eucharis* et *des Amours*. On sent, au contraire, que la prédilection qu'il avait pour le chevalier de Parny lui faisait désirer de marcher sur ses traces, et d'imiter ce goût pur, cette touche naturelle, cet abandon, qui avaient fait nommer son ami le *Tibulle français*. A la fin de 1789, Bertin passa à St.-Domingue pour y épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. Le jour même, et à l'issue de la cérémonie nuptiale, il fut saisi d'une fièvre violente, dont il mourut au bout de dix-sept jours. Ses œuvres ont été recueillies en 1785, Paris, Cazin, 2 vol. in-18., et réimpr. en l'an X (1802), et encore en 1806. Elles contiennent, outre les élégies, intitulés *les Amours*, un *Voyage de Bourgogne*, en prose et en vers, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, et plusieurs autres poésies fugitives. Toutes ces pièces brillent autant par la grâce des pensées et la richesse des images, que par la variété des tours, la sensibilité et le charme de l'expression. On y trouve partout les sentiments d'un homme délicat, galant, aimable, et supérieur aux petites vanités de poète. Dans un épilogue qui se trouve à la fin de la dernière édition, Bertin fait son adieu aux Muses, et se fait connaître à ses lecteurs sous des traits qui le font aimer et estimer.

En amitié fidèle encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.

Il leur apprend aussi qu'il fut ami de plus d'un héros et de plus d'un homme célèbre. Parmi ces derniers, il cite M. Delille et la Harpe ; cependant, l'auteur du *Cours de littérature* ne fait mention de lui dans aucun de ses ouvrages, et Bertin l'aurait mérité plus que beaucoup d'autres qui y tiennent une place honorable ; mais cet oubli n'empêchera pas que le chantre *des Amours* ne tienne un rang distingué parmi les auteurs de poésies érotiques et fugitives, genre moins facile qu'on ne le pense, et qui sera toujours en honneur chez la nation la plus spirituelle et la plus galante de l'Europe. CH—N.

BERTIN DE BARNEVAL. *Voy.* BÉTHENCOURT.

BERTINAZZI. *Voy.* CARLIN.

BERTINI (ANTOINE-FRANÇOIS), médecin italien, plus célèbre peut-être, quoique fort habile dans son art, par les querelles littéraires qu'il eut à soutenir, que par sa science médicale, naquit à Castel-Fiorentino, le 28 dé-

cembre 1658. Élevé à Sienne et à Pise, où il acquit, outre les connaissances qui appartiennent à la médecine, celles qui auraient pu lui procurer des succès dans les mathématiques et l'astronomie, dans les belles-lettres, les langues anciennes et la poésie, tant latine qu'italienne, il reçut, en 1678, le doctorat en philosophie et en médecine, et alla s'établir à Florence, où il se lia plus intimement avec le célèbre Laurent Bellini, qui avait été son maître, avec François Redi, et d'autres savants, tels que Cinelli, Magliabecchi, Antoine-Marie Salvini, etc. Il fut nommé professeur de médecine pratique dans l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, et sa réputation, qui s'étendait dans toute l'Italie, le fit appeler, en 1722, à Turin, pour consulter, avec le docteur Cicognini, sur la maladie de la duchesse de Savoie. Il mourut à Florence, le 10 décembre 1726. Le premier ouvrage qu'il publia était intitulé : *la Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari e dalle opposizioni de' dotti, divisa in due dialoghi*, Lucques, 1699, in-4°., et *ibid.*, 1709. Dans le second de ces dialogues, où il faisait l'éloge de trois médecins de la cour de Toscane, il en avait oublié un quatrième, nommé *Moneglia*. Ce Moneglia se tint pour offensé, et écrivit une censure amère de l'ouvrage de Bertini; celui-ci lui répondit sur le même ton : la censure et la réponse furent imprimées en 1700. Bertini eut, peu de temps après, une autre querelle avec Girolamo Manfredi de Massa, médecin; la cure d'une malade, religieuse du couvent de St.-Nicolas de Prato, en fut la cause; Manfredi fut l'aggresseur. La réponse de Bertini, intitulée *lo Specchio che non adula*, imprimée à Leyde, en 1707, in-4°., lui attira une réplique; il dupliqua et fatigua son adversaire, peut-être même le public. Il rentra en lice, en 1712, avec Paul Ferrari, autre médecin; mais cette fois pour la défense de quelques pratiques curatives qui étaient alors en vogue, et d'un médecin de ses amis nommé *Giorgi*, que Ferrari avait traité de charlatan. Il tenait encore une réplique toute prête; mais Ferrari, plus sage ou moins ami du bruit, ne répondit pas. G—é.

BERTINI (JOSEPH-MARIE-XAVIER), fils du précédent, et médecin comme lui, naquit à Florence, le 10 mars 1694. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale sous les plus habiles professeurs, il les alla terminer à Pise, où il fut reçu docteur en 1714; il retourna ensuite à Florence, et y exerça son art pendant plusieurs années, dans ce même hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle où son père était professeur. A la mort de celui-ci, Bertini hérita surtout d'une riche bibliothèque qu'il prit grand soin d'augmenter de tous les bons livres qui paraissaient, non seulement en médecine, mais dans toutes les autres sciences. Il devint un des plus illustres médecins du collége de Florence, et fut membre de la savante *società colombaria*. L'estime dont il jouissait est attestée par les dédicaces de plusieurs ouvrages qui lui furent offertes, par des vers composés sur des cures qu'il avait opérées, et par une médaille frappée en son honneur. Il a laissé un opuscule, qui fit alors beaucoup de bruit, sur l'usage du mercure dans la médecine en général. C'est un discours qu'il prononça en 1744, dans la société botanique de Florence, et qu'il fit imprimer sous ce titre : *Dell' uso esterno e interno del mercurio, discorso*, etc., in-4°., réimprimé deux ans après, dans un recueil d'opuscules du même genre, intitulé : *Delle febbri maligne e contagiose*.

etc., Venise, 1746, in-8°. C'était dans ces fièvres malignes et contagieuses qu'il soutenait que le mercure était le spécifique souverain, même préférablement au quinquina. Cet écrit lui attira une guerre de plume des plus violentes; il la soutint bravement, et eut cela de commun avec son père, qu'il ne s'effraya ni du bruit que faisaient ses adversaires, ni de leur nombre. C'est dans cette querelle qu'il eut pour défenseur le docteur Benvenuti de Lucques (*V.* Joseph BENVENUTI). Bertini fut frappé, en 1755, d'une attaque d'épilepsie, qui se renouvela plusieurs fois, et dont il mourut au bout d'un an, le 12 avril 1756. G—É.

BERTIPAGLIA, ou BERTAPALIA (LÉONARD), chirurgien distingué du 15e. siècle, né à Padoue, se fit remarquer par sa hardiesse dans l'exercice de la chirurgie, malgré son ignorance dans l'anatomie, peu cultivée alors, et n'ayant disséqué que deux cadavres, chose qu'il cite même comme extraordinaire; du reste, entêté de l'astrologie, de la magie, d'après les préjugés de son temps. Son ouvrage, fait dans les principes de l'école arabe, a paru à Venise, in-fol., 1490, sous le titre de *Chirurgia, seu recollectæ super quartum canonis Avicennæ*, à Venise, ann. 1519, in-fol., avec les ouvrages de Gui de Chauliac, Roland et Roger. Il se retrouve dans la collection de Venise, 1546, in-fol., sous cet autre titre : *De apostematibus, de vulneribus, de ulceribus, de ægritudinibus nervorum et ossium.* On dit qu'il mourut en 1460. C. et A.

BERTIUS (PIERRE), cosmographe et historiographe du roi Louis XIII, professeur royal de mathématiques, naquit à Beveren, en Flandre, sur les confins des diocèses de Bruges et d'Ypres, le 14 novembre 1565. Les troubles de religion engagèrent ses parents à le transporter à Londres, où il commença son éducation. Il l'acheva à Leyde, où son père, qui était devenu ministre protestant à Rotterdam, le fit venir à l'âge de douze ans. En 1582 Bertius, âgé seulement de dix-sept ans, embrassa la carrière de l'enseignement, et professa successivement à Dunkerque, à Ostende, à Middelbourg, à Goès et à Strasbourg. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre un voyage en Allemagne avec Juste-Lipse; le même motif le conduisit aussi en Bohême, en Silésie, en Pologne, en Russie et en Prusse. Il revint enfin à Leyde, où il avait été nommé professeur. On le chargea aussi du soin de la bibliothèque de l'université de cette ville, qu'il mit le premier en ordre, et dont il publia le catalogue. En 1606, il fut nommé régent du collége des états à la place de Jean Kuchlin son beau-père; mais ayant pris le parti des disciples d'Arminius contre ceux de Gomarus, et publié contre ces derniers un grand nombre d'écrits théologiques, il se vit dépouillé de toutes ses places, et de tout moyen de subsistance, quoique chargé d'une nombreuse famille. Au mois de mars 1620, il présenta aux états de Hollande une requête pour obtenir une pension, qui lui fut refusée. Deux ans auparavant, Louis XIII l'avait honoré du titre de son cosmographe. Contraint par la misère, Bertius se rendit en France, et embrassa la religion catholique. Il fit son abjuration le 25 juin 1620, entre les mains de Henri de Goudi, cardinal de Retz, évêque de Paris. Les protestants s'affligèrent beaucoup de cette abjuration, et les catholiques n'osèrent pas s'en glorifier. Peu de temps après, Bertius fut nommé professeur d'éloquence du collége de Boncourt, ensuite historiographe du roi, et il fut enfin pourvu d'une chaire

surnuméraire de professeur royal en mathématiques. Il mourut le 3 octobre 1629, à l'âge de soixante-quatre ans. Son portrait, bien gravé, se trouve au revers de la dédicace au roi Louis XIII du *Theatrum Geographiæ veteris;* mais il n'existe que dans quelques exemplaires, qui paraissent avoir été donnés par l'auteur en présent; remarque qui, je crois, n'a pas encore été faite par aucun des nombreux bibliographes qui ont parlé de ce livre. Bertius a laissé un grand nombre d'écrits qui peuvent se diviser en deux classes : 1°. des écrits théologiques; 2°. des ouvrages de géographie. Les premiers causèrent ses malheurs, et sont oubliés; les seconds lui procurèrent une existence heureuse, et sont encore quelquefois lus ou feuilletés par les savants. Si nous voulons apprécier ses écrits théologiques, nous verrons que Grotius en faisait cas, mais qu'il blâmait l'auteur de les avoir publiés. « On ne doit pas (écrivait-il à ce sujet), » s'ôter les moyens d'être utile à soi-» même et aux autres, et troubler » l'Église et la patrie par de vaines » altercations, pour avoir le plaisir » de montrer son érudition et l'ex-» cellence de sa doctrine. » Le plus connu des ouvrages géographiques de Bertius, et le plus recherché, est son *Theatrum Geographiæ veteris*, 2 vol. in-folio, 1618 et 1619, Elzevier. Cependant, ce recueil, dont Bertius n'a été que l'éditeur, et l'éditeur négligent, a plus de réputation qu'il n'en mérite. Le premier volume se compose uniquement de la géographie de Ptolémée, en grec et en latin, réimprimée sur l'édition donnée quatorze ans auparavant par Montanus (désignée vulgairement, mais à tort, sous le nom d'*édition de Mercator*), à laquelle Bertius a seulement ajouté les variantes d'un manuscrit de la bibliothèque palatine, qui lui avaient été fournies par Sylburge; mais Bertius a laissé faire dans son édition un bon nombre de fautes d'impression qui n'existent pas dans l'édition de Montanus. Le second volume du *Theatrum* renferme l'itinéraire d'Antonin, et la notice des provinces, réimprimés sur l'édition d'André Schott, dont Bertius a copié jusqu'aux fautes d'impression. Ensuite vient la table de Peutinger, telle que l'avait donnée Velser, et avec les *Commentaires* de ce dernier auteur; enfin, un choix de cartes de géographie ancienne, extraites du *Parergon* d'Ortelius, et avec le texte descriptif de cet excellent géographe, tout cela sans aucune note ni addition de Bertius. Les autres écrits géographiques de Bertius sont : I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, Amsterdam, 1616, in-4°.; et en 1635, in-12; II. *Notitia chorographica episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-fol. : cette carte se trouve à la tête du *Gallia Christiana* de Cl. Robert. III. *Breviarium orbis terrarum*, Leipzig, 1662, in-12; et, à la fin de *Cluverii introductio in universam Geogr.*, Amst., 1676, in-4°.; IV. *Imperium Caroli M. et vicinæ regiones*, Paris, in-fol. C'est une carte : elle est aussi insérée en quatre, dans l'atlas de Hondius, Amstelod., 1654, in-fol. V. *Variæ orbis universi et ejus partium tabulæ geographicæ ex antiquis geographis et historicis confectæ, per Petrum Bertium*, in-4°., oblong; VI. *De aggeribus et pontibus hactenùs ad mare extructis digestum novum*, Paris, 1629, ouvrage composé à l'occasion de la digue de la Rochelle, et à la fin duquel on trouve une lettre du cardinal de Richelieu à l'auteur; réimp. dans le *Thesaurus antiquit. roman.* Ceux qui désireraient connaître les

titres des ouvrages théologiques de Bertius, en trouveront une grande partie à la page 206 de l'ouvrage de J. Meursius, intitulé *Athenæ Batavæ libri duo*, in-4°., 1625. On a beaucoup profité de ce livre pour cet article. Bertius a aussi été l'éditeur des *Illustrium et clarorum virorum epistolæ selectiores*, etc., Leyde, 1617, in-8°. On trouve une préface de sa façon à l'édition de la *Philosophie de Boëce*, Leyde, 1633, in-24, et dans quelques autres éditions.

W—R.

BERTOLDUS, BERNALDUS, BERTOUL, ou BERNOUL, prêtre du diocèse de Constance, dans le 11°. siècle, a continué la *Chronique* d'Hermannus Contractus (*V*. CONTRACTUS), depuis l'an 1054, époque de la mort de cet historien, jusqu'à l'an 1100. Cette continuation n'a point été imprimée dans la grande *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. La *Chronique* d'Hermannus s'y trouve pourtant dans le 18°. volume, mais les éditeurs se sont contentés de renvoyer, pour la continuation, aux deux éditions qu'en a données Chrétien Urstisius, sous le titre de *Bertoldi historia rerum suo tempore per singulos annos gestarum*, que l'on trouve dans le recueil des historiens latins d'Allemagne, Francfort, 1585, 2 tomes en 1 vol. in-fol.; réimpr. en 1670, et plus récemment à St.-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°., édition plus ample et plus correcte que les précédentes. Bellarmin dit que Bertoldus est un historien pieux et très fidèle; mais les écrivains protestants l'accusent de s'être montré partisan trop déclaré du Saint-Siége. On a encore de lui un Traité pour montrer qu'il faut éviter la société des excommuniés; et quelques ouvrages en faveur de Grégoire VII, publiés par le jésuite Gretser, dans son apologie de ce pape, Ingolstadt, 1609, et dans le 6°. volume de ses Œuvres, Ratisbonne, 1735, in-fol. Bertoldus mourut vers l'an 1100.

W—s.

BERTOLI (JEAN-DOMINIQUE), littérateur et antiquaire italien au 18°. siècle, naquit, d'une famille noble, à Mereto, dans le Frioul, à huit milles d'Udine, le 13 mars 1676. Il fit avec distinction ses études à Venise, dans les deux colléges de la congrégation des Pères Somasques. Il prit l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1700, par le patriarche d'Aquilée, et alla dire sa première messe dans la chapelle de Lorette. Il fut fait, la même année, coadjuteur d'un canonicat de l'Église patriarcale d'Aquilée, dont il fut bientôt après titulaire. Il avait déjà un goût décidé pour l'étude des antiquités : il arrivait dans un pays qui en était rempli ; et personne ne s'en était occupé jusqu'alors ; il semblait que l'insouciance générale lui eût ménagé des objets d'étude et de riches moissons ; mais il n'était plus temps de remédier aux suites de la barbarie des habitants de ces campagnes, qui employaient tous les jours, et depuis long-temps, toutes les pierres qu'ils déterraient, ou à bâtir, ou à d'autres vils usages. Pour obvier désormais à ces destructions, il se réunit à d'autres gens lettrés et zélés pour la gloire de leur patrie, et il commença par acheter toutes celles de ces pierres que l'on découvrait chaque jour, ou qui étaient dispersées dans les champs et dans les chaumières. Quand il en eut rassemblé un assez grand nombre, il les fit murer dans le portique de sa maison canoniale, et cette collection fit aussitôt l'admiration des étrangers et des Aquiléiens mêmes. En même temps, il copiait et faisait copier, avec une activité infatigable,

les monuments qui existaient encore, tant dans la ville que dans toute cette vaste province : il entretenait à ce sujet des correspondances avec plusieurs gens de lettres célèbres, surtout avec monsignor Fontanini, à qui il communiquait libéralement ses découvertes, dans l'espérance que ce savant prélat s'en servirait un jour au profit de la république des lettres; mais Fontanini étant mort en 1736, Bertoli résolut de faire ce qu'il avait espéré de lui : il y fut encouragé par ses deux illustres amis, Muratori et Apostolo Zeno. Il commença dès-lors à publier divers écrits, mémoires et dissertations sur des objets d'antiquités. Ce fut l'unique emploi qu'il fit de son loisir dans sa terre natale de Mereto, où il s'était retiré. Il se partagea entre cette douce retraite et le séjour d'Aquilée, tant qu'il eut des devoirs à remplir. En ayant été dispensé après quarante ans de service, il se retira entièrement à la campagne. Il fut nommé, en 1747, de la *Società Colombaria* de Florence; de l'académie étrusque de Cortone, l'année suivante, et ne mourut que quelques années après. Son principal ouvrage est intitulé : *le Antichità di Aquileja profane e sacre*, etc. (qu'un savant dictionnaire *historique*, etc., appelle, on ne sait en quelle langue, *Antiquità d'Aquilea*, et dont il n'admet que la partie *profane*), Venise, 1739, in-fol. L'auteur avait préparé pour l'impression un second, et même un troisième volumes; mais ils n'ont jamais vu le jour. Plusieurs de ses lettres et dissertations sur des questions diverses d'antiquité, relatives, soit à cet ouvrage, soit à des objets isolés, sont insérées dans plusieurs volumes de la précieuse collection du P. Calogerà, notamment dans les tomes XXVI, XXXIII, XLIII, XLVII, XLVIII, etc.; d'autres le sont dans les mémoires d'érudition de la *Società Colombaria* de Florence, et dans d'autres recueils de cette nature : ils mériteraient d'être réunis, et formeraient un ou deux volumes intéressants. G—É.

BERTON. *Voy*. BALBES.

BERTON (PIERRE-MONTAN), né à Paris en 1727, mort le 14 mai 1780. Après avoir appris la musique dès sa plus tendre jeunesse, il fit exécuter à douze ans de grands motets dans la cathédrale de Senlis, et y toucha l'orgue; il chanta quelque temps après à Notre-Dame de Paris, et débuta à l'Opéra en 1744; mais, s'étant aperçu que sa voix baissait, il abandonna le chant, et dirigea à vingt ans l'orchestre du théâtre de Bordeaux. La place de chef de celui de l'Opéra de Paris étant venue à vaquer, il y fut nommé au concours, et obtint successivement les places de maître de la musique du roi, de surintendant de cette musique, et d'administrateur de l'Opéra : c'est sous son administration que les célèbres compositeurs Gluck et Piccini ont été appelés à Paris, et que s'est opérée en France une véritable révolution musicale. Il composa la musique de l'opéra d'*Érosine*, représenté en 1764, travailla en société aux opéras représentés à Paris ou à la cour, et fit la musique de tous les divertissements de *Cythère assiégée*, opéra comique de Gluck, représenté en 1775; enfin, on doit à son activité et à ses talents dans la direction de l'orchestre de l'Opéra de Paris, la réputation que cet orchestre s'est acquise en Europe. P—X.

BERTOUX (GUILLAUME), né le 14 nov. 1723, entra chez les jésuites, et, à la suppression de cet ordre fameux, se retira à Senlis, où il fut pourvu d'un canonicat. Il a publié quelques com-

pilations utiles, et dont sa modestie l'a empêché de se faire connaître pour l'auteur : I. *Histoire poétique tirée des poètes français*, Paris, 1767, in-12 ; 4e. édition, 1786, même format ; II. *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV*, Paris, 1767, in-8°. : cet ouvrage est estimé ; III. *Anecdotes espagnoles et portugaises*, Paris, 1773, 2 vol. in-8°. L'abbé Bertoux est mort à Senlis. W—s.

BERTRADE. *Voy.* BERTHE.

BERTRAM. *Voy.* RATRAMNE.

BERTRAM (CORNEILLE-BONAVENTURE), né à Thouars en Poitou, l'an 1531, se rendit habile dans les langues orientales, surtout dans l'hébreu et l'araméen. Il se trouvait à Toulouse au temps de la St.-Barthélemy, et n'évita les fureurs du fanatisme, qu'en se sauvant à Cahors, et de là à Genève, où il devint ministre, puis professeur d'hébreu. Il passa depuis à Franckental. On l'appela à Lausanne pour une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1594. Tous ses ouvrages annoncent une profonde connaissance de la langue hébraïque. Celui qui lui fait le plus d'honneur est intitulé : *De politiâ judaïcâ, tam civili quàm ecclesiasticâ*, Genève, 1580, in-8°., inséré aussi dans le 8e. tom. des *Grands critiques d'Angleterre*, avec de savantes observations par Constantin Lempereur. Ce traité, écrit avec beaucoup de méthode et de précision, répand un grand jour sur divers points du gouvernement des Hébreux, jusqu'alors très obscurs. Il est le premier des protestants qui ait entrepris une traduction française de toute la *Bible* sur l'hébreu. Beze, la Faye et d'autres savants l'aidèrent dans ce travail, et l'ouvrage parut en 1588, à Genève. En se guidant sur la version d'Olivétan, il le redressa dans plusieurs endroits; mais, d'un autre côté, il s'attacha trop à Munster et à Trémellius : d'ailleurs le rabbinisme et les préjugés de son parti nuisirent à sa traduction. Les autres ouvrages de Bertram sont : I. un *Parallèle de la langue hébraïque et de la langue araméenne*, Genève, 1574, in-4°., en latin ; II. des explications sur les endroits les plus difficiles du *Nouveau Testament*, sous le titre de : *Lucubrationes Franckentallenses* (nommées ainsi, parce qu'il les composa à Franckental), Spire, 1588. Il fit imprimer la seconde édition du *Commentaire de Josias Mercier sur Job*, Genève, 1574, in-fol. On lui attribue une édition du *Trésor de Pagnin*, Lyon, 1575, in-fol., et l'on croit qu'il eut part à l'édition de la petite *Polyglotte*, connue sous le nom de *Vatable*, Heidelberg, 1586, 2 vol. in-folio. T—D.

BERTRAM (PHILIPPE-ERNEST), professeur de droit à Halle, né à Zerbst, en 1726, fit ses études à Halle et à Iéna; fut, en 1746, gouverneur des pages à Weimar ; en 1753, secrétaire intime, puis secrétaire d'état, charge dont il donna sa démission en 1761, pour se retirer à Halle, où il professa la jurisprudence, et où il mourut le 13 octobre 1777. C'était un homme fort savant en droit, surtout en droit féodal et en histoire. Tous ses ouvrages sont en allemand. Les principaux sont : I. *Essai d'une histoire de l'érudition*, Gotha, 1764, in-4°. (il n'en a paru que la première partie) ; II. *Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt*, continuée par M. J. C. Krause, 1re. partie, 1780, in-8°. ; III. *Histoire d'Espagne* de Ferreras, continuée jusqu'à nos jours, 11e.

vol., Halle, 1762; 12ᵉ. vol, 1769; 13ᵉ. et dernier vol. (jusqu'en 1648), 1772, in-4°. G—T.

BERTRAND D'ALAMANON, troubadour du 13ᵉ. siècle. Les manuscrits ne donnant aucun renseignement sur sa vie, on est obligé de les emprunter, avec une juste défiance, de Nostradamus, qui en parle avec quelque détail. Ce troubadour, possesseur du fief d'Alamanon, dans le diocèse d'Aix en Provence, se distingua moins par des vers adressés aux dames, que par des satires contre plusieurs souverains : dans ses sirventes, il ne garde aucune mesure, et traite sans ménagements les rois, le pape, et surtout l'archevêque d'Arles. Il paraît qu'après avoir été tour à tour caressé et maltraité par ceux qui furent l'objet de ses éloges ou de ses satires, la chicane l'arracha aux muses; car il se peint lui-même entouré d'avocats, de mémoires, d'huissiers, et regrette le temps où « il s'adonnait au chant, à la joie, à la chevalerie, à la galanterie. » Quelques pièces qu'il adressa, jeune encore, à Étiennette de Gantelmi, dame de Romanin, tante de la fameuse Laure, font regretter qu'il ait abandonné si tôt les chants tendres et naïfs pour des satires politiques, dont il ne lui revint ni gloire, ni profit, et qui ne sont pour nous que des monuments de l'excessive hardiesse des poètes de ces temps de troubles et de discordes civiles. P—x.

BERTRAND DE GORDON, troubadour du 13ᵉ. siècle, que l'on croit appartenir à l'une des plus anciennes maisons du Querci, n'est connu que par un tenson, dialogue dans lequel il s'énonce en grand seigneur, et injurie et flatte tour à tour un jongleur, qui l'injurie également et le flatte, selon qu'il en est mal ou bien traité. L'idée de ce tenson, qui contient de grossières personnalités, est la même que celle dont Molière a tiré un si grand parti dans sa scène entre Vadius et Trissotin, des *Femmes savantes*. P—x.

BERTRAND (PIERRE), cardinal, natif d'Annonay, professa long-temps, avec une grande réputation, le droit civil et canonique à Avignon, à Montpellier, à Orléans, à Paris, et eut pour amis tous les gens de lettres de la cour des papes d'Avignon, et de celle des rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut successivement chanoine et doyen du Puy-en-Velay, conseiller-clerc au parlement de Paris, chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, évêque de Nevers, et ensuite d'Autun. Il est principalement connu par le rôle qu'il joua dans la conférence de Vincennes en 1329, présidée par Philippe de Valois. L'objet en était, sur les plaintes des barons contre l'envahissement des justices ecclésiastiques, de régler la compétence des prélats, de réprimer les entreprises de leurs officiaux, et de déterminer les limites précises des deux juridictions; question non moins difficile que délicate, dans un temps où les esprits n'étaient pas aussi éclairés qu'ils le sont aujourd'hui. Le clergé fut vivement attaqué par le célèbre Pierre de Cugnières, avocat du roi, et défendu avec chaleur par Pierre Roger, élu archevêque de Sens, depuis pape, sous le nom de *Clément VI*, et par Bertrand. Ce dernier, qui en fut le principal acteur du côté du clergé, s'attacha principalement à établir la compatibilité des deux juridictions dans la même personne, et à prouver que la connaissance des causes civiles appartient aux ecclésiastiques de droit divin et humain, par coutume et par privilége. Le résultat de la conférence, qui tint cinq séances, tant à Paris

qu'a Vincennes, fut que les prélats promirent une réformation. Le roi leur donna environ un an pour y travailler, mais ses différends avec l'Angleterre ne lui permirent pas d'en poursuivre l'exécution. Quoique Fleury et Brunet disent que cette dispute ne produisit rien, il est certain qu'elle a été le fondement de toutes celles qui se sont élevées depuis entre les deux autorités; qu'on l'a toujours regardée comme l'époque d'un grand changement, en ce que, ainsi que l'observe le président Hénault, c'est de là que date « l'introduction de la forme des appels » comme d'abus, dont les principes » sont plus anciens que le nom, et » dont l'effet a été de restreindre la » juridiction ecclésiastique dans des » bornes plus étroites. » Fleury prétend encore que, dans cette dispute, la cause de l'église fut mal attaquée et mal défendue. Ce reproche ne peut s'appliquer à Pierre de Cugnières, dont nous n'avons le plaidoyer que par l'extrait qu'en a fait son antagoniste. Le zèle que Bertrand déploya dans cette célèbre dispute pour défendre les intérêts du clergé, lui valut le chapeau de cardinal, que Jean XXII lui donna en 1331. Philippe de Valois lui permit aussi de porter des lys dans l'écusson de ses armes. La relation des conférences de Paris et de Vincennes, après avoir été insérée dans différents recueils d'une manière très inexacte, et souvent inintelligible, a été publiée, en 1731, par Brunet, purgée des fautes qui la déshonoraient, sous ce titre : *Libellus D. Bertrandi*, etc., *adversùs Petrum de Cugneriis purgatus à variis mendis, et restitutus ad fidem duorum manuscriptorum Colbertinorum.* Elle est précédée d'une lettre curieuse de l'éditeur sur toute cette affaire. C'est dans cet état que l'ouvrage a été réimprimé, dans le 3e. vol. des *Libertés gallicanes* de Durand de Maillane. On lui donne mal à propos le titre d'*Actes de la conférence*, etc. Ces actes n'ont jamais été imprimés, et ne pouvaient l'être, puisque le clergé refusa constamment de communiquer ses réponses au plaidoyer de Pierre de Cugnières. Ce que nous avons sous ce titre est de la composition de Bertrand. On a encore de ce cardinal : *Tractatus de origine jurisdictionum, sive de duabus potestatibus*, etc., Paris, 1551, in-8°. Il avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont restés manuscrits; entre autres, des commentaires sur le sixième livre des *Décrétales*. Ce cardinal mourut le 24 juin 1349, à Avignon, avec la réputation du plus savant canoniste de son siècle. Il avait fondé à Paris le collége d'Autun, ou autrement du *cardinal Bertrand.*

B—I et T—D.

BERTRAND (Étienne), jurisconsulte, natif du Dauphiné, alla s'établir à Carpentras, dans le comtat Vénaissin. C'était un théâtre bien obscur pour un talent aussi distingué que le sien. Il a laissé six volumes in-folio de *Conseils*, impr. en 1532. Le célèbre Dumoulin, qui en faisait le plus grand cas, n'a pas dédaigné de les enrichir de notes de sa façon, et il dit que ces conseils doivent être d'une grande autorité, parce que l'auteur, très versé dans la jurisprudence, n'était point étranger à la pratique du barreau. Ses avis étaient toujours dictés par la plus sévère équité, et il ne les fondait que sur des motifs solides et raisonnables, et non sur des subtilités captieuses. B—I.

BERTRAND (François), avocat, né à Orléans dans le XVIe. siècle, avait reçu une éducation soi-

gnée; mais il ne répondit point aux desseins de sa famille, et consulta moins sa raison que son goût en se livrant à la poésie. On a de lui : I. *Les premières Idées d'amour, contenant les amours d'Europe, en quatre livres, six Églogues et un livre de Mélanges*, Orléans, 1569, in-8º.; II. *Priam, roi de Troie, tragédie, avec des chœurs*, imprimée en 1600, selon les auteurs de l'*Histoire du théâtre français*; à Rouen en 1605, suivant la Vallière; et à Rouen en 1611, in-12, selon Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*, tom. II, p. 29). W—s.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin, membre de l'académie de Marseille, naquit au Martigue en Provence, le 12 juillet 1670. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fit même son cours de théologie; mais son goût le portant vers la médecine, il renonça à sa première vocation, et alla étudier à Montpellier. Après avoir exercé son art dans son pays natal, il se transporta avec sa famille à Marseille. Ses trois collègues à l'Hôtel-Dieu de cette ville ayant renoncé à leur service dans une fièvre contagieuse en 1709, il resta seul chargé de ce pénible emploi. Il fut attaqué de la maladie, et eut le bonheur de n'y point succomber. Bertrand montra le même zèle dans la peste de 1720. Il vit périr presque toute sa famille au service des pestiférés, fut lui-même atteint de ce cruel fléau, et s'en sauva encore. Son dévoûment lui valut une pension du gouvernement. Il mourut le 10 septembre 1752. C'était un homme rempli de probité, de désintéressement, officieux, doux, ouvert, enjoué. On a de ce médecin : I. une *Relation historique de la peste de Marseille*, 1721, in-12, Lyon, 1723, avec des observations. L'ouvrage a été traduit en latin par le docteur Fernès, médecin espagnol. Il fut vivement attaqué dans le *Journal des Savants*, et défendu par Astruc; II. *Lettre sur le mouvement des muscles et sur les esprits animaux*; III. *Réflexions sur le système de la trituration*, dans le journal de Trévoux; IV. *Dissertation sur l'air maritime*, dont l'objet est de prouver, contre le préjugé vulgaire, que l'air de la mer n'est point salé, et que, loin d'être nuisible aux personnes attaquées de phthisie, il leur est très salutaire, Marseille, in-4º.; V. *Lettre à M. Deidier*, où il repousse les traits peu mesurés que ce professeur de chimie de Montpellier avait lancés contre lui dans son *Traité des tumeurs*. Bertrand a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, entre autres un *Traité de la peste*, ou *De la police pour le temps de contagion*. T—d.

BERTRAND (Thomas-Bernard), de Paris, né le 22 octobre 1682, reçu docteur en 1710, professeur de chirurgie en 1724, de pharmacie en 1738, de matière médicale en 1741, élu doyen en 1740, long-temps médecin de l'Hôtel-Dieu, mort le 19 avril 1751, est auteur de diverses thèses intéressantes : *An catamœnia à plethorâ?* en 1711; *Utrum in ascite paracenthesim tardare malum?* 1730; *An aquæ potus omnium saluberrimus?* 1739; *An venæ sectio, operationum frequentior simulque periculosior?* 1744; *An alvis astrictioribus, medicina in alimento et blandâ catharsi?* 1747. On lui doit encore des *Vies d'hommes illustres* et *Catalogue raisonné de tous les autres docteurs*; une *Vie de Celse en latin* et *un Index*; une *Vie de Gui-Patin*; des Re-

marques sur la pathologie de Lomnius; une *Pharmacie* et une *Chimie*, *avec un Index des maladies et des remèdes*; beaucoup de *Remarques fugitives sur l'anatomie*, *la chimie*, *la botanique*. Il a compulsé tous les registres de la faculté, les vingt-deux volumes in-folio que six siècles avaient accumulés, pour en composer un ouvrage très curieux, sous le nom d'*Annales facultatis*, qui, après être resté long-temps entre les mains de son fils, a fini par n'être pas imprimé. — BERTRAND (Bernard-Nicolas), fils de Th. Bernard, né à Paris en 1715, mort le 29 septembre 1780, est auteur d'*Éléments de physiologie*, 1756, in-12; et d'*Eléments d'oryctologie*, Neuchâtel, 1770, in-8°.

C. et A.

BERTRAND (ALEXANDRE), né à Paris au milieu du 17ᵉ. siècle, mort en 1740, fut, dans son temps, un mécanicien habile et un ingénieux directeur des spectacles de la Foire. En 1690, il dirigeait à la foire St.-Germain un théâtre de marionnettes. Il imagina de faire représenter dans sa loge, par de petits enfants, une comédie. Les comédiens français obtinrent la démolition du théâtre de Bertrand, qui s'en tint alors aux danseurs de corde et aux marionnettes. En 1697, lors de l'expulsion des comédiens italiens, Bertrand et les autres entrepreneurs de jeux forains crurent pouvoir s'emparer de leur répertoire. Sur de nouvelles plaintes des comédiens français, il fut interdit aux acteurs forains de donner aucune *comédie par dialogue*. Ceux-ci eurent recours aux scènes en monologue, c'est-à-dire, qu'un seul acteur parlait, et que les autres ne faisaient que des signes. Bientôt, on imagina différentes manières d'éluder les défenses. Les comédiens français se plaignirent de nouveau. En 1709, Bertrand et ses confrères firent une vente simulée à Holtz et Godard, suisses de la garde du duc d'Orléans. Les poursuites continuaient, et, pendant ce temps, les acteurs parodiaient dans leurs pantomimes non seulement les pièces du Théâtre français, mais les acteurs français eux-mêmes, qu'ils désignaient sous le nom de *Romains*, et dont ils imitaient le geste et le débit, en prononçant d'un ton tragique des mots sans aucun sens, mais qui se mesuraient comme des vers alexandrins. En 1710, on imagina les écriteaux. Cette nouveauté attira beaucoup de monde aux spectacles de la Foire. Il paraît qu'en 1712 Bertrand se retira de ses entreprises, et les céda à Bienfait son gendre. A. B—T.

BERTRAND (FRANÇOIS-SÉRAPHIQUE), avocat, né à Nantes, le 30 octobre 1702, s'était acquis une grande réputation au barreau, que la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre long-temps. Il se fit connaître au conseil d'état par un mémoire en faveur du commerce de Nantes contre la place de St.-Malo, qui sollicitait la franchise de son port. Il a composé des poésies fugitives et traduit plusieurs odes d'Horace; ses œuvres ont été réunies dans un volume in-16, imprimé à Leyde (Nantes), 1749, sans nom d'auteur, avec cette modeste épigraphe : *Longi solatia morbi*. Bertrand est aussi l'éditeur du *Ruris deliciæ* (in-12, 1736), collection de vers latins et français, composés par divers auteurs, et dont le mérite est fort inégal. Sujet à de graves infirmités, dans un âge où l'homme jouit pour l'ordinaire de toute sa force, Bertrand savait charmer ses douleurs par une philosophie douce, et par la société d'amis

aimables et instruits. Il est mort le 15 juillet 1752, âgé de cinquante ans. D. N—L.

BERTRAND (PHILIPPE), sculpteur, né à Paris en 1664, fut reçu à l'académie sur un groupe en bronze représentant l'*Enlèvement d'Hélène*. Il travailla pour les églises de Paris et les maisons royales. Il fit entre autres la *Force* et la *Justice* dans les panneaux des arcades du chœur de Notre-Dame; *S. Satyrus*, aux Invalides; l'*Air*, pour le château de Trianon. La figure du *Christ*, l'une des deux qui furent long-temps placées à la Samaritaine sur le Pont-Neuf, était aussi de Bertrand. On lui doit encore les *Bas-reliefs* de la porte triomphale érigée par la ville de Montpellier en l'honneur de Louis XIV. Après avoir long-temps souffert avec constance les atteintes de la gravelle, cet artiste estimable, mais qui ne fut pas du premier rang, mourut à Paris en 1724, à l'âge de soixante ans. D—T.

BERTRAND (ÉLIE), né à Orbe en Suisse en 1712, pasteur de village en 1739, prédicateur à Berne en 1744, conseiller privé du roi de Pologne, fut membre des académies de Stockholm, Berlin, Florence, Lyon, etc., et cultiva avec zèle et succès les sciences naturelles. Ses principaux ouvrages sont : I. *le Philanthrope*, 1758, 2 vol. in-12; II. *Mémoires sur la structure intérieure de la terre*, 1752, in-8°.; III. *Essais sur les usages des montagnes, avec une lettre sur le Nil*, 1754, in-4°., ouvrage que M. Denina appelle excellent; IV. *Mémoires pour servir à s'instruire des tremblements de terre de la Suisse, principalement pour l'année 1755, avec quatre Sermons prononcés à cette occasion*, 1756, in-8°. (les *Mémoires*, imprimés à part, 1757, in-8°.); V. *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud*, 1758, in-8°.; VI. *Théologie astronomique de W. Derham*, 1760, in-8°.; VII. *Museum*, 1763; VIII. *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels*, 1763, 2 vol. in-8°.; IX. *Recueil de divers Traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*, 1766, in-4°.; X. *Morale de l'Évangile*, 1775, 7 vol. in-8°.; XI. *le Solitaire du Mont-Jura; Récréations d'un philosophe*, 1782, in-12; XII. *Sermons prononcés à Berne à l'occasion de la découverte d'une conspiration contre l'état*, 1749, in-8°. Les deux premiers Sermons sont de Bertrand : le troisième est de J. A. Altmann. XIII. *Confession de foi des églises réformées en Suisse*, 1760. C'est une traduction de l'ouvrage de Bullinger, intitulé : *Confessio fidei*. XIV. *le Thevenon, ou les Journées de la Montagne*, 1777, in-12, 1780, 2 vol. in-8°. A. B—T.

BERTRAND (ANTOINE-MARIE), négociant à Lyon, à l'époque où Châlier et son parti y dominaient, se montra l'un de ses plus ardents sectaires, et fut nommé maire en février 1793. Il débuta par annoncer aux députés des sections, qui venaient de se déclarer en permanence pour résister au parti de Châlier, qu'il ferait sauter leur permanence à coups de canon, paroles à la suite desquelles il s'éleva une rixe qui coûta la vie à plusieurs personnes. Après la mort de Châlier, Bertrand vint à Paris, fut membre du club des Cordeliers, figura dans l'affaire de Babeuf et dans l'attaque du camp de Grenelle. Arrêté par suite de cette dernière affaire, il fut condamné

à mort par une commission militaire, et exécuté le 9 octobre 1796. K.

BERTRAND DE RANS. *V.* RANS.

BERTRAND DE BORN. *V.* BORN.

BERTRAND, ou BERTRANDI (JEAN), d'une maison des plus anciennes de Toulouse, capitoul en 1519, second président du parlement en 1533, premier président en 1536. François Ier., à la sollicitation d'Anne de Montmorency, le nomma, en 1538, troisième président du parlement de Paris, et, en 1550, premier président. Diane de Poitiers, lors de la disgrâce du chancelier Olivier, lui fit, le 22 mai 1551, donner la commission de garde des sceaux, charge qu'il exerça jusqu'à la mort de Henri II, arrivée le 10 juillet 1559. Bertrand, devenu veuf, avait embrassé l'état ecclésiastique. D'abord évêque de Comminges, il fut fait archevêque de Sens en 1555, et cardinal en 1557. Il se trouva à Rome à l'élection du pape Pie IV, à la fin de 1559, et mourut à Venise en revenant en France, le 4 décembre 1560, à quatre-vingt-dix ans. — Jean BERTRAND, sieur de Catourze, son neveu, fut aussi premier président au parlement de Toulouse, et mourut le 1er. novembre 1594. C'est de ce dernier que François Bertrand, son fils, a écrit la vie à la tête de son livre, intitulé : *De vitis jurisperitorum*, Toulouse, 1617 ; Leyde, 1675, in-4°., réimprimé par Frankius, avec les ouvrages de Bernard Rutilius et Guillaume Grotius, sur le même sujet, Halle, 1718, in-4°. — BERTRANDI (Nicolas), de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, et professeur en droit en l'université de la même ville, mort en 1527, a laissé : *De Tholosanorum gestis*, Toulouse, 1515, in-fol., trad. ensuite en français, sous le titre de *Gestes des Tholosains*, Toulouse, 1517, in-4°. Il a donné dans le fabuleux jusqu'au temps de Raymond, comte de St.-Gilles ; quant aux temps suivants, il n'a fait que transcrire la chronique de Guillaume de Puy-Laurens et de Bernard de la Guionie. A. B—T et C. T—Y.

BERTRANDI (JEAN-AMBROISE-MARIE), naquit à Turin, le 18 oct. 1723. Son père n'était qu'un pauvre phlébotomiste et barbier. Après qu'il eut fini son cours de littérature et de philosophie, ses parents voulaient le destiner à l'état ecclésiastique, qui, pauvres comme ils l'étaient, semblait offrir à leur fils plus de ressources, lorsqu'un de leurs amis, Sébastien Klingher, alors professeur de chirurgie, détermina le jeune Bertrandi à étudier cette science, en le nommant élève du collége dit des *Provinces*. Après trois ans d'un travail assidu, il fut fait répétiteur d'anatomie; et on y joignit, l'année d'après, la pratique et les institutions de médecine. Le docteur Caramelli, auteur de quelques dissertations physiologiques, était alors préfet de médecine, et, par conséquent, son supérieur. Dans la dissertation *De lienis usu*, Caramelli ne dédaigna pas de citer avec éloge le jeune Bertrandi. Bertrandi n'avait encore que vingt-deux ans lorsqu'il lut sa dissertation *De ophthalmographiá*, dont Haller et Portal font les plus grands éloges. Le célèbre docteur Bianchi l'attira alors à lui, et se l'attacha; mais cette amitié ne dura que quelques années, jusqu'au temps où des querelles littéraires s'élevèrent entre Bianchi et Morgagni. Préférant la vérité à une amitié qui lui était presque nécessaire, Bertrandi dut s'éloigner de son professeur. Il fut agrégé au collége de chirurgie en 1747. Ce fut dans cette année qu'il publia sa *Dissertatio de hepate*, où, dit Haller, *multa utiliter docet*. En 1752, le roi Charles Emmanuel lui

offrit de l'envoyer à Paris et à Londres. Il alla d'abord à Paris, où Louis et Morand l'accueillirent. Fréquentant, sous leur direction, les hôpitaux de cette grande ville, il joignit bientôt, aux connaissances qu'il avait déjà dans l'anatomie, la pratique la plus complète dans l'art de la chirurgie. Deux écrits qu'il lut à l'académie de chirurgie, l'un, *De hydrocele*; l'autre, *De hepatis abscessibus qui vulneribus capitis superveniunt*, le firent élire associé étranger. Il partit pour Londres en 1754, et y demeura un an, dans la maison de Bromfeilds, chirurgien du roi, employant tout son temps, comme à Paris, dans les hôpitaux et dans la compagnie des savants. Étant revenu à Turin, le roi créa pour lui une chaire extraordinaire de chirurgie et d'anatomie pratique, en faisant construire, à sa sollicitation, un amphithéâtre dans l'hôpital de St.-Jean. Il fut nommé peu après premier chirurgien du roi, et professeur de chirurgie pratique à l'université. La chirurgie qui n'était exercée en Piémont que par les chirurgiens-majors des régiments, prit une nouvelle face. La société littéraire, qui fut ensuite érigée en académie royale des sciences, commençait alors à se former. Bertrandi inséra dans son 1er. volume ses dissertations *De glanduloso ovarii corpore, de placentâ, et de utero gravido*. On sait que Buffon se servit des observations sur le corps jaune glanduleux de l'ovaire, que Bertrandi lui adressa dans une lettre en latin, et qu'il en étaya son ingénieux système sur la génération. Le principal ouvrage de Bertrandi est le *Trattato delle operazioni di chirurgia*, Nice, 1763, 2 vol. in-8°. Il a été traduit en français et en allemand. Il travaillait à un traité d'anatomie géométrique, et à une histoire de la chirurgie ancienne comparée à la chirurgie moderne, lorsque la mort le ravit aux sciences et à l'humanité, à l'âge de quarante-deux ans, en 1765. Les œuvres posthumes de Bertrandi, unies à son *Trattato delle operazioni*, font un corps presque complet de chirurgie. Elles contiennent tous les traités qu'il dicta à l'université de Turin, en qualité de professeur, tels que *De' tumori*, *delle ferite*, *delle ulceri*, *delle malattie delle ossa*, et *dell' arte ostetricia*. Les savants éditeurs Penchienati et Brugnone y ajoutèrent un *Trattato delle malattie degli occhi*, *delle orecchie e della bocca*, en complétant au reste, par des suppléments, tous les traités que l'auteur avait laissés imparfaits. Tout l'ouvrage, y compris les opuscules qu'on avait déjà imprimés séparément, forme 13 volumes in-8°. B—BE.

BERTRATIUS ou BERTRUCCIUS (NICOLAS), médecin de Bologne sur la fin du 13°. siècle, ou au commencement du 14°., est auteur des ouvrages suivants, et qui ne sont pas sans quelque intérêt: I. *Compendium, sive ut vulgò inscribitur, collectorium artis medicæ, tam practicæ quàm speculativæ*, Lyon, 1509, in-8°.; 1518, in-4°.; Cologne, 1537, in-4°.; II. *In medicinam practicam introductio*, Strasbourg, 1533, in-24; 1535, avec les œuvres de Johannitius; III. *Methodus cognoscendorum tam particularium quàm universalium morborum*, Mayence, Schoeffer, 1534, in-4°., avec l'*Artificialis medicatio* de Heylins. C. et A.

BÉRULLE (PIERRE DE), cardinal, naquit le 4 février 1575, au château de Serilly, dans les environs de Troyes, d'une ancienne famille de Champagne, connue dès le commencement du 14°. siècle. Dès sa plus tendre enfance, il annonça des vertus et des talents au-dessus de son âge, par un *Traité de*

l'abnégation intérieure, qu'il composa à dix-huit ans. Avant d'être prêtre et après qu'il le fut devenu, il s'appliqua fortement à la conversion des hérétiques; il entra souvent en controverse avec eux, et servit de second au cardinal Duperron, dans la conférence de Fontainebleau; il savait surtout les gagner par ses manières douces et persuasives. Ses travaux et son zèle en ce genre furent couronnés par de nombreuses et d'illustres conquêtes, ce qui faisait dire au cardinal Duperron: « S'agit-il de convaincre les hé» rétiques? amenez-les moi; si c'est » pour les convertir, présentez-les » à M. de Genève; mais si vous voulez » les convaincre et les convertir tout » ensemble, adressez-vous à M. de Bé» rulle. » Le crédit qu'avaient en cour les Séguier, ses oncles maternels, pouvait le faire aspirer aux grandes prélatures; mais il y renonça par esprit d'humilité et de désintéressement, refusa plusieurs évêchés, et n'accepta, sur la fin de sa vie, que deux abbayes, dont les revenus furent jugés nécessaires pour soutenir les dépenses qu'occasionna sa dignité de cardinal. L'établissement des carmélites en France, qui fut son ouvrage, lui coûta de longs et pénibles embarras, d'abord de la part des carmes espagnols, qui mirent les plus grands obstacles au départ de la colonie que Bérulle était allé chercher en Espagne; puis de celle des carmes français, qui, jaloux de le voir chargé de la direction générale de ces religieuses, tentèrent toutes sortes de moyens pour s'en emparer, et excitèrent à cette occasion parmi elles un schisme funeste qu'il eut beaucoup de peine à terminer, quoiqu'il fût soutenu par l'autorité du pape et du roi. Il y eut dans cette affaire des bulles, des arrêts du conseil, des voies de fait, des libelles; les jésuites, plusieurs évêques, l'assemblée même du clergé, y prirent part; mais enfin, la douceur et la fermeté de Bérulle triomphèrent de tant de difficultés. La fondation de la congrégation de l'Oratoire lui suscita des contradictions plus sérieuses encore. Les guerres civiles avaient comme anéanti la discipline ecclésiastique en France; ce fut par le conseil et sur les pressantes sollicitations de S. François de Sales, de César de Bus, du P. Cotton, du cardinal de Gondi et des évêques les plus pieux, que Bérulle se livra tout entier à l'établissement d'un corps de prêtres, destinés par leurs travaux à ressusciter les principes de cette discipline et à en retracer l'esprit par leurs exemples; il prit pour modèle la congrégation de l'Oratoire d'Italie, nouvellement érigée par S. Philippe de Néri. Paul V l'approuva par une bulle de 1613; Louis XIII et la reine-mère la prirent sous leur protection, et elle se répandit en peu de temps dans un grand nombre de diocèses, pour y occuper des colléges ou des séminaires. Jusqu'alors les jésuites lui avaient donné toute leur confiance; il s'était chargé, pendant leur bannissement, de la garde de leur mobilier, de recevoir à Paris les jeunes gens qui voulaient entrer dans leur société; il avait rédigé des requêtes et employé tout le crédit de sa famille pour obtenir leur rappel, ce qui lui avait valu des lettres d'affiliation de la part du général Aquaviva; mais quand ils le virent ériger une congrégation destinée à remplir les mêmes fonctions qu'eux, dès-lors commença cette guerre interminable qui s'est prolongée au-delà de l'existence des deux sociétés rivales. Ils firent naître à Rome des difficultés à l'expédition de la bulle d'érection, et ils traversèrent l'établissement de l'Ora-

toire à Paris et dans les provinces. Les tristes et indéfinissables disputes du jansénisme, d'une rivalité de corps, vinrent ensuite faire une querelle de religion entre deux sociétés auxquelles on ne saurait contester la gloire d'avoir rendu les plus grands services à l'église, à l'état et aux lettres. Les soins que Bérulle donnait aux affaires de l'église ne l'empêchèrent pas de se livrer avec succès à celles de l'état; et, dans les diverses négociations auxquelles il fut employé, on comptait encore plus sur la confiance qu'inspirait sa réputation de vertu et de droiture que sur ses talents reconnus. Il parvint, à force de patience et de ménagements, à reconcilier Louis XIII avec la reine-mère, malgré l'astuce du florentin Ruccelaï, les intrigues de Richelieu, et le crédit de Luynes, qui entretenaient la désunion dans la famille royale; il prévint par-là une guerre civile près d'éclater. La paix de Mouçon, entre la France et l'Espagne, lui coûta deux ans de négociations. Richelieu lui reproche, dans sa *Vie* manuscrite, de l'avoir négociée et conclue sans y comprendre les alliés; mais Bérulle n'était conduit en cela que d'après les instructions secrètes du cardinal-ministre, qui sont au dépôt du Louvre. Par cette paix, les Grisons, anciens alliés de la France, conservèrent leurs droits sur la Valteline, les Espagnols perdirent la liberté des passages qu'ils avaient usurpés pour les troupes qu'ils envoyaient en Italie, et la France retint dans l'intérieur des armées nécessaires pour contenir les mécontents qui menaçaient de troubler son repos à la faveur d'une guerre étrangère. Chargé d'aller négocier à Rome la dispense pour le mariage de Henriette de France avec le prince de Galles, il eut à combattre les difficultés qui naissaient de la différence de religion, et les intrigues des Espagnols qui venaient d'échouer dans le projet de donner une infante pour épouse à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Cet homme, que Richer décriait comme un dévot ultramontain, ne craignit pas de dire à Urbain VIII : « *L'inclémence* du siè» cle passé a jeté l'Angleterre dans le » malheur du schisme; il faut que la » clémence de celui-ci l'en retire, et » que cette bonté, cette douceur, cette » urbanité que vous portez gravées » jusque dans votre nom, portent le » remède a un mal qui est venu d'une » trop grande rigueur. » Dans ses discours aux cardinaux chargés de discuter l'affaire, il ajoutait que « le roi » avait recours à eux sans besoin et » par pure déférence pour le saint-» siége; qu'à la rigueur, on n'avait » que faire d'une dispense dans l'état » présent des choses. » Ce fut par ce mélange de douceur et de fermeté que deux mois lui suffirent pour faire expédier la dispense pure et simple, que les lenteurs ordinaires aux Italiens et d'autres obstacles politiques semblaient devoir faire prolonger bien au-delà de ce terme. Il suivit la princesse en Angleterre, en qualité de son confesseur, et dressa l'avis que la reine-mère fit à sa fille au moment de son départ; écrit un peu diffus, selon le goût de l'auteur, mais plein de gravité, de noblesse, et ce qu'il a fait de mieux pour l'instruction des grands. Tant de services rendus à l'Église et à l'état valurent, en 1627, à Bérulle, le chapeau de cardinal, qu'Urbain VIII lui conféra à la prière du roi et de la reine-mère. Cette faveur lui fit des jaloux dans l'épiscopat, où plusieurs prélats furent choqués de se voir préférer un simple prêtre pour cette haute dignité, quoiqu'il ne l'eût point sollicitée, et qu'il

lui fallût les ordres réitérés du pape et du roi pour revenir contre le vœu qu'il avait fait de n'en accepter d'aucune espèce. Elle ne changea rien à sa manière de vivre; il continua à porter des habits de laine, à coucher sur la dure, se borna à très peu de domestiques; il ne profita de l'augmentation de crédit qu'elle lui donna, soit en France, soit à Rome, que pour y favoriser la réforme de plusieurs ordres religieux. Le cardinal de Richelieu avait toujours eu une secrète jalousie contre le cardinal de Bérulle, à cause du crédit de ce dernier sur l'esprit de la reine-mère, en sa qualité de chef du conseil de cette princesse. Cette jalousie se changea en une haine déclarée, lorsque le cardinal de Bérulle fut créé ministre d'état sous Marie de Médicis, régente du royaume, pendant l'absence de Louis XIII, et de son principal ministre, partis pour la guerre d'Italie; il lui sut mauvais gré d'avoir réconcilié Gaston d'Orléans avec sa mère; il le rendit responsable de l'évasion de ce prince, quoique la faute en fût toute à Richelieu lui-même qui avait négligé les avis que Bérulle lui en avait donnés d'avance. Il ne put lui pardonner de n'avoir pas voulu entrer dans les vues de sa politique pour les traités avec les princes protestants contre l'empereur d'Autriche et le roi d'Espagne, traités qui entraînaient la destruction du culte catholique dans toutes les villes dont les princes s'emparaient. Delà l'animosité qu'on remarque contre son rival, dans sa *Vie* et dans son *Journal* manuscrits, composés par lui-même; delà, toutes ses intrigues pour le décrier dans l'esprit du roi, et qui l'obligèrent enfin à se retirer de la cour. Sa piété prit de nouveaux accroissements dans les derniers moments de sa carrière, dont les médecins lui avaient annoncé la fin prochaine; il tomba en défaillance pendant qu'il célébrait la messe, au moment où il prononçait les paroles de l'oblation, et il expira entre les bras de ses disciples, le 2 octobre 1629. La circonstance de sa mort donna lieu à ce distique :

Cœpta sub extremis nequeo dum sacra sacerdos
Perficere, at saltem victima perficiam.

Le procès-verbal de l'ouverture de son corps, dressé par son médecin et ceux du roi et de la reine-mère, porte que toutes les parties nobles, le foie, la rate, les reins, le cœur, les poumons; en général toutes les entrailles, étaient entièrement pourries et gangrenées, au point qu'elles ne pouvaient avoir été si fort gâtées dans le peu de temps que dura sa maladie : « Le but de ce » procès-verbal était, dit Le Vassor, » d'arrêter les soupçons dont le pu» blic était prévenu, qu'on avait » avancé sa mort par un poison lent. » Ce soupçon, qui avait le cardinal de Richelieu pour objet, se trouve assez clairement insinué dans le manifeste que le duc d'Orléans adressa au roi en 1630, dans l'original de *l'Apologie* du garde des sceaux Marillac, écrit de sa propre main, dans la *Vie* manuscrite de ce magistrat, composée par le P. Senault, dans les *Mémoires secrets* de Vittorio Siri. Aux vertus d'un saint prêtre, aux talents d'un ministre d'état, le cardinal de Bérulle joignit le mérite d'être le protecteur des gens de lettres; il encouragea Lejay dans l'entreprise de sa célèbre *Bible Polyglotte*; il engagea le P. Morin d'y faire entrer le *Pentateuque samaritain*, sur l'exemplaire que le P. de Saucy avait rapporté de Constantinople, et leva tous les obstacles que l'on avait suscités à Lejay, du côté de Rome. Descartes trouva en lui un des premiers appréciateurs de sa philosophie. Bérulle l'encouragea à s'élever au des-

sus des contradictions qu'elle éprouvait, la fit goûter par ses disciples de France; en recommanda l'auteur à ceux de Flandre, lorsque ce grand homme se retira hors du royaume pour se livrer plus en liberté à ses méditations. Quarante ans de persécutions contre le cartésianisme et le jansénisme, confondus sous le même anathême, n'ont pu faire abandonner aux disciples de Bérulle cette philosophie que leur père leur avait recommandée. La plupart de ses ouvrages furent souvent réimprimés pendant sa vie. Le P. Bourgoing, troisième général de l'Oratoire, les réunit, en 1644, en 2 vol. in-fol. On en donna une seconde édition trois ans après, en un vol. in-fol. Ce sont des traités de controverse qui eurent beaucoup de succès dans le temps, et un discours ou traité, sur *les grandeurs de Jésus-Christ*, qui le fit appeler, par Urbain VIII, *l'apôtre des mystères du Verbe incarné;* ce traité a été imprimé séparément sous le titre de *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité*, Paris, 1623, in-8°. On y trouve des pensées sublimes, une doctrine solide. C'est le mieux écrit de ses ouvrages; la préface surtout, en forme d'épître dédicatoire à Louis XIII, à quelques expressions surannées près, est sur un ton d'élévation et de dignité que Bossuet n'aurait pas désavoué. Divers traités de spiritualité, dans lesquels on lui a reproché de s'être livré à un certain penchant pour la mysticité, quoiqu'il eût été un des plus ardents à combattre le quiétisme que des illuminés, chassés d'Espagne, cherchaient à propager dans les communautés religieuses de Paris. Il avait laissé un grand nombre de manuscrits sur toutes sortes de matières de religion, de politique, etc. Sa vie fut écrite dans le temps, en français, par l'abbé de Cérisi, de l'académie française, Paris, 1646, in-4°., et en latin, par Doni d'Attichi, depuis évêque d'Autun, 1649, in-8°. Carraccioli en publia une, Paris, 1764, in-12. L'abbé Goujet en avait composé une que le père de Lavalette ne crut pas devoir laisser paraître, de peur de choquer des hommes alors tout-puissants. Le P. Houbigant en a laissé une autre manuscrite, rédigée d'après les mémoires du Louvre, et qui contient des choses très curieuses sur les affaires auxquelles le cardinal de Bérulle avait eu part; mais rien ne peut donner une idée plus juste de ce célèbre cardinal et de sa congrégation, que cet endroit de *l'Oraison funèbre du P. Bourgoing*, par Bossuet: « En » ce temps-là, Pierre de Bérulle, » homme vraiment illustre et recom- » mandable, à la dignité duquel j'ose » dire que même la pourpre romaine » n'a rien ajouté, tant il était déjà » relevé par le mérite de sa vertu et » de sa science, commençait à faire » luire à toute l'Église gallicane les » lumières les plus pures du sacerdoce » chrétien et de la vie ecclésiastique. » Son amour immense pour l'Église » lui inspira le dessein de former une » compagnie à laquelle il n'a point » voulu donner d'autre esprit que l'es- » prit même de l'Église, ni d'autre » règle que ses canons, ni d'autres » supérieurs que ses évêques, ni d'au- » tres liens que sa charité, ni d'autres » vœux solennels que ceux du bap- » tême et du sacerdoce. Là, une sainte » liberté fait un saint engagement; on » obéit sans dépendre; on gouverne » sans commander; toute l'autorité est » dans la douceur, et le respect s'en- » tretient sans le secours de la crainte.» L'abbé Le Camus fit élever au cardinal de Bérulle un mausolée en marbre

blanc, ouvrage de Jacques Sarrazin, qui a été transporté au musée des Monuments français. T—d.

BERVILLE. *Voy.* Guyard.

BERWICK (Jacques Fitz-James, duc de), était fils naturel du duc d'Yorck, depuis Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Il naquit le 21 août 1670, et porta d'abord le nom de *Fitz-James*. Envoyé en France dès l'âge de sept ans, il fut élevé à Juilly, puis au collége du Plessis, et ensuite à celui de la Flèche. Le duc d'Yorck ayant succédé à son frère Charles II, en 1685, Berwick alla cette même année apprendre l'art de la guerre sous le célèbre Charles, duc de Lorraine, général de Léopold Ier., et il fit ses premières armes en Hongrie. Il se trouva au siége de Bude, à la bataille de Mohatz, où les impériaux lavèrent l'affront reçu à la même place, lorsque Soliman avait défait le roi de Hongrie, Louis II. Vers 1687, le roi Jacques créa son fils duc de Berwick. La révolution d'Angleterre arriva peu de temps après; Berwick suivit son père dans l'expédition d'Irlande : il y fut blessé assez grièvement dans un combat, en 1689, et il a soin de remarquer, dans ses mémoires, que ce fut la seule fois de sa vie. Il était à la bataille de la Boyne, où le roi Guillaume eut l'épaule effleurée d'un coup de canon, et où le roi Jacques, tout brave qu'il était, fut le premier de son armée à se retirer. En 1692, le duc de Berwick accompagna son père sur les côtes de Normandie. Il vit, comme lui du rivage, Tourville battu, et quarante-quatre vaisseaux aux prises avec les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, et toutes les espérances de Jacques II ruinées par le désastre de la Hogue. Il alla ensuite servir en Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, et se trouva à la journée de Steinkerque et à celle de Nerwinde, où il fut fait prisonnier. Après la mort du maréchal de Luxembourg, le duc de Berwick servit sous Villeroi. En 1696, il y eut un nouveau projet d'expédition en Angleterre; mais Louis XIV, étonné que la fortune fût toujours contraire à Jacques II, auquel il était toujours fidèle, demandait cette fois, avant d'envoyer des troupes, que les partisans du roi commençassent par se montrer. Le duc de Berwick fut chargé de cette négociation qui ne réussit pas. En 1702 et 1703, le fils de Jacques II servit sous le duc de Bourgogne, et ensuite sous le maréchal de Villeroi : il se fit alors naturaliser français. En 1704, il alla commander en Espagne. « Tous » les partis voulaient le gagner, dit » Montesquieu, dans son éloge histo» rique. Au milieu de tant d'intérêts » particuliers, il ne pensa qu'à la mo» narchie; il sauva l'Espagne, et fut » rappelé. » En 1705, Berwick alla commander en Languedoc, contre les Camisards. Bassville, intendant de cette province, et lui, faillirent être pris par les rebelles, dans la ville de Nîmes; mille conjurés avaient gardé le secret; un seul trahit et découvrit le complot quelques heures avant son exécution. Berwick fit périr dans les supplices presque tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir trempé. Devenu maréchal de France en 1706, il fut renvoyé en Espagne pour rétablir les affaires qui paraissaient désespérées. L'année suivante, il gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. Il est à remarquer que le maréchal de Berwick, fils de Jacques II, commandait les Français; que lord Galloway, français, autrefois comte de Ruvigny, commandait les Anglais; et que ni Philippe V, ni l'archiduc, les deux rivaux pour qui la guerre se faisait, n'étaient à la bataille; d'où milord Peter-

borough concluait qu'on était bien bon de se battre pour eux. En 1708, le vainqueur d'Almanza se trouva, dans l'espace de quatre mois, tour à tour à la tête des armées du roi de France en Espagne, en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle, jusqu'à ce qu'il fût appelé en Dauphiné. Il couvrit cette province dans les années 1709, 1710, 1711 et 1712; et sa belle et savante défense est comparée à celle de Catinat, en 1692, et à celle de Villars, en 1708, sans qu'on ait jamais prononcé entre ces trois grands généraux. En 1713, il retourna commander en Catalogne; il assiégea et prit Barcelone. En 1716, il fut nommé commandant en Guyenne; mais en 1718 et 1719, il eut le regret d'être obligé de servir contre le même Philippe V, qu'il avait si glorieusement secouru, et qui avait fixé en Espagne, par ses bienfaits, un fils même du maréchal. En entrant sur le territoire espagnol, il écrivit à ce fils, connu sous le nom de *duc de Liria*, pour l'exhorter à faire son devoir, et à combattre de son mieux pour son souverain. Un long intervalle de tranquillité succéda à cette guerre de famille; celle de 1733 vint tirer Berwick de l'inaction. Il conseilla le siége de Philipsbourg, où il fut tué d'un coup de canon, le 12 juin 1734. Villars, en apprenant cette mort glorieuse, s'écria, dit-on: « J'ai toujours » eu raison de dire que cet homme-là » était plus heureux que moi! » Le maréchal de Berwick avait commandé les armées de trois des premiers monarques de l'Europe, des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre: il était revêtu, comme pair de France et d'Angleterre, et comme grand d'Espagne, de la première dignité de chacun de ces trois royaumes, et chacun de ces rois l'avait décoré de son ordre. « Il » avait, ajoute le président de Montes» quieu, l'air froid, sec, même un » peu sévère. Jamais personne n'a su » mieux éviter les excès, et, si j'ose me » servir de ce terme, les piéges des ver» tus. » Milord Bolingbrocke appelle le maréchal de Berwick le meilleur grand homme qui ait jamais existé. Quant à ses talents militaires, plusieurs tacticiens le mettent en opposition avec Villars: « Berwick, disent-ils, » d'un caractère froid, tranquille et » réfléchi, aimait, par préférence, la » guerre défensive. » On lui a entendu assurer que la chose qu'il avait le plus souhaitée toute sa vie, était d'avoir une bonne place à défendre. Cependant, sa circonspection ne l'empêchait pas de chercher les combats, et il montra dans plus d'une occasion toute la vivacité et l'ardeur propres à la guerre offensive. Le maréchal de Berwick avait épousé, en 1695, une fille du comte de Clanricard, de la maison de Burke, en Irlande. Il en eut un fils qui a formé, en Espagne, la branche des ducs de Liria. En 1699, il épousa en secondes noces une Bulkeley, dont il eut le premier maréchal de Fitz-James. En 1700, le roi de France érigea la terre de Warthi, près de Clermont en Beauvoisis, en duché-pairie, pour le maréchal de Berwick et ses héritiers mâles du second lit. Le nom de *Warthi* fut changé en celui de *Fitz-James*. Margon a donné, en 1737, des *Mémoires* informes *du maréchal de Berwick*, 2 vol. in-12. Le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié, en 1778, 2 vol. in-12, *les* véritables *Mémoires de Berwick*; revus par l'abbé Hook, qui y a ajouté des notes et une continuation jusqu'à la mort du maréchal. S—Y.

BESARD (JEAN-BAPTISTE), né à Besançon, vers 1576, étudia la jurisprudence et la médecine avec un

succès égal. Obligé de voyager dans presque toutes les parties de l'Europe, il se vit forcé d'abandonner l'étude du droit. Ses amis lui en firent des reproches, auxquels il répondit dans la préface de son ouvrage intitulé: *Antrum philosophicum, in quo pleraque physica quæ ad vulgariores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu*, etc., Augsbourg, Francker, 1617, in-4°. Cet ouvrage est rare et curieux. L'auteur traite, dans la première partie, des principales maladies et de leurs remèdes, et des moyens d'entretenir la beauté. La seconde partie contient des secrets, des préparations chimiques, et la description d'une machine dont le mouvement, suivant l'auteur, serait perpétuel. Il assure qu'il n'avait jamais trouvé nulle part la description de cette machine, et qu'il ignore si jamais personne a tenté d'en exécuter une pareille. Il prouve aussi, dans sa préface, que les voyages ne lui ont pas fait perdre son temps, puisqu'il avait déjà publié un Traité de Musique intitulé: *Thesaurus harmonicus*, et un autre ouvrage qu'il désigne aussi peu exactement par le titre d'*Epitome historiarum*. Il est probable que cet abrégé historique n'est autre chose que le *Mercurius Gallo-Belgicus*, dont Besard avait effectivement publié quelques volumes. Le 5e. porte son nom au frontispice, et est dédié à Antoine de la Baulme, abbé de Luxeuil: ce volume a été imprimé en 1604, in-8°. à Cologne, et il est probable que Besard habitait cette ville, où il exerçait la médecine. C'est à Cologne aussi que le *Thesaurus harmonicus* a été imprimé, suivant quelques bibliographes, 1615, in-fol. On ignore l'époque de sa mort. — Un autre Besard (Remond), né à Vesoul, vers la fin du 16e. siècle, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Discours de la peste, où sont montrés en bref les remèdes tant préservatifs que curatifs de cette maladie, et la manière d'aërer les maisons*, Dôle, 1630, in-8°. W—s.

BESBORODKO (Alexandre, prince de), ministre sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier., fut d'abord secrétaire du feld-maréchal Romanzoff, qu'il accompagna dans ses premières campagnes contre les Turks. Employé ensuite dans la chancellerie russe, il s'y distingua par beaucoup d'activité et par une grande facilité de travail: ce qui lui mérita la place de secrétaire du cabinet de Catherine II. Son principal talent était de bien savoir la langue russe, de l'écrire avec beaucoup de pureté, et surtout de rédiger avec une promptitude extraordinaire. Il dut à ce talent une fortune brillante et rapide. Ayant reçu un jour de Catherine II l'ordre de rédiger un ukase, il l'oublia, et reparut sans avoir cet écrit devant l'impératrice, qui le lui demanda. Besborodko, sans se déconcerter, tire de son porte-feuille un papier blanc, et se met à lire comme s'il avait eu l'ukase sous ses yeux. L'impératrice, satisfaite de la rédaction, demanda la feuille pour y apposer sa signature: elle fut d'abord étonnée de n'y voir que du papier blanc; mais cette facilité fit une telle impression sur son esprit, que, loin de reprocher au secrétaire sa supercherie et sa négligence, elle le fit entrer au conseil, et le nomma, en 1780, ministre de l'intérieur. Besborodko signala son administration par une grande activité, et par quelques innovations importantes. Il eut toute la confiance de Catherine, devint très riche et très puissant; et, lié avec la famille Woronzoff, fut en secret opposé à Potemkin. En 1791, l'impératrice l'envoya au congrès d'Yassi,

pour terminer avec la Porte les négociations de paix que Potemkin avait interrompues. Besborodko conclut la paix, et la signa le 15 décembre, à la grande satisfaction de l'impératrice, qui l'éleva à de nouvelles dignités. A son retour, se trouvant à la tête du collége des affaires étrangères, il jouit d'abord d'un très grand crédit; mais ensuite le favori Platon Zouboff l'écarta; et, sans être précisément disgracié, Besborodko perdit de son influence. Paul Ier., à son avènement, le fit prince, et l'éleva à la première classe civile, ce qui équivaut au grade de feld-maréchal. Il le choisit, en 1797, pour conclure un traité entre l'Angleterre et la Russie contre la France. Besborodko mourut à Pétersbourg, au commencement de 1799.

B—P.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), né à Soleure, d'une famille patricienne, originaire de Savoie, était fils d'un lieutenant-général, colonel du régiment des gardes-Suisses. Il entra dans ce corps à l'âge de neuf ans, fit à treize ans, en 1735, sa première campagne; et, en 1748, celle de Bohême, en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Broglie. Il parvint rapidement aux premiers honneurs militaires, que son nom, sa valeur, sa belle figure et son esprit lui valurent plus sûrement que des talents supérieurs, dont il ne donna jamais de preuves. Il fut fait maréchal-de-camp en 1757, et se trouva aux combats d'Hastimbek, de Filinghausen et de Clostercamp. La paix de 1762 l'amena à la cour, où il joua avec succès le rôle d'un heureux et adroit courtisan. Il devint lieutenant-général, grand'croix de l'ordre de St.-Louis, inspecteur-général des Suisses et Grisons. Le baron de Besenval joignait à une taille imposante une figure pleine de charmes dans sa jeunesse, et de dignité dans un âge avancé; il joignait aux qualités d'un bon officier, la grâce, l'esprit, la finesse et le tact qui font réussir à la cour. Le rôle qu'il y joua et l'usage qu'il fit de son crédit n'inspirent cependant pas le même intérêt que sa vie militaire. S'il eut l'ascendant que l'opinion publique lui attribue dans l'intérieur de la famille royale, et surtout auprès de la dernière reine de France, on peut lui reprocher de ne pas avoir employé ses talents et son esprit à donner dans cette cour de meilleurs avis. On voit le baron de Besenval se mêler d'intrigues de femmes, de renvois de ministres, et jamais ce qu'il propose ne vaut mieux que ce qu'il blâme. Enfin, commandant de l'intérieur, en 1789, et chargé de mettre à exécution ses propres conseils, il ne prit que des mesures timides, ne donna que des ordres vagues, et finit par s'enfuir avec des passeports. Ils ne l'empêchèrent pas d'être arrêté, conduit à la tour de Brie-Comte-Robert, et ramené à Paris, où il fut traduit au tribunal du Châtelet, qui instruisit son procès, et le déclara innocent. Le vieux baron de Besenval disparut dès-lors de la scène politique, et acheva de vivre dans une obscurité peu glorieuse, mais qui semble justifier l'idée de bonheur qu'il avait toujours attachée lui-même au fatalisme de sa vie. Oublié dans Paris, où son nom seul l'eût perdu, il mourut tranquillement à soixante-douze ans, le 27 juin 1794. Il a paru, sous le nom du baron de Besenval, des *Mémoires*, 1805-1807, 4 vol. in-8°., publiés par le vicomte de Ségur, son héritier. Ces mémoires ont été désavoués par la famille à laquelle appartenait cet officier-général. Ils sont plutôt un recueil d'anecdotes scandaleuses, vraies ou controuvées, ouvrage d'un homme oisif,

que les nobles et utiles souvenirs d'un militaire. S—y.

BESIERS (Michel), chanoine du St.-Sépulcre à Caen, des académies de Caen et de Cherbourg, né à St.-Malo, mort à Caen en décembre 1782, a publié les ouvrages suivants : I. *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769, in-12 ; II. *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12; III *Mémoires historiques sur l'origine et le fondateur de la collégiale du St.-Sepulcre à Caen, avec le catalogue de ses doyens;* IV. plusieurs Dissertations dans les journaux, dans le *Dictionnaire de la France*, d'Expilly, dans celui de la noblesse, etc. A. B—t.

BESLER (Basile), botaniste, né en 1561 à Nuremberg, où il exerça la profession d'apothicaire, et mort en 1629, est célèbre pour avoir publié le plus bel ouvrage qui eût paru jusqu'alors sur la botanique, intitulé : *Hortus Eystettensis*, etc., Nuremberg, 1613, in-fol. atlas. Il renferme la description et la figure de la plupart des plantes que l'évêque d'Aichstædt, Jean Conrard de Gemmingen, ami et protecteur des sciences et des arts, avait rassemblées dans ses jardins et ses vergers qui embellissaient le mont St.-Willibald, vers le sommet duquel était situé le château épiscopal où il faisait sa résidence. Cet ouvrage, exécuté avec une grande magnificence, aux frais de l'évêque d'Aichstædt, fait une époque remarquable dans l'histoire de la botanique et de la gravure. Il y a trois cent soixante-cinq planches de format atlas, contenant mille quatre-vingt-six figures; elles sont les premières, après celles du *Phytobasanos* de Columna, qui aient été faites en cuivre; jusque-là, on n'avait gravé des figures de plantes que sur bois. Ces figures sont bonnes pour le dessin, mais il n'y a aucun détail sur les parties de la fructification ; les plantes n'y sont pas disposées par classes établies sur la conformation de quelqu'une de leurs parties, mais suivant les saisons. Basile Besler en fut l'ordonnateur, quoiqu'il n'eût presque aucune connaissance des belles-lettres, et qu'il ne sût pas le latin : son zèle et son amour pour la science ont suppléé à l'instruction et au talent d'écrire. Son frère, Jérôme Besler, plus lettré que lui, donna la synonymie des plantes et une partie des descriptions; et Louis Jungermann, professeur à Giessen, rédigea le texte. Quoique Basile Besler n'ait fait que diriger l'entreprise, il a cherché à faire croire qu'il en était l'auteur; mais il a été démontré plus tard, que Jungermann est le seul auteur du texte, et on peut lire les pièces qui en sont la preuve dans la *Biographie* de Baier. On ne doit pas moins de reconnaissance à Besler pour la manière dont il l'a exécutée, et pour s'être associé d'aussi bons coopérateurs. Ce travail le mit en correspondance avec Jean et Gaspard Bauhin. Il parut une seconde édition de cet ouvrage en 1640, à Nuremberg, par les soins de Marquard II, évêque d'Aichstædt; elle est dans le format grand in-fol., et bien inférieure à la première. Basile Besler avait formé un *Museum*, où il avait rassemblé beaucoup de raretés des trois règnes de la nature ; il en a donné des figures gravées par ses soins et à ses frais ; elles parurent sous ce titre : *Fasciculus rariorum et aspectu digniorum, varii generis, quæ collegit et suis impensis æri ad vivum incidi curavit, Basilius Besler*, Nuremberg, 1616, continué en 1622. Plumier a consacré un genre de plantes pour conserver le

souvenir du nom de Besler, et de l'ouvrage que l'on doit à ses soins; il l'a nommé *Besleria*. — BESLER (Michel-Robert), médecin à Nuremberg, fils de Jérôme et neveu de Basile, né en 1607, mort en 1661, a composé: I. *Gazophylacium rerum naturalium*, Nuremberg, 1642, tab. 34; Leipzig, 1733, in-fol., 35 planches: c'est une continuation des travaux de son oncle Besler. J. Henri Lochner a fait reparaître les mêmes planches, avec quelques additions dans le texte, sous le titre de *Rariora musæi Besleriani*, Nuremberg, 1716, in-fol.; II. *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium... et fœtûs, fidelis, quinque tabulis ad magnitudinem naturalem...typis æneis... hacteniùs nunquam visa, delineatio*, Nuremberg, 1640, in-fol.; III. *Observatio anatomico-medica cujusdam.... tres filios, naturalis magnitudinis, viventes, nixæ*, Nuremberg, 1642, in-4°.; IV. *Mantissa ad viretum stirpium... Eystettense... Beslerianum*, Nuremberg, 1646 et 1648, in-fol. C'est un supplément à l'*Hortus Eystettensis*. D—P—s.

BESLY (JEAN), avocat du roi à Fontenay-le-Comte, né à Coulonges-les-Royaux en Poitou, l'an 1572, mort en 1644, à soixante-douze ans, s'était distingué aux états de 1614 par son opposition à la réception du concile de Trente. Il avait fait une étude très assidue de nos antiquités, et les ouvrages publiés après sa mort par son fils et par Pierre Dupuis, son ami, lui ont mérité à juste titre la réputation d'un historien exact, profond et judicieux. Ce sont: I. *Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guienne*, Paris, 1647, in-fol. Cet ouvrage, fruit de quarante ans de travail, a été fait sur des monuments anciens examinés avec soin. Les lumières que l'auteur répand sur des matières couvertes de ténèbres avant lui, doivent lui faire pardonner quelques erreurs. II. *Des évêques de Poitiers, avec les preuves*, 1647, in-4°. C'est une collection de matériaux presque sans ordre, à laquelle Besly n'avait pas mis la dernière main. Il a encore composé quelques autres ouvrages de moindre importance, entre autres, un *Commentaire sur Ronsard*, à l'exemple de plusieurs de ses contemporains. T—D.

BESME. *Voy.* BÊME.

BESOIGNE (JÉRÔME), docteur de Sorbonne, né à Paris, en 1686, d'une famille ancienne dans la librairie, professa la philosophie au collége du Plessis, et devint coadjuteur du principal. Le talent particulier qu'il avait pour la direction et pour l'instruction spirituelle des élèves le fit appeler dans plusieurs autres colléges de la capitale, où il remplit cette double fonction avec le plus grand succès. Son inscription sur la liste des appelants contre la bulle *Unigenitus* lui attira plusieurs lettres de cachet, d'abord pour l'exclure de la principalité et même du collége du Plessis, puis pour le priver des droits du doctorat, ensuite pour le bannir du royaume. La dernière fut levée au bout d'un an, et Besoigne rentra dans sa famille, où il se livra à la composition des ouvrages suivants: I. *Concorde des livres de la Sagesse*, ou *Morale du St.-Esprit*, 1737, 1746, in-12; II. *Concorde des Épîtres canoniques*, ou *Morale des Apôtres*, 1747, in-12, III. *Principes de la perfection chrétienne et religieuse*, 1748, in-12; souvent réimprimé; IV. *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, avec un *Supplément sur la Vie des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal*, 1756, 8 vol. in-12; V. *Réflexions théologiques sur le 1er. vol.*

des lettres de l'abbé de Villefroi à ses élèves. — *Réponses aux dissertations des PP. capucins, auteurs des Principes discutés*, 1759. Cette controverse théologique a pour objet le système de l'abbé de Villefroi et de ses disciples, touchant la conduite de Dieu sur son Église. VI. *Principes de la pénitence et de la justice*, 1762, in-12. Cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions. Le pieux auteur de tous ces livres était savant en théologie. Ses écrits sont très solides; mais ceux qui traitent de la vie chrétienne sont secs, et manquent de cette onction qui, dans les ouvrages de ce genre, est si nécessaire pour en faire disparaître l'aridité. Besoigne était tourmenté depuis long-temps d'une maladie de nerfs qui le faisait cruellement souffrir, et dont les médecins ne purent jamais connaître la nature; il y succomba le 25 janvier 1763. On en trouve une description curieuse dans un avertissement qui précède la relation manuscrite des voyages que les médecins l'engagèrent d'entreprendre, dans l'espoir qu'ils lui procureraient quelque soulagement. Le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* attribue quelques autres ouvrages à Besoigne. T—D.

BESOLD (CHRISTOPHE), professeur de droit à Ingolstadt, né à Tubingue en 1577, était professeur de droit en 1635, lorsqu'il se fit catholique et abandonna sa place pour devenir conseiller à la cour d'Autriche, d'où il passa à Ingolstadt, où il mourut le 15 septembre 1638, au moment où le pape venait de lui faire offrir une chaire à Bologne, avec 4000 ducats de pension. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, soit d'histoire, soit de jurisprudence, où l'on trouve de l'érudition, mais peu de méthode et de jugement. Les principaux sont : I. *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum usque ad Ferdinandi imperium*, Franeker, 1698, in-8°.; II. *Synopsis doctrinæ politicæ*; III. *Historia imperii Constantinopolitani et Turcici*; IV. *Series et succincta narratio rerum à regibus Hierosolymorum, Neapoleos et Siciliæ gestarum*; V. *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4°. On en trouve une sur l'origine de l'imprimerie, qui a été réimprimée dans les *Monument. typographica* de J. Chr. Wolf, Hambourg, 1740, in-8°. VI. *Prodromus vindiciarum ecclesiast. Wirtembergicarum*, 1636, in-4°.; VII. *Documenta rediviva monasteriorum Wirtemb.*, Tubingen, 1636, in-4°. Ces deux ouvrages, quoique réimprimés furtivement à Vienne, 1725 et 1726, in-fol., sont de la plus grande rareté, ayant été supprimés avec soin, ainsi que les trois suivants. VIII. *Virginum sacrarum monumenta*, etc.; IX. *Documenta concernentia ecclesiam collegiatam Stuttgardiensem*; X. *Documenta ecclesiæ Backhenang*. Ces cinq ouvrages, que les allemands comptent parmi leurs plus rares curiosités bibliographiques, sont tous in-4°., Tubingen, 1636. (*Voy.* Vogt, *Cat. libr. rar.*) G—T.

BESOMBES DE S. GENIÉS (......), conseiller à la cour des aides de Montauban et de l'académie de cette ville, mort à Cahors le 20 août 1783, à soixante-cinq ans, est auteur du *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, Montauban, 1787, in-12, traduit en français par Cassagnes de Peyronene, sous ce titre : *Sentiments d'une ame pénitente revenue des erreurs de la philosophie moderne au saint joug de la religion*, 1787, 2 vol. in-12. Besombes a laissé une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*

d'Homère, précédée d'un discours préliminaire qui a été imprimé, mais qui n'a pas été publié. A. B—T.

BESOZZI (JOSEPH), musicien, né à Parme, dont le nom est célèbre parmi les virtuoses, parce que quatre de ses fils ont eu une grande réputation sur le basson et le hautbois. — BESOZZI (Alexandre), le premier de ces fils, né à Parme en 1700, fut attaché comme hautbois à la chambre et à la chapelle du roi de Sardaigne. Plusieurs de ses compositions de musique instrumentale ont été gravées à Paris et à Londres. — BESOZZI (JÉRÔME), né à Parme, en 1712, fut attaché à la même cour, et jouait du basson avec une grande supériorité. — BESOZZI (Antoine) fut long-temps attaché, comme hautbois, à la chapelle de Dresde, et mourut à Turin en 1781. Il eut dans son fils BESOZZI (Charles), un élève qui le surpassa, et obtint les plus grands succès en France, en Italie et en Allemagne. — BESOZZI (Gaëtan), 4ᵉ. fils de François Besozzi, né à Parme, en 1727, n'eut pas moins de réputation sur le hautbois, et alla successivement à la cour de Naples et à celle de France. Ces virtuoses ont, en quelque sorte, fondé une école de ces deux instruments. P—X.

BESPLAS (JOSEPH-MARIE-ANNE GROS DE), grand-vicaire de Besançon, né le 13 octobre 1734, à Castelnaudary, d'une famille honorable de cette ville, mort à Paris le 26 août 1783, montra de très bonne heure un grand zèle pour les devoirs de son état. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il s'attacha à la communauté de St.-Sulpice. Son ministère le mettant souvent dans le cas d'assister au lit de la mort des gens peu soumis au joug de la foi, il composa un livre intitulé : *Rituel des esprits forts*, pour prouver que les incrédules démentaient ordinairement dans ce dernier moment la hardiesse des sentiments irréligieux qu'ils avaient témoignés durant leur vie. Ce premier ouvrage fut suivi, en 1763, d'un *Discours sur l'utilité des voyages*. Son *Traité des causes du bonheur public*, 1768, in-8°.; réimpr. en 1774, 2 vol. in-12, a beaucoup de rapport avec celui *du bonheur public* de Muratori; mais il considère son sujet un peu différemment dans les détails : il y met plus de sensibilité, plus de chaleur, plus d'éclat, plus d'énergie, plus d'imagination. Il ne manque à cet ouvrage que d'être rédigé avec plus de méthode et écrit avec plus de simplicité. Chargé d'assister les criminels au lieu de leur supplice, il s'était dévoué à cette pénible fonction avec toute la sensibilité d'une ame belle et remplie de charité. Cette sensibilité, vivement affectée de l'horreur des cachots, où les malheureuses victimes de la dépravation du cœur humain étaient détenues, ne put retenir ses élans dans un sermon de la Cène qu'il prêcha devant Louis XV; le tableau qu'il en fit émut toute la cour, et il en résulta un ordre de faire combler ces cachots, pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes; c'est de cette époque que date l'établissement de la maison de *Force*. Besplas avait donné dans sa jeunesse un *Essai sur l'éloquence de la chaire*; cette production, qui annonçait du talent, avait besoin d'être retouchée : c'est ce que l'auteur fit dans la seconde édition qui parut en 1778. T—D.

BESSARION (JEAN) n'est point né à Constantinople, comme l'ont écrit quelques auteurs, mais à Trébizonde. « Il eut pour patrie, dit Michel Apostolius, Trébizonde, la seconde reine des » cités. » Ce passage est décisif. Quant

à la date de sa naissance, elle est connue par celle de son épitaphe, qu'il composa lui-même en 1466 : BESSARIO..... SIBI VIVUS POSUIT ANNO SALUTIS MCCCCLXVI ÆTATIS LXXVII. Par conséquent, il était né en 1389. Mais il faut observer que ces derniers mots ne se lisent pas dans toutes les copies de l'inscription, notamment dans celle de Bandini, qui a écrit la vie du cardinal. Bandini le fait naître en 1395. Bessarion prit l'habit de l'ordre de St.-Basile, et passa vingt-un ans dans un monastère du Péloponnèse, occupé de l'étude des belles-lettres qu'il joignit à celle de la théologie. Le philosophe Gémistus Pléthon fut un de ses maîtres. Lorsque l'empereur Jean Paléologue eut formé, en 1438, le projet de se rendre au concile de Ferrare, pour réunir l'église grecque à l'église latine, il tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'engagea à l'accompagner en Italie avec Pléthon, Marcus Eugénius, archevêque d'Éphèse, le patriarche de Constantinople, et plusieurs autres Grecs distingués par leurs talents ou par leurs dignités. Dans les séances du concile, l'archevêque d'Éphèse et Bessarion se firent particulièrement remarquer, le premier, par la puissance de sa dialectique; Bessarion, par les grâces de son langage. Rivaux de talents, ils furent bientôt ennemis. Eugénius n'était pas favorable au projet de réunion ; Bessarion, après avoir un peu tergiversé, se déclara pour les Latins, vers lesquels penchait l'empereur. L'union fut prononcée ; et, au mois de décembre 1439, le pape Eugène IV, pour reconnaître le zèle et le dévouement de Bessarion, le créa cardinal-prêtre du titre des Saints-Apôtres. Fixé en Italie par sa nouvelle dignité, et par les troubles de la Grèce, où l'union était universellement rejetée, Bessarion ne s'écarta point de la vie simple et studieuse qu'il menait dans son couvent du Péloponnèse. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres ou qui les aimaient. Quand il sortait, on voyait dans son cortège Argyropulo, Philelphe, le Pogge, Valla, Théodore Gaza, George de Trébizonde, Calderino. Il obtint la confiance et l'amitié de plusieurs papes. Nicolas V le nomma archevêque de Siponto, et cardinal-évêque du titre de Sabine. Pie II lui conféra, en 1463, le titre de patriarche de Constantinople. A la mort de Nicolas V, le Sacré Collége songeait à lui donner Bessarion pour successeur ; mais ce dessein fut dérangé par les intrigues du cardinal Alain. Quelques années après, Bessarion aurait pu succéder à Paul II ; mais il fallait acheter par une injustice la voix du cardinal Orsini, et il refusa. Orsini offrit, avec les mêmes conditions, son suffrage au cardinal de la Rovère, qui, moins scrupuleux, accepta et fut nommé. S'il faut en croire Paul Jove, Bessarion manqua la tiare par la faute de Perotto, son conclaviste. On peut lire cette anecdote, qui nous paraît fort suspecte, dans Paul Jove et dans le *Menagiana* : il est inutile de la répéter ici. Bessarion fut chargé de quatre ambassades délicates et difficiles. Il remplit les trois premières avec beaucoup de succès ; la dernière fut moins heureuse. Envoyé en France par Sixte IV, pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne, et obtenir des secours contre les Turks, non seulement il ne réussit pas, mais on prétend même que Louis XI l'humilia en pleine audience par de dures plaisanteries. Bessarion reprit le chemin de Rome, et mourut à Ravenne, le 19 de novembre 1472, de chagrin, selon quelques auteurs, mais plus vraisemblablement, de vieil-

lesse et de maladie. Il devait être alors âgé de quatre-vingt-trois ans, ou de soixante-dix-sept, selon le calcul de Bandini. Son corps fut transporté à Rome, et le pape assista à ses funérailles, honneur qui n'avait encore été fait à aucun cardinal. Il fut loué en latin par Platina, en grec par Michel Apostolius. Il y a plusieurs éditions du discours de Platina; celui d'Apostolius a paru, pour la première fois, en 1793, par les soins de M. Fülleborn. Bessarion légua sa bibliothèque au sénat de Venise; elle était fort riche en manuscrits, qu'il avait fait venir à grands frais de toutes les parties de la Grèce : Tomasini en a donné le catalogue. Les écrits de Bessarion sont fort nombreux. Presque tous ses ouvrages théologiques sont restés manuscrits; on en a recueilli quelques-uns dans les Actes du concile de Florence, tome XIII de la collection du P. Labbe, tome IX de celle du P. Hardouin. Pour de plus grands détails, on peut consulter la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, tome XI, page 424. Nous renvoyons aussi à Fabricius ceux qui voudront connaître les traités philosophiques de Bessarion, ses discours et ses lettres. Nous ne citerons ici que ses productions les plus célèbres, la traduction latine des *Memorabilia* de Xénophon, celle de la *Métaphysique* d'Aristote, et le traité *Contra calumniatorem Platonis*. Ce calomniateur de Platon, c'est George de Trébizonde. Bessarion composa cet ouvrage dans la chaleur de cette vive querelle qui s'éleva, vers le milieu du 15e. siècle, entre les sectateurs de Platon et ceux d'Aristote, et dont l'histoire a été écrite par Boivin, dans le second volume de l'Académie des Belles-lettres. Gémistus Pléthon, enthousiaste de Platon jusqu'au fanatisme, avait attaqué la philosophie péripatéticienne dans un petit écrit, plein d'invectives et de virulence. Trois savants grecs de ce temps, Gennadius, George de Trébizonde, Théodore Gaza avaient défendu Aristote. Consulté sur cette querelle, Bessarion tâcha de concilier les esprits, en montrant que les deux philosophes n'étaient pas aussi éloignés de sentiments qu'on paraissait le croire; et, plein de respect pour ces deux héros de l'ancienne sagesse, il blâma, en termes très forts, le zèle inconsidéré du jeune Apostolius, qui, sans rien entendre à la question, avait écrit contre Aristote une déclamation fort injurieuse et fort déraisonnable. George, bien loin d'imiter cette sage modération, publia, en latin, sous le titre de *Comparatio Platonis et Aristotelis*, une longue diatribe, où il prétendait démontrer l'immense supériorité d'Aristote, et s'emportait, avec une violence inconcevable, contre Platon et ses partisans. Bessarion opposa à cette satire le traité *Contra calumniatorem Platonis*. Il s'attache à faire voir que la doctrine de Platon est conforme à celle de nos livres sacrés, et que ses mœurs furent aussi pures, aussi irréprochables que sa doctrine. Après avoir défendu Platon, il attaque George de Trébizonde; il lui prouve qu'il s'est trompé matériellement sur le sens d'une foule de passages, et conclud qu'il n'a pas le droit d'avoir un avis sur les écrits d'un philosophe qu'il ne comprend pas. Cet ouvrage, rempli de sagesse et de mesure, dissipa les préventions des péripatéticiens, et apaisa les querelles, au moins pour quelques années. On en connaît trois éditions, qui sont devenues très rares; la première parut à Rome en 1469; les deux autres furent imprimées par Alde, à Venise, en 1503 et 1516. B—ss.

BESSE (Pierre de), docteur de

Sorbonne, principal du collége de Pompadour, à Paris, chanoine-chantre de St.-Eustache, prédicateur du roi Louis XIII, naquit au bourg de Rosiers, en Limousin, au milieu du 16e. siècle, et mourut à Paris en 1639. Ses sermons, très applaudis dans le temps, et dont on a de la peine aujourd'hui à supporter la lecture, contiennent, à travers beaucoup de choses ridicules, des traits dont les prédicateurs modernes trouveraient à profiter. L'auteur nous apprend, dans une de ses préfaces, qu'ils se débitaient avec beaucoup de rapidité, et qu'il n'en *demeuroit point en boutique de libraire.* Son *Caréme* seul eut dix éditions en dix ans. « C'est un Limou» sin, dit-il dans une autre préface, » qui a bâti cet édifice, et non un cour» tisan : ce n'est pas un citadin, mais » un rural qui parle. » Besse prenait aussi le titre de prédicateur et aumônier de Henri-de-Bourbon, prince de Condé. Outre ses sermons, imprimés sous le titre de *Conceptions théologiques*, de *Caréme*, d'*Avent*, etc., Besse est auteur de divers autres ouvrages: I. des *Qualités et des bonnes mœurs des prêtres ;* II. *Triomphe des saintes et dévotes confrairies ;* III. la *Royale prêtrise ;* IV. le *Démocrite chrétien ;* V. le *Bon Pasteur ;* VI. l'*Héraclite chrétien ;* VII. *Concordantiæ Bibliorum*, Paris, 1611, in-fol. T—D.

BESSE (Jean de), né à Peyrusse, dans le Rouergue, médecin, disciple de Chirac, reçu docteur à Paris en 1703, fut premier médecin de la reine douairière d'Espagne. Il est connu par ses *Recherches analytiques de la structure des parties*, Toulouse, 1702, 2 vol. in-8°., où il expose toute la vicieuse théorie de l'acide et de l'alkali de Chirac, et par ses démêlés avec le médecin Helvétius, qui lui inspirèrent : I. *Lettre critique contre l'idée générale de l'économie animale, et les observations sur la petite-vérole*, Paris, 1723, in-12 ; II. *Réplique aux lettres de M. Helvétius, au sujet de la critique de son livre de l'Economie animale et de la petite-vérole*, Paris, sous le nom d'Amsterdam, 1726, in-12. Ces deux antagonistes mirent également de l'aigreur dans leurs débats scientifiques, et la postérité doit aujourd'hui donner gain de cause à Helvétius, sinon sous le rapport des théories également vicieuses, au moins sous le rapport de l'observation et du tact médical. C. et A.

BESSÉ ou BESSET (Henri de), sieur de la Chapelle-Milon, inspecteur des beaux-arts sous le marquis de Villacerf, inspecteur des bâtiments royaux, a publié les *Relations des campagnes de Rocroy et de Fribourg en 1643 et 1644*, Paris, 1673, in-12. Cet ouvrage, que quelques personnes attribuent au marquis de la Moussaye, maréchal de camp sous le grand Condé, est estimé : il a été réimprimé dans le *Recueil de pièces*, par la Monnoye, et à la suite des *Mémoires pour servir à l'histoire de M. Le Prince* (de Condé), 1693, 2 vol. in-12. A. B—T.

BESSEL (Godefroi de), savant abbé du couvent des Bénédictins de Gottwich, en Autriche, né le 5 septembre 1672, à Buchheim, dans l'électorat de Mayence. L'archevêque de Mayence, Lothaire-François, de la famille des comtes de Schœnborn, l'employa dans diverses ambassades à Rome, à Vienne, à Wolfenbüttel, et l'admit dans son conseil privé. En 1714, il fut élu abbé de Gottwich, et en 1720, l'empereur Charles VI l'envoya à Kempten pour y accommoder les différends qui s'y étaient élevés. Un incendie ayant consumé son couvent, en 1718, il en sauva la biblio-

thèque, et fit reconstruire le convent avec beaucoup de magnificence : la bibliothèque fut enrichie, par ses soins, d'un grand nombre de manuscrits et de livres rares ; il honorait fort les savants, et était très savant lui-même en histoire et en diplomatique. On lui a attribué long-temps l'ouvrage intitulé : *Chronicon Gottwicense* (*pars prima et secunda*), Tegernsée, 1732, in-fol.; mais il paraît que le véritable auteur de ce livre est François-Joseph de Hahn, qui fut ensuite évêque de Bamberg, et dont Bessel parle dans la préface, comme de son collaborateur. Cette chronique renferme un grand nombre de diplômes donnés par les empereurs, depuis Conrad Ier. jusqu'à Frédéric II, et dont les sceaux, les armes, etc., sont gravés très fidèlement : l'histoire du droit public d'Allemagne en a tiré de grandes lumières, et quelques savants n'hésitent pas à mettre cet ouvrage à côté de celui du père Mabillon *De re diplomatica*. Bessel a publié les *Lettres* de S. Augustin à Optat de Milève : *De pœnis parvulorum qui sine baptismate decedunt*, Vienne, 1733, in-fol. Il mourut le 20 janvier 1749. G—T.

BESSENYEI DE BESSENYE ET GALANTHA (GEORGE), écrivain hongrois du dernier siècle. Après avoir servi dans la garde hongroise à Vienne, il vécut dans la retraite, et enrichit de plusieurs ouvrages la littérature de son pays. On a de lui, en hongrois, des tragédies estimées, un *Discours sur la vérité de la religion chrétienne* ; et une traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope. C—AU.

BESSER (JEAN DE), poète allemand, né à Frauenberg, en Courlande, en 1654, étudia successivement la théologie, la jurisprudence, et fut sur le point d'embrasser la carrière militaire; une femme qu'il aimait, et qu'il a chantée dans ses vers, l'en empêcha. S'étant rendu à Berlin en 1680, il y obtint la faveur de l'électeur Frédéric-Guillaume, qui le nomma son conseiller, et l'employa dans diverses ambassades. Le roi Frédéric Ier. lui donna des lettres de noblesse. A la mort de ce prince, il se trouva sans fortune et sans appui ; mais le roi de Pologne, électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, le nomma conseiller intime, maître des cérémonies, et introducteur des ambassadeurs, places qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue à Dresde, le 11 février 1729. Peu de temps auparavant, il vendit au roi sa bibliothèque, remarquable par le grand nombre d'ouvrages et de manuscrits relatifs au cérémonial des cours. Ses poésies ont été recueillies par J. U. König, et publiées à Leipzig, 1732, 2 vol. in-8°. Cette édition est précédée de sa vie. On a aussi de lui, en allemand, une *Relation du couronnement de Frédéric Ier.*, Berlin, 1702, in-fol.; réimprimée à Berlin, 1722, in-fol., corrigée et ornée de fig. G—T.

BESSI. *Voy.* FRENICLE.

BESSIN (dom GUILLAUME), naquit à Glos-la-Ferté, au diocèse d'Évreux, le 27 mars 1654, prononça ses vœux dans l'ordre des bénédictins le 27 janvier 1674, enseigna la philosophie et la théologie dans les abbayes du Bec, de Séez et de Fécamp, fut official de cette dernière ville, et syndic des monastères de Normandie. Il mourut à Rouen le 18 octobre 1726. On a de lui : I. *Réflexions sur le nouveau système du R. P. Lami*, 1697, in-12. L'auteur entreprit de faire voir que les principes sur lesquels le P. Lami se fondo pour dire que J.-C. ne fit point la pâque juive la veille de sa mort, ne sont ni certains ni

évidents. II. *Concilia Rotomagensis provinciæ*, 1717, in-fol. La première édition avait été donnée en 1677 par dom Pommeraye. Dom Julien Bellaise, né en 1641, mort en 1711, en avait entrepris une nouvelle édition, qu'il avait augmentée des trois quarts. C'est cette edition que Bessin a donnée sous son nom; il est vrai cependant qu'il en a fait la préface, en a réformé quelques notes, et y a ajouté un grand nombre de pièces françaises assez étrangères au sujet. S'il faut en croire l'auteur de l'*Éloge des Normands*, dom Bessin a eu part à l'édition des œuvres de S. Grégoire-le-Grand, 1705, 4 vol. in-fol. Il se proposait de donner de nouvelles éditions des *Decreta ecclesiæ Gallicanæ* de Bochel ou Bouchel, et des *Historiæ Normannorum scriptores antiqui* de Duchesne.

A. B—T.

BESSON (JACQUES), natif de Grenoble, professeur de mathématiques à Orléans en 1569, a donné : I. *De ratione extrahendi olea et aquas è medicamentis simplicibus*, Zurich, 1559, in-8°.; II. *le Cosmolabe*, Paris, 1567, in-4°. « On y trouve, dit Lalande, la chaise marine proposée, en » 1760, par Irwin en Angleterre, » pour pouvoir observer les éclipses » des satellites et des étoiles. » III. *Description et usage du compas euclidien, contenant la plupart des observations qui se font en la géométrie, perspective, astronomie et géographie*, Paris, 1571, in-4°. IV. *Theatrum instrumentorum et machinarum*, Lyon, 1578, in-fol. Jul. Paschalis en donna une édition augmentée; cet ouvrage a aussi été traduit en français, en italien et en allemand. Chalvet, qui, d'après Guy Allard, lui donne un *Art de trouver les eaux souterraines*, in-8°., et autres opuscules, dit que les ouvrages de Besson furent estimés dans leur temps. A. B—T.

BESSON (JOSEPH), jésuite-missionnaire, né à Carpentras en 1607, et mort à Alep, en Syrie, le 17 mars 1691, est auteur de plusieurs écrits, dont le plus curieux est intitulé : *La Syrie Sainte*, ou *des Missions des Pères de la compagnie de Jésus en Syrie*, Paris, chez Jean Hénault, 1660, in-8°. ST—T.

BESSUS, satrape de la Bactriane, amena à Darius, pour la bataille de Gaugamèle, des forces considérables de la Bactriane, de la Sogdiane et de la partie de l'Inde soumise aux rois de Perse. Darius, après sa défaite, s'enfuit avec lui, comptant se retirer par l'Hyrcanie dans la Bactriane, pays couvert de montagnes, où il croyait qu'il serait difficile de le poursuivre; mais Bessus et quelques autres, désespérant de l'état des affaires de Darius, le firent prisonnier dans l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses d'Alexandre, en le lui livrant. Ils se trompèrent dans leur attente, et ce prince se mit à leur poursuite avec encore plus d'activité qu'auparavant, pour sauver Darius, si cela était possible. Alors Bessus, se voyant serré de trop près, prit le parti de tuer Darius pour qu'il ne l'embarrassât pas dans sa fuite, et prit le titre de roi : il fut bientôt après livré par ses propres complices; Alexandre le fit battre de verges, et l'envoya à Bactres, où il fut jugé par les Macédoniens et les Persans réunis, et ensuite conduit à Ecbatane, pour y subir le supplice qu'il méritait, en présence des Persans et des Mèdes. Plutarque dit qu'il y fut attaché à deux arbres qu'on avait courbés l'un contre l'autre, et qui, en se redressant, l'écartelèrent. C—R.

BESTIA (LUCIUS CALPURNIUS),

tribun du peuple vers l'an de Rome 631, signala sa magistrature par un acte de justice, en faisant rappeler de l'exil P. Popilius, qui, pendant son consulat, avait sévi, par l'ordre du sénat, contre les fauteurs de Tibérius Gracchus, et que Caïus Gracchus avait fait condamner par une loi rendue contre ceux qui avaient banni, sans jugement, des citoyens romains. Le consulat de Bestia lui fit moins d'honneur. Revêtu de cette dignité, l'an 641, il fut chargé de la guerre de Numidie. Bestia, suivant Salluste et Cicéron, avait de grandes qualités que gâtait malheureusement son penchant à l'avarice. Il se laissa corrompre par Jugurtha, et fit, avec ce prince, un traité honteux pour les Romains, sans avoir consulté le sénat, ni le peuple. Le tribun Mamilius ayant fait rendre une loi pour rechercher ceux qui avaient traité avec le roi de Numidie, C. Memmius se porta accusateur de Bestia, et celui-ci fut condamné à un exil perpétuel, par des juges du parti des Gracchus, soutenus de toute la faveur populaire. Q—R—Y.

BESTUCHEFF-RIUMIN (ALEXIS, comte DE), chancelier et sénateur de Russie, fameux par des succès brillants et par une disgrâce éclatante. Il naquit à Moscou en 1693. Dès l'année 1712, il fit son entrée dans la carrière diplomatique, en accompagnant l'ambassade envoyée par Pierre Ier. au congrès d'Utrecht. Peu de temps après, il entra au service de la cour d'Hanovre. Lorsque l'électeur Louis George fut parvenu au trône d'Angleterre, ce prince envoya Bestucheff à Pétersbourg, en ambassade solennelle, et Pierre donna audience à l'ambassadeur dans la salle du sénat. Bestucheff retourna auprès de George Ier., et resta en Angleterre jusqu'en 1717. Revenu en Russie, il se fit bientôt remarquer par son activité et ses talents, et il obtint une mission diplomatique en Danemarck. Son dévouement à la gloire de sa patrie, et son goût pour le faste se manifestèrent à l'occasion de la paix glorieuse que la Russie conclut avec la Suède en 1721. Il donna des fêtes brillantes pendant plusieurs jours, et fit graver une médaille qu'il distribua à la cour et parmi les membres du corps diplomatique. Nommé envoyé extraordinaire près le cercle de la Basse-Saxe, par l'impératrice Anne, il parvint à se procurer plusieurs pièces importantes pour la Russie, conservées dans les archives des ducs de Holstein, et les porta lui-même à Pétersbourg. L'impératrice le reçut d'une manière distinguée, et, après l'avoir employé dans quelques ambassades, elle le nomma, en 1740, conseiller-privé et ministre d'état. Anne étant morte peu de temps après, Bestucheff s'attacha à la fortune de Biren, qu'il avait contribué à faire nommer régent pendant la minorité du jeune Iwan ; mais le régent fut bientôt précipité du faîte des grandeurs, et condamné à l'exil. Bestucheff perdit toutes ses places, et fut mis aux arrêts. Élisabeth étant montée sur le trône, il recouvra la liberté, et, à la sollicitation du conseiller privé Lestocq, l'impératrice le combla d'honneurs : il devint sénateur, chevalier de St.-André, et obtint la place importante de chancelier de l'Empire. Son influence dans le système politique de la Russie éclata pendant la guerre commencée en Allemagne, l'année 1740, à l'occasion de la mort de Charles VI. En 1747, Élisabeth, entraînée par les représentations du chancelier, envoya trente-six mille hommes en Allemagne, pour appuyer l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande contre la France. En même temps, le

chancelier faisait répandre le bruit qu'une autre armée allait se mettre en route. L'apparition des Russes, et les rapports sur le nouvel armement, hâtèrent la conclusion de la paix, qui fut signée à Aix-la-Chapelle, en 1748. Antagoniste décidé de Frédéric II, Bestucheff fit conclure, entre la Russie et l'Autriche, une alliance, dont les effets se développèrent en 1756. Une armée russe, commandée par le général Apraxin, entra en Prusse, pour seconder les opérations des puissances coalisées. Cependant, à Pétersbourg, des intrigues de cour agitaient les esprits; le grand-duc, depuis Pierre III, était l'ennemi du chancelier, qui s'était permis, sur son compte, des propos insultants. A la naissance de Paul Pétrowitz, Bestucheff avait, dit-on, conçu le projet de changer l'ordre de la succession au trône, et d'en exclure Pierre, dont il craignait la vengeance. Peu après le départ de l'armée russe, Élisabeth était tombée dans un état de langueur, qui faisait croire que le terme de sa carrière n'était pas éloigné. Le chancelier crut devoir prendre des mesures pour ne pas succomber dans la lutte qui allait s'engager. Le 30 août 1757, les Russes remportèrent un avantage sur les Prussiens; mais, au lieu d'avancer, ils se replièrent sur la Courlande. Cette retraite, qui étonna l'Europe entière, eut pour cause une lettre écrite au général en chef par Bestucheff, qui, en faisant rétrograder l'armée, voulait s'assurer en Russie un appui contre Pierre, ou gagner ce prince, dont il connaissait le dévouement aux intérêts de la Prusse. Mais Élisabeth se rétablit, et il résulta de cet événement inattendu une crise d'un autre genre. L'impératrice demanda des nouvelles de l'armée; ayant appris que cette armée, malgré l'avantage qu'elle avait remporté, était en pleine retraite, elle ordonna des recherches qui firent découvrir le mystère de la lettre. Accusé de l'avoir écrite, et en même temps d'avoir eu le projet de changer l'ordre de succession, le chancelier Bestucheff fut arrêté, et transféré l'année suivante, avec sa famille, dans un village qu'il possédait à une distance considérable de la capitale. Logé d'abord dans une cabane de paysan, il lui fut permis ensuite de construire une habitation plus commode, qu'il appela la *Maison de l'Affliction*. La mort de sa femme vint augmenter ses chagrins. Cependant sa fermeté ne fut point ébranlée, et, pour la soutenir d'autant mieux, il s'entoura des secours de la religion. Son bannissement dura pendant le règne d'Élisabeth; Pierre III ne se montra pas disposé à lui rendre la liberté; mais Catherine II le rappela le 14 juillet 1762. Il prit de nouveau séance au sénat, obtint une pension de 20,000 roubles, et l'impératrice publia même un ukase pour sa justification. Cette faveur, fondée sur le zèle qu'il avait manifesté pour les intérêts de Catherine, du vivant de Pierre, et pendant le règne d'Élisabeth, ne put lui rendre ses forces et son ancienne activité, et il ne prit part à aucune affaire importante. Peu avant sa mort, arrivée le 21 avril 1766, il fit imprimer en plusieurs langues le recueil des passages de la *Bible* et des prières qui avaient fait sa consolation dans son exil. Il fit aussi graver une médaille sur sa fin prochaine, et chargea un artiste habile de perfectionner celle qu'il avait fait graver une année avant sa chute. Cette médaille, qui avait été prophétique, représentait deux rochers dans la mer, menacés d'un côté de la foudre, et de l'autre, éclairés d'un rayon du soleil. On lit dans l'exergue, *Im-*

mobilis in mobili; et plus bas : *Semper idem.* Bestucheff avait reçu de la nature une ame forte, un génie vigoureux ; mais il manquait de culture, et de cette morale qui adoucit la dureté, anoblit les passions, et rend sévère sur le choix des moyens : « Sa politique, dit Rulhière, était de croire » qu'on peut toujours faire à un autre » homme la proposition d'un crime; » sa seule adresse dans ses conversations était de balbutier, afin d'avoir » le droit de revenir sur ses paroles, » en soutenant qu'on ne l'avait pas » bien entendu ; de paraître ne pas » comprendre avec facilité la langue » qu'on lui parlait, afin qu'on s'expliquât de tant de manières, qu'on dît » enfin plus qu'on ne voulait dire. Sa » souveraine le redoutait, et sa disgrâce, avant de le frapper, le menaça vingt ans. Il détestait sa souveraine, et souvent il médita de la » détrôner. Ce ministre, perdu de » luxe, trouvait une ressource continuelle à son désordre en vendant » l'alliance de sa cour aux puissances » étrangères. Aussi soutenait-il dans » le conseil que l'état naturel de la » Russie est la guerre, que son administration intérieure, son commerce, » toute autre vue doit être subordonnée à celle de régner au dehors par » la terreur, et qu'elle ne serait plus » comptée parmi les puissances européennes, si elle n'avait pas cent » mille hommes sur ses frontières, » toujours prêts à fondre sur l'Europe. » Par cette politique ruineuse, il maintenait avec effort la considération » des Russes en Europe; il faisait rechercher l'alliance de sa cour, et » vendait cette alliance à son profit » personnel. C—AU.

BESTUCHEFF-RIUMIN (MICHEL comte DE), frère du précédent, s'appliqua comme lui à la politique, et fut principalement employé dans les ambassades. Il obtint celle de Suède peu après la mort de Charles XII, au moment où se formaient les partis connus sous le nom de *chapeaux* et de *bonnets ;* favorisé par ceux-ci, qui, dès leur naissance, penchèrent pour la Russie, Bestucheff fit renouveler, en 1734, l'alliance conclue avec la cour de Pétersbourg en 1723, alliance qui avait été peu favorable à la Suède, et que le parti des chapeaux voulait remplacer par une union étroite avec la France. La vénalité s'étant introduite d'abord parmi les membres de la diète, et ensuite parmi les hommes en place, l'ambassadeur parvint à gagner un des premiers employés du département des affaires étrangères ; il était instruit des délibérations du conseil, et obtenait des copies de tous les mémoires et de toutes les dépêches, qu'il communiquait à son gouvernement. Bestucheff quitta Stockholm lorsque le système politique de la Suède ayant changé, la guerre éclata entre ce pays et la Russie, en 1741. Plusieurs autres ambassades lui furent confiées depuis, et il fut envoyé successivement en Prusse, en Pologne, en Autriche et en France, pour appuyer les vues de sa cour dans des circonstances importantes. Il resta en France de 1756 à 1760, année de sa mort. Dévoué aux principes politiques de son frère, il les soutenait et les faisait réussir dans les cours étrangères, tantôt par l'audace, tantôt par l'intrigue. Michel Bestucheff parvint à l'âge de soixante-quatorze ans; il avait épousé la veuve d'un seigneur russe très riche et très puissant ; mais ce mariage ne fut pas heureux; accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Élisabeth, sa femme fut reléguée en Sibérie, après avoir reçu le knout et avoir eu la langue coupée. C—AU.

BETFORD. *Voy.* BEDFORD.

BETHENCOURT (JACQUES DE), médecin de Rouen, du 16e. siècle, est regardé comme le premier qui ait écrit sur les maladies vénériennes, qui n'étaient connues, en France, à ce qu'il dit, que depuis trente ans, lors de l'impression de son ouvrage, intitulé : ***Nova pœnitentialis quadragesima, necnon purgatorium in morbum Gallicum, seu venereum, unà cum dialogo aquæ argenti et ligni guaïaci colluctantium super dicti morbi curationis prælaturâ, opus fructiferum***, Paris, 1527. C'est, comme on le voit, une discussion des avantages du gaïac et du mercure pour le traitement de cette maladie, et la *nova pœnitentia quadragesima*, et le *purgatorium* dont parle le titre, ne doivent s'entendre, la première, que de la grande diète qu'on faisait subir dans le traitement par le gaïac, et le second, des douleurs quelquefois excessives qui accompagnaient l'administration non encore bien réglée du second. C. et A.

BÉTHENCOURT (JEAN, seigneur DE), baron de Saint-Martin-le-Gaillard, dans le comté d'Eu, et chambellan du roi Charles VI. Tous les historiens espagnols et portugais s'accordent à dire qu'il conquit les îles Canaries, qu'il y forma le premier établissement européen; mais ils diffèrent entre eux sur l'époque à laquelle il y aborda. Nous avons la relation de sa conquête, écrite par F. Pierre Bontier, religieux de St.-François, et Jean le Verrier, prêtre, qui tous deux ont été témoins de ses actions, et se disent, dans le frontispice, domestiques du seigneur de Béthencourt. Cette relation manuscrite a été tirée de la bibliothèque de Galien de Béthencourt, conseiller au parlement de Rouen, et imprimée à Paris, en 1630; l'éditeur est Pierre Bergeron, à qui l'on doit une collection de *Voyages faits en Asie* dans les 12e., 13e., 14e. et 15e. siècles, dédiée à Galien de Béthencourt. Cet ouvrage, écrit en vieux langage, porte tous les caractères de la vérité; on en a tiré la plus grande partie de ce qui va être dit sur la conquête des Canaries. Jean de Béthencourt, à l'époque où toutes les provinces de France, et principalement la Normandie, étaient agitées par les querelles des maisons d'Orléans et de Bourgogne, résolut de s'éloigner de la France, et d'aller former un établissement aux îles Canaries, qui n'avaient encore été fréquentées que par quelques marchands ou pirates espagnols. Zurita dit que Henri III, roi de Castille, permit la conquête de ces îles à Robin ou Robert de Braquemont, devenu depuis amiral de France, qui l'avait servi dans la guerre de Portugal; il ajoute que Braquemont en chargea Jean de Béthencourt, son proche parent. Cette circonstance paraît assez vraisemblable; elle explique pourquoi Jean de Béthencourt s'arrêta en Espagne avant d'aller aux îles Canaries, et rend compte des raisons que le roi d'Espagne avait de lui donner les moyens d'en achever la conquête. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Béthencourt, après avoir engagé ses terres de Béthencourt et de Grainville-la-Teinturerie à ce même Robert de Braquemont, quitta la Normandie sur un vaisseau, et vint à la Rochelle accompagné de plusieurs gentilshommes qui s'étaient attachés à sa fortune; il y trouva un chevalier nommé *Gadifer*, qui, selon la coûtume du temps, y attendait quelqu'aventure, et se réunit aussitôt à lui, ainsi que d'autres aventuriers qu'il avait à sa suite. Ils partirent ensemble de la Rochelle, le 1er. mai 1402, et relâchèrent en Espagne, dans les ports de la Corogne et

de Cadix. Béthencourt fut abandonné dans ce dernier port par une partie des gens qui l'avaient suivi ; il eut aussi quelques discussions avec des marchands de Séville ; mais le conseil du roi lui fit droit. Sa flotte se rendit en cinq jours de Cadix à l'île d'Allégranza, et toucha à l'île Gracieuse. Béthencourt vint s'établir à Lancerote, et y bâtit un fort ; de là, il alla visiter l'île Fortaventure. Le manque de vivres et quelques mouvements séditieux qui s'élevèrent parmi ses gens, l'obligèrent à revenir sur ses pas. Voyant que ses forces n'étaient pas suffisantes pour faire la conquête de toutes les îles, il alla en Espagne demander des renforts et des vivres au roi Henri III, laissant le commandement des troupes à Gadifer de la Salle, et celui du fort de Lancerote à Bertin de Barneval. Il obtint les secours qu'il demandait ; le roi lui accorda en outre la seigneurie des îles Canaries, avec la permission de battre monnaie et de percevoir un droit sur toutes les productions. Tandis que Béthencourt était à la cour d'Espagne, il s'éleva des troubles parmi les siens qui faillirent ruiner toutes ses affaires. Bertin de Barneval, commandant le fort Rubicon de Lancerote, profita d'un voyage que fit Gadifer à la petite île Lobos pour se rendre maître d'une partie de ses troupes, et s'empara de plusieurs habitants qu'il vendit à des marchands espagnols. Le roi du pays lui-même fut arrêté ; mais, par sa force et son audace, il parvint à s'échapper. Ce Bertin de Barneval, après avoir pillé et dissipé toutes les provisions du fort Rubicon, retourna en Espagne, et abandonna lâchement ceux qu'il avait entraînés dans sa révolte. Le plus grand nombre, craignant la juste punition qui était due à leur crime, prirent la fuite dans un petit bateau, et abordèrent sur les côtes d'Afrique, où presque tous furent noyés. Gadifer se hâta de revenir, et il trouva les révoltés dispersés ; mais il restait sans vivres et avec un petit nombre de gens peu capables de faire face aux insulaires, exaspérés de la trahison de Barneval. Il ne perdit point courage, ranima l'esprit des siens, et parvint, par des promesses, à calmer le ressentiment des habitants, et peu à peu à regagner leur confiance. Il reçut de Béthencourt un renfort de quatre-vingts hommes, et se vit ainsi sur un pied respectable ; enfin, il crut pouvoir s'éloigner de Lancerote, et alla visiter l'île Fortaventure, où il eut quelques combats avec les insulaires. Il passa de là à la grande Canarie, se contenta d'approcher du rivage, et fit quelques échanges avec les habitants. Il mit pied à terre sur l'île Gomère, et les habitants l'obligèrent de se rembarquer ; il resta plusieurs jours sur l'île de Fer qui était peu habitée, alla renouveler son eau à l'île de Palme, et revint au fort Rubicon en côtoyant toutes les îles par le nord. Les affaires y étaient alors dans le meilleur état ; les Européens avaient, en son absence, subjugué les habitants de l'île, fait plus de cent prisonniers, et tous les jours d'autres se rendaient à discrétion, demandant à être chrétiens. Dans ces circonstances, Béthencourt arriva d'Espagne avec la qualité de seigneur de toutes les îles Canaries ; son retour donna une nouvelle énergie à ses troupes, et quelques escarmouches achevèrent de jeter les insulaires dans le découragement ; enfin, le roi de l'île fut pris et consentit à se faire chrétien. Béthencourt le traita avec douceur ; et, le 20 février 1404, il fut baptisé sous le nom de *Louis*, avec la plus grande partie de ses sujets, qui embrassèrent la foi catholique. Béthencourt se pro-

posait d'étendre ses conquêtes jusqu'aux côtes d'Afrique, voisines des Canaries, et même jusqu'à la rivière d'Or, dont il avait entendu parler; il se transporta au cap Bojador, dans un bateau, avec vingt hommes, s'empara de quelques Africains, ensuite revint au fort Rubicon. Peu de temps après, il soumit l'île Fortaventure et y fit un établissement aussi solide qu'à Lancerote. Dès que Béthencourt n'eut plus d'ennemis à combattre dans ces deux îles, il ne songea plus qu'à s'emparer des autres; mais de nouvelles dissensions s'élevèrent parmi les siens et retardèrent l'exécution de ses projets. Gadifer, qui s'était joint à lui sans faire de conditions, se croyant son égal, avait vu avec chagrin que le roi d'Espagne lui eût accordé la seigneurie de toutes les îles; depuis long-temps, il avait entretenu des prétentions sur la possession de quelques-unes. Quoiqu'il ne manifestât d'abord son mécontentement que d'une manière indirecte, Béthencourt eut des explications avec lui, et parvint à l'apaiser par la douceur et des promesses; ils vinrent à un raccommodement après lequel Gadifer partit pour faire la conquête de la grande Canarie; mais il fut repoussé avec perte et obligé de revenir à Lancerote. Cette disgrâce aigrit son ressentiment; il s'expliqua plus ouvertement, et demanda positivement que Béthencourt lui cédât la souveraineté d'une partie des îles. Enfin, les choses en vinrent au point qu'ils allèrent tous les deux en Espagne faire valoir leurs droits auprès de Henri III. Béthencourt eut gain de cause, et Gadifer, outré de dépit, résolut de ne plus mettre le pied aux Canaries. Béthencourt se hâta d'y retourner, et eut à calmer, en arrivant, des troubles suscités par les partisans de Gadifer, à la tête desquels se trouvait son bâtard, nommé *Hannibal*. Béthencourt eut encore quelques démêlés avec les habitants de l'île Fortaventure, qui bientôt se rendirent à discrétion et embrassèrent aussi le christianisme. Il prit alors la résolution de s'éloigner une troisième fois, et d'aller chercher lui-même en France de nouveaux moyens pour consolider ses établissements. Il laissa le commandement des troupes à Jean le Courtois, dont il avait éprouvé la fidélité, et partit de Fortaventure le 3 janvier 1405. Après un trajet de vingt-un jours, il arriva à Harfleur. Son séjour en Normandie ne fut prolongé que le temps nécessaire au rassemblement de tous les gens de bonne volonté qui voulurent le suivre. Il partit de Harfleur, avec deux navires chargés de vivres, ayant quatre-vingts hommes de troupes à bord, et des ouvriers de tous les métiers. Son neveu, Maciot de Béthencourt, fils de Regnauld, son unique frère, s'embarqua avec lui; ils furent reçus aux Canaries avec des acclamations de joie. Quoique les diverses tentatives qui avaient été faites sur la grande Canarie fussent demeurées sans succès, Béthencourt avait peine à renoncer à l'espoir de s'en emparer; il voulait, avant de s'y résoudre, s'assurer si tous les moyens étaient épuisés, et résolut de la visiter une dernière fois. Maciot, son neveu, resta à Fortaventure. Quant à lui, il partit avec trois galères. Les vents contraires l'ayant jeté sur les côtes du cap Bojador, il pénétra dans le pays, enleva plusieurs Africains, ensuite il se rembarqua et vint à la grande Canarie. Ses galères furent dispersées dans le trajet, et la sienne arriva seule; elle fut ralliée bientôt par une des deux autres. Les troupes, enflées des succès qu'elles avaient remportés à la côte d'Afrique, engagèrent un combat avec les habi-

tants sans avoir reçu d'ordre, et furent repoussées avec une grande perte. Il y eut vingt-deux hommes tués, parmi lesquels se trouvaient Jean le Courtois et Hannibal, bâtard de Gadifer. Béthencourt, forcé d'abandonner la grande Canarie, poursuivit la conquête des autres îles, et se dirigea sur l'île de Palme, où il trouva sa troisième galère; il attaqua, avec toutes ses forces, les insulaires, en tua un grand nombre et fit des prisonniers. Plusieurs de ses gens s'y établirent. Béthencourt obtint les mêmes succès à l'île de Fer et revint à Fortaventure. Son dessein étant de retourner en France, il distribua les terres à tous ceux qui l'avaient aidé à conquérir les îles, et régla les affaires du gouvernement. Son neveu, Maciot de Béthencourt, fut institué gouverneur, en qualité de son lieutenant; il lui enjoignit de rendre la justice suivant les coutumes de France et de Normandie, et lui recommanda d'envoyer au moins deux navires par an dans les ports de cette province. Béthencourt accorda à son neveu le tiers des impôts qu'il percevrait dans les îles, tant qu'il les administrerait en son nom. Les deux autres tiers devaient être employés, pendant cinq ans, à la construction d'édifices publics, et ensuite lui être envoyés. Il partit le 15 décembre 1405, se rendit d'abord en Espagne, et ensuite à Rome, où il obtint du pape un évêque pour les Canaries. Il revint, au commencement de 1406, dans ses terres, où il mourut dix-neuf ans après. Jean de Béthencourt, d'un caractère entreprenant, était doux, modeste et désintéressé; il chercha de bonne-foi à convertir les sauvages. Sa femme était de la maison de Fayel en Champagne; elle mourut avant lui sans avoir eu d'enfants. Son frère Regnauld fut son seul héritier, et après lui la seigneurie des Canaries resta à Maciot de Béthencourt, qui en avait été gouverneur depuis la conquête. La plupart des historiens et le *Dictionnaire de Moréri* donnent à Jean de Béthencourt le titre de roi des Canaries; ses deux chapelains se servent une ou deux fois de cette qualification : mais c'est en parlant de son autorité sur les naturels du pays, qui probablement l'appelaient leur roi : il est certain qu'il n'a jamais pris juridiquement que la qualité de seigneur des Canaries. Bergeron, l'éditeur de la relation, dit avoir vu un acte de 1417 où il prenait cette qualité. Son frère en avait hérité, comme il paraît par deux actes, dont l'un est de 1426 et l'autre de 1434. Cette qualité lui est donnée dans ce dernier par le prévôt des marchands et les échevins de Paris. Mariana et Zurita disent que Maciot de Béthencourt fut forcé de vendre la seigneurie des Canaries à un Pedro Barba; que celui-ci la revendit à Fernand Peraça; ensuite qu'elle passa entre les mains de Diégo Herrera. Nicols, facteur anglais, dit qu'elle appartenait, en 1528 a Augustin Herrera. Il existe une bulle du pape Clément VI, en date du 15 décembre 1344, qui conférait la souveraineté de toutes ces îles à Louis de la Cerda, comte de Clermont; mais le Portugal mit obstacle à son exécution, prétendant que ces îles avaient été découvertes par ses sujets, et lui appartenaient. (*V.* Joseph de Viera y Clavijo : *Noticias de la historia general de las islas Canarias*, Madrid, 1772, 3 vol. in-4°.) La relation de la conquête des Canaries par Béthencourt est le plus ancien monument qui nous reste des établissements que les Européens ont fait outre-mer; elle rend le nom de Béthencourt illustre dans l'histoire. C'est cette considération qui nous a engagés à donner une

aussi grande étendue à ce qui le concerne. On a prétendu que les marchands normands de Dieppe, compatriotes de Béthencourt, entretenaient un commerce très florissant avec les côtes d'Afrique, en 1392, c'est-à-dire vingt ans avant la conquête des Canaries. On peut voir, dans la relation dont on vient de donner l'extrait, si c'est avec raison qu'on leur a attribué l'honneur d'avoir découvert les côtes d'Afrique, et de s'y être établis avant les Portugais (*Voy.* LABAT). R—L.

BÉTHENCOURT (MACIOT). *Voy.* l'article précédent.

BETHISAC (JEAN), conseiller et favori de Jean de France, duc de Berri, frère de Charles VI, natif de Béziers, sortit de l'obscurité par des voies honteuses. D'abord secrétaire du duc de Berri, qui lui donna bientôt sa confiance, il opprima les peuples du Languedoc au nom de son maître, qui était gouverneur de cette province. Fertile en expédients ruineux, il rançonna les villes et les campagnes, s'enrichit par des déprédations et des rapines. Il jouissait en paix de toute la faveur de son maître et du fruit de ses concussions, étalant à Béziers et à Toulouse le faste d'un prince, lorsque Charles VI monta sur le trône. Sensible aux malheurs et aux plaintes de ses sujets du Languedoc, Charles ôta le gouvernement de la province au duc de Berri son frère, et fit arrêter en 1389 Bethisac, le plus coupable de ses agents. On instruisit son procès. Ses immenses richesses déposaient contre lui. « Messeigneurs, répond-il à ses » juges, qui lui demandaient comment il avait amassé de si grands » trésors, monseigneur de Berri veut » que ses gens deviennent riches. » Cependant, ayant prouvé que toutes les sommes qu'il avait levées sur la province avaient été remises au duc de Berri, et ce prince ayant envoyé le sire de Nantouillet devers le roi pour réclamer Bethisac et avouer tout ce qu'il avait fait, on employa alors, pour le perdre, un artifice dont ses juges auraient dû rougir. Un faux ami vint l'effrayer en prison, et lui persuada de s'avouer coupable de quelque crime qui le fît renvoyer à la justice ecclésiastique. Bethisac suivit ce perfide conseil, et déclara qu'il était hérétique, pédéraste, et de plus qu'il ne croyait point à l'immortalité de l'ame : « Sainte Marie, dirent ses juges! » Bethisac vous errez grandement » contre l'Église, et vos paroles demandent le feu. — Je ne sais, » répondit Bethisac, si mes paroles » demandent feu ou eau; mais j'ai » tenu cette opinion depuis que j'ai » connaissance, et la tiendrai jusqu'à » la fin. » On n'en demandait pas davantage. Sa confession ayant été rapportée au roi, déjà prévenu contre lui, ce prince s'écria : « C'est un » mauvais homme; il est hérétique » et larron; nous voulons qu'il soit » ars et pendu, ne ja pour bel oncle » de Berri, il n'en sera excusé ni déporté. » On renvoya alors Bethisac à l'évêque de Béziers, qui lui fit son procès, et le condamna à être brûlé vif comme hérétique et pédéraste. Les inquisiteurs l'ayant remis ensuite à la justice séculière, on le conduisit au supplice sur la grande place de Toulouse, en décembre 1389, pendant le séjour de Charles VI dans cette ville. Dès que Bethisac aperçut le bûcher, il reconnut son imprudence, et voulut se rétracter et protester. On ne lui en donna pas le temps. En vain il invoqua l'appui de son maître, on le précipita dans les flammes, et le roi le vit brûler des

fenêtres de son palais. Le duc de Berri, furieux du supplice de son favori, jura de venger cet affront sur les ministres qui disposaient de l'autorité. B—p.

BETHIZY (Jean-Laurent de), né à Dijon, le 1er. novembre 1702, fut maître de musique à Paris. On a de lui, I. un ouvrage très bien fait, intitulé : *Exposition de la théorie et de la pratique de la musique*, Paris, 1754, 1764, in-8°.; II. *Lettre à Madame.... sur le discours de Rousseau touchant l'inégalité des conditions*, 1756, in-8°.; III. *Ode sur la campagne du prince de Conti en Italie*, 1745, in-8°. Il a fait la musique de l'opéra de l'*Enlèvement d'Europe*. K.

BETHLEM-GABOR, c'est-à-dire, Gabriel-Bethlem, prince de Transylvanie, fils d'un gentilhomme pauvre et calviniste, s'attacha d'abord à Gabriel Battori, prince de Transylvanie, combattit sous ses ordres, et passa ensuite à Constantinople, où il se fit estimer des Turks par son courage. L'ambition le rendit ingrat envers son ancien bienfaiteur. Après l'avoir rendu odieux aux Transylvains et suspect aux Turks, il profita du crédit qu'il s'était acquis à Constantinople pour lui faire déclarer la guerre. Bethlem-Gabor marcha lui-même avec une armée turke contre Battori. L'ayant vaincu en 1613, il se fit proclamer prince de Transylvanie. L'empereur Mathias prétendait à cette principauté; mais la politique othomane et la valeur de Bethlem-Gabor en décidèrent autrement. Les sulthâns n'eurent jamais d'allié plus fidèle, ni les empereurs d'Allemagne d'ennemi plus dangereux. A peine reconnu prince de Transylvanie, il souleva la Hongrie contre Ferdinand II, successeur de Mathias, prit plusieurs places, et se fit proclamer roi, en 1618. Soutenu des Othomans et des Tatars, il entra en Autriche à la tête de cinquante mille hommes, ravagea la Moravie, bloqua l'armée impériale, et ne se vit arracher la victoire que par la défection des Musulmans, qui refusèrent d'entreprendre une campagne d'hiver. L'approche de Tilly, un des plus habiles généraux de son temps, l'obligea de se retirer sous Cassovie et de traiter avec l'empereur. Bethlem renonça au nom de roi de Hongrie; mais il conserva ses conquêtes, et fut reconnu pour souverain de la Transylvanie. Ambitieux, inquiet et inconstant, aucun serment ne liait sa bonne foi, et la paix n'était à ses yeux qu'un délai utile pour préparer de nouvelles guerres. Celles qu'il ne tentait pas, il les suscitait à ses voisins. Ce fut ainsi qu'il attira sur les Polonais, qu'il redoutait, la formidable invasion de 1621, qui tourna à la honte des Othomans, et amena la déposition et la mort du sulthân Osman II. Bethlem-Gabor allait reprendre les armes contre les impériaux, avec lesquels il venait de signer une nouvelle paix, lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie qui le mit au tombeau, en 1629. Il avait occupé le trône dix-huit ans. Dès l'âge de dix-sept, il avait commencé à porter les armes, et s'était trouvé à quarante-deux combats. Il ne manqua ni de courage, ni de conduite; mais, comme prince chrétien, il mérita le reproche d'avoir employé de brillantes qualités plus encore à la ruine de la chrétienté qu'au profit d'une ambition désordonnée, dont sa race ne devait pas recueillir les fruits. Bethlem-Gabor mourut sans enfants; après avoir ordonné vainement que la princesse sa femme, Catherine, sœur de l'électeur de Brandebourg, lui succéderait dans la souveraineté de la Transylvanie. On ob

serva qu'il fit en même temps des legs à l'empereur d'Allemagne et au Grand-Seigneur. S—Y.

BETHLEN (Wolfgang, comte de), chancelier de Transylvanie au milieu du XVIIe. siècle, fut chargé des affaires les plus importantes de son pays. Dans une invasion qu'ils firent, les Tatars détruisirent son château de Kreusch après l'avoir pillé, l'emmenèrent prisonnier, et le massacrèrent dans la route. Wolfgang avait composé une histoire de son pays qui allait depuis Louis, roi de Hongrie en 1526, jusqu'en 1600. Il la faisait imprimer dans son château, lors de l'invasion dont on vient de parler. A l'approche des Tatars il se hâta de la jeter dans un caveau dont il fit murer l'ouverture. Ce ne fut qu'au bout d'un siècle qu'un de ses descendants, ayant voulu rebâtir le château, trouva le caveau rempli des feuilles de l'ouvrage amoncelées sans ordre, la plupart pourries ou presque entièrement détériorées. On ne put en rassembler d'intactes que de quoi former deux exemplaires complets, qui furent remis à M. Krants. Il en déposa un dans la bibliothèque du comte de Schaffgotsch à Hermsdorff, et l'autre dans celle de Breslau, dont il était bibliothécaire; c'est sur l'un de ces deux exemplaires qu'elle a été réimprimée sous ce titre : *Historiarum Pannonico-Dacicarum libri X*, in-fol., sans lieu ni date : c'est ainsi du moins que cette histoire est rapportée par Vogt, d'après Köhler, *Recreat. hist. numismat.*, tom. IX; mais ces faits sont au moins très inexacts. Le chancelier Bethlen mourut en 1679, âgé seulement de 31 ans. Son épitaphe, rapportée par Bodius, ne fait point mention de sa captivité chez les Turks ou Tatars. Son ouvrage, imprimé en 1690, dans son château de Keresd (ou Küross), par les soins de son frère cadet, Alexis Bethlen, forme 802 pag. in-fol., et se termine par la réclame *tum imò* : le titre et la dédicace y manquent aussi. On en connaît plusieurs exemplaires outre les deux cités par Köhler. M. Hochmeister en a publié, vers 1796, une nouvelle édition, enrichie de la continuation et des notes que M. Sewarz de Cassel avait laissées à la bibliothèque de Göttingen. L'ouvrage original, divisé en dix livres, avec le commencement du onzième, comprend l'histoire très détaillée de la Transylvanie et des pays voisins, depuis 1526 jusqu'à 1601. Malgré quelques erreurs, cette histoire est très précieuse, contenant beaucoup de faits d'après des monuments authentiques et qui ne sont connus que par cet auteur. (Pour plus de détails, *voy.* Haner, *De scriptorib. rer. Hung.*, Wien., 1798, in-8°.) On a confondu Wolfgang avec Jean, comte de Bethlen, également chancelier de Transylvanie, mort en 1678, à qui l'on doit un abrégé intitulé : *Rerum Transylvaniæ libri IV*, depuis 1629 jusqu'en 1663, Amsterdam, 1664, in-12. Cette première partie a été réimprimée à Hermanstadt en 1782, et la seconde, jusqu'en 1673, l'a été l'année suivante à Vienne, par les soins du P. Horanyi, des écoles pies. Ce livre ressemble plus à un journal particulier qu'à une histoire travaillée avec soin. La latinité en est quelquefois barbare. — La comtesse de Bethlen, de la même famille, a cultivé les lettres avec succès dans le 18e. siècle, et a laissé en langue hongroise un ouvrage intitulé le *Bouclier chrétien*, ainsi que des *Mémoires* de sa vie.

T—d et C. M. P.

BETHSABÉE. *Voy.* David et Salomon.

BETHUNE (Philippe de), comte de Selles et de Charost, frère puîné du célèbre Maximilien de Bethune, duc de Sully, et sixième fils de François, baron de Rosny, servit avec distinction les rois Henri III et Henri IV dans toutes les guerres de la ligue, fut successivement lieutenant-général, gouverneur de Rennes, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Gaston, duc d'Orléans, second fils de Henri IV, et employé, sous les règnes de ce prince et de Louis XIII, dans plusieurs ambassades qui lui méritèrent la réputation d'un des plus habiles négociateurs de son temps. Envoyé d'abord auprès de Jacques VI, roi d'Écosse, il passa ensuite à Rome, en 1601, et y résida en qualité d'ambassadeur sous trois papes, Clément VIII, Léon XI et Paul V; il eut même part à l'élection de ces deux derniers pontifes, qui furent élus selon les intérêts de la France. L'Italie était troublée alors par les différends survenus entre le roi d'Espagne et les ducs de Savoie et de Mantoue; le comte de Bethune se rendit médiateur entre ces princes, et tout fut terminé par le traité de Pavie, en 1619. Il fut envoyé ensuite, conjointement avec le cardinal de la Rochefoucault, à Angoulême auprès de la reine-mère, Marie de Médicis, qui s'était retirée de la cour, et il résida auprès de cette princesse jusqu'à sa réconciliation avec son fils, à laquelle il contribua puissamment. Ses négociations à ce sujet furent imprimées et publiées à Paris, en 1673, in-fol. En 1624, le comte de Bethune fit partie de l'ambassade extraordinaire envoyée par Louis XIII vers l'empereur Ferdinand II (*V.* Angoulême). Le roi le choisit ensuite pour son ambassadeur extraordinaire auprès du pape Urbain VIII. Cette ambassade était importante; car, indépendamment des affaires de Rome, Bethune fut chargé de celles de la Valteline, pour laquelle il signa un traité avec l'ambassadeur d'Espagne, en 1627. Il négocia, en 1629, un projet d'union entre la France, le pape et la république de Venise, contre la maison d'Autriche, et il réussit à la satisfaction des trois puissances intéressées. Vers la fin de sa carrière, le comte de Bethune se retira dans son château de Selles en Berri, où il mourut, en 1649, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il est auteur d'un ouvrage estimé, intitulé: *Diverses observations et maximes politiques, pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*. Cet ouvrage se trouve à la suite de l'*Ambassade de M. le duc d'Angoulême* (*Voy.* Angoulême). — Son fils, Hippolyte de Bethune, qui suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, et servit avec distinction aux sièges de Montauban, la Rochelle, Corbie, etc., mourut le 24 septembre 1665, âgé de soixante-deux ans, après avoir légué à Louis XIV deux mille cinq cents volumes manuscrits, dont plus de douze cents regardent l'histoire de France, rassemblés par les soins de son père et les siens. Ils furent tous déposés dans la Bibliothèque du roi. Bethune légua encore à ce prince un grand nombre de tableaux originaux des meilleurs maîtres d'Italie, des statues et des bustes antiques de marbre et de bronze. B—p.

BETHUNE-CHAROST *V.* Charost-Bethune.

* BETHUNE. *Voy.* Sully.

BÉTIS, ou BATIS, eunuque du roi de Perse, et gouverneur de Gaza en Syrie, défendit cette place avec beaucoup de valeur contre Alexandre-le-Grand, qui fut même blessé à ce siège. La ville fut cependant prise

d'assaut au bout de deux mois, et ses habitants, ne voulant pas se rendre, furent tous tués en combattant. Bétis eut sans doute le même sort. Quinte-Curce prétend qu'il tomba vivant entre les mains d'Alexandre, qui le fit attacher, par les pieds, à son char, et le traîna autour de la ville. On voit, par un passage de Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité de l'arrangement des mots*, que Quinte-Curce avait pris ce conte d'un certain Hégésias, qui avait écrit l'histoire d'Alexandre de la manière la plus ridicule. Il n'en est point question dans *Diodore de Sicile*, *Arrien*, ni *Plutarque;* ce qui a décidé M. de Ste.-Croix à rejeter ce récit. C—R.

BETTA (FRANÇOIS) DAL TOLDO (et non pas *de Toledo*, ce qui en ferait un espagnol), fut un jurisconsulte italien du 16e. siècle. Né à Roveredo en 1526, il fut appelé, dès sa jeunesse, à réformer, non *le code*, mais les statuts municipaux de sa patrie, et député à Vienne pour en obtenir la confirmation. Il remplit divers emplois honorables, d'abord auprès du cardinal Christophe Madruzzi, ensuite dans le duché de Parme, où il eut même, pendant l'absence du duc Octave Farnèse, le titre de vice-duc; enfin, dans la principauté de Trente, où il fut commissaire-général et lieutenant du cardinal Louis Madruzzi, neveu du cardinal Christophe. En 1583, l'archiduc Ferdinand lui accorda, par un diplôme, la permission d'ajouter à son nom celui d'un bien noble appelé le *Toldo*, qui lui appartenait (ce qui est fort différent du don d'un fief qu'on prétend lui avoir été fait par ce prince, mais ce qui devait suffire pour ne pas ajouter au nom de *Betta* le surnom de *Toledo*, au lieu de *dal Toldo*); il obtint, en 1561, du pape Pie IV, par un autre diplôme, le titre de comte palatin. Le duc de Parme, Alexandre, successeur d'Octave, le fit, en 1587, président du sénat ou du conseil suprême de justice qu'il venait de créer; enfin, le duc Ranuce ayant remplacé Alexandre, mort en Flandre, nomma François Betta son conseiller et auditeur-général du gouvernement de Parme. Betta mourut en cette ville, l'an 1599. Jacques Tartarotti, et non Tarlarotti, dans son Essai d'une bibliothèque du Tyrol, *Saggio della Bibliot. Tirolese*, dit avoir retrouvé à Chiusole, village du canton de Roveredo, quatre volumes de Consultations laissées en manuscrit par cet habile jurisconsulte. Malgré la carrière honorable qu'il a fournie, et malgré cet ouvrage qui n'a point été imprimé, nous n'aurions peut-être point parlé de lui, si nous n'avions cru nécessaire de rectifier plusieurs fautes d'un Dictionnaire devenu fameux, sinon célèbre, par le bruit que son entrepreneur fait dans le monde, et sur lequel on ne peut jeter les yeux sans y trouver à toute page de pareilles erreurs. — Félix-Joseph BETTA, né à Roveredo, comme le précédent, était sans doute de la même famille. Il était prêtre, et fut revêtu, en 1735, de la dignité d'archiprêtre dans sa patrie. Il cultiva les lettres et la poésie, en même temps que les sciences sacrées. Les archives de l'académie des Agiati de Roveredo conservent de lui des vers tant latins qu'italiens, et plusieurs morceaux en prose. Quelques-unes de ses poésies sont éparses dans les recueils du temps. Il mourut sexagénaire le 11 novembre 1765. — On parle encore d'un abbé J. B. BETTA, parent de Félix-Joseph, et qui se retira chez lui. Il était de la même académie des Agiati, et publia dans quelques recueils, sous le nom

académique d'*Aminta Lazarino*, non des poésies, mais des morceaux en prose intitulés *Journées pastorales*, où il s'étudiait à imiter l'*Arcadie* de Sannazar. G—É.

BETTERTON (Thomas), l'un des plus célèbres acteurs du théâtre anglais, naquit à Westminster, en 1635. Son père était employé dans les cuisines du roi Charles Ier. L'esprit et les dispositions qu'il montra de bonne heure engagèrent ses parents à lui faire faire quelques études; mais le malheur des temps l'ayant empêché d'en profiter, il entra, en qualité d'apprenti, chez le libraire John Holden, où il eut occasion de connaître sir William Davenant, dont Holden avait publié un poëme intitulé *Gondibert*. Le puritanisme régnant en Angleterre sous Cromwell avait interdit toute espèce de représentation dramatique. Cependant, en 1656, sir William Davenant, ayant obtenu, avec beaucoup de peine, la permission de faire représenter des espèces d'opéras, probablement assez informes pour ne pas alarmer les principes du gouvernement, il engagea dans sa troupe le jeune Betterton. Après la restauration, la cour de Charles II rapporta de France le goût des spectacles, qui brillaient alors du plus grand éclat à la cour de Louis XIV. La nation anglaise se livra avec passion à un amusement dont elle avait été longtemps privée, et dont la jouissance était encore une conquête faite sur le parti dont on venait de triompher. Il s'éleva à Londres, sous la protection du gouvernement, deux troupes d'acteurs, dont l'une s'établit à Drury-Lane, sous le nom de *Compagnie du Roi*, et l'autre à Lincoln's Inn, sous celui de *Compagnie du Duc*. Betterton fut envoyé en France, par Charles II, pour y acquérir de nouvelles lumières sur les moyens de perfectionner les représentations théâtrales, et en rapporta, dit-on, l'usage des décorations mobiles et analogues au sujet, qu'on substitua aux tapisseries qui avaient fait jusqu'alors le seul ornement de la scène. Ce fut aussi à cette époque que les femmes montèrent pour la première fois sur le théâtre; et cette nouveauté contribua encore à attirer la foule. Les acteurs étaient regardés comme particulièrement attachés à la personne du roi; quelques-uns même portaient la livrée de sa maison. Charles, ou le duc d'Yorck son frère, prenaient la peine d'accommoder eux-mêmes les différends qui s'élevaient entre eux. Cette importance, attachée par une cour voluptueuse à tout ce qui contribuait à ses plaisirs; la disposition qu'un peuple, nouvellement rentré en possession de ses rois, montrait naturellement à se laisser dominer par l'influence de la cour, donnaient aux acteurs, quoiqu'alors très peu payés, une existence supérieure à celle qu'ils eurent depuis. En 1675, on représenta chez le roi l'opéra de *Caliste*; Betterton y joua un rôle avec plusieurs hommes de la cour et avec les filles du duc d'Yorck, à qui mistriss Betterton, sa femme, avait donné des leçons. En 1686, la première passion du public étant un peu ralentie, ne suffisait plus à soutenir deux théâtres : les deux compagnies se réunirent, et ce fut alors que Betterton s'éleva à son plus haut degré de réputation. On voit qu'il a chanté dans l'opéra, et il doit avoir joué aussi la comédie, puisque Steele (*Tattler*, No. 167) parle de sa gaîté dans le rôle de Falstaff; mais il paraît s'être fait remarquer principalement dans la tragédie, et surtout dans les pièces de Shakspeare. « Betterton, dit Cibber, était, comme acteur, ce que

» Shakspeare était comme auteur ; » sans rivaux, ils semblaient avoir » été formés l'un pour l'autre, et » destinés à se prêter un éclat mutuel. » Aussi son enthousiasme pour ce grand poète était-il tel qu'il fit un voyage dans le comté de Stafford, uniquement pour y visiter son tombeau et recueillir sur sa vie toutes les traditions conservées dans le pays. C'est à ces informations que Rowe, ami de Betterton, a dû la plus grande partie des particularités contenues dans ses *Mémoires sur Shakspeare.* Un caractère du jeu de Betterton, remarquable surtout pour le théâtre anglais, c'était la décence et la dignité qu'il savait conserver dans l'expression des passions les plus fortes. Ennemi des éclats de voix, des gestes outrés, et de tout ce qui enlève les applaudissements de la multitude, il disait « qu'il » ne connaissait pas d'applaudissement aussi flatteur qu'un silence attentif; qu'il y avait mille moyens » faux d'exciter dans son auditoire » de bruyants transports, mais qu'il » n'y en avait qu'un seul, la vérité » de l'action, pour le forcer au silence » C'était surtout, à ce qu'il paraît, par l'expression et le jeu passionné de sa physionomie, qu'il savait rendre de la manière la plus terrible ou la plus imposante, les passions violentes ou profondes; c'étaient celles qu'il réussissait le mieux à peindre. L'expression de surprise et de terreur qu'il donnait à la figure d'Hamlet, à la première apparition du spectre, était, dit-on, si vraie et si frappante, qu'ayant été remplacé dans ce rôle par un autre acteur, et jouant celui du spectre, il fut saisi de cette même expression que le nouvel acteur avait empruntée de lui, et demeura quelques instants sans pouvoir continuer son rôle. Malgré sa réputation et malgré l'estime que le public accordait à son caractère autant qu'à ses talents, Betterton, à la fin de sa vie, se trouva réduit à une situation assez malheureuse; mais, bien qu'accablé de goutte et d'infirmités, il supportait ses maux avec un courage et une sérénité extraordinaires. Cependant, les nombreux amis qu'il s'était acquis ne l'abandonnèrent pas. Deux tentatives faites pour lui procurer, par des souscriptions, les moyens de rétablir sa fortune, ayant successivement échoué, on donna au théâtre royal une représentation à son bénéfice, faveur très rare alors, et qu'on promit de renouveler tous les ans; mais l'année d'après, à l'époque fixée pour l'exécution, Betterton, attaqué d'un accès de goutte qui l'empêchait de se tenir sur ses pieds, et ne voulant pas faire manquer cette représentation dans laquelle il devait jouer, usa de quelques remèdes qui le mirent effectivement en état de paraître sur la scène. Il joua avec un talent et une vivacité extraordinaires, et fut couvert d'applaudissements; mais la goutte étant remontée par suite des remèdes mêmes qu'il avait employés, il mourut peu de jours après, le 20 mai 1710, âgé de soixante-quinze ans, et fut enterré avec beaucoup de solennité, à l'abbaye de Westminster. Betterton a fait deux ou trois comédies, qui ne sont remarquables que par l'entente du théâtre, et une coupe de scènes assez heureuse. L'une de ces pièces, *la Veuve amoureuse*, ou *l'Épouse libertine* (the Wanton Wife), est une imitation de *George Dandin*, dans laquelle, pour se conformer au goût du théâtre anglais, il a entremêlé une seconde action, l'intrigue de la *Veuve amoureuse*. S—D.

BETTI (ZACHARIE), élégant poète italien du 18e. siècle, naquit à Vérone,

le 16 juillet 1732, commença ses études à Brescia, dans le collége des jésuites, et fut forcé, par une santé faible, à revenir les terminer dans sa patrie. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est son poëme du Ver à soie : *Del baco da seta, canti IV, con annotazioni*, Vérone, 1756, in-4°. Il y traita de nouveau, et avec succès, un sujet déjà fort bien traité dès le 16ᵉ. siècle, dans *la Séréide* du Tesauro. Il dédia ce poëme au marquis Spolverini, auteur d'un autre bon poëme didactique sur la culture du riz, *la Coltivazione del riso*. Ses travaux poétiques étaient d'accord avec ses connaissances, dirigées en général vers l'agriculture. Son buste décore la salle des séances de l'académie d'agriculture de Vérone, dont il fut le fondateur. Entre autres académies, il fut membre de celle des *Géorgophiles* de Florence. Il avait composé un second poëme (*le Cascine*), accompagné de notes, comme le premier; mais on ne croit pas qu'il l'ait fait imprimer. Il mourut à Vérone en 1788. G—É.

BETTINELLI (XAVIER), l'un des littérateurs italiens les plus célèbres du 18ᵉ. siècle, naquit à Mantoue, le 18 juillet 1718. Après avoir étudié sous les jésuites, dans sa patrie et à Bologne, il entra, en 1736, au noviciat de cette société. Il y fit un nouveau cours d'études, et enseigna ensuite les belles-lettres, depuis 1739 jusqu'en 1744, à Brescia, où le cardinal Quirini, le comte Mazzuchelli, le comte Duranti et d'autres savants, composaient une illustre académie. Il commença à s'y faire connaître par quelques poésies composées pour les exercices scolastiques. Envoyé à Bologne pour y faire sa théologie, il continua en même temps de cultiver son talent poétique, et fit aussi, pour le théâtre de ce collége, sa tragédie de *Jonathas*. Le nombre des savants et des littérateurs réunis dans cette ville surpassait de beaucoup celui qu'il avait trouvé à Brescia. L'institut récemment fondé par le comte Marsigli, l'académie Clémentine du dessin, l'école de l'astronome-poëte Manfredi, la réputation naissante de ses savants et ingénieux élèves, Zanotti, Algarotti, etc., fixaient alors sur Bologne les regards du monde littéraire. C'est au milieu de cette réunion, où il fut admis, que Bettinelli acheva son éducation, et atteignit l'âge de trente ans. Il passa, en 1748, à Venise, où il alla professer la rhétorique. Il en sortit pour d'autres missions, et y retourna plusieurs fois. On voit par quelques-unes de ses épîtres en vers libres, ou *sciolti*, qu'il y fut lié d'amitié avec tout ce que cette ville et cet état possédaient alors de plus illustre. Il fut destiné par ses supérieurs à la carrière oratoire; mais la faiblesse, de sa poitrine le força d'y renoncer. La direction du collége des nobles, à Parme, lui fut confiée en 1751; il y dirigeait principalement les études poétiques, historiques, et les exercices du théâtre; il y resta huit ans; mais ce ne fut pas sans voyager dans plusieurs villes d'Italie, soit pour les affaires de sa compagnie, soit pour sa propre satisfaction ou pour sa santé. Il fit, en 1755, un plus long voyage, parcourut une partie de l'Allemagne, vint jusqu'à Strasbourg et à Nancy, et retourna par l'Allemagne en Italie, emmenant avec lui deux jeunes princes, fils ou neveux du prince de Hohenlohe, qui l'avait prié de se charger de leur éducation. Il fit l'année suivante un autre voyage en France avec l'aîné de ces deux jeunes princes, et logea, à Paris, au collége de Louis-le-Grand. Ce fut pendant ce voyage qu'il écrivit les fameuses *Lettres de*

Virgile, et qu'elles furent imprimées à Venise avec ses *sciolti* et ceux de Frugoni et d'Algarotti. Les opinions, et, osons le dire nettement, les hérésies littéraires, spirituellement soutenues dans ces lettres contre les deux grandes lumières de la poesie italienne, et surtout contre le Dante, lui firent beaucoup d'ennemis, et, ce qu'il y eut pour lui de plus fâcheux, le brouillèrent avec Algarotti. Voulant connaître de la France autre chose que Paris, il fit quelques excursions en Normandie et dans d'autres provinces; il alla surtout en Lorraine, à la cour du roi Stanislas, d'où il se rendit à Lyon, et de là aux Délices, près de Genève, où il alla visiter Voltaire. Cette visite eut des particularités piquantes : on en trouve plusieurs détails dans deux articles du *Publiciste* (26 brumaire et 1er. frimaire an 7), mais avec beaucoup d'inexactitudes. Par exemple, on y fait de Bettinelli un frère servite, au lieu d'un jésuite, et on le donne pour né à Vérone, tandis qu'il l'était à Mantoue. Voltaire ne l'ignorait pas, lorsqu'en lui envoyant à son auberge une édition de ses œuvres, il y joignit ce quatrain, où il faisait allusion aux *Lettres de Virgile* :

Compatriote de Virgile,
Et son secrétaire aujourd'hui,
C'est à vous d'écrire sous lui :
Vous avez son ame et son style.

De Genève, où il consulta Tronchin, Bettinelli se rendit à Marseille, de là à Nîmes, et repassa par Gênes en Italie et à Parme, où il arriva en 1759. La même année, il fit un voyage à Venise, et de là à Vérone, avec intention de s'y fixer. Il y resta jusqu'en 1767; ayant repris les travaux de la prédication et de l'enseignement, il convertissait la jeunesse, dit le chevalier Pindemonte dans ses *Poesie campestri*, à Dieu dans l'église, et au bon goût dans sa maison. Il était depuis quelques années à Modène, et il venait d'y être nommé professeur d'éloquence, lorsqu'en 1773 l'ordre des jésuites fut aboli en Italie. Alors il retourna dans sa patrie, où il reprit ses travaux littéraires avec une nouvelle ardeur. Il y publia plusieurs ouvrages; et regrettant, à ce qu'il paraît, d'avoir tant écrit dans sa vie sans avoir pu jusqu'alors rien écrire pour plaire aux femmes, sans doute à cause de l'habit qu'il portait, il s'en dédommagea en publiant de suite sa correspondance entre deux dames, ses lettres à Lésbie sur les épigrammes, ses lettres sur les beaux-arts, et enfin ses vingt-quatre dialogues sur l'amour. Il venait de les publier, en 1796, quand la guerre éclata de toutes parts en Italie, et quand le siége mis par les Français devant Mantoue l'obligea d'en sortir. Il se retira à Vérone, et s'y lia de l'amitié la plus intime avec le chevalier Hippolyte Pindemonte, malgré la disproportion de leur âge. En 1797, lorsque Mantoue se fut rendue, il y retourna, et, quoique presqu'octogénaire, il reprit ses travaux et sa manière de vivre accoutumée. Il commença, en 1799, une édition complète de ses œuvres, qui fut terminée à Venise en 1801, en 24 vol. in-12. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il conservait encore sa gaîté et la vivacité de son esprit; enfin, le 13 septembre 1808, après quinze jours de maladie, il mourut avec la fermeté d'un philosophe et tous les sentiments d'un homme religieux. Il serait trop long de donner la liste de tous ses ouvrages, et d'en spécifier les éditions séparées; il suffira de les indiquer dans l'ordre où il les a placés lui-même dans cette dernière édition. I. *Ragionamenti filosofici, con annotazioni.* Ces discours philosophi-

ques, qui remplissent les deux premiers volumes, forment un cours de morale religieuse, dans lequel l'auteur avait eu dessein de montrer l'homme sous tous les rapports et dans tous les états, en suivant l'ordre des livres saints, et traitant d'abord de l'homme créé, de l'homme raisonnable, de l'homme maître des créatures, et ensuite de l'homme dans les différents états d'isolement, de société, d'innocence, d'erreur, de repentir, etc. Il n'en a écrit que dix discours; les notes sont elles-mêmes de petits traités philosophiques sur la beauté en général, sur la beauté d'expression, sur la physionomie, etc. II. *Dell' entusiasmo delle belle arti*, 2 vol. en trois parties, dont la dernière est un appendix des deux autres, et traite de l'histoire de l'enthousiasme chez les différents peuples, et de l'influence qu'ont eue sur l'enthousiasme, les climats, les gouvernements, et toutes les modifications sociales. Dans les deux premières parties, l'auteur, qui n'était pas très sujet à l'enthousiasme, en parle quelquefois peu clairement, se gonfle, au lieu de s'élever, et, cherchant avec effort une chaleur qui lui est étrangère, reste froid. III. Huit *Dialoghi d'amore*, 2 vol. Le but de l'auteur est de montrer l'influence que l'imagination, la vanité, l'amitié, le mariage, l'honneur, l'amour de la gloire, l'étude des sciences, la mode, ont sur cette passion, et ensuite l'empire qu'elle exerce dans les productions des arts, de l'esprit, et surtout de l'art dramatique. Le dernier, qui a pour titre : *De l'Amour et de Pétrarque*, est suivi de l'*Éloge de Pétrarque*, l'un des meilleurs morceaux de l'auteur. IV. *Risorgimento negli studj, nelle arti e ne' costumi dopo il mille*, 3 vol.; ouvrage regardé en Italie comme superficiel, mais qui cependant contient des aperçus lumineux, et où les faits sont souvent présentés sous un point de vue philosophique qui ne manque ni de nouveauté, ni de justesse. V. *Delle lettere e delle arti Mantovane; lettere ed arti Modenesi*, etc., 1 vol., presque tout rempli, comme on voit, de morceaux d'histoire littéraire, principalement consacrés à la gloire de Mantoue, patrie de l'auteur. VI. *Lettere dieci di Virgilio agli Arcadi*, 1 vol. Ces lettres, qui ont été traduites en français par M. de Pommereul, Florence (Paris), 1778, in-8°., sont celui des ouvrages de Bettinelli qui a fait le plus de bruit. Les admirateurs des deux anciens poètes qui font le plus d'honneur à l'Italie ne les lui pardonnent pas encore. Elles sont suivies, dans ce volume, des *Lettere d'un Inglese ad un Veneziano*, qui roulent un peu vaguement sur divers sujets de littérature. VII. *Lettres italiennes d'une dame à son amie sur les beaux-arts*, et *Lettres d'une amie, tirées de l'original et écrites au courant de la plume*, 3 vol.; dont les *Lettres sur les beaux-arts* ne remplissent que le premier. VIII. *Poesie*, 3 vol., contenant sept petits poëmes, ou *poemetti*; seize épîtres en vers libres, (*versi sciolti*), des *sonetti, canzoni*, etc. Sans s'y montrer jamais grand poète, l'auteur y est toujours poète élégant et ingénieux. Ces trois volumes sont précédés d'un très bon discours sur la poésie italienne. Plusieurs des épîtres et des *poemetti* sont assaisonnés du sel de la satire : tel est le poëme en quatre chants intitulé : *Le Raccolte* (les Recueils), dans lequel Bettinelli tourne spirituellement en ridicule ces insipides recueils de vers que l'on voyait de son temps paraître à tout propos en Italie: c'est ce que notre curieux *Dictionnaire historique*, cri-

tique, etc., appelle *Raccolti*..... Mais il a fait sur tout ceci un bien autre chef-d'œuvre. Croirait-on qu'un homme, tel que Bettinelli, qui a joué un pareil rôle dans la littérature du 18[e]. siècle, n'ait obtenu qu'un petit article de quinze lignes? Sur ces quinze, en voici cinq trop plaisantes pour que nous n'en amusions pas nos lecteurs. Les ouvrages de Bettinelli ont été recueillis, nous dit-on, à Venise en 1802 (c'est, à un an près, l'édition dont nous nous occupons en ce moment, et qui a été la dernière), mais voici le merveilleux : « Tous ces ouvrages y sont, continue-t-on, sous » le titre de *Raccolti*, canti IV, Vened., 1761; le même augmenté, » Milan, 1752. Les lettres critiques » ont été traduites par Langlard, » 1709, in-12 (cette dernière date seulement a été corrigée dans l'*errata*). » Ce jésuite (Langlard apparemment) » est mort le 13 septembre 1808. » Les expressions manquent pour qualifier un pareil récit comme il le mérite, ou plutôt il n'y a rien à en dire; quand on l'a lu, quand on sait qu'on en trouve fréquemment de pareils dans ce beau dictionnaire, quand on voit tout ce qui se passe et tout ce qu'on ne rougit pas d'écrire à son occasion..... tout est dit. Mais revenons aux ouvrages de Bettinelli, dont ce maudit *Raccolti* nous a trop écartés. IX. *Tragedie*, 2 vol.; ces tragédies sont : *Xercès*, *Jonathas*, *Démétrius Poliorcètes*, et *Rome sauvée*, traduite de Voltaire; elles sont précédées de quelques lettres écrites en français et d'un discours en italien sur la tragédie italienne. Quelques lettres sur la tragédie, une entre autres sur les tragédies d'Alfiéri, viennent ensuite; et le second de ces deux volumes est terminé par un éloge du P. Granelli, jésuite, prédicateur et poète, auteur de quatre tragédies estimées, et qui le sont surtout pour l'élégance et la beauté du style : *Sedecia*, *Manasse*, *Dione* et *Seila*; celles de Bettinelli leur sont fort inférieures. X. *Lettere a Lesbia Cidonia sopra gli epigrammi*, 2 vol. : ce sont vingt-cinq lettres mêlées d'épigrammes, de madrigaux, et autres petites pièces, les unes traduites, les autres originales. XI. Enfin, un *Essai sur l'éloquence*, suivi de quelques lettres, discours et autres mélanges, 2 vol. Il y aurait de la témérité à porter un jugement sur une si grande diversité d'ouvrages, dont l'auteur a cessé depuis si peu de temps d'écrire et de vivre. Il semble, en général, qu'il y brille plus d'esprit et de talent que de chaleur et de génie; que l'on y trouve des opinions littéraires dictées par un goût qui n'était pas toujours sûr, et qui, énoncées publiquement de trop bonne heure, ont souvent mis l'auteur dans l'embarras, ou de se rétracter, ou de persister, avec un jugement plus formé, dans ce qu'il sentait bien être des erreurs de jeunesse; que sa philosophie, dont la partie morale est très pure, n'a, lorsqu'il veut s'élever à des questions métaphysiques, ni des principes assez définis, ni des déductions assez précises, et qu'elle est souvent verbeuse et déclamatoire; mais que, si ses idées ne sont pas toujours dignes d'éloge, son style l'est presque toujours; qu'après avoir eu aux yeux des philologues italiens, le tort de respecter trop peu les grands écrivains du 14[e]. siècle, il doit avoir auprès d'eux le mérite d'être resté constamment attaché à ceux du 16[e]., et aux auteurs ses contemporains, qui les ont pris pour guides; et d'avoir défendu jusqu'à la fin, par ses opinions et par son exemple, la plus belle des langues vivantes, contre la

corruption qui la menace, ou plutôt qui l'envahit de toutes parts. G—é.

BETTINI (Mario, et non pas Mourio), savant jésuite italien, naquit à Bologne, le 6 février 1582. Entré dans la compagnie en 1595, il fut dans la suite professeur de morale, de mathématiques et de philosophie, dans le collége de Parme. Il mourut à Bologne le 7 novembre 1657. Il joignait à l'étude des sciences, du goût pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine. Il a laissé: I. *Rubenus, hilarotragœdia satyra pastoralis*, Parme, 1614, in-4°. Cette pièce singulière plut par sa nouveauté, au point que, selon Alegambe (*Bibl. scriptor. Soc. Jesu*), elle fut réimprimée dans plusieurs endroits de l'Italie, traduite en plusieurs langues, et expliquée par des commentaires de Denis Rousfert. II. *Clodoveus, sive Lodovicus, tragicum sylviludium*, Parme, 1622, in-16; Paris, Cramoisy, 1624, in-12. Ce drame est dédié au roi de France, Louis XIII, et au P. Ange Grillo, l'un des plus intimes amis du Tasse (*Voy.* Grillo). III. *Lycæum morale, politicum et poëticum*, Venise, 1626, in-4°., ouvrage divisé en deux parties, dont la première est en prose, et la seconde en vers, intitulée: *Urbanitates poëticæ*; c'est un mélange de poésies lyriques de différents genres, qui furent imprimées à part la même année, sous ce titre: *Eutrapeliarum, seu Urbanitatum libri IV*, Venise, 1626, in-4°. On réimprima encore cette partie, en y joignant les deux drames ou tragédies pastorales citées ci-dessus, avec ce nouveau titre: *Florilegium variorum poematum et dramatum pastoralium libri IV*, Lyon, 1633, in-12, 9e. édition. Ses autres ouvrages n'appartiennent plus au littérateur et au poète, mais au savant. IV. *Apiaria universæ philosophiæ, mathematicæ, in quibus paradoxa et nova pleraque machinamenta ad usus eximios traducta et facillimis demonstrationibus confirmata exhibentur*, Bologne, 1641 et 1642, *tomi II*, in-fol.; *tomus III*, Bologne, 1645, 1654 et 1656, in-fol. A la fin de cet ouvrage, on trouve une explication d'Euclide, *Euclides explicatus*, qui fut aussi tirée à part, Bologne, 1642 et 1645, in-fol. V. *Ærarium philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1648, in-8°.; VI. *Recreationum mathematicarum Apiaria XII novissima*, Bologne, 1660, in-fol. Ce n'est que le 3e. volume de l'*Apiaria*, etc., ci-dessus, N°. IV, auquel l'imprimeur mit ce nouveau titre pour en accélérer le débit. G—é.

BETTS (Jean), médecin anglais, né à Winchester, fut expulsé de son collége, en 1648, par les commissaires du parlement, à cause de son attachement au catholicisme. Reçu docteur en 1654, il pratiqua son art avec une grande célébrité à Londres, et finit par être nommé médecin ordinaire du roi Charles II. On a de lui deux ouvrages: I. une Dissertation assez mauvaise *De ortu et naturâ sanguinis*, Londres, 1669, in-8°., à laquelle on ajouta *Medicinæ cum philosophiâ naturali consensus*, Londres, 1662, in-8°.; II. *Anatomia Thomæ Parri, annum centesimum quinquagesimum secundum et novem menses agentis, cum clarissimi viri Gulielmi Harvæi aliorumque adstantium medicorum regiorum observationibus*. Cette anatomie, d'un homme arrivé à l'âge de cent-cinquante deux ans et neuf mois, offre des observations très utiles. C. et A.

BÉTULÉE (Sixte). Son nom était en allemand, *Birck*; en latin, *Betula*, d'où l'on a fait *Bétulée*. Né à Mem-

mingen, en Souabe, le 2 février 1500, il étudia à Bâle, et fit de grands progrès dans la philosophie et les belles-lettres, qu'il enseigna ensuite avec succès. Il fut principal du collége d'Augsbourg, qu'il gouverna pendant seize ans avec beaucoup de réputation, et y mourut le 19 juin 1554. Il a composé divers ouvrages, tant en prose qu'en vers, dont les principaux sont : I. des *Notes sur Lactance*, que l'on trouve dans l'édition des œuvres de ce père de l'Église, Bâle, 1563, in-fol.; II. des *Commentaires sur le Traité de la nature des Dieux*, de Cicéron, Bâle, Oporin, 1550, in-8°., préférables à ceux de Pietro Marso. Ils sont rares et peu connus; mais on les retrouve tous deux dans les notes du P. Lescalopier, jésuite, imprimées sous le titre de : *Humanitas theologica*, Paris, Cramoisy, 1660, in-folio. III. Ses pièces dramatiques de *Susanne*, de *Judith* et de *Joseph*, prouvent qu'il avait du goût pour la poésie; elles ont été estimées dans leur temps. On les trouve dans le recueil intitulé : *Dramata sacra*, Bâle, Oporin, 1547, 2 vol. in-8°.

C. T—y.

BETUSSI (Joseph), célèbre littérateur italien, naquit vers le commencement du 16e. siècle, à Bassano, dans la marche Trévisane. Il annonça de bonne heure des dispositions rares pour les lettres, et publia, dès sa première jeunesse, des poésies qui lui firent une réputation précoce. Il eut malheureusement pour guide le fameux Pierre Arétin, et dans ses études, et, comme l'Arétin s'en vante quelque part, dans ses mœurs. Il se livra, comme son maître, à des passions désordonnées, qui nuisirent à son avancement et à sa fortune. Il subsista pendant quelque temps à Venise, en dirigeant l'imprimerie de Giolito; il chercha ensuite d'autres emplois, parcourut plusieurs villes d'Italie, et même, dit-on, vint en France, trouvant partout de nouvelles occasions d'inconduite, et ne trouvant nulle part où se placer. Luca Contile lui procura enfin un emploi de secrétaire auprès d'un seigneur riche, pour qui l'on croit qu'il fit, en 1562, un voyage en Espagne. Revenu en Italie, il quitta ce seigneur, et reprit sa vie inconstante et précaire. On ignore l'année précise de sa mort; on voit seulement, par une lettre de Goselini, auteur contemporain, qu'il vivait encore en 1565. On a de lui : I. *Dialogo amoroso e rime di Giuseppe Betussi e d'altri autori*, Venise, 1543, in-8°. Ce dialogue est mêlé de prose et de vers, et les interlocuteurs sont : le Pigna, le Sansovino, et Françoise Baffa, femme poète dont nous avons parlé (*Voy.* Baffa). II. *Il Raverta, dialogo, nel quale si ragiona d'amore e degli effetti suoi*, Venise, 1544, 1545, etc., in-8°. La dernière édition est de 1562. III. Des traductions italiennes de trois ouvrages latins de Boccace : *De casibus virorum et fœminarum illustrium, de claris mulieribus, et de genealogiâ deorum;* la première, Venise, 1545, in-8°.; la seconde, à laquelle Betussi ajouta les femmes qui s'étaient illustrées depuis le temps de Boccace jusqu'au sien, Venise, 1547, in-8°.; et la troisième, Venise, 1547, in-4°. Ces trois traductions ont été réimprimées plusieurs fois, et l'on ne compte pas moins de treize éditions de la dernière, toutes dans le même format. Dans presque toutes ces éditions, la traduction est accompagnée d'une *Vie de Boccace*, écrite en italien par Betussi, laquelle est aussi jointe ordinairement à sa traduction des *Femmes illustres*. IV.

Il Libro. VII (et non VI) *dell' Eneide di Virgilio dal vero senso in versi sciolti tradotto, con un' elegia d'Augusto in fine sopra l'Eneide*, Venise, 1546, in-8°. Cette traduction du livre VII a été ensuite réunie à celle de l'*Énéide*, faite par divers auteurs, et publiée par Domenichi, Florence, 1556, in-8°. C'est cette traduction entière, sortie de différentes mains, et non la traduction isolée du livre VII, faite par Betussi, qui a été réimprimée plusieurs fois, et la dernière fois, à Venise, par Paul Ugolin, en 1593 (et non 1598), in-8°. V. *La Leonora, Ragionamento sopra la vera bellezza*, Lucques, 1557, in-8°. Mazzuchelli et Fontanini mettent ce petit volume au nombre des livres rares. VI. *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Enea Obizzi*, Padoue, 1573, in-4°., réimprimé à Ferrare, en 1669, avec plusieurs additions. Il est probable que la première édition de cette description d'une magnifique *villa* (qui n'est point du tout une ville), fut donnée par Betussi lui-même; elle peut donc servir à prouver qu'il vivait encore, non seulement en 1565, comme on l'a dit plus haut, mais au-delà de 1573. VII. *L'Immagine del tempio di Dorina Giovanna d'Aragona, dialogo*, Venise, 1557, in-8°.; VIII. Il se trouve de ses lettres dans plusieurs recueils de ce genre d'écrits; et de ses poésies, ou *rime*, dans un plus grand nombre de collections poétiques, parmi lesquelles on cite principalement celle des *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, recueillies par J. B. Verci. Doni, dans sa Bibliothèque (*Libreria, trattato II*), parle d'autres poésies que Betussi avait laissées en manuscrit. G—É.

BEUCKELS (Guillaume), pêcheur hollandais, dont le nom mérite d'être transmis à la postérité, parce qu'il trouva, au commencement du 15e. siècle, l'art de saler et d'encaquer les harengs, de manière à les conserver long-temps et les rendre transportables au loin; art précieux, qui fut le principe du commerce et le fondement de la grandeur d'Amsterdam. Il était né à Bieruliet, dans la Flandre hollandaise, et il y mourut en 1449. Sa patrie lui éleva une statue. Charles-Quint et la reine de Hongrie, sa sœur, avaient conçu pour lui tant d'intérêt, qu'étant dans les Pays-Bas, en 1536, ils allèrent voir son tombeau, comme pour rendre hommage à l'auteur d'une découverte si utile. Quelques écrivains ont prétendu que son procédé était connu en Danemarck dès le 14e. siècle, et qu'il n'avait fait que le perfectionner. T—n.

BEUF. *Voy.* Lebeuf.

BEUGHEM (Corneille de), libraire à Emmerich, a publié sur la bibliographie de nombreux ouvrages dont on fait peu de cas aujourd'hui. Les principaux sont: I. *Bibliographia juridica et politica, sive conspectus primus librorum juridicorum et politico-legalium qui ab anno 1651, prodierunt in Europâ*, 1678; Amsterdam, 1680, in-12. On y trouve au commencement la liste des ouvrages qu'il avait faits ou projetés, liste qu'il a intitulée: *Catalogus librorum operumque, quos cum bono Deo integræ editioni adornat, adornatosque ex parte habet Cornelius à Beughem, Embricensis, si ad tanta molimina munificos Mæcenates et paratos bibliopolas et typographos repererit.* II. *Bibliographia medica et physica*, 1691, in-12, augmentée en 1696; III. la *France savante* (*id est Gallia critica et experimentalis ab anno 1665 usque ad annum* 1681), Am-

sterdam, 1683, in-12. C'est une table méthodique des articles contenus dans le *Journal des Savants*, depuis 1665 jusqu'en 1681. IV. *Bibliographia mathematica et artificiosa*, 1685; augmentée en 1688, in-12; V. *Bibliographia historica, chronologica et geographica*, 1685, in-12, continuée en quatre parties jusqu'en 1710. VI. *Bibliographia eruditorum critico-curiosa, seu Apparatus ad historiam litterariam*, Amsterd., 1689-1701, 5 vol. in-12. C'est une table alphabétique de tous les auteurs des écrits desquels les extraits sont répandus dans presque tous les journaux littéraires, depuis 1665 jusqu'en 1700. VII. *Incunabula typographiæ, sive Catalogus librorum proximis ab inventione typographiæ annis ad annum* 1500, *editorum*, Amsterdam, 1688, in-12. G—T et A. B—T.

BEUMLER (Marc), naquit, en 1555, à Volketswyl, village du canton de Zurich, et mourut de la peste à Zurich, en 1611. Il étudia à Genève et à Heidelberg, et, après avoir occupé pendant quelques années des emplois ecclésiastiques en Allemagne, il revint à Zurich en 1594, pour être fait professeur en théologie au gymnase de cette ville. Savant distingué, il a publié un nombre considérable d'écrits de théologie, de philologie et de philosophie, qui ont eu du succès. Sa *Grammaire*, Zurich, 1593, et sa *Rhétorique*, Zurich, 1629, ont été souvent réimprimées. Il a traduit et commenté différents Traités de Cicéron, de Démosthène et de Plutarque : *De liberorum educatione*, *gr. et lat.*, Spire, 1584. Il rédigea un Catéchisme en allemand et en latin : *Catechismus, sive christiana et brevis institutio rerum ad religionem pertinentium*, Zurich, 1609, in-8°., dont on s'est servi long-temps à Zurich pour l'enseignement public. Ses sermons, ses dissertations, ses écrits polémiques enfin, sont aussi oubliés maintenant, qu'ils avaient fait de bruit dans le temps. Beumler était regardé comme un des plus habiles défenseurs de Zwingle et de Calvin; sa polémique s'accommodait à l'esprit et au goût du siècle : il suffira d'avoir cité l'un des titres de ses nombreux pamphlets : *Falco emissus ad capiendum, deplumandum et dilacerandum audaciorem illum cuculum ubiquitarium, qui nuper ex Jac. Andreæ, mali corvi, malo ovo, ab Holdero simplicissima curruca exclusus, et à dæmoniaco Bavio Fescenio varii coloris plumis instructus, impetum in philomelas innocentes facere ceperat*, Neustadt, 1585, in-4°. U—I.

BEURÉE (Denis), né en France, au commencement du 16ᵉ. siècle, adopta les opinions des réformateurs, et fut appelé en Suède pour être instituteur d'Eric, fils aîné de Gustave Vasa. Eric ayant conçu le projet d'épouser Elisabeth, reine d'Angleterre, Beurée fut envoyé à Londres pour négocier ce mariage, et rapporta des promesses qui ne furent cependant jamais réalisées. Parvenu au trône, Eric accorda à son instituteur des titres de noblesse, le plaça parmi les sénateurs du royaume, et le consulta dans les affaires importantes; mais, en 1567, cette faveur se termina à Upsal par une catastrophe sanglante. Après avoir frappé de son poignard l'infortuné Sture, le roi, agité de remords, s'était enfui du palais avec quelques drabans, et parcourait les champs dans l'état le plus déplorable. Beurée s'étant présenté pour le calmer, il ordonna à ses drabans de le percer de leurs piques. Le précepteur d'Eric lui avait donné le goût des lettres, des connaissances

étendues et une grande tolérance pour les opinions religieuses; mais il n'avait pu corriger le penchant à la mélancolie que ce prince avait reçu de sa mère, et que les circoustances politiques contribuèrent à développer. C—AU.

BEURRER (JEAN-AMBROISE), pharmacien de Nuremberg, né en 1716, mort en 1754, a donné à la société royale de Londres plusieurs mémoires sur la minéralogie et les fossiles. I. *Sur la nature du succin* (*Transact. philosoph.*, vol. 42); II. *Sur la recherche de l'ostéocolle* (ibid. vol. 43); III. *Traité sur l'ostéocolle: Abhandlung von Steinbruch*, Hambourg (*Magaz. 2 band.*); IV. *De rarioribus quibusdam fossilibus montis Mauritii* (*Act. Acad. Natur. Curios.*, vol. 10.) On avait donné le nom de *Beurreria* à un genre de plantes, mais il n'a pas été adopté. D—P—S.

BEURRIER (VINCENT-TOUSSAINT) naquit à Vannes, d'une famille d'artisans, le 1er. novembre 1715. Il embrassa l'état ecclésiastique. Chargé de professer la théologie au petit séminaire de Rennes, il devint supérieur de cette maison, quoique fort jeune, et il la gouverna pendant sept ans. Il se rendit à Paris en 1755, fut successivement économe et supérieur de l'hospice que les Eudistes avaient dans cette ville, et revint ensuite à Rennes, où il fut mis à la tête du grand séminaire. Pendant un grand nombre d'années, il fut occupé à des missions dans la Normandie et la Bretagne, ainsi que dans les diocèses de Blois, Senlis, Chartres et Paris. Ses premiers écrits sont des remarques théologiques sur tout ce qui se pratique dans l'administration des sacrements. Cet ouvrage fut suivi de *Conférences ecclésiastiques*. Les unes traitent de la dignité, des dangers et des obligations essentielles du sacerdoce; les autres ont pour objet les fêtes de l'Aveut, les mystères, et divers points de morale. Le succès de ces conférences l'engagea à leur donner une suite. Ces dernières sont au nombre de dix-sept, parmi lesquelles on en voit, à regret, une *qui combat la tolérance religieuse*: elles forment un volume in-8°., publié en 1779. Beurrier tient une place distinguée parmi les missionnaires du 18e. siècle; c'était un homme instruit et vertueux. Nommé, en 1780, prieur de Montigny, il termina, deux ans après, dans la ville de Blois, sa laborieuse carrière: il était âgé de soixante-sept ans.— Un autre BEURRIER (Louis), célestin, né à Chartres, mort le 8 avril 1645, a laissé l'*Histoire des fondateurs et réformateurs des ordres religieux*, Paris, 1638, in-4°., rare, et l'*Histoire du monastère des célestins de Paris*, 1634, in-4°., et quelques ouvrages de piété. D. N—L.

BEUTHER (MICHEL), né à Carlstadt, en 1522, fit ses études à Marbourg et à Witteuberg, sous Luther et Mélanchthon, fut quelque temps professeur à Greifswald, voyagea long-temps en France et en Italie, et se fixa, en 1565, à Strasbourg, où il donna des cours d'histoire. On a de lui un grand nombre de Traités historiques, entre autres: *Animadversiones historicæ et chronographicæ; Opus fastorum antiquitatis romanæ; Fasti Hebræorum, Atheniensium et Romanorum; Animadversiones in Taciti Germaniam: Commentarii in Livium, Sallustium, Velleium Paterculum*, etc. G—T.

BEUTLER (CLÉMENT), peintre suisse, né à Lucerne, est considéré comme l'un des meilleurs paysagistes. Son chef-d'œuvre en ce genre est le *Jardin d'Eden*. Il avait fait, pour

pendant de ce tableau, une *Chute des Anges rebelles*, qui a été détruite par la pruderie d'une femme, offensée des nudités qui s'y trouvaient. On voit à Lucerne, dans l'église des Capucins, un *S. Antoine prêchant au bord de la Mer*, où le talent de Beutler n'est pas moins remarquable. U—I.

BEUVE. *Voy*. SAINTE BEUVE.

BEVERIDGE (GUILLAUME), savant évêque de St.-Asaph, né en 1638, à Barrow, dans le comté de Leicester, fit son cours d'études, et fut reçu docteur dans l'université de Cambridge. Il s'y appliqua surtout aux langues orientales, et le premier fruit de ses travaux en ce genre fut un traité publié lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt ans, sous ce titre *De linguarum orientalium præstantiâ et usu, cum grammaticâ syriacâ*, Londres, 1658, 1684, in-8°. Son mérite lui valut, en 1672, la cure de St.-Pierre de Cornhill à Londres, une prébende de St.-Paul en 1674, l'archidiaconé de Colchester en 1681, un canonicat de Cantorbéry, en 1684, et la place de chapelain du roi à l'avènement de Guillaume III. On lui offrit, en 1691, l'évêché de Bath et Wells, vacant par la destitution de Thomas Kenn, pour n'avoir pas voulu prêter serment d'allégeance au nouveau roi; mais la délicatesse de sa conscience ne lui permit pas d'accepter un siége dont le titulaire encore vivant n'avait pas été régulièrement déposé. La même considération n'existant pas en 1704 pour celui de St.-Asaph, il ne fit aucune difficulté de l'accepter sur la nomination de la reine Anne; il n'en jouit que trois ans et quelques mois, étant mort le 5 mars 1708. Beveridge se rendit recommandable dans les différentes dignités dont il fut successivement pourvu, par toutes les qualités et les vertus qui distinguent un vrai pasteur, par sa modestie, son exacte probité, une piété éminente et un zèle actif pour la religion. Sa profonde érudition est attestée par les ouvrages suivants : I. *Institutionum chronologicarum libri quatuor*, Londres, 1669, 1705, in-4°.; 1721; Utrecht, 1734, in-8°. : livre excellent et très utile à ceux qui veulent connaître la partie technique de la chronologie, que l'auteur a dégagée des questions obscures dont cette science est embarrassée dans les Scaliger et les Petau. II. *Pandectæ canonum sanct. apostolor. et conciliorum ab ecclesiâ græcâ receptorum*, Oxford, 1672, in-fol., 2 vol. C'est la seule édition de ce grand ouvrage, quoique les bibliographies et les catalogues fassent mention de deux autres. Le 1er. tome contient les prolégomènes, les canons des apôtres et des anciens conciles, les commentaires de Balsamon, Zonare et Aristènes, le tout en grec et en latin, sur deux colonnes; les préliminaires et la paraphrase arabique de Joseph l'Égyptien, sur les quatre premiers conciles, avec la version latine de Beveridge. On trouve dans le second tome les canons de Denys et de Pierre d'Alexandrie, de S. Grégoire thaumaturge, de S. Athanase, de S. Basile et de S. Grégoire de Naziance, avec les scholies des canonistes grecs, les variantes, le *syntagma* de Mathieu Blastares, imprimé pour la première fois, et les remarques de Beveridge sur les canons des apôtres et des conciles, lesquelles ont été depuis insérées dans le premier tome des *Pères du premier siècle*, de Cotelier, de l'édition d'Anvers, 1698. III. *Codex canonum ecclesiæ primitivæ vindicatus et illustratus*, Londres, 1678, in-4°., réimprimé dans le second tome du recueil de Cotelier. Il y venge, contre Daillé et Larroque, l'authenticité des canons apostoliques, dont il fixe la

composition vers la fin du 2e. siècle, ou au commencement du 3e. IV. Une *Explication*, en anglais, du catéchisme composé au commencement de son épiscopat, et plusieurs fois réimprimé. Beveridge, ennemi déclaré de toute innovation, avait écrit en faveur de l'ancienne version rimée des Psaumes à l'usage de l'église anglicane, faite par Sternhold et Hopkins, quoique surannée, contre la version également rimée, mais plus polie et plus intelligible de Tate et de Brady, parce que celle-ci ne lui paraissait pas assez conforme au texte original. Timothée Grégory, son exécuteur testamentaire, publia plusieurs ouvrages posthumes de ce prélat, dont quelques-uns auraient dû être retouchés avant de voir le jour; ce sont des *Pensées sur la Religion*, Londres, 1709, fruit de la jeunesse de l'auteur, où il adopte dans toute sou étendue cette maxime de Tertullien sur le mystère de la Trinité: *Credo quia absurdum, et quia impossibile est;* elles ont été traduites en français, sous le titre de *Pensées secrètes ou libres sur la religion*, Amsterdam, 1731, 1744, 1756, 2 vol. in-12; des *Sermons* sur divers sujets, 1708, 12 vol. in-8°.; 1719, 2 vol. in-fol., in-12; d'un style simple, et à la portée de toute sorte d'auditeurs; *Thesaurus theologicus*, Londres, 1711, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage donna lieu à un pamphlet, intitulé: *Revue abrégée des écrits du docteur Beveridge*, dans lequel ses différentes compositions sont critiquées avec beaucoup de sévérité. Il avait fait une *Exposition* sur tous les articles de la confession de foi de l'église anglicane, mais on n'a imprimé que celle sur le 1er. article. T—D.

BEVERINI (Barthélemi), l'un des plus savants littérateurs italiens du 17e. siècle, naquit à Lucques, le 3 mai 1629. Il fit de si bonnes études, et ses dispositions naturelles étaient si heureuses, que, dès l'âge de quinze ans, il avait fait, sur les principaux poètes du siècle d'Auguste, des commentaires et des notes qui lui obtinrent les suffrages des savants. A seize ans, il se rendit à Rome, et entra dans la congrégation des clercs réguliers, dite *de la Mère de Dieu*. Il y fit ses vœux en 1647. Ayant achevé ses études en théologie, il professa lui-même pendant quatre ans dans cette faculté. Il fut ensuite appelé à Lucques, pour y enseigner la rhétorique, et tira des forts appointements de cette chaire, qui était donnée et salariée par le sénat, les moyens de faire subsister honorablement son vieux père et sa famille. Il se fixa dans cette place, et la remplit avec distinction le reste de sa vie. Il ne voulut jamais accepter aucun des hauts emplois de sa congrégation, dans la crainte d'être détourné de ses études par les affaires. Il était en correspondance avec différents personnages illustres de son temps, et Christine, reine de Suède, lui demandait souvent des vers de sa composition. On voit qu'il travaillait facilement, par le peu de temps que lui coûta sa traduction de l'*Enéide;* on assure, et il dit lui-même dans sa préface, qu'il l'acheva en treize mois. Il mourut d'une fièvre maligne, le 24 octobre 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant en latin qu'en italien, dont les principaux sont: I. *Sæculum niveum*, *Roma virginea*, et *Dies niveus*, trois petits recueils latins sur le même sujet: *De nivibus exquiliniis, sive de sacris nivibus*, publiés à Rome, 1650, 1651 et 1652, in-4°., contenant chacun deux discours ou harangues, une idylle latine et une italienne; II. *Rime*, Lucques, 1654, in-12, 2e. édition, augmentée et dédiée à la reine Christine, Rome,

1666, in-12; III. *Discorsi sacri*, Lucques, 1658, in-12; 2ᵉ. édition, augmentée, Venise, 1682; IV. *Carminum lib. VII*, Lucques, 1674, in-12; V. *Eneide di Virgilio, trasportata in ottava rima:* cette traduction estimée, qui n'avait coûté de premier travail à l'auteur que le temps qu'on a vu plus haut, mais qu'il corrigea ensuite avec soin, parut, pour la première fois, à Lucques, 1680, in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois; la dernière édition est de Rome, en 1700, in-4°. VI. *Prediche, discorsi, e lezioni, opera postuma*, Vienne, 1692, in-4°.; VII. *Syntagma de ponderibus et mensuris, in quo veterum nummorum pretium, ac mensurarum quantitas demonstratur*, etc., *opus posthumum*, Lucques, 1711, in-8°. Cet ouvrage, rempli d'érudition, et qui entre dans toutes les collections de cette espèce, a été réimprimé un grand nombre de fois : il est suivi d'un *Traité des comices des Romains*, par le même auteur. VIII. Plusieurs ouvrages restés en manuscrits, et qui sont conservés à Lucques, entre autres, les Annales de cette ville, écrites en latin: *Annalium ab origine Lucensis urbis lib. XV*, dont plusieurs auteurs ont parlé avec éloge, et dont on peut être surpris que cette petite république n'ait jamais ordonné la publication. G—É.

BEVERLAND (Adrien), avocat de Middelbourg, y naquit en 1653 ou 1654. La lecture d'Ovide, de Catulle et de Pétrone lui inspira un goût si vif pour le genre trop libre de ces poètes, qu'il négligea son état, et s'appliqua entièrement à les étudier. Il les relut si souvent qu'il les sut presque par cœur. Il recueillit en outre tous les ouvrages licencieux. L'un des livres qu'il nous a laissés, *De stolatæ virginitatis jure*, Leyde, 1680, in-8°., ne fut regardé que comme indécent. On avait trouvé l'irréligion jointe à l'indécence dans un autre ouvrage qu'il avait publié auparavant sous ce titre bizarre: *Peccatum originale* κατ'ἐξοχὴν *sic nuncupatum, philologice,* προβληματικῶς *elucubratum à Themidis alumno. Vera redit facies, dissimulata perit. Eleutheropoli, extra plateam obscuram, sine privilegio auctoris, absque ubi et quando*, in-12. A la fin, on lit : *In horto Hesperidum, typis Adami, Evæ, Terræ filii*, 1678 : il fut réimprimé en 1679. L'imitation française, par J. Fr. Bernard, porte le titre d'*État de l'homme dans le péché originel*, 1714, 1731, in-8°. Le but de ce livre est de prouver que le péché d'Adam est son commerce charnel avec Ève, et que le péché originel est le penchant mutuel d'un sexe vers l'autre. L'université de Leyde se croyant compromise par cet ouvrage, cita l'auteur devant son tribunal, l'enferma dans une prison, le raya de la liste des étudiants, le condamna à une amende de cent ducatons d'argent, et ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait rétracter ses opinions et exigé de lui le serment de ne plus rien écrire de semblable. Béverland se retira à Utrecht, et, pour se venger de l'université de Leyde, il publia un pamphlet anonyme, *Vox clamantis in deserto*, dans lequel les professeurs de cette université sont très mal traités. Le magistrat d'Utrecht ayant reçu des plaintes sur sa conduite licencieuse et sur la corruption qu'il répandait parmi les jeunes gens de la ville, le bannit de son territoire. Béverland se voyant méprisé dans sa patrie, passa en Angleterre, où Isaac Vossius, qui estimait ses talents, eut pitié de lui, et lui procura une petite pension. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette pension, accordée à l'homme

le plus libertin de son siècle, avait été assignée sur les fonds ecclésiastiques. Il est vrai qu'il publia quelque temps après une belle pièce de morale : *De fornicatione cavendâ admonitio*, Londres, 1697, in-8°., dans laquelle il déclare qu'il a reconnu ses erreurs et sa honte; que Dieu a dessillé ses yeux pour voir toutes ses turpitudes, et qu'il lui a inspiré le courage de brûler ses ouvrages et d'envoyer au recteur de l'université de Leyde son livre *De prostibulis veterum*; enfin, qu'il prie tous ceux qui auraient de lui des écrits licencieux, de les lui renvoyer; mais on est tenté de regarder cette déclaration comme une nouvelle preuve de son impudence. Il tomba enfin dans une misère extrême, et mourut de démence en 1712. Il existe une lettre latine adressée par le docteur Browne au professeur Leclerc, à Amsterdam. On y apprend que Béverland s'était converti, qu'il était rentré dans le sein de l'église; qu'il avait reçu la communion des mains de l'évêque de Lincoln, et que le roi d'Angleterre était sur le point de le rendre à sa patrie. Cette lettre paraît suspecte ou du moins inexacte. Il n'est pas vraisemblable que ce prince eût voulu accorder une telle grâce à un homme accablé du mépris général. Il n'y a que quelques savants contemporains qui parlent de ses connaissances avec estime, tout en condamnant sa conduite immorale. On dit que son ouvrage *De prostibulis veterum* était un recueil de gravures et de dessins licencieux qu'il avait collés sur des cartons, et au dessous desquels il avait écrit des vers tirés des poètes anciens. Il paraît que cette collection immorale fut anéantie avant la mort de Béverland : quelques auteurs assurent qu'elle fut publiée en Angleterre. On fit paraître, en 1746, douze lettres latines de Béverland, adressées à des hommes célèbres de son temps. D—G.

BEVERLEY (Jean de), en latin *Joannes Beverlacius*, archevêque d'York dans le 8e. siècle, naquit d'une famille noble à Harpham, dans le Northumberland. Il étudia, dit-on, à Oxford, et fut d'abord moine, et ensuite abbé du monastère de St.-Hilda. Alfred, roi de Northumberland, le fit, en 685, évêque d'Hexam, et archevêque d'York en 687. Très savant pour son temps, il se montra le protecteur des études, surtout de celle des saintes écritures, et il fonda, en 704, à Béverley, un collége pour les prêtres séculiers. Après avoir occupé le siége archiépiscopal pendant trente-quatre ans, fatigué du tumulte du monde et des confusions qui régnaient dans l'Église, il se retira à Béverley, où il mourut en 721. Bède, son élève, et d'autres moines, lui attribuent quelques miracles. Environ trois cent-cinquante ans après sa mort, son corps fut exhumé par Alfric, archevêque d'York, et richement enchâssé; et, en 1416, un synode tenu à Londres institua une fête le jour de sa mort. On rapporte que Guillaume-le-Conquérant, lorsqu'il ravagea le Northumberland, à la tête d'une nombreuse armée, n'épargna que la ville de Béverley, par un sentiment de respect religieux pour la mémoire de l'ancien archevêque d'York. Le même respect avait engagé plusieurs rois d'Angleterre à accorder au collége qu'il avait fondé de grands priviléges, entre autres le droit d'asyle. Ce prélat a écrit les ouvrages suivants : I. *Pro Luca exponendo*; II. *Homiliæ in Evangelia*; III. *Epistolæ ad Hildam abbatissam*; IV. *Epistolæ ad Herebaldum, Andenum et Bertinum*. X—s.

BEVERNINK (Jérôme), négociateur et homme d'état, naquit à Tergau, en Hollande, le 25 avril 1614, d'une famille originaire de Prusse. Après avoir exercé plusieurs fois des fonctions publiques dans son pays, il conclut, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, la paix entre la Hollande et l'Angleterre, le 28 avril 1654. Il fut aussi un des négociateurs que la Hollande chargea de traiter avec les Français, les Espagnols, l'électeur de Cologne, et l'évêque de Munster, et alla enfin, comme plénipotentiaire, à Nimègue, où il eut part à la paix générale, signée le 10 août 1678: depuis ce temps, il se retira dans une de ses terres, à une lieue de Leyde, et y mourut d'une fièvre violente, le 30 octobre 1690, à soixante-seize ans. Il se délassait de ses travaux politiques, et des soins de la direction de l'université de Leyde, dont il était curateur, par la culture des plantes. Il employait des sommes considérables pour en faire venir des contrées les plus éloignées où parvenaient les navigateurs hollandais, et il contribua ainsi puissamment aux progrès de la botanique. Il ne se contentait pas de cultiver ces plantes; il les décrivait et les faisait peindre avec soin. Ce fut l'abondance des richesses de ce genre que renfermaient ses jardins qui déterminèrent principalement Breyn à entreprendre la description des plantes exotiques, et la publication de ses *Centuries*. En reconnaissance des encouragements et des services qu'il en avait reçus, il lui dédia son ouvrage, intitulé : *Centuries des plantes rares*, publié à Dantzich en 1678, in-fol. Linné, en parlant de la capucine à grande fleur (*Tropæolum majus*), dans son *Species plantarum*, dit que c'est à Beverninck que l'on doit l'introduction de cette belle plante en Europe, en 1684. Bevernink rendit encore un grand service à la botanique, en déterminant, par sa générosité, Paul Herman à voyager dans les Indes orientales, d'où il rapporta la plus ample moisson de plantes. D—P—s.

BEVERWICK (Jean van), dit BEVEROVICIUS, médecin, né à Dordrecht, le 17 septembre 1594, connu par de nombreux écrits, et par les charges administratives qu'il remplit dans sa patrie. Il étudia successivement à Leyde; en France, à Caen, Paris et Montpellier; à Padoue, où il se fit recevoir docteur, et à Bologne. Il revint à Dordrecht pratiquer la médecine, et professa la chirurgie dans l'université de cette ville; mais, en 1627, il abandonna la médecine pour ne plus remplir dans sa patrie que des fonctions administratives. Il mourut le 19 janvier 1647. Très versé dans les langues grecque et latine, il a beaucoup écrit. Voici l'indication de ses ouvrages: I. *Epistolica quæstio de vitæ termino, fatali an mobili, cum doctorum responsis*, Dordrecht, 1634, in-8°.; Leyde, 1636, 1639, 1651, in-4°. avec des augmentations, où Beverwick discute si le terme de la vie humaine est immuable. Cet écrit fit du bruit dans le temps. II. *Montanus Elenchomenos, sive Refutatio argumentorum quibus Michael de Montaigne impugnat necessitatem medicinæ*, Dordrecht, 1639, in-12; en allemand, Francfort, 1673, in-8°.; en flamand, dans les recueils des ouvrages de l'auteur, 1656 et 1664, où Beverwick veut venger la médecine des attaques qui lui ont été faites par Montaigne. III. *De excellentiâ fœminei sexûs*, Dordrecht, 1636, 1639, in-12; en flamand, Dordrecht, 1643, in-12; ouvrage qui, avec les précé-

dents, peut être lu par les gens du monde, pour donner une idée du talent et de l'esprit de Beverwick, comme écrivain. IV. *Idea medicinæ veterum*, Leyde, 1637, in-8°. V. un *Traité du scorbut*, en flamand, Dordrecht, 1642, in-12; un *Discours sur l'anatomie*, un *Éloge de la Chirurgie*, une *Instruction sur la peste*, en flamand aussi, insérés dans le recueil général dont nous allons parler. VI. *Introductio ad medicinam indigenam*, Leyde, 1644, in-12; 1663, in-12, où il veut prouver que la Hollande peut trouver dans ses productions indigènes de quoi suffire à la médecine. VII. des recueils généraux de Beverwick, en flamand, Amsterdam, en 1656, sous le titre d'*OEuvres du sieur Jean van Beverwick, ancien échevin de Dordrecht, qui regardent la médecine et la chirurgie*, contenant quelques-uns des traités indiqués, et de plus, les *Traités de la Santé*, 1re., 2e. et 3e. parties, qui ont aussi été imprimés séparément; un autre, en 1664, in-4°., intitulé le *Trésor des maladies et l'Art de la Chirurgie;* mais les deux productions qui rendent surtout Beverwick recommandable, sont: *De calculo renum et vesicæ liber singularis, cum epistolis et consultationibus magnorum virorum*, Leyde, 1638, in-16; et dans les deux recueils généraux, en flamand: et *Exercitatio in Hippocratis aphorismum de calculo, ad Claudium Salmasium, accedunt ejusdem argumenti doctorum epistolæ*, Leyde, 1641, in-12. Beverwick y donne une histoire non seulement des calculs des reins et de la vessie, mais de toutes les concrétions qui se forment dans les autres parties du corps. C. et A.

BEXON (Gabriel-Léopold-Charles-Amé), né à Remiremont au mois de mars 1748, mourut à Paris le 15 février 1784. D'abord chanoine, puis grand-chantre de la Ste.-Chapelle, il dut son élévation à une *Histoire de Lorraine*, 1777, in-8°., dont il n'a paru que le premier volume. Il avait publié précédemment: I. *Système de la fermentation*, 1773, in-8°. II. *Catéchisme d'agriculture*, ou *Bibliothèque des gens de la campagne*, 1773, in-12. III. *Oraison funèbre d'Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont*, 1773, in-4°. On a encore de lui: *Observation particulière sur le myriade*, et *Matériaux pour l'histoire naturelle des salines de Lorraine*, opuscules imprimés dans le tome II du *Conservateur*, par M. François de Neufchâteau. On trouve dans le même recueil vingt-cinq lettres de Buffon à l'abbé Bexon, qui était l'un de ses collaborateurs à l'*Histoire naturelle*. N'osant pas publier sous son nom son premier ouvrage, il y mit le nom de *Scipion Bexon;* de là l'erreur dans laquelle sont tombés presque tous les biographes qui nous ont précédés. A. B—t.

BEYER (Jean de), peintre, né à Arau en Suisse en 1705, vint très jeune en Hollande, où il se fixa. Occupé plus souvent à dessiner qu'à peindre, il rendit avec un talent distingué les vues de quelques villes, châteaux, etc. Plusieurs de ses tableaux et de ses dessins ont été gravés. On ignore l'année de sa mort. — Un autre Jean de Beyer, né à Bâle, porta très loin le goût et la connaissance des médailles, et mourut à Berne, en 1738, dans un âge très avancé. U—i.

BEYER (Georges), né à Leipzig en 1665, mort en 1714, est le premier, dit Camus, qui ouvrit à Wittemberg, en 1698, un cours de bibliographie de droit. Ses principaux

ouvrages sont : I. *Notitiæ auctorum juridicorum et juris arti inservientium, tria specimina*. Leipzig, 1698-1705, in-8°.; nouvelle édition, augmentée, 1726, in-8°. Gotl. Aug. Ienichen en a donné une suite, Leipzig, 1738. Une seconde suite, par Ch. Ferd. Hommelius, fut publiée en 1749; une troisième et une quatrième en 1750; une cinquième, par H. Gottl. Franck., Leipzig, 1758, in-8°. II. *Declinatio juris divini naturalis et positivi universalis*, Wittemberg, 1712, in-4°.; Leipzig, 1716, 1726, in-4°. A. B—T.

BEYER (Auguste), ministre protestant, né le 21 mai 1707, mort en 1741, a donné : I. *Epistola de bibliothecis Dresdensibus tum publicis, tum privatis*, Dresde, 1731, in-4°.; II. *Bernardi Monetæ* (La Monnoye) *epistola hactenùs inedita ad Michaelem Maittarium*, Dresde et Leipzig, 1732, in-8°. Il l'avait trouvée dans le musée Schœmberg. III. *Memoriæ historico-criticæ librorum rariorum*, Dresde et Leipzig, 1734, in-8°.; IV. *Arcana sacra bibliothecarum Dresdensium*, Dresde, 1738, in-8°. Il publia depuis deux suites à cet ouvrage, 1738 et 1740, in-8°. A. B—T.

BEYERLINCK (Laurent), d'une famille originaire de Berg-op-Zoom, naquit au mois d'avril 1578, à Anvers, où son père était apothicaire. Après avoir fait sa rhétorique chez les jésuites, il alla étudier la philosophie à Louvain. A peine avait-il pris l'habit ecclésiastique pour étudier en théologie dans cette université, qu'on le fit professeur en poésie et en rhétorique au collége de Vaulx (*Collegium Vaulxianum, vulgò Gandense*). Il eut, peu de temps après, la cure de Hérent, près de Louvain, et professa la philosophie dans une maison de chanoines réguliers, peu éloignée de sa paroisse. Après avoir été coadjuteur de l'archiprêtre du doyenné de Louvain, il fut appelé, en 1605, à Anvers, pour avoir la direction du séminaire, et eut ensuite un canonicat gradué dans la cathédrale, l'archiprêtré du district, puis celui de la ville d'Anvers, où il mourut, le 7 juin 1627. On a de lui : I. *Apophthegmata christianorum*, Anvers, 1608, in-8°.; II. *Biblia sacra variarum translationum*, 3 vol. in-folio, Anvers, 1616; III. *Promptuarium morale super evangelia communia, et particularia quædam festorum totius anni*, trois parties in-8°., plusieurs fois imprimées; IV. *Magnum theatrum vitæ humanæ*. Conrad Lycosthènes avait laissé les matériaux de cet ouvrage; Théodore Swinger les rangea, y joignit ce que ses lectures lui fournirent, et en donna trois éditions. Jacques Swinger fils y fit des additions et des changements. Beyerlinck y fit enfin des additions et des corrections considérables; mais son travail ne fut imprimé qu'après sa mort, Cologne, 1631, 8 vol. in-fol. Le 8°. volume contient la table des matières, par Gaspar Princtius, licencié en théologie. On a réimprimé ce recueil à Lyon, en 1678, 8 vol. in-fol.; à Venise, 1707, 8 vol. in-fol. C'est un fatras de théologie, d'histoire, de politique et de philosophie, où l'on ne rencontre que des choses triviales; on y trouve jusqu'à une chanson bachique. V. Une continuation de la *Chronique* d'Opmeer (*V.* Opmeer). VI. Plusieurs autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, et dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., par Paquot. A. B—T.

BEYGTACH (Hadjy), surnommé

Vely (*le saint*), était un religieux musulman du temps d'Amurath Ier. Il fonda l'ordre de dervyches appelés de son nom *Beygtachys*. Ce fut lui qu'Amurath appela pour bénir le drapeau de la milice fameuse qu'il institua l'an de l'hégire 763 (1361-2) Hâdjy Beygtach, que la renommée de ses miracles et de ses prophéties faisait passer pour un ami de Mahomet, parut devant la troupe rangée en bataille; il consacra par ses prières l'étendard qui lui devint particulier. Le pieux dervyche, étendant ensuite la manche de sa robe sur la tête du premier soldat, prononça ces mots solennels : « Que votre contenance » soit fière, et votre bras victorieux; » ayez toujours le cimeterre tiré; don» nez la mort à vos ennemis, et re» venez sains et saufs de tous les » combats; que votre nom soit *janis*» *saires* (yeny-chéry, nouveaux sol» dats). » Ce nom, devenu si célèbre, resta dès-lors à la milice nouvelle, et le bonnet des janissaires conserve encore la forme de la manche d'Hadjy Beygtach. Il mourut à Quere-Chehr en 769 de l'hégire (1367-8). Son souvenir est toujours en vénération chez les Othomans, et c'est avec autant de piété que de respect qu'ils visitent son tombeau, qui se voit au village de Beygktach, près de Galata, sur la rive européenne du Bosphore. S—Y.

BEYMA (JULES DE), jurisconsulte, né à Dockum, en Hollande, vers l'an 1539. Après avoir pris les degrés de licencié en droit à Orléans, il exerça à Leuwarde, en Frise, les fonctions d'avocat; mais, devenu suspect au gouvernement espagnol à cause de son attachement au luthéranisme, il fut bientôt obligé de quitter cette ville. Il se retira en Allemagne, et enseigna publiquement le droit à Wittenberg pendant dix ans. Quand les temps devinrent plus calmes, il retourna dans sa patrie, et obtint une chaire de droit à l'université de Leyde. Après y avoir enseigné avec beaucoup de succès pendant quinze ans, il fut appelé, en 1596, à Franeker, pour y professer la même science; mais l'année d'après il quitta l'enseignement, et passa, en qualité de conseiller, à la cour de Frise. Il mourut en 1598, laissant une fille et deux fils qui, tous deux, s'adonnèrent aussi à la jurisprudence. Beyma a écrit plusieurs dissertations sur le droit; elles sont recueillies en un volume in-4°. publié à Louvain, 1645. Cet ouvrage avait été précédé d'un recueil de thèses soutenues publiquement par Beyma et par son ami Schotanus: *Disputationes juridicæ, sociatâ cum collegâ H. Schotano operâ editæ*, Franeker, 1598, in-4°. D—G.

BEYS (CHARLES DE), né à Paris vers 1610, cultiva de bonne heure la poésie. A quatorze ans, il avait déjà composé un grand nombre de vers latins et français qui lui firent une réputation parmi les beaux-esprits. Scarron, qui en avait reçu des louanges, le comparait à Malherbe, et Colletet le vantait d'une manière encore plus exagérée. Les vers de Beys ne sont plus connus et recherchés que des curieux. Il travaillait peu, passait la plus grande partie de ses journées à table, où il suivait plus les inspirations de Bacchus que celles d'Apollon. Cette vie épicurienne n'empêcha pas qu'il ne fût soupçonné de se mêler des affaires du gouvernement, et il fut mis à la Bastille, comme l'auteur de la *Miliade*, l'une des plus violentes satires qui aient paru contre le cardinal de Richelieu. Beys n'eut pas de peine à prouver son innocence; et, rendu à la liberté, il reprit sa manière de vivre, ce qui altéra sa santé, au point qu'il perdit

presque la vue, et mourut le 26 septembre 1659, âgé d'environ quarante ans. On a de lui trois tragi-comédies : le *Jaloux sans sujet*, 1635; l'*Hôpital des fous*, représenté en 1635; *Céline*, ou les *Frères rivaux*, en 1636; une comédie intitulée les *Illustres Fous*, jouée en 1652; un recueil de ses *Œuvres poétiques*, Paris, 1651, in-8°.; en tête est un *Poëme latin sur les victoires de Louis XIII*, imprimé avec les *Triomphes de Louis-le-Juste*, 1649, in-fol., orné de gravures de Jean Valder, liégeois. On croit que Beys eut part à l'*Amant libéral*, comédie de Guérin de Bouscal, et on lui attribue la *Comédie des Chansons*, Paris, 1640, in-12. Cette pièce est composée de couplets sur différents airs alors de mode; et, suivant quelques auteurs, elle a donné l'idée des pièces à vaudeville. — Un autre BEYS (Gilles), imprimeur à Paris dans le 16e. siècle, a le premier employé dans l'imprimerie les consonnes *j* et *v* que le grammairien Ramus avait déjà distinguées. W—s.

BEYSSER (JEAN-MICHEL), né à Ribauvilliers en Alsace, en 1754, partit comme aventurier pour l'Inde, où il exerça les fonctions de chirurgien-major. Il eut ensuite au service de Hollande le grade de capitaine. Il se trouvait à Lorient dans le temps de la révolution, et il fut fait major des dragons de cette ville, qui dissipèrent les premiers rassemblements royalistes en Bretagne. Il servit en 1793, sous le général la Bourdonnaye, comme général de brigade; et les succès qu'il obtint contre les Vendéens, principalement au siége de Nantes, le firent nommer général en chef de l'armée des côtes de la Rochelle. Il se prononça d'abord contre le 31 mai, et fut mis hors la loi; mais s'étant rétracté, il conserva sa place. Le 9 septembre 1793, à la tête d'une colonne de la garnison de Mayence, il battit les Vendéens; mais le 21 du même mois, il fut complètement défait et grièvement blessé. Une nouvelle déroute qu'il essuya le fit décréter d'accusation, et le 13 avril 1794, il fut condamné à mort, et exécuté à l'âge de quarante ans, comme complice de Danton, Hébert, etc. Après sa condamnation, il composa des couplets, et mourut avec courage. K.

BEZBORODKO. *V*. BESBORODKO.

BÈZE (THÉODORE DE), naquit à Vezelai, petite ville du Nivernais, le 24 juin 1519, et passa à Paris les premières années de sa vie, chez son oncle, Nicolas de Bèze, conseiller au parlement, qui l'envoya à Orléans, avant l'âge de dix ans, pour faire ses études. Il eut pour maître Melchior Volmar, homme très savant, surtout dans les lettres grecques, et l'un des premiers par qui les idées de la réforme furent apportées en France. Volmar ayant quitté Orléans pour aller remplir à Bourges une chaire de professeur, Théodore de Bèze l'y suivit, et y demeura avec lui jusqu'en 1535. Il n'avait alors que seize ans, et avait déjà fait de grands progrès dans les lettres et dans les langues anciennes. Il retourna à Orléans pour étudier en droit, et y reçut des grades en 1539. Il employa ces quatre années, bien moins à des études sérieuses qu'à la culture des lettres, et surtout de la poésie latine. Ce fut dans cet intervalle qu'il composa la plupart des pièces dont il forma quelques années après un recueil, sous le titre de *Poëmata juvenilia*. De retour à Paris, il fut pourvu du prieuré de Lonjumeau et d'un autre bénéfice. Un de ses oncles, qui possédait une riche abbaye, était aussi dans l'inten-

tion de la lui résigner. Bèze jouissant ainsi d'un revenu considérable, qui devait encore s'accroître, joignait aux agréments de la jeunesse et de la figure, la réputation de bel esprit : il ne profita de ces avantages que pour se livrer mieux à toutes les dissipations. Il raconte lui-même comment ses amis et ses parents le pressaient de choisir un autre genre de vie, et de prendre un état qui aurait pu le conduire à des emplois considérables; mais il était retenu par la force des habitudes et par l'attrait des voluptés. Quoiqu'il possédât des bénéfices, il ne s'était point engagé dans les ordres. Il passa ainsi neuf ans, professant une grande liberté dans ses mœurs, bien plus que dans ses opinions; et sans aucune relation avec les hommes qui, déjà en très grand nombre, avaient embrassé la réforme. Attaché depuis long-temps à une femme d'une naissance très inégale, mais à qui il avait promis secrètement de l'épouser, il était arrêté par les inconvénients d'une alliance peu honorable, et surtout par la crainte de perdre le revenu de ses bénéfices. Enfin, en 1548, à la suite d'une maladie grave, il sortit de cet état d'irrésolution, et abandonna ses bénéfices, ses espérances et sa famille, pour se rendre à Genève, où il épousa cette femme, aux instances de laquelle il résistait depuis quatre ans. Il embrassa en même temps la religion réformée, et « abjura, comme il le dit, la papauté, » ainsi qu'il l'avait voué à Dieu, de» puis l'âge de seize ans. » On a vu quelles circonstances lui firent accomplir ce vœu si long-temps et si complètement oublié. Il s'arrêta fort peu à Genève, et alla trouver, à Tubingue, son ancien maître Volmar, pour qui il avait conservé beaucoup d'attachement. Il lui avait dédié, quelques mois auparavant, la première édition de ses poésies. Bèze fut nommé, l'année suivante, professeur de langue grecque à Lausanne. Il y passa près de dix ans, pendant lesquels il publia quelques ouvrages qui étendirent sa réputation. Sa tragédie française d'*Abraham sacrifiant*, fut traduite en latin et répandue partout. Pasquier dit qu'elle lui faisait tomber les larmes des yeux. Cet éloge étonnera beaucoup quiconque voudrait essayer de la lire à présent. Il fit imprimer, en 1556, sa version du *Nouveau Testament*, dont il donna depuis un grand nombre d'autres éditions, avec beaucoup de changements; mais de tous les ouvrages de Bèze, pendant son séjour à Lausanne, le plus remarquable est sans contredit son petit Traité intitulé : *De hæreticis à civili magistratu puniendis*. C'est une apologie du jugement et du supplice de Servet, condamné au bûcher, comme hérétique, par les magistrats de Genève, le 17 octobre 1553. Dans un écrit publié à cette occasion par Séb. Castalio, peu de temps après la mort de Servet, on avait recherché s'il était juste, ou même avantageux, de punir de mort les hérétiques : *Quo jure quove fructu hæretici gladio puniendi?* C'est à cette dissertation que Bèze répond. Il plaide avec d'assez mauvais arguments la cause de l'intolérance ; mais il est curieux de voir comment il établit et soutient cette doctrine. Il paraît qu'effrayés eux-mêmes du progrès que faisait l'esprit d'examen qu'ils avaient introduit dans les matières de religion, les réformateurs s'efforçaient, de tout leur pouvoir, de lui prescrire des bornes. Tout ce qu'ils n'avaient pas attaqué, ils voulaient qu'on le regardât comme inviolable. Élever une question nouvelle, c'était menacer l'église et la religion

d'une subversion totale ; c'était détruire les choses indispensables au salut : pour mettre la religion et l'église à l'abri de ces dangers, les princes et les magistrats ne pouvaient déployer assez de sévérité et de supplices contre les novateurs, parce qu'aucune entreprise ne trouble autant le repos des sociétés que l'hérésie et l'irréligion. Les exemples tirés de l'Ecriture, les textes de S. Paul, les constitutions de quelques empereurs romains, sont cités pour établir les devoirs des puissances civiles contre les hérétiques, et Bèze en tourmente le sens pour qu'ils ne signifient que ce qu'il veut. Du reste, en remettant le glaive aux magistrats civils, en les pressant, au nom de Dieu et de la religion, de s'en servir contre les hérétiques et les amis des nouveautés, il fait de ces magistrats les instruments presque passifs des pasteurs et des théologiens. C'est à ceux-là qu'appartient le jugement de la doctrine, en sorte que l'autorité temporelle a bien le droit de mort contre les hérétiques ; mais elle ne peut l'exercer qu'après le jugement, et sur la dénonciation des pasteurs. Telle est à peu près la substance du livre de Bèze. Le succès qu'il obtint alors, l'opinion de Mélanchthon, et la déclaration des principales églises de Suisse sur le supplice de Servet, attestent suffisamment que Bèze ne fit qu'exprimer les sentiments et la doctrine des hommes les plus importants de son parti. C'était en déguisant son nom, c'était avec des ménagements timides, et seulement sous l'apparence du doute, que l'auteur de la première dissertation avait parlé pour la tolérance, tandis que Bèze, en lui répondant avec hauteur et dureté, s'honorait d'attacher son nom à la défense des principes qu'il croyait incontestablement les plus justes et les plus conformes à l'intérêt de la religion. Ainsi, dès les premiers moments, les chefs des réformés refusèrent aux autres la liberté de discussion qu'ils réclamaient pour eux-mêmes. Ils appelèrent hérétiques et blasphémateurs, tous ceux qui essayaient de porter plus loin qu'eux les entreprises contre les vérités reçues, et soutinrent fort bien que, si l'on ne s'arrêtait dans la route qu'ils avaient ouverte, la religion serait bientôt attaquée jusque dans ses premiers fondements. Il est possible que cette doctrine d'intolérance et la terreur des supplices aient retardé le mouvement donné alors vers toutes les innovations, et préservé la religion de quelques - unes des entreprises qu'elle avait à redouter ; mais il n'en est pas moins vrai que cette conduite et cette doctrine manquaient encore plus de politique que de justice. Bèze fit un voyage, en 1558, pour solliciter l'intercession de quelques princes d'Allemagne, auprès du roi de France, en faveur des protestants de ce royaume, qui étaient alors vivement persécutés. L'année suivante, il quitta Lausanne pour venir s'établir à Genève, et y fut reçu bourgeois, à la sollicitation de Calvin. On cherchait dans cette petite république tous les moyens de perfectionner les études et de répandre le goût des sciences. Une académie venait d'être formée ; Calvin refusa le titre de recteur pour lui-même ; il voulut que Théodore de Bèze fût élu à cette place, et il s'engagea à se charger en même temps de l'enseignement de la théologie. A cette époque, les grands du royaume qui avaient embrassé la réforme, sentant qu'ils avaient besoin de l'appui d'un souverain, jetèrent les yeux sur Bèze pour convertir le roi de Navarre, et conférer avec lui sur des choses importantes. Sa mission obtint un succès com-

plet; la réforme fut prêchée publiquement à Nérac, où résidaient Antoine de Bourbon et Jeanne de Navarre. Un temple y fut bâti, et l'esprit de prosélytisme, on pourrait presque dire d'intolérance, fut poussé à tel point, que, dans le courant de l'année suivante, 1560, la reine de Navarre ordonna la démolition de toutes les églises et de tous les monastères de Nérac. Théodore demeura dans cette ville jusqu'au commencement de 1561, où il fut appelé au colloque de Poissy. Cette conférence solennelle, dans laquelle on avait réuni les plus célèbres docteurs des deux communions, pour s'entendre et faire cesser les divisions, se termina sans produire aucun des heureux effets qu'on en attendait. On y montra des deux côtés peu de dispositions conciliantes, et Bèze, qui y joua un des principaux rôles, fut plutôt rhéteur que théologien. Oubliant le respect dû à une assemblée dans laquelle se trouvait le roi, la reine mère et tous les princes du sang, il employa, sur la présence réelle, des expressions inconvenantes qui soulevèrent contre lui tous les catholiques, et contribuèrent à envenimer la dispute, et à rendre inutiles toutes les intentions de paix. Il ne retourna point alors à Genève, et fut retenu en France par le roi de Navarre et le prince de Condé. L'édit de janvier 1562, ayant permis aux réformés l'exercice public de leur culte, Bèze prêcha souvent à Paris, et se distingua dans toutes les occasions, par un grand zèle et beaucoup d'attachement à son parti. La guerre civile recommença, et Bèze se trouva à la bataille de Dreux, où les protestants furent défaits, et le prince de Condé fait prisonnier. Il ne cessa ensuite de prendre une grande part aux affaires des protestants, jusqu'à la paix de 1563. Ce fut alors seulement qu'il retourna prendre sa place dans l'académie de Genève. Calvin étant mort en 1564, Théodore de Bèze succéda à tous les emplois de son ami et de son maître, et fut dès-lors regardé comme le chef des réformés, en France comme à Genève. Des affaires de famille l'appelèrent à Vezelay en 1568. De retour à Genève, peu de mois après, il ne revint en France qu'en 1570, pour le synode de la Rochelle. Sur la demande de la reine de Navarre et de l'amiral de Coligny, le conseil de Genève permit à Bèze de s'y rendre. L'honneur de présider cette assemblée générale de toutes les églises réformées de France, lui fut unanimement déféré. Bèze fut encore plusieurs fois obligé d'abandonner pour quelques moments les fonctions qu'il remplissait dans l'académie de Genève. Il fut employé à une négociation importante en Allemagne, en l'année 1574, et assista à différentes époques à des conférences tenues en Suisse ou en Allemagne, pour l'éclaircissement de quelques points de doctrine. Il perdit sa femme en 1588, et, quoiqu'âgé de soixante-dix ans, se remaria peu de mois après, avec une jeune personne qu'il appelait sa *Sunamite*. On a même dit, sans fondement, qu'il s'était marié trois fois. Il conserva jusqu'après quatre-vingts ans une grande activité d'esprit et une santé robuste, et ne discontinua ses leçons qu'en 1600. Il vécut encore cinq années, affaibli par l'âge et les infirmités; mais toujours plein de zèle et de dévouement pour son parti, et le servant encore par ses conseils. Il mourut le 13 octobre 1605. Théodore de Bèze est un des hommes dont la réputation a été le plus souvent et le plus vivement attaquée, et il n'était guère possible que cela ne fût pas ainsi. A peine eut-il embrassé la religion ré-

formée, qu'il se mêla à toutes les controverses et à toutes les disputes. Il écrivit sans cesse contre les catholiques, contre les luthériens, contre tous ceux enfin dont l'opinion s'éloignait en quelque chose de la doctrine, ou même de l'intérêt de son maître Calvin. Un écrivain polémique doit nécessairement, dans tous les temps, être exposé à recevoir et à rendre beaucoup d'injures; mais dans le siècle de Bèze, les injures étaient plus graves, le ton des disputes plus grossier, les haines plus ardentes, surtout dans les querelles religieuses. Bèze, dont les premiers écrits offraient tant de prise aux plus justes reproches, fut sans cesse barcelé par les accusations de ses adversaires. Au tort d'avoir embrassé un genre d'écrire dont le souvenir de ses premières années et la publication de ses *Juvenilia* auraient dû le tenir éloigné, il joignit celui de mêler trop souvent à ses écrits polémiques une plaisanterie grossière et bouffonne. Ce reproche lui a été fait, même par les écrivains de la religion réformée. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été extrêmement maltraité par ceux qu'il irritait par ses railleries, et auxquels il avait fourni des armes contre lui. Il serait absolument sans intérêt d'examiner jusqu'à quel point il a été calomnié, et ce qu'il faut retrancher des reproches faits à ses mœurs, et des interprétations infâmes données à quelques-unes de ses poésies; mais une accusation plus importante s'est élevée contre lui. Poltrot, qui assassina le duc de Guise devant Orléans, déclara, dans ses premiers interrogatoires, qu'il avait été poussé à ce crime par Théodore de Bèze. Cette imputation paraît sans aucune vraisemblance; Poltrot rétracta bientôt sa déclaration, et persista jusqu'à la mort à décharger Théodore de Bèze. Aussi, son premier témoignage, constamment démenti par lui-même, n'a-t-il trouvé que peu de personnes disposées à le croire. Bossuet, quoique très sévère dans le jugement qu'il porte de Bèze, et quoique porté, sur la seule déposition de Poltrot, à imputer à l'amiral de Coligny une assez grande part dans le meurtre du duc de Guise, n'accuse Bèze d'aucune complicité directe. Il lui reproche seulement, à cette occasion, ses prêches séditieux, la joie qu'il fit éclater, ainsi que tout son parti, à la mort du duc de Guise, et le soin qu'il prit pour donner à un assassinat la couleur d'une action inspirée. On a aussi reproché à Bèze d'avoir excité, dans plusieurs occasions, les protestants de France à prendre les armes, et d'avoir été la trompette de nos guerres civiles. Sans doute, dans ses relations avec les chefs des réformés, pendant les guerres qui remplirent les commencements du règne de Charles IX, il montra peu de modération et d'envie de concilier les esprits; sans doute, il perdit trop souvent de vue ce qu'il avait dit lui-même dans sa protestation au roi de Navarre, « que c'est à l'Eglise de Dieu » à endurer les coups, et non à en » donner, et que c'est une enclume » sur laquelle beaucoup de marteaux » doivent s'user. » Cette belle sentence n'était, dans la bouche de Bèze, qu'une vaine figure de rhétorique. A peine son parti se trouva-t-il plus fort par la faiblesse du gouvernement, et par le mécontentement des plus grands personnages de l'état, qu'il devint, par ses sermons, l'instigateur le plus ardent de la guerre. Il avoue lui-même, dans son *Histoire ecclésiastique*, qu'il excita alors les gens de toute qualité, professant l'Evangile, à soutenir la cause des pauvres oppressés, par tous les moyens à eux possibles.

Cette doctrine de la résistance à l'oppression par tous les moyens, cette ardeur de prêcher la guerre à tous ceux qui professaient l'Évangile, qui est une loi de paix, ne s'accordaient guère avec le véritable esprit de la religion ; mais on aurait tort de regarder les guerres de cette époque comme ayant eu pour cause unique, ou même principale, le besoin qu'eurent les réformés de se défendre, ou le désir qu'avaient leurs ministres d'étendre leur nouvelle religion. Il faut se souvenir que tous les bons esprits d'alors convenaient qu'il y avait là plus de *malcontentement que de huguenoterie*. Il serait donc injuste de considérer Bèze et les autres prédicateurs ou écrivains de son parti, comme les artisans de nos discordes. Il est beaucoup plus probable que, même sans l'influence de leurs conseils et sans aucun motif tiré de la religion, la rivalité des Guises et des princes du sang aurait produit à peu près les mêmes résultats. Ainsi, sans disculper Bèze d'avoir pris à nos troubles plus de part qu'il ne convenait à un ministre de l'Évangile, on peut affirmer qu'il n'en fut point une des causes principales. Ce même Poltrot, qui avait accusé Théodore de Bèze, accusa aussi l'amiral de Coligny, dont la renommée n'en a reçu aucune atteinte. Son témoignage ne mérite donc aucune foi, et il n'est rendu probable par aucune circonstance. Aussi, quoique répété par les ennemis de Théodore de Bèze, ce reproche ne paraît avoir obtenu aucune créance parmi ses contemporains. Son caractère s'était fort adouci dans ses dernières années ; et lorsqu'il eut le bonheur de voir Henri IV, en 1599, dans un village de Savoie, près de Genève, ce prince lui ayant demandé ce qu'il pourrait faire pour lui, Bèze n'exprima qu'un seul vœu, celui de voir la France entièrement pacifiée. Son testament respire partout le même sentiment, mêlé au souvenir et au regret de ses fautes. Bèze fut un écrivain élégant et un littérateur très savant. Sa longue vie et l'enthousiasme qu'il inspira à ses partisans le firent appeler le *Phénix de son siècle*. Comme théologien, controversiste, et, dans plusieurs occasions, comme négociateur, il montra beaucoup d'art et un dévouement sans bornes à son parti. Ses écrits nombreux sont presque oubliés, et l'on ne chante même plus dans les églises réformées sa traduction en vers français des *Psaumes de David*, qui avait été commencée par Marot ; mais son meilleur titre à la gloire, celui qui doit lui assurer la reconnaissance de tous les amis des lettres et des sciences, c'est l'heureuse direction qu'il a donnée, pendant quarante ans, à toutes les études, dans l'académie de Genève, dont il fut, comme on l'a vu, le premier recteur en 1559. Le malheur des temps ayant obligé le conseil de Genève de supprimer deux chaires de professeurs, dont on ne pouvait payer le traitement, Bèze, âgé de plus de soixante-dix ans, et sans négliger aucun de ses autres travaux, suppléa les professeurs supprimés, et donna des leçons pendant plus de deux années. Quand on songe au nombre d'hommes illustres, ou utiles que l'académie de Genève a produits pendant les deux derniers siècles, et à la renommée qu'ont procurée à cette petite cité ses institutions, ses lumières, et les succès de l'enseignement qu'on y reçoit, on ne peut se défendre d'un sentiment vif d'estime et de reconnaissance pour Théodore de Bèze. Ce fut lui qui fut le véritable fondateur de cette académie, qui lui donna des règles, et lé-

gua à ses successeurs la tradition et les exemples dont l'utilité se fait encore sentir. Si l'on considère Théodore de Bèze sous ce point de vue, on sera plus disposé à lui pardonner les torts de sa jeunesse et ceux de l'esprit de parti. On lira avec plaisir l'article que Bayle lui a consacré dans son Dictionnaire : il est tiré en partie de sa vie, écrite en latin, par Ant. de La Faye. Noël Taillepied, Bolsec, et un docteur de Sorbonne, nommé *Laingé*, ou *Laingeus*, ont aussi écrit la Vie de ce réformateur. Le nombre de ses ouvrages est si grand, que nous croyons devoir nous contenter d'en indiquer les principaux : I *Poemata juvenilia*, Paris, Conrad Badius, 1548, in-8°. *Ad insigne capitis mortui*, sans date, petit in-12. Les éditions de 1569, in-8°., 1576, in-8°., et 1597, in-4°., ne contiennent qu'une partie des *Juvenilia*. On en a retranché toutes les poésies érotiques et licencieuses. L'édition de 1597 a été réimprimée à Genève en 1599, in-16. On y a joint la traduction en vers du *Cantique des Cantiques*. Les *Juvenilia* de Bèze ont été réimprimés avec les poésies de Muret et de Jean Second, Paris, Barbou, 1757, in-12, et sous le titre d'*Amœnitates poëticæ*, augmentées des *Juvenilia de Joachim du Bellay*, et de *la Pancharis de Bonnefons*, 1779, in-12. II. *Tragédie française du Sacrifice d'Abraham*, Lausanne, 1550, in-8°.; Paris, 1553, in-8°.; Middelbourg, 1701, in-8°., et à la suite de ses *Juvenilia*, 1576. Il y en a plusieurs autres éditions. Cette pièce, écrite en vers français, n'est pas faite pour donner une haute opinion du talent de Bèze pour la poésie française; elle a été traduite en latin. III. *Confessio christianæ fidei, cum Papisticis, hæresibus, ex typ. J. Bonæ fidei*, 1560, in-8°. IV. *De hæreticis à civili magistratu puniendis; sub Olivâ Rob. Stephani*, 1554, in-8°., édition originale, traduite en français par Nicolas Colladon, sous le titre de *Traité de l'autorité du magistrat en la punition des hérétiques*, Genève, 1560, in-8°. Cette traduction est plus recherchée que l'original. V. *Comédie du Pape malade, par Thrasibule Phénice*, Genève, 1561, in-8°.; 1584, in-16. On en trouve un extrait dans la *Bibliothèque du Théâtre Franç.*, par la Vallière. VI. *Traduction en vers français des Psaumes omis par Marot*, Lyon, J. de Tournes, 1563, in-4°., réimprimée un grand nombre de fois, avec la traduction de Marot, dans les livres à l'usage de l'église protestante. VII. *Histoire de la Mappemonde papistique, par Frangidelphe Escorche-Messes*, impr. à Luce-Nouvelle (Genève), 1567, in-4°.; VIII. le *Réveil-matin des François et de leurs voisins, par Eusèbe Philadelphe*, Edimbourg, 1574, in-8°. IX. *De peste quæstiones duæ explicatæ : una sitne contagiosa? altera an et quatenùs sit Christianis per secessionem vitanda?* Genève, 1579, in-8°. de 35 pag.; Leyde, 1636, in-12. Cet ouvrage est l'un des plus rares de Bèze. X. *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France, depuis l'an 1521 jusqu'en 1563*, Anvers (Genève), 1580, 3 vol. in-8°. XI. *Icones virorum illustrium*, 1580, in-4°., traduit en français par Simon Goulet, sous le titre de *Vrais Pourtraits des Hommes illustres en piété et en doctrine*, Genève, 1581, in-4°.; XII. *Tractatio de repudiis et divortiis; accedit tractatus de polygamiâ*, Genève, 1590, in-8°.; XIII. *Epistola magistri Passavantii ad Petrum Lysetum*; XIV. Traduction du *Nouveau-Testament*, imprimée

un grand nombre de fois. La meilleure édition est celle de Cambridge, 1642, in-fol. Bèze a eu part à la traduction de la *Bible*, corrigée sur l'hébreu et sur le grec, par les pasteurs de l'église de Genève, 1588, in-fol. Nous remarquerons que, dans un *Nouveau Dictionnaire*, on a attribué à Théodore de Bèze une tragédie de *Caton le Censeur*, et que cependant on n'a de lui, sous ce titre, qu'une pièce de vers latins, imprimée avec ses *Juvenilia*. B—E. P.

BÈZE (le Père DE), jésuite français, missionnaire aux Indes, sur la fin du 17e. siècle, y a fait un grand nombre d'observations sur la physique, l'histoire naturelle et la botanique; elles sont contenues dans l'ouvrage qui a pour titre: *Observations de physique et de mathématiques, envoyées des Indes à l'académie des sciences par les pères jésuites*, Paris, 1692, in-4°., insérées dans les *Mémoires de l'académie, de* 1666 *à* 1699, tom. IV. Celles du P. de Bèze, qui concernent la botanique, sont réunies sous ce titre: *Descriptions de quelques arbres et de quelques plantes de Malaque*, avec des annotations du P. Gouye, jésuite. D—P—S.

BEZIERS (Michel). *V.* BESIERS.

BEZONS (JACQUES-BAZIN DE), fils d'un conseiller d'état, entra dans la carrière militaire, et servait à l'âge de vingt-deux ans, en Portugal, sous le maréchal de Schomberg, l'an 1667. L'année suivante, il accompagna le duc de la Feuillade à l'expédition de Candie. Devenu capitaine de cuirassiers, il se trouva, en 1671, au passage du Rhin, et en 1674, à la bataille de Senef, où il fut blessé grièvement. Fait brigadier en 1688, il commanda en 1692 le corps de réserve, sous les ordres du duc d'Orléans, à la bataille de Steinkerque. A celle de Nerwinde, on le chargea du même commandement, et il fut toujours en activité jusqu'à la paix de Riswick, en 1697. Le roi récompensa alors ses services par le gouvernement de Gravelines. En 1701, il eut ordre d'aller combattre en Allemagne, sous le maréchal de Villeroi. La même année, il passa en Italie, et se trouva au combat de Chiari. En 1702, il devint lieutenant-général, et fit la guerre sous le duc de Vendôme. Il l'accompagna, entre autres, à la bataille de Luzzara et au siége de Governolo. Le commandement de Mantoue et celui de l'armée du Pô inférieur lui furent confiés pendant que le duc de Vendôme passait en Piémont. En 1704, Bezons se trouva au passage du Pô, aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de Verrüe. La grande croix de l'ordre de St.-Louis fut la même année accordée à sa valeur. Il reçut, en 1708, le gouvernement de la ville et de la citadelle de Cambrai, et alla servir en Espagne, sous le duc d'Orléans: il assista à la prise de Tortose. Nommé maréchal de France en 1709, il fut envoyé de nouveau en Espagne; mais ses talents et ses efforts n'empêchèrent pas le général des impériaux, Stahremberg, de prendre Balaguer. Le maréchal de Bezons fut chargé, en 1711, du commandement de l'armée française en Allemagne, conjointement avec le maréchal d'Harcourt; mais cette campagne ne fut signalée par aucun événement remarquable. En 1722, il fut un des quatre cordons bleus nommés pour les offrandes à Reims, au sacre du roi Louis XV. Le maréchal de Bezons était membre du conseil de régence. Il termina sa carrière longue et honorée, le 22 mai 1733, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il eut un frère, archevêque de Rouen, auquel il persuada de permettre que le scandaleux

abbé Dubois fût ordonné dans son diocèse. S—Y.

BÉZOUT (Étienne), né à Nemours, le 31 mars 1730. Obligé, par son peu de fortune, de donner des leçons particulières de mathématiques, il en cultiva les parties élevées avec une persévérance et un succès auxquels s'opposent assez ordinairement la fatigue et le dégoût que ce pénible métier cause aux jeunes gens dont il est la seule ressource. Bezout se fit connaître de bonne heure de l'académie des sciences par plusieurs mémoires ; elle l'admit dans son sein en 1758, et il fut placé en 1763, par M. de Choiseul, à la tête de l'instruction de la marine royale, comme examinateur des gardes du pavillon et de la marine. Il composa pour ces jeunes officiers un cours complet de mathématiques qui fit époque dans ce genre d'ouvrages, soit par sa clarté, soit par le degré d'élévation où la science s'y trouvait portée. Dans un grand nombre de notes, distinguées du corps de l'ouvrage par un caractère plus petit, l'auteur aborde les questions les plus difficiles : la résolution littérale des équations algébriques par une méthode uniforme, déduite de recherches profondes qu'il avait communiquées à l'académie des sciences ; la solution du problême des cordes vibrantes, à la vérité dans l'hypothèse de Taylor ; une esquisse de la solution de celui du mouvement de rotation des corps, de l'équilibre des corps flottants et de leurs oscillations, et d'autres problêmes que présente la théorie de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. C'était sans doute alors une intéressante nouveauté que la réunion de toutes ces matières dans un cours élémentaire. On lui a reproché, avec raison, d'avoir commis quelques fautes contre l'exactitude, et d'avoir souvent négligé la rigueur des démonstrations ; mais il paraît que ce défaut tenait à l'idée qu'il s'était formée de l'embarras que présente quelquefois la marche synthétique. « J'ai élagué, dit-il, ces attentions scrupuleuses qui vont jusqu'à démontrer des axiomes, et qui, à force de supposer le lecteur inepte, conduisent enfin à le rendre tel. » Cette réflexion est au moins exagérée, et ne pourrait s'appliquer tout au plus qu'à l'abus du raisonnement ; mais on sent qu'il existe entre cet abus et le défaut contraire un milieu qui, sans trop fatiguer l'attention du lecteur, conserve à la science le caractère d'exactitude qui lui est essentiel, et qui en fait un excellent exercice logique. En 1768, Bezout obtint la place d'examinateur de l'artillerie, vacante par la mort de Camus ; et bientôt il prépara pour les élèves de ce corps une édition de son cours, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de l'artillerie à celles qui concernaient la marine. Enfin, il publia, en 1779, sa *Théorie générale des équations algébriques*, qui n'est qu'un Traité de l'élimination des inconnues entre un nombre quelconque d'équations. On y trouve la première démonstration qui ait été donnée de la proposition fondamentale de cette théorie envisagée dans toute sa généralité. Se renfermant dans l'exercice de ses fonctions et dans la société de sa famille, Bezout mena une vie paisible, jouit d'une considération méritée et d'une réputation que les nombreuses éditions de ses cours avaient rendue populaire. Condorcet, dans l'éloge qu'il fit de ce géomètre, relève un trait de courage qui ne doit pas être passé sous silence. Deux aspirants de la marine à Toulon

étaient malades de la petite-vérole, qu'il n'avait pas eue, et cependant, pour ne pas retarder d'une année leur avancement, il alla les examiner dans leur lit, malgré le risque évident qu'il y avait de contracter une semblable maladie à un âge assez avancé. Bezout mourut le 27 septembre 1783. Ses ouvrages sont : I. *Cours de mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine*, Paris, 6 vol. in-8°., y compris un *Traité de navigation*. La première édition est de 1764-69; la dernière, faite du vivant de l'auteur, est de 1781 et 82. II. *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*, Paris, in-8°., 4 vol. La première édition fut faite à l'imprimerie royale dans les années 1770-1772. On a réimprimé ces cours un grand nombre de fois. Quelques parties ont été accompagnées de notes, parmi lesquelles nous citerons celles de M. Garnier et celles de M. Reynaud. M. Peyrard a réuni, dans une même édition, les applications particulières au Cours à l'usage de l'artillerie, avec le Cours à l'usage de la marine. III. *Théorie générale des équations algébriques*, Paris, 1779, in-4°., 1 vol. L—x.

BIACCA (François-Marie), littérateur italien du 18e. siècle, naquit à Parme, le 12 mars 1673. Il embrassa l'état ecclésiastique, et entra, en 1702, dans l'illustre maison Sanvitali, où il eut bientôt à remplir la double fonction de chapelain et de précepteur des deux jeunes fils du chef de cette famille. Il eut alors tout le loisir de se livrer à des travaux littéraires, principalement sur l'histoire, la chronologie et les antiquités. Un de ses ouvrages le fit sortir de cette maison; il défendait dans ce livre l'historien Josèphe contre la critique d'un père César Calino, jésuite. L'aîné des jeunes Sanvitali, resté maître de ses biens, par la mort de son père, et qui était très attaché aux jésuites, fit entendre à son ancien maître que la publication de cet ouvrage lui serait désagréable. Biacca confia son manuscrit au célèbre Argelati, à Milan, et, soit avec ou sans le consentement de l'auteur, l'ouvrage fut imprimé en 1728. Sanvitali oublia, pour cette cause légère, les titres que donnaient à Biacca une liaison de vingt-six ans avec sa famille, et les soins qu'il avait pris de lui dans son enfance : il lui signifia de sortir de chez lui. Biacca fut recueilli par d'autres maisons distinguées, qui lui offrirent successivement un asyle. Après avoir habité Milan quelques années, il mourut à Parme, le 15 septembre 1735. Il était de l'académie Arcadienne, où il avait pris le nom de *Parmindo Ibichense*, que l'on trouve, au lieu du sien, en tête de plusieurs de ses ouvrages. Les principaux sont : I. *l'Ortografia manuale, o sia arte facile di correttamente scrivere e parlare*, Parme, 1714, in-12; II. *Trattenimento istorico e cronologico in tre libri diviso, opposto al trattenimento istorico e cronologico del P. Cesare Calino della compagnia di Gesù*, etc., Naples (Milan), 1728, 2 vol. in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'il soutint, contre le P. Calino, que l'histoire des antiquités hébraïques de Josèphe n'était ni fausse, ni en contradiction avec l'Écriture-Sainte, etc., et ce fut la publication de ce même ouvrage qui le brouilla avec Sanvitali. Le P. Calino répondit; Biacca soutint ses critiques, et cette guerre dura quelque temps avec assez peu de modération de part et d'autre. III. *Notizie storiche di Rinuccio cardinal Pallavicino, di Pompeo Sacco Parmigiano, di Cornelio Ma-*

gni, e del conte Niccolo Cicognari Parmigiano, insérées dans les volumes I et II des *Notizie istoriche degli Arcadi morti*, Rome, 1720, in-8°.; IV. *le Selve di Stazio, tradotte in verso sciolto* (tom. III de la grande collection des traductions en vers italiens de tous les anciens auteurs latins), Milan, 1732, in-4°.; *le Opere di Cajo Valerio Catullo, tradotte da Parmindo Ibichense* (tom. XXI de la même collection), Milan, 1740. Il a aussi retouché la traduction des épîtres d'Horace, faite par le docteur François Borgianelli; et celle des satires, par Lodovico Dolce, en y faisant de si grands changements, surtout dans les satires, que c'est en effet une traduction nouvelle; elle est insérée, sous ce même nom de *Parmindo Ibichense*, tom. IX de cette collection, Milan, 1735. Ses poésies diverses, ou *rime*, sont imprimées dans différents recueils. G—É.

BIAGI (Jean-Marie de'), né en 1724, à Roveredo, dans le Trentin autrichien, vers les confins de la république de Venise, fit ses études dans sa patrie, y enseigna la grammaire, et fut ensuite professeur d'éloquence dans le collége de cette même ville. Il y fut un des premiers soutiens de l'académie des *Agiati*, dans laquelle il récitait souvent des morceaux de sa composition, en latin et en italien, en vers et en prose, que l'on conserve dans les archives de cette académie. Il était prêtre, et aussi instruit dans les matières d'érudition sacrée, qu'il l'était dans les belles-lettres et dans l'histoire profane; c'est ce qui le fit nommer secrétaire d'une assemblée ecclésiastique qui se tint à Roveredo, pour un objet relatif aux rits et aux cérémonies. C'était d'ailleurs un homme de plus de savoir que de génie, et qui n'avait rien acquis que par une infatigable assiduité au travail. Le *Dictionnaire historique italien* de Bassano dit de lui, qu'en italien, il fut meilleur orateur que poète; et en latin, meilleur poète qu'orateur; mais qu'il était très savant dans l'une et dans l'autre langue. On n'a imprimé de lui que quelques petits livres de dévotion, quelques poésies détachées, une *Préface latine* pour les *OEuvres de S. Jean Chrysostôme*, imprimées à Roveredo, en 1753, où il n'a pas mis son nom, et un petit traité latin: *De situ Austriæ, subjectarumque regionum*, Roveredo, 1772, qu'il avait fait pour le collége où il était professeur. Il mourut en 1777. G—É.

BIALOBOCKI (Jean), poète polonais du 17e. siècle. On a de lui: I. des Hymnes traduits du latin, Cracovie, 1648; II. plusieurs Poëmes sur la guerre contre les Cosaques, Cracovie, 1649-1653; III. un Recueil de vers sur les rois, les reines, les princes de Pologne, et sur la nation polonaise, Cracovie, 1661, etc. C—AU.

BIANCA-CAPELLO. *V.* Capello.

BIANCANI, (Joseph), mathématicien, né à Bologne, en 1566, et mort à Parme le 7 juin 1624, entra dans l'ordre des jésuites, et composa, sur les mathématiques et l'astronomie, un grand nombre d'ouvrages qui sont aujourd'hui oubliés, mais que ses confrères louèrent beaucoup dans le temps. Les plus importants sont: I. *Aristotelis loca mathematica ex universis ejus operibus collecta et explicata; accesserunt Dissertatio de mathematicarum naturâ, et clarorum mathematicorum chronologia*, Bologne, 1615, in-4°.; II. *Brevis introductio ad geographiam, Sphæra mundi, seu Cosmographia demonstrativa*, etc., *Apparatus ad mathematicarum stu-*

dium, etc. La *Bibliothèque des jésuites* prétend que peu de mathématiciens de son temps lui eussent pu être comparés. Biancani était de plus savant dans l'histoire, les belles-lettres et la philosophie. K.

BIANCARDO (UGOLOTTO), l'un des bons généraux de l'Italie, à la fin du 14e. siècle, élève du comte Albéric de Barbiano, fut long-temps au service de François de Carrare, seigneur de Padoue; mais celui-ci fut obligé de le céder, en 1387, à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Les armes de Biancardo furent bientôt tournées, par son nouveau maître, contre celui qu'il avait servi jusqu'alors. Il contribua puissamment à la ruine des maisons de Carrare et de la Scala (*Voy.* BARBIANO). S. S—I.

BIANCHI (MARC-ANTOINE), jurisconsulte italien, naquit à Padoue, en 1498. Il se distingua au bareau par son éloquence, et dans les consultations, par beaucoup de savoir, de justesse d'esprit et de probité. Il fut nommé, en 1525, dans l'université de Padoue, troisième professeur de droit impérial; en 1532, deuxième professeur des décrétales; et enfin, en 1544, professeur en chef du droit criminel, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 8 octobre 1548. Il n'a laissé que des ouvrages de sa profession, qui sont tous écrits en latin: I. *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi*, etc., Venise, 1545, in-fol.; 1549, in-8°.; II. *Practica criminalis aurea*, Venise, 1547, in-8°.; III. *Cautelæ singulares ad reorum defensam*, ordinairement imprimé à la suite de sa *Practica criminalis*; IV. *Tractatus de compromissis faciendis inter conjunctos, et de exceptionibus impedientibus litis ingressum*, Venise, 1547, in-8°., réimprimé plusieurs fois; c'est apparemment la première partie de ce titre que notre savant *Dictionnaire historique et critique* a cru traduire par celui-ci: *Traité sur les fiançailles et les promesses de mariage*. Oui: *De compromissis*, des promesses; *inter conjunctos*, de mariage; cela est parfaitement clair. G—É.

BIANCHI (FRANÇOIS FERRARI, dit IL FRARI), peintre et sculpteur modénois, eut l'honneur, suivant quelques écrivains, d'être le maître du Corrège. C'est dans l'école de cet artiste qu'Allegri apprit l'art de la plastique, dans lequel il fit des progrès rapides, et qui ne contribuèrent pas peu à rendre son dessin plus correct et plus élégant (*V.* CORRÈGE). On ne sait pas la date de la naissance de Bianchi. Vedriani, dans ses *Vite de' Pittori, Scultori, ed Architetti modenesi*, Modène, 1662, in-4°., ne donne pas de détails à cet égard, en nous apprenant que le Corrège étudia sous Bianchi. On connaît un de ses tableaux, qui est à St.-François à Modène. Cette composition ne manque pas d'une sorte de délicatesse dans la touche; mais, en quelques parties, elle se ressent encore de la sécheresse des ouvrages du 15e. siècle, et les yeux rappellent ceux des peintures du Cimabué. Bianchi mourut en 1510, sans avoir pu pressentir à quel haut rang se placerait son élève, qui ne commença à se faire connaître qu'en 1512. A—D.

BIANCHI (JEAN-BAPTISTE), célèbre anatomiste italien, né à Turin le 12 sept. 1681, fut reçu docteur à l'âge de dix-sept ans. Il professa long-temps à Turin, et le roi de Sardaigne, en 1715, fit bâtir pour lui un amphithéâtre commode; en 1718, il professa aussi dans sa patrie la pharmacie, la chimie et la pratique médicinale; il refusa pour elle la place de

professeur à l'université de Bologne, fut nommé membre de l'académie des Curieux de la nature, et mourut en grande estime, le 20 janvier 1761. On a de lui beaucoup d'ouvrages : I. *Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes*, Turin, 1715, in-4°., Leyde, 1723; II. *De lacteorum vasorum positionibus et fabricâ*, Turin, 1743, in-4°.; III. *Storia del mostro di due corpi*, Turin, 1749, in-8°. On a reproché à Bianchi, dans ces divers ouvrages, peu d'exactitude dans les faits, et c'est ce qui a engagé le judicieux Morgagni à prendre plusieurs des assertions de Bianchi pour sujet de critique de ses cinq derniers *adversaires* anatomiques; IV. *Lettera sull' insensibilità*, Turin, 1755, in-8°., où Bianchi attaque les idées de Haller sur la sensibilité, sur laquelle celui-ci venait de publier ses premières expériences; mais les deux ouvrages recommandables de Bianchi sont : *Historia hepatica, seu de hepatis structurâ, usibus et morbis*, Turin, 1710, in-4°.; 1716, in-4°.; Genève, 1725, 2 vol. in-4°., avec fig., et six discours anatomiques, un de ceux discutés par Morgagni, et *De naturali in humano corpore, vitiosâ, morbosâque generatione historia*, ibid., 1761, in-8°., avec fig. Bianchi a fait encore plusieurs dissertations, et laissé quelques ouvrages manuscrits : *Dissertationes anatomicæ duodecim; de pulsium intermittentium causis*, avec fig.; *de muliebri eruptione; de humanis vermibus*, avec fig.; *de fœtu Taurinensi, molli et succoso, quindecim annis in ventre matris gestato; de mammis et genitalibus muliebribus; de genuinâ done matris fabricâ*, avec fig.; *de insertione ilei in colone*, avec fig.; *de musculis urinariæ vesicæ*, avec fig. Ces trois dernières sont insérées dans le *Théâtre anatomique* de Manget. *Problemata theoretico-practica, castigationes explicationum ad tabulas Eustachii*. Enfin, la collection de 54 planches, contenant 270 fig. anatomiques, publiée à Turin en 1757, est tout-à-fait l'ouvrage de Bianchi. C. et A.

BIANCHI (Jean-Antoine), de Lucques, religieux de l'ordre des frères mineurs observantins, naquit le 2 octobre 1686. Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la théologie, fut ensuite, dans son ordre, provincial de la province romaine, visiteur de celle de Bologne, l'un des conseillers de l'inquisition, à Rome, et examinateur du clergé romain. Il mourut le 18 janvier 1758. La gravité de son état et de ses études ne l'empêchait point de cultiver les belles-lettres, la poésie, et principalement la poésie dramatique. Il était, à ce titre, de l'académie arcadienne. Ses ouvrages, publiés le plus souvent sous le nom anagrammatique de *Farnabio Gioachino Annutini*, qui renferme exactement celui de *Fra Giovanni Antonio Bianchi*, sont : I. *Tragedie sacre e morali, cioè la Matilde, il Jefte, l'Elisabetta, e il Tommaso Moro*, Bologne, 1725, in-8°. Ces tragédies sont en prose. II. D'autres tragédies publiées séparément, comme les quatre premières l'avaient été d'abord : *la Dina*, en prose, Bologne, 1734, in-8°.; *il Demetrio*, id., Bologne, 1721, 1730, in-8°.; *la Virginia*, en vers, Bologne, 1732, 1738, in-8°.; *l'Attalia*, en vers, Bologne, 1735, in-8°.; *il Gionata liberato*, Rome, 1737, in-8°.; *il Davide perseguitato da Saul*, en vers, Rome, 1736, in-8°. Cette tragédie ayant été représentée à Rome avec succès, fut l'objet d'une critique latine, à laquelle le P. Bian-

chi répondit en italien. III. *De' vizj e dei diffetti del moderno teatro, e del modo di corregerli e d'emendarli, Ragionamenti* 6, Rome, 1753, in-4°. Cet ouvrage est sous son nom arcadien, *Lauriso Tragiense*. Il y défend l'opinion de Maffei contre celle du P. Concina, qui avait attaqué les théâtres, comme contraires à la religion et aux mœurs, dans une dissertation intitulée: *De spectaculis theatralibus*. IV. Le P. Bianchi avait de plus composé quatre tragédies : *la Marianna, la Talda, il don Alfonso*, et *il Ruggiero*, et plusieurs comédies, entre autres, l'*Antiquario*, qui n'ont point été imprimées. V. Un gros ouvrage d'un genre tout différent, intitulé : *Della potestà e polizia della Chiesa, trattati due contro le nuove opinioni di Pietro Giannone*, Rome, 5 vol. in-4°., de 1745 à 1751. Dans ce livre volumineux, composé par ordre du pape Clément XII, l'auteur examine, dans le plus petit détail, et prétend réfuter les opinions contraires au pouvoir temporel, usurpé par la cour de Rome, avancées par le célèbre Giannone, dans son *Histoire civile du royaume de Naples*. Il y croyait aussi réfuter notre grand Bossuet, dont l'historien de Naples avait adopté les principes. L'histoire de Giannone et les opinions de Bossuet ont survécu à ces prétendues réfutations. G—é.

BIANCHI (Jean), naturaliste italien, né le 3 janvier 1693 à Rimini, où il mourut le 3 décembre 1775; est plus généralement connu par le nom latin de *Janus Plancus*, sous lequel il a publié plusieurs ouvrages. Vers la fin de 1717, il alla à Bologne, où il étudia la botanique, l'histoire naturelle, les mathématiques et la physique. Reçu docteur en médecine en 1719, il retourna dans sa patrie, où il se dévoua au service des pauvres; mais son attachement pour l'université de Bologne le ramena dans cette ville au mois d'octobre de la même année. Au commencement de 1720, il alla à Padoue, et, après y avoir suivi les écoles pendant un an, il retourna à Rimini. Ce fut là qu'il pratiqua la médecine avec un grand succès, et qu'il cultiva la botanique et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. Dans ses différents voyages, il recueillit un grand nombre d'objets, dont il forma un très beau cabinet d'histoire naturelle. En 1741, on le nomma professeur d'anatomie dans l'université de Sienne; mais l'attrait qu'avaient pour lui ses études le fit revenir à Rimini, où il travailla à faire revivre l'académie des *Lincei*, dont il rassemblait les membres dans sa propre maison; il en avait été nommé secrétaire à l'âge de vingt-deux ans. Cette académie, dont il publia une Notice historique à la suite de la belle édition qu'il donna du *Phytobasanos*, fit frapper, en son honneur, une médaille qui représentait d'un côté son portrait, avec cette inscription: *Janus Plancus Ariminensis* et de l'autre un lynx, avec ces mots : *Lynceis restitutis*. Bianchi eut à essuyer beaucoup de critiques contre sa personne et contre ses ouvrages, dont voici le catalogue : I. *Lettere intorno alla cataratta*, Rimini, 1720, in-4°.; II. *Epistola anatomica ad Josephum Puteum Bononiensem*, Bologne, 1726, in-4°.; III. *Osservazioni intorno una sezione anatomica*, Rimini, 1731, in-4°.; IV. *Storia della vita di Catterina Vizzani, trovata puscella nella sezione del suo cadavero*, Venise, 1744, in-8°., traduit en anglais, Londres, 1751, in-8°.; V. *Dissertazione de' vesicatorj*, Venise, 1746,

in-8°. : l'auteur blâme l'usage des vésicatoires ; VI. *De monstris et rebus monstrosis*, Venise, 1749, in-4°. ; VII. *Storia medica d'un apostema nel lobo destro del cerebello, che produsse la paralisia della membrana della parte destra, con alcune osservazioni anatomiche fatte nella sezione, con una tavola*, Rimini, 1751, in-8°. ; VIII. *Discorso sopra il vitto Pitagorico*, Venise, 1752, in-8°. : il traite du régime pythagorique ; IX. *Trattato de' bagni di Piza a pie del monte di S. Giuliano*, Florence, 1757, in-8°. ; X. *Lettere sopra una gigante*, Rimini, 1757, in-8°. ; XI. *Fabii Columnæ Phytobasanos, accedit vita Fabii et Lynceorum notitia, cum annotationibus*, Florentiæ, 1744, in-4°., avec figures : il ajouta des notes au texte de l'ouvrage, et y fit d'autres additions considérables. XII. *De conchis minus notis liber*, Venetiis, 1739, in-4°., avec 5 planches ; autre édition augmentée du double, avec 19 planches. Les figures en sont belles. Il s'y trouve des plantes marines, ou plutôt des zoophytes, tels que des éponges. XIII. *Divers Mémoires* imprimés dans les *Actes de l'académie de Sienne*, les *Mémoires de l'Institut de Bologne* et dans le *Journal littéraire de Florence*. Mazzuchelli dit qu'il a laissé en manuscrits plusieurs autres ouvrages. D—P—s.

BIANCHI (Vendramino), noble de Padoue, fut secrétaire du sénat de Venise au commencement du 18e. siècle. Nommé résident de sa république à Milan, à la mort de Charles II, roi d'Espagne, il fut envoyé en Suisse, en 1705, pour traiter de l'alliance des cantons de Zurich et de Berne, qui fut conclue par ses soins, le 12 janvier 1706. Le 5 février suivant, il passa chez les Grisons, et y conclut un autre traité d'alliance le 17 décembre de la même année. Après son retour à Venise, le sénat l'envoya ministre en Angleterre, où il résida pendant vingt mois, et où il donna des preuves de prudence et d'habileté. Enfin, le procurateur Carlo Rusini ayant été choisi pour intervenir au traité de Passarowitz, Bianchi lui fut donné pour secrétaire au congrès par le sénat. Cette mission et celle qu'il avait remplie chez les Suisses lui ont fourni le sujet des deux ouvrages suivants : I. *Relazione del paese de' Svizzeri e loro alleati, d'Arminio Dannebuchi* (anagramme de Vendramino Bianchi), Venise, 1708, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en français, et réimprimé plusieurs fois. II. *Istorica relazione della pace di Passarowitz*, Padoue, 1718 et 1719, in-4°. G—É.

BIANCHI (Antoine), vénitien, et simple garçon gondolier à Venise au milieu du 18e. siècle, mérite d'être placé dans un ouvrage tel que celui-ci, par le talent poétique dont il a laissé des preuves dans deux poëmes, très étrangers sans doute aux règles exactes du poëme épique et à la pureté du langage, mais où il y a de l'imagination, de la verve, en un mot de la poésie. Ces deux ouvrages, malgré leurs défauts, étonnent, quand on sait que l'auteur n'avait jamais fait d'études, et que le titre de garçon gondolier qui est joint à son nom, annonce en effet le métier qu'il fit toute sa vie ; ce sont : I. *Il Davide, re d'Israele, poema-eroico-sagro, di Antonio Bianchi, servitor di gondola Veneziano, canti XII*, Venise, 1751, in-fol., réimprimé la même année avec un oratorio dramatique intitulé : *Elia sul Carmelo*, ibid., in-8°. II. *Il Tempio, ovvero il Salomone, canti X*,

Venise, 1753, in-4°., avec des notes historiques et théologiques qu'on ne croit pas être du même auteur. Dans ce dernier poëme, il en promet deux autres, l'un héroï-comique, sous ce titre : *Cuccagna distrutta ;* l'autre, *la Formica contro il Leone;* mais on ne croit pas qu'ils aient été imprimés. Il avait aussi publié un ouvrage de critique, intitulé : *Osservazioni contro-critiche di Antonio Bianchi, sovra un trattato della commedia italiana*, etc., Venise, 1752, in-8°. Joseph-Antoine Costantini, auteur de ce traité sur la comédie italienne, répondit aux observations, et prétendit, dans sa réponse, qu'elles n'étaient pas du gondolier Bianchi, et que le poëme de *David* n'en était pas non plus. Bianchi se fâcha, et déclara, dans la préface de son second poëme, qu'il était prêt à prouver, de la manière qu'on l'exigerait, que le *David* et les *Observations* étaient de lui. G—É.

BIANCHINI (Barthélemi), auteur italien de la fin du 15e. siècle, né à Bologne, s'y fit estimer par ses qualités morales, autant que par ses connaissances et ses talents. Le savant Philippe Beroalde, son maître, a parlé de lui dans son Commentaire sur Apulée, comme d'un jeune homme accompli, et loue, entre autres, son goût pour la peinture et pour les médailles antiques. On ignore le temps de sa mort. Son épitaphe, qui se trouve dans le recueil de poésies de ce genre, publié par le chevalier Casio, en 1528, prouve seulement qu'il était mort avant cette époque. Il n'a laissé que ces deux opuscules : I. *Vita Antonii Codri Urcei*, imprimée, dans plusieurs éditions, avec les œuvres du savant Urcéus Codrus, entre autres dans l'édition de Bâle, 1540, in-4°. II. *Vita Philippi Beroaldi*, imprimée avec les *Commentaires de Beroalde sur les XII Césars* de Suétone, Venise, 1510, in-fol.; Paris, 1512; Lyon, 1548, in-fol., et ailleurs. G—É.

BIANCHINI (François), savant italien, naquit à Vérone, le 13 décembre 1662. Après ses premières études faites dans sa patrie, il se rendit à Bologne, où il fit, dans le collége des jésuites, sa rhétorique et trois années de philosophie. Les mathématiques et le dessin l'occupèrent ensuite; il montrait un goût particulier pour ce dernier talent, et il y excella. Il alla, en 1680, à Padoue, suivre ses études; il y ajouta celle de la théologie, et reçut le doctorat. Son maître de mathématiques et de physique y fut le savant Montanari, qui le prit dans une affection particulière, et lui légua en mourant tous ses instruments de mathématiques et de physique. A Padoue, Bianchini apprit aussi l'anatomie, et avec plus de prédilection la botanique. Déterminé à suivre la carrière ecclésiastique, il se transporta au centre des affaires et des grâces. Il fut bien accueilli à Rome par le cardinal Pierre Ottoboni, qui connaissait sa famille, et qui le nomma son bibliothécaire. Alors, pour obéir à l'usage, il se livra à l'étude des lois, mais sans abandonner ses travaux sur la physique expérimentale, les mathématiques et l'astronomie. Il fut reçu membre de l'académie physico-mathématique, établie par monsignor Ciampini, et y lut plusieurs dissertations savantes. Revenu dans sa patrie vers l'an 1686, il y contribua très activement au rétablissement de l'académie des Alétophiles; il l'engagea surtout à éclairer la physique du flambeau de la géométrie, et, pour faciliter ses travaux, il lui fit don des instruments que lui avait légués Montanari; mais cette académie avait besoin de sa présence, et quand il fut

retourné à Rome deux ans après, elle cessa d'exister. Fixé désormais à Rome, il s'y lia avec les savants les plus distingués, et ajouta à ses connaissances celles du grec, de l'hébreu et du français. Les antiquités devinrent aussi une de ses plus fortes occupations. Il passait souvent des jours entiers au milieu des ruines antiques, assistait à toutes les fouilles, visitait tous les musées, dessinait avec autant de goût que d'habileté tous les monuments. A la mort d'Innocent XI, le cardinal Ottoboni, son protecteur, élu pape sous le nom d'*Alexandre VIII*, s'occupa aussitôt de la fortune de Bianchini, lui donna un canonicat de Ste.-Marie-de-la-Rotonde, le nomma garde et bibliothécaire du cardinal Pierre Ottoboni, son neveu, lui accorda deux pensions, et aurait été plus loin, s'il eût vécu plus long-temps, et si Bianchini eût voulu entrer dans les ordres; mais il ne se décida à prendre le sous-diaconat et le diaconat qu'en 1699, et ne voulut jamais être ordonné prêtre. Alexandre VIII mourut en 1691; le cardinal, son neveu, continua de faire sentir à Bianchini les effets de sa protection: il lui fit obtenir, en 1699, un canonicat de St.-Laurent *in Damaso*, le voulut avoir près de lui, et le logea dans son palais. Clément XI, élu en 1700, lui donna, l'année suivante, le titre de son camerier d'honneur, l'autorisa à prendre l'habit de prélat, appelé *il mantellone*, et lui assigna un logement au palais de Monte-Cavallo. Il le nomma, en 1702, pour accompagner, avec le titre d'historiographe, le cardinal Barberini, légat *à latere*, à Naples, quand le roi d'Espagne, Philippe V, alla prendre possession de ce royaume. Bianchini profita de cette occasion pour visiter le Vésuve, et monta jusqu'au haut du cratère. Revenu à Rome, il fut agrégé, en 1705, par le sénat, lui, toute sa famille et les descendants qu'elle pourrait avoir, à la noblesse romaine et à l'ordre des patriciens. Le pape le choisit pour secrétaire de la commission chargée de la réforme du calendrier, et dont le cardinal Noris était président. Pour régler avec précision le cours de l'année, il était nécessaire d'établir et de fixer, avec la plus grande exactitude, les points équinoxiaux. Bianchini, chargé de tirer une ligne méridienne et de dresser un gnomon dans l'église de Ste.-Marie-des-Anges, termina, avec le plus grand succès, cette opération difficile, dans laquelle il fut aidé par le savant Philippe Maraldi. La méridienne en cuivre a de longueur soixante-quinze de nos anciens pieds de Paris, et le gnomon soixante-deux et demi de hauteur. On y voit les douze signes du Zodiaque, parfaitement représentés en marbre de différentes couleurs, et les étoiles de chaque signe sont en cuivre, avec leurs grandeurs respectives et toutes leurs variétés. « M. Bianchini, dit Fontenelle dans son éloge, fut purement mathématicien dans la construction de ce grand gnomon, pareil à celui que le grand Cassini avait fait dans St.-Pétrone-de-Bologne. » Clément XI fit frapper une médaille de ce gnomon, et ce fut pour Bianchini le sujet d'une savante dissertation sur le gnomon, et sur la médaille. Il avait été nommé, en 1703, président des antiquités, et avait présenté un plan que le pape avait agréé, pour former une collection d'antiquités sacrées ou un musée ecclésiastique, destiné à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique, prouvée par les monuments; mais cet établissement, unique dans son espèce, exigeait une dépense trop forte; le trésor pontifical était épuisé; l'entreprise, à peine com-

mencée, fut abandonnée, faute d'argent. Clément XI, pour consoler Bianchini, qui tenait fortement à ce projet, lui donna un canonicat de Ste.-Marie-Majeure, et le chargea, en 1712, de venir à Paris porter le chapeau à Armand de Rohan-Soubise, créé cardinal, le 12 mai de cette année. A Paris, Bianchini obtint l'accueil le plus flatteur de tout ce qui aimait les sciences et les lettres; il fut assidu aux séances de l'académie des sciences, dont il était, depuis 1700, associé-étranger. Il offrit à l'académie l'ingénieuse machine qui sert à corriger, dans les lunettes du plus grand foyer, les imperfections des tubes, dont la courbure, dans une si énorme longueur, avait paru jusque alors inévitable; machine qu'il avait, sinon inventée, au moins perfectionnée, et rendue d'un usage facile et simple. Réaumur en a donné la description dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1713. Avant de retourner à Rome, il fit, pour son plaisir et son instruction, un voyage en Lorraine, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, visitant et examinant partout ce qu'il y avait de rare dans les productions des arts, et surtout dans les antiquités, et recevant aussi partout les distinctions dues à son mérite. On dit même que l'université d'Oxford, pendant le séjour de Bianchini dans cette ville, fit les frais de son logement. De retour à Rome, en juin 1713, il reprit ses travaux astronomiques et ses recherches sur les antiquités. Son voyage en France, d'où il est rare qu'un véritable savant ne remporte pas quelques idées utiles pour les sciences, lui avait donné celle de tirer en Italie, d'une mer à l'autre, une ligne méridienne, à l'imitation de celle que l'illustre Cassini avait tirée par le milieu de la France. Il commença ses opérations; il s'en occupa même pendant huit ans, à ses frais; mais d'autres idées, d'autres occupations vinrent le distraire, et ce travail resta imparfait. Innocent XIII, ayant succédé à Clément XI, nomma Bianchini référendaire des signatures pontificales et prélat intime ou domestique. Dans le concile tenu à Rome en 1725, il occupa la place de premier historiographe. L'année suivante, sa passion pour les antiquités lui procura de grandes jouissances, mais lui occasionna un accident qui eut des suites graves, et qui pouvait encore en avoir de plus funestes. « On découvrit hors » de Rome, sur la voie Appienne » (c'est ainsi que le rapporte Fonte» nelle), un bâtiment souterrain, con» sistant en trois grandes salles, dont » les murs étaient percés, dans toute » leur étendue, de niches pareilles à » celles que l'on fait dans les colom» biers, afin que les pigeons s'y logent. » Elles étaient remplies, le plus sou» vent, de quatre urnes cinéraires, » et accompagnées d'inscriptions qui » marquaient le nom et la condition des » personnes dont on voyait les cen» dres : tous étaient esclaves ou affran» chis de la maison d'Auguste, et » principalement de celle de Livie. » L'édifice était magnifique, tout de » marbre avec des ornements de mo» saïque d'un bon goût. M. Bianchini » ne manqua pas de sentir toute la » joie d'un antiquaire : il manqua lui » en coûter la vie. » Un jour qu'il examinait une chambre nouvellement découverte, au moment où il prenait des mesures pour en dessiner le plan, une voûte enfonça sous lui. Malgré ses efforts pour se retenir, et ceux de ses domestiques accourus à son secours, sa corpulence, proportionnée à sa haute stature, l'entraîna; il tomba, et quoique ce fût sur un fond

de terre remuée, la chute fut si rude, qu'il lui en resta, dans la cuisse droite, une contraction de muscles et de nerfs qui le rendit boiteux le reste de sa vie. Les bains de Vignone, près de Sienne, qu'il alla prendre l'année suivante, lui firent quelque bien, mais sa santé ne se rétablit jamais entièrement. Il ne discontinua cependant point ses travaux, et fit un voyage à Florence, à Parme, à Colorno, où il traça, dans le palais ducal, une méridienne qui n'existe plus; enfin à Bologne, d'où il revint à Rome; là, il se partagea de nouveau entre l'astronomie et les antiquités. Son accident avait interrompu des observations importantes qu'il avait commencées sur la planète de Vénus, et dont les premières remontaient même jusqu'en 1716; il les reprit. Il en fit surtout alors d'infiniment curieuses sur les taches de cette planète. Il les faisait avec cette machine qu'il avait présentée à l'académie de Paris; et, pouvant employer des lunettes plus fortes qu'on ne l'avait pu jusqu'alors, il fit des découvertes et des observations toutes nouvelles. Il continuait en même temps son travail sur les tombeaux de la maison d'Auguste; » il s'enfermait le jour, dit encore Fon» tenelle, dans le colombier sépulcral » et souterrain, et la nuit, il montait » à son observatoire. » Aussi, vit-on paraître, dans deux années consécutives, 1727 et 1728, deux importants ouvrages, l'un sur le colombier, et l'autre sur Vénus. Ce fut par ces deux productions remarquables qu'il termina sa carrière : quelque temps après, un épaississement de la lymphe amena une hydropisie, dont il mourut le 2 mars 1729. Il laissa pour héritier de ses biens son neveu Joseph Bianchini, alors chanoine de la cathédrale de Vérone, qui est l'objet de l'article suivant, et légua la meilleure partie de ses livres et ses antiquités ecclésiastiques les plus précieuses à la bibliothèque du chapitre de Vérone. Sa patrie reconnaissante, voulant lui donner un témoignage public et durable d'estime, lui fit élever, par décret de la cité, un monument, avec une inscription honorable, dans la cathédrale même de Vérone, parmi d'autres monuments du même genre érigés aux grands hommes qu'elle a produits. Le chapitre consacra aussi, par une inscription placée dans sa bibliothèque, sa gratitude pour les dons qu'il en avait reçus. L'éloge de ses mœurs et de son caractère, dans ces inscriptions, est aussi mérité que celui de son immense savoir. Ce savoir embrassait les sciences physiques et mathématiques, principalement la botanique, la physique, l'astronomie, et de plus l'histoire et l'antiquité figurée. Il cultivait en même temps les belles-lettres, l'art oratoire et même la poésie; et son air modeste, prévenant, sa politesse et l'aisance de ses manières, annonçaient plutôt un homme du monde, bon et bien élevé, qu'un savant; modèle toujours utile à offrir, rare sans doute, mais qui l'est cependant moins parmi les vrais savants et les véritables gens de lettres, que parmi ceux qui n'aiment dans les sciences et dans les lettres que le bruit qu'ils croient y faire ou la fortune qu'ils y font. François Bianchini a laissé un grand nombre d'ouvrages; nous citerons les principaux, en mettant de suite ceux qui ont rapport aux mêmes sciences, et ne suivant l'ordre chronologique que dans chacune des divisions : I. Trois Mémoires latins, insérés dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, 1685 et 1686, l'un *sur la comète observée à Rome en juin et juillet* 1684, l'autre *sur la nouvelle Méthode de Cassini, pour observer les parallaxes et les distances des*

planètes à la terre; le troisième *sur l'éclipse totale de lune observée à Rome le* 10 *décembre* 1685. II. Un Mémoire, aussi écrit en latin, *sur la comète observée à Rome en avril* 1702, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, année 1702. Les volumes de 1706 et 1708 contiennent plusieurs autres de ses observations astronomiques; on trouve, comme nous l'avons dit, dans celui de 1713, la *Description de la Machine portative, propre à soutenir des verres de grand foyer*. III. *Relazione della linea meridiana orizzontale e della ellissi polare fabbricata in Roma l'anno* 1702, imprimée dans le volume IV du journal *de' Letterati d'Italia;* elle y est sans nom d'auteur, mais elle est de Bianchini. IV. *Epistola de eclipsi solis die maii* 1724, Rome, 1724, réimprimée dans le vol. XV du *Recueil d'Opuscules scientifiques* du P. Calogerà. L'auteur s'y propose de prouver que cette éclipse ressemble entièrement à celle que Dion rapporte dans son 56e. livre, et qui dut arriver l'an 13 de l'ère vulgaire. V. *Hesperi et Phosphori nova phænomena, sive observationes circà planetam Veneris,* Rome, 1728, in-fol. C'est dans cet ouvrage que Bianchini a consigné ses observations des taches de la planète de Vénus. Il a donné une détermination du mouvement de rotation de cette planète; mais elle n'a pas été adoptée par les astronomes. Il fit imprimer son livre magnifiquement, le dédia au roi de Portugal Jean V, auquel il offrit en même temps une machine représentant le système de cette planète, ornée de figures d'argent doré. Le roi envoya en retour à l'auteur, outre une forte somme d'argent, une lunette de nouvelle invention faite à Londres, et dont le travail était admirable; il accorda depuis, en 1731, deux ans après la mort de Bianchini, la croix de l'ordre du Christ au comte Gaspard Bianchini, son neveu, et il y ajouta, en 1732, une commanderie, en payant de son trésor les frais dus, pour l'expédition du diplôme, à la caisse de l'ordre, et toutes les autres dépenses. VI. *Francisci Bianchini Veronensis astronomicæ ac geographicæ observationes selectæ ex ejus autographis excerptæ unà cum meridiani Romani tabulâ, curâ et studio Eustachii Manfredi*, Vérone, 1737, in-fol. Ce volume est doublement précieux, et par ce qu'il contient des travaux relatifs à la méridienne que l'auteur avait eu dessein de tirer au travers de l'Italie, et par les soins que le savant Manfredi prit de l'édition, comme on le voit par sa préface. VII. *De emblemate, nomine atque instituto Alethophilorum, dissertatio publicè habita in eorumdem academiâ*, etc., Vérone, 1687. La devise de cette académie, sujet de la dissertation, était une boussole, avec cette légende : *Aut docet, aut discit.* VIII. *Istoria universale provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi*, Rome, 1697, in-4°., ouvrage savant, dit Lenglet, et dans lequel, avec des preuves solides, on trouve encore des curiosités littéraires. Ce volume ne comprend que la série de trente-deux siècles, jusqu'à la destruction de l'empire des Assyriens; il devait être suivi de plusieurs autres qui auraient contenu le reste de l'histoire ancienne. Les figures de ce premier tome furent gravées par l'auteur lui-même, et d'après ses propres dessins. C'est un semblable ouvrage qu'il avait projeté pour l'histoire ecclésiastique, comme on l'a vu dans sa vie. IX. *De kalendario et cyclo Cæsaris ac de Paschali canone S. Hippolyti martyris disser-*

tationes duæ, etc., Rome, 1703 et 1704, in-fol. Dans ces deux savantes dissertations, l'auteur prend, contre Joseph Scaliger, la défense du canon pascal de S. Hippolyte que l'on voit dans la bibliothèque Vaticane, sculpté des deux côtés d'un siége de marbre, sur lequel est assise l'image de ce saint évêque; il y a joint quelques morceaux d'érudition, une description explicative de la base de la colonne Antonine, récemment découverte dans le champ de Mars, et une exposition, en forme de lettre, du gnomon qu'il avait élevé par ordre de Clément XI, et de la médaille que ce pape avait fait frapper. X. *Spiegazione delle sculture contenute nelle LXXII tavole di marmo e bassi rilievi collocati nel basamento esteriore del palazzo d'Urbino*, etc., inséré dans le recueil intitulé: *Memorie concernenti la città d'Urbino*, Rome, 1724, gr. in-fol. On trouve dans ce même volume ses *Notizie e prove della corografia del ducato d'Urbino*, etc., contenant les opérations qu'il avait faites dans ce duché, pour la méridienne qu'il avait projetée d'une mer à l'autre. XI. *Camera ed iscrizioni sepolcrali de' liberti, servi ed ufficiali della casa d'Augusto, scoperti nella via Appia, ed illustrate con annotazioni l'anno* 1726, Rome, 1727, gr. in-fol.; XII. *Del Palazzo de' Cesari, opera postuma*, Vérone, 1738, gr. in-fol., édition donnée par Joseph Bianchini, neveu de l'auteur, qui y joignit une traduction latine. XIII. *Dissertatio posthuma de tribus generibus instrumentorum musicæ veterum organicæ*, Rome, 1742, in-4°. XIV. *Vitæ Romanorum pontificum à B. Petro Apostolo ad Nicolaum I perductæ, curâ Anastasii S. R. E. bibliothecarii*, etc., Rome, 3 vol. in-fol. Cette édition de l'*Histoire pontificale*, d'Anastase le bibliothécaire, avec toutes les additions faites dans les éditions précédentes, enrichie de nouvelles additions, de variantes tirées des meilleurs manuscrits, de plusieurs autres pièces, et de savants prolégomènes de l'éditeur à chacun des volumes, fut un de ses derniers travaux. Le premier volume parut en 1718, le second en 1723, et le troisième en 1728, un an avant sa mort; il y manquait un quatrième volume, qui fut ajouté par son neveu, comme nous le verrons dans l'article suivant. XV. *Opuscula varia nunc primùm in lucem edita*, Rome, 1754, 2 vol. in-4°. Ces opuscules, rassemblés et publiés par Bianchini le neveu, devaient être suivis de plusieurs autres, tirés des manuscrits de son oncle; mais ces deux seuls volumes ont paru. XVI. On trouve de ses *Poésies italiennes* dans le recueil de celles des *Academici concordi* de Ravenne, Bologne, 1687, in-12. Quelque longue que soit cette liste, on y pourrait ajouter un grand nombre de lettres scientifiques, de dissertations, de réflexions et observations insérées dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, années 1704, 1706, 1707, 1708, 1713, 1718; de discours ou harangues, d'éloges ou de vies de savants, et d'autres opuscules imprimés, sans compter ceux qu'il légua au chapitre de Vérone, et qui n'auraient pas dû y rester inédits. G—É.

BIANCHINI (Joseph), neveu du précédent, et prêtre de l'oratoire de St.-Philippe de Néri, fut aussi un antiquaire et un littérateur distingué. Il naquit à Vérone, le 9 septembre 1704, du comte Jean-Baptiste, frère de François Bianchini, et acheva ses études sous les yeux de son oncle, dans le collége de Montefiascone. Il retourna dans sa patrie, en 1725, déjà chanoine de la cathédrale, avec

la prébende de S. Luc, et fut bientôt après nommé garde de la bibliothèque du chapitre; mais, en 1732, il quitta cette place, résigna son bénéfice, se rendit à Rome, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se partagea entièrement entre les exercices de piété et des travaux littéraires, principalement dirigés vers l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. Il a laissé : I. *Anastasii Bibliothecarii de vitis Romanorum pontificum*, etc. *tomus IV*, Rome, 1735, in-fol. Il termina par ce quatrième volume la grande édition d'Anastase, que son oncle avait laissée imparfaite. Il publia aussi l'ouvrage posthume de François Bianchini : *Del Palazzo de' Cesari*, avec une traduction latine de sa façon, comme nous l'avons annoncé dans l'article précédent; II. *Vindiciæ canonicarum Scripturarum vulgatæ latinæ editionis*, etc., Rome, 1740, in-fol. Ce volume devait être suivi de six autres, dont l'auteur annonce le plan dans le premier, qui a été seul imprimé. Il embrassait dans cet immense ouvrage tout ce que l'érudition ecclésiastique la plus étendue avait pu lui fournir sur l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Le volume qu'il a publié est précédé d'une savante préface et de dissertations épistolaires non moins savantes, où l'on trouve toute l'histoire des différentes parties de la *Bible*, des manuscrits qui en ont été ou conservés, ou perdus, des versions qui en ont été faites, etc. III. *Evangeliarium quadruplex latinæ versionis antiquæ, seu veteris Italicæ, nunc primùm in lucem editum ex codd. manuscript. aureis, argenteis, purpureis, aliisque plusquàm millenariæ antiquitatis*, etc., Rome, 1749, gr. in-fol. On peut regarder cet ouvrage comme faisant partie des *Vindiciæ canonicarum Scripturarum*, dont on vient de parler, et ce volume-ci comme une suite nécessaire de l'autre. IV. *Demonstratio historiæ ecclesiasticæ quadripartitæ monumentis ad fidem temporum et gestorum*, Rome, 1752, in-fol. gr. C'est un recueil de morceaux d'antiquité sacrée, d'inscriptions, de lampes, de médailles, de vases, etc., qui se trouvaient dans les églises, les cimetières et les musées de Rome, ou ailleurs, très bien gravés en cuivre, accompagnés d'explications et de tables chronologico-historiques : c'est l'ouvrage qu'avait commencé Fr. Bianchini, et qu'il avait abandonné. Après ce premier volume, son neveu en a publié un second : les deux ensemble ne comprennent que ce qui regarde les deux premiers siècles du christianisme; on ne croit pas qu'il ait été plus loin. V. *Delle porte e mura di Roma, con illustrazioni*, Rome, 1747, in-4°. VI. Dans un petit ouvrage sur un sujet qui n'a aucun rapport avec les précédents, le père Bianchini parut aussi bon physicien qu'il se montrait savant antiquaire dans les autres. Une dame de Césène fut trouvée morte et réduite en cendres dans sa chambre, à la réserve de la tête, des jambes et de quelques-uns des doigts. On divagua beaucoup sur cet événement. Bianchini soutint que c'était l'effet d'un feu interne et spontané, occasionné par l'usage excessif que cette dame avait fait d'eau-de-vie camphrée. Sa dissertation, qui obtint l'assentiment général, est intitulée : *Parere sopra la cagione della morte della sig. contessa Cornelia Zangari de' Bandi Cesenate, esposto in una lettera*, etc., Vérone, 1731, in-8°.; revue et corrigée par l'auteur, Rome, 1743, in-8°. Joseph Bianchini donna aussi des soins à plusieurs éditions estimées, tant des pro-

ductions de son oncle, que de quelques autres ouvrages. G—É.

BIANCHINI (Joseph-Marie), célèbre littérateur italien du dernier siècle, naquit à Prato en Toscane, le 18 novembre 1685. A peine avait-il achevé ses études à Florence, qu'il y fut reçu membre de l'académie des *Apatisti*, et, deux ans après, de l'académie florentine. Il n'avait alors que vingt ans; et déjà il était lié avec tout ce que Florence possédait de littérateurs et de savants. Il alla terminer son éducation à Pise, où il eut pour maître de philosophie et de mathématiques, le célèbre traducteur de Lucrèce, Alexandre Marchetti. Il y reçut aussi, en 1709, le grade de docteur en droit, et l'ordre de prêtrise. L'évêque de Prato le choisit pour y expliquer publiquement les ouvrages des Pères, et ce fut alors que Bianchini prit une affection particulière pour les OEuvres de S. Bernard. L'évêque de Pistoja lui donna la cure de St.-Pierre à Ajolo, et il s'y fit aimer de tous ses paroissiens. Outre les deux académies que nous avons nommées, il était de celles des *Infecondi* de Prato; des *Innominati* de Brà, en Piémont; des *Rinvigoriti* de Foligno, et des *Arcadiens* de Rome. Il fut aussi reçu de la *società Colombaria*, en 1741; et en 1742, de l'académie de la *Crusca*. Sa vie était exemplaire, son caractère loyal et sincère, quoique circonspect. Il était ami de la solitude, et cependant d'une gaîté douce, qui se prêtait volontiers aux plaisanteries et aux bons mots; mais, dans les trois dernières années de sa vie, il tomba dans une mélancolie habituelle, précédée d'une maladie grave, et suivie d'autres infirmités, auxquelles il succomba le 17 février 1749. Ses deux ouvrages les plus considérables sont: I. *De' gran duchi di Toscana della real casa de' Medici*, etc., Venise, 1741, gr. in-fol. Les anciens souverains de Florence y sont surtout considérés comme protecteurs des lettres et des arts; mais ce volume, magnifiquement imprimé, fournit à l'histoire littéraire d'Italie peu de faits qu'on ne puisse trouver ailleurs à moins de frais. II. *Della satira italiana, trattato*, Massa, 1714, in-4°.; Florence, 1729, in-4°., ouvrage de critique généralement estimé et regardé comme classique. Dans la seconde édition, l'auteur y a joint une dissertation italienne: *Sur l'hypocrisie des gens de lettres*, où il dévoile, avec une simplicité un peu maligne, l'art qu'emploient quelques petits hommes pour paraître grands; mais il paraît que depuis 1724, où sa dissertation fut écrite, cet art a fait de grands progrès. III. *La Cantica de' Cantici di Salomone tradotta in versi toscani con annotazioni*, Venise, 1735. La plupart de ses autres écrits ne sont que des opuscules, tels que des notices biographiques, des éloges, des leçons sur plusieurs morceaux du Dante, du Bembo, de monsig. de la Casa, lues publiquement dans l'académie florentine, etc. Plusieurs sont insérés dans les différentes parties de la collection en cinq volumes, intitulée: *Prose fiorentine*, Venise, 1754, in-4°., et les autres dans d'autres collections. Différents recueils de poésies contiennent aussi de ses vers. G—É.

BIANCHINI (Jean-Fortunat), philosophe et médecin italien qui eut de la réputation dans le 18e. siècle, naquit en 1720 à Chieti dans le royaume de Naples, fit ses études, prit ses degrés dans la capitale, et y exerça même pendant quelques années la médecine. Il passa ensuite à Venise, d'où, s'étant fait connaître avantageusement, il fut appelé, en 1759,

à Udine en qualité de premier médecin. Il y resta jusqu'en 1777. Alors, ayant été nommé premier professeur de médecine-pratique dans l'université de Padoue, il alla s'y établir. Il avait été reçu de l'académie d'Udine; il le fut aussi de celle de Padoue, alors nouvellement créée, et fut mis au nombre de ses vingt-quatre pensionnaires. Il ne jouit pas long-temps de sa pension, et mourut le 2 septembre 1779. Il laissa plusieurs opuscules qui prouvent beaucoup d'érudition et de savoir : I. *Saggi di esperienze intorno la medecina elettrica fatte in Venezia da alcuni amatori di fisica*, etc., Venise, 1749, in-4°. L'auteur y combat ce que deux médecins de Venise et de Bologne avaient écrit en faveur de la médecine électrique, etc.; II. *Lettere medico-pratiche intorno all'indole delle febbri maligne*, etc., *colla storia de' vermi nel corpo umano, dell'uso del mercurio*, Venise, 1750, in-8°.; III. *Traduzione delle lettere sopra la forza della immaginazione nelle donne incinte*, Venise, 1751, in-8°.; IV. *Osservazioni intorno all'uso della elettricità celeste, e su l'origine del fiume Timavo*, Venise, 1754, gr. in-8°.; V. *Discorso sopra la filosofia, detto nell'accademia d'Udine*, etc., Udine, 1759, in-8°.; VI. *Elogio del signor Carlo Fabrizi, detto nell'accademia d'Udine*; VII. *Su la medicina di Asclepiade*, etc., etc.

G—É.

BIANCHO, ou BIANCO (ANDREA), géographe de Venise, a vécu au commencement du 15ᵉ. siècle. Il est connu par un recueil de cartes hydrographiques, resté pendant long-temps en oubli, dans la bibliothèque de St.-Marc, et qui porte en tête: *Andreas Biancho de Venecis, me fecit* MCCCCXXXVI. L'abbé Morelli, conservateur de cette bibliothèque, le communiqua à Vicenzo Formaleoni; et ce dernier en a copié trois cartes, qu'il a publiées à Venise, en 1783, avec une discussion assez longue, que l'on trouve à la suite d'un petit ouvrage intitulé: *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*. La date de ce recueil de cartes est antérieure de plusieurs années, à la découverte du cap de Bonne-Espérance, et précède de cinquante-six ans celle de l'Amérique; puisque Christophe Colomb ne vit cette partie du globe, pour la première fois, que le 11 octobre 1492. Le principal mérite des cartes de Biancho est de nous faire connaître l'étendue de la navigation des Vénitiens, avant la découverte du Nouveau-Monde. Ils avaient quelques notions sur les côtes de la mer d'Allemagne et de la Baltique. Il paraît cependant qu'ils les fréquentaient peu; car les cartes de ces mers, comprises dans le recueil de Biancho, sont très imparfaites. Les côtes de la Méditerranée y sont représentées avec de grands détails et beaucoup d'exactitude, relativement à l'ancienneté de l'ouvrage; mais celles de la mer Noire, où le commerce était alors très florissant, doivent y être plus fidèlement tracées qu'on ne pourrait le faire aujourd'hui, que l'accès nous en est fermé. Une des cartes publiées par Formaleoni contient les côtes occidentales d'Europe et d'Afrique, depuis le cap Finistère jusqu'au cap Bojador; elles y sont figurées avec exactitude. Les îles Canaries, Madère, Porto-Santo et les Açores s'y trouvent aussi : ces différents groupes d'îles sont séparés d'une manière très distincte; mais les îles de chaque groupe, et principalement les Açores, sont mal placées, les unes par rapport aux autres. On voit à une grande distance,

à l'ouest de ces dernières, une île très étendue, appelée *Antillia*, et le commencement d'une autre île nommée *de la Man Satanaxio*. La conformité du nom d'*Antillia* avec celui des îles Antilles, situées dans le golfe du Mexique, a fait soupçonner à Formaleoni que l'on aurait pu avoir connaissance des îles de l'Amérique avant Christ. Colomb. Le savant M. Buache, dans un mémoire lu à la première classe de l'institut, et inséré dans le 6e. vol. de ses *Mémoires*, a combattu victorieusement cette assertion; il rapporte qu'elles sont indiquées sur une carte faite aussi à Venise, en 1367, par François Picigano, laquelle avait passé dans la bibliothèque de Parme. Il est à remarquer que ces mêmes îles se trouvent sur toutes les cartes les plus anciennes, et c'est probablement en les copiant que Martin Behaim a pris la même île d'Antillia, qu'il a placée sur son globe fait à Nuremberg en 1492. C'est vraisemblablement cette Antillia qui a donné lieu aux prétentions des Allemands en faveur de leur compatriote. Le résultat des recherches de Mr. Buache, sur les îles d'Antillia et de la Man Satanaxio, est que ces deux îles ne peuvent être autres que quelques-unes des Açores, qui auraient été placées sur les cartes, par les géographes du 14e. siècle, ou peut-être du 15e., d'après des rapports vagues et en partie fabuleux; du moins est-il très probable que l'île d'Antillia est la même que l'île St.-Michel, et que l'île de la Man Satanaxio (de la Main de Satan) n'est autre que l'île du Pic, sur laquelle il y a un volcan. Formaleoni nous a transmis la copie d'un planisphère ancien, qui fait partie du recueil de Bianco; il n'offre rien d'utile, mais il peut satisfaire la curiosité. On y voit la représentation du paradis terrestre, à côté de celle d'Alexandre, toutes deux placées à l'extrémité du monde. La tour de Babel, le tombeau de Mahomet, le vieux de la montagne, les rois des pays connus y sont dessinés à l'endroit où l'on croyait que leur empire devait exister. Telle était la manière du temps. Il paraît que les objets représentés sur le planisphère de Bianco, ont été copiés d'après la carte de Picigano, que l'on vient de citer, ou bien que c'est une imitation de cette carte qui, vraisemblablement, n'est pas elle-même entièrement originale. La première carte du recueil de Bianco est aussi en tête de l'ouvrage de Formaleoni; c'est un monument précieux de la science nautique; on y voit une boussole, des figures de géométrie et des tables nautiques, qui nous font connaître que les navigateurs de son temps se servaient de calculs et d'opérations graphiques, pour tenir compte de la route de leurs navires, et trouver le lieu du globe où ils devaient être. Il est cependant nécessaire d'observer qu'ils ne faisaient pas encore usage de la latitude et de la longitude pour fixer la position des lieux: aucune des cartes de Bianco ne porte d'échelle de latitude et de longitude; l'instruction qu'il donne sur sa première carte pour calculer les routes ne peut laisser de doute à cet égard. Ils ne se servaient que des distances qui séparent les divers lieux et des directions dans lesquelles ils étaient situés les uns par rapport aux autres. Chaque carte porte une échelle propre à faire connaître les distances. (*Voy.* Behaim.) R—l.

BIANCO (Barthélemy), architecte, naquit à Côme, au commencement du 17e. siècle. On ne trouve la date de sa naissance ni dans Soprani ni dans Milizia. La république de Gênes invita cet artiste à présenter son

avis sur la manière la plus convenable d'environner la ville d'une nouvelle enceinte de murailles. Le plan de Bianco fut adopté et exécuté sur-le-champ. Barthélemy fut employé ensuite à fortifier le nouveau môle; quelque temps après, cet architecte construisit, dans la Strada Balbi, le collége dit des Jésuites, monument estimé, et éleva un peu plus loin un palais pour Jean-Augustin Balbi. Ce palais a passé depuis à la famille Durazzo. Suivant Milizia, Barthélemy mourut en 1656. Il eut deux enfants, Pierre-Antoine et Jean-Baptiste; le premier, destiné à l'étude de l'architecture, dessina des fabriques qui firent pressentir d'heureuses dispositions, mais il mourut très jeune; le second fut d'abord sculpteur; la France lui donna de nombreuses commissions; il y envoya, entre autres statues, un *Bacchus* qui eut un grand succès. Il entreprit à Gênes la statue de la Vierge avec un groupe d'anges : ce bel ouvrage, en bronze, annonce un talent distingué. Jean-Baptiste, appelé à Milan, voulut y étudier la peinture sous Cérano, et avait réussi déjà à composer quelques tableaux; mais il désira revenir à Gênes, où la réputation de son père lui assurait un accueil honorable, et il y mourut de la peste qui ravagea cette ville en 1657.

A—D.

BIANCOLELLI. *V.* Dominique.

BIANCOLINI (Jean-Baptiste-Joseph), naquit à Vérone, le 10 mars 1697, d'une famille considérée dans le commerce. Après avoir fait ses études, ne s'étant point senti de goût pour l'état ecclésiastique, il fut obligé, pour obéir à son père, d'embrasser aussi sa profession, qu'il exerça toute sa vie. Dans sa jeunesse, il cultiva particulièrement la musique; il jouait, avec une perfection rare, de la guitare, du théorbe, de l'archiluth, et composait même des motets, des symphonies et des cantates. Ni ce goût, ni ses occupations mercantiles ne l'empêchaient de se livrer avec une sorte de passion à l'étude de l'histoire et à la recherche des manuscrits et des monuments historiques de sa patrie. On vit bientôt, avec surprise, un simple marchand placé au rang des gens de lettres et des historiens. Il fournit une longue carrière, et mourut plus qu'octogénaire, vers l'an 1780. Les ouvrages qu'il a laissés en italien sont tous relatifs à l'histoire de Vérone, sa patrie. I. Le fond du plus considérable n'est point de lui, mais il eut le mérite de le publier, de l'enrichir de nouvelles recherches, et d'en être le continuateur : c'est une *Chronique de la ville de Vérone*, que l'auteur, Pierre Zagata, avait laissée en manuscrit, et qui était restée inédite. Le premier volume parut à Vérone, 1745, in-4°.; plus de la moitié de ce volume est remplie par des observations et des suppléments, ou de Biancolini lui-même, ou composés de pièces recueillies par lui, soit dans les archives de Venise, soit ailleurs. Le second volume, ou tome I de la seconde partie, qui parut, ibid., 1747, contient à peu près, dans la même proportion, le texte de Zagata, et des additions, dont une partie seulement appartient à l'éditeur. Enfin, le troisième volume, ou tome II de la seconde partie, qui ne porte que le titre de *Supplément à la Chronique de Zagata*, fut publié en 1749. Dans ce volume, rempli de pièces intéressantes, dont Biancolini a tout le mérite, on distingue surtout le plan du théâtre antique de Vérone, que le savant Maffei avait regardé comme impossible de tracer. II. *Notizie storiche delle chiese di Verona, libro I*

et *II*, Vérone, 1749; *lib. III*, 1750; *lib. IV*, 1752, in-4°. Il en a encore paru, depuis, trois volumes, qui font monter à 6 vol. in-4°. l'ouvrage entier. Le pape Benoît XIV, dans une lettre adressée, en 1753, au sénateur vénitien Flaminio Cornaro, s'exprima avec beaucoup d'estime sur cet ouvrage et sur l'auteur. III. *Dei vescovi e governatori di Verona dissertazioni due*, Vérone, 1757, in-4°.; IV. un ouvrage étranger à l'histoire moderne, mais intéressant pour la littérature italienne, eut de grandes obligations à Biancolini; c'est la collection des traductions des historiens grecs, connue sous le titre de *Collana degli storici greci*, commencée, en 1733, à Vérone, par le libraire Ramanzini, et continuée les années suivantes. Il y contribua, par ses exhortations, par les fonds qu'il fournit à l'entreprise, par les soins qu'il donna à la correction, et même par une partie importante du travail. La vie de Polybe et la lettre imprimée en tête de la traduction de cet auteur sont de lui, ainsi que les épîtres dédicatoires, les chronologies, les additions, et les tables des noms de villes anciens et modernes des histoires de Thucydide, de Xénophon et de Gémisthus Pléthon; travail obscur, mais utile, et qui surtout, fait avec tant de désintéressement et de générosité, ne doit pas rester sans récompense. G—É.

BIANCONI (JEAN-LOUIS), célèbre philosophe et médecin italien, naquit à Bologne, le 30 septembre 1717. Dès l'âge de dix-neuf ans, après avoir fait, de la manière la plus brillante, son cours d'études à l'institut, il fut en état d'être médecin assistant dans l'un des hôpitaux de sa patrie: il s'y exerça pendant quatre ans, fut reçu docteur en 1742, et, l'année d'après, élu membre de l'académie annexée à l'institut des sciences. Il publia, en 1743 et 1744, une excellente traduction italienne de l'*Anatomie de Winslow*, sous ce titre: *Esposizione Anatomica della struttura del corpo umano del signor Winslow*, etc., 6 vol. in-8°. Cet ouvrage, les éloges qui en furent faits, et la réputation de savoir, de bonnes mœurs et d'amabilité dont l'auteur jouissait déjà, engagèrent en 1744, le landgrave de Hesse-Darmstadt, prince et évêque d'Augsbourg, à l'y appeler auprès de lui. Bianconi y séjourna six ans. Il y écrivit deux *Lettres sur des questions de physique*, adressées à son ami, le célèbre marquis Maffei: *Due Lettere di fisica*, etc., Venise, 1746, in-4°. Il y écrivit aussi, en français, une *Dissertation sur l'électricité*, adressée à son autre savant ami, le comte Algarotti, publiée en Hollande, en 1748, in-8°., traduite aussitôt et imprimée à Bâle; enfin, il y commença seul, en français, un *Journal des nouveautés littéraires d'Italie*, qu'il fit imprimer à Leipzig (avec la date d'*Amsterdam, aux dépens de la compagnie*, 1748 et 1749, in-8°.), et qu'il conduisit jusqu'à la fin du 3ᵉ. volume. Sa célébrité, répandue dans toute l'Allemagne, engagea plusieurs sociétés savantes à se l'associer; il fut reçu, en 1749, à l'académie de Berlin. Il se rendit, en 1750, à la cour de Dresde, avec un bref de recommandation des plus honorables du pape Benoît XIV, pour le roi de Pologne Auguste III. Ce monarque le nomma son conseiller aulique, et l'admit dans sa plus grande intimité. Bianconi épousa, en 1753, Éléonore d'Essen, fille du grand-bailli de Dresde, conseiller aulique et de justice du roi de Pologne. Cet établissement honorable fit presque disparaître en lui la qualité d'étranger. La cour de Dresde l'employa dans

des affaires importantes; l'envoya, en 1760, à la cour de France, pour une mission délicate qu'il remplit avec habileté et avec bonheur; enfin, elle le nomma, en 1764, son ministre résident en cour de Rome. Dès qu'il y fut arrivé, ses premiers goûts littéraires reprirent toute leur vivacité. Il avait publié, l'année précédente, dix lettres sur la Bavière, qui avaient eu beaucoup de succès: *Lettere sopra alcune particolarità della Baviera e di altri paesi della Germania*, Lucques, 1763. On vit paraître de lui, dans plusieurs recueils, des compositions élégantes en prose et en vers. Il donna la première impulsion à la création des *Effemeridi letterarie di Roma*, et il les enrichit souvent de ses productions. On y distingua ses éloges du docteur Lupacchini, de Piranesi et de Mengs. Ce dernier fut réimprimé séparément, avec des additions, en 1780. Dans ses douze *Lettres italiennes sur Cornelius Celsus*, imprimées à Rome, en 1779, il rendit au siècle d'Auguste ce célèbre médecin, que l'opinion commune, et celle même du savant Tiraboschi à qui elles sont adressées, ne place que dans l'âge de la littérature latine, qu'on appelle le siècle d'argent. Il se préparait à donner une magnifique édition de cet auteur, corrigée sur un grand nombre de manuscrits qu'il avait collationnés dans ses voyages; il avait aussi rassemblé des matériaux pour une nouvelle *Vie de Pétrarque*, d'autres destinés à éclaircir tout ce qui regarde l'exil d'Ovide; il méditait enfin plusieurs ouvrages philosophiques et littéraires, lorsqu'il mourut subitement à Pérouse, le 1[er]. janvier 1781. Il fut universellement regretté. Le chevalier Annibal Mariotti de Pérouse fit imprimer, peu de temps après, à sa louange, une élégante oraison funèbre. Cette même année, on publia ses *due Lettere postume intorno à Pisa e Firenze*, Lucques, 1781. Il avait laissé tout préparé pour l'impression, un ouvrage écrit en italien et en français, sur *le Cirque de Caracalla*; ce livre a été magnifiquement imprimé, avec 19 belles gravures, à Rome, en 1790. G—É.

BIARD (Pierre), sculpteur et architecte, né à Paris en 15[illegible], y mourut le 17 septembre 1609. Après avoir été étudier à Rome, il revint dans sa ville natale, qu'il orna de bons ouvrages. Celui qui lui avait fait le plus d'honneur, était un bas-relief de grandeur naturelle, représentant *Henri IV à cheval*. Ce morceau, d'un bon goût de dessin, était placé sur la grande porte de l'hôtel de ville de Paris; en 1562, des séditieux l'endommagèrent; dans la suite, il fut, comme tant d'autres monuments des arts, détruit pendant les orages de la révolution. On doit d'autant plus en regretter la perte, que l'artiste y avait parfaitement saisi la ressemblance du bon et grand roi, sous le règne duquel il vécut. D—T.

BIARD (Paul), né à Grenoble, entra fort jeune chez les jésuites, et fut un des premiers missionnaires qui allèrent en Amérique. De retour en France, il professa pendant neuf ans la théologie à Lyon, où il mourut en 1622. On a de lui: I. *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1616, in-12; II. quelques autres ouvrages, sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque du Dauphiné*, 1[re]. et 2[e]. éditions. A. B—T.

BIAS, fils de Teutamus, naquit à Priène, une des principales villes de l'Ionie, vers l'an 570 av. J.-C. Il se livra à l'étude de la philosophie qu'on ne faisait pas encore consister en vaines spéculations, ceux qu'on honorait du titre de sages s'occupant prin-

cipalement de la morale et de la politique. Bias fit de même, et il avait coutume de dire que nos connaissances sur la Divinité se bornent à savoir qu'elle existe, et qu'on doit s'abstenir de tout raisonnement sur son essence. Il fit une étude particulière des lois de sa patrie, et consacra ses connaissances en ce genre à rendre service à ses amis, soit en plaidant pour eux devant les tribunaux, soit en se faisant leur arbitre. Il ne voulut jamais employer ses talents à faire triompher l'injustice ; aussi disait-on *une cause de l'orateur de Priène*, pour désigner une excellente cause. Favorisé des dons de la fortune, il en faisait un noble usage : des filles de la Messénie ayant été prises par des pirates, il les racheta, et, les ayant élevées comme s'il eût été leur propre père, il les dota et les renvoya à leurs parents. La défaite de Crésus, et la conquête de la Lydie par Cyrus, ayant donné beaucoup d'inquiétude aux Ioniens, qui craignaient de se voir attaqués par le vainqueur, ils s'assemblèrent au Panionium pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre; Bias leur conseilla de s'embarquer, avec tout ce qu'ils possédaient, et d'aller s'établir dans l'île de Sardaigne, l'une des plus fertiles de la Méditerranée; mais son avis ne fut pas suivi, et les Ioniens, après une vaine résistance, furent subjugués par les généraux de Cyrus ; les Priéniens eux-mêmes, assiégés par Mazarès, se décidèrent à quitter leur ville en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce fut à cette occasion que Bias répondit : « Je » porte tout avec moi, » à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne faisait aucune disposition pour son départ. Son insouciance tenait peut-être à la connaissance qu'il avait des principes de Cyrus, qui cherchait à soumettre et non à détruire; car, après avoir subjugué les Ioniens, il se contenta d'exiger d'eux un léger tribut et les laissa pour le reste se gouverner à leur gré. Bias resta dans sa patrie, où il mourut à un âge très avancé, en plaidant pour un de ses amis. Après avoir fini son discours, il posa sa tête sur son petit-fils, qui était auprès de lui, et il cessa de vivre sans qu'on s'en aperçût. Les Priéniens lui firent des funérailles magnifiques, et lui consacrèrent une enceinte qu'on nommait le *Teutamium*. On ne connaissait pas de lui d'autre ouvrage qu'un poëme en deux mille vers sur les moyens de rendre l'Ionie heureuse et florissante. On cite un grand nombre de ses maximes et de ses apophthegmes. Il disait qu'il faut vivre avec ses amis comme si on devait les avoir un jour pour ennemis. « Il vaut mieux, disait-il, être pris pour arbitre par ses ennemis que par ses amis. Dans le premier cas, en effet, on peut se faire un ami, et dans le second on est assuré d'en perdre un. » Se trouvant sur un vaisseau avec des impies, il les entendit implorer le Ciel au milieu d'une tempête furieuse : « Taisez-vous, » leur dit-il, de peur que les dieux ne » sachent que vous êtes ici. » Bias était un des sept sages de la Grèce. C—R.

BIBARS, 4e. sulthan de la dynastie des Mamlouks-Baharytes, était un esclave du Captchac, amené en Syrie et vendu à Ikdyn, bondoucdâr ou général des arbalétriers de Mélik-el-Saleh. Affranchi par son maître, il passa au service de ce prince ; c'est ce qu'indiquent les surnoms d'*Al-Bondoucdary* et d'*Alsalehy* qu'il porte. Son courage et son habileté le firent parvenir aux premières charges de l'empire. Lorsqu'Aïbek monta sur le trône, Bibars se révolta, s'attacha au prince de Damas, ensuite à celui de Krac, se réunit au sulthan Kothoûz, et fut un

de ses assassins. Les mains encore teintes de son sang, il se présenta, avec ses complices, devant le régent du royaume; celui-ci leur ayant demandé qui s'était rendu coupable du meurtre : « C'est moi, dit hardiment » Bibars. — Régnez donc, lui répon- » dit le régent. » Bibars fut aussitôt proclamé sulthan par la milice, le 17 de djoul-caadah 658 de l'hég. (24 octobre 1260), et prit les surnoms de *al-Melik al-Dhaher* (roi illustre). Des trois sulthans qui l'avaient précédé, aucun n'avait joui d'un pouvoir bien établi. Kothoûz avait vaincu les Moghols et soumis la Syrie; mais la brièveté de son règne permit à peine d'apercevoir ses grandes qualités; il laissa les Mamlouks divisés en plusieurs factions. A la nouvelle du meurtre de Kothoûz, Damas se révolta et élut un sulthan; Alep suivit son exemple. Les Moghols, qui, depuis plusieurs années, étaient en possession de Baghdâd, menaçaient de toutes parts la Syrie; Alep tomba même en leur pouvoir, et fut pillée et saccagée. Bibars fit rentrer sous sa domination Damas et Alep, échappa au poignard de ses assassins, et se saisit des Mamlouks les plus séditieux. Il consacra ensuite son pouvoir en se faisant conférer le titre de sulthan par un certain Ahmed qui, se disant de la maison des Abbaçydes, parut en Égypte en 1264. Bibars alla au-devant de lui avec tous les cadhy (juges), ses officiers, les juifs avec la Bible, et les chrétiens avec l'Évangile. Ahmed fit son entrée au Caire, fut proclamé khalyfe sous le nom de *Mostanser-billah*, et donna un décret solennel par lequel il conférait à Bibars le titre de sulthan et l'investissait de l'empire des Mamlouks. Mostanser fut à peine installé que Bibars le mena en Syrie, et lui donna une armée pour marcher contre Baghdâd, et l'établir sur le trône. Cette expédition n'eut aucun succès; Mostanser fut battu et tué par les Tatars. Bibars donna le titre de khalyfe à un autre Abbaçyde; mais il lui ôta toute espèce d'autorité, et ne lui laissa que le soin de faire la prière. Il donna une forme stable à l'empire des Mamlouks, repoussa les Tatars, rétablit la puissance des Musulmans, et combattit les Francs avec succès. Si plusieurs fois il échoua devant St.-Jean-d'Acre, il enleva cependant aux chrétiens un grand nombre de villes importantes, telles que Laodicée, Césarée, Antioche, Safed, le château de Krak, Tibériade et Anthartous; il ravagea la petite Arménie, fit prisonnier le fils d'Haiton qui en était roi, et lui enleva Darbsak, Darkouch, Roban et Marzaban; plusieurs forteresses des Ismaéliens tombèrent en son pouvoir, et ses armées victorieuses pénétrèrent dans la Nubie. Une éclipse de lune ayant donné lieu à quelques astrologues de prédire la mort d'un grand personnage; Bibars, superstitieux comme tous les Orientaux, voulut détourner ce malheur de sa personne, et fit prendre à un prince de la maison de Saladin un breuvage empoisonné; mais on oublia d'enlever le vase qui le contenait, et Bibars s'en étant servi lui-même, le poison eut encore assez de force, et il en mourut le 27 de mohharem 676 (30 juin 1277), après un règne de dix-neuf ans. Si les expéditions militaires justifient son surnom d'*Aboul-Foutoûh* (père des victoires), d'autres qualités, nécessaires au bonheur des peuples, lui ont mérité dans l'histoire celui de *Melik-el-ohaher* (prince illustre). Il donnait tous les ans cent mille mesures de blé pour les pauvres; il entretenait les enfants des soldats tués à l'armée, et prenait soin des veuves; il fit construire un

magnifique collége au Caire, bâtir un caravauserai à Jérusalem, jeter un pont superbe sur un bras du Nil, réparer plusieurs mosquées, et élever plusieurs bâtiments dans toute l'étendue de son empire; enfin, il s'acquitta du pèlerinage de la Mekke, lava la kaabah du temple de cette ville avec de l'eau de rose, visita Médyne, y fit de grandes aumônes, et se rendit digne du titre de *Rokn eddyn* (colonne ou soutien de la religion). Béréké-Khân, son fils, qu'il avait fait reconnaître long-temps avant sa mort, lui succéda.
J—n.

BIBARS II, 12e. sulthan des Mamlouks-Baharytes. Kélaoûn, dont il avait été esclave, et Khalyl et Mohammed, fils de ce prince, l'élevèrent aux premières dignités de l'empire. Mohammed ayant été privé du trône pour la troisième fois, les Mamlouks Bordjytes forcèrent Bibars à accepter la couronne, le 23 de chewâl 708 de l'hég. (26 mars, 1309 de J.-C.) Il semblait devoir en jouir paisiblement, lorsqu'il s'éleva des séditions parmi le peuple, toujours attaché à Mohammed. Meilleur guerrier que politique, Bibars n'eut point l'adresse de se concilier sa faveur et de ménager le sulthan dépossédé; il refusa de se saisir de Salar, gouverneur d'Égypte, accusé d'être la cause des troubles, et il voulut priver Mohammed de ses troupes et de ses Mamlouks. Ce dernier, irrité d'un tel procédé, accepta les secours que lui offraient les gouverneurs d'Alep, de Hamah et de Tripoli, et s'appliqua à séduire les officiers de Bibars II, dont le parti s'affoiblit considérablement. Abandonné de ses officiers et de ses troupes qui désertaient par bandes, il prit la fuite avec sept cents Mamlouks et une partie de ses trésors; mais le plus grand nombre de ceux qui composaient cette petite troupe l'abandonnèrent aussi. Alors, ne sachant quelle route tenir, il reprit celle du Caire. Arrivé près de Ghaza, il fut arrêté par des officiers de Mohammed; ses gens voulaient faire quelque résistance; mais il les en empêcha, en disant qu'il n'avait jamais aimé à répandre le sang. On le désarma et on l'amena au Caire, où il eut une entrevue avec Mohammed, à qui il avoua ses torts et dont il implora la clémence: le sulthan le fit étrangler en sa présence. Bibars II n'avait régné que dix mois et vingt-quatre jours; il était Circassien d'origine, et avait été élevé parmi les Mamlouks Bordjytes.
J—n.

BIBAUCIUS, ou BIBAUT (Guillaume), trente-cinquième général des chartreux, était natif de Tielt en Flandre. Ses progrès étonnants, pendant qu'il étudiait à Louvain, le firent regarder comme un prodige de science; il devint professeur à Gand, et s'y distingua par son éloquence et son érudition. Le tonnerre étant tombé un jour au milieu de sa classe, et ayant blessé plusieurs de ses écoliers, Bibaucius fit vœu de se faire chartreux, et l'accomplit environ l'an 1500. Quoique déjà avancé en âge, son mérite le fit bientôt parvenir aux premières charges de son ordre, dont il fut fait général en 1521. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut le 24 juillet 1535. Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurt, publia, en 1539, sous le titre de *Orationes capitulares*, etc., les discours que Bibaucius avait prononcés dans le chapitre de ses religieux; ils furent réimprimés à Anvers, en 1610 et 1654, in-4°. On trouve à la fin de *la Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe, Paris, 1534, in-fol., deux petits poëmes latins de sa façon, en l'honneur de S. Joachim. Sa *Vie* a été publiée

par Levin Ammon, chartreux de Gand. T—D.

BIBBIENA (Bernard Dovizi, ou Dovizio da), cardinal. (V. Dovizi.) On n'a eu d'autre autorité, pour lui donner le nom de *Tarlatti*, dans un *Dictionnaire historique* français, qu'une phrase du *Dictionnaire historique* italien de Bassano, qui signifie positivement qu'il ne faut pas le lui donner; qu'on voit, par des lettres de Léon X, qu'il n'était point de cette famille, que la sienne était obscure, et qu'il n'a dû son élévation qu'à son mérite. G—é.

BIBBIENA (Ferdinand), fils de Jean-Marie Galli, peintre et architecte, reçut de son père le surnom distinctif de *Bibbiena*, d'une ville de Toscane où celui-ci avait pris naissance. C'est le nom sous lequel Ferdinand Galli a toujours été connu, ainsi que ses enfants. Le père de cet artiste, quoique élève de l'Albane, fut un peintre médiocre, et peu fortuné; mais notre Bibbiena, né à Bologne en 1657, fut doué de la faculté la plus utile à tous ceux qui se livrent aux arts, celle d'une vive imagination. Dès sa jeunesse, ses essais dans le dessin annoncèrent des dispositions brillantes. Bientôt Carlo Cignani, élève distingué dans l'école de l'Albane, et par conséquent camarade du père de Bibbiena, adopta celui-ci pour élève chéri. Ce guide habile, en le formant dans la pratique de l'art, lui inspirait le goût du savoir. Cette semence précieuse, affermissant et réglant en lui l'essor d'une imagination ardente, lui préparait des succès qui furent le fruit d'une éducation si bien dirigée. Ferdinand ayant d'abord étudié la géométrie, voyait avec justesse les formes qu'il avait à copier. Il apprit ensuite à dessiner l'architecture, comme étude nécessaire au genre de l'histoire auquel Cignani le destinait; mais notre artiste se sentit entraîné par une inclination naturelle vers ce beau genre, et il devint architecte en même temps qu'il sut peindre l'architecture. Ayant réussi dans les premiers bâtiments qui lui furent confiés, son succès détermina le duc Ranuce Farnèse à lui confier la construction d'une maison de plaisance à Colorno, et à embellir, par une meilleure disposition, les jardins qui l'environnent. Sa réputation croissant avec rapidité, il fut appelé à Barcelone, afin de diriger les fêtes qu'on préparait pour le mariage de Charles III. Ses ingénieuses conceptions eurent en cette occasion le plus grand succès, et il revint d'Espagne comblé d'éloges et de présents. A son retour, le duc de Parme le chargea de ses salles de spectacles, et lui accorda une pension, avec le titre de son premier peintre et de son architecte. Mais un plus grand théâtre l'attendait: Charles III, devenu empereur, appela Bibbiena à Vienne où il reçut les mêmes honneurs qu'à Parme, avec une pension plus considérable. Son début fut de diriger les fêtes brillantes qui eurent lieu à l'occasion de la naissance de l'archiduc. On y admira surtout les superbes illuminations qu'il disposa sur le vaste étang de la *Favorite*. Plusieurs beaux édifices furent exécutés en Autriche d'après ses dessins. Si l'on juge des bâtiments construits par Bibbiena, d'après les estampes qui nous les ont transmis, on ne peut disconvenir qu'ils manquent de ce caractère de simplicité et de noblesse qu'on trouve dans les antiques et dans les ouvrages des bons constructeurs qui ont paru en Italie et en France depuis le 15e. siècle. Dans ses peintures de théâtre, il a exagéré le style vicieux et entortillé de Borromini et autres. L'empire de la mode a quelquefois dégradé ses conceptions, dont les *ensembles* sont cependant grands, et capables d'étonner

et de plaire. On ne peut trop y admirer le parti qu'il a su tirer, par sa savante pratique en perspective, du choix des plans vus par l'angle, et du point de vue, placé hors du cadre du tableau. Il se glorifie avec raison, dans la préface de ses *Traités d'architecture et de perspective*, publiés à Parme, en 1711, 2 vol. in-8°., d'avoir fait connaître toute la profondeur de cette méthode dans les décorations théâtrales. Les écrits de Ferdinand offrent la preuve des connaissances solides sur lesquelles était fondé son talent. Dans son 1er. volume, il traite de la géométrie-pratique, de l'architecture, de la perspective, et de la mécanique appliquée aux mouvements des décorations de théâtre. Le second est formé d'un recueil de planches gravées d'après ses dessins, par Buffagnotti, et par Abbati, du burin desquels il se plaint avec raison. Exact, ingénieux dans ses compositions, son exécution était ferme, ses effets solides, son coloris rendait bien le ton de la pierre; mais il n'avait ni la richesse, ni la variété des teintes de Jean-Paul Pannini, de Servandoni, etc. Bibbiena publia à Bologne, en 1731, à l'âge de soixante-quatorze ans, une seconde édition de ses *Traités*. Il paraît que sa vue s'était affaiblie, et que, ne pouvant plus vaquer à ses travaux en peinture, il s'occupa de la révision de ses écrits, auxquels il donna un titre différent de celui que portait l'édition de Parme. Il offre celle-ci à la studieuse jeunesse pour lui servir de guide: *Direzioni a' giovani studenti nel disegno dell' architettura civile*, etc.; c'est le titre du premier volume. Le second traite de la perspective en toutes ses branches, *della prospettiva teorica*, et de la mécanique, ou, dit-il, *Dell' arte di mover pesi, e trasportarli da un luogo al' altro*. Ces deux volumes in-8°., Bologne, 1725, 1731, sont enrichis de beaucoup de planches fort bien gravées. L'auteur annonce que c'est le résultat des leçons qu'il avait données sur ces sciences à l'institut de Bologne, dont il avait été plusieurs fois le directeur. Il devint aveugle, et mourut en 1743, laissant trois fils, qui ont suivi la même carrière avec succès, et qui ont répandu l'art de leur père dans toute l'Italie et l'Allemagne, ainsi que sa manière de peindre à l'huile les tableaux de cabinet. — L'un (Antoine) a occupé la place de son père auprès de l'empereur Charles VI; — Joseph est mort à Berlin; — et le troisième (Alexandre) mourut au service de l'électeur palatin. On a gravé à Augsbourg un recueil des décorations d'Antoine, dans lequel on reconnaît la richesse de composition, et les défauts de goût dans les ornements, que l'on peut reprocher au père. R—n.

BIBBIENA (François Galli), frère du précédent, se distingua aussi dans la peinture d'architecture et de décorations théâtrales, en même temps qu'il fut architecte; il partagea les travaux de son frère, dont il suivit les principes et le goût un peu fantastique, ainsi qu'on en peut juger par quelques planches gravées d'après lui, et qui se trouvent dans la collection nombreuse de Ferdinand, dont nous avons parlé. Loin que ce rapport de genre et de goût ait nui à l'union fraternelle, il paraît que, doués tous deux d'une abondante imagination, imbus des mêmes principes, et accoutumés à les exercer dans le même sens, d'ailleurs peu différents d'âge, puisque François Bibbiena n'avait que deux ans de moins que Ferdinand; il paraît, disons-nous, que ce rapport ne servit qu'à resserrer les liens de la nature. Ils furent d'accord dans leurs mœurs,

comme dans leurs ouvrages : tantôt, formant des entreprises en commun, tantôt se partageant les travaux d'architecture et de peinture dans les diverses villes où ils furent appelés séparément. François dirigea et exécuta les brillantes fêtes qui se donnèrent à Naples, à l'arrivée de Philippe V, dont il fut le premier architecte. Ce prince voulait l'emmener à Madrid, et l'y fixer; mais l'artiste fit excuser son refus, en représentant qu'il était demandé à Vienne. S'étant rendu dans cette capitale, il y fit construire un théâtre qui plut tellement à l'empereur Léopold, que ce prince, pour le fixer auprès de lui, lui proposa une pension de 6000 florins; Fr. Bibbiena ne voulut s'engager que pour 8000, bien sûr qu'en se bornant au séjour de Vienne, il perdrait les occasions de se rendre dans les différents lieux où il était appelé pour de vastes entreprises. L'empereur ne parut pas disposé à lui accorder cette augmentation, et mourut peu de temps après. L'empereur Joseph, qui succéda à Léopold, l'occupa à ses bâtiments, et l'en récompensa d'une manière généreuse. Laissant à son architecte la liberté d'aller où bon lui semblerait, celui-ci en profita pour se rendre à la cour de Lorraine, où il bâtit un beau théâtre, ayant préféré cet ouvrage à ceux qui se présentaient à Londres, où il avait été invité de se rendre. Il avait réussi d'une manière distinguée dans la construction du manège de Mantoue. Cet artiste se maria à Nancy, et peu après, étant retourné en Italie, il fut choisi, comme le plus habile architecte connu, par le marquis Scipion Maffei, pour élever à Vérone un théâtre, considéré comme l'une des plus belles salles d'Italie, et comme bien supérieur à celui qui est connu à Rome sous le nom *d'Aliberti*, ou *Teatro delle Dame*, qui est aussi l'ouvrage de François Bibbiena. Moins écrivain que son frère, mais professeur comme lui à l'institut de Bologne, il y enseigna la géométrie-pratique, l'architecture, la perspective, la mécanique et l'arpentage; et mourut en 1739, à l'âge de quatre-vingts ans. R—N.

BIBIANE (Ste.), vierge et martyre, née à Rome, dans le 4e. siècle. Ammien Marcellin rapporte qu'Apronien, nommé gouverneur de Rome, par l'empereur Julien, en 363, perdit un œil, lorsqu'il était en route pour se rendre dans cette ville. Il attribua ce malheur à la magie, et résolut d'exterminer les magiciens, parmi lesquels les païens rangeaient alors les chrétiens. Ste. Bibiane, ainsi que Flavien, son père, chevalier romain, et Dafrose, sa mère, furent persécutés, comme étant au nombre des chrétiens les plus zélés. Flavien eut le visage brûlé avec un fer rouge, et mourut peu de jours après. Dafrose eut la tête tranchée. Bibiane et Démétrie, sa sœur, privées de leurs parents, souffrirent pendant cinq mois toutes les rigueurs de la misère. Elles furent mandées par Apronien; et Démétrie, par un événement dont on n'indique point la cause, tomba morte aux pieds du gouverneur, après avoir confessé sa foi. Bibiane, remise aux mains d'une méchante femme, nommée *Rufine*, sut résister aux menaces aussi bien qu'aux séductions, et Apronien la condamna à mort. Elle fut attachée à un pilier, battue avec des fouets garnis de plomb, et mourut avec une constance héroïque. Un prêtre, nommé *Jean*, enleva secrètement son corps, qu'on avait laissé exposé, pour qu'il fût dévoré par les bêtes, et l'enterra près du palais de Licinius. Quand les chrétiens purent exercer librement

leur culte, ils érigèrent une chapelle sur le tombeau de la sainte. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, qui fut depuis réunie à Ste.-Marie-Majeure. En 1628, Urbain VIII la fit rebâtir, et y plaça les reliques des Stes. Bibiane, Démétrie et Dafrose, découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appelé *Cimetière de Ste.-Bibiane*. D—T.

BIBLIANDER (Théodore), dont le véritable nom était *Buchman*, qu'il changea, suivant l'usage de ce temps-là, naquit en 1500, ou plutôt 1504, selon D. Clément et Saxius, à Bischoffzell, près de St.-Gall, et succéda, en 1532 à Zwingle, dans la chaire de théologie de Zurich, qu'il occupa très long-temps; mais comme il embrassa, sur la prédestination, des opinions qui contrariaient celles des protestants, on se servit du prétexte de son âge avancé, et de ses longs services, pour le déclarer émérite, et le faire remplacer par Pierre Martyr. Il mourut de la peste à Zurich en 1564, avec la réputation d'un homme très savant, surtout dans les langues orientales. Voici la liste de ses principaux ouvrages imprimés: I. *Apologia pro edit. Alcorani, edita à J. Fabricio, cum testamento Mohamedis*, Rostoch, 1638, in-4°.; II. *Machumetis Saracenorum principis, ejusque successorum vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, etc., Bâle, 1543, in-fol. Cet ouvrage se divise en trois parties ou tomes réunis en un seul; le premier contient la version latine de l'Alcoran, que Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, fit faire pendant son séjour en Espagne par Robert et Hermann, pour obéir aux ordres de S. Bernard; le deuxième volume se compose de quelques pièces où l'on s'efforce de combattre la doctrine et les erreurs de l'Alcoran; le troisième renferme divers écrits de Paul Jove et autres sur l'histoire ou les coutumes des Turks. On trouvera une table très exacte de ces différentes pièces dans la *Bibl. hist.* de Meusel, tom. II, part. 1. Cet ouvrage a été réimprimé à Bâle en 1550, in-fol. Dans cette seconde édition, bien moins rare que la première, on a retranché les textes grecs du deuxième tome, et on a ajouté neuf pièces nouvelles au troisième. III. *Quomodò oporteat legere sacras Scripturas, præscriptiones Apostolorum, Prophetarum*, etc., Bâle, 1550, in-8°.; IV. *Amplior consideratio decreti synodalis Trident. de authent. doct. eccl. Dei, de latinâ veter. translat. SS. libr., de cathol. exposit. SS. Script.; de libr. publicat. per typogr.* (vers 1551), in-8°.; V. *Sermo divin. majest. voce pronunciatus, seu Comment. in Decalog. et Sermon. Dom. in monte Sinai*, Bâle, 1552, in-fol. VI. *Concilium sacro-sanctum eccl. cathol. in quo demonstratur quomodò possit ac debeat pereunti populo christiano succurri per legitim. eccles. reform.*, 1552, in-8°.; VII. *Vita B. Marci evangelistæ*, Bâle, 1552; VIII. *De ratione temp. Christ. reb. cognosc. et explic. accommodatâ, liber*; Bâle, 1551, in-8°.; IX. *Temporum à condito mundo usque ad ultim. ipsius ætat. supputatio*, Bâle, 1558, in-fol. X. *Evangelica historia*, Bâle, 1551. Il y a ajouté le *Proto-evangelium Jacobi*. XI. *De fatis monarchiæ romanæ, somnium, vaticinium Esdræ*, etc., Bâle, 1553, in-4°. C'est un *farrago* des livres prophétiques, des livres sibyllins, et du 4°. livre d'Esdras, sur l'apostasie de l'église romaine, la conversion des juifs et des chrétiens, le rétablissement de Jérusalem, etc.; l'auteur a traité le même sujet dans son discours *De restituendâ pace quam*

turbare studet antichristus, Bâle (vers 1553), in-4°. D. Clément observe qu'à la page 20 de cet opuscule, Bibliander parle de l'origine de l'imprimerie en Allemagne. XII. *De summâ Trinitate et fide catholicâ, scilicet de christianis hæreticis, catholicis, et apostatis, de sacramentis fidei et unionis christianæ, de potestate, jure et religione papisticâ*, Bâle, 1555, in-4°. XIII. *De mysteriis salutiferæ passionis et mortis Jesu Messiæ libri tres*, ibid., 1555. XIV. *De ratione communi omnium linguarum et litterarum commentarius*, Zurich, 1548, in-4°. L'auteur cherche à y prouver qu'il y a de l'analogie entre toutes les langues et toutes les lettres des langues en usage dans le monde. Ces cinq derniers ouvrages sont très rares. Bibliander, aidé par Conrad Pélican, et par Pierre Cholin, avait mis la dernière main à la *Bible* de Léon de Juda, autrement de Zurich, dont il surveilla l'édition. La bibliothèque de de Zurich conservait beaucoup de manuscrits de ce laborieux écrivain, sur lequel on trouvera de grands détails dans les *Additions* de M. Teissier *aux Éloges des hommes savans* de M. de Thou, tom. II, pag. 161.

J—n et T—d.

BIBULUS (Marcus Calpurnius), fut créé consul sous le premier triumvirat, l'an de Rome 693. Il avait dans Jules-César un redoutable collègue, et il passa tout le temps de sa magistrature à lutter contre lui. César proposa une loi agraire, dont l'effet était la distribution de terres de la Campanie à vingt mille pauvres citoyens. Bibulus et tout le sénat s'y opposèrent avec force comme à une mesure dangereuse. La querelle, à ce sujet, fut si vive, que Bibulus fut chassé de l'assemblée; ses faisceaux furent brisés, ses licteurs et trois tribuns blessés. La loi passa ensuite sans opposition. Le lendemain de cette scène, Bibulus en rendit compte au sénat; mais trouvant tout ce corps intimidé, et voyant que personne ne prenait la parole, il s'enferma dans sa maison, et y passa les huit mois qui restaient encore à expirer de son consulat, sans agir autrement que par des édits. Cette inertie donnait de l'odieux à son collègue, mais lui laissait le champ libre : elle n'était cependant pas sans force. Bibulus, par des édits multipliés qui avaient la faveur du peuple, contraria César, au point que ce dernier ameuta la populace pour assiéger la maison de son collègue, et l'en tirer par la violence; mais ce fut sans succès. Bibulus n'était pas grand homme de guerre. Pendant qu'il était proconsul en Syrie, il eut à se défendre contre les Parthes, qui vinrent assiéger Antioche. Au lieu de les repousser par des sorties, et de troubler les travaux du siége, il se tint enfermé dans la place, avec toutes ses forces, sans agir, et sans demander des secours, ni à Cicéron, qui était en Cilicie, ni à d'autres commandants voisins. Il est vrai qu'il se tira lui-même d'embarras, en engageant un seigneur parthe, qui avait des sujets de mécontentement, à exciter une révolte contre Orode, son roi; ce qui obligea celui-ci à rappeler l'armée qui faisait le siége d'Antioche. Bibulus, dans la guerre entre César et Pompée, eut le commandement général des flottes de ce dernier. Il mourut, sur mer, de maladie, dans le cours de cette guerre, l'an de Rome 704. Il avait épousé Porcie, fille de Caton. Q—R—y.

BICAISE (Honoré), médecin, né à Aix, en Provence, vers 1590, reçu docteur dans la faculté de cette ville, et célèbre par les services qu'il y rendit pendant les deux pestes de 1629 et de 1649. Il a même laissé un assez

bon écrit sur les causes et sur la cure de cette maladie ; mais le meilleur ouvrage qui lui soit dû est intitulé : *Manuale medicorum, seu promptuarium aphorismorum Hippocratis, prænotionum, coacarum et prædictionum, secundùm propriam morborum omnium nomenclaturam, alphabetico digestum ordine*, Londres, 1659, in-24.; Genève, 1660, in-12; Paris, 1739, in-12, par les soins de Henri Guyot, qui y a ajouté des sentences de Celse. C. et A.

BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin célèbre de la fin du 18[e]. siècle, un de ceux qui concoururent le plus à consolider et à étendre les nouveaux principes que consacrait alors la science physiologique, naquit, le 11 novembre 1771, à Thoirette, dans l'ancienne Bresse. Il fut élevé successivement au collége de Nantua et au séminaire de Lyon, manifesta de bonne heure cette activité d'esprit qui fait présager de grands succès ; et fils de médecin, il eut de plus l'avantage de cette éducation d'exemples, qui fait recueillir, comme sans effort et par la seule force des choses, des connaissances de faits et de mots, dont l'acquisition indispensable consume plus tard un temps précieux. Il commença ses études médicales à Lyon, se livra d'abord à l'anatomie et à la chirurgie sous Marc-Antoine Petit, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville, qui, ayant pressenti les hauts talents de son élève, l'associa, quoiqu'à peine âgé de vingt ans, à ses succès et à ses travaux. Les troubles politiques vinrent interrompre ce début ; Bichat s'enfuit de Lyon après le siége de cette ville, et arriva à Paris à la fin de 1793. Là, sans aucune recommandation, il reprit le cours de ses études chéries, et grossit la foule des élèves qu'attirait l'illustre Dessault. Il semblait que son sort fût de devenir l'ami et le compagnon de ceux dont il recherchait les lumières ; une circonstance imprévue, et due toute entière à son mérite, l'unit de cœur et de gloire à Dessault. Ce chirurgien célèbre, qui aspirait moins à l'éclat qu'à l'utilité, avait établi dans son école un usage dont on peut pressentir de suite les avantages. Chaque jour la leçon commençait par une répétition analytique des documents présentés la veille : un jour, il avait disserté sur la fracture de la clavicule, maladie qui rappelle un de ses plus beaux triomphes en chirurgie ; l'élève chargé de la récapitulation se trouve absent ; le professeur fait un appel à son nombreux auditoire pour le remplacer ; Bichat se présente ; et, par l'exactitude de son analyse, l'ordre qu'il y établit, et par la finesse et la solidité de certaines vuës surtout, qui, présentées sous l'apparence modeste de doutes et de questions, tendaient à améliorer le procédé qui avait été proposé, et démontraient par-là que le plan en avait été entièrement saisi, il révéla à ses condisciples toute sa supériorité, et à son maître ce que l'art devait attendre d'un esprit tel que le sien. De ce moment, Dessault le fixa dans sa maison, et en fit son fils et son émule. Bichat se livra à toute son ardeur pour la science dont il avait fait choix ; de 1793 à 1795, il partagea tous les travaux théoriques et pratiques de Dessault, et fit une grande partie des recherches d'érudition qui entraient dans le plan de cet habile professeur. En 1795, une mort aussi douloureuse qu'inattendue lui ravit son bienfaiteur ; Bichat acquitta à la fois sa dette envers l'ami et envers le savant ; il devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père ; et, terminant le 4[e]. volume du *Journal de Chirurgie de*

Dessault, dans lequel ce chirurgien répandait en Europe le fruit de son expérience ; il y joignit une notice historique dans laquelle il payait un juste tribut d'hommages à sa mémoire. En 1797, voulant prolonger en quelque sorte l'existence de son maître, en en prolongeant les services, il réunit les divers principes de sa doctrine chirurgicale épars dans son Journal, et plusieurs écrits périodiques du temps, et en composa un ouvrage en 2 vol. in-8°., Paris, 1797, qui parut sous ce titre : *Œuvres chirurgicales de Dessault*, ou *Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes.* A la vérité, Bichat n'expose encore dans cet ouvrage que les idées d'autrui ; mais on s'aperçoit déjà que c'est en maître qu'elles sont saisies et développées. Resté seul, il suivit la direction qui lui avait été imprimée ; il parcourut les divers points de la science chirurgicale, et y laissa même des traces de ses observations ; une correction heureuse de l'instrument du trépan, un nouveau procédé pour la ligature des polypes, la distinction des cas où la fracture de la clavicule réclame ou rejette comme inutiles les secours de l'art, furent la matière d'autant de mémoires qu'il fit paraître en 1796, dans le *Recueil de la société médicale d'émulation.* Plus tard, et après avoir pris son brillant essor en physiologie et en médecine, en 1799, il réunit, en un seul volume, les principes de Dessault, relatifs aux maladies des voies urinaires, et les publia comme suite à l'ouvrage que lui avait déjà inspiré son respect pour la mémoire de son maître ; mais, tout en saisissant les liens, en quelque sorte matériels et grossiers qui unissent l'anatomie à la chirurgie, et que faisait ressortir ce premier ordre de travaux, Bichat avait entrevu ceux de l'anatomie avec la médecine ; rapports qui, pour être plus déliés, n'en sont pas moins importants, et dont le développement a marqué sa grande influence en physiologie. L'esprit du siècle semblait l'y conduire d'ailleurs. Le système mécanique de Boërhaave avait enfin perdu toute son influence ; on était revenu graduellement à la doctrine d'Hippocrate, qui consacre dans tous les corps vivants, et comme cause unique de tous leurs phénomènes, l'existence d'une force différente de celle qui régit les corps inorganiques. Les écrits de Bordeu, les travaux de Barthez et de l'école de Montpellier, et, plus près de nous encore, ceux des professeurs composant la première école de santé à Paris, avaient offert cette force de vie comme la seule base d'une philosophie médicale. Bichat, arrivant à la médecine au milieu de cette disposition des esprits, en reçut nécessairement une heureuse impulsion ; de l'étude de la chirurgie, passant à celle de la physiologie et de la médecine, où une bonne méthode de philosopher est incomparablement plus nécessaire, il profita avec génie de ce qu'avaient fait ses devanciers, mais pour le porter beaucoup plus loin. La force vitale fut aussi le point de départ de toutes ses observations ; il la présente aussi comme l'ame de tous les mouvements qu'exécute le corps humain, soit de lui-même en santé et en maladie, soit provoqué artificiellement par les agents de la pharmacie ; mais, évitant à la fois le double écueil de trop généraliser ou de laisser sans fruit les faits isolés, il en analyse avec plus de soin les phénomènes, en décompose plus exactement les effets ; il indique les rôles divers que jouent, au milieu de l'organisation complexe de la machine

humaine, non seulement les nombreux organes qui la composent, mais encore les éléments primitifs constituant ces organes. De la différence de vitalite dont ceux-ci sont pénétrés, il déduisit leur différence d'action, et, par conséquent, leurs fonctions particulières, en même temps que, de leur concours, il faisait résulter le grand ensemble, la santé et la vie. Il transporta aux tissus composant les organes les notions qu'on n'avait encore appliquées qu'aux organes eux-mêmes; il fonda ainsi un corps de doctrine complet, une philosophie générale, dont tous les faits, à la vérité, avaient été recueillis isolément dans les âges antérieurs, excepté le dernier qui lui était particulier, mais que personne avant lui n'avait réuni d'une manière aussi complète. Pour la création d'aussi beaux travaux, qui faisaient passer de suite Bichat du rang de chirurgien habile à celui de spéculateur philosophe et profond, sans doute ce médecin dut beaucoup à son siècle, mais il dut autant à lui-même, au génie actif et sûr qui le caractérisait, et au plan d'étude qu'il suivit: « Si je » suis allé si vite, disait-il peu de temps » avant sa mort, c'est que j'ai peu lu; » les livres ne doivent être que le mé- » morial des faits; or, en est-il besoin » dans une science où les matériaux » sont toujours près de nous, où nous » avons les livres vivants, en quelque » sorte, des morts et des malades? » Des dissections, pour connaître la structure des organes; la fréquentation des hôpitaux, pour observer les maladies et en noter l'historique et les divers mouvements; des ouvertures de cadavres, pour juger des désordres matériels produits par chaque affection; des expériences sur les animaux vivants, pour se procurer des cas que ne lui aurait jamais présentés le hasard, et pour faire ainsi trahir à la nature le jeu de ses ressorts les plus secrets, furent les sources principales où il puisa, et celles qu'il a consultées durant toute sa vie. Ce fut dans l'hiver de 1797 qu'il commença la carrière du professorat; dans cette première année, il enseigna successivement l'anatomie et la chirurgie opératoire avec un égal succès. Dans le premier cours, l'exposition de quelques vues de physiologie fit présager l'auteur de l'*Anatomie générale;* et dans le second, on reconnut le digne élève du plus grand chirurgien du siècle. En 1798, à ces deux cours, il en ajouta un sur la physiologie, dans lequel il commença à développer les principales propositions qui caractérisent sa doctrine. Alors même il en donna au public une exposition moins équivoque dans trois mémoires, insérés parmi ceux de la société médicale d'émulation; un sur *les membranes synoviales*, dans lequel il indique le premier l'organe qui produit la synovie, cette humeur qui lubréfie les articulations, et dont la source jusque-là avait été un objet de contestation; un autre sur *les membranes en général*, où il considère ces parties du corps humain isolément des organes qu'elles sont destinées à envelopper, soutenir ou former, et leur fait jouer dans les phénomènes de santé et de maladie le rôle attribué jusqu'alors à l'organe en totalité; enfin, un sur *les organes symétriques*, dans lequel, passant en revue les divers actes de l'économie animale, il commence à établir, sur le caractère d'irrégularité ou de symétrie des organes qui les exécutent, la distinction des fonctions dites *organiques*, ou communes à tous les êtres organisés, et de celles dites *animales*, ou exclusives à l'animalité. Mais ce fut en 1800 qu'il fixa tout à coup l'attention de tous

les savants français et étrangers, en publiant : 1°. son *Traité des membranes*, 1800, in-8°., qui n'est qu'un développement des idées émises dans les mémoires, mais où se trouve le germe de toutes les vérités qu'il établit par la suite ; 2°. des *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, 1800, in-8°. Ce dernier ouvrage, où Bichat revient sur cette force vitale, principe de tous les mouvements qu'offre l'économie animale ; où il pénètre avec détail dans les diverses fonctions de cette économie, où il en juge la corrélation mutuelle, la subordination, peut, en quelque sorte, se diviser en deux parties ; l'une où il fonda sur de nombreux caractères la distinction des fonctions en animales et en organiques, que son dernier mémoire avait déjà présentée ; l'autre, où, présentant dans le corps humain trois organes centraux, le cœur, le poumon et le cerveau, tenant également et en même temps, si l'on peut parler ainsi, les rênes de la vie, il fait ressortir, à l'aide d'expériences multipliées, et aussi délicates que sagement combinées, le mode d'influence de ces trois organes entr'eux, et l'influence de chacun sur le reste de la machine. Dans la première partie, on peut avec raison lui reprocher quelques vues plus spécieuses que solides, dont même n'avait pas besoin, pour être consacrée, la division qu'elles tendaient à prouver, et qui, depuis lui, est devenue, en quelque sorte, classique, et sur lesquelles devaient porter sans doute les rectifications que Bichat, lors de sa mort, avait projetées sur cet ouvrage ; mais, dans la seconde, on ne peut trop louer cette sagacité dans l'art de combiner les expériences, et en même temps cette sévérité de raisonnement, double qualité nécessaire à tout esprit qui cultive les sciences naturelles, et dont cet ouvrage de Bichat offre un des plus parfaits modèles. Mais Bichat devait faire plus encore ; on a pu remarquer qu'en général tous ceux qui ont grandement servi les sciences ont eu spécialement une idée mère, féconde en résultats, et qui a été la base de leurs principaux travaux : Bichat vient lui-même confirmer cette observation. Il avait pensé que les membranes qui entrent dans la composition de nos divers organes avaient une vitalité et une existence organique indépendante de celles de ces organes, et c'était le développement de cette idée, fondée sur l'anatomie et l'observation des phénomènes de santé et de maladie, qui avait été le sujet de son premier ouvrage : par une abstraction plus savante, il l'étendit aux autres tissus primitifs de nos organes. Semblable au mécanicien qui, pour connaître le mouvement d'une machine, étudie, non seulement les diverses roues dont elle est formée, mais encore la composition de chacune de ces roues en particulier, pour mieux apprécier le mobile qui les anime, il décomposa la machine humaine, non seulement dans ses principales pièces, mais même dans les divers éléments organiques qui les constituent ; il réduisit ainsi le matériel de l'homme à vingt-un tissus primitifs d'une organisation et d'une vitalité diverses, formant, par leur combinaison entr'eux, les organes et constituant leur vitalité, agents premiers des principaux phénomènes de santé et de maladie, et dont il donna l'histoire sous le quadruple rapport des formes extérieures, de l'organisation, des propriétés tant physiques que chimiques et vitales, et du développement ; tel est l'objet d'un ouvrage entièrement neuf, celui des siens que Bichat chérissait le plus, où il voulait qu'on allât

chercher tous les autres, fruit des plus profondes méditations et de recherches expérimentales multipliées, *l'Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol. in-8°., Paris, 1801. C'est là le grand titre de gloire de Bichat, ce qui en a fait un des plus grands physiologistes de notre âge, et où se laisse pressentir tout ce qu'il aurait fait pour les autres parties de l'art, si une mort prématurée ne l'eût pas malheureusement enlevé. L'anatomie pathologique, la matière médicale, et la médecine elle-même, lui auraient dû surtout de nouvelles lumières, à en juger par les travaux qu'il avait entrepris, et dont les résultats, imparfaits encore, ont été recueillis dans les cours qu'il fit sur ces diverses sciences, et qui furent interrompus par sa mort. Quoiqu'à peine âgé de vingt-huit ans, il avait été, en 1800, nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. Il porta dans la pratique de la médecine cette même méthode d'observation et d'expérience qui l'avait fait marcher si rapidement en physiologie. Ce fut moins dans les livres, comme il le dit lui-même, qu'auprès des malades, qu'il alla chercher l'historique des maladies : il ouvrait constamment les cadavres de ceux qui succombaient. Les recherches de ce dernier genre ne tardèrent pas à lui donner des connaissances positives sur les altérations que les maladies font subir à nos organes et aux tissus qui les composent; il soupçonna que le germe de ces altérations frappait d'abord un tissu primitif avant d'envahir un organe entier; et que, de même que leur différence de vitalité leur faisait exécuter en santé des mouvements qui leur étaient propres, de même aussi elle les assujétissait en maladie à un certain ordre d'altérations. Ses recherches furent dès-lors dirigées en ce sens; en moins de six mois, plus de six cents cadavres furent ouverts; mais la mort malheureusement vint mettre fin à des travaux auxquels doivent être attribués à coup sûr les progrès qu'a faits, dans ces derniers temps, l'anatomie pathologique. Il en est de même de la matière médicale, cette science qui s'occupe des effets des médicaments sur le corps humain, et dont Bichat voulait remplacer le vague par des données certaines. Frappé du peu d'accord qui règne entre les auteurs quand ils ont à assigner les effets d'un médicament, et voyant combien le charlatanisme ou trop de précipitation dans les jugements ont semé d'erreurs dans cette partie de la médecine, il voulut la reprendre par la base, en quelque sorte, en en réunissant lui-même les faits. Il commença à cet égard une suite d'expériences à l'Hôtel-Dieu. Il faisait prendre d'abord isolément les diverses substances médicinales, et observait avec soin les phénomènes qui suivaient cette administration; il en établissait ainsi scrupuleusement les effets, puis les associait deux à deux, trois à trois, pour juger des propriétés nouvelles qu'elles acquéraient dans cette combinaison. Quarante jeunes gens choisis par lui l'aidaient dans cette vaste et grande entreprise, dont les premiers résultats firent aussi la matière d'un cours que Bichat n'a point achevé, et ont été exposés dans les dissertations inaugurales de quelques élèves. Si l'on en croit même quelques-uns des plus distingués de ceux-ci, il s'était occupé d'une classification des maladies, problème le plus difficile de la médecine, et avait aussi porté son attention sur cette branche de l'art. Enfin, malgré cette nouvelle direction donnée à ses travaux, Bichat n'était

pas détonrné de ses entreprises anatomiques; il en avait même commencé une nouvelle, *Traité d'Anatomie descriptive*, disposé d'après sa classification physiologique, et qui devait éviter également les deux écueils que présentent presque tous les ouvrages faits sur cette science, des descriptions trop minutieuses ou trop incomplètes. Il n'a fait paraître lui-même que les deux premiers volumes; les trois autres n'ont été publiés qu'après sa mort, par les soins de MM. Buisson et Roux, qu'il s'était associés dans ce travail. Ce fut dans ce moment où son zèle infatigable embrassait en même temps les cinq branches fondamentales de l'art de guérir, anatomie, physiologie, médecine, anatomie pathologique et matière médicale, qu'une chute faite sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu lui suscita une fièvre putride-maligne, dont il puisait d'ailleurs continuellement le germe funeste dans les amphithéâtres d'anatomie et au milieu des recherches cadavériques, et à laquelle il succomba le 22 juillet 1802, entre les bras de la veuve de son ancien maître, dont il ne s'était jamais séparé. Sa mort a laissé les plus vifs regrets; ils éclatèrent dans l'empressement avec lequel plus de six cents élèves et beaucoup de médecins se portèrent à ses obsèques. Sa réputation avait déjà passé chez l'étranger, et le dernier élève de l'école de Leyde, le célèbre Sandifort, avait déjà dit : « Dans six ans, votre Bichat aura passé » notre Boërhaave. » Le gouvernement français, pour consacrer le sentiment qui l'unit à Dessault, et les services qu'ils rendirent tous deux à l'humanité, a fait ériger à l'Hôtel-Dieu un double monument à leur mémoire. « Bichat, écrivait le docteur Corvisart, » en en faisant la demande au premier » consul, Bichat vient de mourir sur » un champ de bataille qui compte aussi » plus d'une victime; personne, en si » peu de temps, n'a fait tant de choses » et aussi bien. » Et en effet, malgré quelques légères inexactitudes, quelques vues plus spécieuses que solides, qu'on a justement reprochées à Bichat, que lui-même avait senties et devait rectifier, le caractère de ses principales productions n'en atteste pas moins un des beaux génies de nos temps modernes. C. et A.

BICTAS. *Voy.* BEYGTACH.

BIDDLE (JEAN), théologien anglais, de la secte des sociniens, naquit en 1615, à Wotton, dans le comté de Glocester, d'une famille pauvre. Il dut sa première éducation, pour la plus grande partie, aux bienfaits du lord Berkeley, qui avait été frappé de ses heureuses dispositions. Avant sa 15ᵉ. année, il avait composé des traductions, en vers anglais, des églogues de Virgile et des deux premières satires de Juvénal, traductions qui furent imprimées à Londres, en 1634, en un vol. in-8°. Après avoir pris, en 1641, le degré de maître-ès-arts à l'université d'Oxford, il fut nommé, par les magistrats de Glocester, maître de l'école de cette ville. Il s'y fit d'abord généralement estimer; mais, ayant ensuite manifesté des opinions contraires à la doctrine reçue sur la Trinité, il fut mis en prison, et examiné à différentes reprises, par des commissaires du parlement et par des théologiens, qui tentèrent en vain de le ramener aux principes établis. Il publia, en 1647, un *Traité* composé de douze arguments tirés de l'Écriture, et où il soutenait que le Saint-Esprit ne participait point de la Divinité. Ce traité, qui fut réimprimé, en 1653 et en 1691, dans un recueil de traités sociniens, sous le titre de : *La foi en un seul Dieu*, etc., fut brûlé

par la main du bourreau. Il publia, en 1648, une *Confession de foi, touchant la Sainte-Trinité*, et *Témoignages d'Irénée, de Justin martyr, de Tertullien*, etc. La publication de ces deux écrits souleva contre lui l'assemblée des théologiens convoquée à Westminster, et ce fut à cette occasion que le parlement anglais rendit une loi portant peine de mort contre quiconque professerait des opinions contraires à la doctrine reçue sur la Trinité. Biddle, qui se trouvait frappé par ce décret, ne dut la vie qu'aux divisions d'opinions qui existaient sur ce point dans le parlement même et dans l'armée, dont une partie se serait trouvée sujette aux peines portées par la loi. Il jouit pendant quelque temps d'une espèce d'indulgence; mais le président du conseil d'état, Bradshaw, qui le détestait, le fit de nouveau arrêter et emprisonner. L'acte de pardon, émané du parlement en 1651, l'ayant rendu à la liberté, il en profita pour faire imprimer en 1654 son *Double Catéchisme*, et pour soutenir publiquement ses opinions religieuses; ce qui lui attira de nouvelles persécutions. Cromwel, las d'être importuné sans cesse à son occasion, et regardant comme également dangereux de le condamner ou de l'absoudre, l'exila en 1655 au château de Ste.-Marie, dans les îles Sorlingues. Il fut rappelé, en 1658, et devint pasteur d'une congrégation d'indépendants, établie à Londres; mais il n'y fut point tranquille. Arrêté sous le règne de Charles II, et mis en prison pour la dernière fois, il y contracta une maladie dont il mourut en 1662, dans la 47[e]. année de son âge. C'était un homme de beaucoup de savoir, d'une mémoire prodigieuse, doux de caractère, austère dans ses mœurs, dont les talents et les vertus auraient pu sans doute être employés plus utilement pour les autres et pour lui-même. Il est regardé comme un des écrivains les plus distingués de sa secte. Sa Vie, écrite par Farrington, a été publiée à Londres, en 1682. La secte des unitaires, qui depuis Biddle a fait beaucoup de progrès en Angleterre, a suivi en général dans sa méthode d'enseignement les principes de ce théologien. S—D.

BIDENE, ou plutôt BÉDÉNE (VITAL), natif de Pezenas. On lui attribue le *Secret de ne jamais payer, tiré du Trésorier de l'Épargne, par le chevalier de l'Industrie*, 1610, in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ce petit ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. C'est moins une comédie, ou une espèce de farce, comme le dit la Vallière dans son *Histoire du théâtre français*, qu'un dialogue entre un grand seigneur, son valet et ses créanciers, qui viennent successivement lui demander de l'argent. Les créanciers sont tous éconduits de la même manière, et sous prétexte que les sommes qu'ils réclament, ne leur sont pas dues. Il y a peu d'esprit dans ce dialogue. L'auteur s'efforce de paraître gai; mais il n'y réussit pas toujours, et il y montre une ignorance absolue des premières règles de la versification. W—S.

BIDERMANN (JEAN-GOTTLIEB), naquit à Naumbourg, le 5 avril 1705. Il étudia dans l'université de Wittemberg, et obtint en 1717 la place de bibliothécaire de la ville. Il retourna à Naumbourg, en 1732, pour y diriger l'école publique; et, en 1747, il passa à Fridberg, en qualité de recteur. Il mourut en 1772. Le nombre des dissertations qu'il a publiées, en latin et en allemand, pendant sa longue carrière académique, est si considérable qu'il est impossible de les citer

toutes. Voici les principales, ou, au moins, celles dont les titres promettent le plus d'intérêt et d'utilité : I. *De insolentiâ titulorum librariorum*, Numb., 1743; II. *De religione eruditorum*, ibid., 1744; III. *Meletemata philologica*, ib., 1746; la suite, Freib., 1748-49-50; IV. *Cur homines montani male audiant?* ibid., 1748; V. *De latinitate maccaronicâ*, ibid., 1748; VI. *De Isopsephis*, ibid.; VII. *Fabulosa de VII dormientibus historia*, ibid., 1752; VIII. *De arte obliviscendi*, ibid., 1752; IX. *De primis rei metallicæ inventoribus*, ibid., 1763; X. *De antiquitate fodinarum metallicarum*, ibid., 1764; XI. *Acta scholastica*. C'est un recueil de programmes et de dissertations scholastiques : il en a paru 8 vol.; le 1er. est de 1741. Cet ouvrage a été continué sous le titre de: *Nova acta scholastica*. XII. *Selecta scholastica*, 2 vol., 1744-46; XIII. *Otia litteraria*, Freib. 1751. Dans une dissertation qu'il publia en 1749: *De vita musica ad Plauti Mostellariam*, act. III, sc. 2, v. 40, il ramassa tout ce que les anciens et les modernes ont dit de plus dur contre la musique et les musiciens. Ce petit ouvrage, où d'ailleurs il se trompait sur le sens de Plaute, devint pour lui l'occasion d'une guerre de plume aussi longue que désagréable, dont les feuilles publiques furent le théâtre. Bidermann se trouva fréquemment engagé dans de semblables querelles. Sa Vie et le catalogue exact de ses ouvrages se lisent dans les *Vitæ philologorum* de M. Harles. B—ss.

BIDERMANN (Jean-Godefroi), curé à Aufsess, dans l'évêché de Bamberg, vivait dans le 18e. siècle, et s'est distingué par des recherches généalogiques fort exactes ; ses principaux ouvrages sont : I. *Généalogie des maisons souveraines de comtes dans la Franconie*, 1re. partie, Erlangen, 1746, in-fol.; II. *Généalogie des maisons souveraines de princes dans la Franconie*, Bareuth, 1746, in-fol.; III. *Généalogie de l'illustre Noblesse du Voigtland*, Culmbach, 1752, in-fol.; et plusieurs tableaux généalogiques de maisons plus obscures. — Jacques Bidermann, jésuite, a laissé *Heroum epistolæ et sylvulæ hendecasyllaborum*, Lyon, 1636, in-12. Ce recueil de poésies est assez estimé. G—t.

BIDLOO (Godefroi), médecin et anatomiste hollandais, connu surtout par d'assez belles planches sur l'anatomie, naquit à Amsterdam, le 12 mars 1649, s'appliqua d'abord à la chirurgie, la pratiqua même avec succès dans les armées, et se fit ensuite recevoir docteur en médecine. Il fut nommé professeur d'anatomie à la Haye, en 1688; plus tard, médecin du roi d'Angleterre, Guillaume III; et en 1694, professeur d'anatomie et de chirurgie à la faculté de Leyde, où il mourut en avril 1713, âgé de soixante-quatre ans. Son plus grand titre à la célébrité est son recueil de planches, intitulé : *Anatomia corporis humani, centum et quinque tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis, demonstrata, veterum, recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenùs non detectis illustrata*, Amsterdam, 1685, in-fol.; Leyde, 1739, in-fol., format d'atlas, avec cent quatorze planches, Utrecht, 1750, in-fol., avec un supplément. Cet ouvrage eut de grands succès dans son temps, et aujourd'hui est encore recherché dans nos bibliothèques, non cependant que les cent cinq planches qui le composent soient toutes exactes. Les derniers originaux de

Lairesse ont été achetés par le chef de l'imprimerie royale, et existent maintenant dans la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris. Bidloo accusa Cowper de lui avoir dérobé son travail, dans un petit écrit portant ce titre: *Guillelmus Cowperus criminis litterarii citatus coram tribunali societatis Angliæ*, Leyde, 1700, in-4°. Cowper avait bien effectivement publié les planches de Bidloo, mais il les avait achetées d'un libraire d'Amsterdam, et y avait joint, dans plusieurs endroits, un texte plus exact. Il en résulte qu'on peut regarder ces deux ouvrages comme n'étant que des éditions séparées d'un même ouvrage. Bidloo eut aussi des discussions avec Ruisch, qui lui inspirèrent, *Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum contra animadversiones Friderici Ruisch*, Leyde, 1697, in-4°. On a encore de lui: I. *Observationes de animalculis in ovillo hepate et aliorum animalium detectis*, Leyde, 1698, in-4°.; II. *De anatomes antiquitate oratio*, ibid., 1694, in-fol., discours qu'il prononça en prenant possession de la chaire à Leyde; III. *Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ*, ibid., 1708, in-4°. Ces divers ouvrages ont été réunis: *Opuscula omnia anatomico-chirurgica, edita et inedita*, Leyde, 1715, 1725, in-4°., avec figures. — Son frère, Lambert Bidloo, qui fut apothicaire à Amsterdam, a composé des poésies hollandaises, et a laissé quelques écrits sur l'histoire, sur les anabaptistes, et sur la botanique, notamment une dissertation *De re herbariâ*, imprimée à la suite du *Catalogue du Jardin d'Amsterdam*, de Commelin, Leyde, 1709, in-12. — Lambert Bidloo eut un fils, nommé *Nicolas*, qui devint premier médecin de Pierre Ier., et inspecteur de l'hôpital de Pétersbourg.
C. et A.

BIE (Adrien de), peintre, naquit à Lière, petite ville du Brabant, en 1594, et fut élève de Vautier Abts, peintre médiocre qu'il n'eut pas de peine à surpasser. Il vint à Paris à dix-huit ans, et resta deux années chez Rudolf Schoof, peintre de Louis XIII. Huit années d'études assidues à Rome achevèrent de le rendre habile. Il fut employé par les principaux personnages de la cour pontificale, et par des étrangers. Plusieurs cardinaux lui firent exécuter, sur des plaques d'or et d'argent, et sur des pierres précieuses, de petits sujets, qu'il traitait avec une grande pureté. En 1623, il revint à Lière, où il fit plusieurs bons tableaux et portraits. On regarde comme le plus beau, celui qu'il peignit pour le corps des maréchaux et serruriers: il représente *S. Éloi*, et fut placé dans l'église principale de la ville, dédiée à S. Gommer. On a puisé dans Descamps les détails biographiques sur ce peintre, dont les ouvrages sont inconnus en France. Adrien de Bie eut pour fils Corneille de Bie, notaire, et auteur d'une *Vie des Peintres, Sculpteurs, Architectes et Graveurs*, en vers flamands et avec portraits.
D—t.

BIEL (Gabriel), théologien allemand, né à Spire, prêchait avec réputation à Mayence, lorsque Eberhard, duc de Wittemberg, qui avait fondé l'université de Tubingue, l'y appela pour être professeur de théologie, en 1477: Biel s'en acquitta avec succès. Vers la fin de ses jours, il se retira dans une maison de chanoines réguliers, où il mourut saintement, dans un âge très avancé, en 1495. C'était un des meilleurs scholastiques du 15e. siècle, et il se distingua par la simplicité et la clarté de son style.

On a de lui : I. *Collectorium super libr. sententiarum G. Occani*, Tubingue, 1501, in-folio ; II. *Lectura super canonem Missæ*, Rutlingue, 1488, in-fol., où il dit que c'est Dieu le Père, le Fils et le S. Esprit, qui est l'auteur du canon de la Messe, ou qui l'a inspiré. III. *Sacri canonis Missæ literalis et mystica expositio*, Tubingue, 1499, in-folio, Bâle, 1510, in-fol. ; Lyon, 1517, in-4°. Il a encore composé d'autres ouvrages peu importants, et on lui attribue un Traité *De monetarum potestate simul et utilitate*, Nuremberg, 1542 ; Cologne, 1574 ; Lyon, 1605. — Biel (Jean-Christian), prédicateur, né à Brunswick, en 1687, mort en 1745, a laissé un grand nombre de dissertations théologiques, insérées dans le *Thesaur. antiquitat. sacrar.* d'Ugolin, et un ouvrage important publié après sa mort, par E. H. Mutzenbecher, sous le titre de : *Novus Thesaurus philologicus, sive Lexicon. in LXX et alios interpretes et scriptores apocryphos Veteris Testamenti*, la Haye, 1779-80, 3 vol-in-8°. Schleussner a donné des suppléments à ce Dictionnaire. — Biel (Louis), professeur de philosophie à Vienne, a donné *Utilitates rei nummariæ*, Vienne, 1733, in-8°. T—d et G—t.

BIELFELD (Jacques-Frédéric, baron de), né à Hambourg, le 31 mars 1717. Dans un voyage qu'il fit à Brunswick, il fit connaissance avec Frédéric II, alors prince royal de Prusse, qui, dès son avénement, le prit à son service, et l'envoya, en qualité de secrétaire de légation, avec le comte de Truchsès, ambassadeur de Prusse à Londres; mais Frédéric ne tarda pas à s'apercevoir de l'inaptitude de son protégé pour la carrière diplomatique, et il le nomma, en 1745, précepteur du prince Auguste Ferdinand son frère, puis, en 1747, curateur des universités, et le créa, en 1748, baron et conseiller privé. Dans les dernières années de sa vie, Bielfeld se retira de la cour, et il mourut le 5 avril 1770, à Treban, dans le pays d'Altenbourg. Il a publié, en français : I. *Institutions politiques*, 1759-62, 3 vol. in-4°. ; 1762, 4 vol. in-12, contenant un examen des critiques et des remarques qui ont été faites sur ce livre, dont Robinet a donné une longue analyse dans son *Dictionnaire* ou *Bibliothèque raisonnée de l'Homme d'état*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1774, 3 vol. in-8°., et plusieurs autres fois. C'est le seul de tous ceux de Bielfeld, qui ait conservé quelque réputation ; l'impératrice de Russie, Catherine II, y a ajouté elle-même des notes. II. *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, 1752, réimprimé en 1768, in-8°. III. *Amusements dramatiques* ; IV. *Lettres familières*, 1763, 2 vol. in-12 ; V. l'*Érudition universelle*, ou *Analyse abrégée de toutes les sciences, des beaux-arts et des belles-lettres*, 1768, 4 vol. in-12 ou 3 vol. in-8°. Bielfeld a rédigé une feuille périodique en allemand, intitulée l'*Ermite*. Quelques personnes lui attribuent l'ouvrage français, du baron de Pölnitz, intitulé : l'*Histoire secrète de la duchesse de Hanôvre, épouse de George Ier., roi de la Grande-Bretagne*, 1732, in-12. G—t et A. B—t.

BIELINSKI (François), polonais, d'une famille ancienne, répandue en Pologne, en Prusse et en Bohême. Son père était grand-maréchal de la couronne, et mourut en 1713. François se distingua par son ardeur pour l'étude, et fit des progrès remarquables dans les sciences, surtout

dans l'histoire naturelle. Il encourageait les savants par des services généreux, et faisait valoir leurs travaux : deux ouvrages de Lucas Gornicki furent imprimés à ses frais. En 1710, Auguste II le nomma staroste de Marienbourg, vayvode de Culm, et maréchal de la couronne. En 1733, Bielinski s'attacha à la fortune de Stanislas, et suivit ce prince à Dantzig. Lorsque cette ville se fut rendue, il se soumit à Auguste III, qui le nomma grand-maréchal de la couronne. Il réorganisa alors la police de Varsovie et de tout le royaume, et la dirigea avec sévérité. Bielinski mourut vers l'année 1766. On a de lui une traduction, en polonais, d'une pièce tirée du grand recueil de Rousset, et traitant des prétentions de la Pologne sur la Livonie et la Courlande. Cette traduction fut imprimée à Varsovie, en 1751. C—AU.

BIELKE (STENON-CHARLES, baron DE), vice-président du tribunal d'Abo, né à Stockholm, en 1709. Il se distingua par son zèle pour les progrès des sciences et des arts utiles. Le professeur Kalm, naturaliste savant, et observateur habile, fit, aux frais du baron de Bielke, des voyages en Suède et en Russie, où le baron se rendit lui-même, pour faire l'acquisition de plusieurs ouvrages manuscrits sur la botanique, parmi lesquels étaient la *Flore du Volga*, celle de *Tartarie* et celle de *Moscou*. Devenu membre de l'académie des sciences de Stockholm, il enrichit les mémoires de cette société d'observations sur les plantes utiles, sur la nourriture des bestiaux et sur les procédés des arts. Il mourut dans un âge peu avancé, en 1754. C—AU.

BIELKE (NICOLAS, comte DE), sénateur, de la même famille que le précédent, mort vers la fin du 18ᵉ. siècle. Après avoir rempli plusieurs charges importantes, il devint membre du sénat en 1769. Le 12 mai 1772, pendant les troubles de la diète, il résigna cette dignité; mais Gustave III l'engagea à la reprendre lorsque la révolution, qui arriva peu après, eut calmé les factions. Placé, en 1782, à la tête du département des mines, le comte de Bielke déploya une activité et un zèle qui lui méritèrent les suffrages du roi et de la nation. Il introduisit des réformes avantageuses, encouragea les entreprises utiles, et créa une nouvelle branche d'industrie, en formant une société d'actionnaires qui se chargea d'exploiter les vastes carrières de porphyre du district d'Elfdal, en Dalécarlie. Pendant la diète orageuse de 1789, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sture-Fors, en Ostrogothie, où il termina ses jours. Il possédait une bibliothèque nombreuse, et une riche collection de minéraux. L'académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres, et il lut dans une séance publique de cette société, un discours sur Gustave Iᵉʳ., contenant des traits remarquables, et auparavant peu connus, du règne de ce prince. Le comte de Bielke entretint long-temps une correspondance scientifique et littéraire avec Charles Bonnet. Cette correspondance forme un recueil considérable et mériterait d'être connue du public. — Un autre Suédois, du même nom et de la même famille, acquit une célébrité différente : impliqué dans l'assassinat de Gustave III, il s'empoisonna après avoir avoué son crime. Son corps fut traîné sur la claie, et exposé aux regards du public. C—AU.

BIELSKI (MARTIN), historien polonais, a écrit *Chronicon rerum Polonicarum ab origine gentis ad annum 1587, cum iconibus regum.*

— Son fils. Joachim Bielski, a écrit les *Annales de Pologne*, en polonais, et des *Épigrammes* en latin. Ils vécurent dans le 16e. et le 17e. siècle. C—au.

BIENNAISE (Jean), chirurgien, né à Mazères, dans le comté de Foix, reçu à l'ancien collège de chirurgie de Paris, a joui, dans son temps, d'une grande réputation comme opérateur. Un bistouri d'une forme particulière, long-temps employé dans l'opération de la hernie, porte même encore son nom. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, publié après sa mort : les *Opérations de la chirurgie, par une méthode courte et facile*, Paris, 1688, 1693, in-12, ouvrage peu important aujourd'hui, mais remarquable pour le temps où il parut; on y trouve deux Traités, l'un sur les maladies de l'estomac; l'autre sur celles dites vénériennes. Ce chirurgien a encore des droits au souvenir de la postérité, comme ayant attaché à l'école de St.-Côme un revenu annuel de 600 fr., pour l'entretien de deux démonstrateurs, dont l'un d'anatomie, et l'autre de chirurgie. Biennaise est mort le 25 déc. 1681, à quatre-vingts ans. C. et A.

BIENNÉ (Jean), en latin *Benenatus*, libraire et imprimeur de Paris, se distingua par la beauté et la correction de ses éditions. Il fut reçu imprimeur en 1566, et épousa, dans cette même année, la veuve de Guillaume Morel, imprimeur royal pour le grec, lequel était mort en 1564; avec la réputation d'un célèbre typographe. Jean Bienné marcha sur les traces de Morel; et, devenu propriétaire de ses presses, continua les ouvrages qu'il avait commencés, dont le principal est le *Démosthène*, tout grec, qui parut en 1570, in-folio. Il en imprima ensuite plusieurs autres, qui lui firent beaucoup d'honneur, notamment le *Lucretius de rerum naturâ*, *ed. Lambino*, 1570, in-4°.; *Synesii Hymni*, 1570, in-8°.; le *Theodoretus de providentiâ gr. lat.* 1569, in-8°.; etc. Jean Bienné mourut le 15 février 1588. On prétend qu'il laissa une fille qui possédait si bien le grec et l'hébreu, qu'elle eût pu conduire seule une imprimerie consacrée à ces deux langues. La veuve Bienné continua le commerce de son mari. P—t.

BIENVENU (Jacques), né à Genève, dans le 16e. siècle, a traduit du latin de Jean Foxus en rime française : le *Triomphe de Jésus-Christ, comédie apocalyptique en six actes*, Genève, 1562, in-4°. Cette pièce est si rare qu'elle n'a pas été connue de Senebier. Le traducteur a mis à la suite un petit *Discours sur la maladie de la messe*. On a encore de lui la *Comédie du Monde malade et mal pansé, récitée à Genève en 1568, au renouvellement de l'alliance entre les nobles et illustres républiques de Berne et de Genève*, 1568, in-8°. C'est une satire contre les différents états de la société, et en particulier contre les médecins. Elle lui attira des ennemis nombreux, et qui ne le ménagèrent point. On en peut juger par une pièce de vers qu'ils firent imprimer contre lui, à la suite de la *Comédie du Pape malade* (*Voy.* Th. de Bèze, et Th. Naogeorgus). W—s.

BIERBRAUER (Jean-Jacob), né en 1705, dans la Hesse, fut conseiller de la cour électorale, et juge criminel à Cassel, où il mourut en 1760. Il a beaucoup contribué à délivrer la Hesse des brigands qui l'infestaient, et que l'on a vu se renouveler de nos jours; l'on vante fort son talent pour interroger les criminels, démêler leurs mensonges, et deviner leurs complices. On a de lui : I. *Description dé-*

taillée des deux fameuses bandes de voleurs et d'assassins, dites bandes de la Franconie, de la Hesse et de la Saxe ou de la Thuringe, Cassel, 1755, in-fol.; II. *Description des fameuses bandes de voleurs juifs qui ont désolé long-temps l'Allemagne*, Cassel, 1758, in-fol. G—T.

BIERKANDER (Claude), pasteur à Grefback, en Westrogothie, né en 1735, mort en 1795, a publié dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, dont il était membre, un grand nombre d'observations sur les insectes, dont il avait fait une étude particulière; il en a donné aussi plusieurs sur les végétaux, écrites en suédois: I. *Sur la transpiration des plantes*, année 1773; II. *Sur l'ustilago* (ou *la brûlure des végétaux*), 1775; III. *Sur les stations des plantes*, 1776; IV. *De l'action et de l'effet du froid sur les végétaux*, 1778; V. *Sur la germination*, 1782; VI. *Sur l'horloge et sur l'hygromètre de Flore*, ibid., 1782. D—P—s.

BIERLING (Gaspard-Théophile), médecin, né à Leipzig, pratiqua son art à Magdebourg avec grande réputation, sur la fin du 17e. siècle, et fut l'un des membres de l'académie des Curieux de la nature. Il avait fait ses études à Padoue. Contemporain de Sydenham, qui venait de montrer le vice du régime échauffant dans le traitement de la petite-vérole, et des autres maladies exanthématiques, Bierling suivit à cet égard les errements du médecin anglais; et l'on s'étonne qu'il n'ait pas de même secoué les autres erreurs de son siècle, comme l'abus des médicaments compliqués, dont on ne retrouve que trop de vestiges dans ses ouvrages. Il a publié: I. *Adversariorum curiosorum centuria prima*, Iéna, 1679, in-4°.; II. *Thesaurus theoretico-practicus*, Magd., 1693, in-4°., avec une préface de J. Wolff, Iéna, 1697, in-4°.; continuation de l'ouvrage précédent; III. *Consilium pestifugum*, 1680, in-8°., Magd., en allem., même année, à Helmstadt; IV. *Problema pharmaceutico-medicum, an in peste Magdeburgensi medicamenta evacuantia tutò, præservationis et curationis gratiâ, exhibita fuerint, necne?* Helmst., 1684, in-4°.; V. *De diarrheâ chylosâ, de febre tertianâ purâ intermittente*, etc. Bierling mourut en 1693. C. et A.

BIERLING (Frédéric-Guillaume), professeur de théologie à Rintelu, né en 1676, à Magdebourg, mort en 1728, se distingua par son talent pour la prédication, par l'étendue de ses connaissances et la sagesse de son esprit; il était en correspondance avec la plupart des savants contemporains, entre autres avec Leibnitz; et les lettres que lui avait écrites ce grand homme ont été insérées dans le 4e. vol. *Epistolarum G. W. Leibnitii*. On a de lui beaucoup de dissertations, entre autres: I. *de Pyrrhonismo historico*, Leipz., 1724, in-8°.; II. *Observationum in Genesim specimina VI*, Rinteln, 1722 et 28, in-4°.; III. *Diss. historica de familiâ comitum Holsato-Schaumburgicorum hoc sæculo extinctâ*, Rinteln, 1699, in-4°., etc. — Son fils (Conrad-Frédéric-Ernest), né en 1709, fut professeur de logique, de métaphysique et de théologie à Rinteln, et mourut en 1755. On a de lui un grand nombre de dissertations: I. *De Carolo I imperatore, virtutibus ac nævis magno*, Rinteln, 1738, in-4°. Elle se trouve aussi dans la *Collection des Dissertations historiques, relatives à l'histoire de l'empire d'Allemagne*, de Schrötter, tom. II, pag. 104-168. II. *Fasciculus dissertatio-*

num logicarum, Rinteln, 1740, in-4°.; III. *De religione Caroli V imperat.*, ibid., 1754, in-4°., etc. G—T.

BIESELINGHEN (CHRÉTIEN-JEAN VAN), peintre, naquit à Delft vers le milieu du 16e. siècle. En 1584, après l'assassinat de Guillaume Ier., prince d'Orange, les états-généraux défendirent qu'on fît le portrait de ce prince, dans la crainte, dit-on, qu'il ne tombât entre les mains des ennemis, et ne fût exposé à leurs outrages; mais Bieselinghen, ayant vu Guillaume dans son cercueil, s'imprima si bien ses traits dans la mémoire, qu'il le dessina très-ressemblant. Lorsque le peintre Guerit-Pot fit un grand tableau qui fut placé, en 1620, dans la maison de ville de Delft, il préféra le dessin de Bieselinghen à tous les portraits du prince. Bieselinghen dessina aussi, dans la prison, le meurtrier de Guillaume; et on le vit depuis à Dort, dans le cabinet de David Slud. Bieselinghen étant allé, avec sa femme et ses deux enfants, conduire à bord d'un vaisseau quelques-uns de leurs amis qui partaient pour l'Espagne, le regret qu'il eut de les quitter, et le bon vin, furent, dit-on, cause qu'il prit le parti d'aller avec eux à Madrid, où il fut nommé peintre du roi. Quand sa femme fut morte, il revint en Hollande, se remaria, et alla demeurer à Middlebourg, où il mourut, âgé de quarante-deux ans. Les ouvrages de ce peintre sont inconnus en France, et Descamps, qui a fourni ces détails, ne cite de lui aucun tableau. D—T.

BIET (RENÉ), chanoine régulier, abbé de St.-Léger-de-Soissons, mort le 29 octobre 1767, a laissé: I. *Éloge du maréchal d'Estrées* (alors vivant), 1739, in-8°.; II. *Dissertation sur la véritable époque de l'établissement fixe des Francs dans les Gaules*, ouvrage qui a remporté le prix de l'académie de Soissons, 1736, in-12. L'auteur soutient, contre l'opinion du P. Daniel, que les Français s'établirent dans les Gaules long-temps avant Clovis, et fixe l'époque de cet établissement à l'an 531 de J.-C. A la fin du volume on trouve deux dissertations sur le même sujet, l'une en français, par l'abbé Lebeuf; l'autre, en latin par Ribaud de Rochefort (ou de la Chapelle), avocat à Genève. Biet eut pour successeur, à l'abbaye de St.-Léger, le célèbre bibliographe Mercier. A. B—T.

BIÈVRE (MARÉCHAL, marquis DE), né en 1747, était petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV. Il servit dans les mousquetaires, et s'acquit dans le monde un certain nom par ses réparties et ses calembourgs, qui devinrent bientôt à la mode. Après avoir publié quelques brochures ou facéties, il voulut s'adonner au théâtre, et y fit représenter, le 8 novembre 1783, *le Séducteur*, comédie en 5 actes et en vers, imprimée et restée au répertoire. Cette pièce, que quelques personnes attribuent à Dorat qui l'aurait donnée à Bièvre, eut un grand succès, et les *Brames*, tragédie de La Harpe, représentée peu de temps après, n'en eurent aucun; sur quoi Bièvre, qui plaisantait de tout, disait: « Quand le » *Séducteur* réussit, les *Brames* (bras » me) tombent. » *Le Séducteur* n'est cependant pas une bonne pièce. Le drame est mal conçu et mal composé. « L'auteur, dit La Harpe, a ignoré qu'il » y a un degré d'abjection contraire » aux bienséances théâtrales, et c'est » celui de *Zéronès*, l'un des personnages de sa pièce. Le principal ca» ractère, fait aux dépens de tous les » autres, est un contre-sens continuel. » Bièvre a confondu un séducteur avec » un homme à bonnes fortunes. La ver-

» sification, en général, n'est ni dure, » ni incorrecte; mais elle n'est nulle» ment exempte de fautes, et de fautes » graves.» On alla cependant jusqu'à en comparer le style à celui du *Méchant*; ce qui fit dire que cette pièce « était » aussi éloignée du bon que du Mé» chant. » Les *Réputations*, autre comédie de Bièvre, en cinq actes et en vers, jouée le 23 janv. 1788, n'eurent qu'une représentation, et n'ont pas été imprimées. « Rien, dit La Harpe, n'est » plus confus, plus embrouillé, plus » décousu, plus vide que cette pré» tendue comédie, qu'on avait annon» cée avec beaucoup de prétention, et » qui a été outrageusement sifflée d'un » bout à l'autre. » Bièvre alla, en 1789, aux eaux de Spa, pour y rétablir sa santé. Il y mourut en conservant, à ce que l'on prétend, le goût des calembourgs jusqu'au dernier instant. « Mes amis, disait-il, je m'en » vais de ce pas (de Spa). » On a encore de Bièvre: I. *Lettre écrite à madame la comtesse Tation, par le S. de Bois flotté, étudiant en droit fil* (Paris), 1770, in-8°.; ouvrage burlesque, où l'on peut compter deux ou trois calembourgs par phrase. II. *Lettre sur cette question: Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? Est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente?* réimprimée dans le *Lycée* de Laharpe, à la suite de l'analyse de *Zaïre*. III. *Vercingentorixe*, tragédie en un acte, 1770, in-8°. En voici deux vers :

Il plut à-verse aux dieux de m'enlever ces biens;
Hélas! sans eux *brouillés* que peuvent les humains!

Toute la pièce est sur ce ton. IV. *Les Amours de l'Ange Lure et de la Fée Lure*, 1772, in-32, très rare; V. *Almanach des Calembourgs*, 1771, in-18. Bièvre valait mieux que ses calembourgs, on pourrait ajouter, que ses ouvrages. Il était affable, officieux, doué d'une physionomie intéressante et d'une grande adresse pour tous les exercices du corps. On a recueilli, en 1800, sous le titre de *Bievriana*, in-18, les calembourgs de Bièvre. Ce petit volume est l'ouvrage de M. Deville, et a eu trois éditions. A. B—T.

BIEZ (OUDART DU), issu d'une ancienne maison de l'Artois, mérita d'être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de François Ier. et de Henri II : « Il fut un » noble chevalier, dit Brantôme; la » succession qu'il reçut de monsieur » de Bayard en fit quelque preuve; » car le roi François, après sa mort, » lui donna la moitié de la compagnie » de cent hommes d'armes de mon» sieur de Bayard. C'est un grand » heur et honneur à toute personne, » quand elle succède en la place d'un » autre tout rempli de vertu et va» leur : et cette compagnie ne fut mal » tombée à ce seigneur-là; car il l'em» ploya bien. » En effet, Oudart du Biez servit avec distinction en Italie, sous le comte de Saint-Pol, en 1528; il reçut le cordon de St.-Michel en 1536, et le bâton de maréchal en 1542. Le dauphin l'honorait d'une si haute estime, qu'il voulut, au camp de Marseille, en 1544, être armé chevalier de la main du maréchal du Biez, comme François Ier. l'avait été de la main du chevalier Bayard. En 1545, le roi l'envoya comme lieutenant-général de son armée de Picardie, et le maréchal battit deux fois les Anglais; mais la réputation et la faveur dont il jouissait lui avaient fait des ennemis, et une faute, qui ne lui était pas personnelle, ouvrit le cours de ses infortunes. Son gendre, Coucy-Vervins, jeune homme sans expérience

et sans courage, se trouva chargé de la défense de Boulogne que les ennemis assiégeaient; il eut la faiblesse de rendre cette place contre l'avis de tous les officiers de la garnison, contre les réclamations même des bourgeois qui offraient de se défendre seuls. Le maréchal du Biez marcha pour reprendre Boulogne. Le roi lui avait commandé de construire un fort, près de la tour d'Ordre; le fort fut construit au dessous du lieu qui avait été prescrit, et ce fut un des principaux chefs d'accusation qu'on éleva ensuite contre lui. Bien est-il vrai, qu'à cette époque, du Biez serra de si près la ville de Boulogne, qu'il y avait tous les jours des combats sanglants entre les Français et les Anglais; ce fut même dans une de ces rencontres que François de Lorraine, duc de Guise, fut blessé d'un coup de lance au visage. Ce duc de Guise, le même qui fut depuis tué par Poltrot, devant Orléans, était trop généreux pour imputer le hasard de sa blessure au maréchal du Biez; mais il est certain que les Guises étaient à la tête de ses ennemis. Il était difficile d'inculper sa bravoure; car, à ce même siége, « les Anglois estant sortis de » Boulogne pour lui venir sommer la » bataille, dit Montluc, ils chargè- » rent notre cavalerie qui se mit en » déroute, et voyant, ledit sieur, le » désordre des gens de cheval, il s'en » courut au bataillon des gens de pied, » et leur dit : Mes amis, ce n'est pas » avec la cavalerie que j'espérois ga- » gner la bataille, c'est avec vous; » et il mit pied à terre; et, prenant » une pique d'un soldat auquel il bailla » son cheval, il se fit oster ses esperons » et commença la plus belle retraite; » elle dura quatre heures, sans que sa » troupe eût été entamée, faisant à » chaque cinquante pas tête aux en- » nemis dont l'infanterie et la cava- » lerie l'entouroient. Voilà ce que ce » seigneur fit pour la dernière main, » estant en l'âge de plus de soixante- » dix ans. » Boulogne fut repris; mais François Ier. mourut; et, dès son avènement, Henri II témoigna ses préventions contre du Biez, en ne lui donnant pas de commandement. Il n'y avait alors que quatre maréchaux de France : les trois collègues de du Biez furent employés; l'oubli qu'on fit de sa personne fut le premier signal de ses malheurs : « Que l'on » demande à M. le cardinal de Lor- » raine, dit le brave Montluc, qui » estoit celui-là qui lui bailla cette tra- » verse; car à Poissy, lors de l'assem- » blée que le roi fit des chevaliers de » l'ordre, il le lui reprocha et vinrent » fort avant en paroles. Je suis trop » petit compagnon pour le nommer, » encore que j'y fusse; aussi il y a » des dames meslées. » Ce témoignage de Montluc justifie, jusqu'à l'évidence, le maréchal du Biez, et fait suffisamment entendre que ses puissants ennemis n'avaient cherché que des prétextes pour le perdre. « J'oserai en- » gager mon ame, dit encore Mont- » luc, que ce seigneur ne pensa ja- » mais à faire acte méchant contre le » roi; toutefois on le calomnia fort, un » peu après la mort du roi François- » le-Grand, lui imposant qu'il estoit » cause que monsieur de Vervins, son » gendre, avait rendu Boulogne; et » lui bailla-t-on, pour faire son pro- » cès, Cortel, le plus renommé mau- » vais juge qui fût jamais en France. » Ce ne fut pas sur la bravoure qu'on attaqua le maréchal du Biez; mais on l'accusa d'avoir fait passer des passevolants dans sa compagnie d'hommes d'armes pour gagner des paies : ce qui se trouva vrai dans le fonds, sauf que le motif était louable, au lieu d'être odieux. Le maréchal se servait de cet

argent pour soudoyer des espions en Flandre, afin de se tenir averti de ce qui se passait dans le pays ennemi. Ce fut cependant sur un pareil fondement que l'accusation capitale fut intentée à un vieillard couvert d'honneurs et de blessures. Après avoir souffert une longue captivité, il fut mis en jugement en 1549. Les juges le condamnèrent, dit-on, à perdre la tête; mais le roi commua sa peine en une prison perpétuelle. Le maréchal du Biez n'en monta pas moins sur le même échafaud où l'on décapitait son gendre, Jacques de Coucy-Vervins; il y fut dépouillé du collier de l'ordre de St.-Michel, dégradé de noblesse, et déchu de sa dignité de maréchal de France; il descendit de l'échafaud pour être conduit en prison au château de Loches. Au bout de trois ans, le roi Henri II lui rendit la liberté, et le malheureux vieillard vint achever de mourir de douleur à Paris, dans sa maison du faubourg St.-Victor, en 1551. La mémoire de Jacques de Couci et celle du maréchal du Biez furent réhabilitées en 1575. Pour effacer le souvenir de leur jugement illégal, on leur fit de magnifiques obsèques où assista un héraut d'armes, nommé *Valois*, prérogative, dit l'historien de Thou, qui n'est accordée qu'aux maisons les plus illustres. S—y.

BIFFI (Jean), poète italien, mais qui n'écrivit qu'en latin, naquit au bourg de Mezago dans le Milanais, le 21 juin 1464. Après de premières études faites dans plusieurs petites écoles de ce duché, il fut envoyé à Milan, où il étudia pendant sept ans, sous les meilleurs maîtres, les langues anciennes, les belles-lettres, et surtout la poésie. Il y ouvrit lui-même une école où il eut bientôt pour disciples les enfants des premières maisons. La peste l'ayant chassé de Milan, il alla s'établir dans une *villa* peu distante de la ville, où il continua son enseignement et ses travaux. Il parcourut ensuite plusieurs parties de l'Italie, comme on le voit par ses poésies, dans lesquelles il décrit, entre autres, Viterbe, Florence et Rome. Il posséda plusieurs bénéfices, mais tous peu considérables; le plus fort, et qui était, comme on dit, à charge d'ames, était la cure de Mézago. On ne sait pas précisément l'année de sa mort; on voit seulement qu'il vivait encore en 1511, par la date d'une épître qu'il écrivit cette année-là et qui est imprimée. Il a laissé entre autres ouvrages: I. *Miraculorum vulgarium beatissimæ virginis Mariæ in carmen heroicum traductio, ad Sixtum IV*, Rome, 1484, in-4°. II. *Carmina in laudem annuntiationis beatæ virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4°. III. ses autres poésies ne sont point sur de pareils sujets: ce sont des épîtres, des félicitations pour le jour de la naissance d'un prince, pour la nomination d'un autre au cardinalat, etc., presque toujours accompagnées de lettres, d'épigrammes et d'autres pièces de peu d'étendue, entre autres l'épître dont on vient de parler: *Epistola magnifico ac generoso viro Joanni Petro Figino et ejus liberis*, Milan, 1511, in-4°. IV. Le dernier ouvrage que l'on ait imprimé de lui, mais qui peut l'avoir été après sa mort, est un recueil de facéties: *Facetiarum, ad illustrissimum et excellentissimum virum D. Laurentium Medicem*, Rome et Milan, 1512. Il n'est pas sans doute besoin d'avertir que ce Laurent de Médicis n'est pas Laurent-le-Magnifique (mort en 1492), mais un de ses petits-fils. Ce volume contient, avec les *Facéties* qui n'ont rien que de fort innocent, quelques élégies du

même auteur, et même les Vies de quelques Saints. G—É.

BIFFI (Jean-Ambroise), poète italien qui florissait au commencement du 17e. siècle, était né à Milan. Malgré les dispositions qu'il annonça dès sa première jeunesse, il lui fallut, pour complaire à son père, prendre l'état du commerce, et perdre plusieurs années précieuses dans la boutique d'un marchand de draps. Devenu son maître et parvenu à l'âge mur, il revint à ses premiers goûts, refit toutes ses études, et ce fut avec un tel succès, qu'il fut en état, dans peu de temps, d'écrire avec élégance en prose et en vers; mais bientôt aussi le mauvais état de sa fortune l'obligea de quitter sa patrie, et d'aller à Louvain tenir une école de langue italienne, dont le produit le fit vivre avec une sorte d'aisance. Il mourut dans cette ville, vers l'an 1618. On a de lui : I. *Il dolore del peccatore pentito, pianti sette*, Milan, 1605, in-12; II. *la risorgente Roma*, Milan, 1610, in-12. Cette édition n'est qu'en huit chants. L'auteur en a ajouté quatre dans la seconde édition, qu'il donna sous ce nouveau titre : *la risorgente Roma, sopra le imprese di Costantino il grande*, Milan, 1611, in-12; III. *Versi*, Milan, 1616, in-12. On trouve d'autres poésies de lui dans différents recueils. On lui doit aussi une explication du langage ou du patois milanais, intitulée : *Varon milanes*, et réimprimée plusieurs fois. G—É.

BIGI (Louis). *Voy.* Pittorio.

BIGLIA (André), noble milanais qui embrassa l'état monacal, et entra dans l'ordre des ermites de S. Augustin, se fit connaître, de 1420 à 1435, par quelques ouvrages, et par ses connaissances profondes dans les langues grecque, latine et hébraïque. Il assista au chapitre général de son ordre, tenu à Bologne en 1425, et y prononça, en latin, un long discours qui fut trouvé très éloquent. Il mourut à Sienne en 1435. Il écrivit plusieurs ouvrages sur différents sujets; deux seuls ont été imprimés : I. *De ordinis eremitarum propagatione*, Parme, 1601, in-4°.; II. *Historia rerum Mediolanensium*, insérée par Pierre Burmann, dans la partie 6e, tom. IX du *Thesaurus antiquitatum italicarum*, et ensuite par Muratori, dans sa grande collection des *Scriptores rerum italicarum*, tom. XIX. Cette histoire embrasse un espace d'environ trente années, depuis la mort de Jean Galéas I, duc de Milan, arrivée en 1402, jusqu'au passage de l'empereur Sigismond en Italie, en 1431. On attribue à André Biglia un grand nombre d'autres écrits restés manuscrits dans plusieurs bibliothèques d'Italie, mais dont aucun n'a vu le jour. G—É.

BIGNE (Gace de la), né en Normandie, dans le diocèse de Bayeux, vers 1428, sortait de la famille de la Bigne, ou la Vigne, l'une des plus anciennes de cette province. Le cardinal Pierre Desprez eut soin de son éducation. Gace ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices; et enfin, nommé chapelain de Philippe de Valois. Il remplit les mêmes fonctions près du roi Jean, et suivit ce prince en Angleterre, lorsqu'il y fut mené prisonnier, en 1456. Ce fut pendant sa détention, et à la demande du roi, qu'il entreprit, pour l'instruction de son fils, le duc de Bourgogne, le *Romant des Oyseaulx*, qu'il n'acheva qu'après son retour en France, sous le règne de Charles V, qui lui avait conservé sa place de chapelain. On voit, par quelques passages de cet ouvrage, que de la Bigne vivait encore en 1473;

mais on ignore l'époque de sa mort. Les manuscrits du *Romant des Oyseaulx* sont rares et précieux. La plupart des bibliographes n'ont pas su que cet ouvrage a été imprimé; il l'a été cependant, mais avec des retranchements qui ont empêché d'en connaître l'auteur, à la suite des *Déduits de la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proye, par Phœbus Gaston de Foix*, Paris, Trepperel, sans date, in-fol.; et Michel le Noir, 1520, in-4°.; ces deux éditions sont ornées de figures en bois, grossièrement gravées. Prosper Marchand et l'abbé Goujet ont conjecturé de là que l'ouvrage de Phébus Gaston était divisé en deux parties, l'une en prose, et la seconde en vers. La première, seule, est de Gaston; la seconde est le poëme, ou roman de Gace. Les personnages en sont la plupart allégoriques; ils disputent entre eux sur la prééminence des différentes espèces de chasse; leurs débats sont portés devant le roi, qui, après avoir pris l'avis de Sagesse, Raison et Vérité, ses conseillers, renvoie les parties également satisfaites. Le style est facile, et la naïveté de l'auteur peut plaire aux personnes qui aiment la lecture de nos anciens poëtes. W—s.

BIGNE (Marguerin de la), prêtre, de la même famille que le précédent, naquit à Bernières-le-Patry, vers 1546, et fit ses premières études au collége de Caen. Il vint ensuite à Paris, où, après avoir terminé son cours de théologie en Sorbonne, il reçut le doctorat. Ce fut alors qu'il forma le projet de recueillir les ouvrages des SS. Pères, et de les publier, pour en opposer la doctrine à celle des écrivains protestants. Ce projet fut accueilli de ses supérieurs, qui lui facilitèrent les moyens de l'exécuter. Les premiers volumes de cette collection parurent en 1575, et les derniers en 1578. En convenant que son travail laissait encore beaucoup à désirer, on est forcé de rendre justice à la patience et au zèle de la Bigne; et son édition a servi de base à toutes celles qui ont été publiées depuis. Nommé chanoine, puis théologal de Bayeux, il quitta cette dernière place pour celle de doyen de l'Église du Mans. Les chanoines de Bayeux le députèrent aux états de Blois en 1576, et au concile provincial de Rouen en 1581. Dans cette dernière assemblée, il soutint les droits de son chapitre contre les prétentions de l'évêque; ce qui lui attira la haine de ce prélat. Celui-ci ayant cité la Bigne devant l'official, il s'ensuivit un procès fâcheux et si long, qu'il se détermina à donner sa démission de son canonicat, aimant mieux renoncer à la fortune qu'à ses études. Il se retira ensuite à Paris, où l'on croit qu'il mourut, vers 1590. Le principal ouvrage de la Bigne, est la collection des Pères: *Bibliotheca veterum Patrum et antiquorum Scriptorum ecclesiasticorum latinè*, Paris, 1575, in-fol., 8 vol.; *Appendix, sive tomus nonus*, 1579, in-fol., nouvelle édition, Paris, 1589, 9 vol. in-fol. (on peut voir, pour les autres éditions, les articles Cotélier, Despont, Nourry et Sirmond). On a encore de la Bigne: *Statuta synodalia Parisiensium episcoporum, Galonis, Adonis et Willielmi; item decreta Petri et Galteri Senonensium episcop.*, Paris, 1578, in-8°.; une édition des œuvres de St.-Isidore de Séville, *S. Isidori Hispalensis opera*, Paris, 1580, in-fol. W—s.

BIGNICOURT (Simon de), né à Reims, le 15 mai 1709, mort à Paris en 1775, était conseiller au présidial de Reims, sa patrie, et fut très versé dans la littérature ancienne et moder-

ne. On a de lui : I. un *Recueil de Poésies latines et françaises*, 1754, 1767, in-12. Plusieurs de ses poésies latines ont été comparées, par des journalistes, à celles de Catulle; cet éloge est un peu exagéré; ses épigrammes françaises sont dans le genre de celles du chevalier de Cailly. II. *Nouvelles pensées détachées*, 1750, in-12, réimprimées sous le titre de *Pensées et Réflexions philosophiques*, 1755, in-12; elles lui assignent un rang parmi nos penseurs les plus fins et les plus délicats : il en a donné une troisième édition sous le titre de *l'Homme du monde et l'Homme de lettres*, Orléans, 1774, in-12. Quelques-unes des réflexions qu'il a ajoutées manquent de justesse, et d'autres ne sont pas assez développées. A la suite de l'édition de 1750, on trouve des poésies latines et françaises. C. T—Y.

BIGNON (JÉRÔME), naquit à Paris, le 24 août 1589. Rolland Bignon, son père, lui enseigna les langues, les humanités, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la jurisprudence et la théologie. Sous un tel maître, le jeune Bignon fit de tels progrès, qu'à dix ans il publia la *Chorographie*, ou *Description de la Terre-Sainte*, Paris, 1600, in-12, plus exacte que toutes celles qui avaient alors paru. Il donna, peu de temps après, *Discours de la ville de Rome, principales antiquités et singularités d'icelle*, Paris, 1604, in-8°., ouvrage peu commun, où l'auteur fait preuve d'un grand goût et d'une extrême exactitude; et *Traité sommaire de l'élection du Pape; plus le Plan du conclave*, Paris, 1605, in-8°., livre rempli d'érudition. Henri IV, ayant entendu parler de Jér. Bignon, voulut le voir, et le choisit pour être, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du dauphin, depuis Louis XIII. Bignon parut à la cour avec des manières aisées et polies. L'étude ne l'avait pas rendu étranger au monde; la cour ne le rendit pas étranger à l'étude; il publia en 1610, un *Traité de l'excellence des rois et du royaume de France, traitant de la préférence et des prérogatives des rois de France par dessus tous les autres, et des causes d'icelles*, in-8°.; cet ouvrage, dédié à Henri IV, est une réfutation du livre de Valdés, *De dignitate regum Hispaniæ* (*Voy.* VALDÉS). L'ouvrage français part d'une main habile, et est écrit d'une manière aussi solide que méthodique. L'auteur y a rassemblé plusieurs faits et passages curieux. Après la mort de Henri IV, il quitta la cour; il y revint bientôt, à la sollicitation de Nicolas Lefebvre, nouveau précepteur de Louis XIII, et y demeura jusqu'à la mort de cet ami, arrivée en 1612. Bignon fit un voyage en Italie en 1614, reçut des marques d'estime de Paul V et des plus illustres savants. Frà Paolo, charmé de sa conversation, le retint quelque temps à Venise. De retour en France, il se livra tout entier aux exercices du barreau. Son père le fit pourvoir, en 1620, d'une charge d'avocat-général au grand conseil, où il s'acquit une si grande réputation que le roi le nomma, quelque temps après, conseiller d'état, puis avocat-général au parlement, en 1625. En 1641, il céda cette charge à Briguet, son gendre, et fut, en 1642, après la mort de de Thou, nommé grand-maître de la bibliothèque du roi. Il refusa dans la suite la place de surintendant des finances. Son gendre étant mort en 1645, Bignon fut obligé de reprendre sa charge pour la conserver à son fils, et continuer de l'exercer jusqu'à sa mort, quoique de premier avocat-général il fût devenu le second. Il avait été employé dans plusieurs affaires

importantes pour l'état. Anne d'Autriche, pendant sa régence, l'appela quelquefois au conseil. Il mourut à Paris, le 7 avril 1656. « Ce grand » magistrat, dit Costar, a été l'un des » plus savants hommes en toutes cho- » ses, et celui qui l'a été le plutôt; car, » à l'âge de vingt-deux ans, il avait » tout lu et tout retenu. Il a fort tra- » vaillé sur l'origine des Français et » sur Grégoire de Tours. » Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a donné : I. *Marculfi monachi Formulæ*, 1613, in-8°., et Strasbourg, 1655, in-4°. Ce livre a été réimprimé par les soins de son fils, Paris, 1666, in-4°. On a joint à cette édition : *Liber legis salicæ à Fr. Pithœo*, et l'éloge de Bignon, qui n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'il donna, pour la première fois, ses notes, qui font encore l'admiration des savants, par leur érudition et leur justesse. II. *La Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, in-8°., publié sous le nom de *Théophile du Jay*, III. une édition du *Voyage de François Pyrard* (*Voy.* PYRARD), 1615, 2 vol. in-8°. L'abbé Pérau a écrit la *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, 2 parties in-12. — Son fils aîné (JÉRÔME), obtint, en 1651, la survivance de la charge de maître de la librairie qu'occupait son père, et conserva cette place qu'il réservait pour son fils, lorsqu'en 1683, le marquis de Louvois le contraignit de donner sa démission, pour en revêtir l'abbé de Louvois, son fils, âgé de huit ans. A. B—T.

BIGNON (JEAN-PAUL), petit-fils de l'avocat-général, abbé de Saint-Quentin, l'un des quarante de l'Académie française, et honoraire des Académies des sciences et des inscriptions et belles-lettres. Il naquit à Paris, en septembre 1662; il entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite nommé prédicateur du roi. Après la mort de l'abbé de Louvois, en 1718, nommé bibliothécaire du roi, il se défit de sa bibliothèque pour ne s'occuper que de celle qui lui était confiée, et qu'il a beaucoup enrichie. Il mourut le 14 mai 1743, à l'Isle-Belle, près de Melun. D'après les mesures qu'il avait prises, la charge de bibliothécaire fut, après lui, occupée par son neveu et son petit-neveu. Jean-Paul Bignon avait une immense instruction et une grande fécondité; il a composé jusqu'à quatre panégyriques de S. Louis, tous différents, et il en a prononcé deux le même jour, l'un à l'Académie française et l'autre à l'Académie des inscriptions. Ses panégyriques et ses sermons ne sont pas imprimés. On a seulement de lui : I. *Vie de François Lévesque, prêtre de l'Oratoire*, 1684, in-12; II. *les Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif*, 1713, 2 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois. L'auteur, qui avait publié cet ouvrage sous le nom de *Sandisson*, le laissa imparfait. Colson, l'un des auteurs de l'*Histoire de la Chine*, qui en donna une nouvelle édition en 1773, 2 vol. in-12, l'acheva. Le second volume de cette édition est presque entièrement neuf. On trouve un autre dénouement, et qui paraît être de M. de Paulmy, dans la *Bibliothèque des Romans*, janvier 1778. Bignon a aussi coopéré aux *Médailles du règne de Louis-le-Grand*, au *Sacre de Louis XV*, et au *Journal des Savants*. L'abbé Bignon fut un des plus zélés protecteurs de Tournefort. Ce savant lui en témoigna sa reconnaissance, en donnant le nom de *Bignonia* à un nouveau genre de plante. Ce genre comprend plusieurs arbres et arbustes d'Amérique, remarquables par la beauté de leurs fleurs; deux d'entr'eux supportent très bien

nos hivers en pleine terre, et contribuent depuis long-temps à l'embellissement de nos jardins. A. B—T.

BIGNON (ARMAND JÉRÔME), neveu du précédent, né le 27 octobre 1711, mort le 8 mai 1772, maître des requêtes et intendant de Soissons, obtint, en 1722, la survivance de la charge de bibliothécaire du roi; occupa cette place, en 1741, lors de la démission de son oncle, et s'en démit lui-même en 1770, en faveur de son fils. — BIGNON (Jean-Frédéric), son fils, né à Paris, le 11 janvier 1747, eut à peine été quelques années conseiller au parlement, que, sur la démission de son père, il fut, en 1770, nommé bibliothécaire du roi. C'est sous son administration qu'on acheva la construction du salon commencé en 1731, où sont les deux beaux et énormes globes que Vincent Coronelli avait faits pour Louis XIV. Reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1781, il est mort le 1er. avril 1784. A. B—T.

BIGOT (GUILLAUME), né en 1502, à Laval, dans la province du Maine, poète français et latin, et l'un des plus savants hommes de son siècle. Sa vie ne fut qu'une suite d'événements malheureux; il faillit mourir de la peste étant encore au berceau. Sa première éducation avait été entièrement négligée. Une querelle qu'il eut pendant qu'il faisait à Angers son cours de philosophie, l'obligea de se sauver pour éviter les poursuites qu'on dirigeait contre lui. Il se retira à la campagne, où il se livra à l'étude avec plus d'application qu'il ne l'avait encore fait. Il apprit, sans le secours d'aucun maître, la langue grecque, et fit des progrès rapides dans la philosophie, l'astronomie, l'astrologie et la médecine. Il suivit en Allemagne du Bellay de Langey, qui était chargé d'une mission secrète. En 1535, il professait la philosophie à l'université de Tubingue; mais les devoirs de cette place ne l'occupaient pas tellement qu'il ne trouvât encore le loisir de suivre les leçons d'Antoine Curéus et de Guillaume Casterot, fameux médecins; il se perfectionnait en même temps dans la langue grecque, et il étudiait les mathématiques sous le célèbre Fossanus. Ce fut dans la même ville qu'il composa son poëme latin, intitulé *Catoptron*, ou le *Miroir*. Il le fit imprimer avec quelques autres pièces, à Bâle, en 1536, in-4°. Il s'était réfugié à Bâle pour se soustraire aux persécutions des disciples nombreux de Melanchthon, dont il avait combattu le système. De là, il revint en France, où on lui avait promis une chaire de professeur, qu'il n'obtint pas. On lui offrit une place à l'université de Padoue; mais il la refusa pour en accepter une à l'université de Nîmes. Il ne l'occupa pas tranquillement; il fut même obligé de faire plusieurs fois le voyage de Paris, pour obtenir des arrêts qui le maintinrent dans ses privilèges. Sa femme, qu'il avait laissée à Toulouse, se conduisit mal, et le complice de ses débauches ayant été mutilé, on accusa Bigot d'être le premier auteur de ce crime, exécuté par un de ses anciens domestiques. Il fut mis en prison, où il resta long-temps. Cette malheureuse affaire n'était pas encore terminée en 1549. Il publia, cette même année, un poëme latin, dans lequel il se plaint amèrement de son sort. Il est probable que le chagrin abrégea sa vie. On ignore l'époque de sa mort. On trouvera un bon article concernant Guillaume Bigot, dans le *Dictionnaire de Bayle*, et un autre, dans la *Bibliothèque Franc.* de Goujet, tom. XIII, pag. 63. Suivant La Monnoye, il n'a publié qu'un seul poëme français, imprimé

avec les poésies de Charles de Ste.-Marthe, à qui il est adressé, Lyon, 1540, in-8°. Bigot engage Charles de Ste.-Marthe à renoncer à la poésie; et c'est en vers qu'il lui donne ce conseil. Il aurait pu être plus conséquent. Outre son *Catoptron*, dont nous avons déjà parlé, il est encore auteur d'un poëme latin, intitulé : *Somnium in quo imperat. Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio; Explanatrix somnii epistola*, Paris, 1537, in-8°. Cet ouvrage est dédié à Guillaume du Bellay, que l'auteur nomme son *Mécène*. Il a fait imprimer à la suite son *Catoptron*, corrigé: *Christianæ philosophiæ præludium; ejusd. ad Jesum Christum carmen supplex*, Toulouse, 1549, in-4°. On avait avancé que c'était à Guillaume Bigot que Calvin reprochait, dans une lettre, de n'avoir pas abjuré, pour le protestantisme, la religion romaine. Bayle a relevé cette erreur, en observant que le Bigot auquel Calvin écrivait, portait le prénom de *Pierre*, et non celui de *Guillaume*. W—s.

BIGOT (Émery), né à Rouen, en 1626, d'une famille ancienne et illustre dans la magistrature, ne voulut entrer ni dans la robe ni dans l'état ecclésiastique, afin de pouvoir se livrer entièrement à l'étude des belles-lettres. Son père, doyen de la cour des aides de Normandie, lui laissa une bibliothèque de six mille volumes, parmi lesquels il y avait plus de cinq cents manuscrits. Ce riche dépôt s'accrut considérablement dans ses mains; il était estimé à sa mort 40,000 fr., et, afin qu'il ne fût ni partagé, ni dissipé, il le substitua dans sa famille, et légua un fond considérable pour l'augmenter chaque année. Cependant elle fut vendue en juillet 1706. Le catalogue en est imprimé et recherché. C'était dans cette bibliothèque que se tenaient toutes les semaines des assemblées de gens de lettres, dont il était comme le directeur. Ses voyages en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, le mirent en correspondance avec tous les savants de l'Europe. Il était consulté de toutes parts, et l'on regardait ses réponses comme des décisions. Aussi modeste que savant, son unique passion était de contribuer, par ses travaux et ses immenses richesses, à rétablir dans leur intégrité les bons auteurs grecs et latins, et il se faisait un plaisir de communiquer ses lumières et ses richesses à cet égard. Bigot découvrit, dans la bibliothèque de Florence, le texte grec de la *Vie de S. Chrysostôme* par Palladius. Il le publia en 1680, Paris, in-4°., avec quelques autres pièces grecques anciennes, qui n'avaient point encore vu le jour, le tout accompagné de la version latine d'Ambroise le Camaldule. Il y avait inséré la fameuse Lettre de S. Chrysostôme à Césarius, dont on pouvait abuser contre la *transsubstantiation*; mais les censeurs en exigèrent la suppression, parce que les preuves sur lesquelles on l'attribue au saint patriarche ne leur parurent pas suffisantes pour établir cette attribution. Pierre Martyr avait, le premier, apporté d'Italie cette lettre; mais son exemplaire s'était perdu avec la bibliothèque de Cranmer. Allix s'étant procuré un exemplaire de l'édition de Bigot, la fit imprimer à Londres, en 1686, avec l'endroit de la préface du savant Rouennais, dont les censeurs de Paris avaient exigé la suppression. Cet habile homme mourut à Rouen, le 18 octobre 1689, estimé de tous les savants, par sa profonde érudition, et de ses concitoyens, par ses qualités sociales et sa probité. On a imprimé sa correspondance avec les gens de lettres. T—D.

BIGOT (LE). *Voy.* LEBIGOT.

BIGOTIÈRE (RENÉ DE PERCHAMBAULT DE LA), conseiller au parlement de Rennes, en 1665, fut pourvu, en 1681, d'une charge de président aux enquêtes, et mourut en 1727, dans un âge avancé. C'était un magistrat laborieux et intègre; il a publié les ouvrages suivants : I. *Institutions du droit français*; II. *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, dont il y a eu plusieurs éditions; la 1re., à Rennes, 1688, in-4°.; la 2e., 1702, in-4°.; dans cette dernière, les institutions du droit français sont fondues avec les commentaires; la 3e., imprimée à Rennes comme les précédentes, forme 2 vol. in-12; elle parut en 1713. III. *Du devoir des juges et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques*. Cet ouvrage a été imprimé quatre fois; la dernière édition a été publiée à Rennes, 1695, in-16. D. N—L.

BIHERON (MARIE-CATHERINE), fille d'un apothicaire de Paris, née le 17 novembre 1719, étudia d'abord le dessin sous la célèbre Basseporte. Celle-ci lui conseilla de s'exercer à la préparation des pièces artificielles d'anatomie. Quelque rebutant et quelque désagréable que ce travail fût pour une femme, Mlle. Biheron s'y livra avec courage, et fit, pour se former, le voyage de Londres, et vit ses efforts couronnés du succès le plus complet. Elle était parvenue à faire un corps entier de femme qui s'ouvrait, et permettait d'examiner les parties intérieures qu'on pouvait déplacer et replacer à volonté. Elle avait formé, de sa composition en cire, un cabinet, qu'elle montrait au public pour de l'argent, et ce fut elle qui, détaillant aux yeux d'un célèbre athée la continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation, ajouta : « Eh bien, marchand de hasard, avez-vous assez » d'esprit pour nous faire concevoir » que le hasard en ait tant? » Les principales pièces de son cabinet étaient relatives aux accouchements, et bien inférieures à celles qu'ont faites ensuite Puison et Laumonier : elle n'imitait pas les parties délicates. Son cabinet fut acheté par l'impératrice de Russie, Catherine II. C. et A.

BIKERMADJIT. *Voy.* VIKRAMADITEYA.

BILAIN (ANTOINE), avocat, né à Fismes, diocèse de Reims, et dont le véritable nom était *Vilain*. Son père ayant eu l'honneur de complimenter Louis XIII à son passage à Fismes, le roi lui demanda son nom, et l'autorisa à le changer contre celui de Bilain. Antoine, après avoir fait de bonnes études, plaida pendant plusieurs années avec assez de succès. A l'époque de la guerre de la succession, il fut chargé d'établir les droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté, et il publia à ce sujet, en 1667, un traité qui a été traduit en latin par Duhamel, et dans presque toutes les langues de l'Europe. L'abbé de Bourzeis eut, dit-on, la plus grande part à cet ouvrage. On cherche à y prouver la nullité de la renonciation faite par Marie-Thérèse, en se mariant à Louis XIV. La guerre qui suivit cette espèce de manifeste fut terminée par la paix de 1668; et le seul avantage qu'elle produisit fut la possession de quelques villes en Flandre. Antoine Bilain a encore publié quelques *Mémoires* dans des affaires importantes, entre autres, dans le procès de la comtesse de St.-Géran avec la duchesse de Ventadour, 1653, in-4°. Il mourut à Paris, en 1672. W—s.

BILCHILDE. *Voy.* THÉODEBERT.

BILDERBECK (CHRISTOPHE-LAU-

RENT DE), conseiller aulique de l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, né à Schwerin, en 1682, partagea sa vie entre l'étude de la jurisprudence et de l'histoire, et des fonctions publiques qu'il avait d'abord refusées à cause de sa mauvaise santé. Il a traduit en allemand le traité d'Abbadie, *De la vérité de la religion chrétienne*, et l'a enrichi de nombreuses augmentations, 1re. partie, 1712, in-4°.; 2e. partie, 1728, in-4°., réimprimée à Leipzig, 1739, in-4°., et 1748, in-4°. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence : I. *Resolutionum juridicarum decas*, Leipzig, 1720, in-4°., anonyme; II. *Notæ et additiones ad Christophori Schwanemanni ab Atrendorf tractatum de jure detractionis et emigrationis*, Leipz., 1707, in-4°., etc. G—T.

BILFINGER (GEORGES-BERNARD), né le 23 janvier 1693, à Canstadt dans le Wurtemberg, s'est acquis une juste célébrité comme philosophe et comme homme d'état. Son père était ministre luthérien. Par une singularité de constitution héréditaire dans sa famille, Bilfinger vint au monde avec douze doigts aux mains et onze orteils. Une amputation corrigea de bonne heure cette difformité. Bilfinger annonça, dès ses premières années, les dispositions les plus heureuses pour l'étude, et se fit remarquer par son penchant à la méditation. Il étudia dans les écoles de Blaubeuern et de Bebenhausen, et entra ensuite dans le séminaire théologique de Tubingue. Les ouvrages de Wolf, qui lui avaient d'abord servi à apprendre les mathématiques, lui inspirèrent bientôt, pour la philosophie *wolfienne* et pour celle de Leibnitz, une passion qui lui fit négliger quelque temps ses autres études. Revenu à la théologie, il voulut du moins essayer de la rattacher à sa science favorite, la philosophie, et composa dans cet esprit un Traité intitulé : *De Deo, animâ et mundo*. Cet écrit, rempli d'idées neuves, eut un grand succès, et contribua à l'avancement de l'auteur, qui parvint en peu de temps à la place de prédicateur du château à Tubingue et de répétiteur au séminaire de théologie; mais Tubingue était devenu pour lui un théâtre trop étroit. Il obtint de ses amis, en 1719, un secours d'argent qui lui permit d'aller demeurer à Halle pour y suivre les leçons de Wolf, et, après deux ans d'étude, il revint à Tubingue, où la philosophie *wolfienne* n'était point en faveur. Il y trouva ses protecteurs refroidis, vit ses leçons désertes, et put s'apercevoir bientôt de l'éloignement qu'inspirait sa nouvelle doctrine; sa carrière ecclésiastique même en souffrit. Cette situation pénible durait depuis près de quatre ans, quand il reçut, par l'entremise de Wolf, l'invitation de se rendre à Pétersbourg, où Pierre Ier. venait de le nommer professeur de logique et de métaphysique, et membre de sa nouvelle académie. Il fut accueilli dans cette ville, où il arriva en 1725, avec toute la considération qu'il méritait. Les mémoires académiques qu'il eut occasion d'y publier ajoutèrent bientôt à sa réputation. L'académie des sciences de Paris ayant proposé, vers ce temps-là, le fameux problème *sur la cause de la pesanteur des corps*, Bilfinger remporta le prix, qui était de mille écus. Un succès aussi éclatant devait retentir dans toute l'Europe savante. Tous les journaux le répétèrent, et le duc Charles Evrard de Wurtemberg, ayant appris que l'auteur du mémoire couronné était un de ses sujets, se hâta de le rap-

peler dans ses états. La cour de Russie, après avoir fait d'inutiles efforts pour le retenir, lui accorda une pension de 400 florins, et une gratification de 2000 en récompense d'une invention relative à l'art des fortifications. Il quitta Pétersbourg en 1731. Rétabli à Tubingue, Bilfinger ne tarda pas à produire une grande seusation, tant par ses propres leçons que par les changements qu'il introduisit dans le sémiuaire de théologie. L'université entière prospéra par ses soins, et cet établissement se ressent encore aujourd'hui de son excellente administration. Sans rien innover dans l'enseignement de la théologie, il réussit à appliquer son système philosophique à cette science, mettant dans sa déduction et dans ses preuves une méthode, une justesse, une clarté, dont une tête aussi exercée que la sienne était seule capable. Sa morale était pure; ses connaissances en physique et en mathématiques étaient assez grandes pour l'élever dans ce genre au rôle d'inventeur. Il suffira de citer ici une invention dont il a tout l'honneur, celle d'un système de fortification dans lequel la perte d'une partie fortifiée n'entraîne poiut celle de toute la place, comme cela avait lieu dans le système qui avait prévalu jusqu'à lui. Le duc Charles Alexandre, qui venait de succéder à Evrard, avait déjà eu occasion d'apprécier ses talents, et de les mettre en nsage. Dans le temps où il faisait la guerre en Servie, il entretenait une correspondance régulière avec Bilfinger. Dès les premiers jours de son règne, il le fit appeler auprès de lui. Un an après, le prince se rendit lui-même à Tubingue. Il eut de fréquents entretiens avec le professeur sur différents objets d'administration, particulièrement sur la théorie des fortifications, et le nomma, en 1735, conseiller-privé. Cette nomination n'était plus un simple titre honorifique. Bilfinger se vit revêtu aussitôt d'un crédit presque illimité. Il résista quelque temps, et refusa d'abord un poste qu'il ne se croyait poiut en état de remplir. En acceptant, son premier soin fut d'acquérir toutes les connaissances nécessaires pour exercer son miuistère. Il employa près de deux aus d'un travail assidu à s'instruire à fond dans la statistique du pays, à en étudier la situation politique, la constitution, les intérêts, et sortit à la fin de cette étude un des hommes d'état les plus éclairés et les plus profonds qu'ait eu le Wurtemberg. Bilfinger était placé dans une position trop élevée pour ne pas éveiller la jalousie et la défiance. On parvint à lui nuire dans l'esprit du prince et à lui enlever sa faveur. Il le sentit, et voulut quitter le ministère; mais on refusa de recevoir sa démission, et le duc étant venu à mourir, Bilfinger retrouva auprès de son successeur toute la considération et tout l'attachement qu'on lui avait marqués dans le commencement. Revêtu d'une confiance sans bornes, il put dès-lors réaliser sans obstacle les plans d'administration que lui inspirait le patriotisme le plus éclairé. Le Wurtemberg se ressent encore de l'heureuse influence de son ministère. Le commerce, l'instruction publique, l'agriculture surtout furent protégés et améliorés par ses soins. La culture de la vigne, qui a de l'importance dans ce pays, fut un des principaux objets de son attention. On ne doit pas non plus oublier qu'il fut le premier auteur des relations étroites qui ont long-temps uni le Wurtemberg et la Prusse, et de l'arrangement par lequel le prince

héréditaire de Wurtemberg était élevé à la cour de Berlin. En 1737, le duc le nomma son président du consistoire et secrétaire du grand ordre de la vénerie. Il était aussi curateur de l'université de Tubingue, et membre de l'académie royale de Berlin. Tout son temps était consacré à des occupations sérieuses, à l'exception d'une heure dans la soirée qu'il employait à faire ou à recevoir des visites. Sa plus grande jouissance était de cultiver son jardin. Ami chaud et droit, il poussait l'attachement pour ses parents jusqu'à une partialité qui l'a souvent fait accuser d'injustice. Il donna des preuves de reconnaissance aux protecteurs qui l'avaient généreusement assisté dans ses études. On lui a reproché d'être irascible, et de se laisser entraîner, par le premier mouvement de la colère, à des actions qu'il désavouait dès que la réflexion lui avait fait ouvrir les yeux. Malgré ces taches légères, la mémoire de Bilfinger sera toujours chère à ses compatriotes, et honorée de tous les Allemands. Le Wurtemberg le compte parmi les plus grands hommes qu'il ait produits, et le propose pour modèle à ses hommes d'état et à ses gens de lettres. On continue encore de nos jours à suivre le système de fortification dont il est l'inventeur, et qui a gardé son nom. Bilfinger, qui ne s'était point marié, ne laissa point de postérité. Il mourut à Stuttgart, le 18 février 1750. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputatio de harmoniâ præstabilitâ*, Tubingue, 1721, in-4°.; II. *De harmoniâ animi et corporis humani maximè præstabilitâ commentatio hypothetica*, Francfort-sur-le-Mein, 1723, in-8°. Cet ouvrage a été mis à l'index à Rome en 1734. III. *De origine et permissione mali, præcipuè moralis, commentatio philosophica*, ibid., 1724, in-8°.; IV. *Specimen doctrinæ veterum Sinarum moralis et politicæ*, Francf., 1724, in-4°.; V. *Dissertatio historico-catoptrica de speculo Archimedis*, Tubingue, 1725, in-4°.; VI. *Dilucidationes philosophicæ de Deo, animâ humanâ, mundo et generalibus rerum affectionibus*, ibid., 1725, in-4°.; VII. *Bilfingeri et Holmanni epistolæ de harmoniâ præstabilitâ*, 1728, in-4°.; VIII. *Disputatio de naturâ et legibus studii in theologiâ thetici*, ibid., 1731, in-4°.; IX. *Disputatio de cultu Dei rationali*, ibid., 1731; X. *Notæ breves in Ben. Spinosæ methodum explicandi scripturas*, Tub., 1732, in-4°.; XI. *De mysteriis christianæ fidei generatim spectatis sermo, recitatus* 1732, Tubingue, 1732, in-4°.; XII. *La Citadelle coupée*, Leipzig, 1756, in-4°.; XIII. *Elementa physices*, Leipzig, 1742, in-8°.; enfin, on a de lui différents *Traités* renfermés dans les *Commentaires de l'académie des sciences de Pétersbourg*, tom. IV. G—T.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien, né à Coire, en Suisse, en 1720, étudia successivement à Strasbourg et à Paris, servit dans les armées du roi de Prusse, et devint chirurgien-général de ses troupes. Il fut reçu docteur à la faculté de Halle, en 1761, et membre de l'Académie des Curieux de la nature, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes. L'empereur d'Allemagne lui envoya des titres de noblesse, dont il ne fit point usage. Sa célébrité repose principalement sur sa dissertation inaugurale pour son doctorat, intitulée : *Dissertatio inauguralis medico-chirurgica de membrorum amputatione rarissimè administrandâ aut quasi*

abrogandâ, Berlin, 1761, in-4°., que Tissot traduisit en français, et enrichit de notes, sous ce titre : *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation*, Paris, 1764, in-12. Il y répond à la question proposée par l'académie de chirurgie, de savoir si les amputations sont le plus souvent utiles, surtout dans les plaies d'armes à feu, et à la suite des batailles ; et Bilguer se déclare contre cette pratique. Cette décision est cependant digne de blâme ; car, si les extrêmes sont toujours dangereux, ils le sont surtout dans la médecine, et la pratique n'a que trop confirmé depuis combien de blessés ont été arrachés à la mort par le secours des amputations. Bilguer a encore publié, en allemand, à Glogaw et à Leipzig, 1763, in-8°., des *Instructions sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux d'armée* ; un *Avis au public sur l'hypocondrie*, en allemand, dont il y a eu une 2e. édition à Copenhague, en 1767 ; et enfin quelques Mémoires *sur les fièvres malignes*, *sur les blessures à la tête*, et *sur l'hypocondrie*. Bilguer est mort en 1796. C. et A. et U—1.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence (qui avait fourni dix gonfaloniers de justice à cette république, et placé ses armes sur les monnaies de l'état), fut un des derniers défenseurs de la liberté de sa patrie, et un des meilleurs capitaines de son temps. En 1529, il défendit le fort de Spello, en Toscane, contre les troupes liguées du pape et de l'empereur Charles-Quint. Il obligea le prince d'Orange, qui les commandait, à se retirer ; et se distingua aussi au siége de Florence. Il passa au service de François Ier., roi de France, avec de Gondi et Pierre de Strozzi, ses parents, et fut tué au siége de Dieppe. Une partie de la famille de Biliotti, proscrite par les Médicis, se réfugia à Avignon et dans le comtat Vénaissin, vers la fin du 15e. siècle. Le 17 thermidor an 2 (29 juillet 1794), le chef de cette maison, Joseph Joachim, marquis de BILIOTTI, chevalier de St.-Louis, âgé de soixante-dix ans, aussi distingué par ses vertus que par sa naissance, fut la dernière victime du tribunal révolutionnaire d'Orange, qui fut suspendu le lendemain de sa mort. K.

BILLARD (CLAUDE), sieur de Courgenay, né à Sauvigny, petite ville de la province de Bourbonnais, vers 1550, fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz. Il prit d'abord le parti des armes, et, si on l'en croit, il se distingua dans plusieurs affaires ; il obtint ensuite la place de conseiller et celle de secrétaire des commandements de la reine Marguerite de Valois. Il a composé plusieurs tragédies, qui n'ont eu aucun succès, et qui n'en méritaient point. Il dédiait ses pièces aux seigneurs et aux dames de la cour les plus illustres ; mais il n'eut pas à se louer de leur générosité. La retraite de la reine Marguerite lui fit perdre sa place, et son attachement pour cette princesse fut cause qu'il resta sans emploi. Il mourut vers 1618, âgé d'environ soixante-sept ans. On a de cet auteur les tragédies suivantes : *Polixène*, *Gaston de Foix*, *Mérovée*, *Panthée*, *Saül*, *Albouin* et *Genèvre* ; elles ont été recueillies et imprimées à Paris, Huby, 1610, in-8°. ; *Henri-le-Grand, tragédie avec des chœurs*, Paris, 1612, in-8°., réimprimée en 1808, in-8°., à l'occasion de la tragédie de M. Legouvé sur le même sujet. Billard est un des premiers poètes qui mirent sur la scène des événements pris dans l'histoire nationale. Il dédia cette dernière pièce à Marie de Médicis ; mais

cette bassesse fut inutile à sa fortune. Il a composé aussi : *L'Église triomphante, poëme héroïque en treize chants*, Lyon, Morillon, 1618, in-8°. L'auteur ne rougit pas d'appeler cet ouvrage un chef-d'œuvre de poésie ; il ne faut que le parcourir pour juger qu'il y en a peu d'aussi médiocres. C'est un tissu d'aventures romanesques, mal cousues, et écrites d'un style lâche et rampant. On lui attribue encore : *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosiæ* (le duc de Joyeuse), Paris, 1587, in-8°. W—s.

BILLARD (Pierre), né à Ernée dans le Maine, le 13 février 1653, mort en mai 1726, à Charenton, chez son neveu, qui en était seigneur, est auteur de *la Bête à sept têtes*, 1693, in-12, ouvrage dirigé contre les jésuites, et pour lequel l'auteur fut conduit à la Bastille, de là à St.-Lazare, et ensuite à St.-Victor : il fut mis en liberté en 1699. Il avait, avant sa détention, fait aussi imprimer *le Chrétien philosophe*, qui ne parut qu'en 1701. Le *Moréri* de 1759 contient un très long article sur cet auteur, qui était entré, en 1671, dans la congrégation de l'Oratoire. A. B—t.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, naquit à Nevers, où il exerçait l'état de menuisier. Sans études, mais doué d'une sorte de génie naturel, il s'amusait à faire des vers. Les princes de Gonzague, qui allaient de temps en temps dans leur duché de Nevers, en ayant vu quelques-uns, récompensèrent l'auteur. Celui-ci étant venu à Paris pour un procès, adressa une ode au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension. Ce fut un signal; les présents des grands seigneurs, et les éloges des beaux-esprits plurent sur lui ; il est vrai qu'il sollicitait les uns et les autres avec assez peu de pudeur. Le grand Condé fut du nombre de ses Mécènes, et le grand Corneille du nombre de ses panégyristes. On ne l'appelait que le *Virgile au rabot*. Il fit trois recueils de ses poésies, auxquels il donna des noms tirés de sa profession, les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*. Ce dernier n'a point été imprimé ; les *Chevilles* ont été imprimées à Paris, 1644, in-4°. ; à Rouen, 1654, in-8°. ; *le Vilebrequin*, 1662 et 1663, in-12, fut publiée par Bertier, prieur de Saint-Quaize. M. Pissot a fait imprimer en 1806 un vol. in-12, sous le titre d'*Œuvres de Maître Adam*. On ne peut nier que les vers de maître Adam n'aient tiré un très grand relief du contraste de son état ; il y a beaucoup d'incorrection, de mauvais goût et de pointes ridicules ; mais il y a aussi une sorte de verve, et, ce qui surprendra davantage, quelquefois de la noblesse dans les pensées et même dans l'expression. Sa chanson : *Aussitôt que la lumière* est connue de tout le monde ; mais on ne la chante pas, à beaucoup près, telle qu'il l'a faite. Voltaire a cité avec éloge son rondeau qui commence ainsi :

Pour te guérir de cette sciatique, etc.

Deux autres artisans du même temps, qui faisaient aussi des vers, Ragueneau, pâtissier, et Réault, serrurier, lui adressèrent chacun un sonnet ; celui du pâtissier finissait par cette pointe :

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu ;
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

Billaut mourut dans sa patrie, le 19 mai 1662. Il avait fait, on ne sait pourquoi, le voyage d'Italie. MM. Francis et Moreau ont fait, sous le titre des *Chevilles de Maître Adam*, une jolie comédie-vaudeville, jouée en 1805, et imprimée. A—g—r.

BILLBERG (Jean), né en Suède,

vers le milieu du 17e. siècle. Il devint professeur de mathématiques à Upsal, en 1679. Son zèle pour la philosophie de Descartes lui attira des ennemis, et il fut représenté comme un novateur dangereux; mais Charles XI lui accorda sa protection, et le mit à l'abri des persécutions de ses antagonistes. Ce prince ayant fait un voyage à Torneo, fut si frappé du phénomène que le soleil y présente au solstice d'été, qu'il résolut de le faire observer par les savants les plus distingués de son pays. Il envoya, en 1695, Billberg et Spole vers les frontières de la Laponie, et ces deux mathématiciens firent des observations importantes, qui ont été perfectionnées par les mathématiciens français envoyés par Louis XV, dans les mêmes contrées. Protégé par le roi, Billberg obtint des places avantageuses, et, s'étant appliqué à la théologie, il fut nommé évêque de Strengnes. Il mourut en 1717. On a de lui: I. *Tractatus de cometis*, Stockholm, 1682; II. *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687; III. *Tractatus de refractione solis inoccidui*, Stockholm, 1696; IV. *Tractatus de reformatione calendarii juliani et gregoriani*, Stockholm, 1699, et un grand nombre de dissertations philosophiques et théologiques. C—AU.

BILLERBEK (Constantin de), lieutenant-général au service de Prusse, né le 19 novembre 1713, à Janikow, dans la Nouvelle-Marche, où son père était simple lieutenant dans le régiment de Barfuss. Il entra, en 1727, dans l'école des cadets, en sortit, en 1731, comme sous-officier dans le régiment du prince d'Anhalt, fut fait, en 1735, enseigne, et en 1737, second lieutenant du même régiment. En 1737, il fut placé dans le nouveau régiment du prince Henri, où il devint successivement lieutenant, capitaine, major, et lieutenant-colonel. Il fit sa première campagne avec ce régiment, en 1744, et assista au siége de Prague; il se trouva à Pirna, à la bataille du Reichenberg, à celle de Collin, où il fut grièvement blessé à la hanche, et à celle de Cannersdorf, où il reçut une contusion. Il se distingua particulièrement dans l'affaire de Nimbourg, où il protégea un convoi, avec fort peu de monde, contre un nombre fort supérieur d'ennemis, et reçut l'ordre de mérite. En 1762, ses blessures l'engagèrent à demander son congé; mais en 1767, quand sa santé fut complètement rétablie, il rentra au service, fut nommé commandant du régiment de Ziethen, devint la même année colonel, fut fait, en 1771, major-général, et en 1772, chef du régiment de Kosen. Enfin, en 1784, il fut nommé lieutenant-général, et chevalier de l'aigle-noir. Il mourut, le 27 novembre 1785, à Coeslin, d'une suffocation. Le roi l'honora, jusqu'à sa mort, de sa faveur particulière. Ses talents militaires et ses qualités personnelles le rendaient digne de cette distinction. G—T.

BILLEREY (Claude-Nicolas), né vers 1667, à Besançon, professeur en médecine à l'université de cette ville, est auteur d'un *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12; et d'un *Traité du Régime*, 1748, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits: on en conserve un à la bibliothèque publique de Besançon, intitulé: *Tractatus medicamentorum simplicium ex regno animali, vegetabili, et minerali, depromptorum, quorum nomina, descriptiones, virtutes, præparationes et usus in medicinâ descripta sunt et picta, à Cl. Nic. Billerey*, 2 volumes in-4°. L'auteur de l'*Histoire abrégée du comté de*

Bourgogne dit que Billerey était savant dans les mathématiques et l'astronomie, qu'il possédait plusieurs talents agréables, et qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. Il est mort en 1759, âgé d'environ quatre-vingt-douze ans. W—s.

BILLET (Pierre), né en 1656, l'ami et le coudisciple de Hersant, et non pas son élève, se consacra comme lui à l'instruction publique, et avec non moins de succès. Il remplit pendant plusieurs années la chaire de rhétorique au collége du Plessis, et eut le bonheur de former, par ses soins et par ses leçons, plusieurs de ses successeurs dans la même carrière. Nommé recteur de l'université, il en défendit les droits et les prérogatives avec beaucoup de zèle. Il fit obtenir au savant Capperonnier une pension, pour veiller à la correction des éditions des livres grecs, imprimés à l'usage des classes. On trouve des vers latins de Billet dans le recueil de ceux des professeurs de l'université. Il mourut en 1719, à soixante-trois ans. W—s.

BILLI (Jacques de). *Voy.* Billy.

BILLIARD. *Voy.* Billard.

BILLICHIUS (Antoine Gunth.), chimiste allemand, était le gendre et l'élève d'Angelus Sala, le premier écrivain clair et précis qui se soit occupé de chimie, et qui vivait au commencement du 17e. siècle. Ses ouvrages sont : I. *Responsio ad animadversiones quas anonymus quidam in Angeli Salæ aphorismos chimiatricos conscripsit*, 1622 ; II. *Exercitatio de naturâ et constitutione spagyrices emendatæ*, in-4°., 1623 ; III. *Assertionum chimicarum syllogePetro Laurenbergio appositæ*, Helmstædt., 1624 ; IV. *Exercitium chimicum ultimum*, Brunæ, 1625 ; V. *Observationum ac paradoxorum chimiatricorum libri duo*, Lugd., 1631, in-4°. ; VI. *Dissertatio de Thessalo in chimicis redivivo, seu de vanitate medicinæ chemico-hermeticæ*, Francof., 1639 et 1643 ; VII. quelques autres ouvrages sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque hermétique*. C. G.

BILLON (François de), né à Paris, dans le 16e. siècle, suivit à Rome le cardinal Jean du Bellay-Langey, en qualité de secrétaire. C'est dans cette ville qu'il composa le *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, 1555, in-4°., ouvrage bizarrement construit, suivant l'expression de Bayle, et qui n'en valut pas moins à l'auteur, si l'on s'en rapporte à quelques contemporains. Il le dédia aux princesses de France, et le fit imprimer à Paris en 1555, in-4°. Cette édition reparut en 1564, sous le titre suivant : *La Défense et Forteresse invincible de l'honneur et vertu des Dames.* Henri Étienne attaqua cet ouvrage dans son apologie pour Hérodote, comme renfermant des blasphêmes. Il est vrai que Billon y compare les *prophètes*, *secrétaires de Dieu*, *dépendants de J.-C.*, *son chancelier*, aux secrétaires des rois de France établis sous la dépendance du chancelier. Lamonnoye veut justifier Billon, en disant qu'il a péché plus par fatuité que par ignorance. Son ouvrage a eu le sort des mauvais livres, dit Rigoley de Juvigny ; il est devenu fort rare, et le deviendra de plus en plus ; car il n'y a pas d'apparence qu'on s'avise jamais de le réimprimer : c'est donc à tort qu'on a dit récemment que l'ouvrage de Billon avait eu plusieurs éditions. Cet auteur vivait encore en 1566 ; mais on ne connaît pas l'époque de sa mort. W—s.

BILLOT (JEAN), prêtre, né à Dôle en 1709, mort en 1767 à Macherans, diocèse de Besançon, s'est fait quelque réputation comme prédicateur. Ses *Prônes réduits en pratique pour les dimanches et les fêtes principales de l'année* ont été imprimés plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de Lyon, 1785, 5 vol. in-12. Ils ont été traduits en allemand, Augsbourg, 1774, 4 vol. in-8°. W—s.

BILLY (JACQUES DE), né en 1535 à Guise, de Louis de Billy, qui en était gouverneur. Après avoir fait ses premières études à Paris, il étudia le droit à Orléans, puis à Poitiers; mais après la mort de son père, il s'adonna entièrement aux belles-lettres, et surtout à l'étude des langues grecque et hébraïque. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il possédait déjà deux bénéfices quand son frère Jean, résolu de se faire chartreux, lui résigna les abbayes de St.-Michel-en-Lerm et de Notre-Dame-des-Châtelliers. Les guerres civiles qui s'élevèrent alors en France le firent errer pendant quelque temps. Il vint enfin à Paris, où il mourut le 25 décembre 1581, chez Genebrard, son ami. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le 22ᵉ. volume des *Mémoires de Nicéron*. Les principaux sont : I. une traduction latine des *Œuvres de S. Grégoire de Nazianze*, 1569, in-fol. Genebrard et Chatard en donnèrent une nouvelle édition augmentée (on y trouve la vie de Billy), 1583, 2 vol. in-fol. Huet faisait grand cas de cette traduction. II. Traduction latine des *Lettres d'Isidore de Peluse*, 1585, in-fol. Cette édition ne contient que trois livres, auxquels on en a ajouté depuis deux nouveaux. La version de Billy a été conservée dans toutes les éditions suivantes de ces lettres. C'est à la suite de l'édition de 1585 qu'on trouve *Sacrarum observationum libri duo*, ouvrage qui met l'auteur au rang des premiers critiques de son siècle. III. Traduction latine des *Œuvres de Jean Damascène*, 1577, in-fol.; IV. traduction latine de quelques ouvrages de S. Jean Chrysostôme, dans l'édition des Œuvres de ce Père, 1581, 5 vol. in-fol., et dans les suivantes; V. *six livres en vers du second advènement de Notre Seigneur*, 1576, in-8°.— Jacques de Billy eut six frères, *Claude*, tué à la bataille de Jarnac; *Louis*, blessé à la défense de Poitiers, et qui mourut de ses blessures; deux qui furent tués à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562; *Godefroy*, ou *Geoffroy*, évêque de Laon, mort le 28 mars 1612, et qui traduisit du latin et de l'espagnol en français quelques ouvrages de dévotion; *Jean*, dont nous avons parlé, et qui ne vivait plus en 1585. On a de ces deux derniers quelques traductions d'ouvrages de piété, sur lesquels on peut consulter le volume cité des *Mémoires de Nicéron*. A. B—T.

BILON, ou PILON, né à Dirag, dans la grande Arménie, en 643, eut quelque part, par ses conseils, au gouvernement de cette contrée, dont Nerseh était gouverneur-général. Il a laissé une traduction en langue arménienne de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, qu'il a continuée jusqu'au temps du deuxième concile d'Éphèse, et à laquelle il a fait des additions. On a aussi de Bilon, dans la même langue, une *Histoire des Patriarches d'Arménie*. K.

BILOTTA, famille noble de Bénévent, qui produisit, dans le 16ᵉ. et le

17e. siècle, plusieurs hommes distingués dans la jurisprudence et dans les lettres. Le plus ancien, Scipion BILOTTA, jurisconsulte, mourut en 1581; il n'a laissé que des *Conclusions sur des questions féodales*, imprimées long-temps après sa mort (1637), avec des *Conclusions* du même genre, d'un autre BILOTTA (Jean-Baptiste), sans doute son parent, jurisconsulte comme lui, mais qui occupa plusieurs charges importantes, et entre autres celle de commissaire-général dans le royaume de Naples. Celui-ci, mort en 1636, laissa en manuscrit plusieurs ouvrages, dont les seuls imprimés sont : I. *Communes conclusiones ex quæstionibus feudalibus*, etc., Naples, 1637, in-fol. C'est à cet ouvrage que sont jointes les *Conclusions* de Scipion. II. *Decisiones causarum civitatis Beneventi, tam in sacrâ rotâ, quam in aliis, tum urbis Romæ*, etc., Naples, 1645, in-fol. Le premier de ces deux livres, et sans doute même tous les deux, furent publiés par le fils de l'auteur, Octave BILOTTA, qui fut aussi jurisconsulte et avocat à Naples. Ce dernier mourut vers le milieu du 17e. siècle, et laissa : I. *Discorso istorico circa la patria di S. Gennajo martire*, Rome, 1636, in-fol.; il y soutient que Bénévent était la patrie de S. Janvier, que notre infaillible *Dictionnaire historique*, etc., appelle *S. Gervais*. II. *Vita Bartholomæi Camerarii*, imprimée avec l'ouvrage de ce *Camerarius*, autre jurisconsulte, intitulé : *Feudales repetitiones*, Naples, 1645, in-fol. — Le premier de ces Bilotta, Scipion, eut un frère, Jean-Camille BILOTTA, aussi jurisconsulte, né à Bénévent en 1537, et qui, ayant achevé ses études à Naples, y prit ses degrés, suivit avec éclat le barreau, et fut ensuite juge criminel et avocat fiscal de la cour et de la chambre royale. Il mourut le 4 juin 1588. Il avait composé, en 1562, un ouvrage qui ne fut imprimé que plus de vingt ans après sa mort, et qui a pour titre : *De juramenti absolutione, tractatus*, Naples, 1610, in-fol. — Deux autres BILOTTA de Bénévent suivirent la carrière des lettres, et furent étrangers à celle des lois. BILOTTA (Vincent) était fils d'un Scipion, différent de celui que nous avons déjà nommé; il était duc de Lentace et de Mancusio, et avait épousé une Valois, descendante de l'ancienne maison royale de France. — VINCENT, leur fils, cultiva la poésie, et voulut être appelé le *Thyrsis de Bénévent*. Après avoir été à Rome secrétaire et camérier intime du pape Paul V, il retourna dans sa famille, et partagea sa vie entre Mancusio et Bénévent. Il mourut dans cette dernière ville, au commencement du 17e. siècle. On a imprimé de lui : I. deux odes ou *canzoni*, pour deux mariages, 1598 et 1602, in-4°. II. *Paride tragi-commedia in versi*, Naples, 1638, in-12, imprimée long-temps après la mort de l'auteur. — Enfin, BILOTTA (Barthélemi), aussi gentilhomme bénéventin, mais on ne sait de laquelle de ces deux branches, publia, dans le 17e. siècle, sous le nom *del' cavalier Alessandro Michele Sannito*, un poème singulier, intitulé : *Pianto di Theone con 350 descrizioni dell' Aurora*, Naples, 1660, in-8°. Ce poëme est un mélange de vers italiens et de vers latins. Le Toppi, qui en parle dans sa *Bibl. Napol.*, nous apprend le nom du véritable auteur. G—É.

BILPAY. *V.* VICHNOU-SARMA.

BILS, ou BILSIUS (LOUIS DE), anatomiste hollandais, fit beaucoup de bruit pendant le 17e. siècle, à raison de deux prétendues décou-

vertes, l'une d'une préparation qui conservait pendant des siècles aux pièces anatomiques toutes les qualités d'une partie nouvellement disséquée, et l'autre, d'une méthode de disséquer les animaux vivants sans effusion de sang. Quoiqu'il soit bien reconnu aujourd'hui que la réputation de Bils était usurpée, les anatomistes se partagèrent; les uns se déclarèrent pour ses procédés; Burchard Witteberg, publia, en 1657, à Bruges, une *Déclaration pour donner à connaître la nouvelle dissection sans effusion de sang*, in-4°.; Deusingius les vanta dans un écrit à Rotterdam, 1661, *Exercitatio de admirandâ anatome Ludovici de Bils*, in-4°.; Tobie Andreas fit de même dans l'ouvrage suivant, *Bilanx balsamationis Bilsianæ et Clauderianæ*, Amsterdam, 1682, in-12. Les autres anatomistes, comme Barbette, Bartholin, etc., furent opposés à ces procédés. Bils les fit connaître dans plusieurs ouvrages: *Exemplar fusioris codicilli in quo agitur de verâ corporis humani anatomiâ*, Rotterdam, 1659, in-4°.; *Epistola ad omnes veræ anatomiæ studiosos*, ibid., 1660, in-4°., etc., non pas qu'il y indique l'essence de sa méthode; il en faisait un secret qu'il mettait à très haut prix, et qui paraît avoir été acheté, sans grand avantage, par la faculté de Louvain. Ruisch, en effet, par son art dans les injections, a surpassé toutes les préparations de Bils, dont la méthode est aujourd'hui abandonnée; et, de nos jours, d'ailleurs, la facilité de se procurer des cadavres rend beaucoup moins précieux des procédés qui tendent à conserver des pièces toujours un peu altérées, et dès-lors copies et images infidèles des parties. On reprocha dans le temps à Bils, qui était gentilhomme, de mettre son secret à prix, et de se placer ainsi au rang des charlatans; celui-ci chercha en vain à se justifier dans un petit écrit à Bartholin, qui lui avait principalement fait ce reproche. *Epistolica dissertatio ad magnum Thomam Bartholinum*, Rotterdam, 1661, in-4°. Bils a écrit encore sur quelques parties de l'anatomie, particulièrement sur les vaisseaux lymphatiques et l'organe de l'ouïe: I. *Responsio ad epistolam Tobiæ Andreæ, quâ ostenditur diversus usus vasorum hactenùs pro lymphaticis habitorum*, Marpurgi, 1654, in-4°.; Rotterdam, 1669, in-4°., 1678, in-4°.; II. *Epistolica dissertatio quâ verus hepatis circâ chylum et pariter ductûs chyliferi hactenùs dicti usus docetur*, Rotterdam, 1659, in-4°.; III. *Responsio ad admonitiones Joannis ab Hoorne, ut et ad animadversiones Pauli Barbette in anatomiam Bilsianam*, Rotterdam, 1661, in-4°.; IV. *Specimina anatomica cum clarissimorum et doctissimorum virorum epistolis aliquot et testimoniis*, ibid., 1661, 1665, in-4°.; V. *Auditûs organi anatomia*, ibid., 1661, in-4°. On a publié un recueil des ouvrages de Bils sous ce titre: *L. de Bils inventa anatomica antiquo-nova, cum clarissimorum virorum epistolis et testimoniis, ubi adnotationes Joannis ab Hoorne et Pauli Barbette refutantur, interprete Gedeone Buenio*, Amsterdam, 1692, in-4°. C. et A.

BILSON (Thomas), savant prélat anglais des 16e. et 17e. siècles, né à Winchester, passa de l'école de Wikeham, près de Winchester, à l'université d'Oxford, où il prit ses divers degrés. Il fut successivement

maître de l'école de Winchester, chanoine de l'église et gardien du collége de cette même ville. En 1585, il publia son livre de *la Véritable Différence entre la sujétion chrétienne et la rebellion anti-chrétienne;* et en 1593, un ouvrage intitulé: *le Gouvernement perpétuel de l'Église du Christ*, etc. Ces deux traités, dont le premier est une apologie du gouvernement d'Élisabeth, et dont le second est regardé comme un des meilleurs livres écrits en faveur de l'épiscopat, lui valurent, en 1596, l'évêché de Worcester, d'où il fut transféré, l'année suivante, à celui de Winchester, avec une place dans le conseil privé. Un traité en forme de sermons, qu'il fit imprimer en 1599, sur *l'Effet de certains Sermons touchant l'entière rédemption du genre humain par la mort et le sang de J.-C.*, alarma les puritains, qui répondirent par l'organe d'un savant théologien de leur parti. Bilson reprit la plume, par l'ordre exprès d'Élisabeth, et composa à cette occasion le plus célèbre de ses ouvrages, publié à Londres, in-fol., en 1604, sous le titre de *Tableau des souffrances de J.-C. pour la rédemption de l'homme, et de sa descente aux enfers pour notre délivrance.* Ce fut Bilson qui prêcha à Westminster, en 1603, devant le roi Jacques et la reine, le jour de leur couronnement, un sermon qui fut imprimé à Londres la même année. Ce fut à lui, conjointement avec le docteur Miles Smith, que fut confiée la révision de la traduction anglaise de la *Bible*, faite sous le règne de ce prince. En 1604, il se montra, dans la conférence d'Hamptoncourt, un des plus ardents champions de l'Église anglicane. Il fut, en 1613, un des commissaires qui prononcèrent et signèrent la sentence de divorce entre Robert Devereux, comte d'Essex, et lady Françoise Howard. Il mourut en 1616, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Thomas Bilson joignait à beaucoup de savoir de la dignité dans le caractère. Comme écrivain, son style est en général plus facile et plus élégant que celui des auteurs ecclésiastiques de son temps. On a conservé de lui en manuscrit des poëmes et des discours latins, ouvrages de sa jeunesse, qui n'ont point été imprimés, parce qu'ils ont paru peu dignes de l'être. X—s.

BIMARD. *Voy.* LABASTIE.

BINASCO (PHILIPPE), poète italien du 16e. siècle, était né à Binasco, village du duché de Milan, dont il prit le nom. Il cultivait paisiblement les lettres et la poésie, à Milan, quand les Français y portèrent la guerre. Il est à croire que, soit par des vers contre eux, soit pour d'autres raisons de cette nature, il s'attira leur inimitié particulière; car il se crut obligé de fuir dans différentes parties du Milanais; étant enfin tombé entre leurs mains, il fut jeté dans une prison humide où il perdit la vue. Il mourut à Pavie en 1576. Il était un des fondateurs de l'académie des *Affidati* de cette ville. On a de lui un volume de *Rime*, ou *Poésies diverses*, divisé en deux parties, qui ne parut qu'après sa mort. La première partie fut imprimée à Pavie, 1588, in-8°.; la seconde, qu'il avait composée depuis sa cécité, le fut l'année suivante. On trouve aussi de ses poésies dans plusieurs recueils. G—É.

BINET (ÉTIENNE), né à Dijon, en 1569, entra dans l'ordre des jésuites en 1590, fut successivement recteur des principales maisons de son ordre en France, et mourut à Paris, le 4 juillet 1639, à soixante-onze ans. Sotwel, dans sa *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*, lui donne de grands éloges

Il a publié plusieurs ouvrages ascétiques, dont les titres et les différentes éditions sont indiqués dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. Le P. Binet avait plus de zèle et de piété que de talent, et, de ses nombreuses productions, il n'en est presqu'aucune qui mérite d'être tirée de l'oubli. On doit en excepter cependant: I. *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, in-4°. Ce livre eut plus de vingt éditions dans l'espace d'un siècle: il le publia sous le nom de *René* François, par allusion à celui de *Binet* (*Bis-natus*). L'abbé Mercier de Saint-Léger, dans sa notice sur Schot, dit que cet ouvrage est curieux. « Il est très commun, ajoute-» t-il; on ne le lit plus du tout, et il » ne mérite pas cet abandon. » II. *Abrégé des Vies des principaux fondateurs des religions de l'Église, représentés dans le chœur de l'Abbaye de St.-Lambert de Liesse en Haynault*, Anvers, 1634, in-4°., fig., traduit en latin, et imprimé plusieurs fois dans les deux langues. III. un Traité sur le salut d'Origène, et enfin un autre Traité pour savoir si chacun peut se sauver en sa religion. Binet joue un rôle dans les *Provinciales*, où Pascal relève cette proposition de son livre de *la marque de prédestination*: « Qu'importe par où » nous entrions dans le Paradis, » moyennant que nous y entrions? » Soit de bond ou de volée, que nous » en chaut-il, pourvu que nous pre- » nions la ville de gloire? » W—s.

BINET (Claude), né à Beauvais, dans le 16e. siècle, fit ses études à Paris, où il fut reçu avocat au parlement. Admirateur de Ronsard, il devint son ami: la confiance la plus entière régnait entre eux, et ce fut Binet que Ronsard choisit pour donner une édition complète de ses œuvres; il en retrancha les satires que Ronsard avait composées contre les vices de la cour de Charles IX, et en cela il se montra plus soigneux de sa tranquillité que de la réputation de son ami. Dès 1573, il avait publié diverses poésies à la suite des *OEuvres de Jean de la Péruse*, Paris, in-16. On trouve aussi quelques pièces de sa façon dans le *Recueil sur la Puce de Mlle. des Roches*, et dans celui *sur la Main de Pasquier*. On trouvera, dans les *Bibliothèques* de Lacroix-du-Maine et Duverdier, la liste des autres petites pièces qu'il avait composées en différentes circonstances. Son *Discours de la Vie de Pierre Ronsard*, Paris, 1586, in-4°., contient beaucoup de particularités curieuses. Binet a traduit en vers français, du latin de Jean Dorat, les *Oracles des douze Sibylles extraits d'un livre antique, avec les figures des Sibylles, portraicts au vif par Jean Rabel*, Paris, 1586 in-fol. — Jean Binet, son oncle, mort avant 1573, passait pour habile jurisconsulte, et faisait des vers latins et français. — Pierre Binet, son frère, cultivait aussi la poésie. On conjecture qu'il mourut vers 1584, dans un âge peu avancé. On a de celui-ci: 1°. trois sonnets; 2°. un poëme de *la Truite*, adressé à Ronsard; 3°. le *Vœu du Pêcheur à Neptune*, et quelques autres pièces françaises et latines, dans l'ouvrage de son frère, intitulé: *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583. W—s.

BING. *Voy.* Byng.

BINGHAM (Joseph), né en 1668, à Wakefield, dans le Yorkshire, fit d'excellentes études à Oxford, s'attacha surtout à celle de l'antiquité ecclésiastique; fut aggrégé au collége de l'Université, et eut pour disciple le savant Potter, depuis archevêque de Cantorbéry. Chargé de prê-

cher devant l'académie, il prit pour sujet de son sermon le mystère de la Trinité, dans la vue de combattre des idées assez accréditées dans ce corps, et qui lui paraissaient porter atteinte à la vérité du mystère. Ce discours, qui annonçait un homme profondément instruit de la doctrine des Pères, excita un orage qui se termina par une censure où le sermon fut taxé d'arianisme, de trithéisme, etc.; mais toute son hérésie consistait principalement à avoir combattu avec force les idées d'un homme puissant dans l'université. Il prit alors le parti de quitter sa place pour aller occuper la cure de Headbourn-Worthy, près de Winchester. Ce bénéfice de cent livres sterlings de revenu suffisait à peine à l'entretien de sa nombreuse famille; ce fut là qu'il s'occupa, avec le secours de la Bibliothèque de la cathédrale de Winchester, d'un grand ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps; et, dès 1708, il fit paraître le premier volume in-8°. de ses *Origines ecclésiastiques* qu'il poussa jusqu'à huit volumes, dont le dernier parut en 1722. Il rassemblait des matériaux pour amplifier et perfectionner cet ouvrage, lorsqu'il succomba, en 1723, sous ses travaux excessifs. Sa veuve vendit l'exemplaire corrigé de la main de l'auteur, à un libraire qui en donna une édition in-fol., Londres, 1726, 2 vol.; mais on n'y fit pas entrer les matériaux que Bingham avait rassemblés pour cette édition. L'ouvrage a été traduit en latin par J. H. Grichow, et publié à Halle, 1724-38, 11 vol. in-4°, avec la préface et les notes de J. Fr. Buddée; réimprimés en 1751-61. Cet ouvrage plein de recherches, à peu près sur le même plan que celui du P. Thomassin touchant la discipline de l'Église, ne comprend que les six premiers siècles, mais il y a plus de méthode et de précision. L'auteur y traite de tout ce qui a rapport au culte, à la liturgie, à l'administration des sacrements, à la forme des anciens temples, à la division des diocèses, enfin, à tout ce qu'on peut désirer sur la discipline de la primitive Église, du moins selon les idées que s'en forment les protestants. Il est suivi, dans l'édition in-fol., 1°. d'une *Apologie de l'Église anglicane*, qui avait paru séparément, pour prouver la conformité de sa discipline avec celle des Églises réformées de France; 2°. d'une *Histoire du Baptême conféré par les laïques, dans le cas de nécessité*, contre ceux qui prétendaient qu'on devait rebaptiser les enfants qui l'avaient été par d'autres que par les prêtres. On a encore de cet auteur deux volumes de sermons. — Joseph Bingham, le plus jeune de ses enfants, avait comme lui une passion ardente pour l'étude, dont il mourut victime à l'âge de vingt-deux ans. On a imprimé de lui, après sa mort, une édition de la *Guerre de Thèbes*. T—d.

BINGHAM (George), théologien anglican, né d'une famille noble en 1715, à Melcomb-Bingham, dans le comté de Dorset, et mort en 1800, à Pimpern, dont il était recteur. Son fils, Peregrine Bingham, a publié, en 1804, en 2 vol. in-8°. : *Dissertations, Essais et Sermons de G. Bingham*, etc., précédés d'une *Notice sur sa Vie*. Les principaux écrits dont se compose ce recueil, sont, 1°. un petit *Traité sur le Millenium*, ou *Opinion des Millenaires*, publié d'abord sans nom d'auteur en 1772; 2°. *Défense de la doctrine et de la liturgie de l'Église d'Angleterre*, occasionnée par l'*Apologie de Théophile Lindsay*, 1774; 3°. *Dissertationes Apocalypticæ*, ou *Disserta-*

tions détachées sur plusieurs des principaux passages de l'Apocalypse. Bingham y prétend que ce livre est l'ouvrage de St.-Jean l'Évangéliste; que ce n'est point le pape, mais Mahomet qui est l'Ante-Christ; que Constantinople, et non Rome, est la Babylone des prophéties; que le *Millenium* n'est pas encore commencé, mais qu'il doit s'accomplir. C'était un théologien aussi zélé que savant, et qui joignait à beaucoup de candeur quelque diposition à l'enthousiasme. X—s.

BINI (Severin), en latin *Binius*, né à Randelraidt, dans le pays de Juliers, fut chanoine et professeur de théologie à Cologne, où il mourut en 1641. Il est connu par une *Collection des Conciles*, Cologne, 1606, 4 vol. in-fol.; 1618, 9 vol.; et à Paris, 1636, 10 vol. Les notes qu'il y a jointes sont toutes tirées de Baronius, de Bellarmin, de Suarez, et se ressentent des opinions ultramontaines de ces auteurs. Ce mauvais critique s'est permis de corriger, à sa fantaisie, une infinité d'endroits des anciens conciles, sans avoir égard aux manuscrits; ce qui l'a fait appeler par Usserius, *contaminator conciliorum*. T—d.

BINKES (Jacques), marin hollandais, commandait en Amérique, l'an 1676, une escadre contre les Français. Il fit plusieurs prises, jusqu'à ce que l'amiral d'Estrées vint l'attaquer devant Tabago, avec des forces supérieures. L'action fut sanglante; les Hollandais eurent cinq vaisseaux de guerre brûlés, avec un brûlot, un yacht et deux vaisseaux de munitions; les Français eurent trois vaisseaux brûlés, au nombre desquels était l'amiral; deux furent pris et deux autres endommagés. Pendant l'action, d'Estrées fit donner au fort de Tabago un assaut qui n'eut pas de succès. Vers la fin de la même année, il revint avec une flotte plus forte, et parvint à se rendre maître de Tabago, par un accident inopiné : une bombe tomba dans le magasin à poudre du fort, et le fit sauter avec toute la garnison. Binkes, qui était à table avec ses officiers, dans une salle au dessus de ce magasin, y perdit la vie. D—t.

BINNINGER (Jean-Nicolas), et non pas Benninger, comme l'a nommé l'auteur d'un *Dictionnaire historique*, né à Montbelliard en 1628, et reçu docteur à Bâle en 1652, professeur dans la faculté de sa ville natale, et médecin du duc, son souverain, est auteur d'un bon ouvrage d'observations, intitulé : *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque*, Montbelliard, 1673, in-8°.; Strasbourg, 1676, in-8°. C. et A.

BINTINAYE (Agathon-Marie-René de la), né à Rennes, le 24 mars 1758, entra fort jeune dans la marine. Il se trouvait en second sur *la Surveillante*, n'étant encore qu'enseigne de vaisseau, lors du glorieux combat que cette frégate soutint à la hauteur d'Ouessant, le 7 octobre 1779, contre la frégate anglaise *la Québec* (*Voy.* Ducouedic). Au moment où la Bintinaye s'élançait sur le bord ennemi, il fut renversé par un coup de mitraille, qui lui cassa le bras droit. Les talents, le courage qu'il avait montrés dans cette action furent généralement appréciés, et les états de Bretagne, à leur tenue suivante (1780), lui accordèrent, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, séance et voix délibérative à leur assemblée, où l'on n'entrait qu'à vingt-cinq ans. Malgré sa blessure, la Bintinaye continua ses services dans la marine. A l'époque de la révolution, il était parvenu au grade de major de vaisseau. Cet officier a péri en mer, à la fin de décem-

bre 1792. On a de lui des *Observations* sur un article inséré dans le *Morning-Chronicle*, Londres, 1792, in-8°., brochure à laquelle les circonstances procurèrent quelque succès. D. N—L.

BIOERN. Plusieurs rois de Suède ont porté ce nom. Les historiens les plus accrédités en comptent quatre, parmi lesquels on remarque Biœrn Ier., surnommé *Côte-de-fer*, qui régna dans le 8e. siècle, et qui fit plusieurs expéditions lointaines par terre et par mer; et Biœrn III, qui régna au 9e. siècle, envoya une ambassade à Louis II, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit avec beaucoup d'hospitalité S. Anschaire, le premier apôtre de l'Évangile dans la Scandinavie (*V.* ANSCHAIRE). C—AU.

BIOERNER (ÉRIC-JULES), antiquaire suédois, né dans la province de Medelpadie, en 1696. Il devint, en 1719, interprète du roi, et, peu après, secrétaire du bureau des antiquités, faisant alors partie du département de la chancellerie royale. Il entreprit un voyage dans les provinces du nord de la Suède, peu connues sous les rapports historiques, et rassembla les traditions des anciens temps. On récompensa son assiduité au travail, en lui donnant une place d'assesseur à la chancellerie, pour la partie des antiquités. Il mourut en 1750, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin et en suédois, qui traitent de l'histoire et de la géographie du Nord, des monuments scandinaves, des monnaies suédoises, des exploits d'un grand nombre d'anciens guerriers, et de la généalogie des rois de Suède. Biœrner se distingua surtout par son zèle pour les monuments runiques, qu'il faisait remonter à la plus haute antiquité, et au sujet desquels il eut une discussion très vive avec Olaüs Celsius, dont les doutes et les objections avaient frappé plusieurs critiques éclairés. C—AU.

BIOERNKLOU (MATHIEU), sénateur de Suède, né en 1607, était fils d'un meûnier. Il porta d'abord le nom de *Mylonius*, qu'il changea en celui de *Biœrnklou*, lorsqu'il fut anobli. Après avoir professé l'éloquence à Upsal, il accompagna, comme secrétaire de légation, les plénipotentiaires suédois qui négocièrent la paix de Westphalie. Il devint ensuite lui-même ambassadeur à plusieurs cours, et s'éleva peu à peu à la dignité de sénateur. On le vit long-temps à la tête du parti opposé à celui du comte Magnus de la Gardie, et il eut une grande influence dans les délibérations du sénat et de la diète. Charles Gustave disait de lui, qu'il n'avait pas connu de plus habile politique et de plus honnête homme en même temps. Il mourut pendant le règne de Charles XI, en 1671. On a de lui quelques ouvrages, dont nous remarquerons celui qui a pour titre: *Oratio de revolutâ periodo bellorum Gothicorum extra patriam sub Gustavo Adolpho.* C—AU.

BIOERNSTAHL (JACOB-JONAS), voyageur suédois, né dans la province de Sudermanie, en 1731. Après avoir fait ses études à Upsal, il entra, comme précepteur, dans la maison du baron de Rudbeck, et voyagea ensuite avec un fils de ce baron, en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Suisse. Pendant son séjour à Paris, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur aux langues orientales, qui avaient toujours été pour lui un objet de prédilection. Le baron de Rudbeck étant retourné en Suède, Biœrnstahl fut destiné, par Gustave III, à faire un voyage en Grèce, en Syrie, en Égypte, et en même

temps il obtint le titre de professeur à l'université de Lund. Il partit en 1776 pour Constantinople, et s'y arrêta quelque temps pour se livrer à l'étude de la langue turke. Il allait continuer sa route, lorsqu'il mourut de la peste à Salonique, le 12 juillet 1779. Biœrnstahl avait envoyé la relation de ses voyages, en forme de lettres, à son ami, le bibliothécaire Giœrwell, qui fit d'abord insérer ces lettres dans une feuille périodique de Stockholm, et qui les publia ensuite séparément, sous le titre de *Biœrnstahls bref*, etc., *Lettres de Biœrnstahl*, 3 vol. in-8°., Stockh., 1778. Il en parut, peu après, une traduction allemande, par Groskurd; et quelques journaux français en donnèrent des extraits étendus. Cet ouvrage contient des recherches savantes et profondes sur les médailles, les manuscrits, les livres rares, et un grand nombre d'anecdotes, dont celles qui concernent Voltaire, que le voyageur avait vu à Ferney, sont les plus intéressantes; mais les observations et les jugements sur les mœurs, les usages, la religion, la littérature, manquent de justesse, de précision, et d'impartialité. Biœrnstahl avait plus d'érudition que de goût, plus de mémoire et d'ordre que de tact et de discernement. Une santé naturellement robuste et fortifiée par la tempérance le mettait en état de suivre long-temps le travail le plus difficile, et de supporter toutes les fatigues des voyages. Son compatriote, l'habile sculpteur Sergel, fit son médaillon à Rome, d'après lequel Gillberg a gravé son portrait à Stockholm. C—au.

BIOLCO. *Voy.* Beolco

BION, poète grec, était de Smyrne, et contemporain de Théocrite, à en juger par un passage de l'élégie touchante que Moschus composa sur la mort de ce poète, son maître et son ami. On ne sait point où Bion passa sa vie; mais il est assez vraisemblable que ce fut en Sicile, ou dans cette partie de l'Italie que l'on appelait la *Grande-Grèce*. Il paraît, par l'idylle de Moschus, que le malheureux Bion mourut empoisonné; mais il ne nous apprend ni le lieu, ni l'époque de sa mort, ni quel âge il pouvait avoir alors. Bion s'était exercé dans le genre bucolique; et le petit nombre de pièces qui nous restent de lui sont généralement regardées comme des chefs-d'œuvre de grâce, de délicatesse et de sentiment. Elles ont été imprimées, pour la première fois, avec ce qui nous reste de Moschus, à Bruges, en Flandre, chez Hubert Goltzius, 1565, in-4°., avec une traduction latine, et les notes d'Adolphe Mekerchus. Cette édition est très rare; on les trouve aussi dans les *Poëtæ græci principes* de H. Étienne, Paris, 1566, et dans le *Recueil des petits Poëtes grecs*, donné à Genève, par Crispin, 1569, in-16, et réimprimé souvent depuis. Les meilleures éditions modernes sont celles de Schwebellius, Venise, 1746, in-8°.; d'Heskin, Oxford, 1748, in-8°.; réimprimée par M. Harles, Erlang, 1780, in-8°.; de Walckenaer, à la suite de *Théocrite*, Leyde, 1779, in-8°.; et de Jacobs, Gotha, 1795, in-8°. L'édition de Manso, Gotha, 1784, in-8°., se trouve accompagnée d'une version allemande, en vers héroïques, et de deux savantes dissertations, l'une sur l'époque et la vie de Bion et de Moschus; l'autre, sur les ouvrages, le caractère, les éditions et les versions de ces deux poètes. Bion a été traduit en vers français, par Longepierre, Paris, 1686; Amsterdam, 1688; et Paris, 1691. La traduction est à peine lisible, mais les notes du traducteur sont estimées, et ont été soigneusement recueillies

par les éditeurs suivants : Bion a été traduit également par Poinsinet de Sivry, à la suite de son *Anacréon*, et, en prose, par M. Moutonnet de Clairfons, avec sa traduction d'*Anacréon* (*V.* ANACRÉON.), et par M. Gail, in-18, 1795. A—D—R.

BION, philosophe célèbre, naquit à Boristhènes, ville grecque sur les bords du fleuve de ce nom, maintenant le Dniéper. Il vint s'établir à Athènes, où il s'attacha d'abord à Cratès, et embrassa la secte cynique; il reçut ensuite des leçons de Théodore l'athée et de Théophraste, et prit le parti de philosopher à sa manière, sans s'attacher à aucune secte. Son indifférence pour les discussions sur la nature des dieux, sur la Providence, et les autres questions de ce genre qui divisaient alors les philosophes, le fit traiter d'athée, et lui attira beaucoup d'ennemis, qui cherchèrent à lui nuire auprès d'Antigone Gonatas, en répandant des bruits injurieux sur sa naissance. Ce prince lui ayant demandé des informations à cet égard, Bion lui répondit d'abord : « Lorsque vous avez be- » soin d'archers, vous ne vous infor- » mez pas de leur origine; mais vous » les faites tirer au but, et vous choi- » sissez ceux qui l'atteignent; il faut en » faire de même pour vos amis, et ne » pas demander d'où ils sont, mais » ce qu'ils sont. » Il ajouta ensuite : « Mon père était un affranchi, mar- » chand de poisson salé; ma mère, une » fille publique qu'il avait épousée. » Mon père ayant commis quelque » prévarication dans la perception des » deniers publics, fut vendu comme » esclave avec toute sa famille; je tom- » bai en partage à un orateur, à qui » j'eus le bonheur de plaire, et qui me » laissa tous ses biens en mourant. Je » vendis tout, et vins à Athènes pour » me livrer à la philosophie. Que Per- » sée et Philonides s'épargnent donc » des recherches inutiles, puisqu'ils » peuvent apprendre tout cela de » moi. » Cette franchise plut à Antigone, qui conserva toujours beaucoup d'amitié pour lui, et Bion, sur la fin de ses jours, étant tombé malade à Chalcis, de la maladie dont il mourut, Antigone, qui sut qu'il manquait de tout, alla le voir, et lui donna deux esclaves pour le servir. Il avait fait beaucoup d'ouvrages qui roulaient principalement sur la morale, et dont quelques fragments, que nous trouvons dans Stobée, doivent nous faire regretter la perte, et justifient le jugement qu'en portait Ératosthènes, en disant qu'il avait le premier revêtu de pourpre la philosophie. On citait de lui beaucoup de mots ingénieux; il se moquait de la punition des Danaïdes, et disait que c'était dans des vaisseaux entiers, et non dans des vaisseaux percés, qu'il fallait leur faire porter de l'eau, pour les punir réellement. Il disait que les grammairiens, qui se donnaient beaucoup de peine pour expliquer les erreurs d'Ulysse, ne s'apercevaient pas de l'erreur bien plus grande dans laquelle ils tombaient en perdant ainsi leur temps. — Un autre BION fut surnommé *Solensis*, parce qu'il était né dans la petite ville de Soli en Cilicie. Il a écrit sur les vertus des plantes et sur leurs usages. On ne sait pas au juste en quel siècle il a vécu : il est cité par Pline; mais le temps n'a point respecté ses ouvrages. C—R.

BION, mathématicien d'Abdère, était de la famille de Démocrite. Si nous en croyons Diogène-Laërce, il assura le premier qu'il y a sur la terre des lieux où l'année ne se compose que d'un seul jour et d'une seule

nuit, dont la durée est également de six mois. Il écrivit dans les dialectes attique et ionique; c'est tout ce qu'on sait de ce philosophe. La conséquence fort juste qu'il a tirée de la figure sphérique de la terre et de l'obliquité de l'écliptique ne prouve que quelques connaissances très élémentaires en astronomie. S'il a le premier reconnu cette vérité, il a dû précéder Cléomède, chez qui elle se trouve énoncée d'une manière très claire et très positive; il doit être plus ancien qu'Ératosthènes. Il est le quatrième de dix philosophes qui ont porté le même nom. Le premier était contemporain de Phérécyde, qui vivait l'an 560 av. J.-C. Ainsi Bion a dû vivre trois ou quatre cents ans avant notre ère. D—L—E.

BIONDI (JEAN-FRANÇOIS), né à Liesena, île de la Dalmatie, en 1572. Sir Henri Wotton, ambassadeur d'Angleterre à Venise, le fit connaître au roi Jacques I[er]., qui le chargea d'une mission secrète auprès du duc de Savoie. Dans la suite, ce prince le nomma gentilhomme de la chambre, et le fit chevalier. Son élégante *Histoire des guerres civiles entre les maisons d'Yorck et de Lancastre*, écrite en italien, et traduite en anglais par Henri Carey, comte de Montmouth, lui acquit beaucoup de réputation. Les Anglais lui reprochent toutefois d'avoir fréquemment défiguré les noms propres. Cet ouvrage, en 3 vol. in-4°., fut imprimé à Venise en 1637, et en 1647 à Bologne. La traduction anglaise parut à Londres en 1724, in-fol. Les troubles de l'Angleterre empêchèrent Biondi d'en publier la suite, comme il se le proposait. Il a écrit en italien quelques romans, l'un desquels (*Eromène*) a été traduit en français par d'Audiguier, 1633, 3 vol. in-8°. Il se retira dans le canton de Berne, et mourut à Aubonne en 1644. K.

BIONDO, ou BLONDUS (MICHEL-ANGE), médecin du 16°. siècle, né à Venise le 4 mai 1497, pratiqua successivement à Rome et à Naples. Il est un des premiers qui aient fait sentir l'abus pharmaceutique dans le traitement des plaies; il préfère aux applications excitantes celle de l'eau simple, comme on le voit dans cet ouvrage : *De partibus ictu sectis citissimè sanandis et medicamento aquæ nuper invento*, Venise, 1542, in-8°. Gessner l'a jugé digne d'être inséré dans le recueil qu'il a publié de tous les ouvrages de chirurgie sous ce titre : *Chirurgia, de chirurgiâ scriptores optimi*, Zurich, 1555. On a encore de Blondus d'autres ouvrages, dont voici les titres : I. *Epitome ex libris Hippocratis de novâ et priscâ arte medendi, deque diebus decretoriis*, Rome, 1528, in-4°., 1545, in-8°.; II. *Libellus de morbis puerorum*, Venise, 1539, in-8°.; III. *De diebus decretoriis et crisi, eorumque verissimis causis in viâ Galeni, contra neotericos, libellus*, Rome, 1544, in-4°.; Lyon, 1550, in-8°.; IV. *Physiognomia, sive de cognitione hominis per aspectum, ex Aristotele, Hippocrate* et *Galeno*, Rome, 1544, in-4°.; V. *De origine morbi gallici, deque ligni indici ancipiti proprietate*, Venise, 1542, in-8°.; Rome, 1559, in-8°. VI. *De maculis corporis liber*, ib., 1544, in-4°.; VII. *De canibus et venatione liber*, ibid., 1544, in-4°.; VIII. *De memoriâ libellus*, Venise, 1545, in-8°.; IX. Traduction italienne des trois premiers livres de l'*Histoire des plantes de Théophraste*, Venise, 1549, in-8°. Blondus ne se borna pas à écrire sur la médecine; on a encore de

lui un ouvrage curieux, mais très rare, intitulé : *De ventis et navigatione, cum accuratâ descriptione distantiæ locorum interni maris et oceani à Gadibus ad novum orbem*, Venise, 1546, in-4°. ; et une satire contre les femmes, intitulée : *Angoscia, doglia, è pena, le tre furie del mondo.* C. et A.

BIONDO (Flavio). *Voy.* Flavio.

BIRAGO (François), auteur italien d'une grande autorité dans la science dont il fut, en quelque sorte, professeur ; c'est ce qu'on nomme en Italie *Scienza cavalleresca*, et qui embrasse toutes les questions relatives à la noblesse, à la profession des armes, aux anciens usages de la chevalerie et aux lois de l'honneur. Né en 1562, d'une famille noble de Milan, il vivait, et même écrivait encore en 1637. Étant l'aîné de six frères, il prenait dans ses ouvrages le titre de seigneur de *Metono* et de *Siciano* (et non pas de *Mettone* et de *Sicione*, ce qui nous renverrait en Grèce) : c'étaient deux fiefs de sa famille, dans la Lomelline, sur le territoire de Pavie. Un auteur contemporain, Jean P. de' Crescenzi, a écrit, dans son *Traité de la noblesse d'Italie*, que Birago était l'arbitre des discussions chevaleresques en Lombardie ; que, même de toutes les parties de l'Italie, on recourait à lui comme à un oracle, pour ces sortes de décisions, le regardant comme un chevalier qui réunissait à la noblesse du sang celle de l'ame. Les ouvrages qu'il a laissés, et qui traitent tous de cette matière, sont : I. *Dichiarazione ed avvertimenti poetici, istorici, politici, cavallereschi e morali nella Gerusalemme conquistata di Torquato Tasso*, Milan, 1616, in-4°. Ses *Allégories* sur ce poëme ont été insérées dans le tome Ier. des *OEuvres du Tasse*, Venise, 1722. II. *Trattato cinegetico, ovvero della caccia, nel quale si discorre esattamente intorno ad essa*, Milan, 1626, in-8°. Ce sujet n'y est envisagé que du côté des droits de chasse, et des questions auxquelles il donne lieu. III. *Discorsi cavallereschi, ne' quali.... s'insegna ad onorevolmente racchettar le querele nate per cagion d'onore*, Milan, 1622, in-8°., 2e. édit. revue et augmentée par l'auteur, 1628. IV. *Consigli cavallereschi, ne' quali si ragiona circa il modo di fare le paci, con un' apologia cavalleresca per il signor Torquato Tasso*, Milan, 1623, in-8°. Dans cette apologie, l'auteur défend le Tasse du reproche qu'on lui avait fait de n'avoir pas observé les lois de la chevalerie dans le défi et dans le combat entre Tancrède et Argant, liv. VII de la *Jérusalem délivrée*. V. *Il secondo libro dei Consigli cavallereschi*, Milan, 1624, in-8°., réimprimé ibid., 1637, in-8°. VI. *Cavalleresche decisioni*, Milan, 1637, in-8°. On réimprima ensemble ces quatre derniers ouvrages, sous le titre d'*Opere cavalleresche distinte in quattro libri, cioè in discorsi; consigli, libro I e II; e decisioni*, Bologne, 1686, in-4°. Ce qui est plus gai que tous ces livres, c'est la manière dont on en parle dans une collection grotesque de *quiproquo* du même genre, intitulée : *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique*. « Birago, nous y » dit-on très sérieusement, composa » des *Opere cavalleresche*, en quatre » livres : *Discorsi*, *Consigli* et *Decisioni* (ce qui ne fait que trois) ; parmi les *Consigli* se trouve une *Apologie de Torquato Tasso*, par laquelle on assure que la *Gerusalemme conquistata* lui appartient, » comme la *Gerusalemme liberata*. »

Quelqu'un a-t-il jamais nié que cette *Gerusalemme* lui appartînt comme l'autre? (*Voy.* ci-dessus, N°. 4.) Et quel guide pour la *critique* et pour la *bibliographie* qu'un livre où l'on trouve à tout moment des âneries pareilles? Et cela ose faire du bruit! et cela prétend qu'on le pille! et cela va prendre des traits à l'*Arsenal* pour les décocher contre la *Biographie universelle*! Ces traits, qui ne sont pas selon la science que professait Birago, et le digne objet pour lequel on nous les lance, seront bientôt oubliés, et, sans la peine que nous prenons de relever de temps en temps quelques-unes de ces innombrables bévues, on ne croirait pas qu'au 19e. siècle, il ait pu être écrit, imprimé et prôné rien de pareil. G—É.

BIRAGO AVOGADRO (Jean-Baptiste), docteur génois, se distingua, vers le milieu du 17e. siècle, par ses connaissances en histoire et en jurisprudence. Il a laissé différents ouvrages, dont les principaux sont : *Mercurio Veridico, owero annali universali d'Europa*, Venise, 1648, in-4°. Ce petit ouvrage doit nécessairement accompagner le *Mercurio* de Vittorio Siri. Ces deux auteurs publièrent l'un contre l'autre quelques écrits devenus rares, mais peu importants. II. *Storie memorabili delle sollevazioni di stato dall' anno* 1626, *all' anno* 1652, Venise, 1653, in-4°. C'est la cinquième partie de la collection des *Histoires mémorables* d'Alexandre Zilioli. Plusieurs de ces révolutions avaient déjà été imprimées séparément. III. *Storia Africana della divisione dell' imperio degli Arabi dall' anno* 770, *fin al* 1007, Venise, 1650, in-4°. Elle a été traduite en français par l'abbé de Pure, sous le titre d'*Histoire africaine*, Paris, 1666, in-12. IV. *Istoria della disunione del regno di Portogallo, e della corona di Castiglia*, Lyon, 1644, in-4°.; Amsterdam, 1647, in-8°. C. T—y.

BIRAGUE (René de), né à Milan le 3 février 1507, d'une famille distinguée, avait hérité de l'attachement que ses ancêtres avaient porté à la France dans les guerres d'Italie, et il se réfugia à la cour de François Ier. pour se dérober a la vengeance de Louis Sforce, duc de Milan. Le roi de France le fit conseiller au parlement de Paris, et ce fut là le premier degré de son élévation. Lorsqu'on eut rendu le Piémont au duc de Savoie, François Ier., qui l'avait nommé surintendant de la justice et président au sénat de Turin, lui donna le commandement du Lyonnais; le même prince l'envoya au concile de Trente. En 1570, Charles IX le fit garde des sceaux. Ce fut en cette qualité qu'il entra dans le conseil secret qui décida la St.-Barthélemy. Dans l'horrible nuit du 24 août 1572, il était dans la chambre de Charles IX, avec les ducs de Guise et de Nevers, Tavannes et Retz, lorsque Catherine de Médicis y entra pour déterminer ce malheureux roi qu'un reste d'humanité tenait indécis, et qu'elle lui cita ce trait pris dans les sermons de l'évêque de Bitoute : « *Che pietà lor ser crudele,* » *che crudeltà lor ser pietosa.* » La dignité de chancelier, donnée à Birague l'année suivante, fut la récompense de son lâche acquiescement à un forfait. La réputation qu'il avait de se servir du poison pour se défaire de ses ennemis ou de ceux de la reine-mère, était si publique, que le maréchal de Montmorenci, arrêté en 1575, disait tout haut : « Je suis averti de » ce que la reine veut faire de moi; » il ne faut pas tant de façons; » qu'elle m'envoie seulement l'apo-

» thicaire de M. le chancelier, je » prendrai ce qu'il me baillera. » Le duc d'Alençon, MM. de Thoré et de Cuiers crurent, dans une collation, avoir été empoisonnés ; on n'hésita pas à en accuser Birague, d'autant que le valet-de-chambre du duc, mis en jugement, fut reconnu avoir été à son service. Dans le même temps, il jugea lui-même dans l'hôtel-de-ville de Paris, et fit pendre et écarteler un capitaine nommé *la Vergerie*, qui avait dit qu'il fallait exterminer tous les Italiens, la ruine de la France. La Houssaie prétend qu'il disait que « le roi ne viendrait jamais à bout » des huguenots par les armes, et » qu'il ne lui restait que le moyen » des cuisiniers. » Tel était l'homme dont Papyre Masson n'a pas craint de faire l'éloge. Comme ministre, il ne suivit que les leçons de Machiavel. On le vit aux états de Blois, en 1576, haranguer après Henri III. « Le monarque, dit l'Étoile, parla disertement et fort à propos. » On dit que Jean de Morvilliers avait fait sa harangue ; « mais celle du chancelier fut » ennuyeuse et ridicule ; car il s'excusa » sur sa vieillesse et son ignorance » des affaires de la France. De quoi » donc se mêlait-il, ajoute naïvement » Mézerai ? » « Il enfila, dit-il, un » long discours sur la puissance du » roi, lassa tout le monde des louanges de la reine-mère, et conclut par » demander de l'argent, à quoi on » n'était guère disposé. » Le quatrain suivant fut fait à cette occasion :

Tels sont les faits des hommes que les dits.
Le roi dit bien, d'autant qu'il sait bien faire
Son chancelier est bien tout au contraire,
Car il dit mal, et fait encore pis.

Birague, devenu veuf, n'en fut pas moins fait cardinal en 1578. Il donna, à cette occasion, un festin auquel assistèrent le roi et la reine ; mais ce festin fut bien moins splendide que celui où il reçut toute la cour à l'occasion du baptême du fils d'un de ses neveux ; « il y eut deux longues tables cou» vertes de onze à douze cents pièces » de faïence pleines de confitures sè» ches, de dragées accommodées en » pyramides, en châteaux et autres » façons magnifiques ; et, pour que la » fête fût complète, la vaisselle fut » ensuite mise en pièces par les pages » et laquais. » Birague était, comme Henri III son maître, de la confrairie des flagellants ; on le vit, ainsi que le roi, les princes et les grands de la cour, parcourir les rues de Paris vêtu d'un sac et le visage couvert. Le premier jour de cette ridicule solennité, le 25 mars 1583, il était accompagné de Hurault, comte de Chiverny, auquel il avait abandonné les sceaux, ne se réservant que le titre et les honneurs de chancelier. On prétend qu'il disait ordinairement qu'il était cardinal sans titres, prêtre sans bénéfices, et chancelier sans sceaux. Il avait cependant l'évêché de Lavaur et les abbayes de Flavigny, de Longpont, de St.-Pierre de Sens, et les prieurés de Souvigny et de Ste.-Catherine-du-Val-des-Écoliers à Paris. Lorsque Henri III, à son passage à Turin, en 1574, eut la folle générosité de promettre au duc de Savoie la restitution des villes de Pignerol, Savillan et autres, Birague refusa de sceller les pouvoirs qui devaient autoriser cette remise impolitique; il est vrai qu'au lit de justice tenu par le roi en 1583, il se prêta, avec toute la complaisance d'un courtisan, à faire enregistrer neuf édits bursaux, aussi onéreux qu'infamants. Le chancelier-cardinal de Birague mourut le 24 novembre de la même année. Il fut mis d'abord en habit de cardinal sur un lit de parade, puis en évêque, ayant la mitre en tête et le

chapeau de cardinal à ses pieds d'un côté, et de l'autre son habillement de pénitent, avec la corde, la discipline et le chapelet. L'historien de Thou avance que Birague était un homme généreux, prudent, libéral et plein de candeur. Son oraison funèbre fut prononcée par Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, Paris, 1583, in-8°. — Plusieurs individus de la même famille ont obtenu des emplois distingués en France, notamment un neveu du cardinal, qui combattit vaillamment en Italie, sous le maréchal de Brissac; et un autre, connu sous le nom de *Sacremore*, que Mayenne tua de sa propre main, parce qu'il mettait un trop haut prix à ses services. S—Y.

BIRAGUE (Flaminio de), gentilhomme ordinaire du roi, montra, quoique italien, du goût pour la poésie française; il prit Ronsard pour son modèle, et il en copia tous les défauts. Il fit imprimer ses *premières œuvres poétiques* à Paris, en 1581, in-16, 1585, in-12, et les dédia à son oncle René de Birague, cardinal et chancelier de France. Ce recueil ne contient que des sonnets, des chansons et des stances adressées, pour la plupart, à une demoiselle nommée *Marie*, dont il était amoureux; il regretta dans la suite le temps que sa folle passion lui avait fait perdre; mais ce fut bien inutilement. On lui attribue : *L'Enfer de la mère Cardine, traitant de l'horrible bataille qui fut aux enfers, aux noces du portier Cerberus et de Cardine*, (Paris, 1583), in-8°.; 1597, même format. Ces deux éditions de cette satire sont également très rares; elle a été réimprimée en 1793, par Didot l'aîné, in-8°., papier vélin, à cent exemplaires, et huit sur peau de vélin. W—s.

BIRAGUE (Clément), graveur en pierres fines, né à Milan, florissait en Espagne vers le milieu du 16e. siècle. On lui doit l'invention de la gravure sur le diamant. Il a réussi le premier à soumettre à l'action du burin un corps jusque-là impénétrable. Le premier ouvrage qu'il exécuta fut le portrait de don Carlos, fils infortuné de Philippe II; il exécuta aussi dans le même genre les armes d'Espagne, pour servir de cachet à ce prince. Cet artiste était fort considéré à la cour d'Espagne. P—E.

BIRCH (Thomas), historien anglais, né à Londres en 1705, d'un artisan de la secte des quakers. Son père le destinait à suivre sa profession; mais le jeune homme montrant un goût exclusif pour la littérature, il lui fut permis de suivre son inclination, à condition qu'il n'en coûterait rien à son père. Il fut envoyé à une école de quakers à Hemel-Hempsted, dans le comté de Hertford, où il obtint bientôt la place de sous-maître, et occupa successivement le même emploi dans deux autres écoles également dirigées par des quakers. On ignore à quelle époque il abandonna les principes de cette secte; mais, vers 1728, quoiqu'il n'eût point étudié dans une université, il entra dans les ordres ecclésiastiques, et fut nommé, en 1732, ministre d'Ulting, dans le comté d'Essex. La société royale de Londres et celle des antiquaires le reçurent au nombre de leurs membres en 1735. Il s'était engagé l'année précédente, conjointement avec Jean-Pierre Bernard, Jean Lockman et Georges Sale, à travailler au *Dictionnaire général, historique et critique*, dont le fonds était la traduction de celui de Bayle, à laquelle on a joint un très grand nombre d'articles nouveaux. Cet ouvrage forme dix volumes in-fol., dont le dernier

parut en 1741. Les travaux littéraires de Birch lui concilièrent des protecteurs qui lui procurèrent divers bénéfices ecclésiastiques. Il fut en même temps ministre de Depden, dans le comté d'Essex, et de deux paroisses de Londres. En 1752, la société royale le nomma l'un de ses secrétaires. Il fut nommé aussi l'un des conservateurs du Muséum britannique. Le mauvais état de sa santé l'obligea, en 1765, de résigner sa place de secrétaire de la société royale. On lui conseilla d'essayer, pour se rétablir, l'exercice du cheval; mais le 9 janvier 1766, il fit une chûte et mourut sur-le-champ. Le Muséum britannique hérita de sa bibliothèque et de ses manuscrits. Thomas Birch était à la fois un écrivain laborieux et un homme du monde aimable, enjoué, et d'un excellent caractère. Comme écrivain, quoiqu'on lui ait reproché de manquer de goût et de sagacité, et quoique son style, presque toujours clair, soit dépourvu de chaleur et d'élégance, on ne peut nier qu'il n'ait rendu des services à la littérature et à l'histoire, et préparé des matériaux pour des écrivains supérieurs à lui. Les principaux de ses nombreux et volumineux ouvrages sont : I. *Esquisses biographiques sur des personnages distingués*, pour accompagner leurs portraits gravés, publiés par Vertue et Howbraken, complétées en 2 volumes en 1752; II. *Recherches sur la part que le roi Charles Ier. a eue dans les transactions du comte de Clamorgan*, 1747 et 1756, in-8°.; III. *Mémoires du règne de la reine Elisabeth, depuis l'année 1581 jusqu'à sa mort, d'après les papiers d'Antoine Bacon et autres manuscrits jusqu'alors inédits*, 1754, 2 vol. in-4°. Ce recueil intéressant contient plusieurs particularités peu connues, relativement au caractère et aux desseins du comte d'Essex, et des anecdotes sur les Cécil, les Bacon et autres hommes éminents de cette époque. IV. La *Vie de l'archevêque Tillotson*, 1752 et 1753, 1 vol. in-8°.; V. *Histoire de la société royale de Londres depuis sa naissance, où les plus importants de ceux des écrits communiqués à la société, qui n'ont pas encore été publiés, sont insérés dans l'ordre qui leur convient; pour servir de supplément aux Transactions philosophiques*. Les deux premiers volumes parurent en 1756; deux autres, publiés en 1757, portent l'Histoire de la société jusqu'à l'année 1687. VI. La *Vie de Henri prince de Galles, fils aîné de Jacques Ier.*, etc., 1760. Le docteur Birch a été l'éditeur de différents ouvrages, auxquels il a, en général, ajouté des notices biographiques sur les auteurs, tels que les *Œuvres diverses du professeur Greaves*, les *Papiers d'état de Thurloë*, le *Système intellectuel*, et autres écrits de Cudworth; les *Œuvres mêlées de sir Walter Raleigh*; les *Œuvres de mistriss Cockburn*; la *Reine des fées* de Spencer, etc. On a aussi de lui quelques Poésies anglaises insérées dans divers recueils. On aura une idée de son assiduité au travail, quand on saura qu'outre ses volumineux ouvrages, il a laissé vingt-quatre volumes in-4°. de copies prises de sa main dans la bibliothèque de Lambeth. X—s.

BIRCK. *Voy.* Bétulée.

BIRD (William), Anglais, célèbre compositeur de musique dans le 16e. siècle, fut organiste de la reine Elisabeth, et publia, en 1571, un ouvrage sur la musique, auquel il avait travaillé en société avec Tallis,

dont il avait été l'élève. On voit encore au-dessus de la porte de la salle de musique de l'université d'Oxford un canon (morceau de musique d'une facture particulière), attribué à Bird, et qui est fort estimé des connaisseurs. Bird mourut en 1623, âgé d'environ quatre-vingts ans. P—x.

BIRÉ (Pierre), sieur de la Doucinière, avocat du roi au présidial de Nantes, a publié, sous le titre de *Gazette d'Aletin le Martyr*, son *Episemasie*, ou *Relation contenant l'origine, l'antiquité et la noblesse de l'ancienne Armorique, et principalement des villes de Nantes et de Rennes*, ouvrage curieux et savant, imprimé petit in-4°., à Nantes, en 1580, et réimprimé dans la même ville en 1637. — Un autre Biré, aussi breton, a donné une *Histoire de la Ligue en Bretagne*, Paris, 1739, 2 vol. in-12. Le manuscrit in-fol. de cet ouvrage existe à la bibliothèque de la ville de Nantes. D. N—l.

BIREN (Jean-Ernest de), duc de Courlande et de Semigalle, était, dit-on, petit-fils d'un palfreuier de Jacques, duc de Courlande, et fils d'un paysan courlandais, nommé *Bühren*. Il naquit en 1687, et chercha de bonne heure à faire oublier son origine, en se servant, pour s'élever à la fortune, des qualités qu'il devait à la nature et à une éducation qui n'avait pas été négligée; mais ce fut inutilement qu'il brigua une place à la cour de la grande-duchesse, femme du jeune Alexis, fils de Pierre Ier. Il fut plus heureux auprès d'Anne, duchesse de Courlande, nièce du czar. Son extérieur agréable et son esprit orné lui captivèrent la faveur intime de cette princesse; cependant il ne put alors se faire admettre parmi la noblesse de Courlande, qui le rejeta avec dédain. Lorsqu'Anne, en 1730, monta sur le trône, une des conditions que lui imposa le parti qui l'appelait à régner, fut de ne pas amener Biren en Russie, et ce fut une des premières conditions auxquelles manqua la nouvelle impératrice. Biren, comblé d'honneur, prit, en s'installant à la cour de Russie, le nom et les armes de la maison des ducs de Biron en France, et régna sous le nom de sa souveraine. Altier et féroce, il se livra à toutes les fureurs de la haine contre ses rivaux d'ambition. Les Dolgoroucki furent ses premières victimes; il fit périr, dans les supplices, onze mille personnes, en exila deux fois autant; il prétendait se justifier par la nécessité, disait-il, de traiter ainsi le peuple russe. On assure que l'impératrice se mettait souvent à ses genoux pour l'adoucir, sans que les prières ni les larmes de cette princesse fussent capables de le toucher. Cependant, l'énergie de son caractère anima et mit en vigueur toutes les parties de l'administration de ce vaste empire. Ce fut alors que le même homme, qui n'avait pu parvenir à se faire admettre parmi la noblesse de Courlande, voulut être souverain de ce duché. En 1737, Anne força les Courlandais à élire pour duc son favori, à qui elle avait déjà fait épouser une courlandaise de la maison de Treden. Cette élection fut confirmée par le roi de Pologne, et, sans quitter la cour de Russie, Biren fut reconnu souverain par la noblesse de Courlande et par toutes les cours étrangères : les courtisans russes et les ministres étrangers lui prodiguaient les plus basses flatteries. Anne, dont il était plutôt le maître que le favori, voulut qu'il pût gouverner encore quand elle ne serait plus; et à sa mort, en 1740, elle lui donna la régence, en désignant pour lui succéder sur le trône le prince Yvan, son petit-neveu. On assure qu'a-

près avoir poussé un soupir et hésité quelque temps, Anne dit en signant l'acte de la régence qu'on lui présentait: « Je plains Biren; il sera malheureux! » Une requête, au nom des divers ordres de l'état, supplia Biren d'accepter la place de régent que son ambition lui faisait désirer si ardemment. Les principaux membres du clergé, les grands, les ministres, le sénat, se hâtèrent de signer cette requête; et Biren, reconnu régent, se fit prêter serment par les armées. Il écarta tous ceux qui lui faisaient ombrage, et laissa entrevoir le projet de faire passer le trône dans sa famille, en faisant épouser son fils à la princesse Élisabeth, et sa fille au jeune duc de Holstein, depuis empereur sous le nom de *Pierre III;* mais une seule nuit renversa tant de vains projets. Le maréchal Munich, l'un de ceux à qui Biren devait la régence, mécontent de n'en point partager l'autorité, résolut de la faire passer à la duchesse de Brunswick, mère du jeune Yvan, et de renverser Biren. La nuit du 19 au 20 novembre fut choisie pour l'exécution du complot: vingt soldats commandés par Manstein et envoyés par Munich*, trompèrent la vigilance des gardes, arrêtèrent Biren dans son lit, l'enchaînèrent enveloppé dans un manteau de soldat, et le transférèrent dans la forteresse de Schlusselbourg. Il n'y demeura que pendant l'instruction de son procès. Une sentence rendue par une commission déclara Biren criminel d'état, digne de mort, et, lui faisant grâce de la vie, le priva de ses biens et de sa liberté. On le transporta ensuite avec sa famille à Pelim, en Sibérie, dans une prison dont Munich avait imaginé lui-même le plan. L'année suivante, une révolution nouvelle plaça Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, sur le trône de Russie, et renversa Munich, à son tour, qui fut conduit en exil à ce même Pelim pour y remplacer Biren. Les traîneaux des deux exilés se rencontrèrent à Casan, et ils furent obligés de rester quelque temps en présence au passage d'un pont: Biren et Munich se reconnurent, se saluèrent, et se séparèrent sans s'être dit un mot. Biren eut la permission d'aller s'établir à Yaroslaw, où son sort fut amélioré. Rappelé, ainsi que Munich, par Pierre III, après un exil de trente ans, ce fut un spectacle curieux que de voir reparaître à la fois à la cour de Russie, ces anciens et puissants ennemis, si long-temps victimes l'un de l'autre. On les eût pris, disent les historiens, pour des ombres qui revenaient à la lumière au milieu d'un monde nouveau. Un si long intervalle n'avait point affaibli une inimitié qu'ils avaient emportée dans leurs retraites, et ce fut en vain que Pierre III réunit ces deux vieillards pour les réconcilier. Biren, plus irrité de ce que Pierre ne l'avait pas réinstallé dans son duché de Courlande, que reconnaissant de la liberté qu'il venait de lui rendre, se joignit au parti qui fit monter Catherine II sur le trône, et l'éclaira de son expérience. Catherine lui rendit le duché de Courlande, et il alla habiter Mitau, où les troupes russes forcèrent les magistrats et les habitants à lui obéir. Biren favorisa de tout son pouvoir les vues que Catherine II avait déjà sur la Pologne; mais, instruit à l'école du malheur, il ne vécut plus qu'en philosophe, et, soit par crainte, soit par politique, il ménagea le peuple qu'il avait autrefois opprimé. Six ans après (1766), il remit les rênes du gouvernement à son fils aîné Pierre, déjà élu duc par l'influence de la Russie, et acheva à Mitau avec tranquillité sa longue et orageuse car-

rière, le 28 octobre 1772, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Pierre, qui lui succéda, fut dépouillé quatre ans après par la Russie, ou du moins par ses propres sujets, qui se donnèrent à Catherine II. B—P.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais, et régent de Suède au 13ᵉ. siècle, fut un des hommes les plus remarquables de son pays, qui en a produit un grand nombre. Il était de la famille des Folkungar, la plus puissante du royaume pendant le moyen âge, et dans laquelle la charge de *jarl*, répondant à celle de comte ou maire du palais, était, pour ainsi dire, devenue héréditaire. Les historiens placent sa naissance vers l'an 1210. En 1236, il épousa Ingeborg, sœur du roi Éric-le-Bègue. Une expédition qu'il entreprit pour sauver la ville de Lubeck, assiégée par les Danois, le fit connaître comme guerrier, le couvrit de gloire, et augmenta le crédit dont il jouissait par sa naissance et par son mariage. En 1248, il obtint la dignité de comte du palais; peu après il entreprit de soumettre et de convertir au christianisme les habitants de la Finlande, dont la plupart étaient encore païens, et dont les pirateries étaient un fléau pour la Suède qui commençait à se livrer aux arts de la civilisation. Birger fut victorieux; il acheva la conquête et la conversion d'un pays où le roi S. Éric avait le premier fait connaître le Dieu des chrétiens et les armes de la Suède; il établit en même temps des forts dans l'intérieur, et des colonies suédoises le long de la côte; mais les cruautés qu'exercèrent les vainqueurs sur un peuple jaloux de son indépendance et de son culte, diminuèrent la gloire et le mérite de cette expédition. Pendant que le comte du palais était occupé à soumettre la Finlande, le trône devint vacant par la mort d'Éric-le-Bègue, dernier rejeton de la famille régnante. Ce trône était depuis longtemps l'objet de l'ambition des Folkungar, et Birger surtout, allié par son mariage à la maison royale, revêtu de la première dignité du royaume, appuyé par des exploits illustres, pouvait se flatter d'obtenir les suffrages. Des rivaux puissants, à la tête desquels était Jwar Blo, l'un des membres du sénat, se hâtèrent de convoquer l'assemblée des électeurs, et firent tomber le choix, non sur Birger lui-même, mais sur Valdemar, son fils, âgé de treize ans. Le comte du palais, de retour en Suède, témoigna son mécontentement; ayant assemblé le sénat, il reprocha aux sénateurs d'avoir procédé à l'élection sans le consulter, et d'avoir permis qu'on nommât un enfant. Jwar répondit qu'on avait cru honorer Birger en choisissant son fils; mais que, puisqu'il n'était pas content de ce choix, on saurait faire un autre roi. « Qui serait-» ce donc? répartit Birger. — On le » trouvera sous ce manteau, dit Jwar » en se désignant lui-même. » Forcé de renoncer au titre de roi, le comte du palais parvint à se faire nommer régent, et conduisit jusqu'à sa mort les rênes du gouvernement. Il eut cependant encore à lutter contre une faction qui se forma dans sa famille même pour détrôner son fils. La victoire qu'il remporta sur cette faction fut l'effet de la ruse autant que du courage; quelques-uns des chefs tombèrent au pouvoir du régent, en se fiant à ses promesses, et périrent sur l'échafaud; les autres prirent la fuite, et celui qui avait déployé le plus d'activité trouva un asyle en Prusse. Des négociations avec la Norwège et le Danemarck marquèrent ensuite la régence de Birger; les rois de ces pays lui té-

moignèrent une grande considération, et, en 1258, il épousa, en secondes noces, Mechtilde de Holstein, veuve d'Abel, roi de Danemarck. Mais ce qui lui donne le plus de droit à l'attention des historiens, ce sont les institutions et les lois qu'il créa dans son pays, et qui firent époque dans l'existence sociale des Suédois. Il mit un frein aux vengeances particulières; il établit la sûreté dans les maisons, dans les temples, sur les grandes routes; il abolit les ordalies, ainsi que l'esclavage, dont il restait encore des traces depuis le paganisme; il accorda aux femmes le droit d'hériter, et prononça des peines sévères contre les enlèvements. C'est à lui que Stockholm doit son origine; il fit élever les premiers édifices de cette ville, entre le lac Melær et la mer, et fit construire près du port un château fortifié. Il jeta aussi les fondements de la cathédrale d'Upsal, après avoir fait venir des architectes français. Ces travaux de Birger, pour le perfectionnement de l'ordre social dans son pays, auraient produit des effets plus prompts et plus sensibles, si, peu avant de mourir, il n'eût partagé par son testament le royaume entre ses quatre fils, de manière que l'aîné devait régner sous le titre de roi, et les autres, obtenir des duchés. Pour appuyer cette mesure, le régent avait eu recours au pape, qui avait donné son consentement et sa sanction par une bulle; mais la bulle ne put prévenir les jalousies et les combats qui s'élevèrent entre les descendants de Birger, et qui firent renaître plusieurs fois les scènes sanglantes de carnage et de vengeance dont la Suède avait été le théâtre dans les siècles précédents. Birger de Bielbo mourut en 1266. Botin a écrit sa vie, et Lehnberg son éloge en suédois. Ces deux ouvrages sont estimés, surtout celui de Lehnberg, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de l'éloquence suédoise. C—AU.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, et fils de Magnus Ladulas. Né en 1280, il fut reconnu par les états pour successeur de son père, en 1284. Magnus mourut l'année 1290; et, peu après, Birger, âgé de dix ans, fut élevé sur le trône; on lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, et connu par son courage, ses lumières et son patriotisme. Le clergé possédait des prérogatives qui pesaient autant sur le monarque que sur le peuple. Thorkel entreprit d'abaisser la puissance de ce corps, et fit décréter qu'il serait soumis aux charges publiques comme le reste de la nation. Il fit ensuite plusieurs réformes avantageuses dans les lois civiles, encouragea le commerce, et réprima les insurrections qui s'étaient élevées en Finlande. Ainsi s'écoulèrent plusieurs années; et le royaume, jouissant du calme et de la paix, voyait croître sa prospérité : mais Thorkel avait des ennemis puissants dans le clergé et dans la noblesse; ils profitèrent de la faiblesse de Birger, et de l'ambition des ducs Éric et Waldemar, frères de ce prince, pour faire tomber celui qui, de tuteur du roi, était devenu son ami et son conseil. Les ducs se mirent à la tête d'un parti qui menaça le trône, et parvint à s'emparer de plusieurs provinces. Birger effrayé se rapprocha de ses frères, et se réconcilia avec eux, en sacrifiant Thorkel, qui fut condamné à mort, comme traître à la patrie et à l'église. La mort de Thorkel eut pour suite un enchaînement de discordes, de combats et de calamités. Les frères du roi, fiers de leur succès, et appuyés par leurs nombreux partisans, montrèrent de nouvelles prétentions;

Birger, ayant refusé d'y souscrire, fut arrêté, ainsi que la reine, Marguerite de Danemarck, et l'un et l'autre furent mis en prison dans le château de Nykœping. Un domestique fidèle parvint à sauver leur fils Magnus, qu'il conduisit en Danemarck. Une guerre civile éclata, et l'anarchie régna dans la plus grande partie du royaume. Le roi recouvra enfin la liberté en partageant ses états et le pouvoir suprême avec ses frères. Il respirait cependant la vengeance, et, ne pouvant l'exercer par la force ouverte, il recourut à la ruse et à la trahison. Ayant invité ses frères à un festin, il les fit arrêter, charger de chaînes, et jeter dans une prison, où ils moururent de faim. Cette conduite lâche et barbare arma contre Birger un parti nombreux, et lui fit perdre l'estime de la nation. Trahi par la fortune et par son caractère dans tout ce qu'il entreprit pour se maintenir sur le trône, il fut réduit à fuir et à chercher un asyle en Danemarck. Il apprit bientôt après que la couronne avait été donnée à Magnus, fils du duc Éric. Mais la haine et l'ambition de ses antagonistes n'étaient pas satisfaites : ce même fils, qui, par un dévoûment généreux, avait été sauvé de l'emprisonnement, et qui, après quelque séjour en Danemarck, était revenu en Suède, fut saisi par de barbares émissaires, et des juges non moins barbares le condamnèrent à mourir. Traîné sur une place publique, le jeune prince protesta de son innocence, et tâcha, par ses plaintes, d'intéresser le peuple en sa faveur; mais il n'obtint aucun secours d'une multitude insensible ou contenue par la force, et sa tête tomba sous la hache du bourreau. La nouvelle de cette catastrophe fit la plus profonde impression sur Birger, et le chagrin qu'il en ressentit hâta sa mort. Il mourut en Danemarck l'année 1321, et fut enterré dans l'église de Ringstedt en Sélande. L'irrésolution et la faiblesse de son caractère, l'ambition des grands et la fureur des partis, avaient fait de son règne un des plus malheureux pour la Suède. Sa fuite et sa mort n'apaisèrent point les troubles ; et son successeur fut la première victime des passions qui l'avaient élevé sur le trône. C—AU.

BIRINGUCCIO (VANUCCIO), mathématicien, qui fit une étude particulière des arts relatifs à la guerre, naquit à Sienne vers la fin du 15e. siècle, et mourut vers le milieu du 16e. Après avoir servi les ducs de Parme et de Ferrare, ainsi que la république de Venise, il s'occupa de l'art de fondre et de couler des métaux, de la fabrication de la poudre, et des divers emplois auxquels on peut faire servir cette substance. C'est le premier italien qui ait écrit sur cette matière. Son ouvrage est intitulé : *Pirotecnia, nella quale si tratta non solo della diversità delle minere, ma anco di quanto si ricerca alla pratica di esse, e che s'appartiene all' arte della fusione o getto de' metalli*, Venise, 1540, in-4°.; plusieurs fois réimprimé. Ce traité qui, par son sujet, à cette époque, était entièrement neuf, eut beaucoup de succès. On en fit plusieurs éditions, et il en parut deux traductions latines, l'une publiée à Paris, en 1572, in-4°.; et l'autre, à Cologne, en 1658, in-4°. Jacques Vincent en avait donné une en français, en 1556, in-4°.; Paris, 1572; Rouen, 1627, in-4°. L'art pyrotechnique ayant fait beaucoup de progrès depuis l'époque où vivait Biringuccio, son ouvrage n'est plus qu'un objet de curiosité qui rappelle le point d'où l'on est parti pour arriver aux résultats obtenus par les belles expériences

faites récemment en France, sur les effets de la poudre à canon. D—M—T.

BIRKENHEAD, ou BERKENHEAD (sir JOHN), écrivain politique anglais, né vers l'an 1615, était fils d'un sellier ou d'un cabaretier de Nortwich, dans le comté de Cheshire. Il étudia à l'université d'Oxford, et entra, en qualité de secrétaire, au service du docteur Laud, archevêque de Cantorbéry, qui, lui trouvant des talents et de l'activité, lui procura de l'avancement. Lorsque, pendant la guerre civile, Charles Ier. se réfugia à Oxford, Birkenhead fut choisi pour écrire une espèce de journal en faveur de la cause royale, imprimé sous le titre de *Mercure aulique*, et par lequel il se fit une grande réputation. Charles Ier. lui fit obtenir la place de professeur de philosophie morale, qu'il conserva jusqu'en 1648, qu'il fut expulsé de l'université par les commissaires du parlement. Il vint ensuite à Londres, où il vécut du fruit de son travail. Son inébranlable attachement à ses principes lui fit donner le surnom de *poète loyal*. Persécuté et emprisonné à diverses reprises, rien ne put l'empêcher de publier contre les hommes alors en autorité, un grand nombre d'écrits, qui furent dans le temps singulièrement goûtés, et qui, aujourd'hui devenus très rares, sont encore recherchés des curieux. Après la restauration, sur la recommandation de Charles II, il fut créé, en 1661, docteur en droit civil, par l'université d'Oxford, et ce fut en cette qualité, qu'en 1662, il fut consulté sur la question de savoir : « Si les évêques doi» vent voter dans les causes capi» tales ; » ce qu'il décida pour l'affirmative. Il fut élu, vers la même époque, membre du parlement pour Wilton, dans le comté de Wilts ; créé chevalier, et nommé maître des requêtes. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres ; et il continua d'être en faveur à la cour jusqu'à sa mort, arrivée à Westminster, en 1679. Quelques auteurs du parti républicain l'ont présenté sous des couleurs assez défavorables ; mais on peut, d'un autre côté, citer en sa faveur le témoignage de plusieurs écrivains recommandables, tels que Dryden, qui l'appelle son *savant et digne ami*. Outre ses ouvrages en prose, il a écrit quelques poésies estimées. Il a publié l'ouvrage de Robert Waring, intitulé : *Effigies amoris, sive quid sit amor efflagitanti responsum*, Londres, 1649, in-12. X—s.

BIRON (ARMAND DE GONTAUT, baron DE), naquit vers l'an 1524, et fut d'abord élevé parmi les pages de Marguerite, reine de Navarre, et sœur de François Ier. Il se signala dans les guerres du Piémont, où le maréchal de Brissac lui donna le guidon de la compagnie de cent hommes d'armes, « drapeau qui ne se donnoit, le temps » passé, dit Brantôme, et même d'un » si grand maréchal que celui-là, à » jeunes gens qui n'eussent fait de » signalées montres de leur valeur. » Il reçut un coup d'arquebuse au siége du fort Marin, dont il resta toute sa vie estropié et boiteux. Pour récompense, le roi le fit gentilhomme de sa chambre. La première guerre civile ayant éclaté, il se trouva à la bataille de Dreux, en 1562, et servit le parti de la cour, quoiqu'il eût une affection secrète pour le parti des huguenots. Lors de la seconde guerre civile, il se signala aux journées de St.-Denis, en 1567, et de Moncontour, en 1569. Il fut nommé, la même année, grand-maître de l'artillerie. L'année suivante, il conclut, avec de Mesme, seigneur de Malassise, la paix de St.-Germain

avec les huguenots; ce qui fit appeler cette paix *boîteuse et mal assise.* Dans la terrible nuit de la St.-Barthélemy, il se renferma à l'Arsenal, où il commandait: peu aimé des Guises, suspect à la cour, il ne dut sa sûreté qu'à sa contenance ferme, et à deux coulevrines qu'il fit pointer contre la ville pour repousser les assassins. Ce fut chez lui que se réfugia le jeune Caumont de la Force, échappé si miraculeusement du massacre. Charles IX envoya, cette même année, le baron de Biron commander à la Rochelle: les habitants refusèrent de le recevoir; il les assiégea, mais inutilement, et porta la guerre, avec plus de succès, dans la Guienne. Ce fut là qu'en passant devant Nérac, il fit tirer trois coups de canon contre la porte de la ville où Marguerite de Valois, qui était dans la place, s'était rendue pour voir passer l'armée du roi, affront gratuit qu'elle ne pardonna jamais au baron de Biron. Honoré du grade de maréchal de France, en 1577, il faisait rentrer sous l'obéissance royale toutes les places de la Guienne et du Languedoc, lorsqu'en s'approchant de l'Ile-Jourdain, il tomba de cheval, et se cassa, en deux endroits, la cuisse, dont il était déjà boîteux. Cet accident ne l'arrêta que quelques semaines, et dans l'intervalle, il laissa l'armée sous le commandement de son fils, le fameux Charles de Biron, qui n'avait que quinze ans. Le roi Henri III, en rappelant le maréchal de Biron de la Guienne, en 1580, le fit chevalier du St.-Esprit. Il fut envoyé dans les Pays-Bas, avec le duc d'Alençon, en 1583; mais ses conseils et ses exploits n'empêchèrent pas le duc de Parme de chasser les Français de la Flandre. En 1586, Henri III envoya Biron commander en Saintonge, où il reçut une blessure au siége de Marans: il traita dans le même temps avec le roi de Navarre, au nom de la cour, ce qui lui attira le mécontentement des Guises et des ligueurs. Fidèle à la monarchie, il cantonna à Lagny un corps de Suisses, en 1588, et les fit entrer dans Paris, pour la défense du roi. A la journée des barricades, on le vit essayer de parler au peuple, et de le ramener par la voie de la douceur; et ce fut à coups d'arquebuses et de pierres que la populace le força de se retirer. A la mort d'Henri III, le maréchal de Biron rendit le plus signalé service à son successeur, d'abord en le reconnaissant, et lui prêtant serment un des premiers; ensuite, en retenant les Suisses sous ses drapeaux. « C'est à » cette heure, lui avait dit Henri IV, » qu'il faut que vous mettiez la main » droite à ma couronne: allez tirer le » serment des Suisses, comme vous » entendez qu'il faut; puis me venez » servir de père et d'ami contre ces » gens qui n'aiment ni vous ni moi. » — Sire, reprit le maréchal, c'est à » ce coup que vous connaîtrez les » gens de bien: nous parlerons du » reste à loisir; je ne vais pas essayer, » mais vous quérir ce que vous demandez. » Et il tint parole. Aussi, la reconnaissance de Henri-le-Grand était-elle sans bornes, comme sa confiance dans le maréchal de Biron. C'était lui qui commandait l'armée de ce prince, à la journée d'Arques, et qui avait fait toutes les dispositions du combat; il y reçut le premier choc des ligueurs, et eut un cheval tué sous lui au milieu du feu. Enfin, au premier siége de Paris, en 1589, il était à la tête du corps de bataille de l'armée, où il s'empara des faubourgs St.-Victor et St.-Marceau, qu'il était chargé d'attaquer. En 1590, à la bataille d'Ivry, il dirigea les attaques, plutôt qu'il ne les conduisit; mais ce fut avec

tant d'activité et de précision que toute l'armée attribua à ses dispositions la meilleure part de la victoire. Aussi, disait-il, à cette occasion, à Henri IV : « Sire, vous avez fait aujourd'hui ce » que devait faire Biron, et Biron a » fait ce que devait faire le roi. » Le maréchal de Biron mourut le 26 juillet 1592, à soixante-huit ans : il eut la tête emportée d'un coup de canon, au siége d'Épernay, en Champagne, comme il s'approchait pour reconnaître la place. Sa longue expérience, son activité, sa vigilance, son courage l'ont mis au rang des plus grands capitaines de son temps ; au témoignage du brave Lanoüe, il avait passé par tous les emplois avant d'arriver au commandement, et il ne dut qu'à son mérite tous les honneurs qu'il obtint. Grand-maître de l'artillerie, chevalier du St.-Esprit, maréchal de France, il était trop fier pour se plier au manége des courtisans; il était, au contraire, impérieux, envieux, jaloux de la gloire des autres, qu'il aimait à rabaisser: d'ailleurs, poli, enjoué, magnifique. Il unissait la bonne foi militaire à la bravoure : on le vit, après la capitulation de St.-Jean-d'Angeli, qui lui avait ouvert ses portes, tomber, l'epée à la main, sur ses propres soldats, qui pillaient les équipages de la garnison huguenote : « Ha! » coquins, leur disait-il ! il n'y a pas » deux jours que vous ne les osiez pas » regarder au visage, ni les attaquer : » à cette heure qu'ils se sont rendus » sans force et sans résistance, vous » voulez leur courir sus ; je vous tuerai » tous, et vous apprendrai à faire » déshonneur à votre roi, que l'on die » qu'il ait rompu sa foi. » (*Brantôme.*) Biron avait étudié les belles-lettres avec assez de succès ; il était curieux de tout savoir ; il portait dans sa poche des tablettes, où il avait soin de noter tout ce qu'il voyait et entendait de remarquable, de sorte qu'elles étaient passées en proverbe, et que même le fou du roi jurait quelquefois par elles. Je ne sais si ce sont là les commentaires dont M. de Thou regrette la perte. Biron avait commandé dans sept batailles rangées, et montrait un pareil nombre de blessures reçues par devant. Sa mort remplit la devise qu'il s'était choisie : une mèche allumée, avec ces mots au bas : *Perit, sed in armis.* Il fut le parrain du cardinal de Richelieu. S—Y.

BIRON (Charles de Gontaut, duc de), fils du précédent, naquit vers l'an 1562. Élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de huit ans, à peine put-on parvenir à lui faire apprendre à lire. Calviniste par éducation, catholique par convenance, à seize ans, il avait changé deux fois de religion, et se moquait également des deux partis. Son goût dominant était pour les armes. Son père l'emmena avec lui, dans son expédition de Guienne (*Voy.* l'article précédent). Quatre ans après, il tua en duel Carency, qui lui disputait la main de l'héritière de la maison de Caumont, fut obligé de se cacher, et ne reparut que quand Henri III lui eut accordé sa grâce, à la sollicitation du duc d'Épernon. Lorsqu'en 1589, Henri de Bourbon eut été reconnu roi de France, Biron le servit, à l'exemple de son père, avec autant de dévoûment que d'intrépidité. Héritier des grandes qualités du maréchal, il était à propos actif, prudent, courageux, populaire : « Nul, disait Henri IV, n'a » l'œil plus clair à reconnaître l'enne- » mi, et la main plus prompte pour » disposer une armée. » La reconnaissance de ce prince pour le père se changea bientôt en amitié et en faveur pour le fils, qu'il fit passer rapidement par tous les grades. Biron se couvrit

de gloire à la journée d'Arques, en 1589; à la bataille d'Ivry, l'année suivante, où il reçut quatre blessures, sans discontinuer de combattre; aux siéges de Paris, de Rouen, au combat d'Aumale, en 1592. Dès l'âge de quatorze ans, colonel des Suisses, ensuite maréchal de camp, lieutenant-général, le roi le nomma amiral de France en 1592: son père venait d'être tué. « Mais, dit Mézerai, le roi » auroit eu une plus grande peine à se » consoler de la mort du maréchal, » s'il n'eût cru que le baron de Biron, » son fils, étant façonné de sa main, » pouvoit lui rendre d'aussi grands » services, d'autant plus qu'il avoit » toute l'expérience du père. » Mais le vieux Biron connaissait encore mieux son fils: son caractère bouillant, son activité effrénée l'effrayaient au point, qu'il lui disait quelquefois: « Baron, je te conseille, quand la paix » sera faite, que tu ailles planter des » choux en ta maison, autrement, il » te faudra perdre la tête en Grève. » Jusqu'alors cependant sobre, tempérant, donnant l'exemple de la discipline, Biron ne songeait qu'à se distinguer par sa fidélité et sa valeur; mais ce seigneur, brillant à la cour et sur les champs de bataille, prodigue et magnifique, n'avait aucun principe de morale: victorieux et redouté, toujours applaudi ou excusé, il était devenu fougueux, opiniâtre, présomptueux: voulant se rendre le centre de tout, et *que rien par autre que lui n'eût été fait*. Vain et léger, ses propos inconsidérés ne respectaient pas même le monarque: « Je crois bien tous ces » langages, disait le bon Henri; mais » il ne faut pas toujours prendre au » pied de la lettre ses rodomontades, » jactances et vanités: il faut en supporter, comme d'un homme qui ne » peut pas plus s'empêcher de mal » dire d'autrui, et de se vanter excessivement lui-même, que de bien » faire, lorsqu'il se trouve à une occasion, le cul sur la selle et l'épée à » la main. » Mais Biron lui-même pressentait sa destinée, quand il disait, effrayé des pertes énormes qu'il faisait au jeu: « Je ne sais si je mourrai sur » un échafaud, mais je sais bien » que je ne mourrai qu'à l'hôpital. » Henri IV, en 1594, nomma le baron de Biron maréchal de France; il désirait rendre la dignité d'amiral à Villars; mais ne voulait rien promettre sans le consentement du serviteur qu'il aimait. Biron lui répondit généreusement que son intérêt particulier ne serait jamais un obstacle au bien de l'état, ou à celui de son maître. En 1595, le roi lui donna le gouvernement de Bourgogne, et, dans la même année, lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française. Telle était l'émulation de bravoure entre Henri IV et Biron, que, dans cette rencontre, un serviteur du roi lui ayant représenté qu'il y avait trop de risque à se jeter aveuglément au milieu des ennemis: « Il est vrai, dit-il; mais si je ne le » fais, et que je ne m'avance, le » maréchal s'en prévaudra toute sa » vie. » Aussi, lors des plaintes du sujet devenu coupable, Henri IV répondait à ses reproches d'ingratitude: « Je sais qu'il m'a bien servi; mais il » ne peut nier que je lui ai sauvé la » vie trois fois. » Biron servit sous Henri IV à la reprise d'Amiens, en 1598, et fut fait duc et pair la même année: « Messieurs, » dit le roi aux députés de ce même parlement qui enregistra les lettres, et qui étaient venus complimenter Henri en Picardie, « voilà le maréchal de Biron que » je présente avec un égal succès, à » mes amis et à mes ennemis. » Cependant, ce fougueux et inconséquent

sujet, comblé des faveurs de son maître, puisqu'il se voyait, à quarante ans, admis à tous ses conseils, environné de richesses et d'honneurs, s'irritait de ce que le roi le laissait manquer d'argent; et il vantait ses services, qui, selon lui, n'étaient pas assez payés. Le parti espagnol, qui, depuis la paix de Vervins, ne pouvait plus nuire à Henri IV que par des manœuvres secrètes, recueillit avidement ces plaintes, et se permit d'en profiter. Le fameux Beauvais la Nocle, sieur de Lafin, agent secret des Espagnols, s'insinua dans l'esprit d'un mécontent aussi intéressant à gagner, et se flatta de le corrompre. Henri choisit malheureusement le moment où ces premières impressions venaient d'être jetées dans le cœur de Biron, pour l'envoyer à la cour de Bruxelles faire jurer la paix de Vervins à l'archiduc. La cour espagnole l'enivra, à dessein, de fêtes, de spectacles, d'acclamations et de marques d'honneur: les femmes se joignirent aux hommes pour réunir tous les genres de séductions, et le faible Biron promit que, si les catholiques remuaient, il se joindrait à eux, et permit que, dans ce cas, on vînt en France le sommer de sa parole. Le voyage que le duc de Savoie fit en France, en 1599, acheva de rendre Biron coupable: il entra en traité avec ce prince et le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, avec l'engagement de prendre les armes contre son bienfaiteur. En 1601, la guerre fut déclarée au duc de Savoie, et Biron se trouva obligé de le combattre et de le vaincre. De peur que sa collusion ne fût trop visible, il s'empara de presque toutes les places du duché de Savoie: ce qui fut très facile, Emmanuel ayant compté qu'il serait ménagé et mal attaqué. Fuentès et le duc osèrent proposer au maréchal de leur livrer le roi; il s'y refusa; mais leurs insinuations le familiarisèrent avec le crime; et il est certain qu'au siége du fort Ste.-Catherine, près de Genève, se doutant bien que Henri, qui se trouvait dans le voisinage, viendrait visiter la tranchée, le duc de Biron fit avertir le gouverneur de pointer du canon sur un endroit indiqué, et de placer dans un autre une compagnie d'arquebusiers, qui ferait feu à un certain signal. « N'ai-je pas le droit de me venger » d'un homme qui veut me ruiner, » d'un homme qui veut m'ôter la vie? » disait, en parlant de son maître et de son bienfaiteur, ce sujet aveuglé par la prévention, la vanité, et circonvenu par les intrigants les plus méchants et les plus astucieux. Ajoutons cependant qu'il empêcha le roi de se rendre à l'endroit convenu. En 1601, la paix se fit avec la Savoie: tant de négociations, d'entrevues, de voyages clandestins, n'avaient pu avoir lieu sans que le roi eût été informé d'une partie de cette coupable intrigue. Il prit un jour à part le maréchal, dans le cloître des Cordeliers de Lyon, et lui demanda ce que c'était que le complot en entier, promettant de lui pardonner. Biron écarta les détails, fit des aveux imparfaits, déclarant qu'il ne se serait pas écarté de son devoir, si le roi ne lui avait pas refusé le gouvernement de la citadelle de Bourg en Bresse; Henri l'embrassa, et lui dit: « Bien, » maréchal, ne te souvienne jamais de » Bourg, et je ne me souviendrai » jamais aussi de tout le passé. » Malheureusement, son maître ne chercha pas à pénétrer le fond de cet odieux secret; il eût peut-être arraché Biron à la séduction, et l'eût fait rentrer dans son devoir; mais le maréchal continua ses pratiques secrètes. Henri l'en avertit encore. Apprenant ses



liaisons avec Lafin, qu'il connaissait et méprisait: « Lafin t'affinera, disait-» il, s'il ne t'ôte d'auprès de lui. » Le roi ne l'envoya pas moins en ambassade, en 1601, auprès de la reine Élisabeth, pour lui faire part de son mariage avec Marie de Médicis. Biron fut reçu avec beaucoup d'honneurs et de distinction; du plus loin que la reine l'aperçut, elle lui dit: « Eh! » monsieur de Biron, comment avez-» vous pris la peine de venir voir une » pauvre vieille, en laquelle il n'y a » plus rien qui vive que l'affection » qu'elle porte au roi, et le jugement » qu'elle a fort entier à reconnaître ses » bons serviteurs, et à estimer les » cavaliers de votre sorte? » Cette époque était celle où le comte d'Essex venait de périr sur l'échafaud; et ce compliment adressé au duc fut un peu gâté par le pronostic que la reine tira involontairement, mais dont il eût pu faire son profit. « Si j'étais à la place » du roi mon frère, dit-elle, il y au-» rait des têtes coupées à Paris comme » à Londres. Dieu veuille toutefois » qu'il se trouve bien de sa clémence! » Pour moi, je n'aurais jamais pitié de » ceux qui troublent un état. » Les menées secrètes de Biron n'en continuèrent pas moins; mais son conseiller et son confident devint suspect au comte de Fuentès, et, commençant à craindre pour lui-même, il découvrit tout le complot, et les complices étrangers ou français furent nommés par lui à Henri IV. « Venez me trouver en » diligence, écrivit le roi à Sully, pour » chose qui importe à mon service, » votre honneur et le commun con-» tentement de tous deux. » Et il l'envoya entendre les dépositions de Lafin avec Villeroi et le chancelier de Bellièvre. Les preuves matérielles étaient des papiers signés de la main du coupable, et que Lafin avait eu la prévoyance de soustraire: le résultat du conseil secret fut, qu'il fallait arrêter le maréchal. Le duc arriva de Bourgogne à Fontainebleau, sans soupçonner qu'il fût trahi, et sans savoir que son maître était encore disposé à lui pardonner. « Bon cou-» rage, mon maître! ils ne savent » rien, » lui dit à l'oreille le perfide Lafin; et ces mots confirmèrent l'erreur où l'infortuné Biron s'obstina à demeurer. On sait tout ce que fit Henri pour amener au repentir et à un aveu entier ce conspirateur, moins criminel encore que mal conseillé. Biron persista dans ses orgueilleux désaveux: « Il » me fait pitié, disait le bon Henri à » Sully; j'ai envie de lui pardonner, » d'oublier tout ce qui s'est passé, et » de lui faire autant de bien que ja-» mais: toute mon appréhension est » que, quand je lui aurai pardonné, il » ne pardonne ni à moi, ni à mes » enfants, ni à mon état. » Ce furent ces alarmes fondées, les supplications maternelles de Marie de Médicis, les menaces que se permettait le comte de Fuentès, au témoignage de Lafin, qui déterminèrent enfin Henri IV à abandonner le duc de Biron à la sévérité des lois; mais le malheureux ayant refusé avec hauteur la grâce que cet excellent prince lui offrait encore, sous la condition de tout avouer, il fut arrêté au milieu de la nuit, en sortant de la chambre du roi, conduit à la Bastille, jugé et condamné à être décapité. Tous les historiens ont rapporté avec détail les circonstances de la condamnation et du supplice du maréchal duc de Biron; il fut décapité dans l'intérieur de la Bastille, à l'âge de quarante ans, le 31 juillet 1602. Jacques de la Guesle a donné une relation de son procès. Sa famille fit beaucoup de démarches pour obtenir sa grâce, et allégua surtout l'ignominie

que ce supplice ferait rejaillir sur elle. Henri IV répondit : « De pareilles » punitions ne déshonorent pas les » familles ; je n'ai pas honte d'être » descendant des Armagnacs et des » comtes de St.-Pol, qui ont péri sur » l'échafaud. » Cette fin tragique n'a pas en effet empêché que la famille de Biron ne continuât à jeter en France un très grand éclat. — Charles-Armand de Biron, petit-neveu de celui-ci, né le 5 août 1663, mort à Paris en 1756, était maréchal de France ; et son fils (Louis-Antoine), également maréchal de France, et colonel des Gardes françaises, né le 2 février 1701, mort en 1788, introduisit dans ce corps une discipline dont l'oubli a donné lieu à d'inutiles regrets, et il fut long-temps considéré comme le patriarche et le modèle de l'armée française. Ce dernier a laissé en manuscrit un *Traité de la guerre*. S—y.

BIRON (Armand-Louis de Gontaut, duc de), né le 13 avril 1747, neveu et héritier de Louis-Antoine, fut connu, jusqu'en 1788, sous le nom de *Duc de Lauzun*. Entouré de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, il joignait à ces avantages une figure noble, un esprit facile et orné par la lecture, un caractère doux qui le faisait aimer de tous les jeunes gens de son âge, une générosité sans bornes, qualité dangereuse, mais indice certain d'une ame élevée ; enfin, une ardeur extraordinaire pour le métier des armes ; mais il se livrait déjà à des idées romanesques et extraordinaires qui devaient faire craindre que le défaut de jugement ne nuisît à des qualités très brillantes. Il fut marié jeune et contre son gré ; l'inquiétude de son esprit et la légèreté de ses affections le firent courir pendant plusieurs années en Angleterre, en Russie, en Pologne, à la suite de chaque beauté qui attirait son hommage, genre de vie qui exigeait une prodigieuse dépense, et plongea ce jeune seigneur dans un abîme de dettes. Ses billets couraient sur la place sans y être reçus, et il en était venu jusqu'à offrir des titres de cent mille francs pour obtenir vingt-cinq louis qu'il ne trouvait pas. En 1777, n'ayant plus de ressources, il céda tous ses biens au prince de Guéménée, à la charge de payer ses dettes et de lui faire quatre-vingt mille livres de rentes viagères. Telle était la situation où l'inconduite et l'irréflexion avaient réduit le duc de Lauzun, lorsqu'il partit pour la guerre d'Amérique. Le duc de Lauzun s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresques ; il est sûr que sa tenue élégante, mais militaire, et celle de ses brillants compagnons d'armes, contrastaient avec la simplicité bourgeoise des Sullivan et des Gates, qui allaient au feu un bonnet de laine sur la tête, sous leur chapeau de général. La bravoure et l'intelligence du duc de Lauzun lui valurent l'estime et l'amour de l'armée, qui le désignait pour successeur de son respectable oncle dans le beau poste de colonel du régiment des gardes ; mais les mauvaises impressions, que le dérangement de ses affaires avait données, l'emportèrent sur l'intérêt général que le duc de Lauzun inspirait. A la mort du maréchal de Biron, il prit le titre de *Duc de Biron;* mais il resta colonel des hussards de Lauzun, et le régiment des Gardes avait été donné au duc du Châtelet, lorsque la révolution de 1789 commença. Par ressentiment de ce passe-droit, que méritait peut-être son attachement inconsidéré pour le trop fameux duc d'Orléans, ou dans des espérances de fortune plus blâmables encore, il est pénible d'être forcé de dire que le noble et généreux duc de

Lauzun ternit son premier nom en partageant les crimes et la honte de *Philippe Égalité*, et qu'il ne rougit pas d'être le confident et l'agent secret du premier prince du sang de France, devenu chef de conjurés. Le duc d'Orléans l'envoya en 1789 engager Rivarol à publier un libelle contre la cour, et l'ambassade fut aussi honteuse qu'inutile. Les procédures du Châtelet l'accusèrent d'avoir paru à côté de ce prince, au milieu des assassins, dans les nuits des 5 et 6 octobre 1789. Il avait été nommé député de la noblesse de Quercy aux états-généraux, où il fut peu remarqué. En 1792, il publia un *Mémoire* sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin, qui eut quelque succès; et, peu de temps après, il fut mis à la tête des armées républicaines, où du moins il retrouva l'estime de lui-même et des autres en défendant son pays. Il faillit être massacré à Lille, en 1792, avec Théobald Dillon, après une défaite dont les soldats révoltés les accusaient. Il fut éloigné de cette frontière, et, de commandement en commandement, il alla remplacer le général Anselme à l'armée de Nice. Tour à tour commandant de l'île de Corse, général en Savoie et dans la Vendée, il n'eut sur ces différents théâtres ni succès ni revers décisifs. Au mois de mai 1793, il allait être rappelé, lorsqu'il donna sa démission. Enfermé à Ste.-Pélagie, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort pour avoir favorisé les Vendéens, c'est-à-dire, pour ne les avoir pas vaincus. On assure qu'en allant au supplice, le 31 décembre 1793, il dit avec fermeté et repentir: « Je meurs puni d'avoir été » infidèle à mon Dieu, à mon roi, à » mon nom. » S—Y.

BIROTEAU (JEAN-BAPTISTE), né à Perpignan, fut député du département des Pyrénées-Orientales à la convention. Nommé, le 30 septembre 1792, membre d'une commission chargée d'examiner les papiers de la commune de Paris, il attaqua fortement cette commune, et demanda l'organisation d'une force départementale destinée à défendre la convention. Dans le mois de novembre suivant, envoyé dans le département d'Eure-et-Loir, il y courut des dangers de la part du peuple, furieux du projet de loi qui tendait à supprimer le traitement des prêtres. Lors du procès de Louis XVI, après avoir déclaré « que, long-temps avant le 10 août, il avait décidé dans son cœur la mort de ce prince, » il vota pour l'appel au peuple, et pour que l'arrêt de mort ne fût exécuté qu'à la paix définitive. Le 19 février, il demanda la poursuite des crimes du 2 septembre, et dénonça de nouveau la commune de Paris. Lorsque Carrier proposa l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, Biroteau voulut, mais en vain, que cette proposition fût discutée. Les débats entre les factions de la *Gironde* et de la *Montagne* devinrent chaque jour plus animés, et Biroteau accusa Fabre d'Églantine, lié avec Danton, d'avoir proposé indirectement un roi. Il accusa ensuite Robespierre d'hypocrisie; mais le 31 mai ayant fait triompher les montagnards, Biroteau fut arrêté. Il parvint à échapper au gendarme qui le gardait, et se rendit d'abord à Lyon. Le 28 juillet, on le déclara traître à la patrie, comme chef d'un congrès départemental tenu dans cette ville. Pendant le siége qu'elle eut à soutenir, Biroteau, au lieu de partager les dangers de ceux qu'il avait contribué à exaspérer, alla se cacher dans les environs de Bordeaux. Le décret qui prononçait la peine de

mort contre ceux qui recelaient les proscrits le livra à la commission révolutionnaire, et il périt sur l'échafaud le 24 octobre 1793. Le 17 décembre 1794, la convention accorda des secours à sa veuve. K.

BIRR (ANTOINE), docteur en médecine, et professeur de grec à l'université de Bâle, naquit dans cette ville en 1693, et y mourut en 1762. On a de lui divers Traités de littérature ancienne, de philologie, d'histoire de la Suisse, et d'anatomie. Il a soigné l'édition du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Étienne, qui a paru à Bâle en 1741, 4 vol. in-fol. U—I.

BISACCIONI (Le comte MAJOLINO), naquit à Ferrare, en 1582, d'une famille noble et ancienne d'Jesi, ville de l'état de l'Église. Jérôme Majolino Bisaccioni, son père, était poète, et professeur de rhétorique et de poésie à l'université de cette ville. Il a laissé une comédie en vers, intitulée : *I Falsi pastori*, Vérone, 1605, in-12, et des poésies lyriques éparses dans divers recueils. Le jeune Bisaccioni, destiné à la carrière la plus orageuse, fit ses études à Bologne, et y fut reçu docteur en droit. Il prit d'abord l'état militaire, entra à seize ans au service de la république de Venise, et eut avec le capitaine Cresti une affaire d'honneur, qu'il soutint avec fermeté. En 1603, après une campagne en Hongrie, où il avait donné d'autres preuves de courage et de vivacité, il se battit en duel avec Alexandre Gonzague, sous les ordres de qui il servait, ce qui l'obligea de sortir des états de l'Église. Il se mit alors à exercer la profession d'homme de loi dans le duché de Modène. Nommé podestat de Baïso, il fut accusé, auprès du duc, d'avoir tiré un coup d'arquebuse contre un particulier, et mis provisoirement en prison; mais cette accusation étant reconnue fausse, le duc lui donna, comme une réparation, une *podestaterie* supérieure. Le prince de Corrège lui confia la régence de son état, et réunit dans sa main l'administration civile et militaire. Un nouvel orage s'éleva contre lui; il fut encore mis en prison; ayant prouvé son innocence, le prince le combla de marques d'honneur, l'admit plusieurs fois à sa table, le conduisit publiquement dans son carrosse, et le nomma l'un des parrains d'un tournoi, où lui-même paraissait au nombre des combattants. Le cardinal-évêque de Trente le nomma gouverneur de cette ville, et commissaire des milices de toute la principauté. Il reprit ensuite l'état militaire, fut lieutenant-général du prince de Moldavie, et se trouva, en 1618, au siége de Vienne, où il défendit, seul avec le comte de Buquoy, commandant des troupes impériales, et cinq autres officiers-généraux, le pont de cette ville, vivement attaqué par les troupes de Bohême, jusqu'au moment où les milices vinrent à leur secours. On le voit, en 1622, à Rome, traitant, auprès du pape, des intérêts de plusieurs princes; puis gouvernant au nom du prince d'Avellino, son petit état; employé ensuite à la cour de Savoie, par le duc Victor Amédée, et par la duchesse, dans des affaires importantes; servant dans l'armée piémontaise, sous le nom de *comte de St.-Georges*, et se battant encore en duel avec un officier du duc de Mantoue. Enfin, las de cette vie agitée, il alla chercher le repos à Venise, où il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages. Il y rendit sans doute des services à la cour de France; car il reçut du roi le titre de gentilhomme de la chambre, le cordon de St.-Michel, et le titre de marquis. Tous ces honneurs, qui ne furent apparemment

accompagnés ni de pensions, ni d'honoraires, ne l'empêchèrent pas de se trouver réduit à la plus extrême pauvreté. Il mourut le 8 juin 1663. Il était membre de plusieurs académies, de Naples, de Palerme, etc., et a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. une *Lettre* fort rare, et de peu d'étendue, adressée, en 1617, par Bisaccioni au célèbre poète Fulvio Testi, qui s'était donné le tort d'écrire contre lui un libelle injurieux, sous le faux nom de *Niccolò Gallini*. De l'humeur dont on a vu qu'était notre auteur, on peut se figurer de quel ton il répondit à cette attaque. Sa lettre, qui finit par une espèce de défi, est intitulée: *Copia d'una lettera scritta dal sig. D. Majolino Bisaccioni a un certo Fulvio Testi*, etc., sans nom de lieu et sans date, et de trois seuls feuillets in-4°. II. *Statutti e privilegi della sacra religione Constantiniana*, Trente, 1624, in-4°. III. Plusieurs écrits historiques *sur les guerres d'Allemagne*, publiés depuis 1633 jusqu'en 1642; IV. *Continuazione dell' istorie de' suoi tempi di Alessandro Zilioli*, Venise, 1652, et 1653, in-4°. Zilioli avait conduit ses histoires jusqu'à l'an 1636, la continuation s'étend jusqu'en 1650, c'est-à-dire jusqu'après la paix de Munster. V. *Istoria delle guerre civili di questi tempi, cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc., Venise, 1653 et 1655, in-4°.; VI. *l'Art d'écrire en chiffres* (*lo Scrivere in ziffera*), Gênes, 1636, in-8°.; VII. *Sensi civili sopra il perfetto capitano, con le considerazioni sopra la tattica di Leone imperatore*, Venise, 1642, in-4°.; Messine, 1660, in-4°.; VIII. plusieurs drames en musique, *Ercole in Lidia, Semiramide in India, l'Orithia, Vereconda l'Amazone d'Aragona*, publiés à Venise, 1645, 1648, 1650 et 1651, in-12, et un ouvrage accompagné de gravures, sur les spectacles donnés au nouveau théâtre de Venise intitulé: *Apparati scenici per il teatro novissimo di Venezia l'anno 1644, descritti da Majolino Bisaccioni, intagliati da Marco Boschini*, Venise, 1644, in-fol.; IX. plusieurs romans et nouvelles: *l'Albergo, favole tratte del Vero*, Venise, 1638 et 1640, 2 vol. in-12; *la Nave, ovvero novelle amorose e politiche*, Venise, 1643, in-4°.; *Demetrio Moscovita, istoria tragica*, Rome, 1643, in-12; *il Porto, novelle più vere che finte*, Venise, 1664, in-12. Ce sont douze nouvelles, que l'auteur feint être racontées par les passagers d'un vaisseau près d'entrer au port. X. Des traductions italiennes de plusieurs romans français, entre autres de la *Rosane* et de l'*Ariane* de Desmarets, Venise, 1655 et 1656; de la *Clélie* de M[lle]. Scudéri, Venise, 1656; de la *Cassandre* de la Calprenède; de la *Cléopâtre*, etc., etc. G—É.

BISCAINO (Barthelemi), peintre et graveur, naquit à Gênes en 1632. Il était fils d'André Biscaino, peintre d'un mérite médiocre, qui travaillait très vite, plus pour le gain que pour la gloire. Le jeune Barthélemi dessinant déjà avec beaucoup de grâce, à l'âge de seize ans, son père l'envoya étudier sous Valerio Castelli. Barthélemi fit des progrès rapides, et composa un tableau pour les Pères Somasques, hors la porte appelée *dell' Erco*. Ce tableau représente un Saint implorant la Vierge en faveur de quelques pauvres infirmes qu'il lui montre du doigt. Biscaino avait fait précédemment un *Marsyas écorché*, d'un effet très vigoureux. Il mourut à vingt-cinq ans, en 1657, de la peste qui ravageait

la ville de Gênes; il eut le malheur de voir d'abord périr toute sa famille, et il ne lui survécut que peu de jours. On voit au Musée un tableau de ce maître, qui représente une *Adoration des Bergers*. Biscaino a gravé avec assez de talent; les estampes d'après lui sont très rares; ses meilleures gravures sont: la *Naissance de Jésus dans l'étable*, *Moïse trouvé sur le Nil*, et une *Sainte Famille* environnée d'une foule de petits anges. A—D.

BISCHOFSBERGER (BARTHÉLEMI), né en 1622, dans le canton d'Appenzell, mort en 1678. Il était ministre à Trogen et doyen du clergé de son canton. Il a donné une *Histoire du canton d'Appenzell*, estimée dans son temps et imprimée à St.-Gall, en 1682 (en allemand); elle a été surpassée depuis par celle de Walser. U—I.

BISCHOFSWERDER, gentilhomme saxon, entré au service de Prusse vers la fin du règne de Frédéric II, puis ministre de Prusse, et tout puissant à la cour de Berlin pendant plus de onze années. L'affection qu'il avait témoignée à Frédéric-Guillaume lorsque celui-ci, encore simple prince royal, n'avait ni crédit, ni pouvoir, lui valut une longue faveur que ne purent lui enlever ni les vicissitudes du sort, ni les intrigues des courtisans. Il fut ministre plénipotentiaire de Prusse au congrès de Systhove, et reçut de l'empereur d'honorables marques de considération, entr'autres le don d'une boîte ornée de son portrait. Il contribua beaucoup à déterminer la fameuse conférence de Pilnitz, où Frédéric-Guillaume et Léopold s'allièrent pour rétablir sur son trône un roi qui ne savait pas s'y maintenir. Bischoffswerder accompagna le roi de Prusse dans la campagne de Champagne en 1792, et revint avec lui à Berlin. Envoyé à Francfort comme ambassadeur, il quitta cette place en 1794, et mourut dans sa terre de Marquats, près de Berlin, en 1803. C'était un homme d'un esprit fin et adroit avec toutes les apparences de la bonhomie et de la pesanteur. Il aimait la table, la chasse, et, malgré la sévérité des principes qu'il professait, ses mœurs n'ont pas été à l'abri du soupçon. Une probité intacte et l'absence de tout sentiment vindicatif honoraient son caractère. Sa conduite, comme homme d'état, ne saurait encore être jugée: il était de la secte des Illuminés, et se croyait en possession d'une panacée miraculeuse dont il usait constamment, et dont il recommandait l'usage à tous ses amis. Ce spécifique ne le fit point atteindre à un grand âge. G—T.

BISCHOP (NICOLAS), en latin *Episcopius*, célèbre imprimeur de Bâle, naquit à Weissembourg en Alsace, vers la fin du 15e. siècle. Très versé dans les langues grecque et latine, il cultiva la typographie avec le plus grand succès. Le fameux Jean Froben lui donna sa fille en mariage; et, à la mort de celui-ci, arrivée en 1527, Bischop s'associa avec Jérôme Froben, fils de Jean, et par conséquent son beau-frère. Ces deux imprimeurs entreprirent la collection des pères grecs; Erasme nous apprend qu'ils la commencèrent par les ouvrages de S. Basile-le-Grand. Les premières éditions où se trouve le nom de Bischop, datent, selon les *Annales* de Panzer, de 1529. Tous les auteurs qui ont traité de l'histoire de la typographie s'accordent à louer la probité et les talents de Bischop; il jouissait d'une grande considération parmi les savants; Conrad Gessner lui dédia le dernier livre de ses *Pandectes*. Cet imprimeur avait pour de-

vise une crosse épiscopale surmontée d'une grue, symbole de la vigilance. Il est sorti un grand nombre d'ouvrages de ses presses, et tous sont remarquables par la sévérité de la correction, la netteté du caractère, et la beauté du papier: j'en ai vu beaucoup qui m'ont paru réunir ces trois qualités essentielles. Bischop a laissé un fils qui a aussi exercé l'art de l'imprimerie. P—T.

BISCIONI (ANTOINE-MARIE), célèbre littérateur italien du dernier siècle, naquit à Florence le 14 août 1674. Il termina ses propres études en instruisant dans les belles-lettres des jeunes gens, dont plusieurs s'y firent ensuite un nom, tels que le prélat Bottari et quelques autres. Le grand-duc, Cosme III, lui ayant accordé quelques bénéfices simples, il se fit prêtre, reçut le doctorat en théologie dans l'université de Florence, et se livra pendant quelques années à la prédication, surtout dans la basilique de St.-Laurent, qui n'était point *sa patrie*, comme le dit ingénieusement notre *Dictionnaire universel historique*, etc., mais où il était titulaire d'une chapelle, et où il exerça même, depuis 1698 jusqu'en 1700, les fonctions de curé. Ce chapitre le nomma, en 1713, garde de la bibliothèque Médicéo-Laurentienne, et le réélut en 1725, 1729 et 1739; mais, quelques efforts qu'il fit, quelque adresse et quelques écrits qu'il employât pour se faire donner ce titre à perpétuité, il ne put l'obtenir. Dans cette place, il commença de nouvelles études, apprit le grec, l'hébreu et les autres langues orientales, et en fit surtout une particulière de la langue toscane. Il trouva un utile patron dans Nicolas Panciatichi, l'un des nobles florentins les plus distingués et les plus riches, qui lui offrit sa maison, où il demeura pendant onze ans, le fit instituteur de ses fils, son bibliothécaire, archiviste, secrétaire, historiographe, titres accompagnés de forts appointements, de gratifications, et de plusieurs bons bénéfices. Il mit dans un excellent ordre les livres et les titres, et s'occupa pendant vingt-cinq ans de l'histoire de cette famille. Il fut aussi nommé protonotaire apostolique, examinateur synodal à Florence et à Fiésole; et, dans ces deux diocèses, réviseur des cas de conscience. Enfin, en 1741, le grand-duc le fit, *proprio motu*, bibliothécaire royal de la bibliothèque Laurentienne, et de plus, en 1745, chanoine de la collégiale de St.-Laurent. Il remplit ses fonctions de bibliothécaire avec un zèle qui fut très utile aux gens de lettres et au public, et entreprit, avec beaucoup d'ardeur, plusieurs travaux littéraires, dont la plupart furent interrompus par sa mort, arrivée le 4 mai 1756. Il laissa une bibliothèque riche en éditions rares et en manuscrits. Après sa mort, le grand-duc l'acheta et la partagea entre les deux bibliothèques Laurentienne et Magliabecchienne. Biscioni jouit, de son vivant, de beaucoup de renommée, et plusieurs écrivains lui ont donné de grands éloges. Il a pourtant laissé peu d'ouvrages de son propre fond; presque tout ce qu'il a publié consiste en notes, commentaires, préfaces, lettres, ou dissertations dont il accompagnait les éditions qu'il donna d'un grand nombre d'auteurs; telles que la préface et les notes de son édition des *Prose di Dante Alighieri e di Gio. Boccaccio*, Florence, 1713 et 1728, in-4°.; ses notes sur les *Satires* de Menzini; sa préface et ses notes sur le *Riposo* de Raphaël Borghini, Florence, 1730, in-4°.; ses notes sur le *Malmantile racquistato*; la *Vie d'Anton-Fran-*

cesco Grazzini, dit *le Lasca*, en tête d'une édition de ses poésies accompagnées de notes, Florence, 1741, in-8°., etc. Un des seuls ouvrages, et le seul peut-être qui lui appartienne en propre, est l'*Avis*, ou *Parere*, qu'il publia pour défendre l'édition des *Canti Carnascialeschi*, ou *Chants du Carnaval*, donnée par ce même Lasca, contre la réimpression qui en fut faite par l'abbé Bracci: *Parere sopra la seconda edizione de' Canti Carnascialeschi e in difesa della prima edizione*, etc., Florence, 1750, in-8°. Il avait commencé l'impression du Catalogue de la bibliothèque Médicéo-Laurentienne, dont le premier volume, qui contient les manuscrits orientaux, fut magnifiquement imprimé à Florence, 1752, in-fol., mais ne parut que plusieurs années après, par les soins du chanoine Giulianelli, qui y joignit le catalogue des manuscrits grecs. Le chanoine Bandini, successeur de Biscioni, a continué ce travail. Biscioni laissa en manuscrit des additions, des notes, des remarques critiques sur plusieurs ouvrages, et de plus trois volumes in-fol. d'une *Histoire de la noble famille des Panciatichi*, de Florence; des Mémoires de sa propre famille, et deux écrits satiriques assaisonnés d'un sel assez amer, intitulés, l'un *Ecatombe*, l'autre *Regolo*, *osia lo Stitico* (le bourru), *comedia*, dirigés contre les ennemis qui s'étaient opposés si obstinément et si long-temps à ce qu'il fût nommé garde perpétuel de la bibliothèque Laurentienne. G—É.

BISET (Charles-Emmanuel), peintre, naquit à Malines en 1633. On ignore quel fut son maître: jeune encore, il se rendit à Paris, où quelques seigneurs occupèrent son pinceau. Quoique l'estime que l'on montrait pour ses talents lui promît une existence heureuse, il prit le parti de retourner dans les Pays-Bas. Le comte de Monterey, qui en était gouverneur, le nomma son peintre. Peu de temps après, Biset alla s'établir à Anvers, s'y maria, et fut nommé, en 1674, directeur de l'académie. Une conduite crapuleuse et une extrême paresse furent cause que cet artiste, dont les tableaux étaient recherchés, mourut misérable à Breda. Quoique Biset ait travaillé en France, ses ouvrages n'y sont point connus dans les grandes collections. Selon Descamps, ses tableaux représentaient des bals, des assemblées galantes, des concerts, etc. Ses compositions sont abondantes et spirituelles, mais trop libres. Le même écrivain trouve son dessin assez correct, son pinceau agréable, et sa couleur assez bonne, quoique un peu grise. Le plus considérable des tableaux de Biset fut fait pour la confrérie des arbalétriers d'Anvers. Il représente un fait aussi connu que peu constaté: *Guillaume Tell abattant d'un coup de flèche une pomme sur la tête de son fils*. L'artiste y a représenté les doyens et les principaux officiers de la compagnie des arbalétriers. L'architecture du fond a été peinte par Herderberg; le paysage est d'Emelraet. D—T.

BISHOP (Guillaume), vicaire apostolique en Angleterre, sous le titre d'évêque de Calcédoine, naquit en 1553, à Brayles, dans le comté de Warwick. Il passa de l'université d'Oxford dans le séminaire anglais de Rheims, puis dans celui de Rome. Comme il débarquait à Douvres pour aller exercer la fonction de missionnaire, il fut arrêté et détenu en prison à Londres jusqu'à la fin de 1584. Il profita de sa liberté pour aller faire sa licence à Paris, où il prit le bonnet de docteur en théolo-

gie, puis rentra dans sa patrie pour y exercer le ministère sacerdotal. Ce fut à cette époque que s'éleva une dispute très vive entre les catholiques anglais, à l'occasion de la promotion de Blackwell à la dignité d'archiprêtre, avec des attributions très étendues. Bishop, député à Rome par ceux qui ne voulaient point reconnaître le nouvel archiprêtre, fut confiné, en y arrivant, dans le collége des jésuites anglais, sous la surveillance du recteur Parsons, dont Blackwell était la créature, et il n'en sortit qu'au bout d'une assez longue détention. Peu de temps après son retour en Angleterre, les catholiques furent alarmés par le serment d'allégeance que Jacques Ier. exigea d'eux à l'occasion de la conjuration des poudres. Les principes de Bishop n'étaient point contraires à ce serment, puisqu'il avait déjà écrit fortement contre la bulle de Pie V, pour prouver l'obligation où étaient tous les catholiques de rester fidèles à leur souverain, et qu'il avait signé en 1602 une déclaration des mêmes principes, sans la moindre équivoque ou tergiversation, au grand scandale des jésuites, qui firent condamner le serment d'allégeance comme contraire au pouvoir indirect du pape sur le temporel des rois. Cependant, par respect pour l'autorité du pontife qui proscrivit le nouveau serment, il refusa de le prêter, et fut mis en détention. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, et s'y associa avec d'autres théologiens de sa nation pour écrire contre Perkins et Abbot, qui avaient renouvelé les anciennes controverses. Depuis la mort de Watson, évêque de Lincoln, le dernier des prélats orthodoxes qui avaient survécu au schisme, il avait été souvent question de rétablir le régime épiscopal dans l'église catholique d'Angleterre. On crut que le mariage alors projeté du prince Charles, fils de Jacques Ier., avec une infante, offrait une occasion favorable pour réaliser ce plan. Le docteur Bishop parut le personnage le plus propre à remplir cette importante mission; il fut sacré, à Paris, le 4 juin 1623, sous le titre d'évêque de Calcédoine, à l'âge de soixante-dix ans. Les catholiques épiscopaux n'en furent pas satisfaits : c'étaient des évêques en titre qu'ils désiraient, et non de simples vicaires apostoliques, dépendants d'une autorité étrangère et révocables à la volonté du pape. Il commença son ministère par l'établissement d'un chapitre destiné à être son conseil; il créa des grands-vicaires, des archidiacres, des doyens ruraux répandus sur toute l'Angleterre. Il continuait à donner une organisation régulière à l'église catholico-anglicane, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave qui le mit au tombeau le 16 avril 1624. C'était un prélat vertueux, savant, plein de zèle. Outre plusieurs livres de controverse, on a encore de lui : I. *Défense de l'honneur du roi et de son titre au royaume d'Angleterre*; II. *Protestation de loyauté par treize ecclésiastiques, la dernière année du règne d'Élisabeth*. Cet écrit leur procura la liberté et la permission d'exercer leur ministère. III. Une édition de l'ouvrage du docteur Pitts, intitulé : *De illustribus Angliæ scriptoribus*, avec une préface de sa façon; IV. différents écrits sur la juridiction de l'archiprêtre Blackwell, etc. T—D.

BISSARO, ou BISSARI (PIERRE-PAUL), gentilhomme de Vicenee, qui ne fut pas un grand poète, mais un poète facile et fécond, vers le milieu du 17e. siècle. Il fut reçu docteur en droit, et joignit à la science des lois celle de cette *science chevaleresque*

dont nous avons déjà parlé (*Voy*. Birago). Cette science lui donnait beaucoup de crédit et d'autorité dans sa patrie, et même au dehors. Il prenait le titre de comte et de commandeur, sans que l'on sache de quel ordre était sa commanderie. Vicence le chargea de plusieurs missions importantes auprès du sénat de Venise. Il rendit de grands services à l'académie des *Olimpici* de sa patrie, dont il était président, en 1647 : l'académie l'en récompensa par une inscription latine qu'elle fit graver dans une de ses salles. On ignore l'année de sa mort. Il a laissé : I. *la Torilda, dramma per i moderni teatri*, Venise, 1648 et 1650, in-12. On trouve dans le même volume, à la suite de ce drame : *Il Confine del carnovale con la quaresima*, intermèdes en musique, pour la nuit où se fait ce passage du carnaval au carême; et *Il Convito, intermedio pastorale a Convito di Dame*, etc. II. *Bradamante, poema per musica*, Venise, 1650, in-12; ce poëme fut mis en musique par le célèbre Fr. Cavalli, alors maître de chapelle de S. Marc; *Angelica in India, dramma musicale*, Vicence, 1656, in-12; *Euridice di Tessalia, pastorale regia di recita musica*, ibid., 1658, in-12. L'auteur avertit, à la fin de sa pièce, qu'elle a été faite en cinq jours, au milieu des soins les plus graves, etc. III. *La Romilda, dramma per musica*, Vicence, 1659, in-12. Les trois pièces suivantes sont imprimées dans ce même volume : *La Contesa delle Hesperidi contesta di fiori boscarecci per sacre e nobilissime spose; il Pensiero ne' chiostri, comparsa per applaudere a sacra sposa;* et *le Comparse in Parnaso nel comparire in torneo*. IV. *Fedra incoronata, dramma reale per musica*, etc., Munich, 1662, in-4°. Ce drame lyrique était destiné à célébrer la naissance du prince électoral Maximilien-Emmanuel. Il est intitulé : *Azione prima*, et fut suivi de deux autres : *Antiopa giustificata, dramma guerriero, azione seconda*, et *Medea vendicativa, dramma di foco, azione terza*, imprimés ibid., même année, in-4°. V. On a du même poète les trois petits recueils suivants, plus remarquables par la singularité des titres que par la bonté des vers : *le Stille d'Ippocrene, trattenimenti poetici*, Venise, 1648, in-12, volume terminé par *le Vendette rivali, favola musicale*, qui fut réimprimée ibid., 1650; *le Scorse Olimpiche, trattenimenti accademici, lib. primo*, Venise, 1650, in-12; *i Coturni di Euterpe, trattenimenti poetici, libro secondo*, ibid., même année, même format. G—é.

BISSCHOP, ou BISKOP (Jean de), né à la Haye en 1646, a mérité de la célébrité par des dessins très estimés en Hollande, et qui, sans lui donner un rang parmi les peintres, le placent au-dessus des amateurs ordinaires. « Destiné, dit Descamps, à des emplois dans la robe, il fit ses humanités, son droit, et fut un très habile procureur à la cour de Hollande. Le dessin, qu'il avait appris par goût dans ses heures de récréation, devint bientôt chez lui un amusement de préférence, un talent capital. » On reconnaissait, dans les dessins au lavis que faisait Bisschop, la manière des maîtres qu'il copiait, et ces maîtres sont au rang des plus illustres artistes, c'étaient Paul Véronèse, Tintoret, Rubens, van Dyck, etc. Il exécuta même dans leur goût des compositions dont il était l'auteur, et grava à l'eau-forte des principes de dessin d'après les maîtres d'Italie. Ce dernier travail, auquel il joignit

des notes utiles, lui avait été inspiré par l'amour de l'art et le désir d'instruire les jeunes artistes. Une mort précoce l'empêcha d'achever cette entreprise si heureusement commencée, il mourut en 1686, n'ayant encore que quarante ans. D—T.

BISSENDORFF (JEAN), pasteur de l'église de Gödringen, près de Hildesheim, dans le 17e. siècle, a écrit en allemand, et sur des matières de religion, quelques ouvrages qui lui attirèrent des ennemis puissants, surtout parmi les jésuites, et finirent par lui coûter la vie. Dès 1613, il publia les *Jesuiten latein*, brochure in-4°., contre le *Predicanten latein* (le Missionnaire latin). L'année suivante, il fit paraître : *Solatium jesuiticum* (en vers allemands), et en 1624, *Nodi Gordii solutio* (également en vers), in-8°., sans lieu d'impression. Ce dernier ouvrage, dans lequel il se déchaîne sans ménagement contre le clergé romain, fut le signal et le prétexte d'un orage qui, après être resté quelque temps suspendu, éclata enfin sur lui avec violence. Conduit à Cologne en 1626, et jeté dans les prisons, il n'en sortit, au bout de deux années, que pour subir le jugement qui le condamnait au feu, le 26 mars 1629. La rareté des écrits de Bissendorff vient moins de la suppression rigoureuse qui en fut faite, que de leur peu d'intérêt, qui les a fait négliger des curieux. W—s.

BISSET (ROBERT), écrivain écossais, né vers l'année 1759, et élevé à l'université d'Edimbourg, consacra sa vie à l'instruction publique et à la culture des lettres, et fut assez long-temps maître d'école à Chelsea, près de Londres. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8°. L'auteur, après avoir passé en revue tous les états démocratiques de l'antiquité, finit par se déclarer contre cette forme de gouvernement. II. *Vie d'Edmond Burke, contenant le tableau impartial de ses travaux littéraires et politiques, et un aperçu de la conduite et du caractère des plus éminents d'entre ses associés, ses partisans et ses adversaires*, 1798, réimprimée à Londres en 1800, en 2 vol. in-8°. : cet ouvrage est estimé. On doit aussi à R. Bisset quelques romans, entre autres *Douglas ou le Montagnard*, 4 vol. in-12, Londres 1800, et une édition du *Spectateur*, à laquelle il a joint des remarques et des notices biographiques sur les auteurs qui y ont coopéré. Il mourut en 1805, âgé de quarante-six ans. Un autre BISSET (Charles), qui fut successivement médecin et ingénieur dans les armées anglaises, et mourut en 1791, a laissé : I. *Essai sur la théorie et la construction des fortifications*, in-8°., 1751 ; II. *Traité sur le scorbut*, in-8°., 1755 ; III. *Essai sur la constitution médicale de la Grande-Bretagne*, in-8°., 1762 ; IV. *Essais et Observations de médecine*, Londres, 1767. Tous ces ouvrages sont en anglais. X—s.

BISSO (FRANÇOIS), médecin de Palerme dans le 16e. siècle, eut long-temps une pratique très heureuse, et en 1581 fut nommé, par Philippe II, premier médecin du royaume de Sicile. Il mourut à Palerme, le 20 janvier 1598. Il n'était pas moins bon poète et bon écrivain : aussi ses écrits intéressent-ils plus les lettres que la médecine proprement dite ; ce sont : I. un ouvrage dramatique représenté à Palerme aux dépens du public, en 1573 ; II. *Oratio in obitu Francisci Ferdinandi Avalos*, etc. On n'a de lui, en médecine, qu'un ouvrage sur l'érésypèle, *Epistola medica de ere-*

sypelate, Messine, 1589, in-8°.; *et Apologia in curatione ægritudinis Francisci Ferdinandi Avalos, Piscariæ Marchionis et Siciliæ proregis*, Palerme, 1571, in-4°.; et encore ce dernier n'a-t-il qu'un rapport indirect à l'art de guérir. C. et A.

BISSY. *Voy.* Thiard.

BITAUBÉ (Paul-Jérémie), naquit à Königsberg, le 24 novembre 1732, d'une famille de réfugiés français. Les réfugiés ne jouissaient pas en Prusse des droits de citoyen ; ainsi, quand Bitaubé, au sortir du cours de ses premières études, eut à embrasser un état, il ne pouvait guère choisir qu'entre le commerce exercé par son père, la médecine, ou le ministère évangélique. L'amour des lettres le fit prédicateur. La lecture assidue de la *Bible*, l'une des principales bases de l'éloquence de la chaire dans les communions protestantes, devait disposer l'ame de Bitaubé à sentir le charme d'un poète qui a tant de ressemblance avec Moïse et les prophètes. Il aima donc Homère, dont il avait appris la langue; et, bientôt, entraîné par le goût de la littérature grecque, il résolut de s'y livrer tout entier. Prussien de naissance, toujours français par le cœur et par l'usage habituel de la langue de son père, redevenir français était son ambition la plus chère, et fixer sa demeure à Paris était le but de tous ses efforts. Il crut, avec raison, que le meilleur moyen de se naturaliser dans son ancienne patrie, était de se faire adopter par la grande famille des gens de lettres. La nature de ses études et la direction de ses idées donnèrent naissance à la *Traduction d'Homère*. Long-temps avant qu'elle parût, telle que nous l'avons aujourd'hui, il avait publié une *Traduction libre de l'Iliade*, Berlin, 1762, in-8°. Ce n'était qu'un abrégé de celle d'Homère. Cet essai, et la bienveillance de d'Alembert qu'il s'était conciliée dans un premier voyage, et qui le recommanda puissamment à Frédéric II, le firent admettre à son tour dans l'académie de Berlin, et lui procurèrent bientôt la permission de faire un second voyage en France, et d'y rester le temps nécessaire pour compléter et perfectionner sa traduction. Ce fut après quelques années de séjour à Paris, qu'il publia, en 1780, son *Iliade* entière, dont une première édition avait paru en 1764, 2 volumes in-8°., et qu'il entreprit la traduction de l'*Odyssée*, qui parut en 1785. Ces deux ouvrages eurent beaucoup de succès, et marquèrent si honorablement sa place dans la littérature, que l'académie des inscriptions le nomma associé étranger. Cette faveur ayant redoublé l'attachement de Bitaubé pour la France, il résolut, sans cesser d'appartenir, par les bienfaits de Frédéric, au pays qui l'avait vu naître, d'adopter pour toujours celui auquel il tenait par son origine et par ses travaux. Lorsque Bitaubé donna sa *Traduction d'Homère*, nous ne possédions de traduction supportable que celle de la savante Mme. Dacier; et, sans doute, on doit attribuer à la faiblesse de l'adversaire, le brillant succès du vainqueur. Bitaubé devait à la candeur de son ame, à ses mœurs patriarcales, au choix de ses lectures, le goût du simple et du vrai; il aimait, il sentait Homère; il a respecté le génie et la couleur de son modèle; il en a reproduit avec soin les images. Fidèle au sens, on voit qu'il s'est appliqué à conserver la marche et les formes de la phrase grecque. Il imite assez bien l'abondance et la rondeur de l'original. Sa traduction a un air antique, et ne manque pas d'un certain charme de

bonhomie et de naïveté; mais l'audace, la majesté, l'éloquence variée d'Homère, la richesse de ses couleurs, le mouvement rapide de son style, la hardiesse et l'impétuosité du langage qu'il prête aux passions, toutes les hautes qualités du premier des poètes, on les cherche en vain dans son traducteur. On lui demanderait plus vainement encore la mollesse et la grâce, l'harmonie générale du style homérique, les expressions touchantes, cette mélodie suave que le goût exquis de Fénélon avait rapportées du commerce des anciens. L'oreille de Bitaubé n'était pas une oreille délicate et poétique; outre ce défaut si grave, le mot propre ne vient presque jamais sous sa plume; il est dénué d'élégance et de flexibilité, et ne connaît ni les nuances, ni les finesses de l'art d'écrire. Tantôt il coupe les phrases d'Homère, il en supprime les liaisons, même lorsqu'elles ajoutent à la force du sens, à la conséquence des raisonnements, ou au charme de la pensée; tantôt, il s'embarrasse dans des périodes sans fin, dont il ne sait ni ordonner les différents membres, ni disposer la chute d'une manière heureuse. Malgré tous ces reproches, Bitaubé a mieux réussi à traduire l'*Iliade* que l'*Odyssée*. Dans le premier de ces ouvrages, la force et la rapidité d'Homère soutiennent et entraînent nécessairement son interprète; dans le second, les peintures des mœurs, les scènes domestiques dont il abonde, étaient autant de piéges tendus à un allemand qui écrivait en français, et qui avait à lutter à la fois et contre nos dédains pour les détails trop simples, et contre les habitudes germaniques, l'emphase et la trivialité réunies. Le début du *Télémaque* est, pour le ton et pour l'harmonie du style, le véritable modèle à suivre dans une traduction de l'*Odyssée*, et offre en même temps la censure la plus sévère du travail de Bitaubé. L'impropriété d'expressions, la dureté du style, y sont portées à un point tel, que le livre échappe des mains quelquefois. On retrouve, dans le poëme de *Joseph*, que Bitaubé composa après sa première édition de la traduction de l'*Iliade*, un homme nourri de la *Bible*, d'Homère, et de tous les classiques grecs ou latins. Cet ouvrage n'est pas sans un certain mérite de composition; il y règne un fonds de sentiments tendres et religieux qui touchent, parce qu'ils semblent sortir du cœur de l'écrivain. Le poëme se recommande encore par quelque imagination dans les détails, et une certaine richesse de couleurs. Malheureusement, en imitant des morceaux célèbres de la *Bible*, d'Homère et de Virgile, Bitaubé n'a fait que relever leurs beautés et déprécier ses larcins. Joseph dans le désert, Zaluca furieuse d'amour, sont de faibles copies du Thermosiris de Fénélon et de la reine de Carthage. Quant au style, quoique plus libre dans une composition presque originale, il fourmille de défauts, et trahit un auteur qui n'a point entendu parler, dès le berceau, la langue que sa plume rebelle essaye de manier. Ce poëme, publié en 1767, Paris, Prault, in-8°., et avec des augmentations, en 1786, et réimprimé plusieurs fois, jouit d'une grande vogue, et même il est devenu presque classique. Cependant, il offre quelquefois des scènes de volupté dont les couleurs vives et transparentes peuvent coûter l'innocence aux jeunes personnes auxquelles on le confie avec une imprudente sécurité. *Les Bataves*, poëme dont plusieurs morceaux détachés avaient été répandus en 1773, sous ce titre:

Guillaume de Nassau, Amsterdam, in-8°., et avec des augmentations, Paris, 1775, suivirent *Joseph*, et parurent en 1796, sous les auspices de la révolution française. Une composition raisonnable, mais à peu près historique et froide comme *la Pharsale*, des pensées élevées, quelques beautés de détail, l'amour de l'humanité, sont les seuls titres de cet ouvrage. Malgré ses droits à la protection des partisans de la liberté, Bitaubé fut mis dans les fers, ainsi que l'épouse respectable qui formait à Paris toute sa famille. Ces deux intéressantes victimes sortirent de captivité à l'époque du 9 thermidor, et, bientôt après, la paix, conclue avec la Prusse, fit rétablir la pension de Bitaubé qui avait été supprimée. A la même époque, furent aussi relevés, par la création de l'Institut, les anciens corps littéraires, et Bitaubé entra dans la classe de littérature et beaux-arts. Je voudrais pouvoir passer ici sous silence l'erreur qui engagea cet écrivain à traduire l'*Herman et Dorothée*, de Göthe, et à oser comparer ce poëme à ceux d'Homère. Si la raison demande grâce pour quelques détails pleins de charme et de vérité, elle s'offense et s'indigne même du monstrueux alliage de tableaux du genre le plus élevé, avec des scènes triviales, sans intérêt, comme sans originalité. Le choix du modèle porta sans doute malheur à l'interprète; jamais, du moins, son style ne fut plus commun, moins châtié et moins élégant. Au moment de la nouvelle forme donnée à l'institut, Bitaubé passa de la classe de littérature et beaux-arts à celle d'histoire et de littérature ancienne. Depuis sa sortie de prison, tout avait semblé concourir à son bonheur. Il avait recouvré son état, ses amis, sa fortune. Compris, sans l'avoir demandé, dans la première nomination des membres de la Légion-d'Honneur, il venait d'être noblement récompensé de ses longs travaux par la munificence du vainqueur d'Iéna; mais le plus grand malheur était réservé à sa vieillesse : la mort lui enleva l'épouse vertueuse et tendre dont la destinée était unie à la sienne depuis plus de cinquante ans. Il fut aisé de prévoir que le même coup les avait frappés tous deux; Bitaubé succomba à son tour le 22 novembre 1808. On lui doit encore : *Examen de la Confession de foi du Vicaire savoyard*, 1763, in-8°.; *De l'influence des belles-lettres sur la philosophie*, Berlin, 1767, in-8°.; et *Éloge de Corneille*, 1769, in-8°. Ces trois ouvrages ne se trouvent pas dans la collection de ses Œuvres, Paris, 1804, 9 vol. in-8°. Si Bitaubé ne laisse pas un grand nom, ses ouvrages resteront et contribueront à conserver son honorable mémoire. Sa vie paisible et laborieuse fut consacrée toute entière à l'étude; il aima les lettres, la liberté et la vertu; il fut chéri de tous les gens de bien, et particulièrement du respectable Thomas et du bon Ducis. Ce dernier a adressé à Bitaubé une épître en vers. T—T.

BITON, mathématicien grec, dont la patrie nous est inconnue, a dédié à Attale, roi de Pergame, vers l'an 239, av. J.-C., un *Traité des machines de guerre*, qui se trouve en grec et en latin dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, fol. C—R.

BIUMI (PAUL-JÉRÔME), médecin de Milan, reçu à l'université de Pavie en 1685, nommé professeur d'anatomie à Milan en 1699, mort à Milan en 1731, est auteur de quelques ouvrages d'anatomie dont voici les titres : I. *Encomiasticon lucis, seu profusa lucis encomia in physiologicis me-*

dicinæ novæ fundamentis è veterum tenebris erutis, atque cultro anatomico, autopsiæque caractere confirmatis, Milan, 1701, in-8°.; II. *Scrutinio teorico pratico di notomia e di cirurgia*, Milan, 1712, in-8°.; III. *Esamina di alcuni canaletti chiliferi che dal fondo del ventricolo per le tonache del omento sembrano penetrare nel fegato*, etc., Milan, 1717, in-8°. C'est ce dernier ouvrage qui fait mériter à Biumi que son nom soit conservé, par le bruit qu'il fit alors dans le monde savant; il y prétendait que des vaisseaux chylifères portaient de l'estomac au foie le chyle produit de la digestion, afin qu'il éprouvât dans ce viscère une nouvelle élaboration. On doit encore à Biumi un précis des pronostics et des aphorismes d'Hippocrate, *Prognosticorum et aphorismorum Hippocratis felix recordatio*, Milan, 1696, in-4°.; un discours *Sopra il lucimento della carne lessata*, Milan 1716, in-8°.; deux ouvrages de médecine vétérinaire, outre des poésies latines et italiennes, publiées à Milan en 1707 et 1712. Argelati, qui le nomme *Bimius*, cite encore de lui beaucoup d'autres ouvrages de médecine qui n'ont pas été imprimés. C. et A.

BIVAR (François), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Madrid dans le 16e. siècle, mort dans la même ville en 1636, après avoir professé long-temps la philosophie et la théologie, et été procureur-général de son ordre à Rome. On a de lui: I. Des *Vies de Saints*; II. un *Traité des Hommes Illustres de l'ordre de Cîteaux*; III. un *Traité de l'Incarnation*; IV. un *Commentaire sur la philosophie d'Aristote*. Il publia un commentaire sur la chronologie de Flavius Lucius Dexter, que quelques critiques traitèrent d'imposture, ce qui l'obligea, dit Moreri, à donner deux apologies pour sa justification. Ces deux apologies n'ont pas empêché de reconnaître cette chronique pour un ouvrage supposé K.

BIZARDIÈRE (Michel-David, sieur de la), auteur français du 17e. siècle, dont on a: I. *Histoire des diètes de Pologne pour les élections des rois*, Paris, 1697, in-12, livre curieux et bien écrit. II. *Histoire de la scission ou division arrivée en Pologne le 27 juin 1697*, Paris, 1699, in-12. Cette histoire est une suite de l'ouvrage précédent; elle est si bien écrite qu'on l'a attribuée long-temps à l'abbé de Polignac, alors ambassadeur en Pologne; elle a été réimprimée depuis sous le titre d'*Histoire de Pologne, contenant les divisions*...... Amst., 1715, in-12. II. *Historia gèstorum in ecclesiâ memorabilium ab anno 1517 ad annum 1546*; 1701, in-12. Les faits que La Bizardière y raconte sont tirés, pour la plupart, des relations des protestants. IV. *Caractère des auteurs anciens et modernes*, 1704, in-12, satire pleine d'un sel piquant. V. *Histoire de Louis-le-Grand*, Paris, 1712, in-12, très courte et très superficielle. VI. *Histoire d'Érasme, sa vie, ses mœurs, sa religion*, Paris, 1721, in-12; panégyrique outré. C. T—y.

BIZOT (Pierre), dont la patrie est inconnue, chanoine de Saint-Sauveur d'Hérisson, dans le diocèse de Bourges, mort en 1696, à soixante-six ans, a laissé: I. *Histoire métallique de la république de Hollande*, Paris, Horthemels, 1687, in-folio, réimprimée à Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°.; un *Supplément* fut publié à Amsterdam, 1690, in-8°. On reproche à Bizot une singulière bévue: les deux pointes d'un bandeau que des

personnes avaient sur les yeux lui ont paru des oreilles d'âne, et il ne manqua pas de les faire graver comme telles. Au surplus, l'ouvrage de Bizot, quoique curieux, a été effacé par l'*Histoire métallique des dix-sept Provinces-Unies*, de Gérard Van Loon, dont Van Effen a donné une traduction française, la Haye, 1732, 5 vol. in-folio; II. une traduction en vers latins des chants 1er. et 5e. du *Lutrin* de Boileau, qui se trouve dans le volume intitulé: *N. Boileau Despréaux opera, è Gallicis numeris in latinos translata*, 1737, in-12, et encore dans une nouvelle traduction latine du *Lutrin*, 1768, in-8°. A. B—T.

BLAARER (Jean de Wartensée), naquit à Zurich en 1685, et y mourut en 1757. Il reçut une éducation soignée, et étudia de très bonne heure, dans la maison paternelle, la littérature classique, qu'il cultiva toute sa vie. Pour continuer ses études, il se rendit d'abord à Genève, et de là à Paris. Son séjour dans cette dernière ville développa en lui le goût des sciences et des arts; il y suivit des cours de physique et de médecine. Il passa ensuite en Hollande et puis en Allemagne, et resta quelque temps à l'université de Marpurg, pour suivre des cours de jurisprudence. Revenu à Zurich en 1707, il s'y voua aux travaux de la chancellerie d'état, et composa des Mémoires qu'il lut à une société de jeunes patriotes sur les causes de la décadence des lettres; il désigna comme telles la mauvaise méthode d'enseignement suivie dans les écoles, la philosophie scholastique qui dominait encore, l'abandon impardonnable dans lequel on avait laissé toutes les branches d'instruction publique qui n'appartenaient pas à la théologie. Ces mémoires firent sensation, et présentèrent des plans de réforme qui ont été réalisés plus tard. D'autres travaux de Blaarer furent dirigés vers l'agriculture et l'exploitation des mines; et si, de ces derniers essais, il ne retira que des pertes, son pays lui doit l'ouverture d'une mine de houille assez riche, et l'emploi de ce combustible, dont on n'avait point fait usage jusqu'alors. En 1724, il entra au conseil d'état, dans lequel il s'est distingué, autant par ses lumières que par sa modération et sa modestie; son influence y devint très grande, même dans les affaires de la confédération, et il se trouva à peu près le directeur des longues négociations occasionnées par les différends qui s'élevèrent entre le prince-abbé de St.-Gall et le pays de Toggenbourg. Ce fut aussi par lui qu'un régiment zurichois entra au service de France en 1752. Le docteur Hirzel, auteur du *Socrate rustique*, a donné, sous le titre de *Portrait d'un vrai patriote*, l'éloge de Blaarer, Zurich, 1767, in-8°. U—I.

BLACAS, troubadour du 13e. siècle, était, selon les notices manuscrites, un personnage de haut rang, et, selon Nostradamus, originaire d'Aragon. Le portrait que l'on trouve dans ces notices le représente comme un modèle de toutes les perfections; mais les pièces qui nous restent de ce poëte ne donnent qu'une bien faible idée de ses talents, ce qui peut faire croire que la plupart de ses ouvrages ont été perdus. L'éloge funèbre de Blacas, fait par le troubadour Sordel, son contemporain, et qui est une satire très amère contre les souverains et princes de son temps, prouve qu'il avait de grandes qualités, et surtout un courage à toute épreuve. — Blacas eut pour fils Blacasset, troubadour digne d'un tel père par ses excellentes qualités, et qui suivit Charles

d'Anjou à la conquête de Naples, où il se fit remarquer par sa valeur. Il ne nous reste aussi de lui que quelques pièces insignifiantes. La *Manière de bien guerroyer*, dont il fit présent au duc de Calabre, n'est pas parvenue jusqu'à nous. P—x.

BLACK (Joseph), chimiste célèbre, né en 1728, à Bordeaux, de parents écossais, vint très jeune en Écosse, et entra à l'université de Glascow pour y étudier la médecine. Le docteur Cullen, son professeur, le prit en affection, et lui inspira le goût des études chimiques. Il reçut, en 1754, le degré de docteur en médecine à l'université d'Édimbourg, et prononça à cette occasion une dissertation, *De humore acido à cibis orto, et magnesiâ albâ*. Il donna, quelque temps après, de nouveaux développements à ce sujet dans un mémoire imprimé dans le 2e. vol. des *Essais philosophiques et littéraires de la société d'Édimbourg*, 1756, sous le titre d'*Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines*. Il y démontre, de la manière la plus claire et la plus ingénieuse, l'existence d'un fluide aériforme qu'il désigne sous le nom d'*air fixe*, dont la présence adoucit la causticité des alcalis et des terres calcaires : on peut regarder cette découverte comme la mère de toutes celles qui ont immortalisé les noms des Cavendish, des Priestley, des Lavoisier, etc., et ont donné une face nouvelle à la chimie. En 1757, Black enrichit la science de sa belle doctrine de la chaleur latente, qui a produit de si importants résultats. Il avait été nommé, en 1756, professeur de médecine à l'université de Glascow, à la place du docteur Cullen, qui venait d'être fait professeur de chimie à l'université d'Édimbourg. Lorsqu'en 1765, le docteur Cullen quitta cette chaire, Black fut encore choisi pour le remplacer, et se montra digne de succéder à ce célèbre médecin. Jamais professeur ne sut inspirer autant d'enthousiasme à ses auditeurs : aussi, ses leçons contribuèrent-elles beaucoup a populariser dans la Grande-Bretagne le goût pour la chimie. Il mourut en 1799, âgé de soixante-onze ans. Il était membre des sociétés philosophiques de Londres et d'Édimbourg, et avait été nommé, à la sollicitation de Lavoisier, l'un des huit membres étrangers de l'académie des sciences de Paris. Ses mœurs étaient simples, son caractère froid et réservé. Comme médecin, sa réputation eut peu d'éclat; comme chimiste, il se fit quelque tort par l'opposition qu'il mit longtemps à l'introduction des nouvelles théories chimiques, et par son silence sur plusieurs célèbres chimistes français, auxquels il finit cependant par rendre justice. On trouve, dans le 65e. volume des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* (1774), un mémoire de Black *sur l'effet de l'ébullition en disposant l'eau à se congeler plus promptement*; et dans les *Transactions philosophiques de la société d'Édimbourg*, pour 1791, une *Analyse des eaux de quelques sources chaudes en Islande*. Deux de ses lettres sur des sujets de chimie ont été publiées par le professeur Crell et par Lavoisier. Ses *Leçons de chimie* ont paru en 1803, en 2 vol., précédées d'une Notice sur sa vie, par le docteur Robinson. On doit à Black les premières connaissances que nous ayons eues sur les carbonates, surtout sur ceux de chaux, de potasse, de soude, de magnésie. Fourcroy l'ap-

pelle l'*illustre Nestor de la révolution chimique.* (Voyez, sur la vie et le caractère de Black, des détails très curieux, dans la *Bibliothèque britannique*, tom. 28, sc. et a.) S—D.

BLACKBURNE (François), théologien anglican, né, en 1705, à Richmond, dans le comté d'York, fut élevé à l'université d'Oxford, et prit les ordres en 1728. Nommé, vers 1739, recteur de Richmond, il se distingua dès-lors par son exactitude à remplir ses devoirs de pasteur; mais ce ne fut guère qu'en 1750 que, nouvellement élu archidiacre de Cléveland, et chanoine de Bilton, il commença à se faire connaître plus particulièrement, comme défenseur de la liberté religieuse, en publiant l'*Apologie des auteurs d'un livre intitulé: Recherches libres et sincères relatives à l'Église d'Angleterre*, etc. S'étant engagé, en 1756, dans la controverse concernant *l'état intermédiaire*, qui occupait alors l'attention des théologiens, il publia quelques écrits, où il s'attache à démontrer qu'il n'y a dans l'Écriture aucune preuve d'un état intermédiaire, heureux ou malheureux, entre la mort et la résurrection. Ce fut en 1766 que parut le plus célèbre de ses ouvrages, le *Confessional*, ou *Libre et entier examen du droit, de l'utilité, de l'édification et de l'avantage de l'établissement de professions systématiques de foi et de doctrine dans les églises protestantes*, in-8°., Cet ouvrage, qui, comme tous ses autres écrits de controverse, parut sans nom d'auteur, excita fortement l'attention publique, et donna naissance à une foule de pamphlets pour et contre la doctrine qui y était exposée. Une seconde édition suivit de près la première, et, en 1770, il en parut une troisième, corrigée et augmentée. Les sentiments de l'auteur parurent si opposés à la doctrine de l'Église anglicane, qu'une congrégation de dissidents ne craignit pas de lui proposer de devenir leur pasteur; mais il s'y refusa. Il publia, en 1768, des *Considérations sur l'état actuel de la controverse entre les protestants et les catholiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, particulièrement sur la question de savoir jusqu'à quel point ces derniers ont droit à la tolérance, d'après les principes du protestantisme.* Blackburne, entraîné par sa haine pour le catholicisme, s'écarte beaucoup, dans cet ouvrage, de cette libéralité d'idées qui convient à un défenseur de la liberté religieuse, et dont il avait fait preuve dans ses autres écrits. Il mourut en 1787, âgé de quatre-vingt-trois ans. Outre les ouvrages cités, et un grand nombre de pamphlets et de sermons, on a de lui un *Tableau historique abrégé de la controverse, concernant l'état intermédiaire*, etc., *depuis le commencement de la réformation protestante jusqu'au temps présent, avec un discours préliminaire sur l'utilité et l'importance de la controverse théologique*, 1765, réimprimé en 1772, avec des additions. Il a écrit aussi, dans les papiers publics anglais, quelques petites pièces en faveur de la liberté politique, et il a eu beaucoup de part à un recueil de lettres et d'essais sur ce sujet, publié en 3 vol. in-8°., 1774. Son style est ferme et animé, et ses ouvrages polémiques sont plus intéressants que ne le sont d'ordinaire ceux de ce genre. S—D.

BLACKLOCK (Thomas), poète écossais, né en 1721, à Annan, dans le comté de Dumfries, était fils d'un maçon. Il perdit la vue, par l'effet de la petite-vérole, six mois après sa naissance. Son père, homme recom-

mandable, plus instruit qu'on ne l'est communément dans son état, prit soin, à l'aide de quelques amis, de cultiver les dispositions que son fils avait manifestées de bonne heure, en lui faisant, dans l'intervalle de ses travaux, des lectures graduées selon la portée de son âge. Les poètes anglais, dès qu'il put les entendre, formèrent la plus grande partie de ses lectures; et l'amour de la poésie s'alluma avec vivacité dans sa jeune imagination, dénuée des aliments que fournissent d'ordinaire à l'enfance les objets extérieurs: quelques-uns de ses camarades, attachés à lui par son malheur et par l'extrême douceur de son caractère, avaient aussi tâché de contribuer à son éducation, en lui apprenant ce qu'ils savaient de latin; mais une instruction donnée et reçue de cette manière, ne pouvait être que bien peu étendue, et le défaut de savoir augmentait le besoin d'inventer. A douze ans, Blacklock avait déjà composé quelques ouvrages de poésie, qui ont été imprimés après sa mort, et qui sont remarquables pour un enfant de cet âge, aidé de si peu de secours. A dix-neuf ans, il perdit son père par un accident. Cette perte, douloureuse dans toute situation, était affreuse dans la sienne; car il joignait au malheur de la cécité, celui d'une très mauvaise santé. Il a exprimé, dans des vers extrêmement touchants, ses craintes pour l'avenir, et l'attente des malheurs qui semblaient près de fondre sur lui. Ces tristes pressentiments se fussent probablement réalisés, si un savant médecin d'Édimbourg, le docteur Stephenson, qui se trouvait alors par hasard à Dumfries, ayant vu quelques-unes de ses productions, n'eût formé le dessein généreux de l'emmener dans la capitale de l'Écosse, et d'aider ses dispositions par une éducation classique. Blacklock vint à Édimbourg en 1741, et, après avoir étudié quelque temps dans une école de grammaire, fut admis dans l'université de cette ville, où il resta jusqu'en 1745. Les troubles civils de cette époque l'obligèrent à se retirer à Dumfries. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il retourna à Édimbourg pour continuer ses études. Il y fit connaissance avec plusieurs écrivains recommandables, entre autres, avec le célèbre David Hume, qui lui montra un intérêt actif et soutenu. Un recueil de ses poésies avait été publié, pour la première fois, à Glascow, en 1745; une seconde édition in-8°. parut à Édimbourg en 1754; une troisième, in-4°., publiée par souscription, à Londres, en 1756, et précédée d'une notice sur l'auteur, par M. Spence, professeur de poésie à Oxford, le mit en état de vivre agréablement dans l'université. Il prit les ordres dans l'église d'Écosse, vers l'année 1759, et se fit de la réputation comme prédicateur. Il se maria en 1762. Il fut nommé, cette même année, ministre de Kircudbright; mais les habitants s'étant montrés prévenus contre lui, il résigna ses prétentions à cette cure, et accepta à la place une rente peu considérable. Il vint, en 1764, se fixer à Édimbourg, où il ouvrit une espèce de pension pour de jeunes élèves de l'université, dont il aidait les études. Il mourut en 1791, âgé de soixante-dix ans, et généralement estimé. C'était un homme d'un caractère et d'un esprit aimables, quoique d'un tempérament mélancolique. « Sa modestie, » dit M. Hume, dans une de ses lettres, était égale à la bonté de son » cœur et à la beauté de son génie. » Il était passionné pour la musique, et jouait assez bien de plusieurs instru-

ments. Il aimait la conversation, et y portait beaucoup de vivacité, sans jamais sortir des bornes de la modération. Ce n'est pas qu'il ne fût d'une sensibilité assez susceptible; mais ses plus vifs ressentiments se bornaient à quelques vers satiriques, qu'il brûlait d'ordinaire peu de temps après les avoir dictés. Il faisait des vers avec une prodigieuse facilité. Un de ses amis, M. Jameson, raconte que Blacklock lui avait dicté plus d'une fois, aussi vite que lui, M. Jameson, pouvait les écrire, jusqu'à trente et quarante vers, qui, assure-t-il, ne se sentaient point de la négligence ordinaire des vers improvisés. Mais si, au milieu de cette chaleur de composition, une rime, ou toute autre légère difficulté venait l'arrêter, il quittait le travail, et finissait rarement ce qu'il avait commencé avec tant d'ardeur. Ses vers sont élégants, faciles, harmonieux, animés, pleins de sensibilité, mais manquant souvent de correction; ce qu'il faut probablement attribuer à la rapidité de sa composition, peut-être aussi à l'insuffisance de sa première éducation, et à la difficulté de revoir ses écrits pour les corriger. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, outre le recueil de ses poésies, on remarque: I. *Paraclesis*, ou *Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, en deux dissertations, in-8°., 1767; II. *Deux discours sur l'esprit et les preuves du christianisme*, traduits du français de Jacques Armand, in-8°., 1768; III. *Panégyrique de la Grande-Bretagne* (pièce satirique), in-8°., 1773; IV. *Graham, ballade héroïque en 4 chants*, in-4°., 1774; V. *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté*, etc., en réponse au docteur Price, in-8°., 1776; VI. *De l'éducation des aveugles*, traduit du français de M. Haüy, et imprimé dans l'*Encyclopédie britannique*, 1783. Dans un de ses ouvrages, il prétend que la première langue a été une véritable musique. S—D.

BLACKLOE (Thomas), fut d'abord professeur de théologie au collége anglais de Douai, puis chanoine du chapitre de Londres, fondé par Bishop. C'était un homme savant, mais d'un caractère inquiet et turbulent. Il forma dans le chapitre un parti contre Richard Smith, successeur de Bishop, parce qu'il n'avait été ni pris dans le sein du chapitre, ni désigné par ce corps, intéressa le gouvernement dans sa querelle, et finit par obtenir, en 1628, l'expulsion du prélat. Après la mort de Smith, en 1657, il suscita les mêmes tracasseries à Gage, son successeur, et l'obligea de se désister de sa dignité de vicaire apostolique. Dans ces querelles, Blackloë publia plusieurs écrits qui furent condamnés par l'inquisition romaine, tels que *Sonus Buccinæ; Appendicula ad sonum Buccinæ; Tabulæ suffragales; Monumethes excantatus*, contre Robert Pugh. Il dédia, en 1660, ses *Institutiones ethicæ*, aux évêques des Pays-Bas, par un épître où il relevait leur dignité fort au-dessus des idées qu'on en avait alors, et où il représentait les jésuites comme tendants à la ruine de l'église. Les jésuites firent censurer l'ouvrage par la faculté de théologie de Douai. Blackloë est encore auteur d'un traité singulier *De medio animarum statu*, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. On lui reprocha d'y enseigner, 1°. que, lorsque l'on dit que J.-C. a été conçu par l'opération du S. Esprit, il faut l'entendre de l'opération de Dieu le Père exclusivement; 2°. que les ames qui sont dans le purgatoire n'en seront délivrées qu'au jugement dernier, et, par

conséquent, que les prières pour les morts sont inutiles; 3°. que les damnés n'éprouvent point la peine des sens; qu'ils n'ont d'autres tourments que ceux qui naissent du sentiment de leur propre perversité, et que, dans cet état, ils sont plus heureux que dans cette vie; 4°. que l'opinion de l'infaillibilité du pape est la mère de toutes les hérésies, etc. On trouve des détails curieux sur la doctrine de cet auteur dans *Blackloanæ hæresis historia et confutatio, autore Lomino.* Blackloë eut des partisans, entr'autres le docteur Holden, qui prit sa défense sur plusieurs points, et fit son apologie sur d'autres. Cependant, on ne peut le justifier d'avoir montré trop d'opiniâtreté et de passion dans sa conduite, et un certain penchant pour la nouveauté. Il avait composé, en faveur de Cromwel, un ouvrage intitulé : *De obedientiæ et gubernationis fundamentis*, qui fut condamné par le parlement de 1661. T—D.

BLACKMORE (Richard), médecin et littérateur anglais des 17e. et 18e. siècles, était fils d'un procureur. Il étudia à Oxford; il exerça quelque temps la profession de maître d'école, passa ensuite en Italie, et prit le degré de docteur en médecine à Padoue. Après avoir parcouru la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, il revint en Angleterre et s'établit à Londres, où il pratiqua avec succès la médecine. Le collége des médecins de cette ville l'admit au nombre de ses membres, et son attachement connu aux principes de la révolution, lui valut, en 1697, la place de médecin ordinaire de Guillaume III, et l'honneur d'être créé chevalier. Il fut également médecin de la reine Anne pendant les premières années de son règne. Il publia un grand nombre d'ouvrages, principalement en vers, qui furent d'abord favorablement accueillis du public; mais n'ayant pas craint d'attaquer, dans ses écrits, des hommes qui lui étaient bien supérieurs sous le rapport des talents littéraires, il fut, dès ce moment, le but commun de beaucoup de traits satiriques; son nom devint, comme celui de Chapelain en France, le synonyme de mauvais poète, et la postérité ne l'a point relevé de cette condamnation. Nous allons donner la liste de ses principaux ouvrages : I. *le Prince Arthur*, poëme héroïque en dix chants, imprimé pour la troisième fois, in-fol., en 1696; II. *le Roi Arthur*, poëme héroïque en douze chants, 1697, in-fol.; III. *Paraphrase en vers du livre de Job*, etc., 1700, in-fol.; IV. *Satire sur l'Esprit*, 1700. La publication de cette satire, où il s'élevait avec chaleur contre l'abus du talent, fut le signal d'une foule de sarcasmes lancés contre lui. On trouve, dans les œuvres de Th. Brown, plus de vingt pièces satiriques différentes, composées contre Blackmore, presque toutes à cette occasion, par Steele, Garth, Sedley, etc. V. *Essais sur différents sujets* (en prose), 1716, 2 vol. in-8°. Dans un de ces essais, intitulé *De l'art d'écrire et des Belles-Lettres*, ayant accusé Pope, dont il avait été long-temps l'ami, d'être l'auteur d'une parodie du premier psaume, ce poète irritable, devenu dès-lors son ennemi, le présenta dans sa *Dunciade* sous les formes les plus ridicules. VI. *Recueil de poésies*, 1 vol. in-8°., 1718; VII. *la Création*, poëme philosophique en sept chants : c'est le plus célèbre de ses ouvrages; il a été souvent réimprimé. Addison en parle avec admiration dans le N°. 339 du *Spectateur*; et Johnson, qui l'a fait insérer dans la collection des poètes

anglais qui porte son nom, prétend qu'il aurait suffi seul pour transmettre à la postérité le nom de l'auteur, parmi ceux des plus chers favoris de la muse anglaise; mais on croit que la couleur religieuse du sujet aura pu faire illusion à la piété d'Addison et de Johnson sur le mérite d'un poëme, où l'auteur, quoiqu'il s'élève un peu plus que dans ses autres ouvrages, se montre toujours médiocre et diffus. VIII. *Traité sur la petite vérole*, in-8°., 1722. L'auteur s'y oppose fortement à la méthode, alors nouvelle, de l'inoculation. IX. *Dissertation sur une hydropisie, et une tympanite, sur la jaunisse, la pierre et le diabètès*, Londres, 1727, in-8°. Dryden a dit de Blackmore qu'il écrivait au roulement des roues de son carosse. Sans adopter les éloges que font de ce poète Addison et Johnson, on ne peut pas le regarder comme absolument dénué de mérite et de talent. On a dit de Chapelain, que, s'il fut un mauvais poète, il fut du moins un honnête homme. Blackmore eut aussi un caractère irréprochable dans un siècle licencieux, et se montra constamment l'apôtre de la religion et de la morale. Il mourut en 1729, dans un âge avancé. X—s.

BLACKSTONE (Jean), apothicaire de Londres et botaniste, mort en 1753, a publié en latin : I. un *Fascicule des plantes* qui croissent spontanément aux environs de Harefield, dans le comté de Middlesex, Londres, 1737, in-12, de 118 pages; II. *Essai de Botanique* sur plusieurs plantes rares qui sont indigènes de l'Angleterre, avec l'indication du lieu natal, Londres, 1746, in-8°., de 106 pages; III. *Plantæ rariores Angliæ*; Londres, 1737, in-8°., avec deux planches assez bonnes. Hudson, dans sa *Flore anglaise*, avait donné, en son honneur, le nom de *Blackstonia* à un genre formé d'un démembrement de celui des gentianes; mais Linné l'ayant établi sous celui de *Chlora*, ce dernier nom a prévalu. D—P—s.

BLACKSTONE (Guillaume), célèbre jurisconsulte anglais, était né à Londres en 1723; il y fit ses premières études, et fut envoyé, en 1738, à l'université d'Oxford, où il se distingua par son application et par des dispositions peu communes. Il montra même du goût et du talent pour la poésie et pour les beaux-arts. A l'âge de vingt ans, il composa pour son propre usage un *Traité sur les éléments de l'architecture*, qui étonna ses maîtres, mais qui n'a point été publié. Malgré le penchant qui le portait vers les objets de la littérature classique, il y renonça de bonne heure pour se livrer à l'étude des lois, carrière qui, en Angleterre, mène sûrement ceux qui s'y distinguent, aux honneurs et à la fortune. Il publia alors une pièce de vers, intitulée : *les Adieux du légiste aux muses*, qui mérita les suffrages des connaisseurs, et qu'on lit encore avec plaisir comme un petit ouvrage écrit avec élégance, et de très bon goût. Blackstone se livra sans distraction aux études qu'exigeait l'état qu'il avait embrassé. Il commença à suivre le barreau en 1746; mais comme il ne possédait point le genre d'éloquence improvisée, qui donne de la popularité au talent de l'avocat, son avancement dans cette carrière ne fut pas rapide. Découragé par le peu de succès qu'il obtint dans les sept premières années de sa pratique, il se détermina à quitter le barreau de Londres pour se retirer à Oxford, où il avait pris le degré de docteur, et où il obtint une place d'associé dans un collége. Le système d'éducation qu'on suit dans les universités d'Angleterre ayant été établi dans

des temps d'ignorance et de superstition, où l'on n'avait pour but que l'instruction des ecclésiastiques catholiques, on n'y avait fait aucune fondation pour l'enseignement des lois constitutionnelles et civiles du pays; et, par une suite de l'esprit de routine et d'insouciance qui caractérise les établissements anciens et richement pourvus, l'oubli d'une branche d'enseignement si importante subsistait encore, quoique depuis long-temps les universités eussent cessé d'être exclusivement destinées à l'instruction des ecclésiastiques, et qu'elles fussent devenues des centres d'éducation générale. Blackstone se proposa de remédier à ce défaut, en faisant un cours de leçons publiques sur la constitution et les lois d'Angleterre. Ce cours, commencé en 1753, attira une grande affluence d'auditeurs, et se répéta plusieurs années de suite, avec un succès qui honorait à la fois et le savant professeur qui en avait conçu le plan, et l'université qui l'avait encouragé. Cette heureuse innovation eut promptement des effets salutaires. Elle inspira à un savant jurisconsulte, M. Viner, l'idée de laisser, par son testament, une somme considérable destinée à fonder une chaire pour l'enseignement du droit commun. Le fondateur étant mort au mois d'octobre 1758, son plan fut mis à exécution sans délai, et Blackstone fut choisi à l'unanimité pour remplir la nouvelle chaire. Dans le même mois, il prononça, devant les chefs de l'université, un discours qui devait servir d'introduction à son cours, et qui obtint les suffrages de tous ses auditeurs. Les leçons qu'il donna dans ses cours, pendant une assez longue suite d'années, formèrent les matériaux du grand ouvrage qui a fait sa réputation, et qu'il intitula : *Commentaires sur les lois d'Angleterre*. Il en publia, en 1765, un premier volume, qui fut suivi de trois autres. Aucun ouvrage de ce genre n'avait été aussi généralement lu et estimé en Angleterre. L'auteur n'y est pas seulement jurisconsulte; il ne s'y borne pas à recueillir les lois, à en rappeler l'origine, et à en donner une interprétation claire et précise; il remonte aux principes de la législation, il entre dans l'esprit des lois, il en discute les effets, et, dans cette grande entreprise, il traite la jurisprudence en philosophe, relève les connaissances positives par des vues générales, et joint à la solidité du fond le mérite d'un style correct sans sécheresse, et élégant sans affectation. Mais nous devons ajouter que la partie philosophique et politique des *Commentaires* n'est pas celle qui a mérité le plus d'éloges à l'auteur, même parmi ses compatriotes. Dans la considération des principes généraux qui doivent diriger la composition des lois, Blackstone est bien loin de s'élever à la hauteur des vues de Montesquieu, qu'il admire cependant, et qu'il cherche à imiter, mais qu'il ne peut égaler. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été réimprimés plusieurs fois, in-4°. et in-8°., avec des corrections et des additions successives, qui rendent les dernières éditions préférables aux premières. Aux quatre volumes des *Commentaires*, on en joint d'ordinaire un cinquième, composé de plusieurs traités relatifs à l'histoire de la jurisprudence anglaise. Blackstone a publié encore quelques écrits moins considérables sur différentes questions de droit, mais qui ont peu d'intérêt hors des îles Britanniques. Le mérite et le succès de ces différents ouvrages servirent à la fortune comme à la réputation de l'auteur. Il obtint plusieurs places honorables

et lucratives, et il en refusa quelques-unes. Il exerça jusqu'à sa mort celle de juge au tribunal des *Plaids-communs*. En 1761, il avait été élu membre de la chambre des communes, où il siégea pendant plusieurs parlements; mais il y parla peu, et n'y exerça aucune influence. On a remarqué en Angleterre que très peu d'hommes de loi, de ceux même qui ont eu la plus grande réputation, se sont distingués au parlement, soit comme politiques, soit comme orateurs. L'éloquence parlementaire demande un autre genre de talent que celle du barreau; et d'ailleurs la fonction de juge, comme celle d'avocat, fait contracter, à ceux qui en font leur état, un degré de respect pour le sens littéral et l'application positive de la loi, qui paraît peu compatible avec les vues plus libres et plus étendues qui forment l'esprit de législation. La vie sédentaire et trop laborieuse que mena Blackstone altéra sa santé de bonne heure: il mourut d'hydropisie le 4 février 1780. La bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, et la sagesse de sa conduite lui procurèrent une considération personnelle égale à l'estime que méritaient ses talents et ses travaux. Il donna un exemple digne d'être proposé pour modèle à tous ceux qui écrivent. Ses ouvrages furent censurés, et ses opinions attaquées par différents écrivains, et quelquefois avec justice. Blackstone ne répondit à aucun de ses adversaires; mais il corrigea les erreurs qu'une critique éclairée fit observer dans ses ouvrages. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été traduits en français, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°., mais défigurés par beaucoup de contre-sens, et mutilés dans des choses essentielles. La partie qui concerne la justice criminelle a été traduite plus exactement par l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-8°., et par M. Verninac de St.-Maur, sous le titre de *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone sur les lois anglaises, précédées d'un discours*, 1790, in-8°.

S—D.

BLACKWALL (Antoine), ecclésiastique et savant critique anglais du 18e. siècle, natif du comté de Derby, étudia à l'université de Cambridge, et devint maître d'école à Derby. Il commença à se faire connaître en 1706, par une édition in-8°. des *Sentences morales de Théognis*, avec une nouvelle version latine, des notes et des corrections. Il publia en 1718, en un vol. in-12, une *Introduction aux classiques*, qui obtint, dans le temps, une grande réputation, mais qui a été surpassée depuis par des traités du même genre, écrits dans un esprit plus philosophique. Il vint s'établir, en 1722, à Market-Bosworth, dans le comté de Leicester, où il continua de se dévouer à l'instruction de la jeunesse. Ce fut en 1725 que parut le plus connu de ses ouvrages: *Les classiques sacrés défendus et éclaircis*; une seconde édition fut publiée en 1728, et un second volume fut imprimé après sa mort, en 1731. L'auteur s'attache à démontrer que la plupart des expressions et des phrases qui ont été critiquées comme des barbarismes dans les écrivains du *Nouveau Testament*, ont été employées par les meilleurs auteurs classiques. Il attribue une partie des défauts qu'on leur reproche à des fautes de traducteur. Cet ouvrage, très estimé des théologiens, a été regardé par quelques savants critiques comme plus édifiant que solide. Chr. Wollius en a publié à Leipzig, en 1736, une traduction latine. On a aussi de Blackwall une grammaire latine qu'il avait

composée pour l'usage de ses écoliers, et qui a été imprimée sans nom d'auteur. Il avait, dit-on, beaucoup de talent comme instituteur, et il a formé d'excellents élèves, parmi lesquels on cite Richard Dawes, auteur des *Miscellanea critica*. Il mourut en 1730, âgé de cinquante-six ans. X—s.

BLACKWELL (George), né en 1545 dans le comté de Middlesex, s'acquit une brillante réputation dans le cours de ses études, d'abord au collége de la Trinité à Oxford, puis à celui des Anglais à Douai. Depuis la mort du cardinal Alan, l'église catholique d'Angleterre était tombée sous la domination des jésuites; il en était résulté une funeste division entre le clergé séculier et le clergé régulier. Cette division ne pouvait se terminer que par le rétablissement du gouvernement épiscopal, que sollicitaient les séculiers, et auquel les réguliers s'opposaient fortement. Le jésuite Parsons, recteur du collége anglais de Rome, fit préférer l'établissement d'un simple archiprêtre, qui serait moins indépendant de la société qu'un évêque; et Blackwell, créature des jésuites, lui parut le personnage le plus propre à remplir ce poste. Il fut donc nommé, en 1598, avec des pouvoirs qui le rendaient chef de tout le clergé séculier et régulier. Sa commission fut attaquée par un appel au St.-Siége, et confirmée par le pape. Il se laissa gouverner par le fameux Garnet, provincial des jésuites, et lança des interdits contre ses adversaires. Ces abus d'autorité furent portés si loin, que Clément VIII, sur un nouvel appel, se vit obligé de restreindre ses pouvoirs, et de lui défendre de se conduire par les conseils des jésuites (*Voy.* Bishop). La conduite de Blackwell, dans l'affaire du serment d'allégeance, lui fit plus d'honneur, et le brouilla avec ses protecteurs. Il adressa, en 1605, aux catholiques d'Angleterre, à l'occasion de la conjuration des poudres, une lettre pastorale, pour leur déclarer que toute atteinte portée au roi, à la famille royale et à ses ministres, était un scandale public digne des censures de l'église, et un péché grave contre les commandements de Dieu. Quelque temps après, Jacques Ier. exigea des catholiques le serment d'allégeance, approuvé depuis par soixante docteurs de Sorbonne, et défendu par Bossuet, comme ne contenant rien qui pût compromettre la conscience. Ce serment excita une grande fermentation parmi les catholiques. Blackwell, après plusieurs conférences avec Bauckroft, archevêque de Cantorbéri, qui en avait rédigé la formule, se détermina à le prêter, et son exemple entraîna la plus saine partie des catholiques à en faire autant. Il soutint sa démarche, d'abord par une lettre circulaire, puis par un mandement. Paul V, confondant le serment d'allégeance avec celui de suprématie, le proscrivit. On a imprimé à Rouen la *Relatio turbarum Jesuitarum Anglorum cum G. Blackvellio*, in-4°., sans date. Bellarmin, qui était en liaison avec Blackwell, lui écrivit pour l'engager à se rétracter; sur son refus, il fut destitué de sa dignité d'archiprêtre, et mourut subitement le 13 janvier 1613. Outre les écrits dont nous avons parlé, on a encore de lui: I. une *Lettre au cardinal Cajetan, en faveur des jésuites anglais*, 1596; II. des *Réponses aux interrogatoires qu'il avait subis en prison*, 1607, in-4°.; III. *Epistolæ ad Anglos pontificios*, Londres, 1609, in-4°.; IV. *Epistolæ ad card. Bellarminum*; V. différentes pièces au sujet de sa dispute avec le clergé séculier, concernant sa juridiction d'archi-

prêtre. On conserve en manuscrit, à la bibliothèque Bodléienne, un *Traité contre la dissimulation et le mensonge*; qui porte son nom, mais qu'on croit être de Tresham. T—D.

BLACKWELL (ALEXANDRE), né à Aberdeen en Écosse, étudia pendant quelque temps la médecine à Édimbourg, et se rendit à Londres, où il fut correcteur d'imprimerie. S'étant attaché à un marchand qui avait de la fortune, il épousa sa fille, et se trouva dans l'aisance; mais peu après, il parcourut la Hollande et la France, et dissipa la dot de sa femme. Elle lui était cependant restée très attachée, et le reçut, après trois ans d'absence, avec une tendresse dont il ne s'était pas rendu digne. Fixé de nouveau à Londres, il établit une imprimerie; mais la corporation des imprimeurs le força de renoncer à cette entreprise. Il contracta des dettes, et fut mis en prison; sa femme, qui avait du talent pour le dessin et la peinture, prit la résolution de dessiner et de peindre des plantes médicinales, et gagna de quoi payer les créanciers de son mari. Encouragée par Sloane, Méad et d'autres savants, elle alla se loger à Chelséa, près du jardin de la société des Apothicaires. Rand, célèbre pharmacien, directeur de ce jardin, lui donna toutes les facilités pour réussir dans ce travail. Elle réunit tous ses dessins, les grava et coloria elle-même les épreuves. L'ouvrage commença à paraître en 1737, et fut terminé en 1739. Il porte le titre de *Curious herbal* (*Herbier curieux*), Londres, 1737, 2 vol. in-fol., contenant cinq cents planches, représentant autant de plantes; elles sont enluminées. Blackwell, pour augmenter le mérite du travail de sa femme, joignit les noms des plantes en plusieurs langues, et en indiqua l'usage dans la pharmacie. En même temps, il s'était appliqué à l'économie rurale, et il publia, en 1741, un ouvrage sur la manière de faire valoir les terres incultes et stériles, de dessécher les marais. Cet ouvrage ayant été recommandé en Suède par le ministre de cette puissance à Londres, Blackwell fut appelé à Stockholm par le gouvernement suédois, qui le chargea de faire les essais de sa méthode, et il dessécha des marais. Il eut peu après le bonheur de guérir le roi Frédéric d'une maladie grave, ce qui augmenta la considération dont il jouissait. Sa femme allait se mettre en route pour le joindre et s'établir avec lui en Suède, lorsqu'elle apprit qu'il venait de périr sur l'échafaud, le 9 août 1746. On avait formé le projet de changer l'ordre de la succession établi par les états, en 1743, en faveur d'Adolphe-Frédéric et de ses descendants. Blackwell reçut, à ce sujet, d'Angleterre, des propositions qui flattèrent son ambition et sa cupidité; mais il fut dénoncé aux états assemblés en 1746, mis à la question, et condamné à avoir la tête tranchée. Un négociant de Gothembourg, convaincu de complicité, subit la même sentence, et plusieurs sénateurs soupçonnés perdirent leurs places. Après son supplice parut: *Copie originale d'une lettre d'un négociant de Stockholm à son correspondant à Londres, contenant un exposé impartial du complot, du procès et du caractère d'Alexandre Blackwell, avec l'examen de sa conduite*, etc. On n'a publié aucun détail sur ce que devint depuis son infortunée et intéressante compagne, plus recommandable par son attachement à son époux, par ses talents et par son travail, que par les services réels que son *Curious herbal* a rendus à la botanique; mais, à l'époque

où il parut, on n'avait encore aucun ouvrage aussi complet et aussi bien exécuté. C'est sous le nom de cette dame, Elisabeth Blackwel, que cet ouvrage est cité par les botanistes. Commerson a dédié à sa mémoire un genre de plantes, et l'a nommé *Blackwellia*; il y comprend de très beaux arbres de l'île de France, que M. de Jussieu a réunis à la famille des rosacées. Le docteur Trew fit faire une traduction allemande de l'*Herbier* de mistriss Blackwell, et l'enrichit de manière qu'il est devenu un nouvel ouvrage, quoiqu'il porte le titre de *Herbarium Blacwellianum*. Cette nouvelle édition, dont le texte est en latin et en allemand, parut à Nuremberg, de 1750 à 1760, 6 vol. in-fol., et contient six centuries de planches coloriées. On a publié à Leipzig, 1794, in-8°., *Nomenclator Linnæanus in Blackvellianum herbarium per C. G. Groening*. D—P—s.

BLACKWELL (Thomas), auteur écossais, né à Aberdéen en 1701, étudia au *collége Maréchal* de cette ville, où il obtint, en 1723, la place de professeur de langue grecque, qu'il remplit jusqu'à sa mort avec autant de zèle que de succès. Il publia à Londres, en 1735, en un vol. in-8°., et sous le voile de l'anonyme, des *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*. Cet ouvrage a pour objet d'expliquer la supériorité d'Homère sur tous les poètes qui l'ont précédé et suivi, par les circonstances physiques et morales qui ont excité et favorisé son génie. On y trouve beaucoup d'observations ingénieuses et de détails curieux, quelquefois étrangers, ou du moins peu liés à son objet; mais ce n'en est pas moins une lecture intéressante, et même instructive. Le docteur Bentley disait de ces Recherches : « Quand je me » suis trouvé au milieu du livre, j'en » avais oublié le commencement; et » lorsque j'en eus achevé la lecture, » j'avais oublié le tout. » C'est cependant le meilleur ouvrage de Blackwell. Il fut réimprimé en 1736, et suivi, peu de temps après, d'un volume de *Pièces justificatives* qui ne sont qu'une suite de traductions des notes grecques, latines, espagnoles, italiennes et françaises insérées dans le livre original. M. Quatremère-Roissy a traduit en français les *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, an VII (1799), in-8°. Blackwell publia en 1748, également sans nom d'auteur, les *Lettres concernant la mythologie*, écrites avec aussi peu de suite et de méthode que le précédent ouvrage: on y trouve des vues nouvelles et souvent hasardées sur les fables de l'antiquité; ces lettres ont été traduites en français par Eidous, 1771, in-12; 1779, 2 volumes in-12. Ce fut en 1753 que fut publié in-4°. le premier volume de ses *Mémoires de la cour d'Auguste*; le second parut en 1755, et le troisième après sa mort, en 1764, continué par Jean Mils. Ces mémoires eurent beaucoup de succès en Angleterre, et furent réimprimés plusieurs fois; Feutry en donna une traduction française, abrégée et peu exacte, 1768, 3 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'esprit, d'originalité et d'érudition, mais avec plus de désordre encore qu'il n'en a mis dans son premier ouvrage; il y affecte de plus un certain ton d'élégance et de légèreté, qui, pour éviter l'air de la pédanterie, tombe dans l'excès contraire, et devient un peu ridicule. Avant d'en venir au tableau de la cour d'Auguste, l'auteur remonte jusqu'à Énée pour trouver l'origine des Romains. Il descend à Romulus, et suit, par degrés, les progrès et les

variations du gouvernement romain jusqu'au règne d'Auguste; mais il n'y arrive pas sans se livrer à des digressions bien étrangères à son sujet. On est fort étonné de rencontrer, chemin faisant, une comparaison des lois romaines avec les lois anglaises; on l'est encore bien plus de trouver ensuite un parallèle de la nation française avec la république de Venise, et plus loin encore un tableau abrégé des guerres de l'Europe, depuis Charles-Quint jusqu'à Louis XIV. Ce n'est qu'à la fin d'un volume assez gros qu'on entame l'histoire d'Auguste. Malgré les observations savantes, les vues ingénieuses et les détails curieux qui satisfont l'esprit et soutiennent l'attention dans l'ouvrage de Blackwell, la lecture en est fatigante. L'art de composer un livre, cet art de ne dire que ce qu'il faut, où il faut et comme il faut, est bien peu connu, et moins peut-être des Anglais que des autres nations, parce que l'indépendance de l'esprit leur est plus chère que la méthode. En 1757, Blackwell fut attaqué d'une espèce de consomption qui avait, dit-on, pour principe un excès de sobriété; on lui conseilla de voyager, mais il ne put aller plus loin qu'Édimbourg, où il mourut en 1757, dans la 56ᵉ. année de son âge, emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes. Admirateur enthousiaste de la langue et de la littérature grecques, il en avait ranimé le goût et l'étude dans l'université dont il avait la direction, et il y avait formé des élèves qui se sont fait un nom dans les lettres, et à la tête desquels on peut mettre le docteur Beattie. Il joignait à ses talents et à ses grandes connaissances, de la bonté et de la dignité de caractère; mais ces excellentes qualités étaient un peu déparées par quelques affectations dans le ton et dans les manières, qui prêtaient au ridicule. Il portait, par exemple, des souliers comme on les faisait du temps de la reine Anne, et il était d'ordinaire d'une négligence extrême dans ses vêtements. Il ne paraît pas cependant que ces singularités aient affaibli l'influence de ses leçons et de son autorité. S—D.

BLACKWOOD (Adam), né à Dumferling, en Écosse, en 1539, d'une noble et ancienne famille d'Écosse, étudia à Paris sous Turnèbe et Dorat. Après la mort de Robert Reid, son grand-oncle, évêque des Orcades, chef du parlement d'Écosse, et qui avait été successivement ambassadeur à Rome, en Angleterre et en France, il alla dans son pays, recueillir les débris de sa fortune, d'où les troubles de religion l'obligèrent bientôt de repasser en France. Marie, reine d'Écosse, et douairière du Poitou, qu'elle possédait par engagement, le fit conseiller au présidial de Poitiers. Il devint, dans la suite, conseiller secret de cette princesse, passa et repassa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et mourut à Poitiers en 1613. Ses œuvres latines et françaises furent publiées par les soins de Gabriel Naudé, chez Cramoisy, 1644, in-4°. On y trouve, I. *Adversùs Georgii Buchanani dialogum de jure regni apud Scotos, pro regibus apologia*, ouvrage bien écrit, savant, où l'on voit que l'auteur était également habile dans la jurisprudence, la théologie, l'histoire et la politique. C'est ce qu'il a fait de mieux. II. *De vinculo religionis et imperii.* Il y attaque vivement le fameux traité de Richer, *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*; il soutient le pouvoir absolu et l'indépendance des rois. Cependant, on l'accusa

d'y avoir inséré des principes de tyrannicide : il se récria fortement sur ce point, dans une apologie qui forme la 3e. partie de ce traité, où il fait voir combien il avait eu à souffrir des fureurs de la ligue. Le style de cet ouvrage est beau, mais sur le ton déclamateur ; il y a trop de digressions, quelques contradictions, et peu de liaison dans les principes. III. Des *Poésies latines*, parmi lesquelles on distingue l'*Apothéose de Charles IX*, qui offre de l'imagination et de beaux vers. IV. La *Relation du martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse*, Anvers, 1588, in-8°., ouvrage écrit avec chaleur, et même avec l'amertume que lui devaient inspirer les traitements cruels et injustes qu'on avait fait souffrir à sa souveraine. Blackwood excite tous les rois de l'Europe à venger sa mort, et va même jusqu'à leur déclarer que, s'ils ne prennent ce parti, ils sont indignes de régner. Les bienfaits qu'il avait reçus de Marie, et la confiance dont elle l'avait honoré, doivent lui faire pardonner ses déclamations outrées contre la reine Élisabeth. Il a encore fait quelques autres pièces de peu d'importance. — Henri BLACKWOOD, son neveu, né à Paris, professeur en médecine et en chirurgie au collége Royal, mort à Rouen le 17 octobre 1634, était un homme de beaucoup de talent, mais très inconstant, philosophe, orateur, médecin, soldat, courtisan, voyageur, et intrigant dans tous ces états. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, les *Pronostics d'Hippocrate*, traduits en latin, Paris, 1625, in-24. T—D.

BLADEN (MARTIN), auteur anglais qui vivait du temps de la reine Anne, et qui avait été lieutenant-colonel sous le duc de Marlborough, auquel il a dédié une Traduction des *Commentaires de César*, encore estimée en Angleterre. Il figura dans cinq parlements, et fut fait, en 1714, contrôleur de la monnaie, et en 1717, un des lords commissaires du commerce et des plantations. Il fut nommé, la même année, envoyé extraordinaire près la cour d'Espagne, mais il refusa cette place. Il mourut en 1746. On a encore de lui deux mauvaises pièces de théâtre, imprimées en 1705, sans son consentement : *Orphée et Euridice*, opéra, et *Solon*, tragi-comédie. X—s.

BLÆSUS (C. SEMPRONIUS), fut nommé consul avec Cn. Servilius Cæpio, lors de la première guerre punique, l'an 501 de Rome. Ils firent voile pour la Sicile avec une flotte de deux cent soixante galères, et parurent à la hauteur de Lilybée. La force de la place et de sa garnison les empêcha d'en former le siége, et ils allèrent ravager quelques parties de la côte d'Afrique. Revenant chargés de butin, ils manquèrent de perdre toute leur flotte à l'île des Lotophages ; et quand ils arrivèrent au cap Palinure, une tempête coula à fond jusqu'à cent soixante galères, et un grand nombre de bâtiments de transport. Les Romains, au lieu d'attribuer cette perte à leur inexpérience dans la marine, crurent que les dieux ne voulaient pas qu'ils eussent l'empire de la mer, et le sénat décréta qu'on n'entretiendrait plus qu'une flotte de cinquante galères. Blæsus obtint ensuite les honneurs du triomphe ; mais on ne les accorda point à son collègue, qui cependant avait fait avec lui toute la campagne. Les historiens n'expliquent point les motifs de cette différence. Neuf années plus tard, Blæsus fut créé consul pour la seconde fois, avec A. Manlius Torquatus. Ils eurent ordre de continuer le siége de Lilybée, et de faire les

plus grands efforts pour s'emparer de cette place; mais l'habileté d'Amilcar Barcas rendit leurs efforts inutiles. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus de Blæsus. D—T.

BLAEUW (GUILLAUME), imprimeur, éditeur et auteur de cartes géographiques, né à Amsterdam, en 1571, et mort dans la même ville, le 21 oct. 1638, âgé de soixante-sept ans. Disciple et ami de Tycho-Brahé, il savait faire de bonnes observations astronomiques qu'il appliquait à ses cartes géographiques; il essaya même de mesurer un arc du méridien entre le Texel et la Meuse. Il payait généreusement des savants et des géographes, pour lui composer des cartes originales, qu'il faisait graver avec soin et avec toute l'élégance qu'admettait l'état des arts dans son siècle. Quelque instruit qu'il fût, il ne pouvait cependant juger de l'exactitude des cartes que d'après les relations encore très incomplètes et incertaines des voyageurs; aussi son *Grand Atlas géographique*, ou *Theatrum mundi*, 1663-67, en 14 vol. in-fol., y compris les cartes célestes et hydrographiques, est aujourd'hui plus recherché comme un beau monument de calcographie que comme un guide utile. Les riches détails des cartes de la Hollande intéressent encore. On a de G. Blaeuw: *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*, Amsterdam, 1642, in-4°.; 1669, in-4°. Il y a dans les productions de Blaeuw un degré de netteté auquel ses successeurs n'ont pas toujours su atteindre. Un incendie, qui détruisit l'édition de cet atlas, a contribué à le rendre rare, et par conséquent recherché. Blaeuw a aussi donné un *Theatrum urbium et munimentorum*, ou *Atlas de plans de villes et de forteresses*. Le *Dictionnaire historique et critique* de M. Prudhomme le confond avec *Jansson*. M—B—N.

BLAEUW (JEAN), imprimeur, éditeur et auteur des cartes géographiques, fils du précédent. Il était collaborateur de son père pour les deux premiers volumes du *Theatrum mundi*; après la mort du père, il publia, conjointement avec son frère Cornelis, le troisième. Cornelis étant mort très jeune, Jean donna seul les volumes suivants. C'est des presses de Blaeuw que sont sorties tant de belles éditions des auteurs classiques, éditions qui ne le cèdent en élégance qu'aux Elzevirs. On a le catalogue des livres publiés par J. Blaeuw, Amsterdam, 1659, in-8°., et deux autres comprenant aussi les cartes géographiques et sphères, 1655, 1661, in-8°. On a de Jean: I. *Novum ac magnum theatrum civitatum totius Belgii*, 1649, 2 vol. in-fol.; II. *Théâtre d'Italie* (dressé sur ses dessins), Amsterdam, 1704, in-fol., 4 vol.; la Haye, 1724, 4 vol. L'original latin est de 1663, 2 vol. in-fol. III. *Théâtre du Piémont et de la Savoie*, traduit par Jacques Bernard, la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. — BLAEUW (Cornelis), son frère, homme de grand talent, dit G. J. Vossius, qui était l'ami de toute la famille, était mort avant l'an 1650, puisque Vossius regrette sa mort dans son ouvrage *De scientiis mathematicis*, publié à cette époque. Cependant, le *Dictionnaire historique* de M. Prudhomme le fait encore vivre en 1663. M—B—N.

BLAGRAVE (JEAN), savant mathématicien anglais, naquit vers le milieu du 16°. siècle, dans le comté de Berk, et étudia à Reading et à l'université d'Oxford. Il se retira ensuite à Southcote-Lodge, où il passa le reste de sa vie dans l'étude et la méditation. Il a composé, sur les mathématiques,

plusieurs ouvrages, ayant pour objet de rendre l'étude de cette science plus facile et plus générale. Il mourut à Reading, le 9 août 1611, et fut enterré dans l'église de St.-Laurent, où on lui a élevé un très beau monument. Il fut après sa mort, comme pendant sa vie, le bienfaiteur des pauvres et celui de sa famille. N'ayant jamais été marié, et par le testament de son père, ayant la disposition des biens de sa famille pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, à compter de l'année 1591, il légua à chacun des enfants et descendants de ses trois frères, pendant cet espace de temps la somme de 50 l. st., qui leur serait payée lorsqu'ils auraient vingt-six ans; il calcula sa donation avec tant d'exactitude, que près de quatre-vingt de ses neveux en recueillirent le produit. Parmi d'autres charités, il laissa 10 liv. sterl. pour être distribuées de la manière suivante: le vendredi saint, les marguilliers de chacune des trois paroisses de Reading doivent envoyer à l'Hôtel-de-Ville *une fille vertueuse qui ait vécu cinq ans avec son maître*; là, en présence des magistrats, ces trois filles vertueuses tireront aux dés pour les 10 livres. Les deux filles qui n'auront rien eu seront renvoyées l'année suivante avec une troisième, et de même la troisième année, jusqu'à ce que chacune ait tiré trois fois pour le prix. Les ouvrages de Blagrave sont: I. *Bijou mathématique*, etc., Londres, 1582 ou 1585, in-fol.; II. *De la construction et de l'usage du bâton familier, ainsi nommé, parce qu'il peut servir également pour se promener et mesurer géométriquement toutes les hauteurs*, Londres, 1590, in-4°.; III. *Astrolabium Uranicum generale; consolation et récréation nécessaire et agréable pour les navigateurs dans leurs longs voyages; contenant l'usage d'un astrolabe*, etc., Londres, 1596, in-4°.; IV. *l'Art de faire des cadrans solaires*, en 2 parties, Londres, 1609, in-4°. X—s.

BLAIR (Jean), auteur écossais et chapelain du fameux chevalier Wallace, avait été le témoin de presque tous les exploits de ce guerrier, dont la mort a imprimé une tache ineffaçable sur la mémoire du roi d'Angleterre Édouard Ier. Après la bataille de Bannockburn, en 1312, Thomas Randolph, comte de Murray, appela Blair auprès de lui, et lui fit obtenir une cure, où il passa le reste de ses jours dans la retraite et l'aisance. Il mourut sous le règne de Robert Bruce, laissant un poëme latin sur la mort de Wallace, dont Hume a donné une belle traduction dans son *Histoire des Douglas*. Il avait aussi écrit en latin les mémoires de son héros; mais le temps a détruit cet ouvrage, qui aurait pu jeter le plus grand jour sur l'histoire d'une époque très remarquable. On n'en a conservé qu'un fragment imparfait et inexact, qui a été publié avec un commentaire, par sir Robert Sibbald. X—s.

BLAIR (Robert), poëte écossais, né à Édimbourg en 1699, étudia dans l'université de cette ville. Il fit ensuite le tour de l'Europe, entra dans les ordres, et obtint une petite cure dans le *Lothian oriental*. Il mourut en 1746, dans la 47e. année de son âge. Il avait du talent comme prédicateur et comme poëte, et y joignait des connaissances étendues sur l'histoire naturelle et la physique. On ne connaît guère d'autre ouvrage de lui qu'un poëme d'une couleur morale et religieuse, intitulé: le *Tombeau*, Londres, 1743; Édimbourg, 1747; très souvent réimprimé depuis, notamment en 1786, suivi de l'élégie de Gray *sur un cimetière de*

campagne, et accompagné de notes par G. Wright. Ce poëme, consacré à la mémoire de M. Law Elvingston, professeur de philosophie morale à Édimbourg, dont Blair avait épousé la fille, est fort estimé en Angleterre. « C'est sans contredit, dit un critique » anglais (Pinkerton), le meilleur » poëme en vers blancs, qui ait paru » depuis Milton. » Blair avait fait aussi des recherches et des expériences sur l'optique, et beaucoup d'observations microscopiques. X—s.

BLAIR (PATRICE), médecin écossais, né à Dondée, vers la fin du 17e. siècle, a publié sur la botanique des ouvrages importants, quoique peu volumineux. Il est mort à Boston, dans le comté de Lincoln, vers 1728. Ce savant exerça la médecine et la chirurgie à Dondée. Il se fit connaître en 1706 par la dissection d'un éléphant qui était mort dans les environs, dont il fit le sujet de deux mémoires à la société royale de Londres : *Ostéographie de l'éléphant*, etc. (*Transact. philosoph.*, vol. XXVII), et *Mémoire sur l'organe auditif de l'éléphant* (*Transact. philosoph.*, vol. XXX), et un autre sur *l'amianthe ou asbeste trouvée en Écosse* (*ibid.*, vol. XXVII). Son attachement à la maison des Stuarts lui attira quelques désagréments : c'est ainsi qu'en 1715, lors de la rébellion, il fut mis en prison, comme homme suspect. Il se retira par la suite à Londres, et fut reçu membre de la société royale. Il publia, en 1718, un volume de *Mélanges et Observations sur la pratique de la medecine, de l'anatomie et de la chirurgie, avec des remarques sur la botanique*, in-8°. Dans la troisième remarque, il expose des doutes sur ce que plusieurs auteurs, et entr'autres Dale, avaient avancé que les plantes congénères avaient des vertus analogues; il cite l'exemple de la cynoglosse; dans la septième, il donne plusieurs exemples de plantes vénéneuses. Cela prouve que les généralités, qui sont fondées sur la théorie de la botanique, peuvent être quelquefois démontrées fausses et nuisibles dans la pratique de la médecine. Dans la quatrième remarque, il décrit des plantes qu'il avait découvertes en Angleterre, et qui n'y avaient pas encore été observées. En 1720, il publia un autre ouvrage sous le titre d'*Essai de botanique*, in-8°., contenant deux parties; la première traite de la structure des fleurs, de la fructification des plantes et de leur distribution méthodique; la seconde, de la génération des plantes et de leur sexe, de la nutrition des plantes et de la circulation de la sève, suivant les saisons, analogue à celle du sang des animaux, avec plusieurs remarques et quelques découvertes. L'ouvrage est divisé en cinq Essais; dans le premier se trouve l'anatomie complète de la fleur; dans le second, celle du fruit, expliquée par de bonnes figures; le troisième fait connaître les différentes méthodes qui avaient paru jusqu'alors, avec des remarques critiques. Blair expose assez bien les efforts que l'on avait faits pour classer les plantes; mais il montre beaucoup de partialité dans la manière d'estimer les travaux des divers auteurs. Comme Écossais, il met Morison au premier rang, et lui sacrifie Rai; et, comme Anglais, il met celui-ci au-dessus de Tournefort. Dans le quatrième Essai, se trouve concentré tout ce que l'on avait découvert ou observé jusqu'alors sur le sexe des plantes, et nulle part cette découverte importante n'est exposée avec plus de clarté. Enfin, le cinquième contient des vues neuves sur la nutrition et l'accroisse-

ment des végétaux. Blair fit paraître plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*. Après un court séjour dans la capitale, il se retira à Boston dans le comté de Lincoln, où il exerça la médecine le reste de sa vie; il y travailla à un ouvrage qui parut par livraisons, sous ce titre : *Pharmaco - Botanologie*, etc., ou *Dissertation alphabétique et classique de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne et de celles qui sont cultivées dans le Jardin du nouveau Dispensaire de Londres*, 7 décades, in-4°., Londres, 1723 à 1728, qui est vraisemblablement l'époque de sa mort; il en est resté à la lettre H. Outre les plantes médicinales et communes, il en décrit quelques-unes qu'il avait observées le premier en Angleterre. Blair a été utile à la botanique, et surtout à la physiologie végétale, par la manière dont il a exposé les travaux de ses prédécesseurs. Houston lui dédia un genre nouveau, sous le nom de *blæria*; mais Linné l'ayant réuni à celui des verveines, transporta ce nom à un autre genre; il comprend plusieurs arbustes qui ont beaucoup de rapports avec les bruyères. Toutes les espèces observées jusqu'ici sont indigènes du cap de Bonne-Espérance. D—P—s.

BLAIR (JACQUES), théologien écossais, fut d'abord placé dans l'Église épiscopale d'Écosse, mais ayant éprouvé quelques dégoûts, il passa en Angleterre, vers la fin du règne de Charles II. L'évêque Compton l'envoya, en qualité de missionnaire, dans la Virginie, et le nomma ensuite son commissaire pour cette colonie. Affligé de l'état de cette contrée par rapport aux moyens d'instruction, il forma le projet de fonder à Williamsburgh, qui en est la capitale, un collége pour la propagation des lumières et de l'Évangile. Il proposa à cet effet une souscription volontaire, vint en Angleterre, en 1693, pour solliciter l'affaire à la cour, et obtint de Guillaume III des lettres-patentes pour l'établissement et la dotation d'un collége qui devait porter le nom de *Collége de Guillaume et de Marie*. Blair occupa pendant cinquante ans la place de principal de ce collége, et fut en outre recteur de Williamsburgh et président du conseil de la colonie. Il mourut en 1743, dans un âge avancé. On a de lui : *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne*, etc., en plusieurs sermons et discours, Londres, 1742, 4 vol. in-8°., réimprimée depuis. X—s.

BLAIR (JEAN), savant chronologiste écossais, fut élevé à Édimbourg, et vint ensuite à Londres, où il fut d'abord sous-maître dans une école. En 1754, il publia *la Chronologie et l'Histoire du monde, depuis la création jusqu'à l'année de Jésus-Christ* 1753, *exposées dans cinquante-six tables, dont quatre ne sont qu'une introduction, et contiennent les siècles antérieurs à la première olympiade, et chacune des cinquante-deux autres présente à la fois cinquante années ou un demi-siècle*. Cet ouvrage fut publié par souscription, vu la dépense des planches gravées. La société royale de Londres admit l'auteur au nombre de ses membres en 1755, et celle des antiquaires le reçut en 1761; il donna en 1756 une seconde édition de ses *Tables chronologiques*, fut nommé, en 1757, chapelain de la princesse douairière de Galles, et, l'année suivante, précepteur, pour les mathématiques, du duc d'Yorck, qu'il accompagna, en 1763, dans ses voyages sur le continent. Il publia, en 1768, une nouvelle édi-

tion de son ouvrage, à laquelle il avait ajouté quatorze cartes de géographie ancienne et moderne pour éclaircir les tables de chronologie et d'histoire, précédée d'une dissertation sur les progrès de la géographie. La mort de son frère, officier distingué, tué glorieusement dans le mémorable combat naval de 1782, lui causa tant de chagrin qu'il mourut peu de temps après. Ses *Tables chronologiques*, dont la dernière édition anglaise est de Londres, 1790, in-folio., sont très estimées, quoique peu exactes, et ont été traduites en français par Chantreau, qui les a continuées jusqu'en 1795, Paris, 1795, in-4°. Ses *Leçons sur les canons de l'Ancien Testament* ont été publiées après sa mort. X—s.

BLAIR (HUGUES), naquit à Édimbourg, le 7 avril 1718. Jean Blair, son père, était un négociant considéré de cette ville. Hugues, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, fut placé, en 1730, dans la classe des humanités de l'université d'Édimbourg, pour y acquérir les connaissances exigées en Écosse de ceux qui se destinent à la prédication de l'Évangile. Durant ses premières années, il ne se distingua point par son application ni par un goût décidé pour l'étude; ce fut dans cette université que son esprit commença à se développer d'une manière remarquable. Il étudiait encore la logique, lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, dont les professeurs furent si frappés qu'ils le désignèrent, avec des marques d'approbation particulières, pour être lu publiquement à la fin de la session. Cette distinction flatteuse fit une profonde impression sur son esprit, et détermina son goût pour la belle littérature. Il montra toujours une grande prédilection pour cet ouvrage de sa jeunesse, qu'il conserva jusqu'à sa mort comme le premier titre de sa réputation. Cette réputation se répandit bientôt par le succès de ses premiers sermons, dont l'élégance, le ton noble et mesuré, l'éloquence douce et persuasive parurent destinés à faire révolution dans la manière des prédicateurs écossais, qui, à cette époque, ne cherchaient guère à se distinguer dans leurs sermons que par un mélange bizarre de trivialité et de mysticisme. Blair eut donc à braver l'usage alors établi, mais il ne lutta pas long-temps contre l'ascendant du goût régnant; il entraîna sur-le-champ les suffrages, et ses sermons furent mis au-dessus de tout ce que l'Écosse avait produit en ce genre. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collesie, dans le comté de Fife. Très peu de temps après, il échangea cette place pour celle de ministre de Cannongate à Edimbourg; et, passant successivement par des emplois toujours plus honorables, plus avantageux et plus faciles à remplir, il fut enfin nommé, en 1758, premier ministre de ce qu'on appelle *la haute Église*, l'une des plus éminentes dignités de l'Église anglicane. A peu près dans le même temps, l'université de St.-André lui conféra le titre de docteur. En 1761, il fut nommé professeur dans cette université; il y fit un *Cours de Leçons sur les principes de la composition littéraire*, le premier qui eût jamais été fait en Écosse, bien qu'Adam Smith eût pu lui en donner l'idée par un essai de ce genre, que des circonstances particulières ne lui avaient pas permis d'achever. L'entreprise de Blair fut secondée par lord Kaims, David Hume et tout ce qu'il y avait à Édimbourg de personnages distingués par leur rang ou leurs lumières. Bientôt après, le roi créa, dans l'université d'Édimbourg, une chaire de rhétorique et de

belles-lettres, dont Blair fut nommé professeur. Ses leçons que, durant vingt années, il continua tous les hivers, selon l'usage de l'université, furent suivies avec un empressement toujours croissant. Le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer est une *Dissertation critique sur les poëmes d'Ossian*, qui parut en 1763. Blair était un de ceux qui avaient le plus excité Macpherson à publier les premiers fragments de ces poëmes; il fut aussi le plus ardent à faire remplir la souscription qui mit celui-ci en état d'aller rassembler dans les montagnes d'Écosse les matériaux des poëmes publiés sous le nom d'*Ossian*. Il se déclara, comme de raison, pour leur authenticité, et en développa les beautés avec autant de goût que de talent. Son ouvrage, écrit avec beaucoup d'élégance, a eu un grand nombre d'éditions; on le trouve maintenant réuni au recueil des *Poésies d'Ossian*. En 1777, Blair fit imprimer un premier volume de ses *Sermons*. Il en avait confié le manuscrit à Strahan, l'un des libraires de Londres les plus estimés, qui lui avait d'abord conseillé de ne le pas faire imprimer, parce qu'il n'en espérait aucun succès. Cependant, Strahan voulut avoir l'opinion du fameux Samuel Jonhson, et le pria de lire un de ces sermons; Johnson, après l'avoir lu, lui répondit: « J'ai lu le premier » sermon du docteur Blair avec un » sentiment plus fort qu'une simple ap- » probation; dire qu'il est bon serait » dire trop peu. » Strahan, s'apercevant alors de sa méprise, eut le bon sens et la bonne foi d'en convenir, et écrivit à Blair, en lui envoyant la lettre de Johnson, pour lui offrir cinquante guinées de son manuscrit. Le produit de la vente fut tel qu'après la publication, il crut devoir lui en donner cinquante de plus. Bientôt après, l'édition étant épuisée, Blair fit réimprimer ce premier volume, accompagné d'un second, et reçut pour chacun 200 liv. sterl. Les libraires lui en offrirent 600 du troisième, et on assure que le quatrième lui en valut 2000. Le succès de ces sermons fut prodigieux: la mode s'y joignit à l'estime; il fallait avoir lu les sermons du docteur Blair. Les ecclésiastiques, en chaire, débitaient quelquefois des sermons du docteur Blair, au lieu de ceux qu'ils auraient pu composer eux-mêmes; et si l'influence de ce nouveau genre de prédication s'est fait sentir, même en Angleterre, en introduisant dans l'éloquence de la chaire des leçons de morale à la place des discussions métaphysiques, elle a été bien plus grande en Écosse, où les sermons de Blair sont généralement pris pour modèle, et où, concurremment avec ses leçons de rhétorique, ils ont répandu le goût pur et sage de la belle et saine littérature. On en a fait en anglais un grand nombre de contrefaçons, soit en Irlande, soit en Amérique. La dernière édition anglaise est de Londres, 1801, 5 vol. in-8°. Il y en a deux traductions en français, l'une par M. Froissart, Lausanne, 1791, in-12; et l'autre par l'abbé de Tressan, Paris, 1807, 5 vol. in-8°. On les a traduits en hollandais, en allemand, en esclavon et en italien. Le roi Georges III, s'étant fait lire un jour un de ces sermons, par le lord Mansfield, accorda à Blair, en 1780, une pension de 200 liv. sterl. qui fut augmentée de 100 autres, lorsqu'en 1783, son grand âge l'obligea de cesser ses fonctions de professeur, dont il conserva cependant les émoluments. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de publier son *Cours de littérature*, dont il s'était répandu dans le public plusieurs copies imparfaites, composées en grande par-

tie de notes prises par les étudiants. Il vendit son manuscrit à Cadell, pour 1500 liv. sterl. Cet ouvrage a été réimprimé six fois en Angleterre (pour la dernière, Londres, 1803, 3 vol. in-8°.), plusieurs fois en Amérique et en Irlande, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe; il y en a en français deux traductions, l'une par M. Cantwell, 1797, 4 vol. in-8°.; la seconde, qui est bien supérieure, est de M. Prévost, célèbre professeur de Genève, à qui l'on doit plusieurs excellents ouvrages : elle a paru en 1808, en 4 vol. in-8°. En 1796, Blair fit imprimer à part son Sermon *sur la bienveillance de la Divinité*, prêché devant la société instituée pour le soulagement des enfants du clergé écossais; on l'a joint depuis au quatrième volume de ses *Sermons*. A cette époque, Blair jouissait d'une sorte d'opulence et de la plus haute considération; il avait été intimement lié avec lord Kaims, Smith, Hume, Ferguson, mais surtout avec Robertson, qui n'a rien imprimé sans le lui soumettre. Ces deux hommes célèbres ont été constamment l'appui des talents naissants; pendant la dernière partie de la vie de Blair, il a paru en Écosse peu d'ouvrages importants pour lesquels on n'ait cherché à obtenir leur approbation. Blair entretenait en même temps des correspondances fort étendues avec ceux qui, des différentes parties de la Grande-Bretagne, sollicitaient ses conseils comme homme de lettres, ou ses consolations comme ministre de la religion. Il continua jusqu'à sa mort à prêcher, toujours avec un prodigieux concours, et à remplir tous les devoirs d'un ecclésiastique. Dans l'été de 1800, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, il corrigea et prépara pour l'impression un volume des sermons de sa jeunesse, qui n'a été imprimé qu'après sa mort, arrivée le 27 décembre de la même année. Il a laissé un très grand nombre de manuscrits qu'il a ordonné expressément de brûler. Les écrits de Blair sont remarquables par la pureté du goût, l'élégance et la correction du style, la sagesse, la justesse et souvent la finesse des vues, la noblesse constante et sans effort des sentiments et des idées. Dans ses sermons, il s'élève peu au-dessus d'une chaleur modérée et d'une douce sensibilité; mais sa sensibilité est pénétrante et sa chaleur soutenue. Son style, s'il n'est jamais véhément, est toujours animé et rempli d'images heureuses; il paraît avoir pris pour modèle, autant que le comportait la nature de son talent, moins souple et moins énergique, Massillon, celui de nos orateurs qu'il admirait le plus. Son *Cours de littérature* est un des meilleurs qui aient été écrits dans les langues modernes. Si l'on y trouve quelquefois un peu d'abondance, quoique sans diffusion et sans prolixité, il faut songer que le maître avait tout à apprendre à ceux qu'il instruisait. Blair a, plus qu'aucun de ses compatriotes, rendu justice aux auteurs français, et s'il y manque quelquefois, ce n'est point par prévention, mais vraisemblablement par la difficulté de pouvoir bien apprécier une littérature qui n'était pas la sienne. Son caractère était, comme ses écrits, honnête, noble et sage; son esprit était aimable et doux, sa conversation élégante et polie, sans négligence, quoique sans affectation. Blair avait été marié; sa femme était morte quelque temps avant lui; et il n'avait eu de son mariage qu'un fils qui mourut en bas âge. S—D.

BLAISE (S.), évêque de Sébaste, en Arménie, et martyr. Les actes de

ce saint, écrits en grec, ne sont pas, de l'aveu même d'Alban Butler, traduit par Godescard, d'une grande authenticité. On assure qu'il fut martyrisé par les ordres d'Agricola, gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, vers l'an 316. Lorsque ses reliques furent apportées en Occident, à l'époque des croisades, il obtint une sorte de célébrité, et on attribua à ces restes plusieurs guérisons miraculeuses, notamment pour les maladies des enfants et des bestiaux. Ce martyr était le patron titulaire de la république de Raguse. L'église latine le fête le 3 février; l'église grecque, le 11 du même mois. D—T.

BLAKE (Robert), naquit, en 1599, à Bridgewater, dans le comté de Sommerset. Fils aîné d'un commerçant, il passa de l'école de cette ville à Oxford, où il prolongea son séjour pendant plusieurs années, puis revint dans sa patrie. Son caractère grave et sévère, ainsi que ses relations de famille, le portèrent bientôt à adopter les principes des puritains, qui, en 1640, le firent nommer au parlement. Celui dont il était membre fut dissous peu de temps après, et remplacé par le *long-parlement*. Blake, n'ayant pas été réélu, servit avec autant d'intelligence que de zèle, à la tête d'une compagnie de dragons qu'il avait levée, contre le parti royaliste. En 1643, il se distingua par sa persévérance à défendre le fort de Bristol, même après la prise de la ville, s'exposant à tous les dangers d'une exécution militaire. Il contribua ensuite à surprendre Taunton, dont il fut fait gouverneur, et sa résistance aux forces supérieures qui ne tardèrent pas à l'attaquer, lui valut, outre des remercîments publics, une récompense du parlement. En 1646, il réduisit le château de Dunster, et ce fut un des derniers faits d'armes importants de cette guerre, à laquelle il avait pris une part si active. Il désapprouva néanmoins le procès de Charles Ier., et on l'entendit plusieurs fois répéter que, pour sauver les jours du roi, il risquerait sa vie aussi hardiment qu'il l'avait exposée pour le service du parlement. Deux autres colonels, Deane et Popham, furent envoyés avec lui, en février 1649, pour commander la flotte, quoiqu'ils n'eussent connu jusque-là que le service de terre. Blake, alors âgé de cinquante ans, ignorait même les plus simples détails de la manœuvre; il reçut l'ordre de se poster devant Kinsale, où les princes Rupert et Maurice avaient conduit la flotte royale; et, lorsqu'ils furent parvenus à s'échapper de cette place, il les suivit au port de Lisbonne pour lequel ils avaient fait voile, comptant sur la protection du roi de Portugal. Le parlement ayant déclaré la guerre à ce monarque, Blake fit des prises importantes et très funestes au commerce portugais; il courut ensuite sur les traces du prince Rupert, dont, d'abord à Carthagène, puis à Malaga, il brûla presque tous les vaisseaux. Bientôt après, il retourna à Plymouth avec son escadre, et obtint de nouvelles marques de la confiance du parlement, auquel, cette même année, il rendit l'important service de réduire les îles de Scilly et Guernesey, tenues par les royalistes. Ce fut à cette occasion qu'il entra au conseil d'état. En mars 1652, la perspective d'une guerre avec la Hollande le fit déclarer seul amiral pour neuf mois, et il se trouva aux prises avec Van Tromp, le 19 mai, dans la rade de Douvres, avec des forces très inférieures. Quoique l'affaire ne fût pas décisive, l'avantage parut être du côté de l'Angleterre, l'amiral hol-

landais ayant été forcé à la retraite. Blake continua sa croisière, et fit éprouver un dommage considérable à l'ennemi ; mais le 29 novembre, Tromp, qui s'était réuni à Ruyter, vint lui livrer combat près des sables de Godwin, avec quatre-vingts vaisseaux, sachant qu'il n'avait que la moitié de ce nombre à lui opposer, et le contraignit à regagner la Tamise, après avoir perdu une grande partie de ses forces navales. Enflé de victoire, Tromp parcourut le canal pendant quelque temps avec les démonstrations les plus insultantes ; mais l'amiral anglais avait eu le loisir de réparer sa flotte, et Monk, ainsi que Deane, s'étant réunis à lui, il mit à la mer au mois de février 1653, pour aller à la recherche des Hollandais qu'il découvrit à Portland, avec soixante-dix vaisseaux de guerre et un convoi marchand de trois cents voiles. Blake, au moment où il engagea l'action, n'avait qu'une partie des quatre-vingts vaisseaux qui étaient sous ses ordres ; quoique grièvement blessé dès le premier jour, il continua de combattre pendant la nuit; et les deux nations rivales firent encore pendant deux jours des prodiges de valeur. A la fin, Tromp, qui avait perdu à peu près la même quantité d'hommes que son adversaire, mais beaucoup plus de vaisseaux, atteignit les hauteurs de Dunkerque et de Calais, où il mit à l'ancre en sûreté. Au mois d'avril de cette même année, 1653, Cromwell chassa le long-parlement, et bientôt après s'empara du pouvoir suprême : ce qui ne changea rien aux dispositions des trois amiraux. Monk et Déane ayant attaqué Tromp, le 3 juin, près de Norteforeland, avec un succès douteux, et Deane étant mort dans le combat, Blake vint le lendemain, avec seize vaisseaux, assurer la victoire, en forçant les Hollandais à ramener dans leurs ports tout ce qui avait pu échapper de leur flotte. Réduit, par l'état de sa santé, à quitter la mer, il retourna siéger au parlement comme représentant de Bridgewater, et fut nommé commissaire de l'amirauté. Cromwell le traita avec beaucoup d'égards, mais ne fut pas fâché, sachant combien il était attaché au gouvernement républicain, de trouver une occasion de l'envoyer, en novembre 1654, soutenir l'honneur du pavillon anglais, et protéger le commerce dans la Méditerranée. Blake remplit parfaitement cette double mission, et alla lui-même demander satisfaction au dey d'Alger et au bey de Tunis, dont l'Angleterre avait à se plaindre. La terreur de son nom suffit pour déterminer les états de Tripoli et Malte à solliciter la paix, et pour en imposer à toute l'Italie. Le grand-duc de Toscane et la république de Venise, recherchant l'alliance de Cromwell, lui envoyèrent des ambassades magnifiques, tandis que le pape tremblait dans le Vatican. La guerre n'était pas encore déclarée entre l'Angleterre et l'Espagne, lorsqu'étant venu avec sa flotte à Malaga, Blake fit sommer le vice-roi de lui livrer un prêtre, à l'instigation duquel le peuple avait vengé sur quelques matelots anglais une profanation commise dans les rues contre le St.-Sacrement. Blake, ayant ce prêtre à son bord, lui dit qu'il ne laisserait aucun de ceux qu'il commandait insulter la religion établie, mais qu'il trouvait mauvais que les Espagnols se fussent chargés du châtiment, parce qu'un Anglais ne devait être puni que par des Anglais. Puis il traita le prêtre avec égards, et, satisfait de l'avoir eu à sa discrétion, le renvoya. Sa santé déclinant de jour en jour, il demanda pour second l'a-

miral Montague, avec lequel il employa tous ses efforts pour ruiner le commerce de l'Espagne et détruire sa marine. Ils bloquèrent ensemble Cadix pendant plusieurs mois, et un détachement de leurs forces s'empara d'une flotte qui apportait les trésors des Indes occidentales. Tandis que Montague conduisait cette prise en Angleterre, Blake quitta la Méditerranée, en avril 1657, et se dirigea, avec vingt-quatre vaisseaux, vers Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe, où était attendue une autre flotte espagnole chargée également de grandes richesses. Le gouverneur devinant l'intention de l'amiral anglais, se prépara à la défense du port, ainsi que de tout ce qui pouvait y entrer. Blake se présenta dans la baie même, laissant quelques-uns de ses vaisseaux pour faire taire les batteries, tandis qu'avec le reste il attaquait la flotte espagnole, et s'en rendait maître. Il brûla tout ce qu'il ne put emmener; et, favorisé par le vent, il s'éloigna bientôt, emmenant de si riches dépouilles qu'elles lui valurent les éloges les plus flatteurs de la part du protecteur. Revenu dans la Méditerranée, Blake croisa quelque temps devant Cadix; mais, inquiet des progrès de sa maladie, il crut devoir accélérer son retour dans sa patrie, qu'il n'eut pas le bonheur de revoir, étant mort le 17 août 1657, dans la 58e. année de son âge, au moment où sa flotte entrait à Plymouth. Cromwell lui fit faire des obsèques magnifiques, et ordonna que ses restes fussent déposés dans la chapelle de Henri VII, à l'abbaye de Westminster. Mais, à la restauration, ils furent déplacés pour être enterrés au cimetière de Ste.-Marguerite. Si Blake se laissa entraîner par une faction dominante, il n'en conserva pas moins le respect et l'estime des partis opposés, et tous les écrivains anglais se sont réunis pour le louer. Passionné pour la gloire de son pays, il était généreux, libéral envers les marins dont il se regardait comme le père, et tellement désintéressé pour son compte, qu'après avoir enlevé aux ennemis de l'état des richesses immenses, il ne laissa pas, en mourant, 500 livres sterlings de plus qu'il n'avait hérité de sa famille. Un jugement toujours calme et froid conduisit heureusement sa bravoure à travers les entreprises les plus hardies. Il fut le premier à s'éloigner de la vieille pratique, qui faisait consister le talent d'un amiral à tenir les vaisseaux loin du danger; et c'est à lui que les Anglais doivent l'impulsion donnée au courage de leurs marins. L—P—E.

BLAMONT (FRANÇOIS COLIN DE), surintendant de la musique du roi, né à Versailles le 22 novembre 1690, mort le 14 février 1760. Après avoir mis en musique, avec un grand succès, la célèbre cantate de *Circé*, de J. B. Rousseau, il composa successivement la musique des opéras suivants : I. les *Fêtes grecques et romaines*, en trois actes, paroles de Fuselier, 1723; II. le *Caprice d'Erato*, en un acte, du même, 1730; III. *Endymion*, pastorale héroïque, en cinq actes, paroles de Fontenelle, 1731; IV. la *Fête de Diane*, de Fuselier, en un acte, 1734; V. les *Caractères de l'Amour*, de Pellegrin, en trois actes, 1738; VI. les *Amours du printemps*, en un acte, de Bonneval, de 1739; VII. *Jupiter vainqueur des Titans*, ce dernier avec Bury son neveu. La première de ces pièces eut un brillant succès; elle a été remise plusieurs fois au théâtre avant les révolutions que la musique a éprouvées en France. P—X.

BLANC (JEAN) *Voy.* BLANCHA.)

BLANC (LE) *Voy.* LEBLANC.

BLANC. *Voy.* GRIBEAUVAL.

BLANCARD, ou BLANCKAERT (NICOLAS), naquit à Leyde, d'une famille noble, le 11 décembre 1625. Boxhorn et le célèbre Golius furent ses professeurs. Il n'avait pas tout-à-fait vingt ans, lorsque la chaire d'histoire du gymnase de Steinfurt lui fut offerte. Il la quitta, en 1650, pour aller professer l'histoire et les antiquités dans le gymnase de Middelbourg, qui venait d'être fondé; mais bientôt cet établissement fut négligé, et Blancard, qui y était resté seul, l'abandonna, en 1666, pour se retirer à Heeren-Veen, en Frise, où il exerça la médecine. Au mois de novembre 1669, il fut nommé à la chaire de langue et d'histoire grecques, vacante dans l'université de Franeker, par la mort de Pierre Moll. Ses principaux ouvrages sont : I. une édition de *Quinte-Curce*, avec des notes, Leyde, 1649, in-8°.; II. un *Florus*, avec ses notes et celles *Variorum*, ibid., 1650, in-8°., réimprimé en 1690 à Franeker, in-4°.; III. une édition peu estimée de l'*Histoire d'Alexandre*, par Arrien, Amsterdam, 1668, in-8°.; IV. *Arriani Tactica*, *Periplus*, *de Venatione; Epicteti Enchiridion*, etc., Amsterdam, 1683, in-8°.; V. *Harpocrationis Lexicon*, Leyde, 1683, in-4°.; VI. *Philippi Cyprii Chronicon ecclesiæ Græcæ*, Fran., 1679, in-4°.: cet ouvrage était inédit; Blancard l'a donné d'après un manuscrit venu de Constantinople, et l'a traduit en latin. VII. *Thomæ Magistri dictionum atticarum eclogæ*, Franeker, 1690, in-8°., réimprimé en 1698, avec des notes de Lambert Bos. Dans la bonne édition de Thomas, donnée en 1757 par Bernard, on a suivi le texte de Blancard, et conservé les remarques de Bos. Le deuxième volume du recueil épistolaire de Burmann contient trois lettres de Blancard; la première traite de quelques passages d'Arrien; la seconde, de la vigne d'or du temple de Jérusalem; la troisième, de la déesse Nehalennia. Il avait commencé à travailler sur Thucydide et sur le Glossaire de Cyrille; mais les graves et nombreuses infirmités dont il fut attaqué vers 1690 le forcèrent d'abandonner toute occupation littéraire. Il mourut le 15 mai 1703, âgé de 78 ans. B—ss.

BLANCARD (ÉTIENNE), médecin, né à Middelbourg, fils du précédent, reçu docteur à l'université de Franeker, est un écrivain des plus féconds. Il serait trop long d'énoncer la liste de tous ses écrits, qui d'ailleurs aujourd'hui sont peu importants. Voici les principaux : I. *Collectanea medico-physica*, 1680-1688, espèce de journal de médecine, renfermant le Traité du même auteur, intitulé *de Zodiaco medico-physico;* II. une *Anatomie réformée*, en hollandais, 1686, in-8°.; en latin, 1695, in-8°., avec 84 planches; en allemand, Leipzig, 1691, in-4°.; en français, par G. Willis, Amst., 1688; en anglais, Lond., 1690; III. *De circulatione sanguinis per fibras et de valvulis in iis repertis*, Amsterdam, 1676, in-12; IV. *Institutiones chirurgicæ verioribus fundamentis superædificatæ*, Leyde, 1701, in-4°., où il veut résoudre les dogmes de la chirurgie d'après les principes subtils de Descartes et de Bontekoë; V. *Pharmacopæa ad mentem neotericorum adornata*, Amsterdam, 1688, in-8°., avec les *Fundamenta medica* de Bontekoë; VI. *Lexicon medicum græco-latinum in quo termini totius artis medicinæ secundùm neotericorum placita definiuntur et circumscribuntur*, Amst., 1679, in-8°.; Jéna, 1683;

Leyde, 1690, 1702, 1717, 1735, 1756, in-8°.; Francfort, 1705, in-8°.; avec la préface de Buchner, Hal. Magdeb., 1748, in-8°.; Louvain, 1754, 2 vol. in-8°.; en anglais, Londres, 1708, 1715, 1726, in-8°. VII. *Herbarius Belgicus*, Amsterd., 1698, in-8°.; 1710, in-8°., en hollandais, etc.; VIII. beaucoup d'ouvrages en hollandais sur plusieurs points de chirurgie, de médecine, d'hygiène, comme un Traité du scorbut, de la vérole, des propriétés du café, des aliments de la cuisine et de la table, etc., et sur la physiologie, à laquelle il voulait appliquer la philosophie cartésienne; mais sa meilleure production est un recueil de deux cents ouvertures de cadavres, intitulé: *Anatomia practica rationalis, sive variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio*, Amsterdam, 1688, in-12; en allemand, Hanovre, 1692, in-8°. Ses principaux ouvrages ont été recueillis en un volume in-4°., à Leyde, 1701, sous le titre d'*Opera medica, theoretica, practica et chirurgica.*

D—P—s, C. et A.

BLANCAS (Jérôme), historien espagnol du 16°. siècle, naquit à Sarragoce, où son père était notaire, fit ses études à Valence, et s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire de sa patrie, sur laquelle il fit de si grandes recherches, qu'il fut jugé capable de succéder au fameux Zurita, dans la place d'historiographe du roi. Alors, il se proposa de remplir les lacunes que Zurita avait laissées dans l'histoire du royaume d'Aragon, et d'éclaircir les doutes qui existaient encore sur divers événements de cette histoire. Blancas publia d'abord un recueil d'inscriptions pour les portraits royaux conservés au palais de Sarragoce: *Ad regum Arragonum veterumque comitum depictas effigies.... inscriptiones*, Sarrag., 1587, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé dans l'*Hispan. illustr.* de Schott, tom. II, traduit en espagnol par Carillo, augmenté et continué par Dormer, à Sarragoce, 1680, in-4°. Son second ouvrage, qui contient la chronologie des *Justicia* d'Arragon: *Tabula in fastos magistratuum Justitiæ Arragoniæ*, Sarragoce, 1587, in-4°.; et dans l'*Hispan. illustr.*, tom. III, peut être regardé comme une suite du précédent. Blancas publia ensuite une Histoire de l'Arragon, depuis 714 jusqu'à l'an 1588: *Arragonensium rerum commentarii*, Sarragoce, 1588, in-fol.; et dans l'*Hispan. illustr.*, tom. III. Cette histoire est très estimée, non seulement à cause des recherches auxquelles l'auteur s'y livre, mais aussi pour l'élégance du style. Il mourut en 1590. Sa dissertation intitulée *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., ne parut qu'en 1641, in-4°., par les soins de Jérôme Martel. Blancas a laissé aussi d'autres dissertations, telles que: *Modo de proceder en cortes de Aragon; de los obispos de Zaragoza; de la venida de S. Jago à Espanna.* Elles attestent toutes le grand savoir de cet historien. — Un autre Blancas, avec le prénom de François ou de Joseph, naquit à Tarragone, vers l'an 1560, enseigna, au couvent de Piedrochità, les belles-lettres, fut ensuite prédicateur à Yepes, et partit comme missionnaire pour les îles Philippines. Il a écrit, en espagnol, l'art d'apprendre la langue tagale, et il a composé en langue tagale, divers livres de piété à l'usage des Indiens convertis. Il termina ses jours aux Indes, en 1614. D—g.

BLANCHA (Juan), consul de la ville de Perpignan, se signala vers la fin du 15°. siècle, par son patriotisme et par sa fidélité pour Jean II, roi

d'Arragon, qui faisait la guerre à la France, afin de recouvrer le Roussillon, qu'il avait précédemment engagé à Louis XI. Blancha, l'un des notables de Perpignan, se mit à la tête des habitants de cette ville, révoltée contre la France, qui, après avoir massacré la garnison française, avaient ouvert les portes à Jean II. La ville fut assiégée deux fois sans succès, et toujours défendue avec courage par Blancha, et même par le roi d'Arragon en personne. Forcé de rentrer dans ses états, ce prince confia la garde de Perpignan à Blancha, qui en était devenu premier consul. Les Français, pour la troisième fois, en firent le siége en 1474, et, dans une sortie, le fils du consul étant tombé en leur pouvoir, ils envoyèrent déclarer à Blancha que, s'il ne leur ouvrait pas les portes de Perpignan, ils égorgeraient son fils sous ses yeux. Blancha répondit que sa religion, son roi et sa patrie lui étaient plus chers encore que son fils. Les Français irrités tuèrent le jeune Blancha, ce qui ne fit qu'animer encore plus son malheureux père dans la défense de Perpignan. En vain le roi d'Arragon lui permit d'ouvrir les portes de la place aux Français, afin de la soustraire aux horreurs de la famine, Blancha se défendit encore pendant huit mois, s'immortalisant ainsi par un siége qui mérita à Perpignan le titre de *Très fidèle*, et à son consul l'estime des vainqueurs eux-mêmes. B—P.

BLANCHARD (François), avocat à Paris, mort en 1660, a publié : I. *Éloges de tous les premiers présidents du parlement de Paris, depuis qu'il a été rendu sédentaire jusqu'à présent*, 1645, in-fol. : Jean-Baptiste l'Hermite Souliers coopéra à cet ouvrage ; II. *les Présidents à Mortier du parlement de Paris, depuis 1631 jusqu'à présent*, 1647, in-fol. ; III. *l'Histoire des maîtres des requêtes, depuis 1260 jusqu'en 1575*, 1670, in-fol. — Blanchard (Guillaume), son fils, célèbre avocat au parlement de Paris, mort le 24 septembre 1724, a laissé une *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France*, 1715, 2 vol. in-fol., édition très défectueuse, quoique ce soit la seconde de ce recueil, et que l'auteur eût la facilité de visiter les registres du parlement, et les mémoriaux de la chambre des comptes. — Blanchard (Élie), né à Langres, le 8 juillet 1672, mort en 1753, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, dans les mémoires de laquelle (tom. VII, IX et XI) on trouve quelques dissertations de lui, avait été élève de Dacier. A. B—T.

BLANCHARD (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, reçut les premières leçons de son art de Bellori, son oncle maternel, étudia quelque temps à Lyon, et alla, en 1624, à Rome avec son frère, nommé *Jean*, qui ne s'est point élevé au-dessus de la médiocrité. Deux ans après, Jacques Blanchard se rendit à Venise, où il étudia les ouvrages du Titien et des autres grands coloristes de cette école. Plusieurs tableaux qu'il fit à Venise même, à Turin et à Lyon, lui acquirent une réputation qui l'avait précédé lorsqu'il revint à Paris. Il était alors d'usage que, le 1er. mai de chaque année, la confrérie des orfèvres offrît à l'église de Notre-Dame un tableau, connu sous le nom de *Mai* ; et on n'employait à ces travaux que des artistes déjà célèbres. Blanchard peignit deux de ces tableaux : *la Descente du St.-Esprit*, et *S. André à genoux devant sa croix*. Ce dernier est d'un coloris chaud et fier, mais l'autre offre encore de plus grandes beautés. La

composition en est noble, simple, sage; le coloris, plein de finesse, et d'une suavité heureusement alliée à la vigueur. C'est le chef-d'œuvre de Blanchard, et l'un des meilleurs tableaux de l'école française. Ce peintre exécuta encore à Paris deux galeries, dont l'une était celle de l'ancien hôtel de Bullion, un plafond à Versailles, etc. On l'employa aussi beaucoup à peindre des Vierges à mi-corps. Le nombre de ses productions paraîtra fort grand, si l'on fait attention à la brièveté de sa carrière. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, et mourut à Paris en 1638, laissant un fils, nommé *Gabriel*, qui cultiva comme lui la peinture, mais dont les talents furent loin d'égaler les siens. A l'époque où parut Blanchard, on adressait déjà à l'école française un reproche souvent renouvelé depuis, celui de négliger le coloris. Blanchard parut, dans cette partie de l'art, si supérieur à ses contemporains, qu'on alla jusqu'à le surnommer le *Titien français*; éloge exagéré sans doute, mais dont aucun peintre de sa nation n'était plus digne que lui. D—T.

BLANCHARD (JEAN-BAPTISTE), né à Tourteron, dans les Ardennes, en 1731, professa la rhétorique chez les jésuites de Metz et de Verdun. Après l'expulsion de cet ordre, il passa sept ans près de Namur, et sortit de sa retraite pour revenir dans sa patrie, où il mourut le 15 juin 1797. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. le *Temple des Muses*, ou *Recueil des plus belles fables des fabulistes français*, accompagné de remarques critiques et historiques ; II. l'*École des mœurs*, Lyon, 3 vol. in-12, souvent réimprimée; *id.*, augmentée, 6 vol. in-12. C'est un recueil de traits historiques et de réflexions analogues. N—L.

BLANCHE DE CASTILLE, fille du roi Alphonse IX, épouse de Louis VIII, roi de France, et mère de S. Louis, fut amenée en France l'an 1200, étant à peine dans sa 14e. année; Louis VIII n'était pas plus âgé qu'elle; et l'histoire a remarqué qu'ils vécurent ensemble pendant vingt-six ans, sans s'éloigner l'un de l'autre, et sans que leur union eût été altérée un seul instant. Blanche, aussi séduisante par sa beauté qu'étonnante par son esprit et la fermeté de son caractère, prit un grand ascendant sur son époux; elle assistait avec lui au conseil, le suivait dans ses expéditions militaires, et paraissait tellement née pour dominer, que Philippe-Auguste, son beau-père, ne rougissait pas de la consulter, et de céder à ses conseils. L'habitude de se livrer aux affaires dans une cour où les grands vassaux rivalisaient de puissance avec les rois, adoucit ce qu'il y avait de trop altier dans le caractère de cette princesse. Sans renoncer à l'austérité de ses principes, elle mit de l'adresse, de la coquetterie même dans sa conduite; et ne négligea aucun moyen permis pour satisfaire ses désirs, tout entiers renfermés dans la prospérité de la France et la gloire de son fils. Elle forma S. Louis, seul monarque qui n'ait été comparé ni à ses prédécesseurs, ni à ceux qui l'ont suivi; et, deux fois régente dans des circonstances difficiles, elle assura la tranquillité du royaume. Louis VIII étant mort en 1226, Blanche se hâta de faire sacrer Louis IX, l'aîné de ses fils, et s'empara de l'autorité, sans attendre le consentement des grands, dont elle connaissait les dispositions et les projets; mais, quoique tout se fît par sa volonté, elle crut devoir faire agir et parler son fils comme s'il avait gouverné lui-même ; ainsi, on vit

Louis IX, à peine dans sa 13e. année, commander les armées et haranguer en public avec toute l'assurance d'un monarque qui aurait vieilli sur le trône. Elle ne donna sa confiance qu'au cardinal *Romain*, parce qu'étant étranger, il ne pouvait trouver de véritable appui qu'en elle. C'est ainsi qu'Anne d'Autriche, dans des circonstances semblables, accorda une préférence exclusive au cardinal Mazarin. Les Français ne supportant qu'avec impatience la domination des femmes, on vit bientôt se former un parti des plus puissants seigneurs, dont quelques-uns réclamaient la régence, comme parents du jeune roi; ils prirent les armes, et essayèrent plusieurs fois d'enlever Louis IX, sachant bien que, s'ils pouvaient s'emparer de sa personne, ils le feraient aisément parler au gré de leurs prétentions. Mais Blanche déconcerta toutes leurs mesures. Disposant des trésors de la couronne, elle assembla une armée; et, par la promptitude de ses démarches, par sa fermeté et son adresse, elle rompit l'association formée par les seigneurs avant qu'elle eût eu le temps de devenir formidable. Elle fit en personne le siége de Bellesme au Perché, au milieu d'un hiver extrêmement rigoureux, et s'en rendit maîtresse, malgré les efforts du duc de Bretagne, soutenu par les Anglais; elle poursuivit sa condamnation avec la plus grande sévérité, le fit déclarer coupable de lèze-majesté et de félonie, et lui accorda ensuite sa grâce, afin de montrer qu'elle savait aussi bien pardonner que venger les droits du trône. Elle était secrètement servie par Thibaut, comte de Champagne, qui, se piquant d'une grande passion pour elle, ne s'était lié aux mécontents que pour l'instruire de leurs desseins. Quand sa trahison leur fût connue, ils voulurent s'en venger en lui faisant la guerre; mais Blanche marcha à son secours, montrant toujours le roi à la tête de l'armée; et, dès qu'elle n'eut plus rien à redouter, elle se chargea elle-même d'abaisser cette maison de Champagne, depuis si long-temps redoutable à la couronne, par l'étendue et la position de ses domaines. Le comte Thibaut poussa la galanterie jusqu'à se plaindre bien plus amèrement des rigueurs de Blanche, que de la politique de la régente, qui lui enlevait une partie de son héritage. Dans le temps même où elle prévoyait qu'elle aurait à dissiper une grande faction, elle osait renouveler la guerre contre les Albigeois, guerre qui durait depuis Philippe-Auguste. Elle eut la gloire de la terminer; et maria Louis IX à Marguerite, fille du comte de Provence. La fin de sa régence fut aussi tranquille que le commencement en avait été agité; c'est un rapport de plus entre cette princesse et Anne d'Autriche. Toutes deux furent calomniées par les partis: toutes deux ont été vengées par l'histoire, et par l'attachement des rois dont elles avaient formé le cœur, et conservé le pouvoir. Lorsqu'à la suite d'une maladie violente dont il fut attaqué en 1244, S. Louis fit vœu de marcher à la conquête de la Terre-Sainte, on vit la reine-mère employer les larmes, les prières, lui opposer le sentiment des ecclésiastiques les plus respectables, pour l'engager à renoncer à cette résolution. Elle n'ignorait pas cependant que la régence lui serait confiée pendant l'absence du roi; mais l'ambition de cette princesse était au-dessus de pareils calculs. Trop habile pour ne pas prévoir les suites de cette croisade, la puissance dont elle allait être revêtue lui était moins chère que le bonheur de la France et la présence

de son fils. Elle l'accompagna jusqu'à Marseille, et perdit connaissance en recevant ses adieux; il semblait qu'un secret pressentiment l'avertit qu'ils ne devaient plus se revoir. De retour à Paris, elle s'occupa de l'administration du royaume avec une assiduité qui ne se démentit jamais; l'ordre qu'elle mit dans les finances lui permit de rendre moins pesants les malheurs qui accablèrent les Français en Égypte; l'argent ne manqua jamais au roi. Elle maintint les seigneurs dans le devoir, les étrangers dans le respect des traités; et, lorsque les paysans se révoltèrent, en apprenant la captivité du roi; que, sous le nom de *Pastoureaux*, ils se livrèrent aux plus grands excès, Blanche retrouva, pour les soumettre, la même activité qui l'avait distinguée dans sa jeunesse. Pour apprécier le mérite de cette reine, il faut lire l'histoire depuis 1223 jusqu'en 1252; rien de ce qui s'est passé en France pendant cet intervalle ne lui a été étranger. Elle était jalouse du crédit qu'elle avait sur l'esprit du roi, jusqu'à l'obliger à cacher une partie de l'attachement que lui inspirait Marguerite, sa femme: cette jalousie tenait moins à l'ambition qu'à la tendresse extrême qu'elle avait pour un fils dont le mérite flattait à la fois son cœur et sa vanité; car elle l'avait élevé avec une prédilection particulière; et, malgré cette tendresse jalouse, elle lui disait souvent: « J'aimerais mieux vous voir » mort, que souillé d'un péché mor- » tel. » La longue absence de S. Louis, le bruit répandu qu'il voulait se fixer dans la Palestine, lui causèrent une douleur qui contribua à abréger ses jours; elle mourut à Melun, le 1er. décembre 1252, dans la 65e. année de son âge, et fut enterrée à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée en 1242. F—E.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, fille de Robert, comte d'Artois, frère de S. Louis, épousa, en 1270, Henri Ier., qui succéda, la même année, à son frère Thibaut II, roi de Navarre. Ce prince étant mort quatre ans après, Blanche prit les rênes du gouvernement, comme tutrice de sa fille Jeanne, âgée alors de trois ans; mais les états de Navarre ayant nommé don Pedro Sanche de Montaigu, pour gouverner conjointement avec la reine-mère, ce choix occasionna des divisions et de grands déchirements politiques. Blanche, alarmée, enleva sa fille, et vint à Paris, implorer le secours du roi de France, Philippe-le-Hardi, contre ses propres sujets. La France envoya des troupes, qui, sous les ordres de Robert d'Artois, ravagèrent et soumirent enfin la Navarre. La reine Blanche épousa en secondes noces, par le conseil du roi de France, Edmond, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre. Elle négociait en même temps le mariage de sa fille, héritière de la Navarre, avec Philippe de France, deuxième fils de Philippe-le-Hardi, qui devint bientôt l'aîné, par la mort de Louis, son frère. Le traité fut conclu en 1275, mais le mariage ne s'accomplit que neuf ans après. Blanche mourut vers l'an 1300, avec le regret d'avoir attiré, par son ambition, de grandes calamités sur la Navarre, et après avoir fondé, en France, l'abbaye d'Argensole, de l'ordre de Cîteaux. B—P.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa, en 1353, à l'âge de quinze ans, Pierre, roi de Castille, surnommé *le Cruel*. Ce mariage fut la source des plus grands malheurs. Don Frédéric, grand-maître de St.-Jacques, frère naturel du roi, était

allé recevoir la reine à Narbonne, les soupçons s'attachèrent dès-lors à cette princesse. On prétendit qu'éprise d'une passion violente pour don Frédéric, elle avait pour lui manqué à ses devoirs. Pierre, prévenu par ces bruits injurieux, ne se rendit qu'avec répugnance à Valladolid, où son mariage fut célébré le 3 juin de la même année; mais, dès le lendemain, ce prince quitta brusquement son épouse pour aller se jeter dans les bras de sa rivale, Maria de Padilla. Le ressentiment de la reine l'ayant portée à s'unir en secret à la faction des frères du roi qui troublaient la Castille, la haine de Pierre contre son épouse ne connut plus de bornes; il déclara que son mariage était nul; qu'il ne l'avait point consommé, jura la perte de Blanche, la fit arrêter et transférer, en 1354, à l'alcazar de Tolède. En traversant la ville, Blanche trouva moyen de s'échapper des mains de ses gardes, et de se réfugier dans la cathédrale. Là, embrassant les autels, cette jeune reine réclama à grands cris la protection des citoyens contre la fureur d'un époux qui en voulait à ses jours. Sa beauté, ses larmes, ses malheurs attendrirent le peuple, qui se souleva en sa faveur. Le grand-maître Frédéric accourut pour la défendre, mais ce secours fut inutile à la reine. Tolède fut prise d'assaut, et Blanche tomba au pouvoir de Pierre-le-Cruel, qui la fit transférer au château de Médina-Sidonia. Elle y périt, dit-on, par ses ordres, en 1361, à peine âgée de vingt-quatre ans. Quelques historiens prétendent qu'elle mourut empoisonnée; d'autres assurent que le chagrin seul abrégea les jours de cette princesse, si célèbre par sa beauté, ses infortunes, sa fin tragique et la vengeance qu'en tirèrent les Français commandés par Duguesclin (*V.* Pierre-le-Cruel, Padilla et Duguesclin). B—p.

BLANCHE, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa, en 1402, Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean, fils de Ferdinand Ier., roi d'Arragon, qui lui fut redevable, en 1425, de la couronne de Navarre. Le roi et la reine prêtèrent les serments ordinaires, et, suivant la coutume usitée depuis le temps des Goths, ils furent montrés l'un et l'autre au peuple sur un pavoi soutenu par les députés des principales villes du royaume. Blanche mourut le 3 avril 1441, après un règne de seize ans, laissant la couronne à Don Carlos, son fils; mais cette princesse avait fait, deux ans auparavant, un testament par lequel elle recommandait à Don Carlos de ne point prendre possession de la royauté, sans l'agrément de Jean d'Arragon, son père: ce qui occasionna, dans la suite, de grands démêlés entre le père et le fils. (*Voy.* Don Carlos, prince de Viane; l'article suivant, et Jean II, roi d'Arragon et de Navarre). B—p.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de Jean d'Arragon et de Blanche, reine de Navarre, fut élevée par sa vertueuse mère, qui lui fit épouser, en 1440, Don Henri, prince des Asturies, depuis roi de Castille, dont elle n'eût point d'enfants. On soupçonnait ce prince d'impuissance, quoique Blanche eût caché avec soin ce secret déshonorant, que les débauches du roi et l'indiscrétion de ses favoris et de ses maîtresses rendirent bientôt public. Quelques historiens assurent que Blanche sollicita elle-même son divorce; mais il paraît certain que la demande en fut suggérée à Henri par le marquis de Villena, le plus accrédité de ses favoris. L'évêque de Ségo-

vie en prononça la sentence, sans autre formalité que la déposition des deux époux, qui, après douze ans d'union, assurèrent que jamais le mariage n'avait été consommé entre eux. Blanche fut aussitôt congédiée, et arriva presque sans suite, en 1453, à la cour du roi, son père, où la haine et l'ambition de sa belle-mère, Jeanne Henriquez, lui attirèrent bientôt de plus grands malheurs. Blanche eut la douleur de voir son barbare père, aveuglé et séduit par sa femme, conspirer contre ses propres enfants. Devenue héritière du royaume de Navarre par la mort tragique de son frère Don Carlos, elle fut arrêtée par l'ordre de son père, en 1462, pour être livrée, sous l'escorte de Péralta, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus mortelle ennemie. Rien de plus touchant et de plus tragique que les malheurs de cette princesse. Enlevée de force, conduite au-delà des Pyrénées, et vouée à la mort, elle trouva moyen, malgré la vigilance de ses gardes, de laisser une protestation contre la violence dont elle était victime, et d'écrire au roi de Castille, dont elle avait été épouse, pour lui céder ses droits au royaume de Navarre : elle espérait qu'un reste d'amitié et le soin de sa propre gloire détermineraient Henri à la protéger ou à la venger, et qu'ainsi ses meurtriers ne jouiraient point du fruit de leur crime. Péralta, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi, la remit au captal de Buch, qui l'enferma dans le château d'Ortès. Deux années d'abandon et de souffrance n'ayant pu terminer la malheureuse destinée de cette princesse, la comtesse de Foix, la fit empoisonner par une des femmes qu'elle avait mise auprès d'elle pour la servir. Tous les historiens espagnols conviennent de cet horrible empoisonnement ; mais quelques-uns prétendent qu'il fut commis peu de temps après l'arrivée de l'infortunée Blanche dans le château d'Ortès, et qu'on eut soin de cacher sa mort précipitée, pour ne pas augmenter les soupçons que la conformité de sa destinée avec celle de Don Carlos, son frère, avait déjà élevés contre la barbarie de sa famille. L'histoire parle de plusieurs autres princesses qui ont porté le nom de Blanche. B—P.

BLANCHE, comtesse de la Marche (*Voy.* MARCHE).

BLANCHE, ou BIANCA CAPELLO. *Voy.* CAPELLO.

BLANCHELANDE (PHILIBERT-FRANÇOIS ROUXEL DE), naquit à Dijon en 1735. Son père, lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, étant mort, en 1740, des suites de ses blessures, le laissa sans fortune et sans appui. Il entra au service à l'âge de douze ans, et, s'étant fait remarquer par son courage et par sa bonne conduite, il obtint un avancement assez rapide. En 1779, il fut envoyé en Amérique avec le régiment d'Auxerrois, dont il était major, et il en fut nommé lieutenant-colonel, peu de temps après son arrivée à la Martinique. Il défendit l'île St.-Vincent, avec sept cent cinquante hommes, contre quatre mille Anglais, qu'il força de se rembarquer : cette action lui valut le grade de brigadier, hors de rang. En 1781, il fut nommé gouverneur de l'île de Tabago, qu'il avait contribué à enlever aux Anglais ; et ensuite de la Dominique, où il resta jusqu'à l'époque de la révolution. De retour en France, Blanchelande se retira avec sa famille à Chaussin, village de Franche-Comté, et il ne songeait qu'à s'y faire oublier, quand

Louis XVI le nomma gouverneur de la partie française de St.-Domingue. Il fit tous ses efforts pour y maintenir la paix et le bon ordre ; mais les troubles qui éclatèrent, à la suite de la publication des décrets qui admettaient les hommes de couleur à la jouissance des droits politiques, le forcèrent de quitter le Port-au-Prince, résidence ordinaire des gouverneurs, et de se réfugier au Cap. Il écrivit à l'assemblée nationale pour l'informer de la situation de l'île, et la prier de suspendre l'exécution des décrets, cause de tous les troubles. Brissot et d'autres députés l'accusèrent alors d'être seul l'auteur des maux qui affligeaient St.-Domingue, par sa résistance aux volontés de l'assemblée, et provoquèrent sa mise en jugement. Cette mesure n'eut pas lieu ; mais, en 1792, il fut destitué, renvoyé en France, et mis en prison. Après quatre mois de détention, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort, le 11 avril 1793. Le président lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire contre ce jugement, Blanchelande répondit : « Je jure par » Dieu, que je vais voir tout-à-l'heure » que je ne suis coupable d'aucun des » faits que l'on m'impute. » En achevant ces mots, une pâleur mortelle couvrit son visage. Lorsqu'il entendit prononcer la confiscation de ses biens au profit de la république : « Elle » n'aura rien, dit-il; car je n'ai rien. » Son fils, jeune homme de la plus heureuse figure et de la plus grande espérance, arrêté comme complice de son père, dont il avait été l'aide-de-camp, fut condamné à mort par le même tribunal, le 20 juillet 1794 : il était âgé de vingt ans. W—s.

BLANCHEROSE (Claude), né en Franche-Comté dans le 15e. siècle, était médecin de la princesse d'Orange. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien laconique ou bref, pour pourvoir aux très dangereuses maladies, ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12. Il était en correspondance avec Corneille Agrippa ; et l'on trouve, dans le recueil des lettres de ce savant, deux lettres de Blancherose, datées d'Anneci 1523. A la fin de son ouvrage cité plus haut, il parle d'un « grand astrologue de Lons-le-» Saunier, qui, par prudence, savoir » et les moyens prédits (ceux qu'il » vient d'indiquer), vécut sept vingt-» sept ans, comme plusieurs savent. » W—s.

BLANCHET (Pierre), né à Poitiers, non en 1452, comme l'ont dit quelques biographes, mais en 1459, puisque l'on sait qu'il mourut en 1519, âgé de soixante ans. Son épitaphe, composée par Jean Bouchet, son ami, est une pièce fort curieuse; on y apprend beaucoup de particularités sur la vie de Blanchet, poète qui n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être. Il étudia le droit dans sa jeunesse, et il fréquentait même les écoles, quand il fit représenter par ses condisciples quelques comédies satiriques qui eurent un grand succès. La hardiesse avec laquelle il attaquait les vices le faisait craindre; mais la bonté de son cœur et la pureté de ses mœurs le faisaient aimer. Il avait quarante ans quand il embrassa l'état ecclésiastique; et, quoiqu'il en remplit tous les devoirs avec une exactitude scrupuleuse, il continua à faire de la poésie son délassement. On attribue à Pierre Blanchet la *Farce de Pathelin*. L'édition la plus ancienne de cette pièce est de 1490, in-4°., goth., fig. en bois. Elle a été imprimée depuis un grand nombre de fois. On assure que le principal personnage

de cette pièce n'était point imaginaire, et que ses fourberies étaient si publiques qu'on ne fit aucune difficulté de le laisser jouer sur le théâtre sans déguisement. Cette pièce, rajeunie en 1715 par l'abbé Brueys (*Voy.* Brueys), est restée au répertoire, et on la voit toujours avec plaisir. Elle a été traduite en latin sous le titre suivant : *Comœdia nova quæ Veterator inscribitur, aliàs Pathelinus, ex peculiari linguâ in romanum trad. eloquium per Alex. Connibertum*, Paris, 1512, in-12. Quelques personnes ont pensé que cette traduction était de Jean Reuchlin ; mais La Monnoye, dans ses notes sur la *Biblioth. de Duverdier* (tome III, pag. 379,), prouve que Reuchlin n'en est point l'auteur, et que seulement il avait donné une assez mauvaise imitation de cette pièce, qu'on ne doit point confondre avec la traduction d'Alexandre Connibert, laquelle est estimée. W—s.

BLANCHET (Thomas), peintre, né à Paris en 1617, ne jouit point de toute la réputation qu'il mérite, parce qu'il a fait à Lyon et non pas à Paris le plus grand nombre de ses ouvrages. Il alla en Italie, et eut l'avantage d'y obtenir l'amitié de l'Albane et d'André Sacchi. Il reçut leurs conseils, qui lui furent très utiles, et ceux du Poussin, auxquels il dut beaucoup plus encore. De retour en France, il fit à Paris un tableau du *Mai*, pour la confrérie des orfèvres, et alla s'établir à Lyon. Quoique absent, il fut nommé membre de l'académie de Paris en 1676. Ce n'était pas l'usage; mais Blanchet fut en quelque sorte représenté par son ami Charles Lebrun, avec lequel il était revenu d'Italie. Lebrun offrit son tableau de réception, dont le sujet était *Cadmus semant, par l'ordre de Pallas, les dents du dragon qu'il venait de tuer.* Blanchet avait peint à Lyon le plafond de la grande salle de l'hôtel-de-ville, qu'un incendie consuma en 1674. Le peintre fut si sensible à la destruction de cette composition immense, qui était son chef-d'œuvre, qu'il manqua d'en mourir. Par une fatalité singulière, les événements désastreux dont cette ville fut le théâtre en 1793 anéantirent la plupart des autres ouvrages de Blanchet. Ce peintre possédait à un degré assez éminent plusieurs parties importantes de l'art, telles que le dessin, l'expression et le coloris, et il entendait fort bien la perspective; il réussissait également dans le portrait et dans l'histoire. Il mourut célibataire à Lyon, en 1689, à l'âge de soixante-douze ans. D—t.

BLANCHET (François), né à Angerville, près de Chartres, le 26 janvier 1707, de parents peu fortunés, vint finir ses études à Paris, dans le collége de Louis-le-Grand, entra au noviciat des jésuites en 1724, pour en sortir bientôt, mais n'en conserva pas moins l'estime de ses maîtres, et resta l'ami des PP. Brumoi, Bongeant et Castel. Il se livra d'abord à l'instruction publique, et professa, d'une manière distinguée, les humanités et la rhétorique dans deux colléges de province. Le dépérissement de sa santé l'obligea de quitter ces fonctions pénibles pour les éducations particulières, qui souvent le sont encore davantage. Il honora cette profession que tant d'autres ont décriée; elle ne lui fit rien perdre de la dignité de son caractère, ni de la liberté de son esprit, et tous ses élèves lui firent honneur par des mœurs irréprochables. Sa bienveillance s'étendit jusque sur leurs enfants et leurs petits-enfants; il ne

les perdait pas de vue ; les suivait dès le berceau jusqu'à leur entrée dans le monde, et versait des larmes de joie au moindre de leurs succès. Chanoine de la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, il se dégoûta bientôt d'un état qui exigeait le sacrifice entier de son indépendance, et donna sa démission. Nommé un des interprètes à la Bibliothèque du roi, et poursuivi par ses scrupules, il voulut encore refuser; mais M. Bignon lui déclara que cette place était une récompense, et non pas un emploi, et le força de garder son traitement. On le fit bientôt après censeur, à condition de ne rien censurer; mais il accepta le titre, et refusa la pension. Ses amis, encouragés par ces victoires remportées sur les répugnances de l'abbé Blanchet, le firent nommer garde des livres du cabinet du roi, à Versailles; il réussit dans cette situation délicate, même au gré des courtisans, dont il repoussa les avances par le respect, et qui le trouvèrent toujours honnête sans familiarité, et vrai sans rudesse. Guéri de toute illusion par le séjour de Versailles, où il périssait de chagrin et d'ennui, il quitta sa place, et se retira à St.-Germain-en-Laye, où il languit durant près de dix-sept ans, et mourut le 29 janvier 1784, âgé d'environ quatre-vingts ans. Recherché dans la société pour la douceur de son commerce et l'aménité de son esprit, il ne s'y montrait que sous des dehors aimables ; mais il s'y produisait rarement, et ne s'y montrait guère qu'avec sa belle humeur et son bel habit, dit M. Dusaulx, son biographe. Habituellement sombre et mélancolique dans la solitude à laquelle il s'était condamné, il voulait souffrir seul de ses vapeurs, et craignait toujours de faire souffrir les autres, ce qui lui faisait dire : « Tel que je suis, il faut pourtant » que je me supporte; mais les au- » tres y sont-ils obligés ? » Cependant cet homme, dont les infirmités précoces avaient considérablement altéré l'humeur et diminué l'activité, retrouva toujours dans le besoin de servir ses amis un principe de vie qui le rendait infatigable, et cette ame, apathique pour ses intérêts et insouciante sur ses propres besoins, reprenait son ressort, lorsque quelqu'un d'eux parvenait à une place utile ou honorable. Ce mélange de scrupules, d'irrésolutions et de singularités a paru assez piquant à M. Dusaulx pour le peindre dans la Vie qu'il a mise à la tête d'un des livres de l'abbé Blanchet. C'est dans cette source qu'on a puisé tous les détails qui composent cet article. Le même Dusaulx a été l'éditeur des deux ouvrages de son parent ; savoir, des *Variétés morales et amusantes*, 1784, 2 vol. in-12., et des *Apologues* et *Contes orientaux*, 1785, in-8°. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur. L'un et l'autre recueils prouvent de l'esprit et du goût. « Quant à la diction, dit » son biographe, le négligé des grâces » lui plaisait beaucoup plus que toutes » leurs parures. Ses écrits, traductions » ou compositions, portaient le même » caractère d'un goût sûr et d'une pu- » reté de style qui rappelle le siècle » de Louis XIV. » On a encore de lui : *Vues sur l'éducation d'un prince*, etc., Paris, 1784, in-12., et une ode sur l'existence de Dieu. Il s'était surtout attaché à bien narrer, art qui, en fait de littérature, lui paraissait la clef de tous les autres ; aussi, peu d'hommes ont poussé à un si haut degré le talent de raconter avec grâce, et de donner des formes agréables et piquantes aux moindres bagatelles. Pour

se perfectionner à la fois dans l'art d'écrire et de parler, il avait commencé par verser, disait-il, du français dans les moules des anciens. Il s'exerça d'abord sur Tite-Live et Tacite. L'abbé de la Bletterie voulut se l'associer pour concourir à la traduction du peintre de Tibère; mais Blanchet craignit de prendre un engagement. Les deux seuls morceaux de ces historiens qu'on ait de lui sont l'*Histoire* touchante *de la famille d'Hiéron*, par Tite-Live, et la *Conjuration de Pison contre Néron*, par Tacite. Il cultiva les muses latines et françaises, et l'on a de lui quelques pièces de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribuées aux meilleurs poètes du temps, qui ne s'en défendaient pas. A ce sujet, l'abbé Blanchet disait en riant : « Je suis charmé que » les riches adoptent mes enfants. » De plusieurs milliers de vers qu'il avait composés, il ne s'en est conservé qu'un petit nombre, parce qu'il ne les communiquait qu'à un ami, à condition de n'en pas laisser prendre copie, exigeait ensuite qu'on les lui renvoyât, passant de mauvaises nuits quand il ne les recevait pas assez tôt, et, à mesure qu'il les recouvrait, avait grand soin de les brûler, en se comparant au vieux Saturne, qui dévorait ses enfants. N—L.

BLANCHET (Jean), naquit à Tournon, le 10 septembre 1724. Les jésuites de cette ville, chez lesquels il fit ses études, l'envoyèrent à la Flèche, dans l'espoir de l'attacher à leur ordre. Après y avoir professé pendant quelques années, ne se sentant point de vocation pour l'état ecclésiastique, il se rendit à Paris, et s'y livra sans réserve à l'étude des sciences. Il cultiva surtout la médecine, et se fit même recevoir docteur en cette faculté; mais un mariage avantageux, suppléant à la modicité de sa fortune, lui permit de conserver son indépendance. Il mourut en 1778. On a de lui : I. l'*Art*, ou les *Principes philosophiques du chant*, en société avec Bérard, Paris, 1750, in-12; II. *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs*; III. *L'Homme éclairé par ses besoins*; IV. *Logique de l'Esprit et du Cœur*, Paris, 1760, in-12. K.

BLANCHON (Joachim), né à Limoges, vers 1553, dit, dans son *Adieu aux Muses*, qu'il a cultivé la poésie pendant quinze années, sans en tirer aucun avantage, et il avoue qu'il eût mieux fait de s'appliquer à des choses plus utiles, et qui lui eussent davantage servi. On ne connaît de lui qu'un recueil, intitulé : *Premières œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perrier, 1583, in-8°. On trouvera, dans la *Bibliothèque de Duverdier*, la liste des pièces qui le composent. Ce recueil est rare, mais peu digne d'être recherché; il est dédié au roi de France Henri III, qui n'accorda à l'auteur aucun encouragement. W—s.

BLANCKHOF (Antoine), peintre, né à Alcmaër, en 1628, prit d'abord les leçons de deux peintres médiocres, et eut ensuite pour maître César van Everdingen (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Aldert van Everdingen). Blanckhof alla à Rome, et y retourna jusqu'à trois fois; car son caractère très inconstant ne lui permettait guère de se fixer dans un lieu quelconque. Il s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie, et y étudia si bien la mer dans ses divers aspects, qu'il fut reconnu comme un bon peintre de marine. Descamps assure que les ouvrages de Blanckhof perdaient à être trop terminés; on estime ses

tableaux en Hollande, mais ils sont peu connus en France. Blanckhof mourut en 1670, âgé de quarante-deux ans. D—T.

BLANDINIÈRE. *Voy.* BABIN.

BLANDRATA (GEORGE), né dans le marquisat de Saluces, était un homme d'esprit, d'une humeur enjouée, et parlant avec beaucoup de grâce. Toutes ces qualités, réunies à une belle figure, lui donnèrent entrée chez les grands, et lui firent jouer un rôle important dans le monde. Il prit l'état de médecin, et en exerça la profession avec un succès qui lui procura de nombreux amis, et des moyens de fortune. Les nouvelles opinions religieuses qui occupaient tous les esprits, au commencement du 16e. siècle, piquèrent sa curiosité. Il abandonna la religion catholique, dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser celle de Luther, qu'il quitta quelque temps après pour les dogmes de Calvin. Une fois armé du principe dissolvant de la nouvelle réforme, il voulut l'appliquer aux anciennes hérésies, s'arrêta d'abord à celle d'Arius, remonta ensuite aux erreurs de Paul de Samosate, et parvint ainsi à rayer de son symbole les mystères de l'Incarnation et de la Trinité; enfin, plus hardi, ou plus conséquent que les sociniens, il soutint que Jésus-Christ était un homme comme les autres, et qu'aucun culte religieux ne lui était dû. La double passion de faire fortune et de dogmatiser le conduisit en Allemagne, en Pologne et en Transylvanie. Il devint médecin de la reine Bonne, femme de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, s'insinua dans la confiance de ce prince, et lui communiqua ses erreurs. L'envie de revoir sa patrie le ramena en Italie, où sa manie de dogmatiser le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition de Pavie. Il eut l'adresse de s'en échapper, et il se réfugia à Genève. Blandrata, que son esprit avide de nouveautés avait promené d'erreurs en erreurs, voulut étudier les dogmes de Servet, sans être effrayé du supplice encore récent de ce sectaire. Calvin, après avoir tenté, sans succès, dans des conférences amicales, et dans une correspondance confidentielle, de le fixer dans son symbole, le livra à la justice. Blandrata s'en tira au moyen d'une profession de foi toute calvinienne, profita de sa liberté pour s'évader de Genève, et regagner la Pologne. Les ministres réformés de Cracovie l'accueillirent, et l'associèrent même au gouvernement de leur église; mais les lettres de Calvin l'y poursuivirent. Les synodes du pays n'eurent plus de confiance dans ses confessions de foi, et le dépouillèrent de ses dignités. Dans cette conjoncture, Jean Sigismond, prince de Transylvanie, l'appela pour être son médecin. L'accès que son art lui donnait dans les familles, lui fournit l'occasion d'y insinuer ses opinions religieuses. Il eut, en 1566, à Albe-Julie, en présence de la cour, une conférence publique avec Paul Davidi, contre les ministres luthériens, dont le résultat, au bout de dix jours de disputes, fut de rendre unitaires le prince et les grands de Transylvanie. La relation de ces conférences fut imprimée dans la même ville, en 1568, in-4°., sous ce titre: *Brevis enarratio disputationis Albanæ de Deo trino et Christo duplici.* La mort de Sigismond le ramena, pour la troisième fois, en Pologne, où il fut médecin et conseiller du roi Étienne Bathori; mais, sous ce monarque religieux, comme il tenait encore plus à sa fortune qu'à ses opinions, il se détacha des unitaires, ce qui lui valut de grands reproches de la

part de Fauste Socin, qu'il avait attiré en Pologne pour le seconder dans sa mission. Son neveu, qu'il avait menacé de déshériter, à cause de son attachement à la religion catholique, le prévint, et l'étouffa dans une rixe violente qu'ils eurent ensemble. Sa mort, dont on ne connaît pas la date précise, eut lieu entre 1585 et 1592. Les ouvrages de Blandrata, tous relatifs à ses opinions religieuses, ne sont pas assez considérables, ni assez importants pour qu'on en donne ici la liste. Elle se trouve dans la *Bibliothèque des Anti-trinitaires*, de Sandius, et dans l'*Histoire du Socinianisme*, du P. Anastase (Guichard), de l'ordre des Picpus. T—D.

BLANENSTEIN, dit *Gerung* (NICOLAS); chapelain au chapitre épiscopal de Bâle vers 1460. On a de lui une *Chronique* abrégée des évêques de Bâle, et trois volumes sur la *Guerre des Suisses contre Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne.* Ces ouvrages manuscrits se trouvent dans la bibliothèque de Bâle. U—I.

BLANKENBURG (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC DE), né à Colberg, en Poméranie, le 24 janvier 1744, entra au service de Prusse à l'âge de quatorze ans, et se distingua pendant la guerre de sept ans. Sa mauvaise santé l'ayant contraint de demander sa retraite après vingt-un ans de service, il obtint son congé avec le grade de capitaine, et alla habiter Leipzig, où il consacra son repos et le reste de ses forces à la culture des lettres, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. C'était un homme d'une mémoire étonnante, d'un goût correct, et d'une sagacité rare. Il traduisit en allemand l'*Essai* de Gilbert Stuart *sur l'état social en Europe*, Leipzig, 1779, in-8°.; *les Vies des poètes anglais*, de Johnson, Altenbourg, 1781-85, in-8°.; l'*Histoire de la Grèce*, de Gillies, Leipz., 1787, in-8°.; le 4e. volume de l'ouvrage de Mirabeau *sur la monarchie prussienne, sous Frédéric-le-Grand*, Leipzig, 1795, in-8°., etc.; la plupart de ces traductions sont accompagnées de notes intéressantes. Les écrits originaux de Blankenburg sont : I. *Essai sur le roman*, où il établit les règles de ces sortes de compositions, Leipzig et Liegnitz, 1774, in-8°.; II. *Supplément à la Théorie universelle des beaux-arts*, de Sulzer, Leipzig, 1786-87, 4 parties in-8°., nouvelle édit., ibid., 1792-94; III. *Sur la langue et la littérature allemandes*, dans le *Magazin* d'Adelung, tom. II, sect. 2 (1784), etc. Il mourut le 4 mai 1796. G—T.

BLARU (PIERRE DE), en latin, *Petrus de Blarrorivo*, chanoine de St.-Diez, en Lorraine, naquit le 6 avril 1437, non à Paris, comme on pourrait le croire, parce qu'il joignait à son nom celui de *Parhisianus*; mais dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, du diocèse de Bâle, nommée *Paris* ou *Peris*. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé : *Insigne Nanceidos opus, seu Poëma de bello Nanceiano libri sex, in pago S. Nicolai de Portu*, 1518, in-fol., fig. Le sujet de ce poëme est le siége de Nancy par le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, tué devant cette ville, en 1476. Blaru le composa sur les Mémoires de René II, duc de Lorraine : il était resté manuscrit; ce fut Jean Basin de Sandaucourt qui le fit imprimer par Pierre Jacobi, ou Jacques, curé du bourg de St.-Nicolas. Cette édition est fort belle, on en tira sur peau de vélin un seul exemplaire, qui se trouve dans le cabinet de M. J.-J. Bruand, avocat à Besançon. Le poëme de Blaru a été traduit en vers français par Nicolas-

Claude Romain, docteur ès-droits, Prévot et Gruyer de Pont-à-Mousson. Suivant Moréri, il n'en a traduit que le premier livre; mais les auteurs de la *Bibliothèque historique de France* assurent que Romain le traduisit en entier, et que sa traduction a été imprimée. Dom Calmet n'avait jamais vu cette traduction imprimée, et il ne l'a point fait réimprimer à la suite de son *Histoire de Lorraine*, comme l'avancent les continuateurs de la *Bibliothèque historique*; seulement il en a inséré des fragments dans la liste des auteurs qui ont travaillé sur l'histoire de cette province. Blaru était un poète médiocre. Son ouvrage mérite cependant d'être recherché, à raison des détails précieux qu'il renferme. Aveugle dans sa vieillesse, cet accident l'a fait comparer à Homère, par l'auteur de son épitaphe; mais assurément, il n'avait avec ce grand poète aucune autre ressemblance. Il mourut à St.-Diez, le 23 décembre 1505. On a encore de lui une élégie en vers latins, sur *la chasse à la pipée*, qu'il aimait, dit-on, beaucoup.

W—s.

BLASCO NUNÈS VÉLA. *V.* VÉLA.

BLASIUS (GÉRARD), médecin flamand, né dans un village près de Bruges, est un des hommes qui ont laissé le plus de preuves de grands travaux d'érudition; mais il joignit à ses commentaires et à ses compilations des observations qui lui étaient propres. Il étudia la médecine successivement à Copenhague et à Leyde, fut reçu docteur dans l'université de Leyde, en 1646; vint ensuite se fixer à Amsterdam; en 1660; fut nommé professeur de médecine à l'université de cette ville, puis médecin de l'hôpital et bibliothécaire; enfin, en 1682, année de sa mort, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Podalire II.* Il serait trop long de citer les nombreux ouvrages d'auteurs de médecine dont il a donné des éditions et qu'il a enrichis de notes, savoir de Pulvérinus, de Muller, de Béguin, Primerose, Th. Bartholin, Liceti, Bellini, Borelli, Willis, etc. Blasius est, en effet, un de ces laborieux collecteurs qui ont bien servi la science dans ces temps où, tout près encore de la naissance des académies, tous les faits étaient épars dans les recueils de ces sociétés savantes; il allait chercher dans chacun les faits relatifs à une science, pour composer sur celle-ci un ouvrage spécial, tout en rendant à l'auteur de chaque découverte l'honneur qui lui est dû. C'est ainsi que travaillèrent aussi dans le même temps deux collecteurs fameux, Manget et Valentin. Par exemple, Blasius a donné une édition de l'Anatomie de Weslingius: *Commentarius in syntagma Anatomicum J. Weslingii, atque appendix ex veterum, recentiorum, propriisque observationibus*, Amst., 1659, 1666, in-4°. Utrecht, 1696, in-4°., avec fig., comprenant le *Syntagma Anatomicum* de Weslingius, et il y a joint toutes les découvertes importantes de son temps, savoir: de Bartholin, sur les vaisseaux lymphatiques; de Bellini, sur les reins; de Pecquet et de Rudbeck, sur le canal thorachique; de Willis, sur les nerfs; de Malpighi, sur les poumons, etc.: tous ses ouvrages sont faits dans le même esprit. Les uns sont relatifs à l'anatomie, savoir: I. *Anatome contracta in gratiam discipulorum conscripta et edita*, Amsterdam, 1666, in-12; en flam., 1675, in-8°. II. *Anatome medullæ spinalis et nervorum inde provenientium*, ibid., 1666, in-12. III. *Observationes anatomicæ selectiores, editæ è collegio*

medicorum privatorum Amstelodamensi, Amsterdam, 1667. Il a surtout servi l'anatomie comparée, science sur laquelle il n'y avait encore que deux traités généraux, ceux de Sévérinus et de Collins, et dont les faits étaient épars. Il a publié sur cette science : I. *Observata anatomica in homine, simiâ, equo, vitulo, testudine, echino, glire, serpente, ardeâ, variisque animalibus aliis; accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æquè ac anatomen illustrantia*, Leyde, et Amsterdam, 1674, in-8°. II. *Zootomiæ, seu anatomes variorum animalium pars prima*, Amsterdam, 1676, in-12, avec fig., réimprimée avec beaucoup d'augmentations, sous ce titre : *Anatome compilatitia animalium terrestrium variorum, volatilium, aquatilium*, etc., Amsterdam, 1681, in-4°., avec figures. C'est la même méthode de rassembler tout ce qui était imprimé de part et d'autre; on y trouve des traités entiers de Sévérinus, avec beaucoup d'observations aussi particulières à Blasius. Du reste, cet infatigable érudit ne s'est pas borné à l'anatomie, et il a écrit aussi de nombreux ouvrages sur la médecine proprement dite, savoir : I. *Oratio de iis quæ homo naturæ, quæ arti debet*, Amsterdam, in-fol., 1660 : discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de sa chaire. II. *Medicina generalis, novâ accuratâque methodo fundamenta exhibens*, Amsterdam, 1661, in-12, réimprimé sous ce titre : *Medicina universa, hygieines et therapeutices fundamenta, methodo novâ, brevissimè exhibens*, ibid., 1665, in-4°. III. *Traité des moyens de guérir la peste et de s'en préserver*, en flamand, Amsterdam, 1663, in-12; IV. *Institutionum medicarum compendium, disputationibus duodecim, in illust. Amstelodamensi atheneo publicè ventilatis, absolutum*, Amsterdam, 1667, in-12; V. *Observationes medicæ rariores; accedit monstri triplicis historia, humani, agnini et vitulini*, Amsterdam, 1677, in-12; VI. *Medicina curatoria, methodo novâ in gratiam discipulorum conscripta*, ibid., 1680, in-8°.

C. et A.

BLASTARES (MATHIEU), moine grec, de l'ordre de Saint Basile, se livra à la théologie et à la jurisprudence canonique. Nous avons de lui : I. un *Recueil, par ordre alphabétique, des canons, des conciles, des décisions des SS. Pères et des lois des empereurs grecs, concernant les matières ecclésiastiques*, qui a été imprimé pour la première fois, en grec et en latin, dans le recueil publié par Bévérégius ou Bévérège (*V.* BALSAMON), et n'a pas été réimprimé depuis; II. des *Questions sur le mariage*, dans le *Jus Græco-Romanum* de Leunclavius; III. une pièce de vers sur les offices de la cour et de la grande église de Constantinople, que le P. Goar a publiée en grec et en latin à la suite de son édition de Codin. On trouve aussi de lui, dans les bibliothèques, quelques ouvrages qui n'ont pas été imprimés, notamment un écrit contre les juifs, qui est à la Bibliothèque impériale. Il vivait vers l'an 1330 de J.-C.

C—n.

BLAU (FÉLIX-ANTOINE), professeur de théologie à Mayence, né en 1754, est auteur d'un des ouvrages les plus forts qui aient jamais été écrits contre l'Église romaine, intitulé : *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique*, Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8°., en allemand. La part qu'il prit dans Mayence, à la révolution française, le fit enfermer, en 1793,

dans la forteresse de Kœnigstein ; il en sortit, fut nommé juge au tribunal criminel de Mayence, et mourut le 23 décembre 1798. Son dernier ouvrage fut une *Critique des ordonnances relatives à la Religion, rendues en France depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, Strasbourg, 1797, in 8°. On a aussi de lui un *Essai sur le développement moral de l'homme*, Francfort, 1795, in-8°. G—T.

BLAVET (Michel), musicien, né à Besançon, le 13 mars 1700. Son père était tourneur, et le destinait à suivre la même profession. Une flûte étant tombée par hasard entre ses mains, il apprit à en jouer sans maître; et, en très peu de temps, il acquit une grande supériorité sur cet instrument. Le duc de Lévis l'engagea à se rendre à Paris, où il fut accueilli par tous les amateurs. Ayant obtenu d'abord une place de musicien à l'orchestre de l'Opéra, il profita des moyens qu'elle lui donnait pour perfectionner son talent et pour apprendre la théorie de la musique. Quelques morceaux qu'il publia accrurent sa réputation. Le roi de Prusse, Frédéric II, qui jouait lui-même de la flûte, voulut entendre Blavet, et il en fut si charmé qu'il l'engagea à rester dans ses états, lui promettant d'avoir soin de sa fortune; mais Blavet résista aux propositions du monarque, et revint à Paris. On attribue à Blavet ce mot sur Frédéric : « Vous croyez qu'il aime la musique; » vous vous trompez; il n'aime que » la flûte, ou, pour mieux dire, que » sa flûte. » Le prince de Carignan lui accorda un logement dans son hôtel et une pension; le comte de Clermont se l'attacha ensuite, et le fit surintendant de sa musique. Il avait en outre le titre de musicien ordinaire du roi. Blavet a mis en musique plusieurs pièces pour le théâtre du comte de Clermont, entre autres, *Eglé*, pastorale de Laujon; *les Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre; *la Fête de Cythère*, opéra du chevalier de Laurès, et *le Jaloux corrigé*, de Collé. Il est mort, à Paris, en 1768. Son éloge, par M. François, est imprimé dans le *Nécrologe de l'année 1770*. W—s.

BLAVET (Jean-Louis), fils du précédent, né à Besançon, le 6 juillet 1719. Son père l'emmena à Paris, où il fit ses études, et entra ensuite dans l'ordre des bénédictins; mais, s'en étant repenti peu de temps après, il obtint sa sécularisation. Le prince de Conti le choisit pour son bibliothécaire, et le fit nommer à la place de censeur royal. L'abbé Blavet, ami de Quesnay, de Baudeau, et des autres économistes, partageait leurs opinions. On a de lui : I. *Essai sur l'Agriculture moderne*, Paris, 1755, in-12. Nolin, chanoine de St.-Marcel de Paris, a eu part à cet ouvrage. II. *La Théorie des sentiments moraux d'Adam Smith, professeur de philosophie à Glascow*, Paris, 1775, 1797, 2 vol. in-12. Il en existait déjà une traduction par Eidous, et Mme. Condorcet en a donné une nouvelle en 1798. III. *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sous les règnes de Charles II, Jacques II, Guillaume III et Marie, pour servir de suite et d'éclaircissements aux histoires d'Angleterre de Hume, Smolett et Barrow, traduits de l'anglais du chevalier Jean Dalrymple*, Londres (Genève), 1776, 2 vol. in-8°; Genève, 1782, 2 vol. in-8°. IV. *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, traduites de l'anglais de Smith*. La traduction de l'abbé Blavet fut d'abord

imprimée dans le *Journal d'Agriculture*, depuis le mois de janvier 1779 jusqu'en décembre 1780; elle parut ensuite à Yverdun, 1781, 6 vol. in-12. Il en a donné une nouvelle édition, revue et corrigée, Paris, 1800, 4 vol. in-8°. Dans sa préface, il accuse Roucher de s'être emparé de cette traduction, et de l'avoir défigurée pour la publier ensuite comme son propre ouvrage. Celle de M. Garnier les a fait oublier l'une et l'autre. L'abbé Blavet est mort à Paris il y a quelques années. W—s.

BLEFKEN (Dithmar), voyageur et historien du 16e. siècle. On croit qu'il naquit en Basse-Saxe; au moins eut-il de bonne heure des relations à Hambourg. En 1563, il s'embarqua sur l'Elbe pour se rendre en Islande, où il s'arrêta quelque temps à recueillir les matériaux d'une description géographique et historique de cette île remarquable. En 1565, il fit un voyage à Lisbonne, et passa en Afrique, dont il parcourut plusieurs contrées. Revenu en Europe, il s'engagea à la cour des comtes de Schaumbourg, et fit, avec le comte Othon, un séjour à Vienne. Ayant quitté cette ville pour aller à Bonn, à l'invitation de l'électeur de Cologne, il tomba, sur la route, entre les mains d'une bande de voleurs, qui lui firent vingt-trois blessures, le dépouillèrent de tous ses effets, et lui enlevèrent le manuscrit de sa *Description d'Islande*. On n'a point de renseignements sur le reste de sa carrière, qu'il termina probablement au service de l'électeur de Cologne. Son manuscrit, retrouvé à Bonn, en 1588, fut imprimé, en 1607, sous ce titre : *Islandia, sive Populorum et mirabilium quæ in eâ insulâ reperiuntur accuratior descriptio, cui de Groënlandiâ sub finem quædam adjecta*, Leyde, 1607, in-8°. Cet ouvrage, où les phénomènes et l'histoire de l'Islande étaient, pour la première fois, exposés avec quelques détails, eut un grand succès; on en fit plusieurs extraits, et il fut traduit en allemand, dans le *Monde septentrional de Megiserus*, Leipzig, 1613; mais le savant islandais, Arngrim Jonas, y ayant découvert des erreurs, en fit paraître une critique sous ce titre : *Anatome Blefkeniana, quâ D. Blefkenii viscera magis præcipua in libello de Islandid, convulsa, per manifestam exenterationem retexuntur, per Arngr. Jonam*, Hola, 1617, in-8°., Hambourg, 1618, in-4°.; malgré cette critique, le docteur Fabricius prit Blefken pour guide dans une nouvelle description de l'Islande et du Groëuland, qu'il publia peu après. Le zèle patriotique d'Arngrim Jonas s'échauffa de nouveau, et il publia une nouvelle diatribe contre les étrangers qui avaient défiguré l'histoire de sa patrie. L'ouvrage de Blefken est très rare maintenant; mais on peut se dispenser de le consulter, les renseignements, même les plus authentiques, qu'il contient ayant été donnés, avec beaucoup plus de détail et une critique plus éclairée, par Arngrim Jonas, Horrebow, Olafsen, Troïl et plusieurs autres. C—au.

BLÉGNY (Nicolas de), chirurgien de la fin du 17e. siècle, et auquel beaucoup d'intrigue donna dans le temps une certaine réputation. Il commença par être bandagiste-herniaire, puis se mit à la tête d'une académie de nouvelles découvertes en médecine, société qui publia ses mémoires par cahier de chaque mois. Les trois premières années, auxquelles Bonnet fit un honneur qu'elles méritaient peu, celui de les traduire en latin, sous le titre de *Zodiacus medico-gallicus*, 1680, in-4°., parurent sous le nom

de Blégny; mais le peu d'égards avec lesquels cet écrivain, ignorant et folliculaire, y traitait des auteurs recommandables, fit supprimer, en 1682, cet écrit périodique, qui cependant fut continué encore un an. Blégny ne mit pas fin alors à sa manie d'écrire; il envoya tous ses écrits à un médecin de Niort, appelé *Gauthier*, et fixé dès-lors à Amsterdam, lequel en fit paraître un recueil en 1684, sous le titre de *Mercure savant*. Pendant ce temps, Blégny continuait de courir après la renommée, à l'aide de tous les moyens propres à répandre son nom; il affichait des cours particuliers de chirurgie, de pharmacie, et jusqu'à un cours de perruques pour les garçons perruquiers. L'autorité y fut quelque temps trompée. Il fut nommé, en 1678, chirurgien ordinaire de la reine; en 1683, chirurgien ordinaire du duc d'Orléans; et en 1687, médecin ordinaire du roi. En 1693, des escroqueries dont il se rendit coupable, le firent dépouiller des charges dont il était peu digne d'ailleurs par ses talents; il fut même huit ans prisonnier au château d'Angers. Après sa détention, il se retira à Avignon, où il est mort en 1722, âgé de soixante-dix ans. Blégny ne mérite un souvenir parmi les médecins qu'à raison de la réputation usurpée dont il a joui, et des moyens trop souvent employés avec lesquels il l'a obtenue; mais ses nombreux écrits ne contiennent rien qui soit à la hauteur de son siècle, et encore moins du nôtre: ce ne sont que d'obscures compilations, où se trouvent souvent des fautes indignes d'un homme de son état. En voici l'indication, outre les deux recueils périodiques dont nous avons déjà parlé: I. *L'Art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et de la mécanique*, Paris, 1673, 1677, in-12; la Haye, 1683, in-4°.; Lyon, 1692, in-12; Amsterdam, 1696, in-8°.; en anglais, Londres, 1676, in-8°.; II. *l'Art de guérir les hernies de toute espèce dans les deux sexes, avec le remède du roi*, Paris, 1676, 1693, in-12; III. *Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-six ans dans le ventre de sa mère*, Paris, 1679, in-12; IV. *le Remède anglais pour la guérison des fièvres*, Paris, 1680, 1681, 1682, 1683, in-12; Bruxelles, 1682, in-12; V. *la Doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances*, Lyon, 1684, in-12; VI. *le Bon usage du thé, du café, du chocolat, pour la préservation et la guérison des maladies*, Lyon, 1687, in-12; Paris, 1687, in-12; VII. *Le Temple d'Esculape*, Paris, 1679 et 1680, 2 vol. in-12. VIII. *Nouvelles Découvertes sur toutes les parties de la médecine*, Paris, 1673, in-12, 3 vol. IX. *Secrets concernant la beauté et la santé*, Paris, 1688, 1689, 2 vol. in-8°. Le titre seul de cet ouvrage annonce le charlatanisme; les vrais médecins ne connaissent pas de *secrets*. C. et A.

BLEISWICK (Pierre van), grand-pensionnaire de Hollande, naquit à Delft, en 1724. Il acheva ses études à Leyde, où il reçut le titre de docteur en philosophie en 1745; il publia alors une excellente dissertation sur les digues, sujet très intéressant pour son pays; elle est intitulée: *De aggeribus*, Leyde, 1745, in-4°.; il en a paru une traduction hollandaise, par Esdré, à Leyde, en 1778. Bleiswick fut d'abord conseiller-pensionnaire de Delft; en 1772, il fut nommé à la dignité de grand-pensionnaire des États-Généraux, et il en a rempli les fonctions jusqu'en 1787, où commencè-

rent les troubles de la Hollande. Tout en reconnaissant son mérite et sa capacité dans les affaires, on a prétendu que, dans ces circonstances difficiles, il n'avait pas montré un caractère assez prononcé. Il est mort à la Haye, en 1790. D—P—s.

BLEMMIDAS (*Voy.* Nicéphore Blemmidas.)

BLENDE (Barthélemi de), naquit à Bruges, le 24 août 1675, de parents distingués. Après avoir achevé ses études de théologie d'une manière brillante, dans la maison des jésuites de Malines, où il était entré fort jeune, il se consacra aux missions de l'Amérique; et, destiné à prêcher la foi dans le Paraguay, il passa en Espagne, et s'embarqua à Cadix, avec l'archevêque de Lima. Le vaisseau qui le portait ayant été pris par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne, le prélat ne voulut pas se séparer du missionnaire; il essaya même, lorsque la liberté leur eut été rendue, de le fixer auprès de lui par les offres les plus avantageuses; mais rien ne put détourner le Père de Blende de son ministère. Il s'embarqua pour la seconde fois en Espagne, et se rendit enfin à Buénos-Ayres. Son premier soin fut d'apprendre la langue des Guaraniens, que ses supérieurs le chargèrent ensuite de visiter. Il se fit dans cette mission une telle réputation de courage et de vertu, que le provincial du Paraguay jeta les yeux sur lui pour la direction d'une entreprise que l'on avait déjà tentée sans succès. Il s'agissait de remonter le Paraguay, et de découvrir un chemin plus court que la route du Pérou, pour parvenir aux missions des Chiquites. On associa au Père de Blende un missionnaire non moins distingué que lui par son intrépidité et par son zèle : c'était le Père de Arce, qui avait découvert la nation des Chiquites. Les deux religieux s'embarquèrent, le 24 janvier 1715, à la ville de l'Assomption. La route qu'ils devaient suivre était couverte de peuples barbares, parmi lesquels on signalait surtout les Guaycuréens et les Layaguas; les premiers, audacieux et féroces, battant sans cesse les rives du fleuve; les seconds, cruels et perfides, habitant le fleuve même, sur des troncs d'arbres creusés en canots; les uns et les autres ennemis déclarés des Espagnols et des chrétiens. Les deux missionnaires avaient déjà fait près de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces sauvages, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Layaguas, qui venaient implorer leur protection contre d'autres peuplades. Les deux Pères accueillirent ces fugitifs avec bonté; ils les établirent dans une île assez vaste, où ils n'avaient plus rien à craindre de leurs ennemis, et le Père de Blende, s'étant mis avec ardeur à étudier leur langue, se vit bientôt en état de les instruire, et les Indiens semblaient l'écouter avec docilité; mais le Père de Arce ayant quitté son compagnon à la source du fleuve, pour s'ouvrir un chemin au travers des terres, les perfides Layaguas, qui avaient suivi le navire dans leurs canots, ne tardèrent pas à lever le masque; ils se prévalurent de la supériorité du nombre, ressaisirent le vaisseau, et massacrèrent tout l'équipage, à la réserve du Père de Blende, dont les manières avaient touché le chef des barbares. Cependant, sa mort ne fut que différée; ce zélé missionnaire, voulant mettre sa captivité à profit, pour éclairer ses maîtres féroces et les ramener à une vie moins dissolue, les Indiens résolurent de se débarrasser d'un censeur importun; ils saisirent le moment où leur chef, qui protégeait le missionnaire, venait de partir pour une ex-

pédition lointaine, et, se précipitant vers la cabane du malheureux captif, ils tuèrent d'abord le néophyte qui lui servait d'interprète. Le Père de Blende passa toute la nuit en prières, et le lendemain, entendant les cris des barbares qui revenaient vers sa retraite, il mit son chapelet autour de son cou, fut au-devant de ses assassins, et, se jetant à genoux sur leur passage, attendit le coup mortel. L'un de ces furieux lui déchargea sa massue sur la tête; les autres l'achevèrent à coups de lance, et jetèrent son corps dépouillé dans le fleuve. Ce fut un Layagua, tombé dans la suite entre les mains des Espagnols, qui raconta la mort du missionnaire et toutes ses circonstances, dont il avait lui-même été témoin. On apprit, par la même voie, que le père de Arce, étant revenu après une absence de plus de trois mois, avait subi le même sort, vers la fin de 1715, peu de mois après la mort de son infortuné confrère. S—s.

BLES (Henri de), peintre, né à Bovines, près de Dinand, en 1480. Il se forma sans maître, et devint habile paysagiste. Plusieurs artistes, plus fidèles à un goût particulier qu'aux règles du bon sens, se sont plûs à multiplier dans leurs tableaux des objets insignifiants. Henri de Bles était de ce nombre; il peignait dans presque tous les siens une *Chouette*, et ces tableaux, qui reçurent leur dénomination de cette particularité bizarre, furent recherchés en Italie. L'imagination singulière de Henri de Bles se fit surtout connaître dans un paysage, où il représenta un *Porte-balle endormi sous un arbre*, tandis qu'une troupe de singes s'emparent de sa boutique, et en étalent les différents bijoux à des branches d'arbres. On cite encore de lui un tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*, composé dans ce mauvais goût qui dépare un si grand nombre de tableaux. On y voit plusieurs actions, qui n'ont pu, selon l'ordre chronologique, être simultanées. Tandis que les pèlerins sont à table avec le Christ, la passion est représentée toute entière dans le fond de la composition. Cet artiste mourut en 1550, à l'âge de soixante-dix ans. D—t.

BLÉSUS (Junius), commandait dans la Pannonie trois légions romaines, sous les ordres de Germanicus, quand Auguste mourut. La discipline s'étant alors relâchée, des malveillants échauffèrent les esprits des soldats, et les portèrent à des mouvements séditieux. Blésus employa tout ce qu'il avait d'autorité, de zèle et d'éloquence pour contenir les mutins, et il permit que son propre fils, jeune tribun, allât plaider leur cause auprès de Tibère. Dans la suite, cet empereur nomma Blésus proconsul d'Afrique, et le chargea d'exterminer Tacfarinas, chef de Numides, qui faisait depuis long-temps, en brigand, une guerre opiniâtre aux Romains. Le proconsul entoura l'ennemi de toutes parts, tailla en pièces toutes ses troupes, et le força de fuir au loin. Pour cette victoire, qui paraissait décisive, Tibère accorda à Blésus les honneurs du triomphe, et lui confirma le titre d'*Imperator*, que ses soldats lui avaient donné. Tacite observe que ce fut la dernière fois que ce titre fut décerné à un général d'armée, sous les empereurs. Il paraît que Blésus périt enveloppé dans le massacre des parents et des amis de Séjan, dont il était oncle. Q—R—y.

BLÉSUS. *Voy.* Blæsus.

BLÉTON, ou Bletton. *Voy.* Aimar-Vernai (Jacques).

BLETTERIE (Jean-Philippe-René de la), né à Rennes, le 25 février 1696, s'annonça, dès ses plus jeunes

années, par une supériorité soutenue dans le cours de ses études. Il entra jeune encore dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa la rhétorique. Il cultiva d'abord la poésie, composa une tragédie de *Thémistocle*, et fit, sous le titre de *Très humbles remontrances de M. de Montempuis*, une réponse à un vaudeville malin attribué au père Ducerceau, à l'occasion d'une aventure ridicule, oubliée aujourd'hui. Appelé au séminaire de St-Magloire, pour y faire un cours d'histoire ecclésiastique, il se livra à l'étude de l'hébreu, embrassa la défense du système de Masclef pour la lecture de cette langue, et publia, pour le soutenir, un écrit, intitulé: *Vindiciæ methodi Masclefianæ*, ouvrage qui, malgré une latinité pure, et l'habileté du défenseur à faire valoir une mauvaise cause, est oublié, ainsi que le système qui le fit naître. Il se trouve dans le second volume de la grammaire hébraïque de Masclef, dont La Bletterie est éditeur, Paris, 1731, vol. in-12. C'est du sein de sa retraite, dans l'Oratoire St-Honoré, que sortit la *Vie de l'empereur Julien*, Paris, 1735, in-12, réimprimée en 1746, avec des additions et corrections. Cet ouvrage curieux, impartial, aussi sensé que bien écrit, et dont les critiques de Voltaire et de Condorcet n'ont pas diminué la réputation, fit la fortune littéraire de l'auteur. Il fut suivi de l'*Histoire de Jovien, et de la traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, 1748, Paris, 2 vol. in-12. Cette nouvelle production, que recommandent l'enchaînement des faits et l'aisance de la traduction, eut, dit Palissot, moins de succès que celle qui l'avait précédée; mais cette différence put avoir son principe dans la différence du caractère de ces deux personnages; et l'histoire d'un homme médiocre, malgré son attachement au christianisme, n'était pas susceptible du même intérêt, que celle d'un prince qui fut grand, malgré ses erreurs. Ces deux ouvrages ont depuis été réimprimés plusieurs fois en un et en deux volumes in-12. Un règlement contre les perruques fut le motif ou l'occasion qui le fit sortir de l'Oratoire; mais son cœur resta toujours attaché au corps qu'il avait quitté, et dont il emporta l'estime et l'affection. Il trouva un asyle chez un magistrat, et s'occupa, par reconnaissance, de l'éducation de son fils. Bientôt, il dut à ses talents une chaire d'éloquence au Collége Royal; et, en 1742, une place à l'académie des belles-lettres. A l'académie française, il eut Racine le fils pour concurrent; mais la cour exclut également ces deux rivaux comme jansénistes. La Bletterie n'insista pas, et, quoique ses amis fussent venus à bout de faire révoquer l'exclusion, il se refusa à toute démarche, content de l'estime des académiciens, « qui, dit le président Hénaut, le regardaient comme un collégue qu'ils n'avaient pas. » L'étude approfondie de Tacite, qu'il expliquait au collége de France, lui fit naître l'envie de traduire cet auteur. Les *Mœurs des Germains, et la Vie d'Agricola*, qu'il fit paraître en 1755, Paris, 2 vol. in-12, précédés d'une *Vie de Tacite*, où le peintre de Tibère et de Néron est caractérisé avec autant de force que de justesse, eurent un grand succès, et firent désirer au public de voir la traduction entière de cet historien sortir de la même main. La Bletterie avait pris pour Tacite une véritable passion, et redisait sans cesse à ses amis: « Je lui dois tout; il est bien, » juste que je consacre à sa gloire le » reste de mes jours. » Ce goût lui

parut une vocation, et il consacra dix ans à traduire les *Annales*, qui parurent en 1768, Paris, 3 vol. in-12. Cette traduction, si long-temps attendue, eut le sort des ouvrages prônés d'avance par des annonces trop fastueuses. On la trouva assez exacte, mais bourgeoise et maniérée; ce que caractérise le distique suivant :

Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

La plus violente des critiques que cet ouvrage fit naître fut celle de Linguet, dont La Bletterie avait attaqué l'*Histoire des révolutions de l'empire romain;* elle a pour titre : *Lettres sur la nouvelle Tradiction de Tacite, par M. L. D. L. B., avec un petit recueil de phrases élégantes tirées de la même traduction, pour l'usage de ses écoliers*, avec cette épigraphe de Voltaire :

Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de Bletterie.

Amsterdam (Paris), in-12 de 163 p., 1768. La Bletterie fut un moment tenté de se défendre, en convenant ingénuement de ses torts; mais connaissant tous les dangers d'une guerre littéraire, qui ne sert que d'aliment à la malignité du public, il prit le parti du silence; son grand tort fut surtout d'avoir attaqué, dans ses notes, des personnages dont l'opinion donnait alors le ton dans les cercles de Paris; et Voltaire, qu'on ne blessait pas impunément, tourna contre lui les armes dont il faisait un usage si redoutable. On trouve, dans la collection de ses œuvres, une épigramme plus bizarre que piquante contre La Bletterie; et on en connaît une autre inédite, où il lui reproche d'avoir « traduit Tacite en » ridicule. » On a encore de cet auteur des *Lettres au sujet de la relation du quiétisme, de M. Phelipeaux*, 1733, in-12. Cette brochure rare, renferme une justification des mœurs de Mme. Guyon. Les *Dissertations* qu'il a fournies à la collection de l'académie dont il était membre, ont pour objet la nature et l'étendue des prérogatives de la dignité impériale, depuis Auguste jusqu'à Dioclétien. Il promettait une Histoire de Dioclétien et de ses successeurs jusqu'à Julien, morceau curieux et piquant dans une main habile. L'abbé de La Bletterie mourut le 1er. juin 1772, à soixante-dix-sept ans. Religieux, irréprochable dans ses mœurs, bon citoyen autant qu'écrivain estimable, il eut le mérite de savoir choisir ses amis; et, malgré un certain penchant à la causticité, il eut le bonheur de les conserver. (Voy. *les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, et le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1773.) N—L.

BLÉVILLE (Jean-Baptiste-Thomas), né à Abbeville, le 11 novembre 1692, mort le 2 juillet 1783, a laissé : I. *Traité des changes ou comptes faits*, 1754, in-8°.; II. *Traité du toisé*, 1758, in-12; III. *le Banquier et le Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4. A. B—T.

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, né à Paris, le 15 février 1733, de parents dont le système de Law avait occasionné la ruine, et qui ne survécurent pas long-temps à leur infortune. Après avoir fait ses études au collége du Cardinal-le-Moine, il se vit dénué de ressources et d'appui; ce double malheur lui fit contracter un air de défiance et de timidité qui ne l'abandonna jamais, et fut peut-être aussi la cause que son talent ne prit pas un essor plus élevé. Il se consolait, dans la retraite, des disgrâces de la fortune, et s'essayait au travail de la composition. Il débuta,

en 1752, par *la Mort de l'amiral Byng*, poëme. Lorsque l'*Héloïse* de Colardeau parut, le succès de cet ouvrage produisit une foule d'imitateurs, parmi lesquels se distingua Blin de Sainmore: *Sapho à Phaon*, 1760; *Biblis à Caunus*, 1760; *Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, 1761; *Calas à sa femme et à ses enfants*, 1765, parurent successivement. Ces héroïdes furent réunies en un volume, et publiées sous le titre de seconde édition, 1767, réimprimées en 1768, puis en 1774. Dans cette dernière édition, on ajouta une *Épître à Racine*, et *la Duchesse de la Vallière*, héroïde. On remarqua dans toutes ces héroïdes une manière en général pure, correcte, beaucoup de naturel et de sensibilité. Encouragé par ce succès, il s'essaya dans le genre dramatique, et l'on vit, en 1773, *Orphanis* paraître avec un assez grand éclat. « Il » eût été à souhaiter pour l'intérêt de » l'art, dit un critique de nos jours » (M. Geoffroi), que Blin de Sain» more ne se fût pas arrêté dans la car» rière, après un début si heureux. A » côté des rapsodies qu'on nous donne » aujourd'hui, *Orphanis* est un ou» vrage distingué, sagement conduit, » où l'on remarque des caractères » bien tracés et des situations inté» ressantes. » Les raisons qui déterminèrent Blin de Sainmore, en 1803, à suspendre les représentations d'*Orphanis*, et à retirer cette pièce du théâtre, nous sont inconnues. En 1776, la fortune cessa de lui être contraire. Nommé censeur royal, il obtint en outre une pension sur la *Gazette de France*. Trois ans après, il fut l'un des fondateurs, et devint le secrétaire perpétuel de la *Société philanthropique*: c'était un établissement formé par la philosophie pour rivaliser de bienfaisance avec la charité chrétienne. Celui qui avait connu le malheur en fut l'apôtre et l'ami. Les lettres que Blin de Sainmore publia dans le *Journal de Paris* donnèrent beaucoup d'éclat à cette société, et grossirent considérablement le nombre de ses souscripteurs, parmi lesquels on comptait Louis XVI, qui témoigna à Blin de Sainmore sa satisfaction et son estime, en le nommant, en 1786, garde des archives, secrétaire et historiographe décoré des ordres de St.-Michel et du St.-Esprit. La révolution le dépouilla de ses places et du fruit de ses économies; et il était dans un état voisin de la misère, lorsqu'il reçut deux mille écus de la grande-duchesse de Russie (aujourd'hui impératrice douairière), dont il avait été quatorze ans le correspondant littéraire. Il commençait à recouvrer une partie de son aisance, depuis que l'Empereur l'avait nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Outre ses *Héroïdes*, son *Épître à Racine*, sa tragédie d'*Orphanis*, Blin de Sainmore est encore l'auteur de diverses traductions de psaumes, d'odes de Sapho, d'Horace, d'idylles de Bion, de Gessner, insérées dans les recueils et les journaux du temps, qui se sont enrichis aussi d'un grand nombre de ses poésies fugitives. Ce dernier genre est un de ceux qu'il a cultivés avec le plus de succès. La *Requête des filles de Salency à la reine*, 1774, in-8°.; ses *Épîtres à Voltaire, au duc de Richelieu, au comte et à la comtesse du Nord, au cardinal de Bernis, au médecin Roussel, à Mlle. Raucourt, à Mme. Élie de Beaumont*, etc., etc., sont des morceaux remarquables par l'esprit, la grâce et le sentiment qui les ont dictés. Nous devons encore à sa plume: I. *Joachim, ou le Triomphe de la piété filiale*, drame en trois actes et en vers,

suivi d'un choix de poésies fugitives, 1775, in-8°.; II. *Histoire de Russie depuis l'an 862 jusqu'au règne de Paul Ier., représentée par figures, gravées par David*, 1798-99, 2 vol. in-4°.; III. *Éloge historique de G. L. Phelippeaux d'Herbault*, archevêque de Bourges, et d'excellentes notices sur MM. de Charost, Molé, Jean Rotrou, etc. Il a laissé dans son portefeuille une tragédie, intitulée: *Isimberge, ou le Divorce de Philippe-Auguste*, en cinq actes et en vers, reçue à la comédie française en 1786; *OEdipe-roi*, tragédie de Sophocle, traduite en vers français; et un *Traité sur la poésie ancienne et moderne*. C'est à Blin de Saimmore qu'on doit l'*Élite des poésies fugitives*, 1769, 5 vol. in-12. Luneau-de-Boisjermain a donné les tom. IV et V de cette collection. Enfin, on attribue à Blin de Sainmore les *Commentaires sur Racine*, publiés sous le nom de *Luneau-de-Boisjermain*. Nous avons dit les qualités distinctives de ses poésies: nous ne pouvons dissimuler qu'il y règne en général un ton de faiblesse, de langueur et de monotonie; en vain l'on y chercherait la verve qui seule fait le poète, et sans laquelle le talent des vers, aujourd'hui si commun, si cultivé, n'est qu'un talent frivole, je dirai presque mécanique, un produit de l'art plutôt qu'un don de la nature. Du moins, Blin de Sainmore n'a jamais sacrifié au galimathias, au mauvais goût, à l'enluminure de l'école moderne; il s'est, au contraire, montré toujours fidèle aux vrais principes de la saine littérature. Voltaire lui-même n'a pas dédaigné de lui rendre justice sur ce dernier point (*Voy.* ses *Lettres* 52e. et 53e. des 15 et 18 juin 1764). Blin de Sainmore s'apprêtait à donner une édition complète de ses œuvres en 4 forts volumes in-8°., lorsque la mort vint le préserver de cette faute; nous croyons qu'un éditeur d'un goût pur et sévère servirait mieux sa mémoire, en les réduisant à un petit volume, qui ne serait pas indigne d'occuper une place dans la bibliothèque des hommes de lettres et des amateurs. Plus recommandable encore par la noblesse de son caractère, par ses vertus domestiques et sociales que par ses talents, il mourut, la plume à la main, le 26 septembre 1807, de la mort paisible et sans douleur qu'il avait toujours désirée. T—L.

BLIOUL (Jean du), cordelier et docteur en théologie, né dans le Hainaut, au 16e. siècle, fit un voyage à Jérusalem, au retour duquel il vint se fixer à Besançon, où il en publia la relation, sous le titre de *Voyage de Hiérusalem, et Pélerinage des saints lieux de la Palestine, contenant les indulgences et autres choses notables et remarquables vues par l'auteur en la Terre-Sainte*, 1602, in-16. Foppens (*Bibliothèque belgique*, p. 603), en cite une autre édition, Cologne, 1600, in-8°. Le même auteur attribue à Blioul: *Oratio Philippica quâ inter hujus sæculi tenebras veritatis domicilium demonstratur*, Liége, Hovius, 1597; et *Tractatus de libero arbitrio*, mais il ne dit point si le traité a été imprimé, ni en quelle langue les deux ouvrages sont écrits. J. du Blioul remplit, pendant plusieurs années, la place de grand-pénitencier à Besançon; il n'habitait point le couvent de son ordre, mais une chapelle où il s'était reclus volontairement. On ignore l'époque de sa mort. W—s.

BLITILDE, reine de France. *Voy.* Childeric.

BLOCH (Marc-Éliézer), naturaliste, juif de naissance, né à Anspach, en 1723, de parents très pau-

vres. Il ne commença à étudier que fort tard; à l'âge de dix-neuf ans, il ne savait ni l'allemand, ni le latin, et n'avait encore lu que quelques écrits des rabbins. Il fut cependant employé comme instituteur chez un chirurgien juif à Hambourg. Là, il apprit l'allemand, et un pauvre catholique bohème lui montra le latin: il acquit aussi quelques connaissances anatomiques. Dès lors, il regagna à pas de géant le temps perdu pour son instruction, et passa bientôt à Berlin pour y vivre chez des parents qu'il y avait. Il étudia, avec une ardeur incroyable, l'anatomie et toutes les branches de l'histoire naturelle. Il obtint le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder, et revint à Berlin pratiquer la médecine. Le célèbre naturaliste Martini le fit admettre dans la société des Curieux de la nature. Des travaux soutenus augmentèrent prodigieusement ses connaissances. Il jouissait à tous égards d'une réputation méritée, lorsqu'il mourut le 6 août 1799, dans la 76e. année de son âge. Le principal ouvrage de Bloch est son *Histoire naturelle des poissons, particulièrement de ceux des états prussiens*, etc., 4 cahiers, Berlin, 1781 et 82, grand in-4°. Il a écrit ensuite une *Histoire naturelle des poissons étrangers*, Berlin, 1784; et quelques cahiers, sous le titre d'*Histoire naturelle des poissons d'Allemagne*, 1782. Ces divers ouvrages, dont le texte est en allemand, furent ensuite refondus sous le titre d'*Ichtyologie*, ou *Histoire naturelle générale et particulière des poissons*, Berlin, 1785, 12 vol. gr. in-4°., publiée par souscription en 72 livraisons: le texte fut traduit en français par Laveaux, et parut en 12 volumes, grand in-fol. Cette traduction fut même réimprimée en 1795. Les planches enluminées, au nombre de 432, font de cette édition un des plus beaux ouvrages d'histoire naturelle; mais l'auteur l'ayant commencé à ses frais, ne put en soutenir la dépense, et l'ouvrage n'aurait pas été terminé, sans l'enthousiasme qu'excita dans toute l'Allemagne une entreprise regardée comme nationale. Tous les princes et les riches amateurs de ce pays se chargèrent des frais de la gravure des planches des six derniers volumes, et on voit, au bas de chacune de ces planches, le nom du Mécène aux dépens de qui elle a été gravée. L'édition française, en 12 vol. in-8°., Berlin, 1796, est bien moins recherchée. On a aussi de Bloch un *Traité sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire*, qui a remporté le prix proposé par la société royale de Danemarck, Berlin, 1782, grand in-4°., et un *Traité médical sur les eaux de Pyrmont*, en allemand, Hambourg, 1774, in-8°. — Bloch (George-Castaneus), évêque de Ripen en Danemarck, né en 1717, mort en 1773, cultiva la botanique, particulièrement sous les rapports de la littérature sacrée et de l'érudition. Il a publié à Copenhague, en 1767, in-8°.: *Tentamen Phœnicologices sacra, seu Dissertatio emblematico-theologica de palmâ*. Cet ouvrage contient beaucoup de recherches sur le palmier-dattier de la Palestine et de l'Idumée, qui était nommé *phœnix* par les Grecs et la plupart des peuples orientaux. Il en est souvent parlé dans la *Bible*: le savant évêque en rapporte tous les passages, sur lesquels il donne des éclaircissements. Ce palmier est le *phœnix dactylifera* des botanistes modernes. — Un troisième Bloch (Jean-Érasme), jardinier danois, a publié à Copenhague, vers le milieu du 17e. siècle, un

Traité sur la culture des jardins en Danemarck, intitulé : *Horticultura Danica*, Hafniæ, 1647, in-4°. Bartholin en parle dans son livre *de Scriptis Danorum*. D—P—s et G—T.

BLOCHWITZ (MARTIN), médecin allemand du 17e. siècle, a composé un traité complet du sureau, dans lequel, faisant l'anatomie de l'arbrisseau, il décrit ses propriétés et ses usages. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur, par les soins de Jean Blochwitz, son frère, sous ce titre : *Anatomia sambuci, quæ non solùm sambucum, et ejusdem medicamenta singulatim delineat, verùm quoque plurimorum affectuum ex unâ ferè solâ sambuco, curationes breves rarioribus exemplis illustratas exhibet*, Leipzig, 1631, in-12 ; Londres, 1650, in-12 ; mais cette prétendue édition de Londres est la même que celle de Leipzig, à laquelle on a changé le frontispice. Cinq ans après, il fut traduit en anglais, par Shirley, et imprimé à Londres sous ce titre : *The anatomie of Elder*, Londres, 1655, in-12. Il fut traduit en allemand par Daniel Becker, qui y fit des additions, Königsberg, 1642, et Leipzig, 1685, in-8°. D—P—s.

BLOCK (BENJAMIN), peintre, fut le plus jeune de quatre frères, fils de Benjamin Block, peintre, originaire d'Utrecht, et qui mourut de chagrin de ce que toute sa fortune avait péri dans un incendie. Block naquit à Lubeck en 1631, et, par la protection de Frédéric-Adolphe, duc de Mecklembourg, fut placé sous la discipline d'un maître chez lequel il fit des progrès. A l'âge de seize ans, il exécuta à la plume le portrait fort ressemblant de son bienfaiteur. Ce succès lui procura l'avantage de peindre le duc et la duchesse de Saxe, et les principales personnes de la cour. Block voyagea ensuite en Hongrie, où un seigneur lui fit peindre plusieurs tableaux d'histoire et d'autel. Muni des recommandations de ce protecteur, il voyagea en Italie, où il se fit connaître par quelques portraits, entre autres par celui du fameux père Kircher, jésuite. Pouvant jouir en Italie d'une existence honorable, il préféra retourner dans sa patrie, où il épousa, en 1664, Anne-Catherine Fischer de Nuremberg, qui s'acquit de la réputation en peignant des fleurs à l'huile et en détrempe. D—T.

BLOCK (JACQUES REUGERS), peintre, né à Gouda vers l'an 1580, étudia dans sa jeunesse en Italie. La connaissance des mathématiques le mit en état de peindre l'architecture et la perspective, et il y excella tellement, que Rubens, qui, dans ses voyages, lui rendit plusieurs visites, dit un jour « qu'il n'avait jamais connu, parmi » les Flamands, de peintre plus sa» vant dans cette partie de l'art. » Le roi de Pologne le nomma directeur de ses fortifications ; mais Block, sachant qu'il excitait l'envie des courtisans, obtint son congé, et revint dans sa ville natale. Il entra peu de temps après au service de l'archiduc Léopold, qui lui fit une pension. Block le suivit dans ses campagnes ; mais un jour, observant les fortifications de Berg-Saint-Vinox, il tomba de son cheval, qui avait fait un faux pas sur une planche en passant un ruisseau, et mourut de cette chute. Il fut enterré dans l'église des Jacobins de cette ville. Son fils, qui le remplaça, fut blessé peu de temps après, et mourut de ses blessures. D—T.

BLOCK (JOANNE-KOERTEN). Les talents singuliers de cette femme, à laquelle Descamps a consacré un long article, ne permettent pas de la passer

sous silence. Elle naquit à Amsterdam, le 17 novembre 1650. Dès sa jeunesse, elle modelait et coloriait des figures et des fruits en cire, et gravait avec le diamant sur le crystal et le verre avec une extrême délicatesse; elle copia ensuite des tableaux avec de la soie et des couleurs; enfin, elle s'adonna exclusivement à la découpure, genre de travail dans lequel elle acquit une grande réputation. De cette manière, et à l'aide seulement de ses ciseaux, elle exécuta des paysages, des marines, des animaux, des fleurs et même des portraits parfaitement ressemblants. La perfection à laquelle elle porta ce talent excita la curiosité générale. Plusieurs personnages distingués, et entre autres le czar Pierre-le-Grand, lui rendirent visite. L'électeur palatin lui offrit vainement mille florins pour trois petites découpures. L'impératrice d'Allemagne lui paya 4,000 florins un trophée avec les armes de l'empereur Léopold Ier., et, de plus, elle découpa le portrait de ce souverain, qui le plaça dans son cabinet. La reine Marie d'Angleterre et d'autres princes recherchèrent aussi ses ouvrages. Adrien Block, son mari, voulant ériger à ses talents un monument aussi singulier qu'eux, fit dessiner par Nicolas Verkolie les portraits des princes ou princesses qui avaient inséré leurs noms dans un registre que possédait sa femme. Elle mourut le 28 décembre 1715, à l'âge de soixante-cinq ans. Descamps assure que les ouvrages de Joanne Block sont d'un dessin très correct, et, pour en donner une idée précise, il les compare à la manière de graver de Claude Mellan. (*Voy.* MELLAN). D—T.

BLOCK (MAGNUS-GABRIEL DE), né à Stockholm, en 1669. Il fit ses études à Upsal, et voyagea pendant plusieurs années. S'étant arrêté en Italie, il devint secrétaire du grand-duc de Toscane; mais, en 1696, il retourna en Suède. Le désir d'étendre ses connaissances l'engagea à entreprendre de nouveaux voyages; il parcourut l'Angleterre et la Hollande, et se fit recevoir docteur en médecine à Harderwik. Revenu en Suède, il devint membre du conseil de médecine à Stockholm, et obtint des lettres de noblesse. Il mourut en 1722, laissant deux ouvrages écrits en suédois et dignes d'attention: I. *Traité des phénomènes de la rivière de Motala et du lac Vetter*, Stockholm, 1708; II. *Observations sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes*, Linköping, 1708. Il a aussi traduit de l'anglais en suédois, le livre de Jean Spencer, sur les prodiges et les présages, 1708, in-8°. C—AU.

BLOEMAERT (ABRAHAM), peintre, naquit à Gorcum en 1564, et s'appliqua de bonne heure à l'étude de son art, sous le célèbre Frans-Floris. Ses dispositions naturelles en firent en peu de temps un artiste distingué; après s'être perfectionné à Paris, où il passa quelques années, il retourna à Amsterdam, et y fut nommé architecte de cette ville; mais peu de temps après, il s'établit à Utrecht, y cultiva long-temps la peinture avec succès, et traita des sujets historiques et de paysages. Il réussit dans tous les genres: son génie était facile, sa touche libre, et l'on remarque beaucoup de richesses dans ses compositions. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, en 1647. Il laissa quatre fils, Henri, Adrien, Corneille et Frédéric; les deux premiers peintres, et les deux autres graveurs. On a fait l'épitaphe du père, qui est une description abrégée des ouvrages qu'il a laissés et des genres qu'il a traités. L'historien hollandais, Campo Weyer-

man nous a laissé cette épitaphe qui est assez mauvaise :

Pictor naturâ est vis ullo sine magistro
Arte hic egregius nec tamen inferior,
Pinxit aves, naves, homines, herbasque ferasque,
Et lætos flores, floridus, innumeros.

Le musée Napoléon possède de ce peintre les *Noces de Thétis et de Pélée*, tableau composé d'un grand nombre de figures bien disposées sous le rapport pittoresque, mais dénuées d'expression. V. B—E.

BLOEMAERT (CORNEILLE), fils du précédent, naquit à Utrecht en 1603. Son père lui donna les premiers éléments du dessin et de la peinture; Crispin-de-Passe, ou Pas, lui enseigna la gravure, pour laquelle il avait un goût particulier et de grandes dispositions : ses premiers essais, en ce genre, se firent d'après les dessins de son père. Étant venu à Paris, en 1630, il y grava avec succès différentes estampes pour la collection du Temple des Muses, de Marolles; de là, il se rendit à Rome, où il termina sa carrière en 1680. Bloemaert fit faire un pas à l'art de la gravure; il donna à ses travaux plus de régularité que n'avaient fait ses prédécesseurs : aussi peut-on le regarder comme le chef d'une école dans laquelle les Natalis, les Rousselet, les Poilly, ses élèves, doivent tenir la première place. Le moelleux de son burin, son ton argentin, la transparence de ses ombres, en général dégradées avec beaucoup d'intelligence, et variées, ainsi que sa touche, suivant le caractère du maître qu'il voulait traduire, lui assignent un rang distingué parmi les maîtres de l'art. On peut lui reprocher cependant trop d'uniformité dans les travaux, ainsi que dans le grain et la largeur de ses hachures, toujours carrées, et de la même distance entre les premières et les secondes, ce qui répand un froid et une monotonie nuisibles à la perfection de ses ouvrages. Ses morceaux les plus estimés sont une *Sainte Famille*, d'après Annibal Carrache, connue sous la dénomination de la *Vierge aux lunettes*; *S. Pierre ressuscitant Tabite*, d'après le Guerchin; *Méléagre*, d'après Rubens; une *Adoration des Bergers*, d'après le Cortone, et quelques autres estampes. — Son frère aîné (FRÉDÉRIC) a gravé quelques figures et paysages d'après son père. P—E.

BLOEMEN (JEAN-FRANÇOIS VAN), peintre, naquit à Anvers l'an 1656, et passa toute sa vie en Italie. Scrutateur habile de la nature, il fut frappé des tableaux admirables que lui offraient les environs de Rome, et les rendit avec vérité. Il fut reçu dans la société académique sous le nom d'*Orizzonte*, parce qu'en effet son principal talent était de dégrader les plans d'un tableau, conformément à ce que la nature indique. Sa manière plut aux étrangers et surtout aux Anglais, qui achetèrent ses tableaux à des prix avantageux. Attaché d'abord à la manière de van der Kabel, Bloemen se détermina ensuite judicieusement à n'avoir plus d'autre maître que la nature; il l'étudia surtout dans les sites pittoresques de Tivoli, bien propres à inspirer un artiste, même indépendamment des souvenirs qu'ils présentent. Les scènes variées qu'ils lui offraient furent retracées par lui avec beaucoup de vérité : c'était une chute d'eau, un arc-en-ciel entrevu au travers des brouillards ou d'une légère pluie. Van Bloemen mourut à Rome en 1740, à quatre-vingt-quatre ans. — Il eut deux frères qui cultivèrent aussi la peinture avec succès. L'un, (PIERRE) passa avec lui en Italie, et fut reçu dans la bande académique sous le nom de *Standaert* (étendart). Descamps conjecture qu'il eut ce so-

briquet parce qu'il représentait souvent des caravanes. De retour dans sa patrie, il fut nommé directeur de l'académie, et mourut en 1699. — Norbert van Bloemen naquit dans la même ville que ses frères, en 1672, et alla en Italie, attiré par la réputation qu'ils s'étaient faite à Rome; il fut aussi aggrégé à la bande académique, revint à Anvers, et de là il passa à Amsterdam où il mourut. Ses tableaux sont des portraits et des conversations galantes. Descamps lui reproche une couleur crue et sans vérité. D—t.

BLOIS. *Voy.* Blosius.

BLOMBERG (Barbe), d'une bonne famille de Nuremberg du temps de Charles-Quint, passa pour maîtresse de ce prince, et pour mère de don Juan d'Autriche. Le premier point n'a pas paru douteux; quant au second, on pense qu'en reconnaissant ce fils naturel, elle ne fit que se prêter aux désirs de l'empereur et à ceux d'une grande princesse, véritable mère de don Juan. Don Juan mourut persuadé que Barbe Blomberg était sa mère, et la recommanda en cette qualité à Philippe II. Ce prince, qui connaissait la véritable mère de don Juan, agit de manière à prolonger l'erreur générale. Il fit venir Barbe Blomberg en Espagne, où elle reçut de ce prince une pension considérable, et où elle termina ses jours. Elle avait été mariée, et avait donné le jour à un fils nommé *Pyrame Conrad.* Don Juan, qui le croyait son frère utérin, le recommanda également au roi d'Espagne, qui lui donna du service dans l'armée du duc de Parme. K.

BLOND. *Voy.* Le Blond.

BLONDEAU (Charles), fut avocat au Mans, et y mourut le 31 décembre 1680. On a de lui les *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*, au Mans, 1666, in-4°., contenant les éloges d'Ambroise de Loré, de Jean Clapion et de Gervais Barbier. On trouve au commencement du volume une liste alphabétique des hommes de la province du Maine qui se sont fait remarquer par leurs emplois ou leurs écrits. Dans un discours préliminaire, l'auteur se propose de prouver « que l'histoire de » France est plus agréable et remplie d'événements aussi extraordinaires que l'histoire romaine. » Quelques biographes donnent à Blondeau le prénom de *Claude.* Nous avons suivi l'opinion de le Paige, qui le cite très fréquemment dans son *Dictionnaire*, etc. *du Maine*, 1777, 2 vol. in-8°. A. B—t.

BLONDEAU (Claude), avocat, né à Paris au commencement du 17e. siècle, commença en 1672, avec Guéret (*Voy.* Guéret), le *Journal du Palais*, dont il composa seul, après la mort de celui-ci, les tomes XI et XII de cette première édition in-4°. Accoutumés à écrire et à penser en commun, ces deux amis rédigèrent cette utile collection avec tant de clarté et d'harmonie, que l'on distingue à peine ce qui est sorti de la plume de l'un ou de l'autre. Blondeau a publié en 1689, sous le titre de *Bibliothèque canonique*, une nouvelle édition de *la Somme bénéficiale*, de Laurent Bouchel, enrichie de notes d'arrêts et de réglements, Paris, 2 vol. in-fol. Il est mort au commencement du 18e. siècle. K.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), né le 12 mai 1710, à Châtelblanc, près de Pontarlier en Franche-Comté, mort à Paris le 20 octobre 1776. Il avait servi pendant quelque temps dans les milices en qualité de lieutenant. Ayant obtenu sa retraite et une pension du

gouvernement, il se retira à Paris, où il composa un grand nombre de brochures qui ont été recueillies en partie sous le titre d'*OEuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745, 2 vol. in-12. Ce recueil contient: I. le *La Bruyère moderne*, ouvrage dans le genre des *Caractères*, et l'une des plus faibles imitations qui en aient été faites; II. *Mémoires du chevalier Blondeau*, espèce de roman où l'on ne trouve ni invention ni style; III. la *Fortune*, ou *Usage des richesses*; IV. *Abrégé de l'histoire de Marguerite d'Autriche*; V. les *Mœurs des Bâlois*; VI. le *Philosophe babillard*, Nantes, 1748, in-12; VII. *Essai sur le point d'honneur*, Rennes, 1748, in-8°.; VIII. *Paradoxe*, *suivi de quelques observations sur l'église de Brou*, *près de Bourg-en-Bresse*, 1749, in-8°.; IX. le *Dictionnaire de titres originaux*, ou *Inventaire général du cabinet du chevalier Blondeau*, Paris, 1764 et ann. suiv., 5 vol. in-12. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé. Il peut servir à l'histoire de l'ancienne noblesse française. On croit que ce même Blondeau a traduit de l'anglais de Hooker un *Essai sur l'honneur*, 1745, 2 vol. in-12. — Un autre Blondeau (Claude), chanoine de Besançon, dans le 17e. siècle, a publié dans cette ville, en 1664, le *Triomphe de la charité*, ou l'*Abrégé des grandeurs de la confrairie de la très Sainte Trinité*, etc.

A. B—t et W—s.

BLONDEL, ou BLONDIAUS, surnommé *de Neesles*, du lieu de sa naissance, a été l'un des chansonniers les plus féconds et les plus estimés du 12e. siècle. Il passa en Angleterre, où il fut attaché à Richard Ier., surnommé *Cœur-de-Lion*, devint le favori de ce prince, et l'accompagna en Palestine. Richard ayant fait naufrage à son retour près d'Aquilée, s'engagea imprudemment dans les états de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé au siége d'Acre, et y fut arrêté déguisé en pèlerin. C'est d'après une chronique d'Angleterre, composée en 1455, et citée par Fauchet, qu'on assure que Blondel, aimant passionnément son maître, se déguisa en pèlerin, et parcourut l'Allemagne pour tâcher d'apprendre de ses nouvelles. Il découvrit enfin que l'on gardait un prisonnier de distinction dans l'une des tours du château de Lowenstein. Après avoir examiné cette forteresse, Blondel en fit le tour, chantant la moitié d'une chanson qu'il avait composée avec Richard; aussitôt ce prince acheva la chanson. Blondel, assuré de l'endroit où était son maître, se hâte de partir pour l'Angleterre, et d'instruire la cour de la découverte qu'il avait faite. Une ambassade envoyée à l'empereur obtint la rançon de Richard, moyennant 250,000 marcs. Cette petite anecdote, rapportée par Fauchet, a fait fortune, et a passé pour véritable dans les différentes biographies modernes. Elle est le sujet d'un opéra comique de Sedaine, dont M. Grétry a fait la musique. Cependant l'emprisonnement de Richard fut su de toute l'Europe, et tout le monde connaît les plaintes et les sollicitations de la reine Eléonore, mère de ce prince, lorsqu'elle apprit que son fils avait été vendu à l'empereur Henri VI. Au surplus, du grand nombre de chansons composées par Blondel, il ne nous en est parvenu que vingt-neuf. Elles se trouvent dans les manuscrits des bibliothèques Impériale et de l'Arsenal. Dans les *extraits de quelques poésies* des 12e. et 13e. siècles,

Sinner (pag. 67) a rapporté une chanson qui porte le nom du roi Richard d'Angleterre. « Il paraît, dit » Sinner, qu'il la fit dans sa prison » dans les états du duc d'Autriche. »

R—T.

BLONDEL (David), né à Châlons-sur-Marne, en 1591, reçu ministre protestant en 1614, commença à se faire connaître avantageusement dans son parti, par un ouvrage de controverse, intitulé: *Modeste déclaration de la sincérité et vérité des églises réformées*, 1619. Sa belle écriture le fit choisir pour secrétaire d'un grand nombre de synodes. Celui de Castres, en 1626, le nomma un des députés chargés d'aller faire en cour des représentations sur les « justes et réels griefs des réformés. » Comme il n'avait point de facilité pour prêcher, le synode de Charenton le fixa à Paris, en 1645, avec une pension de 1000 livres, afin de lui procurer le loisir et les secours nécessaires pour écrire en faveur de la cause commune. Appelé, en 1650, à Amsterdam, pour succéder à Vossius, dans la chaire d'histoire, l'insalubrité du climat lui causa une fluxion sur les yeux, qui le priva de la vue pour le reste de ses jours. Il mourut dans cette ville, le 6 avril 1655. Blondel avait une mémoire prodigieuse. Il savait le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol. Il se rappelait, sans la moindre hésitation, les faits les plus minutieux de l'histoire, ainsi que leurs dates, et il parlait avec une volubilité extraordinaire; mais son style, en latin comme en français, est dur, et embarrassé de parenthèses qui le rendent obscur. Son intime liaison avec Courcelles le fit soupçonner d'arminianisme. Ses nombreux ouvrages annoncent une vaste érudition dans l'histoire. En voici la liste: I. *Familier éclaircissement de la question, si une femme a été assise au siége papal de Rome*, Amsterd., 1647, 1649, in-8°., traduit par l'auteur en latin, et imprimé après sa mort, dans la même ville, par les soins de Courcelles, qui y joignit une préface apologétique contre Desmarets. Quoique Chamier, Dumoulin, Bochart, Basnage, et autres doctes protestants eussent eu avant lui la bonne foi de reconnaître que l'histoire prétendue de la papesse Jeanne n'était qu'une fable, les zélés du parti furent scandalisés de son ouvrage, et ils l'accusèrent de s'être laissé gagner par l'argent des catholiques. Blondel jouissait effectivement d'une pension de 3000 liv., que la cour lui avait faite, en qualité d'historiographe, pour réfuter les écrits de Chifflet contre la France. II. *Des Sibylles célèbres*, Paris 1649, in-4°., ouvrage dans lequel il prouve que les oracles qui portent aujourd'hui le nom de *Sibylles*, sont différents des anciens livres sibyllins du paganisme, et qu'ils furent fabriqués, dès les premiers siècles, par un ou plusieurs imposteurs. Mais comme les Pères parlent quelquefois des anciens livres sibyllins, sans en discuter l'authenticité, pour en tirer des conséquences favorables au christianisme, Blondel en conclut que les Pères regardaient comme bons tous les moyens qui pouvaient convenir à leur cause. Il aurait dû s'apercevoir que ce n'étaient là que des arguments *ad hominem*, selon le langage de l'école. III. *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes*, Genève, 1628, in-4°., précédé d'une diatribe contre les jésuites. L'objet de ce livre est de prouver avec beaucoup d'ostentation, contre Joseph Turrien, jésuite espagnol, la supposition des anciennes Décrétales; le P. Sirmond appelait à ce sujet Blondel *un enfonceur*

de portes ouvertes, à cause des efforts qu'il y fait, et de la chaleur qu'il montre contre le faux Isidore et contre Turrien, après que tant de critiques catholiques avaient déjà dénoncé l'imposture de l'ancien faussaire, et censuré la crédulité de son moderne apologiste. IV. *De formulæ regnante Christo, in veterum monumentis, usu*, Amsterd., 1646, in-4°., pour réfuter ceux qui prétendaient que cette formule a commencé sous les règnes de Philippe Ier. et de Philippe II, rois de France, où, durant leur excommunication, elle fut substituée aux années de leur règne. C'est un traité curieux, plein d'érudition, sur la puissance des rois. V. *Amandi Flaviani commonitorium adversùs Innocentii X bullam in tractatum Monasteriensem*, Eleuthéropoli (Amsterdam), 1651, in-4°. Cet ouvrage, assez rare, est en faveur de la liberté de conscience. VI. *Apologia pro sententiâ Hieronymi de episcopis et presbyteris*, Amsterdam, 1646, in-4°. Cet ouvrage a été réfuté par Duguet, dans ses *Conférences*. VII. *De la primauté dans l'Église*, 1641, in-fol., contre Duperron, et réfutée par Vérou. VIII. *Assertio genealogiæ Francicæ*, Amsterdam, 2 vol. in-fol., contre Chifflet. Blondel était aveugle lorsqu'il composa cet ouvrage. IX. Deux vol. in-4°., pour établir les droits du duc de la Trémouille au royaume de Naples. X. *Considérations politiques et religieuses*, publiées durant la guerre entre Cromwell et la Hollande. XI. *Éclaircissements familiers de la controverse de l'Eucharistie*, etc., 1691, in-8°., suivis, la même année, d'une *Réplique à Lamilletière;* XII. *De jure plebis in regimine ecclesiastico*, Paris, 1648, in-8°.; Amsterdam, 1678, in-12, auquel on a joint le traité de Grotius, *De imperio summarum potestatum circa sacra*, et un autre, *De officio magistratûs christiani;* XIII. *Barrum-Compano-Francicum adversùs commentarium lotharingicum J. J. Chiffletii*, Amsterdam, 1652, in-folio. Blondel avait fait à la marge de son *Baronius*, des notes assez médiocres que Magendie a insérées dans son *Anti-Baronius*, Amsterdam, 1675, in-folio. — — Moïse Blondel, frère aîné de David, ministre à Meaux, puis à Londres, est auteur d'un livre intitulé: *Jérusalem au secours de Genève*, Sédan, 1624, pour justifier l'opinion des protestants, sur les livres de l'Écriture-Sainte, qu'ils regardent comme apocryphes. T—d.

BLONDEL (François), connu surtout par ses rares talents en architecture, naquit à Ribemont en Picardie, l'an 1617, et fut choisi en 1652 pour accompagner, dans ses voyages, le jeune comte de Brienne, fils d'un secrétaire d'état. Blondel et son pupile parcoururent pendant trois années les pays du Nord, l'Allemagne et l'Italie. On imprima, en 1663 et 1665, la relation de leur voyage, écrite en latin. Blondel fut ensuite employé à plusieurs négociations diplomatiques. Il dit, dans son *Cours d'architecture*, qu'il voyagea en Égypte, et qu'en 1659, il vint à Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire du roi de France, au sujet de la détention de l'ambassadeur français. Le succès de cette négociation lui valut un brevet de conseiller d'état, et il fut choisi pour enseigner au dauphin, fils de Louis XIV, les belles-lettres et les mathématiques. Il fut aussi professeur de cette dernière science au collége Royal. En 1665, Blondel fit connaître et connut lui-même ses talents pour l'architecture, à l'occasion d'un pont

élevé à Saintes, sur la Charente. Il le rétablit, et y plaça un arc de triomphe. En 1669, il fut nommé membre de l'académie des sciences; et le roi ordonna, par lettres-patentes, que les ouvrages publics de la ville de Paris seraient dorénavant exécutés sur les plans tracés par Blondel, qui furent mis en dépôt dans l'hôtel-de-ville. En 1672, on restaura, sous sa direction, la porte St.-Antoine, qui, par des raisons de commodité publique, fut démolie en 1777. En 1674, il exécuta pour la porte St.-Bernard le même travail, toujours ingrat, et qui offre souvent plus de difficultés qu'une conception première. Blondel put enfin être lui-même dans la construction de l'arc triomphal de la porte St.-Denis. Il s'y attacha moins à la quantité d'ornements qu'à la justesse des proportions. Son intention était de ne pas ouvrir les deux portes latérales de ce beau monument, comparable à tout ce qui reste des ouvrages anciens du même genre, qui lui ont, à la vérité, servi de modèles. Le prévôt des marchands et les échevins en décidèrent autrement; ils exigèrent qu'il commît une faute, pour la commodité des gens de pied, auxquels ces portes latérales ne servent presque à rien, surtout aujourd'hui que l'arc de triomphe est isolé, comme il devait l'être, et qu'on circule tout autour. On doit observer que Blondel fut lui-même auteur des inscriptions placées sur les édifices qu'il éleva. Ses talents furent récompensés par la place de directeur et professeur à l'académie d'architecture, établie en 1671, et il rédigea, sous le titre de *Cours d'architecture*, les leçons qu'il donnait aux élèves. Cet ouvrage excellent prouve combien Blondel avait étudié son art, et combien il avait su profiter des lumières qu'il avait acquises pendant ses voyages, par l'étude d'un grand nombre de monuments anciens et modernes. On construisit encore, d'après les plans de Blondel, la corderie de Rochefort. Outre le *Cours d'architecture*, qui forme un volume in-fol., Paris, 1675, réimpr. en 1698, 2 vol. in-fol., Blondel publia encore: I. une *Comparaison de Pindare et d'Horace*, 1673, in-12, réimpr. dans les *Œuvres diverses* du P. Rapin; II. l'*Histoire du Calendrier romain*, Paris, 1682, in-4°.; livre utile et peu commun, réimprimé à la Haye, en 1684, in-8°.; III. des *Notes sur l'Architecture de Savot*, 1676, in-8°.; IV. un *Cours de mathématiques*, pour le dauphin, 1683, 2 vol. in-4°.; V. l'*Art de jeter les bombes*, la Haye, 1685, in-12; VI. *Nouvelle manière de fortifier les places*, 1683, in-4°.; VII. *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*, Paris, 1673, in-fol. Louis XIV accorda à Blondel le grade de maréchal de camp, pour le récompenser de ces deux derniers ouvrages, qu'il présenta à ce prince, en 1675; mais ce monarque ne permit pas qu'ils fussent publiés avant que l'on eût achevé les fortifications qu'il faisait faire en plusieurs places. Blondel, à qui les artistes ont quelquefois donné le surnom de *Grand*, et qui est du moins l'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire de l'architecture française, mourut en février 1686, après avoir été marié deux fois, et avoir eu, de sa première femme, deux enfants qui embrassèrent la vie ecclésiastique. D—T.

BLONDEL (Jacques-François), neveu du précédent, ne parvint pas à l'égaler, mais se montra digne de marcher sur ses traces; il ne fut cependant point son élève, comme l'ont dit quelques biographes, qui n'ont pas songé que, né le 8 janvier 1705, il ne

pouvait avoir reçu les leçons d'un homme mort dix-neuf ans auparavant. De Rouen, sa patrie, il vint à Paris; et, ayant profondément médité sur l'architecture, il ouvrit à Paris une école publique sur cet art. Il avait alors trente-quatre ans. L'utilité de ses leçons, et la célébrité qu'obtinrent plusieurs de ses élèves, le firent recevoir en 1755, à l'académie. Nommé ensuite professeur, il donna, pendant trente années, avec un zèle infatigable, des leçons publiques et particulières. Il fit plus, il sollicita le marquis de Marigny, directeur-général des bâtiments, d'obtenir du roi des récompenses pour les élèves; et eut la satisfaction de voir sa proposition accueillie. Ses leçons ont opéré une révolution dans l'art. Analysant très bien les véritables chefs-d'œuvre, il savait couvrir de ridicule les formes bizarres et capricieuses. C'est à lui que l'on doit les articles de l'*Encyclopédie* qui traitent de l'architecture. Blondel fut marié deux fois; il épousa en secondes noces la fille de la fameuse comédienne Sylvia. Atteint d'une maladie mortelle, en 1774, il se fit transporter dans son école, au Louvre, afin de rendre le dernier soupir dans ce lieu où il avait professé son art, et il y mourut le 9 janvier. Cambrai lui doit son palais archiépiscopal. Il composa, pour Metz, un projet général d'embellissement, et y fit élever le portail de la cathédrale, le palais épiscopal, les casernes, l'hôtel-de-ville, etc. Il donna pour Strasbourg des plans généraux, et celui d'un hôtel-de-ville, etc. Les ouvrages où il traite de son art sont: I. *Architecture française*, 1752, 4 vol. in-fol.; II. *Cours d'architecture civile*, 9 vol. in-8°., dont trois de planches. La mort ne lui permit pas d'achever cet ouvrage. La première partie, publiée en 1771, traite de la décoration extérieure des bâtiments; la seconde, qui parut en 1773, a pour objet la distribution; la troisième, dont le sujet est la construction des édifices, est restée imparfaite. Ce dernier ouvrage eut plus de succès que l'*Architecture française*; mais les frais qu'il exigea achevèrent d'épuiser la fortune de Blondel, déjà très altérée par son goût pour le luxe et la dépense. M. Patte le termina sur les leçons que Blondel avait laissées. III. *Architecture moderne*, Paris, 1728, 2 vol. in-4°.; IV. *De la distribution des maisons de plaisance*, Paris, 1737, 2 vol. in-4°. Blondel gravait avec esprit, et exécuta plusieurs dessins de son *Cours d'architecture*. D—T.

BLONDEL (Laurent), né à Paris en 1671, mort à Évreux le 25 juillet 1740, possédait une vaste connaissance des livres de toute espèce, des liturgies, des règles monastiques, et se faisait un plaisir de communiquer ses lumières et ses recherches à ceux qui travaillaient sur ces matières. Ses recueils ont surtout été très utiles à ceux qui ont composé des histoires de Port-Royal-des-Champs. Il fournit d'abondants matériaux à M. Thiers; dirigea pendant dix-sept ans l'imprimerie de Desprez, et publia chez cet imprimeur, en 1722, une *Vie des Saints*, en un vol. in-fol., qui eut plusieurs éditions. On trouve à la fin de cet ouvrage les vies de diverses personnes éminentes en piété. Blondel est auteur de quelques livres de spiritualité, et l'éditeur de quelques autres, enrichis de ses additions. Il s'était occupé, pendant plusieurs années, de l'éducation de la jeunesse, à Chaillot. — Blondel (Pierre-Jacques), proche parent du précédent, mort le 30 août 1730, à Paris, où il était né en 1674, se fit connaître par des *Relations* très bien

rédigées des séances des assemblées publiques de l'académie des belles-lettres et de l'académie des sciences, avec un Précis intéressant des pièces lues dans ces assemblées; on les trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, depuis 1702 jusqu'en 1710; et elles sont continuées dans les *Nouvelles de la république des lettres*, tome XXIX et suivants. On a encore de lui quelques autres écrits, dont le principal est intitulé, *les Vérités de la religion enseignées par principes*, Paris, 1705, in-12. On lui attribue un *Mémoire contre les imprimeurs et contre leurs gains excessifs*, qui fit beaucoup de bruit dans le temps (1720). Blondel avait formé une académie, moitié sérieuse, moitié burlesque, dont les mémoires, restés manuscrits, et qu'il avait rédigés lui-même, se ressentent trop de l'un et de l'autre genre. Les sérieux sont trop sérieux; les burlesques outrepassent les bornes de la plaisanterie, sur des objets respectables. T—D.

BLONDEL (JACQUES-AUGUSTE), médecin du 17e. siècle, membre du collége royal de Londres, est fameux par ses discussions avec Daniel Turner, relativement à l'influence que l'imagination des femmes enceintes peut avoir sur le fœtus. On écrivit de part et d'autre, et l'on a, en anglais, Londres, 1727, un petit traité de Blondel sur ce sujet, qui a été traduit en français, par Albert Brun, sous ce titre: *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*, Leyde, 1737, in-8°., et où il se déclare contre les effets de cette influence. — BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille, traduisit la *Chirurgia militaris* de Godin, *Chirurgie militaire, très utile à tous ceux qui veulent suivre un camp en temps de guerre, pareil-*

ement à tous autres en condition pestilente ou dyssentérique, écrite en latin par Nicolas Godin, Anvers, 1558, in-8°. — BLONDEL Pierre-Marin), médecin, né à Loudun, fit un Commentaire sur les pronostics d'Hippocrate, *Divi Hippocratis Coi prognosticorum latina ecphrasis*, Paris, 1575, in-4°.; il a aussi fait des odes et des comédies. Il vivait encore en 1584.—BLONDEL (François), né à Liége en 1613, médecin de l'archevêque et électeur de Trèves, mort en 1682, à Aix-la-Chapelle, dont il préconisa les eaux minérales, est auteur de l'ouvrage suivant: *Lettre de F. Blondel à J. Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borset; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage*, Bruxelles, 1662, in-12; idem, en latin, *Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum descriptio, congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio*, Aix-la-Chap., 1671, in-16: Maëstricht, 1685, in-12, avec fig., idem, sous ce titre: *Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum elucidatio et thaumaturgia, sive admirabilis earumdem naturæ et admirabiliores sanationes, quas produxerunt in usibus balneationis, et potationis, editio tertia prioribus auctior et emendatior*, Aix-la-Chapelle, 1688, in-4°.; et dans la même ville et même année, en allemand; en flamand, Leyde, 1727, in-4°. — BLONDEL (François), de Paris, reçu docteur de la faculté de cette ville, en 1632, fut éditeur des trois derniers volumes des *Commentaires de Chartier sur Hippocrate*, et doyen de la faculté en 1658 et 1659. Il se montra très opposé à la secte chimique qui commençait alors à s'établir, et

combattit l'admission de l'antimoine parmi les moyens de la matière médicale, avec une chaleur qui troubla le calme de sa compagnie. Blâmable dans cet excès, il ne l'était pas moins dans le but qui l'inspirait, qui n'était pas son goût pour la méthode d'observation des anciens, mais seulement un penchant fastidieux pour d'inutiles recherches d'érudition. On n'a de lui qu'un traité contre l'usage de la levure de bière dans le pain, et *Epistola ad Alliotum de curâ carcinomatis absque ferro et igne*, Paris, 1666, in-4°. Il mourut en 1682. C. et A.

BLONDIN (Pierre), botaniste, né à Vaudricourt, dans le Vimeu, en Picardie, le 18 décembre 1682, mort à Paris, le 15 avril 1713, avait été reçu à l'académie des sciences un an auparavant. Fontenelle dit dans son éloge « que Tournefort, qui connaissait son talent, le chargeait de remplir sa place de démonstrateur au Jardin royal, lorsqu'il était indisposé; qu'il avait le plus grand zèle pour la recherche des plantes, et qu'il en trouva, dans la Picardie seule, cent vingt, qui n'étaient pas même connues au Jardin royal. » On n'a de lui qu'un seul écrit, où il a changé, à l'égard de quelques espèces de plantes, les genres sous lesquels Tournefort les avait rangées. On prétend que ce n'était qu'une tentative, et qu'il méditait un système des plantes différent de celui de son maître. L'historien de l'académie ajoute: « qu'il a laissé des herbiers fort amples et fort exacts; une grande collection de graines, et quantité de mémoires curieux en bon ordre. » On ignore si quelqu'un en a profité, mais ils sont perdus pour la réputation de leur auteur. D—P—s.

BLONDUS. V. Biondo, et Flavio.

BLOOD (Thomas), homme entreprenant et audacieux, communément appelé *le colonel Blood*, était un officier licencié de l'armée de Cromwell. Son premier exploit remarquable fut le projet d'un complot pour surprendre le château de Dublin, et que fit échouer la vigilance du duc d'Ormond. Blood se sauva en Angleterre, et, résolu de faire payer au duc son mauvais succès, arrêta un soir sa voiture, et se saisit de sa personne, dans l'intention de l'aller pendre lui-même à Tyburn; mais ce rafinement de vengeance fut ce qui sauva la vie du duc: il fut délivré par ses domestiques. Peu de temps après, Blood conçut le dessein d'enlever de la tour de Londres la couronne et les autres attributs de la royauté. Déguisé en ecclésiastique, il était près de réussir, et s'échappait chargé de son butin, lorsque sa pitié envers le concierge, dont il épargna la vie, fut cause qu'il fut surpris et arrêté, ainsi que plusieurs des siens. Il avoua tout, excepté les noms de ses complices, disant que la crainte de la mort ne l'engagerait jamais ni à nier un crime, ni à trahir un ami. Charles II eut la curiosité de le voir. Blood lui déclara que, voyant la tyrannie qu'il exerçait sur les consciences, il avait eu un jour le dessein de le tuer d'un coup de fusil; mais qu'il s'était senti arrêté par l'impression de respect que la majesté royale lui fit éprouver. Il ajouta qu'il ne tenait point à la vie, mais qu'il croyait devoir avertir le roi du danger dont pouvait être suivi le supplice d'un homme qui avait des associés engagés par des serments inviolables à venger réciproquement la mort les uns des autres; de sorte qu'aucune précaution, aucune puissance ne pourrait soustraire à leur ressentiment quiconque en serait l'objet. Charles II lui accorda sa grâce, sauf le consentement du duc

d'Ormond, qui répondit que la volonté du roi suffisait. Le roi fit plus : il donna à Blood, en Irlande, au lieu de 500 livres sterl. de revenu, et lui montra ensuite une telle bienveillance, que nombre de personnes s'appuyèrent de sa protection pour obtenir des grâces ; tandis que le vieux Edwards, gardien de la couronne à la tour, et qui avait été blessé en la défendant contre Blood, languissait oublié. Blood jouit de sa fortune pendant dix années, au bout desquelles ayant imputé au duc de Buckingham une action scandaleuse, il fut arrêté, et mis en prison, où il mourut en 1680. S—D.

BLOSIUS (François-Louis), en français, de Blois, était de la maison de ce nom, illustrée par ses alliances avec plusieurs têtes couronnées. Il naquit en 1506, au château de Donstienne, dans le pays de Liége, et se fit bénédictin à l'abbaye de Liesses, en Hainaut. Il en devint abbé en 1530, refusa l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournai, que Charles Quint, avec lequel il avait été élevé, le pressait d'accepter. Blosius s'occupa d'introduire la réforme dans son monastère, auquel il donna des statuts qui furent approuvés par Paul III, en 1545, y vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus religieuses, et mourut en 1563, âgé de cinquante-sept ans ; d'autres disent le 7 janvier 1566, dans sa 59e. année. Son disciple, Jacques Frojus, publia ses ouvrages à Cologne, en 1571, 1 vol. in-fol. ; ils furent réimprimés dans la même ville en 1589 ; à Paris, en 1606, in-4°. ; et à Anvers, en 1633, par les soins des religieux de Liessies ; ils respirent tous beaucoup d'onction : le plus célèbre est le *Speculum religiosorum*, qu'il avait intitulé *Dacryanus*, mot grec qui signifie *pleureur*, parce que l'auteur y gémit beaucoup sur le relâchement des maisons religieuses. De la Nauze, jésuite, de l'académie des inscriptions, en donna une bonne traduction française, Paris. 1726, in-8.°, sous le titre de *Directeur des ames religieuses*. Il a paru à Valenciennes, en 1741, in-12, une traduction de ses *Entretiens spirituels* (*Voy.* l'abrégé de sa vie, à la tête du *Directeur des ames religieuses*). T—D.

BLOT, baron de Chauvigny, originaire d'Auvergne, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, contribua à l'élévation du cardinal Mazarin, en l'indiquant comme très propre à remplir ses vues, à Richelieu qui cherchait à remplacer le P. Joseph. Mazarin, parvenu au ministère, oublia Blot, qui s'en vengea par des épigrammes et par des couplets satiriques. Il prit parti contre le cardinal, dans la guerre de la fronde, et s'y distingua par ses bons mots et son inépuisable gaîté. En 1651, le parlement de Paris ayant mis à prix la tête du cardinal, Blot et Marigny, l'un de ses amis, firent une répartition de la somme de 150,000 francs, promise par le parlement : tant pour le nez, tant pour un œil, tant pour une oreille. « Ce ridicule, dit Voltaire, fut tout » l'effet de la proscription contre le » ministre. » Rentré en faveur, Mazarin s'attacha, par une pension, Blot qu'il avait appris à craindre, et parvint ainsi à lui fermer la bouche. Blot, dans les sociétés, était surnommé l'*Esprit*, et Mme. de Sévigné a dit de quelques-uns de ses couplets, qu'ils avaient *le diable au corps*. Lancelot, de l'académie des Inscriptions, possédait un manuscrit contenant les *rébus*, *contes*, *facéties* et *chansons* attribués à Blot. Ces pièces, qui lui firent une espèce de réputation pendant un moment, paraîtraient fort insipides au-

jourd'hui; mais elles peuvent servir à donner une idée du genre d'esprit à l'époque où elles ont été composées. Il mourut à Blois, le 13 mars 1655. Cette date sert à fixer l'époque du voyage de Chapelle et Bachaumont : « car, dit Chapelle, arrivés à Blois, » nous demandâmes à M. Colomb

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, et ses moindres pensées,
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot;
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Blot était également lié avec Voiture, et ce fut lui qui, dans une débauche, adressa à ce poète l'impromptu suivant très connu :

Quoi, Voiture, tu dégénère;
Hors d'ici, maugrebi de toi.
Tu ne vaudras jamais ton père :
Tu ne vends de vin ni n'en boi.

W—s.

BLOUNT (sir Henri), écrivain anglais, né le 15 déc. 1602, à Tittenhanger, dans le comté de Hertford, reçut son éducation à l'école de St.-Alban et à l'université d'Oxford. Il se livra ensuite à l'étude du droit, partit pour ses voyages, en 1634, et fit à Venise la connaissance d'un janissaire avec lequel il passa en Turquie. De retour en Angleterre, il y publia, en 1636, in-4°., *Voyage dans le Levant*, ou *Courte Relation d'un voyage d'Angleterre, par la voie de Venise, dans la Dalmatie, l'Esclavonie, la Bosnie, la Hongrie, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, Rhodes, l'Égypte et au Grand-Caire, avec des observations particulières concernant la condition moderne des Turcs et autres nations soumises à l'empire Ottoman.* Cet ouvrage eut au moins huit éditions, et fut traduit en français : cependant de bons juges n'en firent que peu de cas sous le rapport de l'exactitude. Charles Ier. créa l'auteur chevalier en 1639; pendant la guerre civile, il suivit la fortune de ce monarque, se trouva à la bataille d'Edgehill, et c'est, dit-on, à lui que fut confié le soin des jeunes princes. Après la mort du roi, il vint à Londres, et fut même employé par le parlement et par Cromwell dans plusieurs affaires importantes. Cela n'empêcha pas qu'après la restauration, Charles II ne le nommât grand shérif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682. Il a publié, outre la relation de ses voyages, *Six Comédies, écrites par Jean Lilly, sous le titre de Comédies de Cour*, Londres, 1632, in-8°.; *la Promenade de la Bourse*, satire, 1647; et une *Épître à la louange du tabac et du café*, imprimée au commencement d'un petit traité intitulé *Organon salutis*, écrit par Gautier Rumsey, 1657, in-8°. On croit qu'il eut beaucoup de part à l'ouvrage intitulé : *Anima mundi*, publié par son fils, Charles Blount. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais n'ayant que peu d'instruction, plein de vivacité dans sa conversation, disposé au paradoxe et habile à le colorer. X—s.

BLOUNT (sir Thomas Pope), fils aîné du précédent, naquit, en 1649, à Upper-Holloway, dans le comté de Middlesex. Élevé par les soins de son père, il fit dans la littérature des progrès rapides. Charles II le créa baronnet en 1679. Il siégea dans deux parlements sous le règne de ce prince, comme député de la ville de St.-Alban; et, après la révolution, il représenta, dans trois parlements successifs, le comté de Hertford. Il se montra constamment l'ami de la liberté de son pays, et le protecteur des lettres. Il mourut à sa terre de Tittenhanger, le 30 juin 1697, âgé de quarante-huit ans, et père de quatorze enfants. Ses ouvrages sont : I. *Censura celebriorum authorum, sive Tractatus in quo va-*

ria virorum doctorum de clarissimis cujusque sæculi scriptoribus judicia traduntur*, Londres, 1690, in-fol.; Genève, 1694 et 1710, in-4°. Dans ces deux dernières éditions, les passages des auteurs modernes, que Blount avait cités d'abord dans leur langue, ont été traduits en latin pour rendre le tout plus uniforme. Cet ouvrage n'est qu'une simple compilation. II. *Essais sur différents sujets*, Londres, in-8°. Ces Essais, au nombre de sept, ont été comparés, par quelques auteurs anglais, aux fameux *Essais* de Montaigne, sous les rapports du jugement et de la liberté des pensées. Nicéron n'avait sans doute pas lu cet ouvrage lorsqu'il a dit que Blount n'était qu'un pur compilateur. III. *Histoire naturelle, contenant nombre d'Observations rares, tirées des meilleurs auteurs modernes*, 1693, in-12; IV. *De re poeticâ*, ou *Remarques sur la Poésie*, etc. X—s.

BLOUNT (Charles), frère du précédent, et déiste célèbre, né en 1654, reçut, comme son frère, son éducation dans la maison paternelle, et se fit également remarquer par ses progrès dans les arts et dans les sciences. Il publia, en 1679, un livre intitulé *Anima mundi*, ou *Exposé historique des opinions des anciens, concernant l'ame humaine après la mort, conformément aux simples lumières de la nature*, in-8°. Cet ouvrage, écrit, à ce que l'on croit, sous la direction de sir Henri Blount, son père, excita un soulèvement général contre l'auteur, fut réfuté dans plusieurs pamphlets, et condamné par l'évêque de Londres. Ce fut en 1680 que parut le plus célèbre de ses ouvrages, les *Deux premiers Livres de Philostrate, concernant la vie d'Apollonius de Tyanes, écrits originairement en grec, avec des notes philologiques sur chaque chapitre*, in-folio. Ce livre fut supprimé dès qu'il parut, comme la plus dangereuse attaque qui eût jamais été tentée en Angleterre contre la religion révélée. Il s'en répandit seulement quelques exemplaires dans l'étranger; en sorte qu'il est devenu très rare. Ce qui, dans cet ouvrage, donna particulièrement l'alarme aux théologiens, ce furent quelques notes tirées, dit-on, des papiers du lord Herbert de Cherbury. Dans la même année, Charles Blount éleva contre lui de nouvelles clameurs, par la publication d'un autre livre, où, sous le prétexte de démasquer la superstition, il attaqua de nouveau la doctrine de l'Écriture. Ce livre a pour titre: *Grande est la Diane des Ephésiens*, ou *Origine de l'idolâtrie et institution politique des sacrifices des Gentils*, 1680, in-8°, avec cette épigraphe:

Cum sis ipse nocens, moritur cur victima pro te?
Stultitia est morte alterius sperare salutem.

Il publia, en 1683, in-12, mais sans y mettre son nom, *Religio laici*, et, en 1684, *Janua scientiarum*, ou *Introduction à la géographie, à la chronologie, au gouvernement, à l'histoire, à la philosophie et à toutes les branches intéressantes de la science*, in-8°. Blount écrivit ensuite en faveur de la liberté de la presse, un traité qui a été regardé comme un de ses meilleurs ouvrages. Partisan de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, il composa un pamphlet où il établit que le roi Guillaume et la reine Marie sont parvenus au trône par le droit de conquête. Cette opinion, déjà soutenue par l'évêque Burnet, blessa tellement la chambre des communes, que le pamphlet fut condamné à être brûlé. Après un premier mariage, Blount, resté veuf, devint amoureux de la sœur de sa femme; quoique sensible à

sa passion, celle-ci opposa à ses désirs des scrupules fondés sur sa première union. Blount prit alors la plume, et écrivit sur ce sujet une lettre remplie d'érudition et d'adresse; mais l'archevêque de Cantorbéry et quelques théologiens s'étant déclarés contre son opinion et ses vœux, et la femme qu'il aimait s'étant montrée déterminée à suivre leur décision, le désespoir lui fit perdre la raison, et il se tira un coup de pistolet: il survécut trois jours à sa blessure, et mourut dans le mois d'août 1693. Un grand nombre de ses lettres particulières furent publiées la même année dans un petit volume intitulé: *les Oracles de la Raison*, 1693, in-8°., par Gildon, qui, dans sa préface adressée à une femme, fait l'apologie du genre de mort de l'auteur, et menace même de suivre son exemple; mais Gildon changea ensuite d'avis, et jugea plus à propos de continuer de vivre. Les *Oracles de la Raison* ont été réimprimés, en 1695, avec plusieurs autres opuscules de Blount, sous le titre d'*OEuvres mêlées de Charles Blount*. Ses notes sur la *Vie d'Apollonius de Tyane* se trouvent dans la traduction française de cet ouvrage, par J. de Castilhon, (*Voy.* PHILOSTRATE). S—D.

BLOUNT (THOMAS), né à Bordsley, dans le comté de Worcester, en 1619, suppléa, par sa constante application, et par les ressources de son génie, au défaut d'une éducation classique, et devint un des hommes les plus savants de l'Angleterre. Il s'attacha à l'étude des lois dans la société des avocats d'Inner-Temple; mais comme la plaidoierie était interdite aux catholiques, il se retira à Orleton, dans la province de Hereford, patrie de son père. Ses connaissances dans les lois, et son caractère naturellement obligeant, le rendirent très utile à tous ses voisins. Sa santé avait beaucoup souffert de la vie sédentaire, lorsque la découverte de la conspiration de 1678 l'obligea de fuir. Les fatigues de cette vie errante lui causèrent une paralysie qui le conduisit au tombeau, le 26 décembre 1679, à soixante-un ans, après avoir composé des ouvrages qui supposent un grand savoir sur beaucoup de matières: I. l'*Académie de l'éloquence*, ou *Rhétorique anglaise*, souvent réimprimée; II. *Glossographie*, ou *Dictionnaire des mots difficiles, hébreux, grecs, latins, italiens*, etc., Londres, 1656, in-8°., dont il y eut une 5°. édition en 1681, augmentée; III. *Dictionnaire des lois*, pour l'explication des termes obscurs et difficiles qu'on trouve dans les lois anciennes et modernes, 1671, in-fol., réimprimé en 1691, avec des augmentations; IV. la *Lampe de la loi et la Lumière de l'Evangile*, Londres, 1658, in-8°.; V. *Boscobel*, ou *Histoire de l'évasion de Charles II, après la bataille de Worcester*, Londres, 1660, in-8°., traduit en français et en portugais, par Giffard; la seconde partie de cet ouvrage, contenant la manière dont le roi resta caché à Trent, dans la province de Sommerset, ne fut publiée qu'en 1681, par les soins d'Anne Windham; VI. *Fragmenta antiquitatis*, contenant les titres de plusieurs terres, et les usages ridicules de certains manoirs, Londres, 1679, in-8°.; VII. *Catalogue des Catholiques qui perdirent la vie en défendant la cause royale, pendant la guerre civile* (on le trouve à la fin de l'*Apologie catholique* de lord Castlemain); VIII. *Almanachs catholiques pour les années* 1661-62-63, etc.; IX. *Observations sur la Chronique de Richard Baker*, Oxford, 1672, in-8°. Blount a publié divers autres ou-

vrages, et il a laissé en manuscrit une *Chronique d'Angleterre*, restée imparfaite; une *Histoire de la province de Hereford.* T—D.

BLOW (JEAN), compositeur de musique, né en 1648, à North-Collingham, dans le Nottinghamshire, fut d'abord enfant-de-chœur dans la chapelle royale après la restauration, et ensuite mis au nombre des musiciens particuliers du roi Jacques II. L'archevêque Sancroft lui conféra, *speciali gratiâ*, le grade de docteur en musique. A la mort de Purcell, en 1695, il devint organiste de l'abbaye de Westminster, et, en 1699, compositeur de la chapelle royale. Le docteur Burney, dans son *Histoire de la Musique*, parle de lui en ces termes : « Quelques-unes de ses productions » sont certainement d'un style très » hardi et très élevé; cependant, il est » inégal, et souvent malheureux dans » ses efforts pour faire des innova» tions dans l'harmonie et la modu» lation. » Selon le même écrivain, les ballades de Blow sont en général plus naturelles et plus agréables que ses autres morceaux. Ses compositions *séculaires* furent rassemblées en un volume in-fol., en 1700, sous le titre d'*Amphion anglicus*, probablement pour rivaliser l'*Orpheus Britannicus* de Purcell; mais on regarde Blow comme très inférieur à ce maître. Il mourut, en 1708, à l'âge de soixante ans. K.

BLUM (JOACHIM-CHRISTIAN), né à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg, le 17 novembre 1739. Son père, négociant considéré, lui fit donner une bonne éducation, et les soins de sa mère lui conservèrent une vie que la faiblesse de sa constitution et un accident survenu dans son enfance (il avait été foulé aux pieds par un cheval), rendirent long-temps incertaine. Il fit ses études à Brandebourg, à Berlin et à Francfort-sur-l'Oder : destiné successivement à la théologie et à la jurisprudence, il les abandonna pour s'occuper de la philosophie et des belles-lettres, qu'il cultiva avec succès. Les leçons et l'amitié de ses maîtres, Ramler et Alexandre Baumgarten, firent prendre la meilleure direction à son esprit et à son goût naturellement juste et pur. La faiblesse de sa santé, la simplicité de ses penchants, la modération de ses désirs, l'empêchèrent de suivre une carrière brillante et active. Après avoir obtenu, dans les villes qu'il avait habitées, l'estime et l'affection des hommes les plus distingués, il se retira dans sa patrie, pour y consacrer son temps à sa famille et à ce doux repos que donnent des études et des travaux choisis et suivis par goût, non par obligation. Il encourut quelque temps le blâme de ses compatriotes, qui, sachant ce qu'il eût pu faire, s'étonnaient de son inaction, et l'appelaient *le Fainéant.* Il faisait chaque jour de longues promenades aux environs de Rathenau, uniquement occupé à jouir des douceurs que répandent dans une belle ame la contemplation des beautés de la nature et la méditation de la vertu. Des *Poésies lyriques*, publiées à Berlin, 1765, in-8°., furent le premier fruit de ses loisirs : on y remarqua une imagination aimable et riante, poétique même dans sa réserve; un style correct et élégant, un heureux choix d'idées et d'images. Ce volume, réimprimé à Riga, 1769, in-8°., et à Berlin, 1771, in-8°., fut joint, en 1776, au recueil composé à Leipzig, des Poésies que Blum avait publiées dans cet intervalle, savoir : des *Idylles*, des *Épigrammes*, les *Collines de Rathenau*, poëme descriptif, etc. En 1785, pa-

rurent, à Zullichau, des *Poésies nouvelles*, in-8°., qui soutinrent la réputation de l'auteur. Il s'était essayé dans la carrière dramatique, en composant un drame historique en 5 actes, intitulé : *la Délivrance de Rathenau*, représenté avec succès à Berlin, et imprimé à Leipzig, 1775, in-8°. Ses ouvrages en prose offrirent le même talent et le même caractère : ses *Promenades*, Berlin, 1774, en 2 parties, in-8°.; Leipzig, 1775, in-8°.; 3e. édition fort augmentée, Leipzig, 1785, in-8°., et ses *Nouvelles Promenades*, Leipzig, 1784, in-8°., renferment d'excellents morceaux de morale, pleins, sinon d'idées grandes et neuves, du moins d'aperçus justes et fins, et de sentiments aussi vertueux qu'aimables. On voit que l'auteur prend à la moralité et au bonheur des hommes un intérêt sincère, et qu'il cherche à les y conduire sans efforts. Guidé par les mêmes intentions, il publia, en 1780 et 1782, son *Dictionnaire des proverbes allemands*, Leipzig, 2 parties in-8°., où, en expliquant les dictons populaires, il eut soin de combattre les erreurs et les préjugés des classes inférieures de la société. Il passa ainsi sa vie, heureux de son caractère, de sa conduite, de sa situation, aimé de ses proches, honoré à la cour de Berlin, par la princesse Amélie et par le roi Frédéric-Guillaume II, dont il reçut des bienfaits, et mis par sa nation au rang des écrivains qui, sans être du premier ordre, ont su se rendre classiques par la pureté de leur style et la sagesse de leur esprit. Il mourut à Rathenau, le 28 août 1790. — Un autre Blum (Jean), architecte de Zurich, a donné, en 1596, un *Livre d'Architecture*, avec figures (imprimé à Zurich, in-fol.), qui eut différentes éditions, et fut traduit en français, en hollandais et en anglais. G—T.

BLUMAUER (Aloys), poète distingué, né le 21 décembre 1755, à Steyer en Autriche, entra dans l'ordre des jésuites en 1772, gagna quelque temps sa vie en donnant des leçons après la suppression de cet ordre, fut ensuite censeur des livres et libraire, et mourut en 1798, âgé de quarante-quatre ans. Son esprit était tourné vers la satire et le comique burlesque. Ses *Poésies* parurent pour la première fois à Vienne, 1782, in-8°. Elles ont eu plusieurs éditions; on y trouve du sel, de la gaîté, une imagination originale, le talent de se servir des plus petits objets pour en tirer des contrastes piquants; mais du mauvais goût, de la trivialité, et quelquefois de l'incorrection. Les pièces de ce recueil les plus estimées par ses compatriotes sont : l'*Imprimerie; l'Adresse au diable*, et l'*Éloge de l'âne*. Il a donné, comme Scarron, l'*Énéide travestie*, Vienne, 1784-88, in-8°., réimprimée depuis, et traduite en russe par Ossipof, Pétersbourg, 1791-93. Cet ouvrage est fort répandu en Allemagne, et offre tous les défauts dont le burlesque, par sa nature même, semble ne pouvoir être exempt. Du reste, le 4e. volume, fort inférieur aux trois premiers, et d'une trivialité rebutante, n'est pas de Blumauer, mais de K. W. F. Schaber. On a aussi faussement attribué à Blumauer une Épopée satirique intitulée *les Titans*, Francfort-sur-le-Mein, 1790, in-8°., qui est l'ouvrage de Max. F. X. Stiehl. Le poëme *Hercule travesti*, en six livres, Francfort et Leipzig, 1794, in-8°., porte également son nom, mais est d'une médiocrité qui ne permet guère de croire qu'il en soit l'auteur. Blumauer a composé aussi une tragédie, *Erwine de Sternheim*. Ses œuvres ont été

réunies et publiées à Leipzig par K. L. M. Muller, 8 vol. in-8°., 1801. G—T.

BLUMBERG (Chrétien Gottbelf), théologien luthérien, né en 1664, à Ophausen, dans la principauté du Querfurt, fit ses études à Leipzig et à Iéna, fut aumônier, en 1689, du régiment flamand de l'armée du Rhin, et se trouva au siége de Mayence. A son retour, il fut appelé à exercer des fonctions ecclésiastiques dans différentes villes de l'électorat de Saxe, et mourut en 1735 à Zwickau. Le nombre de ses écrits est fort considérable : nous remarquerons seulement les suivants : I. *Exercitium anti-bossentium de mysterio in coronâ papali;* II. *Fundamenta linguæ copticæ*, 1716, III. *Dictionarium linguæ copticæ*, resté manuscrit ; IV. *Grammatica turcica;* V. *Linguæ arabicæ institutiones ;* VI. *Dictionarium hebraïcum integritati suæ redditum;* VII. *la Bible complète, avec des remarques.* G—T.

BLUNTHLI (Jean-Henri), né à Zurich en 1656, où il mourut en 1722, a donné, sous le titre de *Memorabilia Tigurina*, une topographie et chronique de la ville et du canton de Zurich (volume in-4°. en allemand), qui est estimée et riche en détails curieux. La meilleure édition en est de 1740, soignée par B. Berlinger. Ce recueil a été continué depuis par Werdmiller. U—I.

BLUTEAU (Dom Raphael), théatin, naquit à Londres, de parents français, le 4 décembre 1638. Il s'y rendit habile dans les lettres sacrées et profanes. Étant allé en Portugal, il apprit en six mois la langue du pays, et prêcha plusieurs fois devant le roi et la reine. Après avoir fait un voyage à Paris, il retourna en Portugal, où il fut nommé académicien, et qualificateur du St.-Office. Il avait été en Angleterre prédicateur de la reine Henriette-Marie, épouse de Charles Ier. Ses ouvrages sont : I. un *Vocabulaire*, ou *Dictionnaire portugais et latin*, Coimbre, 1712 à 1728, 10 vol. in-fol., y compris un supplément en 2 vol.; Moraès de Silva l'a corrigé, et en a fait un bon dictionnaire portugais, Lisbonne, 1789, 2 vol. in-4°. II. *Oraculum utriusque testamenti, musæum Bluteavianum;* III. *Vocabulaire des Dictionnaires portugais, castillans, italiens, français et latins*, avec la date et lieu d'impression de chacun, Lisbonne, 1728. Cette bibliographie des dictionnaires se trouve insérée page 535 et suivantes de la 2e. partie du supplément de son *Vocabulario portugueze-latino* : elle est de même écrite en portugais ; IV. Des sermons et panégyriques, sous ce titre : *Primicias Evangelicas*, 1685, in-4°. Il mourut à Lisbonne, le 13 février 1734, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Le 28 du même mois, on prononça son éloge dans l'académie des *Appliqués*. Deux docteurs firent chacun un discours sur cette question : « Lequel était le plus » glorieux, ou à l'Angleterre d'avoir » donné naissance à Bluteau, ou au » Portugal de l'avoir possédé jusqu'à » sa mort. » On lut dans la même séance plusieurs pièces de vers latins ou portugais composés en l'honneur de ce savant ecclésiastique. K.

BOABDIL, ou ABOUABOULLAH, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père en 1481, le chassa de sa capitale, et prit le titre de roi ; mais, attaqué par Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et d'Arragon, qui projetaient la conquête de Grenade, il marcha contre les Castil-

lans, fut battu et fait prisonnier. L'habile Ferdinand lui rendit la liberté, promettant de l'aider contre son père, qui avait repris la couronne, à condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'Espagne. Boabdil souscrivit à ce traité honteux, et tourna de nouveau ses armes contre son père, qui mourut de chagrin. Alors différents partis se disputèrent la possession de la ville de Grenade; Ferdinand et Isabelle, profitant de ces divisions, mirent le siége devant cette capitale en 1491. Boabdil y régnait en tyran. Sommé de remettre la ville aux Espagnols, il refusa, résolut de se défendre, eut à combattre à la fois les Espagnols et ses propres sujets, dont il s'était attiré le mépris et la haine. Battu plusieurs fois sous les murs de sa capitale, et pressé par la famine, il capitula, et consentit à se retirer dans un domaine des Alpuxares que lui assignèrent les vainqueurs; mais le peuple, soulevé par les Imans, voulut rompre la négociation, et s'ensevelir sous les ruines de la ville; Boabdil se hâta de la livrer à Ferdinand. Accompagné de sa famille et d'une suite peu nombreuse, il prit le chemin des Alpuxares. Lorsqu'il fut arrivé sur le mont Padul, d'où l'on découvre Grenade, il jeta sur cette belle ville un dernier regard, et des larmes couvrirent son visage : « Mon fils, lui » dit sa mère Aïxa, vous avez rai» son de pleurer comme une femme » le trône que vous n'avez pas su dé» fendre en homme et en roi. » Ce malheureux prince, ne pouvant vivre sujet dans un pays où il avait régné, passa en Afrique, et se fit tuer dans une bataille en servant les intérêts du roi de Fez, qui voulait détrôner le roi de Maroc. La conquête de Grenade mit fin à la puissance des Maures en Espagne, sept cent quatre-vingt-deux ans après leur première invasion. B—P.

BOACK. *Voy*. BOCK.

BOADICÉE, BODICÉE, ou BOUDICÉE, vivait du temps de Néron, et était femme de Prasutagus, roi des Icènes, qui habitaient la côte orientale de l'Angleterre. Lorsque son mari mourut, il nomma l'empereur des Romains son héritier, conjointement avec ses filles, dans l'espoir d'assurer à sa famille la protection de ce prince; mais les officiers romains prirent possession de son palais, de ses propriétés, et, portant l'outrage au comble, firent fouetter publiquement sa veuve, tandis que ses filles étaient exposées à la brutalité des soldats. Boadicée, douée d'une ame forte, souleva les Bretons contre leurs oppresseurs; à la tête de cent vingt mille hommes, elle prit la colonie de Camalodunum (Colchester), et massacra les Romains établis dans le pays. Leur nombre était, dit-on, de quatre-vingt mille. Le gouverneur Suétonius Paulinus marcha contre les insurgés. Il n'avait que dix mille hommes; mais la discipline de ses troupes le fit triompher, et il mit les Bretons en déroute, sans éprouver beaucoup de perte. Cette bataille eut lieu l'an 61. Peu de temps après, Boadicée mourut de chagrin; quelques-uns pensent qu'elle s'empoisonna. K.

BOAISTUAU, ou BOISTUAU (PIERRE), dit *Launay*, natif de Nantes, mort à Paris en 1566, ayant quelque lecture, mais du reste fort superficiel, a passé dans son temps pour un beau parleur. Lacroix du Maine en fait un pompeux éloge : « Boistuau, dit-il, a été homme très » docte et des plus éloquents orateurs » de son siècle, et lequel avoit une » façon de parler autant douce, cou» lante et agréable, qu'autre duquel

» j'aye lu les escrits. » On a de lui : I. *Théâtre du Monde*, sur les misères humaines et la dignité de l'homme, imprimé à Paris, en 1584 et 1598, 6 vol. in-16. On assure que ce livre, qui contient des faits très singuliers, a eu plus de vingt éditions; il l'avait d'abord composé en latin. II. *Histoires tragiques*, *extraites des OEuvres italiennes de Bandel et mises en langue française*, 1568 et suiv., 7 vol. in-16, 1580, 1616, également en 7 vol. in-16. Les six premières histoires du 1er. volume ont été traduites par Boaistuau, et le sont beaucoup mieux que celles traduites par Belleforest qui a continué l'ouvrage. Ce dernier ne s'est pas contenté de traduire; il a ajouté plusieurs histoires de son invention. III. *Histoires prodigieuses*, *extraites de divers auteurs*, 1561, in-8°. Ces histoires sont au nombre de quarante. Claude de Tesserant en ajouta quinze; Belleforest continua cet ouvrage, qui fut imprimé en 6 vol. in-16, en 1575 et années suiv., réimprimé à Anvers en 1594, in-8°.; et à Paris, en 1598. Ces six tomes sont ordinairement reliés en trois. IV. Quelques autres ouvrages sur lesquels on peut consulter les *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et de Duverdier. Boaistuau est un des premiers écrivains qui ait recommandé aux mères d'allaiter leurs enfants. A. B—T et D. N—L.

BOATE (GÉRARD), médecin hollandais, qui se fixa en Irlande vers le milieu du 17e. siècle, a publié un traité sur l'histoire naturelle de cette contrée, où il en donne une description géographique. Cet ouvrage est le premier en ce genre que l'on ait publié sur ce royaume, et il est encore aujourd'hui l'un des plus complets; il a pour titre : *Ireland's natural history being a true and ample description of its situation, greatness, Shape, and nature of its hills, woods*, etc., Londres, 1652, in-8°., et 1657, in-8°. : c'est la même édition à laquelle on a mis un autre frontispice, et supprimé la préface et l'épître dédicatoire. Il y en a une traduction en français, par P. Briot, intitulée : *Histoire naturelle de l'Irlande*, Paris, 1666, 2 vol. in-12. Il y en a une autre édition en anglais, considérablement augmentée, Dublin, 1726; ibid., 1755, in-4°. La première partie renferme l'ouvrage de Boate; la seconde, la collection des notes et mémoires communiqués à la société royale de Londres, sur les curiosités de l'Irlande; la troisième est un discours de Th. Molyneux sur des antiquités. Les chapitres 10, 11 et 12 traitent particulièrement de l'agriculture de l'Irlande. L'auteur avait promis une suite qui n'a jamais paru. Elle devait comprendre l'histoire des végétaux.

D—P—S.

BOBART (JACQUES), médecin et botaniste, né à Brunswick, fut le premier surintendant du jardin botanique de l'université d'Oxford, fondé, en 1632, par Henri, comte de Denby. Il en publia le catalogue en un volume in-12, en 1648, réimprimé depuis à Oxford, 1658, in-8°. : le docteur Stephens Will-Browne, et les deux Bobart, père et fils, contribuèrent à cette seconde édition, qui est bien perfectionnée. Il continua de diriger ce jardin jusqu'au 4 février 1679, époque de sa mort. — Son fils, nommé aussi JACQUES, lui succéda. Il rendit un service important à la botanique, en achevant et en faisant paraître la 3e. partie, ou le 2e. vol. de l'*Histoire universelle des Plantes* de Morison, à Oxford, en 1696, in-fol, de 655 pag. Linné a consacré à la mémoire de ces deux savants un genre de

plantes auquel il a donné le nom de *Bobartia*; ce genre ne comprend jusqu'ici qu'une seule espèce de la famille des souchets; ce qui doit rappeler, suivant les principes qu'avait adoptés ce naturaliste, que Bobart le fils s'est distingué, surtout par l'ordre qu'il a mis dans la rédaction de cette famille, réunie alors aux graminées, dans l'ouvrage de Morison, et qu'il paraît avoir tiré de son propre fond. Il vivait encore en 1704. D—P—s.

BOBROWSKI. *Voy*. Ali-Bey, ou Ali-Beigh.

BOBRUN (Henri et Charles), peintres, nés à Amboise, le premier, en 1603; l'autre, en 1604. Le père et l'aïeul de Henri avaient été attachés au service personnel de Henri IV et de Louis XIII. Il eut aussi lui-même cet emploi; mais ses succès en peinture, et particulièrement dans le genre du portrait, lui donnèrent à la cour une existence plus distinguée. Il eut l'avantage, presque unique dans l'histoire des arts, de trouver dans son cousin, un ami, un émule, ou plutôt un autre lui-même, par ses talents, ses idées et sa manière d'opérer. On les vit souvent travailler alternativement au même portrait, en se servant de la même palette et des mêmes pinceaux, sans qu'il parût que l'ouvrage fût de deux mains différentes. Les Bobrun (car c'est ainsi qu'on parlait d'eux) peignirent Louis XIV, la reine Anne d'Autriche, et un grand nombre des principaux personnages de la cour; il est vrai qu'ils possédaient l'art de flatter, sans, dit-on, altérer la ressemblance, et celui de rehausser la beauté des femmes, par des costumes et des ornements d'un bon choix: ce qui demandait une grande finesse de tact. Ayant d'ailleurs de l'enjoûment dans l'esprit, ils virent souvent leur atelier devenir un lieu de réunion pour les personnes les plus aimables et les plus spirituelles de cette cour si brillante. En 1660, lorsque la reine Marie-Thérèse fit son entrée à Paris, ils furent chargés d'orner l'arc de triomphe que l'on éleva sur le pont Notre-Dame. Ils savaient se faire rechercher à la cour, en donnant des dessins pour les bals, pour les habillements, des conseils pour l'invention des divertissements, etc. Ils firent, de plus, des vers, et même des comédies qu'ils représentaient avec leurs amis; mais qui, en contribuant à leurs plaisirs et à ceux de leur société, n'avaient pas un degré de perfection qui pût les faire parvenir à la postérité. Les Bobrun furent agréés à l'académie de peinture, dont on les nomma trésoriers. Henri mourut, en 1677, à l'âge de soixante-quatorze ans; et Charles, en 1692, à quatre-vingt-huit ans. Leurs portraits, si recherchés de leur temps, sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, et il serait même difficile d'en trouver, dans les collections, qui fussent authentiques. D—t.

BOCARRO (Antoine), historien portugais, a voulu continuer l'ouvrage de Jean de Barros, intitulé: l'*Asie portugaise;* il en fit la 13e. Décade: il ne paraît pas qu'il ait poussé plus loin son travail. Leuglet-Dufresnoy et de Bure, disent que cette 13e. Décade, n'a point été imprimée (*V.* Barros et Couto). — Bocarro (Emmanuel), portugais du 17e. siècle, a écrit *Anacephaleosis indicæ historiæ*, 1624, ouvrage dont George Cardoso fait l'éloge dans sa *Bibliotheca Lusitana.* Le même bibliographe attribue à Bocarro, ou du moins à un auteur du même nom: I. *Quinta essentia Aristotelica*, 1632; II. *Fœtus astrologicus*, Rome, 1626, réimprimé avec des augmentations, Hambourg, 1643;

III. *Carmen intellectuale*, Amsterdam, 1639. A. B—T.

BOCCACE (Jean), dont le nom, selon Mazzuchelli, vaut lui seul mille éloges, naquit en 1313. Son père était marchand à Florence, où le négoce était le premier des états; et sa famille originaire de Certaldo, village situé à vingt milles de Florence; c'est pourquoi Boccace joignit toujours à son nom ces mots : *da Certaldo*. Il ne fut donc point le fils d'un paysan, comme on l'a dit dans l'étrange ramassis d'erreurs que l'on ose intituler *Dictionnaire historique;* c'est la seule faute que nous prendrons la peine d'y relever au sujet de Boccace, dont l'article, si important pour la littérature moderne, n'y est presque en son entier qu'une bévue. Boccace fut le fruit illégitime d'une liaison que son père eut à Paris, où il était venu pour des affaires de commerce; et ce fut à Paris même que ce fils reçut le jour. Amené de bonne heure à Florence, il y commença ses études, et montra, dès ses premières années, un goût déclaré pour la poésie; mais il avait à peine dix ans, que son père le plaça chez un autre marchand, pour apprendre le commerce. Ce marchand le conduisit quelques années après à Paris, le garda six ans chez lui, sans pouvoir lui inspirer du goût pour un état qu'il n'apprenait que malgré lui, et le renvoya enfin à son père. A Florence, Boccace fut, comme à Paris, partagé entre des occupations pour lesquelles il n'avait que de la répugnance, et son goût pour les lettres qui allait toujours en augmentant. Ce goût prit encore des accroissements à Naples, où son père l'envoyait pour l'en distraire, et pour l'attacher définitivement à la profession du commerce. Il y resta huit ans, et au lieu de n'y voir que des négociants, il se lia d'amitié avec plusieurs savants, soit napolitains, soit florentins, que la faveur du roi Robert, ami des lettres, y avait attirés. Rien ne prouve qu'il eût lui-même aucune part aux bontés de ce roi; mais il en eut une très douce aux bonnes grâces d'une fille naturelle de Robert, pour qui il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers, et qu'il y désigne souvent sous le nom de *Fiammetta*. Doué de tous les avantages extérieurs, d'un esprit vif et enjoué, d'un caractère doux et facile, amant heureux de la fille d'un roi, il n'est pas surprenant qu'il se sentît alors moins d'inclination que jamais pour des occupations mercantiles. Le goût très vif que cette princesse avait pour la poésie, la société intime des gens de lettres, l'impression que fit sur lui, dans une promenade auprès de Naples, l'aspect du tombeau de Virgile, la présence du célèbre Pétrarque, qui fut accueilli avec les plus grandes distinctions dans cette cour, et qui alla de Naples recevoir à Rome le laurier poétique; les premières liaisons que Boccace put dès lors contracter avec lui, contribuèrent à la fois, avec ses dispositions naturelles, à faire décidément de lui un littérateur et un poète. Après un séjour de deux ans qu'il alla faire à Florence, auprès de son père, de retour à Naples, il y fut favorablement accueilli par la reine Jeanne, et l'on croit que ce ne fut pas moins pour complaire à cette jeune reine, qu'à sa chère Fiammetta, qu'il commença le *Décaméron*, ou le *Recueil de cent Nouvelles*, qui le place, sans rival, au premier rang des prosateurs italiens. Ayant perdu son père, et maître de suivre son penchant, il alla se fixer à Florence, et n'eut plus d'autre distraction dans ses études que le plaisir, et quelques missions honorables dont il fut chargé par ses concitoyens. Il fut choisi pour aller à

Padoue, porter à Pétrarque, la nouvelle de son rappel et de la restitution qui lui était faite du bien de son père, banni autrefois de Florence, et mort dans l'exil (*Voy.* PÉTRARQUE). C'est là qu'il s'unit avec lui d'une amitié qui dura toute leur vie. Quelques années après, ayant dérangé entièrement sa médiocre fortune par les dépenses qu'il faisait pour se procurer des livres, et par son goût pour le plaisir, il trouva dans Pétrarque les secours les plus généreux ; il y trouva aussi les meilleurs conseils pour ses ouvrages et pour sa conduite ; et ce fut surtout à ce digne ami, qu'il dut le changement qui s'opéra en lui. Les exhortations d'un chartreux lui avaient inspiré le projet d'une réforme outrée et d'une renonciation entière au monde et aux études que l'on nomme profanes. Pétrarque le ramena à de meilleures résolutions, et le retint dans ce juste milieu, qui est la place de la vraie sagesse. De nouveaux troubles qui s'élevèrent à Florence, l'engagèrent à se retirer à Certaldo, où il possédait un petit bien de campagne, pour y continuer paisiblement ses travaux. Il n'avait, jusqu'à ce moment, écrit qu'en langue vulgaire, et des ouvrages de pur agrément : ce fut alors qu'il en composa plusieurs d'érudition et d'histoire ; il les écrivit en latin ; et l'un de ces traités a été le premier ouvrage moderne où l'on ait rassemblé toutes les notions mythologiques qui sont éparses dans les écrits des anciens. Il savait assez bien le grec, et avait amené, à ses frais, de Venise à Florence, Léonce Pilate de Thessalonique, qu'il entretint chez lui pendant trois ans, pour apprendre de lui cette langue, expliquer avec lui l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et même les lui faire traduire en latin toutes entières. Il eut la gloire de faire venir le premier de Grèce, à ses frais, des copies de ces deux ouvrages; et ce ne furent pas les seuls; il n'épargnait ni soins, ni dépenses, pour se procurer de bons manuscrits grecs ou latins, et se servit de toute son influence pour engager ses contemporains à apprendre le grec, et à substituer l'étude de l'antiquité aux sciences scolastiques, qui avaient été les seules encouragées jusqu'alors. L'autorité qu'il avait acquise le fit charger de deux ambassades importantes pour la république de Florence, auprès du Pape Urbain V. Il les remplit, et revint à Certaldo reprendre ses douces études ; mais il y éprouva une longue et dégoûtante maladie, qui le laissa dans un état de langueur et d'abattement aussi pénible que la maladie même. Il en sortit pour entreprendre un travail difficile, mais qui le flattait doublement. Il avait toujours été grand admirateur du Dante ; il savait presque tout son poëme, et l'avait copié plusieurs fois de sa main. Les Florentins, qui avaient persécuté et exilé ce grand poète, voulant honorer et venger sa mémoire, instituèrent, par un décret du sénat, une chaire publique destinée à l'explication de ce poëme, rempli de choses sublimes, mais aussi d'obscurités et de difficultés qui s'augmentaient à mesure qu'on s'éloignait du temps où l'auteur avait écrit. Ce fut à Boccace qu'ils conférèrent ce nouveau professorat. Les efforts qu'il fit pour le remplir retardèrent sa convalescence; et il reçut alors un coup si sensible, qu'il lui fut, depuis, impossible de se rétablir. Il apprit subitement la mort de Pétrarque, son maître et son plus cher ami; il ne lui survécut qu'un peu plus d'une année, et, s'affaiblissant tous les jours de plus en plus, il mourut à Certaldo, le 21 décembre

1375. On grava sur son tombeau cette inscription qu'il avait composée lui-même, et dont il n'y a que le quatrième vers à retenir :

Hâc sub mole jacent cineres ac ossa Johannis;
Mens sedet antè deum meritis ornata laborum
Mortalis vitæ. Genitor Bocchaccius illi,
Patria Certaldum, studium fuit alma poesis.

Il était, en effet, né poète, et il le fut dans tous ses ouvrages d'imagination, du moins par l'invention, si ce n'est par le style. Tout ce qu'il a écrit en vers est médiocre; plusieurs de ses ouvrages italiens en prose le sont aussi; il n'est supérieur et inimitable que dans ses Nouvelles, dont il faisait cependant lui-même peu de cas : il eut, comme son maître Pétrarque, l'erreur de croire que ses ouvrages sérieux, écrits en latins, seraient la source de sa gloire, et il ne la dut qu'à un simple recueil de contes, comme Pétrarque à ses poésies d'amour. Tout ce qu'il a écrit en latin porte un caractère de précipitation indigeste, qui, à la vérité, vient moins de la négligence de l'auteur, que du peu de secours que l'on trouvait alors pour ces sortes d'ouvrages. Il s'était cependant flatté, dans sa jeunesse, d'obtenir, par ses vers, le second rang en poésie; son admiration pour le Dante ne lui permettait pas d'aspirer au premier; et il ne connaissait pas alors les poésies italiennes de Pétrarque. Dès qu'il put les connaître, il perdit toute espérance, et jeta au feu la plus grande partie de ses vers lyriques, sonnets, *canzoni*, et autres poésies amoureuses. Ce qu'on en a publié depuis est tout ce qui échappa, malgré lui, à cet acte de sévérité. Le fruit le plus heureux de ce mouvement de dépit fut d'engager Boccace à écrire avec plus de soin en prose, à donner à sa langue une perfection, un nombre, une harmonie, et des tours élégants qui lui manquaient encore. Nous entrerons, sur tous ses ouvrages, dans plus de détails que nous ne le faisons ordinairement, afin de faire mieux connaître ce grand littérateur, que l'on juge et dont on parle quelquefois si légèrement. Ouvrages latins : I. *De genealogiâ Deorum libri XV; De montium, sylvarum, lacuum, fluviorum, stagnorum et marium nominibus, liber.* La première édition de ces deux ouvrages réunis est in-folio, sans date; on la croit de Venise, et antérieure à 1472. La 2e. édition est de Venise, 1472, in-fol. On en fit *ibid.* une 3e. l'année suivante; il y en a eu depuis plusieurs autres à Reggio, à Vicence, à Venise, à Paris et à Bâle; cette dernière, en 1532, avec des notes et des suppléments. Le *Traité de la Généalogie des dieux* était le fruit d'une immense lecture, et, comme il n'existait alors rien de pareil où l'on pût apprendre à connaître la mythologie des anciens, le succès en fut prodigieux. Les bons ouvrages qui ont paru depuis sur cette matière l'ont fait oublier : l'utilité dont il fut d'abord, et les recherches qu'il suppose lui impriment cependant un caractère qui ne doit point s'effacer. Boccace y cite plusieurs auteurs qui n'existent plus, et en tire des traits qui ne se trouvent que dans son livre. On lui en a fait un reproche, comme s'il avait inventé ce qu'il cite. Il est plus simple de reconnaître que d'anciens auteurs qui existaient encore alors se sont perdus depuis. Ce même ouvrage, traduit en italien par Joseph Betussi, a eu douze ou treize éditions; la première à Venise, 1547, in-4°. Nous en avons deux traductions françaises, la première, sans nom d'auteur, Paris, 1498, in-fol.; et 1531, aussi in-fol.; la seconde, faite par Claude Wittard, Paris, 1578, in-8°. Le petit *Traité des*

noms des montagnes, *des forêts*, *des lacs*, etc., a aussi été traduit en italien par Niccolò Liburnio, et imprimé in-4°., sans date et sans nom de lieu: la 2e. édition est de Florence, 1598, in-8°. II. ***De casibus virorum et fœminarum illustrium libri IX***, Paris, 1535, 1544, in-fol.; Vicence, même année, aussi in-fol.; traduit en italien par Betussi, Venise, 1545, in-8°., et réimprimé plusieurs fois; en anglais par Jean Ludgate, Londres, 1494, in-fol.; 1527, id.; en espagnol, par D. Pedro Lopez de Ayala, et D. Juan Alonzo de Zamora, Séville, 1495, in-fol.; Tolède, 1511, in-fol.; en allemand, par Jérôme Ziegler, Augsbourg, 1545, in-fol., avec de mauvaises gravures en bois; enfin, plusieurs fois en français, d'abord par un anonyme, Bruges, 1476, in-fol., goth.; ensuite par Laurens du Premier-fait, Paris, 1483, in-fol. goth.; Lyon, même année, in-fol.; Paris, 1494, 1515, in-fol.; et par Claude Wittard, Paris, 1578, in-8°. III. *De claris mulieribus*, 1re. édition, sans nom de lieu et sans date, in-fol., goth.; 2e. édition, à Ulm, 1473, in-fol.; Louvain, 1484-7 et 8, in-fol.; Berne, 1539, in-fol.; traduit en italien par Vincent Bagli, florentin, Venise, 1506, in-4°.; et par Joseph Betussi, qui y fit des additions, et mit devant sa traduction une Vie de Boccace, Venise, 1545 et 1547, in-8°., etc.; en espagnol, Séville, 1528, in-fol.; en allemand, Augsbourg, 1471; Ulm, 1473, in-4°.; en français, 1re. traduction, Paris, 1493, in-fol., et 1515, in-fol.; 2e. traduction, Paris, 1538, in-8°. goth., Lyon, 1551, par Luc. Ant. Ridolfi; IV. *Eclogæ*. Ces seize églogues sont imprimées avec celles de Virgile, de Calphurnius, de Némésien, de Pétrarque, du Mantouan et de Gauricus, Florence, 1504, in-8°.; elles le sont aussi dans les *Bucolicorum autores*, Bâle, 1546, in-8°. Boccace, à l'exemple de Pétrarque, prit pour sujet de la plupart de ses églogues des événements publics, et représenta, sous des noms de fantaisie, les principaux personnages de son temps. Il en a donné lui-même la clef dans une lettre adressée au P. Martin de Signa, son confesseur, de laquelle Manni a donné un extrait dans son *Histoire du Décaméron*. Ouvrages italiens en vers: V. *la Teseide*, premier poëme italien qui ait offert un essai d'épopée, et qui ait été écrit en octaves, forme poétique harmonieuse, dont Boccace est regardé comme inventeur, Ferrare, 1475, in-fol.; Venise, 1528, in-4°., traduit en français par D. C. C., Paris, 1597, in-12; VI. *Amorosa visione*, etc., Milan, 1520 et 1521, in-4°., avec des observations grammaticales et une apologie de Boccace par Claricio d'Imola, Venise, 1531, in-8°. Ce poëme singulier est divisé en cinquante chants ou chapitres, qui contiennent cinq triomphes, ceux de la Sagesse, de la Gloire, de la Richesse, de l'Amour et de la Fortune; il est en tercets, ou *terza rima*; et ce qui en fait surtout la singularité, c'est qu'en mettant de suite les premières lettres de chaque tercet, on forme, du tout ensemble, des mots et des vers qui composent en acrostiche deux sonnets et une *cantone* à la louange de la princesse Marie, sa maîtresse; il la désigne partout ailleurs sous le nom de *Fiammetta*, et ne s'est permis que cette seule fois d'écrire son véritable nom, en le déguisant sous cette forme extraordinaire, dont il faut avoir la clef. VII. *Il Filostrato*, poëme romanesque en octaves, ou *ottava rima*, dont le héros est le jeune Troïle, fils de Priam, et le sujet, ses amours avec Chryséis, que le poëte ne fait pas fille

de Chrysès, mais de Calchas, Bologne, 1498, in-4°.; Milan, 1499, in-4°.; Venise, 1501 et 1528, in-4°. VIII. *Nimfale Fiesolano :* on a cru que, dans ce poëme, qui est aussi en octaves, Boccace avait caché, sous le voile d'une fiction pastorale, une aventure galante arrivée de son temps dans les environs de Florence. La 1re. édition est in-4°., sans nom de lieu et sans date; on la croit faite à Venise avant 1477; la 2e. est de cette même année, Venise, aussi in 4°. Il y en a eu plusieurs autres à Venise et à Florence, et une dernière à Paris, Molini, 1778, in-12, faite sur celle de Florence, 1568, in-8°.; traduit en français par Antoine Guercin du Crest, Lyon, Cotier, 1556, in-16. IX. *Rime*, ou *Poésies diverses.* On a vu qu'il en avait brûlé la plus grande partie : ce qui était épars en manuscrit dans divers recueils avait été rassemblé plusieurs fois, et on en avait promis et annoncé la publication. M. Baldelli, qui depuis a publié une très bonne *Vie de Boccace*, Florence, 1806, a réuni tout ce qu'il en a pu recouvrer, et les a fait imprimer à Livourne, 1802, in-8°. Ouvrages italiens en prose: X. *il Filocopo*, *ovvero amorosa fatica*, etc., ouvrage de la première jeunesse de l'auteur, roman excessivement long, dépourvu d'intérêt, et dont le style, tantôt plat, et tantôt emphatique, ne ressemble en rien à celui que l'auteur parvint ensuite à se former. La 1re. édition est sans nom de ville, et sans date, in-fol.; les autres éditions anciennes et rares sont celles de Venise, 1472, in-fol.; Florence, même année; Milan, 1476 et 1478, in-fol.; Venise, 1514, in-4°.; et ensuite plusieurs autres pendant le 16e. siècle; traduit deux fois en français, par Adrien Sevin, Paris, 1542, in-fol., et in-8°.; 1555, in-8°., etc.; et par Jacques Vincent, Paris, 1554; Lyon, 1571, in-8°. XI. *L'Amorosa Fiammetta*, autre roman qui ne vaut pas beaucoup mieux que le premier. Boccace y met dans la bouche de Fiammetta de longs regrets sur l'absence de son cher Pamphile, nom sous lequel il se déguise lui-même, comme la princesse Marie, sous celui de *Fiammetta.* La plus ancienne édition parut, in-4°., sans nom de ville; on croit que ce fut à Padoue, avec le titre en latin, et portant à la fin du volume la date de 1472; une autre, aussi sans nom de lieu, 1480, in-4°.; une 3e., Venise, 1481, in-4°., et plusieurs à Florence, à Venise, etc., dans le 16e. siècle; traduit en français, par Gab. Chappuys, Paris, 1585, 1609, in-12; Lyon, 1532, in-8°.; et ensuite, d'après une traduction espagnole, Lyon, 1535; Paris, 1609 et 1622, in-12. XII. L'*Urbano*, Florence, Ph. Junte, 1598, in-8°., de 71 pages, a été traduit en français sous ce titre : *Urbain le Mescogneu*, Lyon, sans date, in-4°. gothique. D'après la préface, il paraîtrait que l'auteur l'a composé pour se distraire du chagrin que lui causait la mort de son ami Pétrarque. Au surplus Mazzuchelli, les rédacteurs du *Dictionnaire de la Crusca*, et d'autres critiques, regardent ce petit ouvrage comme apocryphe. XIII. *Ameto*, ou *Nimfale d'Ameto*, ouvrage écrit en prose mêlée de vers, premier exemple de ce genre de composition agréable. Admète est un jeune chasseur qui préside aux jeux et aux chants de quelques chasseurs de son âge, et de sept nymphes, dont une lui inspire le plus tendre amour. C'est encore ici, selon quelques interprètes, une allégorie poétique, qui couvre une aventure réelle. On en a fait un grand nombre d'éditions, Rome et Venise, 1478, in-4°.; Trévise, 1479, in-4°.;

Venise, 1503, in-fol.; Rome, 1520, in-4°.; Florence, 1521, in-8°., etc. XIV. *Il Corbaccio, o sia Laberinto d'amore.* C'est une invective mordante et même grossière contre une femme dont il avait reçu quelque mécontentement depuis son retour à Florence. L'indécence en est insupportable, mais le style, qui est de son bon temps, le fait rechercher des philologues. Il n'a pas eu moins d'éditions que le précédent; les plus anciennes de celles qui portent une date sont : Florence, 1487, in-4°.; Venise, 1516, in-24; 1525, in-8°.; Florence, 1516, 1525, in-8°.; Milan, 1520, in-8°., etc.; Paris, 1569, in-8°., édition précieuse donnée par Corbinelli, accompagnée d'une préface et de notes de l'éditeur. Le mal affreux que l'auteur y dit, non seulement d'une femme, mais de toutes les femmes, n'a pas empêché que le *Corbaccio* ne fût traduit en français par Belleforest, Paris, 1571, 1573, in-16. Il y en a même une seconde traduction ou imitation, sous le titre de *Songe de Boccace*, ou le *Labyrinthe d'Amour*, par de Prémont, Paris, 1699 et 1705, in-8°.; Amsterdam, 1699, 1705 et 1705; mais le traducteur a tant retranché de l'original, et y a tant ajouté de choses étrangères, que ce n'est plus le même ouvrage. XV. *Origine, vita et costumi di Dante Alighieri*, Rome, 1544, in-8°.; Florence, 1576, in-8°., etc. Dans cette Vie du Dante, Boccace se montre souvent plus romancier qu'historien. Elle intéresse cependant par plusieurs anecdotes qu'on ne trouve point ailleurs, par le style qui est parfait, et parce qu'il est rare de voir un grand homme loué par un autre grand homme, avec autant d'effusion de cœur et de sincérité. XVI. *Commento sopra la commedia di Dante Alighieri*, ouvrage précieux, par la même raison que le précédent, et, de plus, par un grand nombre d'explications de passages difficiles du Dante, quoique noyées, il en faut convenir, dans un plus grand nombre de détails étrangers à l'intelligence du texte. Ce commentaire, composé des leçons qu'il faisait publiquement à Florence, quand il fut attaqué de la maladie dont il mourut, n'a été imprimé que dans le 18°. siècle. Il ne s'étend que jusqu'au 17°. chapitre de l'*Enfer*, et il remplit les deux derniers tomes de la collection des Œuvres de Boccace, en prose italienne (à l'exception du *Décaméron*), donnée en 6 vol. à Naples, sous le faux titre de Florence, 1724, in-8°. XVII. Enfin, *il Decamerone*, le premier titre de Boccace à l'immortalité, et, de tous les ouvrages peut-être qui existent, celui dont on peut le moins donner une idée en peu de mots. Dire que la plupart des cent Nouvelles qu'il contient sont tirées de nos anciens conteurs français, c'est prouver que l'on ne connaît ni ces conteurs ni le *Décaméron*, dont, tout au plus, dix Nouvelles sont imitées de nos Fabliaux, ou prises à la même source. C'est avoir aussi une bien fausse idée de cet ouvrage, que de ne le regarder que comme un recueil de contes galants ou licencieux. La plupart des poètes qui y ont puisé n'en ont point tiré autre chose; mais c'est leur faute, plus que celle de l'auteur. Il y peignit, comme sur une toile immense, des hommes de tous les états, de tous les caractères, de tous les âges; des événements de tous les genres, depuis les plus libres et les plus gais, jusqu'aux plus touchants et aux plus tragiques. Il y donna d'ailleurs des modèles de toutes les sortes d'éloquence, et porta sa langue à un point de perfection inconnu jusqu'à lui. Depuis

plus de trois siècles, on ne cesse de le réimprimer et de le relire; ou en cite plus de cent éditions; quelle critique peut tenir contre une pareille réponse? Pour bien apprécier quelques-unes de ces éditions, il faut connaître, au moins en gros, les vicissitudes singulières que l'ouvrage a éprouvées. Les libertés de toute espèce qu'on y trouve circulèrent sans obstacles, en manuscrit, pendant plus d'un siècle; imprimées depuis 1470, date de la première édition, jusqu'à la fin du 15e. siècle, et pendant plus de soixante années du 16e. Elles firent enfin prohiber le livre par deux papes, Paul IV et Pie IV, plus scrupuleux que leurs vingt-cinq ou vingt-six prédécesseurs. Deux grands-ducs de Toscane, Cosme Ier. et François Ier., s'entremirent l'un après l'autre auprès de deux autres papes, Pie V et Grégoire XIII; des académiciens furent chargés de réformer le Décaméron; de grandes corrections et suppressions furent faites; des éditions ainsi amendées parurent; mais il fallut revenir aux anciennes, et les éditions complètes prirent si bien le dessus, et se multiplièrent tellement depuis la fin du 16e. siècle, qu'il fallut laisser aller les choses, et qu'on ne parla plus ni de prohibition ni de réforme. L'édition la plus rare et la plus chère est celle des Juntes, Florence, 1527, in-4°.(1) On en a fait une contrefaçon ou une copie exacte à Venise, en 1729, qui porte à la fin, comme l'autre, le nom de Florence et la date de 1527, mais que l'on distingue à des signes connus des bibliographes. Les curieux doivent avoir aussi l'édition corrigée par les académiciens de Florence, d'après les ordres du grand-duc, et approuvée par le pape Grégoire XIII, pour y voir d'un côté l'état où l'on avait mis ce chef-d'œuvre, et, de l'autre, les restes encore assez forts des anciennes libertés qui y sont revêtues de l'approbation pontificale; elle parut à Florence, chez les Juntes, 1573, in-4°. L'édition de Salviati, qui fut chargé d'une nouvelle réforme, Venise, 1584, in-4°., est aussi bonne à avoir par les mêmes motifs. De plus, dans ces deux éditions réformées, le texte de toute la partie qui a été respectée, est d'une extrême pureté. Celle des Elzévirs, Amsterdam, 1665, in-12, conforme à l'édition de 1527, est encore justement recherchée, ainsi que quelques-unes de Londres, et celle de Paris, en 3 vol., petit in-12, 1768; enfin quelques autres plus récentes, dont les unes ont le mérite d'un texte pur, les autres d'une belle exécution, quelques-unes tous les deux ensemble. On ne finirait pas si l'on voulait citer les traductions du *Décaméron*, faites en espagnol, anglais, allemand, etc. Nous en avons plusieurs en français; la plus ancienne est celle de Laurens du Premier-fait, Paris, en caractère gothique, in-fol., sans date, réimprimée à Paris, 1521, in-fol., et 1534, in-8°., traduction infidèle dans tous les sens, et dans laquelle on paraît s'être plu à travestir l'original. Antoine le Maçon, en fit une seconde, qu'il dédia à la reine de Navarre, Marguerite de France, Paris, 1545 et 1545, in-fol. 1548, in-8°., 1697, in-16, 2 vol. Les passages les plus vifs du texte y étaient fidèlement traduits. Ils furent ou adoucis ou retranchés dans les éditions postérieures, Lyon, 1552, in-12, 1558,

(1) Cette édition de 1527 est la plus echerchée des amateurs, et coûte jusu'à 600 francs; mais celle de Venise, aldarfer, 1471, in-fol., est beaucoup us rare, étant la plus ancienne qui porte ne date; des bibliomanes l'estiment jusu'à trois mille francs.

in-16; Paris, 1559, 1569, in-8°.; Londres (Paris), 1757, 5 volumes in-8°., belle édition. Il y en a une troisième sans nom d'auteur, avec des figures de Romain de Hooge, Amst., 1697 et 1699, 2 vol. in-8°.; Cologne, 1702 et 1712, in-12; mais cette traduction, annoncée comme *accommodée au goût de ce temps*, est d'un goût à être trouvé mauvais dans tous les temps. Il y a des traductions plus récentes; les unes abrégées, les autres corrigées, d'autres prétendues fidèles, tantôt avec des gravures, tantôt privées de ce luxe qui n'est pas la vraie richesse. La douzième est celle de l'abbé Sabatier de Castres, Paris, 1779, in-12; 10 vol; *ibid.*, 1804. Je ne parle point des imitations que notre bon Lafontaine en a faites dans ses contes; il y a souvent ajouté des détails plus libres que ceux de l'original même, et il a malheureusement contribué à donner, du *Décaméron* entier, l'idée fausse, ou exagérée, qu'on s'en forme communément. G—É.

BOCCADIFERRO (Louis), noble Bolonais, né vers l'an 1482, fut reçu docteur en philosophie et en médecine, obtint dans l'université de sa patrie une chaire de logique, et ensuite celle de philosophie en général. Ses leçons y attiraient un grand concours d'auditeurs, et étaient ordinairement suivies des plus vifs applaudissements. Il eut des élèves célèbres, entre autres, Jules-César Scaliger, François Piccolomini et Benedetto Varchi. Le cardinal Pirro Gonzaga, qui l'aimait, le conduisit, en 1522, à Rome, où il enseigna, pendant cinq ans, la philosophie péripatéticienne dans le collège de la Sapience. Léon X et Clément VII eurent pour lui beaucoup d'estime. Sous ce dernier pape, quand Rome eut été saccagée par l'armée de l'empereur, il alla reprendre à Bologne sa chaire de philosophie. Il prit l'habit ecclésiastique, et les Gonzagues lui donnèrent quelques bénéfices à Mantoue dans l'espoir de l'y attirer. Il reçut de Charles Quint, ainsi que les autres professeurs de l'université de Bologne, les titres de chevalier et de comte palatin. Il mourut le 3 mai 1545, avec la réputation du premier philosophe, ou du moins du premier professeur de philosophie de son temps. Il a laissé : I. *In l. I. Physicorum Aristotelis*, Venise, 1558, in-fol.; 1570 et 1613, idem. Il avait laissé des commentaires pareils sur le second, le 7°. et le 8°. livres du même ouvrage d'Aristote, mais ils sont restés inédits dans plusieurs bibliothèques. II. *In IV libros Meteororum Aristotelis*, Venise, 1563, 1565 et 1570, in-fol.; III. *Lectiones in parva Naturalia Aristotelis*, Venise, 1570, in-fol.; IV. *In II libros Aristotelis de generatione et corruptione Commentaria*, Venise, 1571, in-fol.; V. *Commentaria in tres libros Aristotelis de animâ*, Venise, etc. — Jérôme BOCCADIFERRO, jurisconsulte bolonais et neveu de Louis, né à Bologne, en 1552, y fut professeur en droit. Il jouissait d'une si grande réputation, qu'en 1598, dans les contestations qui s'élevèrent entre le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, et les magistrats royaux de Bologne, il fut choisi par Clément VIII, avec le célèbre Pancirole, pour être juge de cette cause. Le collier d'or et la médaille qu'il reçut de ce pontife, disent assez quel fut son jugement. Il mourut le 1er. mars 1623, et a laissé : I. des *Consultations*, Bologne, 1645, in-fol.; II. des *Leçons sur toutes les matières ordinaires de droit civil*, et quelques autres ouvrages de droit qui n'ont point été imprimés. G—É.

BOCCAGE (Marie-Anne le Page, épouse de Fiquet du), des académies de Rome, Bologne, Padoue, Lyon et Rouen, naquit dans cette dernière ville, le 22 octobre 1710, et mourut le 8 août 1802. Elle était femme d'un receveur des tailles de Dieppe, qui la laissa veuve encore jeune. Élevée à Paris, dans le couvent de l'Assomption, on remarqua promptement sa facilité pour tous les genres d'études, et l'élève devint le répétiteur des leçons de ses compagnes. Le penchant qui l'entraînait vers la poésie se montra aussi dès sa première jeunesse, mais elle crut devoir aux bienséances imposées à son sexe, de le cacher pendant plusieurs années, et ne commença à publier ses productions qu'en 1746. Sans doute elle avait sagement calculé que l'époque où finit la jeunesse d'une femme est celle où elle doit chercher de nouveaux moyens de succès. Son début fut un poëme qui remporta le prix à l'académie de Rouen, sous le titre de *Prix alternatif entre les belles-lettres et les sciences*. Il faut qu'un écrivain, et surtout une femme, ait des talents réels pour forcer sa patrie à les reconnaître; cette pièce, en effet, offre de beaux vers, un style noble et des expressions heureuses. Mme. du Boccage réussit moins dans des productions vastes, dont les sujets, autant que l'étendue, étaient au-dessus de ses forces. Elle essaya successivement d'imiter le *Paradis perdu* dans un poëme en six chants, et d'abréger de même celui de la *Mort d'Abel*; elle donna ensuite une tragédie, intitulée *les Amazones*, et le poëme de *la Colombiade*, en dix chants. Le premier de ces ouvrages fut, comme on devait s'y attendre, faible, partout où son modèle était le plus fort; et dans les tableaux même des amours d'Adam et d'Ève, et des délices de l'Éden, la touche délicate et légère de l'imitateur fut bien loin d'atteindre à la hauteur où s'est élevé Milton. On distingua, parmi les meilleurs passages de cette traduction, la peinture du coucher nuptial; il y a aussi quelques détails heureux dans le récit de la création d'Ève; mais ce récit même, qui paraît fait pour la plume d'une femme, et dont le charme et la grâce sont si admirables dans l'original, n'a été qu'ébauché par Mme. du Boccage. Le poëme d'*Abel* lui offrait une concurrence moins redoutable, et il fut mieux accueilli du public que le *Paradis perdu*. La tragédie des *Amazones*, jouée pour la première fois en 1749 pendant une maladie de l'auteur, alla jusqu'à onze représentations; mais cette tentative, malgré les apparences de succès qu'un premier moment de faveur lui donna, ne servit, comme le *Genseric* de Mme. Deshoulières, qu'à prouver combien il est difficile aux femmes d'atteindre à la hauteur des conceptions tragiques. La *Colombiade* parut peu après; et on loua d'abord l'auteur d'avoir songé la première à traiter, dans la langue française, ce beau sujet, où toutes les couleurs locales sont riches, brillantes, et absolument neuves pour la poésie; où l'opposition des mœurs des conquérants et du peuple conquis offre de si heureux contrastes; où l'histoire a tout le romanesque des fictions. On trouve dans son poëme des tirades assez bien faites; mais, en ce genre, le premier, le plus difficile de tous, on compte pour rien quelques moments de verve; et ce qui eût fait la fortune d'un ouvrage plus court, n'est qu'à peine aperçu dans une œuvre épique. Tant que Mme. du Boccage vécut, elle fut vantée avec un enthou-

si (sinc que son sexe, le charme de ses manieres et sa figure devaient excuser. *Formâ Venus, arte Minerva*, était la devise que lui avaient donnée ses admirateurs. Fontenelle l'appelait sa fille; Clairaut la comparait à Mme. du Châtelet : tout ce que la France avait de beaux esprits se trouvait rassemblé dans sa société. Dans la longue carrière qu'elle parcourut, elle rencontra successivement les hommes les plus distingués, et recueillit, pour ainsi dire, les hommages de deux siècles. Lorsque Voltaire la reçut à Ferney, il lui mit sur la tête une couronne de laurier, seul ornement, disait-il, qui manquât à sa coiffure. Plusieurs sociétés littéraires de France s'empressèrent de s'associer Mme. du Boccage; et, dans la séance qui eut lieu pour sa réception à l'académie des Arcades, ou plutôt des Arcadiens de Rome, on lut tant de vers à sa louange, que le recueil imprimé forma un volume. Elle y fut reçue sous le nom de *Doriclea*. Son portrait, destiné à orner les galeries des Arcadiens, avait souffert pendant la route; M. Pougens, l'un des académiciens, s'occupa de le restaurer. Le pape Benoît XIV reçut Mme. du Boccage avec une faveur distinguée. Ce fut ce pontife qui, en voyant passer avec elle le cardinal Passionnei, octogénaire comme lui, et qui s'occupait assidûment de l'aimable française, dit: *Et homo factus est*. La jeune duchesse d'Arce, qui cultivait aussi la poésie avec succès, chanta la muse de France en vers élégants. Lorsque Mme. du Boccage eut entendu ses poésies et admiré sa beauté, elle dit au cardinal des Ursins, père de la duchesse, que sa fille était la déesse de Rome. « Non, madame, reprit l'aimable italienne, les Romains ont toujours pris leurs dieux chez les étrangers. » C'est ainsi que Mme. du Boccage elle-même, dans ses Lettres sur l'Italie, rapporte ce mot; et elle ajoute : « Je restai en défaut comme à la longue paume, où rarement on renvoie la balle à propos. » En Angleterre, elle dut trouver un peuple moins enthousiaste, et y recevoir moins d'hommages; cependant elle fut accueillie d'une manière distinguée par la cour et les gens de lettres; et le conservateur du musée de Londres lui demanda la permission d'y placer son buste. On a cité, dans plusieurs biographies, des madrigaux de Voltaire, Fontenelle, La Condamine, adressés à Mme. du Boccage. Ces vers se trouvent tous dans les lettres citées plus haut, et dans celles qu'elle écrivit, pendant ses voyages en Angleterre et en Hollande, à Mme. du Perron, sa sœur. Dans une lettre datée de Rome, elle dit avec naïveté : « Je crois que l'encens est une substance salutaire; on m'en nourrit, et ma santé s'en trouve à merveille. » Pour en donner des preuves à sa sœur, elle n'omet rien des louanges qu'on lui adresse, des honneurs qu'on lui rend, et semble excuser d'avance ces récits par cet autre passage : « La manie de parler souvent de soi, traitée de vanité en toute autre occasion, ne doit point l'être dans une correspondance, dont le seul but est de se communiquer l'une à l'autre les choses qui nous concernent et nous affectent le plus, etc. » Cependant, malgré sa bonne foi, et les tournures modestes qu'elle mêle à ces détails, l'éditeur de son journal eût peut-être mieux fait d'elaguer cette quantité de madrigaux, que le lecteur se lasse de retrouver à la place d'une peinture des lieux qui eût intéressé. Les lettres de Mme. du Boccage sont attachantes, en général, bien écrites, et doivent être considérées comme sa meilleure

production : ainsi la femme qui ne fut louée que comme poète, pendant quatre-vingt-douze années d'une vie qui fut un triomphe continuel, devra la meilleure partie de la réputation que le temps lui laissera, à un ouvrage de prose. Il faut, au reste, se garder de croire aveuglément ce que Voltaire lui écrivait au sujet de ses voyages, en 1764 : « Vos lettres sont supérieures » à celles de lady Montaigu; je con» nais Constantinople par elle, Rome » par vous; et, grâce à votre style, je » donne la préférence à Rome. » Elle rapporte aussi un billet de lui, en italien, où l'on retrouve la grâce et la facilité piquante dont ce grand écrivain savait assaisonner les éloges qu'il donnait: *Dunque, o signora*, lui écrivait-il, *dopo ch'ella avra veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedra il Padre della chiesa, sara coronata nel Campidoglio dalle mani del buon Benedetto. Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevra, e trionfare tra gli eretici, quando avra ricevuto la corona poetica dei santi catolici*, etc. La plupart des ouvrages de Mme. du Boccage ont été traduits en anglais, en espagnol, en allemand et en italien. On voit assez de quelle manière ses contemporains la jugèrent; la postérité ne lui accordera pas les mêmes honneurs : cependant l'heureux emploi de son talent et ses vertus réelles lui mériteront toujours une place distinguée parmi les femmes qui se sont montrées dans la carrière de la littérature. Son caractère était doux, susceptible d'amitié et de constance ; sa société sûre et attrayante. Mairan la peignait bien, quand il lui disait : « Vous êtes comme » une montre bien réglée, qui marche » sans qu'on aperçoive son mouve» ment. » Ses œuvres ont eu plusieurs éditions; 1749, in-8°.; Lyon, 1762, 1764, 1770, 3 vol. in-8°. Favolle, Mme. de Beauharnais, et Bettinelli dans ses *Lettres de Virgile aux Arcades*, traduites en français par M. le baron de Pommereul, ont tracé l'éloge de Mme. du Boccage. V—z.

BOCCALINI (TRAJAN), célèbre auteur satirique italien, naquit, en 1556, à Lorette, d'une famille romaine, et d'un père architecte de profession. Quoique né avec une grande vivacité d'esprit, il fit très tard ses études, et s'appliqua surtout à la philosophie et à l'histoire. Le savoir qu'il ne tarda pas à acquérir, l'emploi qu'il en faisait, et sa conversation spirituelle et piquante, le firent aimer et rechercher par ce qu'il y avait de plus distingué à la cour de Rome. Il fut nommé gouverneur de plusieurs villes dans l'État de l'Église; mais il ne sut pas s'y conduire avec prudence, et se fit beaucoup d'ennemis. De retour à Rome, il s'en fit bien plus encore, et de plus puissants, par la liberté de ses discours et de ses écrits. Commençant à craindre pour sa sûreté, il se rendit, en 1612, à Venise, où il publia la première, et ensuite la seconde partie de ses *Nouvelles du Parnasse*. Cet ouvrage eut un grand succès, dont l'auteur ne jouit pas long-temps. Il mourut le 16 novembre 1613. On dit que sa mort fut violente. Des auteurs contemporains ont écrit qu'ayant trop peu ménagé la monarchie espagnole dans un autre ouvrage (*Pietra del Paragone*), un jour qu'il se trouvait seul chez lui, quatre hommes armés y entrèrent, et l'ayant étendu par force sur son lit, l'y assommèrent à coups de sacs remplis de sable. D'autres auteurs, dans l'âge suivant, ont répété le même fait. Mazzuchelli le met en doute dans ses *Scrittori d'Italia*. Cet écrit de Boccalini, dit-il, ne fut imprimé que deux ans après sa mort; et il le tenait extrê-

ment secret, comme on le voit par une de ses lettres, adressée à un intime ami, à qui il avait confié le manuscrit de cet ouvrage. Il n'était pas possible que ses ennemis en eussent connaissance. D'ailleurs le registre des morts de la paroisse sur laquelle il mourut, porte, à la date ci-dessus, que le signor Trajan Boccalini, romain, est mort à l'âge d'environ 57 ans, d'une colique accompagnée de fièvre. Apostolo Zeno donne la même raison dans ses notes sur la *Bibliothèque italienne* de Fontanini, tome II, et ajoute, pour nouvelle preuve, que, dans un discours prononcé publiquement à Venise, en 1520, pour la défense du Trissin que Boccalini avait attaqué, on parle de l'auteur satirique, mort depuis plus de sept ans, avec beaucoup d'amertume, et que cependant on ne dit rien qui ait rapport à son prétendu assassinat, qu'on n'aurait cependant pu ignorer, et sur lequel on n'aurait eu aucun intérêt à se taire. Enfin, si Boccalini était mort de cette manière, on n'eût fait que renouveler, à son égard, un exemple qu'il cite dans ses *Ragguaglj di Parnaso*, centurie 2, ragg. 3. Il y raconte qu'Euclide ayant divulgué un secret important, qui est que toutes les lignes des pensées et des actions des princes et des particuliers viennent nécessairement aboutir à ce centre commun, tirer adroitement l'argent de la bourse de son voisin pour le mettre dans la sienne, il fut attaqué par des gens qui le frappèrent *à coups de sacs remplis de sable*; et le laissèrent pour mort sur la place; et il ajoute qu'on avait jugé que cet attentat avait été commandé par des personnes puissantes, parce que deux des assassins tenaient Euclide, tandis que deux autres le maltraitaient aussi cruellement. Il est plus vraisemblable qu'on lui ait appliqué ce qu'il avait raconté d'Euclide, qu'il ne l'est que l'on ait été chercher dans son ouvrage une telle leçon de vengeance et de lâcheté. Les ouvrages que Boccalini a laissés, sont : I. *Ragguaglj di Parnaso, centuria prima*, Venise, 1612, in-4°.; *Centuria seconda*, Venise, 1613, in-4°. Les deux parties ensemble réimprimées ensuite plusieurs fois. La plus jolie édition est celle d'Amsterd., J. Blaeu, 1669, 2 vol. in-12; mais ce n'est pas la plus correcte. Dans cet ouvrage, qui fit tant de bruit, l'auteur feint qu'Apollon s'est établi juge sur le Parnasse, et qu'il y reçoit les accusations et les plaintes des princes, des guerriers et des auteurs. Boccalini s'y exprime avec une excessive liberté sur toutes les questions et sur tous les personnages politiques et littéraires qui se présentent. C'est un de ces ouvrages dont le produit certain est beaucoup de succès et beaucoup de haines. Jérôme Briani, de Modène, ajouta, aux deux premières Centuries, cinquante autres *Ragguaglj*, qui furent imprimés avec ceux de Boccalini, sous le titre de *Parte terza*, Venise, 1650, in-8°. La première Centurie seulement a été traduite en français, par Fongasse, Paris, 1615, in-8°. On a aussi en latin : *Tr. Boccalini, quinquaginta relationes ex Parnasso de variis Europæ eventibus; adjuncta est ratio status Davidis Judæorum regis*, Hambourg, 1683, in-8°. II. *Pietra del Paragone politico*, Cosmopoli (Amsterdam), 1615, in-4°.; Venise, même année, idem; réimprimé plusieurs fois à Amsterdam, à Venise et ailleurs, in-4°., in-8°., in-12, in-24, et in-32. On estime l'édit. d'Amsterdam, 1653, in-24. C'est une espèce de troisième partie, ou de continuation du premier ouvrage. Dans celui-ci, l'auteur paraît avoir eu presque uniquement pour but d'écrire contre l'Espagne, et c'est, dit-

on, ce qui causa sa perte; mais voyez ce que nous avons dit ci-dessus. La *Pietra del Paragone* a été traduite en latin, par Ernest-Joachim Creutz, sous le titre de *Lapis Lydius politicus*, Amsterdam, 1640 et 1642, in-12 (cette traduction latine est peu estimée); en français, par Giry, Paris, 1626, in-8°.; en anglais, Londres, 1626, in-4°.; en allemand, Tubingen, 1616 et 1617, in-4°. III. *Commentarj sopra Cornelio Tacito*, Genève, 1669, in-4°.; Cosmopoli (Amsterdam), 1677, in-4°.; et ensuite dans le recueil publié sous ce titre: *La Bilancia politica di tutte le opere di Trajano Boccalini*, etc., avec des notes et des observations du chevalier Louis du May, à Castellane, 1678, 3 vol. in-4°. Le premier volume contient les *Commentaires sur les Annales de Tacite*; le second, ceux sur le premier livre des *Histoires* et sur la *Vie d'Agricola*. Dans cette édition, qui est rare, l'annotateur du May est souvent encore plus libre que son auteur, surtout en matière de religion; il se permet même quelquefois d'altérer le texte. Les deux premiers volumes ont été mis à l'index. Ce livre, méprisé par les uns, trop loué peut-être par d'autres, a du moins le mérite de renfermer un grand nombre de faits peu connus; et, si les observations n'en sont pas profondes, elles servent toujours à nous faire connaître ce que c'était que la politique de ce temps. Le 3°. volume de cette édition est rempli par des *Lettres politiques et historiques du même auteur*, recueillies par Grégorio Leti; mais ces lettres, quoique annoncées pour être de Boccalini, et presque toutes signées de son nom, ne sont point de lui. On croit que Rodolphe Boccalini, son fils, et l'éditeur Leti, en furent les auteurs, et l'on accuse surtout le dernier de cette fraude littéraire, dont il était fort capable. VI. *La Segretaria d'Apollo*, Amsterdam, 1653, in-24. C'est un recueil d'Édits ou de Lettres d'Apollon, adressés à des princes et à des auteurs, faisant suite aux *Ragguagli di Parnaso*; on l'attribue à Boccalini, et tout y paraît en effet conforme à ses idées et à son style; mais il y a de fortes raisons de croire qu'il ne fut écrit qu'après sa mort. On y trouve même, page 199, une lettre d'Apollon à Aurelio Boccalini, fils de Trajan, pour l'exhorter à publier les ouvrages de son père, qui lui a laissé en mourant, avec sa fortune, l'exemple de ses vertus. G—É.

BOCCANERA (GUILLAUME), né d'une famille illustre et ancienne de Gênes. Il profita de l'éclat même de sa naissance pour se mettre à la tête du parti démocratique. Le peuple lui sut gré de ce qu'il se rangeait avec lui contre la noblesse, accusée de prévarications dans le gouvernement, d'arrogance et d'injustice. Des séditieux, rassemblés par Guillaume Boccanera, en 1257, déposèrent le conseil des huit nobles, qui jusqu'alors avaient eu la plus grande autorité dans l'état; ils donnèrent à Guillaume le titre nouveau de capitaine du peuple; ils le firent asseoir à côté de l'autel dans l'église de St.-Siro; ils lui prêtèrent serment d'obéissance, et lui donnèrent trente-deux *Anziani* pour conseillers. Des gardes, des juges subordonnés, tous les attributs du pouvoir souverain lui furent accordés pour dix ans, et une tyrannie fut constituée dans Gênes au nom de la liberté. Le peuple cependant se lassa bientôt de son idole, lorsque celui qu'il croyait son défenseur, devint son maître. Plusieurs conjurations furent tramées; plusieurs séditions éclatèrent contre lui. Enfin, en 1262, vaincu par le peuple révolté, il fut déposé de la seigneurie,

et ne dut la vie qu'à l'intercession de l'archevêque de Gênes. S. S—1.

BOCCANERA (SIMON), petit-fils du précédent, continua, comme lui, à prendre la défense du parti démocratique contre les nobles, et acquit par-là une grande popularité. Une sédition sur les galères gênoises au service de France, punie trop sévèrement par Philippe de Valois, ayant excité un mécontentement universel dans Gênes, le peuple se révolta contre les nobles, et il désigna Simon Boccanera comme le seul homme qui eût assez de courage et de patriotisme pour prendre sa défense. Il y avait alors à Gênes un magistrat démocratique, nommé l'*abbé du peuple*, qui, comme les tribuns de Rome, était spécialement chargé de protéger les plébéiens, tandis que les Doria et les Spinola exerçaient tous les autres droits de la souveraineté. Les révoltés voulaient que Boccanera fût leur abbé; mais, comme il refusa d'accepter une magistrature plébéienne, pour ne pas déroger à sa noblesse, des clameurs universelles le proclamèrent doge (en 1339), et cette dignité, qui n'existait encore qu'à Venise, fut ainsi transplantée à Gênes. Boccanera n'eut pas seulement à lutter contre les Doria et les Spinola; les Grimaldi et les Fieschi, chefs du parti guelphe, furent également jaloux de son élévation. Ces rivaux acharnés se réconcilièrent pour lui faire la guerre, et, pendant les cinq années que dura son administration, il fut appelé à les combattre sans cesse. En même temps, ses flottes remportèrent divers avantages sur les Turks dans la mer Noire, sur les Tatars dans les environs de Caffa, et sur les Maures d'Espagne. Les démagogues perdent leur pouvoir en en jouissant, parce que le peuple a toujours plus attendu d'eux qu'ils ne peuvent effectuer. Malgré la gloire et la sagesse de Boccanera, il laissait encore plusieurs espérances déçues, et les Gênois se détachaient insensiblement de lui. Ils opposèrent aux attaques des nobles une résistance toujours plus faible, et ceux-ci augmentèrent tellement d'audace, qu'ils vinrent mettre le siége devant Gênes. Boccanera fut réduit à traiter avec eux; il abdiqua sa dignité en 1344. Il se retira ensuite à Pise, où il vécut quelque temps dans un honorable exil. Pendant l'absence de Boccanera, les Gênois soutinrent contre les Vénitiens la troisième de leurs guerres maritimes; et, après leur défaite à la Loiera, ils se soumirent volontairement, en 1353, aux Visconti de Milan. Boccanera, rentré dans sa patrie en 1356, ne voulut point prendre part à une sédition dirigée par les nobles contre le gouverneur milanais; au contraire, il porta des secours à celui-ci, jusqu'à ce qu'il eût assuré sa victoire sur les nobles; mais alors il somma le gouverneur de sortir à son tour du palais public, et, comme celui-ci ne voulait pas y consentir, il l'y contraignit par les armes. Il rendit à sa patrie une liberté qu'il n'avait pas voulu lui laisser tenir des nobles, et lui-même il fut de nouveau créé doge de Gênes, le 14 novembre 1356. Boccanera conserva cette dignité pendant sept ans, jusqu'au passage à Gênes de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui retournait en Orient. Dans un repas qui fut donné à ce monarque, Boccanera fut empoisonné par ses ennemis. Ceux-ci prirent les armes, tandis qu'il luttait encore entre la vie et la mort; ils arrêtèrent ses frères et ses parents, et les retinrent captifs jusqu'à ce qu'un nouveau doge, Gabriel Adorno, eût été nommé par le peuple. S. S—1.

BOCCANERA (GILLES), amiral

de Castille, frère de Simon Boccanera, fut envoyé, en 1340, par ce dernier, avec quinze galères, au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures; remporta deux victoires décisives sur l'armée navale du roi de Maroc, à la vue de Gibraltar; contribua ensuite à la conquête d'Algéziras, en 1344, et rendit de si grands services au roi Alphonse, que ce prince le fit son amiral, et lui donna le comté de Palma. Sous Henri II, roi de Castille, Boccanera battit la flotte portugaise, en 1371, à l'embouchure du Tage. Ayant été envoyé presque aussitôt par ce prince au secours de la France, il remporta, le 23 juin de la même année, une victoire complète sur la flotte d'Angleterre, à la vue de la Rochelle. Le comte de Pembrock, amiral anglais, et un grand nombre de seigneurs et de chevaliers de cette nation, furent conduits prisonniers en Castille. L'amiral Boccanera mourut, couvert de gloire, peu de temps après, avec la réputation du plus grand homme de mer du 14e. siècle, et transmit à ses descendants le comté de Palma. B—P.

BOCCANERA (Baptiste), fils de Simon. Les Génois, après s'être soumis volontairement au roi de France, se révoltèrent, en 1400, contre Colard de Calleville, qu'il leur avait donné pour gouverneur. Ils mirent à sa place Baptiste Boccanera, et celui-ci envoya immédiatement des députés à Charles VI, pour justifier ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans son élection, et en demander la confirmation; mais le roi ne voulut pas reconnaître le lieutenant que le peuple lui avait donné. Il envoya Boucicault, maréchal de France, à Gênes; et celui-ci, le surlendemain de son entrée dans cette ville, ayant fait saisir Baptiste Boccanera, lui fit trancher la tête sur un échafaud, en novembre 1401. — Un autre Boccanera (Marin) se distingua aussi à Gênes par ses travaux en architecture, et surtout par la construction du grand môle, qu'il forma d'énormes blocs de pierres qu'il détacha des montagnes voisines, et fit rouler dans la mer. S. S—i.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur de musique, né à Lucques le 14 janvier 1740, mort à Madrid en 1806. Après avoir fait ses premières études musicales sous les yeux de son pere, il alla se perfectionner à Rome, où, jeune encore, il étonna par l'originalité de ses premières compositions. De retour dans sa patrie, il exécuta, avec un virtuose qui se trouvait alors à Lucques, quelques-unes de ses productions, et bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et le devança à Madrid, où le roi l'accueillit avec beaucoup de distinction, ce qui l'engagea à se fixer en Espagne; il y fut attaché à l'académie royale, avec la condition de composer annuellement neuf morceaux. Ce sont ces compositions et plusieurs autres qui ont été successivement publiées et gravées à Paris et ailleurs, et forment cinquante-huit œuvres de symphonies, sextuors, quintetti, etc. On n'a gravé de ce compositeur qu'un seul morceau d'église, un *Stabat mater;* cependant ses compositions ont un caractère éminemment religieux, ce qui a fait dire que, si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. Si ce compositeur, qui a eu la gloire de précéder Haydn, n'a pu l'atteindre dans les symphonies à grand orchestre, on peut dire qu'il l'égale dans les productions moins importantes : ses *adagio* sont surtout admirables. Ses chants, toujours nobles, ont une grâce, une suavité qui donnent à quelques-unes de ses com-

positions un caractère, en quelque sorte céleste, et le placent au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale. P—x.

BOCCHI (Achille), naquit à Bologne, en 1488, d'une famille noble. Il montra dans le cours de ses études des dispositions précoces, et se fit connaître, dès l'âge de vingt ans, par un ouvrage d'érudition. Il s'attacha, selon l'usage du temps, à plusieurs princes, et d'abord au célèbre Albert Pio, comte de Carpi. Devenu orateur impérial en cour de Rome, il obtint, par ses talents et par son habileté dans la conduite des affaires, les titres de chevalier et de comte palatin; titres qui furent accompagnés de fonctions honorables et de confiance, telles que la faculté de conférer le doctorat, d'armer chevalier, de créer des notaires, et même de légitimer des bâtards (*Voy.* Crescenzi, *Nobiltà d'Italia*, pag. 625). A Bologne, sa patrie, il fut élu, dès l'an 1522, au nombre des *Anziani*, tandis qu'il y était professeur de littérature grecque et latine, de rhétorique et de poésie. Sa fortune lui ayant permis d'y bâtir un palais, il y institua, en 1546, une académie, qui s'appela de son nom *Accademia Bocchiana*, ou *Bocchiale*. Elle prit aussi le nom d'*Hermathena*, en italien *Ermatena*, conforme à sa devise, où étaient gravées les deux figures de Mercure et de Minerve. Le fondateur y plaça une imprimerie. Les académiciens et lui-même avaient pour principale occupation la correction des ouvrages qu'on y imprimait, et il en sortit plusieurs belles éditions. Bocchi savait l'hébreu, était versé dans les antiquités, dans l'histoire, et particulièrement dans celle de sa patrie. Le sénat de Bologne le chargea d'écrire cette histoire, et joignit d'assez forts honoraires au titre d'historiographe. Le cardinal Sadolet, les deux Flaminio, Jean Philotée Achillini et Lelio Gregorio Giraldi étaient ses amis, et ont parlé honorablement de lui dans leurs ouvrages. Ce dernier savant était son ami le plus intime; on croit que ce fut pour indiquer son tendre attachement pour cet ami, qu'il se donna le surnom de *Phileros* (ami aimant), que l'on voit en tête de quelques-uns de ses ouvrages. C'est ce qu'on ne devine pas en lisant, dans le plus curieux de tous les *Dictionnaires historiques et critiques* : « Bocchius, surnommé *Philérot*, » sans autre explication. Les bonnes gens ont cru que, par ce que Bocchi avait écrit en latin, et s'était appelé en latin *Bocchius*, ce nom en *us* était celui d'un Italien du 16e. siècle; c'est comme si l'on parlait en français de l'évêque *Huetius*, du jésuite *Ruæus*, etc. Bocchi mourut à Bologne, le 6 novembre 1562. Ses ouvrages sont : I. *Apologia in Plautum, cui accedit vita Ciceronis authore Plutarcho*, Bologne, 1508, in-4°.; II. *Carmina in laudem Jo. Baptistæ Pii*, Bologne, 1509, in-4°.; III. *Symbolicarum quæstionum de universo genere, quas serio ludebat, libri V, Bononiæ, in ædibus novæ academiæ Bocchianæ*, 1555, in-4°., réimprimé à Bologne, 1574, in-4°. Ce recueil est précieux par les emblêmes, qui sont presque tous de l'invention de Bocchi, et auxquels il a joint des vers latins de sa composition; et par la manière dont ces emblêmes sont gravés dans la première édition, et retouchés dans la seconde. Le premier graveur fut le célèbre Jules Bonasoni, et, comme les planches étaient fatiguées lors de la seconde édition, ce fut un graveur encore plus célèbre, Augustin Carrache, qui les retoucha. IV. On trouve des vers latins de Bocchi dans le premier volume

du recueil de Gruter : *Deliciæ poëtarum latinorum*, et dans le second volume du recueil des *Poëtes latins d'Italie*, imprimé à Florence. On en conserve d'autres en manuscrit dans la bibliothèque Laurentienne, sous ce titre : *Achillis Philerotis Bocchii Lusuum Libellus ad Leonem X.* On conserve aussi, dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, l'histoire de cette ville, qu'il avait écrite en latin et en dix-sept livres. Il en existe une copie à la bibliothèque impériale de Paris, N°. 9951. G—é.

BOCCHI (François), né à Florence, en 1548, fut un des écrivains les plus féconds de cette illustre cité. Guidé dans la carrière des lettres par son oncle paternel, vicaire-général de l'évêque de Fiesole, il annonça, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et eut depuis le bonheur d'obtenir l'estime et l'appui de Laurent Salviati, le Mécène de son temps. Il mourut dans sa patrie, en 1618, et fut enterré dans l'Église de St.-Pierre-le-Majeur, auprès de ses ancêtres. Ses nombreux écrits sont en latin et en langue toscane. On distingue, entr'autres : I. *Discorso a chi de' maggiori guerrieri, che insino a questo tempo sono stati, si dee la maggioranza attribuire*, Florence, Giorg. Marescotti, 1573, 1579, in-4°.; II. *Discorso sopra la lite delle armi e delle lettere, e a cui si dee il primo luogo di nobiltà attribuire*, Florence, 1579, 1580, in-8°.; III. *Discorso sopra la Musica, non secondo l'arte di quella, ma secondo la ragione alla politica pertinente*, Florence, 1581, in-8°.; IV. *Eccellenza della statua di Giorg. Donatello, collocata sù la facciata della chiesa di S. Michele*, etc., Florence, Sermartelli, 1584, in-8°.; V. *Discorso sopra il pregio dell' umano valore*, ib., 1587, in-8°.; VI. *Le Bellezze della città di Firenze, dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri tempii, di palazzi, i più notabili artifizii e più preziosi si contengono*, ibid., 1591, in-8°.; 2°. édition, augmentée par Jean Cinelli, ibid., Gnagliantini, 1677, in-8°.; 3°. édition, Pistoia, Doménic. Fortunati, 1678, in-8°.; VII. *Opera di Fr. Bocchi sopra l'imagine miracolosa della santissima Nunziata di Firenze*, etc., Florence, 1592, in-8°.; VIII. *Della cagione onde venne ne gli antichi secoli la smisurata potenza di Roma e dell' Italia*, ibid., Sermartelli, 1598, in-8°.; IX. *Ragionamento sopra l'uomo da bene*, Florence, Sermartelli, 1600, in-4°.; X et XI. *Epistola de horribili sonitu audito Florentiæ; de restauratione testitudinis sacræ ecclesiæ Majoris collapsæ*, Florence, 1604, in-4°.; deux Lettres composées au sujet des dégradations qu'éprouva cette église, qui fut frappée de la foudre en 1604; XII. Les *Éloges* (en latin) *de Raimond Muti*, Florence, 1605, in-4°., *de François de Médicis*, Florence, les Juntes, 1587, in-4°., *de Pierre Vettori*, 1585, in-4°. : ce dernier, composé aussi en italien, ainsi que celui de *Laurent Salviati*; XIII. deux livres d'*Éloges* (en latin) *des Hommes illustres de Florence*, Florence, 1607, in-4°.; XIV. *Oratio de laudibus Joannæ Austriæ*, etc., Florence, in-4°., 1578; traduit par lui-même en italien; XV. *Discours civils et militaires*; XVI. *Histoire de Flandre*; XVII. un volume de *Lettres* : ces trois derniers ouvrages en italien; XVIII. *De laudibus reginæ Margarithæ Austriæ*, etc., Florence, 1612, in-4°.; XIX. une traduction italienne du *Discours de P. Vettori sur la Mort de Cosme de Médicis*; XX. quelques autres ouvrages de peu d'importance. D. L.

BOCCHI (Faustino), peintre, se distingua dans un genre très singulier. Né à Brescia, en 1659, il y reçut ses premières leçons d'Auge Évrard, dit *il Fiamminghino*, grand peintre de batailles; mais l'élève ne voulant pas long-temps imiter le style de son maître, ne tarda pas à s'en séparer, et se fit connaître par des tableaux d'un goût bizarre, qui furent très recherchés à cette époque, et qui le sont encore aujourd'hui. Faustino, abandonné à lui-même, s'appliqua d'abord à ne composer que des portraits de nains. Nous voyons dans l'histoire que les anciens ne dédaignèrent pas ce genre, et beaucoup de vases étrusques nous offrent des nains, sous toutes sortes de formes, occupés à différents services domestiques. Ce peintre commença bientôt à introduire ses nains favoris dans des compositions d'une assez grande dimension. Un de ces tableaux se voit encore dans la galerie Carrara, à Bergame; il représente une *Fête populaire en l'honneur d'une idole*; une foule de nains l'environne. Pour bien faire juger la petitesse de ces pygmées, Bocchi a placé près d'eux un *cocomero* (espèce de melon d'eau très aimé en Italie), de grandeur naturelle, qui paraît comme une colline, à côté de ces nains. « Cette pensée, dit Lanzi, » rappelle en quelque sorte celle de » Timante de Sicyone, ou de Cythnos, » qui représenta un jour des petits satyres mesurant, avec un thyrse, le » pouce d'un cyclope endormi. » Faustino, qui, suivant Orlandi, vivait encore en 1718, mourut, d'après le témoignage d'Oretti, vers 1742.

A—D.

BOCCHORIS, ou BOCCHYRIS, roi qui donna des lois à l'Égypte, selon Diodore, et qui fut, comme Salomon, un juge si incorruptible et si renommé, que, lorsqu'on voulait désigner quelque chose de juste et d'intègre, on disait en proverbe: « C'est » le jugement de Bocchoris (*Bocchy-* » *ridis judicium*). » On lui attribue plusieurs lois sages, une entre autres qui portait que « lorsqu'il n'y aurait » point de titres par écrit, le défen- » deur en serait cru à son serment. » Il fut, au commencement de son règne, le bienfaiteur de son peuple; mais ayant voulu le tirer des superstitions dans lesquelles il était plongé, il fut victime de son zèle, et on l'accusa d'avoir insulté le taureau sacré Mnévis. Les Égyptiens engagèrent Sabachus, roi de l'Éthiopie, à venir venger cette impiété. Sabachus vint avec une nombreuse armée, livra bataille à Bocchoris, mit ses troupes en fuite, saisit sa personne, le fit brûler vif, et s'empara de son royaume. Bocchoris doit être le même que le Pharaon qui permit aux Israélites de quitter l'Égypte, sous la conduite de Moïse; car ce que Trogue-Pompée, Tacite, Diodore et Eutrope nous apprennent de Bocchoris, s'accorde très bien avec ce que la Bible rapporte de Pharaon. Les deux premiers historiens racontent que Bocchoris ayant consulté l'oracle d'Hammon sur la lèpre qui infectait l'Égypte de son temps, il chassa les Juifs de cette contrée, par l'avis de cet oracle, comme un peuple odieux à la Divinité. La *Bible* raconte aussi que, sous Pharaon, l'Égypte fut affligée de la lèpre, et que les Juifs quittèrent l'Égypte pour aller dans la terre promise. Eutrope nous apprend que, du temps de Bocchoris, un agneau parla. La *Bible* dit que, sous Pharaon, Dieu ordonna aux Juifs de manger l'agneau pascal, de prendre de son sang, et d'en marquer les deux poteaux et le haut des maisons, pour servir de signe (d'oracle) à l'ange exterminateur. Enfin,

le nom de Bocchoris signifie le premier-né (*primogenitus*), et la *Bible* nous apprend encore que, sous Pharaon, Dieu passa dans la nuit par l'Égypte, et frappa tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le *premier-né de Pharaon*, qui était assis sur le trône. Bocchoris doit être aussi le même qu'*Anysis* et que *Cenchrès*, sous différents noms. On en raconte à peu près les mêmes fables (*Voy.* Diodore, liv. I, ch. 6; Plutarque, *Vie de Démétrius*, et Œuvres morales : *De la Mauvaise honte*). J—v.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, se ligua avec Jugurtha, son gendre, qui lui promit un tiers de la Numidie, s'il l'aidait à chasser les Romains de l'Afrique. Bocchus joignit ses forces à celles de Jugurtha; mais, vaincu deux fois par Marius, il rechercha son amitié, et lui écrivit de lui envoyer un officier de confiance auquel il livrerait Jugurtha. Sylla, alors questeur de Marius, eut cette mission. Le roi maure, naturellement inconstant et perfide, agité d'ailleurs par une diversité d'intérêts, fut long-temps combattu, dit Salluste, entre l'alternative de livrer son gendre à Sylla, ou Sylla à son gendre. Après bien des incertitudes, il fit ses conditions avec Sylla, et lui livra Jugurtha, l'an 103 avant J.-C. Bocchus commit cette action infâme après s'être engagé lui-même envers son gendre à lui remettre Sylla. Le traître eut en récompense le pays des Massæsyliens qu'il réunit à ses états. *Bocchus* et *Bogud* semblent être le nom d'une même famille de rois de cette partie de l'Afrique; la seule différence, c'est que le premier a été altéré par les Romains, et que le second ne l'a pas été : la preuve, c'est que *Bogud* est nommé *Bogus* par Strabon; que *Bogud* est le nom d'une ville d'Afrique, sans doute l'ancienne capitale des rois de ce nom, et *Bogudiana* le nom d'une partie de la Mauritanie Tingitane, selon Pline. J—v et B—p.

BOCCONE (Paul-Sylvius), botaniste, né d'une famille noble, à Palerme, en 1633, où il est mort en 1704, a publié un petit nombre d'ouvrages, et en a laissé d'autres manuscrits. Il eut dès sa jeunesse une passion pour l'étude de l'histoire naturelle en général, et en particulier, pour celle de la botanique. Il voyagea dans les différentes contrées de l'Europe pour satisfaire ce goût, et partout il cherchait à former des liaisons avec les personnes qui cultivaient les mêmes sciences. A Paris, il fit connaissance avec l'abbé Bourdelot. Boccone lui fit part des différentes observations qu'il avait faites dans toutes les branches de l'histoire naturelle, et ces observations furent publiées à Amsterdam, en 1674, sous le titre de *Recherches et observations d'histoire naturelle*. Il y a dans ce petit ouvrage des faits très curieux. S'étant lié, à Londres, avec Hatton, Shérard et Morison, celui-ci l'engagea à publier un ouvrage sur les plantes qu'il avait observées, et se chargea de le revoir et d'en diriger l'impression. Cet ouvrage parut à Oxford, sous le titre d'*Icones et descriptiones rariorum plantarum Siciliæ, Melitæ, Galliæ et Italiæ*, etc., 1674, in-4°., avec 52 pl. Il séjourna ensuite à Venise, et le célèbre Guillaume Shérard, à qui il fit voir ses collections, le détermina à publier un autre ouvrage plus volumineux. Il a paru sous le titre de *Museo di piante rare della Sicilia, Malta, Corsica, Italia, Piemonte e Germania*, Venise, Zuccato, 1697, in-4°., avec 133 planches contenant trois cent neuf figures. Dans ces deux ouvrages, il se trouve environ cent vingt plantes qui

n'avaient pas été bien connues précédemment. La plupart des figures sont bonnes, mais trop petites ; on les reconnaît plutôt par le port, qui est saisi avec esprit, que par les détails. Parmi ces plantes, il y en a plusieurs qu'il dit tenir de Barrelier, qu'il avait eu occasion de connaître, et avec lequel il avait fait des échanges. C'est de là qu'il a été injustement accusé de plagiat par Ant. de Jussieu ; mais il en a été justifié, et on peut voir, par la manière dont il a publié ses ouvrages, qu'il y mettait peu d'importance, et qu'il a fallu les lui arracher, pour ainsi dire : aussi plusieurs sont demeurés inédits, tels que son *Histoire naturelle de Malte*. On a encore de lui les ouvrages suivants : I. *Recherches et observations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna*, dont il existe deux éditions, une de Paris, 1671, in-12, et une autre d'Amsterdam, 1674, in-8°., qui est plus ample que la première ; c'est l'ouvrage dont on a parlé ci-dessus : il fut aussi traduit en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8°. Les *Recherches sur l'embrasement de l'Etna*, sont aussi imprimées à part, Paris, 1673, in-12. II. *Museo di fisica e di esperienze, variato e decorato di osservazioni naturali, e note medicinali*, etc., Venise, 1697, in-4°., avec 18 planches mal gravées et presque inutiles. Cet ouvrage avait été précédé d'une espèce de prospectus, qui fut publié en allemand, sous ce titre : *Curiöse Anmerkungen*, etc., avec 4 planches, Francfort et Leipzig, 1694 et 1697, in-12 ; III. *Osservazioni naturali, ove si contengono materie medico-fisiche*, etc., Bologne, 1684, in-12 : c'est un premier jet de son *Museo di fisica*, mais avec des différences ; IV. *Manifestum botanicum de plantis Siculis*, Catane, 1668, in-fol. ; V. *Elegantissimarum plantarum semina botanicis honesto pretio oblata per P. Bocconum*, mêmes lieu, date et format ; VI. *Della pietra belzuar minerale Siciliana, lettera familiare*, Monteleone, 1669, in-4°. ; VII. une *Lettre sur la botanique*, imprimée dans le recueil des *Bizzarrie botaniche*, de N. Gervais, Naples, 1673, in-4°. ; VIII. *Appendix ad Museum de plantis Siculis, cum observationibus physicis nonnullis*. Il a aussi fourni quelques observations à l'académie des curieux de la nature, où il fut reçu en 1696. Boccone fut nommé botaniste du grand-duc de Toscane ; mais, dégoûté du monde, il prit à Florence, en 1682, l'habit de l'ordre de Cîteaux, sous le nom de *Sylvius*. De-là vient que ses derniers ouvrages portent ce nom, au lieu de celui de *Paul*. Il se retira dans un couvent de son ordre, près de Palerme, où il mourut le 22 décembre 1704, âgé de soixante-onze ans. Boccone n'ayant rendu à la science que des services peu importants, on peut à peine le compter parmi les botanistes du troisième rang. Le Père Plumier lui a dédié, sous le nom de *Bocconia*, un genre de plantes de la famille des papavéracées, qui ne renferme qu'une espèce formant un bel arbuste (*Voy.* de plus grands détails dans *Niceron*). D—P—s.

BOCCONIO (Marin), vénitien, que sa fortune et ses talents appelaient à siéger au grand conseil de sa patrie ; mais ayant vu, avec indignation, que la clôture de ce conseil en faisait une aristocratie héréditaire, il s'associa deux autres plébéiens, Giovanni Baldovino et Michel di Giada, avec lesquels il entreprit de soulever le peuple, pour rétablir l'ancienne égalité, et faire rendre aux hommes de son ordre les droits qu'on leur avait en-

levés. Il fut prévenu par la vigilance du doge Pierre Gradenigo, et périt sur l'échafaud, avec ses complices, en 1299. S. S—1.

BOCH (Jean), né à Bruxelles, le 27 juillet 1555, se distingua tellement par ses talents poétiques, que ses compatriotes l'ont surnommé le *Virgile Belgique*. Attaché au cardinal Radziwill, il étudia quelque temps la théologie, et fut le disciple du jésuite Bellarmin, depuis cardinal. Il parcourut ensuite l'Italie, la Pologne, la Livonie, la Russie et autres pays. Le *Dictionnaire historique des Hommes illustres des Pays-Bas* raconte « que Boch, en allant à Moscou, eut les pieds gelés : on délibérait si on lui ferait l'amputation; le quartier des Livoniens où demeurait Boch ayant été surpris par l'ennemi, la peur lui rendit les pieds. » Boch, de retour dans son pays, ne vécut que pour les muses, et mourut le 13 janvier 1609. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Biblioth. Belgica* de Valère André, et dans celle de Foppens. Ses *Poésies* ont été recueillies par Fr. Swert fils, et imprimées à Cologne, en 1615.— Boch (Jean-Ascagne), fils de Jean, né à Anvers, s'adonna avec succès à la philosophie et à la jurisprudence, voyagea en France et en Italie, et mourut en Calabre, à la fleur de son âge. Ses *Poésies* se trouvent à la suite de celles de son père. A. B—t.

BOCHART (Samuel), né à Rouen, en 1599, d'un ministre protestant, était neveu, par sa mère, du célèbre Pierre Dumoulin. On l'appliqua de bonne heure à l'étude, et il y réussit si bien, qu'à l'âge de quatorze ans, il composa quarante-quatre vers grecs à l'honneur de Thomas Dempster, son professeur, qui les mit à la tête de ses *Antiquités romaines*. Après avoir fini ses humanités et sa rhétorique, il alla étudier la philosophie et la théologie à Sédan; il suivit à Londres Cameron, qu'on croit avoir été son professeur à Saumur, vint à Leyde, puis en France, où on le donna pour pasteur à l'église de Caen. Ce fut alors (en septembre 1628) qu'il eut ces célèbres disputes ou conférences avec le Père Véron, jésuite, et auxquelles le duc de Longueville assista fréquemment. La *Géographie sacrée*, que Bochart publia ensuite, augmenta tellement sa réputation, que Christine de Suède lui écrivit, de sa propre main, pour l'engager à venir à Stockholm. Bochart fit ce voyage en 1652, avec Huet, qui en a écrit la relation en vers latins. Bochart fut très bien accueilli, et Christine l'ayant pressé un jour de jouer au volant, il mit manteau bas, et joua. Il devait lire dans une assemblée quelque chose de son *Phaleg*, et la reine avait dit qu'elle voulait y être; mais l'abbé Bourdelot, médecin de cette princesse, l'en détourna, sous prétexte de sa santé. De retour à Caen, il y jouit plus que jamais de la considération générale, et s'y maria. Il n'eut de son mariage qu'une fille, qui fut attaquée d'une maladie de langueur. Le chagrin qu'il en ressentit lui glaça le sang, et l'emporta tout d'un coup, le 16 mai 1667, au fort d'une dispute qu'il eut avec Huet, au milieu de l'académie de Caen. Bochart était d'une érudition profonde; il possédait la plupart des langues orientales, l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque et l'arabe. Il voulut même, dans un âge assez avancé, apprendre l'éthiopien. Il était d'une modestie et d'une candeur encore plus grandes que sa science; mais, comme tous les érudits entichés de la langue qui fait l'objet favori de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans

les mots celtiques. Au défaut dés mots de la langue phénicienne, dont il ne subsiste aucun monument, il appelait phéniciens tous les mots hébreux. De-là le grand nombre d'étymologies chimériques dont fourmillent ses ouvrages, qui ont été recueillis à Leyde, sous ce titre : *Sam. Bochart opera omnia; hoc est: Phaleg, Chanaan, seu Geogr. sacra, et Hierozoïcon, seu de animalibus sacris sacræ Scripturæ, et dissertationes variæ*, 1675, 2 vol. in-fol.; 1692, 1712, 3 vol. in-fol. Les principaux traités qu'on y trouve sont : I. *Geographia sacra*, divisée en deux parties, dont la première, intitulée *Phaleg*, traite de la dispersion des nations, et la seconde, sous le titre de *Chanaan*, des colonies et du langage des Phéniciens; II. *De Æneæ in Italiam adventu*, traduit en français, et imprimé avec la traduction de l'*Énéide*, par Segrais, à qui ce traité est adressé; il se trouve dans ses œuvres, sous ce titre : *Num Æneas fuerit in Italiâ?* III. *Hierozoïcon, sive Historia animalium S. Scripturæ*. Cet ouvrage, qui, ainsi que les autres du même auteur, avait été imprimé séparément, a été réimprimé à Leipzig, 1793-96, 3 vol. in-4°., par les soins de Rosenmüller, qui y a ajouté des notes. Parmi les nombreuses dissertations qui composent ses ouvrages, les plus curieuses sont celles où il traite du bouc émissaire, de l'usage des bœufs dans les sacrifices, des mandragores, du nom de *tortues* donné aux autels, de la colombe de l'arche de Noé, et de celle du baptême de Jésus-Christ; des chevaux du soleil, des animaux fabuleux, tels que le phœnix, le gryphon, les dragons; des veaux d'or d'Aaron et de Jéroboam, du feu tombé du ciel sur les sacrifices, de la fable relative à la tête d'âne, en or, adorée dans le temple de Jérusalem; des fables de la tour de Babel, qu'il compare avec le récit de Moïse; de celle de Saturne et de ses trois fils, qu'il compare également avec celle de Noé et de ses trois enfants; de l'île de Thulé, des îles Cassitérides, des premiers habitants de la Sicile, des colonies des Phéniciens en Espagne, dans les Gaules, dans les îles de Malte, de Sicile, de la Grande-Bretagne et de l'Hibernie; de l'affinité des caractères samaritains avec les grecs, etc., etc. On trouve en outre, dans ses œuvres, un recueil des mots phéniciens, d'après Sanchoniaton, Hérodote, etc.; des mots phrygiens, des mots bœotiens, des mots celtiques, c'est-à-dire, des anciens mots gaulois et britanniques, qu'il dérive fort mal à propos de l'hébreu et du chaldéen. On a encore de Bochart des *Sermons*, 1711, 3 vol. in-12. Dans les *Aménités théologico-philologiques* de Janson d'Almeloveen, et dans le *Ménagiana*, on rapporte une épigramme latine de Bochart, où il compare la reine de Suède à la reine de Saba. Cet auteur a laissé plusieurs manuscrits sur *le Paradis terrestre*, sur *les minéraux, les plantes et les pierreries dont il est parlé dans la Bible*, sur l'*Origène de Huet*. La vie de Bochart, qu'on trouve à la tête de ses œuvres, a été écrite par Morin, ministre à Caen.

J—v.

BOCHART DE SARON (JEAN-BAPTISTE-GASPARD), premier président au parlement de Paris, naquit à Paris, le 16 janvier 1730, d'une famille distinguée dans la magistrature, et à laquelle avait appartenu le savant ministre protestant Samuel Bochart. Dès sa jeunesse, Saron s'occupa des mathématiques; il avait surtout un goût singulier pour les calculs numériques; il les faisait avec la plus grande

exactitude: les plus longs et les plus compliqués ne l'effrayaient pas, quand leur résultat avait quelque utilité. Les astronomes, avec lesquels il était lié, profitèrent souvent de sa complaisance à cet égard; et, comme le temps qu'il donnait à leurs calculs leur permettait d'en consacrer davantage aux observations, on peut dire qu'il faisait autant pour l'astronomie que s'il eût observé lui-même. Ce goût des calculs lui valut l'honneur de reconnaître le premier que la marche du nouvel astre récemment découvert par Mr. Herschell était beaucoup mieux représentée par une orbite circulaire que par une orbite parabolique. Ce fut là l'origine du premier soupçon que l'on eut que cet astre pourrait bien être une planète nouvelle, plutôt qu'une comète, comme on l'avait cru d'abord; idée qui s'est depuis complètement confirmée. Il fut reçu de l'académie des sciences, en 1779. Si le zèle de Saron pour l'astronomie allait jusqu'à lui consacrer tous le temps dont il pouvait disposer, on conçoit bien qu'il devait lui donner aussi une partie de sa fortune. Aussi avait-il toujours les meilleures lunettes, les meilleures montres; et les instruments qu'il a possédés sont encore aujourd'hui ceux que l'on recherche comme ayant dû être les plus parfaits. Mais ce goût n'était point la manie ridicule d'un amateur, qui veut avoir des choses précieuses pour les rendre inutiles. Saron n'avait pas de plus grand plaisir que de confier ces instruments aux astronomes distingués, qui désiraient s'en servir. Comme rien de ce qui était utile aux sciences ne pouvait lui échapper, il fit imprimer, à ses frais, un bel ouvrage de Mr. Laplace, sur la figure des corps célestes (*la Théorie du mouvement elliptique et de la figure de la terre*, 1784, in-4°.); et ce fut un vrai service qu'il rendit aux sciences; car les livres de mathématiques s'imprimant alors beaucoup plus difficilement qu'aujourd'hui, l'ouvrage de Mr. Laplace n'aurait peut-être pas paru de long-temps. Toute la vie de Saron a offert ainsi le modèle parfait de la manière dont les personnes éminentes par leur rang et par leur fortune peuvent encourager les gens de lettres. Le goût de Saron pour les sciences ne fit jamais tort aux fonctions de son ministère, qu'il remplit toujours avec autant de zèle que de lumières. Ce fut Bochart de Saron qui fit imprimer à soixante exemplaires le *Discours* du chancelier d'Aguesseau *sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, son père (*Voy.* AGUESSEAU). Pendant nos discordes civiles, il vécut dans la retraite; mais sa retraite et le bien qu'il avait fait ne purent l'empêcher de perdre la liberté, et ensuite la vie. Il fut envoyé à l'échafaud, le 20 avril 1794, avec les autres membres de la chambre de vacations du parlement. M. Montjoie a publié en 1800 *l'Eloge de Saron*, in-8°. Cassini a aussi fait son éloge.

B—T.

BOCK (FRÉDÉRIC-SAMUEL), professeur de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, né dans cette ville le 20 mai 1716, mort en 1786. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à la théologie, à l'instruction et à l'histoire naturelle, il en est de fort estimés; les principaux sont: I. *Specimen theologiæ naturalis*, Zullichau, 1743, in-4°.; II. *Historia Socinianismi Prussici*, Kœnigsberg, 1753, in-4°.; III. *Essai d'une Histoire naturelle abrégée de l'ambre de Prusse*, Kœnigsberg, 1767, in-8°., en allemand; IV. *Historia Anti-Trinitariorum maximè Socinianismi et Socinianorum*, tome Ier., part. 1re.,

Königsberg et Leipzig, 1774; part. 2e., 1776; tome II, ibid., 1784, in-8o.; V. *Manuel d'éducation*, Königsberg et Leipzig, 1780, in-8o.; VI. *Essai d'une Histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782; 2e. et 3e. vol., ibid., 1783; 4e. et 5e. vol., ibid., 1784, in-8o., avec des planches; VII. *Ornithologie prussienne*, dans les 8e., 9e., 12e., 13e. et 17e. numéros de l'*Observateur de la nature*, etc. Les oiseaux y sont décrits par familles naturelles; VIII. *Essais sur l'Histoire naturelle et le commerce des harengs*, Königsberg, 1769, in-8o., en allemand, ainsi que les précédents. G—T.

BOCK (Jérôme), ou LE BOUCQ, célèbre botaniste allemand, qui a vécu dans le 16e. siècle, et a été l'un des principaux restaurateurs de la botanique, à la renaissance des lettres et des sciences : il est plus généralement connu sous le nom de *Tragus*, qui est la traduction grecque de *Bock* en allemand, et de *Bouc* en français. Il naquit à Heidesbach, en 1498, reçut une éducation soignée, et acquit la connaissance des langues anciennes ; il fut d'abord maître d'école à Deux-Ponts, se fit ensuite recevoir médecin; et, ayant embrassé la réforme de Luther, il devint ministre du saint Évangile, et vécut seize ans à Hornbach, où il mourut, de phthisie, en 1554. Il s'est immortalisé par un ouvrage sur la botanique, à laquelle il a ouvert une nouvelle route et donné une nouvelle impulsion. Jusque-là, on ne connaissait les plantes que par les noms qui se trouvaient dans les livres, ou par la tradition qui en était transmise de siècle en siècle. Cette marche était peu sûre, et l'on se trompait avec confiance et sécurité. Supérieur aux lumières de son temps et devançant leurs progrès, il résolut d'en prendre une plus certaine : ce fut de parcourir les plaines et les forêts de l'Allemagne, et de rassembler toutes les plantes d'usage et les plus communes, afin de comparer celles qui se ressemblaient, et de pouvoir les distinguer par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, de déterminer les noms qu'elles ont dans les écrits des anciens, et connaître tous ceux qu'elles ont dans les langues modernes, et en particulier dans chaque contrée. Il recueillit aussi toutes les traditions qui existaient alors sur leurs propriétés et leurs usages; il n'en rejeta aucune, pas même celles qui étaient absurdes, quoiqu'il ne les crût pas toutes, et que, par ses propres observations, il ait tâché de désabuser sur un assez grand nombre. C'est ainsi qu'il raconte que, la veille de la St.-Jean, il passa la nuit dans les bois, pour découvrir les graines de la fougère : il y parvint; mais en reconnaissant l'erreur vulgaire et superstitieuse où l'on était sur l'époque de l'apparition prétendue subite des graines de cette plante. Quoique le titre de médecin et le caractère de ministre de la religion lui donnassent des facilités pour l'exécution de son projet, pour mieux y réussir, il se déguisait quelquefois en paysan, afin d'inspirer plus de confiance aux habitants des campagnes. Il ne se contentait pas d'observer les végétaux dans leur lieu natal; mais il les transportait dans son jardin pour les cultiver. Othon Brunfels le détermina à publier ses observations dans l'ouvrage que ce dernier fit paraître sur le même sujet, en 1530 et 1532, sous le titre d'*Herbarium*. Le hasard lui ayant fait rencontrer un jeune homme plein de talent pour le dessin, nommé *David Kander*, il lui fit dessiner correctement toutes celles qu'il avait rassemblées. Le premier ouvrage qu'il publia lui-même est en

allemand, et intitulé : *New-Kræuter-Buch*, ou *Nouvel Herbier des plantes qui croissent en Allemagne*, in-fol. 1539, sans figures. Immédiatement après, il en donna une ou deux éditions avec des figures. Suivant Haller, il emprunta celles de Fuchs, auxquelles il en ajouta quelques autres dans les éditions suivantes; mais Fuchs lui-même, rendant justice à Bock, dans la préface de son ouvrage, publié en 1542, dit positivement que Bock a donné des figures où l'on voit qu'il avait eu sous les yeux les objets mêmes; en sorte qu'il en parle comme l'ayant précédé dans cette invention. Il est vrai qu'il y a un certain nombre de figures qui sont évidemment copiées, mais ce ne sont pas les mêmes planches qui ont servi à l'un et à l'autre, comme cela s'est pratiqué depuis. D'ailleurs, il y en a beaucoup dans Tragus qui ne se trouvent pas dans Fuchs; ce qui prouve qu'il est plus inventeur et auteur original que ce dernier. Ces deux botanistes ont été rivaux; mais leur rivalité n'a servi qu'à l'avantage de la science. Fuchs, qui parle le premier de Bock, le fit en termes très honnêtes; cependant il lui reprocha de trop se tourmenter pour rapporter les plantes de l'Allemagne à celles de la Grèce, décrites par Théophraste et Dioscoride. On a fait depuis à Fuchs le même reproche. De son côté, Bock attaqua indirectement son rival, sans le nommer. Il résulta de ses travaux un livre très utile qui fut l'un des premiers en ce genre, et qui a eu un grand nombre d'éditions allemandes; les premières sont devenues très rares : celle de 1546, in-fol., donnée à Strasbourg, est augmentée. Il y avait trois cent dix-neuf chapitres dans la première édition, et celle-ci en a quatre cent trente et 477 figures : on recherche cette édition parce qu'on y trouve, fol. 51 b., la figure du rhapontic (*Rhapontic-Enulæ folio*) qui a été omise dans les éditions suivantes. Les autres sont de 1551, 1556, in-fol.; 1560-65-72-80-95 et 1630. Celle de 1595 est la plus estimée, parce qu'elle a été corrigée et augmentée d'une 4ᵉ. partie, traitant des éléments, animaux, etc., par Melchior Sebitz et Nicolas Agerius. Cet ouvrage fut traduit en latin par Kyber, sous ce titre : *Hieronymi Tragi, de Stirpium, maximè earum quæ in Germaniâ nostrâ nascuntur*, etc., *libri tres, in latinam linguam conversi, interprete David Kyber Argentinensi*, Strasb., 1552, in-4°. de douze cents pages, avec 568 figures. On donna, ensuite les figures seules et sans texte, avec ce titre : *Vivæ atque ad vivum expressæ imagines omnium herbarum in H. Bock herbario depictarum icones solæ*, in-4°.; Strasbourg, 1553 et '54 : cette édition est moins complète que la précédente; il y manque la figure de l'acanthe. Le portrait de l'auteur est dans toutes deux. Le célèbre Conrad Gessner, qui était l'ami de Bock, mit dans la traduction latine une savante préface dans laquelle il fait l'histoire complète de la botanique jusqu'au temps où il écrivait. Bock y en ajouta une autre qui lui servit à exposer la méthode qu'il a suivie. Il dit n'avoir rejeté l'ordre alphabétique, alors généralement employé, que pour en adopter un autre qui lui paraissait plus conforme à la nature : il consistait à prendre en considération les affinités des plantes. C'est la première tentative qui ait été faite pour arriver à la méthode naturelle. Par une bizarrerie où il entrait de la malice, il commença par l'ortie, 1°. pour se moquer des apothicaires, qui méprisaient les plantes communes; 2°. parce que depuis long-

temps sa famille portait pour armes une feuille d'ortie. Il décrit environ huit cents espèces, mais il ne donne les figures que de cinq cent soixante-sept, dont cent étaient figurées pour la première fois. Il les divise en trois livres ou classes ; le premier renferme les herbes sauvages ou fleurs odoriférantes ; le deuxième les treffles et les gramens ; le troisième les arbres et les arbustes. On voit par là que ses classes sont loin d'être naturelles ; mais, dans les détails, il y a des rapprochements qui le sont ; ses descriptions sont trop courtes et souvent obscures ; il s'est plus occupé à disserter sur la nomenclature, et Gessner lui-même, quoique son panégyriste, l'en blâme : il est le premier qui ait rapporté les noms hébreux et arabes. On a profité depuis de son travail en le perfectionnant. Ses figures sont exactes ; cependant elles sont inférieures à celles de Fuchs ; elles sont de format in-4°. Le mauvais goût du siècle s'y fait sentir ; dans celles des arbres, il a joint des figures d'hommes et d'animaux pour rappeler des traits d'histoire : ainsi, on voit Pyrame et Thisbé au pied d'un mûrier ; Noé et ses trois fils au pied de la vigne, dans la posture dont parle la *Bible ;* Ésope à côté d'un figuier, faisant reconnaître son innocence d'une manière très sale. Une partie de ces planches fut employées par Gessner, pour l'édition de l'ouvrage de Valérius Cordus, et il donna un exemple qui aurait dû être imité : ce fut de citer le nom et la page du livre de Bock, ce qui établissait une concordance sûre entre les deux auteurs. L'édition latine est terminée par une réimpression de l'*Index* de Dioscoride, fait par Benoît Textor. On voit que Bock ou Tragus est un des fondateurs de la botanique chez les modernes ; son nom doit être placé sur le même rang que ceux de Brunfels et de Fuchs, lesquels, à la gloire de l'Allemagne, ont fondé l'iconologie botanique. Plumier a consacré à sa mémoire un genre de plantes auquel il a donné le nom de *Tragia ;* il fait partie de la famille des euphorbes. Les espèces qui le composent ressemblent aux orties par le port et par leurs poils piquants : ce qui fait allusion aux armes de Bock. D—P—s.

BOCKELIUS (Jean), médecin, né à Anvers en 1535, reçu docteur à Bourges, fut quelque temps professeur d'anatomie à Helmstadt, mais se livra plus particulièrement à la pratique de son art à Hambourg, où il mourut en 1605. Il est auteur de quelques ouvrages, dont trois peuvent intéresser, l'un la médecine légale : *De philtris, utrùm animi hominum his commoveantur, necne?* Hambourg, 1599, 1614, in-4°., et les autres la médecine pratique, sous le rapport des fléaux épidémiques qui désolent de temps en temps certaines contrées, *De peste quæ Hamburgum civitatem anno* 1565, *gravissimè afflixit*, 1577, in-8°. ; *Synopsis novi morbi, quem plerique catarrhum febrilem, vel febrem catarrhosam vocant, qui non solùm Germaniam, sed penè universam Europam, gravissimè afflixit*, Helmstadt, 1580, in-8°. C. et A.

BOCKENBERG (Pierre van), né à Gouda en Hollande, en 1548. Après avoir été successivement professeur de théologie à Loé, près d'Ypres, curé à St.-Nicolas de Cassel, jésuite, chapelain de Guillaume, duc de Bavière, curé de Varick, en Hollande, il abjura la religion catholique, et épousa la fille d'un maître d'école ; ce qui lui attira une foule d'épigrammes de la part de Janus Douza et de Dominique Baudius. Il devint historiographe des états de Hollande et de West-Frise, et

mourut, à Leyde, le 17 janvier 1617. On lit ces vers sur son tombeau :

Quid fati invidiam querar,
Aut multis morer hospitem?
Nomen nobile si loquar,
Paucis omnia dixero :
Bockenbergius hic jacet.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Catalogus, genealogia et brevis historia regulorum Hollandiæ, Zelandiæ, et Frisiæ*, 1584, in-12; II. *Historia et genealogia Brederodiorum*, 1587, in-12; III. *Egmondanorum historia et genealogia*, 1589, in-12; IV. *Prisci Bataviæ et Frisiæ reges*, 1589, in-12. Ces trois derniers ouvrages sont ce que Bockenberg a fait de meilleur. V. D'autres écrits relatifs à l'histoire de la Hollande et à la défense de ces ouvrages. On en trouve la liste dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, par Paquot. A. B—T.

BOCKHORST (JEAN VAN), surnommé *Langhen-Jan*, peintre, né à Munster, vers 1610. Ses parents, cédant au goût qu'il témoignait pour la peinture, le placèrent dans l'école de Jacques Jordaeus; après quelques années d'études, van Bockhorst fut compté parmi les bons artistes. On ignore l'année de la mort de ce peintre, qui porta toute sa vie l'habit ecclésiastique. Descamps parle de ses talents d'une manière très honorable. Selon ce biographe, Bockhorst composait et dessinait bien; ses têtes d'hommes sont d'un grand caractère, et celles de femmes, très gracieuses. Son coloris tient quelquefois de Rubens, et le plus souvent de van Dyck. Dans l'un ou l'autre cas, c'est en faire un brillant éloge. Pour y mettre le comble, le même biographe déclare que les portraits de van Bockhorst peuvent être comparés à ceux de van Dyck. Ses principaux tableaux furent exécutés pour les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc. — Descamps fait mention d'un autre Jean van BOCKHORST, né à Dentekoom, en 1661, qui passa fort jeune à Londres, et travailla sept ans chez le peintre de portraits G. Kneller. Le duc de Pembrock l'occupa à peindre des portraits, des tableaux d'histoire, des batailles. Van Bockhorst passa ensuite en Allemagne, où il exerça son talent pour le portrait en divers lieux, principalement à la cour de Brandebourg et dans le pays de Clèves. Il mourut en 1724, à soixante-trois ans. Ses tableaux sont inconnus en France. D—T.

BOCQUILLOT (LAZARE-ANDRÉ), né à Avallon, le 1er. avril 1649, de parents fort pauvres, mais qui ne négligèrent rien pour lui donner une éducation qui pût lui tenir lieu de fortune. Il fit ses premières études au collége de Dijon, et sa philosophie à Auxerre. De retour dans sa famille, il se détermina d'abord pour le parti des armes, et se rendit à Paris, pour solliciter son admission dans les gardes du roi; mais n'ayant pu réussir, il voulut alors prendre l'état ecclésiastique; puis, changeant de résolution, il sortit du séminaire, et suivit à Constantinople M. de Nointel, ambassadeur de France. De retour, au bout de deux ans, il se rendit à Bourges, pour étudier le droit; et, son cours achevé, il revint à Avallon, où il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat avec succès. Bocquillot était jeune encore, et il se livra à la dissipation avec tout l'emportement de son âge. Au milieu de ses désordres, tout à coup il fut saisi d'une mélancolie que rien ne pouvait vaincre. Dans cette situation d'esprit, il s'adressa à son frère, religieux minime, qui lui conseilla de se retirer pendant

quelques mois dans une maison de Chartreux, pour y réfléchir sur sa conduite. Il en sortit avec la ferme résolution d'embrasser l'état ecclésiastique, et se mit sous la direction de Duguet et de le Vassor, qui lui inspirèrent le goût des etudes ecclésiastiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. Ayant été promu au sacerdoce, il fut nommé curé de Châtelux; mais il fut obligé, peu de temps après, de résigner cette cure, étant devenu sourd. Pourvu ensuite d'un canonicat à Avallon, il passa le reste de ses jours dans cette ville et dans une tranquillité d'esprit parfaite. Il mourut d'apoplexie, le 22 septembre 1728, dans sa 80e. année. On a de lui: I. des *Homélies*, ou *Instructions familières sur les Commandements de Dieu et de l'Église*, qu'il publia sous le nom de *Sieur de St.-Lazare*, Paris, 1688; *sur les Sacrements*, 1688; *sur le Symbole des Apôtres*, 1689; *sur l'Oraison Dominicale*, 1690; *sur les Fêtes de quelques Saints*, 1690; *pour des Professions religieuses*, 1694; *sur les Jeux innocents et les Jeux défendus*, 1702. Ces différents ouvrages sont in-12. II. *Traité historique de la Liturgie sacrée ou de la Messe*, Paris, 1701, in-8°., estimé. III. *Histoire du Chevalier Bayard*, Paris, 1702, in-12, sous le nom de *Prieur de Lonval*. Il s'est beaucoup servi de l'*Histoire de Bayard* composée par l'un de ses secrétaires, et publiée en 1616, par Godefroy; mais c'est exagérer que de dire qu'il s'est contenté d'en rajeunir le style. On a encore de Bocquillot quelques petits ouvrages sur des points d'antiquités, entre autres, une *Dissertation sur les Tombeaux de Quarrée, village de Bourgogne*, Lyon, 1724, in-8°. Letors, d'Avallon, a publié en 1745, in-12, une *Vie de Bocquillot*, avec plusieurs de ses Lettres, qui renferment des particularités curieuses. W—s.

BODE (Christophe-Auguste), professeur dans l'université de Helmstadt, naquit en 1722, à Wernigerode. Après avoir reçu une excellente éducation domestique, sous les yeux de son père, qui était juge de la ville, et conseiller du comte Stolberg de Wernigerode, il alla, en 1739, écouter les leçons de Steinmez, directeur de l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg. Il fit ses adieux à cette école en 1741, par un discours latin, *De societatibus hujus sæculi notabilioribus*. Cette même année, il se rendit à Halle, et, entraîné par un goût particulier pour les langues orientales et la philologie sacrée, il s'attacha surtout aux deux Michaëlis, le père et le fils, qui étaient alors professeurs dans cette université. De Halle, il passa à Leipzig, et y étudia l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien, et l'hébreu des rabbins. Après un séjour de dix-huit mois, il revint à Halle, et, en 1747, il soutint, pour le doctorat en philosophie, sous la présidence de Michaëlis le père, une thèse *De primæva linguæ Hebrææ antiquitate*. Il ouvrit alors des cours publics, qui furent très suivis. Malgré ce succès, il quitta Halle, après deux ans de séjour, et se fixa à Helmstadt. Sa réputation l'y avait précédé; ses leçons attiraient la foule des étudiants, et, en 1754, l'université se l'attacha avec le titre de professeur extraordinaire de langues orientales. Vers ce temps, la lecture de quelques livres où l'on vantait l'utilité de l'arménien, du turk et du copte, lui donna l'envie d'ajouter ces trois langues à toutes celles qu'il savait déjà. N'ayant pu obtenir que Jablonski voulût lui servir de guide dans l'étude du copte, il crut

qu'il pourrait bien, sans maître, apprendre le turk et l'arménien, et, ayant, en 1756, consacré à ce travail ses heures de loisir, il y fit de si rapides progrès, qu'il publia, avant la fin de l'année, les deux premiers chapitres de S. Mathieu, traduits du turk en latin, avec une préface critique sur l'histoire, et l'utilité de la langue turke; et, les quatre premiers chapitres du même évangéliste traduits de l'arménien en latin, avec des considérations générales sur la langue arménienne. Ces deux petits ouvrages, qui parurent, le premier à Brême, et le second à Halle, furent jugés avec sévérité, et il ne semble pas que cette sévérité fut injuste; mais ce zèle, quoique assez peu heureux, n'en était pas moins louable, et Bode en fut récompensé. En 1760, il obtint une pension, et en 1763, pour lui ôter l'envie de passer dans l'université de Giessen, qui lui offrait la chaire des langues orientales, on lui donna, à Helmstadt, le titre de professeur ordinaire de philosophie, avec une augmentation de traitement. Nous n'indiquerons pas ici tous les autres ouvrages de Bode; voici les principaux seulement: I. *La Traduction éthiopienne de S. Mathieu, comparée avec le texte grec*, etc., Halle, 1748, in-4°. La préface de cet ouvrage fut faite par Michaëlis; elle contient des vues générales sur la traduction éthiopienne du *Nouveau Testament*. II. *La Traduction persane de S. Mathieu, mise en latin*, etc., Helmstadt, 1750, in-4°.; III. *la Traduction persane de S. Marc*, etc.; IV. *la Traduction persane de S. Luc*, etc., 1751, in-4°.; V. *la Traduction persane de S. Jean*, etc., *avec des considérations sur l'analogie du persan et de l'allemand*, 1751, in-4°.; VI. *la Traduction arabe de S. Marc, mise en latin*, etc., Lemgow, 1752, in-4°.; VII. *le Nouveau Testament éthiopien, traduit en latin*, etc., 2 vol. in-4°., Brunswirk, 1753-55; VIII. *Fragments de l'Ancien Testament éthiopien, et autres opuscules éthiopiens traduits en latin*, etc., Wolfenb., 1755, in-4°.; IX. *Pseudo-critica Millio-Bengeliana*, etc., Halle, 1767, in-8°. Dans cet ouvrage, indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints, Bode prouve que Mill et Bengel, qui ont recueilli avec un zèle très louable les variantes du *Nouveau Testament*, n'ont pas toujours apporté à ce travail assez de soin et d'exactitude. Les critiques ont reproché à Bode d'écrire mal en latin et en allemand, de n'avoir jamais su racheter, par l'élégance des formes, l'aridité des matières qu'il aimait à traiter, et de s'être plus d'une fois livré à des recherches plus laborieuses et plus pénibles que profitables. Ce savant orientaliste mourut d'apoplexie, le 7 mars 1796.

B—ss.

BODEL, ou BODIAUS (Jehan), poète français, surnommé d'*Arras*, du lieu de sa naissance, florissait sous le règne de S. Louis. Il composa plusieurs chansons, dont cinq seulement nous sont parvenues. Parmi ses Fabliaux, il faut distinguer son *Congé*, ou ses *Adieux à la ville d'Arras*, manuscrits, N°s. 6987, 7218 de la bibliothèque impériale, et fonds de La Vallière, N°. 2736, imprimés dans la nouvelle édition de Barbazan (tom. I, p. 135). Dans cette pièce, le poète nous apprend qu'il a été forcé de quitter sa patrie, à cause d'une maladie incurable qu'il avait gagnée au service du mayeur et des échevins d'Arras, et que cette maladie l'avait empêché de se joindre aux croisés, pour aller faire la guerre aux Sarra-

sins. Il se flattait que le séjour de la Terre-Sainte lui aurait offert de nouveaux sujets à chanter. On connaît encore de ce poète une pièce dramatique, en vers de huit et de douze syllabes, qui se trouve aussi dans le manuscrit N°. 2736 de La Vallière. Legrand-d'Aussy l'a extraite, et en a rapporté les noms des personnages (tom. I, pag. 339). Cette pièce, qui est assez considérable, commence par ces vers :

Oiiés, oiiés, seigneurs et dames,
Que Diex (Dieu) vous soit garans as âmes.

Elle finit par ceux-ci :

A Dieus dont devons nous canter
Huimais (toujours) *Te Deum laudamus*.

On trouve encore, dans ce *Jeu*, les deux vers qui, suivant l'expression de M. Van Praët (*Catal. de La Vallière*, tom. II, pag. 232), rapellent ceux du *Cid*, de Corneille :

Seigneur, si je sui jones (jeune) ne m'aiés en despit,
On a véu souvent grant cuer (cœur) en cor petit.

Enfin, M. Galland lui attribue le roman de la *Bataille de Roncevaux*. Cet ouvrage est écrit en vers alexandrins. R—T.

BODENSCHATZ (Jean-Christophe-George), orientaliste distingué, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 oct. 1797, avait étudié surtout les antiquités judaïques, et s'en est servi pour expliquer les livres sacrés. On a de lui, en allemand : I. *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes, et principalement des Juifs allemands*, avec 30 planches, Erlangen et Cobourg, 1748, 1749, 4 parties in-4°.; II. *Explication des livres saints du Nouveau-Testament, d'après les antiquités judaïques*, Hanovre, 1756, in-8°. Il avait construit, à l'aide de ses connaissances, le *Tabernacle de Moïse* et le *Temple de Salomon;* ces deux morceaux sont déposés, l'un à Bayreuth, l'autre à Nuremberg. G—T.

BODENSTEIN (André), plus connu sous le nom de *Carlostad*, parce qu'il était de la ville de Carlostadt en Franconie, fut chanoine, archidiacre et professeur de théologie à Wittemberg; il y était doyen de l'université en 1512, et donna, en cette qualité, le bonnet de docteur à Luther, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Lorsque ce dernier commença à prêcher contre les indulgences, en 1518, Bodenstein prit son parti, et, les années suivantes, il publia des thèses contre *le libre arbitre*, *le mérite des bonnes œuvres*, etc., après une dispute entre Eckius et lui. En 1524, se trouvant à table avec Luther, il se vanta de le refuter, et de renouveler les opinions de Bérenger contre la présence réelle; Luther lui en donna le défi, et, tirant de sa bourse un florin d'or, promit de le lui donner, s'il entreprenait d'écrire contre lui, l'engageant à ne pas l'épargner; Bodenstein accepta le défi, et, pour rendre la gageure plus authentique, but le verre de vin qui lui était offert. Dès ce moment la guerre fut déclarée entre eux. Il tint parole, il écrivit, mais il donna dans la plus grande des absurdités, en avançant que ces paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps », ne se rapportaient pas à ce qu'il donnait, mais à sa personne qu'il pouvait montrer d'une main, pendant que, de l'autre, il donnait le pain à ses disciples. Ce système ne fit pas fortune. Luther, outré d'avoir perdu le pari et le florin d'or, décria partout son adversaire, l'accusant d'être un impie, qui avait quitté l'habit ecclésiastique, profané les Églises et déchiré les images. Ce qui lui était plus sensible dans toutes ces innovations, c'est que Bodenstein les avait faites sans l'en avertir. Notre doyen ne s'arrêta pas en si beau chemin; il enseigna bientôt qu'il

fallait mépriser les sciences et ne s'attacher qu'à la *Bible*, et il voulut persuader aux écoliers de Wittemberg de brûler tous leurs livres et d'apprendre quelque métier; il se fit lui-même laboureur, pour leur donner l'exemple, après avoir erré long-temps à Strasbourg, à Bâle, à Zurich, et dans toute la Suisse, d'où il fut chassé comme un anabaptiste et un séditieux. Il se donnait à tout le monde, et personne ne le voulait; aussi Melanchthon lui donna le surnom d'*Alphabet*. Il fut le premier ecclésiastique en Allemagne qui se maria publiquement; il se retira enfin à Bâle après la mort de Zuingle, et y mourut misérablement, le 25 décembre 1541. Il n'a laissé que des ouvrages de controverse, méprisés des catholiques, peu estimés des protestants, et parfaitement oubliés aujourd'hui. C. M. P.

BODERIE (Lefèvre de la). *V.* Lefèvre.

BODICÉE. *Voy.* Boadicée.

BODIN (Jean), naquit à Angers, vers l'an 1530. Quelques uns ont prétendu qu'il fut moine dans sa jeunesse; d'autres l'ont nié. De Thou, qui est le témoin le plus grave qu'on allègue pour l'affirmative, n'en parle que comme d'un ouï-dire. Il paraît, par ses ouvrages, qu'il avait acquis de grandes connaissances dans les langues et dans les sciences. Il fit ses premières études en droit à Toulouse, et il y professa même quelque temps; mais, trouvant que cette ville n'était pas pour lui un théâtre assez brillant, il vint à Paris, dans l'intention d'y suivre le barreau. Sans talent pour la plaidoirie, il ne put lutter contre les Brisson, les Pasquier, les Pithou, qui y tenaient le premier rang. Il ne réussit pas même, suivant Loisel, dans la consultation, et il s'adonna uniquement à la composition des livres. Ses premiers ouvrages lui firent une grande réputation. Henri III, qui se plaisait dans les entretiens des gens de lettres, admit Bodin dans ses conversations familières. Il plut beaucoup à ce prince, qui fit mettre en prison un nommé *Michel de La Serre*, gentilhomme provençal, pour avoir publié un écrit injurieux contre lui. Comme il avait beaucoup de présence d'esprit et une mémoire heureuse, il savait étaler à propos les ressources de sa vaste érudition. L'envie des courtisans, suivant de Thou, et l'opposition qu'il montra aux états de Blois, en 1576, contre les projets du roi, suivant d'autres, lui firent perdre ses bonnes grâces. Il trouva un asyle auprès du duc d'Alençon, le 4e. des enfants de Henri II, prince léger et faible comme ses frères, mais qui ne fut pas roi comme eux, et n'eut des couronnes qu'en espérance. Les insurgés des Pays-Bas eurent le projet de le déclarer leur souverain; et il prétendit à la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Bodin l'accompagna, et fut son conseiller dans tous les voyages qu'il fit pour tenter ces aventures. Ce prince le fit en outre son secrétaire des commandements, maître des requêtes de son hôtel, et son grand-maître des eaux et forêts. Ces faveurs furent perdues pour lui, par la mort prématurée de son protecteur. Il se retira, en 1576, à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat; il y occupa même la place de procureur du roi, comme le prouve Nicéron. Député aux états-généraux de 1576, par le tiers-état du Vermandois, il s'y comporta en bon citoyen, en s'opposant de toutes ses forces, mais sans succès, aux desseins de ceux qui voulaient faire révoquer les édits de pacification, et replonger la France dans les horreurs de la guerre civile. Il empêcha aussi qu'on

ne déléguât tous les pouvoirs des états à une commission de quelques députés choisis par la cour dans les trois ordres; et il mit obstacle à l'aliénation du domaine, qu'il regardait comme une opération funeste. Cette fermeté contribua à le perdre entièrement dans l'esprit du roi, qui se plaignit que Bodin, non content de se montrer contraire à ses desseins, était parvenu à faire partager ses opinions par ses collègues. Tout espoir d'avancement fut perdu pour lui, et il ne put obtenir une charge de maître des requêtes qui lui avait été promise. Il continua à demeurer à Laon, et, par l'influence qu'il exerçait dans cette ville, il la fit déclarer pour la ligue, en 1589. Il écrivit même à cette occasion, au président Brisson, une lettre très injurieuse contre Henri III. Il répara cependant, en partie, sa faute, en ramenant la ville de Laon à l'obéissance de Henri IV. Il y mourut de la peste, en 1596. Le premier ouvrage qu'il publia fut un *Commentaire sur les livres de la Chasse d'Oppien*, et une Traduction en vers latins de ces mêmes livres, Paris, 1555, in-4°. On l'accusa, non peut-être sans raison, de s'être beaucoup servi des écrits de Turnèbe. Il donna ensuite sa méthode pour l'histoire, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4°. Les avis ont été très partagés sur le mérite de cet ouvrage. Comme il n'est rien moins que méthodique, on a remarqué qu'il était en contradiction avec son titre. Scaliger, ennemi de Bodin, prétendait que ce n'était qu'un chaos, où l'auteur avait entassé sans discernement ce qu'il avait pris de côté et d'autre. La Monnoye, dans ses *Additions au Menagiana*, est de l'avis de Scaliger. Cependant, d'Aguesseau, dans ses Instructions à son fils, le lui indique comme le meilleur de tous les livres qui ont été faits à ce sujet. Scaliger et Lamonnoye paraissent plus croyables sur ce point. L'ouvrage qui contribua le plus à faire une grande réputation à Bodin fut ses *Six livres de la République*. On avait dit qu'il y avait plus d'ordre et de méthode que dans le précédent. Néanmoins, ceux qui ont tenté de le rajeunir de nos jours assurent que les matières y sont dans le plus grand désordre, et que, pour corriger ce défaut, ils ont été obligés de transposer les livres et les chapitres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est rempli de digressions et de citations superflues ou inexactes. Bodin connaissait assez bien la constitution de la monarchie française; mais il se trompe fréquemment dans ce qu'il dit des pays étrangers. Avant lui, plusieurs avaient déjà écrit sur la politique, mais personne ne l'avait fait avec autant d'étendue. Son livre parut un code complet sur cette matière; et c'est ce qui fit sa prodigieuse fortune. On s'empressa de le traduire dans plusieurs langues. La traduction italienne est in-fol., sans date, ni nom de lieu d'impression. Dans un des voyages que Bodin fit en Angleterre avec le duc d'Alençon, il trouva que les Anglais en avaient fait une assez mauvaise traduction latine, qu'on expliquait à Londres et à Cambridge. C'est Bodin qui rapporte lui-même ce fait; mais il ne dit point, comme on l'a répété dans tant de dictionnaires, que c'était un livre classique dans l'université de cette dernière ville. Le droit public ou privé ne faisait point alors partie de l'enseignement des universités d'Angleterre; et, si l'on expliquait à Cambridge l'ouvrage de Bodin, ce devait être dans des leçons particulières. Les opinions de Bodin sont en général saines et raisonnables; il tient un juste milieu entre l'adulation et la licence. Il paraît examiner sérieusement si

les astres exercent quelque influence sur le sort des empires. Cette question tient une grande place dans les écrits politiques de ce siècle. et l'on est étonné du nombre prodigieux d'écrivains qui s'étaient adonnés à ces recherches vaines. Bodin parle également, dans cet ouvrage, de l'influence du climat; et, parce que Montesquieu en a parlé aussi, on en a conclu que l'ouvrage de *la République* avait été le modèle, ou, comme dit La Harpe, « le germe de l'*Esprit des lois*. » Mais si l'on accordait cet honneur à tous les livres où il est question de l'influence du climat, il faudrait remonter à Hippocrate et à Cicéron, qui en ont fait mention. Il n'y a de commun entre Bodin et Montesquieu que la matière que ces deux écrivains ont traitée. Mais l'un n'a fait que ramasser les idées d'autrui, et s'est renfermé dans ce qu'il a trouvé établi par la pratique; l'autre a tenté de deviner la pensée des législateurs, et de s'élever aux principes d'une théorie, quelquefois, à la vérité, plus brillante que solide. Montesquieu a eu de plus ce qui a manqué totalement à Bodin dans ses pensées et dans son style, cet éclat et ce coloris qui font vivre les ouvrages. La première édition des *Livres de la république*, est de Paris, 1577, in-fol. Il en parut ensuite trois autres, en 1577, 1578 et 1580; mais on préfère les éditions de Lyon, 1593, et de Genève, 1600, in-8°, parce qu'on y a joint quelques traités de Bodin sur les monnaies. Il traduisit lui-même cet ouvrage en latin, Paris, 1586, in-fol., édition réimprimée plusieurs fois depuis, et plus complète que les françaises. Werden-Hagen a donné un abrégé de *la République* de Bodin, sous le titre de *Synopsis, sive medulla J. Bodini de Republicâ*, Amst., 1635, in-12. Il en parut un autre abrégé en français, sous la date de Londres, 1755, 2 vol. in-12, qui ont reparu en 1766, sous le titre *Des corps politiques et de leurs gouvernements*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est de Jean-Charles Lavie, président au parlement de Bordeaux. Il renversa tout l'ordre suivi par Bodin, et il y inséra ses propres idées et des passages d'autres ouvrages. Ch. Arm. Lescalopier de Nourar, maître des requêtes, avait aussi, en 1756, publié, à Paris, le premier livre de *la République*, sous le titre *De la République*, ou *Traité du gouvernement*, 1 vol. in-12. Il l'avait également abrégé et arrangé à sa mode. Tout cela n'a pas tiré l'ouvrage de Bodin de l'oubli où il est tombé, depuis que les idées sur la politique nous sont devenues plus familières. La *Démonomanie*, autre ouvrage de Bodin, est très capable de ternir la gloire que lui avait acquise celui de *la République*. Grosley veut absolument qu'il ait eu, en l'écrivant, une intention secrète, qui tenait à sa position. Il ne peut imaginer que Bodin, homme instruit et esprit indépendant, ait cru aux sorciers, comme son livre le suppose. Mais si ce n'avait été qu'une opinion factice de sa part, se serait-il livré à l'étude dégoûtante de tant de livres de sorcellerie, dont il a entassé les citations? Il croyait avoir convaincu un sorcier dans un jugement où il avait assisté. Sa *Démonomanie* parut à Paris, en 1581, in-4°., et fut traduite en latin par François Junius, caché sous le nom de *Lotavius Philoponus*, Bâle, 1581, in-4°. Il y en a une édition française, sous le titre de *Fléau des démons et sorciers*, Niort, Duterroir, 1616, in-8°., et une traduction italienne par Hercule Cato, Venise, Alde, 1589, in-4°. Cet ouvrage fut suivi d'un autre, intitulé: *Universæ naturæ theatrum*,

Lyon, 1596, in-8°.; traduit en français, par Fougeroles, ibid., 1597, in-8°. C'est un mauvais ouvrage de physique. On a cru y apercevoir des opinions dangereuses. On n'en jugea pas d'abord de même; car la première édition parut revêtue de l'approbation d'un docteur et de l'official de Lyon. Bodin l'avait écrit pendant le feu des guerres civiles. On a encore de lui : *Paradoxes, doctes et excellents discours de la vertu, touchant la fin et souverain bien de l'homme*, Paris, 1604, in-12; *Oratio de instituendâ in republicâ juventute, ad S. P. Q. Tolosatem*, Toulouse, 1559, in-4°. Le dernier ouvrage de Bodin qui mérite qu'on en fasse mention, est celui intitulé: *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis.* Il a cela de particulier, qu'il n'a jamais été imprimé; et c'est le mystère dans lequel on l'a renfermé qui en a fait toute l'importance. Ce sont des dialogues divisés en six livres, où des individus de diverses religions s'attaquent et se défendent mutuellement. On prétend que les chrétiens sont toujours battus, soit qu'ils soutiennent le catholicisme, ou le luthéranisme, ou le calvinisme; l'avantage est pour les juifs, et surtout pour les déistes. D'autres n'y ont rien vu de tout cela. La nature de l'ouvrage, où l'on peut prendre les objections des interlocuteurs pour les opinions de l'auteur, permet d'y trouver ce qu'on veut. Ces dialogues de Bodin furent prêtés en original, par ses héritiers, au président de Mesme, qui en fit tirer une copie, d'où il est probable que sont venues toutes les autres. Grotius, qu'on avait voulu engager à les réfuter, jugea qu'ils n'en valaient pas la peine. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, répond à quelques unes des objections qu'on y fait contre le christianisme. Ce sont des choses bien triviales. Diecman en a donné une réfutation complète, sous le titre de *Schediasma inaugurale de naturalismo cùm aliorum, tum maximè J. Bodini*, etc., Leipzig, 1684, in-12; id., Iena, 1700, in-4°., edition estimée. L'histoire de ce manuscrit se trouve dans la préface. On a voulu que Bodin fût tout à la fois protestant, déiste, sorcier, juif, athée. Le vrai est qu'il avait montré quelque penchant pour la réformation. Il eut cela de commun avec presque tous les hommes distingués de son siècle, qui, sans renoncer à la religion de leurs pères, ne disconvenaient point des abus qu'ils avaient entachée. Il mourut catholique, en 1566, et ordonna, dans son testament, qu'on l'enterrât dans l'église des Cordeliers de Laon. Il fut, au jugement de d'Aguesseau, un digne magistrat, un savant auteur, un très bon citoyen. — Un autre Bodin (Henri), jurisconsulte allemand, professa le droit à Rinteln et à Halle, où il mourut, en 1720. On a de lui un grand nombre de dissertations: *De anticipato concubitu; De statu reipublicæ Germanicæ feudali et feudis regalibus; Selectæ conclusiones juris controversi*, etc. B—I.

BODLEY (sir Thomas), est connu particulièrement, parmi les savants, pour avoir légué à l'université d'Oxford sa bibliothèque, appelée de son nom, la *Bibliothèque Bodléienne.* Il naquit, en 1544, à Exeter, dans le comté de Devon. Il avait environ douze ans, lorsque, sous le règne de Marie, son père fut obligé, comme protestant, de sortir du royaume, et d'aller chercher un asyle en Allemagne. Il vint ensuite s'établir à Genève avec sa famille, et y resta jusqu'à la mort de Marie. Ce fut dans l'université de cette ville, nouvellement établie, que le jeune Bodley reçut sa principale éducation

sous les plus célèbres professeurs. A l'avénement d'Élisabeth, il suivit son père en Angleterre, et vint achever ses études à l'université d'Oxford, où il prit successivement ses degrés, et occupa différentes places. En 1576, il quitta l'université pour faire le tour de l'Europe. De retour dans sa patrie, après une absence de quatre ans, il obtint une place dans la maison de la reine, qui l'envoya quelques années après, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Danemarck et des princes d'Allemagne, pour les engager à former une ligue en faveur du roi de Navarre (Henri IV). Il fut employé dans diverses autres négociations importantes, en France et en Hollande, et y montra beaucoup d'habileté et de prudence. Revenu en Angleterre, en 1597, il trouva que le comte d'Essex, pour le détacher du parti de Cecil et l'attacher au sien, l'avait si vivement recommandé, que la reine, à qui les recommandations du duc étaient suspectes, et Cecil, qui le haïssait, éloignèrent Bodley des emplois. Dégoûté de la cour, il s'en retira, sans qu'aucune sollicitation ait pu depuis l'engager à y revenir. Il commença alors à s'occuper du rétablissement de la bibliothèque publique d'Oxford, fondée, dans la première moitié du 15e. siècle, par Humphrey, duc de Glocester, qui avait donné, pour en faire le fonds, sa propre bibliothèque, composée de cent vingt-neuf volumes, qu'il avait fait venir à grands frais d'Italie, et estimée environ mille livres; ce qui était alors un objet considérable. Sir Thomas forma le projet d'enrichir ce premier fonds de tout ce qu'il put recueillir de livres, achetés à ses frais, ou payés des dons d'un grand nombre de nobles et d'évêques, qui le secondèrent généreusement dans cette entreprise, digne, selon Camden, d'une tête couronnée. Bientôt la bibliothèque ne put plus contenir les livres. Sir Thomas fit alors augmenter le bâtiment, et, n'ayant pu le voir entièrement terminé, il laissa presque tout son bien pour achever ce qu'il avait commencé, et pour assurer à la bibliothèque un revenu de 200 liv. sterl., destiné à payer les bibliothécaires, etc. Cette bibliothèque est regardée comme une des plus belles qui existent. On rapporte que Jacques Ier., lorsqu'il vint à Oxford, en 1605, après avoir visité la bibliothèque Bodléienne, s'écria, à l'imitation d'Alexandre : « Si » je n'étais pas un roi, je voudrais » être un homme de collége; et, s'il » me fallait être prisonnier, et qu'on » me laissât le choix de la prison, je » n'en voudrais pas d'autre que cette » bibliothèque, où je consentirais à » être enchaîné parmi tant de grands » écrivains. » Bodley fut créé chevalier peu de temps après le couronnement de ce prince. Il mourut le 28 janvier 1612, et fut enterré dans le chœur du collége de Merton, où un beau monument a été élevé à sa mémoire. On prononce encore, le 8 novembre de chaque année, à Oxford, un discours à sa louange, à l'époque de la visite de la bibliothèque. Sa vie, jusqu'en 1609, écrite par lui-même, les réglements qu'il a faits pour l'administration de sa bibliothèque, et ses lettres, ont été publiés par Thomas Hearne, sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, ou *Restes authentiques de sir Thomas Bodley*, Londres, 1703, in-8°.

X—s.

BODLEY (Jean), médecin anglais du 18e. siècle, a publié un *Essai de critique sur les ouvrages des médecins*, Londres, 1741, dans lequel il s'attache à rabaisser les connaissances de la médecine.

K.

BODMER (SAMUEL), de Berne, boulanger de profession, s'appliqua à la géométrie, et y réussit si bien, qu'il fut employé par la république de Berne à lever une carte de cet état. Il s'en acquitta assez bien, et leva aussi des plans de différentes parties de la Suisse. Il dirigea les travaux pour la construction du nouveau lit qu'on donna au torrent nommé *Cander*, au-dessus de Thun. Cette opération remarquable et importante, qui préserva une contrée étendue, d'inondations et de l'infection des marais, fut exécutée d'après les mêmes principes qui dirigent aujourd'hui les travaux pour le desséchement des marais de la Linth. Les ouvrages de Bodmer sont conservés dans les archives de Berne. Il mourut vers 1721. U—I.

BODMER (JEAN-JACQUES), naquit à Zurich le 19 juillet 1698, et y mourut le 2 janvier 1783. Destiné par son père, qui était curé, à l'état ecclésiastique, et ensuite au commerce, il y renonça pour se livrer à son goût naturel, qui le portait à cultiver la poésie et les sciences historiques. Il avait observé de bonne heure l'imperfection de la littérature et de la poésie allemandes. A peine eut-il atteint sa 20[e]. année, qu'il conçut le projet de corriger le goût de sa nation. De vastes lumières, un génie ardent, un esprit pénétrant, et dont le trait allait toujours frapper au but, un extrême désir de célébrité, pouvaient justifier en lui la hardiesse d'un pareil projet; et, pour en faciliter l'exécution, il devait voir des ressources peu communes dans la connaissance que, fort jeune encore, il avait acquise des poètes grecs et latins, dans la lecture assidue des meilleurs ouvrages de critique et de littérature qu'eussent produits alors la France, l'Angleterre et l'Italie. Il avait trouvé dans son ami Breitinger le meilleur aide qu'il pût souhaiter; et tous les deux ils débutèrent dans le monde littéraire (en 1722) par une feuille périodique, où ils osèrent citer au tribunal de leur critique quelques poètes allemands qui jouissaient alors d'une grande réputation. La justesse de leurs censures, assaisonnée d'ailleurs de quelques bonnes plaisanteries et de sarcasmes très mordants, fit une sensation extraordinaire. On fut étonné de l'audace avec laquelle deux Suisses inconnus osaient attaquer de front des préjugés si bien établis. On fut peut-être encore plus surpris de l'illusion où l'on avait été si long-temps en faveur de quelques écrivains médiocres, regardés jusqu'alors comme les premiers modèles du talent poétique. Gottsched, ce célèbre aristarque, qui lui-même passait pour le réformateur de la littérature allemande, et qui d'abord s'était prononcé pour les jeunes Suisses, en fut bientôt mécontent, et, peu ménagé par eux, se mit à la tête de leurs adversaires. Les deux partis avaient dès-lors de nombreux adhérents. On se lança de part et d'autre une nuée de petits et de gros pamphlets. Cette guerre continua pendant plusieurs années avec un acharnement extrême; elle eut, comme toutes les querelles de ce genre, des suites utiles, en faveur desquelles il faut bien oublier les misères et les petitesses qui s'y mêlèrent. C'est de cette lutte qu'est sortie la période la plus brillante de la littérature allemande. En 1725, Bodmer obtint la chaire d'histoire dans sa patrie: il l'a occupée pendant cinquante ans avec distinction. Il a publié un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse; ils respirent l'amour le plus ardent de la liberté, de la république, et des institutions qui sont propres à affermir et à garan-

tir l'une et l'autre. Aidé de son ami Breitinger, Bodmer déterra et publia, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, en 1748 et en 1758, deux collections des poètes allemands du moyen âge, connus sous le nom des *Minnesinger*, ou *Chantres d'amour*. L'une est intitulée: *Fables du temps des Minnesinger*, in-4°., 1758; l'autre, *Collection des Minnesinger*, in-4°., 1759. Il a paru, en 1810, à Göttingue, une rectification de cette édition fautive, par Mr. Benecke, intitulée: *Minnelieder, erganzung der Sammlung von Minnesingern*, in-8°. Ce sont les succès brillants qu'obtenait alors le jeune Klopstock dans la poésie sacrée, qui paraissent avoir engagé Bodmer, déjà âgé de cinquante ans, à composer des poëmes épiques. Le plus connu est celui qui parut sous le titre de la *Noachide*, Zurich, 1752, 1765, 1772; ce poëme est en douze chants. Il traduisit *Homère* et *Milton*, et, dans un âge très avancé, il donna des tragédies patriotiques. L'enflure est le défaut de son style, et celui de son caractère était de voir avec une sorte de défiance jalouse tout ce qui, dans sa sphère, semblait prétendre à quelque distinction éminente et à une certaine indépendance. Il fallait reconnaître la souveraineté de son génie et lui rendre hommage, pour en être bien traité. Après avoir conquis le sceptre de la critique durant l'enfance de la littérature allemande, il voulut le conserver lorsqu'elle fut parvenue à la maturité de l'âge viril; mais il vit son autorité déchoir sensiblement d'une année à l'autre. On a aussi de lui des *Principes de la langue allemande*, 1768, et un *Essai de Grammaire allemande*. Voici les titres et les éditions de ses autres ouvrages en langue allemande: I. le *Paradis perdu* de Milton, 1732, 1742 et 1769; II. *Bibliothèque helvétique*, 1735, 1741, 6 cahiers; III. *Lettres critiques*, 1746 et 1763. Bodmer avait des mœurs austères et vraiment patriarcales; comme il avait survécu à ses enfants, il légua sa fortune à divers établissements de bienfaisance de sa ville natale. Sa bibliothèque, ses manuscrits et ses correspondances ont été déposés à la bibliothèque de Zurich. (J. J. Hottingeri, *Acroama de J. J. Bodmero*, Zurich, 1783, in-8°.) U—I.

BOE. *Voy*. DUBOIS DE LE BOE.

BOECE (ANICIUS MANLIUS TORQUATUS SEVERINUS BOETIUS, ou), l'un des hommes les plus illustres des 5e. et 6e. siècles, par sa naissance, ses vertus, ses talents, ses services, ses dignités et ses malheurs, naquit à Rome, vers 470, d'une des plus anciennes et des plus riches familles de cette ville, et d'un père qui fut trois fois consul. On a cru mal à propos, d'après le livre *De disciplina scholarium*, faussement attribué à Boëce, et qui paraît être de Denys le Chartreux, qu'il avait été envoyé très jeune à Athènes; mais il est prouvé qu'il reçut à Rome une brillante éducation, sous d'habiles maîtres, qui s'appliquèrent à cultiver ses heureuses dispositions naturelles. Ce fut alors que, riche de son propre fonds, il alla à Athènes, qui était encore le centre du goût et des lettres. Là, il se nourrit, sous les plus célèbres philosophes et orateurs, de toutes les sciences de la Grèce, et puisa à leur école ce genre de philosophie qui caractérise tous ses écrits. De retour dans sa patrie, il y fut, au bout de peu de temps, déclaré patrice, par considération pour sa famille. Théodoric, qu'il avait harangué au nom du sénat, lors de l'entrée solennelle de ce prince dans la capitale de l'empire, parut si charmé de la

générosité de ses sentiments, de l'étendue de ses connaissances, de sa rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état, et le plus d'accès auprès du trône. Boëce se forma alors un système de politique fondé sur la vertu, et mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Il empêcha ce prince arien de persécuter les catholiques, l'engagea même à les prendre sous sa protection : il lui persuada de diminuer les impôts, de ménager ses finances avec une sage économie, d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'en imposer aux puissances ennemies. Il insista fortement sur la nécessité de n'accorder les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir la transgression avec sévérité. Il l'exhorta à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès; à être magnifique dans les édifices publics, et dans certaines fêtes, qui relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la souveraineté. Boëce fut long-temps l'oracle de Théodoric, et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois, on l'éleva au consulat, et, par une distinction unique, il posséda, en 510, cette auguste dignité, sans collègue. Ses deux fils, jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522 : c'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Il les vit tous les deux portés sur un char par toute la ville, accompagnés du sénat, et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même une place au cirque, au milieu des deux consuls, reçut les compliments du roi, aux acclamations de tout le peuple; ce jour là même, il prononça le panégyrique de Théodoric, dans le sénat, après quoi on lui mit une couronne sur la tête, et il fut proclamé prince de l'éloquence; mais Boëce semblait n'être monté si haut que pour faire une plus grande chute. Ses amis, ses richesses, ses honneurs, ses services, ne purent le garantir des coups de la fortune. Tant que Théodoric se conduisit d'après ses conseils, son règne mérita de servir de modèle aux bons princes; mais, devenu vieux, il devint mélancolique, jaloux et défiant pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna toute sa confiance à deux Goths, aussi avares que perfides : ils écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent conduire dans les greniers du prince le blé qu'ils achetaient à bas prix, pour le revendre à un prix très haut. Boëce se chargea de porter au pied du trône les soupirs et les larmes des provinces. Ses représentations furent inutiles : résolu de faire un dernier effort, il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sang-sues publiques; il ne craignit point de défendre le sénat lui-même, accusé de conspiration pour délivrer l'Italie du joug des Goths qui l'opprimaient. Les hommes injustes qu'il avait réprimés pendant son ministère, les usurpateurs qu'il avait punis, lui avaient suscité un grand nombre d'ennemis. Ils se réunirent tous alors pour donner à ces dernières démarches les plus mauvaises intentions. Son courage fut regardé comme un acte de rebellion, sa défense du sénat, comme une preuve de sa complicité avec ce corps. Théodoric fit prononcer contre lui un décret qui le déclarait coupable de haute trahison. Il fut arrêté, avec son beau-père Sym-

maque, et renfermé au château de Pavie, où l'on montre encore aujourd'hui une tour qui, suivant la tradition populaire, leur servit de prison. Relégué dans un château écarté, il fut mis à mort avec des circonstances qui font frémir d'horreur : on lui serra la tête avec une corde attachée à une roue, qui, en tournant, lui fit sortir les deux yeux ; on l'étendit enfin sur une poutre, où deux bourreaux le frappaient avec des bâtons, sur toutes les parties du corps; et, comme il respirait encore, ils l'assommèrent avec une hache, le 23 octobre 526. Peu de temps après, son beau-père fut décapité. Ses biens avaient été confisqués, mais Amalasonte les rendit depuis à sa veuve, et elle fit relever ses statues. Les catholiques enlevèrent son corps, et l'enterrèrent religieusement à Pavie. Deux cents ans après, il fut déposé dans l'église de St.-Augustin, par ordre du roi Luitprand, qui lui érigea un mausolée qu'on voyait encore à la fin du dernier siècle, avant la destruction de cette belle église. Othon III lui en fit élever un autre, sur lequel furent gravées d'honorables inscriptions. Les bollandistes lui donnent le titre de saint. Son nom a été inséré sous ce titre dans le calendrier de Ferrarius, et dans ceux de quelques églises d'Italie, qui l'honorent le 23 octobre. On prétend que son corps est enfermé dans une armoire murée de la cathédrale ; mais l'affectation des magistrats à en refuser l'ouverture pour vérifier le fait, rend cette tradition très suspecte. La piété de Boëce, sa constance admirable au milieu des supplices, qu'il regarda comme une faveur du ciel, son zèle pour la religion, ont rendu sa mémoire chère à toutes les ames vertueuses, et ses ouvrages lui ont mérité l'estime des gens de lettres de tous les siècles. Dans le temps de son ministère, Boëce se délassait par l'étude, de l'application aux affaires publiques, et, dans ses moments de loisir, il s'amusait à faire des instruments de mathématiques, ou à composer de la musique, dont il envoya plusieurs pièces à Clotaire, roi des Français. Il avait construit des cadrans pour tous les aspects du soleil, et des clepsydres qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient aussi le cours du soleil, de la lune et des astres, au moyen d'une certaine quantité d'eau, renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée par sa propre pesanteur. Théodoric ayant envoyé une de ces clepsydres à Gondebaud, roi des Bourguignons, ces peuples s'imaginèrent que quelque divinité, renfermée dans cette machine, lui imprimait le mouvement. Il s'établit à cette occasion, entre Boëce et les Bourguignons, une correspondance dont le résultat fut de les disposer à embrasser la religion chrétienne. Il avait entrepris, dans sa jeunesse, des traductions latines d'Aristote, de Platon, de Ptolémée, d'Euclide, d'Archimède, etc. Cassiodore préférait ces versions aux originaux, pour la netteté, l'élégance et la pureté du style. Ses ouvrages sur les différentes parties des mathématiques et sur la musique, tout imparfaits qu'ils sont, annoncent néanmoins, dans leur auteur, une grande capacité qui embrassait toutes les sciences, et y réussissait dans un siècle barbare, et sous la tyrannie des Goths. Son Arithmétique a été publiée sous ce titre : *De Sev. Boetii arithmetica, adjecto commentario*, etc., Venise, 1488, in-4°.; Paris, Colines, 1521, in-fol. Il avait composé des *Traités de Théologie*, contre les divers hérétiques de son temps, d'une métaphy-

sique fort abstraite. On doit cependant distinguer, dans cette classe, sa *Profession de Foi*, publiée, pour la première fois, dans l'édition de *la Consolation de la philosophie*, donnée, avec les opuscules de Boëce, par René Vallin, Leyde, 1656, in-8°. Cet ouvrage va de pair, pour la méthode, la solidité et l'exactitude, avec tout ce que les anciens nous offrent de plus parfait en ce genre; mais, de toutes ses compositions, la plus célèbre est sa *Consolation philosophique*, composée dans sa prison de Pavie, sans le secours d'aucun livre : c'est un dialogue entre lui et la sagesse incréée, sur la vérité d'une Providence prouvée par la raison. Quoique les sentiments de piété qu'il y déploie soient ceux d'un parfait chrétien, cela n'a pas empêché Glaréanus d'avancer que ce livre est plus philosophe que chrétien, et de prétendre qu'il n'était pas de Boëce, parce que le nom de J.-C. ne s'y trouve point. Dans ce petit ouvrage, l'un des meilleurs qui nous restent de l'antiquité chrétienne, on admire l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la facilité, la justesse des expressions dans les matières même les plus abstraites, et une pureté de style au-dessus des autres écrivains de son siècle : on peut seulement y reprendre quelques répétitions, et quelques arguments, en petit nombre, plus subtils que solides. Les vers, dont sa prose est entremêlée, annoncent, dit Vossius, un génie véritablement romain. L'édition originale est de Nuremberg, 1476. Parmi les autres éditions, on estime surtout celle de Leyde, *cum notis variorum*, 1671, in-8°., et celle de Paris, 1783, in-16, par Debure de St.-Fauxbin, sous le nom de *Jo. Eremita*. Ce Traité a été traduit dans toutes les langues, même en polonais; le roi Alfred le traduisit en anglo-saxon, dans le 9e. siècle, Oxford, 1698, in-8°.; il y en a eu une traduction flamande, Gand, 1485; deux en italien, quatre en espagnol, une en hébreu, par Samuel Ben Banschat. On en a jusqu'à huit traductions françaises, dont la première, dédiée à Philippe-le-Bel, est de Jean de Meun, auteur du roman de *la Rose*, Lyon, 1483, regardée comme la première traduction du latin en français. Elle ne fut cependant imprimée que six ans après celle de Reynier de St.-Trudon, qui avait paru à Bruges en 1477 (*Voy.* les recherches de M. Van Praet sur Colard-Mansion, *Esprit des journaux*, février 1780). L'avant-dernière est de Francheville, 2 vol. in-12, Berlin, sous la rubrique de la Haye, 1744; et la dernière, la plus exacte et la mieux écrite, de l'abbé Colesse, Paris, 1771, 1 vol. in-12. Il en existe encore une traduction manuscrite en vers par Regnault de Louens. La plus ancienne édition des œuvres de ce philosophe est de Venise, 1491, in-fol.; et la meilleure, beaucoup plus complète que la précédente, de Bâle, 1570, in-folio, par les soins de Loritius Glaréanus. L'abbé Gervaise publia, en 1715, une *Histoire de Boëce*, avec une analyse intéressante de ses ouvrages, des notes et des dissertations instructives. Richard Granham, vicomte de Preston, en a donné une autre en anglais, enrichie de bonnes notes, à la tête de sa traduction du livre de la *Consolation philosophique*. Elpis, première femme de Boëce, s'était rendue recommandable par sa piété, son savoir et ses talents. On lui attribue quelques hymnes du *Bréviaire romain*, qui sont encore en usage, entre autres, celui que l'Église chante à la fête de S. Pierre et de S. Paul. T—D.

BOECKER (Philippe-Henri), né à Strasbourg, en 1718, reçu dans cette ville maître ès-arts en 1736, docteur en 1742, nommé professeur d'anatomie et de chirurgie en cette faculté en 1756, mort en 1759, auteur de quelques Dissertations académiques, a joui durant sa vie d'une réputation dont la tradition a conservé le souvenir. C. et A.

BOECKH (Christian-Godefroi), diacre à Nordlingen, né à Memmingen le 8 avril 1732, mort le 31 janvier 1792, s'est distingué par son zèle et par ses nombreux écrits pour l'éducation et l'instruction publique. Il était le principal rédacteur de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, 11 vol. in-8°., Nordlingen, 1774-86. Ses principaux ouvrages sont : I. *Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, Stuttgard, 1771-72, 4 vol. in-8°.; II. *Des principales difficultés de la discipline des écoles*, Nordlingen, 1766, in-4°.; III. *Gazette des enfants*, 14 petits volumes, Nuremberg, 1780-83. Il s'était aussi occupé de l'histoire littéraire de l'Allemagne, et publia, de concert avec F. D. Græter, un Journal sur l'ancienne littérature allemande, 1791-92, 2 vol. in-8°. G—T.

BOECKLER (George-André), mécanicien allemand, était architecte de la ville de Nuremberg; il publia en allemand un Recueil de moulins et autres inventions de mécanique, que Henri Schmitz traduisit en latin, sous le titre de *Theatrum machinarum*, Cologne, 1661, Nuremberg, 1686, in-fol., avec 154 planches. Ce recueil reproduit, avec des augmentations considérables, toutes les inventions de moulins que Strada de Rosberg avait publiées en 1618 et 1629. Quoique beaucoup de ces machines ne soient que des projets, et que, dans le nombre, il s'en trouve d'inexécutables, ou qui n'offriraient qu'un résultat désavantageux si on les soumettait aux calculs de la dynamique, il en est plusieurs qui décèlent un véritable génie. Il est fâcheux que le texte explicatif soit si concis, qu'il laisse presque tout à deviner. Encouragé par le succès de cet ouvrage, il composa le texte de l'*Architecture hydraulique*, que Paul Furst, libraire de Nuremberg, publia en 1663, et que Jean Christophe Sturm traduisit en latin l'année suivante, sous ce titre : *Architectura curiosa nova*, in-fol. Ce recueil, qui comprend deux cents planches en taille-douce, est divisé en quatre livres. Le premier contient les principes de l'hydrostatique; le deuxième donne soixante-dix dessins de jets d'eau; le troisième présente en cent-vingt figures les plus belles fontaines qui ornent les places publiques, ou les jardins d'Italie, de France, d'Angleterre ou d'Allemagne, et beaucoup de projets du même genre; le quatrième offre en trente-six planches les grottes, labyrinthes et compartiments des plus beaux jardins de ce temps-là. Outre quelques bonnes idées qu'on peut utiliser, ce recueil est curieux comme objet de comparaison pour juger des progrès de l'art. On a encore de lui *Nützliche Hauss-und Feldschule*, c'est-à-dire : *École d'économie domestique et rurale*, Francfort, 1666, deux parties in-4°., réimprimé en 1683 et en 1699, in-4°., orné de planches assez bien gravées, mais qui paraissent souvent étrangères au sujet : l'auteur s'étend principalement sur la culture des arbres. C. M. P.

BOECLER (Jean), né à Ulm, le 20 octobre 1651, exerçait avec succès la médecine à Strasbourg, où

il mourut le 19 avril 1701. — Un autre Boecler (Jean), professeur, aussi à Strasbourg, de botanique et de chimie, né en 1681, mort en 1733, auteur de quelques Dissertations, d'une sur le fenouil particulièrement, Strasbourg, 1732, in-4°.; d'un *Recueil des observations qui ont été faites sur la peste de Marseille de* 1721, Strasbourg, 1721, in-8°., est connu surtout par une troisième édition de la *Matière médicale* de Paul Hermann, médecin et professeur de botanique à Leyde, sous ce titre: *Cynosura materiæ medicæ diffusiùs explanata, curante Joanne Boeclero*, Strasbourg, 1726, in-4°. En 1729, il augmenta ce bon ouvrage d'un second volume: *Cynosura materiæ medicæ continuata ad Cynosuræ materiæ medicæ Hermanianæ imitationem collecta*, et en 1731 d'un troisième, *Cynosuræ materiæ medicæ continuatio secunda*. C. et A.

BOECLER (Jean-Philippe), fils du précédent, docteur de philosophie et de médecine, professeur de chimie, de botanique et de matière médicale, à Strasbourg, naquit dans cette ville, en 1719, d'un père qui y exerçait la médecine avec succès. Il étudia cette science à Strasbourg sous son père et sous les professeurs Jean Salzmann et Henri Albert Nicolaï. Ses études achevées, il alla à Paris, où il fit la connaissance de Jussieu, Winslow, Lemery, Bolduc et Hunnault. A son retour à Strasbourg, il fut reçu docteur en médecine, et se distingua autant par sa pratique que par ses excellents cours académiques. En 1734, il fut nommé professeur de physique, et bientôt après professeur de botanique, de chimie et de matière médicale, en remplacement de Salzmann. Il mourut le 7 juin 1759. On a de lui plusieurs Dissertations de chimie et une nouvelle édition de la *Pharmacopée* de Strasbourg, ou *Cynosura*, Strasbourg, 1745 à 1754, 3 vol. in-4°. G—t.

BOECLER (Jean-Henri), conseiller de l'empereur et de l'électeur de Mayence, né en 1611 à Cronheim en Franconie, fut dans son temps un des hommes les plus savants que l'Allemagne ait produits dans la littérature grecque, latine et hébraïque, dans l'histoire et dans la théorie de la politique et du droit public. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il obtint la chaire d'éloquence à Strasbourg. On y joignit en 1640 un canonicat de St.-Thomas. La reine Christine de Suède l'appela à Upsal en 1648 pour y professer l'éloquence; et, l'année suivante, elle le nomma historiographe de Suède, titre que cette princesse lui conserva avec une pension de 800 écus, lorsque la mauvaise santé de Bœcler le força de quitter ce climat rigoureux. A peine fut-il de retour à Strasbourg, qu'il fut promu à la chaire d'histoire; l'électeur de Mayence le nomma son conseiller en 1662; l'année suivante, l'empereur Ferdinand III lui fit le même honneur, et lui donna le titre héréditaire de comte Palatin. Louis XIV ne le céda point à ces princes en générosité, et lui offrit une pension de 2000 liv.; mais la cour de Vienne lui défendit de l'accepter, et l'en dédommagea par une autre de 600 rixdales. Bœcler, comblé de bienfaits, termina sa carrière en 1692. On a de lui des *Notes* ou *Commentaires* sur un grand nombre d'auteurs, dont il a donné des éditions; sur Hérodien, Strasbourg, 1644, in-8°.; Suétone, ibid., 1647, in-4°.; Manilius, ibid. 1655, in-4°.; Térence, ibid., 1657, in-8°.; Cornélius Népos, Utrecht,

1665, in-12; Polybe, 1666, 1670, 1681, in-4°.; sur les premiers chapitres des *Annales* et *Histoires* de Tacite; sur les *Caractères politiques* de Velléius Paterculus; sur Virgile, sur Hérodote, et sur les *Métamorphoses* d'Ovide. Ses autres ouvrages sont: I. *De jure Galliæ in Lotharingiam*, Strasbourg, 1663, in-4°. C'est la réfutation du livre intitulé: *Traité des droits du roi sur la Lorraine*, 1662, in-4°. II. *Annotationes in Hippolytum a Lapide*, ibid., 1674, in-4°., réfutation du livre intitulé: *De ratione statûs imperii Romano-Germanici*, de Chemnitz ou de Jacques de Steinberg. III. *Dissertatio de scriptoribus græcis et latinis, ab Homero usque ad initium XVI sæculi*, ibid., 1674, in-8°., assez médiocre suivant Lenglet, et réimprimé dans le tom. X des *Antiquités grecques* de Jacques Gronovius. IV. *Bibliographia historico-politico-philologica*, 1677, in-8°. V. *Historia belli Sueco-Danici, annis* 1643-1645, Stockholm, 1676; Strasbourg, 1679, in-8°.; VI. *Historia universalis ab orbe condito ad J. C. nativitatem*, ibid., 1680, in-8°. On y trouve sa Dissertation sur l'utilité de l'histoire. VII. *Notitia sacri imperii romani*, ibid., 1681, in-8°. VIII. Il a augmenté et enrichi de notes l'*Histoire latine de Frédéric III*, d'*Æneas Sylvius Piccolomini*, ibid., 1685, in-fol; réimprimé, ibid., 1702, in-fol. IX. *De rebus sæculi post Christum XVI liber memorialis*. Kiel, 1697, in-8°.; X. *Historia universalis IV sæculorum post Christum* (Sedini), 1699, in-8°., avec une introduction de Jean Fechtius, réimprimé à Rostock, in-4°., avec la vie de l'auteur, par J. Théophile Möller. XI. Des *Lettres* que l'on trouve dans le recueil d'André Jaski, Amsterdam, 1705, in-12; XII. *Commentatio in Grotii librum de jure belli et pacis*, Strasbourg, 1704, 1712, in-4°. Il y est enthousiaste de son auteur. XIII. *Bibliographia critica*, Leipzig, 1715, in-8°., édition augmentée par J. Gottlieb Krause. Les éditions précédentes étaient très défectueuses. XIV. Un grand nombre de *Dissertations*, *Discours* et *Opuscules*, que Jean Albert Fabricius a réunis et a fait imprimer à Strasbourg, 1712, 4 vol. in-4°. Ce recueil contient quatre-vingt-sept pièces d'histoire, de politique, de morale et de critique, dont plusieurs sont fort intéressantes, et ont été imprimées séparément à mesure qu'elles paraissaient; vingt Discours oratoires, des Poésies et des Programmes académiques. C. T—y.

BOECLER (Jean Wolfgang), théologien allemand, originaire de Livonie, d'abord luthérien, occupa différents postes ecclésiastiques en Livonie et en Estonie, puis renonça à ses fonctions en 1697, et quitta ces pays pour se rendre à Cologne, où il abjura la religion protestante pour se faire prêtre catholique. Il mourut à Cologne en 1717. Il a publié divers écrits en faveur de sa nouvelle religion. On a encore de lui un ouvrage intitulé: *Rites superstitieux*, *Mœurs et Coutumes des Estoniens*, Cologne, 1691. G—t.

BOEDIKER (Jean), poète latin et allemand du 17e. siècle, naquit de parents peu distingués par leur rang, quoiqu'ils descendissent d'une famille noble de Poméranie. Il étudia au gymnase de Berlin, dont il devint recteur par la suite. Il mourut en 1695, âgé de cinquante-quatre ans. On a de lui: I. *Principes de la Langue allemande*, ouvrage estimé, qui a été fort souvent réimprimé depuis; II. *Arc triomphal élevé aux bienheureux trépassés*; III. *Vestibulum lin-*

guæ latinæ; IV. *Epigrammata juvenilia*; V. un recueil de pièces mêlées qui ont été publiées sous le titre de *Bœdikeri opuscula*. Il a laissé à sa mort plusieurs manuscrits, parmi lesquels était un projet de Dictionnaire allemand. Il avait commencé de fort bonne heure à s'occuper de poésie. On fait cas de ses vers latins et allemands. G—T.

BOEHEM. *Voy*. BEHAM.

BOEHM (JACOB), fondateur de la secte des Bœhmistes, naquit en 1575, dans un petit village près de Goerlitz, dans la Haute-Lusace. Ses parents, qui étaient pauvres, lui firent apprendre le métier de cordonnier, et il l'exerça à Goerlitz. Au milieu de son travail, Walther lui ayant donné quelques notions de chimie, il en fit sortir un système philosophique tout nouveau; s'abandonna à des extases mystiques, se crut appelé de Dieu, eut des visions, des révélations, et écrivit, en 1612, un livre intitulé *Aurora*, qui, malgré son obscurité, excita la colère du clergé de Goerlitz, qui le fit saisir et défendre; mais on l'a réimprimé depuis à Amsterdam. Bœhm, qui continuait à rêver, continua à écrire. En 1619, parut son traité *De tribus principiis*: il assujétissait les opérations de la grâce aux mêmes procédés que ceux de la nature dans la purification des métaux, et regardait Dieu comme la matière de l'univers qui a tout produit par voie d'émanation: ce qui est une espèce de *spinosisme*. Il alla ensuite à Dresde, où il fut examiné par quelques théologiens plus indulgents qui le trouvèrent irrépréhensible. De retour à Goerlitz, il y mourut en 1624, laissant un grand nombre de traités mystiques *du Mystère céleste et terrestre*, *de la Vie intellectuelle*, etc. « Il n'est pas » possible, dit Mosheim, de trouver » plus d'obscurité qu'il n'y en a dans » ces pitoyables écrits, où l'on ne voit » qu'un mélange bizarre de termes » de chimie, de jargon mystique, et » de visions absurdes. » Il a cependant trouvé dans le dernier siècle un zélé apologiste dans William Law, qui a publié une traduction anglaise de ses œuvres en 2 volumes in-4°. Ses disciples l'appelèrent le *Théosophiste allemand*; il en eut un grand nombre, et ce nombre, d'abord fort diminué, paraît s'accroître maintenant. Quelques-uns, malgré leur attachement à son système, mirent quelque modération dans leur conduite; les autres étaient de vrais fanatiques, tel que Kuhlmann, qui fut brûlé à Moscou en 1684. Cette secte s'est répandue surtout dans le nord de l'Allemagne. Saint-Martin a traduit en français trois ouvrages de Boehm, savoir: *l'Aurore naissante*, *les trois Principes* et *la Triple vie*; il faisait grand cas du premier, et se proposait de publier la traduction complète de ses ouvrages, en 50 volumes. Il a de plus donné la vie de cet illuminé, dans laquelle il rapporte l'anecdote à laquelle on attribue son illuminisme. En reconnaissant que les illuminés sont presque tous Spinosistes, d'habiles critiques observent que Boehm se rapprochait du manichéisme; car, tandis que Svedenborg établissait les deux colonnes *amour* et *sagesse*, principe de tout ce qui existe (*l'agent* et *le patient*), Boehm admettait pour deuxième principe *la colère* de Dieu (*le mal*); et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle émanait du NEZ de Dieu, car ils sont encore tous anthropomorphites. Indépendamment de ses ouvrages mystiques, Boehm en a fait aussi sur la chimie, entre autres une *Métallurgie*, en allemand, Amsterdam, 1695, in-12. Son *Miroir temporel de l'éter-*

nité, ou de la signature des choses, est traduit en Français, Francfort, 1669, in-8°. Tous ses ouvrages ont été réimprimés à Amsterdam en 1730, in-8°., sous le titre de *Theosophia revelata*. T—D et G—T.

BOEHM (ANDRÉ), conseiller intime du landgrave de Hesse, professeur de philosophie et de mathématiques à Giessen, né à Darmstadt le 17 novembre 1720, mort le 6 juillet 1790. Comme philosophe, il ne s'écarta pas des principes de Wolf, son maître; comme mathématicien, il suivit les progrès de son siècle, et exécuta lui-même d'utiles travaux, surtout dans les mathématiques appliquées. Son *Magasin pour les Ingénieurs et les Artilleurs*, 12 vol. in-8°., Giessen, 1777-85, est un ouvrage estimé. On a encore de lui: I. *Logica, ordine scientifico in usum auditorum conscripta*, Francfort, 1749-62-69, in-8°.; II. *Metaphysica*, Giessen, 1763, in-8°.; seconde édition augmentée, ibid., 1767, in-8°. Il eut beaucoup de part à l'*Encyclopédie* de Francfort, et publia, de concert avec F. K. Schleicher, la *Nouvelle Bibliothèque militaire*, 4 vol., Marbourg, 1789-90. G—T.

BOEHME (JEAN-EUSÈBE), historien allemand, né à Wurtzen, le 20 mars 1717, professa l'histoire à Leipzig, où il succéda au célèbre biographe Jœcher. Il reçut, en 1766, les titres de conseiller aulique et d'historiographe de l'électorat de Saxe, et mourut le 30 août 1780, laissant à Leipzig une mémoire honorable, et d'utiles institutions dans l'université. Ses ouvrages consistent, pour la plus grande partie, en dissertations écrites dans un latin très élégant, et qui renferment des recherches précieuses sur l'histoire de la Saxe; les principales sont: I. *Diss. II de Iside Suevis olim cultâ, ad locum Taciti de mor. Germ., cap. V*, Leipzig, 1749, in-4°. Ces deux disssertations se trouvent aussi dans le *Thesaur. rer. suevicar.* de Wegelin, tom. Ier. II. *De commerciorum apud Germanos initiis commentatio*, ibid., 1751, in-4°.; III. *De ortu regiæ dignitatis in Poloniâ*, ibid., 1754, in-4°.; IV. *De Henrico Leone nunquàm comite Palatino Saxoniæ*, ibid., 1758, in-4°.; V. *De nationis Germanicæ in curiâ romanâ protectione*, ibid., 1763, in-4°.; VI. *Acta pacis Olivensis inedita*, 2 vol., Breslau, 1763-65, in-4°.; VII. *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe* (en allem.), Augsbourg, 1782, in-8°., etc. G—T.

BOEHMER (JUSTE-HENNING), savant jurisconsulte, un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'université de Halle, et rendu les plus grands services à la jurisprudence allemande, naquit en 1674 à Hanovre. Il professa le droit à Halle, devint directeur de l'université, fut nommé, en 1743, chancelier du gouvernement dans le duché de Magdebourg, et chancelier ordinaire de la faculté de droit. Il mourut le 11 août 1749. Le droit canonique avait été le principal objet de ses études; cependant, il a beaucoup écrit sur le droit civil, et tous ses écrits se distinguent par une logique sûre, un ordre parfait et une grande érudition. Ses principaux ouvrages sont: I. *Tractatus ecclesiasticus de jure parochiali*, Halle, 1701, in-4°.; II. *Jus ecclesiasticum protestantium*, 5 vol. in-4°., Halle, 1714, et 1737, 7 vol. in-4°.; ibid., 1740, 12 vol. in-4°., fort augmentée; III. *Introductio in jus publicum universale*, Halle, 1710, 1728; IV. *Institutiones juris canonici, tùm ecclesiastici, tùm pontificii*, Halle, 1738, 1739, in-8°.;

V. *Duodecim Dissertationes juris ecclesiastici antiqui ad Plinium Secundum et Tertullianum*, Leipzig, 1771; 2ᵉ. édition, *aliq. dissert. aucta*, Halle, 1729; VI. *Corpus juris canonici notis atque indicibus instructum*, Halle, 1747, 2 vol. in-4°., etc., avec des variantes, des notes. Cet ouvrage, fait dans un grand esprit de modération, fut dédié par l'auteur protestant à Benoît XIV, qui le reçut avec bonté. Il a fait aussi des *Observations sur l'Institution au droit ecclésiastique* de Fleuri. — Boehmer (Jean-Samuel), son fils, né à Halle le 29 décembre 1704, mort à Francfort-sur-l'Oder le 20 mai 1772, professa le droit à cette dernière université, fut conseiller intime de Frédéric II, et reçut de lui des lettres de noblesse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Observationes in Benj. Carpzovii practicam novam rerum criminalium*, Francfort-sur-le-Mein, 1759, in-fol.; II. *Meditationes in constitutionem criminalem Carolinam*, Halle, 1770, in-4°. Cet ouvrage est un des plus importants qui aient paru sur le droit criminel. Bœhmer a laissé un grand nombre d'autres écrits et de dissertations où il déploie toujours une érudition solide et une grande sagacité. III. *Elementa jurisprudentiæ criminalis*, Halle, 1732, 2 vol. in-8°., réimprimé plusieurs fois; IV. *De executionis pœnarum capitalium honestate*, ibid., 1738, in-4°.; V. *De rigore juris in stupratores violentos*, Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°., etc. — Boehmer (Georges-Louis), son frère, né à Halle le 18 février 1715, fit ses études dans cette ville, et se rendit en 1740 à Göttingue, où il fut professeur ordinaire, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, et où il mourut le 17 août 1797. Le droit canonique et le droit féodal occupèrent ses laborieuses veilles, et ses écrits ont beaucoup contribué à en faciliter l'étude; les principaux sont : I. *Principia juris canonici*, Göttingue, 1762, in-8°., réimprimés quatre fois : la dernière édition est de 1785; II. *Principia juris feudalis*, ibid., 1765, réimprimés cinq fois, la dernière en 1795, in-8°.; III. *Observationes juris feudalis*, ibid., 1764, in-8°., 1784; IV. *Observationes juris canonici*, ibid., 1767, in-8°.; V. *Electa juris civilis*, tom. I, ib., 1767, in-8°.; tom. II, 1777; tom. III, 1778; VI. *Electa juris feudalis*; 2 vol., Lemgo, 1795, in-4°., etc.

G—T.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), conseiller intime à la cour de Prusse, et professeur de médecine à Halle, né dans cette ville en 1717, frère des précédents, mort en 1789. C'était un médecin et un anatomiste distingué; il s'est beaucoup occupé de l'accouchement; la plupart de ses dissertations ont été insérées dans les *Disputat. anatom. selectæ* de Haller; les principales sont : I. *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circà uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis*, Halle, 1752; *Fasciculus alter*, ibid., 1756, in-fol. II. *Anatome ovi humani, trimestri abortu elisi, figuris illustrata*, Halle, 1763, in-4°.; III. *De uracho humano*, ibid., 1763, in-4°.; IV. *De notione malignitatis morbis adscriptæ*, ibid., 1772, in-4°.; V. *Institutiones osteologicæ cum iconibus anatomicis*, ibid., 1751, in-8°., réimprimé deux fois; VI. *De cancro aperto et occulto*, ibid., 1761, in-4°., etc. Il a donné à Halle, 1746, in-4°., une nouvelle édition de

l'*Abrégé de l'Art des accouchements*, par Manningham, et y a joint deux Dissertations, l'une *De situ uteri gravidi ac fœtûs*, deja imprimée séparément à Hall, 1736, in-4°., et l'autre sur l'usage du forceps, avec un examen critique des différents instruments employés alors dans l'art des accouchements. — Un autre BOEHMER (Jean-Benjamin), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipzig, né à Liégnitz en Silésie, le 14 mars 1719, mort en 1753, pour avoir usé sans modération de remèdes violents, a donné une nouvelle édition de l'*Introduction à la chirurgie* de Platner, 2 vol., Leipzig, 1749, in-8°. On a de lui : I. *Bibliotheca medico-philosophica*, ibid., 1755, in-8°. ; II. *De ossium callo*, ibid., 1748, in-4°., III. *De radicis Rubiæ tinctoriæ effectibus in corpore animali*, ibid., 1751, in-4°.; IV. *De cortice cascarillæ*, Halle, 1638, in-4°., etc. Quelques unes de ses dissertations ont été insérées dans le *Recueil* de Haller. G—T.

BOEHMER (GEORGE-RODOLPHE), professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Wittemberg, né en 1723, mort en 1803, était disciple de Ludwig. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire. Presque tous renferment des vues neuves, qui prouvent qu'aucune des sciences physiques ne lui était étrangère, et qu'il réunissait à un esprit juste et méthodique, à un profond savoir, le talent rare de bien observer, et de considérer la nature sous des rapports nouveaux et lumineux : I. *Flora Lipsiæ indigena*, Leipzig, 1750, in-8°.; c'est la Flore des environs de Leipzig. Il y suit la méthode de Ludwig, et donne, sur les champignons, les graminées, etc., des observations inédites de Gléditsch. II. *Definitiones plantarum Ludwigianas auctas et emendatas edidit G. Rudolph. Boehmer*, Leipz., 1760, in-8°. C'est une nouvelle édition des *Éléments de Botanique* de Ludwig, corrigée et augmentée. III. *Bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomiæ, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium, realis systematica*, Leipzig, 9 vol. in-8°., savoir : part. I, *Scriptores generales*, vol. I, 1785; vol. II, 1786; part. II, *Zoologi*, vol. I et II, 1787; part. III, *Phytologi*, vol. I et II, 1787; part. IV, *Mineralogi*, vol. I, 1788; vol. II, 1789; part. V, *Hydrologi, ac index universalis*, 1 vol. C'est un répertoire bibliographique de tous les livres qui ont paru sur l'histoire naturelle, l'économie rurale, et les arts et les sciences qui y ont rapport, en quelque langue que ce soit : il est fait avec beaucoup de soin, et indique ordinairement, pour chaque ouvrage, les journaux littéraires qui en ont donné une notice plus étendue. IV. *Technische geschichte der pflanzen*, etc., Leipzig, 1794, in-8°., 2 part., ou *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées*. Cet ouvrage mériterait d'être traduit et plus généralement répandu à cause de son utilité. V. Un très grand nombre de Dissertations ou Thèses que ce professeur avait fait soutenir par ses élèves. Voici celles qui ont mérité d'être conservées : 1°. *De plantis caule bulbifero*, Leipzig, 1749, in-4°. 2°. *De plantis fasciatis*, Wittemberg, 1752, in-4°., traité des plantes dont les tiges deviennent quelquefois aplaties, larges et monstrueuses. 3°. *De vegetabilium celluloso contextu*, 1753 : l'auteur

ne croit pas qu'il y ait dans le tissu cellulaire, des vaisseaux qui contiennent de l'air. 4°. *De experimentis Reaumurii ad digestionis modum in variis animalibus declarandum institutis*, 1757. 5°. *De melo-cacto (cactus mammillaris) ejusque in cereum transformatione*, 1757. 6°. *De chirurgiâ curtorum in vegetabilibus feliciter institutæ variis modis*, 1758: c'est un traité de chirurgie végétale, sur la greffe, la taille et les plaies des arbres. 7°. *Dissertatio: De nectariis florum*, 1758, in-4°.; *De ornamentis quæ præter nectaria in floribus reperiuntur*, 1758, in-8°.; *Dissertationis de nectariis florum additamenta*, 1762, in-4°. : ces trois Dissertations traitent de tout ce qui a rapport aux nectaires des fleurs. 8°. *De virtute loci natalis in vegetabilibus*; item, *De serendis vegetabilium seminibus, program. duo*, 1761. 9°. *De salibus ammoniacalibus*, 1764. 10°. *Planta res varia*, 1765, sur les anomalies observées dans les végétaux. 11°. *De plantarum superficie, programmata quatuor*, 1770. 12°. *De plantis in cultorum memoriam nominatis* : cette savante dissertation sur les règles à suivre pour donner des noms aux plantes, avec des remarques sur ceux qui ont été donnés par Linné, a été réimprimée dans le *Delect. opuscul.* de Ludwig, tom. I. 13°. *De sambuco in totum medicinali*, 1771, sur les propriétés médicales du sureau. 14°. *Commoda quæ arbores à cortice accipiunt*, programm. duo, 1773. 15°. *De justâ plantarum indigenarum in pharmacopoliis reformandis æstimatione*, 1770. 16°. *An pastus pecoris in stabulis potiùs quàm in pratis instituendus*, 1775. 17°. *De optimo messis tempore; de justo fœnisecii tempore*, 1776. 18°. *Spermatologia vegetabilis*, comprenant neuf dissertations : *De seminum existentiâ, differentiâ et usu*, 1777; *De seminum ortu, fœcundatione et incremento*, 1778; *De seminum collectione, duratione et conservatione*, 1770; *De seminum ad sementem præparatione*, 1781; *De seminum satione*, 1781; *De germinationis adminiculis*, 1783; *De germinatione*, 1784; *De præparatione seminis per mutilationem*; *De satione mixtâ*. Ces neuf Dissertations ou Thèses, qui avaient paru successivement, ont été retouchées et imprimées ensemble sous ce titre : *Commentatio Physico-Botanicæ de plantarum semine*, Wittemberg, 1785, in-8°. : c'est un traité complet des graines sous les rapports de la physique, de la botanique et de l'économie rurale. 20°. *De vario coffeæ potum præparandi modo*; et *De essentiæ coffeæ in novellis publicis commendatæ, virtute*, ibid., 1782, in-4°. : ce sont deux dissertations sur les diverses manières de préparer le café ou de le remplacer. 21°. *De colore cæruleo in frequenti florum coronariorum lusu valdè raro*, 1786. 22°. *De plantis segeti infestis*, 1791, in-4°.; *De plantis auctoritate publicâ extirpandis*. Ces deux derniers ouvrages sont réunis, et ont été imprimés ensemble. Le premier traite de toutes les plantes qui infestent les champs et font tort aux blés; le second indique les moyens que l'autorité publique doit employer pour en faire l'extirpation. Ils sont d'un grand intérêt sous les rapports de l'agriculture et de l'économie domestique. 23°. *Disputatio de plantis monadelphiis, præsertim à Cavanilles dispositis*, Wittemberg, 1797, in-4°. M. Jacquin lui a dédié un genre, sous le nom de *Boehmeria*, en 1763; il fait partie de la famille des orties, et comprend plusieurs plantes herba-

cées ligneuses qui n'habitent que les pays situés entre les Tropiques.
D—P—s.

BOEL (Pierre), peintre, né à Anvers, en 1625. On ne sait quel fut son maître, mais on conjecture qu'il reçut des leçons de Pierre Snayers, et qu'il imita sa belle manière de peindre les animaux, les fruits, et les fleurs. Boël voyagea en Italie, et s'y fit remarquer par ses talents. A son retour en Flandre, il passa par Paris, et il n'eût tenu qu'à lui d'y avoir une existence très agréable; mais le désir de revoir sa patrie lui fit abandonner des ouvrages commencés. L'affection de Boël pour sa ville natale ne nuisit point à ses intérêts; il fut très occupé jusqu'à sa mort, dont l'époque est inconnue. Descamps compare les tableaux de Boël à ceux des plus habiles peintres dans son genre; il vante sa touche, ainsi que son coloris vigoureux et vrai, qu'il devait, au soin de tout faire d'après nature. Il distingue parmi les tableaux de Boël ceux qui représentaient les *Quatre Éléments*. Quant à ceux qui pouvaient être à Paris, il en indique seulement deux. Le musée Napoléon n'en possède aucun. — Son frère (Coryn) a gravé les *Batailles de Charles-Quint*, d'après Tempesta, et quelques autres sujets d'après Michel-Ange. D—t.

BOERHAAVE (Herman), un des plus fameux médecins du 18e. siècle, celui que nos temps modernes peuvent le mieux opposer au Galien de l'antiquité, sinon pour l'étendue du génie, au moins pour le nombre des connaissances variées qu'il a réunies, l'empire presque exclusif qu'a obtenu son système médical, l'immense célébrité dont il a joui durant sa vie. Il naquit le 31 décembre 1668, dans le petit bourg de Woorhout, attenant à la ville de Leyde. Son père, qui était ministre de ce bourg, et fort versé dans les lettres grecque, latine, hébraïque, dans l'histoire, destina son fils à le remplacer, et s'appliqua, de bonne heure, à lui donner une éducation convenable; le jeune Herman, doué d'une mémoire étendue, d'un esprit d'ordre et de méthode, répondit à ses soins; avant onze ans, il savait le grec et le latin. Un ulcère malin, dont il fut atteint alors à la cuisse gauche, et contre lequel il épuisa, pendant sept ans, les ressources de la médecine, fut ce qui lui inspira son premier goût pour cette science. Lassé de tout ce qu'il avait vainement tenté pour sa guérison, il renonça à tous remèdes, se contenta de bassiner la plaie avec de l'urine et du sel, et guérit, soit par le seul bienfait de la cessation d'une médecine trop active, trop irritante, soit par un changement qu'amena dans sa constitution intime une révolution d'âge. En 1682, il fut envoyé à Leyde, pour y continuer ses études, qui furent brillantes. A peine y était-il arrivé, qu'il perdit son père, et resta sans fortune; heureusement, un ami de sa famille le recommanda à Van Alphen, qui le soutint. Il se livra dès-lors avec ardeur à l'étude; à la connaissance du grec, du latin, il joignit bientôt celle du chaldéen, de l'hébreu; celle de l'histoire universelle, ancienne et moderne, de l'histoire ecclésiastique, de la philosophie, etc. Dès 1687, il se livra aussi avec zèle à l'étude des mathématiques. Ce fut en 1688, à l'âge de vingt ans, qu'il commença à donner des preuves publiques de l'éloquence qui devait le distinguer, et d'une érudition qu'il devait porter si loin. Sous la présidence de Gronovius, son professeur de grec, il prononça un discours académique: *Oratio academica, quâ probatur, benè intellectam*

à Cicerone, *et confutatam esse*, *sententiam Epicuri de summo bono*, Leyde, 1690, in-4°., tendant à prouver que Cicéron avait solidement réfuté le sentiment d'Épicure sur le souverain bien. Boërhaave y combattit la doctrine de Spinosa avec tant de talent, que la ville de Leyde crut devoir le récompenser par une médaille d'or. En 1689, il fut reçu docteur en philosophie, et soutint, à cette occasion, une dissertation inaugurale : ***Dissertatio inauguralis de distinctione mentis à corpore***, Leyde, 1690, in-4°., dans laquelle il se montra ce qu'il avait été dans le discours précédent, et confirma les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. Continuant ses études théologiques, dans le dessein d'obéir aux dernières volontés de son père, son peu d'aisance le contraignit à donner d'abord des leçons de mathématiques ; quelque temps après, on lui confia le soin de collationner le catalogue de la bibliothèque de Vossius, que la ville de Leyde venait d'acheter. Ce fut alors, qu'âgé de vingt-deux ans, il commença l'étude de la médecine : Drelincourt fut son premier et unique maître ; il en reçut peu de leçons, et peut-être importe-t-il de remarquer que Boërhaave apprit seul une science sur laquelle il devait exercer un si grand empire. Il étudia d'abord l'anatomie, mais plus dans les traités élémentaires qu'on avait alors, dans les ouvrages de Vésale, de Bartholin, etc., que dans des dissections. Il assista, à la vérité, à la plupart de celles de Nuck ; mais ce défaut d'une étude pratique de l'anatomie se fait sentir néanmoins dans tous les écrits de Boërhaave ; on le voit suivre aveuglément, dans cette science, les documents de Ruisch ; on sent qu'il ne parle pas sur cette partie de la médecine comme sur toutes les autres, d'après ses observations propres. Il exerça néanmoins sur elle une influence, mais elle ne fut qu'indirecte, qu'une suite de la liaison nécessaire qui existe entre cette science toute mécanique et la physiologie et la médecine. En faisant prédominer dans ces dernières les explications mécaniques, il contraignit les anatomistes à se livrer à une étude plus détaillée des formes des organes. Cela se fait facilement remarquer dans tous les anatomistes de son temps, Santorini, Morgagni, Valsalva, Winslow, Albinus, etc. Après cette étude préliminaire, et qui est en effet la base de la science médicale, Boërhaave lut tous les ouvrages de médecine anciens et modernes par ordre des temps, en commençant par ceux des auteurs contemporains, et remontant à Hippocrate ; ce fut par-là qu'il reconnut tout ce qu'avait fait ce dernier, à quel juste titre il méritait le nom de père de la science, et que la voie qu'il avait ouverte, tracée, et dans laquelle même il était allé si loin, était la seule qui pouvait faire espérer des succès et des lumières. Il étudia de même la botanique et la chimie, et, quoique se destinant toujours à la profession ecclésiastique, il se fit recevoir, à Harderwick, docteur en médecine, en 1693. Le sujet de sa thèse marquait quel prix il attachait déjà à l'observation en médecine, et combien il était convaincu que, sous ce rapport, le médecin n'a rien à négliger ; en voici le titre : ***Disputatio** de utilitate explorandorum excrementorum in ægris, ut signorum*, Harderwiek, 1693, in-8°. ; Leyde, 1742, in-8°. De retour à Leyde, des doutes calomnieux élevés sur son orthodoxie (1), le dégoûtè-

(1) Ces doutes étaient suffisamment refutés par les deux discours qu'il avait



rent de la profession de ministre, et l'attachèrent tout-à-fait à la médecine. En 1701, l'université de Leyde l'associa, comme lecteur ou répétiteur, à la chaire de théorie de la médecine de Drelincourt; et ce fut alors qu'il prononça son premier discours de médecine, *Oratio de commendando studio Hippocratico*, Leyde, 1701, où, plein encore des connaissances qu'il avait puisées dans les écrits d'Hippocrate, et, cédant à ce premier enthousiasme qu'inspire toujours la vue première de la vérité, il prouve la justesse de la méthode suivie par ce grand homme, en démontre les avantages exclusifs; heureux si lui-même, par la suite, ne s'en fût pas écarté! Boërhaave commença alors à manifester les hautes qualités qui l'ont distingué comme professeur, et l'assignent comme modèle à tous ceux qui se destinent à l'enseignement; définitions précises, idées liées par une méthode rigoureuse, et présentées à l'auditeur dans l'ordre le plus naturel, élocution brillante et variée, formes graves et imposantes, érudition immense, l'art heureux surtout, et dont il abusa peut-être, de faire servir ce qui est connu, à l'intelligence de ce qui est à connaître, lors même que l'application n'est que spécieuse, etc. Il fut bientôt le professeur le plus remarquable de toute l'Europe, et on accourut de toutes parts pour l'entendre. En 1703, l'académie de Groningue voulut l'attirer à elle; mais Boërhaave resta fidèle à celle de Leyde, quoiqu'il n'y fût pas encore professeur en titre; et, dans cette même année, se chargeant, à la sollicitation des élèves, de répéter aussi les cours de pratique et de chimie, il prononça un autre discours: *De usu ratiocinii mechanici in medicinâ*, Leyde, 1703, in-4°. C'est-là qu'il commence à s'écarter de cette route hippocratique qu'il avait, dans son discours précédent, si justement vantée, et qu'il pose les premiers dogmes du système vicieux que ses grands talents devaient faire exclusivement adopter. Quand Boërhaave arriva à la médecine, la nouvelle philosophie de Bacon et la création de l'art expérimental avaient fait faire aux sciences physiques de grands progrès; celles-ci occupaient tous les esprits; mais l'art de guérir en avait peu profité. On méconnaissait toujours que, dès sa première origine, Hippocrate avait fait à cette science l'application de cette philosophie qui enthousiasmait tous les savants. Sa théorie continuait de flotter entre plusieurs dogmes également éloignés de la vérité. Les chimistes, qui, au renouvellement des lettres en Europe, avaient renversé le long règne de la doctrine de Galien, avaient eux-mêmes à se défendre contre la secte des mécaniciens et de Bellini: ces deux sectes se partageaient l'empire de la médecine. Dans une petite partie de l'Allemagne seulement, Stahl ramenait les esprits à la judicieuse philosophie d'Hippocrate, attribuait tous les mouvements de l'économie animale à une force inhérente à elle, et différente des forces générales de la matière; mais, en se servant d'un mot dont le sens était peu précis, il rendait moins générale la salutaire influence qu'il pouvait produire. La première lecture d'Hippocrate avait paru d'abord entraîner Boërhaave; mais ce médecin, doué d'un esprit

prononcés lors de ses épreuves de doctorat en philosophie, et surtout par un troisième, qui n'a jamais été imprimé, et où il recherchait pourquoi, sous les apôtres et sous les prédicateurs grossiers des premiers temps de l'Église, les conversions étaient plus fréquentes que sous les docteurs éclairés du siècle.

d'analyse, de rapprochement et de combinaison, plutôt que d'un génie créateur et inventif, ne put résister à l'influence du siècle, et surtout à l'empire de ses premières études. Ayant été mathématicien et physicien avant que d'être médecin, il était toujours entraîné par les premiers objets de ses travaux; d'ailleurs plus capable qu'aucun autre de saisir les liens sans doute accessoires de ces sciences avec la science de l'homme, il courait plus le risque d'en être séduit; enfin, comme tout système, quoique vicieux, a toujours, avec les faits qu'il coordonne et dont il présente l'explication, un point plus ou moins éloigné de convenance, il crut qu'un bon système médical serait celui qui réunirait, combinerait toutes les opinions. Oubliant donc que les corps vivants sont affranchis, pendant leur vie, des mouvements auxquels sont impérieusement contraints les autres corps, ou du moins les contrebalancent, et que tous les actes qu'ils exécutent sont le résultat d'une activité qui leur est propre; méconnaissant que ceux-là même des mouvements de l'économie vivante qui se prêtent le plus à une application des lois de la physique, de la mécanique, ont cependant pour mobile premier la force de la vie, et ne reçoivent des forces de la matière morte qu'une influence très accessoire; il voulut fondre dans une même théorie, et la philosophie vitale d'Hippocrate, et les principes chimiques de Sylvius, et le mécanisme de Bellini, etc., accordant cependant bien plus aux forces mécaniques et chimiques, qui ne doivent être qu'accessoires, qu'aux puissances plus profondes et plus secrètes de la vie, qui sont les principales. C'est ainsi que le calibre des vaisseaux coordonné au calibre des globules composant nos liquides, fut, selon lui, le rapport hydraulique qui présida à la circulation de nos humeurs, à leur séparation du sang dans les divers organes sécréteurs, à la congestion morbifique de celui-ci dans les différentes fluxions maladives, dans les tumeurs, les inflammations, etc.; que toutes les vues du médecin, dans le traitement des maladies, tendirent à établir ce rapport, cet équilibre mécanique, et qu'on appela les médicaments *incisifs*, *desobstruants*, etc. C'est encore ainsi qu'à ces hypothèses mécaniques, il en ajouta d'autres chimiques, en admettant, pour expliquer les causes et les phénomènes des maladies, la formation de prétendues acrimonies dans le sang, qu'on devait avoir en vue de neutraliser, acrimonies qui furent long-temps fameuses dans le langage des écoles, et qui se retrouvent encore aujourd'hui dans celui des gens du monde. Tous les phénomènes des maladies, les évacuations spontanées mêmes par lesquelles elles se terminent, et qui constituent les crises, trouvèrent leur explication dans ce système vicieux, mais qui embrassait le plus vaste plan. Sans doute, ce ne fut pas dans ce discours sur l'usage des applications mécaniques en médecine qu'il en exposa tous les détails; il ne les réunit que peu à peu, et ce ne fut que dans ses cours et les ouvrages relatifs à son enseignement, que l'on en vit enfin l'entier développement. En 1709, l'université de Leyde put enfin reconnaître le sacrifice que lui avait fait Boërhaave, et récompenser ses talents; elle le nomma professeur de médecine et de botanique, en remplacement de Hotton; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en prenant possession de sa chaire, Boërhaave prononça un nouveau discours: *Oratio quâ repurgatæ medicinæ facilis asseritur simplicitas*,

Leyde, 1709, in-4°., digne d'être mis à côté de celui où il avait si bien recommandé l'étude d'Hippocrate, où il veut aussi ramener la médecine à sa simplicité primitive, à l'observation, la dépouillant de toutes ces applications accessoires qui l'égarent et l'appauvrissent; en un mot, tout-à-fait opposé à l'esprit qui le dirigeait dans ses dogmes. C'est ainsi que nous verrons de temps en temps son bon esprit triompher de l'empire des anciennes et premières études, rendre hommage à la bonne méthode, et concourir à la répandre. L'enseignement, auquel Boërhaave se livra alors tout entier, le conduisit en ce temps à publier deux des meilleurs ouvrages qui lui sont dus, ceux qui font de nos jours presque toute sa gloire, *Institutiones medicæ in usus annuæ exercitationis domesticos*; et *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis, in usum doctrinæ medicinæ*. Ils étaient en quelque sorte le texte de ses cours, et composés, comme l'indique leur titre, pour l'usage des élèves. Dans ses Institutions, Boërhaave indique le plan d'études que doit suivre un médecin; il donne un abrégé de l'histoire de l'art, un détail des connaissances préliminaires qui sont nécessaires; puis, entrant en matière, dans cinq chapitres successifs, il traite de la description des parties et des actions observées dans le corps de l'homme, de leurs altérations, des signes de la santé et de la maladie, de l'hygiène et de l'art de prolonger la vie; enfin, des secours de l'art dans la médecine: c'est là qu'est exposé le système dont nous avons présenté les bases; c'était le tableau le plus vaste et le plus précis qu'on eût encore vu dans les sciences; un modèle d'érudition, de méthode, que déparent seulement les prétendues acrimonies, leur neutralisation, et les autres hypothèses mécaniques et hydrauliques; peut-être aussi faut-il ajouter qu'il est faible sous le rapport anatomique. Dans les Aphorismes, Boërhaave présente une classification des maladies, expose leurs causes, leur nature et leur traitement; c'est un sommaire laconique et précis de toute la médecine ancienne et moderne, chef-d'œuvre aussi d'érudition, de rédaction et de correction de style. C'est dans ces deux ouvrages que se trouve la substance de sa doctrine, et tout son plan d'enseignement comme médecin. La chaire de botanique, que Boërhaave joignait à celle de médecine, ne servit pas moins à son illustration: dans cette science, qu'il cultiva avec zèle et avec goût, il suivit l'impulsion de son siècle. Tous les botanistes étaient alors occupés à fonder des classifications, des méthodes, essais qui perfectionnaient au moins d'une manière indirecte l'anatomie intérieure des plantes. La science en possédait déjà un grand nombre: celles de Césalpin, des anglais Morison et Ray, de Magnol, de Tournefort, de Rivinus, enfin d'Hermann son prédécesseur. Boërhaave se borna à corriger celle de ce dernier, en y introduisant quelques considérations nouvelles, empruntées surtout de Tournefort; elle renferme trente-quatre classes, divisées en cent quatre sections, dont le quart environ sont naturelles; elle est assez compliquée et difficile dans la pratique. Boërhaave rendit des services plus essentiels à la botanique, comme on le verra par l'indication des ouvrages qu'il a publiés sur cette science, surtout par les deux *Index* ou Catalogues des plantes cultivées dans le jardin de Leyde, dont il avait beaucoup augmenté le nombre. On lui doit la description et la figure de plusieurs

plantes nouvelles, et l'établissement de quelques genres nouveaux. Il est un des premiers qui ait fait entrer dans leur caractère la considération de leurs étamines et de leur sexe. En 1714, Boërhaave fut nommé recteur de l'université de Leyde, et, à la fin de son rectorat, il prononça un de ses meilleurs discours, *Oratio de comparando certo in physicis*, Leyde, 1715, in-4°., ouvrage brillant d'une métaphysique supérieure, où, planant en quelque sorte sur toutes les sciences, montrant que toutes nous offrent le même but, la connaissance des corps, nous présentent les mêmes limites, l'impossibilité d'arriver à l'essence des faits, et la nécessité de nous en tenir à l'observation de leurs traits les plus extérieurs, il établit, dans cette observation seule, notre unique et exclusif agent d'investigation de la vérité. A la fin de cette même année, Boërhaave fut encore chargé, en remplacement de Bidloo, de la chaire du collége pratique, dont il faisait déjà le cours depuis plus de dix années. Ce fut-là que, pressentant les immenses avantages de nos cours cliniques, et voulant faire concorder l'enseignement théorique et l'enseignement pratique, il fit rouvrir un hôpital, où, deux fois la semaine, le tableau des maladies sous les yeux, il exposait aux élèves les différents traits de leur histoire. Là, par une de ces singularités que nous présentent heureusement souvent les médecins dogmatiques, il négligeait toutes les vues hypothétiques pour ne s'en tenir qu'à la seule observation, sur les différents faits de laquelle il répandait cette méthode précise qui fait son caractère distinctif. Enfin, malgré les travaux qu'exigeait ce triple enseignement, médecine théorique, médecine pratique et botanique, en 1718, l'université lui confia encore, à la mort de Lemort, la chaire de chimie, dont il donnait aussi des leçons depuis 1703. Boërhaave, selon son usage, fit l'ouverture de ce cours par un discours, sans doute digne de tous ceux qu'il avait déjà faits, *Oratio de chemiâ suos errores expurgante*, Leyde, 1718, in-4°., principalement relatif à la science dont il allait traiter, mais dans lequel cependant, entraîné toujours par sa fausse application du mécanisme à l'art de guérir, il cherche à établir que c'est par la chimie qu'on peut corriger toutes les erreurs de la médecine, et surtout celles qu'elle doit à cette science, proposition qui semble confondre des objets aussi divers. Mais, s'il erra en ce sens, considéré comme chimiste, isolément et indépendamment de la médecine, il est à coup sûr un des savants que cette science doit honorer le plus parmi ceux qui l'ont cultivée; peut-être même y fut-il plus chef qu'en médecine et en botanique. C'est en effet lui qui, le premier, a rendu la chimie générale, en la traitant en style clair, et dans de beaux ouvrages. A la vérité, il ne pressentit pas les travaux de Boyle, de Mayow, etc., qui, en Angleterre, avaient été sur le point de conduire à la theorie pneumatique qui a illustré notre siècle, mais il suivit, au contraire, l'impulsion des chimistes français et allemands; il n'eut non plus aucune part à la fondation de cette théorie du phlogistique, due à Becker et à Stahl, et qui donna enfin une consistance scientifique à la chimie, dont les faits étaient auparavant confusément épars; mais il affranchit cette science du style mystique et *prétentieux* dont ces chimistes spéculateurs eux-mêmes, surchargeaient leurs ouvrages, et en même temps il augmenta considérablement la somme des expériences et des observations. Ses *Éléments de*

chimie, qu'il ne publia que pour faire rejeter des rédactions imparfaites qu'on avait faites de ses cours, sont peut-être son plus bel ouvrage, son premier titre de gloire. Sans doute, ils sont fort au-dessous de notre siècle, pour la partie systématique; mais ils étaient les premiers qui fussent écrits en style intelligible, et ils contiennent un si grand nombre de faits, qu'ils sont encore aujourd'hui un des recueils les plus précieux. La plupart de ces faits, nouveaux pour le temps, sont dus aux observations de Boërhaave; tous surtout sont exacts; il répéta toutes les expériences faites avant lui, en imagina beaucoup de nouvelles, les varia sous mille formes, les renouvela à l'infini, pour n'avoir aucun doute sur le résultat : il en est telle qu'il répéta ainsi plus de trois cents fois, et l'on en cite telle qu'il a observée jusqu'à huit cent soixante-dix-sept fois. La partie relative aux corps organisés surtout est déjà brillante pour le temps; il y décompose, par des moyens simples, le sang, l'urine, le lait, les fluides animaux, et montre comment il faut opérer pour ne pas les détruire par la distillation à feu nu, comme on le faisait alors. La partie relative aux corps inorganiques l'est beaucoup moins; et comme, dans sa théorie médicale, il s'était éloigné de la méthode d'observation qu'il avait si justement préconisée dans son premier discours, de même aussi il se laissa allerici à quelques erreurs; il refusa, par exemple, à l'air la gravité, et tomba également, moins souvent il est vrai, dans le vice de trop généraliser, dont il avait si bien montré les dangers dans son discours : *De comparando certo in physicis.* C'est ainsi que Boërhaave, professeur tout à la fois de médecine théorique, de médecine pratique, de botanique et de chimie, formant comme à lui tout seul une faculté, répandait à la fois les lumières par ses cours et ses écrits, commençant généralement les premiers par des discours sur quelques points de la philosophie de la médecine, dont il connaissait profondément l'histoire; méditant long-temps les seconds avant de les publier; se plaignant même souvent, comme on le voit dans la *Gazette de Leyde*, de 1726, du zèle indiscret de ses élèves, qui venaient en quelque sorte l'y forcer. Tant de travaux, et si bien remplis, ne pouvaient manquer de faire acquérir à Boërhaave une célébrité immense; il l'obtint en effet, parmi les gens du monde comme parmi les savants. On venait le consulter de toutes les parties de l'Europe. Aussi sa fortune, si modique d'abord, devint-elle colossale, et s'élevait-elle, à sa mort, à plus de deux millions de florins. Le czar Pierre, à son passage en Hollande, crut se devoir à lui-même le plaisir de l'entretenir. Chacun connaît l'anecdote de cette lettre, écrite par un mandarin de la Chine, portant pour toute suscription : « A Monsieur Boërhaave, médecin en Europe. » et qui fut fidèlement remise. La ville de Leyde surtout, dont il rendait l'université à jamais fameuse parmi les étrangers, l'honorait comme un père; tous les savants de l'Europe, hollandais, français, anglais, italiens, allemands, etc., entretenaient avec lui une correspondance : il semblait être pour les sciences ce qu'a été long-temps Voltaire pour la littérature; toutes les académies lui demandaient des mémoires. On distingua surtout les trois dissertations *De mercurio*, dans les *Transactions philosophiques*, N°s. 430, 443 et 444, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, année 1734. Cette dernière compagnie, qui, dès 1715,

l'avait nommé son correspondant, le reçut en qualité d'associé étranger, en 1728, en remplacement du comte de Marsigli, et la société royale de Londres le reçut de même, en 1730, après la mort de Freind, son président, qui, dans des vues personnelles, lui avait fait jusque-là refuser cet honneur. Enfin, son système médical, quoique vicieux dans ses bases, mais étayé des applications les plus spécieuses des autres sciences naturelles; séduisant par le nombre infini des connaissances accessoires dont il supposait et démontrait la réunion, exposé oralement & par écrit dans le style le plus brillant, acquit bientôt une prépondérance universelle, et fut généralement adopté. Réduit, à la vérité, à sa juste valeur; considéré isolément des grandes connaissances accessoires auxquelles il a dû son succès, et dépouillé des secours attachés aux qualités personnelles de Boërhaave, il est aujourd'hui tout-à-fait rejeté; il sert même à caractériser le mérite particulier du professeur de Leyde, plus versé dans les sciences accessoires à la médecine, que dans la médecine proprement dite, du moins sous le rapport du dogme, plutôt écrivain élégant et professeur laborieux et habile, que génie éminent et philosophe spéculatif; il justifie aussi la comparaison que nous avons faite, au commencement de cet article, de Boërhaave, avec le médecin de Pergame, préférablement à Hippocrate, bien plus précis dans ses observations, plus judicieux dans ses dogmes, et plus sévère et plus fécond dans les généralités; mais, en même temps, les quarante années qu'il à fallu aux esprits, secondés par les travaux les plus heureux, pour renverser l'édifice dogmatique de Boërhaave, et s'affranchir, même après sa mort, et hors de toute influence personnelle, de son imposante autorité, prouvent que peut-être jamais savant n'exerça un tel empire sur son siècle. Il alla toujours en augmentant, durant sa vie, toute remplie par ses nombreux travaux. En 1722, une forte attaque de goutte, jointe à une paralysie, le força, pour la première fois, de les interrompre; il fut six mois arrêté par une maladie qui fut pour lui l'occasion d'un triomphe bien doux : le jour de sa première sortie, toute la ville fut illuminée. De nouvelles rechutes, en 1727 et 1729, le forcèrent à se démettre des chaires de botanique et de chimie, après plus de vingt ans d'exercice. En 1730, l'université le nomma une seconde fois son recteur, et, en quittant cette honorable magistrature, il prononça encore un discours : *De honore, medici servitute*, Leyde. 1731, in-4°., peut-être le meilleur de tous ceux qu'il a faits, où il montre le médecin partout esclave de la nature, et ne pouvant être utile qu'en en suscitant, et en en dirigeant les mouvements. Il paraît que, sur la fin de sa vie, moins ébloui du spécieux de ses vues théoriques, il revenait, dans ses dogmes mêmes, au naturisme, au vitalisme d'Hippocrate, comme il paraît qu'il ne s'en était jamais écarté dans sa pratique : du moins, les deux seuls écrits qu'il nous ait laissés sur celle-ci, et qui sont l'histoire de deux maladies extraordinaires, sont des modèles de méthode, d'exactitude sévère dans la description des faits, et attestent le plus haut talent d'observation. Enfin, dans l'année 1738, les symptômes de son mal s'aggravèrent, et, après quelques mois de souffrances, il succomba, le 23 septembre de cette année, âgé de soixante-dix ans. La ville de Leyde, qui, lors de sa première maladie, lui avait donné une preuve si touchante d'amour, lui fit élever,

dans l'église de St.-Pierre, un monument: on y voit, au milieu des attributs de la médecine et des sciences que Boërhaave avait cultivées, le portrait de ce savant, qu'on devait appeler désormais le professeur de Leyde, entouré de la devise qu'il avait toujours chérie: *Simplex sigillum veri.* Boërhaave a beaucoup écrit, et, comme tous les princes des sciences, il a fait composer beaucoup d'ouvrages qui cherchaient à s'établir sous un nom si célèbre; il a, de plus, revu un grand nombre d'ouvrages anciens, dont il a donné des éditions nouvelles et plus correctes: ce sont aussi des genres de services qui méritent le souvenir de la postérité. Ainsi donc, dans le catalogue des ouvrages de Boërhaave, nous suivrons cet ordre: 1°. de ses ouvrages avoués; 2°. de ceux qui sont émanés de sa doctrine, et qui lui sont généralement rapportés, quoique produits par une autre plume; 3°. enfin, des ouvrages nouveaux inédits, qu'il a lui-même donnés au public, ou des anciens qu'il a réimprimés avec d'utiles additions. §. Ier. Ouvrages reconnus de Boërhaave et avoués par lui: I. Ses différents discours, dont plusieurs ont été indiqués dans le cours de cet article: *Oratio de commendando studio Hippocratico; Oratio de usu ratiocinii mechanici in medicinâ*, réimprimé en 1709, in-8°.; *Oratio quâ repurgatæ medicinæ facilis asseritur simplicitas; Oratio de comparando certo in physicis; Oratio de chemiâ suos errores expurgante; Oratio de vitâ et obitu clarissimi Bernhardi Albini*, Leyde, 1721, in-4°.; *Oratio quam habuit cùm botanicam et chemicam professionem publicè poneret*, ibid., 1729, in-4°.; *Oratio de honore medici servitute*: tous discours que l'on retrouve dans ses *Opuscules*. II. *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos*, Leyde, 1708, 1713, 1720, 1727, 1734, 1746, in-8°.; Paris, 1722, 1737, 1747, in-12; ouvrage dont nous avons fait connaître l'esprit et l'importance; que Boërhaave avait dédié à son beau-père; qui a été traduit en plusieurs langues, et même en arabe, par ordre du muphti; sur lequel enfin on a imprimé de nombreux commentaires, un de Haller, en 7 vol. in-4°.; Leyde, 1758; un autre de Lamettrie, qui avait traduit l'ouvrage en français, ayant pour titre: *Institutions et Aphorismes*, Paris; 1743, 8 vol. in-12. III. *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis, in usum doctrinæ medicinæ*, Leyde, 1709, 1715, 1728, 1734, 1742, in-12; Paris, 1720, 1726, 1728, 1745, 1747, in-12; Louvain, 1751, in-12, avec le Traité *De lue venereâ*; en anglais, 1735; en français, Rennes, 1738, in-12; ouvrage aussi traduit en arabe, et sur lequel van Swieten a donné un Commentaire en 5 vol. in-4. IV. *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur*, Leyde, 1710, 1718, in-8°. Une nouvelle édition, augmentée, particulièrement de 30 figures d'une exécution médiocre, et d'une Histoire des directeurs du jardin, depuis sa fondation jusqu'à Boërhaave, a paru sous le titre de *Index alter plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo aluntur*, Leyde, 1720, in-4°., avec fig.; ibid., 1727, 2 vol. in-4°. avec fig. V. *Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis*, Londres, 1718, in-8°.; Leyde, 1719, 1727, 1740, in-8°.; Paris, 1720, 1745, in-12; Francfort, 1720, in-12; Louvain, 1750, in-12; en français, par Lamettrie, Paris, 1739, 1756, in-12, un des ouvrages que lui arracha le zèle indiscret de ses élèves, et qu'on a con-

fondu mal à propos avec un Traité *De viribus medicamentorum*, qui est sorti d'une plume bien moins pure, et dont nous parlerons ci-après. VI. *Epistola ad Ruischium clarissimum, pro sententiâ Malpighianâ de glandulis*, Amsterdam, 1722, ouvrage relatif à la discussion entre Ruisch et Malpighi, sur la structure interne des glandes, et dans lequel Boërhaave se déclare pour celui-ci. A l'ouvrage est jointe une lettre de Ruisch sur le même sujet. VII. *Atrocis nec descripti priùs morbi historia, secundùm medicæ artis leges conscripta*, Leyde, 1724, in-8°.; VIII. *Atrocis, rarissimique morbi historia altera*, 1728, Leyde, in-8°. Ce sont ces deux ouvrages qui décèlent le haut talent pratique de Boërhaave, et qui font regretter qu'il se soit laissé entraîner par une théorie vicieuse : ils ont été réimprimés, ainsi que la lettre à Ruisch, dans les opuscules. IX. *Elementa chemiæ quæ anniversario labore docuit in publicis privatisque scholis*, Paris, 1724, 2 vol. in-8°.; Leyde, 1732, in-4°.; Paris, 1733, 1753, 2 vol. in-4°., avec les opuscules de l'auteur ; la Haye 1746, in-8°., traduits en français par Allamand, et augmentés par Tarin, Paris, 1754, 6 vol. in-12, dont Lamettrie a donné un précis sous le titre d'*Abrégé de la Théorie chimique tirée des écrits de Boërhaave*, avec le *Traité du vertige*, Paris, 1741, in-12; dont il y a eu aussi plusieurs éditions anglaises, 1735, in-4°., par Dalhowe; 1741, in-4°., par Schaw; un abrégé, avec des notes critiques auxquelles a répondu Rogers, sous le nom de *Boërhaave*, par un Anglais anonyme, Londres, 1732, in-8°. C'est, comme nous l'avons dit, le chef-d'œuvre de Boërhaave; mais il n'en faut juger que par l'édition de 1732 : celles qui ont paru auparavant n'étaient pas de lui, mais de ses écoliers. Il faut ajouter à ce catalogue les discours philosophiques qu'il fit avant ses études en médecine, sa thèse de réception au doctorat en cette science, et ses trois dissertations sur le mercure, dont deux ont été réimprimées dans ses opuscules. Boërhaave, en outre, projetait la publication d'une suite d'expériences sur les métaux en général, et le mercure en particulier, et une histoire chronologique des alchimistes, éclairée par des expériences, et tendante à prouver que, depuis Geber jusqu'à Stahl, ils avaient tous échoué contre un seul et même écueil; mais une grande partie de ses manuscrits a passé en Russie avec Kau Boërhaave, son neveu. §. IIme. Ouvrages non évidemment produits par Boërhaave, et qui lui sont rapportés : I. *Tractatus de peste*, qui a paru à la tête des écrits composés lors de la peste de Marseille. Boërhaave fut utile à son pays à cette funeste époque; atteint lui-même, il annonça la marche qu'allait suivre sa maladie, et régla par avance le traitement auquel il fallait la soumettre. II. *Consultationes medicæ, sive sylloge epistolarum cum responsis*, la Haye, 1743, in-12; 1744, in-8°.; Göttingue, 1744, 1751, in-12; Londres, 1744, in-8°.; Paris, 1750, in-12; en anglais, Londres, 1745, in-8°. III. *Prælectiones publicæ de morbis oculorum*, dictées par Boërhaave en 1708, Göttingue, 1746, in-8°.; édition de Haller, sur une mauvaise copie de Rodolphe Zwinger, Göttingue, 1750, in-8°.; autre édition de Haller, sur une meilleure copie de Heister, Venise, 1748, in-8°.; Paris, 1749, in-8°., avec toutes les fautes de la 1re. édition de Göttingue; en français, Paris, 1750, in-8°.; Leyde, 1751, 2 vol. in-8°., et Francfort, 1762, 2 vol. in-8°., en latin. IV.

Introductio in praxim clinicam, sive regulæ generales in praxi clinicâ observandæ, Leyde, 1740, in-8°.; V. *Praxis medica*, Londres, 1716, in-12; VI. *De viribus medicamentorum*, recueilli sur ses leçons des années 1711 et 1712, Paris, 1723, in-8°.; 1726, in-12; par Boudon, 1740, in-12; Venise, 1730, 1735, in-12; traduit en français par Devaux, Paris, 1729, in-12. VII. *Experimenta et institutiones chemiæ*, Paris, 1728, in-8°., 2 vol., recueillis sur ses leçons de 1718 à 1724; VIII. *Methodus discendi medicinam*, Amsterdam, 1726, 1734, in-8°.; Londres, 1744, in-12; Venise, 1747, in-8°., recueilli de son cours de 1710, augmenté par Haller, qui, en 1751, en a publié 2 vol. in-4°.: *Hermanni Boërhaave, viri summi, suique præceptoris, methodus studii medici emendata et accessionibus locupletata*, Amsterdam; réimprimé à Venise, 1753, 2 vol. in-8°.; Corneille Pereboom y a fait un *index* des auteurs et des choses les plus remarquables, qu'il est bon d'y joindre. IX. *Historia plantarum quæ in horto academico Lugduni Batavorum crescunt*, Leyde, 1717, 2 vol. in-12, sous le nom de Rome; Londres, 1731 et 1738, 2 vol. in-12, recueillie de ses leçons de 1709 à 1728. X. *Index plantarum quæ in horto Leidensi crescunt, cum appendicibus et caracteribus earum desumptis ex ore clarissimi Hermanni Boërhaave*, Leyde, 1727, in-12. XI. *Commentaria in aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, 1728, in-8°., sous le nom de Padoue. XII. *Prælectio de calculo*, Londres, 1740, in-4°., recueilli de ses leçons de 1729. XIII. *Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis collectas edi curavit Jac. van Eems*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°.; Francfort, 1762, in-8°., recueilli de ses leçons de 1730 et 1735. §. IIIme. Enfin, ouvrages inédits, dus à Boërhaave, ou éditions nouvelles, et avec additions d'ouvrages anciens : I. *Histoire physique de la mer*, par le comte Marsigli, Amsterdam, 1725, in-fol.; II. *Botanicon Parisiense*, ou *Dénombrement des Plantes des environs de Paris*, de Vaillant, Leyde, 1727, in-fol. C'est un dernier hommage que lui rendit Vaillant, qui lui avait déjà dédié un genre, sous le nom de *Boërhaavia*, et qui, près de mourir, lui envoya son manuscrit pour qu'il en surveillât l'impression; les planches, dessinées par Aubriet, et gravées par le plus habile artiste de la Hollande, van der Laaw, sont des chefs-d'œuvre. III. *Historia insectorum, sive Biblia naturæ*, de J. Swammerdam, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-fol. avec fig., traduite en latin par Gaubius, et ornée d'une préface de Boërhaave. Ces trois ouvrages ne sont pas seulement des éditions nouvelles, mais ce sont des ouvrages qui étaient encore inédits, qui n'auraient peut-être jamais été publiés sans les soins de notre savant : il avait même acheté le dernier pour en gratifier le public. Cette manière nouvelle de concourir à l'avancement des sciences n'est pas moins recommandable; et peut-être est-ce le lieu de rattacher à ce fait, qui prouve que Boërhaave ne les servait pas moins par sa fortune que par ses talents, les bons offices qu'il rendit à Linné et à Artedi, lors de leur passage en Hollande. Il plaça le premier chez le négociant Clifford, pour diriger son muséum et ses beaux jardins, et le second chez le fameux Seba. Lors du passage de Linné en Angleterre, il le recommanda encore au président de la société royale

de Londres, et c'est peut-être à ces services que nous devons ces grands naturalistes. C'est aussi par les soins de Boërhaave que les dessins de Plumier, et une partie de ses manuscrits ont passé en Hollande, et y ont été imprimés par Burman. Quant aux éditions d'ouvrages anciens qu'il a données, elles sont nombreuses : I. des *Œuvres de Drelincourt*, son ancien maître, Amsterdam, la Haye, 1727, in-4°.; II. de deux ouvrages de Pison : *N. Pisonis selectiores observationes*, Leyde, 1718, in-4°., *cum Præfatione H. Boërhaave; ejusdem Pisonis de cognoscendis et curandis morbis, cum præfatione H. Boërhaave*, Leyde, 1733, in-8°., 1736, in-4°. III. De Vesale : *Opera anatomica et chirurgica Andreæ Vesalii, curâ H. Boërhaave et R. S. Albini*, Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., de concert avec Albinus, comme on le voit, mais dans laquelle la vie de Vesale, contenue dans une savante préface, est particulièrement son ouvrage. IV. *Tractatus medicus de lue venereâ, præfixus aphrodisiaco*, Leyde, 1728, 1731, 2 vol. in-fol. Une collection *De morbis venereis*, avait été primitivement imprimée à Venise, en 2 vol. in-fol., en 1566 et 1567; Louis Luisinus l'avait réimprimée en 1599. L'ouvrage de Boërhaave, dont nous voulons parler ici, n'est qu'une réimpression de l'édition de Luisinus, avec une préface de Boërhaave, qui a souvent été imprimée séparément, Franeker, en 1751, in-8°.; Londres, 1728, in-8°., sous ce titre: *Commentarii novi de lue venereâ;* traduit par Lamettrie, sous ce titre: *Système de Boërhaave sur les maladies vénériennes*, Paris, 1735, in-12. V. *Barthol. Eustachii opuscula anatomica*, 5°. édit., Delft, 1726, in-8°. VI. De Bellini : *Bellini de urinis et pulsibus, cum præfatione H. Boërhaave*, Leyde, 1730, in-4°. VII. De Prosper Alpin : *Prosper Alpinus de præsagiendâ vitâ et morte, cum præfatione H. Boërhaave*, ibid., 1733, in-4°. Il en avait déjà donné une édition en 1710, et ce fut aussi par ses soins qu'un ouvrage posthume de cet auteur, sur l'histoire naturelle d'Egypte, fut publié. VIII. Enfin d'Arétée : *Aretæus de causis signisque morborum, eorumque curatione*, Leyde, 1731, 1735, in-fol. Boërhaave, avec van Groënevelt, docteur en médecine et en droit, avait projeté de donner toutes les éditions grecques intéressantes; nous n'avons eu que l'Arétée, mais il avait laissé presque complet le Nicandre et l'Aëtius. Quand on rapproche de ces immenses travaux d'érudition, ceux qui sont propres à Boërhaave, en médecine, en chimie et en botanique, on reste convaincu que ce savant fut un des hommes les plus laborieux, et un des esprits les plus méthodiques que les sciences nous présentent. C. et A.

BOERNER (Christian-Frédéric), professeur de théologie à Leipzig, né à Dresde, le 6 novembre 1683, fit ses études à Leipzig et à Wittenberg, parcourut la Hollande, l'Angleterre, et revint à Leipzig, où il mourut le 19 novembre 1753. Son érudition était prodigieuse; il s'était occupé principalement de l'explication des livres saints et de l'Histoire ecclésiastique. Ses écrits et ses dissertations sont en grand nombre; les principaux sont: I. *De exulibus græcis iisdemque litterarum in Italiâ instauratoribus*, Leipzig, 1750, in-8°.; estimé; II. *De ortu atque progressu philosophiæ moralis*, ibid., 1707; III. *De Socrate, singulari boni ethici exemplo*, ibid. eod.; IV. *De Lutheri actis anno* 1520, ibid., 1720, in-4°.; V. *De actis Lutheri Vormaciensibus anno* 1521,

ibid., 1721, in-4°.; VI. *Institutiones theologiæ symbolicæ*, Leipzig, 1751, in-4°.; VII. *Dissertationes sacræ*, ibid., 1752. Le *Journal des Savants* de 1725 cite de lui une dissertation sur les Lycaoniens, dans laquelle il se déclare en faveur de ceux qui nient que la langue de ce peuple fut un dialecte de la langue grecque. Bœrner publia, de 1728 à 1734, une édition complète des *OEuvres de Luther*, en 22 vol. in-fol. Il publia aussi une nouvelle édition de la *Bibliotheca sacra* du P. Lelong, Anvers 1709, 2 gros vol. in-8°., avec beaucoup de corrections et quelques additions dont on a fait usage dans la dernière édition de Paris. — Christian-Frédéric Boerner, son fils, exerça la médecine avec distinction à Brunswick et à Wolfenbüttel. Son *Traité pratique de l'onanisme*, Leipzig, 1775, in-8°., a eu trois éditions. — Frédéric Boerner, frère du précédent, né à Leipzig, en 1723, mort le 30 juin 1761, fut aussi un habile médecin. On a de lui: I. *Relationes de libris medico-physicis antiquis, raris, etc.*, Wittemberg, 1756, in-8°.; II. *Instructiones medicinæ legalis*, ibid., 1756, in-8°., et beaucoup de dissertations intéressantes: *De arte gymnastica novâ; De tabe sicca lethali; De statu medicinæ apud veteres hebræos; Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ*, etc. Il fut le principal rédacteur des *Notices sur la vie et les écrits des médecins et des naturalistes vivants les plus distingués*, 3 vol. in-8°., Wolfenbüttel, 1748-64, en allemand. G—T.

BOESCHENSTEIN (Jean), né en Autriche vers 1471, a mérité, après le célèbre Reuchlin, le titre de restaurateur de la langue hébraïque en Allemagne. Il enseigna cette langue d'abord à Augsbourg, dans une école particulière, et ensuite à l'université de Wittemberg, où l'électeur Frédéric l'appela en 1518. Au nombre de ses élèves, on compte Philippe Mélanchthon, qui, en reconnaissance de ses soins, fit imprimer sa *Grammaire hébraïque* à Augsbourg, 1514, in-4°. Cette grammaire, celui des ouvrages de Boëschenstein qui a eu le plus grand nombre d'éditions, est fort rare, même en Allemagne, où on ne la trouve plus que dans les bibliothèques des curieux. David Clément en cite cinq éditions imprimées dans l'espace de six ans. Boëschenstein publia, en 1520, in-4°., à Augsbourg, les *Rudimenta hebraica* du rabin Mosche Kimchi, avec des additions et des corrections. En 1526, il fit paraître une double version, latine et allemande, d'après le texte hébreu, des *Psaumes de la pénitence*, Augsbourg, in-4°. On a encore de lui quelques autres ouvrages moins importants. W—s.

BOETHE (Boethus). Ce nom, que l'on ne doit pas confondre avec celui de *Boethius*, fut commun à plusieurs philosophes de l'antiquité: 1°. Boethe, stoïcien, cité par Diogène Laërce et par Cicéron; ses opinions différaient de celles de son école, en ce qu'il ne regardait point le monde comme un animal, et qu'il admettait quatre principes de nos jugements, l'esprit, la sensation, l'appétit et l'anticipation. 2°. Boethe, péripatéticien, natif de Sidon, et disciple d'Andronicus. Il s'acquit une telle réputation par la pureté de ses principes, par la justesse de ses spéculations dans la doctrine d'Aristote, que Strabon, son condisciple, le cite au nombre des plus illustres philosophes de son temps, et que Simplicius n'a pas craint de lui donner l'épithète d'*admirable* (θαυμάσιος). 3°. Flavius Boethe, de Ptolémaïs, homme consulaire, autre péripatéticien, disciple d'Alexandre de

Damas, et contemporain de Galien. 4°. BOETHE, géomètre et épicurien, cité par Plutarque, qui en a fait un des interlocuteurs de son *Dialogue sur l'oracle de la Pythie.* — Cicéron et Pline parlent encore d'un autre BOETHUS, célèbre sculpteur; il était de Carthage. K.

BOETHIUS, BOECE, ou BOEIS (HECTOR), historien écossais, né d'une famille noble, vers 1470, à Dundée dans le comté d'Angus. Après avoir étudié à Dundée et à Aberdéen, il fut envoyé à l'université de Paris, où il devint professeur de philosophie. Elphinston, évêque d'Aberdéen, ayant fondé, vers l'an 1500, le collége royal de cette ville, appela Boëthius auprès de lui, le fit chanoine de sa cathédrale, et le nomma principal du collége. Après la mort de son protecteur, Boëthius forma le projet d'écrire sa Vie et celles des évêques ses prédécesseurs. L'ouvrage est en latin, et intitulé: *Vitæ episcoporum Murthlacensium et Aberdonensium*, Paris, 1522, in-4°. La Vie d'Elphinston comprend à elle seule le tiers de l'ouvrage. Boëthius écrivit ensuite, également en latin: 1°. un *Catalogue des rois d'Écosse*, que l'on trouve au tome 3 du *Chronicon chronicorum ecclesiastico-politicon*, de Jean Gruter; 2°. une *Histoire de l'Écosse*, jusqu'à la mort de Jacques Ier., qu'il fit précéder d'une description de ce royaume, et qui fut imprimée, pour la première fois, à Paris, en 1526, in-fol., et réimprimée en 1574, in-fol., considérablement augmentée. Ferrerius, piémontais, continua l'ouvrage jusqu'à la fin du règne de Jacques III. Boëthius mourut, à ce qu'on présume, vers l'année 1550. Son *Histoire d'Écosse* a été tantôt louée et tantôt réprimée avec excès, effet de la partialité naturelle et de l'antipathie qui régnait alors entre les nations anglaise et écossaise. Erasme, son ami, qui entretint avec lui une correspondance, le présente, dans une de ses épîtres, comme « un homme d'un rare et heureux génie, et très éloquent, » et dit ailleurs « qu'il ne savait pas ce que c'est que le mensonge. » Quelques écrivains n'ont cependant pas craint de l'accuser d'avoir forgé presque toute une première race de rois d'Écosse, dont il a, disent-ils, donné l'histoire fabuleuse, uniquement pour ajouter de l'intérêt à son ouvrage, et pour le plus grand plaisir des lecteurs. Un reproche plus général et mieux fondé, c'est celui qu'on lui a fait d'une extrême crédulité, et d'un goût prononcé pour les faits extraordinaires. Comme écrivain, son style ne manque ni de force, ni de pureté. Son *Histoire d'Écosse* a été traduite en écossais par Jean Bollanden, archidiacre de Murray, et publiée en 1536. C'est sur les prétendues découvertes historiques de Boëthius que Buchanan, suivant Mr. Innes, bâtit son pernicieux libelle: *De jure regni apud Scotos*, 1579, in-4°., dont la doctrine est si injurieuse à toutes les têtes couronnées, et plus particulièrement aux souverains héréditaires, et qu'il composa ensuite son *Histoire d'Écosse* pour l'appuyer. X—s.

BOETHIUS (JACOB), archidiacre à Mora en Dalécarlie, était né en Suède, l'an 1647. Après avoir enseigné le grec et la théologie à Upsal, il fut placé comme pasteur et archidiacre à Mora, en 1693. Lorsque Charles XII eut été déclaré majeur à l'âge de quinze ans, quoique le testament de son père statuât qu'il ne le serait qu'à dix-huit, Bœthius fit un sermon sur ces paroles de l'Écriture: *Malheur au pays dont le roi est un enfant!* et, peu après, il envoya à l'un des membres du sénat un mémoire contre le gouvernement

illimité introduit sous Charles XI. On donna ordre de l'arrêter, de le conduire à Stockholm, et de faire contre lui une enquête juridique. Les juges prononcèrent l'arrêt de mort, que la cour changea en prison perpétuelle, et Bœthius fut mis à la forteresse de Nöteborg en Ingrie. Les Russes s'étant emparés de cette place en 1702, il fut conduit à Viborg, et de là à Stockholm. En 1710, on lui permit de rejoindre sa femme et ses enfants, établis à Vesteras. Il mourut en 1718. Outre le sermon et le mémoire qui furent cause de ses malheurs, on a de lui *De orthographiâ linguæ suecanæ tractatus; Mercurius bilinguis*, et plusieurs dissertations. C—AU.

BOETIE (ÉTIENNE DE LA), né à Sarlat dans le Périgord, le 1er. novembre 1530, fut conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1550, et était regardé comme l'oracle de cette compagnie. Il a mérité d'être placé par Baillet au nombre des enfants célèbres. En effet, dès l'âge de seize ans, il avait déjà traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque, et il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il composa son *Discours de la servitude volontaire*, ouvrage, dit Montaigne, « à l'honneur » de la liberté contre les tyrans, » et qualifié par quelques personnes de *séditieuse déclamation*. Il fut l'ami de Montaigne, à qui il légua ses livres et ses écrits, et qui parle de lui dans son beau chapitre *de l'Amitié* (*Essais*, livre 1er., chap. 27), et encore dans le chapitre 25 du même livre. La Boëtie mourut, à Germignat près Bordeaux, le 18 août 1563, âgé de près de trente-trois ans, sans avoir mis au jour aucun ouvrage. C'est à son légataire que l'on doit ce qui nous reste de cet auteur; savoir : I. *la Ménagerie de Xénophon; les Règles de mariage de Plutarque; Lettre de consolation de Plutarque à sa femme, le tout traduit du grec, ensemble quelques vers latins et français*, 1571; 1572, in-8°. Il n'y a point de vers français dans ce recueil, quoiqu'ils soient annoncés sur le titre. II. *Vers français de feu Étienne de la Boëtie*, 1571, in-8°.; Paris, 1572; III. *vingt-neuf Sonnets* insérés dans plusieurs éditions des *Essais de Montaigne* (livre 1er., chap. 28.) On a encore de cet auteur : *Historique Description du solitaire et sauvage pays de Médoc*, 1593, in-12. On y a joint qu lques vers de la Boëtie qui ne se trouvent pas dans l'édition de ses œuvres donnée par Montaigne. On fit beaucoup circuler en France le *Discours de la servitude volontaire*, afin d'exciter à la révolte. Il a été imprimé d'abord en 1578 dans le 3e. tome des *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, et ensuite avec les *Essais de Montaigne*. Il a été réimprimé en 1740, avec des notes de P. Coste, dans le volume in-4°. intitulé: *Supplément aux Essais de Michel de Montaigne.* Les écrivains qui ont parlé de la Boëtie ne louent pas moins les qualités de son cœur que celles de son esprit. Montaigne le nomme le plus grand homme de son siècle. Il y a dans ce jugement de l'exagération; mais on la pardonne à l'amitié qui les unissait, et qu'ils étaient si bien faits pour connaître. A. B—T. W.—S.

BOETTCHER (JEAN-FRÉDÉRIC), inventeur de la porcelaine de Dresde, naquit, dans la dernière moitié du 17e. siècle, à Schleiz dans le Voigtland. Placé d'abord chez un apothicaire à Berlin, il s'occupa d'alchimie, et pas-

sa pour avoir trouvé la pierre philosophale; forcé de s'enfuir de Berlin, il alla en Saxe, et l'électeur, roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, le fit venir à Dresde pour lui demander s'il était vrai qu'il sût faire de l'or. Bœttcher répondit que non; mais on dit que le roi, se méfiant de sa réponse, plus peut-être que s'il avait dit oui, le fit enfermer dans la forteresse de Königstein, avec ordre de chercher ce grand secret. Bœttcher, en y travaillant, trouva la composition de la porcelaine dite de Saxe, et ouvrit ainsi à ce pays une source féconde de richesses. Ce fut, dit-on, en 1702 ou 1703 qu'il fit cette découverte; on exécuta d'abord sa porcelaine à Dresde; en 1710, une grande fabrique fut établie à Meissen, et Bœttcher s'occupa du perfectionnement de ses procédés jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1719. Le roi, pour le récompenser, lui avait donné des lettres de noblesse. — Un autre BOETTCHER (Ernest-Christophe), né le 18 juin 1697, dans le pays de Hildesheim, négociant distingué par sa probité, s'est illustré par la fondation d'une école gratuite à Hanovre, d'un séminaire d'instructeurs, et d'autres établissements non moins utiles, auxquels il consacra son immense fortune. G—T.

BOFFRAND (GERMAIN), architecte, né à Nantes le 7 mai 1667, d'un sculpteur peu connu et d'une sœur du poète Quinault, vint à Paris à l'âge de quatorze ans. Pendant trois ans, il se partagea entre la sculpture et l'architecture, étudiant ce dernier art pendant l'été, et passant les hivers dans l'école du sculpteur Girardon. Il prit enfin le parti de se consacrer entièrement à l'architecture, et parvint à gagner l'amitié de Jules-Hardouin Mansard, en dessinant, avec une grande exactitude, le château de St.-Germain. Cet artiste lui fit suivre la construction de l'orangerie de Versailles, puis celle de la place Vendôme, et enfin lui procura la commission du bureau des dessins des bâtiments du roi, qui valait alors 2500 liv. Jeune encore, et ami des plaisirs, Boffrand composa plusieurs pièces bouffonnes qui furent jouées à la comédie Italienne, et imprimées dans le recueil de Gherardi; mais heureusement les distractions que lui causaient ces bluettes, aujourd'hui oubliées, ne lui firent point perdre de vue l'art qui devait lui procurer une grande réputation. Ce goût pour le spectacle lui fit concevoir le projet d'une grande salle d'Opéra, qui était ingénieusement disposée d'après les principes de l'acoustique. Elle devait être exécutée à Paris, rue St.-Nicaise. Il avait aussi conçu l'idée d'y faire arriver le roi, du palais des Tuileries, par une galerie, se rapprochant ainsi, du moins en partie, du projet qu'on exécute aujourd'hui. En 1719, il fut reçu à l'académie d'architecture. L'année suivante, il exécuta, par ordre de la princesse de Condé, au palais du Petit-Bourbon, des réparations qui en firent un édifice entièrement neuf. Boffrand désirait ardemment voir Rome et l'Italie, où ce qui reste des monuments anciens, et une immense quantité d'édifices modernes auraient été pour lui le sujet d'études importantes; mais ses facultés ne lui permirent pas alors de satisfaire ce désir; et, dans la suite, lorsque cet obstacle n'existait plus, ses occupations l'empêchèrent de faire le voyage. Il construisit à Paris plusieurs hôtels, et fut demandé par des princes étrangers, près desquels il se rendit pour rédiger les plans d'édifices considérables. En 1728, il succéda à de Lépine dans

la place d'architecte de l'hôpital général, et se montra très désintéressé dans l'exercice de cet emploi, consacrant gratuitement, jusqu'à la fin de ses jours, une partie de son temps à l'entretien ou à la construction des bâtiments de cet établissement. Ayant dirigé, comme on l'a dit, dans sa jeunesse, les travaux de la place Vendôme, il fit imprimer, en 1743, en français et en latin, langue qu'il écrivait purement, ses remarques, sous le titre de : *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze, d'un seul jet, la figure équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris dans la place de Louis-le-Grand*, en 1699, 1 vol. in-fol. avec dix-neuf planches. Quoique cet ouvrage manquât des développements nécessaires, l'auteur l'offrit à la plupart des souverains de l'Europe. Le roi de Portugal, à qui il l'avait particulièrement dédié, lui fit présent de son portrait dans une boîte d'or. En 1745, Boffrand fit paraître un *Livre d'Architecture, contenant les principes généraux de cet art, et les plans, élévations et profils de quelques uns des bâtiments faits en France et dans les pays étrangers*, in-fol., avec 70 planches en taille douce. L'ouvrage précédent en fait la dernière partie; la première est un discours en latin et en français, contenant des remarques sur l'architecture, à laquelle l'auteur applique un grand nombre de préceptes de l'*Art poétique*. Cette idée paraît bizarre au premier aspect; mais elle peut être justifiée par les rapports généraux qui se trouvent entre les règles fondamentales de tous les arts. Lorsqu'après la paix de 1748, on projeta d'ériger une statue à Louis XV, et de former, à cet effet, une place publique, les plus habiles architectes composèrent des projets, et Boffrand en proposa cinq. L'époque à laquelle il vivait était celle de la dégradation des arts en France; il lutta souvent contre le mauvais goût, mais il y céda quelquefois, comme dans la décoration des appartements de l'hôtel Soubise. Attaqué, cinq ans avant sa mort, d'une apoplexie, il supporta courageusement ses infirmités, et même ne perdit rien de la gaîté qui faisait le fond de son caractère. Il mourut à Paris, le 18 mars 1754, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il était alors doyen de l'académie d'architecture, pensionnaire des bâtiments du roi, et premier ingénieur des ponts et chaussées. Malgré le nombre considérable des édifices qu'il construisit, il ne mourut pas riche, ayant été l'une des nombreuses victimes du trop fameux système de Law. Boffrand eut pour élèves ses deux fils qui moururent jeunes, l'aîné en 1732, et le cadet en 1745. Il fut aussi le maître de Patte, architecte du duc des Deux-Ponts. Le goût d'architecture de Boffrand tient de Palladio, qu'il s'était proposé pour modèle : il était pur et correct dans les profils, noble dans l'ordonnance; mais il négligeait les détails. Comme l'architecte vicentin, il recherchait les formes pyramidales, et tombait souvent dans la pesanteur. Parmi les édifices construits par Boffrand, et dont plusieurs ont été ou discontinués ou abattus, par suite de circonstances particulières, on compte une maison de chasse, à deux lieues de Bruxelles, pour l'électeur de Bavière; le palais élevé à Nanci pour le duc Léopold, le château de Lunéville, le château de Harroné en Lorraine; la résidence de Wurtzbourg, la Favorite, près de Mayence; l'hôpital des Enfants-Trouvés, à Paris; les hôtels de Guerchy, de Voyer, de Duras, de Tin-

gry, la porte de l'hôtel de Villars; plusieurs décorations ou réparations d'églises ou de chapelles, la maison de Lebrun, premier peintre de Louis XIV, rue des Fossés-St.-Victor; le puits de Bicêtre, le château de Bossette, près de Melun, etc. Boffrand fit aussi élever un pont de grès piqué, à Sens, sur l'Yonne, et un de bois, sur la Seine, à Montreau. Il avait fait exécuter à sa maison de Cachan, près d'Arcueil, une machine très curieuse, qui, par le moyen du feu, élevait une grande quantité d'eau.
D—T.

BOGAERT. Cette famille, originaire de Louvain, a fourni dans le 15e. siècle plusieurs professeurs à l'université de cette ville, qui jouirent alors d'une grande réputation, à en juger par le nombre de fois qu'ils furent mis à la tête de cette université. — Le premier de tous, BOGAERT (Adam), né à Dordrecht, en 1413, reçu à Louvain, maître-ès-arts en 1432, docteur en 1442, nommé sept fois recteur de l'université de cette ville, de 1442 à 1474; promu, en 1444, à une chaire de médecine, à laquelle, selon l'usage du temps, était attaché un canonicat, et qu'il garda trente-six ans, mort en 1485. — BOGAERT (Jacques), fils du précédent, né à Louvain, en 1440, qui professa aussi pendant trente-six ans dans cette ville, attaché à une chaire pourvue aussi d'un canonicat, nommé aussi plusieurs fois recteur de l'université, en 1502, 1504, 1507, 1509 et 1512, mort le 17 juillet 1520, et qui a laissé 5 vol. de commentaires sur Avicenne, sous ce titre: *Collectorium in Avicennæ practicam*, qui sont conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Anvers. — BOGAERT (Adam), son fils, né à Louvain, en 1486, reçu docteur en 1512, tout à la fois professeur de médecine et chanoine comme son père et son aïeul; recteur de l'université, en 1524, auteur d'une épître sur la goutte: *Epistola ad Petrum Bruhesium*, insérée dans les *Consilia variorum de arthritidis præservatione et curatione* de Garet, Francfort, 1592, in-8°.; et mort le 25 mars 1550, après avoir tout-à-fait abandonné la médecine pour l'état ecclésiastique, et s'être fait religieux.
C. et A.

BOGAERT (VAN DEN). *Voyez* DESJARDINS (Martin).

BOGAN (ZACHARIE), célèbre philologue et théologien anglais, né en 1625, dans le Devonshire, mort en 1659, est principalement connu par son *Homerus* ἑβραΐζων, *sive comparatio Homeri cum scriptoribus sacris, quoad normam loquendi: subnectitur Hesiodus* ὁμηρίζων, Oxford, 1658, in-8°.; savant, mais systématique. On lui doit encore des additions à l'*Archéologie attique* de Rous, en anglais, Londres, 1685, in-4°., 9e. édition, et plusieurs ouvrages ascétiques: I. *Secours pour la prière*, in-12; II. *Essai sur les châtiments dont l'Écriture-Sainte menace les pécheurs*, in-8°.; III. *le Mérite de la Vie chrétienne*, in-8°.
C. M. P.

BOGDAN, fils d'Étienne-le-Grand, souverain des deux Moldavies, qui retiennent encore de lui le nom général de *Bogdanie*, sous lequel seul les Othomans les connaissent, vivait et régnait vers l'an 1529 (ou 936 de l'hégire). Étienne, qui avait prévu la grandeur de Soliman Ier., et qui savait à quels malheurs s'exposeraient ses peuples en s'efforçant de résister à un si formidable voisin, conseilla en mourant à son fils de renoncer à une indépendance imaginaire, et de se soumettre à l'empire othoman sous des conditions honorables et protectrices. Bogdan eut la sagesse de suivre ce conseil; il vint offrir l'hom-

mage de ses états à Soliman, dans le moment où ce prince retournait à Constantinople, après la levée du premier siége de Vienne. Le sulthan humilié s'attendait plutôt à trouver de nouveaux ennemis que de nouveaux sujets, et Bogdan n'eut pas de peine à obtenir un accueil favorable et des conditions modérées. Soliman n'exigea de lui et de ses successeurs que d'envoyer à la sublime Porte, tous les ans, des boyards ou nobles chargés de présenter quatre mille écus d'or, quarante juments et vingt-quatre faucons, à titre de présent : il accorda que la religion serait conservée avec tous ses rits, et que les lois du pays ne recevraient aucune atteinte. La Moldavie fut déclarée fief de l'empire othoman ; l'investiture de la souveraineté fut accordée à ses princes, élus librement par les boyards, ainsi que par le passé, et les honneurs réglés à leur avènement eurent tous les caractères de la faveur et de la bienveillance, et surpassèrent ceux même qui signalaient l'installation des grands vézyrs. Mais le sage Bogdan, en assurant la tranquillité de ses peuples au dehors, ne pouvait pas les garantir au dedans des jalousies, des rivalités, de la cupidité des boyards ; l'ouvrage de sa prudence et de sa politique ne lui survécut pas long-temps ; la dernière atteinte y fut portée, en 1714, à la mort de Constantin Brancavani, décapité aux Sept-Tours, époque à laquelle la Porte Othomane retira aux Moldaves le droit d'élire leurs souverains. S—Y.

BOGDANUS (MARTIN), médecin allemand de Driesen, dans le Brandebourg, disciple de Thomas Bartholin, reçu docteur à Bâle en 1660, auteur de quelques écrits polémiques sur la découverte des vaisseaux lymphatiques, revendiquée à la fois par son maître Bartholin et par Rudbeck : I. *Rudbeckii insidiæ structæ vasis lymphaticis Thomæ Bartholini*, Francfort et Copenhague, 1654, in-4°. ; II. *Apologia pro vasis lymphaticis Bartholini adversùs insidias secundò structas ab Olao Rudbeck*, Copenhague, 1654, in-4°. Bogdanus y prend le parti de son maître, et tranche, avec d'indécentes injures, une question que la postérité a jugée en faveur de Rudbeck. III. *Observationes medicæ ad Thomam Bartholinum*, dans le *Culter anatomicus*, de Michel Lyser, Copenhague, 1665 et 1679, in-8°. IV. *Tractatus de recidivâ morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem*, Basle, 1660, in-8°. V. *Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, græcè et latinè*, Paris, 1658, in-8°., traduction d'un auteur grec du temps de Paul d'Ægine. C. et A.

BOGÈS, ou BUTÈS, persan, était commandant d'Eïoné, ville de Thrace, pour Xercès, après que ce prince eut été vaincu par les Grecs. Ayant été assiégé dans cette place par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, il refusa de la rendre et de retourner en Asie. Il résista jusqu'à la dernière extrémité ; et, lorsqu'il ne lui resta plus de vivres, il fit allumer un bûcher, égorgea sa femme, presque tous ses enfants, toute sa famille et ses amis, et les fit jeter dans les flammes. Il ramassa ensuite tout l'or et l'argent qu'il possédait et qui était dans la ville, le jeta du haut des murs dans le Strymon, et se précipita lui-même dans le bûcher. Xercès loua beaucoup sa conduite, et combla d'honneurs les enfants qui lui restaient (*V.* Hérodote, liv. VII ; Polybe, liv. VII, et Plutarque, *Vie de Cimon*). J—U.

BOGIN (JEAN-BAPTISTE), ministre d'état de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, naquit à Turin le 21 juillet 1701. Reçu docteur en droit à

dix-sept ans, il fut nommé grand chancelier, en 1750, par Victor-Amédée. Trois ans après, Charles-Emmanuel se fit suivre à l'armée par Bogin, auquel il avait accordé le titre d'auditeur-général. En 1742, au moment où les hostilités allaient commencer, il le nomma premier secrétaire de la guerre. Bogin se montra dans cette place digne de la confiance de son prince. La ville d'Asti, occupée par les Français, fut surprise en 1746; et, par d'habiles dispositions, il eut la principale part à cet événement, ainsi qu'à la délivrance d'Alexandrie, dont l'évacuation du Piémont fut le résultat. Bogin fut chargé de plusieurs négociations avec les généraux français, le canton de Berne, l'État ecclésiastique, et les ministres autrichiens en Lombardie. En 1750, il fut nommé ministre d'état, et conserva le département de la guerre jusqu'à la mort du roi. Lorsqu'en 1759, il eut le département de la Sardaigne, la population et les richesses de l'île lui durent des accroissements rapides. Après la mort de Charles-Emmanuel, qui, entre autres faveurs, l'avait décoré de la grande croix des ordres réunis des SS.-Maurice et Lazare, il fut disgracié, et s'occupa, dans sa retraite, à faire composer, par le Père Ferraris, des inscriptions latines en l'honneur de son ancien maître. Pendant son ministère, il avait protégé la publication de deux ouvrages sur la Sardaigne: *la Zoologie de cette île*, par le père Cetti, et *Il rifiorimento della Sardegna*, par le père Gemelli, tous deux professeurs à Sassari. L'université de cette ville et celle de Cagliari avaient été rétablies par ses conseils. Le Piémont lui dut aussi l'amélioration des écoles d'artillerie et du génie, et la fondation de celle de minéralogie. Tant de services rendus au prince et à la patrie, ont rendu la mémoire de Bogin vénérable aux Piémontais et aux Sardes. Il mourut à Turin, le 9 février 1784, âgé de quatre-vingt-trois ans. B—BE.

BOGORIS, roi des Bulgares. *V.* THÉODORA.

BOGUD, roi de la Mauritanie Tingitane, contemporain de Jules César, dont il favorisa le parti en Afrique dans la guerre contre Pompée, se mit lui-même en campagne, et opéra sa jonction avec Publius Silius, lieutenant de César, qu'il fit général de toutes ses troupes. Les entreprises de Bogud eurent un heureux succès; il paraît que César passa dans ses états, puisque Suétone dit que ce conquérant devint amoureux d'Eunue, femme de Bogud, qu'il les traita l'un et l'autre avec magnificence, et que la reine fut sensible aux attentions de César sans que Bogud s'en offensât. Il suivit même César en Espagne, et combattit à la célèbre journée de Munda. Le fils de Pompée y résista aux forces et au génie de César, et le dictateur aurait perdu la bataille, si Bogud, son ami, qui, pendant l'action, s'était retiré par lâcheté, excité ensuite par la honte, n'eût attaqué avec plusieurs escadrons de cavalerie numide les troupes de Pompée, lasses de combattre. Ce mouvement inattendu décida la victoire, et César revint à Rome en souverain et en maître. Cependant Bogud, qui devait à la reconnaissance et à l'amitié de César d'avoir été confirmé dans la souveraineté de la Mauritanie et de la Massæsylie, se déclara, après la mort de l'empereur romain, en faveur d'Antoine contre Octave, à la bataille d'Actium, suivant Strabon, qui l'appelle *Bogus*; il envoya même une armée en Espagne au secours d'Antoine; mais les Tingitaniens ayant refusé de lui obéir, et l'ayant chassé de ses

états, il alla demander un asyle dans le camp du triumvir. Il fut tué ensuite par Agrippa et Méthone, après la bataille d'Actium, vers l'an 29 avant J.-C., et la Mauritanie fut considérée dès-lors comme une province romaine (*V.* Bocchus). B—p.

BOGUET (Henri), grand-juge de la terre de St.-Claude, né dans le 16e. siècle à Pierre-Court, près de Gray en Franche-Comté, est auteur des ouvrages suivants, dont le premier était jadis très recherché : I. *Discours des sorciers, tiré de quelques procès, avec une Instruction pour un juge en fait de sorcellerie*, Paris, Binet, 1603, in-8°.; Lyon, Pillehote, 1602, in-8°.; Lyon, Rigaud, 1607 ou 1608 et 1610, in-8°.; Rouen, Osmond, 1606, in-12. Toutes les éditions de cet ouvrage sont rares, la famille de Boguet en ayant supprimé les exemplaires avec le plus grand soin. Il y décèle une extrême crédulité, et un zèle farouche qui ne dut être que trop funeste aux malheureux accusés à son tribunal. II. *Les actions de la vie et de la mort de S. Claude*, Lyon, 1609, in-8°., et 1627, in-12. Cet ouvrage a été réfuté par Jacques Lectius, magistrat de Genève. III. *In consuetudines generales comitatûs Burgundiæ observationes*, Lyon, Pillehote, 1604, in-4°.; Besançon, Bogillot, 1725, in-4°. C'est le premier ouvrage qui ait paru sur la coutume de Franche-Comté, et il est encore estimé des jurisconsultes. Boguet fut nommé, en 1618, conseiller au parlement de Dôle; mais son admission dans cette compagnie éprouva de grandes difficultés, et il fallut un ordre exprès du prince pour l'enregistrement de ses lettres de nomination. On croit que le chagrin qu'il en éprouva avança sa mort, arrivée le 23 février 1619. W—s.

BOGUPHAL, évêque de Posnanie, dans le 13e. siècle, mort en 1253. Il composa en latin une *Chronique de Pologne*, qui remonte jusqu'à l'origine de la nation polonaise, et qui finit à l'année 1252. Cette chronique est écrite d'un style assez grossier, mais elle renferme des faits importants, et l'on peut y ajouter foi, aux visions près, que l'évêque rapporte comme des événements remarquables et certains. Boguphal a eu pour continuateur Godislas Baczko, custode de l'église de Posnanie, qui a poussé la chronique jusqu'à l'année 1271. Cet ouvrage fut imprimé, en 1729, à Leipzig, dans les *Scriptores rerum Silesiac.*, de Fréd.-Guillaume Sommerberg; et il a paru séparément à Varsovie, en 1752, par les soins de Zaluski. C—au.

BOGUSLAS-BARANOWSKI, gentilhomme polonais pauvre et obscur, mais plein d'ambition et d'audace, profita, pour sortir de l'obscurité, des querelles qui éclatèrent dans la diète d'élection, après la mort de Jean Sobieski, en 1696, et de l'effet que produisit en même-temps la nouvelle de l'irruption des Tatars dans la Podolie. L'armée polonaise était sur les frontières, très mécontente de n'être point payée de la solde qui lui était due; Boguslas saisit cette circonstance pour l'exciter à la révolte, et se fit proclamer général. Il envoya aussitôt à la diète des députés pour demander d'un ton menaçant la solde due aux troupes; puis il se mit en marche, pénétra en Russie, et y causa pendant un an d'affreux dégâts, tandis que les Tatars ravageaient eux-mêmes la Pologne. Menacé à son tour, par la diète, Boguslas publia des manifestes où il donnait aux rebelles le nom de confédérés, et rentra en Pologne. Déjà son avant-garde était aux environs

de Varsovie, où elle causait beaucoup de désordre; mais la dureté et le despotisme de son commandement avaient aliéné les esprits, et l'indignation était universelle. La diète profita de ces dispositions pour rendre un décret d'amnistie, et pour déclarer coupable de rebellion quiconque resterait sous les drapeaux de Boguslas. Ce coup d'autorité réussit : la désertion fut générale; et Boguslas, craignant de rester seul exposé au ressentiment de la diète, se soumit, et profita du pardon pour rentrer dans l'obscurité, et mourir dans l'oubli. B—P.

BOHADIN, ou plutôt BOHA-EDDYN, dont le nom propre est *Youçouf*, et le surnom *Aboûl-mahaçin*, est plus connu parmi les écrivains orientaux sous le nom d'*Ibn-Chaddad*, c'est-à-dire, *fils de Chaddad*. Ce nom lui fut donné, parce qu'ayant perdu dans son bas âge son père, Rafyah-ben-Témym, il fut élevé chez ses oncles maternels, les enfants de Chaddad. Bohâ-Eddyn avait d'abord le surnom d'*Aboûlozz* : il en changea ensuite, et prit celui d'*Aboûl-Mahaçin*. Quant à *Bohâ-Eddyn*, dénomination sous laquelle il est plus connu parmi nous, c'est moins un surnom qu'un titre honorifique, qui signifie la *gloire de la religion*, et qui lui fut donné sans doute lorsqu'il fut nommé à un emploi public. Bohâ-Eddyn naquit à Mossoùl, au mois de ramadhân 539 de l'hég. (mars 1145 de J.-C.), et fit ses études dans cette ville, sous les maîtres les plus célèbres de son temps. L'étude du Coran et des traditions, celle de la jurisprudence qui en est presque inséparable, enfin celle de la controverse, furent les objets principaux auxquels il se livra avec une ardeur et une assiduité soutenues, dans sa ville natale, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt-sept ans, ou environ. Il se rendit alors à Baghdâd, et fut placé comme répétiteur dans le collége de Nidham-al-Moulk. La place de professeur était remplie alors par Abou-Nasr-Ahmed, surnommé *Al-Chachy*. Bohâ-Eddyn exerça les fonctions de répétiteur sous ce docteur et sous son successeur, Radhiy-Eddyn Aboûl-Khair Ahmed Kazwyny, jusqu'en 569 (1173—4.), qu'il obtint une chaire à Mossoùl, dans le collége fondé dans cette ville par le câdhy Kémâl-Eddyn Mohammed Chehrezoury. Bohâ-Eddyn a consigné lui-même quelques circonstances de sa vie dans la préface de l'un de ses ouvrages, intitulé : *Meldjâ al-hokkam inda iltibâs al-ahkam*, c'est-à-dire, *la Ressource des magistrats dans les questions obscures*; et c'est de là que les a tirées Ibn-Khilcan, duquel nous apprenons les particularités suivantes. En l'année 583 (1187), Bohâ-Eddyn, à son retour de la Mekke et de Médyne, s'arrêta à Damas, se proposant de visiter Jérusalem et Hebron, ville que les Musulmans ont en grande vénération, comme étant le lieu de la sépulture d'Abraham. Pendant son séjour à Damas, Saladin, qui faisait alors le siége de Kaukab, le manda près de lui. Il lui fit un accueil très distingué, et voulut entendre quelque chose de lui touchant les traditions prophétiques. Lorsqu'il se retirait, Omad-Eddyn Isfahany, secrétaire du sulthân, le suivit, et lui recommanda d'instruire le prince de son retour à Damas, quand il aurait satisfait sa dévotion par le pèlerinage de Jérusalem et d'Hébron, parce que Saladin avait des vues sur lui. Bohâ-Eddyn ne manqua point de se conformer à ces ordres, et Saladin l'ayant en effet mandé, il alla le trouver à Hisn-Alakrad, et lui présenta un traité qu'il avait composé depuis sa première en-

trevue avec le sulthân, sur les avantages de la guerre contre les infidèles, et les récompenses promises à cette bonne œuvre. Ceci se passait en l'année 584 (1188 de J.-C.). Saladin donna alors à Bohâ-Eddyn la charge de câdhy'lasker, ou juge de l'armée, avec celle de juge à Jérusalem. Après la mort du sulthân, à laquelle Bohâ-Eddyn était présent, il fut employé par les fils de ce prince à recevoir les serments réciproques par lesquels ils devaient ratifier leurs engagements respectifs. Il fit pour cela le voyage d'Alep à Damas, et de Damas au Caire. A son retour, Al-Mélik-al-Dhaher, fils de Saladin, qui régnait à Alep, lui donna la charge de câdhy de cette ville qui était vacante. Bohâ-Eddyn, qui n'avait point d'enfants et dont la dépense était très modique, employa dès-lors tout ce qu'il économisait sur ses revenus à fonder dans Alep un collége et une école destinée à l'enseignement des traditions, et à y attirer des hommes instruits. Il fit aussi construire pour lui-même une chapelle sépulcrale qui était placée entre ces deux édifices, et communiquait avec l'un et l'autre. Alep lui dut le rétablissement des études, qui auparavant y étaient tombées en décadence. Lorsque Al-Mélik-al-Azyz, fils d'Al-Mélik-al-Dhaher, eut hérité du trône d'Alep, la tutelle de ce prince, encore enfant, fut confiée à son gouverneur, l'Atabek Chéhab-Eddyn Toghrul, qui était un eunuque, et celui-ci se conduisit en tout par les conseils de Bohâ-Eddyn. Aussi les hommes de loi et les savants, principalement ceux qui enseignaient dans le collége fondé par Bohâ-Eddyn, étaient-ils admis à la cour aux jours solennels, et traités avec la plus grande distinction. Bohâ-Eddyn s'était réservé le titre de professeur en chef dans son collége; mais, comme il était sujet à des infirmités habituelles, il donnait ses leçons dans son appartement, et les fonctions de l'enseignement public étaient exercées dans le collége par quatre hommes de mérite qu'il y avait établis avec le titre de répétiteurs. Le sulthân Al-Mélik-al-Azyz ayant demandé en mariage la fille de son cousin Al-Mélik-Al-Kamil, sulthân d'Egypte, Bohâ-Eddyn se rendit au Kaire pour y recevoir la princesse et l'amener à Alep. Ce voyage eut lieu à la fin de l'année 628 (1231), et, au commencement de l'année suivante, Bohâ-Eddyn fut de retour de cette commission; mais il trouva l'état des choses bien changé. Le jeune prince avait pris lui-même les rênes du gouvernement, et avait éloigné de sa personne l'Atabek, pour donner toute sa confiance à une troupe de jeunes gens, qui étaient ses compagnons de plaisirs. De ce moment, Bohâ-Eddyn se tint renfermé chez lui; il conserva cependant jusqu'à sa mort la charge de cadhy, et les appointements qui lui avaient été accordés; mais il ne prit plus aucune part aux affaires publiques, et il se contentait de donner des leçons aux étudiants qui se rendaient tous les jours chez lui. Il ne cessa point d'agir ainsi, malgré l'extrême affaiblissement de ses organes, jusqu'à la maladie qui l'enleva en peu de jours. Il mourut le 14 de séfer 633 (29 octobre 1235), et fut enterré à Alep, dans la chapelle qu'il s'était fait construire. Bohâ-Eddyn fut lié avec les savants les plus distingués de son siècle, et particulièrement avec l'éloquent secrétaire de Saladin, Omad-Eddyn-Isfahany, et avec le père du célèbre biographe Ibn-Khilcan. Ibn-Khilcan et son frère étudièrent long-temps à Alep, sous la direction de Bohâ-Eddyn, qui les traitait comme ses enfants, et le

premier demeura auprès de lui jusqu'à sa mort. Ibn-Khilcan fait un grand éloge du style dans lequel Bohâ-Eddyn rédigeait les actes qui se passaient devant lui, lorsqu'il exerçait les fonctions de cadhy'lasker auprès de Saladin. Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé ci-devant, et quelques autres Traités de jurisprudence, Bohâ-Eddyn a écrit une *Vie de Saladin*, qui a été publiée à Leyde, en arabe et en latin, par Alb. Schultens, sous ce titre : *Vita et res gestæ sultani, Al-Malichi Al-Nasiri, Abi-Modafferi Josephi F. Sjaddi, auctore Bohadino F. Sjeddadi. Nec non excerpta ex Historiâ universali Abulfedæ easdem res gestas, reliquamque historiam temporis, compendiosè exhibentia. Itemque specimen ex historiâ majore Saladini, grandiore cothurno conscriptâ ab Amadoddino Ispahanensi, ex manuscriptis arabicis academiæ Lugdun. Batav. edidit ac latinè vertit Alb. Schultens. Accedit index commentariusque geographicus ex manuscript. ejusdem bibliothecæ contextus*, Leyde, 1732, in-fol. On a réimprimé des titres avec la date de 1755. D. Berthereau (*V.* Berthereau) avait recueilli, sur la marge de son exemplaire de cet ouvrage, un grand nombre de variantes et d'additions qu'il jugeait très précieuses pour un nouvel éditeur ; ce qui mérite d'autant plus d'être remarqué, que Schultens semble croire que le manuscrit dont il a fait usage pour donner son édition est le manuscrit autographe de Bohâ-Eddyn. L'exemplaire de D. Berthereau a passé dans la bibliothèque de M. Langlès. La *Vie de Saladin* par Bohâ-Eddyn, n'est pas exempte de défauts. Beaucoup de faits importants y manquent des développements que l'on pourrait désirer ; l'auteur s'arrête avec complaisance sur les détails qui font connaître la piété et les vertus morales et religieuses de son héros; mais on chercherait inutilement dans son ouvrage une juste appréciation des moyens que l'ambition de Saladin employa pour élever l'édifice de sa fortune, et de la conduite qu'il tint en Egypte, lorsqu'il mit fin à la puissance des khalifes fathémites. On peut donc considérer jusqu'à un certain point cette *Vie de Saladin*, comme un panégyrique ; mais il ne faut pas oublier que le héros du panégyrique est un des plus grands hommes dont puisse se glorifier l'islamisme, et que ses exploits contre les chrétiens ne pouvaient manquer d'inspirer un enthousiasme bien pardonnable à de pieux musulmans. Le style de Bohâ-Eddyn est en général assez simple et facile à entendre. Toutefois, quand il décrit des places fortes, des batailles ou des siéges, il se laisse aller au goût des écrivains orientaux pour l'enflure et l'exagération, sans racheter ces défauts par l'élégance qui les fait excuser dans l'historien de Tamerlan. Au reste, Schultens a rendu un grand service à la littérature orientale, par la publication de cet ouvrage de Bohâ-Eddyn, et par les divers morceaux dont il l'a enrichi. C'est l'ouvrage de Bohâ-Eddyn qui a servi de guide à M. Marin, auteur de l'*Histoire de Saladin, sultan d'Egypte et du Caire*, Paris, 1758, 2 vol. in-12. S. d. S—y.

BOHADSCH (Jean-Baptiste), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Prague, mort en 1772, a publié plusieurs ouvrages en allemand, dont les principaux traitent de l'économie domestique. I. *Description de quelques plantes de la Bohême qui peuvent être utiles dans l'économie domestique et l'art de la teinture*, Prague, 1755, in-8°. L'auteur recommande

l'angélique de Bohême pour la nourriture des pauvres, ainsi que le lathyrus tuberosus, ou gesse tubéreuse ; il veut substituer le fruit de l'épine-vinette au citron, et propose de donner aux moutons et aux cochons des joncs hachés, comme on le fait en Suède ; il s'étend sur les avantages que l'on peut retirer de la culture du pastel pour la teinture. II. *Exposé de l'avantage peu commun que le royaume de Bohême peut retirer annuellement des végétaux*, Prague, 1758, in-8°. L'auteur recommande, dans cet écrit, de semer et de planter beaucoup de faux accacia, pour nourrir les vaches avec les feuilles et les jeunes pousses de cet arbre, dont il fait voir aussi l'extrême fécondité, ou la facilité avec laquelle il se reproduit et se multiplie par ses rejetons. III. *De l'usage du pastel dans l'économie domestique*. Il propose la culture de l'isatis, ou pastel, pour la nourriture des bestiaux. IV. *Traité sur les œufs d'une espèce de poisson nommé Loligo*; V. *Relation d'un Voyage fait, en 1763, dans la Haute-Autriche*; VI. *De quibusdam animalibus marinis, eorumque proprietatibus vel nondùm vel minùs notis liber*, Dresde, 1761, in-4°., fig. D. P—s.

BOHA-EDDAULAH, ou BOHE-EDDAULAH, prince de la dynastie des Deïlémites, succéda, en 379 de l'hég. (989 de J.-C.), à son frère Cherf-Eddaulah dans le gouvernement de Baghdâd. Peu après son inauguration, les Turks et les Deïlémites, nations alors rivales et très puissantes à Baghdâd, se firent une guerre cruelle. Pendant douze jours consécutifs, ils se battirent dans les rues. Enfin Boha-Eddaulah, s'étant mis du côté des Turks, les Deïlémites furent forcés de mettre bas les armes. En 381 (991), Boha-Eddaulah n'ayant pu donner la paye à ses troupes, elles se révoltèrent, et peu s'en fallut qu'il ne perdît sa couronne. Son vézyr lui suggéra un moyen qui peint bien l'état de la puissance des khalyfes abbaçydes de ce temps-là : ce fut d'ôter la couronne au khalyfe Thaï, pour s'emparer de ses richesses, et les employer à satisfaire à la demande des troupes. Cet expédient ayant été promptement accueilli, le khalyfat fut ôté à Thaï et donné à Cader billah. Après la mort de Samsam-Eddaulah, tué par les fils de Bokhtyar, Abou-Aly, général de ce prince, prit parti pour Boha-Eddaulah, qui, par ce renfort, devint très puissant. Abou-Aly conquit en son nom le Farès sur les enfants de Azz-Eddaulah. Boha-Eddaulah s'étant rendu dans cette province, fit incendier le village dont les habitants avaient fait mourir Samsam-Eddaulah. Ses généraux accrurent encore ses domaines par leurs victoires. L'ahwaz et le kerman reconnurent son autorité. Il mourut d'épilepsie en 403 (1012-13), à l'âge de quarante-deux ans, et après vingt-quatre ans de règne. J—N.

BOHÉMOND (MARC), était fils de cet aventurier normand, Robert Guiscard, qui s'éleva au rang de duc de la Pouille et de la Calabre. Dès sa plus tendre jeunesse, Bohémond porta les armes, et son père ne tarda pas à lui confier le commandement d'une armée. Les premiers élans du courage de Bohémond furent dirigés par sa prudence naturelle : envoyé par Robert, avec quinze vaisseaux, pour s'emparer de l'île de Corfou, il vit le rivage couvert de tant de troupes, que, sans avoir débarqué, il revint joindre son père. Leurs forces réunies soumirent ensuite toute l'île en peu de jours. Dans un combat naval contre les Vénitiens, alliés de l'empereur Alexis, le vaisseau de Bohémond fut coulé à fond, et ce prince eut peine à se sau-

ver. Son père lui avait transmis toute la haine et le mépris qu'il portait aux Grecs. Il chargea devant Duras, avec cinquante Normands, cinq cents cavaliers grecs, qui furent taillés en pièces. Bohémond commandait l'aile gauche, à la bataille de Duras, si glorieuse pour les Normands. Robert étant retourné en Italie, pour défendre ses états de Lombardie, laissa à Bohémond le commandement de son armée d'Illyrie. Le jeune prince vainquit Alexis à Jannine et près d'Arta, entra en Thessalie par les monts Camburniens, se rendit maître de la Pélagonie tripolitaine, prit d'emblée plusieurs villes, et vint mettre le siége devant Larisse. Alexis, trop faible pour arrêter par la force une marche si rapide, eut recours à l'intrigue. Il débaucha une partie des soldats de Bohémond, qui fut obligé de retourner à Salerne. Cette disgrâce ne découragea pas Robert; avec de nouvelles troupes, il remporta sur la flotte vénitienne une victoire habilement disputée. Peu après, en 1085, la mort le surprit à Céphalonie. Il avait donné le duché de la Pouille et celui de Calabre à Roger, son fils cadet, dont la mère lui avait inspiré un attachement plus vif que celle de Bohémond. Cette injuste prédilection indigna Bohémond; les deux frères se firent une guerre sanglante, et Roger fut forcé de céder à Bohémond la principauté de Tarente. Bohémond, faisant avec Roger le siége d'Amalfi, dont les habitants s'étaient révoltés, rencontra plusieurs croisés qui se rendaient en Palestine, et il parut subitement enflammé du même enthousiasme que ces guerriers. A la vue de toute l'armée, il se dépouilla d'un riche manteau, le fit découper en plusieurs croix, qu'il distribua à ses officiers, après en avoir placé une sur ses habits. Roger fut abandonné de la plupart de ses soldats, qui prirent la croix, et Bohémond se trouva à la tête de dix mille cavaliers, d'un plus grand nombre de fantassins, de l'élite des nobles de la Sicile, de la Calabre, de la Pouille, et des seigneurs normands, dont le plus remarquable était le brave Tancrède, son cousin-germain, que la plupart des historiens ont cru son neveu. Malgré son impatience, Bohémond ne put s'embarquer que vers la fin de 1096, lorsque Godefroi approchait déjà de Constantinople. Sa haine contre Alexis lui suggéra le projet de se liguer avec Godefroy, pour détrôner l'empereur grec; mais le duc de Bouillon était trop désintéressé pour approuver cette entreprise. Bohémond débarqua dans l'Albanie. Alexis avait été informé de son arrivée par une lettre du pape. Le pontife, afin d'inspirer aux Grecs des égards pour les croisés, avait écrit qu'ils ne tarderaient pas à voir Bohémond lui-même. L'empereur l'envoya complimenter, et le pressa de se rendre à Constantinople. Bohémond, qui connaissait Alexis, paya ses civilités de remerciments aussi peu sincères. Il n'était guère disposé à se rendre auprès de l'empereur; Godefroi l'y détermina. On le reçut avec de grands témoignages d'estime et d'amitié. Bohémond trouva dans le palais que l'empereur lui avait fait préparer, une table magnifiquement garnie de toutes sortes de mêts. Il fut étonné de voir dans la salle autant d'animaux fraîchement tués qu'il y en avait d'apprêtés sur la table. Alexis, connaissant les défiances de son hôte, soupçonnait qu'il pourrait craindre le poison. En effet, Bohémond ne fit usage que des mêts préparés par ses cuisiniers. Alexis, aidé des sollicitations de Godefroy, détermina le prince de Tarente à lui prêter serment de fidélité, comme avaient

fait les autres croisés. Aucun prince n'aurait dû éprouver plus de répugnance à fléchir ainsi devant Alexis, qu'il avait tant de fois vaincu et bravé; mais son caractère, tout violent qu'il était, ployait aisément, et sa profonde politique lui faisait apercevoir dans l'avenir des dédommagements à une humiliation momentanée. Il prêta même le serment au nom de son cousin Tancrède, et promit de le lui faire ratifier de gré ou de force. L'empereur grec fut si charmé de pouvoir compter Bohémond au nombre de ses vassaux, qu'il lui offrit de plus riches présents qu'à aucun des croisés. Il fit remplir un cabinet d'une si grande quantité d'étoffes précieuses, de vaisselle d'or et d'argent, de bijoux, qu'il y restait à peine assez d'espace pour marcher. Bohémond, visitant les curiosités du palais, ne manqua pas de témoigner son admiration à la vue d'un tel amas de richesses. Son conducteur lui dit que l'empereur lui faisait présent de tout ce que renfermait le cabinet. Dès qu'il fut revenu dans son palais, ces objets précieux lui furent apportés. Bohémond se crut humilié de recevoir des dons si considérables, ou, par une de ces ruses qui lui étaient si familières; il voulut se faire prier de les accepter; il les renvoya, en disant qu'il ne s'attendait pas que l'empereur dût lui faire un tel affront. Cependant, il reçut tous ces présents, lorsqu'on les lui eut rapportés par ordre de l'empereur. Ces libéralités rendirent Bohémond plus hardi à solliciter de nouvelles grâces. Il osa demander la charge de grand domestique d'Orient, c'est-à-dire, de général des troupes de l'empire. Alexis chercha à se faire pardonner son refus par la réponse la plus polie. Des marches pénibles et des combats sanglants, où Bohémond fit admirer sa valeur et son activité, avaient conduit les croisés devant la ville d'Antioche, si célèbre dans l'histoire de l'Église; le siége de cette ville arrêtait depuis plus de sept mois des guerriers qui savaient mieux terrasser les ennemis dans une plaine découverte, que faire les approches devant une ville, et miner des murailles. Bohémond s'était ménagé dans la ville des intelligences avec un renégat nommé *Phirouz*, ou *Pirus*, qui offrit de livrer trois tours dont il avait la garde. L'adroit Bohémond lui fit ajouter qu'il ne se fiait qu'au prince de Tarente, son ami, et qu'il n'avait d'autre vue que de lui donner la marque la plus signalée de son amitié. Il exigeait pour unique condition, sans laquelle il ne ferait rien, que les autres princes croisés céderaient la principauté d'Antioche à Bohémond, le seul auquel il livrait la ville, et le seul dont il attendait sa récompense. Les princes croisés pénétrèrent aisément l'intrigue de Bohémond. Ils dirent qu'étant tous frères et tous égaux, ils ne souffriraient jamais qu'un d'entre eux fût préféré aux autres, dans une occasion où tous avaient également bien servi. Cependant, les Sarrasins, dont Bohémond faisait exagérer les forces par ses partisans, s'avançaient pour secourir la place. Les croisés, fatigués d'un si long siége, craignirent les nouveaux ennemis qui approchaient, et acceptèrent enfin la proposition du renégat. On abandonna à Bohémond la conduite du siége; mais, pour ne pas violer le traité fait avec l'empereur Alexis, on convint que la ville serait remise aux Grecs, s'ils venaient au secours des assiégeants avant qu'elle fût prise. Cette condition redoubla encore l'activité de Bohémond; il escalada les murailles, Pirus l'introduisit, son étendard fut arboré dans la ville, et ce fut ainsi, qu'en 1097, Antioche de-

vint la capitale d'une principauté qui subsista, dans une suite de neuf princes, pendant cent quatre-vingt dix ans. La joie que la prise d'Antioche avait causée aux chrétiens ne fut pas de longue durée; ils éprouvèrent bientôt toutes les horreurs de la famine, et furent même réduits, selon plusieurs historiens, à manger les corps des Sarrasins qu'ils avaient tués. Dans cette extrémité, les différents chefs oublièrent leurs rivalités, pour ne s'occuper que du salut commun, et Bohémond fut proclamé général de toute l'armée. Afin de relever le courage des soldats, le nouveau commandant fit annoncer que deux prêtres avaient appris, par révélation, que Dieu ne tarderait pas à secourir son peuple. Il imagina encore de faire recouvrer, comme par miracle, un fer de lance que l'on assurait avoir percé le côté du Sauveur (*Voy.* Pierre Barthélemi). Après une grande victoire remportée sur les Sarrasins, la reddition de la citadelle d'Antioche donna une nouvelle activité à la mésintelligence qui avait éclaté entre Bohémond et Raimond, comte de Toulouse. Le comte prétendait que la citadelle devait lui appartenir; mais elle demeura à Bohémond, malgré les réclamations de l'empereur Alexis, qui redemandait une ancienne dépendance de son empire. Bohémond contribua, par son adresse, à la prise de Marra, ville très forte, devant laquelle le feu grégeois causa de grandes pertes aux croisés. N'ayant point suivi l'armée chrétienne à Jérusalem, il s'occupa d'affermir sa domination devant Antioche, et de l'étendre sur Laodicée, défendue par les Grecs, qui le repoussèrent. Afin de rendre incontestable la légitimité de sa puissance, il vint à Jérusalem, recevoir des mains du patriarche Daimbert l'investiture de la principauté d'Antioche. Quelque temps après, Bohémond ayant voulu secourir une ville de Mésopotamie, attaquée par les Turks, ses troupes furent accablées par le nombre, et il fut fait prisonnier. Un émyr le tint captif pendant deux ans. Alexis offrait à cet émyr deux cents soixante mille besans, s'il voulait lui livrer Bohémond. Le sulthan d'Iconium exigeait que l'émyr lui donnât la moitié de la rançon. Celui-ci voulait la garder toute entière. Le sulthan ravagea ses terres, et jura de ne jamais lui pardonner. L'émyr était fort embarrassé de savoir ce qu'il ferait de son prisonnier. Bohémond lui proposa la moitié de la somme. « Vous gagnerez, lui dit-il, un ami » plus précieux que l'argent que vous » sacrifierez, et vous acquerrez l'ami» tié de tous les chrétiens, qui sont si » puissants en Syrie : nous réunirons » nos forces, non seulement contre So» liman, mais nous détrônerons l'em» pereur grec, votre ennemi naturel. » Cette proposition hardie effraya d'abord l'émyr, qui finit cependant par l'accepter. En rentrant dans ses états, Bohémond les trouva augmentés de plusieurs villes, par la valeur de Tancrède. L'ennui de la prison n'avait pas diminué son activité. Des vaisseaux pisans, et gênois s'engagèrent à son service, et il vint attaquer l'empire grec. La rapidité de ses succès ne répondant pas à son attente, il résolut de passer en Occident pour chercher de plus grands secours; mais la route de terre lui étant fermée, et sa flotte n'étant pas assez nombreuse pour assurer le passage, un stratagême singulier lui servit à cacher son départ. Tancrède se chargea de la garde d'Antioche, et l'on publia que Bohémond était mort. Ce prince s'embarqua sur une galère, où il s'enferma dans un cercueil, percé de plusieurs trous qui lui laissaient

la faculté de respirer; des pleureurs gémissaient près du cercueil, et s'arrachaient les cheveux. Bohémond traversa, dans cet appareil lugubre, la flotte grecque, au bruit des transports de joie que sa mort excitait. Il descendit à Corfou, et, se trouvant déjà près de l'Italie, dans une île où la garnison était peu nombreuse, il sortit de son cercueil, se promena dans la ville, fit appeler le gouverneur. Jetant sur lui un regard fier et menaçant: « Faites » savoir, lui dit-il, à votre maître, » que Bohémond, fils de Robert, est » ressuscité, et que bientôt il s'en aper- » cevra. » Le prince d'Antioche remonte en même temps sur son bord, et fait voile vers l'Italie. Bohémond mit tout en œuvre pour susciter des ennemis à l'empereur Alexis, qu'il dénonça à tous les princes d'Occident, comme l'ennemi mortel des chrétiens, l'allié des Turks, avec lesquels il s'entendait pour faire périr les croisés. Bohémond arriva en France au mois de mars 1106, et se rendit d'abord en Limousin, pour acquitter un vœu qu'il avait fait à S. Léonard, lorsqu'il était prisonnier des infidèles. Des présents de reliques et d'étoffes précieuses lui gagnèrent l'affection du clergé, et le récit de ses aventures excita l'admiration de la noblesse, qui, de tous côtés, lui apportait des enfants à tenir sur les fonds de baptême. Il menait avec lui le fils de Romain Diogènes, autrefois empereur de Constantinople, et d'autres nobles grecs, dont les plaintes contre Alexis augmentaient encore l'animosité des Français. Philippe, roi de France, permit à Bohémond de lever des soldats, et lui donna pour femme sa fille Constance; il donna aussi à Tancrède Cécile, fille de Bertrade, sa concubine. Les noces de Constance furent célébrées à Chartres, avec grand appareil. Au milieu de cette brillante cérémonie, Bohémond monta sur le jubé de la cathédrale, et prêcha l'expédition contre Alexis, avec autant de feu qu'il avait coutume d'en mettre dans les combats. Il promit à tous les guerriers qui voudraient l'accompagner, des châteaux et des villes pour récompense de leurs travaux. En peu de jours, il se voit à la tête d'une armée nombreuse; il passe ensuite les Pyrénées, tire des secours de l'Espagne, retourne en Italie, où il trouve le même empressement à le suivre, rassemble toutes ses forces dans le port de Bari, et se prépare à faire voile pour l'Illyrie. Alexis s'appliqua inutilement à fermer le passage à la flotte de Bohémond. Cinq mille cavaliers et quarante mille fantassins, français, italiens, allemands, anglais, mirent le siége devant Duras. Les Grecs furent défaits dans plusieurs actions, mais ils reprirent enfin courage: la peste et la famine combattirent aussi pour eux. Les soldats de Bohémond murmurèrent hautement contre leur chef, et le mirent dans la nécessité de demander la paix. Bohémond eut avec l'empereur une conférence dans laquelle il paraît que sa vue fit une assez vive impression sur Anne Comnène, fille d'Alexis. « Sa présence, dit » cette princesse, éblouissait autant » les yeux, que sa réputation étonnait » l'esprit. Sa stature surpassait d'une » coudée celle des hommes les plus » grands. Sa taille était mince; sa poi- » trine large, ses bras nerveux. Il rap- » pelait ces statues qui rassemblent en » un même sujet des beautés que la » nature réunit rarement. Ses cheveux » étaient blonds et courts; son visage » agréablement coloré; ses yeux » bleus paraissaient animés par la » fierté et le désir de la vengeance. Si » la hauteur de son corps, et l'assu- » rance de ses regards avaient quel-

» que chose de farouche et de terrible, sa bonne mine avait aussi » quelque chose de doux et de charmant. » Les deux princes, l'un vif et impatient, l'autre doux et insinuant, tous deux également adroits, se disputèrent long-temps l'avantage. Le traité fut loin de réaliser les espérances d'agrandissement que Bohémond avait conçues. La principauté d'Antioche et quelques villes lui furent pourtant assurées. La mort le surprit dans la Pouille, en l'année 1111, lorsqu'il se disposait, dit-on, à porter encore dans l'empire grec la terreur de son nom. On lui éleva à Canosa un tombeau chargé d'inscriptions, qui ont été conservées dans les *Annales de Baronins*. Il laissa un fils de même nom que lui, qui n'avait que quatre ans. L'empereur Alexis fut accusé, sans fondement, d'avoir avancé, par le poison, les jours de son ennemi. Le caractère de Bohémond était un mélange de la férocité des Normands, ses ancêtres, et de l'astuce des Italiens, ses sujets. Il tombait sur l'ennemi avec l'impétuosité de la foudre; mais il cachait, sous l'apparence de l'emportement, les combinaisons de la politique la plus réfléchie. On le trouvait éloquent lorsqu'il avait calculé qu'il lui serait moins avantageux de combattre que de parler. Il était peu fidèle à sa parole, s'il n'avait pas intérêt à la garder. Il mérita bien le surnom de *Guiscard*, que son père avait porté, et qui, dans le vieux langage normand, signifie un homme rusé. Les chances de la guerre l'avaient accoutumé de bonne heure à ne pas se décourager, et souvent un échec augmentait sa puissance, en redoublant les efforts de son génie. Quoique la princesse Anne assure que ses fourberies lui tenaient lieu d'un trésor inépuisable, le défaut d'argent fut la seule cause qui l'empêcha de détrôner l'empereur Alexis. Tourmenté d'une agitation continuelle, il ne respirait que pour agrandir sa domination. Il était prince, et il se croyait encore dans la même situation que son père et ses oncles, simples gentilshommes, qui avaient quitté la Normandie, parce qu'ils étaient trop fiers pour se contenter de partager entre eux l'héritage du fief d'Hauteville. C—L.

BOHIER, et non BOYER (NICOLAS), en latin, *Boërius*, savant jurisconsulte, et magistrat intègre, naquit à Montpellier, vers 1470. Il fut successivement avocat à Bourges, où il enseigna le droit, conseiller au grand conseil, président à mortier au parlement de Bordeaux, et mourut dans cette ville, le 10 mai 1539. Il légua tous ses biens à l'hôpital de Bordeaux, où il est enterré. Ses ouvrages, écrits en latin, se ressentent de la barbarie des temps, et l'on y remarque plus d'érudition que de logique; mais on peut encore les consulter avec fruit. Ce sont : I. *Tractatus de officio et potestate Legati à latere in regno Franciæ*, Lyon, 1509, in-8°.; II. *Tractatus de Seditiosis*, 1515, in-12; III. *Commentaria in consuetudines Bituricenses*, Bourges, 1543, in-4°., réimprimé depuis; IV. *Boërii consilia*, Venise, 1574, in-8°.; V. *Decisiones in senatu Burdegalensium discussæ ac promulgatæ*. C'est le plus estimé des ouvrages de Bohier. La meilleure édition est celle de Lyon, Ant. Vincent, 1567, in-fol. On y a joint ses *Conseils*, son *Traité des Séditieux*, un autre, *De custodiâ clavium portarum civitatis*, et des additions de Bohier au Traité de Jean Montanus *De authoritate magni Consilii*. Ces décisions ont été traduites en français par Jacques Corbin. D. L.

BOHN, ou BOHNIUS (JEAN), mé-

decin, qui jouit d'une assez grande réputation dans le 17e. siècle, et qui, sous le rapport de la médecine légale, mérite encore d'être consulté dans le nôtre. Il naquit à Leipzig, en 1640, commença ses études médicales à Jéna, les continua à Leipzig, voyagea en Danemarck, en Angleterre, en Hollande, en France, en Suisse, pour les perfectionner; se fit recevoir docteur en médecine à Leipzig, en 1666, et fut nommé professeur d'anatomie en cette faculté, en 1668. Bientôt, en 1690, il fut nommé médecin de la ville de Leipzig; en 1691, professeur de thérapeutique; en 1700, doyen de la faculté, et, après une longue carrière marquée par ces divers témoignages d'estime publique, il succomba en 1718. Du temps de Bohn, l'anatomie s'occupait de la recherche de la composition intime des organes, et les théories chimiques prédominaient en physiologie et en médecine. Sous le premier rapport, notre médecin fit peu par lui-même; il suivit pas à pas les travaux de Malpighi, s'attachant plus d'ailleurs à l'anatomie des animaux qu'à celle de l'homme. Cependant, on a de lui : *Observationes quædam anatomicæ circa structuram vasorum biliariorum et motum bilis spectantes*, Leipzig, 1682, 1685, in-4°., dans lesquelles il veut, par l'inspection anatomique et des expériences, prouver la réalité de conduits hépato-cystiques, c'est-à-dire, conduisant directement la bile du foie dans la vésicule. Mais si Bohn par là consacra une erreur bien reconnue aujourd'hui, sous le rapport des applications chimiques, il commença à démontrer leur danger et leur insuffisance. Il combat la doctrine chimique de Sylvius del Boë dans plusieurs ouvrages : I. *De alkali et acidi insufficientiâ pro principiorum corporum naturalium munere gerendo*, Leipzig, 1675, in-8°., ouvrage qui décèle des connaissances chimiques fort étendues pour ce siècle. II. *Dissertationes chimyco-physicæ, chimiæ finem, instrumenta et operationes frequentiores explicantes*, Leipzig, 1685, in-4°., 1696, in-8°.; III. *Meditationes physico-chimicæ de aëris in sublunaria influxu*, ibid., 1678, in-8°.; 1685, in-4°.; IV. *De duumviratu hypochondriorum*, ibid., 1689, in-4°., ouvrage où il se montre surtout opposé à cette théorie chimique, et dans lequel il exprime, par cette expression de *duumvirat des hypochondres*, la double influence de la bile et du fluide pancréatique. Mais c'est moins sous le rapport de ces productions recommandables pour le siècle où elles parurent, mais surannées dans le nôtre, que comme auteur de médecine légale, que Bohn mérite aujourd'hui quelque intérêt : avant de rappeler ses titres en cette science, nous devons cependant encore citer de lui, 1°. la recommandation de l'usage de l'alkool comme styptique pour arrêter les hémorragies : *Observatio atque experimenta circa usum spiritûs vini externum in hæmorragiis sistendis*, Leipzig, 1683, in-4°.; 2°. un ouvrage de physiologie remarquable par un scepticisme qui, dans ce siècle peu avancé, était la marque d'un bon esprit, et qui d'ailleurs rapporta toutes les idées admises alors. Une première ébauche en parut, en 1668, in-4°., sous ce titre : *Exercitationes physiologicæ* XXVI, Leipz.; plus tard, l'ouvrage entier parut sous ce titre : *Circulus anatomicus physiologicus, seu œconomia corporis humani*, Leipzig, 1680, 1686, 1697, 1710, in-4°. On y voit, par exemple, cette opinion erronée, que les eaux dans lesquelles le fœtus nage dans la matrice sont portées par la bouche

dans l'estomac, et digérées pour sa nutrition. Quant à ses travaux en médecine légale, Bohn, attaché à la faculté de Leipzig, qui passait alors pour être, de toutes les facultés d'Allemagne, la plus habile en ce genre d'applications médicales, fut dans le cas d'être très souvent consulté pour des cas de jurisprudence médicale. Il a composé sur cette science deux ouvrages encore recommandables de nos jours : l'un, *De officio medici duplici, clinici nimirùm ac forensis*, Leipzig, 1689, 1704, in-4°., 4 vol., ouvrage plus particulièrement administratif, où il cherche à démontrer l'insuffisance des chirurgiens de son temps pour les rapports juridiques : l'autre, plus essentiellement médical, *De renunciatione vulnerum lethalium examen*, Leipzig, 1689, in-8°.; 1711; in-4°.; 1755, in-8°.; Amsterd., 1710, in-12, avec une préface de Heister, où il indique les plaies qui sont essentiellement mortelles, et celles qui ne le sont que par le concours d'accidents éventuels et insolites, pour que le juge puisse en faire l'application aux plaies survenues dans les rixes, et qu'il gradue en conséquence la peine. A la suite de ce traité, se trouvent aussi plusieurs dissertations intéressantes, une particulièrement sur l'infanticide, *De partu enecato*, où il établit les signes propres à faire reconnaître si un enfant est né mort ou vivant, et, dans ce dernier cas, si la mort sur laquelle le juge a à prononcer est l'effet de circonstances naturelles ou de la strangulation, de la submersion dans l'eau. C. et A.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





